This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

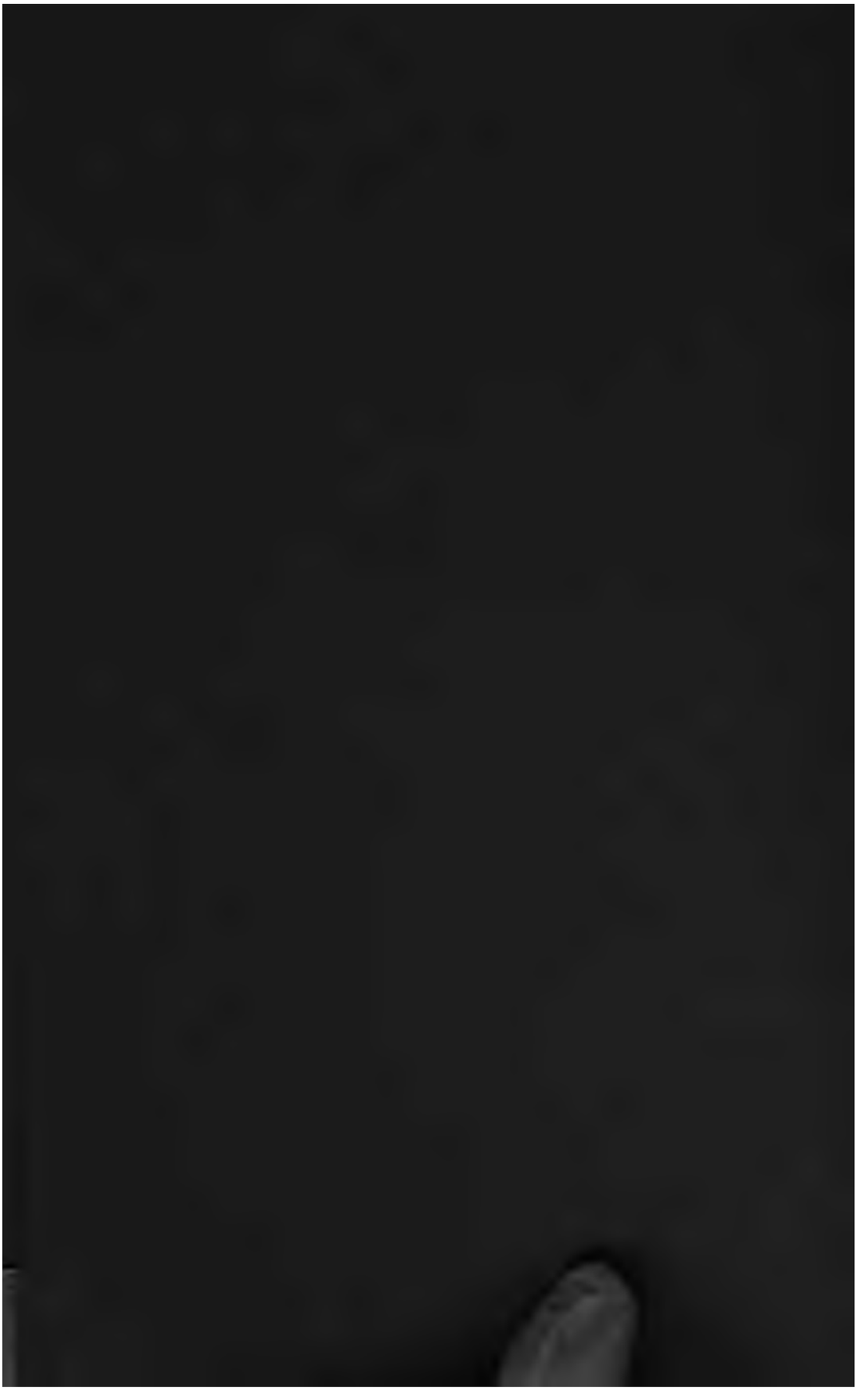
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,131

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF TH
UNIVERSITY OF MICHIG
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



compl get 1 v 5

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1905. T. CIII. 1.

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-UNIÈME

(CENT-TROISIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1905

Compl. sets
Swets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *L'Épopée byzantine à la fin du dixième siècle*, par Gustave Schlumberger. 3e partie. *Les Porphyrogénètes. Zoé et Théodora (1025-1057)*. Paris, Hachette, 1905, gr. in-8 de VIII-849 p., avec 11 grav. hors texte et 294 grav. dans le texte. Broché, 30 fr. ; cartonné, 35 fr. ; relié, 40 fr. — 2. *Rome à travers les âges. Le Forum romain et la Voie sacrée. Aspects successifs des monuments depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours*, par F. Hoffbauer et l'abbé H. Thédenat. Paris, Plon-Nourrit 1905, gr. in-4 de 153 p., avec grav. en couleurs, 2 plans et 60 illustrations, 20 fr. — 3. *L'Indo-Chine française. Souvenirs*, par Paul Doumer. Paris, Vuibert et Nony, s. d. (1905), gr. in-4 de XVI-392 p., orné de 170 illustrations, dont 12 hors texte, par G. Fraipont, enrichi d'un portrait de l'auteur en héliogravure Dujardin. Broché, 10 fr. ; relié, 14 fr. — 4. *La Terre qui meurt*, par René Bazin. Tours, Mame, s. d. (1905), in-folio de 253 p., illustrations d'Alfred Paris. Relié bradel fantaisie, plats en étoffe, 12 fr. — 5. *Voyages excentriques. Le Serment de Daalia*, par Paul d'Ivoi. Paris, Combet, s. d. (1905), gr. in-8 de 460 p., illustré de 86 grav. dans le texte, de 12 grandes compositions hors texte gravées sur bois et de 8 compositions tirées en couleurs d'après les dessins de A. Bombled. Broché, 10 fr. ; relié toile, plaque or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. — 6. *Contes populaires* de Musæus ; trad. de l'allemand par A. Pessonneaux. Paris, Combet, s. d. (1905), gr. in-8 de VIII-315 p., illustrations dans le texte et hors texte par A. Robida. Broché, 8 fr. ; relié toile, plaque spéciale or et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 7. *Notre ami le Chat*, par Paul Mégnin. Paris, Rothschild (Laveur, successeur), in-8 carré de XXIV-264 p., orné de 5 eaux-fortes et de 200 illustrations. Relié, plats or et couleurs, 10 fr. — 8. *Les Bizarreries des races humaines*, par Henri Coupin. Paris, Vuibert et Nony, 1905, gr. in-8 illustré de 214 gravures, couverture en couleurs. Broché, 4 fr., relié, 6 fr. — 9. *Le Parapluie de saint Pierre*, par Kálmán de Mikszáth, adapté du hongrois par Émile Horn. Paris, Juven, s. d. (1905), gr. in-8 de 195 p., illustr. de André de Székely. Cartonnage amateur, plats en couleurs, 5 fr. — 10. *Le Mois littéraire et pittoresque*. 6e année, 1904. Tomes XI et XII. Paris, 5, rue Bayard (VIIIe), 2 vol. gr. in-8 de 768-48-208 p. et 768-96 p., avec de nombr. illustrations. France, 12 fr. ; Étranger, 14 fr. ; le 2 vol. reliés toile, fers spéciaux, tr. dorées, 17 fr. — 11. *Le Noël, journal illustré pour l'enfance et la jeunesse*. T. XIX et XX, 1904. Paris, Maison de la Bonne Presse (VIIIe), 2 vol. gr. in-8 de 404 et 468 p., avec de nombr. illustr. de teintes variées. Édition simple, 7 fr. ; édition complète avec plus de 100 suppléments, 10 fr. — 12. *La Toilette des enfants, journal de modes enfantines*. Paris, 14, rue Drouot (IXe), gr. in-8 de 144 p., avec de nombr. grav. dans le texte et des planches hors texte. France, 6 fr. ; étranger, 7 fr. 50.

La présente revue d'ensemble est le dernier écho des grandes ou moyennes publications illustrées ayant vu le jour récemment.

1. — Le troisième volume de *l'Épopée byzantine* est en même temps le dernier de l'œuvre considérable entreprise il y a de longues années par M. Gustave Schlumberger : voilà près de vingt ans qu'il inaugurait par un volume sur Nicéphore Phocas la magistrale histoire qu'il achève aujourd'hui de ce siècle important d'histoire byzantine marqué par les règnes glorieux de Jean Tzimiscès et de Basile II le Bulgaroctone et qui aboutit à l'élévation au trône de la race des Comnènes. Le second

volume de *l'Épopée byzantine* embrassait, l'on s'en souvient, les trente-six dernières années du règne de Basile II (Cf. *Polybiblion*, t. LII, p. 488). Les trente-deux années (1025-1057), sur lesquelles s'étend ce tome III, sont remplies par le règne personnel de Constantin VIII, frère de Basile II, et par celui de ses deux filles les basilissæ Zoé et Théodora. Cette fin de la dynastie macédonienne ne présente pas le même éclat de gloire que les règnes précédents : sans doute les belles actions n'y font pas défaut, et ce sont de brillantes pages d'épopée que l'héroïque conduite de Georges Maniakès à Édesse ou les exploits de Harald Hardrada ; mais ce qui caractérise surtout le règne des deux basilissæ, ce sont les sombres tragédies de palais et les intrigues de Cour. Quelle figure étrange et curieuse que celle de Zoé, telle que nous la représente M. Schlumberger : arrivée tard à l'Empire, mariée pour la première fois à un âge et avec un époux qui lui rendent la maternité impossible, les amertumes et les déceptions que lui cause un pouvoir dont elle ne sait pas user ne l'empêchent pas d'en demeurer jusqu'au bout avide et jalouse, pas plus que les glaces de l'âge ne parviennent à éteindre chez elle l'ardeur de passions séniles ; elle a pour ses maris successifs des complaisances qui vont jusqu'à consentir au partage du titre impérial avec une concubine, en même temps qu'elle ne recule pas devant l'assassinat pour se débarrasser — et par deux fois peut-être — d'un époux devenu gênant ; ses défauts ou ses crimes se mêlent à une dévotion exaltée qui la fait regarder par quelques-uns comme mystique ; sa bonté ou sa faiblesse va jusqu'à vouloir défendre contre la fureur populaire ce mauvais fils adoptif, Michel V le Kalaphate, qui l'a outragée et qui ne songe qu'à la détrôner ; et il semble bien qu'elle n'ait eu de haine ou de jalousie active que contre sa propre sœur Théodora, qu'elle s'est toujours efforcée, autant qu'il fut en son pouvoir, de maintenir loin du trône, dans le silence du cloître. Bien plus effacée est la figure de Théodora qui continue, pendant presque toutes les années dont ce volume nous retrace l'histoire, à mener l'existence quasi monastique de sa jeunesse, refusant jusqu'au bout d'accepter un mari, poussée malgré elle par l'émeute à prendre sa part du pouvoir, mais alors n'hésitant pas à commander des mesures sanglantes. Les quatre princes qui, après le court règne de Constantin, partagent tour à tour le pouvoir avec Zoé sont : Romain III Argyros, son premier mari, qui rêve grand et fait petit, prétend se montrer grand général comme Basile et ne réussit qu'à faire avorter misérablement sa grandiose expédition contre Alep, prétend se montrer grand bâtisseur et fait cette église et ce couvent de la Mère de Dieu Périblepte, trop vastes et mal conçus ; — Michel IV le Paphlagonien, le prince épileptique, sorti des bas-fonds de la société, élevé par un caprice de la vieille basilissa jusqu'au trône où il s'assied par le meurtre de Romain, mais qui du moins sut montrer

dans sa haute situation des qualités de gouvernement et une âme héroïque; — Michel V le Kalaphate, que l'on nous montre comme animé d'une véritable haine pour tous ses bienfaiteurs, mais qui peut-être a été calomnié et qui, peut-être aussi, a eu des idées de gouvernement ; — Constantin Monomaque, qui n'hésite pas à mettre publiquement, officiellement, sa maîtresse au même rang que sa femme. Théodora, devenue seule maîtresse de l'Empire après la mort de Zoé et de Constantin, signale son règne par une réaction antimilitariste, et appelle à la succession du trône Michel VI le Stratiotique, qui finit par abdiquer devant le vœu qui appelle au trône le vaillant Isaac Comnène. Triste époque que ces trente-deux années où l'on voit les personnages passer tour à tour de la plus humble condition aux plus hautes distinctions de l'État, de la plus grande faveur à la plus entière disgrâce, où les conspirations succèdent aux conspirations, où partout, dans les conseils des Souverains, règnent le soupçon et la peur! Quel abaissement des caractères! et sauf la renaissance sous Monomaque grâce à Psellos et Xiphilin, quel abaissement intellectuel! Mais aussi que de faits curieux! et comme toute cette histoire a été fouillée dans ses moindres détails par son savant historien! M. Schlumberger a le rare avantage de n'avoir négligé aucune source, pas plus les occidentales que les orientales; les historiens arabes, arméniens, géorgiens lui sont aussi familiers que les historiens grecs. Il ne néglige non plus aucun des écrivains modernes qui peuvent lui apporter quelque lumière, et il n'hésite pas, le cas échéant, à s'effacer modestement devant eux et à leur laisser la parole. Son volume est un véritable trésor de faits de tous genres. C'est aussi par l'abondance, le choix et l'exécution des illustrations un véritable musée. En même temps qu'un des livres les plus savants éclos dans l'année qui vient de s'écouler, c'en est aussi l'un des plus artistiques. Nous saluons avec joie la promesse que nous fait M. Schlumberger de la prochaine publication d'une table générale des personnages mentionnés dans ses quatre volumes et d'une table méthodique des illustrations qu'il y a réunies. Mais ce n'est pas sans regret que nous le voyons renoncer à écrire le volume qu'il avait projeté sur l'art et l'archéologie de cette période. Nous espérons qu'il reviendra sur cette détermination et qu'il se résoudra à exécuter un travail dont nul ne pourrait s'acquitter avec une égale compétence.

2. — Voici une somptueuse couverture qui nous annonce d'austères trésors. Sous un ciel bleu que parcourent de lumineux nuages, des temples dressent leurs colonnades dorées, des arcs de triomphe se couronnent de leurs quadriges de bronze, des statues étincelantes dominent leurs fûts de porphyre rouge et vert; à leurs pieds, sur une voie largement dallée, un César vêtu de pourpre, debout dans son char d'or que traînent quatre chevaux blancs, s'avance majestueusement entre

deux escortes de soldats et de prêtres. De longues théories d'hommes et de femmes drapés de blanc l'accueillent de leurs acclamations ; l'encens fume dans les trépieds massifs; une flamme luit sur les autels qu'entourent les sacrificateurs. C'est la joie et l'orgueil de l'antiquité latine dont la procession se déploie sous nos yeux, au centre même de la grande ville païenne, *le Forum romain et la Voie sacrée*. Ce beau livre est d'abord et surtout une œuvre d'architecte. M. Hoffbauer, à qui nous devons déjà la magnifique publication *Paris à travers les âges*, a eu l'heureuse idée de nous présenter aussi *Rome à travers les âges*. Il a groupé les aspects successifs des monuments du Forum depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours, en de fidèles restitutions d'après les documents authentiques. De brillantes aquarelles, très fidèlement reproduites, nous montrent les saisissants effets de la grandeur et de la décadence des Romains. C'est, au IVe siècle, l'amoncellement prodigieux des basiliques et des temples, des colonnes, des arcs et des statues en un espace aussi restreint; puis, au XVIe et au XVIIe siècle, la ruine, les pauvres masures qui bordent une prairie plantée d'arbres, avec deux arcs de triomphe à demi ensevelis à ses extrémités, et une colonne solitaire en son milieu ; des bœufs indolents s'y promènent parmi les herbes. Enfin, c'est l'état actuel : des soubassements de murailles exhumés du sol, des dallages de marbre, des masses de brique et de travertin, et des trous profonds, dans lesquels il y a encore d'autres débris; le tout bien classé, nettoyé, surveillé, car l'histoire de Rome repose entre ces ruines informes. Cette histoire nous est racontée, résumée par M. l'abbé Thédenat avec la précision érudite et le charme fleuri qui sont la marque bien personnelle des œuvres du savant membre de l'Académie des inscriptions. Déjà nous avions pu apprécier ces mérites dans le Manuel très complet qu'il nous a récemment donné (Cf. *Polybiblion*, tome CI, p. 412-413); aujourd'hui, c'est moins à un Guide que nous avons affaire qu'à une succession de vivants tableaux, que commentent les images, tantôt reproductions fidèles des monuments conservés jusqu'à nous, tantôt restitutions ingénieuses du passé. Voilà le vrai livre d'érudition, sorti de cette collaboration indispensable de l'archéologue et de l'artiste, et mis à la portée de tous, au lieu des énormes publications de restaurations idéales dues à nos architectes romains, éditées aux frais de l'État ou d'une Académie, mais condamnées d'avance par leur prix et leur format à l'ensevelissement respectueux et à l'injuste oubli.

3. — Le bel ouvrage que M. Paul Doumer vient de consacrer à *l'Indo-Chine française* s'adresse à deux catégories de lecteurs : aux coloniaux d'abord, qui y trouveront un utile complément du célèbre rapport publié naguère par l'ancien gouverneur général sur les cinq années de sa fructueuse administration, et ensuite au grand public, à

l'intention duquel il a été particulièrement rédigé. Aussi n'est-ce nullement un travail didactique; ce sont, — et le sous-titre du volume le donne nettement à entendre, — des « souvenirs » de voyage et de séjour, des impressions ressenties, soit durant la traversée de France en Indo-Chine, soit au cours de pérégrinations à travers les cinq provinces de notre empire d'Extrême-Orient : Cochinchine, Tonkin, Annam, Cambodge et Laos; ce sont aussi des anecdotes pittoresques, de rapides aperçus sur l'administration et la colonisation de ces pays, leur avenir économique, les hommes et les choses. En Indo-Chine, M. Doumer a tout voulu voir par lui-même; il a parcouru les différentes parties de son gouvernement, en tout sens, faisant parfois presque seul, sans escorte, de longues expéditions à cheval, qui effrayaient son entourage. Le livre s'en ressent; il se ressent aussi du tempérament de celui qui l'a écrit; de là une vraie profusion de traits caractéristiques, une rigoureuse précision, une vision toujours très nette des choses et des faits, un exposé d'une remarquable lucidité; de là aussi l'allure personnelle très marquée de ce volume de souvenirs, j'allais dire de *Mémoires*. De belles planches hors texte et une intéressante série de cartes et de gravures illustrent *l'Indo-Chine française* de M. Doumer et contribuent pour leur part à en faire un des meilleurs livres d'étrennes publiés dans les derniers jours de l'année 1904.

4. — *La Terre qui meurt* participe à la fois de l'étude sociale et du poème rustique. M. René Bazin, en un style très personnel, s'est en quelque sorte identifié avec les personnages qu'il nous dépeint de main de maître et qu'il fait agir de la plus saisissante façon dans le cadre bien particulier qu'il a choisi. Les scènes, d'une simplicité parfaite et d'un réalisme de bon aloi, se passent dans ce pays de Vendée qui n'a pas encore trop subi l'empreinte de l'universelle banalité provinciale. Toussaint Lumineau, le métayer de la Fromentière, est resté veuf avec ses trois fils et ses deux filles. L'aîné, Mathurin, devenu irrémédiablement invalide à la suite d'un accident de voiture, juste au moment où il allait épouser une jeune fille qu'il aimait et qui l'abandonne, traîne une vie misérable, inutile aux autres, à charge à lui-même; le malheur l'a rendu jaloux du bonheur de tous, ombrageux, mauvais. Et cependant, celui-là, c'est un « terrien », un vrai. De ses deux frères, l'un, François, nonchalant, presque paresseux, se dégoûte vite du travail des champs : la ville l'attire; il s'en va, un beau jour, à la Roche-sur-Yon, où il a obtenu une place d'homme d'équipe au chemin de fer, entraînant avec lui sa sœur Éléonore (la Lionore, comme on l'appelle), qui préfère à la vie saine de la ferme la triste existence de débitante de boissons. Le père, alors, place ses espérances ultimes, bientôt trompées, en son dernier fils, André, son « Driot », qui revient des

régiments d'Afrique. Un instant André se montre heureux de reprendre sa place auprès des siens; mais hanté du désir de faire fortune, il rêve d'aller planter sa tente bien loin, en Amérique, où il fera valoir des terres jeunes et plus fertiles que celles du Marais vendéen. Bientôt il s'échappe, lui aussi, et il s'embarque pour la République Argentine. Le pauvre vieux Toussaint Lumineau reste donc seul avec l'infirme et sa plus jeune fille, Marie-Rose, « la Rousille », — un beau caractère, une physionomie sympathique, — dont le mariage contrarié est, toutefois, une nouvelle cause de difficultés. La Fromentière, donc, se meurt; elle va mourir, lorsque le vieux Lumineau, qui vient encore de perdre tragiquement son aîné, Mathurin, l'infirme, se décide à donner sa fille à son ancien valet de ferme, digne et énergique garçon, avec l'aide duquel le métayer sauvera la situation. Cette pâle et sèche analyse ne peut donner que très imparfaitement une idée de ce roman de haute moralité, d'actualité intense, rempli de descriptions pittoresques et auquel il faut souhaiter des lecteurs nombreux. Certes, c'est un beau livre, mais c'est surtout un bon livre. Relié d'une façon originale, luxueusement imprimé, il est en outre illustré avec conscience et talent par M. Alfred Paris.

5. — Deux frères lorrains, du nom de Gravelotte, ne se sont pas revus depuis l'Année terrible. L'un, devenu Allemand, s'est fait appeler Gavrelotten, l'autre, resté Français, s'est fixé à Paris, gardant, bien entendu, son nom de Gravelotte. Les deux frères susdits étant morts laissant l'un et l'autre un fils unique, les circonstances veulent qu'ils se rencontrent dans la vie, en pleine rivalité, à Paris au début, puis à Sumatra, Manille, etc. L'Allemand se propose l'annexion des dix millions que possède l'oncle François Gravelotte, riche planteur de Sumatra, alors que son cousin de Paris ne songe qu'à libérer l'oncle en question d'une servitude terrible qui est censée peser sur lui. Or, cet oncle est un finaud : il n'est pas en servitude le moins du monde ; de plus, il est l'heureux père d'une délicieuse enfant, Daalia, étrangement élevée par sa mère, une Sumatrienne, dans le culte de M'Prahu, divinité indigène impitoyable, qui reçoit un jour, par l'intermédiaire du grand-prêtre, le très imprudent *Serment de Daalia*. Tout le récit de M. Paul d'Ivoi roule sur ce serment et ses conséquences. Les deux cousins, — qui doivent subir des épreuves fantastiques pour, apparemment, libérer leur oncle, en réalité, l'Allemand, pour gagner les millions et le Français pour obtenir la main de sa jolie cousine, — se livrent aux exercices les plus étonnants, les plus renversants, les plus abracadabrants qu'il soit possible d'imaginer. Ce roman est tellement enchevêtré d'aventures, que nous en perdons notre latin, — pardon : notre « batta », langue des indigènes de Sumatra, que nous ignorons d'ailleurs totalement. Reliure fort riche ; illustration soignée.

6. — Ce n'est pas la première fois que les *Contes populaires* de Musæus sont traduits en français. En 1826, Paul de Kock en a donné une édition partielle, et Materne une autre, en 1848. Malgré cela, le délicieux conteur allemand était encore peu connu en France. Aussi la librairie Combet a-t-elle eu l'idée heureuse de publier un fort beau volume qui renferme cinq contes de Musæus pouvant être mis en parallèle avec ceux de n'importe lequel de ses rivaux français, savoir : *La Nymphe de la fontaine, le Chercheur de trésors, la Chronique des trois sœurs, Richilde* et *les Légendes de Rubenzahl.* « Le traducteur, lisons-nous dans *l'Avant-propos*, a su faire revivre le style original et pur de Musæus, dont le bon sens le dispute à l'intention honnête. Dans l'ouvrage de M. Pessonneaux, on retrouve l'ironie piquante et la verve endiablée de l'auteur, qui, de l'aveu de bien des littérateurs, tient une place honorable à côté de Wieland, d'Hoffmann, etc. Certains vont même jusqu'à le surnommer le Perrault de l'Allemagne... » Et le préfacier anonyme ajoute que dans tous ces contes on ne trouvera « que des conclusions conformes à la morale la plus saine. La conscience la plus rigoureuse s'accommodera volontiers des dénouements de l'auteur. N'y voit-on pas, en effet, la vertu récompensée, le crime puni, le juste triompher de l'égoïste et du cruel, le malheur immérité transformé finalement en bonheur parfait, le courage et la tenacité aplanir tous les obstacles, l'innocence reconnue, la perfidie châtiée? En résumé, au point de vue moral, comme au point de vue intellectuel, l'œuvre de Musæus sera lue avec agrément par les enfants, par les adolescents, parfois aussi par les hommes, ces grands enfants. » — Voilà qui est très exact. Nous ne pouvons que souscrire à ce jugement et souhaiter plein succès à cet agréable volume que le maître Robida a illustré avec son talent habituel. N'oublions pas de dire que le recueil se présente sous un habillement particulièrement gracieux : la reliure a été exécutée en or et en couleurs d'après les dessins mêmes de Robida.

7. — *Notre ami le Chat*, de M. Paul Mégnin, n'est pas tout à fait une nouveauté; mais c'est la première fois que l'ouvrage est présenté à nos lecteurs, et nous sommes heureux, ainsi, de réparer un oubli fâcheux. Le volume s'ouvre par une courte mais bien jolie préface de M. François Coppée, — un ami des petits félins, comme chacun sait, — de laquelle nous détachons les premières lignes : « J'ai lu avec un extrême plaisir, mon cher confrère, votre charmant livre : *Notre ami le Chat*. Vous avez parlé de lui avec beaucoup de science et beaucoup d'esprit, et, pour le louer plus délicatement encore, vous lui avez emprunté sa qualité principale, — la grâce. C'est là qu'on reconnaît l'écrivain véritablement ami du chat; c'est sa marque, ou pour mieux dire, sa griffe. » Dans ce volume, cartonné avec goût et admirablement illustré (200 gravures et 5 eaux-fortes), M. P. Mégnin a fait preuve d'une profonde connaissance

du sujet; son érudition, sous ce rapport, est remarquable; il a tout lu, au moins tout consulté, ce qui a été écrit sur le chat. Aussi, tour à tour, nous entretient-il — et avec quel agrément! — du caractère et des origines du chat; du chat dans l'Égypte ancienne, en Orient, en Grèce et à Rome, puis au moyen âge et du moyen âge jusqu'à nos jours. Il nous parle ensuite des ennemis et des amis du chat, du chat dans les arts, dans le blason, sur les enseignes. Cet ensemble, fort curieux, instructif et amusant tout à la fois, forme la première partie du livre. La seconde partie nous donne une ample histoire naturelle du chat, avec de très nombreux détails sur son intelligence, ses habitudes, ses mœurs, son enfance et ses sentiments de famille; sur l'utilité de ce félin domestique, sur ses différentes races et sur les maladies qui leur sont particulières. Les trois derniers chapitres sont relatifs au chat devant les tribunaux, aux expositions organisées en son honneur et à l'opinion de quelques littérateurs sur sa « personnalité » ondoyante et diverse, quoique toujours bien semblable à elle-même. Les fervents amis des chats, — parmi lesquels celui qui écrit ces lignes croit pouvoir se placer lui-même en bon rang, — se priveraient d'un réel, d'un vif plaisir, s'ils négligeaient le délicieux volume de M. P. Mégnin.

8. — Le livre que M. Henri Coupin consacre aux *Bizarreries des races humaines* appartient à la même série que ses ouvrages antérieurs sur *les Arts et métiers chez les animaux*, *les Animaux excentriques* et *les Plantes originales;* c'est, non pas un traité d'anthropologie, mais un livre pittoresque et attrayant dans lequel l'auteur, — dont on connaît le talent d'exposition et de vulgarisation, — s'est attaché à montrer l'intérêt de ces deux sciences si négligées en France, qui s'appellent l'anthropologie et l'ethnographie. Pour cela, qu'a fait M. Coupin? Il a pris dans les différentes races humaines, — presque exclusivement chez les races sauvages ou à demi civilisées, — « les faits les plus intéressants, les plus curieux, ceux qui diffèrent complètement de nos propres mœurs », puis il les a groupés systématiquement, étudiant ici les hommes mangeurs de terre, les gourmands d'insectes, les voraces, les anthropophages, — décrivant là les téléphones rustiques, ailleurs la musique nègre, la manière de compter des sauvages, le tatouage, les armes, etc. Rien de plus curieux que les chapitres consacrés au mariage et aux cérémonies nuptiales, à la parure, aux croyances singulières des sauvages, etc. Chacun des sujets esquissés par M. Coupin pourrait devenir un volume; mais ce n'est pas un ouvrage scientifique que l'auteur a voulu écrire; il s'est borné à composer un livre de vulgarisation, intéressant et amusant, tout en étant d'une exactitude absolue. Il a d'ailleurs parfaitement réussi.

9. — *Le Parapluie de saint Pierre!* Voilà un titre qui rendra rêveur plus d'un de nos lecteurs et, peut-être davantage encore, de nos lec-

trices. Hâtons-nous de dire, aux uns et aux autres, que cette simple histoire d'une petite orpheline d'un pauvre village de Hongrie leur donnera la clé de l'énigme, et qu'en lisant le joli récit de M. Kálmán de Mikszáth, très finement adapté par M. Émile Horn, ils ne se repentiront pas d'avoir voulu approfondir le mystère. *Le Parapluie de saint Pierre*, tout en restant un conte amusant, demeure plein de couleur, de variété, et cette promenade accidentelle à travers la Hongrie ne laisse pas que d'être profitable à l'instruction du lecteur, en lui faisant mieux connaître une contrée pittoresque assez ignorée de la plupart d'entre nous. De jolies illustrations contribuent encore au charme de cette publication, qui peut aller entre toutes les mains, et que liront avec intérêt les enfants de douze à soixante ans.

10. — *Le Mois littéraire et pittoresque* vient de terminer la sixième année de son existence ; c'est donc encore un jeune parmi les grands périodiques illustrés. Mais déjà, avec ses douze volumes, il a affirmé victorieusement sa vitalité dans tous les genres. S'agit-il d'histoire ? Vous trouverez dans les deux derniers tomes parus, correspondant au premier et au deuxième semestre de 1904, des études attachantes telles que *les Pèlerinages de Louis XI*, par M. Navarre ; *Solférino*, par M. G. Bapst ; *L'Espion en chef de Napoléon*, par le commandant de Sérignan ; *Les Étapes d'un soldat du premier Empire*, par M. Geoffroy de Grandmaison ; *Une Agence royaliste à Paris sous le Directoire*, par M. E. Daudet, etc. — Préférez-vous les romans et les nouvelles ? Le genre est représenté notamment par *Jean Hutfer*, de M. Paul Harel ; *Rubiette des bois*, par M. L. Donel ; *Coup double*, par M. F. Veuillot ; *Dormilhouze-la-Jeune*, par M. L. Barracand ; *Ceux de la terre*, par M. J. Viola, courte nouvelle pleine de choses, qui gagnerait peut-être à être développée en roman de propagande rurale ; *La Pauvre Paroisse*, par M. R. Duguet. — Les beaux-arts vous attirent-ils spécialement ? Alors vous n'aurez qu'à choisir dans quatorze études parmi lesquelles nous nous bornerons à citer : *La Maison flamande du* XVI*e siècle*, par M. P. Doncœur ; *L'Église Sainte-Geneviève*, par M. G. Guillot ; *Les Musées de Strasbourg*, par M. J. Rocheblave. — Dans les variétés géographiques et pittoresques, vous remarquerez, entre autres : *La Plaine entre Caen et la mer*, par M. F. Plessis ; *La « Grotte géante », des États-Unis*, par MM. P. et J. Bourron ; *L'Estérel*, par M. J. Guibert ; *L'Ancien Hôtel de Rohan*, par M. L. Dimier ; *Les Jardins botaniques coloniaux*, par M. J. Boyer ; *Chez les Français du Nord*, par M. Léra ; *Au Pays de La Fontaine*, par M. Navarre ; *Les Géants montagneux de l'Asie*, par M. A. de Lapparent ; *Souvenirs d'Algérie*, par M. le comte A. de Mun. — Les pièces de poésies, nombreuses, sont signées : Th. Botrel, Ch. Grandmougin, A. Vermenouze, F. Fabié, P. Harel, etc. N'oublions pas de mentionner que *le Mois* donne aussi d'importantes études scientifiques et des articles sur l'in-

dustrie et le commerce, parmi lesquels nous distinguons celui que Mme la comtesse de Courson a écrit sur *la Dentelle*. L'illustration de ce luxueux périodique lui fait grand honneur et la reliure dont les volumes XI et XII (année 1904) sont pourvus rehausse encore leur éclat.

11. — Nous avons sous les yeux les deux volumes que *le Noël* a publiés en 1904 (tomes XIX et XX de la collection). Il semble vraiment que cet excellent périodique s'est encore amélioré ; aussi nous paraît-il convenir de tous points aux enfants et aux jeunes gens des deux sexes âgés de huit à quinze ans. Nous sommes même bien persuadé que les parents prendront également un réel plaisir à ces lectures aussi variées que possible. En premier lieu, notons un certain nombre de petits articles sur des sujets de piété, de morale et de liturgie qui édifieront toujours et instruiront souvent les jeunes et parfois aussi les anciens. Notons ensuite quarante et une biographies (avec autant de jolis portraits) qui retracent la vie de célébrités contemporaines telles que le peintre Meissonier, le cardinal Lavigerie, le poète Brizeux, le maréchal de Mac-Mahon, le comte de Paris, le Vénérable curé d'Ars, Bernadette, Pasteur, le musicien Charles Gounod, Pie X, etc. — Sous le titre générique : *A travers le monde de la science et de l'industrie*, le *Noël* offre à ses lecteurs quantité de notices de nature à les instruire de bien des choses utiles ou curieuses. Les amateurs de poésies, de chansons, de monologues et de comédies n'ont pu manquer d'être satisfaits du choix très judicieux que la direction leur a ménagé, dans ces divers genres, pendant l'année écoulée. Quant aux romans, nouvelles et légendes répandus à profusion dans cet aimable recueil, nous nous dispenserons de les rappeler ici ; il suffira de dire que le tout est parfait. A la suite de chaque volume, coquettement cartonné, on a placé d'importants suppléments dont les titres disent assez clairement ce qu'ils sont pour que nous n'ayions nul besoin d'insister ; à savoir : *Noël-École*, *Noël-Costume*, *Noël-Foyer*, *Noël-Amateur*, *Noël-Labeur*, *Noël-Musica*. Bien entendu, les gravures, très nombreuses, en noir et en couleur, sont toujours aussi soignées que dans le passé.

12. — Dans notre précédente livraison, nous avons rappelé à nos lecteurs, ou pour dire mieux à nos lectrices, le *Journal des demoiselles* et *la Poupée modèle*. Aujourd'hui, nous voulons signaler ici, pour la première fois, un petit périodique fort utile, placé d'ailleurs sous la même direction : *La Toilette des enfants, journal de modes enfantines*. En complimentant leurs abonnées à l'occasion du 1er janvier, les directeurs s'expriment ainsi : « Nous ne vous avons rien laissé à désirer pendant le cours de cette année 1904 : modèles de costumes, robes, manteaux, coiffures pour petites filles et garçonnets de tout âge, vous ont été largement prodigués ; les nombreux patrons découpés (presque

toujours deux par mois), vous ont avantageusement documentées sur la mode et ses changements; les planches trimestrielles avec leurs patrons pour les tout petits, leurs jolis travaux et notre article *Plaisir et Travail*, si heureusement ajouté cette année, ont su captiver votre attention. Quant au texte de *la Toilette des enfants*, il a certainement réussi à vous plaire : que dites-vous de ses explications claires et précises, de ses jeux d'esprit, de ses récits attachants, moraux et littéraires ? Tout cela a su, n'est-ce pas, chères lectrices, satisfaire votre goût et votre esprit, toucher votre cœur maternel ? » — Voilà qui est si bien et si véridiquement exposé, qu'en approuvant, nous n'avons rien à ajouter. VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. *L'Attache*, par FRANÇOIS GILLETTE. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 2. *La Seconde Faute*, par HENRI D'HENNEZEL. Paris, Stock, 1904, in-18 de 253 p., 3 fr. 50. — 3. *Doit-on aimer?* par GEORGES SAUVIN. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 264 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Mal d'aimer*, par HENRI ARDEL. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 375 p., 3 fr. 50. — 5. *Au-dessus de l'abîme*, par TH. BENTZON. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 6 *La Fugitive*, par J.-H. ROSNY. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 337 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES. — 7. *L'Aventure d'Huguette*, par GUY CHANTEPLEURE. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Bergeries*, par CLAUDE ANET. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 351 p., 3 fr. 50. — 9. *Les Serments ont des ailes*, par l'auteur d'*Amitié amoureuse*. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 331 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 10. *Les Centaures*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Masque de sable, histoire véritable du grand Sphinx*, par MAURICE VAUCAIRE. Paris, Joannin, 1904, in-16 de 281 p., 3 fr. 50. — 12. *Au temps de Pétrarque ... Avignon, 1348*, par MARTIAL DOUËL. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 355 p., 3 fr. 50. — 13. *Ames d'autrefois*, par LOUISE CHASTEAU. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 356 p., 3 fr. 50. — 14. *Félicien. Souvenirs d'un étudiant de 48*, par CH.-L. CHASSIN. Paris, Cornély, s. d. (1904), in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 15. *Œuvres complètes* du comte LÉON TOLSTOÏ; traduction de J-W. BIENSTOCK. Tomes V et VI de *Guerre et Paix*. Paris, Stock, 1904, 2 vol. in-18 de 466 et de 480 p., 2 fr. 50 chacun.

ROMANS DE MOEURS. — 16. *Contes de Bonne Perrette*, par RENÉ BAZIN. Nouv. édition. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 394 p., 3 fr. 50. — 17. *Un Homme libre*, par MAURICE BARRÈS. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 240 p., 3 fr. 50. — 18. *Sur la branche*, par PIERRE-COULEVAIN. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 467 p., 3 fr. 50. — 19. *La Cruche cassée*, par G. RÉVAL. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-16 de 344 p., 3 fr. 50. — 20. *Une Idylle en Forêt-Noire*, par A. DE SAINT-AULAIRE. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 21. *La Faute de Monsieur Chantel*, par LUCIEN TROTIGNON. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 262 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Écumeurs, roman de mœurs politiques*, par ÉMILE MARSAC. Paris, librairie des Saints-Pères, s. d. (1904), in-8 de 290 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Utile Amie*, par GUSTAVE HUE. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 24. *La Dernière Bêtise*, par LOUIS LE BARBIER. Paris, Dujarric, 1904, in-32 de 332 p., 2 fr. — 25. *Petites Oies blanches*, par TRILBY. Paris, Garnier, 1904, in-16 de 250 p., 3 fr. 50. — 26. *La Vie d'un simple. Mémoires d'un métayer*, par ÉMILE GUILLAUMIN. Paris, Stock, 1904, in-16 de VII-313 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Inutile Révolte*, par HENRI GUERLIN. Paris, Tallandier, 1904, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 28. *Épée brisée*, par LÉON BARRACAND. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1904), in-18 de 321 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. — *L'Attache* n'est pas une œuvre attachante, quoiqu'elle soit — ou parce qu'elle est — « furieusement » psychologique. On s'y heurte d'un bout à l'autre à des phrases comme celle-ci : « Tudeau avait les yeux noirs, ses cheveux nécessairement étaient semblables. Mais tout son ensemble était pétillant ; il était dans les noirs vivants, sociables et non dans les fatals ! » (p. 16) « Pas une fois Françoise n'avait retrouvé cette sorte de rétractilité importune, et cela venait de ce qu'elle avait franchi les sentimentalités de son cœur germanique, inalliables au tempérament français... » (p. 113). Et dire qu'un excellent confrère trouve ces phrases à son goût et déclare ce roman « bien écrit ! » Il est vrai que cet excellent confrère est l'auteur d'un *Art d'écrire enseigné en dix leçons*, ce qui explique tout ! Je respecte d'ailleurs le sentiment de cet expert en écriture — mais je ne puis le partager ; — ce style est « inalliable » à mon tempérament et me fait éprouver une « rétractilité » qui va jusqu'à l'horreur. C'est à peine s'il m'a laissé la force de voir qu'il est question, dans ce volume, d'un Allemand et d'une Française qui s'attachent et se détachent. Pourquoi s'attachent-ils ? Parce qu'Elle est belle, presque veuve, et curieuse d'amour, parce que Il a, pour le moment, le cœur libre de toute autre attache. Pourquoi se détachent-ils ? Parce qu'ils passent le temps à vérifier la qualité et la solidité du lien qui les unit, parce qu'ils abusent de l'analyse et de la psychologie, Lui, en particulier, qui est romancier, philosophe et Allemand, c'est-à-dire triplement psychologue. Un jour surtout il eut la révélation de ce qu'est, au fond, la Beauté et l'Amour : « Tout à coup la Science venait de surgir malgré lui... pétrifiant chacune des illusions qui l'avaient amolli. Du phosphore ! Du phosphore ! beaucoup de phosphore ! venait-il de penser ! Il se redressa, épouvanté d'horreur et il s'enfuit ! » — Moi aussi !

2. — *La Seconde Faute* fut plus grave que la première ; la première avait été une défaillance de la chair, à l'âge où la chair est faible plus encore que l'esprit ; la seconde fut une révolte de l'esprit dans une défaillance nouvelle de la chair. Marc avait été élevé par une mère chrétienne et des maîtres ecclésiastiques ; vers la vingtième année, il commit le péché. Il en eut le repentir, il en eut l'horreur ; il se confessa, il se macéra, il se releva. Mais il se maria, et avec une femme qui ne sut pas être « l'âme sœur ! » Ce qui devait arriver, arriva : l'âme sœur se rencontra, et elle eut vite fait de persuader au pauvre Marc que les droits de l'amour priment tout, les lois du mariage, de la morale et de la religion. Et ce fut la seconde faute de Marc ; — ce ne sera pas la dernière ! — Il y a une certaine bonne foi dans ce livre ; l'auteur ne doit pas être étranger à la vie intérieure ; il a dû connaître des jeunes gens chrétiens, luttant bravement contre le double péril qui assaille leur vingtième année, « le péril du feu et de la lumière, » dont parlait,

avec tant de pénétrante éloquence, le Père Gratry; peut-être même a-t-il connu lui-même ces luttes honorables, d'où l'homme peut sortir grandi et fortifié, même quand il y a été blessé. Il semble cependant que le jeune homme qu'il a connu en soit sorti diminué, le caractère aigri, l'esprit faussé, le cœur plein de rancune contre tous ceux, parents, maîtres, confesseurs, qui avaient voulu assister sa vertu et l'aider à être heureux. De sorte que cette étude, qui pouvait être si intéressante, de la crise commune à toutes les jeunesses privilégiées, tourne à la caricature. Et comme le crayon du caricaturiste n'est pas très expérimenté, son œuvre, ambiguë dans sa valeur morale, n'a pas la valeur esthétique ni l'intérêt qu'elle devrait avoir.

3. — *Doit-on aimer?* se demande le jeune Gaston de Tersar. Non! se répond-il après une première expérience avec une institutrice. Non! répond-il encore, après une seconde expérience avec une princesse en simili-noblesse. L'institutrice l'abandonne pour un vieux Monsieur, qui avait des rentes; la simili-princesse avait trop d'autres Gastons à satisfaire et notamment le meilleur ami de Gaston, le nommé Mercier. Mais voici que le nommé Mercier découvrit que Geneviève, la belle fille de la princesse, aimait Gaston. Or ce Mercier était le meilleur ami de Gaston, je crois vous l'avoir dit. Que fit-il? Enleva-t-il Geneviève à Gaston? Vous n'y êtes pas! Il la lui donna, il la lui fit épouser, il la lui fit aimer. Doit-on aimer! Oui, Monsieur! Oui, Madame! mais seulement la femme qu'on épouse. Car, c'est alors que « le ciel *s'ouvre pour combler nos plus intimes aspirations!* » (p. 209).

4. — Mlle France Danestal avait, elle aussi, répondu non, à la question ci-dessus posée; elle se défiait du *Mal d'aimer*. Non pas qu'elle en eût fait l'expérience personnelle, ah! fi donc! Mlle France était une honnête fille; mais elle avait deux sœurs qui avaient aimé ou qui du moins s'étaient mariées, ce qui à ses yeux était la même chose. Or, ces deux sœurs lui paraissaient très malheureuses, l'une à cause de sa vie de luxe et de plaisirs mondains, l'autre à cause de sa vie « pot au feu. » Si c'est cela l'amour, pensait-elle, je n'en veux pas! Les jeunesses ignorantes ont de ces jugements tranchants! Mais un jour vint où Mlle France apprit ce que c'était que l'amour! Elle-même fut atteinte de ce terrible *mal* qu'elle avait tant redouté. Par coup de foudre? Non, par une sorte de lente intoxication, dont la cause initiale avait été une parole tendre murmurée à son oreille. Elle en avait ri tout d'abord, mais elle l'avait emportée dans sa mémoire, d'où elle pénétra, petit à petit, jusqu'à son cœur, dissolvant toutes les objections de son esprit et toutes les résistances de sa volonté — (*mémoire, cœur, esprit, volonté*, c'est tout un traité de psychologie, je vous prie de le remarquer). — Mais quand elle s'avoua son mal, le remède, c'est-à-dire le mariage, était devenu impossible : l'homme aux

paroles tendres avait pris femme. Heureusement, il était très malheureux avec cette femme et il n'avait pas pu oublier France. Heureusement encore, cette femme mourut, (les romans psychologiques ne sont pas ennemis de cette aimable logique) — et alors France put épouser et s'écrier : « C'est divin le mal d'aimer ! » Point d'exclamation final, page 375.

5. — *Au-dessus de l'abîme* est une œuvre plus sérieuse, je veux dire qu'elle a plus de valeur. Ce n'est qu'une nouvelle un peu développée, mais qui contient l'esquisse d'un caractère peu banal. Françoise, fille d'un instituteur socialiste, ancienne boursière de lycée, ancienne surveillante de la pension Delapalme, actuellement « promeneuse » de Mlle Colette, n'est plus un esprit naïf. Tout ce que peuvent apprendre les livres, la pauvreté, les humiliations et les privations, elle le sait ; la douleur fut son maître ! Elle se connaît, elle s'analyse même, elle analyse les gens de son entourage, elle n'a plus d'illusions. Mais, hélas ! elle a des appétits, des appétits de bonheur et d'amour. Cette analyste désabusée est un cœur ingénu, un cœur tout neu dans une âme vieillie. Qu'une bonne occasion de se dévouer, de se sacrifier, de se perdre passe à sa portée, elle ne la manquera pas ; elle courra après. Cette occasion se présente sous les espèces de M. Max, un juif, mais tellement aimable, simple, fier, généreux et riche, que tout le monde lui a pardonné sa juiverie et son père, banquier un peu suspect. Il a été agréé comme fiancé de Mlle Colette et le mariage va se célébrer, lorsque le banquier suspect se suicide, laissant un passif plus gros que celui de feu Reinach. Max, toujours fier, généreux, aimable, etc., mais pauvre, rend sa parole à Mlle Colette, qui la reprend avec résignation et empressement tout ensemble, et il part pour le Canada pour y gagner son pain à la sueur de son front. Il s'est embarqué sur un bateau économique. Or, qui trouve-t-il sur ce bateau pour pauvres ? Et qui, un jour de tempête, au moment où le dit bateau va laisser s'engloutir dans l'abîme l'équipage et les passagers, lui murmure à l'oreille : « Max, je vous aime ! » Vous le devinez, c'est notre Françoise, l'ancienne lyceenne, affamée de romanesque et d'amour, et qui s'était juré de consoler le malheureux. Put-elle le consoler ? « L'abîme », au-dessus duquel elle avait livré son secret, rendit-il sa proie ?

Furent-ils engloutis ? Ne le furent-ils pas ?

Ames sensibles, rassurez-vous ! Ils ne le furent pas ! Ils se marièrent et ils eurent beaucoup de petits Canadiens. — Le même volume contient deux autres nouvelles, *Jalouse*, où l'on voit une belle-sœur se sacrifier pour la femme de son frère, (encore une affamée de sublime) ! et se laisser attribuer un fils adultérin, né pendant l'absence du mari, — et *Trianon*, qui est un petit bijou (pas le palais, la nouvelle) et un bijou

fait de rien, si j'ose le dire ; ras de monture, un petit fragment de pierre précieuse qui jette un éclair. *Elle* et *Lui* se rencontrent *quinze ans après*. *Lui* est devenu commandant, chevalier de la Légion d'honneur, marié richement, mais un caractère aigri, un mécontent ; *Elle* est devenue presque laide et presque pauvre, mais elle est restée bonne, et s'est même élevée jusqu'à une sorte d'héroïsme simple, souriant, bienfaisant. Ils se rencontrent dans ce jardin de Trianon, qui avait été le témoin et le complice de leurs jeunes amours ; ils échangent quelques paroles, qui révèlent chez l'homme, malgré ses avantages sociaux, un déchet moral presque égal au bénéfice que la femme a tiré de ses épreuves. Et ils se quittent, désormais très loin l'un de l'autre, elle un peu plus résignée, lui, un peu plus mécontent, mais de lui-même cette fois. Et c'est fini ! et c'est exquis !

P. S. — Est-il utile de faire remarquer que la morale de ces trois histoires n'est pas tout à fait la morale chrétienne ? Si oui, c'est fait !

6. — *La Fugitive* est la première nouvelle d'un volume qui en contient quarante-neuf et qui ne compte que 337 pages, — soit une moyenne de six à sept pages par nouvelle. Sont-elles aussi bonnes qu'elles sont courtes ? La première est délicieuse. — Un homme laid, timide, maladroit, grotesque, mais cachant sous ces dehors malheureux une âme délicate et un cœur tendre n'a jamais pu être aimé des femmes. Il s'est résigné, il vit en vieux garçon, il ne sera jamais père, il n'aura que les enfants des autres. Il adopte une orpheline, il l'élève, la voit grandir et embellir, et, naturellement, il se met à l'aimer avec la frénésie d'un cœur tout neuf. Mais comme il est sûr que son amour paraîtra ridicule et ne sera jamais partagé, il le dissimule comme une faute, et, pour en triompher plus aisément, il se décide à marier sa pupile à un jeune voisin. « Vous l'exigez ? demande-t-elle ? — Oui. — Eh ! bien ! j'accepte ! » Mais elle n'accepte pas ; elle s'enfuit, en laissant l'aveu écrit qu'elle aime son bienfaiteur et qu'elle se punit en le quittant ! Et oncques plus il ne la revit. — Neuf pages et demie ! Ce n'est pas assez. — D'autres n'en ont que cinq, et c'est trop : *La Bicyclette*, par exemple. Toutes cependant appartiennent à la dernière manière des Rosny, laquelle n'est plus autant une *manière*, ainsi que nous l'avons dit, un de ces derniers trimestres, bien qu'elle soit restée l'expression — parfois contestable — d'un talent toujours personnel et original. Mais pourquoi ce talent se gaspille-t-il dans de petites œuvres, qui ne sont pas seulement petites par la dimension, et où l'on sent que le nombre de lignes a été d'avance limité par les Mécènes de la basse presse ! O Goncourt, qu'en pense ta grande ombre ?

ROMANS ROMANESQUES. — 7. — Ce n'est pas que les précédents ne le soient pas ; mais ceux-ci le sont un peu plus. — *L'Aventure d'Huguette* et les deux autres nouvelles qui terminent le volume, sont d'une

fantaisie à la fois outrée et naïve; mais la bonne grâce du ou de la nouvelliste fait tout accepter. — Mlle Huguette a passé la soirée chez des amis et a été reconduite jusqu'à sa porte; mais en montant son escalier, elle se trompe d'étage et entre, non pas chez elle, mais chez un beau jeune homme qui attendait sa maîtresse! A peine entrée, on entend tourner la clef, qui était restée dehors sur la serrure; *cric-crac*, Mlle Huguette est enfermée chez le jeune homme! Sortir, elle ne le peut plus, ni par la fenêtre, ni par la porte, à moins de faire du bruit et du scandale! Et alors? Elle commence par pleurer, puis elle rit, puis elle mange le souper qui était destiné à une autre, puis elle s'endort, au coin du feu, sur son fauteuil, comme une petite fille qui n'a plus peur. Et le jeune homme veille sur elle, comme sur une sœur. Et le matin, quand sa femme de ménage rentre par l'escalier de service, il fait évader sa prisonnière, qui parvient à regagner sa chambrette, sans avoir été vue par personne. Et deux mois après il l'épouse. — *Le Secrétaire de Claude* était une jeune fille : Claude ne s'en doutait pas ; mais quand il le sut, il ne se fâcha pas, il épousa. — Et *Comédie nuptiale*? Pour faire plaisir à une mère mourante, Julien et Éliette consentent à devenir fiancés, et, comme la mère semble guérir, ils sont forcés, pour ne pas la tuer, de consentir à s'épouser; mais il est bien convenu entre eux que « que ce ne sera qu'une comédie! » Car Julien a jadis gravement offensé Éliette, et Éliette n'a pas voulu pardonner. Aussi, quand la mère est morte, — de joie et le jour même du mariage — Éliette quitte Julien; elle s'enfuit. Elle fuit, mais vous devinez que Julien va la poursuivre (Julien, en qui le remords était depuis longtemps devenu de l'amour) et qu'il va la rattraper, et qu'il lui demandera pardon, et qu'il l'obtiendra et qu'il obtiendra même l'aveu qu'il est aimé et depuis longtemps, depuis toujours! — O les jolis contes!

8. — Dans ces *Bergeries* il y a un loup, il y a même deux loups, à côté d'un tendre agneau, qui s'appelle Mlle Jacqueline, et d'un mauvais berger qui n'est autre que le père de Jacqueline. Le premier loup, c'est le régisseur Lobre, qui trompe et vole ses maîtres; le second, c'est un aventurier, un avocat sans le sou et sans scrupule, lequel, appelé pour démasquer le régisseur, le démasque en effet, mais le remplace. Un loup chasse l'autre. Seulement, c'est le cœur et la main de Jacqueline que vole l'avocat, grâce à l'inconsciente complicité du père, plus occupé de vider des flacons d'eau-de-vie, que de veiller sur sa fille. Mais il se trouve que cet aventurier est doué d'autant d'habileté que de bassesse; il est en passe de devenir l'un des plus grands avocats du barreau parisien, et il est un bon mari. Jacqueline est aussi heureuse que si elle avait épousé un brave homme:

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde.... impure

et il n'avait plus soif ! Cette fantaisie appartient à ce qu'on appelait jadis (il y a bien dix ans) la littérature « rosse » ; tous les méchants y sont heureux ; il n'y a pas jusqu'au régisseur voleur qui ne jouisse en paix du fruit de ses rapines, sous la protection des gendarmes et des magistrats : il marie sa fille à un procureur de la République. Les berquinades étaient plus édifiantes ; elles n'étaient peut-être pas aussi amusantes. M. Claude Anet a un joli talent. Qu'il surveille un peu plus sa langue, qu'il serre un peu plus les détails de sa composition, qu'il élève un peu le niveau moral de ses personnages, et il nous donnera bientôt sans doute une œuvre que nous pourrons louer sans réserves.

9. — Je serai charitable pour *les Serments ont des ailes* ; je me bornerai à dire, avec mon Bon Juge d'antan (*Polybiblion*, t. C, p. 11-12) : « C'est stupide ! » Personnages : Suzanne, très jolie jeune fille, ruinée ; Mercedès, millionnaire espagnole, beauté capiteuse, amie de Suzanne ; Michel, jeune licencié ès-lettres, Mériot, éditeur parisien. Suzanne choisit Michel pour répétiteur d'un petit neveu, dont elle a la charge ; pourquoi ? parce qu'il ne fait payer les leçons que quatre francs l'heure ! Elle écrit un roman avec lui, et le fait accepter par Mériot. De collaboratrice de Michel, elle devient sa fiancée. Ce qu'apprenant, la capiteuse Mercedès invite les deux jeunes gens à venir passer quelques mois dans son château, en attendant leur mariage ; ils y vont ; le pion devient amoureux de la châtelaine, la châtelaine consent à épouser le pion. Suzanne pleure ! Ce qu'apprenant, l'éditeur Mériot vient sécher ses larmes, et demander sa main. Suzanne la lui donne. Spécimen du style : « Il eut l'émotion violente quoique contenue, de tout être de sensibilité frappé de séduction dans son esthétique. » (p. 162). C'est une des plus jolies phrases de ce livre ; le pion Michel l'eût mal notée, et l'éditeur Mériot ne l'eût pas excusée, et tous les *êtres de sensibilité* en seront frappés de *douleur dans leur esthétique !* Quant aux lecteurs, ils auront surtout l'*impression violente* qu'aucun des personnages de cette fable n'est vivant, ce qui explique peut-être qu'aucun n'ait le sens commun.

Romans historiques. — Attention ! Nous allons nous promener à travers les siècles, depuis les temps les plus reculés jusqu'au coup d'État de Napoléon III.

10. — Temps les plus reculés, reculés jusque par delà les temps : *les Centaures.* « Il y avait une fois » des êtres à six membres, (quatre pieds et deux bras) ayant un corps de cheval, un buste et une tête d'homme ; il y avait aussi des centauresses, à buste et à tête de femme. Ils étaient très beaux, très forts, très intelligents, très savants ; l'un d'eux fut professeur ! (N'allez pas croire que je veux dire que tous les professeurs sont beaux en même temps que savants, pas même que tous les professeurs sont savants !) Les poètes, les peintres, les sculpteurs

de l'antiquité et même des temps modernes se sont souvent occupés d'eux, vous le savez ; Maurice de Guérin, dans une œuvre plus vantée que lue, s'est fait le biographe du dernier de ces quadrupèdes bimanes. M. Lichtenberger s'est fait l'historien des derniers jours de la race ; il nous raconte comment elle fut vaincue et anéantie par les « Écorchés » et les « Impurs », c'est-à-dire par les Hommes, pour lesquels pourtant ils professaient un souverain mépris. Seule la centauresse Kadilda a compris la supériorité intellectuelle de ces adversaires ; elle était non seulement la plus jolie et la plus blonde, mais la plus fine d'esprit, parmi ses galopantes compagnes, et la plus tendre de cœur. Elle a compris, parce qu'elle a aimé ! L'Écorché qu'elle aima, l'aima-t-il ? Purent-ils chanter ensemble l'hymne d'amour :

Ma flamme répond à sa flamme !

Allez le voir, si vous en avez envie ! M. Lichtenberger a porté dans ce sujet légendaire les qualités que ses romans modernes nous avaient déjà révélées et pour lesquelles j'ai le chagrin, vous le savez, de n'éprouver point d'admiration. Il y a ajouté une philosophie et une poésie, laborieuses et scolaires, qui font grand honneur à son application et à sa volonté. Si j'étais le professeur Chiron, je donnerais à l'élève Lichtenberger le prix « de travail. »

11. — Temps.... perdus dans la nuit des temps : Ire ou IVe dynastie des rois d'Égypte : *Le Masque de sable*. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du Sphinx, du grand Sphinx de Gizeh, et vous savez qu'on ne sait pas si c'est un être chimérique, ou un portrait ? Eh bien ! c'est un portrait, et pas un portrait de roi, mais un portrait de femme, commandé par un mari qui n'aimait pas les miniatures. Ce mari était un Pharaon, qui s'éprit de la jeune Esthène, après avoir épousé la triste Fiedda, et qui épousa Esthène après avoir « suicidé » Fiedda. Et pour conserver à tout jamais les traits de la bien-aimée, il les fit sculpter sur un granit assez dur et dans des proportions assez énormes pour défier « le temps rongeur de choses ! » Ce qu'il y a de remarquable (je n'ose pas dire de plus remarquable) dans ce volume, c'est le papier, c'est l'impression, c'est la vignette, alternativement verte et jaune, qui encadre chaque page, c'est le numérotage des pages : le chiffre est imprimé non pas en haut, mais en bas.

12. — Franchissez d'un seul bond, dix, vingt, trente siècles, et arrivez *Au temps de Pétrarque*, dans Avignon, l'an 1348. Vous y verrez passer Pétrarque un moment ; mais on vous y fera voir surtout et longuement des papes, des cardinaux, des moines avares, cruels, lubriques ; on vous y fera voir des adversaires de ces papes et cardinaux complotant dans les ténèbres, dans les sous-sol d'une maison mystérieuse, qui abrite des débauches sans nom, et où se célèbre le culte de Satan ;

on vous y fera voir toutes les abominations racontées par les ennemis de l'Église, sur ce moment, d'ailleurs pénible, de son histoire. Quant à la vérité vraie et totale, vous ne l'y verrez pas. L'auteur ne semble pas en avoir le souci ou le besoin. Il est tellement embesogné et empêtré dans ses substantifs, adjectifs, verbes, relatifs et participes, il a tant de peine à bâtir et à équilibrer ses phrases, qu'il n'est plus à même de contrôler ce qu'il y met dedans. Le métier d'écrivain est déjà si difficile ! Faudra-t-il encore y ajouter celui de critique, surtout quand il s'agit de curés ? Est-ce qu'on n'est pas sûr d'avoir toujours raison, quand on médit des curés et même quand on les calomnie ? Alors, quoi ? Qu'est-ce que vous voulez encore ?

13. — Je voudrais, en ce qui me concerne, n'avoir rien à dire des *Ames d'autrefois*, attendu que je ne peux pas en dire du bien, et que je n'aime rien tant que de dire du bien ! Ce n'est pas ma faute, si je ne peux pas me satisfaire ici comme je le voudrais. — L'*autrefois*, où nous transporte ce roman n'est pas bien vieux ; il ne date que de la fin du XVIIIe siècle. La fille d'un tailleur étant devenue baronne, s'était efforcée de se faire une âme antique ; elle avait réussi à se faire une âme de pimbèche. Elle rendit ses enfants très malheureux. L'un d'eux, par réaction contre les prétentions aristocratiques de sa mère, devint soldat de la Convention et capitaine de Monsieur de Buonaparte. Sa sœur fut contrainte d'épouser un vieux marquis, alors qu'elle aimait un jeune chevalier. Heureusement ce marquis, — une âme d'autrefois, celui-là ! — avait du savoir-vivre : il mourut ! Ce dont sa femme se réjouit fort, non sans avoir donné au défunt la portion due, la portion congrue de larmes obligatoires. Quant à la mère, elle mourut aussi, et elle apporta dans ce dernier acte de sa vie et dans cette dernière scène de son rôle, une dignité telle que j'ai presque des remords de l'avoir appelée pimbèche ! Cette tailleuse avait peut-être l'étoffe d'une douairière !

14. — Enfin, nous voici au XIXe siècle avec *Souvenirs d'un étudiant de 48*. L'œuvre est d'un feu Ch.-L. Chassin, dont un M. Monin, dans une courte préface, parle comme d'un homme très connu. Vous devez donc le connaître, si vous n'êtes pas des ignorants comme moi. Il paraît que Jean Macé s'était intéressé à cette œuvre, et qu'il avait conseillé d'en supprimer tout ce qui « ne faisait pas corps avec la partie politique. » Le conseil a été suivi. Il était excellent. A juger de ce qui a été supprimé par ce qui a été conservé, le livre n'a pas dû perdre beaucoup de sa valeur esthétique ; si on en avait même tout supprimé, la gloire de feu Ch.-L. Chassin n'y eût probablement pas perdu davantage. Cet homme illustre écrivait comme un instituteur... qui ne saurait pas écrire. Il est difficile de rêver quelque chose de plus plat, de plus lourd, de moins littéraire que cette œuvre. Mais il paraît qu'elle

a toutes les qualités requises pour servir « l'intérêt de l'éducation civique et de la pensée républicaine. » C'est M. Monin qui le dit. Il n'est pas exigeant ! Sachez donc que le héros de ce livre, qui s'appelle Félicien, est Chassin lui-même, Chassin raconté par Chassin. Sachez ensuite que le 24 août 1847 Chassin était allé aux courses avec son oncle Auguste, et qu'au retour il trouva son père mort, et que plus tard il réussit au baccalauréat, et qu'il fut maître d'études, et qu'il assista aux cours de Michelet, et qu'il passa une nuit au dépôt, et qu'il fut témoin des événements du 2 Décembre, etc., etc., etc... Tous ces « souvenirs » sont distribués en trois parties et soixante-douze chapitres. Remarque : si on n'y trouve rien d'intéressant ni de bien nouveau, on n'y trouve rien, en revanche, de ce que le titre pourrait faire craindre ou espérer : pas de Mimi ni de Musette dans les Mémoires d'un contemporain de Murger ! Ce sont des Mémoires « civiques. » Citoyen Chassin, ou citoyen Monin, tous mes compliments !

15. — A propos de romans historiques, annonçons ici la publication des tomes V et VI de *Guerre et Paix*, le chef-d'œuvre de Tolstoï, formant les tomes XI et XII de ses *Œuvres* complètes, traduites par S. W. Bienstock et publiées chez Stock.

ROMANS DE MŒURS. — 16-17. — Et avant de parler des œuvres nouvelles à ranger sous cette rubrique, signalons aussi deux nouvelles éditions, l'une publiée chez Calmann-Lévy, des *Contes de Bonne Perrette*, de M. René Bazin, l'autre, publiée chez Fontemoing, de *Un Homme libre*, le second roman de M. Maurice Barrès, qui lui fit connaître, nous dit-il, dans une nouvelle *Préface* « l'ivresse de déplaire, » mais aussi le plaisir non moins vif de lire des articles, qu'il reproduit, fort aimables pour l'œuvre et pour l'auteur. Ces deux volumes ayant été appréciés ici comme il convient, je résiste au désir que je pourrais avoir d'en dire mon humble avis.

18. — Je suis bien en retard avec *Sur la branche*, qui a fait mes délices et mon tourment pendant quelques journées de ce dernier été. Il n'y a peut-être pas une page de ce livre qui n'appelle des réserves; mais pas une non plus qui vous laisse indifférent. Il touche à tout, à la politique, à la philosophie, à la religion, à la littérature, à la cuisine, à l'industrie; il disserte, il prêche, il décide ; il sait où se vend le meilleur thé et le meilleur papier, et ce que valait le Père Didon, et dans quelle mesure on peut être catholique, comment l'âme anglaise se différencie de l'âme américaine, et quelles remarquables « intuitions » se trouvent « dans cette pauvre Genèse, tant critiquée, » et de quel « point il faut regarder la vie intrinsèque, » et comment il faut faire les romans, et aussi et enfin comment il faudrait les critiquer et combien peu nombreux sont les bons critiques (p. 307). J'ai fait ma

méditation sur cette page 307 ! Et je m'étais promis de rendre hommage au talent de l'auteur, ne fût-ce qu'en discutant beaucoup de ses assertions. Je ne puis pas tenir ma promesse : « elles sont trop ! » Qu'il suffise de dire qu'à travers un grand nombre d'idées aventureuses ou dangereuses, quelque léger pédantisme et snobisme, ce livre révèle une personnalité très intéressante ; il y a là une bonne humeur, une confiance en soi et aux autres, une joie de vivre et d'écrire, un appétit de tout ce qui est bon et beau, — le chocolat de X, la littérature de Y et le christianisme de Z, — qui font plaisir à voir et qui font du bien ! Mais oui ! Et maintenant voici la fable qui est le prétexte de toutes les dissertations de ce volume. Mme de Myères est veuve ; elle a vendu tous ses immeubles, mis toutes ses valeurs en viager et pris la résolution de passer le reste de sa vie à voyager, sans élire de domicile fixe, tel un oiseau sur la branche, qui change d'arbre et de pays. Du reste « sur la branche, on voit de plus haut, » et Mme de Myères aime à voir de haut les choses, les hommes et les idées — et c'est ce qui explique qu'elle nous fasse tant de confidences sur tant de choses, tant d'hommes et tant d'idées. Du reste elle est *romancière* et elle a déjà publié un ou deux livres sous le pseudonyme masculin de Jean Noël. Au cours de ses voyages, elle rencontre de ses lecteurs, qui deviennent tout de suite ses amis, quand ils découvrent quelle femme charmante est ce déjà si aimable Jean Noël. Et de plus elle rencontre un jeune homme, né de la faute de son mari et de la trahison de sa meilleure amie, Guy d'Hauterive. L'oiseau veut donner un coup d'aile et s'enfuir. Mais ce Guy est si tendre pour elle, il l'appelle marraine ! d'un accent si filial, que, ma foi ! son cœur se laisse prendre à la glu, et s'enivre de cette maternité inattendue et douloureuse. Mme de Myères devient la mère en effet du jeune Guy (elle le marie) comme elle est la joie de tous les amis qu'elle recrute sur son chemin. Elle est délicieuse, sous ses cheveux gris ; son esprit prompt à tout comprendre des autres, et son cœur, hospitalier à toutes les confidences et à tous les besoins, sa parole vive et enjouée lui assurent des conquêtes et des triomphes que la jeunesse et la beauté ne connaissent pas et n'apprécieraient peut-être pas. Elle pratique l'art d'être « une vieille femme » avec une délicatesse, une bonté, une finesse, une virtuosité et une maîtrise, dont elle se rend compte d'ailleurs et dont elle tient le registre. Car c'est elle qui nous raconte toutes ses aventures et tous ses succès ; chaque soir elle prend la plume pour écrire la chronique de sa journée. Elle écrit sans se lasser. Elle a discuté sur la Bible ; elle écrit. Elle s'est promenée, elle écrit : on lui a fait un compliment, elle écrit ; elle a pris une fluxion de poitrine, elle écrit ; elle a la fièvre, elle écrit ; elle va mourir, elle écrit ! « Je me sens asphyxiée ... Elle plie, la branche ! elle craque ! .. j'ai des ailes ! » Elle est

[illegible]

[illegible]

L'une et l'autre [illegible] « deux principes » et à « [illegible] » [illegible]

[illegible] casse leur cruche ? [illegible] demandée souvent et sur un ton plus [illegible] principes plus sûrs que ceux [illegible] différence pour l'accident lui-même ? [illegible] pour les « cruches cassées » et pour les autres ? Je crois [illegible] que les hommes s'y refuseront longtemps encore, ne fût-ce que par peur de paraître eux-mêmes des « cruches ». [illegible] Quant aux dames à nouveaux principes, elles ... Mais non ! Mesdames, vous ne me ferez pas dire d'incongruité ! Laissons là votre plaidoyer et venons à l'« action » qui en est le prétexte et « l'illustration ». Elle commence tard, à la deuxième partie du livre, qui en a trois, et elle se [illegible] et recommence à la troisième partie. Si l'on veut toutefois y montrer quelque unité, on pourra dire : dans la première partie la cruche se forme, dans la deuxième elle se casse, dans la troisième elle se répare. Cette fragile personne s'appelle Aline. Son père est un brave homme, un capitaine en retraite, sorti des rangs ; sa mère est une pimbêche, descendue d'un haut rang et qui se croit déchue !

Le ménage n'a jamais été riche : il est réduit aujourd'hui à la portion congrue, à la seule pension du capitaine. On devine parmi quelles étroitesses, quelles vanités, quelles mesquineries et quelles aigreurs domestiques, sans parler de l'hostilité de voisins médisants et de créanciers inquiets, Aline a grandi et ne s'est pas élevée. « La misère en habit noir et robe de soie dans une petite ville. » C'est un thème peu neuf ; mais l'ex-sévrienne s'est imposé ce « devoir » et elle l'a traité avec la facilité que peut donner la pratique des bons modèles, et çà et là, avec une sorte de mordant et d'acidité, dus sans doute à des observations ou des expériences non livresques. Malheureusement elle l'a traité aussi avec trop d'abondance. Ce n'est qu'au milieu du volume, vers la page 150, que finissent toutes ces longues préparations, et que commence le drame. Aline promise à un homme vieux, mais riche, rencontre Maurice, un homme jeune, aimable et bon, marié. Il est vrai qu'il est quasi veuf, sa femme étant enfermée dans un asile d'aliénés. Ils s'aiment, mais jurent de se respecter en attendant le jour où la mort de la folle leur permettra de s'épouser. Ils oublient leur serment, et ils cassent... ce que vous savez. Ils en sont punis sur l'heure : l'homme est abattu d'un coup de fusil, par la mère d'Aline, une femme qui a des « préjugés barbares » — ce qui explique qu'elle nous ait été présentée comme une pimbêche. Les suites de « l'horrible scandale » occupent cinquante pages (251 à 300) : soulèvement des petits bourgeois, des petites bourgeoises, des petits polissons de la petite ville, sévérités pharisaïques de M. le curé, représentant officiel des « vieux principes, » départ d'Aline et de son père pour un pays plus hospitalier, pour Paris ; entrée d'Aline dans un magasin de librairie. Page 300, arrivée d'un nouveau personnage, qui va jouer le rôle principal, celui de raccommodeur de faïence. — Pourquoi faut-il que je commence à bailler ? C'est à peine s'il me reste le courage de voir qu'il s'appelle Antoine, qu'il est commis dans le susdit magasin de librairie, qu'il s'éprend d'Aline, qu'Aline s'éprend de lui, qu'il demande à épouser, qu'on l'informe de « la casse », qu'il offre de la réparer, qu'on accepte son offre, qu'il épouse, — le tout en 40 pages, — et que tout le monde est heureux ! — excepté moi ! car il va falloir que je vous raconte cette sornette ! — Ouf ! c'est fait !

20. — Reposons-nous avec *Une Idylle en Forêt-Noire*. Ici, pas d'attaques contre les vieux principes ; des idées saines, des âmes saines, un art naïf. Malheureusement il est un peu trop naïf, cet art, et trop lâche. M. de Saint-Aulaire, qui n'a jamais eu de hautes prétentions, a cette fois pris un peu trop de ses aises, il abuse de la permission de n'être pas puriste et de malmener la grammaire et la langue. Il se laisse aller à sa verve « bon enfant », il se répète, il fait des digressions, il développe des détails inutiles et ne fait pas les scènes à faire. La

description des repas à bord d'un des « vapeurs du Rhin... est positivement invraisemblable et fabuleuse » pour employer les épithètes mêmes de M. de Saint-Aulaire. Ah ! qu'il doit être intéressant à entendre quand il est chez lui, en robe de chambre, cet aimable et tumultueux bavard ! Mais s'il veut être lu, il fera bien d'avoir une tenue moins négligée et une parole plus surveillée. L'idylle qu'il nous raconte ici n'est d'ailleurs qu'un prétexte à impressions de voyage et à descriptions de villes, monuments, paysages, coutumes et costumes. Edgard et Laurence s'aiment, sous les yeux d'ailleurs et avec la permission de leurs parents ; ils voyagent en famille, commentent et complètent leur Baedeker (M. de Saint-Aulaire est moins précis que Baedeker, mais il est bien plus amusant). Ils montent sur les « vapeurs du Rhin », ils y mangent, ils essuient les grossièretés d'un Allemand, ils rentrent à Paris, et puis ils se marient, et c'est fini ! — N'est-ce pas que c'est fini ? et que le prochain roman sera un peu plus soigné ?

21. — *La Faute de M. Chantel* ce fut d'abandonner sa première maîtresse et le fils qu'elle lui avait donné. Il en fut puni, et de toutes manières. 1° A cinquante-quatre ans, il épousa une jeune veuve de trente ans, qui le rendit jaloux et obtint contre lui le divorce; 2° le fils, qu'il n'avait pas voulu reconnaître, lui rendit la pareille, un jour que son père faisait le geste de lui ouvrir ses bras ; 3° il eut une fluxion de poitrine, mais il en guérit ; 4° il perdit un secrétaire qu'il aimait beaucoup ; 5° il fit des comédies qui échouèrent, mais il en fit d'autres qui réussirent ; 6° il fut très riche; 7° il fit son testament en faveur d'œuvres philanthropiques ; 8° cela fait, il se coucha et « s'endormit, le cœur en paix » rêvant qu'il « se verrait revivre en bronze ou en marbre, dans quelque jardin d'orphelinat ! » On n'est pas plus malheureux ni plus sévèrement puni !

22. — Le « roman de mœurs politiques » qui s'appelle *les Écumeurs* est précédé d'un portrait de l'auteur et d'une épigraphe tirée des œuvres inédites de l'auteur. Vous ne serez donc pas étonnés que ce livre soit pavé de bonnes intentions et de fautes de français. Les bonnes intentions s'affirment dans les noms mêmes donnés aux représentants de nos vices politiques ; un procureur de la République s'y appelle *Morpillon* et un électeur influent, besogneux et canaille, *Fondendouille*. « C'est tapé ! » Quant à l'œuvre, elle est moins bien venue. Deux coquins s'associent pour porter à la députation un brave homme, de caractère faible, et pour envoyer en prison un honnête perruquier qui les gêne. Ils réussissent : leur candidat sacrifie une à une ses plus chères convictions, il dépense une grosse partie de son patrimoine, il perd l'estime de tous, sans excepter la sienne, il se vautre dans toutes les ignominies de la politique, il s'avilit, et conséquemment il est élu. Le perruquier est accusé d'un vol ; on trouve un chemineau qui, moyennant une bonne

récompense, témoigne contre lui, un procureur de la République qui a intérêt à se faire complice des accusateurs, un ministre de la justice qui a besoin de couvrir son procureur. L'accusé est emprisonné. Il comparaît en cour d'assises. Les deux « coquins » s'y montrent tellement ignobles, et les magistrats tellement pareils aux deux « coquins » que le chemineau a un haut-le-cœur et qu'il confesse son faux témoignage. L'innocence du perruquier est reconnue, et le crime d'un des deux coquins est puni : son complice l'assassine et le vole, et prouve qu'il s'est suicidé. De tous les écumeurs de ce volume, c'est le seul qui écume ; les autres sont ou deviennent de l'écume tout simplement.

23. — L'auteur de *l'Utile Amie* ne vibre pas comme le précédent ; il est calme, il est tranquille, et s'il raconte des vilenies, il n'a pas l'air de s'en douter. Est-ce inconscience ? Est-ce habileté ? J'avoue que je n'en sais rien, et j'en veux à M. Hue de ne m'avoir pas un peu plus aidé à savoir. Quoi qu'il en soit, son histoire est une belle et bonne « rosserie » racontée avec ingénuité, une rosserie rose. On y voit un peintre médiocre poussé à la notoriété, à la fortune, à la gloire par une « amie » qui s'y emploie de tout son cœur et de tout son corps. A chaque échelon que gravit l'homme, la femme descend d'un cran, et l'ascension de l'un est d'autant plus rapide, que la chute de l'autre est plus lourde. Et ce qu'il y a de remarquable c'est que la femme est parfaitement désintéressée, et dans tous les sens du mot : elle ne touche pas de commission, et n'est pas la maîtresse du vilain Monsieur ; elle agit par amour de l'art, à peine un peu par amour de l'artiste ; c'est une platonique, qui se déshonore pour l'honneur d'autrui. Et quant au vilain Monsieur, il n'est pas aussi vilain que vous le pourriez croire, attendu qu'il ne se doute de rien, et qu'à chaque aubaine qui lui arrive, il se dit : « Tiens ! Tiens ! je savais bien que j'ai du talent ! » Notez enfin que « l'amie » qui « en a vraiment trop fait », et qui a failli se disqualifier, même dans son monde, (un monde un peu au-dessous du demi-monde), est « repêchée » par un vieux millionnaire, qui n'a certes pas d'illusions, mais qui n'a pas de courage. « Il l'a dans le sang ! » Tous ces gens-là sont heureux et feront souche d'honnêtes gens.

24. — Pour *la Dernière Bêtise* je n'ai pas de doutes, et je n'ai pas à poser des points d'interrogation. C'est bien une platitude, racontée avec platitude et par quelqu'un « qui ne le fait pas exprès. » Il paraît que ce petit volume fait partie de la « Bibliothèque des jeunes femmes ». De quelles jeunes femmes ? Les blanchisseuses ? Oh ! Monsieur ! Elles ne vous trouveraient pas assez « distingué » ; et les autres jetteraient le volume au feu dès la dixième page. Car il est surtout ennuyeux : c'est l'histoire d'un gentilhomme campagnard, qui a pris pour maîtresse la fille d'un braconnier, dont il a fait son garde, et qui se laisse prendre pour mari par une petite bourgeoise, très honnête d'ailleurs, mais qui

a envie de ses écus. Et c'est ce mariage qui est, paraît-il, la dernière bêtise de M. le baron. Ne le plaignez pas trop ! La bourgeoise est fort jolie et très honnête.

25. — Pauvres *Petites Oies blanches* ! Elles ne savaient rien des vilenies de l'existence ! Elles ne savaient pas que les hommes aiment à faire des mariages riches ! Elles ne savaient pas qu'il y a de malhonnêtes femmes ! Elles l'apprirent à leurs dépens ! Solange, recherchée par un aimable voisin de campagne, que d'ailleurs elle trouvait charmant, n'attendait que la demande en mariage pour lui donner son cœur. La demande vint en effet, et le cœur de Solange se donna. Mais quand la famille du jeune homme ajouta : « Et avec ça ? que donne-t-on ? » et que la famille de Solange eut répondu : « Tant ! » le jeune homme dit : « Que ça ? » et il se retira, l'ingrat. Et le cœur de Solange se brisa ! Et elle raconta ses chagrins à son amie Marielle. Or, celle-ci, avait depuis longtemps, depuis toujours, donné son cœur à un compagnon d'enfance, qui lui avait aussi donné le sien ; le mariage « n'était plus qu'une question de date, » comme disent les notaires gentlemens. Mais voici que le fiancé découvrit que la mère de Marielle avait un amant et en vivait ! Il rompit avec Marielle et lui laissa entendre pourquoi. Et Marielle eut la preuve irrécusable de l'indignité de sa mère, un jour qu'elle la « fila », qu'elle la vit entrer chez M. X., qu'elle la suivit dans l'escalier, qu'elle écouta à la porte ! Le coup fut tellement violent pour la pauvre innocente, qu'elle tomba sous l'ascenseur, et fut décapitée. Et toute cette histoire est aussi trop violente et trop grossière, je n'ai pas besoin de vous le faire remarquer.

26. — *La Vie d'un simple* a concouru pour le prix Goncourt, et, quoique « elle soit mal écrite, » comme on dit à l'Académie du quai, elle n'a pas été primée. Elle avait pourtant un second titre aux suffrages de quelques-uns au moins de ses juges : elle sue la haine « du riche et du prêtre. » Ce simple, qui raconte lui-même sa vie de fermier besogneux, est resté honnête, mais est devenu un cœur aigri; il a eu la patience, non la résignation; on a dû lui dire, il s'est dit souvent lui-même qu'il était « une bête de somme, » et peut-être l'a-t-il été, non pas tant parce qu'il a beaucoup peiné, que parce qu'il a beaucoup rué, et qu'il continue à ruer aujourd'hui. Mais pourquoi est-il resté une « bête de somme ? » Il y a moyen pour un paysan de rester un homme et même de devenir un homme supérieur, puisqu'il peut devenir un chrétien. Quoi qu'il en soit, le héros de ce livre ne l'est pas devenu, et son historien ne lui en fait pas un reproche. Cet historien, M. Guillaumin, est lui-même un paysan, mais qui s'est élevé, et par son propre effort, à être un écrivain. C'est le « poète paysan, » qui s'est formé tout seul. Il a publié des vers et de la prose, où l'on ne trouve pas toujours les qualités du style enseigné et de la « calligraphie » officielle, mais

où les professionnels de cette même calligraphie trouvent, parmi les rudesses et les brutalités qui les choquent, une originalité et une sincérité qui les ravissent. Les hommes de métier savent apprécier et même admirer ce dont ils seraient eux-mêmes incapables; il est si facile et si bon d'admirer ce qu'on peut, en même temps, mépriser un peu ! Les lecteurs ordinaires, à qui ce plaisir raffiné n'est pas accessible, en trouveront-ils un autre dans ce roman ? Ils y trouveront des faits, beaucoup de faits, une multitude de faits, mais tous menus, simples, vulgaires, plats, comme ceux dont se compose la vie ordinaire. Le narrateur a recueilli tous ses souvenirs, avec la seule préoccupation de n'en pas laisser perdre un seul, et il nous les livre tous, sans choix, dans l'ordre chronologique. Le premier remonte à sa quatrième année; il tomba d'une charrette; il nous raconte cette chute. Vous devinez donc tout ce qu'il va encore nous raconter : ses jeux d'enfant, les cochons et les brebis qu'il a gardés, ses premiers labeurs, les danses aux fêtes des villages, les veillées chez les voisins et voisines, ses premiers amours, son ménage, ses enfants, ses comptes de ménage, de fermage, ses semences, ses moissons, ses ventes, ses achats, ses pertes, ses gains, ses propriétaires, ses régisseurs, etc., etc., etc. Imaginez un *Livre de raison* ou un *Journal* tenu par un esprit minutieux, tatillon, pas bête, pas bon ! D'intérêt dramatique et romanesque, il ne peut pas en être question ici. Mais la valeur « documentaire » n'y peut-elle pas suppléer ? Ce *Journal* ne peut-il pas être considéré comme « une contribution utile à la psychologie intime des ruraux ? » Vous vous doutez bien qu'on l'a dit; on a même assuré que ce rural est à cette heure le type représentatif du paysan français. Est-ce vrai ? Je veux croire que non; je veux croire, — malgré les *grèves modèles* — que ce livre n'est pas plus français de sentiments que de style.

27. — C'est une *Inutile Révolte*, et qui ne dure pas, que celle d'un fils contre sa mère ou d'un Français contre sa patrie, à la condition toutefois que le révolté ait gardé, parmi les égarements de son esprit, le cœur et l'honneur intacts. C'est le cas du jeune Paul, un intellectuel, que l'abus du raisonnement abstrait a rendu socialiste et antimilitariste. Il ne veut plus être soldat, il ne veut plus être Français, il déserte, il s'expatrie. Il a brisé tous les liens qui l'attachaient au milieu natal, il s'est affranchi de toutes les lois et de tous les préjugés, il est libre ! Libre de quoi ? De souffrir, comme il s'en aperçoit assez tôt, dès les premières semaines d'un séjour en Suisse, parmi les réfugiés de tous les pays, nihilistes et internationalistes russes, allemands, italiens, et en compagnie d'une jeune Allemande sentimentale mais « moucharde. » Il est écœuré, il est inquiet, il commence à regarder du côté de la frontière. Et voici qu'il voit venir vers lui, souriante et prête au pardon; la plus délicieuse incarnation de la Patrie, Mlle Jeanne,

[illegible]

[illegible] — J'avais retenu le nom de l'auteur de l'[illegible], mais pour d'autres motifs : le sujet d'un de ses premiers romans [illegible] d'hystérie religieuse, parfaitement [illegible]. Il avait un peu inquiété sur la qualité de son esprit. Le sujet de [illegible] : c'est un épisode de la guerre faite par le gouvernement aux congrégations et à la conscience religieuse : Un officier [illegible] à l'expulsion des chartreux et [illegible] par un camarade comme ayant été trop courtois pour les Pères, donne sa démission. Le fait n'est pas imaginaire, inutile de le rappeler. Est-ce un bon sujet de roman ? Le droit de le choisir est incontestable, bien que..... je n'aime guère cette hâte à mettre en prose

Le sang de notre cœur et les pleurs de nos yeux.

Il faut que l'œuvre ait ou beaucoup de naïveté et de simplicité, — comme *Sœur Alexandrine*, par exemple, — ou une véritable puissance de pathétique, comme *la Dernière Classe* d'Alphonse Daudet, — ou une valeur « typique et représentative, » qui l'élève au-dessus d'une chronique de journal ou d'une entreprise industrielle. Or, celle de M. Barracand manque de simplicité et d'émotion ; et, sauf dans quelques détails trop peu nombreux, elle n'offre qu'un intérêt anecdotique et « particulier, » très peu prenant d'ailleurs, malgré ce qui s'y mêle d'éléments mélodramatiques. Son héros, Gérard de Beaucroissant, ne représente que lui-même ; il n'est pas le type assez généralisé de

l'homme mis en demeure de choisir entre ses devoirs d'état et ses devoirs de conscience. Il a un beau nom, un château, une grande fortune, il est le neveu du prieur de la Grande-Chartreuse, et je l'en félicite ; il est aimé d'une jeune fille encore plus riche que lui, et belle, et vertueuse, et sensée, et spirituelle, et vaillante, et charmante, et qu'il n'apprécie et n'épouse que lorsqu'il a brisé son épée et parce qu'il l'a brisée, de sorte qu'il se trouve le plus heureux des hommes parce qu'il a été un soldat malheureux, et, derechef, je l'en félicite ! Mais il ne m'intéresse pas du tout, sauf à l'heure où il a son rôle dans les événements qui, depuis trois ans, sont le supplice et la honte de notre armée et de notre pays. Encore m'intéresserait-il un peu plus s'il était pauvre, s'il n'avait pas d'attaches avec les anciens partis politiques, si ses raisons de souffrir et de lutter étaient exemptes de toute considération personnelle, si les risques de la lutte étaient plus graves pour lui et compromettaient son « pain quotidien, » si enfin son sacrifice était plus complet. Quant à ses autres aventures, ses amours idylliques avec Mlle X., ses amours mélodramatiques avec Mme Y., une espionne, son succès électoral, son échec parlementaire, son passage dans les salons parisiens où fréquente Mme de Noailles et où l'on applaudit des vers sybillins, etc., etc., etc.; tout cela c'est..... de la copie d'imprimerie.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE PROPREMENT DITE. — 1. *Les Fondements de l'économie politique*, par ADOLF WAGNER ; trad. par LÉON POLACK. T. I. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 520 p., 10 fr. — 2. *Principes de science des finances*, par F. S. NITTI ; trad. par J. CHAMARD. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XXX-749 p., 12 fr. — 3. *La Politique agraire*, par EUGEN VON PHILIPPOVICH ; trad. de l'allemand par SAVINIEN BOUYSSY. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XV-343 p., 6 fr. — 4. *Histoire des systèmes économiques et socialistes*, par HECTOR DENIS. T. I. *Les Fondateurs*. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 365 p., 7 fr. — 5. *La Réglementation du travail*, par A. BÉCHAUX. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 203 p., 2 fr. — 6. *Essai documentaire. De l'Accaparement. La Concentration industrielle en France*, par FRANCIS LAUR. T. III. 2e éd., Paris, Société anonyme de publications scientifiques et industrielles, 1905, in-8 de VIII-503 p., 7 fr. 50. — 7. *Les Sociétés de secours mutuels, leur rôle économique et social*, par E. DEDÉ. Paris, éditions des « Questions actuelles », 5, rue Bayard, s.d., in-18 de XVII-334 p., 3 fr. — 8. *Syndicats, mutualités, retraites*, par LUDOVIC DE CONTENSON. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 310 p., 3 fr. 50. — 9. *Corporations et syndicats*, par GUSTAVE FAGNIEZ. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de VIII-198 p., 2 fr. — 10. *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, par ANDRÉ SIEGFRIED. Paris, Colin, 1904, in-12 de 360 p., 4 fr. — 11. *Manuel social. La Législation et les œuvres en Belgique*, par le P. A. VERMEERSCH. Louvain, Uystpruyst ; Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XL-1009 p., 10 fr. — 12. *La Maison sociale*, par LOUIS DAUSSET. Paris, Fontemoing, s. d. (1904), in-18 de 102 p., 1 fr. 50. — 13. *Le Programme politique du positivisme*, par ANTOINE BAUMANN. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 100 p., 1 fr. — 14. *Le Rachat des chemins de fer*, par EDGARD MILHAUD. Paris, Cornély, 1904, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 15. *La Paix et l'Enseignement pacificiste*, par D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, FRÉDÉRIC PASSY, H. LA FONTAINE, ANDRÉ WEISS, ÉMILE BOUREGEOIS, G. LYON et CHARLES RICHET. Paris, Alcan, 1904, in-8 cartonné, de VIII-

278 p., 6 fr. — 16. *Enseignement et démocratie*, par Alfred Croiset, E. Devinat, J. Boitel, A. Millerand, G. Lanson, P. Appell, Ch. Seignobos et Ch.-V. Langlois. Paris, Alcan, 1905, in-8 cartonné, de II-344 p., 6 fr.

Sociologie. — 17. *L'Année sociologique*, publiée sous la direction de Émile Durkheim. 7e année, 1902-1903. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 720 p., 12 fr. 50. — 18. *Essai d'une sociologie globale et synthétique*, par Raoul de la Grasserie. Paris, Schleicher, 1904, gr. in-8 de 556 p., 10 fr.

Socialisme. — 19. *Les Systèmes socialistes et l'Évolution économique*, par Maurice Bourguin. Paris, Colin, 1904, gr. in-8 de x-519 p., 10 fr. — 20. *Essai sur la propriété*, par Ernest Tarbouriech. Paris, Giard et Brière, 1904, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 21. *Liberté du travail et solidarité vitale*, par Émilien Senchet. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XVIII-235 p., 5 fr. — 22. *Travail et prévoyance*, par le Dr Louis Gayme. Paris, Alcan, 1904, in-8 de III-64 p., 4 fr. — 23. *L'Ouvrier devant l'État. Histoire comparée sur les lois du travail dans les deux mondes*, par Paul Louis. Paris, Alcan, 1904, in-8 de IV-480 p., 7 fr. — 24. *La Propriété sociale et la Démocratie*, par Alfred Fouillée. Nouvelle édition. Paris, Alcan, 1904, in-16 de 206 p., 2 fr. 50. — 25. *Les Applications sociales de la solidarité*, leçons professées par P. Budin, Ch. Gide, H. Monod, G. Paulet, A. Robin, J. Siegfried et P. Brouardel. Paris, Alcan, 1904, in-8 de XXII-264 p., cartonné toile, 6 fr.

Catholicisme social. — 26. *Un Papa, un secolo e il Cattolicismo sociale*, da Murri. Torino, Marietti, 1904, in-8 de 168 p., 2 fr. — 27. *Le Droit des humbles, études de politique sociale*, par J.-E. Fidao. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 360 p., 3 fr. 50.

Économie politique et sociale proprement dite. — 1. — Les *Grundlagen der Volkswirthschaft* de M. Adolf Wagner sont trop connues du monde savant, ne fût-ce que par les citations que M. Block en a faites dans ses *Progrès de la science économique*, pour que nous ayons à en faire ici une analyse bien détaillée. M. Léon Polack, qui vient d'en traduire le tome I, aura du moins le mérite d'en faciliter la lecture. Mais la foule ne s'en occupera pas : car c'est une œuvre ardue, bien philosophique et bien allemande. Le volume s'ouvre par une Introduction où M. Wagner étudie les définitions de l'économie politique et les idées diverses que l'on s'en est formé ; puis viennent de longues dissertations sur la nature économique de l'homme et sur la méthode en économie ; à la fin sont exposées, mais avec peu de développements, certaines notions fondamentales sur les biens, le patrimoine et la valeur. On connaît la théorie de M. Wagner sur la « motivation » de nos actes. D'après lui, parmi les mobiles directeurs, quatre sont égoïstes et un seul est désintéressé. Les quatre premiers, en leur forme positive, sont la recherche : 1° de l'avantage économique ; 2° de la récompense ; 3° de la considération ; 4° de l'activité : et chacun d'eux a son correspondant négatif (crainte du dénuement, du châtiment, du mépris et de l'inaction). Le mobile désintéressé, sous la forme positive, c'est le sentiment du devoir ; sous la forme négative, la crainte du remords (p. 126 et s.). Toutefois le sentiment du devoir est travesti en mobile égoïste par les morales religieuses, qui, du reste, n'ont pas une grande efficacité pratique (p. 166 et s. ; voir cependant p. 189). En outre, les moralistes religieux ont coutume de tout voir en noir (p. 178). La théorie socialiste, plus optimiste par tempérament, a le mérite « d'exposer

avec une certaine exactitude la connexité entre la moralité, l'organisation économique et les milieux déterminants » (p. 180) : aussi M. Wagner ne cache guère ses préférences pour elle, au moins pour le socialisme d'État, qu'il s'efforce, contrairement à l'opinion générale, de distinguer du socialisme de la chaire (p. 80, 82, etc.). — L'ouvrage doit être étudié avec soin par quiconque veut connaître un peu à fond les tendances de l'école historique et socialiste d'État.

2. — C'est aussi par une traduction, celle de M. Chamard, que nous arrivent de l'italien les *Principes de science des finances* de M. Nitti. M. Wahl y a mis une excellente préface. L'ouvrage est très bien divisé, très clair, avec des paragraphes qui facilitent beaucoup les recherches. Les Français et les Anglais y ont à peu près autant à prendre que les Italiens. Les opinions sont ordinairement très judicieuses : nous aimons à y entendre dire que « l'État n'est pas en dessus ni en dehors de ceux qui forment le groupement politique et social dont il émane » (p. 24), qu'il « n'est jamais toute la société » (p. 26), ou bien que « l'impôt doit avoir toujours une fonction essentiellement fiscale » (p. 403). Nous serions cependant plus sévères encore que M. Nitti contre l'impôt progressif, et nous ferions aussi quelques réserves sur les principes sous-entendus dont M. Nitti semble s'inspirer. Mais ce sont des détails. Ajoutons que les développements nous ont paru un peu inégaux ou mal proportionnés. Les impôts prennent près de 460 pages ; les dettes publiques et les emprunts sont obligés de se contenter d'une cinquantaine ; le budget et les finances locales peuvent aussi être regardés comme sacrifiés.

3. — Toujours des traductions ! M. de Philippovich, professeur à l'Université de Vienne, avait consacré aux questions d'agriculture et de propriété rurale une notable partie de son *Grundriss der politischen Œkonomie*. C'est cette partie-là que M. Bouyssy vient de traduire sous le nom de *Politique agraire*, avec une courte préface de M. Souchon. Il nous semble bien que la division de l'ouvrage en deux parties (1° Organisation de la production agricole ; 2° Politique de la production agricole) ne soit pas très claire, tellement la description d'un régime se rapproche de l'étude des procédés pour en tirer le meilleur parti possible ou bien pour le réformer ; mais, cela dit, nous avons eu le plaisir de trouver dans ce volume une foule de renseignements du plus haut intérêt sur la situation de la propriété foncière, sur les modes de tenure, sur les clauses des contrats de travail, sur le crédit agricole, etc. Bien que le livre ait été écrit pour les pays de langue allemande, il est fécond en aperçus dont tout le monde peut faire son profit. Il faut cependant tenir un certain compte de la différence des milieux : ainsi la peinture de l'usure rurale (p. 315 et s.) ne peut être transportée à la France, ce qui explique fort bien chez nous le lent développement des caisses

rurales, aussi bien que des banques populaires. A noter tout particulièrement l'étude de l'*Anerbenrecht* (ou bien de famille indivisible) (p. 135 et s.) et les pages sur les *Heimstätten*, c'est-à-dire sur les obstacles à la saisie pour dettes des biens ruraux (p. 329 et s.). A ce propos l'auteur signale à bon droit « l'interprétation erronée » qu'on a faite du *Homestead* américain pour le rapprocher de la *Heimstätte* allemande (p. 336). Or, en France, c'est à la *Heimstätte* — et non pas au *Homestead* — que devraient penser les partisans du bien de famille insaisissable. Pourquoi cette confusion ?

4. — L'*Histoire des systèmes économiques et socialistes*, de M. Hector Denis, professeur à l'Université libre de Bruxelles, débute avec un premier volume que les physiocrates et Adam Smith absorbent à eux tout seuls. Mais avant eux, au moins, y avait-il quelque chose ? M. Denis ne nous l'apprend pas. Puis c'est beaucoup moins une exposition historique qu'une thèse générale à laquelle l'histoire est seulement invitée à fournir des arguments dans un sens préconçu. M. Denis professe ouvertement que « l'histoire rejette au second plan ou abandonne tout ce que les diverses phases de la pensée scientifique ont de contingent, de négatif et d'arbitraire » (p. 5). Autant dire que l'histoire doit rejeter tout ce qui gêne l'esprit de système de l'historien. Tout naturellement avec de telles prémisses, M. Denis se complaît dans les généralisations même forcées, et plus d'un auteur analysé par lui serait étonné de se découvrir après sa mort des pensées qu'il ne s'était pas connues de son vivant. Tout cela, pour que le socialisme sorte éblouissant d'une sociologie scientifique dont il doit être le couronnement. M. Denis ramène tout à cette genèse du socialisme, dût-il, avec cela, se condamner à n'avoir que des vues trop générales et trop superficielles sur les milieux historiques qui ont fait, selon lui, les hommes comme Ricardo, Malthus et Carey. A ce compte, Mably, étant un adversaire de la propriété et des inégalités sociales, devient un des plus profonds précurseurs de la sociologie moderne (p. 164), ce dont on ne se doutait guère. La bibliographie, sans aucun doute, est riche, et les connaissances de l'auteur sont étendues : mais les citations et les renvois aux volumes et aux pages sont rares, trop rares pour un ouvrage de fond consacré à une histoire. Je conviens que M. Denis y trouve plus de facilité pour développer les systèmes abstraits et profonds qu'il découvre, parfois aussi pour raffiner et quintessencier à leur sujet : seulement l'exactitude historique y gagne-t-elle ? Par exemple, en cherchant à attribuer à Turgot la paternité de la loi d'airain (p. 171), M. Denis n'aurait-il pas mieux fait de rapprocher la phrase dont il s'agit de la fameuse théorie physiocratique sur la productivité propre de la terre et sur la stérilité essentielle des industries, ce qui aurait abouti à faire trouver tout autre chose dans l'esprit de

Turgot ? Je ne crois pas non plus à « l'influence profonde que la théorie physiocratique de la circulation a exercée sur Adam Smith » (p. 233). — Signalons que l'ouvrage contient en appendice un fac-similé du *Tableau économique* de Quesnay. — Quoi qu'il en soit, c'est une œuvre qui fait penser beaucoup : mais, outre qu'elle n'est accessible qu'à peu d'intelligences, elle risque de ne pas faire penser juste à celles qui n'unissent pas à une forte et saine philosophie une connaissance déjà acquise des auteurs originaux.

5. — Le nom de M. Béchaux est connu trop avantageusement pour que son nouveau volume : *La Réglementation du travail*, de la collection Lecoffre, ne reçoive pas un excellent accueil. Il le mérite à tous égards. M. Béchaux se demande s'il faut une réglementation du travail et ce qu'il y faudrait mettre : il analyse les projets de la « Commission de codification des lois ouvrières, » que le gouvernement a instituée en 1901 (p. 15 et s ; p. 198) ; puis il parcourt en divers chapitres la réglementation actuelle du travail en France et à l'étranger, les difficultés qui peuvent naître des répercussions économiques d'une réduction de la productivité, les projets d'une réglementation internationale du travail (ce qui amène un excellent historique de la conférence de Berlin de 1890), enfin les problèmes de la suppression de la liberté du travail, soit par voie législative, soit par les syndicats et les grèves. Nous signalons spécialement de fort bonnes pages sur les conséquences industrielles des réglementations imprudentes (p. 63 et s.) et sur les grèves révolutionnaires. M. Béchaux n'hésite pas à ranger parmi ces dernières — et il a raison — la grève générale des mineurs, d'octobre à décembre 1902. « La lutte des classes, dit-il, est prêchée comme un dogme; la haine sociale a pénétré les âmes... Ce serait une illusion de croire que la réglementation du travail, si parfaite qu'on la suppose, puisse amener dans le monde la stabilité et l'harmonie » (p. 186-187). Très judicieuses conclusions.

6. — La concentration industrielle existe-t-elle en France ? Rien qu'à l'état naissant, disait le professeur allemand Arndt. Là-dessus, M. Francis Laur publie un *Essai documentaire* intitulé : *De l'Accaparement. La Concentration industrielle en France.* Il étudie successivement six types : 1° l'entente verbale et en quelque sorte spontanée de nos six grandes Compagnies de chemins de fer se défendant contre l'État, se concertant pour les tarifs communs, etc. ; 2° le comptoir de Longwy, forme française la plus rapprochée du cartel allemand, mais sans pénalités ; 3° le monopole des glaces de Saint-Gobain ; 4° le syndicat des sauniers de l'Ouest, « liant les intérêts de quatre mille petits paysans du sel et de leurs ouvriers paludiers » ; 5° le syndicat occulte ou *consortium* des grandes Compagnies d'assurances ; 6° enfin, le « trust limité » de la *Sote* ou société anonyme de sociétés préexistantes.

Il s'agit là de la fusion de dix-sept maisons de soieries en une société anonyme parfaite, au capital de 5,400,000 fr. — Le volume est des plus instructifs d'un bout à l'autre. A propos des chemins de fer, notamment, il renferme un historique de la concession de notre réseau français comme nous n'en avons trouvé nulle part un autre aussi clair et aussi vivant.

7. — Les *Sociétés de secours mutuels, leur rôle économique et social*, de M. Dedé, sont une œuvre savante, importante par l'étendue et très consciencieusement fouillée dans les détails. Il faut ajouter que ce n'est point un livre destiné aux profanes et que sa lecture exige ou beaucoup d'étude ou une connaissance déjà acquise du sujet. L'ouvrage renferme quatre parties : 1° les principes, ou notions générales d'histoire et considérations diverses sur la mutualité, son caractère libre ou obligatoire, etc; 2° la question des retraites dans les sociétés de secours mutuels; 3° l'organisation et les rouages d'une société de secours mutuels; 4° son fonctionnement. Les annexes comprennent la loi du 1er avril 1898, des modèles de statuts, des tableaux statistiques sur divers objets, etc. Nous avons lu avec un intérêt tout particulier le chapitre sur le « fonds commun inaliénable » (p. 105). On y trouvera, non seulement un exposé très clair et très complet de cette question difficile, mais surtout une étude fort judicieuse des inconvénients moraux et économiques d'une combinaison dont « le parfum de communisme et d'inaliénabilité » (p. 112) déguise mal une mainmise de l'État sur les libertés individuelles. M. Dedé n'hésite pas à dire que ce fonds commun est « une institution mauvaise, parce qu'elle porte atteinte au sentiment de liberté et arrête l'essor de la mutualité, » et nous applaudissons à ces doléances contre l'étatisme et la tutelle exagérée d'un État, « jaloux, semble-t-il, d'atrophier en nous jusqu'au sentiment de la liberté » (p. 114).

8. — Tout autre, de fond, de forme et d'esprit, est l'ouvrage de M. Ludovic de Contenson sur les *Syndicats, mutualités, retraites*. C'est un petit volume, gentiment écrit, naïvement pensé par maints endroits, qui renferme d'ailleurs assez de documents, de lois et de projets de lois sur tout cet ordre de questions. M. de Contenson a une foi absolue dans les syndicats et les mutualités. Les syndicats doivent ramener la paix dans le monde du travail et relever l'agriculture française compromise par la concurrence du Nouveau Monde. Les mutualités fourniront une base pour la future organisation des retraites ouvrières. M. de Contenson n'a lu nulle part que les syndicats se fussent jamais mêlés de grève, ni qu'ils eussent entravé la liberté du travail : du moins est-ce ainsi que j'explique son silence sur cette question ainsi que sur celle de leur responsabilité. Peut-être bien a-t-il beaucoup d'illusions, à en juger surtout par son Introduction. Empressé de dire et de répéter que « la

vie va à la vie » (p. 15 et 23), il est convaincu que « si la religion se tient à l'écart du mouvement général social, intellectuel et scientifique d'un pays, elle est appelée à en être éliminée par une loi fatale, qui est la loi de l'existence » (p. 15). Non seulement cette conception le rend d'une injuste sévérité pour l'immense majorité des catholiques français (p. 17, 19 et s., etc.) ; mais elle lui fait croire que « la démocratie est le seul régime chrétien » (p. 9) et elle l'empêche tout à fait de comprendre et de mesurer la profonde différence entre le socialisme froidement anticlérical de maintenant et le socialisme bénisseur des hommes de 1848 (p. 18 en note). Enfin il confond la loi du 14 juin 1791, qui interdit les associations professionnelles libres, avec celle du 15 février précédent, qui avait aboli les corporations obligatoires (p. 39). Il a ici pour excuse de copier une erreur fort répandue.

9. — Les *Corporations et syndicats*, de M. Gustave Fagniez, sont surtout une œuvre d'histoire et de vulgarisation dans laquelle l'histoire, poussée jusqu'à nos jours, aboutit à une description. M. Fagniez étudie d'abord siècle par siècle la corporation du moyen âge et de l'ancien régime; puis, après quelques pages sur la période courue de la Révolution à la loi de 1884, il traite des syndicats patronaux et de leurs unions, enfin de l'association professionnelle ouvrière. Son histoire des corporations au moyen âge renferme une foule d'aperçus nouveaux, quoique le peu d'espace dont il disposait ne lui ait pas permis d'être aussi complet qu'il aurait voulu. Comme opinions, M. Fagniez est assez éclectique, mais certainement pas socialiste. Ainsi quand il parle du catholicisme social (p. 183 et s.), de l'économie politique libérale (p. 185) et de l'école de la paix sociale (p. 186), il le fait toujours en homme qui n'appartient proprement à aucun de ces groupes. Sa conclusion est vague. On peut, dit-il, « accorder sa préférence » à l'une ou l'autre des trois formes (syndicats révolutionnaires ou syndicats purement professionnels ou syndicats chrétiens), mais sans rien promettre à aucune d'entre elles et avec une « incertitude qui n'est pas exempte d'anxiété » (p. 187). Je crois cependant que M. Fagniez, à force d'avoir étudié les corporations du moyen âge, aurait des sympathies pour le régime corporatif proprement dit, avec homologation légale des règlements professionnels adoptés par des conseils mi-partie ouvriers et mi-partie patronaux. Peut-être bien sous ce régime la paix renaîtrait-elle, selon lui, au sein du « monde patronal et du monde ouvrier désormais rapprochés » (p. 196).

10 — Après l'histoire, la description. Ici nous ne saurions trop recommander la *Démocratie en Nouvelle-Zélande*, de M. André Siegfried. Tout le monde sait avec quelle audace le ministère Seddon a conçu et réalisé son plan de réformes socialistes ; mais il faut lire M. Siegfried pour connaître les détails de cette œuvre et pour pouvoir les apprécier

[illegible] de rachat de l'Ouest. La [illegible] organisées [illegible] grand œuvre [illegible] déposséder. Mais [illegible] une vilaine besogne [illegible] et vraiment écono- [illegible] l'État devait être [illegible] des maîtres. [illegible] avait son idée [illegible]

[illegible] la Ligue pour [illegible] en 1902-1903, à [illegible] de Constant, [illegible] Emile Bourgeois et le [illegible] Ferdinand Buisson avait [illegible] est remplacée par [illegible] dans une réunion [illegible] de la Ligue pour la [illegible] une analyse détaillée [illegible] Les pacifistes sont [illegible] est le seul obstacle à [illegible] la philosophie de Joseph de [illegible] par d'autres voies le plus étrange [illegible] de l'histoire ; l'un d'entre eux, M. [illegible] positives, telles que les [illegible] d'Eglises), ont [illegible] antagonismes humains » (p. 12[illegible]) [illegible] et libre-penseuse que subit la [illegible] renferme un discours de M. d'Estournelles de Constant à la Chambre, le 11 janvier 1902, et une conférence de M. Frédéric Passy, du 21 mai 1867, contre la guerre et les armements. Eh bien ! ces protestations contre l'organisation de la défense nationale n'ont-elles pas contribué à faire avorter en 1867 les projets du maréchal Niel et à faire naître ainsi en 1870 cette question d'Alsace-Lorraine que les pacifistes considèrent, quoique à tort, comme le seul obstacle à la fédération de l'Europe ?

16. — *Enseignement et Démocratie*, de la même collection, est un recueil de conférences faites aussi à l'Ecole des hautes études sociales par MM. A. Croiset, E. Devinat, J. Boitel, A. Millerand, G. Lanson, P. Appell, Ch. Seignobos et Ch.-V. Langlois sur les divers genres ou degrés d'enseignement primaire, secondaire, supérieur, etc. Naturellement c'est une glorification de l'œuvre laïque : et, dans ce sens, nous signalons tout spécialement la rhétorique de M. Devinat sur la

tout aussi laïques que les autres. J'ai appris ainsi qu'il existe à Paris trois « maisons sociales », à Montrouge, à Montmartre et à Ménilmontant. L'une d'elles a déjà huit ans d'existence. Vivront-elles plus longtemps que les Universités populaires ? Leurs promoteurs n'en désespèrent point, grâce à cette source inépuisable de dévouement qu'est le cœur d'une femme (p. 54). L'opuscule que nous analysons : *La Maison sociale*, est le compte rendu de l'assemblée générale du 14 juin 1904 : il contient le discours de la présidente, Mme la baronne Piérard, une conférence de M. Louis Dausset et le rapport de Mme Le Fer de la Motte. Ce qui m'a frappé dans ce petit volume, c'est l'absence complète de l'idée de Dieu : son nom n'y est nulle part. Aussi bien « aucune obligation morale ou religieuse ne règle les actes » de ces dames (p. 31) ; « l'inspiration et la direction sont absolument indépendantes de toutes les associations politiques ou religieuses » (p. 97) ; et M. Dausset voit dans cette tentative une heureuse manifestation d'une « conscience sociale » basée sur l'idée d'un « organisme unique » dans lequel les hommes sont « les segments d'un même tissu cellulaire, les membres d'un même corps » (p. 38-39). C'est du vrai panthéisme social. Et en finissant cette lecture sur la « Maison sociale », je me suis dit tristement en moi-même : *Nisi Dominus ædificaverit domum*.....

13. — Comme tout irait bien avec le *Programme politique du positivisme*, de M. A. Baumann ! Quel idéal de liberté, « liberté spirituelle », est-il dit (p. 9) ! Neutre en tout, pas révolutionnaire le moins du monde, mais essentiellement conservateur et traditionaliste, voilà l'auteur et son petit livre. « L'unité morale, dit-il, demeure désirable... Mais sa reconstitution, comme le disait Auguste Comte, doit être livrée à la libre concurrence des doctrines capables de l'accomplir » (p. 11). Il faut, il est vrai, lui passer l'illusion que « le positivisme et le catholicisme sont deux courants distincts, mais convergents » (p. 20) ; car, après cela, il a des idées très justes et parfois originales sur la décentralisation, le « mandarinat », la liberté de l'enseignement, etc., etc. Par dessus tout, bonne foi inattaquable. Seulement — et c'est là le malheur — le positivisme dont M. Baumann est engoué n'a guère formé que des socialistes ou des radicaux, sectaires contre les autres et jouisseurs pour eux-mêmes, qui sont pratiquement aux antipodes de M. Baumann. Nous ne saurions trop le regretter.

14. — M. Edgard Milhaud, professeur d'économie politique à l'Université de Genève, bien connu par ses vives sympathies pour le socialisme, traite du *Rachat des chemins de fer* — chemins français — en forme de plaidoyer pour le rachat. Au milieu de beaucoup de chiffres, sans lesquels du reste la question ne saurait être traitée, il étudie les exemples de la Suisse, de la Belgique, de l'Italie et de l'Allemagne, ainsi que l'expérience du réseau de l'État en France. Il finit par une

en par cet extrait de la table des matières : « Sociologie anthropique... prosopique, chrématique... gamique... somatique, gnostique... polémologie... civilologie... cœnologie... pénologie... graphies, crisies et logies, » etc. M. de la Grasserie voit de la sociologie partout, non seulement entre les hommes et les animaux, les hommes et les plantes, les hommes et la terre (car « l'homme s'est marié avec la terre » [p. 92]), mais encore dans les animaux entre eux, dans les plantes entre elles (car les plantes ont « de l'intelligence et de la volonté » [p. 76]), dans les minéraux, dans les deux électricités positive et négative, etc. (car « les forces aussi se constituent en sociétés : ce sont même le mouvement et les nombres, en mathématiques les séries d'équations, en logique les séries de syllogismes » [p. 76-77]). On dirait une monomanie sociologique, et j'avais envie d'inventer le mot « sociologicomanie. » Même des choses qui n'existent pas peuvent avoir une sociologie : par exemple, quoique M. de la Grasserie ne croie pas même à la nécessité de Dieu pour arranger le monde, les personnes de la Sainte Trinité ont la leur, qui, dans la « supra-sociologie », forme un type spécial, la « sociologie intradivine » (p. 87) ; et religion, dogmes, grâce, mysticisme et piété, tout cela compose une « cosmo-sociologie subjective. » Il y en a près de 600 pages comme cela. J'ai donc droit à toute la pitié des lecteurs du *Polybiblion*, pour les avoir lues, j'ose dire par devoir, non certes par plaisir.

Socialisme. — 19.— *Les Systèmes socialistes*, de M. Maurice Bourguin, œuvre sérieuse et lourde, de valeur et de poids tout ensemble, essaient de passer entre le socialisme et le conservatisme, caractère qu'ils ont commun avec beaucoup d'autres volumes. Il y a un problème à résoudre : eh bien, c'est l'évolutionnisme économique qui le résoudra ! De là deux parties : 1° les « théories » ou « systèmes de société socialiste » ; 2° les « faits » ou « l'évolution économique. » J'accepte d'abord la définition du socialisme : « tout système qui implique suppression, réduction ou diffusion des revenus capitalistes, par l'institution de droits collectifs sur les choses au profit de communautés plus ou moins vastes, à côté ou à la place des droits individuels » (p. vi). Mais M. Bourguin fausse immédiatement le sens usuel des mots, quand il distingue le socialisme d'État, le socialisme communal et le socialisme corporatif ou sociétaire, selon que c'est l'État, la commune ou la corporation qui est cette communauté substituée à l'individu (p. vi). Socialisme d'État signifie autre chose et n'est pas synonyme de collectivisme. — La première partie, de beaucoup la plus courte, critique les divers concepts de société socialisée, d'après Marx, Jaurès, Anton Menger, Kautsky, etc. ; et M. Bourguin pense ou bien que ces sociétés, faute de liberté, seraient inhabitables ou bien que l'organisme qui y maintiendrait l'équilibre se romprait sous le fardeau. La seconde

partie, « l'évolution économique », décrit les faits contemporains au double point de vue de la concentration capitaliste dans l'industrie contemporaine et du développement de la coopération dans le monde du travail ; néanmoins « le socialisme corporatif, n'ayant aucune chance de se réaliser par la voie de l'évolution, ne pourrait triompher que par une révolution » (p. 345). La conclusion est plutôt vague, sinon que M. Bourguin croit à la démocratie et à « l'affinement de la conscience publique » (p. 354). Le livre se termine par une bonne centaine de pages de documents statistiques sur les syndicats, sur la municipalisation des services publics, sur la concentration des industries, etc. Par bonheur une table bien faite permet de ne lire que ce que l'on cherche. Mais M. Bourguin, selon nous, a un double tort : il lui manque une base philosophique solide et il prend trop au sérieux, comme des formules doctrinales parfaitement délibérées et mûries, ce qui n'était que phraséologie et verbiage d'un tribun ou d'un candidat : tel le fameux « Programme de Saint-Mandé » de M. Millerand (p. 90).

20. — Dans son *Essai sur la propriété*, M. Ernest Tarbouriech, qui a professé à l'Université nouvelle de Bruxelles et au Collège libre des sciences sociales de Paris, se livre à une analyse critique des fondements de la propriété comme droit abstrait. Résolu à démolir notre législation présente, c'est contre la propriété qu'il dirige d'abord ses coups (p. 51) : le reste suivra. Peut-être bien présente-t-il un peu faibles les arguments en faveur de la propriété, puisqu'il veut les renverser : mais pour cela ou malgré cela la sophistique de son livre n'en est pas davantage à négliger, si puérile soit-elle par moments (voyez entre autres le § 62 sur la propriété et la loi divine (p. 81). Il connaît assez mal la doctrine catholique ; il la croit contenue tout entière dans M. l'abbé Naudet et dans les catholiques sociaux, et il n'en analyse pas non plus suffisamment les textes, même lorsqu'il les cite (p. 251 et s., p. 82). Il y a du moins des citations, de l'esprit et de la verve. M. Tarbouriech est foncièrement socialiste et foncièrement révolutionnaire : je lui sais gré de dire bien haut qu'aucune réforme ne peut faire oublier le but à atteindre, qu'aucune renonciation, qu'aucun compromis n'est valable (p. 25 et s.) et que l'évolution ne suffira pas à faire crouler le capitalisme « en entraînant sa superstructure, c'est-à-dire le droit comme la religion et la morale » (p. 18). M. Tarbouriech caractérise bien l'enseignement du Collège libre des sciences sociales : nous pouvons nous tenir pour avertis.

21. — *Liberté du travail et solidarité vitale* doit être une thèse de doctorat ès-lettres. Avec un apparat philosophique qui n'aide pas toujours à la clarté du langage ni à la netteté de la pensée, l'auteur entreprend d'étudier « le grand problème qui torture notre société et qui porte sur

en par cet extrait de la table des matières : « Sociologie anthropique... prosopique, chrématique... gamique... somatique, gnostique... polémologie... civilologie... cœnologie... pénologie... graphies, crisies et logies, » etc. M. de la Grasserie voit de la sociologie partout, non seulement entre les hommes et les animaux, les hommes et les plantes, les hommes et la terre (car « l'homme s'est marié avec la terre » [p. 92]), mais encore dans les animaux entre eux, dans les plantes entre elles (car les plantes ont « de l'intelligence et de la volonté » [p. 76]), dans les minéraux, dans les deux électricités positive et négative, etc. (car « les forces aussi se constituent en sociétés : ce sont même le mouvement et les nombres, en mathématiques les séries d'équations, en logique les séries de syllogismes » [p. 76-77]). On dirait une monomanie sociologique, et j'avais envie d'inventer le mot « sociologicomanie. » Même des choses qui n'existent pas peuvent avoir une sociologie : par exemple, quoique M. de la Grasserie ne croie pas même à la nécessité de Dieu pour arranger le monde, les personnes de la Sainte Trinité ont la leur, qui, dans la « supra-sociologie », forme un type spécial, la « sociologie intradivine » (p. 87) ; et religion, dogmes, grâce, mysticisme et piété, tout cela compose une « cosmo-sociologie subjective. » Il y en a près de 600 pages comme cela. J'ai donc droit à toute la pitié des lecteurs du *Polybiblion*, pour les avoir lues, j'ose dire par devoir, non certes par plaisir.

Socialisme. — 19.— *Les Systèmes socialistes*, de M. Maurice Bourguin, œuvre sérieuse et lourde, de valeur et de poids tout ensemble, essaient de passer entre le socialisme et le conservatisme, caractère qu'ils ont commun avec beaucoup d'autres volumes. Il y a un problème à résoudre : eh bien, c'est l'évolutionnisme économique qui le résoudra ! De là deux parties : 1° les « théories » ou « systèmes de société socialiste » ; 2° les « faits » ou « l'évolution économique. » J'accepte d'abord la définition du socialisme : « tout système qui implique suppression, réduction ou diffusion des revenus capitalistes, par l'institution de droits collectifs sur les choses au profit de communautés plus ou moins vastes, à côté ou à la place des droits individuels » (p. vi). Mais M. Bourguin fausse immédiatement le sens usuel des mots, quand il distingue le socialisme d'État, le socialisme communal et le socialisme corporatif ou sociétaire, selon que c'est l'État, la commune ou la corporation qui est cette communauté substituée à l'individu (p. vi). Socialisme d'État signifie autre chose et n'est pas synonyme de collectivisme. — La première partie, de beaucoup la plus courte, critique les divers concepts de société socialisée, d'après Marx, Jaurès, Anton Menger, Kautsky, etc. ; et M. Bourguin pense ou bien que ces sociétés, faute de liberté, seraient inhabitables ou bien que l'organisme qui y maintiendrait l'équilibre se romprait sous le fardeau. La seconde

partie, « l'évolution économique », décrit les faits contemporains au double point de vue de la concentration capitaliste dans l'industrie contemporaine et du développement de la coopération dans le monde du travail ; néanmoins « le socialisme corporatif, n'ayant aucune chance de se réaliser par la voie de l'évolution, ne pourrait triompher que par une révolution » (p. 345). La conclusion est plutôt vague, sinon que M. Bourguin croit à la démocratie et à « l'affinement de la conscience publique » (p. 354). Le livre se termine par une bonne centaine de pages de documents statistiques sur les syndicats, sur la municipalisation des services publics, sur la concentration des industries, etc. Par bonheur une table bien faite permet de ne lire que ce que l'on cherche. Mais M. Bourguin, selon nous, a un double tort : il lui manque une base philosophique solide et il prend trop au sérieux, comme des formules doctrinales parfaitement délibérées et mûries, ce qui n'était que phraséologie et verbiage d'un tribun ou d'un candidat : tel le fameux « Programme de Saint-Mandé » de M. Millerand (p. 90).

20. — Dans son *Essai sur la propriété*, M. Ernest Tarbouriech, qui a professé à l'Université nouvelle de Bruxelles et au Collège libre des sciences sociales de Paris, se livre à une analyse critique des fondements de la propriété comme droit abstrait. Résolu à démolir notre législation présente, c'est contre la propriété qu'il dirige d'abord ses coups (p. 51) : le reste suivra. Peut-être bien présente-t-il un peu faibles les arguments en faveur de la propriété, puisqu'il veut les renverser : mais pour cela ou malgré cela la sophistique de son livre n'en est pas davantage à négliger, si puérile soit-elle par moments (voyez entre autres le § 62 sur la propriété et la loi divine (p. 81). Il connaît assez mal la doctrine catholique ; il la croit contenue tout entière dans M. l'abbé Naudet et dans les catholiques sociaux, et il n'en analyse pas non plus suffisamment les textes, même lorsqu'il les cite (p. 251 et s., p. 82). Il y a du moins des citations, de l'esprit et de la verve. M. Tarbouriech est foncièrement socialiste et foncièrement révolutionnaire : je lui sais gré de dire bien haut qu'aucune réforme ne peut faire oublier le but à atteindre, qu'aucune renonciation, qu'aucun compromis n'est valable (p. 25 et s.) et que l'évolution ne suffira pas à faire crouler le capitalisme « en entraînant sa superstructure, c'est-à-dire le droit comme la religion et la morale » (p. 18). M. Tarbouriech caractérise bien l'enseignement du Collège libre des sciences sociales : nous pouvons nous tenir pour avertis.

21. — *Liberté du travail et solidarité vitale* doit être une thèse de doctorat ès-lettres. Avec un apparat philosophique qui n'aide pas toujours à la clarté du langage ni à la netteté de la pensée, l'auteur entreprend d'étudier « le grand problème qui torture notre société et qui porte sur

la conception et les limites de la liberté du travail » (p. 1). Il l'aborde au triple point de vue économique, sociologique et moral, et il en groupe les solutions d'après les trois types de la liberté isolée (Paul Leroy-Beaulieu), de la liberté collective (Jaurès) et de la liberté protégée (Deschanel). C'est donc partout le procédé ternaire : on dirait d'un sermon en trois points comme jadis. Mais pourquoi M. Deschanel apparaît-il ici comme un type de penseur? Est-ce que quelques discours ou écrits de circonstance, d'une opportunité politicienne, en ont fait un chef d'école? Je l'ignorais. Quoi qu'il en soit, les « conceptions rectifiées » de ces trois hommes « fournissent la base de la liberté sociologique conçue par MM. Durkheim et de Roberty » : il n'y a plus qu'à « approfondir leur pensée » et à exprimer sous une forme neuve, avec des schémas de géométrie sociale, l'idéal de la liberté sociologique (p. III). M. Senchet éclairera donc sa lanterne (?) avec des figures de géométrie sociale. Après quoi, sa formule de liberté du travail (p. 104) sera fortement attentatoire à la liberté tout court, pour ne pas dire purement socialiste, outre que M. Senchet ne l'applique pas aux faits concrets de l'économie politique et du droit, faute peut-être de les connaître assez l'une et l'autre. Il plane dans les nuages et je l'y laisse. Il tient pour « socialement nécessaire de favoriser l'expansion des religions, qui sont des sources intarissables de vertus et d'héroïsme » (p. 230); mais il ne croit qu'à une « morale vraiment scientifique », qu'il avoue n'être encore « ni achevée ni suffisamment dégagée de préoccupations métaphysiques, religieuses, militaires ou esthétiques » (p. 189). Au moins il y en a ainsi pour tous les goûts, ce qui est toujours plus prudent.

22. — L'ouvrage du docteur Gayme intitulé : *Travail et prévoyance* (et en sous-titre : *Étude de l'assurance ouvrière contre la maladie*) manque d'ordre, de clarté et de divisions : aussi les quelques documents intéressants qui s'y trouvent, y ressortent mal. M. Gayme, convaincu que « la grande et irrésistible poussée socialiste et humanitaire triomphera à la longue du capitalisme » (p. 8), est un mutuelliste proudhonien; mais le « mutuellisme » est très différent du « mutualisme » et de la « mutualité », quoiqu'il puisse être appelé du « mutualisme intégral » (p. 26-27). L'admiration de M. Gayme pour Proudhon lui fait absolument méconnaître les incohérentes contradictions de cet esprit plus brouillon que puissant. — Le volume contient aussi, mais avec une pagination différente, *la Croix médicale*, dissertation sur la police des mœurs, sur ses abus et sur la manière de prévenir la contagion des uns sans compromettre la liberté et la débauche chez les autres. — A ne pas laisser traîner.

23. — Tout au rebours du livre de M. Gayme, celui de M. Paul Louis : *L'Ouvrier devant l'État*, n'est pas moins bien divisé que bien

écrit. L'auteur y expose très clairement le régime législatif du travail, en faisant tout ensemble, à ce propos, de l'histoire et de la législation comparée. Le volume sera consulté avec fruit dans un grand nombre de cas. Grèves et chômage, contrat individuel ou collectif, assurances et retraites, tout est passé en revue ; mais les préférences sont pour le socialisme réformiste. « Le principe contemporain et utilitaire de solidarité, y est-il dit, n'est pas seulement plus haut et plus compréhensif que le principe chrétien de charité : il est aussi plus fécond » (p. 20). « L'histoire des lois sociales, lisons-nous ailleurs, n'est plus guère que celle des démembrements de la propriété. » (p. 30)... « et les textes élaborés depuis 1870 ont procuré au prolétariat des armes de combat, plutôt que des solutions même transitoirement acceptables. » (p. 30 et 31). Du reste, M. Paul Louis confond (p. 10) les économistes avec les manchestériens, qui n'en sont qu'une école particulière, et il se reprend à croire à la loi d'airain, aussi bien qu'à douter du relèvement du salaire nominal (p. 32). Les démonstrations cependant étaient bien faites. Et puis, la solution fuit toujours devant lui : car hélas ! après que la réglementation du travail aura « désagrégé peu à peu la vieille notion de la propriété », il restera toujours à « trancher le grand problème, celui qui forme la base de tous les autres, celui de la répartition et de l'exploitation des capitaux » (p. 36).

24. — Le propre d'un philosophe, dit-on, est de pouvoir répondre en même temps oui et non à toutes les questions. Alors M. Fouillée en est un. Son livre : *La Propriété sociale et la Démocratie* « a pour principal objet de montrer ce qu'il y a de faux dans les doctrines absolues sur la propriété » (p. 1) : il s'agit de passer entre l'individualisme et le socialisme et de les faire s'embrasser. C'est la reproduction d'un petit volume, publié en 1883, paraît-il, dans lequel les théories d'organisme contractuel et de quasi-contrat social, reprises depuis lors avec grand fracas par M. Léon Bourgeois, en 1896, dans sa *Solidarité*, avaient fait leur première apparition. D'après M. Fouillée, la propriété a tout ensemble un titre individuel et un titre social ; elle doit être à la fois individuelle et collective, et ce problème sera résolu par l'organisation de l'assistance sociale et de la philanthropie publique. Lentement aussi on « modifiera la nature humaine en l'éclairant par la science et en la moralisant par l'éducation » (p. 3). A part cela, qui est assez clair, c'est un livre d'à peu près et d'équivoques : ainsi « la première cause d'accumulation, c'est le phénomène de la rente foncière ou de la plus-value » (p. 41) (!) et « la puissance politique qui s'exerce par le suffrage universel » est « une espèce de propriété sociale » (p. VII ; p. 159 et s.) (!) M. Fouillée a tout l'optimisme béat des courtisans de la multitude : ainsi, d'après lui, si les hommes supérieurs manquent dans les rangs du pouvoir, la faute n'en est pas à une démocratie qui n'aurait pas voulu les élire ;

elle en est à une éducation qui n'a pas su les former. Ah ! quels grands hommes les œuvres de M. Fouillée vont nous donner ! Mais pour le moment il ne se préoccupe pas moins de la quantité de la population que de sa qualité, et il s'en préoccupe au rebours du docteur Bertillon et de tout le monde : d'après lui il faut prévenir « une multiplication excessive de l'espèce » (p. 81), et certaines entraves légales au mariage ne seraient point inutiles pour cela (p. 91). On voit que M. Fouillée est fort peu au courant des faits de son pays et de son temps : c'est donc bien un vrai philosophe.

25. — On sait que « l'École des hautes études sociales demande des conférences aux esprits les plus divers, sous la seule condition qu'ils se réclament du libre examen scientifique » (p. I), lisez : qu'ils ne soient pas infectés d'une idée religieuse. En 1902-1903, elle en a fait faire un certain nombre par MM. Budin, Gide, Henri Monod, Paulet, Robin, Siegfried et Brouardel sur *les Applications sociales de la solidarité* ou plus exactement sur l'hygiène, la mortalité infantile, la lutte contre la tuberculose, les lois sur les accidents du travail, etc. Mais est-ce bien là de la solidarité au sens propre du mot ? J'en doute un peu, et pour comprendre j'ai besoin de me souvenir que la solidarité est devenue une vraie tarte à la crème depuis que la franc-maçonnerie a décidé de la substituer à la charité née chrétienne et coupable de l'être restée. M. Léon Bourgeois, dont c'est le dada, a écrit une préface. Le volume renferme des renseignements d'un très réel intérêt au point de vue de la statistique hygiénique et médicale : j'ajouterai seulement que nous serions plus avancés contre la tuberculose, autant que l'Allemagne par exemple, si nous avions dirigé du côté des *sanatoria* un peu de cet argent et de cette peine que nous gaspillons à chasser des Frères et des Sœurs et à bâtir des écoles contre Dieu.

Catholicisme social. — 26. — Quelque envie que j'en aie, il m'est difficile de classer autrement ce qui me reste à voir. — D'abord M. l'abbé Murri, un des coryphées de la démocratie chrétienne en Italie, (p. 107-108) publie un volume fort intéressant : *Un Papa, un secolo ed il cattolicismo sociale.* Évidemment ce pape-là, c'est Léon XIII. Sa politique se trouvait naturellement orientée vers la démocratie par l'impression fâcheuse que le gouvernement de Léon XII et de Grégoire XVI avait fait nécessairement sur lui dans sa jeunesse (p. 7 et s.). Inutile de dire que Pie IX n'est pas mieux traité. Et cependant Léon XIII, qui, vu le temps où il a vécu, n'aurait pas pu être autrement (p. 99), eut bien quelques lacunes. Il n'osa pas donner aux catholiques italiens le moyen de remplir leur rôle politique, en les relevant de la règle *non expedit* (p. 39-56) ; puis « ses dix dernières années n'ajoutent guère à sa gloire : elles révèlent une lassitude d'âge et de pensée avec une succession de mesures qui, destinées à expli-

quer, à limiter, à retenir, aigrirent les disputes au lieu de les faire cesser et laissèrent les deux partis également incertains » (p. 93). Tout cela parce que Léon XIII condamna l'américanisme et lança ses lettres et encycliques sur les études bibliques et la formation du clergé. Pis encore : Léon XIII écrivit l'encyclique *Graves de communi* contre l'esprit de la démocratie chrétienne, et il faut voir à quelle débauche de sophismes se livre M. l'abbé Murri pour démontrer que cette encyclique est un vrai triomphe pour les démocrates chrétiens (p. 95 et s.).

27. — Nous aurions pu classer parmi les manifestes du catholicisme social la préface du livre de M. de Contenson, analysé plus haut, mais *le Droit des humbles, études de politique sociale*, de M. J.-B. Fidao, est infiniment plus curieux et plus caractéristique. La « politique sociale », c'est l'aboutissant du socialisme (p. 3), et « le socialisme, pourvu qu'on veuille lui accoler cet autre mot, *chrétien*, pourra accueillir les vœux et les aspirations qui travaillent présentement la foule des honnêtes gens » (p. 2). Aussi bien « nous consacrons au catholicisme social le volume tout entier » (p. 5). Il s'agit de découvrir les antécédents de ce catholicisme. De là les chapitres du livre : 1° les Prophètes ; 2° Saint-Simon ; 3° les Saint-Simoniens ; 4° Lamartine ; 5° Auguste Comte ; 6° Buchez. M. Fidao, d'accord avec Darmesteter, accepte que le messianisme des prophètes fut tout simplement la foi dans « le triomphe terrestre de la justice dans l'humanité » (p. 41-42) ; et « de fait, dit-il, quelque chose a survécu de la clameur des prophètes dans le concert ou, si l'on veut, dans le tumulte des voix socialistes » (p. 45). Aussi bien pourquoi ne retournerait-on pas à la loi hébraïque (p. 76-79) ? Il est vrai que M. Fidao n'a pas la même conception du christianisme que nous : pour lui l'idée et le dogme du surnaturel en sont à peine un élément intégrant, bien loin d'en être l'élément constitutif. Il voit donc des chrétiens partout. « Ce que nous appelons, dit-il, le catholicisme social, se trouve dans Saint-Simon, nonobstant quelques variantes, sous le nom de nouveau christianisme » (p. 82) ; et « à cela près qu'Enfantin resta impuissant à concevoir ou à reconnaître le surnaturel, on peut affirmer qu'il avait le sens catholique » (p. 143 ; *idem*, p. 145 ; v. p. 113 et s.). N'attachons aucune importance aux théories même les plus immondes des saint-simoniens (p. 119) ; ignorons aussi la célèbre rupture d'Enfantin et de Bazard ; car « c'est pour le plus grand bien de la morale et de la société que tant d'idées neuves ont germé, puis pullulé rue Monsigny (p. 308). » Voyant ainsi partout du christianisme, M. Fidao ne voit de socialisme nulle part. A peine y en a-t-il « un seul élément douteux » dans l'œuvre de Saint-Simon (p. 104). Il est tout naturel que les saint-simoniens condamnent l'héritage (p. 133) et que Buchez, bouleversant le vocabulaire juridique, appelle « *possession* la propriété de la terre » (p. 304 et s.). M. Fidao épouse cordialement

tous ces griefs contre l'hérédité. Une des pages les plus curieuses du livre est celle qui est consacrée à la théorie de l'Église laïque *apprenante* (en sus de l'Église *enseignante* et de l'Église *enseignée)* : M. Fidao soutient « le pouvoir reconnu aux fidèles de participer à l'élaboration de la doctrine catholique » et il professe qu'il « n'est personne, dans l'Église, qui ne puisse à un moment donné aider au progrès du dogme. » Buchez aurait donc pu donner « à l'Église un concours qui l'eût servie et une initiative qu'elle eût certainement utilisée » ; mais il l'en a « privée », parce qu'il s'est attardé aux frontières (p. 342-343). — Bref, le livre de M. Fidao est le plus instructif que l'on puisse voir sur ce glissement naturel des catholiques sociaux vers les néo-chrétiens. L'ouvrage est écrit avec élégance, pour ne pas dire avec prétention : mais il n'a pas toujours beaucoup de suite dans les idées, et de longues dissertations, qui s'ouvrent en manière de parenthèses, y mettent souvent du fouillis (voyez surtout à cet égard l'Introduction et le chapitre sur Lamartine). J. RAMBAUD.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

(*Fin*)

28. *Catalogue thématique des œuvres de Chr. W. v. Gluck (1714-1787)*, publié par ALFRED WOTQUENNE. Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1904, gr. in-8 cartonné, de XI-246 p., avec portrait, 15 fr. — 29. *El Rito mozárabe*, por Don JUAN MORALEDA. Toledo, Murillo, 1904, in-12 de 52 p., 1 fr. — *El Apellido Moraleda*, por JUAN MORALEDA Y ESTEBAN. Toledo, Murillo, 1904, in-12 de 47 p., 1 fr. — 30. *Lehrbuch der Phonetik*, von OTTO JESPERSEN. Traduction du danois en allemand par H. DAVIDSEN. Leipzig, Berlin, Teubner, 1904, in-8 de VI-254 p. et 2 planches, 6 fr. 25. — 31. *Traité d'accentuation grecque*, par J. VENDRYÈS. Paris, Klincksieck, 1904, in-18 cartonné, de XIII-276 p., 3 fr. 50. — 32. *Oktoichos der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes*. I. Theil (T. I-IV). Deutsch und slawisch, unter Berücksichtigung der griechischen Urtexte, von ALEXIOS VON MALTZEW. Berlin, Siegismund, 1903, in-12 de XV-1270 p., 17 fr. 50.

28. — Le *Catalogue thématique des œuvres de Chr. W. v. Gluck (1714-1787)* nous apparaît comme un travail d'érudition solide, précis, digne de tous éloges. M. A. Wotquenne s'est attaché avant tout à la partie bibliographique des œuvres de Gluck, et ce catalogue « doit être uniquement considéré comme une réunion des matériaux nécessaires à la rédaction d'une étude définitive et complète, embrassant toute la carrière et toute l'œuvre du maître classique de la tragédie musicale. » Ce travail permettra de compléter et de rectifier au besoin les volumes consacrés à Gluck par Antoine Schmid et par Marx. Il se divise en deux parties : 1° catalogue thématique de tous les morceaux connus jusqu'à ce jour qui appartiennent soit aux ouvrages dramatiques italiens ou français de Gluck, soit à ses compositions musicales d'autre genre. Cette partie, la plus considérable de l'ouvrage (p. 1 à 181)

échappe à tout compte rendu. Il suffit de dire que les thèmes sont rangés dans un ordre parfait. La 2e partie suppose des recherches plus profondes encore que la 1re. C'est « une énumération par ordre chronologique de la totalité des œuvres de Gluck, accompagnée de tous les renseignements bibliographiques, de la nomenclature des divers dépôts publics où ces documents se trouvent aujourd'hui conservés, et de l'indication des emprunts faits par Gluck à ses ouvrages antérieurs. Cette partie est traitée avec un soin de bibliophile jaloux de mettre dans son œuvre la clarté, la précision, la sûreté des renseignements. Voici l'ordre des indications fournies par l'auteur sur chacune des œuvres de Gluck. Titre de l'ouvrage, auteur de la musique, auteur des paroles, graveur, nom des acteurs, date de la première représentation, — bibliothèque où se trouve actuellement le livret, la partition, les fragments monuments ou réimpressions. — Sources, — sous ce titre, l'auteur renvoie aux ouvrages qui ont parlé de Gluck. — Emprunts faits par Gluck à ses ouvrages précédents. Rien n'est plus curieux que ces constatations : « Les partitions des cinq chefs-d'œuvre français de Gluck renferment en plus grande quantité qu'aucun de ses opéras italiens des éléments empruntés à ses opéras antérieurs. » M. Gevaert avait déjà remarqué que cette pratique, fréquente chez Gluck dans tous les temps, l'est devenue encore davantage à sa période définitive, alors qu'il ne voyait plus dans les productions de sa jeunesse que des ébauches, des études d'atelier. Un appendice donne la liste de quelques œuvres apocryphes ou douteuses ; enfin, pour terminer le volume, une table alphabétique des morceaux divers qui se trouvent dans les œuvres italiennes et françaises de Gluck. — M. Joseph Liebeskind, de Leipzig, s'est chargé de la traduction allemande de ce bel ouvrage. L'impression est due à MM. Breitkopf et Härtel; c'est dire sa perfection.

29. — La plaquette de D. Juan Moraleda y Esteban intitulée : *El Rito mozárabe,* est avant tout une œuvre de vulgarisation, un simple aperçu de la question capable de fournir les éléments d'une étude plus approfondie. La première partie est une esquisse historique relatant les vicissitudes de la liturgie mozarabe à travers les siècles. L'apôtre saint Jacques et les sept envoyés de saint Pierre (?), le quatrième concile de Tolède, l'invasion musulmane et enfin la restauration du culte mozarabe par le cardinal Ximenès dans la chapelle de la cathédrale de Tolède où il subsiste encore aujourd'hui. La nomenclature un peu sèche des faits trouve un heureux correctif dans les documents qui forment à la suite un copieux appendice, entre autres : quelques mots sur les anciennes paroisses mozarabes de Tolède et sur la question controversée de l'existence de mozarabes en dehors de cette ville, plusieurs détails sur les livres liturgiques et leur notation, etc. L'auteur termine par un vœu : celui de voir le rite mozarabe prendre place à côté des

rites étrangers à l'Église romaine dans les cérémonies qui ont lieu chaque année pendant l'octave de l'Épiphanie dans l'église Saint-André della Valle à Rome. Ceux qui désireraient avoir quelques renseignements biographiques sur l'auteur du précédent ouvrage pourront consulter la brochure qu'il vient de faire paraître et intitulée : *El Apellido Moraleda.*

30. — Le manuel de phonétique de M. Otto Jespersen : *Lehrbuch der Phonetik*, étudie les sons de trois langues surtout : l'allemand, l'anglais, et le français. Il se divise en quatre parties de longueur très inégale. La première (p. 11-121) répond à cette question : Quels sons peuvent se produire dans chacune des positions des divers organes vocaux, lèvres, mâchoire, langue, voile du palais, luette, épiglotte, larynx, poumon ? La seconde partie (p. 121-160) traite la question inverse : Lorsque nous prononçons telle consonne ou telle voyelle (l'auteur les passe toutes en revue, avec leurs nuances multiples) quelles sont les positions de nos différents organes ? Pour noter toutes ces positions, M. Jespersen imagine un système qu'il tâche de rendre aussi simple et clair que possible : l'organe est indiqué par une lettre grecque, α signifiant les lèvres, β le bout de la langue, et ainsi de suite en avançant vers les poumons qui sont représentés par ζ. Le degré d'ouverture de l'organe au passage du souffle est marqué par un chiffre arabe placé à droite de la lettre grecque : 0 pour l'occlusion totale, 8 pour la plus grande ouverture. Enfin une lettre latine, disposée en exposant au-dessus du chiffre, varie selon que l'organe en fonction se déplace plus ou moins vers l'extérieur ou vers le fond de la bouche. Ainsi, par exemple, telle nuance du son *a* se retrouve exprimée par une sorte de formule algébrique qui suffit à renseigner sur les positions prises par les lèvres, la langue, etc., au moment où on la prononce. Ce système permet une notation plus objective que la transcription fondée sur les impressions perçues par l'oreille; il a de plus sur elle l'avantage de nous apprendre exactement sur quels points de notre appareil vocal doivent porter nos efforts lorsque nous voulons imiter un son d'une langue étrangère ou réformer une prononciation vicieuse. On ne peut que féliciter M. Jespersen d'avoir simplifié cette notation autant que possible ; si l'on était tenté de la trouver encore bien compliquée, il faudrait se rappeler qu'elle est destinée à la traduction d'observations minutieuses : en ce genre une trop grande simplicité nuirait infailliblement à la précision. — La troisième partie (p. 160-241) considère les sons du langage non plus isolés artificiellement les uns des autres, mais tels qu'ils se présentent dans la parole suivie : chacun d'eux agit sur ses voisins et subit leur réaction. L'auteur se trouve amené à parler ici de la durée des sons (quantité), de la syllabe, de la diphtongue ; très curieuses sont ses

remarques sur l'accent expressif (p. 207-221) qui met en relief un détail de la pensée en augmentant l'intensité d'une syllabe : les applications de ce procédé varient d'une langue à une autre. Il en est de même des artifices (p. 221-241) par lesquels nous donnons à nos phrases le ton de la raillerie, de l'interrogation, de la réponse, etc. — La quatrième partie (p. 241-247) détermine ce qui donne sa physionomie propre à l'ensemble de la prononciation d'une langue ; en d'autres termes elle examine quels sont les phénomènes généraux d'articulation qui permettent à notre oreille de reconnaître un discours anglais, allemand, français, alors même que nous ne distinguons pas les mots proférés devant nous. Cette dernière partie n'a que six pages, mais on doit la compléter de beaucoup d'observations éparses dans les chapitres précédents. — Dans tout son livre, M. Jespersen a tenu à ne nous livrer que des faits qu'il a contrôlés lui-même. A cette probité scientifique il a su joindre la finesse de l'analyse et la justesse de l'expression. Son ouvrage satisfera tous les lecteurs qui s'intéressent aux phénomènes de la voix humaine et du langage, soit au point de vue théorique, soit même au point de vue pratique : le professeur de langues vivantes, de déclamation, de chant, s'y instruira aussi bien que le philologue.

31. — Il est vrai que le petit *Traité d'accentuation grecque* de M. J. Vendryès appartient d'abord à la grammaire et à la linguistique. On n'a pas à s'excuser trop, cependant, de le comprendre dans cette chronique, puisque le jeune professeur établit avec beaucoup de fermeté, dès les premières pages, que l'*accent* grec était musical, purement musical. Cette notion domine véritablement tout le sujet, et le simplifie tout autant. Que l'accent des Grecs était un fait d'ordre mélodique, traduit par une élévation de la voix et non pas un phénomène d'intensité, les grammairiens et les scholiastes alexandrins en rendent témoignage, avec autorité, dans leurs traités techniques de « prosodie » : ils désignent toujours l'accent par le mot τόνος, qui rappelle expressément la tension d'une corde pour produire un son plus aigu. La linguistique atteste, à son tour, que l'accent n'a pas affecté le vocalisme grec, partant, qu'il ne possédait pas une valeur intensive ou renforçante. Puis la métrique montre l'indépendance absolue de l'ictus rythmique et de l'accent, celui-ci ne troublant d'aucune manière le rythme quantitatif, s'y superposant à n'importe quel pied du vers. Enfin, c'est la musique elle-même qui, tout à l'inverse, nous apprend que l'accentuation exerçait une action limitative sur le développement de la phrase mélodique : dans les hymnes de Delphes, une syllabe atone ne peut recevoir une note plus haute que la syllabe tonique du même mot, et, lorsqu'une syllabe longue à accent circonflexe se dédouble mélodiquement, c'est la première partie de la syllabe qui est chantée sur la note la plus haute. Au surplus, la grammaire comparée permet d'affirmer

que l'accent de hauteur était, en grec, un héritage de l'indo-européen. Tout ce chapitre sur la « nature de l'accent grec » est conduit avec une grande maîtrise. Dans le suivant, consacré aux diverses sortes d'accents, les hymnes de Delphes donnent encore lieu à une fine remarque sur l'assoupissement particulier de l'accent aigu à la finale, très différent de la simple atonie : la syllabe finale dont l'aigu doit se changer en grave dans le langage ordinaire, y est traitée exactement comme une syllabe aiguë, ne tolérant pas qu'une autre syllabe du même mot porte une note plus élevée. Le volume se poursuit dès lors régulièrement et didactiquement, selon les exigences de la grammaire et les besoins pratiques de l'élève : règles générales, proclitiques et enclitiques, accentuation des verbes, accentuation des noms (nominatif d'une part, flexion de l'autre), accentuation de la phrase, accentuation dans les dialectes. M. Vendryès avoue qu'il a cherché la clarté plutôt que l'originalité : ce petit livre, ainsi exact, complet et bien ordonné, n'en est pas moins des plus méritoires, et enrichit la collection « classique » de l'éditeur Klincksieck d'un excellent numéro.

32. — La compétence incomparable de M. l'archiprêtre A. de Maltzew, aumônier de l'ambassade russe à Berlin, nous fait un devoir d'annoncer ici le premier volume de son grand ouvrage sur l'Oktoïque russe (*Octoichos der Orthodox Katholischen Kirche des Morgenlandes*). Ce tome ne contient pas le texte musical ; mais nul doute que le tome second, actuellement sous presse, ne nous le donne en entier. Déjà dans son livre sur l'office de nuit (*Nachtwache*. Berlin, Siegismund, 1892), l'éminent liturgiste nous donnait un avant-goût de cette grandiose musique d'église en transcrivant, d'après M. Boholjubsky, maître de chapelle de l'église impériale russe à Berlin, les mélodies des huit tons pour quatre voix. Rappelons que tous ces tons sont mineurs, excepté le troisième, qui est franchement majeur, et le second qui est douteux. Ils admettent les dièzes dans l'accompagnement, mais seuls le second et le sixième en tolèrent dans le chant. Ces voix merveilleuses des diacres slaves n'ont pas de peine à donner à ces chants l'ampleur majestueuse, le plaintif mystérieux, qui nous frappent dès la première lecture. Le docte aumônier de l'église russe de Berlin mérite tous nos remerciements pour ses travaux si remarquables et si précieux à tous ceux qu'intéressent la liturgie et la musique religieuse des églises orientales.

M. B.

OUVRAGES SUR L'EXTRÊME-ORIENT.

1. — *La Révolte de l'Asie*, par Victor Bérard. Paris, Colin, 1904, in-18 de II-435 p., 4 fr. — 2. *Russie et Japon. Les Finances des belligérants*, par Karl Helfferich ; traduit de l'allemand. Paris, Guillaumin, 1904, in-16 de 177 p., 2 fr. — 3. *Les Russes en Extrême-Orient*, par Paul Labbé. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 277 p., avec carte

et grav., 4 fr. — 4. *Péril jaune et Japon*, par Austin de Croze. Paris, Comptoir général d'éditions, 1904, in-16 de 144 p., avec carte et portraits, 1 fr. — 5. *The foreign Trade of Japan since the Restoration, 1869-1900*, by Yukimasa Hattori. Baltimore, the Johns Hopkins Press (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 22e série, nos 9-10), 1904, in-8 de 79 p., diagr., 2 fr. 50. — 6. *En Corée*, par E. Bourdaret. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de II-363 p., avec 30 grav., 4 fr. — 7. *En Corée*, par Mme Claire Vautheir et Hippolyte Frandin. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 188 p., grav., 3 fr. 50. — 8. *Le Peuple chinois, ses mœurs et ses institutions*, par Fernand Farjenel. Paris, Chevalier et Rivière, 1904, in-12 de XI-426 p., 4 fr. — 9. *Histoire de la mission du Thibet*, par Adrien Launay. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, s. d., 2 vol. in-8 de VIII-470 et 440 p., avec carte et pl., 12 fr.

1. — Parmi ceux qui font des questions de politique étrangère une étude particulière, M. Victor Bérard s'est placé au premier rang; tout nouveau travail revêtu de sa signature ajoute à son autorité et montre en lui un auteur admirablement informé, à l'esprit critique et clairvoyant, subtil et pondéré, au style parfois mordant et incisif, toujours alerte et pittoresque. Tel nous est apparu M. Bérard dans ses études sur *la Politique du Sultan* et sur *l'Angleterre et l'Impérialisme*; et tel nous le retrouvons dans *la Révolte de l'Asie*, dont les différents chapitres contiennent, à côté de larges esquisses historiques pleines de couleur et de vie, une étude précise et serrée de la question d'Extrême-Orient au cours des dernières années. Ceux mêmes qui protesteront contre la manière exclusivement critique et humaine dont l'auteur envisage la « vague religieuse » du christianisme (cf. p. 16-17) trouveront dans cet ouvrage des aperçus très ingénieux et très exacts à la fois sur « la descente russe » vers les mers libres de l'Asie méridionale et orientale, sur les causes de l'expansion japonaise; ils y trouveront aussi un véritable réquisitoire contre le vice-roi actuel des Indes, contre Lord Curzon. C'est lui, — déclare M. Bérard, — et non pas la diplomatie anglaise de Londres qu'il convient de rendre responsable de la guerre russo-japonaise; c'est pour permettre à l'expédition organisée par lui du colonel Younghusband sur Lhassa de s'effectuer sans difficultés que cette guerre a été commencée, « pour le plus grand bénéfice, — le seul bénéfice, — des impérialistes et spéculateurs anglais. » Rien de plus admissible, pour qui a lu les ouvrages de Lord Curzon et a suivi quelque peu l'œuvre indienne de cet implacable francophobe et russophobe, — que la thèse soutenue par M. Victor Bérard. Sans attacher aux articles de M. A. Ular la même importance que leur donne l'auteur de *la Révolte de l'Asie*, — et encore est-il juste de reconnaître qu'il en parle avec un certain scepticisme (p. 411) — nous croyons, nous aussi, que « le plus asiatique des gentlemen » a joué, dans les événements qui ont précédé la déclaration de guerre du 6 février 1904 un rôle encore mal connu, mais cependant prépondérant.

2. — Des deux belligérants, — chacun le sait, — l'un était préparé à la guerre à laquelle il songeait déjà depuis longtemps; l'autre a été

surpris en plein travail d'installation, à Port-Arthur aussi bien que dans la Mandchourie. Ainsi s'expliquent en partie les revers subis depuis le début des hostilités par les Russes éloignés de leur base d'opérations et vraiment « en l'air », en dépit de leur Transsibérien ; et cependant, les finances de la Russie ne semblent pas avoir jusqu'à présent trop souffert, ni de ces échecs répétés, ni de la durée de la guerre, tandis que, dès maintenant, la longueur des hostilités fait peser sur le Japon victorieux un fardeau financier vraiment écrasant. C'est ce que, comme différents économistes français, a constaté le professeur berlinois Karl Helfferich ; dans un travail précis et complet sur *les Finances des belligérants*, auquel son traducteur français a ajouté quelques appendices intéressants, il a tiré de l'histoire financière des deux pays l'explication de ce fait. Jusqu'à la veille même des hostilités, la Russie n'a cessé de travailler à consolider ses finances ; elle a réussi à réunir un stock d'or considérable, susceptible de rendre en temps de guerre de précieux services ; — le Japon, au contraire, a dû, pour exécuter son programme militaire, tendre toutes ses forces économiques et financières jusqu'à la limite extrême de leur capacité ; pour lui, par conséquent, au point de vue financier, la guerre a commencé en réalité plusieurs années avant 1904. Ainsi s'explique parfaitement un fait qui paraît éminemment paradoxal et invraisemblable, à qui s'occupe exclusivement de la guerre russo-japonaise, sans en étudier les antécédents.

3. — Mais ce serait une véritable erreur de n'étudier qu'en Russie ou au Japon les antécédents de la guerre ; il faut également les étudier sur le théâtre même des hostilités. Sur ces pays de l'Extrême-Orient, M. Paul Labbé est certainement un des Français les mieux informés qu'il soit possible de consulter aujourd'hui : il a beaucoup voyagé dans le nord et l'est de l'Asie, regardant attentivement et sachant voir autour de lui, observant soigneusement, s'enquérant avec une inlassable persévérance de tout ce qui sollicitait sa curiosité, réunissant des monceaux de documents de toute espèce. Nous lui devons déjà un excellent volume sur le bagne russe qu'est l'île Sakhaline ; voici maintenant qu'il nous donne une étude pleine d'actualité et d'intérêt sur *les Russes en Extrême-Orient*. A vrai dire, il n'y est pas question que des Russes ; sur les Japonais, dont l'auteur a visité le pays en 1901-1902, sur les Coréens et les Chinois, sur le rôle des Européens dans la Sibérie orientale, sur la place que les Français pourraient et devraient y occuper, on trouve dans ce nouveau livre des renseignements d'une extrême précision, et des observations que nous gagnerions à méditer ; on y trouve aussi la preuve que M. P. Labbé a plus d'une fois été bon prophète, et a publié, dès 1902, des articles dans lesquels il prévoyait très justement ce que nous avons vu se produire au début de l'année 1904. Mais quoi que puisse dire et raconter, — de manière

très attachante, et parfois très amusante — notre voyageur, il a groupé fort habilement tous ses personnages de second plan autour des Russes, dont il s'est surtout attaché à faire connaître l'œuvre coloniale, telle qu'elle existait à la fin de 1903. M. Paul Labbé a parfaitement rempli sa tâche, et son volume, encore qu'il manque de quelques plans que nous eussions souhaité y trouver (Port-Arthur, Dalny, entre autres) est le meilleur ouvrage que puisse actuellement consulter un lecteur français sur la Sibérie orientale; il constitue vraiment l'un des documents les plus importants à utiliser pour une enquête du genre de celle dont nous parlions tout à l'heure.

4. — Convient-il d'en dire autant de *Péril jaune et Japon* ? Nous ne le croyons pas. C'est là, en effet, une œuvre absolument systématique, toute d'hostilité pour la Russie et d'admiration pour le Japon. « Ayant vécu en Extrême-Orient, je suis japonophile », déclare avec franchise l'auteur, M. Austin de Croze, au début de sa plaquette (p. 8). Encore que, de ces deux termes, le second soit loin d'être la conséquence du premier — je n'en veux pour exemples que M. Henry Dumolard, et M. Paul Labbé, — nous n'y trouverions rien à redire si l'auteur n'en tirait pas avantage pour nous déclarer que « le Japon veut *fraternellement* (ce n'est pas moi qui souligne le mot) civiliser la Chine pour qu'à son tour la Chine, alliée du Japon, soit une nation riche et forte, heureuse dans l'indépendance politique et la liberté sociale » (p. 23 et p. 106), — pour admirer l'œuvre japonaise à Formose (p. 63), — pour tracer du Japon un tableau vraiment dithyrambique, que ne vient obscurcir aucune ombre, — pour « opposer la liberté qui règne au pays du Soleil-Levant au despotisme qui pèse sur nos frères de Russie » (p. 10). Il est vrai que, par contre, M. de Croze traite les missionnaires de « turbulents et accapareurs commerçants » (p. 39), déclare que l'Académie japonaise possède des littérateurs « d'une valeur philosophique et documentaire plus grande que celle de MM. Pierre Loti et Brunetière (p. 78) et ne voit dans les colonies que des « terres de servitude » (p. 107) ! Ne vous étonnez pas de tant de singulières affirmations, car M. Austin de Croze, qui hait, sinon le peuple russe, du moins son gouvernement autocrate, est doué de la candeur la plus touchante; il voit dans le Japon le paradis du gouvernement représentatif; il ne sent pas quelle contradiction existe dans la phrase où il déclare que le Japon « veut faire de la Corée une nation indépendante, civilisée à la moderne, alliée et liée à ses intérêts, ce que les États-Unis ont fait pour Cuba, ce qu'ils viennent de faire pour Panama » (p. 38); enfin il croit (p. 107), que « la constitution de grandes et fortes puissances, conscientes de leur intangibilité, nous acheminera, par affinité d'intérêts d'abord, de races ensuite et de justice enfin, vers les alliances, vers l'internationalisme, vers la fraternité universelle » !

5. — M. Austin de Croze a le droit d'être japonophile, et nous nous garderons bien de lui faire un grief de ses sympathies; nous lui reprocherons par contre de faire de la géographie sentimentale, et de ne pas appuyer ses appréciations sur des faits précis, et sur ces chiffres contre lesquels rien ne prévaut, et dont l'éloquence est irrésistible. Ce n'est pas un reproche de ce genre que mérite le travail très sérieux et très documenté de M. Yukimasa Hattori sur le commerce extérieur du Japon depuis la Restauration, c'est-à-dire depuis 1869 jusqu'à la fin du XIXe siècle. Bourré de chiffres, accompagné de quelques diagrammes des plus instructifs, ce mémoire se divise en trois parties traitant de l'importance du commerce japonais, des caractères de ce commerce et des marchandises qui en sont les principaux facteurs, soit à l'exportation, soit à l'importation, enfin de la distribution géographique de ce même commerce. Avec beaucoup de soin et de finesse, l'auteur de *The foreign commerce of Japan since the Restoration* a étudié ces différentes parties de son sujet ; son travail, plein de faits intéressants et de remarques ayant leur prix, très instructif et très suggestif à la fois, montre bien quel grand avenir semble réservé au commerce japonais. « L'expansion commerciale du pays s'est accrue durant la dernière période décennale avec une étonnante rapidité, et cependant, déclare M. Yukimasa Hattori, nous ne sommes qu'au tout premier début des débuts, car seule une très petite fraction du travail et du capital japonais, — 1,7 pour cent environ, — est placée dans les affaires de commerce extérieur. » Et toutefois, le commerce extérieur japonais s'est élevé en 1900 à 491 millions de yens, c'est-à-dire (puisque le yen vaut 2,60 de valeur effective) à près de 1 milliard 280 millions de francs ! C'est vraiment là une progression étonnante, quelques réserves que puisse inspirer le fait de la dépréciation du yen japonais relativement à la monnaie des pays à étalon d'or.

6. — Des nombreux ouvrages relatifs à la Corée dont les récents évènements ont provoqué la publication, un des meilleurs et des plus instructifs est le livre vivant et vécu à la fois de M. Émile Bourdaret. Il en est peu, en effet, qui contiennent autant de renseignements précis ; il en est peu également où ces renseignements, relatifs les uns à la géographie physique du pays, les autres à ses populations, d'autres encore à ses « possibilités économiques », à son histoire contemporaine, aux rivalités qui cherchent à s'y contrecarrer réciproquement et à se vaincre les unes les autres, soient mieux et plus habilement groupés que dans *En Corée*. Cela tient à ce que M. Émile Bourdaret a su *composer* son livre ; cela tient aussi à ce que, dans « l'Empire de la fraîcheur matinale », il ne s'est pas contenté de vivre, ni même de parcourir la contrée avec indifférence, en s'intéressant à ses seuls travaux d'ingénieur, mais s'est attaché à la Corée, a essayé d'en comprendre la population

et a ressenti pour elle, comme M. Georges Ducrocq, une très réelle sympathie. Les Coréens sont, dit-il, « un peuple bon, intelligent, mais dominé par des croyances qui ont retardé son développement » ; aussi les progrès, très réels d'ailleurs, déjà réalisés par eux, ne sont-ils rien en réalité, par rapport à ceux qu'il leur faut faire encore. « Ce n'est pas tout de tracer des chemins de fer, d'établir des tramways électriques, de copier nos institutions civiles et militaires ; c'est le domaine moral, psychologique de la nation tout entière qui est à bouleverser. » D'un bout à l'autre de son livre, très joliment illustré, mais auquel fait défaut une carte de la Corée, le bon et sagace observateur qu'est M. Émile Bourdaret fournit de nombreuses preuves justificatives de la justesse de cette opinion, aussi bien quand il décrit la ville de Séoul, que lorsqu'il raconte ses impressions de voyage dans les différentes parties du pays. *En Corée* est, au total, à certains points de vue, le pendant et le digne complément de l'ouvrage (dont nous avons précédemment parlé) de M. Angus Hamilton, et M. Victor Bérard y eût sans doute, — s'il eût été publié quelques mois plus tôt, — renvoyé à plus d'une reprise les lecteurs de *la Révolte de l'Asie*.

7. — Il y aurait injustice, en dépit de l'identité du titre, à comparer le livre de M. Bourdaret avec celui dont il nous faut maintenant parler, bien que *En Corée*, le volume signé par Mme Claire Vauthier et M. Hippolyte Frandin, soit un livre d'une lecture agréable et instructive à la fois. Rédigé à l'aide de notes fournies par un diplomate qui, depuis plus de vingt ans, nous dit-on (note 1 de la p. 7), voyage en Extrême-Orient, ce petit ouvrage, aimablement illustré, présente un tableau pittoresque et assez précis de l'état dans lequel se trouvait la Corée avant les derniers évènements ; mais il ne vise nullement à faire comprendre ces derniers ; ce qu'il faut simplement y chercher, ce sont des descriptions des pays visités, une esquisse de la vie quotidienne à Séoul, des souvenirs de réceptions à la Cour ou chez des particuliers. Si sur bien des points, ce livre ne diffère en rien (comme il est naturel, d'ailleurs) de tous les ouvrages déjà publiés sur la Corée, il contient par contre de fines remarques et quelques anecdotes pleines de saveur et d'enseignements. Voilà pourquoi il convient de feuilleter encore ce nouveau volume sur « l'Empire du Matin calme. »

8. — Ç'a été, au début de la guerre sino-japonaise, une grave question pour toutes les diplomaties européennes de savoir quelle attitude adopterait la Chine, et si les succès multipliés des insulaires japonais ne détermineraient pas les Célestes, en dépit de leurs défaites encore récentes, à s'unir à eux contre les « barbares étrangers » ; ainsi s'explique le soin avec lequel les chancelleries se sont attachées, dès le commencement des hostilités, à délimiter le conflit. Y sont-elles parvenues ? et convient-il, en dépit des précautions prises, de redouter une alliance

entre Chinois et Japonais? — Non, répond catégoriquement M. Paul Labbé dans son excellent volume sur *les Russes en Extrême-Orient* ; les Chinois — du moins les Chinois de Mandchourie, — « travaillent, et demandent avant tout la paix. » Étudions donc, tandis que la chose est possible, les Célestes, et tâchons de nous renseigner sur eux plus exactement que nous ne l'étions il y a quelques mois sur les Japonais. M. Fernand Farjenel nous y aide par la publication de son très intéressant ouvrage sur *le Peuple chinois, ses mœurs et ses institutions*, qui est, dit-il lui-même, « une synthèse de la vie du peuple chinois, dans le temps et dans l'espace ». Laissant à d'autres auteurs le soin d'étudier les côtés extérieurs, déjà fréquemment dépeints, M. Farjenel s'est efforcé d'exposer les institutions religieuses, civiles et politiques, « pensant que rien ne peut mieux refléter la mentalité d'un peuple que le tableau de l'édifice moral qu'il a élevé pour abriter sa vie sociale » ; et, avec l'aide du ministre plénipotentiaire de Chine en France, il a parfaitement rempli ce vaste et difficile programme. La famille, la cité, l'empire, la civilisation chinoise, telles sont les quatre parties qui composent ce livre très instructif, plein de faits précis, d'utiles indications et de comparaisons curieuses avec l'antiquité classique, où les problèmes sont envisagés en face et très nettement posés, mais dont trop de fautes d'impression viennent malheureusement déparer le texte.

9. — Si la part de responsabilité qui incombe à Lord Curzon dans l'explosion de la guerre russo-japonaise demeure encore mal connue, on sait, par contre, combien le vice-roi des Indes tenait à envoyer à Lhassa un corps expéditionnaire anglais, pour détruire l'œuvre des agents russes au Thibet. Depuis longtemps d'ailleurs le gouvernement de Calcutta essaie sans succès de réaliser l'entreprise que vient dernièrement de mener à bonne fin le colonel Younghusband ; on pourra s'en rendre compte en lisant la très importante *Histoire de la mission du Thibet* récemment publiée par M. Adrien Launay, l'érudit archiviste de la Société des missions étrangères. Presque exclusivement rédigée à l'aide des archives du séminaire des missions étrangères, des archives du vicariat apostolique du Thibet et de celles de la légation de France à Pékin, cet ouvrage retrace surtout, comme son titre l'indique, les vicissitudes de la mission du Thibet, depuis le moment où cette partie de l'empire chinois fut érigée en vicariat apostolique et confiée à la Société des missions étrangères (1844) jusqu'à l'aurore du XXe siècle. Rien de plus édifiant et de plus émouvant à la fois que cette dramatique histoire ! Après avoir jeté un bref coup d'œil général sur les pays dont l'ensemble constitue « la Mission du Thibet », et évoqué le souvenir de tous ceux qui évangélisèrent naguère la contrée, — du bienheureux Odoric de Pordenone aux lazaristes Huc et Gabet, — M. Adrien Launay arrive au cœur même

de son sujet, et, dès lors, que nous raconte-t-il ? Les différentes tentatives faites par ses vaillants confrères pour pénétrer sur leur terrain d'apostolat, d'abord (sans le moindre succès) par l'Inde, puis par la Chine ; la fondation et la destruction de la mission de Bonga, la marche des missionnaires vers Lhassa, les efforts tentés ensuite par eux pour s'établir du moins aux avant-postes du Thibet, dans les principautés qui le limitent du côté de l'est (à Batang, à Yerkalo, à Tsé-kou, etc.) et sur les confins méridionaux du pays des lamas; les changements d'attitude de la légation de France à Pékin vis-à-vis des infatigables évangélistes. L'ouvrage se termine par une étude des résultats obtenus jusqu'ici, c'est-à-dire par un exposé de l'état actuel de la mission du Thibet, où sont signalés, avec une remarquable finesse, les obstacles, particuliers à leur champ d'opérations, que doivent surmonter les vaillants prêtres des Missions étrangères, et par une série de pièces justificatives dont la majeure partie sont les actes officiels du vicariat apostolique, dont quelques autres contiennent de précieux renseignements sur les travaux scientifiques de MM. Desgodins, A. et F. Biet, Dubernard, etc. (cf. aussi les pages 350-357 du tome II) ainsi que sur la géographie, la zoologie et l'ethnologie du Thibet. — Pour être, avant tout, et au meilleur sens du mot, une *Histoire de la mission du Thibet*, l'ouvrage de M. Adrien Launay n'en constitue pas moins, comme le livre de M. C.-H. Desgodins intitulé : *La Mission du Thibet de 1855 à 1870*, un véritable document à lire et à consulter par tous ceux qui s'intéressent à cette partie de l'Asie centrale ; ils y trouveront, en effet, sur le pays lui-même, sur ses habitants, sur les lamas, des renseignements de première main, indépendamment d'une carte originale dressée par M. Adrien Launay lui-même à l'échelle moyenne du 1 : 2000000. En le compulsant, on s'explique l'éloge sans réserve que, dans un livre dont nous avons rendu compte à cette place, M. Fernand Grenard adressait naguère aux courageux et savants apôtres du Thibet.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Psychologie surnaturelle. La Psychologie du Christ, par l'abbé J.-A. CHOLLET. Paris, Lethielleux, 1903, 2 vol. in-12 de XX-215 et 179 p. — Prix : 4 fr.

Déjà, à propos de *la Psychologie du purgatoire*, j'ai déclaré tout le bien que je pensais de l'auteur et de sa méthode, j'ai dit tout l'intérêt que présente cette série d'études. — Celles-ci traitent d'un sujet important et délicat entre tous : la science du Christ. L'auteur, en effet, semble avoir concentré sur ce point presque toute son attention; les trois derniers chapitres, seuls, sont consacrés à l'impeccabilité du Christ, à ses vertus, à son cœur et à ses affections.

Il est vrai, cette étude ainsi délimitée — la psychologie de la connaissance dans le Christ — est d'une grande actualité, à cause des discussions récentes. Les chapitres II, III, IV et V contiennent surtout une vulgarisation de la doctrine scolastique; puis vient un chapitre relatif à *la Conscience psychologique du Christ*. Le savant professeur de Lille, à son tour, discute cette grave question : Le Christ a-t-il humainement conscience de sa divinité? — Après avoir analysé un chapitre du livre de M. Loisy : *L'Évangile et l'Église*, il fait ressortir tout ce qu'il y a d'apriorisme et d'exclusivisme dans les procédés de cette critique. Il montre (p. 31-36) que « le Sauveur *a dû* savoir sa divinité, non par voie directe de conscience psychologique, mais par voie de *déduction* qui le montrait lié spécialement à la divinité, et par voie de connaissance *infuse* ou d'*intuition* que lui révélait la nature de ce lien. » Ensuite examinant le chap. V de l'évangile de saint Jean, il fait voir (p. 36-41) que : *en fait*, Notre Seigneur a su sa divinité.

B. DE CARROY.

Cours d'apologétique chrétienne, ou Exposition raisonnée des fondements de la foi, par le P. W. DEVIVIER, 17e édition. Tournai et Paris, Casterman, 1904, in-8 de XII-607 p. — Prix : 2 fr. 75.

Une lettre du cardinal Sarto, aujourd'hui S. S. Pie X, adressée à l'éditeur de la 2e édition italienne, atteste le mérite exceptionnel de cet ouvrage. En vérité, sa réputation n'est plus à faire, et déjà d'innombrables jeunes gens y ont puisé l'affermissement de leur foi, par une solide instruction chrétienne et par de substantielles réponses aux objections les plus courantes.

L'auteur a voulu encore fortifier plusieurs de ses thèses et introduire quelques nouvelles questions. Signalons l'autorité du Pentateuque et celle des Évangiles ; la constatation du miracle ; l'inspiration des Livres saints ; la Tradition ; les rapports entre l'Église et l'État ; le libéralisme, l'Inquisition ; Galilée ; le pouvoir temporel des Papes ; les nations catholiques comparées aux nations protestantes ; les immunités ecclésiastiques ; la main-morte ; l'Église et la paix sociale.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui, par DANIEL ZOLLA. Paris, Colin, 1904, in-18 de XII-282 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Zolla publie ici le 3e volume de ses questions agricoles. Il tire son importance tant de la personnalité de l'auteur que des questions abordées, enseignement spécial, association en agriculture, produits coloniaux, coopératives et assurances agricoles, réforme rurale en Angleterre, impôt sur le revenu, etc.

Des aperçus justes et bien exposés se rencontrent dans la plupart de ces dissertations, notamment sur la coopération et plus encore sur la question de l'impôt sur le revenu considéré au point de vue des intérêts agricoles. Mais dans les questions d'enseignement agricole on ne peut suivre complètement l'auteur dans ses développements. On sent trop le professeur officiel, et cela à chaque instant. Tout ce que fait un ministre, les changements qu'il opère, soit dans un programme soit dans le régime des écoles, tout est bien et pour le mieux. Pour l'auteur, l'amélioration dans la situation de l'ouvrier agricole tend par trop à modifier son état d'ouvrier et à en faire très souvent un professeur, mais surtout un régisseur ou un directeur d'exploitation habile et expérimenté. D'autres pensent que ce serait beaucoup déjà, de faire des ouvriers agricoles, vraiment ouvriers, intelligents et instruits. C'était ce qu'avaient pour but nombre d'établissements libres, qui n'ont même pas trouvé dans le livre de M. Zolla la place d'être indiqués et nommés. Dans le courant du livre on a inséré deux études, l'une sur l'œuvre du professeur Sanson, le regretté zootechnicien; la seconde sur la géologie agricole de M. Risler, l'ancien directeur de l'Institut agronomique de Paris. Toutes deux font bien connaître et apprécier les ouvrages de ces savants professeurs. G. DE S.

Le Sucre dans l'alimentation des animaux, par Ed. CUROT. Paris, Laveur, 1905, in-18 de VIII-381 p., cartonné. — Prix : 6 fr.

Depuis longtemps, on savait l'utilité du sucre dans les aliments sans qu'on se doutât cependant de l'extension que prendrait de nos jours l'alimentation sucrée. Il s'agit donc ici, sinon d'une question entièrement nouvelle, du moins de l'examen sérieux du développement qu'elle a pris ces dernières années. Les données scientifiques ont été discutées avec soin; des expériences nombreuses ont apporté des résultats, que l'auteur examine dans son ouvrage, où il s'est efforcé « de joindre à la pratique le minimum de théorie nécessaire pour que les faits exposés s'imposent à l'esprit sans aucune arrière-pensée. »

Sauf quelques pages sur la crise sucrière, qui servent d'entrée en matière, la première partie est consacrée au côté scientifique du sujet, fonctions des organes, sucre qui leur est nécessaire ou qu'ils secrètent, conditions des aliments pour être digestibles et assimilables, examen et discussion des expériences entreprises. La seconde partie s'occupe des produits que l'on obtient avec les principes sucrés, et qui, sous diverses formes, sont, à divers titres, donnés aux animaux. Puis l'auteur examine les végétaux qui fournissent de leur côté des productions naturelles où le sucre a encore une grande part.

Enfin la dernière partie du volume entre plus spécialement encore

dans la question d'élevage du bétail : elle étudie successivement le rôle et les effets de l'alimentation et parfois de la suralimentation sucrée chez les équidés, les bovins, les moutons et les porcs.

En somme, excellent et utile exposé d'une question très importante pour les éleveurs, dans tous les développements qu'elle a reçus, à l'heure présente. G. DE S.

LITTÉRATURE

Œuvres complètes de EUSTACHE DESCHAMPS, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par GASTON RAYNAUD. *Introduction*. Paris, Firmin-Didot, 1903 (1904), in-8 de 379 p. (*Publication de la Société des anciens textes français*). — Prix : 12 fr.

Ce volume forme le tome XI et dernier des *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, dont l'édition, entreprise par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, a été achevée par M. Gaston Raynaud. Il en renferme l'*Introduction*, qui n'est venue qu'après le texte, parce qu'elle a surtout pour objet de résumer toutes les notions qui en résultent soit pour l'histoire proprement dite, soit pour l'histoire littéraire. C'est un travail qui a été accompli par M. Raynaud avec un soin digne de tout éloge. Il pourrait être justement intitulé : *Étude sur la vie et les œuvres d'Eustache Deschamps* et comprend cinq parties : I. *Vie de Deschamps*. II. *Les Manuscrits et les anciens imprimés*. III. *Formes des pièces*. IV. *Sujets des pièces*. V. *Pièces additionnelles*. La quatrième partie est, pour la généralité du public lettré, celle qui offre le plus d'intérêt. L'auteur y a traité des matières suivantes : Chapitre I. Sources de Deschamps. II. Pièces dues personnellement à Deschamps. § 1. Pièces autobiographiques. § 2. Pièces historiques : Charles V. — Charles VI. — Louis d'Orléans. — Valentine de Milan. — Les Seigneurs de Deschamps. — Les Ducs. — Personnages divers. § 3. Pièces amoureuses. § 4. Pièces badines et burlesques. § 5. Pièces grivoises et grossières. § 6. Pièces satiriques : Les Clercs. — Les Chevaliers. — Les Juges. — Les Avocats. — Les Médecins. — Les Prêtres. — Le Roi. — Les Gens de finances. — Les Gens de Cour. — Les Vices du temps. — Les Femmes et le Mariage. § 7. Pièces didactiques. § 8. Pièces relatives aux mœurs et aux usages : Costume. — Objets de ménage. — Alimentation. — Boissons. — Danses et jeux. — Instruments de musique. — Termes de vénerie. — Usages mondains. — Croyances populaires. — On n'a pas de peine à tirer de cette énumération la conséquence que, sous la main d'un érudit aussi consciencieux, aussi exact que M. Gaston Raynaud, ce volume nous offre une très utile esquisse de l'époque où a vécu Deschamps (1346-1406) telle qu'elle se reflète dans l'œuvre volumineuse de ce rimeur infatigable et amoureux de l'actualité, que Léon

Gautier, par un rapprochement ingénieux, affubla un jour du nom de « journaliste », en raison de ses qualités, mais aussi de ses défauts.

M. S.

Mélanges de littérature et d'histoire, par A. Gazier. Paris, Colin, 1903, in-18 de 355 p. — Prix : 4 fr.

Le XVIIe siècle et, dans le XVIIe siècle, le jansénisme, ont les préférences de M. Gazier. De là plusieurs et non des moins intéressantes études de ce livre : *Pavillon, Molière et Conti*, avec une explication nouvelle, mais non concluante, de *Tartufe*; *Pascal et Mlle de Roannez, Bossuet et les Jansénistes, Racine et Port-Royal, Fénelon à Cambrai*, d'après le livre déjà ancien de M. Emmanuel de Broglie, pour lequel M. Gazier n'est pas très tendre; *Une Femme anachorète* au XVIIe siècle, *Jeanne de Caylus, ou la Solitaire des Rockers*, histoire extraordinaire, peu connue et qui ressemble à un vrai roman.

M. Gazier se permet aussi quelques incursions dans le XVIIIe siècle et arrive jusqu'à 1789 pour essayer, sans succès à notre avis, de réfuser Taine, en montrant que la Révolution n'a pas été une « destruction », mais une « rénovation. »

Dans son article sur Pavillon, Molière et Conti, M. Gazier semble insinuer (p. 9) que certains évêques permettaient les danses publiques. Ce n'était certainement pas le cas de ceux du Midi. Dans sa défense contre les gentilshommes syndiqués de son diocèse, Pavillon a bien soin, en effet, de reproduire les ordonnances de ses collègues de Comminges, de Pamiers, de Mirepoix, de Carcassonne. Les uns et les autres, comme le sénéchal de Limoux, réprouvent ces amusements licencieux avec une vigueur et une crudité de termes, qui ne seraient plus de mise aujourd'hui. Le Parlement de Toulouse n'était pas moins sévère. Molière n'avait donc pas lieu de s'étonner de ces mesures qu'explique la licence de l'époque.

M. Gazier consacre quelques pages au rôle que joua Massillon dans le sacre de Dubois. Le titre *Massillon consécrateur de Dubois* n'est pas très exact, puisque le consécrateur fut le cardinal de Rohan. Massillon se contenta d'assister le nouvel archevêque, et c'est bien suffisant. La raison qu'en donne M. Gazier est assez spécieuse. Il prétend que Massillon ne voulut pas refuser à Dubois le service que celui-ci lui demandait, dans l'unique dessein de le gagner à la bonne cause et de cimenter ainsi la *paix de l'Église*, conclue sous Innocent XI entre les jansénistes et leurs adversaires. Massillon aurait ainsi sacrifié sa réputation au bien public. Ne serait-il pas plus simple de supposer qu'il ne pouvait se dispenser de répondre à l'invitation de Dubois sans lui faire affront, étant donné qu'il était depuis deux ans son collègue au Conseil de régence pour les affaires ecclésiastiques? Léon Charpentier.

HISTOIRE

Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, 1851-1859, par le comte DE HÜBNER; publié par son petit-fils, le comte ALEXANDRE DE HÜBNER. T. II. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 431 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette seconde série des *Souvenirs* de M. de Hübner n'est pas moins intéressante que la première. Elle offre sans doute un caractère moins piquant, car les portraits y sont rares et les anecdotes plus clairsemées; la note « personnelle » y est aussi moins vivante; mais les graves évènements qui s'y déroulent apportent au lecteur une foule de renseignements de première main et du plus haut intérêt. Le ton de courtoisie, de loyauté, de sincérité qui règne dans ces carnets de l'ambassadeur d'Autriche donne enfin à ses appréciations un poids capital et que nul ne saurait contester. Le récit comprend les années 1857, 1858 et les quatre premiers mois de 1859 jusqu'au 4 mai, date du départ de M. de Hübner, quittant Paris après la rupture. C'est tout le tableau des circonstances qui ont amené la guerre d'Italie. M. de Hübner n'hésite pas à attribuer cette résolution funeste à l'attentat d'Orsini, et il montre Napoléon III livré à ses anciens complices du carbonarisme italien, ne pouvant, ne voulant, n'osant leur échapper et devenant un prince révolutionnaire, quand la veille encore, en Europe, les circonstances faisaient de lui le représentant de l'ordre social.

Beaucoup des documents sur lesquels s'appuie M. de Hübner étaient déjà connus depuis la publication des « Lettres » de M. de Cavour; un certain nombre restaient inédits ; leur ensemble demeure tristement éloquent et démontre une fois de plus, s'il en était besoin encore, les procédés immoraux des fauteurs de la révolution italienne, leurs mensonges, leur cynisme, la niaiserie de leurs dupes et la mauvaise foi de leurs partisans. — Il suffit de signaler les pages décisives; le crime d'Orsini (p. 93) et des détails très caractéristiques de la conduite de l'Empereur et de l'Impératrice au moment de l'attentat (p. 96 et 120); divers portraits de Napoléon III (p. 25-92); un entretien très remarquable qu'il eut avec l'ambassadeur d'Autriche (p. 161). Sur le prince Napoléon nous recevons ici des données curieuses : sa violence vis-à-vis de M. Walewski (p. 293) ; sa fureur quand l'Empereur semble arrêter la politique révolutionnaire (p. 312) et le sentiment de satisfaction universelle que sa disgrâce inspire. L'entrevue fameuse de Plombières (juillet 1858) entre Napoléon et Cavour, et le voyage mystérieux de celui-ci à Paris (mars 1859) sont expliqués par un bon témoin. *L'ultimatum* de l'Autriche à la Sardaigne (avril 1859) est une pièce à méditer; elle met au point les choses.

On glanera, à côté de ces contributions à l'histoire générale, des traits

intéressants pour l'histoire particulière; ainsi la prédication du P. Félix à Notre-Dame (p. 32 et 133); la nouvelle église de Sainte-Clotilde (p. 75); les salons du faubourg Saint-Germain (p. 99); un bal costumé aux Tuileries (p. 312); etc.

Quelques fautes d'impression auraient dû être corrigées : le Père Ventura est appelé plusieurs fois le *P. Ventury*, et l'ambassadeur d'Espagne : Alexandre Mon, toujours nommé Monsieur *Mou*. Le duc d'Ayen n'est pas le duc *d'Agen*. On regrettera la brièveté et la rareté des notes au bas des pages et surtout l'absence d'une table alphabétique qui eût rendu de grands services au milieu de tous les noms cités. Mais ces vétilles sont peu de choses en comparaison de la valeur morale et de la sincérité historique de ces *Souvenirs* qui doivent désormais être consultés parmi les meilleurs témoignages contemporains et les plus clairvoyants du second Empire. G. DE G.

La Politique franco-anglaise et l'Arbitrage international, par GABRIEL-LOUIS JARAY. Paris, Perrin, 1904, in-16 de XVII-332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le très intéressant volume que M. G.-L. Jaray a récemment publié sur *la Politique franco-anglaise et l'Arbitrage international* se recommande à l'attention par l'importance du sujet qu'il traite et par la manière dont il le traite. Il se divise en quatre parties : 1° une étude sur le rapprochement franco-anglais et sur les facteurs qui y sont favorables, soit en Angleterre, soit en France ; 2° une enquête sur l'arbitrage franco-anglais, contenant les réponses faites par des diplomates, des écrivains, des hommes politiques et aussi des jurisconsultes, au questionnaire très soigneusement établi que leur avait adressé M. Jaray ; 3° un essai critique très minutieux et très fin sur l'arbitrage franco-anglais du 14 octobre 1903 ; 4° un précieux recueil de documents, où se trouvent réunis et brièvement commentés les traités d'arbitrage permanents entre États et les projets de traité d'arbitrage entre la France et l'Angleterre. Cette succincte énumération des matières contenues dans le livre de M. Jaray (que précède une préface de M. G. Hanotaux) suffit à faire comprendre l'importance de cet ouvrage, dans lequel nous ne savons trop ce que nous devons le plus apprécier : la richesse de la documentation ou la sûreté des appréciations et des jugements. L'auteur, en effet, ne se laisse jamais illusionner par les phrases sonores ni les creuses promesses ; « c'est, dit-il très justement à la fin de la troisième partie (p. 256), dans la réalité des intérêts, dans l'effort conscient des esprits, et non dans l'apparence des protocoles et des formules, qu'il faut chercher le vrai fondement de la paix et de l'entente franco-anglaise. » H. F.

La Grande Faute des catholiques de France, par Ch. Bota. Paris, Perrin, 1904, in-18 de v-401 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un excellent livre. Pouvons-nous espérer qu'il sera utile ? Nous savons trop combien il est difficile de corriger des vices qui sont constitutifs de la mentalité française.

La grande faute des catholiques, suivant M. Bota, c'est le manque d'union, ou, si vous le préférez, d'entente. Chacun a son moyen de salut qu'il croit le meilleur ; il n'existe pas de plan de conduite qui s'impose à tous. Aussi leurs efforts sont-ils isolés et se contrarient les uns les autres, tandis que leurs adversaires, bien plus séparés entre eux sur d'autres points, suivent en politique une ligne de conduite habilement conçue et fidèlement observée par tous.

L'exposé de M. Bota est divisé en trois parties. Dans la première, il fait le récit navrant des persécutions auxquelles ont été exposés les catholiques : la guerre aux congrégations, la laïcisation de l'enseignement public et de toutes les institutions. Un moment suspendue par la crainte de l'anarchisme, la lutte a repris de plus belle depuis le ministère Waldeck-Rousseau. Les sectaires ne dissimulent plus leur but, qui est de détruire le catholicisme en France.

Après ce récit douloureux et parfois éloquent, l'auteur fait le tableau de la résistance des catholiques ; ce n'est ni la générosité, ni l'ardeur, ni le talent qui ont manqué. Les évêques ont marqué aux fidèles leurs devoirs. Les fidèles ont fait des prodiges pour réparer les ruines causées par une législation athée. Mais il ne suffisait pas de réparer, il fallait lutter pour arracher la France à une domination impie. Sur ce point aucun concert n'a pu être établi, ni entre les évêques ni entre les laïques.

Dans une troisième partie, M. Bota raconte les efforts tentés plusieurs fois pour organiser les forces catholiques : le parti catholique de M. de Mun, l'union de la France chrétienne essayée par le cardinal Richard, les directions de Léon XIII, le projet de commission épiscopale de Mgr Turinaz ; la fédération électorale de M. de Bellomayre, et enfin l'action libérale populaire de M. Piou. Cette dernière organisation suivie depuis plusieurs années avec persévérance rencontre bien des oppositions et n'est pas encore parvenue à faire l'union complète qui serait à souhaiter.

C'est que l'union des volontés est très difficile à obtenir dans une nation aussi individualiste que la nôtre. Les Français n'ont jamais réussi que quand ils ont été conduits par un génie qui s'imposait. Les sectaires ont trouvé le moyen d'y suppléer. Unis dans une commune haine contre l'Église et contre son Christ, ils ont su, malgré leur petit nombre, s'emparer de positions qui ont fait d'eux une puissance électorale. La crainte de n'être pas élus maintient ceux que la haine

n'affole pas ; l'union chez nous ne pouvait venir que de deux côtés : par une entente de l'épiscopat, qui malheureusement ne s'est pas produite ; ou par un groupe parlementaire solidement organisé ; c'est la tentative faite en ce moment par l'Action libérale populaire. Mais il faudra des années de travail et d'efforts pour reconquérir les positions perdues. Cette lutte, continue et fortement organisée, a été le triomphe des catholiques belges dont la situation a été pendant un temps analogue à la nôtre. Les catholiques français seront-ils capables de cette persévérance ? D. V.

La Crise du libéralisme et la Liberté d'enseignement, par G. Sortais. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 222 p. — Prix : 2 fr.

Pour servir les desseins de M. Waldeck-Rousseau et de M. Combes, une nuée de sophistes a tellement embrouillé la vieille notion de la liberté, qu'il était urgent qu'un philosophe chrétien y portât un peu la lumière, et redressât les principes oubliés dans la confusion des choses. C'est ce qu'a fait M. Sortais, et il l'a très bien fait. Après avoir montré les formes principales du libéralisme, ses fruits et finalement la banqueroute du libéralisme politique, il rétablit, à la lumière du *Syllabus*, la vraie notion de la liberté chrétienne, et part de là pour réfuter tous ces sophismes courants actuellement, qui se réclament du respect de la légalité, des droits de l'enfant, de l'unité morale, de la raison, de la science, de l'intolérance de l'Église, pour refuser la liberté à l'Église et aux catholiques. Toute oppression trouve des apologistes : ceux d'aujourd'hui, héritiers de ceux qui cinglaient si joliment autrefois la tyrannie impériale, valets dociles maintenant d'un césarisme infiniment plus bas et plus répugnant, sont des raisonneurs fort adroits, mais dont les sophismes impudents ne peuvent vraiment en imposer qu'aux gens de parti pris ou aux imbéciles. Avec une vigueur courtoise, M. Sortais souffle sur tous ces châteaux de carte et n'en laisse rien debout. Comme la raison finit toujours par avoir raison, l'auteur a bien le droit, et il en use, de conclure par un cri d'espérance. Le volume s'achève par quelques notes instructives sur des points de détail, qui complètent heureusement cette lumineuse démonstration.

Édouard Pontal.

Le Christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide (224-632), par J. Labourt. Paris, Lecoffre, 1904, in-18 de xix-372 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Labourt a rendu un réel service aux études historiques en racontant dans ce livre, d'après les sources originales et avec une double compétence de théologien et d'orientaliste, la constitution et le développement d'une Église aussi importante que mal connue. Ecartant

comme purement légendaires les traditions relatives à l'introduction du christianisme en Mésopotamie et en Perse, il commence son récit par la relation des efforts faits par Papa bar Aggai, premier évêque connu de Séleucie-Ctésiphon (fin du IIIe siècle), pour établir la primauté de ce siège, et par l'exposé de l'organisation et de la dogmatique encore très rudimentaires de l'Église de Perse au début du IVe siècle. Puis il examine les vicissitudes que traversa cette Église jusqu'à l'invasion arabe, les persécutions qu'elle subit pour des raisons politiques, les réformes dont elle fut l'objet, la manière dont s'y introduisit et y triompha au Ve siècle la doctrine nestorienne. Dans les derniers chapitres il décrit en détail la hiérarchie, le droit canonique, l'institution monastique et particulièrement le développement de la théologie nestorienne, qu'il précise au moyen de documents nouveaux. Pour comprendre l'intérêt de cette étude, il faut se rappeler que dans le haut moyen âge le nestorianisme se répandit non seulement dans la Mésopotamie, la Perse et l'Inde, mais encore parmi les Turcs, les Mongols et les Chinois, jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique. Il est vrai que de ce vaste mouvement d'expansion chrétienne, il ne reste rien aujourd'hui, sauf 30,000 Chaldéens en Mésopotamie, réunis à l'Église romaine depuis le XVIe siècle, et à peine 50,000 (et non 70,000, comme imprime l'auteur) nestoriens à demi sauvages au sud du lac de Van.

En dehors de l'intérêt général qu'il présente, l'ouvrage de M. Labourt est un bon instrument d'études, grâce aux notes abondantes, à la notice bibliographique et à l'Index des noms propres dont il est muni.

F. G.

Bibliographie rabelaisienne. *Les Éditions de Rabelais de 1532 à 1711.* Catalogue raisonné, descriptif et figuré, illustré de cent soixante-six fac-similés (titres, variantes, pages de texte, portraits), par PIERRE-PAUL PLAN. Paris, Impr. nationale, 1904, gr. in-8 de 277 p. — Prix : 60 fr.

M. Plan élève à la gloire du fameux auteur de *Pantagruel* un monument de tout point remarquable. La curiosité qu'il a mis à rechercher les éditions de maître François, l'exactitude qu'il apporte à leur description, le soin qu'il prend de nous représenter au vif par des fac-similés ce qu'elles offrent de remarquable, méritent tous les éloges ; et l'exécution du volume, confiée à l'Imprimerie nationale, est digne tout à la fois du travail qu'il représente, et des bibliophiles auxquels il s'adresse.

L'auteur avait d'abord conçu sa bibliographie sur un plan beaucoup plus vaste, où seraient rentrées les éditions les plus modernes. La communication que lui a faite Mme Marty-Laveaux des matériaux rassemblés jadis par son mari pour la préparation d'un travail analogue, a décidé M. Plan à modifier son dessein primitif. Tandis qu'il réserve pour une date ultérieure la mise au jour des notes — com-

plétées et refondues par lui — de M. Marty-Laveaux sur toutes les éditions modernes, il nous donne aujourd'hui le résultat de ses recherches personnelles sur toutes celles qui ont précédé la première édition critique, donnée par Le Duchat, en 1711.

Exception est faite pour les Chroniques de Gargantua, — première version du roman qui a illustré le nom de Rabelais, — pour lesquelles M. Plan signale les imitations modernes parvenues à sa connaissance.

La bibliographie est divisée en huit chapitres dans lesquels l'auteur étudie tour à tour : I. Les Chroniques de Gargantua ; II. Les deux premiers livres du Pantagruel et la Prognostication ; III. Le Disciple de Pantagruel ; IV. Le Tiers livre ; V. Le Quart livre ; VI. Les Éditions collectives ; VII. Le Cinquième livre ; VIII. Les Éditions collectives sous le titre d'œuvres.

Un appendice est consacré : I. aux Almanachs, presque tous perdus ; II. aux Ouvrages d'érudition ; III. aux Ouvrages divers (sciomachie, épîtres) ; IV. aux Ouvrages perdus ; V. aux Ouvrages où figurent pour la première fois des pièces de Rabelais ; VI. aux Ouvrages attribués à Rabelais.

Autant que possible, M. Plan décrit *de visu* les éditions qu'il nous fait connaître ; et le plus souvent, pour plus d'exactitude, il nous donne le fac-similé du titre, parfois même de telle ou telle page du volume. Il apporte la même précision à nous faire connaître où nous pourrons trouver le ou les exemplaires encore existants de ces volumes souvent rarissimes ; à nous en donner la cote exacte dans les bibliothèques où il les a rencontrés ; à nous renseigner sur le prix qu'ils ont atteint dans les ventes.

Son livre est rempli de remarques curieuses, tant sur la forme que sur le fond des volumes qui lui ont passé entre les mains. Il apporte sur l'attribution à Rabelais de tel ou tel ouvrage, de telle ou telle édition, des arguments solides et dont on tiendra le plus grand compte. Il est aussi amené, au cours de son ouvrage, à donner quelques indications sur des points particuliers de la vie de son personnage.

Si l'on veut se rendre compte dans le détail du soin apporté par M. Plan dans son travail, que l'on regarde par exemple le précieux relevé qu'il a fait des coquilles de l'édition du *Gargantua* et du *Pantagruel* de François Juste, 1542, amendées dans l'édition sans date de Pierre de Tours ; M. Plan en tire la conclusion, qui semble s'imposer, que ce n'est pas l'édition de François Juste, comme l'a cru Brunet, et comme, à sa suite, l'ont admis tous les commentateurs, mais celle de Pierre de Tours, qui est la dernière revue et corrigée par Rabelais.

Nous signalerons encore la très ingénieuse hypothèse de M. Plan qui voit, dans le premier portrait de Rabelais que l'on rencontre dans une édition de ses œuvres (celle du tiers livre, Lyon, S. Martin, 1569), une copie d'un portrait de Marot.

La *Bibliographie rabelaisienne* est, à nos yeux, l'un des meilleurs modèles du genre. E.-G. LEDOS.

Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France », depuis l'origine jusqu'à la Révolution, 1631-1790, par le marquis DE GRANGES DE SURGÈRES. T. III. *Laage-Puzols.* Paris, Leclerc, 1904, in-4 de 896 colonnes. — Prix : 25 fr.

Ce troisième volume est la continuation normale et heureuse de cette importante publication. Il commence à *Laage* pour finir à *Puzols.* L'indication suffit ; elle permettra au lecteur, à l'érudit, au curieux, de localiser ses recherches et de les préciser. Parmi les mille noms cités, on trouvera des détails particulièrement nombreux sur La Rochefoucauld, La Tour d'Auvergne, Lévis, la maison de Lorraine, Narbonne ; mais il serait parfaitement superflu de tenter une énumération qui deviendrait fastidieuse, en demeurant incomplète. Bornons-nous à reconnaître le même soin donné à ce troisième volume qu'à ses aînés. C'est une œuvre très digne d'éloge, et qui continue à faire honneur à la mémoire de feu M. le marquis de Surgères. Elle a sa place marquée dans toute bibliothèque d'histoire. G.

BULLETIN

La Messe. *Étude philosophique et théologique,* par l'abbé BRETON. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Au point de vue philosophique et apologétique, le pieux et savant auteur de cet opuscule, supérieur du petit séminaire de Brives, étudie l'importante notion de sacrifice dans son premier chapitre : *Le Sacrifice du Calvaire.* Nous y trouvons des vues profondes et d'utiles citations empruntées à Bossuet, à de Maistre, à Mgr Gerbet. Les autres chapitres : *La Croix et la Messe, la Messe et l'Église, la Cène, le Sacrifice eucharistique,* sont plus spécialement théologiques. Ils constituent un excellent catéchisme sur l'auguste sacrement de nos autels. Cette étude sera grandement utile non seulement aux prêtres, prédicateurs ou professeurs de cours de religion, aux âmes pieuses et aux communautés, mais encore à tout conférencier et catéchiste laïque, désireux de bien posséder les éléments principaux de l'exposition dogmatique.

B. DE CARROY.

De Jejunio ecclesiastico, tractatus theoricus et practicus, auctore JOSEPHO ALBERTI. Romae, Pustet, 1903, in-8 de 80 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il s'agit ici du jeûne ecclésiastique (carême, vigile, etc.), non du jeûne naturel (eucharistique), et l'auteur aborde successivement les questions suivantes : 1° repas unique ; 2° abstinence ; 3° personnes obligées au jeûne, ou exemptes ; 4° gravité de la violation du précepte du jeûne ; 5° règles pour le cas où l'exemption du jeûne est douteuse ; 6° dispense de cette loi. — Ce petit traité est clair, heureusement divisé, et répond à toutes les difficultés courantes. L'auteur a tiré un excellent parti du livre de Righetti : *Del Digiuno ;* il cite à l'occasion Capellman, et défend avec une prudence aussi éloignée

de la faiblesse que d'une sévérité exagérée la loi ecclésiastique si négligée aujourd'hui. G. P.

Das bischöfliche Rationale, seine Entstehung und Entwicklung, von Dr. theol. LUDWIG EISENHOFER. München, Lentner, 1904, in-8 de 49 p.

Quelle est l'origine, que sait-on du développement d'un insigne pontifical appelé *Rational* et que sont seuls à porter aujourd'hui les quatre évêques d'Eichstätt, Paderborn, Nancy (Toul) et Cracovie? Au moyen âge il était beaucoup plus répandu : Besançon et Avranches le possédaient autrefois chez nous ; Reims et Chartres en avaient un d'une forme spéciale. L'auteur examine les opinions de Barbier de Montault, de Wilpert, de Cahier, décrit avec précision et soumet à un examen critique bien informé les modifications successives de l'ornement en question; bref, épuise cette peu importante mais assez curieuse matière. Neuf figures facilitent l'intelligence du texte. Cette plaquette porte le n° 4 de la seconde série des *Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar*, de Munich. G. P.

Questions pratiques de jurisprudence canonique et civile, par l'abbé E. POUGET. Paris, Amat, 1904, in-12 de 176 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Pouget a extrait de la *Revue religieuse de Rodez*, où il les avait d'abord publiés, certains documents, commentaires ou articles sur les questions à l'ordre du jour. Nous rencontrons dans ces pages le texte de la loi relative au contrat d'association et les décrets connexes, la loi sur la suppression de l'enseignement congréganiste et celle sur les associations paroissiales, puis des renseignemenis sur l'ouverture d'écoles libres, etc. Viennent ensuite, sans autre ordre que celui de leur utilité, le *motu proprio* sur la musique sacrée et un commentaire sur la profession de foi lors de l'installation des curés et desservants. Ce petit recueil sera bien accueilli dans beaucoup de presbytères. G. P.

Le Grand Homme. Origine et fin de la civilisation, par GEORGES BRANDÈS. Paris, Stock, 1903, in-12 de 62 p. — Prix : 1 fr.

Style médiocre, idées banales, voilà tout le souvenir que me laisse la lecture de cet opuscule. J'aime mieux lire les mêmes choses dans Taine, dans Renan, ou même dans les livres de ce grand fou de Nietzsche ; ce concept brutal de la civilisation n'y apparaît pas moins absurde peut-être ; mais combien le trouve-t-on plus amusant! Et c'est à Paris que M. Georges Brandès est venu faire ces conférences, à l'école russe des hautes études, il est vrai ; et cela lui vaudra des circonstances atténuantes. Un public français y aurait dormi et je crois bien que les lecteurs, si la brochure en trouve, en feront autant. ÉDOUARD PONTAL.

Flirts. Silhouettes de jeunes filles étrangères, par A. MONNIER-WISSOCQ. Paris, Stock, s. d., in-32 de 142 p.

Petit livre spirituel, assez léger, naturellement, où l'on traite du flirt, de l' « English Flirtation, » du flirt américain, du flirt d'Outre-Rhin, du flirt andalou, enfin du flirt scandinave. C'est sans doute la faute du sujet, mais j'avoue franchement que cela ne m'a pas beaucoup intéressé. Et je suis

excusable, et nos lecteurs aussi, s'ils partagent mon goût, de ne trouver que peu d'attraits à ces balivernes. Nous avons pour le moment d'autres soucis. ÉDOUARD PONTAL.

La Première Levée, par ALFRED MARQUISET. Paris, Charles, 1904, in-18 de 245 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi ce livre est-il intitulé : *La Première Levée ?* Ma foi, après l'avoir lu, je n'ai pu en découvrir la raison, et donc je renonce à l'expliquer à nos lecteurs. M. Marquiset a de l'esprit : il en profite pour se moquer de tout, sur ce ton de plaisanterie perpétuelle qui fleurit dans un certain nombre de journaux, feuilles légères qui durent un peu plus que durent les roses, mais ne laissent pas le même souvenir. Donc, M. Marquiset se moque de tout : des couvents, des prédicateurs, des juifs, des présidents de la République, de la République elle-même, des champions cyclistes, bref d'un tas de choses mêlées dont quelques-unes au moins méritent le respect. Je goûte peu ce genre. De toutes ces lettres de jeunes gens et de jeunes filles, je n'en vois vraiment aucune dont un honnête homme ou une honnête femme puisse tirer quelque profit. C'est gentil d'avoir de l'esprit ; mais, une fois de plus, je constate que l'esprit ne suffit à rien, non pas même à faire un bon livre. Cette littérature pas mal faisandée peut amuser quelques désœuvrés ; je ne vois pas qu'elle puisse être profitable à personne. Se moquer de tous et de tout, c'est amusant peut-être, mais il me semble que les gens d'esprit comme M. Marquiset auraient aujourd'hui mieux à faire.

ÉDOUARD PONTAL.

Nos Missions et nos missionnaires, par J.-B. PIOLET. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Voici un travail qu'il convient de placer à côté des excellentes études de MM. Anatole Leroy-Beaulieu et A.-A. Fauvel, car il en constitue en quelque sorte le complément. Non content, en effet, d'y indiquer les résultats scientifiques et politiques obtenus par les missionnaires français, M. Piolet y montre l'énorme supériorité numérique de ces mêmes missionnaires, la faiblesse de leur budget, la dureté de leur existence, la grandeur des résultats moraux et autres de leurs efforts. Il termine en indiquant quel puissant intérêt présenterait la création d'un musée central et d'une bibliothèque des missions catholiques françaises, et quels services un tel établissement rendrait à la cause des missions ; puisse cet appel être entendu, et un généreux ami de la France et de la science fournir les deux millions que le P. Piolet estime nécessaires pour la réalisation de cette belle œuvre ! F.

Le Grand Bureau des pauvres de Paris au milieu du XVIIIe siècle. *Contribution à l'histoire de l'assistance publique*, par LÉON CAHEN. Paris, Bellais, 1904, in-8 de 79 p. — Prix : 2 fr. 50.

Voilà un sujet qui sera toujours, hélas ! un sujet d'actualité, et il sera toujours utile de jeter un regard dans le passé pour étudier les améliorations dont la charité — ou plutôt dont la façon de faire la charité — est susceptible. L'auteur s'est trouvé limité dans son sujet par le titre qu'il a choisi. Il semble que les bornes qu'il s'est lui-même imposées,

que les sources auxquelles il a puisé, ont nui à la justesse de ses appréciations. Cette étude aurait pu constituer un excellent chapitre d'un travail d'ensemble sur le Grand Bureau des pauvres ; mais l'exclusion d'un aperçu général sur les origines de cette institution d'État, la nature même des documents qu'il a mis en œuvre, ont amené M. Léon Cahen à transformer en un réquisitoire une étude que nous eussions voulu voir sinon moins exclusive, du moins plus impartiale. Certes, nous ne blâmerons pas M. Cahen d'avoir, avec beaucoup d'à-propos, utilisé les registres de la collection Joly de Fleury, conservés à la Bibliothèque nationale. Nous le louerons même du soin avec lequel il les a compulsés, de la science avec laquelle il les a dépouillés. Mais ces archives sont des archives de police, et c'est en se limitant à ces documents que l'auteur est amené à nous dire que « la charité fut toujours considérée sous l'ancien régime comme une affaire de police » et que « la préoccupation du gouvernement fut d'assurer l'ordre public et non de soulager les misères individuelles. » Dieu merci, l'organisation de la charité — même de la charité purement administrative et civile — s'appuie sur des motifs d'un ordre plus relevé. Sous l'ancien régime, comme cela se passe de nos jours, d'autres organismes que le Grand Bureau des pauvres concouraient au soulagement de la misère. N'eût-il pas été bon de le rappeler au lecteur ? Et, en ce qui concerne le sujet même dont s'occupait l'auteur, *la Police des pauvres*, de G. Montaigne, n'aurait-elle pas mérité une mention et même quelques extraits ? Enfin, pour parler de récentes publications, n'y avait-il pas lieu de tenir compte de l'*Étude* de M. Parturier, et surtout des savants travaux que M. Léon Lallemand a consacrés à l'histoire de l'assistance et de la charité ? P. LEB.

Le Comte de Falloux. *Lettres, notes et souvenirs (1811-1886)*, par DORLISHEIM. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 58 p.

Au moment où la loi dite « loi Falloux, » est si sérieusement attaquée, il était peut-être opportun de rappeler le souvenir de l'auteur de cette législation sur la liberté de l'enseignement, dont nous avons ressenti les immenses bienfaits. M. Dorlisheim nous donne un récit intéressant de la vie du comte de Falloux, vie toute entière consacrée à la cause de la liberté religieuse et de la monarchie libérale. Le portrait de cet habile politique, qui fut en même temps un homme de bien, est heureusement rendu. Quelques épisodes seraient peut-être à retrancher, tel celui du soulèvement de la Vendée en 1830, où M. de Falloux n'assistait pas. Mais on lira avec curiosité les détails concernant l'essai de restauration monarchique en 1871 et 1873, essai auquel M. de Falloux, alors député, prit une part active et qui eut la regrettable issue que l'on sait. D. V.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Son Ém. le cardinal Benoît-Marie LANGÉNIEUX, archevêque de Reims, né à Villefranche-sur-Rhône, le 15 octobre 1824, est mort dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier. Il fut, au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris, l'un des élèves préférés de l'abbé Dupanloup. Il fit ensuite ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-

Sulpice et fut ordonné prêtre le 21 décembre 1850. Nommé vicaire à Saint-Roch, ses qualités sacerdotales le désignèrent à l'attention du cardinal Morlot, qui, en 1859, l'attacha au Conseil de l'archevêché en qualité de promoteur. En 1863, il devint curé de Saint-Ambroise, paroisse populaire, où il sut par ses œuvres s'attacher le cœur de ses paroissiens. Transféré au mois de janvier 1867, à la cure de Saint-Augustin, paroisse plutôt aristocratique, il n'y fut ni moins aimé, ni moins apprécié. Parmi les nombreuses fondations religieuses et charitables, qui étaient la marque principale de sa vocation et de son zèle, il se distingua pourtant aussi comme orateur. Sa réputation à cet égard attira l'attention de Napoléon III, et ce fut l'abbé Langénieux qui fut appelé en 1870 pour le dernier carême prêché aux Tuileries. Après la terrible crise dont furent accablés Paris et la France, et où le curé de Saint-Augustin se montra au difficile niveau de telles conjonctures, il fut, le 19 juin 1873, nommé à l'évêché de Tarbes, puis, le 13 novembre 1874, transféré à l'archevêché de Reims. Le 7 juin 1886, il fut créé cardinal par Léon XIII. Ses belles qualités sacerdotales s'étaient haussées sans effort à la grandeur de sa mission nouvelle. Tout en demeurant l'infatigable homme d'apostolat évangélique et populaire qu'il avait été toujours, sa pensée, s'élargissant avec son horizon, lui fit concevoir la plus forte et la plus juste idée de l'œuvre nécessaire de l'Église et de la fonction naturelle de la France dans le monde, et de l'alliance traditionnelle qui unissait l'une à l'autre. Le cardinal Langénieux fut à la fois un grand évêque et un grand Français. Légat du Pape à Jérusalem, à l'occasion du Congrès eucharistique de 1893, il travailla efficacement alors et depuis au maintien en Orient de notre influence séculaire. Cette même haute pensée chrétienne et patriotique lui inspira, en 1896, les magnifiques fêtes célébrées à Reims pour le quatorzième centenaire du baptême de Clovis. Ce glorieux anniversaire fournit la matière de deux belles publications, dues à son initiative et faites sous son haut patronage. L'une eut pour titre : *La France chrétienne dans l'histoire* (Paris, 1896, in-4 illustré. — Une autre édition en a été ensuite publiée dans le format in-12). Le cardinal Langénieux en avait confié la direction au R. P. Alfred Baudrillart, mais il en a lui-même écrit l'Introduction. Plusieurs des collaborateurs du *Polybiblion* ont pris part à cette œuvre collective, et c'est à notre fondateur, le feu marquis de Beaucourt, que fut confié le chapitre consacré à Jeanne d'Arc. L'autre ouvrage fut intitulé : *La France chrétienne à Reims en 1896* (Paris, 1897, in-4 illustré). — Les mandements et lettres pastorales de l'archevêque de Reims étaient justement remarqués pour leur ardeur vaillante de pensée et pour leur vigueur d'accent. Avant tout, homme d'Église et homme d'État, le cardinal Langénieux n'a d'ailleurs jamais recherché la renommée d'un écrivain de profession. Sa bibliographie est donc très courte. On cite de lui une petite *Histoire de la religion,* composée à l'usage des écoles libres de son diocèse. Le panégyrique de l'héroïque vierge de France, prononcé par lui à Orléans le 8 mai 1885, a été publié sous ce titre : *La Cause de Jeanne d'Arc* (Orléans, 1885, in-8). Enfin c'est sous son nom que, dans les répertoires techniques, est placé le volume intitulé : *Plans des prônes prêchés à la messe capitulaire dans l'église métropolitaine de Reims,* publiés par ordre de Son Ém. le cardinal Langénieux (Paris, 1892, in-8). — L'aspect du cardinal donnait une idée de force et de fermeté vigoureuse, mais rien n'était plus aimable que son abord. Fidèle aux traditions de l'ancienne politesse ecclésiastique et française, il était envers tous, de quelque condition qu'ils fussent, d'une courtoisie presque raffinée. Sa mort cause des regrets unanimes et produit un grand vide dans l'Église de France. M. S.

— M. Gabriel SYVETON, mort à Paris, le 8 décembre dernier, à l'âge de 40 ans, avait appartenu à l'Université, avant de jouer un rôle dans la politique. Né le 21 février 1864, à Boen-sur-Lignon (Loire), il fit ses études à Lyon et fut ensuite reçu agrégé d'histoire. Étant professeur d'histoire au lycée de Reims il obtint un congé dont il profita pour prendre part, tant à Paris que dans les départements, à un grand nombre de réunions politiques. Invité à reprendre ses fonctions de professeur dans un lycée éloigné de Paris, il refusa de se rendre à son poste et abandonna définitivement l'Université. En 1903 il fut élu député de Paris dans le 2e arrondissement. Avant de quitter la carrière de l'enseignement, M. Gabriel Syveton mettait toute son activité à étudier diverses questions historiques, ainsi que le prouvent les deux ouvrages suivants dont il est l'auteur : *Une Cour et un aventurier au* XVIIIe *siècle. Le Baron de Ripperda, d'après des documents inédits des archives impériales de Vienne et des archives du ministère des affaires étrangères de Paris* (Paris, 1896, in-12) ; — *Louis XIV et Charles XII. Au camp d'Altranstadt (1707). La Mission du baron de Besenval, d'après des documents inédits tirés des archives de la famille de Besenval et des archives du ministère des affaires étrangères de France* (Paris, 1900, in-8). M. Syveton a également donné une traduction de l'ouvrage de Christomanos sur Élisabeth d'Autriche.

— M. Paul TANNERY, professeur au Collège de France, ancien directeur des manufactures de l'État, qui vient de mourir à 61 ans, s'était fait un nom des plus distingués dans le monde des mathématiciens et des historiens par ses remarquables publications sur le développement des sciences chez les Grecs. Ses travaux ont rendu d'autant plus de services aux érudits que le champ d'études qu'il avait adopté a été fort peu cultivé jusqu'ici. Ils sont résumés dans les ouvrages suivants : *La Géométrie grecque ; comment son histoire nous est parvenue et ce que nous en savons. Essai critique* (Paris, 1887, in-8) ; — *Pour l'histoire de la science hellène. De Thalès à Empédocle* (Paris, 1887, in-8) ; — *Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne* (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *Le Traité du quadrant de maître Robert Anglès (Montpellier,* XIIIe *siècle). Texte latin et ancienne traduction grecque* (Paris, 1897, in-4). M. Paul Tannery a, en outre, publié, avec M. Charles Adam, les *Œuvres* de Descartes et, avec M. Charles Henry, les *Œuvres* de Fermat. Enfin, il collaborait à diverses revues françaises et étrangères, par exemple à l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*. Il avait présidé le congrès d'histoire générale des sciences qui fut tenu à Paris en 1900. M. Paul Tannery était né à Mantes (Seine-et-Oise) en 1843.

— M. Charles-Bernard DEROSNE, écrivain et journaliste connu, est mort dernièrement à l'âge de 79 ans, à Paris, où il était né en 1825. M. Derosne avait d'abord choisi la carrière des armes. Lorsqu'il l'abandonna il était capitaine d'état-major. Le journalisme et la littérature absorbèrent dès lors tous ses loisirs. C'est ainsi qu'il fut rédacteur au *Moniteur universel* et qu'il publia les ouvrages suivants : *Mémoires sur la reine Hortense, mère de Napoléon III* (Paris, 1863, in-8) ; — *Dix ans d'impérialisme en France. Impressions d'un flâneur* (Paris, 1863, in-8) ; — *Les Sorcières des bruyères* (Paris, 1893, 2 vol. in-32) ; — *Un Chagrin secret* (Paris, 1894, 2 vol. in-32) ; — *Sur le vif. Portraits au crayon* (Paris, 1895, in-12). Toutefois, c'est moins par ses œuvres personnelles que par ses nombreuses traductions de romans étrangers, surtout anglais, que M. Derosne s'est fait connaître. La liste suivante que nous en donnons est loin d'être complète. Voici d'abord les traductions de l'anglais : *Le Jour et la Nuit*, de Bulwer ; *Les Grandes Espérances*, de Dickens ; *Dr O'Donoghe*, de Lever ; *Les Gladiateurs, Rome et Judée, L'Interprète*, de Whyte-Melville ; *Essai*

sur l'histoire du gouvernement, du comte John Russell ; *Rab et ses amis*, de Brown ; *La Rose du Liban*, de Miss Cummins ; *La Dame du premier*, de A. Sala ; *Mari et femme*, *La Morte vivante*, de Wilkie Collins; *Les Mystères d'Edwin Drood*, de Ch. Dickens ; *Vice versa*, de F. Anslez ; *Un Mariage extravagant*, *Le Mystère de Catheron*, de A. Fleming ; *Mémoires et souvenirs*, de lord Russel ; *Marmorne*, d'A. Segrave ; plusieurs autres romans de Miss Braddon, de G. A. Laurence, etc., etc. Il a également traduit du norvégien : *La Fille de la pêcheuse*, de Bjœrnstierne-Bjœrnson.

— Mme Adeline SERGEANT, femme de lettres anglaise, morte à Bournemouth, le 4 décembre, à 54 ans, avait été journaliste pendant un certain temps à Dundee (Écosse), avant d'entreprendre la publication des romans qui ont rendu son nom populaire. Le dernier, qui venait de paraître, est intitulé : *The Waters of Oblivion*. Presque tous avaient été donnés d'abord sous forme de feuilletons dans divers périodiques, principalement dans le *People's Friend*. Malheureusement leur nombre est trop considérable et ils furent, par conséquent, écrits avec trop de rapidité pour que le talent de leur auteur ait pu atteindre une entière maturité.

— Nous avons appris avec regret la mort de M. Hector GIACOMELLI, l'éminent dessinateur et graveur. Fils d'un professeur de chant italien, qui était venu se fixer à Paris, il naquit dans cette ville le 1er avril 1822. Il disparaît donc à l'âge avancé de 82 ans. Après avoir terminé son apprentissage comme graveur et ciseleur dans l'atelier d'Eug. Marrel, orfèvre de réputation sous le règne de Louis-Philippe, M. Giacomelli fut pendant une dizaine d'années dessinateur pour la bijouterie et la joaillerie. Mais ensuite il se mit à composer des vignettes, culs-de-lampe, etc., destinés à l'ornementation de certains livres. Ces premiers essais furent si bien accueillis qu'il ne tarda pas à devenir l'un des dessinateurs les plus recherchés pour l'illustration des ouvrages de luxe. C'est à lui, par exemple, que sont dus les ornements et compositions qui embellissent *l'Oiseau* (1867) et *l'Insecte* (1876) de J. Michelet ; *Birds and flowers* (Londres, 1872) ; *les Mois*, poésies de M. Coppée (Paris, 1877, in-fol.) ; *les Nids*, de M. A. Theuriet (Paris, 1879, in-4), etc., etc. Il a fourni également un grand nombre de dessins à divers périodiques illustrés, tels que le *Magasin pittoresque*, le *Monde illustré* et *l'Illustration*. M. Giacomelli avait réuni une admirable collection d'estampes modernes, dont il avait tiré un excellent parti en publiant un *Catalogue raisonné de l'œuvre gravé et lithographié de Raffet* (Paris, 1862, in-8), ouvrage fort recherché par les collectionneurs de gravures.

— On annonce encore la mort de MM. : Léopold BABU, ingénieur en chef des mines, professeur à l'École nationale supérieure des mines, mort à Paris, le 1er décembre, à l'âge de 42 ans ; — Pierre BARAGNON, directeur du *Courrier du soir* ; — Mme la comtesse DE BEAULINCOURT-MARLES, née de Castellane, a qui l'on doit la publication des *Souvenirs du maréchal de Castellane* (5 vol. in-8) et les *Mémoires* de son grand-père, le marquis de Castellane, député à la Constituante, morte à Paris, à la fin de décembre, au moment où elle préparait un volume de ses Notes de voyage en Égypte ; — Henry MICHEL, professeur à la Sorbonne, rédacteur au *Temps*, qui a donné une édition des *Provinciales* de Pascal, avec une Introduction et des notes (Paris, 1881, in-12) ; — Hippolyte MILLAUD, journaliste parisien, ancien directeur du *Nouveau Journal* ; — Bernard MONOD, fils de M. Gabriel Monod, ancien élève de l'École des chartes et historien, mort au début de janvier ; — PASSENAUD, ancien directeur du journal *la Haute-Auvergne*, mort en décembre, âgé de plus de 80 ans ; — PIOTET, président du conseil d'administration de

l'École supérieure de commerce de Lyon ; — Eugène DE SOLENIÈRE, le conférencier et musicographe bien connu, mort à Paris, le 5 décembre, à 32 ans ; — André STEYERT, historien et archéologue lyonnais, auteur d'une *Histoire de Lyon*, contenant des documents précieux sur les origines de cette ville, mort à Lyon, le 18 décembre.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Jerolim BENKOW VON BOINIK, officier de la marine militaire autrichienne, auteur d'ouvrages sur la marine, mort le 23 novembre, à Vienne, à 62 ans ; — Dr. Wilhelm BUCHHOLZ, auteur dramatique bavarois, mort à Munich, le 25 novembre, à 68 ans ; — Dr. Stellwag VON CARION, médecin autrichien, ancien professeur de thérapeutique pour les maladies des yeux, mort à Vienne, le 21 novembre, à 82 ans ; — Dr. Jacob CARO, professeur d'histoire allemand, mort le 10 décembre, à Breslau, à 69 ans ; — Luigi Palma DI CERNOLA, archéologue italien, mort le 21 novembre, à New York, à 72 ans ; — Ivan Nikolaevitch GOROCHANKIN, professeur de botanique russe, mort à Moscou, le 20 novembre, à 60 ans ; — Louise GUTHIER, femme de lettres allemande, nouvelliste, auteur dramatique et conférencière, qui s'est efforcée de créer un théâtre national allemand et qui laisse entre autres œuvres estimées : *Menschen von Adel* et *Im Bann der Schuld*, morte à 69 ans ; — Dr. Procope HELLER, ancien professeur de l'histoire du droit, mort récemment à Gratz (Styrie), à 82 ans ; — JACOB, avocat, ancien bibliothécaire de la ville de Metz ; — Dr. Karl KOESTER, professeur d'anatomie pathologique allemand, mort à Bonn, le 2 décembre, à 61 ans ; — Dr. Robert LANGERHANS, chargé d'un cours d'anatomie pathologique, mort à Berlin, le 22 novembre, à 55 ans ; — Justus VAN MAURIK, auteur dramatique hollandais, mort à Amsterdam, le 18 novembre, à 58 ans, lequel laisse diverses pièces de théâtre dans lesquelles sont très habilement décrits les mœurs, les usages et les souffrances des basses classes de la ville d'Amsterdam ; — Rudolf VON MOSCH, journaliste allemand, rédacteur en chef du *Deutsches Adelsblatt*, mort le 20 novembre, à Grosslichterfeld ; — Karl MULLER-GROTE, éditeur allemand, mort le 30 novembre, à Berlin, à 71 ans ; — Dr. Oswald NAUMANN, professeur de médecine allemand, mort le 22 novembre, à Leipzig, à 71 ans ; — Valentin PRINSEP, peintre et auteur dramatique anglais, mort récemment à Londres, à 66 ans ; — Rev. Lancelot SANDERSON, professeur anglais, directeur de l' « Elstree School » ; — Auguste SNIEDERS, romancier hollandais, mort récemment à Anvers, à 81 ans ; — Dr. J. STADLER, ancien professeur au Polytechnicum de Zurich, mort récemment dans cette ville, à 82 ans ; — Albert E. T. WATSON, écrivain et professeur anglais, ancien principal du collège de Brasenose, auteur de plusieurs ouvrages à l'usage des étudiants, tels que : *Select Letters of Cicero, with English Introductions, Notes and Appendices* (Oxford, 1870, in-8).

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 2 décembre, M. Collignon rend compte du résultat des fouilles entreprises dans la ville d'Aphrodisias en Carie, par M. P. Gaudin. — M. S. Reinach lit la première partie d'un mémoire sur Gilles de Rais, lieutenant général du duché de Bretagne.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 21 décembre, M. Geoffroy de Grandmaison communique un mémoire sur le comte de Laforest, ambassadeur de Napoléon Ier en Espagne, chargé de servir de mentor au roi Joseph.

CONCOURS ET PRIX. — Dans sa séance annuelle, l'Académie française a décerné les prix suivants :

Prix d'éloquence (4,000 fr.). — Sujet : *Fontenelle.* M. A. Laborde-Milaa. — Mentions aux discours inscrits sous le n° 12 et le n° 19.

Prix Montyon (19,000 fr.). — Deux prix de 1,500 fr. : l'un à M. le capitaine Lenfant pour *le Niger*, l'autre à M René Pinon, pour l'*Empire de la Méditerranée.*

Quatre prix de 1,000 fr. : *Lactance*, par M. René Pichon; — *Almanach du Drapeau* (1904), par M. Henri de Noussanne; — *La Rochefoucauld-Liancourt* (*1747-1827*), par M. Ferdinand Dreyfus; — *Les Derniers Jours de Saint-Pierre*, par M. Rémy Saint-Maurice.

Vingt-quatre prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Japon*, par M. Félix Régamey; — *Le Japon d'aujourd'hui*, par M. G. Weulersse; — *Expédition de Chine de 1900*, par M. le colonel de Pélacot ; — *Les Marins en Chine. Souvenirs de la colonne Seymour*, par M. Jean de Ruffi de Pontevès; — *Le Général Mellinet en Afrique*, par M. Georges Bastard; — *L'Éducation dans la préparation à la guerre*, par M. le capitaine Debieuvre; — *Un Bagne russe* (*île de Sakhaline*), par M. Paul Labbé; — *Bourdaloue*, par M. Ferdinand Castets; — *Benoît de Spinoza*, par M. Paul-Louis Couchoud; — *Petites Confessions*, par M.Paul Acker; — *Lamartine homme politique : la Politique intérieure*, par M. Pierre Quentin-Beauchart; — *Charles Jalabert, l'homme, l'artiste*, par M. Émile Reinaud ; — *L'un vers l'autre*, par Mme L.-M. Compain ; — *Les Sirènes*, par M. Jean Reibrach; — *Trop riche*, par M. Claude Couturier; — *Le Roman d'un petit bourgeois*, par M. A. Billot; — *Petit Cœur*, par M. Jean Viollis; — *Fantôme de Terre-Neuve*, par M. Léon Berthaut; — *Le Chemin du Roi*, par M. Charles Recolin ; — *Institutrice*, par Mlle de Suze ; — *Contes chauvins*, par Mme Mac Ramey; *Trop marquise !* par M. Arthur Dourliac; — *Poèmes et récits*, par M. Charles Frémine; — *Chez Jeanne d'Arc*, par M. Émile Hinzelin.

Prix Juteau-Duvigneaux (2,500 fr.). — Un prix de 1,000 francs à l'ouvrage de M. l'abbé Laveille : *Jean-Marie de Lamennais* (*1780-1860*). — Trois prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Le Cardinal de Rohan-Chabot* (*1788-1833*), par M. Charles Baille; — *Le Frère Gabriel* (*1835-1897*), par Dom du Bourg; — *Un Évêque social. Ketteler*, par M. Jean Lionnet.

Prix Sobrier-Arnould (2,000 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. chacun : à M. Louis de Fourcaud, pour son ouvrage : *François Rude*; à M. Julien Tiersot, pour son ouvrage : *Hector Berlioz et la Société de son temps.*

Prix Furtado (de Bayonne) (1,000 fr.), à M. le marquis de Segonzac pour ses *Voyages au Maroc* (*1899-1901*).

Prix de Joest (2,000 fr.), à M. l'abbé J.-B. Piolet pour *les Missions catholiques françaises au dix-neuvième siècle.*

Prix Fabien (3,200 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. aux ouvrages suivants : *La Condition des ouvriers des arsenaux de la marine*, par M. G. Dagnaud ; — *La Condition des ouvriers dans les manufactures de l'État* (*tabacs-allumettes*), par M. Charles Mannheim. — Un prix de 700 fr. à l'ouvrage suivant : *Le Japon politique, économique et social*, par M. Henri Dumolard. — Un prix de 500 francs à l'ouvrage intitulé : *Géographie agricole de la France et du Monde*, par M. le comte J. du Plessis de Grenédan.

Prix Charles Blanc (2,500 fr.). — Un prix de 2,000 fr. à l'ouvrage de M. Pierre Guzman : *La Villa impériale de Tibur.* — Un prix de 500 fr. à M. Gustave Cahen, pour son ouvrage : *Eugène Boudin, sa vie et son œuvre.*

Prix Gobert (10,000 fr.). — Le grand prix à M. le marquis Pierre de Ségur, pour ses travaux sur *le Maréchal de Luxembourg.* — Le second prix à M. L. Thouvenel, pour son livre : *Pages du second Empire.*

Prix Thérouanne (4,000 fr.). — Huit prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Questions d'Autriche-Hongrie et Question d'Orient* par M. René Henry ; — *La Cabale des dévots*, par M. Raoul Allier ; — *La Belgique sous la domination française (1792-1814)*, par M. E. Gruyplants ; — *Au temps de Louis XIII*, par M. Louis Battifol ; — *Histoire et art militaire*, par le général Frédéric Canonge ; — *Les Préliminaires de la Révolution. La Chute de l'ancienne France. Six mois d'histoire révolutionnaire (juillet 1790-janvier 1791)*, par M. Marius Sepet. — *Un Chancelier au quinzième siècle, Nicolas Rolin (1380-1461)*, par M. A. Périer. — *Le Maréchal de Château-Renault (1637-1716)*, par M. Calmon-Maison.

Prix Thiers (3,000 fr.), à M. l'abbé Sicard, pour *l'Ancien Clergé de France*.

Prix Bordin (3,000 fr.). — Deux prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Madame de Staël et Napoléon*, par M. Paul Gautier. — *Sainte-Beuve avant les Lundis*, par M. G. Michaut. — Deux prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Essai critique sur le Théâtre de Victor Hugo*, par MM. Paul et Victor Glachant. — *Descartes, directeur spirituel*, par M. Victor de Swarte.

Prix Marcelin Guérin (5,000 fr.). — Trois prix de 1,000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Mélanges de littérature et d'histoire*, par M. Gazier ; — *La Pensée russe contemporaine*, par Mme Iwan Strannik ; — *Les Visions et les Voix. Histoire complète de Jeanne d'Arc*, par M. l'abbé Dunand. — Quatre prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Sébastien Mercier*, par M. Léon Béclart ; — *Mirabeau ; Lettres à Julie*, par M. Dauphin-Meunier ; — *L'Ame et l'évolution de la littérature depuis les origines jusqu'à la Révolution*, par M. G. Dumesnil ; — *Ernest Renan en Bretagne*, par M. René d'Ys.

Prix Langlois (1,200 fr.).— Un prix de 700 fr. : *Les Psaumes traduits de l'hébreu*, par Mme la marquise d'Eyragues. — Un prix de 500 fr. : *Chants populaires arméniens*, par M. Theobanian.

Prix Saintour (4,000 fr.). — Un prix de 1,500 fr. : *La Culture des idées. Le Problème du style. Esthétique de la langue française*, par M. Rémy de Gourmont. — Deux prix de 1,000 fr. : *Le Romancero populaire de la France*, par M. G. Doncieux ; — *Scarron inconnu. Les Personnages du « Roman comique »*, par M. H. Charton. — Un prix de 500 fr. : *Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, par M. Ant. Albalat.

Prix Archon-Despérouses (2,500 fr.). — Un prix de 1,000 fr. au volume de poésies : *Mon Auvergne*, par M. Arsène Vermenouze. — Trois prix de 500 fr. chacun aux ouvrages suivants : *La Maison du poète*, par M. L. Larguier ; — *Les Aspirations*, par M. W. Chapman ; — *L'Encens perdu*, par M. H. Malteste. — Mentions honorables à MM. Jaubert, Vega et Paul Souchon.

Prix Jean Reynaud (10,000 fr.). — Ce prix est décerné à Mlle Gaston Paris, fille de l'illustre et regretté Gaston Paris.

Prix Née (3,500 fr.), à M. Maurice Barrès.

Prix Vitet (2,900 fr.), à M. Victor Bérard.

Prix Calmann-Lévy (3,000 fr.), à M. Catulle Mendès, pour son *Rapport sur le mouvement poétique de 1867 à 1900*.

Prix Lambert (1,600 fr.), à M. Jacques Normand.

Prix Maillé-Latour-Landry (1,200 fr.), à Mme Judith Gautier.

Prix Xavier Marmier (850 fr.), à M. Médéric Charot.

Almanachs pour 1905. — L'édition de luxe de l'*Almanach catholique de France pour l'an de grâce 1905* a été déposée dans nos bureaux le 11 janvier. C'est donc, encore une fois, d'une façon régulièrement tardive que nous sommes mis à même d'informer nos lecteurs des Deux Mondes de l'apparition de ce splendide almanach, qui reste toujours le plus riche et le plus utile de tous les almanchs catholiques en raison des renseignements qu'il

renferme sur l'Église universelle — sans compter les belles poésies admirablement encadrées à la façon des anciens missels (ornements et vignettes or et couleurs) qui, ouvrant la publication, se rapportent principalement à la persécution religieuse. Cet almanach est complété par d'excellents articles variés (Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-4 de 180 p., orné d'illustrations en noir dans le texte et de 5 planches en couleurs hors texte. — Prix : 5 fr.).

La Littérature du Grand-Duché de Luxembourg. — Tel est le titre d'une curieuse brochure que M. J. Keiffer, professeur à l'Athénée de Luxembourg, vient de publier dans cette ville (Buck, in-8 de 111 p. — Prix : 2 fr. 50). « La littérature du Grand-Duché ne vient que de naître ; elle date de la seconde moitié du XIXe siècle, c'est-à-dire du lendemain de l'indépendance du pays. » Ainsi débute l'auteur, et le fait qu'il a écrit son étude en français montre bien en quel honneur est tenue là notre langue (elle y est langue officielle), quoique le langage du pays soit un dialecte allemand. C'est l'indépendance politique du pays qui a fait de ce dialecte une langue littéraire. Il y a plus de vingt ans, notre collaborateur M. Beauvois, dont la curiosité s'étend très loin, a dressé ici même (octobre 1879, février, avril et mai 1880 et février 1882) une bibliographie détaillée et critique des ouvrages publiés jusqu'alors en ce dialecte ; mais M. Keiffer ne paraît pas l'avoir connue, non plus qu'une étude sur le Grand-Duché publiée par un autre de nos collaborateurs, M. Gaidoz, dans la *Nouvelle Revue* des 1er et 15 octobre 1890. Au surplus, l'œuvre de M. Keiffer n'est pas bibliographique, mais toute littéraire : il s'est proposé de faire connaître par des analyses et de longs extraits les œuvres de cette littérature locale, poésies de tout genre, pièces de théâtre et œuvres diverses. La prose n'est encore que peu représentée. En effet, dit très justement M. Keiffer, « quand il s'agit de publier des choses qui peuvent intéresser également l'étranger, on ne peut pas évidemment se servir de notre patois. » C'est dans les œuvres qui s'adressent au sentiment et au cœur de leurs compatriotes immédiats que les poètes d'une petite patrie écrivent leur dialecte et en font une langue littéraire comme chez nous Mistral et les félibres. Les citations sont très nombreuses dans la brochure de M. Keiffer et en font comme une anthologie de la littérature luxembourgeoise ; malheureusement tout cela est cité sans traduction française : il faut savoir l'allemand pour se débrouiller dans ces extraits, et encore est-on arrêté quelquefois. En tout cas, M. Keiffer a bien fait de publier cette étude, ne fût-ce que pour faire savoir au monde que, si petit qu'il soit, le Luxembourg n'est pas seulement un État, mais aussi une patrie. Toutefois les articles de M. Beauvois en seront encore le très utile complément.

Paris. — Certaines revues, à leur naissance, promettent beaucoup et tiennent médiocrement — quand elles tiennent vraiment quelque chose. Mais d'autres, par contre, dépassent les espérances. C'est le cas du *Tour de France*. A son n° 7 (dit N° de Noël), paru dernièrement (voir son sommaire dans notre *Partie technique*), est joint un superbe *Album* de 12 planches en couleurs montées sur carton, « remis gratuitement avec le n° de Noël du *Tour de France*. Il sera vendu seul à partir du 15 janvier 1905, au prix de 5 fr. » Et franchement cet album de *Coins de France* est fort intéressant et remarquablement exécuté. On trouve là également deux grandes planches en couleurs représentant deux scènes du drame de la Passion « joué devant le peuple de Nancy en 1904. » Tout cela mérite de fixer l'attention et d'attirer les amateurs ; mais un fait nouveau nous intéresse

davantage encore : de mensuel *le Tour de France* devient bi-mensuel, à partir du 15 janvier 1905. — « Cette périodicité bi-mensuelle, déclare la direction, répond à l'abondance de son sujet : *la France*, et à l'activité qu'il entend mettre au service de la cause dont il est l'organe le plus attrayant, le mieux qualifié, le plus indépendant : le tourisme en France. Le 15 et le 30 de chaque mois, *le Tour de France* paraîtra sur 16 pages et sera accompagné d'un supplément de 12, 16 ou 20 pages, dans lequel des collaborateurs spéciaux passeront en revue tout ce qui intéresse les voyages en France et dans les colonies françaises : tourisme, alpinisme, syndicats d'initiative, hôtels, stations balnéaires, stations thermales, actualités géographiques, sports, etc..... *Le Tour de France* fera défiler toutes les merveilles, toutes les beautés, toutes les curiosités de la France, qu'elles appartiennent à la nature, à l'histoire, aux mœurs, aux traditions, aux légendes même. Pas un coin ne sera négligé. » Le passé, si bref soit-il encore, de ce luxueux périodique, nous garantit que les promesses de l'avenir seront observées. Il nous paraît du moins. Nous jugerons ultérieurement les ouvriers à leur œuvre. Pour l'instant rappelons à nos lecteurs que les prix d'abonnement au *Tour de France* restent les mêmes, malgré les améliorations annoncées (France : un an, 12 fr. ; étranger, 20 fr. Paris, 295, boulevard Raspail, XIVe arr.).

— Un nouveau périodique vient de lancer son premier numéro (janvier-février 1905). Son titre : *Revue germanique*, est complété par le sous-titre suivant : *Allemagne. Angleterre. États-Unis. Scandinavie. Pays-Bas.* Nous allons extraire du programme joint à ce premier numéro certains passages de nature à fixer nos lecteurs sur la spécialité de la revue. « L'intérêt croissant avec lequel le public français s'occupe des littératures et des civilisations étrangères, lisons-nous dans ce programme, le développement nouveau qu'a pris chez nous dans ces derniers temps l'étude des langues vivantes, permettent de croire que le moment serait favorable pour créer une Revue spécialement destinée à tenir ses lecteurs au courant du mouvement des idées dans les pays d'idiome germanique. Cette Revue, qui paraîtra sous les auspices des Universités de Lille, de Lyon et de Nancy, ambitionne d'être l'œuvre collective des germanistes et anglistes français unis dans la volonté commune de créer et de faire vivre une publication destinée à centraliser, à grouper et à coordonner leurs travaux et leurs efforts. Les préoccupations auxquelles répondrait la *Revue germanique* sont loin d'être nouvelles en France,... » mais... « il ne s'agit plus de tenter, comme en plein XVIIIe siècle, de donner au cosmopolitisme littéraire l'auxiliaire de la langue française. En revanche, ce sont des contributions originales, et non des traductions d'articles étrangers qui rempliront nos pages... Nos devanciers s'intéressaient en première ligne aux manifestations contemporaines des civilisations du Nord ; et, qu'il s'agît pour eux d'européaniser la pensée allemande en la revêtant de clarté française, ou de susciter de fécondes émulations en exposant ce que l'Angleterre accomplissait dans le domaine des faits, c'est le présent surtout qui les attirait. Nos recherches, si attentives qu'elles s'efforcent d'être pour la vie actuelle, les phénomènes économiques et sociaux, les productions littéraires et artistiques d'hier et d'aujourd'hui, porteront tout autant sur l'évolution historique et le développement passé de sociétés qui ont depuis longtemps leur place dans la communauté européenne. Nous aurons, même avec ce programme moins ambitieux, la certitude de servir l'idée qui, malgré la différence des points de vue et des procédés, anima toutes les tentatives

de ce genre : abaisser, pour des curiosités mieux averties, un peu de cette muraille de Chine que l'ignorance laisse trop souvent subsister entre les nations. » — La *Revue* comprendra : 1° des articles originaux sur toutes les manifestations de la civilisation, histoire, littérature et art, philologie, philosophie et sociologie, pédagogie, etc. ; 2° « des notes et documents » où trouveront place des notes sur des points de détail, des publications de textes, etc. ; 3° Des « revues » annuelles et semestrielles, destinées à tenir le public au courant du mouvement d'idées contemporain, et où seront analysées et appréciées les principales publications dans tous les ordres de matières dont s'occupe la Revue ; 4° Une bibliographie mentionnant les livres nouvellement parus, avec une revue des Revues françaises et étrangères. La *Revue germanique* sera publiée en cinq livraisons annuelles paraissant en janvier, mars, mai, juillet, novembre, et formant un volume d'environ 640 pages in-8. La *Partie technique* du *Polybiblion* donnera régulièrement, dès le présent mois, les sommaires de ce nouveau périodique. — Abonnement : Un an, Paris, 14 fr. ; départements et étranger, 16 fr. Paris, chez Alcan, libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, VIe arrondissement).

— A l'occasion du cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, un groupe d'ecclésiastiques très distingués, MM. G. Longhaye, A. Brou, V. Delaporte, A. Hanrion, Ch. de la Porte, A. Gandon, ont publié, en une élégante brochure, un recueil de fort beaux vers : *A Marie Immaculée, 1854-1904* (Paris, Retaux, in-8 de 59 p., avec 2 fig.).

— *Le Manuel de prières et Choix de cantiques à l'usage des enfants*, de M. l'abbé Mourot (Paris, Haton, s. d., petit in-18 de 148 p.), en est à son deuxième mille. Il est précédé d'une lettre de Mgr l'évêque de Moulins qui approuve le projet de l'auteur de donner une nouvelle édition de son manuel, avec quelques adjonctions : « Votre opuscule ainsi complété, conclut Mgr de Moulins, rendra service non seulement aux fidèles, mais même à vos confrères dans le sacerdoce. »

— Depuis quelques années, nous avons pris l'habitude, à peu près à la même époque, de rappeler à nos lecteurs l'*Agenda agricole et viticole* de M. V. Vermorel. Celui de 1905 (20e année) vient de paraître (Villefranche du Rhône, bureau du *Progrès agricole et viticole* et Montpellier, Coulet, in-32 de 317 p., cartonné basane pleine. — Prix franco : 1 fr. 25). Chaque édition de ce précieux agenda donne quelques additions et des modifications utiles; aussi nous semble-t-il tout naturel de dire que cette publication est devenue aujourd'hui indispensable à tous ceux qui s'occupent à un degré quelconque d'agriculture, de viticulture et même simplement d'horticulture.

— On sait que les lettres de Saint-Simon ne sont pas en grand nombre. M. Hyrvoix de Landosle a eu la bonne fortune d'en trouver deux, des plus intéressantes et des plus étendues que l'on connaisse, aux archives du département des affaires étrangères, et il les a publiées, soigneusement annotées, avec deux autres de Fleury et de Dubois, dans le *Journal des débats* du 9 décembre 1904 (Supplément). Ces lettres, qui sont un véritable régal pour les amateurs du grand écrivain, datent de 1723 : c'est l'époque où il va se retirer de la Cour, et il en donne ici les raisons à M. de Fréjus, dans le langage qui lui est propre.

— Le beau drame de MM. Henri Lavedan et Lenôtre sur *Varennes* a rappelé l'attention sur l'évènement mémorable qui marque une si considérable étape dans la marche de la Révolution française. M. Armand Bourgeois a voulu, lui aussi, apporter son contingent à cette histoire en donnant

la Vérité sur l'arrestation de Louis XVI à Varennes, d'après des documents du temps (Paris, Bibliothèque de la critique, 1904, in-12 de 46 p.). Sans avoir la prétention de faire un récit complet, comme l'abbé Gabriel, M. Bimbenet, M. Victor Fournel, M. Lenôtre lui-même, il a publié un certain nombre de documents contemporains très importants, mais un peu tombés dans l'oubli, la déclaration du Roi aux commissaires nommés par l'Assemblée nationale, le récit de Drouet à la séance du 24 juin, l'article du *Journal général* racontant la rentrée du Roi à Paris. Tout en déplorant la faiblesse de Louis XVI, l'auteur rend hommage à la dignité de sa déclaration et le lave des insultes de Camille Desmoulins. Mais il rend hommage plus encore au courage de Marie-Antoinette et regrette, comme Mirabeau, que dans le ménage royal ce ne soit pas elle qui ait été l'homme.

— Avec le dernier n° de *l'Art décoratif*, nous est arrivé un fascicule de *l'Album d'art*, spécialement consacré à la parure et intitulé : *Le Bijou* (Paris, 24, rue Saint-Augustin, IIe arr., gr. in-8 de 24 p. de planches sans texte. — Prix : 1 fr.). On trouvera dans ce fascicule, en des photogravures très soignées, tout ce qui a constitué l'évolution de ces dernières années, l'alliance de l'usage et de la ligne, la rénovation des anciennes parures tombées en oubli, les gorgerins, les pendantifs, l'emploi de matières vulgaires ou dédaignés dont le joailler moderne sait tirer de merveilleux effets. Les artistes puiseront là des documents et des souvenirs et les amateurs ressentiront le plaisir des belles choses signées d'artistes connus.

— Dans la collection *les Célébrités d'aujourd'hui*, plusieurs fois signalée ici, M. Jules Bertaut vient de faire paraître une biographie sur *Marcel Prévost* (Paris, Sansot, 1904, in-16 de 39 p., avec un portrait, 2 compositions et un autographe. — Prix : 1 fr.).

— M. Albert Soubies publie chez Flammarion une nouvelle édition de son volume sur *les Directeurs de l'Académie de France à la villa Médicis* signalée par le *Polybiblion* ici-même (t. XCVII, p. 469), où l'on trouvera notamment un chapitre inédit consacré au nouveau directeur M. Carolus Durand.

— Donnons une mention à l'édition in-18 (VII-600 p., avec grav. — Prix : 2 fr. 50) du livre de Pierre l'Ermite : *L'Emprise*. Il y a juste un an, nous avons consacré à l'édition de luxe de ce roman (gr. in-8. — Prix : 5 fr.), un article auquel nous renvoyons nos lecteurs (*Polybiblion*, t. C, p. 6-7).

BRESSE. — Les *Notes de bibliographie sur l'histoire religieuse de la Révolution dans le département de l'Ain*, par M. l'abbé Charles Dementhon (Paris, A. Picard ; Lyon, Louis Brun, 1904, in-8 de 72 p.) seront utilement consultées non seulement par les ecclésiastiques, mais par ceux qu'intéresse l'histoire générale des quatre petites provinces (Bresse, Bugey, Dombes, Gex) dont est formé le département de l'Ain. Les renseignements qu'elles fournissent s'étendent aux diocèses voisins, et même tout chercheur trouvera à y prendre, ne fût-ce que les cotes officielles des Archives nationales, départementales ou communales. A cela joignez la nomenclature des travaux imprimés et des jugements sommaires sur les plus importants. On y trouve jusqu'à l'indication des sources principales de l'histoire révolutionnaire : là, on pourrait souhaiter quelques indications plus précises sur les recueils, si abondants en documents de première main, dont M. Aulard a entrepris et continue la publication. Tout cela, prétend l'auteur, n'est qu'une « causerie fraternelle. » Disons mieux : c'est un répertoire et un guide dont on doit féliciter à tous points de vue l'auteur, émule de son compatriote Gorini et par sa science et par l'impartialité de ses jugements.

Franche-Comté. — M. Maurice Piroutet a publié dans la *Revue archéologique*, puis fait tirer à part son *Étude sur les fibules préromaines des tumulus des environs de Salins* (Paris, Leroux, 1904, in-8 de 32 p., avec figures dans le texte). « Parmi nos gros tumulus hallstattiens, dit l'auteur, il faut distinguer les sépultures de deux groupes de populations, différents par le mode d'arrangement des corps dans les tombelles et surtout par les mobiliers funéraires. » Les deux groupes en question ont été qualifiés par M. Piroutet de « groupe des Moidons » et « groupe d'Alaise », du nom des deux localités jurassiennes aux environs desquelles ont été recueillies les fibules dont il donne ici, avec accompagnement de nombreuses figures, une description minutieuse qui intéressera tout particulièrement les fervents d'archéologie préhistorique.

— Dans la *Revue Mame* du 25 décembre dernier on trouve un article très intéressant sur les *Grottes de Baume-les-Messieurs*, dû à M. Léo Claretie. Nous ferons toutefois observer à l'auteur que ces grottes étaient explorées longtemps avant 1893 ; s'il avait ouvert simplement, entre autres ouvrages, le *Dictionnaire géographique et statistique des communes de la Franche-Comté* publié il y a cinquante ans passés par A. Rousset (*Jura*, t. I, p. 180), il aurait pu lire que « les grottes de Baume sont souvent visitées et méritent de l'être. » Ce qu'il eût convenu de dire, c'est qu'une société, en ces dernières années, s'est constituée pour l'exploitation de ces grottes et, par des aménagements bien compris, en a rendu commode l'exploration. Cette observation faite, il faut rendre justice à l'exactitude et au pittoresque de la description, éclairée des neuf phototypies.

— En dehors de la Franche-Comté, le jurisconsulte Claude-Joseph Perreciot est peu connu. Il fut quelqu'un cependant. Dans sa brochure : *Le Centenaire du Code civil et Perreciot* (Besançon, imp. Millot, 1904, in-8 de 19 p.), un ancien magistrat, M. E. Chalon, surpris de voir que Perreciot, à l'occasion des fêtes du centenaire du code civil, avait été complètement oublié, rappelle, de façon sommaire, mais précise, le rôle de cet initiateur. C'est du reste le sort de bien des personnalités à travers l'histoire. Un exemple, pour la Franche-Comté, que nul, à notre connaissance, n'a encore signalé : quand, il y a quelques années, on a élevé à Calais un monument aux « bourgeois » fâmeux qui, la corde au cou, portèrent au roi d'Angleterre les clefs de la ville, qui donc a pensé à rendre à l'illustre défenseur de Calais, à l'amiral comtois Jean de Vienne, l'hommage qui lui était dû ? Le « geste » dramatique mais obligé des « bourgeois » a suffi pour les immortaliser ; quant à l'amiral, cherchez-le sur le monument : sa grande figure n'y est pas. Lui aussi a été oublié. Telle est, parfois, la logique de l'histoire et celle de la postérité !

Languedoc. — Dans son *Coup d'œil sur le théâtre de Nîmes à la fin du* XVIII*e siècle (1769-1789)* (Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 36 p.), M. Paul Clauzel nous apporte quelques documents et détails nouveaux sur l'histoire de la littérature et de l'art dramatique. Son opuscule touche aux points suivants : I. Gavaudan (une famille d'artistes). II. Ordonnance concernant les acteurs et actrices (21 octobre 1769). III. Fabre d'Eglantine. IV. Chronique théâtrale de 1789.

Normandie. — La brochure que publie M. Léon de Vesly sous le titre : *Fouilles dans la forêt de Rouvray en 1903. Le Catelier et le Cimetière franc de Charleval* (*Eure*), (Rouen, Léon Gy, 1904, in-8 de 150 p., avec 12 fig.), nous fait voir, dans l'auteur, un auxiliaire consciencieux et bien informé de la science archéologique. Les fouilles qu'il a organisées dans la forêt de

Rouvray et au Catelier conserveront le souvenir de la topographie ancienne dans des terrains que vont bouleverser les travaux du chemin de fer. Les plans et dessins sont très intelligemment exécutés, les descriptions présentées avec la méthode qui convient dans ces opérations, les appréciations basées sur une connaissance exacte de l'histoire ancienne, du pays rouennais, et des découvertes récentes de l'érudition.

— Dans un travail intitulé : *La Cathédrale de Rouen avant l'incendie de 1200. La Tour Saint-Romain* (Rouen, imp. Lecerf fils, 1904, in-8 de 88 p., avec 5 planches. — Prix : 3 fr. 50), MM. Maurice Alline et l'abbé A. Loisel posent un problème dont la solution ne peut être obtenue dans l'état actuel des documents. La cathédrale de Rouen est-elle l'œuvre de l'école normande d'architecture, ou bien doit-elle son origine à des influences venues de l'Ile-de-France, ou de la Beauce ? La cathédrale de Chartres, en particulier, n'a-t-elle pas servi de modèle aux constructeurs de la tour Saint-Romain ? Il ne nous est pas possible de dire que le débat soit clos. Les faits, les documents cités par les auteurs, les observations pleines de sagacité qu'ils présentent, rendent vraisemblable la thèse de la filiation exclusivement normande, mais ne la mettent pas à l'abri d'un retour offensif des partisans de l'origine parisienne ou beauceronne. Ce que les auteurs semblent avoir démontré, c'est que l'incendie de 1200 avait respecté le gros œuvre de l'immeuble, que des raccords ont suffi pour le réparer. Ces raccords, MM. Alline et Loisel les ont retrouvés. Leur importante étude est originale en ce point, et la conclusion qu'elle impose au lecteur est que la tour Saint-Romain n'a pas été construite après le dernier quart du douzième siècle.

— Afin de restreindre autant que possible les ravages exercés par l'abus de l'alcool, le docteur René Le Clerc a récemment composé un opuscule sur *l'Hygiène sociale. Alcool et alcoolisme* (Saint-Lô, Le Tual, 1904, in-12 de 67 p. — Prix : 0 fr. 25). Ce résumé, très clair et méthodiquement présenté, des travaux des spécialistes, est à la fois une lecture intéressante et une bonne action. Puisse le langage de la raison et du bon sens qu'elle fait entendre, parvenir dans les milieux où se forme l'opinion et provoquer soit des mesures de prophylaxie soit la résolution de se corriger du vice si dégradant qui s'appelle l'ivrognerie.

ALSACE. — Nous avons annoncé en son temps la publication par l'administration de la *Revue d'Alsace*, de documents pour l'histoire de cette province. Deux volumes de ladite publication sont actuellement achevés et viennent de paraître : I. *Les Anciens règlements municipaux d'Ammerschwir (1561-1565)* avec notes et éclaircissements, par M. Ch. Hoffmann, (in-8 de 229 p. — Prix : 5 fr.). Les 86 premières pages donnent le texte original allemand, très curieux, de ces règlements ; le reste du volume contient les notes très substantielles et savamment discutées, comme on pouvait s'y attendre de la part du savant historien et juriste qu'est M. Ch. Hoffmann. Ces notes ou commentaires traitent successivement de la paroisse, du seigneur et de ses sujets ; du conseil, du tribunal et de leurs attributions, du commerce du vin dans le réputé vignoble d'Ammerschwir, enfin de la tribu noble et du régime des successions. L'ouvrage constitue donc une importante contribution à l'histoire du droit administratif, civil et judiciaire dans la province. — II. Le deuxième volume des *Documents* publiés par la *Revue d'Alsace* est le tome I du *Journal du Palais du Conseil souverain d'Alsace, par Val. Michel Antoine Holdt*, publié par M. Angel Ingold (in-8 de 171 p., avec portrait du conseiller Holdt. — Prix : 5 fr.). Rien de plus curieux que ce tableau des mœurs parlementaires et judiciaires au XVIIIe siècle, relaté par un témoin

[illegible] ce volume contient les faits qui se sont passés au Conseil souverain d'Alsace de 1717 à 1751. Ils n'intéressent pas seulement l'histoire [illegible] mais aussi celle de la province et même de la France. — Nous avons des publications qui seront faites par les soins de la *Revue d'Alsace*, sous le nom de la *Bibliothèque de la Revue d'Alsace* et portant [illegible] générale. Les volumes paraîtront par sous-[illegible] dont le montant peut être adressé à la rédaction de la Revue à Colmar (Alsace), place Neuve 8, et à Mantoche (Haute-Saône) ou aux libraires A. Picard et fils et Champion, à Paris. La *Bibliothèque* paraîtra tous les deux mois par fascicules de deux feuilles d'impression au moins, soit environ 80 pages par an. Le prix de la souscription est de 3 fr. 75 par an. Pour les abonnés de la *Revue d'Alsace* qui désirent aussi recevoir la *Bibliothèque*, le prix d'abonnement sera de 18 fr. au lieu de 14 fr. pour la Revue seule. On annonce pour paraître prochainement : *Histoire du protestantisme à Haguenau*, par M. le chanoine Wanner, et *Répertoire des bénéfices de la partie alsacienne du diocèse de Bâle*, publié par M. l'abbé Nehr.

Bruxelles. — Le premier volume du *Bruxelles-Journal* de M. G. Frédéric (Wolters, éditeur contemporain, 1904, in-12 de 244 p. — Prix : 2 fr. 50) amusera surtout les personnes qui connaissent Bruxelles. Il ne laissera pas d'intéresser aussi les autres. Des études très variées sont [illegible] et de bon ton. Nous y reviendrons quand aura paru le second volume, que l'auteur nous promet pour le mois de février 1905.

Espagne. — Le R. P. Gaudencio Martínez-Núñez a prononcé, le 21 novembre dernier, à Madrid-Chamberí, un éloquent discours historique à l'occasion du quatrième centenaire de la mort d'Isabelle la Catholique. Ce discours vient de paraître en brochure : *Gloria inmortal... de Isabel la Católica*, por el P. Gaudencio Martínez-Núñez. Madrid, Tabares, 1904, in-16 de 46 p. — Nous nous faisons un devoir de recommander la lecture à ceux qui aiment la sainte Espagne et l'histoire glorieuse de l'Espagne.

Italie. — Soixante-dix savants ont collaboré au recueil d'études historiques, philologiques et littéraires destiné à perpétuer le souvenir du mariage de M. Michele Scherillo avec Mlle Teresa Negri : *Da Tempi antichi a tempi moderni. Da Dante a Leopardi*. Milano, Ulrico Hoepli, 1904, in-8 de xxv-738 p., avec portrait, planches et fac-similés. La simple énumération de ces mémoires, au titre desquels figure le *Puits*, par Mme Giovan Lucia Pelizzari, est si longue que nous ne la donnerions pas si nous ne savions combien il est utile aux travailleurs de connaître la composition de semblables recueils où se rachètent des études que l'on ne songerait pas toujours à aller chercher : Umberto Pesenti : *Cinque frammenti*; — Girolamo Vitali : *Schizzi per il monumento dell'a. 245-4 di C.*; — Francesco Cimmino : *Il testo [illegible]*, — Alessandro Sepulcri : *Antiche tracce d'un verso volgare*; — Michele Menia : *Pantologia*, — Adolf Mussafia : *Ile ne Reinda*, — Vincenzo Crescini : *Postilla ad Ausiasio e Nicoletta*; — Nicola Zingarelli : *I Danni nel canzoniere di Boccaccio*; — Michele Barbi : *Un Trattato morale [illegible] di Bono Giamboni*; — Paget Toynbee : *Tavola prima* (Vita Nuova, § 9); — Warren William Vernon : *Contrasto in Dante*; — Francesco d'Ovidio : *Più forma*; — E. G. Parodi : *Perchè Dante lo condanna?* — Manfredi Porena : *Postille Dantesche*, — Luigi Rocca : *La Processione simbolica del canto XXI del Purgatorio*; — Enrico Sanfilippo : *Le Confessioni di Dante*; — Giuseppe Zincone : *La Vita attiva e la vita contemplativa in s. Tommaso e in Dante*; — Pasquale Papa : *Di un Casella fiorentino*; — Pio Rajna : *Cose [illegible] lettera di frate Ilario*; — Solone Ambrosoli : *Medaglie del Petrarca*, [illegible]

[illegible]

oculaire, souvent acteur. Ce volume contient les faits qui se sont passés au Conseil souverain d'Alsace de 1747 à 1764. Ils n'intéressent pas seulement l'histoire judiciaire, mais aussi l'histoire générale de la province et même de la France. — Désormais les publications qui seront faites par les soins de la *Revue d'Alsace*, constitueront la *Bibliothèque de la Revue d'Alsace* et porteront cette dénomination générale. Les volumes paraîtront par souscription dont le montant peut être adressé à la rédaction de la Revue à Colmar (Alsace), Place Neuve 8, et à Mantoche (Haute-Saône) ou aux libraires A. Picard et fils et Fischbacher, à Paris. La *Bibliothèque* paraîtra tous les deux mois par fascicules de deux feuilles d'impression au moins, soit environ 200 pages par an. Le prix de la souscription est de 3 fr. 75 par an. Pour les abonnés de la *Revue d'Alsace* qui désirent aussi recevoir la *Bibliothèque*, le prix d'abonnement sera de 16 fr. au lieu de 14 fr. pour la Revue seule. On annonce pour paraître prochainement : *Histoire du protestantisme à Hagnenau*, par M. le chanoine Hanauer, *et Registre des bénéficiers de la partie alsacienne de l'ancien diocèse de Bâle*, publié par M. l'abbé Nehr.

Belgique. — Le premier volume du *Bruxelles-Inconnu* de M. G. Freddy (Wavre, Librairie contemporaine, 1904, in-12 de 244 p. — Prix : 2 fr. 50) amusera surtout les personnes qui connaissent Bruxelles. Il ne laissera pourtant pas d'intéresser aussi les autres. Ces études très vécues sont écrites d'un style alerte et de bon ton. Nous y reviendrons quand aura paru le second volume, que l'auteur nous annonce pour le mois de février 1905.

Espagne. — Le R. P. Zacarias Martínez-Nuñez a prononcé, le 26 novembre dernier, à Médina-del-Campo, un éloquent discours historique, à l'occasion du quatrième centenaire de la mort d'Isabelle la Catholique. Ce discours vient de paraître en brochure (*Oración funebre... de Isabel la Católica*, por el P. Zacarias Martínez-Nuñez. Madrid, Tabarès, 1904, in-18 de 66 p.), et nous nous plaisons à en recommander la lecture à ceux qui aiment la saine littérature et l'histoire glorieuse de l'Espagne.

Italie. — Soixante-dix écrivains ont collaboré au recueil d'études historiques, philologiques et littéraires destiné à perpétuer le souvenir du mariage de M. Michele Scherillo avec Mlle Teresa Negri : *Dai Tempi antichi ai tempi moderni ; da Dante a Leopardi* (Milano, Ulrico Hoepli, 1904, in-8 de xv-782 p., avec portrait, planches et fac-similés). La simple énumération de ces mémoires, en tête desquels figure *le Puits*, par Mme Goyau (Lucie Félix-Faure), est si longue que nous ne la donnerions pas si nous ne savions combien il est utile aux travailleurs de connaître la composition de semblables recueils où se cachent des études que l'on ne songerait pas toujours à y aller chercher : Umberto Pestallozza : Οἰκία διπυργία ; — Girolamo Vitelli : *Scheda per il censimento dell' a. 243-4 di C.* ; — Francesco Cimmino : *Un Poeta lirico persiano* ; — Alessandro Sepulcri : *Antiche tracce d'un verbo volgare* ; — Clemente Merlo : *Etimologie* ; — Adolf Mussafia : *Ille nel* Gelindo ; — Vincenzo Crescini : *Postilla ad Aucasin et Nicolette* ; — Nicola Zingarelli : *Le Donne nel Girard de Roussillon* ; — Michele Barbi : *Un Trattato morale sconosciuto di Bono Giamboni* ; — Paget Toynbee : *Tisrin primo* (Vita Nuova, § 30) ; — Warren William Vernon : *Contrasti in Dante* ; — Francesco d'Ovidio : *Il piè fermo* ; — E. G. Parodi : *Perchè Dante lo condanna ?* — Manfredi Porena : *Postille Dantesche* ; — Luigi Rocca : *La Processione simbolica del canto XXIX del Purgatorio* ; — Enrico Sanoria : *Le Confessioni di Dante* ; — Giuseppe Zuccante : *La Vita attiva e la vita contemplativa in s. Tommaso e in Dante* ; — Pasquale Papa : *Di un Casella fiorentino* ; — Pio Rajna : *Qual fede meriti la lettera di frate Ilario* ; — Solone Ambrosoli : *Medaglie del Petrarca nel r.*

gabinetto numismatico di Brera in Milano ; — G. A. Cesareo : *La Carta d'Italia del Petrarca* ; — Isidoro del Lungo : *Il Papa soldano* (*Petrarca, sonetto CXXXVII*) ; — Enrico Zincone : *Spirto gentil* ; — G. Richieri : *Le Geografie metriche italiane del Trecento e del Quattrocento* ; — Vittorio Cian : *Una Sylloge ignota di lodi sacre* ; — Remigio Sabbadini : *Ugolino Pisani* ; — Guido Mazzoni : *Su Giovanni Antonio Romanello* ; — Antonio Medin : *Il Canzoniere di Antonio Grifo* ; — Augusto Serena : *Attorno a Giovanni Aurelio Augurello* ; — Fedele Romani : *Noterella sull' uso della camicia nel medioevo* ; — G. B. Marchesi : *Mode e costumanze femminili del Quattrocento* ; — G. L. Passerini : *Da una Raccoltina di segreti ms. del secolo XVI* ; — Francesco Brandileone : *Per la storia dei riti nuziali in Italia* ; — Charles Dejob : *Les Peintres dans la littérature italienne d'imagination, durant la période classique* ; — Giuseppe Lisio : *Rivista ariostesca* ; *Autografi ariosteschi* ; — F. Pintor : *Una Commedia politica per la restaurazione medicea del 1512* ; — Francesco Flamini : *Di un' ignota imitazione cinquecentista della Commedia di Dante* ; — Vittorio Rossi : *Noterelle d'erudizione spicciola* ; — Francesco Toffano : *Un Secentista plagiario dell' Aretino* ; — Ermenegildo Pistelli : *Uno Scolopio galileiano* ; — Leandro Biadene : *L'Ercolana* ; — Attilio de Marchi : *La Storia romana in una Storia d'Italia inedita di Alessandro Verri* ; — Léon-G. Pélissier : *La Tendre Maltram* ; — Nicola Scarano : *Il Saul e la sua fonte biblica* ; — Serafino Ricci : *Il Parini e le belle arti* ; — Emilio Bertana : *Un Altro Arcade younghista* ; — Enrico Filippini : *Il Primo Amore ferroniano secondo l'autografo* ; — Attilio Butti : *Una Lettera di Vincenzo Cresco al Vicerè Eugenio* ; — Flaminio Pellegrini : *L'Ode di Vincenzo Monti per nozze illustri veronesi* ; — Alessandro d'Ancona : *Gino Capponi e Pietro Giordani* ; — Felice Tocco : *Il Carattere della filosofia leopardiana* ; — M. Schipa : *Una Lettera della Guacci* ; — S. Friedmann : *La Fonte di una lirica di Heine* ; — Francesco Novati : *Freschi storici del trecento ; il capellone degli Spagnuoli in S. Maria Novella* ; — Giovanni Oberziner : *Antichi Rapporti fra la chiesa di Trento e le chiese di Milano e Aquileja* ; — Gaetano Capasso : *Turchi ?* — G. Bognetti : *Nascite sovrane in Milano, 1775-1850* ; — G. A. Venturi : *Una Lettera di Alberto Cavalletto* ; — Vincenzo Simoncelli : *Un Episodio del brigantaggio nel mezzogiorno* ; — G. Jandelli : *Dell' emozione estetica* ; — Filippo Masci : *Religione e matrimonio nello stato socialista* ; — Guido della Valle : *La Dualità fondamentale* ; — Orazio Bacci : *Dei Generi especialmente de' letteratti* ; — Gino Francesco Gobbi : *Il Credo ultimo dei uno degli ultimi romantici* ; — Eugène Landry : *Endecasillabo e Alexandrin* ; — Gabriele Grasso : *Leggenda australiana sull' origine delle Pajadi* ; — Alfred Pichon : *L'Abbaye de Saint-Guénolé* ; — Manfredo Vanni : *Un Bruscello nelle Maremme toscane* ; — V. Inama : *I Vecchi ritratti di famiglia.*

Suède. — C'est de la célèbre, quoique petite ville universitaire d'Upsala que nous viennent les six brochures dont nous avons à parler ; elles ont pour auteurs non seulement des membres du corps enseignant, mais encore des étudiants du séminaire historique qui ont dédié à l'illustre historien C. G. Malmstrœm, ancien professeur à l'Université, devenu directeur des archives de l'État, quatorze des quinze articles qui composent les *Bidrag till Sverges medeltids-historia* (Contributions à l'histoire de Suède au moyen âge. Upsala, Almqvist et Wiksell, 1902, in-8). Ce recueil, se rattachant le mieux à l'histoire universelle, a un intérêt spécial pour les érudits français et notamment pour les lecteurs du *Polybiblion* ; car treize de ses quinze notices ont trait aux relations de la Suède avec l'Église et surtout avec la Papauté. Il ne faut pas s'en étonner : ce sont en grande partie les documents ecclésiastiques qui éclairent le moyen âge suédois. Le professeur Harald Hjærne, qui a écrit la dédicace, traite des *Influences ecclésiastiques dans l'ancien droit public de la Suède* (10 p.) ; — S. Samuelsson, de *la Date du bref*

pontifical concernant la légation de Nicolas d'Albano (12 p.), date qu'il place au 28 novembre 1154 ; — G. Hazelius, de *la Lettre de Sverker Karlsson sur l'immunité des biens de l'Église* (7 p.). — Viennent ensuite : *Innocent III et les luttes intestines de la Suède*, par R. Edgren (10 p.) ; — *L'Occasion du voyage à Rome de l'évêque Bengt de Skara, en 1220-1221*, par S. Ambrosiani (7 p.) ; — *Grégoire IX et la Suède*, par A. Falk (12 p.) ; — *Légation en Suède de Guillaume de Sabine avant l'assemblée de Skeninge*, par L.-M. Bååth (10 p.) ; — *Dates erronées de quelques brefs pontificaux dans le « Diplomutarium » suédois*, par H. Brulin (12 p.) ; — *La Translation du siège métropolitain de l'ancienne à la nouvelle Upsala*, par O. Jansse (12 p.); — *Trouvaille d'un nouveau statut synodal suédois*, par C. Grœnblad (22 p.) ; — *Boniface VIII et la Suède*, par T. Hœjer (19 p.) ; — *Lutte pour le siège épiscopal de Strængnæs pendant le Grand Schisme*, par A. Lindblom (28 p.), un des rares auteurs qui aient utilisé et même publié des pièces inédites ; — *Nicolas Ragvaldsson et le Concile de Bâle*, par V. Sœderberg (37 p.) qui a édité et commenté un acte de l'évêque Knut et du chapitre de la cathédrale de Linkœping (11 septembre 1434). — On doit à C. M. Kjellberg une notice sur *le Plus Ancien Titre du roi de Suède* (21 p.) et à B. Gezelius l'examen critique (18 p.) *Du plus Ancien Diplôme d'un roi de Suède qui soit daté* (1191).

— Voici les sujets des cinq autres brochures : *Upsala Universitets Konstsamlingar, 1898* (Upsala, 1902, Edv. Berling, gr. in-8 de III-101 p.), catalogue des collections artistiques de l'Université d'Upsala, que leur *préfet* ou conservateur, Carl-Rupert Nyblom, professeur d'esthétique et l'un des dix-huit de l'Académie suédoise passe en revue, en suivant l'ordre alphabétique des noms d'artistes : outre 507 numéros (peintures à l'huile, pastels, aquarelles, miniatures, bronzes, marbres, plâtres, entre autres 24 portraits en médaillon par l'éminent sculpteur Sergel), il y a une belle armoire, remplie d'objets d'art, sculptée en 1625 par Melchior Baumgarten, offerte en 1632 par la ville d'Augsbourg à Gustave-Adolphe et donnée à l'Université en 1694 par Charles XI. — Il a paru deux nouveaux fascicules de *Uppsala Universitets Matrikel* (J. Lundstrœm, 1902, II et III, ann. 1632-1665, p. 61-188), édités par Aksel Andersson et contenant l'énumération des étudiants inscrits année par année ; malgré sa sécheresse, ce catalogue fournira d'utiles matériaux pour l'histoire de l'Université ; on y trouve, par exemple, les débuts d'hommes qui parvinrent à de hauts postes ou à une grande célébrité. C'est en février 1648 qu'y fut inscrit, avec son frère Paul, Olof Rudbeck l'Ancien, dont le rectorat s'étendit du 12 décembre 1661 au 11 décembre 1662 (non pas 1663, comme il est dit dans le *Nordisk Familjebok*). — A l'occasion du 200e anniversaire de la mort de ce savant, le bibliothécaire Claes Annerstedt a prononcé un discours (*Till Olof Rudbecks Minne*. Upsala, 1902, Edv. Berling, gr. in-8 de 28 p.), contenant un rapide, mais éloquent exposé de la vie mouvementée et des œuvres colossales du grand polymathe, dont les victoires des Gustaves et des Charles avaient exalté le patriotisme au point de lui faire regarder la Scandinavie comme la fameuse Atlantide et le berceau de toute civilisation. — C'est une question fort débattue entre les savants des deux rives du golfe de Bothnie, que traite K.-B. Wiklund, sous le titre de : *Quand les Suèdois s'établirent-ils en Finlande ?* (*Når kommo Svenskarne till Finland ?* Upsala, 1901, Almqvist et Wiksell, in-8 de 36 p.). S'appuyant sur des trouvailles préhistoriques et des recherches de linguistique, il soutient, contre le docte professeur à l'Université de Helsingfors, E.-N. Setælæ, qu'ils étaient de temps immémorial dans la contrée du sud-ouest ; mais les matériaux sont trop rares et trop contestables pour fournir des preuves décisives. — Dans une étude critique *Sur la question du Kalevala* (*I Kalevalafrågan*, Upsala, 1902, Wretman, in-18 de 52 p.) le même érudit,

répondant à un article de l'éminent démomathe finnois, K. Krohn, démontre que l'admirable recueil de rhapsodies karéliennes n'est pas une épopée populaire remontant aux temps païens, mais une consciencieuse compilation du Dr E. Lœnnrot, dont les épisodes ont été habilement reliés entre eux grâce à de sobres additions et à de légères modifications. Il indique en outre une manière assez différente d'agencer les mêmes matériaux et de constituer avec eux une autre épopée sous le titre : *De Pæivæla* (le Pays du Soleil).

ÉTATS-UNIS. — Poursuivant la précieuse série de ses bibliographies sur des questions d'un grand intérêt pour les États-Unis, ou sur des questions d'actualité, la Bibliothèque du Congrès de Washington a publié en 1904 un certain nombre de fascicules soigneusement rédigés sous la direction du conservateur de sa section bibliographique, M. A. P. C. Griffin. De ces listes bibliographiques, d'un intérêt indéniable, classées dans l'ordre chronologique de publication des ouvrages cités, deux sont d'ordre spécialement national; l'une, — analogue à celle que nous avons signalée en son temps sur les Chinois aux États-Unis, — énumère les ouvrages relatifs à l'immigration et à la colonisation allemandes dans la grande république du Nord-Amérique (*A List of Works relating to the Germans in the United States*, compiled under the direction of A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 dé 39 p.); l'autre traite de l'élection directe des sénateurs par le peuple; elle est suivie d'un appendice contenant une collection de textes originaux relatifs à l'élection des sénateurs, telle que la régla la Convention fédérale de 1787 (*List of References on the popular Election of Senators*, with Appendix : Debates on the Election of Senators in the Federal Convention of 1787. Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 39 p.). — D'autres bibliographies, d'un intérêt vraiment international, se rapportant à la reconnaissance des nouveaux États en droit international et dans la pratique (*List of References on Recognition in international Law and Pratice.* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 18 p.), à la représentation proportionnelle (*A List of Books, — with References to Periodicals, — relating to Proportional Representation.* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 30 p.), au budget des pays étrangers (*Select List of References on the Budget of foreign Countries* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 19 p.), enfin au régime douanier anglais et à la réforme projetée par M. Chamberlain (*Select List of References on the British Tariff Movement Chamberlain's Plan*). Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 37 p.). Ce dernier fascicule est, comme celui qui traite de la représentation proportionnelle, terminé par un index alphabétique des noms d'auteurs. Bien que spécialement destinées aux travailleurs américains, qui sont assurés de trouver à la Bibliothèque du Congrès les ouvrages énumérés dans chacune d'elles, ces différentes Bibliographies méritent, comme les précédentes, d'être favorablement accueillies par les travailleurs de tous les pays : ils y trouveront en quelques minutes des éléments d'information qu'eux-mêmes auraient probablement mis de longues heures à réunir, et à réunir moins complètement.

JAPON. — La civilisation japonaise présente avec la nôtre de curieuses analogies. Comme en Europe, il s'est produit dans l'empire du Soleil-Levant une féodalité, une noblesse, un blason. C'est un fait que le grand public connait, au moins vaguement. Mais, à part quelques spécialistes, personne ne saurait, chez nous, déterminer les ressemblances et les différences qui rapprochent et séparent, dans leurs principes et leur développement, les institutions nobiliaires nippones de leurs analogues d'Occident.

Bien des gens sauront gré à M. de Mazières-Mauléon d'avoir retracé en quelques pages, publiées dans la *Revue héraldique, historique et nobiliaire*, le 25 juin 1904 (tiré à part. Paris, Bibl. de la Revue héraldique, 1904, in-8 de 19 p.), les traits principaux de *l'Héraldique japonaise*. Les armoiries japonaises consistent essentiellement en un « mon » correspondant à notre écu, et, comme lui, décoré de figures conventionnelles. De même que l'art tout entier, la décoration héraldique diffère sensiblement au Japon de ce qu'elle est chez nous. Aussi est-il inopportun de vouloir, comme l'a fait l'auteur, imposer au blason japonais la langue spéciale créée pour notre blason occidental.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Études bibliques. Le Livre d'Isaïe*, trad. critique avec notes et commentaires, par le P. A. Condamin (gr. in-8, Lecoffre). — *Études bibliques. Études sur les religions sémitiques*, par le P. M.-J. Lagrange (gr. in-8, Lecoffre). — *Autour de la Bible*, par Mgr J. Vaughan ; trad. de l'anglais par l'abbé J. Riché (in-18, Bloud). — *Studies in biblical law*, by H. M. Wiener (in-8 cart, London, Nutt). — *Le Système des poids, mesures et monnaies des Israélites d'après la Bible*, par B.-P. Moors (gr. in-8, Hermann). — *Les Juifs avant le Messie*, par A. Paulus (*Science et Religion*) (3 vol. in-12, Bloud). — *L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique*, par le P. T. Calmes (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Études sur les Évangiles*, par le P. V. Rose (gr. in-8, Welter). — *Épîtres de saint Paul*; trad. et commentaire, par A. Lemonnyer. Première partie. *Lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains* (gr. in-16, Bloud). — *Probleme des Apostolischen Zeitalters*, von E. von Dobschütz (gr. in-8, Leipzig, Hinrich). — *Les Juifs devant l'Église et l'histoire*, par le R. P. Constant (in-8, Savaête). — *Liturgia divini officii juxta novissima S. Sedis decreta*, sac. doct. Æ. Ferrais (in-12, Veronae, Cinquetti). — *La Messa nella sua storia e nei suoi simboli*, da il P. G. Semeria (in-18, Roma, Pustet). — *Repertorium hymnologicum. Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes, en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours*, par le chanoine U. Chevalier. T. III (in-8, A. Picard et fils). — *La Divinité de Jésus-Christ, conférences*, par D. Vieillard-Lacharme (in-18, Lecoffre). — *La Sainte Trinité et les Doctrines antitrinitaires*, par l'abbé H. Couget (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud). — *Les Sources de la croyance en Dieu*, par A.-D. Sertillanges (in-8, Perrin). — *Nuova Esposizione dei criteri teologici*, lavoro scientifico di C. Salvatore di Bartilo (in-8, Roma, Pustet). — *Newman. Le Développement du dogme chrétien*, par H. Bremond (in-16, Bloud). — *Pourquoi les dogmes ne meurent pas*, par G. Sortais (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *La Doctrine de l'Eucharistie chez les scolastiques*, par le chanoine J.-A. Chollet (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *De Judicio sacramentali. De Natura peccati*, auctore J. B. Pighi (in-18, Veronae, Cinquetti). — *Theologia moralis universa*, auctore R. P. Timotheus a Podio-Luperio (3 vol. in-18, Beauchesne). — *Le Bon sens en face du dogme et de la morale*, par P. Martel (in-12, Société nouvelle de libr. et d'édit.). — *Nos Raisons d'être catholiques*, par le P. D. Lodiel (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève et docteur de l'Église*. T. XIII. *Lettres*. Vol. III (gr. in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *Lettres de direction*, de Mgr d'Hulst, publiées par A. Baudrillart (in-8, Poussielgue). — *Œuvres choisies, sermons, prônes et instructions*, par Mgr Billard. T. III (in-8, Amat). — *Les Fondements intellectuels de la foi chrétienne*, par l'abbé de Broglie (in-18, Bloud). — *Bossuet apologiste et apôtre de la Croix*, par le R. P. Bernard (in-18, Bloud). — *Les Sacrements. Instructions d'apologétique*, par L. Désers (in-18, Poussielgue). — *Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, par le R. P. F. Bourgoing; 32e édit. revue par le P. Ingold. I. *De l'Avent à la Passion* (petit in-18, Téqui). — *De la peur de Dieu. Petit Traité à l'usage des*

âmes timorées, par l'abbé J. Cellier (in-18, Poussielgue). — *La Sainte Vierge*, par R.-M. de la Broise (*Les Saints*) (in-12, Lecoffre). — *Je suis l'Immaculée Conception, études et contemplations*, par M.-M.-J. Clavé (in-8, Casterman). — *Ma Vie avec Jésus. Méditations à l'usage des enfants qui ont fait leur première communion*, par J. M. J. (petit in-18, Poussielgue). — *Instructions aux enfants de Marie et aux personnes pieuses*, par l'abbé Édelin (in-18, Haton).— *Les Péchés capitaux en histoires*, par J.-M. A. (gr. in-8, Abbeville, Paillart). — *Le Cœur et ses richesses*. VII. *La Flamme de l'apostolat*, par l'abbé L. Lenfant (in-16 carré, Poussielgue). — *La Bonté. Son prix ; ses caractères ; ses sources ; ses contrefaçons*, par J. Guibert (in-32, Poussielgue). — *Lettre à un jeune bachelier sur la virilité chrétienne du caractère*, par L. Désers (in-18, Poussielgue). — *Le Soir de la vie*, par P.-C. Laurent (in-18, Haton). — *L'Athéisme réfuté par les grands penseurs et les hommes de science*, par E. Ménage (in-18, Letheilleux). — *Monothéisme, hénothéisme, polythéisme*, par l'abbé de Broglie (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud). — *Le Surnaturel*, par l'abbé de Broglie (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud).—*Introduction à l'étude de la théologie protestante avec Index bibliographique*, par L. Émery (in-8, Lausanne, Rouge ; Paris, Fischbacher). — *Le Bouddha. Sa vie ; sa doctrine ; sa communauté*, par H. Oldenberg; trad. de l'allemand par A. Foucher, 2e éd. (in-8, Alcan). — *La Famille celtique. Étude de droit comparée*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-18, Bouillon). — *Cuestiones canónicas*, por E. Reig y Casanova (gr. in-8, Toledo, imp. Rodriguez). — *De Canonica cleri saecularis obedientia*, auctore F. Claeys Bouuaert (in-8, Lovanii, Van Linthout). — *Le Mariage civil*, par R. Lemaire (petit in-8, édit. des « Questions actuelles)».—*Le Code du travail annoté*, par L. André et L. Guibourg (in-18, Pichon et Durand-Auzias). — *Manuel pratique des accidents du travail et de l'assurance-accidents*, par P. Page, (in-18, Pichon et Durand-Auzias).— *Traité théorique et pratique du contentieux des transferts d'actions et d'obligations nominatives*, par J. Bezard-Falgas (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales*, par F. Picavet (gr. in-8, Alcan). — *Leçons de philosophie préparatoires aux baccalauréats classique et moderne*, par A. Bernard. T. II. *Logique. Morale. Métaphysique* (in-8, Amat). — *Cours de philosophie. Psychologie*, par le P. A. Castelein (gr. in-8, Bruxelles, Dewit). — *La Philosophie naturelle intégrale et les rudiments des sciences exactes*, par le Dr A. Rist. 1re partie (gr. in-8, Hermann). — *Lettres à Alexis. Histoire sentimentale d'une pensée*, par M. Golberg (in-18, Éditions de « La Plume. » Bibliothèque du Parthénon). — *La Vie et l'être vivant*, par R. Schlincker (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Les Conflits de la science et des idées modernes*, par le Dr X*** (in-18, Perrin). — *Choix d'œuvres en prose* (*Dialogues et pensées*), par G. Léopardi ; trad. de l'italien, par M. Turiello (in-18, Perrin). — *Cours de philosophie morale*, par le P. A. Castelein (gr. in-8, Bruxelles, Dewit). — *La Morale scientifique. Essai sur les applications morales des sciences sociologiques*, par A. Bayet (in-16, Alcan). — *Philosophie morale et religieuse. Art et voyage*, par J.-J. Clamageran (in-12, Alcan). — *Les Grands Philosophes. J.-G. Fichte*, par E. Beurlier (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Les Grands Philosophes. Herbert Spencer*, par E. Thouverez (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *L'Avenir de nos filles*, par G. Réval (in-18, Hatier). — *Conseils pédagogiques pour l'enseignement primaire catholique*, par Une ancienne normalienne (in-18, Beauchesne). — *Enseignement et Démocratie*, par A. Croiset, E. Devinat, J. Boitel, A. Millerand, G. Lanson, P. Appell, C. Seignobos et C.-V. Langlois (in-8, cart., Alcan). — *La Famille ouvrière*, par H. Cetty (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *La Maison sociale*, par L. Dausset (petit in-16, Fontemoing). — *La Protection légale des travailleurs* (in-18, Alcan). — *Solidarisme et Libéralisme*, par C. Bouglé (in-18, Cornély). — *Le Socialisme libéral ou Morcellisme*, par C. Sabatier (in-8, Giard et Brière). — *Un Catho-*

lique peut-il être socialiste ? par l'abbé Gayraud (in-16, Bloud). — *Les Socialistes allemands*, par H. Cetty (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Les Richesses du Canada*, par E.-J.-P. Buron (in-8, Guilmoto). — *Histoire naturelle de la France*. 14e partie. *Araignées* (*araignées, chernètes, scorpions, opillions*), par L. Planet (in-18, les fils d'Émile Deyrolle). — *L'Abeille domestique. Son élevage et ses produits*, par L. Iches (in-18, Garnier). — *Les Médecins dans l'histoire de la Révolution*, par le Dr Miquel-Dalton (in-8, Société française d'imp. et de lib.). — *La Puériculture*, par le Dr A. Pinard (in-12, cart., Colin). — *La Neurasthénie, mal social*, par le Dr Angelvin (in-12, Cornély). — *Cours élémentaire de physique*, par E. Branly (in-18 cart., Poussielgue). — *L'Éther, principe universel des forces*, par A. Marx, mémoires résumés par C. Benoît (gr. in-8, Gautier-Villars). — *Du Laboratoire à l'usine*, par L. Houllevigne (in-18, Colin). — *Manuel de l'électricien. Traité pratique des machines dynamo électriques*, par A. Soulier (in-18, Garnier). — *Les Turbines à vapeur*, par G. Hart (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Alimentation rationnelle des animaux domestiques*, par R. Gouin (in-18, Baillière). — *Introduction à la théorie des fonctions d'une variable*, par J. Tannery. T. I (gr. in-8, Hermann). — *L'Art nouveau en tactique*, par le général H. Bonnal (in-8, Chapelot). — *Apollo. Histoire générale des arts plastiques*, par S. Reinach (in-16 cart., Hachette). — *Le Musée de la Comédie-Française, 1680-1905*, par E. Dacier (in-4, Lib. de l'Art ancien et moderne). — *L'Œuvre d'art et l'Évolution*, par E. Marguery (in-16, Alcan). — *Enquête de la presse. L'Art populaire*, par G. Hue (in-18, Société française d'impr. et de librairie). — *L'Au-delà des grammaires*, par P. Lebesgue (in-18, Sansot). — *Nouveaux Essais de philologie française*, par A. Thomas (petit in-8, Bouillon). — *Los Problemas fnndamentales de la filologia comparada*, por el Dr A.-A. Ruibal (2 vol. in-8, Madrid, Fernando Fé ; Paris, Hachette). — *Œuvres de P. Harel. Heures lointaines. Aux champs. Voix de la glèbe. Poèmes inédits* (in-8, Plon-Nourrit). — *La Belle Matinée*, par G. Ferrières (in-18, Lemerre). — *Au Pays de la Sologne*, par P. Besnard (in-18, Cornély). — *La Nef*, par É. Bourges (in-18, Stock). — *L'Ombre des pins*, par G. Nigond (in-18, Stock). — *Le Poème du travail et du rêve*, par A. Prouvost (in-18, Lille, édition du Beffroi). — *Le Mystère de la Passion en France du* XVIe *au* XVIe *siècle. Étude sur les sources et le classement des mystères de la Passion, accompagnée de textes inédits*, par E. Roy (2 vol. in-8, Dijon, Damidot ; Nourry ; et Paris, Champion). — *Études dramatiques*. T. II. *Sœur Louise* ; *La Reine noire* ; *Le Duc Satan*, par A. Mony (in-18, Plon-Nourrit). — *Théâtre en instance*, par A. Erny (in-18, Daragon). — *Vies intimes*, par H. Bordeaux (in-18, Fontemoing). — *La Fugitive*, par J.-H. Rosny (in-18, Fontemoing). — *Épée brisée*, par L. Barracand (in-18, Plon-Nourrit). — *La Rose du Bocage*, par F. Casale (in-18, Plon-Nourrit). — *Cloclo*, par Gyp (in-12, Flammarion). — *La Marraine de Peau d'Ane*, par G. Franay, in-12 cart., Colin). — *Vendée !* par C. Foley (in-12, Mame). — *Le Choix de Susanne*, par Mme A. Duhamel [A. Rogron] (in-18, Bloud). — *La Tour du cardinal*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *La Gorge d'enfer*, par S. de Saint-Loup (in-18, Haton). — *Soldat de César et soldat du Christ*, par l'abbé J.-B. Gay (gr. in-8, Haton). — *La Sœur aînée*, par F. de Nocé (in-18, Haton). — *Le Fils de Stenio Morelli*, par E. Coz (in-12, Abbeville, Paillart). — *Lis et scabieuse*, par M. La Bruyère (in-12, Hatier). — *Vers l'aube*, par A. Besson (in-18, Lille, Société Saint-Augustin). — *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, publiée par Mme Bertrand (in-18, « Mercure de France »). — *Sainte-Beuve*. T. I. *Son esprit, ses idées*. T. II. *Ses mœurs*, par L. Séché (2 vol. in-18. « Mercure de France »). — *Études sur Sainte-Beuve*, par G. Michaut (in-18, Fontemoing). — *Le Livre d'amour de Sainte-Beuve, documents inédits*, par G. Michaut (in-16, Fontemoing). — *Le Rêve d'un siècle*, par J. Baruzi (in-18 Calmann-Lévy). — *Romanciers et viveurs du* XIXe *siècle*, par P. Audebrand

(in-18, Calmann-Lévy). — *Variétés littéraires*, par F. Brunetière (in-18, Calmann-Lévy). — *Choses vues, choses ressenties*, par M. de Chansac (in-18, Émile Paul). — *The complete Poetical works of Shelley*; edited with textual notes, by T. Hutchinson (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Histoire des littératures. Littérature espagnole*, par J. Fitzmaurice-Kelly ; trad. de H.-D. Davray (in-18, Colin). — *Par monts et par vaux*, par J. Vaudon (in-8, Bloud). — *Ici et là*, par M. de Chansac (in-18, Émile Paul). — *Sur les grandes routes de Russie*, par P. Labbé (in-18 cart., Doin). — *Souvenirs d'Orient. Terre Sainte et Palestine. Harmonies historiques et topographiques de la Palestine avec les mystères et les prodiges de la vie du Christ*, par le chanoine Bessède (in-18, Paris et Lille, Desclée et de Brouver, Société Saint-Augustin). — *Voyage au Yunnan*, par G. Courtellemont (in-18, Plon-Nourrit). — *L'Ouest africain et les Missions catholiques. Congo et Oubanghi*, par G. Renouard (gr. in-8, Oudin). — *Les Annales* de Tacite, trad. par L. Loiseau (in-18, Garnier). — *L'Italie antique (origines et croyances)*, par A. Lefebvre (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Histoire universelle. Les Croisades (de 1096 à 1327 après J.-C.)*, par M. Fontane (in-8, Lemerre). — *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 8e partie. *La Coalition, les traités de 1815. (1812-1815)* (in-8, Plon-Nourrit).— *Pages d'histoire de l'Église*, par l'abbé H. Mathieu (3 vol. in-12, Bloud). — *Les Templiers (1118-1312)*, par A. Rastoul (*Science et Religion*) (in-12, Bloud).— *Ernest Lelièvre et les Fondations des Petites Sœurs des pauvres, 1826-1889*, par Mgr Baunard (in-18, Poussielgue). — *Tertullien*, par J. Turmel (in-18, Bloud). — *Saint Irénée*, par Dufourcq (in-16, Bloud). — *Le Patriarche saint Benoît*, par le R. P. Dom A. L'Huillier (in-8, Retaux). — *Saint Jean Damascène*, par V. Ermoni (in-16. Bloud). — *Saint Bernard*, par E. Vacandard (in-18, Bloud). — *Les Grands Hommes de l'Église au* XIXe *siècle*. IX. *Le Cardinal Manning*, par V. de Marolles (in-18, Béduchaud). — *Saintes pour jeunes filles*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Poussielgue). — *Vie populaire de Pie IX*, par le R. P. Limbour, revue par H. Delassus (in-18, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer).— *Un Curé plébéien au* XIIe *siècle. Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne (1192-1202), prédicateur de la IVe croisade*, par A. Charasson (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Chronique de Jean Le Bel*, publiée pour la Société de l'histoire de France par J. Viard et E. Déprez (in-8, Laurens). — *La Conversion de Henri IV. Saint Denis et Rome, 1593-1595*, par Y. de la Brière (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Souvenirs sur Madame de Maintenon*, publiés par le comte d'Haussonville et G. Hanotaux. III. *Madame de Maintenon à Saint-Cyr. Dernières lettres à Madame de Caylus* (in-8, Calmann-Lévy). — *La Constitution civile du clergé et la Persécution religieuse pendant la Révolution*, par l'abbé H. Mailfait (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du conseil exécutif provisoire*, publié par F.-A. Aulard. T. XVI, (gr. in-8, Impr. nationale, Leroux). — *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale* T. V (*17 fructidor an II-30 ventose an III*), publiés et annotés par J. Guillaume (gr. in-8, Leroux). — *Voyages de Miss Berry 1782-1836*, trad. par la duchesse de Broglie (in-8, Roblot). — *Armand Marquiset, 1797-1859. A travers ma vie*. Souvenirs classés et annotés, par le comte Marquiset (in-8, Champion). — *Journal de la captivité de la duchesse de Berry, à Blaye (1832-1833)*, par le lieutenant F. Petitpierre, publié par G. Price (F.-G. Petitpierre) (in-18, Émile-Paul). — *Histoire de la France contemporaine (1871-1900)*, par G. Hanotaux. II. *La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. L'Échec de la monarchie* (in-8, Combet). — *Le Ministère pastoral de Jean-Jacques Olier, curé de Saint-Sulpice, 1642-1652*, publié par G. Letourneau (in-18, Lecoffre). — *Les Seize Carmélites de Compiègne*, par V. Pierre (*Les Saints*) (in-12, Lecoffre). — *L'Immaculée Conception et*

l'Église de Paris. (Études historiques), par H. Lesêtre (in-18, Lethielleux). — *La Société au* XVIII*e siècle. Les Rupelmonde à Versailles (1685-1784)*, par le comte C. de Villermont (in-18, Perrin). — *Carnets d'une demoiselle de Saint-Denis*, publiés par L.-X. de Ricard. *Histoire mondaine du second Empire. En attendant l'Impératrice... (1852-1853)* (in-18, Librairie universelle). — *La Société française sous la troisième République, d'après les romanciers contemporains*, par M.-A. Leblond (in-8, Alcan). — *La Légion germanique (1792-1793)*, par A. Chuquet (in-8, Chapelot). — *Les Allemands sous les aigles françaises. Essai sur les troupes de la Confédération du Rhin, 1806-1815*, par le commandant Sauzey. II. *Le Contingent badois* (in-8, Chapelot). — *Lettres inédites de Choderlos de Laclos*, publiées par L. de Chauvigny (in-18, « Mercure de France »). — *Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution. Ses lettres (1793-1796)*, recueillies et publiées par E. Joliclerc, avec Introduction et notes par F. Funck-Brentano (in-18, Perrin). — *Le Général Ordonneau (1770-1855)*, par A. Terrade et H. Allorge (in-8, Émile Paul). — *Adam de Craponne et son canal*, par J.-B. Bertin et V. Audier (in-8, Champion). — *La Tunisie au début du* XX*e siècle* (gr. in-8, F.-R. de Rudeval). — *La Laïcisation des hôpitaux. Appel à tous les amis des pauvres* (in-8, Oudin). — *La Rupture avec le Vatican*, par F. Dubief (in-18, Cornély). — *Des Censures qui atteignent la liquidation des biens ecclésiastiques et des congrégations religieuses*, par Dom P. Bastien (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Religion et Patrie*, par l'abbé J. Recordon (in-12, Abbeville, Paillart). — *Le Christianisme de l'avenir. Les Perspectives du* XX*e siècle*, par H. Faber ; trad. par J. Jacques (in-12, Fischbacher). — *Le Bénitier d'argent*, par L. Chaussin (in-18, Cornély). — *L'Action maçonnique au* XX*e siècle*, par H. Hello (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud). — *Césarisme et Démocratie*, par Ferrand (in-18, Plon-Nourrit). — *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne*, publié par le chanoine Morel. T. I*er* (*877-1216*) (in-4, Champion). — *Histoire du collège d'Amiens, 1219-1795*, par S. Lenel (in-8, Amiens, Yvert et Tellier ; Courtin-Hecquet). — *Histoire locale, civile et religieuse de Combles, Frégicourt, Le Priez*, par l'abbé Candellier (in-8, Amiens, imp. Yvert et Tellier). — *La Chartreuse de Sainte-Croix-en-Jarez*, par A. Vachez (gr. in-8, Lyon, L. Brun). — *Histoire du collège de Chinon*, par E.-H. Tourlet (in-8, Chinon, imp. Delaunay-Dehaies ; Paris, Champion). — *Histoire de Montluçon*, par E. Janin (gr. in-8, Lechevalier). — *La Vie communale en Bohême*, par V. Marcé (gr. in-8, Guillaumin). — *Le Catholicisme en Écosse*, par G. Lecarpentier (*Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Le Roman de l'Espagne héroïque*, par Gaston-Routier (in-18, Savaète). — *Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise (lanciers du Cte Michel Tyszkiewicz), 1812-1815*, par le comte J. Tyszkiewicz (in-4, Émile-Paul). — *L'Évangile au Japon au* XX*e siècle*, par A. Ligneul et S. Verret (in-18, Poussielgue). — *Le Catholicisme aux États-Unis de l'Amérique du Nord*, par M.-A. André (*Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud). — *Un Acteur caché du drame révolutionnaire. Le Général Choderlos de Laclos, auteur des « Liaisons dangereuses » (1741-1803)*, par E. Dard (petit in-8, Perrin). — *Les Romans de l'histoire. Émilie de Sainte-Amaranthe*, par H. d'Alméras (in-18, Société française d'impr. et de librairie). — *Bonald*, par P. Bourget et M. Salomon (in-16, Bloud). — *Sœur Pauline, fille de la Charité. Sa vie, sa correspondance, 1878-1899*, par G. d'Auticamareta (in-18, Paris, Retaux ; Toulouse, Privat). — *Vie, action politique et œuvres de M. Émile Ollivier, de l'Académie française*, par Mgr Fèvre (in-8, Savaète). — *Incunabulos da real Bibliotheca publica municipal do Porto*, por A.-H. da Silva Carvalho (in-8, Porto, imp. portugueza). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. — 1. *Le Dernier Avènement de l'Homme-Dieu, réponse à quelques objections sur le dernier avènement de N. S. J.-C. et paraphrase du « Dies irae »*, par l'abbé CHARRE. Paris, Téqui, s. d., in-18 de 271-IV p., 2 fr. 50. — 2. *De la Peur de Dieu. Petit Traité à l'usage des âmes timorées*, par l'abbé J. CELLIER. Paris, Poussielgue, 1904, in-18 de IX-214 p., 2 fr. 50. — 3. *Le Soir de la vie*, par P.-CH. LAURENT. Paris, Haton, s. d., in-18 de XI-307 p., 2 fr. — 4. *Abrégé de la doctrine chrétienne*. Paris, Poussielgue, s. d., in-32 de 56 p., 0 fr. 25.

PRÉDICATION. — 5. *Œuvres choisies* de Mgr BILLARD, évêque de Carcassonne. *Sermons, prônes et instructions*. T. III. Paris, Amat, 1904, in-8 de 471 p., 4 fr. — 6. *Discours de circonstance. Panégyriques, éloges funèbres, noces d'or et d'argent. Allocutions*, par le chanoine G. SIMON. Paris, Haton, 1904, in-8 de IV-382 p., 4 fr. — 7. *La Foi, ses beautés, ses bienfaits, ses miracles*, par l'abbé ANTOINE BERNARD. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 91 p., 0 fr. 80. — 8. *La Divinité de Jésus-Christ*, par D. VIEILLARD-LACHARME. Paris, Lecoffre, 1904, in-18 de XV-290 p., 2 fr. 50. — 9. *Les Sacrements. Instructions d'apologétique*, par l'abbé LÉON DÉSERS. Paris, Poussielgue, 1904, in-12 de VIII-331 p., 2 fr. 50. — 10. *Les Luttes de l'âme. Instructions aux enfants de Marie et aux personnes pieuses*, par l'abbé ÉDELIN. Paris, Haton, s. d., in-18 de 386 p., 3 fr. 50.

JÉSUS-MARIE. — 11. *Sur le chemin du Calvaire*, par P.-J. HÉBERT. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-18 de VIII-239 p., 2 fr. — 12. *Les Heures de garde de la Passion* du P. GALLWEY; trad. par A. ROSETTE. Paris, Retaux, s. d., 3 vol. in-18 de XIII-590, 552 et 488 p., 12 fr.— 13. *L'Immaculée Conception*, par le R. P. J.-B. TERRIEN. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 180 p., 1 fr. 50. — 14. *L'Immaculée Conception et le Cinquantenaire de la proclamation de ce dogme*, par L.-TH. BOURGEOIS. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 63 p., 1 fr. — 15. *Je suis l'Immaculée Conception, études et contemplations*, par M.-M.-J. CLAVÉ. Tournai et Paris, Casterman, s. d., in-8 de 171 p., avec quelques gravures hors texte et des cartes dans le texte, 1 fr. 25.

SPIRITUALITÉ. — 16. *Œuvres de saint François de Sales*. T. XIII. *Lettres*. Vol. III. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-4 de XXIII-462 p., 8 fr. — 17. *La Bible méditée d'après les saints Pères. Livres historiques de l'Ancien Testament*, par ÉTIENNE CHARGEBOEUF. Paris et Rome, Desclée et de Brouwer, s. d., in-18 de 443 p., 5 fr. — 18. *La Science du Pater, pour faire suite à « la Science de la prière, »* par le P. LUDOVIC DE BESSE. Paris, Amat, 1904, in-18 de XIX-414 p., 3 fr. — 19. *Le Pater, ou Instructions sur l'Oraison dominicale*, par l'abbé DAYMARD. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 267 p., 2 fr. 50. — 20. *La Flamme de l'apostolat*, par l'abbé L. LENFANT. Paris, Poussielgue, 1905, in-18 de 342 p., 2 fr. 50. — 21. *Lettres à un jeune bachelier sur la virilité chrétienne du caractère*, par LÉON DÉSERS. Paris, Poussielgue, s. d., in-18 de 80 p., 1 fr. — 22. *La Bonté, son prix, ses caractères, ses sources, ses contrefaçons*, par J. GUIBERT. Paris, Poussielgue, 1904, in-32 de VIII-194 p., 1 fr. — 23. *La Terminologie de saint Jean de la Croix dans la montée du Carmel et la nuit obscure de l'âme*, par l'abbé CALABER. Paris, Amat, 1904, in-18 de 204 p., 1 fr. 50.

PIÉTÉ. — 24. *Ma Vie avec Jésus. Méditations à l'usage des enfants qui ont fait leur première communion*. Paris, Poussielgue, s. d., petit in-18 de VIII-160 p., 0 fr. 80. — 25. *Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, par le R. P. FRANÇOIS BOURGOING. *Méditations sur tous les évangiles de l'année*. I. *De l'Avent à la Passion*. Paris, Téqui, 1904, petit in-18 de XXVIII-456 p., 2 fr. — 26. *La Piété chez les jeunes*, par l'abbé AUGUSTE TEXIER. Paris, Téqui, 1904, in-18 de XV-416 p., 3 fr. 50. — 27. *Manne céleste, tirée des écrits de saints et écrivains*

catholiques, à l'usage des personnes pieuses, par A. P. Paris, Amat, 1904, in-32 de 192 p., 1 fr. — 28. *Un Santo Pensiero pei morti*, da dott. Giuseppe Michelini. Roma, Pustet, 1904, in-18 de x-83 p., 1 fr.

Enseignement. — 1-4. — Le sujet que traite M. l'abbé Charre, dans son livre sur *le Dernier Avènement de l'Homme-Dieu*, a préoccupé et préoccupe toujours les esprits; ils voudraient pouvoir pénétrer les secrets de cet avenir que Dieu s'est plu à dérober à notre curiosité, si légitime soit-elle, et ce n'est pas sans quelque appréhension qu'un auteur peut aborder ces questions où il est difficile d'apporter des données précises et de solides arguments. Complimentons toutefois M. l'abbé Charre d'avoir consciencieusement rempli sa tâche si délicate ; « sa doctrine est exacte, dit le théologien chargé de l'examen de ce livre ; elle est exposée avec beaucoup de clarté et d'ordre » et les réponses à toutes les questions qu'il étudie « sont parfaitement orthodoxes et aussi complètes qu'il est possible de les donner. » Aussi Mgr l'évêque de Viviers félicite-t-il M. l'abbé Charre de ses patients labeurs et promet-il à son livre « pour ses lecteurs le double attrait de l'intérêt et du profit. » Les considérations développées ensuite dans le commentaire si étendu de la prose *Dies iræ* viennent à l'appui de la thèse et projettent comme une nouvelle lumière sur chacune des questions traitées dans la première partie: ce commentaire est saisissant et surtout pratique.

— Il n'est pas étonnant qu'à la pensée ou dans la perspective de ce dernier avènement de l'Homme-Dieu, des âmes se sentent saisies d'une certaine crainte : c'est ce que M. l'abbé Cellier appelle avec raison : *La Peur de Dieu* : il voudrait rassurer ces âmes trop timorées et leur inspirer une plus grande confiance en la bonté du Seigneur. La peur de Dieu est l'œuvre de l'ennemi de nos âmes, qui est intéressé à exagérer la justice divine. A cette suggestion de Satan il oppose tout d'abord la vraie doctrine qu'il trouve ainsi résumée dans saint Thomas : « Je crains Dieu parce qu'il est juste ; je l'aime parce qu'il est bon ; je me perds en lui parce qu'il est doux. » Et il tire cette conclusion bien logique : « Dans ce simple exposé, où trouvez-vous la place de la peur ? » Le livre de M. l'abbé Cellier contient trois parties. Dans la première, il décrit l'état d'une âme qui est tellement dominée par la crainte du Seigneur qu'elle n'a plus la confiance en Dieu ; dans la seconde, il rappelle les gages de prédestination, capables de rassurer les âmes qui doutent de leur salut éternel ; enfin la troisième partie nous indique les moyens à notre disposition pour combattre la peur de Dieu. Nous n'hésitons pas à recommander ce livre que les supérieurs de M. l'abbé Cellier se plaisent à considérer comme « pieux, apostolique et conforme à la vraie doctrine. »

— Avec le livre du P. Laurent : *Le Soir de la vie*, nous sommes tou-

jours dans le même ordre de pensées et d'études, mais ici c'est surtout la pratique qui domine : quelles dispositions avoir, quels devoirs remplir à l'heure où nous allons nous trouver en face de ce juste juge qui va venir scruter nos âmes pour prononcer irrévocablement sa sentence sur notre sort éternel ? Incidemment occupent ici une place très opportune, bien que discrète, des conseils au sujet des soins à donner aux malades pour le choix du médecin, relativement aux dernières volontés et au testament. Qu'il sera beau, ce soir de la vie, pour l'âme qui se sera inspirée des sages avis et des pieuses recommandations de cet excellent livre ! Quelle tranquillité de conscience, quelle résignation et quelle sérénité ! N'est-ce pas cette perspective qui a fait dire de la fin du juste : c'est le soir d'un beau jour ? A l'avance, la simple lecture de ces pages pleines d'émotion et de la suavité évangélique nous donne un avant-goût de ces enviables consolations et nous établit déjà « dans un état d'âme paisible où rayonne l'espérance, une espérance sereine, qui console et fortifie. » Mgr l'évêque d'Agen, se plaît à louer « ce livre consolateur » et à faire des vœux pour qu'il se répande très largement ; il l'appelle « le catéchisme du *Soir de la vie.* »

— Nous ne dirons qu'un mot de l'*Abrégé de la doctrine chrétienne* que vient d'éditer la librairie Poussielgue : cet opuscule est un résumé très complet, très clair, très méthodique de la doctrine ; il contient en quelques pages tout ce qu'un bon chrétien doit savoir et pratiquer : brochure de propagande que nous voudrions voir pénétrer dans chaque famille. Après la doctrine, la pratique, c'est-à-dire les principales prières en usage parmi les fidèles.

Prédication. — 5-10. — Nous savons gré au pieux éditeur des *Œuvres choisies* de Mgr Billard de ne pas nous faire attendre la suite de cette intéressante publication : nous voici au troisième volume. Celui-ci contient encore les *Sermons, les prônes et les instructions* prononcés par le jeune orateur pendant la période qui va de son ministère à Caudebec-les-Elbeuf, pendant les années 1868 à 1877, jusqu'à son canonicat en 1877 et 1878. Nous reconnaissons de plus en plus dans ces discours, les caractères que nous avons déjà signalés et qui faisaient présager l'orateur que devait être Mgr l'évêque de Carcassonne. Notons entre autres les sermons sur la confession, l'Incarnation, la royauté spirituelle et l'immortalité de l'âme, l'histoire de la parole sacrée, la réhabilitation de la femme ; le doctorat de saint François de Sales et le Sacré-Cœur de Jésus. — Nous devons ne pas omettre d'appeler l'attention sur les considérations pour l'exercice du Chemin de la croix, qui s'élève au milieu du Colisée de Rome et qui fit comprendre à l'auteur que, « pour l'âme qui souffre, il n'y a pas ici-bas de plus douce station qu'une station du Chemin de la croix. » Ames qui souffrez, méditez ces pages, et vous serez certainement consolées.

— Les *Discours de circonstance* de M. le chanoine Simon pourront aussi servir très utilement à nos confrères; ils ont été prononcés au cours des grandes solennités de nos pèlerinages à Paray, à Lourdes, etc. ou dans des occasions exceptionnelles qui peuvent s'offrir à nous-mêmes : ce sera une bonne fortune pour tous d'avoir sous les yeux ces pages « si pleines de doctrine et d'onction, de pensées brillantes, de réflexions ingénieuses, de sentiments exquis, écrites avec autant de vie et de verve que de naturel, de mesure et de goût. » Le discours de Paray, surtout, au témoignage autorisé de M. l'abbé Coubé contient « la moelle d'un traité sur le Sacré-Cœur » et le panégyrique du B. Montfort — Montfort et le Rosaire — est un résumé excellent d'un traité sur la dévotion à Marie. Parmi les autres panégyriques, citons celui de saint Vincent de Paul. Remarquons encore l'éloge funèbre de la Mère fondatrice de l'Assomption, à Cannes, l'éloge des fondateurs des ursulines de Jésus; le discours pour les noces d'argent de Mgr Catteau, prononcé dans la cathédrale de Luçon. Nous n'avons pas à porter un jugement plus flatteur que celui de Mgr l'évêque de Luçon, souhaitant à cet ouvrage un plein succès et adressant à l'auteur ses « chaleureuses félicitations » pour une œuvre qui « est vraiment un régal, à la fois religieux et littéraire. »

— Les six conférences de M. l'abbé Bernard sur *la Foi* ont été adressées aux étudiants des Facultés de Lyon pendant le Carême de 1904 : elles traitent de l'esprit de foi dans la vie chrétienne au XXe siècle des beautés et des bienfaits de la foi; de la transformation religieuse, sociale et morale, opérée par la foi; de la vertu et de l'héroïsme surnaturels inspirés par la foi; de la divinité de la foi, prouvée par l'humilité de condition de son Fondateur; de la force mystérieuse que révèlent la faiblesse et les apparentes défaites de la foi : tout autant de sujets d'une incontestable opportunité et qui, développés avec le talent et le savoir de l'orateur, devaient captiver l'attention de l'auditoire spécial auquel ils s'adressaient.

— Autres conférences, celles-ci de M. Viellard-Lacharme, sur *la Divinité de Jésus-Christ*, et prêchées devant l'auditoire ordinaire de nos églises paroissiales à Saint-Jacques du Haut-Pas, de l'Avent 1903 à Pâques 1904; elles affrontent la publicité plus étendue de la presse, encouragées et favorisées par les félicitations et les souhaits d'un grand nombre d'évêques; dans des conditions si heureuses, elles ne peuvent qu'être appelées à continuer le bien déjà si sérieusement accompli dans l'auditoire qui les a d'abord reçues. S. E. le cardinal-évêque d'Autun félicite surtout l'éloquent conférencier « d'avoir consacré sa sixième conférence à réfuter des erreurs très perfides, malheureusement accréditées par des hommes sur lesquels l'Église aurait eu le droit de compter, pour défendre ses constantes doctrines contre les témérités de la

néo-critique. » Mgr l'évêque du Mans juge avec raison que « l'importance du sujet traité, la force et l'enchaînement des preuves, la clarté de l'expression, rien n'a manqué pour les rendre utiles aux auditeurs. » L'opportunité de ces conférences est incontestable. « A l'heure où tant d'esprits, poussés par une science vaine et orgueilleuse, s'attaquent à cet article de notre croyance, il était bon, écrit à l'auteur Mgr de Verdun, qu'un livre comme le vôtre contribuât pour sa part à dissiper l'erreur et à ramener le calme dans les consciences. »

— M. l'abbé L. Désers, le distingué curé de Saint-Vincent de Paul, est un des familliers de la presse religieuse, assuré des vives sympathies de ses confrères et habitué au succès. Son nouveau livre : *Les Sacrements* ne démentira pas — il s'en faut — ce passé si flatteur : il est digne de ses devanciers et mérite les plus sincères éloges ; l'auteur y traite « avec une rigoureuse exactitude des questions fort délicates et a eu le courage de présenter aux gens du monde des vérités qui leur sont d'autant plus nécessaires qu'ils les ignorent, principalement sur la pénitence et sur le mariage. » Ces *Instructions d'apologétique* ont été prêchées, à la messe de onze heures, devant une assistance très mêlée, mais développées avec tant de discernement, d'intérêt et de charme, qu'elles ont fait pénétrer certainement dans tous les esprits la lumière de l'enseignement catholique. Vingt-huit instructions, courtes, claires, substantielles, ont suffi à faire connaître ce qu'est la grâce de Dieu communiquée à l'homme par les Sacrements ; elles peuvent servir de modèles pour les prônes ou les catéchismes de ces messes si fréquentées et où souvent l'assistance qui aurait le plus besoin d'instruction est privée d'entendre la parole de Dieu.

— Dans ses *Instructions aux enfants de Marie et aux personnes pieuses*, M. l'abbé Édelin s'attache spécialement à offrir à son auditoire des considérations destinées à favoriser dans les âmes les sentiments d'une vraie et solide piété. Il leur fait d'abord connaître le Dieu ignoré, mais vivant en tout et vers lequel doivent tendre nos pensées et se diriger nos affections ; il nous le montre à Bethléem, où l'adorent les bergers et les Mages ; il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Puis il parle de la nécessité de croire ; il nous conduit au Thabor où il traite de l'esprit de sacrifice et du courage chrétien. Le mystère du mal, la tentation, le péché, la conscience, la douleur, l'Eucharistie, la Jérusalem d'ici-bas, l'orgueil, le luxe, l'ignorance, l'éternité, le cœur pur, le buisson ardent, le rôle social de la jeune fille, les sept douleurs de la Sainte Vierge, l'Immaculée Conception, tels sont quelques-uns des sujets abordés et traités dans ces instructions ; ces titres, pris çà et là, suffiront à donner une idée du but que se propose l'auteur et de l'utilité que peut avoir son volume. Les directeurs des congrégations paroissiales de jeunes filles y trouveront un

précieux secours pour leurs instructions du dimanche ; ils les consulteront avec fruit et s'en inspireront très utilement pour guider les âmes qui leur sont confiées.

JÉSUS-MARIE. — 11-15. — L'œuvre de l'Homme-Dieu, c'est son immolation, son sacrifice pour la rédemption du monde : c'est donc *Sur le chemin du Calvaire* que nous devons surtout le suivre pour comprendre les mérites de sa venue en ce monde et les bienfaits que nous a valus sa mort. Le livre du P. Hébert nous aide admirablement dans cette contemplation du divin Sauveur, montant au Golgotha, où est dressée la croix sur laquelle il doit s'immoler; il s'inspire surtout de saint Thomas d'Aquin, chez qui l'on est sûr de trouver non seulement de profondes thèses de théologie, mais aussi d'admirables considérations de la spiritualité la plus substantielle et de la plus tendre piété. Il prend Notre-Seigneur au tribunal d'Anne et de Caïphe, au moment où les deux pontifes viennent de prononcer contre Jésus la condamnation capitale; après quelques développements sur le sacrifice de l'Homme-Dieu, il s'attache aux pas de la Victime et nous fait assister à ses trois chutes, à sa rencontre avec sa Mère et avec Véronique ; il nous retrace la désolation des saintes femmes et nous révèle le vrai caractère des bonnes larmes ; il nous montre Jésus l'objet des plus indignes traitements, attaché cruellement à la croix, agonisant et mourant pour notre rançon ; enfin voilà Jésus immolé, descendu de la croix et mis au sépulcre, d'où il sortira bientôt victorieux de ses ennemis pour retourner au Ciel. Ce chemin du Calvaire, le P. Hébert le compare avec raison à la voie que nous devons suivre ici-bas pour avoir quelque part aux mérites de la Rédemption : le chemin de la croix se confond avec celui de la vie chrétienne qui, à travers des chutes, des agonies et de rares consolations, part de la condamnation primitive pour aboutir au Paradis.

— L'œuvre du P. Gallwey, que nous fait si bien connaître la traduction de M. l'abbé Rosette, est beaucoup plus considérable : *Les Heures de garde de la Passion* valent des journées, bien remplies et bien intéressantes. Ces trois gros volumes peuvent, au premier abord, inspirer un sentiment de frayeur et, pour prévenir cette première impression, M. l'abbé Rosette avait eu, nous dit-il, la pensée d'abréger l'ouvrage. Sachons-lui le plus grand gré de n'avoir pas cédé à cette tentation : l'ampleur donnée à un tel sujet, les longs développements pour les moindres détails de ce grand drame du Calvaire conviennent excellemment à la formation complète de l'âme chrétienne en la mettant ainsi avec plus d'intensité sous la douce et lumineuse influence de la Passion : on trouvera peut-être çà et là quelques « longueurs » qui passeront pour des hors-d'œuvre ; l'auteur n'a pas été sans s'en rendre compte; il l'avoue, mais il est bien loin de le regretter. « Je suis d'avis, dit-il, qu'il faut quelquefois répéter certaines choses pour les faire entrer plus

avant. » Le premier volume est consacré tout entier aux préliminaires de la Passion : la résurrection de Lazare, la description de Béthanie, de Jéricho, de Jérusalem, l'entrée triomphale dans la ville sainte, le palais des prêtres, le Temple, la salle du conseil, le dernier discours de Jésus, le mont des Oliviers, le Cénacle, la Pâque. Le deuxième volume débute par le mystère de l'agonie au Jardin des oliviers, où a lieu la trahison de Judas et d'où Jésus est conduit sous bonne escorte à la maison d'Anne et à la salle de Caïphe où Pierre le renie. Jésus est jeté maintenant en prison pour reparaître bientôt dans la salle du jugement et être conduit de chez Pilate chez Hérode et de celui-ci encore à Pilate, qui, après bien des affronts et des tourments, prononce enfin la condamnation du Juste. Le Sauveur monte au Calvaire où il doit être crucifié. Le troisième volume nous fait assister au douloureux mais sublime spectacle de l'Homme-Dieu mourant pour nous ; malgré ses souffrances, il trouve assez de force pour nous adresser ses dernières paroles, que nous sommes heureux de méditer pour notre édification et pour notre enseignement. Nous entendons le grand cri qui annonce la mort du Rédempteur et qui est le signal du bouleversement de la nature ; nous assistons à l'immense douleur de Notre Dame, à la descente de la croix, à la sépulture, à la visite des saintes femmes, à la résurrection et aux diverses apparitions de Jésus, jusqu'au jour de son Ascension. Comme on se plaît à suivre le Sauveur dans tous les moindres détails de sa vie douloureuse ! Rien d'ailleurs ne peut être attribué à l'imagination, à la fantaisie : tout est appuyé sur le texte même évangélique ; « Sa doctrine en est pleine de saveur et d'onction, dit Mgr l'évêque de Saint-Claude ; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle est du plus pur Évangile. » Non seulement cet ouvrage fournit aux âmes de quoi satisfaire leur piété et améliorer leur vie spirituelle, mais les érudits y trouvent des détails historiques et topographiques du plus grand intérêt. Signalons aussi la perfection du travail matériel d'impression dont il convient de féliciter l'éditeur, et aussi les gravures artistiques qui ornent le frontispice de chaque volume non moins que les cartes descriptives intercalées dans le texte. Nous ne sommes point surpris du succès considérable obtenu par cet important ouvrage en Angleterre, où il a paru il y a dix ans : nous lui prédisons et nous lui souhaitons le même succès en France, où vient de l'introduire si opportunément la piété du savant traducteur.

— La première et la plus efficace application des mérites du Rédempteur a été faite à l'auguste Vierge qui devait être sa mère : application même anticipée par l'exemption de la tache originelle. Le cinquantenaire de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception a provoqué une floraison de beaux livres en l'honneur de ce privilège unique accordé à Marie : parmi ces livres nous signalons le

traité *ex-professo* du R. P. Terrien sur *l'Immaculée Conception*. C'est un extrait de son important ouvrage : *Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes* : il a eu ainsi l'avantage de pouvoir être mis sous les yeux d'un plus grand nombre de lecteurs et offert à la méditation des fidèles qui désirent éclairer leur foi sur ce point important de la doctrine catholique. L'auteur explique très clairement en quoi consiste ce privilège, mais il excelle surtout dans l'étude des raisons fondamentales pour lesquelles une Mère de Dieu devait être immaculée dans sa conception.

— C'est encore le même travail que nous offre le R. P. L.-T. Bourgeois dans sa brochure : *L'Immaculée Conception et le Cinquantenaire de la proclamation de ce dogme* : il y expose avec précision et méthode la nature et l'étendue de ce privilège ; il en étudie toutes les convenances et rappelle quelques-uns des bienfaits qui ont rejailli sur le monde du fait de l'Immaculée Conception de Marie. Ce travail très consciencieux est bien de nature à éclairer la foi des fidèles en ce dogme, et à favoriser la piété envers la Vierge Immaculée. La brochure se clôt sur une traduction française autorisée de la bulle *Ineffabilis* : la parole de l'Église confirmant l'exposition du théologien.

— A Lourdes, c'est la Vierge elle-même qui, à son tour, est venue confirmer la parole du Pontife infaillible : « *Je suis l'Immaculée Conception*, dit-elle à Bernadette. Et c'est le titre que M. J. Clavé donne à son étude sur ce sujet si opportun. Le fond de la thèse est le même que chez les deux précédents auteurs, mais elle est considérée ici sous un aspect particulier et aussi dans ses rapports avec l'Église et les âmes. L'auteur rappelle d'abord le fait de l'apparition, et précise ensuite le sens de la phrase où Marie se nomme l'Immaculée Conception ; il indique l'essence de ce privilège, le droit de Marie à être immaculée, la grâce qui lui fut alors accordée ; il énumère enfin les avantages qui ont découlé de ce dogme par rapport au salut des âmes, à la vie de l'Église, à la virginité chrétienne ; les deux derniers chapitres traitent du sacerdoce de l'Immaculée Conception et de sa gloire.

Spiritualité. — 16-23. — Le tome III des *Lettres de saint François de Sales*, impatiemment attendu, vient de paraître : c'est le XIIIe des *Œuvres complètes* du saint Docteur. Il nous arrive avec une lettre approbative de Mgr l'évêque d'Annecy qui se déclare heureux de donner ses encouragements à une publication d'autant plus utile qu'elle est d'une incontestable actualité. Mgr Campistron veut surtout justifier la lenteur avec laquelle se sont succédé les derniers volumes, lenteur qui s'explique très bien par la tâche plus délicate et plus complexe des savants éditeurs : il ne s'agit pas ici d'une œuvre commerciale : « c'est une œuvre inspirée par le cœur, c'est une tâche entreprise par la piété filiale que les difficultés présentes ne troublent pas, que les craintes

de l'avenir ne découragent jamais. » Il y a eu aussi substitution du nouvel éditeur à l'ancien, et ceci ne va pas sans imposer quelque ralentissement. Toutefois Sa Grandeur nous rassure en nous présentant le R. P. Navatel, le digne successeur de Dom Bénédict Mackey : « c'est, dit-il, un religieux de grand mérite, érudit et doué d'un incontestable talent littéraire. » De minutieuses études faites en vue d'une thèse sur sainte Jeanne-Françoise de Chantal semblent l'avoir providentiellement destiné à l'œuvre qui reste à accomplir. » Enfin une autre cause du retard de ce volume a été le soin que le nouvel éditeur a dû apporter pour annoter les *Lettres* du saint Docteur : ces lettres, évoquant les mœurs et les personnages de l'époque, « il a fallu faire revivre ces figures, pour la plupart oubliées. Les lecteurs qui liront leurs notices rapides ne se douteront pas, peut-être, des labeurs considérables que chacune d'elles a coûtés. » La méthode, d'ailleurs, est la même que pour les précédents volumes : un court sommaire est placé en tête de chaque lettre et un glossaire des locutions surannées précède la table des matières très explicite qui termine le volume. Les lettres de ce tome III vont de l'année 1605 à l'année 1608 ; elles sont écrites à diverses personnalités séculières ou religieuses.

— *La Bible méditée d'après les saints Pères* nous ramène à l'interprétation traditionnelle de la sainte Écriture. L'école exégétique moderne qui prétend déroger à cette méthode, qu'elle considère comme ayant fait son temps, a obtenu un instant, et par surprise, un peu de faveur auprès de certains esprits avides de nouveautés : on revient de cet engouement qui aurait pu, en se prolongeant, faire faire fausse route à de trop hardis commentateurs. L'Église est intervenue, et, à sa voix, la nouvelle exégèse a dû se renfermer dans les limites qui lui étaient indiquées. M. l'abbé Chargebœuf, dans ses méditations sur les *Livres historiques de l'Ancien Testament,* a été bien inspiré d'en puiser les principaux éléments dans ces trésors de nos docteurs, aussi remarquables par leur sainteté que par leur savoir. Ce n'est pas, évidemment, qu'il leur ait tout emprunté, jusqu'au moindre mot ; mais il peut se rendre ce témoignage, que les applications qu'il fait sont bien dans leur esprit et selon leur manière de commenter la Bible. Ces méditations, ainsi garanties, nous voudrions qu'elles fussent aux mains du plus grand nombre : elles feraient mieux rechercher les récits ou les enseignements de la sainte Écriture, qui sont trop oubliés ; elles aideraient surtout à mieux comprendre la portée des Livres saints dont l'idée centrale est le Messie : le Christ promis, annoncé et figuré, ou le Christ incarné, enseignant et mourant. La division de l'ouvrage est toute naturelle, conforme aux diverses périodes de l'histoire : de la création à Abraham, les patriarches, Moïse, Josué, les Juges, les Rois, Tobie, Judith, Esther, Job et les Macchabées. Viendront

ensuite les autres livres moraux et prophétiques, puis le Nouveau Testament. L'auteur subordonne bien cette suite à l'accueil qui sera fait à son premier volume ; mais comme le succès n'est pas douteux, nous attendons à coup sûr la réalisation complète et prochaine de son programme.

— C'est une minime partie du Nouveau Testament que nous offre à méditer le P. Ludovic de Besse dans *la Science du Pater, pour faire suite à la « Science de la prière »* ; mais ce n'est point la moins belle ni la moins importante. Le *Pater* est la prière que Jésus lui-même donna à ses apôtres, qui lui demandaient de leur apprendre à prier le Seigneur : on ne saurait trop non seulement la réciter, mais encore la méditer, et même il faut l'avoir bien méditée si l'on veut aimer à la réciter. C'est cette science du *Pater* que le P. de Besse essaie de nous inculquer, et, à bien entendre ses leçons, nous devons acquérir aisément cette science, qui nous fera mieux comprendre cette prière et nous portera davantage à la goûter. Le livre contient deux parties : la première, est consacrée au seul préambule du *Pater*, c'est-à-dire à l'invocation : l'auteur y fait entrer tout ce qui a rapport à la Paternité divine et à notre piété filiale envers Dieu ; dans la seconde partie, se trouve le commentaire des sept demandes qui constituent la prière elle-même. Cette prière est courte : c'est « afin de permettre à tout le monde de l'apprendre par cœur, dit S. Thomas, aux ignorants comme aux savants. » Mais, dans sa brièveté, elle est parfaite, et, d'autre part, elle est un riche trésor de pensées et de sentiments, où tous les esprits et tous les cœurs peuvent venir puiser l'aliment le plus doux et le plus substantiel. Le livre que nous annonçons en est une preuve convaincante : il révèle et fait briller au grand jour les pierres précieuses que cache ce modeste écrin.

— *Le Pater* est encore l'objet d'une étude spéciale de la part de M. l'abbé Daymard : ses *Instructions, sur l'Oraison dominicale* sont consacrées à commenter cette prière, interprétée déjà et méditée si souvent, mais qui peut être toujours de nouveau méditée et interprétée avec une nouvelle utilité. M. l'abbé Daymard s'attache beaucoup moins que le P. de Besse au préambule : deux courtes instructions lui suffisent pour démontrer l'excellence du *Pater* et expliquer l'invocation; dans les autres dix instructions sont expliquées, avec les développements qu'elles comportent, les sept demandes de l'Oraison dominicale. Ces instructions furent très goûtées des paroissiens de Saint-Mandé auxquels elles s'adressaient : réunies en volume elles continueront à faire parmi eux, et feront aussi parmi ceux auxquels elles parviendront, un bien réel ; l'édification se propagera ainsi. C'est le seul désir de M. l'abbé Daymard : nous sommes convaincu qu'il sera réalisé.

— Dans *la Flamme de l'apostolat*, M. le chanoine L. Lenfant

continue à sonder le cœur humain pour y découvrir de nouvelles richesses ; il le dédie à saint François-Xavier, l'apôtre admirable des Indes et du Japon, et c'est sans doute par l'intercession de ce grand saint qu'il a pu connaître toutes les prérogatives et tous les bienfaits de l'apostolat. La source en est dans la bonté qui est par excellence le besoin de se donner : l'apostolat est là tout entier ; l'apôtre se donne aux âmes, et se livre pour elles ; il irait même jusqu'à consentir à la servitude pour être leur rançon, comme un saint Vincent de Paul ou un saint François-Xavier. Cette flamme s'élève, se précipite au dehors, embrase tout. L'auteur poursuit le développement de sa pensée en nous indiquant l'esprit qui dirige l'apostolat et celui qui le soutient, les causes qui favorisent l'action de l'apostolat et celles qui la gênent, les moyens qu'emploie l'apôtre : l'action, la prière, l'esprit de sacrifice ; les conquêtes qu'il réalise : les conquêtes d'une âme, de la famille, du milieu social de la France, du monde même et des temps modernes ; la douzième et dernière instruction nous initie aux joies de l'apôtre, joies qu'il ne recherche pas, mais qui affluent en lui, vives et pures. Ce simple résumé suffit à faire connaître le plan de l'ouvrage ; il permettra aussi de pressentir les excellentes considérations développées par l'auteur. Au fur et à mesure qu'il pénètre plus avant dans les profondeurs du cœur humain, M. le chanoine Lenfant y découvre des richesses plus précieuses : nous lui savons gré de nous en faire part et de nous permettre d'en apprécier toute la valeur. Après *le Cœur vaillant*, *la Royauté et la pureté du cœur*, *le Cœur à Gethsémani* et *Cœur d'or*, c'est aujourd'hui la flamme du cœur qui est l'apostolat ; mais le trésor n'est pas épuisé. A quand la révélation d'une nouvelle richesse ?

— Une édifiante émulation anime les prêtres les plus éminents du clergé de Paris. M. le curé de Saint-Vincent de Paul écrit une seconde *Lettre à un jeune bachelier*, celle-ci *sur la virilité chrétienne du caractère :* il la dédie aux jeunes gens, surtout à ceux qui veulent se faire de la vie une conception généreuse, à ceux qui ont souci d'avoir dans leur cœur autre chose que l'égoïsme, à ceux qui veulent être de la race des forts. C'est dire, en quelques mots, et même avant d'avoir commencé, ce que se propose l'auteur : sa lettre tient ensuite tout entière dans ces quatre titres : Être un homme ; la Droiture de la conscience ; la Bonté du cœur ; la Fermeté de la volonté. Les conclusions s'imposent : se maintenir dans l'honneur par l'élévation de ses sentiments, être un homme dans le détail de sa vie ; se juger selon la vérité. Voilà en quoi consiste la virilité chrétienne du caractère : si tous nos jeunes gens savaient suivre les conseils de M. le curé de Saint-Vincent de Paul, il ne faudrait pas attendre longtemps le relèvement de notre pauvre pays !

— Un petit traité sur *la Bonté* émane encore d'un membre du clergé de Paris : c'est M. le supérieur du séminaire de l'Institut catho-

lique qui nous entretient du prix de la bonté, de ses caractères, de ses sources, de ses contrefaçons : son livre est petit, mais il est élégant, et, ce qui vaut mieux, il est grand par les pensées qu'il renferme, par les sentiments qu'il inspire : il nous fait aimer pour nous-mêmes cette vertu naturelle que nous aimons tant chez les autres; il nous la montre compatissante, réconfortante, bienveillante, aimante; il nous indique la part de l'esprit et de la volonté dans la bonté, dont notre cœur est la source et que la religion nous aide si fort à acquérir; il nous signale surtout comme contrefaçons de la bonté : la faiblesse du caractère, la flatterie, l'indiscrétion et la sensualité.

— *La Terminologie de saint Jean de la Croix*, par M. l'abbé Calaber, est un livre très spécial qui s'adresse presque exclusivement aux âmes habituées à la haute spiritualité : il donne la clef de la doctrine spirituelle d'un de nos plus grands mystiques et projette quelques rayons de lumière au milieu de cette nuit obscure dont nous parle saint Jean de la Croix. Qui sait même si quelques esprits, effrayés et découragés jusqu'ici par cette terminologie, assez difficile à comprendre de prime abord, ne se laisseront pas, après avoir lu ce volume, déterminer à tenter un nouvel essai ? « En éclaircissant, comme vous venez de le faire, écrit à l'auteur Mgr l'évêque d'Angers, la terminologie de saint Jean de la Croix et en donnant un aperçu parfaitement intelligible de sa doctrine spirituelle, vous avez composé un livre qui sera lu avec grand avantage et qui amènera aussi ses lecteurs à saint Jean de la Croix lui-même. » Les deux traités qui font l'objet de cet ouvrage sont « la Montée du Carmel » et « la Nuit obscure de l'âme » ; M. l'abbé Calaber non seulement en explique la terminologie, mais encore il en résume, en quelques pages claires et précises, l'admirable doctrine.

PIÉTÉ. — 24-28. — *Ma Vie avec Jésus* est un recueil de courtes *Méditations à l'usage des enfants qui ont fait leur première communion;* il s'ouvre par une sorte d'introduction sur la nécessité de la méditation, même pour les enfants; viennent alors, comme sujets, l'instruction religieuse, la vie de Notre-Seigneur, sa vie cachée et sa vie publique, l'institution de l'Eucharistie, la Passion, les sept paroles, l'Ascension, le sacrement de pénitence, la communion, la prière, l'obéissance, etc. C'est bien là en quoi consistent les principaux devoirs des enfants et c'est là aussi notre vie avec Jésus. Ces méditations sont à la portée de ces enfants déjà initiés à la vie chrétienne : elles sont faciles et elles auront l'avantage de les habituer de bonne heure à réfléchir et à mieux comprendre par conséquent le devoir de vivre chrétiennement.

— Plus importantes sont les *Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, par le R. P. F. Bourgoing, dont la publication, renouvelée pour la 32e fois, est due aux soins du P. Ingold ; mais les précédentes y préparent sans effort : l'esprit, mieux disposé, reçoit plus

aisément cette nourriture plus substantielle. Dans le volume que nous annonçons sont contenues les méditations sur les évangiles de l'Avent à la Passion : évangiles des dimanches, des fêtes et de tous les jours de Carême. C'est un pieux commentaire de l'histoire ou de l'enseignement du Sauveur : il a été apprécié et goûté par plusieurs générations de fidèles qui ont su y trouver une doctrine solide et une vraie piété. Chaque méditation est précédée d'un sommaire qui la résume; elle est divisée en trois points, subdivisés à leur tour autant de fois : cette méthode, un peu monotone et en apparence rigoureuse, facilite cependant le travail de la réflexion et aide la mémoire à retenir au moins les principales pensées. Cette nouvelle édition sera bien accueillie des fidèles, qui lui devront un accroissement de piété.

— *La Piété chez les jeunes* aura des fondements d'autant plus solides que sa notion sera mieux comprise et sa générosité plus constante. Les vingt-neuf conférences de M. l'abbé Texier contribueront efficacement à obtenir cet excellent résultat ; elles ont fait déjà leurs preuves quand l'orateur les prêchait aux élèves du petit séminaire de Montmorillon et, d'autre part, elles ont mérité les meilleurs éloges de la part de Mgr l'évêque de Poitiers. Citons ces quelques lignes de la lettre approbative de Mgr Pelgé : « Ce livre est un vrai *manuel* de piété que l'on sent très spécialement composé pour des jeunes gens. Là, en effet, point de raisonnements froids et abstraits; là, point de dissertations traînantes, mais des raisons du cœur, des cris éloquents qui émeuvent, des citations poétiques qui charment, des traits d'histoires ou des comparaisons qui captivent..... » Parmi les sujets de ces conférences, distinguons les suivants : la parole de Dieu, la méditation, la prière, la sainte messe, la communion, la visite au Saint Sacrement, l'examen de conscience, la confession, etc. Avec Mgr l'évêque de Poitiers nous souhaitons à ces conférences le plus favorable accueil de la part des jeunes.

— La *Manne céleste*, c'est la pratique même de la piété. Ce petit livre contient des considérations, pour l'exercice du Chemin de la croix, d'après sœur Catherine Emmerick ; d'autres, d'après sainte Angèle de Foligno et d'après sainte Brigitte ; quelques pages extraites des manuscrits d'une chrétienne défunte ou d'un petit recueil sur la divine Providence ; des réflexions sur le Saint Sacrifice, la messe réparatrice, la communion, etc. Comme la manne, la piété a toutes les douceurs : il faut y goûter pour les savourer ; elles se trouvent d'autant plus sûrement ici qu'elles proviennent des écrits des saints.

— Terminons par l'opuscule du docteur Giuseppe Michelini : *Un Santo Pensiero pei morti* : une nouvelle octave de conférences ou de discours sur les morts, précédée d'une Préface du P. Jean Lemaria, barnabite. C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les défunts : elle est sainte parce qu'elle plaît à Dieu et qu'elle est inspirée par la charité ;

elle est salutaire parce qu'elle vient en aide à des âmes qui souffrent et parce qu'elle nous sert à nous sanctifier nous-mêmes davantage. La brochure du docteur Michelini ne peut pas être en toutes les mains puisque son texte est italien; mais nous souhaitons qu'elle soit bientôt traduite en français et, en attendant, nous invitons ceux de nos lecteurs qui sont familiarisés avec la langue italienne à la lire avec la plus sérieuse attention: elle développera en eux, en l'éclairant davantage, leur dévotion pour les saintes âmes du Purgatoire. F. CHAPOT.

POÉSIE — THÉATRE

POÉSIE. — *La Belle Matinée*, par GAUTHIER FERRIÈRES. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de 139 p., 3 fr. — 2. *Semaine de jeunesse*, par le baron XAVIER REILLE. Paris, Leclerc, 1904, in-18 de 185 p., 4 fr. — 3. *Poèmes de France et de Bourbon*, par MAURICE OLIVAINT. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de 176 p., 3 fr. — 4. *Coups d'ailes et coups de fouet*, par JEAN VALFÈRE. Paris, Retaux, 1904, in-18 de 82 p., 1 fr. 25. — 5. *Les Heures*, par A. MONTAUDRY. Paris, Daragon, 1904, petit in-8 de 207 p., 3 fr. 50. — 6. *Princesse Avril*, par THÉODORE MAURER. Paris, Maison des poètes, 1904, in-18 carré de 38 p. — 7. *Les Goutelettes*, par PAMPHILE LE MAY. Montréal (Canada), Beauchemin, s. d., in-12 de 232 p. — 8. *Les Jardins clos*, par PAUL MUSSCHE. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1904, in-18 de 194 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Missel jaune. Les Jardins évanouis*, par HENRY BÉRAUD. Edition du *Tout-Lyon*, in-18 de 21 p. — 10. *Ferveurs et incroyances*, par RENÉ L'ESPRIT. Paris, Bibliothèque internationale d'édition, 1903, in-12 de 109 p., 3 fr. — 11. *Violes d'amour et guitares*, par ANDRÉ BLONDEAU. Paris, Dujarric, 1903, in-12 de 256 p., 3 fr. — 12. *Vers l'amour*, par P. RIVERSDALE. Paris, Maison des poètes, 1903, in-8 de 84 p., 3 fr. — 13. *L'Amour sacré*, poèmes. Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1903, in-8 de 141 p. — 14. *A travers la haine*, poèmes dramatiques par ÉMILE LANGLADE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 143 p., 2 fr. — 15. *Le Destin ironique*, par PIERRE D'HUGUES. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 78 p., 2 fr. — 16. *Sous la feuillée d'or*, par PIERRE DELIDER. Paris, Messein, 1904, in-8 de 120 p., 2 fr. 50. — 17. *Paysages introspectifs, avec un Essai sur le symbolisme*, par TANCRÈDE DE VISAN. Paris, Jouve, 1904, in-8 de LXXVIX-152 p., 3 fr. 50. — 18. *Ixion*, par FAGUS. Paris, éditions de *la Plume*, 1903, in-12 de 105 p., 3 fr. — 19. *Vers la pitié*, par CHARLES ÉPRY. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de 176 p., 3 fr. — 20. *Les Étapes*, par FERNAND DE FLEURY. Paris, Société française d'impr. et de librairie, 1904, in-18 de 193 p., 3 fr. — 21. *Heures lyriques*, par GELLO TOSCAN. Louvain, impr. Polleunis et Ceuterick, 1904, in-18 de 116 p. — 22. *Idéal et Réalisme*, par J.-B. DAGHER. Paris, Messein, 1903, in-12 de 116 p., 3 fr. 50. — 23. *Mirages d'Orient*, par MORITZ WRONGHEL. Genève, 1903, gr. in-8 de 40 p. — 24. *Le Jardin fermé*, par ALBERT SÉRIEYS. Paris, Carrington, 1904, in-18 de 134 p., 3 fr. — 25. *Parfums*, par JEAN MARIEL. Paris, Sansot, 1904, in-16 de 116 p., 3 fr. — 26. *Poèmes sans art*, par FRIDOLIN WERM. Paris, Schleicher, s. d., in-16 de 130 p., 2 fr. 50. — 27. *Jamais*, par CHARLES RECULOUX. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de IV-230 p., 3 fr. — 28. *Le Centenaire de Victor Hugo*, par L.-C. DE NEUVILLE. Paris, 101 bis, rue Lauriston, 1904, in-18 carré de 24 p. — 29. *A travers les moissons*, par MARGUERITE BRANDON-SALVADOR. Paris, Alcan, 1903, in-16 de 468 p., 4 fr.

THÉATRE. — 1. *Sémiramis*, tragédie en 4 actes, par PÉLADAN. 6e éd. Paris, « Mercure de France », 1904, in-12 de 91 p., 1 fr. — 2. *La Nef*, par ÉLÉMIR BOURGES. Paris, Stock, 1904, in-18 de 22 p. — 3. *Les Médecins*, farce moliéresque, en un acte, par PAUL MARYLLIS. Paris, éditions de la « Presse musicale », s. d., in-8 de 32 p. — 4. *La Résurrection de la chair*, drame en cinq actes, en vers, par JULES PRINCET. Paris, Stock, 1904, in-16 de 139 p., 3 fr. 50. — 5. *Théâtre en instance*, par ALFRED ERNY, Paris, Daragon, 1904, in-18 de 534 p., 3 fr. 50. — 6. *Frères d'armes*, comédie en

un acte par J.-B. Coussinier. Paris, Messein, 1904, in-18 de 60 p., 1 fr. 50. — 7. *Études dramatiques*. T. II. *Sœur Louise. La Reine noire. Le Duc Satan*, par Adolphe Mônt. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 de xvi-593 p., 3 fr. 50.

Poésie. — 1. — Les poètes ne chôment pas, et leur production, durant le dernier semestre, a été particulièrement active. Or, bien que la quantité n'augmente pas toujours les chances de rencontrer la qualité, nous avons le plaisir de signaler cette fois, parmi quelques volumes estimables, une œuvre véritablement saillante, celle de M. Gauthier Ferrières. L'auteur de *la Belle Matinée* est de la bonne école. Il a mûri son talent dans la solitude et la véritable rêverie. Aussi le lecteur a-t-il l'exquis plaisir de découvrir ici plusieurs pièces d'une facture large et harmonieuse, où des sentiments d'une émotion pénétrante ont à leur service des vers d'une peu ordinaire fraîcheur. La première, par exemple, intitulée : *La Maison du passé*, est belle comme une page des *Méditations* :

C'est l'heure où les jardins, devenus solitaires,
Semblent, dans la fraîcheur, élargir leurs parterres ;
Près d'eux, le bois sonore et toujours frémissant
Parle confusément à la nuit qui descend,
Et son grand lac s'étale, et mire à la renverse
Les arbres endormis dans le vent qui les berce ;
Un couvre-feu lointain, qu'on lance avec effort,
Crépite en s'éteignant sur les glacis du fort ;
Et quand la lune enfin, dans sa course changeante,
A dégagé son front des toits fins qu'elle argente,
L'ombre semble écouter, sous les cieux infinis,
La respiration des berceaux et des nids.

Le poète qui fait de pareils vers peut se vanter de s'être élevé, au moins dans ses heureux moments, au niveau des maîtres. Mais M. Gauthier Ferrières est un peu comme le beau lac dont il parle. Plusieurs influences viennent *se mirer* dans sa « manière », et, après avoir jeté ses larges touches de fresque, il s'essaye, lui aussi, dans la miniature et le tableautin de genre. Peut-être y réussit-il un peu moins, et la seconde moitié de son volume nous semble inférieure à la première. Il est vrai que celle-ci renferme de véritables beautés. On peut regretter que l'amour y emprunte un langage éperdument passionné, mais ce langage demeure noble dans son ardeur, et conserve un vague qui s'accorde heureusement avec le genre de talent de M. Gauthier Ferrières. Les pages les moins bonnes sont celles qui laissent percer l'admiration pour les modèles les plus récents, c'est-à-dire pour le genre tourmenté et raffiné. Du reste, on voit que l'auteur n'y est pas trop à son aise. Ce qu'il lui faut, ce sont les grands spectacles de la nature avec les élans du cœur qu'ils suscitent, et la magnificence d'images qu'ils évoquent. C'est en leur présence que M. Gauthier Ferrières donne pleinement sa mesure. C'est alors qu'il trouve sur son

instrument le point de vibration le plus sensible, et que, s'enchantant lui-même, il enchante avec lui son lecteur. Écoutons-le se recueillir au moment où le coq va chanter :

Le silence et le ciel sont profonds. Rien ne bouge,
La nuit sommeille encore au fond des bois épais,
Et là-bas, sur les monts remplis d'ombre et de paix,
L'aurore étend les plis de son éventail rouge.

Elle surprend les prés aux bleuâtres vapeurs,
Leur verse avec amour sa splendeur coutumière,
Puis, frappant à la fois la route et la chaumière,
Ouvre de tous côtés les volets et les fleurs.

Que M. Gauthier Ferrières ne craigne pas de se retremper à la source de ses beaux vers, c'est-à-dire dans la nature elle-même. Il y trouvera de quoi pencher tout à fait du bon côté, du côté de la sincérité lumineuse et tranquille, où les concurrents ne sont d'ailleurs pas nombreux.

2.—Un législateur qui compose des vers : la chose est rare et mérite, par elle-même, un instant d'attention. Nos députés se contentent si souvent de nous harceler d'une si vilaine prose ! Mais l'attention devient tout de suite de la sympathie lorsqu'on a ouvert le joli recueil du baron Xavier Reille. La division en est un peu artificielle, et cette *Semaine de jeunesse*, divisée en jours — chaque jour étant représenté par une espèce spéciale de fleurs — est tout simplement une suite de poésies très cavalières, très primesautières, où le ton qui domine est celui de la mélancolie humoristique. On sait que le baron Xavier Reille est jeune, très jeune. C'est un des Benjamins de la Chambre, et sa poésie ne dément pas cette jeunesse, un peu folle parfois, mais toujours charmante. M. Xavier Reille a traversé le monde et ses fêtes. Naturellement l'amour guettait notre poète. Il a donné son cœur et cela ne lui a pas réussi. Il est averti, il est blasé. Il parodie même joliment un vers de Victor Hugo :

Hélas ! que j'en ai vu mentir, de jeunes filles !

Les féministes lui pardonneront-ils cette flèche ? Oui, croyons-nous, car ailleurs M. Xavier Reille se montre galant :

Ah ! si j'étais oiseau, papillon, moucheron,
Si j'étais seulement microbe,
J'aurais posé mon nid près de votre perron
Ou dans un pli de votre robe !

L'auteur, on le voit, ne recule pas devant le terme original. Bien des poètes, avant lui, avaient rêvé d'être oiseaux, mais nul, assurément, n'avait rêvé d'être microbe. M. Xavier Reille ne pleure jamais d'un œil sans rire de l'autre, et cela donne à ses vers un cachet savoureux. Voici un joli sonnet qui, dans sa brièveté piquante, vaut bien des théories sur l'amour et sur l'amitié :

[illegible] lui administre

[illegible] dur peut-être :

[illegible] ces qui dépassent
[illegible] est un beau sursaut

[illegible] gales, rendent toutes
[illegible] avant tout un homme
[illegible], fières, claironnantes,
[illegible] les plus doux. Les
[illegible] sourire, mais l'idée de
[illegible] A l'heureuse naissance
[illegible] petit ange sera soldat un

[illegible]....
[illegible] nous,
[illegible],
[illegible]
[illegible]ux.

[illegible] recueil, qui comprend encore
[illegible] *Pièces à dire*, *Brassée dernière*,
[illegible] *Oblesses*. Les *Pièces à dire* sont
[illegible] ersonne qui doit les réciter.
[illegible] poètes qui s'abandonnent trop
[illegible] volontiers des vers quelconques,
[illegible] naturellement. Les « chutes »
[illegible], il y a des choses gentilles, et
[illegible] mante est faite pour conquérir des
[illegible] *confidence* traduit avec charme le
[illegible] naissance d'une affection, sentiment
[illegible] d'une certaine crainte :

[illegible] qui peut briser la chaîne
[illegible] trop prompt à forger,
[illegible] de cette heure prochaine
[illegible] vous devient étranger.

Le silence et la paix d'une fraîche varangue.
Engaînés de liane en fleur, des badamiers
Étagent leurs rameaux où tremblent les ramiers
Quand plane au-dessus d'eux le vol d'une papangue.

Le frisson du feuillage enveloppe la mangue.
Sur les flots, à travers l'or bleui des cimiers
Qu'à leurs fronts, dans la brise, agitent les palmiers,
On aperçoit les mâts d'un navire qui tangue.

En un mot, M. Maurice Olivaint est un descriptif qui n'économise pas la couleur. C'est aussi un sentimental. A propos de Bourbon, il évoque le souvenir de Parny, le chantre d'Éléonore. Peut-être l'aime-t-il trop son Parny, et lui-même chante, sous le nom de Rose, une Éléonore du cru, dont il vante les charmes et déplore l'infidélité.

Je t'avais prise pour un ange
Et tu n'étais qu'un papillon.

Les vers de M. Olivaint, quelquefois précieux, atteignent cependant à une véritable magnificence. Écoutons parler la poésie :

Je suis la confidente et la compagne douce
Qui jamais ne refuse et jamais ne repousse ;
Mon amour est un lac calme et silencieux,
Discret comme les bois et pur comme les cieux,
Dont les bords sont remplis de parfums, dont les ondes
Bercent des baisers bleus et des caresses blondes.

Les esprits austères diront que cela ne signifie pas grand'chose, mais c'est idéal et harmonieux. Beaucoup de vers sont harmonieux chez M. Olivaint, et c'est un mérite qui commence à devenir rare.

4. — M. Jean Valfère est une âme vraiment lyrique, et c'est aussi un catholique militant. Sa muse, nous dit-il, dans ses *Coups d'aile et coups de fouet*, n'est ni une bacchante ni une sibylle :

C'est une chaste vierge aux blanches ailes d'ange,
Qui du Très-Haut m'enseigne à chanter la louange,
Ainsi qu'à flétrir les pervers,
Et qui parcourt l'espace, attentive et rapide,
Afin de recueillir pour mon oreille avide
Les mille voix de l'univers.

M. Jean Valfère a des passions ardentes. Il n'aime pas les Anglais qui oppriment les Boers ni les Américains qui attaquent les Espagnols. Il flagelle de strophes vengeresses la statue de Renan à Tréguier. Il flétrit les persécuteurs et leurs complices :

A l'œuvre, allons, limiers de la secte exécrée,
Crocheteurs de couvents et décrocheurs de croix,
Toute la meute infâme, ardente à la curée,
Toute la valetaille immonde ou chamarrée
De Marianne Trois !

L'auteur n'est pas tendre non plus pour Napoléon, et lui administre une formidable volée de bois vert :

Croyais-tu donc, César, que Dieu n'a fait la terre
Que pour servir d'arène aux jeux cruels des rois,
Qu'ils peuvent, à leur gré, s'amuser à la guerre
Et de l'or que produit l'épargne populaire
Payer les frais de leurs exploits ?

Ce vibrant anathème se termine par ce cri, un peu dur peut-être :

Pourtant je crains encor que ton rude supplice
N'ait pas du ciel bravé pu désarmer le feu ;
Peut-être eût-il fallu plus long le sacrifice,
Le geôlier plus haineux, plus amer le calice,
Pour apaiser la main de Dieu !

Mais, même en tenant compte de ces véhémences qui dépassent légèrement la mesure, le recueil de M. Jean Valfère est un beau sursaut d'indignation contre les vilenies de notre époque.

5. — *Les Heures* de M. Montaudry, tristes ou gaies, rendent toutes un son noble et vibrant. On sent que le poète est avant tout un homme de cœur, aimant les choses belles, pures, idéales, fières, claironnantes, et capable également de se prêter aux sentiments les plus doux. Les joies de la famille lui arrachent un paternel sourire, mais l'idée de l'honneur et du sacrifice ne le quitte pas. A l'heureuse naissance d'un garçon, il entrevoit tout de suite que le petit ange sera soldat un jour, à l'appel du devoir :

Le devoir ! c'est la mort peut-être....
Mais, femme, immortelle chez nous,
Tu sais que le devoir est maître,
Et qu'on n'enfante pas un traître
Quand on sait se mettre à genoux.

Les Heures ne forment qu'une partie du recueil, qui comprend encore plusieurs parties intitulées : *Dédicaces*, *Pièces à dire*, *Brassée dernière*, et un petit dialogue en vers : *Deux Noblesses*. Les *Pièces à dire* sont accompagnées d'indications pour la personne qui doit les réciter.

M. Montaudry est de la catégorie des poètes qui s'abandonnent trop à leur facilité et se pardonnent trop volontiers des vers quelconques, lorsqu'ils sont venus aimablement et naturellement. Les « chutes » n'enlèvent pas le lecteur. Malgré tout, il y a des choses gentilles, et des élans dont la spontanéité charmante est faite pour conquérir des sympathies à l'auteur. L'*Heure de confidence* traduit avec charme le sentiment que l'on éprouve à la naissance d'une affection, sentiment qui n'est pas séparé tout d'abord d'une certaine crainte :

Je songe au lendemain qui peut briser la chaîne
Que le cœur imprudent est trop prompt à forger,
Et je sens le dégoût de cette heure prochaine
Où le front qu'on aimait vous devient étranger.

Pour que je me confie au hasard de la voile
Où de l'amour qui naît souffle le vent béni,
Il faut qu'au ciel profond toujours luise une étoile,
Il faut que le chemin me paraisse infini.

Glanons enfin quelques autres vers bien venus :

Ne pas nous réveiller : tout le bonheur est là...
Pour marcher d'un pied ferme il nous faut un cœur fort...
Pour être un peu poète, il faut beaucoup d'amour.

M. Montaudry a beaucoup d'amour, et d'amour pour les choses qui méritent d'être aimées. Il est donc un peu poète, et, comme c'est un modeste, croyons-nous, cela suffit sans doute à son ambition.

6. — M. Théodore Maurer a vu mourir une fillette charmante, enlevée à l'amour de ses parents par cette terrible tuberculose qui crée tant de deuils. Cette mort l'a navré lui-même, et il n'a pu se retenir de répandre quelques fleurs poétiques sur la gracieuse tombe de cette enfant :

Qu'aux printemps à venir toujours la rose naisse
Sur sa tombe, fleurie avec un soin pieux ;
Puisque aux printemps passés, pareils à sa jeunesse,
C'est la fleur des mois d'or qui lui plaisait le mieux.

L'ombre tombant des fleurs semble alléger la terre...

Faites de son chevet une blanche corbeille
D'où montent des parfums dans le jour bleu qui luit ;
L'âme de votre enfant sourira, si l'abeille
Vient, là, boire en passant les larmes de la nuit.

Princesse Avril, de M. Maurer, comme on peut en juger par ces quelques vers, est imprégnée d'un sentiment vraiment délicat et poétique. Quelques vers sont bien frappés et possèdent ce « mouvement » mystérieux qui manque si déplorablement à tant de rimeurs.

7. — M. Pamphile Le May, en plusieurs endroits de son recueil qui a pour titre : *Les Goutelettes*, nous confie qu'il a les cheveux blancs. Il n'en a pas moins la jeunesse du cœur qui donne à ses sonnets canadiens une fraîcheur singulière. La Bible, l'Évangile, les paysages rustiques, l'histoire du Canada, les joies permises de l'amour et du foyer, l'inspirent tour à tour, et souvent d'une façon gracieuse. Sa langue est tout à fait française et sa versification fort soignée. Sa pensée, comme celle de ses compatriotes, s'envole souvent vers la France. Il dit à notre Botrel :

C'est l'ombre de Cartier qui plane encor sur nous.
Notre langage antique a l'air un peu farouche,
Mais, quand il a passé par une fraîche bouche,
Il dégage un parfum qui semble de chez vous.

Ton nom sonne à l'appel et nous accourons tous.
Ici la liberté n'a pas de regard louche,
Et la loi nous protège, homme et Dieu. Nul ne touche
Aux humbles croix de bois que nous pendons aux clous.

Il dit à ses compatriotes anglais :

Vous ne nous aimez pas ; cela nous le savons.
Nous avons nos défauts et vous avez les vôtres.
Vous êtes des marchands, nous sommes des apôtres ;
Vous achetez la terre, et nous, nous la sauvons.

Ce qui distingue en général M. Le May, c'est une sensibilité voilée et douce, une rêverie souple et légère qui s'adapte à tous les objets. Tout le volume est en sonnets, ce qui est peut-être fâcheux, car il en résulte une inévitable monotonie. Les « chutes » bien tournées sont trop rares, et un sonnet sans chute perd la moitié de sa saveur. L'auteur, du reste, ne vise pas à l'éclat, à la ciselure. Peu de vers peuvent se détacher pour être cités isolément. Voici toutefois quelques exceptions :

La vengeance des morts, c'est l'amour des vivants...
Le bonheur se fabrique avec d'humbles outils...
La floraison des cœurs devrait s'éterniser.

M. Le May a éternisé la floraison du sien. Son âme, malgré l'âge, est resté tendre et poétique.

8. — Si le titre n'avait pas été déjà pris par Hugo, M. Paul Mussche aurait pu intituler son volume : *Chants du crépuscule*. Ce sont les magiques aspects du soir, en effet, qui l'impressionnent le plus et l'inspirent le mieux. *Les Jardins clos* qu'il chante sont presque toujours illuminés d'un rayon du soleil couchant. Ce spectacle ne lasse pas le poète, et il a raison de ne pas s'en lasser. Même après ce qu'en ont dit tant d'autres, il reste bien par-ci par-là quelques nuances ou quelques émotions à noter :

Du haut de la terrasse où s'attarde le soir,
Nous regardons le jour qui tremble et se prolonge,
Les jardins, parfumés comme des encensoirs,
S'emplir d'ombre et de mort, de silence et de songe.

Le crépuscule, ainsi qu'un lent oiseau, s'abat
En effleurant nos fronts d'une aile frémissante.
Et les cœurs attentifs sentent venir là-bas
Le pas émerveillé de la Nuit grandissante.

Que ce soit un jardin, une allée, un vieux parc peuplé de statues antiques, cette description du jour qui tombe est le *leit motiv* favori de M. Mussche, et il faut avouer qu'il s'en sert assez souvent d'une façon pénétrante.

M. Mussche ne se sert guère que de l'alexandrin et l'emploie presque toujours en strophes de quatre vers. Nous ne lui en ferions aucun reproche, si parfois ces strophes n'empiétaient, pour le sens, les unes sur les autres, ce qui est d'un désagréable effet. L'auteur escamote aussi trop souvent la césure et cultive avec exagération l'enjambement. Malgré cela il a de l'harmonie et des vers heureux.

9. — Encore des jardins. Ceux de M. Henry Béraud sont des *Jardins évanouis*. Lui aussi est hanté par l'image des beaux parcs à la française où se promenaient les « marquises poudrées ». Décidément, le dix-septième siècle, dont on a tant médit, va devenir poétique autant ou plus que le moyen âge. Les parcs, les statues de faunes, les madrigaux à Iris, le souvenir du Roi-Soleil sont donc à la mode, et M. Henry Béraud, en dédiant ses *Jardins évanouis* à une « noble dame » regrette que son recueil, fragment d'un ensemble intitulé *le Missel jaune*, n'ait pu être imprimé « avec privilége du Roy. » — Rien de bien remarquable dans ces petites fantaisies de pittoresque archaïque.

10. — M. René L'Esprit est un dilettante, qui, dans *Ferveurs et incroyances*, fait de l'art pour l'art, en choisissant ses sujets avec méthode. Ce sont des « ébauches orientales », des « croquis hellènes », des « esquisses médiévales », des « grisailles bretonnes. » Il manie le vers avec une certaine habileté, et sa manière se ressent notoirement de l'influence de Hérédia. C'est dire qu'il ne faut pas chercher l'émotion, mais la ciselure. Même lorsqu'il emprunte ses sujets au moyen âge, l'auteur demeure un païen, amoureux de la forme plastique et de l' « effet » que produisent les choses. Voici un sonnet sur *l'Église romane* :

C'est grand'pitié pour les serviteurs de Jésus
De voir la côte plate en proie aux infidèles
Et la terre qu'aucun serf ne laboure plus
Donner gîte et secours à des chrétiens rebelles.

Aussi, comme on ne peut songer à courir sus
Aux méchants, les bourgeois vidant leurs escarcelles
Ont donné leurs bijoux et meubles superflus
Pour n'être pas en proie aux flammes éternelles.

Et le Maître de l'Œuvre a bâti d'un seul jet
L'église de granit que son esprit rêvait,
La protégeant de murs percés de barbacanes.

De loin on aperçoit les remparts à créneaux
D'où l'on peut surveiller les nefs mahométanes
Tandis que le latin chante sous les arceaux.

Mais ailleurs, et avec la même dévotion, le poète rend hommage à Artémis, à Aphrodite et à Hélène. Çakia-Mouni n'aura pas tort non plus. Selon la couleur du titre, M. L'Esprit se fait un état d'âme. Vers la fin du recueil, il tâte un peu — mais si peu ! — de la note personnelle. Il s'attendrit avec mesure sur les métamorphoses de la nature et les fluctuations du cœur :

Or, le printemps revient te réveiller, nature,
Tu renais de ta mort miraculeusement,
Plus belle chaque fois après la sépulture
Comme après le sommeil est plus rose l'enfant.

C'est pourquoi nous avons nous aussi l'espérance
De rajeunir aussi de nos vieilles douleurs,
Et nous te désirons, symbolique Jouvence,
Moins pour baigner nos chairs que pour laver nos cœurs.

Ce dernier vers est digne d'un maître. Mais on désirerait tout de même que M. René L'Esprit fût moins virtuose : il serait plus poète au vrai sens du mot.

11. — Il paraît que le genre anacréontique n'est pas mort. M. André Blondeau est de ceux qui continuent à lui prêter vie. On croirait parfois, en le lisant, relire les *poetae minores* du dix-huitième siècle, avec un peu plus de négligence et un peu moins de mythologie. M. Blondeau célèbre les amours légères et le bon vin. Il nous exhorte à jouir de la jeunesse parce qu'elle est brève. Tout cela est assez connu. Horace le disait joliment il y a dix-neuf siècles ; et, en fait, l'auteur de *Violes d'amour* est un fervent d'Horace. Il nous donne une mille et unième imitation de l'*Ode à Lydie*. Il s'essaye aussi dans le conte, mais il y réussit moins bien. On voit que l'auteur croit être intéressant, et qu'il en est tout heureux ; mais les sujets de ses historiettes piquent rarement la curiosité. D'une façon générale, M. Blondeau est moins heureux avec l'alexandrin qu'avec le petit vers de huit syllabes. Il lui arrive de manier ce dernier avec grâce. Mais que de frivolité et de banalité voulues dans son inspiration ! Le petit quatrain suivant :

Au clair de la lune
Qu'il est doux d'aimer
La blonde ou la brune
Qui sut vous charmer.

résume on ne peut mieux l'esprit et le ton de son volume. Avec ce style, on est tout désigné pour enrubanner les mirlitons. Et que dire de cette autre stance :

J'aime ton charmant sourire
Pareil à quelque objet d'art,
C'est de toi que l'on peut dire :
Jamais son nez n'est fard.

Il est vrai que, loyalement, l'auteur intitule cette piécette « mauvais calembour. » Notons qu'il est père de famille et dédie à ses filles des pièces graves, fort mal tournées d'ailleurs. Que doivent penser ces jeunes filles des autres œuvres de leur père ? M. Blondeau, du reste, est large en grammaire comme en morale. Il écrit :

Calmer tous les transports, sécher *toutes* les pleurs.

C'est de toutes les manières, on le voit, que l'auteur est obsédé par le féminin.

12. — C'est *Vers l'amour*, mais vers l'amour sensuel et frivole que se tournent les inspirations de M. Riversdale. De la morale, nul souci.

C'est le recueil d'un jeune homme qui fait des fredaines et qui en est enchanté. Sans doute, on peut noter des élans de passion sincère; mais l'auteur a l'haleine courte. Ses poésies dépassent rarement une page. Il s'arrête à bout de souffle au bout de quelques vers, parfois d'un simple quatrain, sans qu'une grande pensée ou une grande image rachètent, au point de vue littéraire, cette extraordinaire brièveté.

13. — L'auteur anonyme qui a composé les poèmes de *l'Amour sacré* a le culte des vers inégaux et des rimes enchevêtrées trois par trois, ce qui rend sa besogne singulièrement facile. Pas de prose qui, avec ce système, ne puisse être aisément aménagée en vers. Aussi pour qu'on ne s'y méprenne pas, l'auteur a-t-il soin de conserver à ses pages une obscurité non moins sacrée que ses poèmes. Toutefois, ce n'est pas précisément le genre indéchiffrable et sibyllin. L'auteur qui vise à la simplicité des conteurs naïfs, se laisse comprendre par intervalles, ce qui lui constitue une sérieuse supériorité sur d'autres décadents. Ce sont des légendes de saintes et de saints qui font les frais du volume. Voici le début de *Sainte Marguerite de Cortone*, qui donne une idée du genre :

Cette arrietta pleure et saigne,
Giovanni !
Ma joie déborde en larmes de feu
Comme ce vin fiévreux
Que boit le feuillet de ce livre
Où, tels que ceux qu'il chante, nous lisions à deux ;
Ah ! laisse ! je n'ai pas soif de vin ;
Oui, tu dis bien, je suis née ivre.

Avec quoi rime *Giovanni* ? Avec quoi rime *vin* ? Il serait peut-être indiscret de le demander. Les six rimes qui suivent sont *non*, *grisée*, *rimes*, *lisais*, *lèvres* et *étreinte* ! Non seulement, on le voit, l'auteur espace les rimes, mais il les supprime carrément quand cela le gêne. Il paraît pourtant que c'est de la poésie. Ajoutons que les poèmes, bien que consacrés à un « amour sacré », renferment çà et là des détails plus que profanes. Heureusement qu'il est difficile, et pour cause, de s'en rendre compte. On peut toujours supposer que c'est du latin.

14. — M. Émile Langlade estime que trop de poètes chantent l'amour. Pour se distinguer, il célèbre la haine. Il nous décrit, en un style épique, des scènes de carnage et de vengeance qu'il place dans les temps primitifs de l'humanité, chez les Celtes et les peuplades lacustres. Cela rappelle certaines pages de *la Légende des siècles* ou de *la Chute d'un ange*, et, en effet, de tels sujets sortent du banal. Mais l'auteur de : *A travers la haine*, malgré des efforts louables, n'atteint pas à la splendeur descriptive de Lamartine, ni aux effets grandioses et fulgurants de V. Hugo. Certaines pages n'en ont pas moins de l'énergie et de la puissance. Voici le croquis d'une île :

En moins d'une heure un crabe en aurait fait le tour.
C'était un roc abrupt comme un nid de vautour :
De rares tamaris, des chênes séculaires
Ombraient de leurs rameaux les pierres tumulaires,
Dont la mousse sondait les lourds blocs de granit
Qu'avait apportés là, sans effort, dans la nuit
Des vieux temps oubliés, la poigne gigantesque
De quelque ancêtre énorme, immense et titanesque.
Planté sur ce sommet ardu, mystérieux,
Ayant sous lui la mer et devant lui les cieux,
Le dolmen contemplait l'immensité profonde,
Le temps chassant le temps, et l'onde poussant l'onde,
Les printemps revenus et les hivers bannis,
Tous les siècles nouveaux sortant des infinis,
Et l'étoile, égarée au fond des voûtes bleues,
Qui traçait son chemin à des milliers de lieues.

On n'écrit de pareils vers, évidemment, qu'après avoir sucé la moelle des maîtres.

15. — M. Pierre d'Hugues a, lui aussi, une touche forte, et une sorte de subtilité héroïque. Il chante les reîtres, les barbares, et les chevaliers qui tiennent baissée la visière de leur casque pour dissimuler un cancer à la figure. Il chante aussi des amours vagues et raffinées, où une pointe de perversité transparaît à travers une mélancolie corsée de bizarrerie. Il a des notes chrétiennnes, mais qui suent le dilettantisme. Ses appels à la Vierge Marie font penser à ceux de Verlaine. L'auteur met cette profession de foi dans la bouche d'un poète :

Je ne sais rien d'utile et rien qui puisse plaire,
Je suis un paresseux de toute éternité ;
Mais pourquoi tant de haine insultant ma misère,
Seigneur, que je confesse avec simplicité ?

J'aime les champs, les bois, leur splendeur printanière,
Les manoirs écroulés que la ronce envahit,
Tout ce qui fait chanter l'hymne de ma prière,
Pluviose qui pleure et Floréal qui rit.

M. Pierre d'Hugues nous montre, dans les parcs, des « bassins en-lunés » ; il entend des sons « isochroniques. » Toutefois, il n'use pas trop des licences décadentes. Au fond, l'auteur du *Destin ironique* est un romantique inquiet, s'adaptant légèrement aux modes du jour.

16. — M. Pierre Delider a trouvé *Sous la feuillée d'or* des inspirations saines et nobles. Les sujets qu'il choisit sont pittoresques, avec un brin de romantisme : *Rêve de doge*, *La Chanson du condottière*, *Le Feu follet*, *Chevauchée*, *la Ville morte*, *etc.* Malheureusement, la versification de M. Delider est un peu terne, et les chevilles y sont plus nombreuses que de raison. S'il y a des poètes qui visent trop à l'effet, l'auteur de ce recueil n'y vise pas assez. Trop de strophes défilent, prosaïques et sans relief. Les hiatus et les négligences de style ne sont pas rachetés par des qualités brillantes ; mais ces défauts n'enlèvent rien à la sympathie

qu'inspire l'auteur. Il a de la décence, de la dignité, du bon sens, choses qui ne se trouvent pas toujours chez les poètes; mais peut-être ferait-il mieux d'écrire en prose.

17. — Dans une de ses pièces intitulée : *Paroles d'Hippolyte dans la nuit*, M. Tancrède de Visan fait dire au fils de Thésée par un de ses compagnons :

Seigneur, ta voix est grave et tes mots sont obscurs,

Ce vers, de forme exceptionnellement classique, est la meilleure critique des *Paysages introspectifs*. Oui, M. Tancrède de Visan est un jeune homme grave, très grave. Qu'il nous pardonne le mot, mais il pontifie. Et il pontifie doublement : en prose d'abord, en vers ensuite. La prose est un peu plus incompréhensible que les vers. C'est une préface sur le symbolisme, où l'auteur plane à des hauteurs si transcendantes que le profane humilié renonce à le suivre. On saisit au vol, çà et là, quelques assertions impressionnantes, par exemple que la poésie et la métaphysique sont « deux sœurs éclatantes de l'esprit », ou encore que « les corsets de fer où se déviait la belle taille de l'idée se sont rompus sous la poussée de la vie. » Ceci veut dire que M. Tancrède de Visan est partisan du vers libre. Seulement, après avoir proclamé cette liberté... il n'en use pas. Il est vrai qu'il en demande humblement pardon au lecteur. Notons ce commencement d'alinéa des plus intrépides : « Pour être plus clair, parlons allemand. » Après avoir doctement vaticiné sur le symbolisme, le poète en arrive au langage des Muses, et, précisément, dès la première page, il est question de la Muse. Était-ce bien la peine d'avoir révolutionné toute la poésie traditionnelle pour revenir à cet homérique point de départ ? Mais il y a façon et façon d'invoquer la Muse. La façon de M. Tancrède de Visan est la façon tourmentée, précieuse, sibylline. On dirait qu'il recherche avec un douloureux scrupule toutes les expressions qui peuvent s'écarter du naturel et de la clarté. Ce sont des « errances », des « ambiances », des « attirances », des « effeuillaisons », des choses « endeuillées » ou « en allées. » Mais ce sont là des vétilles, que le lecteur pardonnerait s'il comprenait quelque chose. Malheureusement nous avons le devoir et le regret de le dire au sympathique auteur des *Paysages introspectifs :* le lecteur ne comprend pas. La première partie du volume, consacrée à une « excursion aux grottes de la conscience », s'opère sans lanterne aucune, et la seconde partie, qui nous conduit « sur la crête de l'âme », a lieu par un temps de brouillard. On devine vaguement que M. Tancrède de Visan voudrait s'identifier avec la nature. Il adore Pan, le grand Devenir et quelques autres déités du même genre. Il dit quelque part :

Dans mon propre jardin planté de vanité
J'ai bêché les œillets de mon Moi solitaire.

Mais les neuf dixièmes des poètes ne pratiquent-ils pas ce genre très vieux d'horticulture ? Il adresse à une déité plus ou moins vague ce touchant appel :

O toute vierge ! ô très divine ! hélas ! hélas !

Il s'écrie, ailleurs :

Oh ! s'endormir encore aux chants de nos pommiers,
Et subir l'attirance intime des premiers
Murmures d'intuitions métaphysiques !

Il met en scène un Centaure qui, entre autres choses, vous dit ceci :

Et j'ai vu transparaître, à travers mon poitrail,
La clarté liturgique et chaude d'un vitrail.

Il appelle la mer « Thalatta » — pour ne pas dire « la mer », comme vous et moi. Il trouve à la lune une « lumière scarlatine », nous parle d'une « atmosphère déconfortée ». Ajoutons que, sous ce maniérisme, se cachent des aspirations évidemment nobles et un violent amour de l'idéal. Mais il est dommage de voir des hommes intelligents — car ils sont plusieurs — s'égarer avec tant d'obstination et de ferveur dans ces « grottes » où l'on ne voit rien et sur ces « crêtes » où nul ne peut les accompagner. C'est dommage, bien dommage !

18. — Encore un amoureux de l'incompréhensible. Sous le pseudonyme de Fagus, un symboliste à l'âme inquiète nous entretient d'*Ixion*, l'illustre damné qui voulut ravir Junon et que Jupiter attacha sur une roue dans le Tartare.

Je saigne, moi ! cloué sur l'échafaud qui tourne,
Sous la flamme tordu et la nuit et le bruit,
Pâte humaine que l'on pétrit et qu'on enfourne
Et qu'on défourne et qu'on retourne et qu'on recuit.

D'Ixion, à la vérité, Fagus nous parle fort peu ; mais il paraît que ce personnage représente l'univers, c'est-à-dire « une infinie montée et redescente d'êtres à même un infini tournoiement de mondes. » Car l'auteur, se doutant qu'on ne comprendra pas son poème, le fait précéder d'une préface, qu'on ne comprend pas davantage. Il est impossible de donner une idée des propos incohérents tenus par Ixion et par les « voix » qui lui répondent. Quelques problèmes, toutefois, semblent l'obséder particulièrement, celui-ci, par exemple : « Pourquoi le soleil n'est-il pas couleur orange ? » Cette question palpitante revient plusieurs fois. Autre préoccupation :

Il fera jour demain ! je n'ose pas y croire.
Et s'il n'allait demain pas faire jour, mon Dieu !
Si l'univers allait rentrer dans l'ombre noire
Qui monte dévorer l'azur flétri des cieux !

Fagus emploie généralement des vers qui riment ; mais il en accueille hospitalièrement qui ne riment pas le moins du monde. Pourquoi ?

C'est ce qu'il serait indiscret de demander à un penseur hanté d'idées si transcendantes.

19. — Pourquoi le volume de M. Charles Épry s'intitule-t-il : *Vers la pitié* ? L'auteur a quelquefois pitié des autres — pitié qui, en certains cas, tourne légèrement au mépris ; — mais, selon l'éternelle tradition des élégiaques, il a plutôt pitié de lui-même. Il nous fait part de ses tristesses, mais sans nous émouvoir beaucoup. Pourtant les chagrins de l'auteur devraient être d'autant plus poignants qu'il ne croit pas à une autre vie, et que la disparition d'une personne qu'il a aimée le laisse sans espérance. Lui-même l'avoue :

Ah ! si j'avais encor, du moins, l'espoir chrétien
De te retrouver toute en une autre existence !
Mais non. Mon ciel est clos. Je ne crois plus à rien.
Contre le désespoir je reste sans défense.

M. Épry affectionne parfois des tours de phrase un peu précieux. Il a un culte, ainsi que beaucoup de ses confrères, pour la préposition en : *en* l'espace, *en* les nuées, *en* l'infini, *en* la nuit, *en* ma poitrine, *en* les ténèbres. A un endroit, il se proclame partisan du déterminisme par hérédité, ce qui lui donne occasion de rimer des vers bien fâcheux pour le fond comme pour la forme :

O présomption ! Quoi que nous puissions valoir,
Nous n'avons droit pas plus à l'éloge qu'au blâme
Car nos raisons d'agir, de penser, de vouloir
Ont leurs racines loin, loin par delà notre âme.

Bien qu'il ne faille blâmer personne, M. Épry critique les pèlerins, les dévots, les « trafiquants de saints et dieux de plâtre. » Nous aimons mieux M. Épry lorsqu'il se contente d'être pittoresque et, comme les vieillards de *Faust*, regarde passer les bateaux :

Accoudés au bordage ou couchés sur les voiles,
Les marins mollement bercés, silencieux
Et de pêche rêvant, regardent dans les cieux
Aux mailles des filets se prendre les étoiles.

Beaucoup de vers comme ceux-là tiendraient avantageusement la place de pages nombreuses où l'idée est banale, et où le vers, quoique tourné par quelqu'un qui connaît son métier, est rarement original.

20. — Avant de commencer ses *Étapes*, M. Fernand de Fleury nous prévient que le lecteur verra dans son livre des contradictions. L'avertissement est bon. Rarement, en effet, l'on vit un auteur user davantage du droit qu'ont les poètes de penser blanc aujourd'hui et noir demain. C'est en matière religieuse, principalement, que M. de Fleury s'offre le plaisir de la fluctuation. Il a des élans de piété, et il a des blasphèmes ; il soutient carrément qu'il n'y a pas de Dieu, puis il invoque ce Dieu qui n'existe pas. Mais, en définitive, c'est la note sceptique et désespérée qui domine :

Je mourrai sans remords, ayant souffert sans haine,
Mais aussi sans espoir, ayant vécu sans foi.

Et ailleurs :

Je raille qui blasphème et je nargue qui prie.

Ailleurs encore :

Ta mort, ô Christ, n'aura sauvé que Barrabas !

C'est lui qui fait dire à Socrate parlant à ses disciples :

Escaladez le ciel d'un essor radieux ;
De l'Olympe éperdu secouez les pilastres,
Et comme aux soirs d'été pleuvent des lambeaux d'astres,
Il pleuvra dans vos cœurs des parcelles de dieux.

Comme forme, d'ailleurs, cette dernière strophe n'est pas dénuée d'un certain souffle. M. de Fleury a un vrai tempérament de poète. Il a quelque chose de prime-sautier, de cavalier, de volontairement étourdi. S'il chante l'amour, il a des crises de sensualisme furieux, mais rapide. Romantique au fond, il chante « les ruines », « les corbeaux », « le bohême. » Il se plaît à des antithèses impertinentes, et, par deux fois, tient à constater que la neige, lorsqu'elle tombe sur certaines femmes, hôtes immobiles du trottoir, leur fait des robes de premières communiantes. C'est le cynisme de Don Juan, mitigé par la gaminerie de Gavroche.

21. — Il y a de la piété sincère et de l'émotion vraie dans le petit volume de M. Gello Toscan. Bien que son nom fasse penser à l'Italie, M. Gello Toscan est Belge, et c'est un Belge très patriote. Il préfère les frimas et les brouillards de sa patrie au ciel bleu du Midi :

O mon pays, meilleur que n'importe quel autre !
Oh ! comme ton cœur bat à l'unisson du nôtre !
Quand vient le jour des Morts,
Autour de tes enfants ta nature s'attriste,
Tu t'enveloppes dans un manteau sombre et triste
Et comme on t'aime alors !

On voit que l'auteur des *Heures lyriques* ressent de la mélancolie ; ce n'est pas étonnant. On voit par ses vers qu'il a aimé, aimé longtemps, d'un amour chaste et légitime, une personne qui a fini par lui en préférer un autre. En deux pièces successives : *Souvenir de Middelkerke* et *En écoutant pleurer le vent*, il nous confie d'abord l'ivresse de sa joie et ensuite la profondeur de son chagrin. Il y a dans ces morceaux des strophes touchantes, mais il y a trop de strophes, de sorte que cela touche moins. M. Gello Toscan a en effet un défaut, celui d'être prolixe. Il en a un second, celui de ne pas assez soigner la forme, d'admettre trop souvent le style lâché, prosaïque, et même des incorrections grammaticales. Sauf à un endroit où il dit *ascender* (!) pour *monter*, il ne sacrifie pas au néologisme. Un bon point pour cela. Ce qui

plaît encore chez M. Gello Toscan, c'est un sentiment chrétien d'une pleine franchise. Nous devons une mention à la pièce intitulée *A Gabrielle D.*, où il exhorte une jeune fille à « consoler Jésus-Christ. » Il y a là une vingtaine de vers d'une belle envolée. Le souffle qui emporte par instants le poète ne dément pas le titre de sa plaquette :

Gloire au Seigneur qui donne aux mers la vague haute,
Pour les rendre un peu moins jalouses de la côte
Qui possède les grands monts verts !
Gloire au Seigneur qui donne aux monts le blé de vie,
Le blé mouvant, afin qu'ils portent moins d'envie
A l'agitation des mers !

Si toutes les strophes de M. Gello Toscan étaient dans ce genre, il prendrait rang parmi les poètes vraiment remarquables.

22. — M. Dagher est un Égyptien, mais c'est un ami de la France, circonstance atténuante pour ceux qui seraient portés à juger sévèrement ses vers. La facture en est plutôt gauche, malgré l'énergie farouche et tragique, déployée par le poète. Celui-ci a beau faire, le lecteur d'*Idéal et Réalisme* se sent en présence d'un écolier, et d'un écolier qui se monte la tête. M. Dagher prend, avec une naïveté juvénile, des poses à la Byron. Il aime d'ailleurs l'auteur de *Manfred* et lui consacre une de ses pièces. En d'autres, il nous confie qu'il est effroyablement malheureux, qu'il est écrasé par la vie, qu'il a parcouru le cercle des voluptés, etc. Bref, du romantisme très sombre en vers très gris :

Mon front est si pesant que j'ai peur qu'il n'éclate,
Mon berceau fut marqué par le doigt du destin.

Hélas ! ils sont trop, ceux qui ont pincé de cette guitare. Jeune compatriote de Sésostris, cela ne prend plus !

23. — L'auteur des *Mirages d'Orient* a des idées sur la versification. Il ne croit pas qu'on doive proscrire la rime ; mais il tient pour l'allongement du vers. Les limites de l'alexandrin sont trop mesquines. « J'ai donc tenté, dit-il, de reculer ces limites en des vers de quatorze, de seize et de dix-huit pieds, et j'en hasarderai même de quinze, de vingt et de vingt-deux, si l'on ne me crie pas tout d'abord holà ! à la lecture de ceux-ci. » Nous sommes de ceux qui crieront holà ! d'abord parce que la lecture des énormes vers de M. Moritz Wronghel est terriblement fatigante, ensuite parce que, lorsque le sens s'en laisse déchiffrer, on y découvre des choses peu ragoûtantes, empruntées aux mœurs de sérail ou à la corruption asiatique.

24. — Encore un « jardin » ! Celui de M. Albert Sérieys est « fermé. » Mais la poésie qu'on y respire est inquiète et inquiétante. On la comprend assez, malgré l'affectation et la bizarrerie du style, pour voir que l'auteur est une de ces âmes raffinées, qui se plaisent aux sentiments à la fois très alambiqués et très vagues. Dans ces sentiments entre une

certaine dose de pessimisme, et aussi une certaine dose de perversité maladive. La forme est bien adaptée au fond. Voici comment se termine un « finale symphonique » :

Et la musique, seule, esquisse un menuet,
Au son duquel s'en vont en chœur, âmes damnées,
Et
Les illusions vaines et nos années.

Avoir l'idée de faire rimer *et* avec *menuet* : cela peint un poète moderne. Nous préférons cette fin d'un sonnet, où parle un grillon :

Ma voix fait peu de bruit, mais ce bruit monotone,
C'est sur un sein vraiment maternel qu'il résonne,
Et, proche de vos morts, j'anime leur langueur. . .

Passant épris des cieux aux clartés éternelles,
Comme la violette embaume avec son cœur,
Moi, le petit grillon, je chante avec mes ailes.

C'est subtil, mais joli, et il aurait fallu que le *Jardin fermé* abritât beaucoup de petits grillons comme celui-là.

25. — Le titre du volume de M. Jean Mariel : *Parfums*, n'est guère justifié que par la première pièce, où l'auteur, plaignant les odeurs de ne pas être chantées par les poètes, trop exclusivement occupés des couleurs et des sons, tâche de dédommager le sens de l'odorat d'un oubli si notoirement injuste. M. Mariel pratique çà et là les licences de la poésie nouvelle et rime consciencieusement des vers de seize pieds remplis d'intentions très harmoniques.

Voici la mer, entends sa voix qui se prolonge au long des grèves,
Entends le flot, le flot puissant qui s'enfle et meurt.

Les poètes « vieux jeu » arrivaient au même résultat avec quatre vers de huit pieds. Mais il paraît qu'il est plus distingué d'en faire deux de seize. Vive la politique d'économie ! Ailleurs, M. Mariel entrelace laborieusement trois rimes au lieu de deux. Ce doit être assez difficile et ce n'est pas joli. Du reste, bien des strophes nous révèlent un travailleur qui cherche des effets... et qui ne les atteint pas toujours. Il faut convenir néanmoins que certaines strophes sont bien tournées :

Dans le soir, par degrés, s'éteint l'éclat des fleurs ;
Les oiseaux, endormis la tête sous leurs plumes,
Se sont tus, les jets d'eau troublent seuls de leurs pleurs
L'eau morte des bassins qui tremble au clair de lune.

Au gré de beaucoup, certaines virtuosités de plume seront gâtées par l'entrelacement, dans certaines strophes, de deux rimes féminines différentes. Nous savons que c'est un système qui a ses partisans, mais les oreilles que flatte cette combinaison sont-elles plus nombreuses que celles qu'elle blesse ? C'est la question. Pour notre compte, nous préférons de beaucoup les strophes à classique alternance de rimes

masculines et féminines, telles que celle que nous venons de citer, ou encore telles que la suivante, qui est d'une puissante envolée :

La neige, blanc duvet des ailes du silence,
Abolissant chemins, rivières et fossés,
Tourbillonne sans trêve en l'espace glacé,
Et la terre s'endort sous son hermine immense.

Cette fois, l'« effet » est admirablement réussi.

26. — Il n'est pas exact que les *Poèmes sans art* soient tout à fait sans art ; seulement c'est un art étrange, contourné, et qui admet bien des négligences. Il y a une certaine puissance d'accumulation, gâtée par l'impropriété des termes et le besoin d'escamoter des articles pour faire tenir le vers sur ses pieds. M. Fridolin Werm est parfois un Procuste, qui ampute des phrases de prose pour faire des vers. Ailleurs il a des envolées, mais courtes. Il chante tout ce qui lui passe par la tête : les plantes, les fleurs, Michel-Ange, Galilée, Dante, l'arrivée d'un train, des types qui défilent, Moïse, l'amour. Il n'éclaire pas toujours la lanterne de ses pièces, et célèbre les gens sans dire leur nom. A propos de Galilée et de Savonarole, nous voyons reparaître les clichés classiques contre l'Église ; mais l'auteur qui évidemment ne tient pas plus à cette note anticléricale qu'à autre chose, glisse rapidement, et passe vite à d'autres bavardages. Il aime la nature, l'humanité, la justice, les oiseaux, le ciel bleu, etc. Il aime tout ce qui aime.

Le moindre cœur qui bat est le mien à demi.

Ces nobles sentiments ne l'empêchent pas d'avoir un faible pour la trivialité des termes. Il appelle une fillette une « gosseline. » Lamartine eût dit la « vierge » ou la « beauté. » Mais le progrès marche et les modes changent. Enfin M. Fridolin Werm aime à boire et donne pour vers final à ses huit dernières strophes ce cri impératif : « Du vin ! du vin !. » — A votre santé, joyeux rimeur !

27. — M. Charles Reculoux est un capitaine au long cours qui a fait le tour du monde comme Loti et qui, comme Loti, en est revenu désenchanté. Aussi ses vers sont-ils tristes, fort tristes, mais d'une tristesse rude et naïve, comme il convient à un loup de mer. Quand M. Reculoux essaie de philosopher trop à fond, cela ne lui réussit guère, et on ne le comprend plus. En revanche, il a de l'énergie, du pittoresque, de l'humour dans l'humeur. Il a parfois des idées truculentes : celle, par exemple, de dire que Dieu a permis à Satan d'inventer la beauté pour punir l'homme. Dans une autre pièce, l'auteur fait l'éloge des orgues de Barbarie. Dans une autre, un cap nous fait part des impressions qu'il éprouve à être battu par les flots. Toutefois, ces notes originales sont rares. L'ensemble de *Jamais* donne l'impression du déjà vu. On retrouve ces vagues aspirations vers la foi, combinées avec l'impuis-

sance de croire, qui caractérisent tant d'esprits contemporains. Il serait difficile de trouver un morceau parfait. Néanmoins les vers heureux et bien tournés ne sont pas très rares. Citons cette fin de sonnet :

... O Dieu, qui, de tes mains,
Créas tant de beauté, de splendeur, d'harmonie,
Comment se put jamais résoudre ton génie
A peupler l'univers de tigres et d'humains !

Et ce vers que l'auteur place sur les lèvres de Dieu :

Toute larme qui tombe à mon ciel doit monter.

Ailleurs l'expression est moins heureuse. M. Reculoux verse dans le maniérisme décadent

Le soir saigne sa plaie en la plaine assoupie

ou dans l'allitération bizarre :

Londres, ta brume mord le cœur de désirs noirs

ou enfin dans un réalisme peu ragoûtant : le poète se met à chanter l'iode, le phénol, la pourriture.

28. — Le poème de M. de Neuville sur *le Centenaire de Victor Hugo*, pour n'avoir pas obtenu le prix de l'Académie, n'en dit pas moins avec force des choses justes sur le grand poète. C'est peut-être même parce que l'auteur était trop juste qu'il n'a pas eu assez de succès. Il constate, en strophes véhémentes et oratoires, les contradictions et les faiblesses de celui dont la flatterie a voulu faire un dieu :

A tous les partis politiques
Tu prêtas des hymnes civiques,
Et les reliques de ta foi !
Tu fis vibrer toute la lyre,
Et désormais nul ne peut dire
Un mot qui ne soit pas de toi.

L'auteur termine ainsi :

Tu fus le Roi ! Tu fus le maître !
Tu fus le Pontife et le Prêtre !
Tu fus tout ce que l'on peut être !...
Tu fus tout..., mais tu n'es pas Dieu.

M. de Neuville, comme celui qu'il chante, a de grandes envolées lyriques et une certaine puissance d'accumulation, mais peut-être le lyrisme s'égare-t-il parfois dans l'obscur, et l'accumulation dégénère-t-elle en énumération. Du reste, on ne peut que féliciter l'auteur pour les sentiments chrétiens qu'il exprime avec dignité et courage.

29. — Faut-il ranger dans la catégorie des recueils poétiques le livre de Mme Marguerite Brandon-Salvador ? La chose est douteuse. On peut y voir plutôt un livre de lectures pieuses à l'usage des Israélites. L'auteur traduit, pour chaque jour de l'année, quelque passage de la Bible ou du Talmud, ou encore des principaux rabbins qui ont commenté

l'Écriture. Seulement elle dispose cette traduction en lignes inégales, qui suivent probablement les versets, et un grand nombre des citations choisies ont un caractère poétique. Les autres ont un caractère moral. Signalons, à titre de curiosité, les citations collectionnées sous la date du 25 avril, citations dont cinq sont empruntées au Talmud et qui sont dirigées contre les usuriers.

THÉATRE. — 1. — Le mage Péladan met en scène *Sémiramis*, qui a déjà connu cet honneur. La reine de Ninive n'aime personne ; c'est pourquoi elle demeure reine et puissante. C'est un mage de Babylone qui nous le dit. Car, on le conçoit, avec M. Péladan, il convient que le beau rôle appartienne à un mage. Sémiramis ne tient pas compte de la prophétie et aime Koth-Aour, prince égyptien prisonnier. Zakir-Iddin, général assyrien, lui-même épris de sa reine, tue Koth-Aour; la reine se venge en tuant Zakir-Iddin; puis sensationnellement, au milieu d'un fracas décoratif de tonnerre et d'éclairs, s'envole au ciel sous la forme d'une colombe. Cette tragédie est en vers blancs et inégaux, où l'auteur a essayé d'être très solennel et très antique, mais l'antique de M. Péladan est tout à fait *modern style*, et, en définitive, la composition de ces tirades, qu'un artifice typographique distingue seul de la prose, est peu méritoire, vu la totale disparition des difficultés.

2. — C'est en prose que M. Élémir Bourges, dans *la Nef*, fait dialoguer Prométhée avec les Titans, les hommes, les centaures, les dieux, les monstres, et une foule d'êtres fantastiques. Mais c'est une prose fantastique, elle aussi, où l'emphase délirante ne se dément pas d'un bout à l'autre du volume. On comprend vaguement que Prométhée, enchaîné par Jupiter, et délivré par Hercule, affranchit l'humanité, et que l'humanité, malgré tout, n'est pas contente. Le titre de *Nef* vient de l'intervention des Argonautes, bien qu'il ne soit pas beaucoup question de leur bateau. Mais, comme style, nous n'avions jamais vu un pareil chef-d'œuvre de tintamarre. Découpons un échantillon.

« Voix des bêtes. — Ho ! ho ! ho ! ho ! Prométhée ! roi, ô père de tout ce qui souffre ! Prométhée ! Prométhée ! Ho ! ho ! ho ! Zeus permet que nous te parlions.

« Prométhée. — Les forêts en feu semblent ondoyer sous l'énorme aboiement de douleur... Hélas ! ah ! ah ! quels sont ces spectres ! D'horribles gorgones, aux yeux ardents, se ruent impétueusement dans la fournaise, fendant l'air de leurs ailes de fer. Je vous reconnais, ô déesses, Grées, Gelludes, Stymphalides farouches, filles vierges de la noire Nuit ! »

Et c'est comme cela pendant trois cent cinquante pages. C'est du Pindare exaspéré, et beaucoup trop soutenu.

3. — La « farce molieresque « de M. Paul Maryllis : *Les Médecins*, est d'un auteur qui a évidemment l'intention d'être comique, mais qui

pour faire une « farce », a oublié d'être un farceur, ce qui n'est pas un crime. Les héros de la piécette sont le médecin Tant-Pis et le médecin Tant-Mieux, mais ni l'un ni l'autre n'est bien drôle. Il y a toutefois deux ou trois étincelles de gaieté dans la consultation entre les deux esculapes.

4. — M. Léo Claretie dit de M. Jules Princet qu'il eût été des jeunes qu'eût complimentés jadis Victor Hugo. Il a, en effet, quelque chose de la grandiloquence de l'auteur de *Ruy Blas*. Mais ce drame de *la Résurrection de la chair* — dont le titre est un mauvais calembour — n'en est pas moins horrible dans le fond et confus dans la forme. C'est un bâtard qui se venge de la légitimité de son frère en déshonorant celui-ci de la manière la plus atroce. Au-dessus de tout cela tombe une véritable averse de déclamations sociales. Les personnages, par une bizarre fantaisie du poète, portent des noms comme Olivier, Roland, Léonidas, bien que le drame soit archi-moderne. Quelques poésies détachées occupent la fin du volume. Elles témoignent d'une certaine souplesse dans le maniement des vers.

5. — M. Alfred Erny est mort sans avoir atteint, comme auteur dramatique, une véritable réputation. Est-il de ceux qui méritent, pour ce fait, une vengeance posthume ? Nous ne le pensons pas. Les pièces en prose qui forment le *Théâtre en instance* ne sortent pas de la médiocrité. Il y a une certaine étude des procédés modernes, une certaine application dans l'organisation du scénario, et, par-ci par-là, une patiente recherche des mots à effet ; mais le résultat ne répond que rarement aux efforts laborieux de l'auteur. La psychologie fait penser aux romans de M. Georges Ohnet, et les dialogues n'ont qu'un rapport assez lointain avec ceux qui se tiennent dans la réalité. Les personnages, tous conventionnels, se disent tranquillement des impolitesses ou des énormités dont nul ne s'étonne, ou encore prennent parti avec une précipitation qui confond le spectateur. Ces mêmes personnages surgissent et disparaissent à mesure qu'on a besoin d'eux, comme les marionnettes d'un Guignol. Bref, c'est du Labiche affaibli, au moins dans les pièces comiques, et, quant au « drame » de *Cœlia Durazzo*, il a au moins un tort, celui de n'émouvoir aucunement. Nous craignons donc fort que « l'instance » de ce théâtre ne soit pas admise par la postérité.

6. — La petite comédie en un acte de M. Couissinier met en présence deux jeunes gens qui reviennent du Tonkin et qui, dans la famille d'un pêcheur breton père de l'un d'eux, sentent subitement leur amitié se refroidir en présence de la belle Jeanne, une orpheline élevée à Paris. Sur ces entrefaites, un bateau fait naufrage, et les pêcheurs vont le sauver. Pendant ce temps, Jeanne, qui en a assez de la Bretagne, se fait enlever par un monsieur qui possède une automobile. Sur

quoi les deux amis retrouvent leur amitié de la veille. Cette piécette, peu féministe, est écrite assez correctement, et plusieurs passages ont de la verve. On peut reprocher à cette pièce l'intérêt languissant du début, ainsi que la précipitation invraisemblable des événements et des sentiments.

7. — M. Adolphe Mony s'est délecté dans les chroniques et les potins du règne de Louis XIV, et il en tire trois espèces de tragédies, qui tournent terriblement au mélodrame. *Sœur Louise*, c'est l'histoire de La Vallière. *La Reine noire*, c'est Mme de Maintenon, mêlée à un épisode assez fantaisiste de la révocation de l'édit de Nantes. *Le Duc Satan*, c'est le duc du Maine, représenté comme empoisonneur du petit Dauphin, dont la vie lui ferme l'accès au trône. Les vers de ces trois drames sont assez corrects, mais sans qualités brillantes. Il n'y a ni la tenue classique, ni la verve romantique. Les entrées et les sorties sont des plus invraisemblables. A chaque instant, par exemple, on annonce « le Roi ! » en des lieux et des moments où sa présence est fort singulière. En outre, l'auteur a recours à des procédés peu dignes d'un poète sérieux. Il met en scène, dans *la Reine noire*, un sergent de dragons alsacien qui parle un jargon burlesque. Dans *le Duc Satan*, nous avons des sorciers, des sorcières et une somnambule extra lucide. *Sœur Louise* vaut un peu mieux que les deux autres pièces ; mais, même là, les arrivées et les départs des personnages tiennent plutôt de la féerie que du drame sérieux. L'auteur, pour corser son sujet, introduit un certain Bragelonne qui, amoureux de Mlle de la Vallière, va faire à plusieurs reprises des scènes violentes à Louis XIV ! Quant à *la Reine noire* et au *Duc Satan*, on constate avec regret, dans ces deux œuvres très inférieures, le désir d'exploiter sur la scène un certain nombre de légendes accréditées par l'esprit de dénigrement ou la malignité révolutionnaire, et dans lesquelles entre une bonne dose de calomnies. Mme de Maintenon, en particulier, n'était pas si « noire » qu'on veut la peindre ; mais la mode veut qu'elle soit « noire », et M. Mony suit la mode au lieu de réagir contre. Cette dernière attitude eût pourtant prouvé plus d'indépendance.

GABRIEL D'AZAMBUJA.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Le Général Ordonneau (1770-1855)*, par ALBERT TERRADE et HENRI ALLORGE. Paris, Émile Paul, 1904, in-8 de 120 p., avec 6 grav. et 3 cartes, 2 fr. 50. — 2. *Un Chouan. Le Général du Boisguy (1793-1800)*, par le vicomte DU BREIL DE PONTBRIAND. Paris, Champion, s. d., in-8 de x-475 p., 7 fr. 50. — 3. *La Légion germanique (1792-1793)*, par ARTHUR CHUQUET. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de VII-386 p., 7 fr. 50. — 4. *Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise (lanciers du comte Michel Tyszkiewicz (1812-1815)*, par le comte JOSEPH

Tyszkiewicz. Cracovie, W.-L. Anczyc ; Paris, Émile Paul, 1904, gr. in-4 de 99 p., avec portraits et planches en couleurs, 15 fr. — 5. *Les Allemands sous les aigles françaises, 1806-1813. II. Le Contingent badois*, par le commandant Sauzey. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de ix-172 p., avec portrait et carte, 6 fr. — 6. *La Campagne de Marengo*, par le commandant de Cugnac. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de xii-252 p., avec 21 cartes, 5 fr. — 7. *Baylen et la Politique de Napoléon*, par R. de Sèze. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-8 de 115 p., 2 fr. — 8. *La Manœuvre de Lutzen (1813)*, par le colonel Lanrezac. Paris, Berger-Levrault, 1904, in-8 de 283 p., avec 18 croquis, 10 fr. — 9. *Stratégie napoléonienne. La Critique de la campagne de 1815*, par A. Grouard. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de xiv-272 p., 6 fr. — 10. *Le Soldat impérial (1800-1814)*, par Jean Morvan. T. II. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 525 p., 7 fr. 50. — 11. *Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution. Ses lettres, 1793-1796*, recueillies et publiées par Étienne Joliclerc, avec une Introduction et des notes de Frantz Funck-Brentano. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 256 p., avec grav., 3 fr. 50. — 12. *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, édition nouvelle publiée par Désiré Lacroix. T. IV. Paris, Garnier, s. d., in-18 de 505 p., 3 fr. 50. — 13. *Histoire de la guerre de 1870-1871*. T. IV. *La Retraite sur la Moselle ; Borny*, par Pierre Lehautcourt. Paris, Berger-Levrault, 1904, in-8 de viii-376 p., avec 5 cartes, 6 fr. — 14. *L'Esprit de la guerre moderne. La Manœuvre de Saint-Privat. Étude de critique stratégique et tactique*, par le général H. Bonnal. T. I. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 600 p., 12 fr. — 15. *La Défense nationale dans le Nord en 1870-1871. Recueil méthodique de documents*, par le commandant Camille Lévi. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 706 p., 7 fr. 50. — 16. *Souvenirs personnels* du général de Verdy du Vernois (*1870-71*). Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 304 p., 5 fr. — 17. *Le Général Guillet (1829-1898)*, par le chanoine Payen, aumônier militaire. Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-18 de 75 p. — 18. *Les Lois de la guerre continentale*, traduites et annotées par Paul Carpentier. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, in-18 de v-198 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Moral de nos soldats*, par le capitaine Potez. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 154 p., 2 fr. 50. — 20. *Impressions d'un vieil officier de réserve*, par Paul Baubigny. Paris, Perrin, 1904, in-16 de 276 p., 3 fr. 50. — 21. *Livre d'or des officiers français de 1789 à 1815, d'après leurs Mémoires et Souvenirs*, par Henry Chapoutot. Paris, éd. des « Temps nouveaux », 1904, in-18 de xii-224 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Art nouveau en tactique*, par le général Bonnal. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de vi-202 p., 3 fr. 50. — 23. *Deux Tactiques en présence*, par le capitaine Culmann. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 328 p., 5 fr. — 24. *Causeries d'un fantassin. Combat de l'infanterie*, par le commandant G... Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 240 p., 4 fr. — 25. *Du Cheminement des troupes sous le feu*, par le capitaine Maquet. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 50 p., 1 fr. — 26. *La Tactique des Anglais après la guerre du Transvaal, d'après leurs derniers règlements*, par le lieut. Le Merre. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 92 p., 1 fr. 50. — 27. *Règlement sur le service des armées japonaises en campagne*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 96 p., 2 fr. — 28. *Instruction de gymnastique militaire de l'armée italienne*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 104 p., 2 fr. — 29. *Notes sur les mitrailleuses*, par le capitaine Mlénick. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 140 p., 3 fr. — 30. *Poligonos de tiro para armas portatiles*, por D. Agustin Ruiz y Lopez et D. Joaquin de la Llave y Sierra. Madrid, imp. du « Memorial de Ingenieros », 1904, in-4 de 72 p. — 31. *Équitation la mise en légèreté*, par le capitaine X. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 80 p., 1 fr. 50. — 32. *Progression de dressage du cheval de troupe par des procédés nouveaux*, par le capitaine Descoins. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 cart., 2 fr. — 33. *Rapport sur l'expédition de Chine (1900-1904)*, par le général Voyron. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 514 p., 7 fr. 50. — 34. *La Conquête du Ménabé à Madagascar (1897-1900)*, par le capitaine Condamy. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 344 p., 5 fr. — 35. *La Guerre au Maroc*, par le capitaine Mordacq. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 126 p., 2 fr. — 36. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires*, rédigée par Un Comité d'officiers de toutes armes. 20e liv. *Régiment-Revolver*. Paris, Berger-Levrault, 1904, gr. in-8 p. 2433 à 2560, 3 fr.

1. — *Le Général Ordonneau*, dont MM. Terrade et Allorge nous donnent la biographie sommaire, était le fils d'un cabaretier de Saintonge, qui s'engagea en 1791, commença sa carrière à l'armée du Nord, servit ensuite à l'armée de Sambre-et-Meuse, en Italie, à l'armée de Naples, en Espagne, en 1814 en France, retourna en Espagne en 1823, et mourut, général de division, en 1855, avec la réputation d'un homme brave et d'un brave homme. Figure de second plan, Ordonneau n'en demeure pas moins une personnalité intéressante, dont on lira la vie avec plaisir et profit.

2. — Le général du Boisguy, dont le vicomte de Pontbriand nous retrace l'existence mouvementée de 1793 à 1800 fut une physionomie plus saillante. Ce chef de chouans, issu d'une famille honorablement connue aux pays de Rennes et de Fougères, allait entrer dans la marine, sous les auspices de son oncle, l'amiral de la Motte-Picquet, quand éclata la Révolution. Il fut l'un des premiers soldats de la résistance en Bretagne et en Normandie, et conquit bientôt, grâce à son intelligence, à sa bravoure, à ses qualités de commandement, une place prépondérante parmi ses compagnons d'armes. On trouve son nom dans tous les engagements importants ou secondaires qui mirent face à face républicains et royalistes dans cette période de lutte sanglante qui va de 1793 à 1800, et on l'y voit montrer toujours, non seulement une grande audace, mais des connaissances, un coup d'œil militaire tout à fait supérieurs. Comme le dit très judicieusement M. de Pontbriand, Boisguy fut un des rares chefs royalistes qui sut faire de ses paysans des soldats rompus à la discipline du rang et du feu, des soldats capables non seulement de défier, derrière des genêts et des fossés, des troupes aguerries et manœuvrières, mais de les combattre et de les vaincre en rase campagne. Certains écrivains, d'une impartialité et d'une bonne foi douteuses, ont voulu jeter une ombre sur la mémoire de Boisguy en prétendant qu'on pouvait reprocher au vaillant chef breton des représailles d'une cruauté systématique. Sans doute, la guerre de Vendée connut des actes dont on peut regretter l'inhumanité, mais est-ce bien aux adversaires des royalistes à soulever ce coin du tableau? Que purent faire les chouans qui pût surpasser les sauvages exécutions d'un Vingternier ou d'un Léchelle? Et il ressort précisément de la nouvelle biographie de Boisguy, que ce vaillant soldat «, né généreux et chevaleresque, le resta dans un temps qui ne comportait plus guère ces sentiments d'une autre époque, et qu'il le demeura jusqu'à la limite extrême où la générosité n'eût plus été que de la faiblesse. » — Excellente étude, intéressante à lire et bonne à vulgariser.

3. — *La Légion germanique* dont nous parle M. Chuquet vécut de 1792 à 1793. Ce fut un de ces nombreux corps étrangers que vit éclore la Révolution et dont l'existence, essentiellement éphémère, n'a pour

ainsi dire pas laissé de trace dans notre histoire militaire. Au point de vue organique et tactique, il est d'un mince intérêt de connaître par le menu la genèse de ces avatars révolutionnaires ; mais, au point de vue philosophique et moral, il n'est pas sans profit de constater une fois de plus qu'en fait d'organisation militaire on n'invente et on ne crée rien qu'avec de longues études préventives, de l'expérience et du savoir. M. Chuquet a suivi, ici, son procédé ordinaire de travail, c'est-à-dire qu'à côté de l'histoire de *la Légion germanique* proprement dite, il nous donne la biographie de nombreux inconnus, membres à un titre quelconque de la légion. Peut-être l'écrivain va-t-il un peu loin sous ce rapport. Telle de ces exhumations nous a paru ne pas présenter un grand intérêt ; toutefois, comme document, leur publication peut être défendue. Quoi qu'il en soit, le livre est d'une réelle valeur en tant que contribution à l'histoire des premières années révolutionnaires.

4. — Très attachante également l'*Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise (1812-1815)*, que vient de publier, à Cracovie, le comte Joseph Tyszkiewicz, petit-fils du colonel qui commanda ce corps sous le premier Empire. Écrit à l'aide de documents polonais et russes qu'il serait à peu près impossible à un Français de connaître ou de déchiffrer, la nouvelle monographie constitue un précieux appoint à cette histoire des corps étrangers au service de France, qui reste encore à faire. Le 17e régiment de cavalerie polonaise fut organisé seulement en 1812, à la veille de la guerre de Russie, à ce moment, où, comptant sur la parole de Napoléon, une grande partie de la noblesse lithuanienne espérait que le royaume de Pologne allait être reconstitué. On sait que cette généreuse illusion devait être de courte durée. Quoiqu'il en fût du découragement que jeta dans toutes les classes de la population polonaise la conduite de Napoléon à cet égard, les régiments qui s'étaient rangés de notre côté dans la lutte contre l'Europe ne nous abandonnèrent pas au moment des derniers revers, et nous retrouvons en particulier le 17e, combattant dans nos rangs pendant le siège de Hambourg en 1814. Rentré en Pologne après la chute de Napoléon, il vécut jusqu'au printemps de 1815, date à laquelle l'empereur Alexandre ordonna son licenciement définitif. Écrite par un Polonais qui parle très correctement le français, illustrée d'aquarelles d'un mérite sur lequel nous n'aurons pas à insister quand nous aurons dit qu'elles sont signées : R. B. Gembarzewski, imprimée avec un goût et un luxe typographique véritablement très artistiques, l'*Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise* a nécessairement sa place non seulement dans toutes nos bibliothèques, mais chez tous nos érudits et spécialement chez les amateurs de belles estampes.

5. — C'est également d'étrangers au service de France que nous parle

M. le commandant Sauzey dans son nouveau livre : *Les Allemands sous les aigles françaises*. Sous ce même titre, le même écrivain nous avait déjà entretenu du *Régiment de Francfort;* le second volume de M. Sauzey est consacré au *Contingent badois*. Peu de troupes allemandes nous servirent avec le zèle et la bravoure dont fit preuve ce contingent, et, pour se rendre compte que cette appréciation n'est pas exagérée, il suffit de dire qu'en Espagne seulement (de 1808 à 1814) le 4e d'infanterie badois eut, à lui seul, 24 officiers tués ou blessés; en Allemagne, le reste de la division badoise perdit 200 blessés ou tués de 1809 à 1812. Le chiffre est considérable relativement à l'effectif, et témoigne d'un sentiment du devoir et d'une valeur qu'il faut reconnaître. Le livre du commandant Sauzey constitue un excellent document, qu'il faudra désormais consulter à propos des guerres de l'Empire.

6. — Depuis que l'école contemporaine française a repris, sur de nouvelles bases, l'étude critique des campagnes du premier Empire, quantité de batailles de Napoléon nous apparaissent sous un jour absolument différent de celui qui les avait éclairées jusqu'ici. Cette conclusion saute aux yeux spécialement quand on s'occupe de la journée de Marengo, que nos pères étaient habitués à considérer comme une bataille classique, où tout avait été prévu, dirigé de mains de maître, et que les militaires envisagent aujourd'hui comme un engagement dans lequel le hasard joua la plus grosse partie. M. le commandant de Cugnac, auquel nous devons déjà une relation officielle de la campagne de 1800, qui n'est guère qu'une collection de documents — suivant la méthode regrettable suivie par la Section historique de notre État-major de l'armée, — vient de consacrer à cette campagne un nouveau travail, où il fait œuvre d'historien, et dans lequel il essaie de porter la lumière sur cette journée controversée du 14 juin 1800. La nouvelle *Campagne de Marengo* se lira plus facilement que les deux volumes précédents; toutefois, il semble que l'écrivain s'est encore laissé guider par une admiration préconçue, tout au moins inconsciente des procédés de guerre du grand homme, et sa conclusion n'est pas celle qu'attend le lecteur. Le livre n'en a pas moins d'intérêt : il est à lire et à méditer comme le résumé le plus neuf publié sur la matière.

7. — Le travail du commandant de Cugnac est purement militaire; au contraire, le livre de M. de Sèze : *Baylen et la Politique de Napoléon*, inspiré par l'excellent et consciencieux travail du regretté colonel Titeux, que nous avons analysé ici-même (t. C, p. 120-122) et auquel nous avons consacré une longue étude dans la *Revue des questions historiques*, est un livre plus politique que militaire, qui s'adresse surtout aux politiques et aux moralistes. Il n'est plus permis d'ignorer aujourd'hui la complète innocence du général Dupont à Baylen ; tout au moins les érudits sont désormais fixés sur le véritable auteur, l'auteur responsable

de cette lamentable catastrophe. Il est bon cependant de répandre dans le public cette réhabilitation d'un honnête homme dont la mémoire a souffert près d'un siècle d'une injuste, d'une inique prévention. La brochure de M. de Sèze contribuera à cette œuvre tardive de réparation et de justice ; il convient de la répandre et de la recommander.

8. — Baylen fut, dans la période impériale, le premier glas qui sonna la déchéance du dominateur de l'Europe. Depuis cette époque fatale, nous ne comptâmes plus que des demi-succès comme Wagram ou même des défaites comme Essling, avant que le désastre de 1812 et la campagne de 1813 ne nous amenassent l'irrémédiable défaite. C'est sur ces derniers efforts de Napoléon pour maintenir sa suprématie en Allemagne que M. le colonel Lanrezac, professeur à l'École supérieure de guerre, attire aujourd'hui l'attention des militaires, spécialement sur les opérations qui précédèrent et amenèrent les batailles de Lutzen et Bautzen, sur *la Manœuvre de Lutzen*, comme l'écrivain appelle l'ensemble de ces opérations, suivant le vocable à la mode. L'ouvrage bien conçu et bien écrit, nous donne d'abord l'ensemble des forces et des moyens de lutte des deux partis (pourquoi le colonel écrit-il des deux *parties* dans son « titre courant » ?) puis il étudie la façon dont l'Empereur entendait défendre l'Elbe, le rassemblement de l'armée française sur la Saale, enfin les batailles de Lutzen et de Bautzen, et l'armistice de Poischwitz ou Neumarkt. On trouvera peut-être bizarre de rencontrer dans un travail consacré aux campagnes napoléoniennes des expressions qui détonnent, celles, par exemple, de *couverture directe*, *couverture indirecte*, inventées par le doctrinarisme militaire moderne essayant d'adapter à sa taille les procédés napoléoniens. D'autre part, en attribuant sans cesse aux lieutenants de Napoléon des fautes imputables au maître, et à lui imputables précisément parce que ce maître veut toujours voir les choses non pas telles qu'elles sont, mais comme *il désire* qu'elles soient. Le colonel Lanrezac nous présente à diverses reprises une situation dont l'exactitude laisse involontairement des doutes dans l'esprit du lecteur. Ces restrictions faites et en lisant ce livre sous certaines réserves, on trouvera là un récit clair, un tableau dont les plans sont gradués avec méthode.

9. — Écrite dans le même genre, mais avec une ampleur de vue supérieure, un dégagement plus net des idées préconçues et des théories d'école, telle nous apparaît *la Critique de la campagne de 1815*, du lieutenant-colonel d'artillerie Grouard, — l' « A. G., ancien élève de l'École polytechnique » du *Journal des sciences militaires*. C'est en lisant un tel volume qu'on songe à l'évolution qui s'est faite, depuis trente ans surtout, dans les esprits, à propos du jugement porté sur le mérite des campagnes du premier Empire ! Les hommes de mon

l'Empereur à Paris, abdication. Cependant ces matières ne tiennent guère que les cent premières pages du volume et les quatre cents autres sont consacrées à des appendices où l'on remarque notamment les observations de l'Empereur sur le livre du général Rogniat, des notes sur les Mémoires de Fleury de Chaboulon, un précis historique sur la Corse, de nombreuses pièces, proclamations, lettres, déjà connues, mais qu'on est néanmoins bien aise de voir groupées là.

13. — En fait d'histoire militaire, les deux époques qui ont aujourd'hui la faveur du public, et par suite celle des écrivains, sont le premier Empire et la guerre de 1870-1871 ; quant à la période qui s'étend de 1815 à la chute du second Empire, on pourrait croire qu'elle a été une ère essentiellement pacifique et qu'on n'y a pas sorti l'épée du fourreau. Sans doute, on comprend que la Restauration ne tente pas les historiens militaires puisque à part la campagne anodine de 1823 et la prise d'Alger, ce régime eut le bonheur d'ignorer la guerre; mais, au contraire, les dix-huit années de la monarchie de Juillet, consacrées entièrement à la conquête de l'Algérie, les cinq guerres entreprises par le second Empire offriraient à la plume de l'écrivain militaire plus d'un sujet encore peu ou point traité. Il n'en est rien et c'est ainsi qu'après les treize ouvrages sur la Révolution ou l'Empire que nous venons de citer, il nous faut passer d'une seule enjambée à la campagne de 1870-1871. Sur ce sujet, nous avons, en premier lieu, à signaler le tome IV de *la Guerre de 1870-1871*, de M. Pierre Lehautcourt, consacré d'abord à la retraite sur la Moselle qui suivit la désastreuse bataille de Reichshoffen ou Frœschwiller, puis à la bataille de Borny. Nous avons dit à maintes reprises tout le bien que nous pensions de cette excellente publication. Ce nouveau volume ne le cède en rien à ses aînés ni pour la sûreté des informations ni pour l'authenticité des sources, ni pour l'intérêt et la clarté du récit. On y voit passer tout d'un coup au premier plan un personnage énigmatique, que les circonstances, beaucoup plus que ses propres mérites, mettent subitement en lumière : le maréchal Bazaine. Dès les premières journées de la retraite sur la Moselle, l'ancien commandant en chef de l'armée du Mexique se substitue peu à peu au « fantôme de Souverain qu'est désormais l'Empereur », au major-général Le Bœuf dont les événements ont montré l'insuffisance : Bazaine apparaît à ce moment seul maître de cette armée qui pouvait encore sauver la France; et comme on lui prête alors, gratuitement, les qualités militaires qu'on désirait lui voir posséder, un immense sentiment de confiance va à lui comme au sauveur désigné par la Providence, la Providence incarnée très momentanément en M. Jules Favre et ses amis. Cependant, des observateurs impartiaux se rendent compte, dès cette époque, de l'insuffisance technique du nouveau général en chef. Il donne, le 13 août, pour le passage de la Moselle

plus légitimes » et que le nouveau régime « répugnait à la grande majorité des Français ? » Que M. Grouard lise dans le dernier volume de M. Albert Sorel le rôle de Louis XVIII en 1815, et il jugera sans doute que ses allégations ne sont pas fondées. Nous nous bornerons à regretter ici de les trouver sous la plume d'un écrivain qui nous avait habitués à plus de mesure. Cela ne nous empêche point de recommander son livre à nos amis, car il est extrêmement remarquable.

10.— *Le Soldat impérial*, de M. Jean Morvan, dont le deuxième volume vient de paraître, est consacré à la vie du soldat en campagne, à la bataille, la mortalité, les prisonniers, les récompenses, le moral, tout cela sous le premier Empire, bien entendu. Nous avons dit déjà, à propos du tome Ier de cet ouvrage, que cette nouvelle physionomie du soldat impérial ne ressemblait guère à celle que nous avait léguée la légende, mais qu'elle était encore plus intéressante par la seule raison qu'elle était plus vraie. L'écrivain tire toutes ses allégations de Mémoires d'officiers de troupes ou de soldats contemporains, de ces Mémoires dont, depuis Marbot, les devantures de nos libraires sont encombrées. C'est donc, en somme, le soldat sous le premier Empire raconté par lui-même. Ce deuxième volume ne peut manquer d'avoir le succès de son aîné.

11. — *Joliclerc*, lui, n'est pas un soldat de l'Empire. Dès 1796, il a trouvé le moyen de rentrer dans ses foyers et comme il servait seulement depuis 1793, il s'en tire à bon compte, étant donné que ses cadets, une fois dans l'engrenage, ne trouveront plus la possibilité d'en sortir. Soldat des débuts de la Révolution, Joliclerc sert d'abord à l'armée du Nord, puis à celle de l'Ouest, enfin à l'armée de Brest, et c'est de cantonnements très variés qu'il écrit les lettres que son petit-neveu vient de publier. Cette correspondance n'est pas sans intérêt; toutefois cet intérêt eût été beaucoup plus considérable si, au lieu de donner des conseils à sa mère et à ses correspondants, notre épistolier se fût étendu davantage sur la vie qu'on menait au régiment à cette époque. M. Frantz Funck-Brentano a écrit, pour ces dix-huit lettres, une Préface de quatre vingt-trois pages où il nous parle de beaucoup de choses qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec le sujet. Les chapitres sur les bataillons de volontaires, sur les femmes parmi les volontaires, sur les costumes des volontaires, en particulier, semblent n'avoir été mis là que pour grossir un trop maigre volume. En somme, publication d'une valeur moyenne, qu'on peut néanmoins recommander comme ajoutant quelques détails inédits à la physionomie déjà connue des armées révolutionnaires.

12. — Le tome IV de la nouvelle édition des *Mémoires militaires de Napoléon* est consacré aux événements de l'année 1815 : retour de l'île d'Elbe, gouvernement des Cent Jours, finissant à Waterloo, retour de

l'Empereur à Paris, abdication. Cependant ces matières ne tiennent guère que les cent premières pages du volume et les quatre cents autres sont consacrées à des appendices où l'on remarque notamment les observations de l'Empereur sur le livre du général Rogniat, des notes sur les Mémoires de Fleury de Chaboulon, un précis historique sur la Corse, de nombreuses pièces, proclamations, lettres, déjà connues, mais qu'on est néanmoins bien aise de voir groupées là.

13. — En fait d'histoire militaire, les deux époques qui ont aujourd'hui la faveur du public, et par suite celle des écrivains, sont le premier Empire et la guerre de 1870-1871; quant à la période qui s'étend de 1815 à la chute du second Empire, on pourrait croire qu'elle a été une ère essentiellement pacifique et qu'on n'y a pas sorti l'épée du fourreau. Sans doute, on comprend que la Restauration ne tente pas les historiens militaires puisque à part la campagne anodine de 1823 et la prise d'Alger, ce régime eut le bonheur d'ignorer la guerre; mais, au contraire, les dix-huit années de la monarchie de Juillet, consacrées entièrement à la conquête de l'Algérie, les cinq guerres entreprises par le second Empire offriraient à la plume de l'écrivain militaire plus d'un sujet encore peu ou point traité. Il n'en est rien et c'est ainsi qu'après les treize ouvrages sur la Révolution ou l'Empire que nous venons de citer, il nous faut passer d'une seule enjambée à la campagne de 1870-1871. Sur ce sujet, nous avons, en premier lieu, à signaler le tome IV de *la Guerre de 1870-1871*, de M. Pierre Lehautcourt, consacré d'abord à la retraite sur la Moselle qui suivit la désastreuse bataille de Reichshoffen ou Frœschwiller, puis à la bataille de Borny. Nous avons dit à maintes reprises tout le bien que nous pensions de cette excellente publication. Ce nouveau volume ne le cède en rien à ses aînés ni pour la sûreté des informations ni pour l'authenticité des sources, ni pour l'intérêt et la clarté du récit. On y voit passer tout d'un coup au premier plan un personnage énigmatique, que les circonstances, beaucoup plus que ses propres mérites, mettent subitement en lumière : le maréchal Bazaine. Dès les premières journées de la retraite sur la Moselle, l'ancien commandant en chef de l'armée du Mexique se substitue peu à peu au « fantôme de Souverain qu'est désormais l'Empereur », au major-général Le Bœuf dont les événements ont montré l'insuffisance : Bazaine apparaît à ce moment seul maître de cette armée qui pouvait encore sauver la France; et comme on lui prête alors, gratuitement, les qualités militaires qu'on désirait lui voir posséder, un immense sentiment de confiance va à lui comme au sauveur désigné par la Providence, la Providence incarnée très momentanément en M. Jules Favre et ses amis. Cependant, des observateurs impartiaux se rendent compte, dès cette époque, de l'insuffisance technique du nouveau général en chef. Il donne, le 13 août, pour le passage de la Moselle,

des instructions qui constituent une preuve absolue de cette incapacité. Le 14, à Borny, il ne sait ni conduire la retraite ni prendre l'offensive. Avant d'être l'homme des négociations louches de septembre et octobre 1870, Bazaine apparaît donc et apparaît surtout comme un médiocre et même un incapable. C'est, dégagée des événements militaires, la conclusion qui émerge du nouveau volume de M. Pierre Lehautcourt; elle suffit à donner à ce tome quatrième une importance sur laquelle nous n'avons pas à insister.

14. — *La Manœuvre de Saint-Privat*, de M. le général Bonnal, est également un livre consacré à la guerre de 1870; mais, moins qu'un travail historique, c'est une étude de tactique, surtout de haute stratégie, dans laquelle l'éminent écrivain, supposant les faits connus, les envisage au point de vue des enseignements qu'il est loisible d'en tirer. *La Manœuvre de Saint-Privat* fait partie du cycle d'études militaires auquel l'ancien professeur à l'École de guerre a donné le titre synthétique de : *L'Esprit de la guerre moderne*, cycle qui embrasse déjà les quatre volumes analysés naguère, ici même : I. *De Rosbach à Ulm*; II. *La Manœuvre d'Iéna*; III. *Sadowa*; IV. *Frœschwiller*. Dans *la Manœuvre de Saint-Privat*, le général Bonnal affirme que « si le 18 août 1870 les idées et les actes du commandement allemand offrent une riche moisson d'enseignements pour l'avenir, du côté français tout est si pauvre, à la bravoure près, que l'on ne trouve presque rien à récolter. » Cette allégation paraîtra sévère à quelques-uns, injuste et audacieuse à beaucoup d'autres : nous laisserons à nos lecteurs le soin de décider laquelle de ces appréciations est la bonne. Toutefois, il leur faudra attendre quelque temps encore pour formuler avec connaissance de cause, leur jugement. En effet, le volume que nous avons sous les yeux n'est que la première partie de l'œuvre entière de M. Bonnal, et nous devrons en attendre la fin pour décider pertinemment du degré de confiance que nous pourrons accorder à ces appréciations catégoriques. Le présent volume ne nous mène qu'au combat de Borny : ce n'est donc qu'une longue préface au sujet lui-même; nous attendons ce sujet pour pouvoir en parler avec détail.

15. — C'est encore de l'Année terrible que nous entretient M. le commandant Camille Lévi dans son histoire de *la Défense nationale dans le Nord en 1870-1871*; mais ce livre se distingue absolument de tous les récits de guerre que nous avons rencontrés jusqu'ici en ce que l'auteur, au lieu de nous donner une relation suivie des événements, s'astreint à enregistrer jour par jour toutes les opérations des armées, décomposées sous sept rubriques qu'il intitule : I. Situation des troupes; II. Organisation; III. Projets de commandement; IV. Sièges, places, communications; V. Ordres d'opérations; VI. Étude des opérations; VII. Services d'information. Ce travail ne s'adresse pas au grand public, à

celui qui veut trouver dans une étude historique des dehors littéraires qui lui permettent de s'assimiler plus facilement le récit. Mais l'ouvrage du commandant Lévi trouvera des lecteurs parmi les officiers studieux qui veulent se rendre compte des opérations journalières d'une armée en campagne; il sera précieux pour les candidats à l'École supérieure de guerre : c'est à ceux-là surtout que cette relation très spéciale de la campagne de l'armée du Nord rendra des services.

16. — Un troisième volume à signaler, toujours sur 1870, est celui qu'a publié récemment en Allemagne le général von Verdy du Vernois sous le titre de *Souvenirs*. Le général, qui a magistralement étudié la guerre de 1870 au point de vue des enseignements tactiques à en tirer pour les guerres à venir, avait fait jusqu'ici uniquement œuvre de maître, de professeur, et il avait mis un soin particulier à ne point se mettre personnellement en évidence. Il sort aujourd'hui de cette réserve et, descendant de la chaire du *Lehrer*, il nous raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, ce qu'il a fait en 1870 comme combattant, comme soldat, comme ouvrier actuel de la grande œuvre de l'unité allemande. Si l'on songe que Verdy du Vernois a fait toute cette campagne au grand quartier général de l'empereur Guillaume, qu'il a vécu dans l'intimité du Souverain, de Bismarck, du général de Moltke, des divers commandants d'armée ou de corps d'armée, on comprendra qu'il a vu infiniment de choses grandes et petites, bonnes à retenir, bonnes à dire, intéressantes à écouter et à apprendre. Ces *Souvenirs personnels du général de Verdy du Vernois* sont très curieux à parcourir; les anecdotes y abondent, et bien que certaines nous paraissent écrites sous l'empire d'une méconnaissance étrange non seulement des égards qu'on doit à un ennemi vaincu, mais même de la simple vérité, ce volume sera lu avec profit par quiconque voudra se rendre compte non pas précisément des évènements de la guerre mais surtout de l'état d'âme du commandement allemand pendant cette campagne, des alternatives d'espoir, d'inquiétude, de satisfaction ou d'angoisse par lesquels il passa. Il est regrettable que le traducteur n'ait pas jugé à propos de consacrer une courte notice biographique à l'auteur; les jeunes officiers, qui considèrent aujourd'hui Verdy comme un ancêtre, et qui ne le connaissent guère que de nom, n'auraient pas été fâchés de savoir qui leur parle. L'éditeur fera bien, croyons-nous, de tenir compte de ce desideratum que nous avons entendu formuler par nombre d'officiers.

17. — *Le Général Guillet*, dont nous parle M. le chanoine Payen dans une courte notice biographique, fut un des combattants de 1870, et c'est à ce titre que nous avons cru pouvoir classer ici la brochure consacrée à sa vie. Né à Paris en 1829, entré à Saint-Cyr en 1850, sous-lieutenant en 1852, lieutenant d'état-major trois ans après, Guillet prit

part à toutes les guerres du second Empire, y compris la désastreuse campagne de 1870, et fut employé dans différents états-majors jusqu'en 1886, époque à laquelle il obtint les étoiles de général de brigade. Son biographe le peint comme un esprit fin, un lettré délicat, un styliste et un artiste de talent, surtout et avant tout comme un chrétien convaincu et pratiquant. Cette existence méritait d'être connue, et nous devons être reconnaissants à M. le chanoine Payen de l'avoir mise en lumière d'une façon aussi intéressante. — Livre à recommander d'une façon très spéciale.

18. — M. Carpentier, avocat au barreau de Lille, vient de traduire et d'annoter le manuel allemand sur *les Lois de la guerre continentale* (*Kriegsbrauch im Landkriege*) rendant ainsi un véritable service à notre armée et à notre pays en général. En nous faisant connaître la façon dont nos voisins envisagent les droits et les devoirs des belligérants, il nous évite des surprises et nous permet de prendre nos précautions. Nous voyons dans le travail de M. Carpentier que, dans son nouveau code international, l'état-major allemand a passé sciemment sous silence plusieurs articles du *Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre*, annexé à la convention de la Haye du 29 juillet 1899 (plusieurs de ceux qui auraient précisément appelé un commentaire), et paraît ainsi vouloir créer sur certains points qui ne semblaient pas controversés, une législation spéciale à son pays. « Un homme averti en vaut deux », dit la Sagesse des nations; tenons-nous donc sur nos gardes, et nous le pouvons facilement désormais, grâce au travail de M. Carpentier, écrit sans passion, avec une entière connaissance du sujet, qui appelle à la fois l'attention des militaires, des juristes et des politiques.

19. — Sans toucher directement au sujet précédent, le volume du capitaine Potez : *Le Moral de nos soldats,* s'en rapproche suffisamment pour que nous en parlions à sa suite. Ce n'est pas d'aujourd'hui que militaires et philosophes sont d'accord pour affirmer que le *moral* est le facteur prééminent de la victoire, et que cet élément a, la plupart du temps, racheté l'insuffisance du nombre ou de la valeur tactique. Chez tous nos officiers, c'est là une conviction aujourd'hui bien établie; malheureusement, dans la pratique, nous sommes encore loin de voir l'enseignement moral donner des résultats sérieux, et la véritable cause de cet échec demeure dans ce point capital que cet enseignement demeurera superficiel et stérile, tant qu'il ne reposera pas sur le sentiment religieux. On sait que, de nos jours, il n'est pas permis à un chef militaire d'aborder l'instruction morale de sa troupe dans le sens que nous indiquons, sans s'exposer à briser sa carrière; d'où des abstentions et des réticences dont souffre profondément notre armée, des lacunes déplorables qui apparaîtraient d'une

façon terrible aux jours d'une déclaration de guerre. M. Potez a eu le courage de signaler, bien que timidement, cette situation; nous devons, néanmoins, lui en savoir gré.

20. — Le livre de M. Paul Baubigny : *Impressions d'un vieil officier de réserve*, est d'un autre genre que le précédent. Ayant été à même de constater personnellement les difficultés de tout genre qui assaillent un officier de réserve au moment où il franchit, avec ses fraîches épaulettes, le seuil d'une caserne ou d'un cercle militaire, M. Baubigny a voulu faire profiter ses jeunes camarades de son expérience, et il a rédigé quelques conseils pleins de sens et de pratique, qui seront médités avec le plus grand profit par les intéressés. Ce véritable « manuel de l'officier de réserve » comprend neuf chapitres, dans lesquels l'écrivain étudie successivement le recrutement, l'obtention du grade, le premier stage, les relations à entretenir avec les officiers de l'armée active à la caserne, au *mess*, etc., le service. Les deux derniers chapitres, consacrés d'une part à l'officier de réserve dans la vie civile en tant qu'officier, d'autre part à l'officier de réserve en dehors du régiment en tant que civil, se distinguent par l'élévation des idées. Ils seront lus avec grande utilité par tout le monde, officiers de réserve ou non. Excellent livre, qui rendra des services et fait honneur au patriotisme éclairé de l'auteur.

21. — Nous n'en dirons pas autant du volume que M. Henri Chapoutot vient de publier sous le titre suggestif : *Livre d'or des officiers français de 1789 à 1815*. Ce recueil, dans lequel l'écrivain a réuni un certain nombre d'extraits de Mémoires sur le premier Empire, où sont signalées les exactions commises par nos soldats en Allemagne, en Espagne, en Belgique, un peu partout en Europe, est un réquisitoire contre les horreurs qu'entraîne la guerre, mais il ne saurait l'être contre les officiers, qui, à toutes les époques, et même sous l'Empire, se sont efforcés, dans la mesure de leur pouvoir, d'atténuer ces horreurs et de les empêcher toutes les fois qu'ils l'ont pu. Nous ne voyons pas, par exemple, ce que peut avoir d'accablant pour la mémoire du général Laharpe, cette citation de M. Chapoutot, extraite d'une lettre du général Laharpe à Bonaparte, le 17 avril 1796 : « Malgré toute ma sévérité, je me vois dans l'impossibilité de réprimer le pillage. Je vous envoie ma démission, préférant labourer la terre pour vivre, à me trouver à la tête de gens qui sont pires que n'étaient autrefois les Vandales. » Elle prouve sans doute que nos soldats se livraient en Italie à un pillage éhonté, — ce qui n'est pas une révélation, — mais elle démontre aussi que le brave Laharpe, en parfait honnête homme, avait tout fait pour empêcher ces excès. Est-ce là ce que veut démontrer M. Chapoutot? La guerre est un état d'exception où les pires instincts de l'homme se développent à côté des meilleurs. Qu'on essaie d'arriver à

la suppression de la guerre, nous n'y contredirons pas, il s'en faut; mais, tant qu'elle aura lieu, elle amènera des actes blâmables qu'il n'est au pouvoir de personne d'empêcher totalement, et ce à quoi on doit tendre, c'est à les atténuer dans la mesure du possible; c'est ce qu'ont fait, à toutes les époques, nos officiers. M. Chapoutot termine son livre par l'énumération des dons en argent faits par Napoléon à ses généraux; en quoi cette liste de dotations peut-elle constituer un crime pour les favoris du Souverain? Les lecteurs se le demanderont sans doute avec perplexité. En résumé, publication sans valeur, qui n'est pas destinée, croyons-nous, à peser d'un grand poids dans le réquisitoire des pacifistes contre la guerre. Espérons qu'ils trouveront de meilleurs arguments, surtout de mieux présentés, car ce serait à désespérer d'arriver à la paix universelle, qui, nous le souhaitons et l'espérons bien, n'est pas un mythe.

22. — Avec *l'Art nouveau en tactique*, du général Bonnal, nous abordons un autre genre, celui de la guerre appliquée, de la science militaire proprement dite. Il existe en ce moment dans l'armée française deux écoles opposées, ennemies, qui prétendent chacune être dans la vérité — comme il est naturel — et qui préconisent l'une, l'attaque en masse directe, au mépris des feux d'infanterie ou d'artillerie, l'autre les formations éparpillées, étendues, l'attaque par enveloppement et par les larges mouvements tournants. Cette dernière école compte, parmi ses chefs les plus autorisés, les généraux Négrier et Kessler, l'autre, dite école doctrinaire, de l'École de guerre ou des professeurs, reconnaît comme chefs le général Langlois et le général Bonnal. L'école de l'enveloppement s'est fortement servie des succès des Boërs pendant la la guerre sud-africaine pour démontrer l'impossibilité des attaques en masse; l'école Langlois nie les conclusions tirées de la campagne anglo-boër et assure qu'on ne pourrait extraire d'aucun des engagements de la guerre sud-africaine un enseignement pour les guerres européennes. Le récent livre du général Bonnal est un nouveau développement de ce dernier thème, développement formulé avec le magistral talent que cet officier général sait imprimer à tout ce qui sort de sa plume. Nos officiers liront cette nouvelle étude avec un vif intérêt; elle est de nature à faire réfléchir ceux qu'elle ne convaincra pas.

23. — Le travail de M. le capitaine Culmann : *Deux Tactiques en présence*, est issu des mêmes préoccupations que le précédent. Toutefois, il en diffère en ce sens que les deux tactiques en présence ne sont plus celles de MM. Négrier et Bonnal, mais bien la tactique allemande et la tactique française. M. Culmann pense avec raison qu'un des moyens les plus sûrs de battre son adversaire est de connaître à fond ses procédés de combat; il nous parle donc, avec détail, des procédés de combat de nos adversaires, il leur compare les nôtres et il indique la

façon dont nous devons utiliser ces derniers pour venir à bout des premiers. L'ouvrage est intéressant et bien fait. Il est difficile de dire à laquelle des deux écoles (Négrier ou Bonnal) appartient M. Culmann; c'est un éclectique qui prend, avec sagesse, son bien où il le trouve et qui aperçoit dans les deux camps des lois bonnes à suivre et à s'approprier. C'est ce qu'avait fait, il y a cent cinquante ans, le maréchal de Broglie à Bayeux, quand chargé d'appliquer les méthodes de M. de Mesnil-Durand contre celles de Guibert, il n'hésita pas à mélanger à quelques-unes des colonnes du chef de l'école française, deux ou trois formations déployées, employées par les guibertistes. Et, grâce à cet appoint, le vainqueur de Bergen fut encore le vainqueur de Bayeux. *Deux Tactiques en présence* constituent une sérieuse étude qui n'intéressera pas seulement les militaires; quiconque entend se rendre compte de ce que sera vraisemblablement la guerre de demain en Europe, doit lire ce travail qui n'a rien de trop technique, en dépit de son titre.

24. — Le commandant G..., auteur des *Causeries d'un fantassin. Combat de l'infanterie*, est, lui, un partisan déclaré de l'attaque décisive exécutée en masse : c'est donc un élève des généraux Langlois et Bonnal. Il est vrai qu'il utilise, pour cheminer, les *couloirs* prônés par le général Kessler; mais il admet « qu'il est bien peu de champs de bataille où l'on ne puisse réunir, sur un front relativement restreint — en sûreté et en secret — des masses considérables de toutes armes, à moins de 1000 mètres de l'ennemi. » Il croit également à l'action directe et constante du commandement pendant les marches d'approche et même pendant le combat. Nous sommes ici pour signaler ces théories bien plus que pour en juger la valeur ; nous nous bornerons donc à les indiquer à nos lecteurs, leur laissant le soin de les apprécier comme il conviendra.

25. — Qu'ils soient partisans de l'école Bonnal ou de l'école Négrier, tous nos officiers sont d'accord pour convenir que le mouvement en avant d'une troupe placée sous le feu de l'adversaire sera une opération extrêmement délicate. Beaucoup ont cherché une méthode qui facilitât, qui rendît possible ce mouvement, et voici M. le capitaine Maquet, du 67e régiment d'infanterie, qui vient à son tour nous en proposer une nouvelle, dans sa brochure : *Du Cheminement des troupes sous le feu.* M. Maquet voudrait que, dans chaque section, la troupe fût directement conduite par un sous-officier qui porterait le titre de sous-chef. Quant au chef, sa mission au combat consisterait à marcher en avant de son unité, pour reconnaître les couloirs, défilés devant amener sans risques la section de position en position. L'idée ne manque pas d'être ingénieuse, bien que peut-être pas très neuve : il semble qu'elle serait bonne à généraliser.

26. — Nous disions tout à l'heure que l'école Bonnal ne tenait aucun

compte des effets du feu tels qu'ils avaient été constatés pendant la guerre du Transvaal. Il est certain que la campagne sud-africaine a eu tout au moins pour résultat d'attirer l'attention des militaires sur la puissance éminemment destructrice des feux d'infanterie, que des préoccupations sont nées dans l'esprit de nos officiers, qui n'y existaient pas hier, et une preuve de ce nouvel état d'âme est la brochure de M. le lieutenant Le Merre : *La Tactique des Anglais après la guerre du Transvaal, d'après les derniers règlements.* M. Le Merre pense que les écrivains militaires français qui ont étayé des théories — pour ou contre — sur les résultats obtenus dans le Sud-Afrique, l'ont fait un peu à la légère puisque, pour en formuler d'exacts, il eût fallu connaître à fond le terrain et même l'avoir vu. Il estime, dans ces conditions, que seuls les Anglais sont des témoins dignes d'être écoutés, et il nous donne les règlements britanniques tels qu'ils ont été modifiés par Lord Roberts à la suite de la campagne transvaalienne. Document entièrement technique.

27. — Il en est de même du *Règlement sur le service en campagne des armées japonaises,* publié par la maison Charles-Lavauzelle. Cette brochure nous montre — ce que les évènements actuels de Mandchourie nous avaient d'ailleurs prouvé déjà — qu'au point de vue militaire, les Japonais n'ont plus rien à apprendre de nous et qu'ils sont peut-être même en mesure de nous donner des leçons sur certains points. Relativement à l'organisation de l'armée japonaise et de l'histoire du « Péril jaune », ce livre est bon à lire.

28. — La gymnastique et les exercices physiques ont pris depuis peu, parmi nos jeunes gens, une faveur ignorée il y a quelques années encore. Le *mens sana in corpore sano* est à la mode partout, mais nulle part autant et à plus juste titre que dans l'armée. Récemment, en France, nous avons changé les procédés d'entraînement d'antan, pour appliquer la méthode suédoise : voici l'*Instruction de gymnastique militaire,* qui nous arrive d'Italie, et qui va peut-être amener encore quelques modifications dans les errements aujourd'hui en faveur. Nous la signalons à nos gymnastes comme un livre où ils pourront rencontrer quelque idée bonne à prendre.

29. — Depuis 1870, époque à laquelle les mitrailleuses Reffye, alors si prônées, rendirent de si maigres services, ces engins ont été proscrits de notre armée, proscrits en presque totalité, puisque seuls certains bataillons alpins et quelques régiments d'infanterie coloniale en ont été dotés (nouvelles mitrailleuses automatiques). Mais, certaines puissances, notamment la Suisse, la Russie, l'Allemagne ayant introduit récemment ce canon spécial dans leur armement, il serait possible que nous fussions amenés, dans un temps assez court, à suivre leur exemple. — C'est pour nous familiariser avec ce matériel peu

connu que M. le capitaine Mléneck, de l'artillerie coloniale, a écrit ces *Notes sur les mitrailleuses* où sont étudiées les mitrailleuses à rotation et à canons fixes, les canons à balles Maxim, Skoda, Nordenfeldt, Bergmann, Hotchkiss et Colt. De nombreuses figures dans le texte facilitent l'intelligence de ces mécanismes, généralement assez simples.

30. — La création en Espagne d'une société de tir national et le développement du goût du tir chez nos voisins, les a amenés à élever des stands destinés à faciliter la pratique du tir parmi les adhérents. Deux officiers du génie : MM. Agustin Ruiz y Lopez et Joaquin de la Llave y Sierra, le premier directeur des travaux du polygone de la Moncloa, le second secrétaire de la Commission technique du tir national, viennent de publier sur ce sujet une intéressante brochure, dans laquelle, avec la compétence naturelle à des officiers de leur arme, ils étudient toutes les questions se liant à la construction d'un bon polygone de tir pour armes portatives (*Poligonos de tiro para armas portatiles*). Après un chapitre consacré aux armes à feu envisagées sous le point de vue de la dispersion, de la pénétration, c'est-à-dire au point de vue des causes d'accident auxquels il convient de parer dans l'édification d'un stand, les deux écrivains examinent les conditions mêmes et la nature des constructions à conseiller, la manière de les exécuter, la façon d'éviter les ricochets, etc., etc. Un chapitre sur les stands et polygones à l'étranger termine cette excellente étude.

31 et 32.— *La Mise en légèreté,* par le capitaine X, et la *Progression de dressage du cheval de troupe par des procédés nouveaux*, du capitaine Descoins, sont deux petits traités d'équitation que nos sportsmen, militaires ou non, liront avec intérêt. Dans *la Mise en légèreté,* le capitaine X, après avoir rendu hommage à ses maîtres, les cavaliers de Saumur, déclare se séparer d'eux pour aller, au *bauchérisme*, qui, comme on le sait, constitue une méthode entièrement différente. Dans la *Progression de dressage,* M. Descoins cherche à simplifier les principes de dressage actuel et il base son système sur les procédés de domptage du dresseur américain Norton Smith. Avec un agencement de filet, un filet et une longe à enrênements de forme spéciale, l'écrivain assure pouvoir arriver, avec n'importe quel cavalier et n'importe quel cheval, à un dressage parfait, en un nombre relativement restreint de séances. C'est aux officiers de cavalerie à décider de la valeur d'une méthode que nous n'avons ici qu'à signaler.

33. — Nous terminerons cet article par l'étude sommaire de quelques livres consacrés à nos expéditions coloniales et à la guerre hors d'Europe. Le premier dont nous ayons à nous occuper dans cet ordre d'idées, est le *Rapport sur l'expédition de Chine* (*1900-1901*), du général Voyron, travail d'ensemble plus complet que tout ce qui a été publié jusqu'ici. Nous avons entretenu déjà les lecteurs du *Polybiblion* de

cette campagne, notamment à propos de *la Colonne Seymour*, de M. de Pontevès, et de *l'Expédition de Chine*, du colonel de Pélacot ; mais ces deux livres et quelques autres n'étaient que des chapitres détachés d'un plus long récit, et c'est ce récit tout entier que nous trouvons dans l'ouvrage du général Voyron. Après une première partie consacrée aux incidents qui motivèrent l'intervention des puissances en Extrême-Orient, aux troubles de Tien-Tsin et aux opérations de la colonne Seymour, l'écrivain nous parle du premier envoi des troupes de l'Indo-Chine au Pé-Tcheli, de l'arrivée du général Frey et de la prise de Pékin. La deuxième partie nous fait connaître l'organisation du corps expéditionnaire venu de France ; la troisième partie nous décrit les opérations de ce corps ; enfin une série d'annexes complètent cette excellente publication qu'illustre, très artistiquement, une quantité considérable de cartes, croquis et photogravures.

34. — Le Ménabé est cette partie de Madagascar qui s'étend entre l'Emyrne et le canal de Mozambique, directement à l'ouest de Tananarive. En 1897, le général Galliéni, tout en demeurant maître de l'Emyrne, se trouvait en réalité isolé au milieu d'un immense pays dont nombre de parties restaient encore indépendantes : il s'agissait donc de conquérir pièce à pièce la grande île, et le commandant en chef résolut de commencer par le Ménabé. C'est la relation de cette expédition, qui dura trois années et dont le succès fut entier, que nous donne aujourd'hui M. le capitaine Condamy, en un récit très détaillé, qui met bien en vue et les difficultés surmontées et la méthode remarquable de pénétration employée par le général Galliéni. Ce travail sur *la Conquête du Ménabé à Madagascar* est particulièrement intéressant en ce qu'en dehors des événements militaires proprement dits, il nous donne les procédés d'action employés, les raisons étudiées et développées qui firent choisir telle façon d'agir plutôt que telle autre, les moyens militaires utilisés et leurs résultats, de telle sorte que ce livre est à la fois une relation historique militaire et une méthode de la guerre coloniale très judicieusement exposée. De nombreux croquis, qu'il serait impossible de trouver ailleurs, permettent de suivre facilement et très intelligiblement le récit. Ce volume doit être recommandé à tous ceux qui s'occupent de questions coloniales.

35. — L'accord survenu récemment entre la France et l'Angleterre au sujet du Maroc, celui-là même qui nous reconnaît le droit d'établir notre influence dans cette partie de l'Afrique occidentale qui confine à l'Algérie, à l'ouest, donne un intérêt particulier et tout d'actualité au livre du capitaine Mordacq : *La Guerre au Maroc*. Bien que l'Angleterre nous ait vendu la peau de l'ours, il reste à écorcher l'animal et, si celui-ci faisait le récalcitrant, il se pourrait que les choses ne se passassent pas à l'amiable. Une guerre avec le Maroc est donc une

éventualité que notre pays doit envisager comme très plausible, et c'est cette raison même qui doit nous porter à étudier avec détails les deux dernières campagnes soutenues par des Européens contre l'empire du Maghzen : celle de Bugeaud en 1844, celle du maréchal O'Donnel en 1859-60. Là, comme ailleurs, le passé nous donnera des enseignements pour l'avenir; on les trouvera, bien résumés, dans le travail de M. Mordacq.

36. — Signalons, en finissant cette étude récapitulative, une publication dont nous avons entretenu nos lecteurs à bien des reprises : le *Dictionnaire militaire* édité par la maison Berger-Levrault. La vingtième livraison, qui vient de paraître et qui va du mot « Régiment » au mot « Revolver », contient, comme articles principaux, de bonnes études sur les termes : Régiment, Règlement, Remonte et Remontes, Réquisition, Réserve, Retranchements. Nous avons dit souvent quels services pourrait rendre aux officiers cette encyclopédie bien comprise et écrite avec compétence, en leur évitant l'achat de nombreux traités spéciaux; nous répétons ici cette appréciation à propos de cette vingtième livraison, très digne des précédentes. COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

Della Chiesa e della sua divina costituzione, da D. A. GRÉA; trad. dal francese di monsg. M. LANCIA. Roma, Pustet, 1904, 2 vol. in-18 de XXXVII-421 et 376 p. — Prix : 7 fr.

L'ouvrage de Dom Gréa est trop connu et trop apprécié du public français pour que nous ayons à en rendre compte, à propos de cette traduction italienne, due à Mgr l'archevêque de Monreale. Rappelons seulement qu'il s'agit d'un ouvrage où les principes de la dogmatique et du droit canonique sont harmonieusement synthétisés. Il se divise en trois livres, qui traitent : des Principes généraux de la hiérarchie, — de l'Église universelle, —de la Constitution des Églises particulières.

B. DE CARROY.

Der Index der verbotenen Bücher in seiner neuen Fassung dargelegt, und rechtlich-historisch gewürdigt, von JOSEPH HILGERS. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, gr. in-8 de XXI-638 p. — Prix : 11 fr. 25.

L'*Index*, tant de fois attaqué et honni, a trouvé dans le P. Hilgers, familier fervent des archives et des bibliothèques romaines, un défenseur aussi habile que convaincu. Quiconque aura parcouru ces pages sobrement rédigées, solidement documentées et si précieuses par leurs informations variées, déposera bientôt les préjugés qu'il aurait conservés et reconnaîtra combien les vulgaires objections courantes sont dénuées de fondement. Après une description générale du

nouveau code dressé par Léon XIII, le savant auteur fait l'historique des prohibitions de livres depuis l'origine de l'Église jusqu'en 1500. A cette période, la censure préventive des écrits luthériens, l'action de l'Inquisition romaine, le catalogue des livres défendus de Paul IV, puis de Pie IV, amenèrent tout naturellement la fondation de la S. Congrégation de l'Index, à laquelle concoururent Pie V, puis Grégoire XIII et Sixte-Quint. A grands traits nous poursuivons ensuite l'examen des catalogues publiés de 1600 à 1900, et nous constatons combien justifiées sont ces mesures salutaires de prophylaxie morale par lesquelles l'Église s'efforce de neutraliser le venin des livres dangereux. Des mesures analogues ont du reste existé chez tous les peuples, à toutes les époques : la Révolution elle-même et le Kulturkampf n'ont pas hésité à recourir à ces armes : les preuves en sont ici accumulées à profusion. — Un bref commentaire de la constitution « Officiorum », bien au courant de tous les travaux récents, occupe les pages 27 à 67 et permet de signaler les adoucissements apportés par Léon XIII et de répondre aux difficultés soulevées à propos de la gêne causée aux savants par ces « restrictions importunes. » Nous signalerons comme digne d'une attention spéciale la division relative à la nature et au but du Catalogue des livres prohibés, ainsi qu'aux différentes classes de prohibition : il y a là beaucoup de notions dont pourront faire leur profit une foule de gens qui parlent de l'Index sans le connaître. D'intéressantes dissertations sont consacrées aux livres de divers pays contre lesquels l'Église a sévi au siècle dernier, puis aux catégories variées d'auteurs condamnés, et même aux *dames auteurs* qui ont eu le désagrément de voir leurs élucubrations jugées dignes d'avoir une place au redoutable catalogue. Le P. Hilgers répond ensuite directement aux adversaires et aux critiques de l'Index et il se donne la plaisante satisfaction d'étudier plutôt longuement la censure en Angleterre, en Hollande, dans les pays scandinaves, en France, en Suisse, dans les contrées de langue allemande et surtout en Prusse, pour terminer par de piquantes comparaisons entre la censure catholique et les autres ! — La liste chronologique de livres prohibés, et de très importants documents (22 numéros), jusqu'ici inconnus ou non imprimés, complètent, avec une table alphabétique extrêmement détaillée, ce substantiel travail.

C'est un devoir pour nous de proclamer la grande estime que nous faisons de cet ouvrage vraiment considérable, de redire aussi l'utilité pratique qu'il offrira aux recherches rapides par son excellent « Generalregister » et surtout grâce à l'adjonction du catalogue officiel de l'édition romaine de 1900, complétée par les décrets postérieurs jusqu'à la fin de 1903. Nous regrettons pourtant un certain désordre dans la composition, qu'accentue encore l'absence de divisions en parties et en chapitres. Quoi qu'il en soit de cette dernière critique, nous possédons

dans le traité historico-juridique dont nous venons de donner un trop court aperçu, un de ces livres de fond avec lesquels on ne peut désormais se dispenser de compter. G. PÉRIES.

THOMÆ HEMERKEN A KEMPIS **Opera omnia**. Edidit MICHAEL JOSEPHUS POHL. Volumen alterum. Volumen tertium Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, 2 vol. in-16 de XV-516 et de VIII-439 p. — Prix du vol. : 4 fr. 50.

Le chanoine régulier Thomas Hemerken A Kempis, qui vécut au monastère du Mont-Sainte-Agnès, en Hollande, est devenu l'écrivain le plus populaire de la pieuse école de Windesheim, dite des « Frères de la vie commune. » Un érudit du diocèse de Cologne, M. Michel-Joseph Pohl, a entrepris de publier toutes les œuvres, ascétiques ou historiques, de cet auteur du XVe siècle. L'édition comprendra sept volumes de textes, plus un tome spécial consacré à la biographie et aux écrits d'A Kempis. Le tome V, contenant les *Oraisons et méditations sur la vie du Christ*, a paru dès 1902. Les tomes II et III ont été publiés en 1904. Les autres paraîtront ensuite, dans cet ordre plutôt étrange : tomes VI, I, IV, VII, VIII. — L'un des deux volumes qui nous occupent ici comprend les quatre livres de l'*Imitation de Jésus-Christ* et divers traités relatifs à la perfection religieuse. Dans l'autre, on trouve une série de méditations et d'entretiens sur l'Incarnation et la Passion.

L'établissement du texte semble avoir été opéré d'après une critique sévère. Des appendices minutieux rendent compte des moindres variantes et justifient les quelques corrections admises. Seize petites planches photographiques reproduisent certains fragments des manuscrits originaux. Les éditions antérieures et leurs leçons diverses sont signalées d'une manière précise. Enfin, tant dans la Préface que dans les *Epilegomena*, M. Pohl s'exprime en latin avec une simplicité de ton, avec une spirituelle bonhomie, vraiment savoureuses.

Les entretiens d'A Kempis sur l'Incarnation du Verbe (tome III) ont quelque chose d'un peu lourd et de déclamatoire. Mais les méditations pieuses, mais, en particulier, le *Libellus de disciplina claustrali* et le *De Elevatione mentis* (tome II), sont pleins d'enseignements fort pratiques et offrent bien des pages émouvantes. D'ailleurs, malgré le dire de plusieurs écrivains respectables, on ne peut conclure de ces écrits, ni qu'ils émanent avec évidence de la même plume que l'*Imitation*, ni qu'ils accusent nécessairement un auteur différent : tant le seul critère interne est impropre à fonder des conclusions positives.

Le problème de l'*Imitation* demeure le plus intéressant de tous. M. Pohl espère pouvoir dirimer la controverse. Incontestablement, Thomas A Kempis a écrit de sa propre main, en 1441, un exemplaire du traité. Ce manuscrit a même, pour quelques mots, une orthographe

latine très savante, puisqu'il écrit : *cotidie, proicere, milia, reppeti, templare.* Mais il contient aussi des fautes nombreuses et graves ; il est chargé de bien des ratures. Pour le nouvel éditeur, comme pour Sir Cruise, c'est le document original, mainte fois retouché par l'auteur lui-même. Pour le R. P. Denifle, M. Loth, M. Tamizey de Larroque, Mgr Puyol, c'est une mauvaise transcription faite par A Kempis, de manuscrits qu'ils estiment antérieurs ; par exemple de celui du collège de Gaësdonck. Le regretté Mgr Puyol et les défenseurs de la thèse italienne et bénédictine prétendent même que le *Codex aronensis*, conservé à Turin, date du XIVe siècle, et donne une leçon bien plus voisine de l'original que les manuscrits germano-hollandais du XVe siècle. La question paraît devoir rester éternellement douteuse.

Signalons un détail, qui a peut-être son intérêt. Le texte de l'*Imitation* (lib. I, cap. I) : *Si scires totam Bibliam exterius...* est traduit par les partisans de l'origine italienne : « Si tu savais toute la Bible *par le dehors...* » Au contraire, les partisans d'A Kempis trouvent là un argument décisif en leur faveur : le mot *exterius* reproduirait un idiotisme hollandais, pour signifier : « Si tu savais toute la Bible « *par cœur...* » — Nous avons le devoir de constater que le mot *exterius* paraît quelquefois dans les œuvres authentiques d'A Kempis, sans que jamais, semble-t-il, le contexte autorise pareille interprétation. En revanche, on lit dans le tome III, p. 18 : *Unde pharisei, qui solum exterius considerabant praesentiam in te corporalem, non potuerunt ad divinitatis majestatem assurgere.* « D'où les pharisiens, qui ne regardaient que *par le dehors* ta présence corporelle, ne purent s'élever jusqu'à reconnaître en toi la majesté divine. » — Pour ce détail, l'excellente édition de M. Michel-Joseph Pohl n'a certes pas fortifié la thèse aimée de l'auteur sur l'attribution du *De Imitatione Christi* au chanoine du Mont-Sainte-Agnès.

YVES DE LA BRIÈRE.

SCIENCES ET ARTS

L'Électricité dans la marine. Cours d'électricité pratique, *professé à l'École supérieure de maistrance*, par MAX BAHON. Paris, Challamel, 1904, gr. in-8 de VIII-452 p., avec de nombreuses fig. — Prix : 8 fr.

Pour tous ceux qui s'occupent d'électricité, un mot suffira pour caractériser ce nouveau *Cours d'électricité pratique* et en faire l'éloge. L'auteur, dès les premières lignes de la Préface, déclare s'être inspiré des méthodes de M. Janet, et c'est là, en effet, la meilleure référence qu'il puisse citer pour son ouvrage, qui, manifestement, est le reflet, non affaibli, des leçons du célèbre professeur.

Le cours de M. Bahon porte comme premier titre : *L'Électricité dans la marine* ; il est professé à l'École supérieure de maistrance. Il ne faudrait cependant pas conclure de là que ce volume ne s'adresse qu'aux

marins ; il peut, au contraire, être étudié avec fruit par tous ceux qui désirent avoir une idée nette sur l'électricité et ses applications, questions toujours d'actualité. On y trouvera, clairement exposées, les définitions, les unités, les lois générales de l'électricité, puis la description des générateurs chimiques et mécaniques et celle des récepteurs. La distribution de l'énergie électrique et les appareils s'y rapportant sont ensuite étudiés sommairement, mais aussi complètement que possible, l'auteur ayant voulu éviter les démonstrations théoriques trop ardues, afin de laisser à son ouvrage un caractère très réel de vulgarisation. La dernière partie du cours est consacrée aux installations électriques à bord des bâtiments. Ces pages ne seront pas étudiées avec moins de fruit que les précédentes, car les installations à bord, où les difficultés à vaincre sont multiples, forment un excellent exercice et fournissent des exemples précieux pour l'application des règles générales de l'électricité.

Nous ne voulons pas fermer ce volume sans signaler la remarquable exécution typographique et aussi la netteté des nombreuses figures, qualité se rencontrant d'ailleurs dans toutes les publications de la librairie Challamel. J. C. T.

Flores régionales de la France, par A. Acloque. Paris, Baillière, 1904, in-16 de 350 p. — Prix : 7 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur a réuni les catalogues des plantes que les botanistes ont recueillies dans les diverses régions de notre pays. Il est en effet utile d'avoir des flores partielles appropriées à la partie du territoire qu'on habite, et sur laquelle on botanise d'habitude. Huit catalogues ont donc été dressés et présentent le spécies propre à huit régions, Nord-Ouest, — Sud-Ouest et Pyrénées, — région méditerranéenne, — Sud-Est et Alpes, — Nord-Est, Vosges et Alsace, — Centre, — et enfin environs de Paris. C'est naturellement la nomenclature sèche et aride des noms des diverses espèces et de leur habitat. Quant à leur description, il suffit de se reporter à la *Flore de France* que le même auteur a donnée il y a quelques années. D'ailleurs les renvois sont bien indiqués, et, par là, les recherches se trouveront facilitées et simplifiées. Les deux ouvrages se complètent parfaitement. G. de S.

Results of the Swedish Zoological Expedition to Egypt and the white Nile 1901, under the direction of L. A. Jägerskiöld. Part. I. Uppsala, Lundström, 1904, in-8 de v-260 p., avec planches.

Ce volume, édité par la Bibliothèque de l'Université royale d'Upsal en Suède, contient les travaux des divers naturalistes attachés à l'expédition scientifique envoyée en 1901 sur le Nil Blanc.

Il comprend d'abord un travail en allemand sur les termites du

Soudan, par M. Yvar Trägardh (47 p., avec 3 planches et 8 figures dans le texte). Puis c'est une étude également en allemand (16 p. 1 pl. et 3 fig.) sur deux nouvelles espèces d'aplysiens de la Mer Rouge, le *notarchus brevipes* et l'*hexabranchus plicatus*, par M. L. A. Jägerskiöld. — Il est suivi par 10 p. sur les insectes aquatiques (dytiscidæ et hydrophilidæ) du Nil Blanc, en anglais, par M. D. Sharp. — Les lépidoptères sont ensuite catalogués, aussi en anglais, par M. Chr. Aurivillius, avec 3 fig.; les formicides, en allemand, par le docteur Gustav Mayr. — Une étude de 13 p., avec 2 planches, s'occupe de l'anatomie du tube digestif de dix-huit espèces d'oiseaux du Soudan. Elle est écrite en allemand par M. Gust. Swenander. — M. Sven Ekman décrit en allemand quelques insectes aquatiques de la famille des cladocères et des copépodes d'Égypte et du Soudan, dix-sept espèces avec onze figures. — M. Lars Gabriel Anderson donne en anglais la liste des reptiles et batraciens récoltés par l'expédition. — M. Einar Wahlgren décrit en allemand, avec figures, deux nouvelles espèces de puces *pulex alternans et ceratopsylla consimilis*. — Les mollusques terrestres et aquatiques du Nil supérieur sont étudiés en anglais par M. Richard Hägg. — Seize pages en allemand, avec une planche, sont consacrées par M. Otto Hohn à l'étude des coraux alcyonaires de la famille des *nephtya* et *spongodes*. — Les insectes parasites des termites sont étudiés en 19 pages et une planche de dix figures par le professeur E. Wasmann aidé par les professeurs Aug. Forel, K. Escherich, G. Breddin. — Enfin un catalogue en anglais, par M. L. A. Jägerskiöld, nous fait connaître les noms des oiseaux observés par l'expédition.

A.-A. Fauvel.

L'Organisation militaire du Japon. Armée et marine, par L. Pétillot. Paris, Challamel, 1904, in-8 de 101 p. — Prix : 2 fr.

Parmi les ouvrages et brochures concernant les armées et les marines engagées dans la guerre actuelle, qui ont passé sous nos yeux, le travail de M. Pétillot, administrateur en Indo-Chine, mérite une place à part. L'auteur qui, pendant la guerre de Chine, a vu de près l'armée japonaise, a fait mieux que d'exposer sèchement l'organisation des forces du Japon. Il a, certes, donné des détails nombreux, précis et circonstanciés, mais, en outre, il n'a pas craint de faire un peu de psychologie; il a essayé, avec succès d'ailleurs, de nous faire comprendre l'âme de l'officier et du soldat, il nous a montré le degré et la nature de l'instruction militaire chez l'un et chez l'autre. Enfin, M. Pétillot a terminé son volume par des considérations générales et des conclusions établies sur des exemples tirés de la guerre de Chine et des opérations actuelles. Il nous a montré les points faibles des adversaires de nos alliés, et nous a prédit, ce que, pour notre part, nous acceptons bien volontiers, le succès final des armées russes.

Il est juste d'ajouter que M. Challamel a su donner à cette étude, déjà par elle-même très intéressante, un aspect des plus séduisants. La couverture est blanche et le volume est imprimé sur du fort beau papier, qui ne gagnerait rien à être japonais. J. C. T.

LITTÉRATURE

Le Romancero populaire de la France. *Choix de chansons populaires françaises.* Textes critiques par GEORGE DONCIEUX, avec un Avant-propos et un Index musical par JULIEN TIERSOT. Paris, Bouillon, 1904; in-8 de XLIV-522 p. — Prix : 15 fr.

La lecture du *Romancero populaire de la France* est pleine de charme et d'agrément. C'est pourtant un ouvrage de pure érudition ; mais l'auteur a si heureusement interrompu d'appréciations littéraires ou de remarques poétiques la monotonie de l'étude des origines et de la date des poèmes qu'il publie que son livre se lit, se parcourt même, avec un intérêt sans cesse renouvelé. Comme lui-même l'a dit, l'objet de G. Doncieux était double : « offrir au public un choix des chansons populaires de France les plus répandues et les plus caractéristiques, en la forme rétablie de leur texte primitif; présenter en même temps l'étude de leur thème, de leur origine, de leurs développements, de leurs transformations, de leur degré de parenté et de leurs rapports avec les chants traditionnels des différents peuples de l'Europe. » Une Introduction de plus de trente pages nous initie au caractère de la chanson populaire gallo-romane. Sa forme, vers de quatre à seize syllabes, rythmés par la césure, doués d'un « ornement sonore » : l'assonance, groupés en strophes ou laisses fort simples qu'étoffe et varie, pour les chansons à danser, un refrain sans grand rapport le plus souvent avec le sujet du poème; son fond, thème historique déformé par la légende, miracle ou mystère religieux, simple idylle d'un amour heureux ou persécuté; son style, ses habitudes, ses procédés, sa langue, sa phonétique, son aire géographique enfin, sont successivement étudiées par George Doncieux. On reconnaît ici, appliquée à des textes populaires oraux, la méthode qui semblait jusqu'alors réservée à la critique des textes proprement littéraires. M. Tiersot, de son côté, qui, du vivant même de Doncieux, s'était chargé de l'appendice musical, nous expose, en quelques pages, comment il s'y est pris pour établir ses textes musicaux. C'est grâce à cette précieuse collaboration qu'en leur forme originale sont rappelées à notre souvenir charmé : *Pernette*, que la mort même ne saurait séparer de son ami Pierre ; les exquises *Princesses au pommier doux*, qui savent si bien aimer ; la femme du *Roi Renaud*, que la terre engloutit pour la réunir à son époux ; *l'Escrivette*, que son mari va reconquérir chez les Mores ; *la Madeleine*, avec tout l'orgueil de sa chair

et son humble pénitence ; *la Dame Lombarde*, morte pour l'amour du Roi de France ; *la Maumariée vengée par ses frères ; Martanson*, Desdémone française ; *Celle qui fit la morte pour son honneur garder ; le Flambeau d'amour*, qui luit sur le trépas de Léandre ; Gabrielle d'Estrées ; *la Marquise empoisonnée ;* la Belle délaissée, qui expire aux noces de son fiancé ; *Saint Nicolas*, qui rendit la vie aux enfants que le boucher avait salés ; *la Femme du roulier*, écrasée entre l'infamie de son mari et la perversité de ses fils ; le déplorable *Convoi de Malbrough ;* enfin *la Claire Fontaine*, près de laquelle se lamente la belle pour un bouton de rose que trop tôt elle donna ; etc. « Autant de situations tristes, poignantes et tragiques, dignes de figurer dans le théâtre de Shakespeare ou la *Comédie humaine* de Balzac, et qu'ont traitées les poètes populaires. Ainsi la chanson populaire est, à sa façon, un miroir de l'humanité aimante et souffrante : elle nous montre que « c'est souvent par l'image de ses douleurs que l'homme s'amuse et se distrait. » H. LONGNON.

Cognomerus et Sainte Tréfine, mystère breton en deux journées. Texte et traduction par ANATOLE LE BRAZ. Paris, Champion, 1904, gr. in-8 de XLIV-183 p. — Prix : 4 fr.

Le théâtre breton, sorti de notre théâtre français du moyen âge, s'est continué sans interruption jusqu'à notre temps, quoiqu'il n'ait plus aujourd'hui la vogue et l'importance sociale d'autrefois ; et la renaissance actuelle de la littérature bretonne paraît lui redonner une vie nouvelle. Quoi qu'il en soit, il y a des œuvres intéressantes, bien que modernes, parmi les nombreuses pièces, grossièrement copiées sur de mauvais papier, qui s'étaient conservées aux mains de paysans, acteurs, le plus souvent, dans ces pièces. Luzel et quelques autres, en cherchant dans les fermes, en ont formé des collections. M. Le Braz, qui n'est pas seulement un écrivain délicat dans notre langue, mais qui est aussi, et jusque dans la moelle, un littérateur breton, voulant éditer une de ces pièces, (*mystère* dit-il justement), a peut-être choisi la plus intéressante de celles qui sont encore inédites.

En effet *Cognomerus et Sainte Tréfine* offre un double intérêt. Le sujet est tiré de l'hagiographie et de l'histoire de la Bretagne, mais il est traité avec maints développements, oiseux si on les jugeait du point de vue classique de l'unité du sujet, mais de tout intérêt pour le public pieux auquel le mystère servait de leçon morale et presque de sermon en action. Un comte de Cornouaille, Comorre (anciennement *Conomerus* dans les textes latins) avait chargé saint Gildas d'aller demander pour lui la main de Tréfine, fille de Guénoe, comte de Vannes ; et le saint s'était porté garant pour le prétendant. Le mariage accompli, et la femme enceinte, Comorre craint que l'enfant à naître soit plus grand que lui-même : M. Le Braz aurait pu remarquer que

ceci est un vieux trait légendaire commun à bien des récits de l'antiquité et des contes populaires. Comorre tue sa femme, mais celle-ci est ressuscitée par saint Gildas ; et l'enfant une fois né, Tréfine entre au couvent et devient une sainte populaire en Bretagne. Quant à l'enfant, il est élevé au collège de Quimper, et, tué par son père qui le rencontre, il devient, lui aussi, un saint, saint Trémeur. Comorre, enfin, est frappé par le Trépas personnifié, et emporté par les diables, après de longues tirades sur la mort, fin de l'homme, et sur les châtiments que l'enfer réserve à tous les pécheurs. — La mort joue un grand rôle dans la seconde partie, ou, pour parler plus exactement, dans la seconde journée du mystère, et on sent là l'imitation et l'influence d'une littérature et d'une imagerie très populaire il y a trois siècles non seulement en France, mais dans la chrétienté de l'Europe occidentale : la « danse macabre » y est même nommée et appelée en breton *macabé*, suivant une tradition ancienne.

L'édition que M. Le Braz a donnée de ce mystère en l'accompagnant d'une traduction aussi agréable que limpide, intéressera, comme on voit, d'autres lecteurs que le cercle restreint des celtistes. Elle présente un intérêt général, non seulement pour l'histoire du théâtre, mais aussi, pour la psychologie, et du peuple breton et du peuple chrétien qui, il y a quelques siècles, trouvait dans ces représentations la satisfaction à la fois des yeux et de l'âme. Dans une longue Introduction, œuvre de critique sagace et sobre, M. Le Braz étudie les sources écrites et traditionnelles, la date probable (milieu du XVIIe siècle), la composition et les traits caractéristiques au point de vue de la langue, du mystère édité et traduit par lui. Dans le texte, il a respecté scrupuleusement les *graphies* (je veux dire l'orthographe) du copiste, car, ç'eût été presque créer une œuvre nouvelle, et faire acte de lettré breton plus que d'éditeur sévère. Telle que nous la présente M. Le Braz, cette édition de *Cognomerus et Sainte Tréfine* peut être regardée comme un modèle de critique et de goût.

Ce volume, fort bien imprimé, ferait honneur à la maison d'où il sort, et il est étrange que le nom de celle-ci ne figure ni au début ni à la fin. Mais nous apprenons au dernier moment qu'il est, par anticipation, un tirage à part du tome XX des *Annales de Bretagne*, tome devant former l'année 1904-1905.

H. GAIDOZ.

Les Grands Écrivains français. La Bruyère, par PAUL MORILLOT. Paris, Hachette, 1904, in-18 de 208 p., avec portrait.—Prix : 2 fr.

Ce petit volume ne déparera pas la collection. Après l'avoir lu, il semble que l'on connaisse mieux La Bruyère qu'après une lecture de son livre même. On dirait avoir la révélation d'un La Bruyère nouveau, tant l'auteur a su, dans son cadre très simple (l'homme, l'écrivain, le

peintre, le philosophe) accumuler de renseignements et grouper de traits pittoresques.

Il a de l'esprit et du goût, avec un style qui se fait lire pour son agrément. Mais la pensée est parfois un peu subtile, comme il arrive quand la délicatesse, sans laquelle il n'y a point de littérature, fait rechercher les grâces académiques.

Où a-t-il vu, par exemple, que le XVIIIe siècle ait opéré « une obscure et heureuse réforme du discours sacré » ? Il serait sans doute en peine de citer nombre d'orateurs qui, comme autant de « Pères Séraphins » auraient sacrifié les vains ornements à la « tristesse évangélique » (p. 49). Si la prédication d'alors a été trop dénigrée, ce n'est pas une raison pour y voir le modèle du genre.

On ne s'attendait guère « à trouver sous la plume du philosophe chagrin de Chantilly la première esquisse de ces Arcadies qui vont hanter, au siècle suivant, le rêve de nos penseurs » (p. 194). A coup sûr, son idée est plus près du fameux tableau de Poussin : *Et in Arcadiâ ego*, que des bergeries de Florian.

On aura peine aussi à croire que La Bruyère, devançant de si loin nos préoccupations modernes, ait été une sorte de philosophe socialiste avant la lettre, qui aurait vu dans le peuple un martyr et, dès lors, aurait prévu l'avenir de la Révolution (p. 200). N'a-t-on pas lu plus haut (p. 159) qu'il « était fort éloigné, sous les ombrages de Marly, de songer par avance aux principes de 89 ? »

Tenons-nous en là, et, sans raffiner sur La Bruyère, nous trouverons encore assez de nouveau dans le travail si fouillé de son commentateur.

A. Boué.

Souvenirs et idées, par George Sand. Ouvrage posthume. 2e édit. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des fragments, des notes, quelques lettres encore inédites : on a bien fait de les recueillir et de les publier. D'un grand esprit les moindres déchets sont bons à garder ; celui qui veut un jour en écrire l'histoire trouve souvent une idée, un mot, une date qui lui donnent la clef de tel grand ouvrage, de telle théorie dont l'inspiration jusque-là lui avait paru obscur. Donc, les lettrés qui ont le culte de George Sand ou seulement une curiosité qu'a pu réveiller le centenaire récemment célébré de la « bonne dame » de Nohant, mettront ce volume, d'emblée, dans leur bibliothèque.

Je cite les morceaux les plus importants :

— Des considérations, datées de 1848, sur *la Femme dans la société politique* : Les femmes sont folles de demander dès maintenant, et pour le début de leur émancipation, l'exercice des droits politiques ; qu'elles soient admises à toutes les sciences, à tous les arts, et même à toutes

les fonctions dont elles sont capables, à la médecine, à la chirurgie, à la pharmacie, par exemple, rien de mieux ; mais pour être admises à la politique, qu'elles soient d'abord affranchies de la dépendance de l'homme ; qu'on leur rende les droits civils que le mariage leur enlève, que le célibat leur conserve. « Il ne faut pas qu'un homme commande à une femme, c'est lâche. » « Il ne faut pas qu'une loi sauvage, infâme, odieuse, et faite pour le perpétuer, punisse l'adultère... qui porte en lui-même son châtiment, son remords et ses ineffaçables regrets. » Il faut que les femmes soient dans le mariage les égales du mari pour ne plus être exposées « au lâche plaisir de le dominer par la ruse, » « afin de tenir avec joie ce serment de fidélité qui est l'idéal de l'amour et le besoin de la conscience dans un pacte d'égalité. »

— Une amusante réponse à des articles de Proudhon et de Janin, pour combattre la manie des artistes littéraires de « mettre en sautoir l'écharpe de député », alors que dix-neuf fois sur vingt, ils sont les moins pratiques des hommes, que leur « orgueil maladif » fait d'eux une aristocratie, « une sorte de caste sacerdotale », que « nullement démocrates, nullement socialistes, même fort peu patriotes, — tels Hugo, Dumas, Balzac — ils n'entendront jamais rien au problème social qu'il s'agit de résoudre. »

— Une pétition à l'Assemblée nationale pour supplier les « bourgeois » de réaliser leur nuit du 4 août, et de faire cesser l'impôt des 45 centimes jusqu'au « moment où l'impôt progressif leur sera démontré une nécessité du temps présent ; éloquent plaidoyer pour le paysan, cet éternel opprimé, qui a pourtant ses grands instincts, qui a eu ses grands jours, et dont les erreurs et les fautes ne viennent que de l'infériorité morale où systématiquement on le tient.

— Une généreuse mais bien vaine tirade contre la polémique, cet assassinat agrémenté de torture, cent fois pire que la pratique du moyen âge qui consistait à piquer une figure de cire avec une épingle, pour atteindre ainsi d'une manière furtive et mystérieuse le cœur de sa victime lointaine.

— Un journal, mais bien incomplet, du coup d'État à Paris, avec un beau mouvement daté (la date est-elle bien sincère ?) *du 5 décembre à minuit*, en faveur de Jacques, le pauvre peuple, « l'enfant terrible » que l'égoïsme haineux de la bourgeoisie a rendu furieux, et qu'on va broyer maintenant... « On est fort quand on est juste. Attends que tu sois juste, mon Jacques, tu ne l'es pas encore. On est juste quand on est éclairé, et tu ne l'es pas... Tu as voulu ce qui t'arrive : un empereur. Tu l'as rêvé, tu l'as acclamé ; subis son règné éphémère et ne te mêle pas à la bataille qu'il veut engager avec les passions. Refuse le combat, laisse faire... » Que la bourgeoisie ouvre donc ses bras au peuple, qu'elle demande, qu'elle impose le suffrage universel, complet,

réel, la liberté d'écrire, de parler, de se réunir, l'impôt progressif, l'instruction gratuite, et les idées excessives de la démocratie, le communisme immédiat, la dictature de l'État et autres systèmes enfantés par la passion, le désespoir ou le fanatisme tomberont d'eux-mêmes, et une grande « révolution restaurera la République avec un drapeau commun à la bourgeoisie et au prolétariat, sur lequel ces principes seront proclamés. »

— Une correspondance pendant la guerre de 1870-71 avec un Américain, M. Harrisse, dont quelques lettres ont déjà paru, et dont, il faut bien le dire, les courts billets de George Sand, vieille et enfermée à Nohant, sont, en général, moins intéressants que les nouvelles et les appréciations assez justes que lui envoie son correspondant de Paris : une belle page d'indignation pourtant contre Gambetta « le *dictateur* qui promène en tous lieux sa parole bouffie et glacée, le malheureux fanfaron qui a tué la République, qui la fait haïr et mépriser en France, » qui prêche la guerre à outrance alors que son parti « outrecuidant » et « sans entrailles » n'a su rien faire que gaspiller inutilement des hommes et de l'argent !

— Un fort brave article sur Victor Hugo et *l'Année terrible* : « Il n'est pas vrai que l'incendie du Louvre et de la Bibliothèque ait été ordonné par des gens qui ne savaient pas lire; nous savons tous que ces gens savaient en outre fort bien écrire;... et au lieu de chercher une excuse à ceux qui écrivaient : *faites flamber*, nous déclarons bandits atroces ceux qui donnaient et ceux qui exécutaient de pareils ordres... Nous attendions de nouveaux *châtiments* pour tous les criminels. Mais cet homme immense a rencontré une nuée qui l'a enveloppé. Il n'a pas vu un des foyers de la perversité humaine, celui de l'ambition infâme qui exploite la passion populaire et qui se sert du drapeau du socialisme pour tuer la révolution sociale dans son germe. »

Par ma foi ! il y a dans tout cela, avec un si noble et si dangereux idéalisme, tant de clairvoyance que, malgré le décousu et la légèreté de ces feuillets, on les lit avec plaisir et on y trouve à penser.

Et voici encore deux ou trois fragments de rêverie religieuse, où la pauvre romantique songe à des migrations de l'esprit dans d'autres mondes, à des vies successives, « jusqu'au moment où la santé lui revient avec la lumière », où, déiste obstinée et que l'athéisme rebute, elle annonce qu'elle repoussera, à l'heure de la mort, le prêtre qui viendra lui présenter le Christ en lui disant : « Proclamez sa divinité ou soyez maudite ! » mais, à la façon d'un Taine, professe en même temps que « le christianisme est l'antithèse de l'intolérance, de la cruauté et de l'aveugle superstition », et qu' « elle place au premier rang dans sa vénération l'être sublime du crucifix. »

GABRIEL AUDIAT.

Les Métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de Victor Hugo. Le Sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo, par EDMOND HUGUET. Paris, Hachette, 1904, in-8 de VIII-392 p. — Prix : 7 fr. 50.

Des deux titres placés en tête du volume dont il s'agit, le premier est le titre général d'une série dont ce volume forme la première partie, le second, celui du volume lui-même. M. Edmond Huguet, professeur à la Faculté des lettres de Caen, reprenant sur un plan plus vaste une idée de M. Georges Duval *(Dictionnaire des métaphores de Victor Hugo*, 1888, in-12) a établi un répertoire manuscrit des métaphores du célèbre poète. Il en extrait aujourd'hui, pour le donner au public, un groupe de citations, reliées par un commentaire, dont, comme il l'avoue, le seul objet est de justifier le classement adopté par lui. Ce groupe se rapporte au « sens de la forme » et se classe sous les chefs suivants : I. La Nature de la vision chez Victor Hugo. II. Les Formes géométriques. III. Les Animaux. IV. Le Corps de l'homme et de l'animal. V. Les Difformités et les maladies. VI. Le Vêtement, l'armure et la parure. VII. La Végétation. VIII. La Mer, le cours d'eau, la montagne. IX. L'Architecture. X. Les Symboles et les antithèses. Un « Index » des « objets qui donnent lieu à des métaphores » et des « mots employés métaphoriquement » complète cette longue suite de citations, dont la lecture à petite dose n'est pas sans quelque intérêt ni sans quelque utilité. Elle en aurait davantage si M. Huguet en avait tiré des conclusions ou du moins des remarques plus frappantes soit au point de vue psychologique, soit au point de vue littéraire. On lui souhaiterait aussi plus d'indépendance de jugement. On dirait vraiment à le lire que l'infaillibilité de Victor Hugo est un dogme qui s'impose et qu'il aurait peur de discuter. Aussi ne paraît-il pas avoir aperçu la conséquence qui, pour le lecteur impartial, ressort de façon fort nette de quelques-unes des métaphores, et non les moins caractéristiques, réunies dans ce volume : c'est combien le poète avait, à un degré rare, par une divergence fâcheuse, la vision juste et l'esprit faux. M. S.

HISTOIRE

L'Europe et la Révolution française, par ALBERT SOREL. 8e partie. *La Coalition, les traités de 1815 (1812-1815)*. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 520 p. — Prix : 8 fr.

Le septième volume du capital ouvrage de M. Albert Sorel, sur *l'Europe et la Révolution française*, s'arrêtait à la retraite de Russie ; c'était le commencement de la chute du Grand Empire, le commencement de la débâcle. Avec le huitième volume, c'est l'agonie, avec toutes ses convulsions, militaires et diplomatiques. Frappé par le coup de foudre inattendu de la conspiration de Mallet, Napoléon a quitté son armée pour

reprendre un pouvoir qui avait failli lui échapper et préparer la revanche en recrutant de nouveaux soldats. Les débuts furent heureux : Lutzen, Bautzen, Dresde ; le glorieux capitaine put se croire un moment redevenu l'arbitre de l'Europe ; mais le duel formidable de Leipzig, la *bataille des nations* comme l'ont appelé les Allemands, fit évanouir le rêve. Il fallut reculer, reculer toujours ; les alliés faisaient défection ; les peuples se levaient ; en Allemagne l'enthousiasme populaire venait en aide aux rancunes des princes. La France, lasse et épuisée, ne pouvait plus fournir de nouvelles recrues ; habilement travaillée par les affidés de l'Autriche, elle se prenait à vouloir la paix. On négocia : un congrès se réunit à Prague, congrès *dérisoire*, dit justement M. Albert Sorel ; puis, quand la France à son tour fut envahie, à Châtillon, non moins dérisoire qu'à Prague. Celui qui ourdit l'intrigue avec une infernale habileté, ce fut Metternich, flattant Napoléon et le trahissant sous main, dupant Saint-Aignan et Caulaincourt, les leurrant de propositions qu'ils supposaient sérieuses et qui ne l'étaient pas, car il se réservait toujours une porte de sortie, faisant briller, aux yeux des négociateurs et à ceux de la France qui s'y laissait prendre, des *frontières naturelles* sur lesquelles on ne s'entendait pas, rejetant encore sur Napoléon toute la responsabilité d'un échec préparé et voulu par lui et les coalisés. Mais qui remplacerait l'Empereur ? Ici les *quatre* n'étaient pas d'accord ; tandis que les uns ne répugnaient pas à une régence de Marie-Louise, Alexandre voulait Bernadotte, le prince régent seul penchait vers les Bourbons et ce furent eux qui l'emportèrent, grâce à la haute habileté de Talleyrand, grâce aussi, il faut le dire, aux nécessités de la situation. Après la chute de l'homme qui avait soulevé l'Europe par ses ambitions jamais assouvies et qui laissait la France saignée à blanc, eux seuls, avec leurs traditions séculières, avec leur principe de légitimité, pouvaient à la fois rassurer l'Europe et sauver la France. La folle équipée des Cent jours, provoquée, nous ne voulons pas le dissimuler, par des fautes inévitables, vint tout compromettre. Mais, après Waterloo, ce furent les Bourbons encore qui modérèrent les exigences des puissances et résistèrent aux violences de la Prusse. Et eux seuls le pouvaient. Ils furent d'ailleurs puissamment secondés en cette seconde occurrence par la Russie et même par l'Angleterre et surtout par un émigré qui rentrait en France sans les rancunes des émigrés et avec l'expérience puisée dans de hautes et délicates fonctions administratives, le duc de Richelieu. Son grand-oncle, en abattant la féodalité et en triomphant des souverains étrangers, avait placé la France au premier rang des nations ; le petit-neveu, trois ans après les guerres les plus sanglantes et les plus désastreuses défaites, la replaça à ce rang par la loyauté et la dignité de son attitude et l'habileté de son gouvernement.

Et maintenant l'œuvre est achevée, œuvre magistrale et définitive, œuvre où M. Albert Sorel a fait preuve des plus éminentes qualités : sûreté d'érudition, hauteur de vues, perspicacité rare pour débrouiller l'écheveau singulièrement enchevêtré des négociations, vigueur dans le dessin et vivacité dans le coloris, charme sobre du style, profondeur de la pensée : œuvre en un mot d'un philosophe non moins que d'un historien, et dont on ne se sépare pas sans regret.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, par le général marquis AMAND D'HAUTPOUL. *Mémoires inédits*, publiés par le comte FLEURY. Paris, Émile Paul, 1904, in-8 de VI-547 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le comte Fleury, mis en possession des papiers du général marquis d'Hautpoul par la confiance justifiée de ses descendants, a déjà publié un fragment fort important de souvenirs, ceux relatifs au séjour du général comme gouverneur auprès du duc de Bordeaux en exil. C'était sans doute commencer par la fin et adopter un ordre chronologique de publication bien arbitraire. Aujourd'hui la logique est plus satisfaite en présence de ce volume partagé en deux parties allant, l'une de l'enfance du marquis d'Hautpoul vers la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'hiver de 1807 ; l'autre relatant les évènements auxquels il prit part au moment de la révolution de 1830. — La lacune qui saute aux yeux : des dernières années de l'Empire et de tout le temps de la Restauration ne sera d'ailleurs jamais comblée : la maladie, l'âge, la cécité ayant empêché le général d'Hautpoul, dans sa retraite, de faire le tableau de ces vingt années là. Ce que nous possédons de ses Souvenirs nous fait regretter de n'en pas avoir davantage, mais sachons nous contenter, en appréciant du moins ce qui nous est donné.

Il retrace son enfance dans le midi, sa prime jeunesse à Paris, aux débuts de la Révolution, la vie précaire, pénible, dangereuse et agitée de sa famille à Versailles et à Fontenay pendant la Terreur. Peu de « Mémoires » entrent dans des détails plus précis, plus sincères, plus caractéristiques de cette existence affreuse d'une famille de gentilshommes n'ayant pas émigré, voyant les ressources essentielles de la vie diminuer pendant que le péril augmente. Ces scènes sont saisissantes, instructives et, aujourd'hui encore, remplies d'enseignements pour les jours de délation, de persécution, de misère. Le lecteur recueillera des renseignements également curieux sur les premières années de l'École polytechnique (où le jeune d'Hautpoul entre en 1802), l'École d'artillerie de Metz, le camp de Boulogne, la campagne d'Austerliz, la société parisienne au temps du Consulat, la garde impériale, le Languedoc au temps de Napoléon.

Les chapitres consacrés à la Révolution de 1830, — le marquis d'Hautpoul était à ce moment général commandant l'École d'état-major, — sont pleins de vie : le récit de la belle et noble défense du général de la Tour-Maubourg aux Invalides contre les émeutiers présente une page admirable, et qui honore l'histoire militaire ; elle console un peu des révélations qui nous sont faites des lâchetés et des trahisons qui entraînèrent la chute des Bourbons, eux-mêmes coupables d'une inertie qui paralysa la résistance de leurs partisans.

Dans tous ses récits, M. d'Hautpoul mêle heureusement les détails de ce qui lui est personnel aux événements d'ordre général ; on trouverait donc dans ce volume un excellent résumé historique, (car il est impartial et toujours plein de calme bon sens) des faits contemporains. C'est un homme d'honneur qui parle et se souvient. — « L'éditeur », le comte Fleury, a mis çà et là des notes, malheureusement trop rares ; et laissé sans corrections, une quantité de noms propres estropiés par l'imprimerie ; il aurait dû surtout ajouter une table alphabétique, car les personnages mis en scène sont nombreux, et il y aurait eu autant d'agrément que d'avantage à pouvoir utiliser plus facilement les renseignements disséminés, presque perdus dans le texte. Étant lui-même un érudit et un laborieux, M. le comte Fleury aurait dû, plus que personne, comprendre cette nécessité. G.

Le Problème de l'heure présente. Antagonisme de deux civilisations, par Henri Delassus. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1904, 2 vol. in-8 de 425 et 472 p. — Prix : 12 fr.

Le sous-titre de cet important ouvrage en indique nettement le caractère. Dans le premier volume l'auteur, avec autant de hardiesse que de netteté, pose le problème : il expose quelle est la conception chrétienne de la vie individuelle et sociale, et quelle est la conception révolutionnaire qui se développe depuis la Renaissance par la Réforme et la Révolution, avec la franc-maçonnerie comme agent mystérieux. Le premier volume est consacré à l'exposé du plan et des actes de la guerre faite à la civilisation chrétienne et se termine par l'exposé du système que ses adversaires se proposent de lui substituer : république universelle en politique, et religion humanitaire en philosophie. Mais, dit l'auteur, « la religion humanitaire, à laquelle pousse de toutes parts la conjuration antichrétienne, ne peut être un terme, elle n'est qu'un acheminement vers autre chose, un moyen de détacher les hommes de la religion divine, pour pouvoir les engager dans une religion satanique. » Et il expose les progrès du culte satanique par le spiritisme et l'action persévérante des agents de dissolution de la civilisation chrétienne. Le premier volume se termine par un appendice contenant de nombreux

documents maçonniques : depuis la charte de Cologne de 1535 jusqu'aux déclarations de l'anti-concile de Naples de 1869.

Le second volume est consacré à l'étude des moyens d'une rénovation du pays. Le pieux auteur voit des gages de cette rénovation dans les nombreux signes de la miséricorde de Dieu envers la France. Mais il considère que la contre-révolution doit être complète. Il en voit les conditions nécessaires dans la réforme individuelle, dans l'étude attentive du passé, dans la pratique loyale de la sincérité du langage, dans un retour complet à la vérité théologique, à la vérité économique et à la vérité sociale. Mgr Delassus qui est, comme on le sait, l'éminent et sagace directeur de la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai, n'a point cru devoir compléter cet exposé par un chapitre sur le retour à la vérité politique qui est, peut-être, le moyen indispensable (l'histoire ne le prouve-t-elle pas ?) d'arriver aux autres rénovations. Il excusera cette légère critique et ne s'étonnera pas d'être particulièrement loué pour son dernier chapitre consacré au rôle du clergé et aux conditions nécessaires à l'accomplissement de la mission qui lui est dévolue. EUGÈNE GODEFROY.

La Chartreuse de Sainte-Croix-en-Jarez, par A. VACHEZ. Lyon, Brun, 1904, gr. in-8 de 314 p., avec 11 grav. et eaux-fortes. — Prix : 6 fr.

C'est une œuvre de patientes recherches et de sérieuse érudition, où il ne faudrait pas voir le simple récit des évènements survenus dans l'existence d'une austère communauté. Cette étude porte la lumière sur plusieurs points importants de notre histoire nationale. Elle fait d'abord connaître une puissante famille du Dauphiné, les Roussilion, qui ont joué un rôle important dans le Vivarais et le Lyonnais. Leur crédit était si bien établi aux Cours de Savoie et de France, que l'un de ses membres fut accepté, en 1270, comme caution de Thomas et d'Amédée de Savoie, débiteurs du monarque et ancêtres du roi actuel d'Italie; pendant qu'un autre commandait les troupes envoyées en Palestine par le roi Philippe le Hardi, en 1275 (ch. 1, p. 10 et 29).

Thibaut de Vassalieu, archidiacre de Lyon, l'un des bienfaiteurs de la Chartreuse de Sainte-Croix, fait le sujet du chapitre IV. C'est avec lui que Philippe le Bel, venu en 1305 à Lyon, où régnait depuis longtemps, la discorde entre l'Église et les habitants, négocie la réunion de cette ville à la France. Cet évènement, observe très judicieusement M. Vachez, « eut, à la fois, pour nos pays et pour la nation entière, des résultats que nos historiens n'ont peut-être pas suffisamment signalés, mais que M. Duruy faisait ressortir un jour sous une forme saillante, dans cette apostrophe : « Ville royale, c'est dans tes murs que nos rois ont trouvé la clef de la vallée du Rhône et l'accès de la Méditerranée. La Gaule n'est devenue la France que le jour où Lyon mit les fleurs de lis sur ses armes ! » (p. 82).

Le chapitre VII : *Dom Polycarpe de la Rivière, prieur de Sainte-Croix (1618-1627). Sa vie et ses œuvres*, donne des renseignements sur cet écrivain de large envergure, né, d'après les récentes recherches de M. P. Le Blanc, à Tence (Haute-Loire). Bien qu'il se soit nettement déclaré lui-même, dans ses ouvrages imprimés, Velaunois, on l'a fait naître à Avignon. M. Vachez fait justice de ces étranges conjectures en appréciant, comme il convient, les immenses travaux de ce religieux, imprimés et manuscrits. On peut dire qu'on a aujourd'hui la meilleure biographie de cet historien, qui n'a pas laissé moins de neuf volumes in-fol. manuscrits de chroniques, huit en latin, l'autre en français : *Histoire de la ville d'Avignon*. Son *Catalogus priorum majoris Cartusiae Gratianopolitanae* a été publié dans la *Gallia Christiana*. *L'Historia Ecclesiae Gallicanae, seu Notitia Episcopatuum Galliae* devait former dix-sept volumes in-fol. On était sur le point d'imprimer les trois premiers, quand D. Polycarpe, se rendant aux eaux du Mont-Dore en 1639, disparut dans ce voyage. On se perd en suppositions. La plus plausible paraît être celle d'un assassinat (p. 120-157).

Ce prieur de Sainte-Croix avait été, dans sa première jeunesse, page à la Cour d'Usson. Marguerite de Valois, mieux connue aujourd'hui, grâce aux travaux de l'érudition moderne, y réunissait des savants, des littérateurs et des magistrats qui se nommaient : Scaliger, Brantôme, Séguier, Savaron, Maynard, Baudoin, les trois d'Urfé, Honoré, Anne, grand bailli du Forez, Antoine, abbé de la Chaise-Dieu et évêque de Saint-Flour.

« L'appréciation si mesurée de Pasquier, dit avec raison M. Vachez, aussi bien que le témoignage si honorable que renferment les *Mémoires du cardinal de Richelieu*, ont une autre valeur que les pamphlets, dont quelques historiens se sont contentés pour retracer la vie de Marguerite de Valois »... Aussi Sainte-Beuve a pu dire : « Les âpres et déshonorants chroniqueurs qui l'accusent sont les seules autorités de ce qu'ils avancent » (p. 125).

Nous ne saurions trop féliciter l'auteur de *la Chartreuse de Sainte-Croix*, c'est un modèle de monographie. Il n'y avance rien qui ne soit sérieusement justifié.

L. PASCAL.

L'Abbé Eusèbe Renaudot. Essai sur sa vie et sur son œuvre liturgique, par ANT. VILLIEN. Paris, Lecoffre, 1904, in-18 de XVI-288 p. — Prix : 4 fr.

M. Villien intitule modestement : « Essai » un travail d'érudition qui fait autant d'honneur à la fermeté de sa critique qu'à l'ampleur de sa documentation.

Une première partie trace la biographie de Renaudot ; la seconde s'attache à définir, à exposer, puis à apprécier son œuvre liturgique. La vie de ce savant s'est trouvée mêlée à tout le mouvement intellectuel

de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe. Rédacteur, après son père, de *la Gazette de France* que son aïeul avait fondée, l'abbé, simple clerc minoré, fut souvent employé dans les affaires politiques alors intimement liées aux questions religieuses. Sa connaissance des langues modernes rendait son intervention précieuse en diplomatie. Dans les luttes doctrinales avec les protestants, une prodigieuse science des monuments de l'antiquité chrétienne, servie par la connaissance approfondie et sans pair alors des langues de l'Orient, lui dictait ses conclusions.

Dans le récit de M. Villien l'intérêt captive autant que l'importance des questions. C'est un charme d'entrer, avec Renaudot, en rapport intime avec Bossuet, Racine, Boileau, ses collègues à l'Académie, avec Port-Royal, les bénédictins, l'Oratoire. Renaudot joue son rôle dans les affaires d'Angleterre, ce qui lui permet de fournir à Bossuet des documents pour son *Histoire des variations*. Il pose, dans une dissertation sur les ordinations anglicanes, précisément les conclusions devenues récemment définitives. Avec Bossuet, contre Richard Simon, nous le voyons appuyer les positions bibliques traditionnelles. Dans l'affaire du quiétisme, il sert d'intermédiaire entre l'évêque de Meaux et le nonce. Comme Bossuet encore, dans la querelle sur les rites chinois, il prend la défense des prêtres des Missions étrangères et le jugement du Saint-Siège lui donne raison.

Conclaviste à Rome, lors de l'élection de Clément XI, il en reçoit ensuite le témoignage d'une bienveillance singulière et, au retour, il est choyé, à Florence, par le grand duc de Toscane, Cosme III.

Antoine Arnaud et Nicole avaient fort apprécié la collaboration de Renaudot à leur grand ouvrage de la *Perpétuité de la foi*. Après la mort d'Arnaud, il en publia la *Défense* et les pièces justificatives. Bientôt il ajoute à l'œuvre même les tomes IV et V qui en sont le couronnement et achèvent de montrer l'identité de foi entre les Églises orientales et l'Église catholique. Enfin la publication de *l'Histoire des patriarches d'Alexandrie* et surtout la *Collection des Liturgies orientales* mettent le sceau à la célébrité de Renaudot. Il mourut le 1er septembre 1720, âgé de 74 ans.

Au dernier chapitre, les divers côtés de la physionomie de Renaudot sont mis en relief et disposent le lecteur à étudier avec sympathie son œuvre liturgique. On y voit comment les anciennes liturgies sont un des témoins les plus sûrs de la tradition catholique et une source abondante où la théologie positive vient puiser.

Après un aperçu de ce qu'étaient les études liturgiques avant l'époque où Renaudot entre en scène, M. Villien énumère les nombreuses publications liturgiques du savant et en donne une brève analyse. Puis il cite les plus importantes dissertations inédites contenues dans les quarante-

cinq volumes manuscrits de la Bibliothèque nationale. Vient ensuite un travail plus personnel où l'auteur dégage de cette masse de matériaux les idées maîtresses de Renaudot. Il nous dit l'opinion des contemporains et ce qu'en pensent les modernes. Œuvre grande et remarquable dont quelques points obscurs sont élucidés aujourd'hui grâce aux progrès de la linguistique et à la découverte de nouveaux documents.

La critique de M. Villien fournit d'exellentes indications aux lecteurs. Ils se sentiront encouragés au travail par le spectacle fortifiant d'une activité scientifique inlassable, toujours animée par l'amour de la vérité et le zèle du bien. X.

Sous l'horizon (Hommes et choses d'hier), par le vicomte E.-M. DE VOGÜÉ. Paris, Colin, 1904, in-18 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est une collection de vingt-trois articles parus pour la plupart dans le *Gaulois*, si je ne me trompe, le premier au mois de mai 1900, le dernier au mois de février 1904. Rares sont les publicistes, même parmi les plus notoires, dont les contributions à la presse périodique supporteraient l'épreuve d'une réimpression en volume. M. de Vogüé est du petit nombre de ceux dont les articles, après avoir charmé à la première lecture, gardent toute leur saveur, lorsqu'on les relit à plusieurs années d'intervalle. D'autres recueils semblables, *Heures d'histoire, Spectacles contemporains* ont eu trois et quatre éditions. Puisse celui-ci avoir la même fortune !

Comme les Bourget, les Delafosse, les Lemaître, les Barrès, M. de Vogüé appartient à cette courageuse phalange d'écrivains qui ne cessent de dénoncer à la France le mal démagogique dont elle meurt. Le sens littéraire est plus développé chez nous que le sens politique. Aussi quoique la masse du public suive plus volontiers les exploiteurs qui la flagornent que les amis désintéressés qui l'avertissent, la forme exquise des écrits de M. de Vogüé lui attire de nombreux lecteurs, dont quelques-uns sans doute se laissent convertir au mâle réalisme de ses idées. En vérité, si Pergame peut être sauvée, elle le sera par de tels hommes. H. RUBAT DU MÉRAC.

Trente ans de ministère à Paris. *Notes et souvenirs (1870-1900)*, par l'abbé H. AVOINE. Paris, Amat, 1905, gr. in-8 de VII-315 p. — Prix : 6 fr.

C'est là un beau sujet et un beau titre : le prêtre qui, ordonné pendant que les Allemands bombardaient Paris, a passé trente ans au service de l'Église dans les paroisses de la capitale, et qui, regardant en arrière, veut résumer sa vie, n'a qu'à laisser courir sa plume pour donner un récit édifiant et instructif.

M. l'abbé Avoine n'a pas visé aux effets littéraires : il n'a pas eu la prétention de tracer un tableau complet de la période pendant laquelle il a eu à jouer un rôle actif ; il se tient sur une réserve faite de sincérité et de discrétion ; il ne faut pas demander à un livre plus que l'auteur n'a eu l'intention d'y mettre, mais si les lacunes sont nombreuses, et pas toujours fortuites, on peut, par endroit, lire entre les lignes pour déchiffrer la pensée intime de l'écrivain. Toutefois, il n'y a le plus souvent qu'à goûter sans arrière-pensée des pages sainement et sagement écrites : ce sont des notes autobiographiques plus ou moins étendues, des anecdotes contées avec verve, des regrets rappelés sans amertume, des impressions pittoresques rédigées au retour d'un voyage de vacances, des aperçus historiques ou archéologiques, et parfois de délicates poésies, aimable passe-temps d'un esprit fin et cultivé. Si les vues synthétiques font défaut, elles sont remplacées par le témoignage éclairé d'un homme qui a beaucoup vu, un peu souffert et longuement médité.

P. PISANI.

BULLETIN

Le Monde sans Dieu (*a New Catechism*), par M.-M. MANGASARIAN; trad. par LECLERC DE PULLIGNY. Paris, Cornély, 1904, in-12 de XII-138 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Vandervelde, le fameux député socialiste belge, a écrit pour cette traduction une Préface tristement intéressante, parue d'abord dans *le Peuple*, de Bruxelles. Cette Préface aurait pu, de prime abord, nous causer une agréable surprise. D'après M. Vandervelde, le livre de Mangasarian, conférencier de la *Société de religion indépendante* de Chicago, aurait le mérite de l'impartialité et de la science sérieuse; il ne se bornerait pas à des plaisanteries faciles « en se contentant de chausser les vieilles savates de l'anticléricalisme bourgeois. »

Hélas! un instant alléché par ces promesses, j'ai été bien vite déçu. Assurément on trouve un certain nombre de concessions, absolument nécessitées par les plus indéniables progrès de la science historique la plus courante. L'auteur n'a pu s'empêcher de rendre à la grandeur morale de Jésus, à la sublimité de sa doctrine, des hommages d'ailleurs contredits ou limités par d'inconcevables et absurdes griefs. Il n'a pu s'empêcher d'avouer certains bienfaits de l'Église catholique, tout en s'attachant à rééditer — au sujet de la Saint-Barthélemy, de l'Inquisition, etc. — les déclamations les plus odieuses et les plus injustifiées.

D'ailleurs, à chaque pas, des assertions gratuites, des vues systématiques et commandées par les préoccupations anticonfessionnelles données comme les indiscutables résultats de la science contemporaine. Parfois, des bourdes les plus ahurissantes, prouvant que l'auteur n'a jamais eu la moindre idée de la doctrine catholique, ou l'a totalement désapprise.

Exemple (au chap. VII) :

Demande. — Quelles sont les preuves de la divinité de Jésus? — *Réponse.* Il est dit qu'il fut conçu du Saint-Esprit; qu'il était sans péché; qu'il faisait des miracles, et qu'il se proclamait lui-même l'égal de Dieu.

D. — Quelle est la valeur de ces assertions? — R. On ne peut les admettre comme certaines.

D. Pourquoi pas? — R. En ce qui concerne l'Immaculée-Conception (*sic*) nous pouvons dire que de Jésus, en tant que « miracle », nous ne pouvons avoir aucune opinion, quelle qu'elle soit.

Évidemment, science et bonne foi parfaites... N'insistons pas !

B. DE CARROY.

Le Village endormi, par GEORGES RIAT. Paris, Fontemoing, s. d. (1904), in-16 de 229 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a moins de deux ans (*Polybiblion*, t. XCVIII, p. 74-75), je présentais à nos lecteurs, du même M. Georges Riat, un recueil de nouvelles aussi originales que charmantes, intitulé : *L'Ame du pays*. Ce pays était le pays comtois, où va nous ramener *le Village endormi*. — Le joli talent de M. Riat s'affirme tout particulièrement dans les descriptions de paysage, et il y en a bon nombre : œuvres d'artiste qui sait peindre les beautés de la nature avec autant d'exactitude que de poésie vigoureuse et saine. L'écrivain semble n'avoir pas voulu s'attarder au tableau des mœurs électorales en Comté : là, pour le moins autant qu'ailleurs, il faut — que l'on me tolère une expression boulevardière très imagée — « avoir de l'estomac, » lorsqu'on se décide à briguer un mandat politique. — Quant à l'idylle qui anime ces pages, elle attache, saisit, émeut au plus haut point.

Et cependant, le sujet n'est guère compliqué. — Deux villages (ceci est de la très authentique histoire locale) sont en lutte, l'un pour garder, l'autre pour conquérir le titre de chef-lieu de canton. Le premier, tout fier de son passé plus ou moins héroïque, isolé sur son roc orgueilleux, engourdi dans sa somnolence, reste en dehors du mouvement de notre époque. Le second, par contre, quoique né d'hier, s'accroît d'année en année, déborde de vie industrielle et commerciale, jetant au loin dans la plaine, le fracas de ses ateliers et de ses usines. Or, la lutte en question, très passionnée, s'incarne en la personne des maires des deux localités rivales, lesquels, avant cette grosse tempête éclatant sur un verre d'eau, avaient été heureux de se mettre d'accord à propos d'une alliance longtemps caressée de part et d'autre. Le fils du maire de Remoncourt (le bourg industriel) et la fille du maire d'Apremont (le village endormi), qui s'aiment depuis l'enfance, risquent donc fort d'être les victimes du duel politique de leurs parents (une élection au conseil général du Doubs). Rassurez-vous, toutefois, âmes justement sensibles ! Les deux fiancés triomphent des difficultés résultant d'une si fâcheuse situation, mais au prix de cruelles souffrances...

Enchevêtrer politique de clocher et pur amour, et, de ces deux choses qui auraient le droit de hurler d'être ainsi combinées, tirer un récit délicieux, n'est point opération banale, en vérité. M. Riat nous a donc donné, — en le plaçant dans un milieu agité par l'implacable politique locale et en l'encadrant de descriptions pittoresques et gracieuses — un petit roman tout simple, très émouvant et d'une exquise fraîcheur. Je pense même que plusieurs — je suis de ceux-là — ne manqueront pas de le savourer (épisodes électoraux à part) comme de l'excellent Florian dégagé des fadeurs dix-huitième siècle, c'est-à-dire modernisé.

ER.-CH. GAUDOT.

L'Allemagne littéraire contemporaine, par PAUL WIEGLER. Paris, Sansot, 1904, in-18 de 97 p. — Prix : 2 fr.

Quel prodigieux entassement de noms et d'œuvres dans ce petit ouvrage ! Je ne sais si M. Wiegler est Allemand ou Français, mais assurément son livre n'est ni l'un ni l'autre, et je regrette qu'il n'ait pas consulté quelque ami français, pour mettre au point sa langue hérissée de germanismes et d'images incohérentes. Je le regrette d'autant plus que souvent il y a chez lui des trouvailles heureuses de style, comme lorsqu'il dit de Mme Birch-Pfeiffer, « qu'elle tricote des drames avec n'importe quel roman », ou du jeune Arent « qu'il avait l'idée fixe que chacune de ses strophes devait être une révélation. »

Le plan de l'ouvrage est simple et naturel, c'est l'ordre chronologique. L'auteur suit l'évolution littéraire de l'Allemagne contemporaine dans la poésie lyrique, le roman et le théâtre. Pourquoi seulement ces trois genres, et que deviennent la philosophie et l'histoire ? C'est un mystère, à moins que ce soit un oubli. Il est difficile d'ailleurs de suivre l'auteur : il procède par bonds et par jugements synthétiques : dix lignes lui suffisent pour exécuter un homme. Ajoutez à cela une langue qui vise à la concision et tombe dans une obscurité prétentieuse, avec des néologismes barbares, comme n'en ont jamais inventés nos plus exaltés décadents au temps de leur gloire, et vous aurez une idée de ce petit livre, et de son auteur dont Boileau aurait dit « qu'il écrit allemand en français. » M.

Nuevos Ensayos de crítica, por ALBERTO NIN FRIAS. Montevideo, Dornaleche y Reyes, 1904, in-12 de 257 p. — Prix : 3 fr.

Infatigable philosophe et critique, M. Alberto Nín Frias nous envoie de l'Uruguay un nouveau recueil d'études que nous nous plaisons à faire connaître aux lecteurs du *Polybiblion*. Ce volume, qui fait suite à celui que nous avons signalé précédemment (t. XCVII, p. 265), contient quatorze essais sur différentes œuvres de l'Amérique du sud ou d'Europe, entre autres sur les poésies de Maria Eugenia Vaz-Ferreira, sur Zola et sur Pedro Naón. On y retrouve les qualités d'écrivain et de philosophe que nous avons constatées déjà dans les autres publications de l'auteur, et, de plus, certaines rectifications dans ses jugements ; car M. Nín Frias — et c'est un éloge que nous lui décernons — tient compte des appréciations de ses amis. Taine est cependant toujours le *dieu* qui fait autorité à ses yeux, et la France lui apparaît comme l'invincible patrie de l'huguenotisme; Renan et la *science* (?) lui semblent devoir remplacer à courte échéance et définitivement le dogmatisme et la religion chrétienne. Nous ne saurions souscrire à de pareilles assertions ; mais quand on sait que M. A. Nín Frias est un protestant, quand on compare ses opinions actuelles à celles qu'il professait il y a quelques mois seulement, on est heureux de voir combien il est de bonne foi, jusqu'à quel point il est sincère et méritant, dans un milieu superficiel, sceptique, comme celui où il vit. Avec toutes ces réserves, nous ne pouvons que remercier de tout cœur le jeune critique et philosophe de Montevideo, qui est digne de voir marcher à sa suite l'élite des esprits de son pays. G. BERNARD.

L'Émigré, par SÉNAC DE MEILHAN, publié par CASIMIR STRYIENSKI et FRANTZ FUNCK-BRENTANO. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de XXVI-305 p. — Prix : 7 fr. 50.

On ne se fût pas avisé de réimprimer un roman écrit il y a plus de cent

ans, s'il n'eût gardé, par certaines de ses pages, la valeur d'un document historique. Sainte-Beuve, qui avait entendu parler de *l'Émigré* et n'avait pu le découvrir, supposait, au vu du titre, qu'il devait contenir de curieuses observations sur le monde contre-révolutionnaire, et il avait raison. Cet ouvrage, publié à Brunswick en 1797, a disparu à tel point de la circulation qu'on n'en connaît à présent que sept exemplaires. C'est un roman par lettres, comme la *Nouvelle Héloïse*. La composition en est faible, l'intrigue banale, les épisodes dépourvus de toute originalité ; mais l'auteur a fait valoir son œuvre, sans y penser, par les digressions qu'il y a introduites. Déjà connu et estimé comme peintre des mœurs de son temps, il mit à profit ses qualités, dans son exil volontaire, en les appliquant à l'étude psychologique de ses compagnons d'infortune, ainsi que de leurs hôtes. L'émigration a été depuis un thème fécond pour la littérature romanesque, mais les fictions les plus connues, comme *Mlle de la Seiglière*, ont surgi à distance, tandis qu'ici c'est un contemporain qui apporte son témoignage. Ce qu'ont senti et souffert les royalistes errants nous est présenté par un écrivain qui tisse une œuvre d'imagination sur la trame de ses souvenirs personnels. Ainsi procédait sur le terrain historique, suivant la remarque des éditeurs, Moreau de Jonnès dans ses *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat*.

MM. Stryienski et Funck-Brentano n'ont pas cru devoir reproduire intégralement le texte primitif; sur les 176 lettres qui le composent, ils en ont éliminé 69, dont la disparition laisse parfaitement claire la suite du récit, et ont eu soin de conserver toutes celles dont l'intérêt historique reste appréciable. Ils ont de plus partagé en vingt-deux groupes ou chapitres, sous des titres de leur invention, les lettres réimprimées. Parmi ces chapitres, il en est que les amateurs d'histoire politique ou littéraire liront avec fruit, comme l'*Histoire du marquis de Saint-Alban* ou l'*Odyssée du président de Longueil*, peinture très vivante de la société royaliste et des premières épreuves de l'émigration, ou comme le *Catéchisme d'un épicurien*, qu'on dirait un fragment de l'autobiographie de l'auteur. Les notes sont très rares; bien que déplacées dans un récit romanesque, ici elles pourraient éclaircir certains faits, nommer certains hommes dont l'auteur nous parle évidemment de souvenir, en laissant sur les uns et les autres certains voiles faciles à soulever et désormais superflus. L. P.

Le Bénitier d'argent, par LOUIS CHAUSSIN. Paris, Cornély, 1905, in-18 de XIX-318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, où il n'est pas question de bénitier, on parle beaucoup d'argent, et pour dire que l'Église en a trop. L'auteur a pris comme type le département de l'Aisne, et il aligne des colonnes de chiffres, avec diagrammes, pour montrer que le clergé du diocèse de Soissons fait des recettes considérables, abus qu'il importe de faire cesser au plus tôt. Pour discuter ces statistiques, il faudrait d'abord qu'elles fussent sérieuses ; or, ce document fantaisiste manque absolument de preuves et se compose d'évaluations faites à peu près au hasard. Les excursions de l'auteur sur le domaine historique et canonique nous le montrent aussi insuffisamment préparé à de pareilles études que pauvrement renseigné sur les questions financières ; nous ne sommes pas dupes des citations du *Corpus* qu'il insère à tort et à travers, pas plus que de l'érudition de troisième main qu'il déploie avec quelque complaisance.

Si nous faisons abstraction de ce qui a la prétention de passer pour

scientifique et documentaire, il ne reste plus que des délayages malveillants, mais inoffensifs à force de parti-pris, qui allongent le volume sans y ajouter ni un fait ni une idée. P. PISANI.

Ernest Hello. L'Homme, le penseur, l'écrivain, par JOSEPH SERRE. Édition nouvelle. Éditions du *Mois littéraire et pittoresque*, s. d., in-18 de VII-412 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme l'écrit fort bien l'auteur dans sa Préface : « La réputation commence dans le bruit, la gloire dans le silence; la réputation s'arrange dans le plaisir, la gloire se prépare dans les larmes. » Et c'est ce qui pourrait bien arriver pour Ernest Hello, qui fut presque un inconnu ou tout au moins un méconnu de son vivant, et sur la tombe duquel la gloire semble se lever, une gloire peu tapageuse, mais solide et de haute allure, comme il convient aux fiers génies à qui ne viennent jamais que des admirations de choix. Si la postérité confirme cette glorification posthume de l'*homme*, de l'*écrivain*, du *penseur* que fut Hello, c'est en grande partie aux soins et au zèle de M. Joseph Serre qu'en reviendra le mérite, car nul n'a plus fait que lui pour faire revivre le grand oublié. Son livre n'étant pas nouveau, il est inutile que j'y insiste longtemps, car j'aurais l'air de découvrir pour nos lecteurs une œuvre que beaucoup d'entre eux connaissent. Je me contente donc de signaler à leur sympathique attention la nouvelle édition qui vient de paraître sous les auspices du *Mois littéraire et pittoresque*, et de leur dire que nulle part on n'a su mieux raconter la vie d'Hello, pénétrer sa pensée, faire valoir les qualités rares de son style lumineux et profond, où revivent quelques-unes des meilleures qualités de nos grands classiques et où le mauvais goût de notre temps n'a pas laissé de traces. Ce livre, qui glorifie Ernest Hello, fait le plus grand honneur à celui qui l'a signé et qui y a mis tout son talent, tout son esprit et tout son cœur. ÉD. PONTAL.

Notice du ms. nouv. acq. lat. 763 de la Bibliothèque nationale, par M.-H. OMONT. Paris, Klincksieck, 1903, in-4 de 60 p. — Prix : 2 fr. 60.

Parmi les manuscrits acquis par le célèbre historien allemand Gœrres et mis en vente en 1902, la Bibliothèque nationale a fait choix de six volumes provenant de l'antique abbaye de Saint-Maximin de Trèves. M. Omont nous en donne ici la description, avec cette impeccable érudition qui se fait remarquer en tous ses travaux. Le premier (n° 763) contient deux commentaires anonymes sur la règle de Saint Benoît, le second (n° 762) des commentaires sur différents livres de la Bible, le troisième (n° 1835) le livre de saint Augustin *Sur l'accord des quatre Évangiles*, le quatrième (n° 1836) un recueil de *Vies de saints*, le cinquième (n° 760) quelques opuscules d'Origène et de saint Augustin, le sixième enfin (n° 759) la *Somme* de saint Raymond de Pennafort. — En appendice, M. Omont publie le texte intégral de l'office de saint Gilles (n° 1835), la *Vie de saint Willibrod* (n° 1836) et un lexique grec-latin (n° 763), qui a particulièrement attiré mon attention. Si bizarre que soit parfois la transcription des mots grecs en lettres latines, on arrive le plus souvent à reconstituer l'original ; cependant, je dois avouer que je n'y ai pas toujours réussi. Un de nos jeunes « philologues » ou paléographes, qui entreprendrait ce travail serait sans doute plus heureux.

C. HUIT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le *Polybiblion* perd un excellent collaborateur dans la personne de M. Adrien ARCELIN, mort à Saint-Sorlin (Saône-et-Loire) le 22 décembre. Né à Fuissé (Saône-et-Loire), le 30 novembre 1838, Godefroy-Marie-Victor-Adrien Arcelin se fit recevoir, à la fin de ses études classiques, à l'École des chartes. Sorti le 1er de la promotion du 11 janvier 1864 avec une thèse sur les institutions militaires de Charlemagne, il fut quelques années archiviste de la Haute-Marne; c'est pendant son séjour dans ce pays qu'il publia une étude diplomatique, paléographique et historique sur les *Bulles pontificales des archives de la Haute-Marne* (Paris, 1866, in-8) et ses *Documents inédits. Morimond et les milices chevaleresques d'Espagne et de Portugal* (Chaumont, 1866, in-8). Mais il ne tarda pas à revenir dans son pays de naissance, le Mâconnais, auquel il était fort attaché. Dès 1865, il publiait un *Indicateur héraldique et généalogique du Mâconnais* (Mâcon, in-8). Membre de l'Académie de Mâcon, il en devenait dès l'année suivante secrétaire perpétuel, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1886. Il remplissait en même temps la charge de conservateur des collections archéologiques du Musée de Mâcon, et c'est à ce titre qu'il publia son *Rapport* sur l'état de ces collections (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 2e série, t. I, 1878). Parmi ses travaux historiques nous citerons: *Une Mission militaire en Turquie, 1784-1788* (*Revue de la Société littéraire de l'Ain*, 2e série, 1873); — *Les Archives domestiques et les livres de famille* (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 2e série, t. II, 1888); — *Histoire du château de la Roche de Solutré* (ibid.); — *Quelques lettres inédites du* XVIIIe *siècle* (ibid., 2e série, t. VI, 1888); — *Enlèvement de l'artillerie du château de Pierreclos en 1790* (ibid., 2e série, t. IX, 1892); — *Rapport sur les progrès de l'archéologie dans le département de Saône-et-Loire de 1846 à 1899* (ibid. 3e série, t. V, 1900); — *Les Autrichiens à Cluny en 1814* (ibid.). Mais plus encore que par l'histoire proprement dite sa curiosité avait été éveillée par l'archéologie préhistorique et l'anthropologie. Nos lecteurs n'ont pas oublié les comptes rendus qu'il nous donnait sur ces matières : la *Revue des questions scientifiques* a reçu de lui des travaux analogues et il a rédigé, pour les Congrès décennaux de la Société bibliographique, de savants rapports sur le progrès des études préhistoriques. Ses travaux originaux ont surtout eu pour objet l'étude du préhistorique en Saône-et-Loire. La liste en serait longue depuis son mémoire sur *les Berges de la Saône, temps celtiques, fer, bronze, pierre polie* (*Annales de l'Acad. de Mâcon*, t. VIII, 1867) et ses *Notes sur les antiquités préhistoriques de la vallée de la Saône* (Lyon, 1867, in-8), jusqu'à son étude sur *la Vallée inférieure de la Saône à l'époque quaternaire* (*Bulletin de la Soc. des sciences natur. de Saône-et-Loire, 1901*). Nous citerons d'abord : *L'Âge du renne en Mâconnais* (*Ann. de l'Acad. de Mâcon*, t. VIII, 1867), avec M. H. de Ferry, mémoire relatif au Clos du Charnier à Solutré, le premier que M. Arcelin ait consacré à cette célèbre station; il faut y rattacher : *Études d'archéologie préhistorique. L'Homme quaternaire en Mâconnais. La Station de l'âge du renne de Solutré* (*Revue du Lyonnais*, 1868);— *Solutré, ou les Chasseurs de rennes de la France centrale*, publié sous le pseudonyme anagrammatique d'Adrien Cranile (Paris, 1872, in-8); — *La Station préhistorique de Solutré, lettre à M. l'abbé Ducrost* (*Annales de l'Acad. de Mâcon*, t. XI, 1873); — *La Question anthropologique à Solutré* (ibid.); — *Les Fouilles de Solutré, renseignements généraux* (Mâcon, 1873, in-4); — *Les Fouilles de Solutré, lettre à M. Chabas*, en collaboration avec M. l'abbé Ducrost (Mâcon, 1875, in-12); — *La Stratigraphie de l'éboulis de Solutré* (*Congrès scientifique*, 1876, t. I); — *Les Sépultures de l'âge du renne*

de Solutré (Revue des questions scientifiques, t. III, 1878) ; — *Les Nouvelles Fouilles de Solutré (l'Anthropologie*, t. I, 1890). Le Mâconnais préhistorique lui a encore fourni entre autres la matière des travaux suivants : *La Chronologie préhistorique d'après l'étude des berges de la Saône (Annales de l'Acad. de Mâcon*, t. XII, 1875); — *Essai de classification des stations préhistoriques de Sâone-et-Loire (Congrès scientifique*, 1876, t. I) ; — *Les Formations tertiaires et quaternaires des environs de Mâcon (Annales de l'Acad. de Mâcon*, 2e série, t. I, 1878) ; — *Explication de la carte géologique des deux cantons de Mâcon* (même recueil, 2e série, t. III, 1881). C'est un caractère plus général que présentent son *Discours* à l'Académie de Mâcon sur les origines européennes (*Annales*, t. IX, 1870) et ses articles sur *la Question préhistorique (Correspondant*, 1873) ; — sur *la Famille et l'hérédité naturelle (Revue des questions scientifiques*, t. II, 1877) ; — sur *la Classification préhistorique des âges de la pierre, du bronze et du fer* (ibid., t. I, 1877) ; — sur *l'Anthropologie* (ibid., t. VI, 1879) ; — sur *l'Acheuléen et le moustérien* (ibid., t. VIII, 1880) ; — sur *le Beau et le laid en anthropologie* (ibid., t. XI, 1882) ; — sur *l'Anthropologie et la Science sociale* (ibid., t. XII, XIII et XV, 1882, 1883 et 1884) ; — sur *le Mammouth et le Déluge* (ibid., t. XXIV, 1888) ; — sur *l'Homme tertiaire* (ibid., t. XXV, 1889, reproduit dans les *Annales de philosophie chrétienne* et dans les *Annales de l'Acad. de Mâcon*, 2e série t. VII, 1890) ;— sur *les Glaciers à l'époque quaternaire (Revue des questions scientifiques*, t. XXVIII-XXIX, 1890-1891) ; — sur *la Science sociale (Ann. de l'Acad. de Mâcon*, 2e série, t. IX, 1892) ; — sur *Quelques Problèmes relatifs à l'antiquité préhistorique* (même recueil, 2e série, t. XII, 1895 et *Revue des questions scientif.*, t. XXXVII, 1895). Nous terminerons cette liste, encore une fois très incomplète, par un article de la *Semaine religieuse d'Autun*, du 14 octobre 1893 : *A propos d'une conférence de M. Mortillet, lettre à un jeune homme* (Autun, 1893, in-8).

— M. Eugène-Claude-François Ledos, père d'un des membres de notre Comité de rédaction, est mort à Paris, le 17 décembre dernier. Il était né dans la même ville, le 3 novembre 1822. D'une famille d'artistes, il commença par suivre lui-même la carrière des arts; il contribua notamment par ses peintures à la décoration de plusieurs églises de Normandie, pendant un séjour qu'il fit dans ce pays. L'étude des systèmes de Lavater, de Gall et de Spurzheim et ce qu'il y trouva de défectueux le conduisit à la recherche des rapports qui peuvent exister entre l'être intime et moral de l'homme et ses formes extérieures, notamment les traits de son visage. Les expériences et les observations qu'il poursuivit pendant plus de quarante années lui permirent, après de longues réflexions, de créer un système personnel de physiognomonie. Il en exposa les principes dans son *Traité de la physionomie humaine* (Paris, 1894, gr. in-8), dont nous annoncions récemment une seconde édition (Paris, 1904, 2 vol. petit in-8). Il l'avait fait suivre en 1903 d'un nouveau volume sur *les Types physionomiques associés et les phénomènes psychiques* (Paris, petit in-8), et il comptait le compléter par d'autres ouvrages, en partie déjà rédigés. On peut y joindre quelques articles, naturellement fort sommaires, parus dans les années 1895, 1897, 1898 et 1899 de l'*Almanach Hachette*. Il s'était aussi occupé de météorologie et les articles qu'il avait fournis sur cette matière, en 1860 et 1861, à la *Gazette des campagnes* de M. Louis Hervé, avaient été assez remarqués.

— M. Henri Allais, avocat distingué du barreau de Paris, vient de mourir prématurément à l'âge de 48 ans. Il était né à Saint-Mandé (Seine), en 1856. Partageant son temps entre ses devoirs professionnels et la littérature, il publiait de loin en loin d'intéressants volumes dont nous cite-

rons les principaux : *Rouen pittoresque, avec de nombreux dessins par Maxime Lalanne* (Paris, 1886, in-4), avec MM. Ch. de Beaurepaire, Dubosc, Félix et Hédou ; — *Un Casque* (Paris, 1889, in-12); — *Tantine* (Paris, 1890, in-12); — *Les Environs de Rouen, avec 120 dessins par Fraipont* (Rouen, 1890, gr. in-4), avec MM. Beaucousin, Ch. de Beaurepaire. E. Brieuc, Dubosc, etc.; — *Adieu, Jean !* (Paris, 1892, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Les Confessions de Riquet* (Paris, 1894, in-12); — *Histoires pénales* (Paris, 1897, in-12).

— Le docteur Auguste BAUDON, mort dernièrement à 84 ans, à Mouy (Oise), où il exerçait la médecine depuis longtemps, a publié de remarquables ouvrages sur les sciences naturelles et la paléontologie des terrains tertiaires. C'était un de ces modestes travailleurs de province qui ont le mérite de fournir des documents indispensables aux savants qui, dans des livres d'une portée plus vaste, exposent les lois générales de la nature. Voici la liste de ces publications du docteur Baudon : *Catalogue des mollusques du département de l'Oise* (Beauvais, 1853, in-8); — *Notice sur quelques térébratules des calcaires grossiers non décrites jusqu'à ce jour* (Beauvais, 1855, gr. in-8); — *Essais monographiques sur les pisidies françaises* (Beauvais, 1857, gr. in-8); — *Nouveau Catalogue des mollusques du département de l'Oise* (Beauvais, 1862, in-18); — *Monographie des succinées françaises* (Paris, 1877, in-8); — *Troisième Catalogue des mollusques vivants du département de l'Oise* (Paris, 1885, in-8).

— Le domaine de l'histoire locale vient de perdre, de son côté, un autre travailleur également consciencieux et érudit en la personne de M. André STEYERT, mort, vers le milieu de décembre, à 55 ans, dans la ville de Lyon, où il était né en 1850. M. Steyert s'est fait connaître par les nombreux articles historiques et bibliographiques qu'il a donnés à la *Revue du Lyonnais*, au *Livre*, etc., ainsi que par divers ouvrages dont nous citerons les suivants : *Inventaire sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790. Ville de Lyon. La Charité ou Aumône générale* (Lyon, 1875, 2 vol. in-4), avec M. F. Rolle; — *L'Entrée de Charles X à Lyon en 1564. Texte de la relation contemporaine, accompagné de pièces justificatives et de figures* (Lyon, 1885, in-8), avec M. Vital de Valous.

— On annonce que M. Félix KUHN, président du consistoire de l'Église luthérienne de Paris, est mort récemment dans cette ville, à l'âge de 80 ans. Il était né à Montbéliard (Doubs) en 1824 et avait été pasteur à Champey et à Seloncourt (Doubs). Venu à Paris, il ne tarda pas à être l'une des figures les plus en vue de la communauté protestante de la capitale. Outre les nombreux articles qu'il a donnés à la *Revue chrétienne* et au *Témoignage*, M. Kuhn a publié une biographie de Luther et a traduit deux de ses ouvrages. Voici les titres de ces livres : *A la noblesse chrétienne de la nation allemande, touchant la réformation de la chrétienté, avec une notice historique* (Paris, 1879, in-12); — *Le Livre de la Liberté chrétienne du docteur Martin Luther, avec l'épître dédicatoire au pape Léon X et une notice historique* (Paris, 1883, in-12); — *Luther, sa vie et son œuvre* (Paris, 1883-1884, 3 vol. in-8).

— La Société des Missionnaires de Londres et celle des Tracts religieux a éprouvé une perte sensible par la disparition du Rév. Richard LOVETT, mort le 29 décembre dernier, à 54 ans. Né à Croydon, le 5 janvier 1851, M. Lovett commença à faire un rude apprentissage de la vie dans une maison de commerce de New York. Revenu de bonne heure en Angleterre, il entra au « Cheshunt College » et obtint ensuite à Londres ses grades universitaires. En 1876, il devint le chapelain de la comtesse

Huntingdon, à Rochdale, puis, en 1882, la Société des Tracts fit de lui l'éditeur de ses publications, et, en 1899, elle lui confia les fonctions de secrétaire, en remplacement du Dr Green. Il consacra alors tout son zèle au développement de cette Société, devint le conseiller d'un certain nombre de jeunes auteurs encore peu expérimentés et publia divers ouvrages se rapportant tous à des sujets que sa situation l'obligeait à étudier spécialement. C'est ainsi qu'il rédigea d'abord une *History of the London Missionary Society*, puis des biographies de missionnaires protestants : *James Chalmers of New Guinea* et *Gilmour of Mongolia*. Attiré par tout ce qui avait trait à l'histoire de la Bible anglaise, il publia une intéressante monographie, *The Printed English Bible*, ainsi qu'un catalogue des Bibles anglaises conservées dans la « Rylands Library » de Manchester. Libéral en politique et en matières religieuses, M. Lovett a concouru, avec une grande activité, à l'organisation de différentes sectes non conformistes.

— Nous avons appris avec regret la mort de M. Fraser RAE, l'éminent écrivain anglais, survenue à Bath, le 22 janvier. Son esprit, solidement formé à l'Université allemande de Heidelberg, était capable de se porter sur les sujets les plus différents, comme le prouve la variété des œuvres qu'il laisse. Après avoir acquis un style des plus corrects par diverses publications sur Macaulay et par la traduction en anglais des *Notes sur l'Angleterre*, de Taine, il entreprit une sérieuse étude de Sheridan et de ses œuvres, dont le résultat fut condensé dans les volumes suivants : *Wilkes, Sheridan, Fox* (1873); *Sheridan*, importante biographie en deux volumes (1896); *Sheridan's Plays, new printed as he wrote them* (1902). Il avait réuni un certain nombre de lettres inédites de ce poète, qu'il n'a pas eu le temps de publier. L'identification de Junius, le mystérieux auteur des *Lettres politiques*, a été également un sujet favori de M. Rae. S'il n'a pas trouvé la solution de ce difficile problème, il l'a serrée certainement de beaucoup plus près que ses devanciers. Ses voyages en Amérique nous ont valu d'intéressantes descriptions : *Columbia and Canada* (1877); *Notes on the Great Republic and the New Dominion* (1877); *Newfoundland to Manitoba* (1882). M. Rae s'est essayé également dans le roman en composant *Miss Bayle's Romance* (1887). Enfin, nombreux sont les articles bibliographiques et autres qu'il a donnés au *Times* et à l'*Athenæum*.

— On annonce encore la mort de MM. : Marc BOYMOND, qui a publié divers travaux historiques sur la Savoie, et, sous le pseudonyme de « Sabaudus », a donné un grand nombre de notes et d'études à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort à Paris, à l'âge de 57 ans ; — BRENIER, rédacteur en chef du *Courrier du Havre* ; — Alfred CHOISNET, ancien maître imprimeur, vice-président du conseil d'administration de l'*Annuaire Bottin*, mort à Nice, à 74 ans ; — CHOTARD, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, mort en décembre ; — Louis-Pierre DAVID, ancien directeur du *Progrès d'Indre-et-Loire*, mort à Bruxelles, en décembre, à l'âge de 90 ans ; — l'abbé Jérôme DÉCHELETTE, supérieur de l'institution des Chartreux à Lyon ; — FÉRAUD, astronome adjoint à l'observatoire de Bordeaux, chargé de cours à la Faculté des sciences de cette ville, mort le 7 janvier ; — GENVRESSE, professeur de chimie industrielle à l'Université de Besançon, mort en cette ville, le 24 décembre, à l'âge de 52 ans ; — Paul HENRY, astronome de grand mérite auquel on doit la découverte de plusieurs petites planètes, mort à Paris, le 5 janvier ; — Hugues IMBERT, critique d'art, sous-directeur honoraire de l'hospice des Quinze-Vingts, rédacteur en chef du *Guide musical* ; — Charles JOURNET, fils du phalanstérien Jean Journet,

ancien directeur du journal politique *le Réveil* et de divers autres journaux satiriques de Toulouse, mort en cette ville, dans le courant de janvier, à 70 ans ; — A. JULIEN, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand, ancien maire de cette ville, auteur d'excellents travaux sur la géologie du plateau central tels que : *Des Phénomènes glaciaires dans le plateau central de la France, en particulier dans le Cantal et le Puy-de-Dôme* (Paris, 1867, in-8) ; — Adolphe LACHÈVRE, directeur général du *Journal du Havre*, où il était entré en qualité d'apprenti typographe et où il était devenu successivement prote, directeur-gérant et administrateur délégué ; — P. LEBAS, supérieur général de l'ordre de Saint-Sulpice, mort à Paris, le 17 novembre, à l'âge de 77 ans ; — Eugène DE MORGAN, père de l'assyriologue bien connu, auteur lui-même d'intéressants travaux dans le domaine des sciences naturelles, mort à la fin de décembre ; — André MORILLOT, rédacteur à *la Presse*, mort à Paris, le 5 janvier, à 25 ans ; — Édouard NORÈS, auteur, en collaboration avec M. Courteline, des pièces intitulées : *Les Gaietés de l'escadron* et *le Gendarme est sans pitié*, mort en novembre ; — PHILIP, secrétaire de la rédaction du *Petit Marseillais* ; — Alphonse DE POSTEL D'HOLLYS, sous-directeur du lycée impérial de Galata-Séraï, le grand lycée franco-turc fondé à Péra, en 1867, par le gouvernement ottoman, sous les auspices de l'ambassade de France, pour la propagation de la langue et de la littérature françaises en Orient, mort à Constantinople ; — DU QUESNAY, président honoraire du conseil d'administration du *Nouvelliste* de Rouen ; — H. ROUSSEAU, ancien préfet, ancien trésorier-payeur général, ancien secrétaire d'Ernest Picard, qui fut, à la fin de l'Empire, un des principaux rédacteurs de l'*Éclaireur libre*, le journal de Jules Favre et d'Ernest Picard ; — Édouard SYLVIN, rédacteur à *la Petite Gironde*, mort en novembre, dans sa 59e année ; — Alexandre VIMONT, ancien préfet du Cantal et de l'Ariège, organisateur des cours de dessin artistique de la ville de Paris, directeur, de 1897 à 1901, de l'école Germain Pilon de la même ville, mort à 83 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : le Dr. Ernst ABBÉ, professeur allemand, directeur du fameux Institut de Zeiss, mort à Iéna, le 14 janvier, à 65 ans, lequel a consacré pendant de longues années toute son énergie à la fabrication scientifique des instruments d'optique et a contribué plus que qui que ce soit, grâce à la perfection à laquelle il les a portés, au merveilleux développement des études bactériologiques en Allemagne ; — George AIKMAN, graveur écossais de grand mérite, mort à 75 ans, lequel a donné, pendant de longues années, de remarquables illustrations à diverses revues anglaises, entre autres à *The Art Journal* ; — Dr. Achill ANDREAE, professeur allemand, directeur du « Boemer-Muséum », mort récemment à Hildesheim, à 55 ans ; — Dr. Th. H. BEHRENS, professeur de chimie microscopique à l'Ecole polytechnique de Delft, mort dans cette ville, le 14 janvier, à 62 ans ; — Sir Lowthian BELL, chimiste anglais de réputation, mort le 20 décembre, à Nordallerton, à 88 ans ; — Dr. Guido BODLÄNDER, professeur de physique et de technologie chimique à l'École technique supérieure de Brunswick, mort dans cette ville, le 27 décembre, à 48 ans ; — Dr. Friedrich Moritz BRAUER, professeur de zoologie autrichien, mort à Vienne, à la fin de décembre, à 73 ans ; — Charles John CLAY, éditeur anglais, qui fut pendant de longues années attaché à la « Cambridge University Press », mort le 17 janvier, à 77 ans ; — Henry Fisher COX, agent de change et écrivain anglais, mort le 10 janvier, à 56 ans, lequel a publié de nombreux et intéressants articles, les uns politiques, les autres littéraires, dans divers périodiques et en particulier dans *The Examiner*, dont il fut le rédacteur en chef,

puis le propriétaire; — le comte CRONLYELM, président de la direction centrale de la presse à Helsingfors (Russie); — E. CROSSLEY, astronome anglais, mort à Halifax, le 21 janvier, à 64 ans, lequel a publié en 1879, avec la collaboration de MM. Gledhill et Wilson, un excellent *Handbook of Double Stars*; — Ernst EWALD, directeur de l'École des beaux-arts et de l'École annexée au musée des arts industriels de Berlin, mort dans cette ville, le 30 décembre, à 69 ans; — Dr. Joseph GÉNY, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'Alsace, bibliothécaire de la ville de Schlestadt, mort dans cette ville, le 9 janvier, à 43 ans; — Arnold GLOVER, jeune écrivain anglais, mort le 20 janvier, à 31 ans, lequel s'était déjà fait avantageusement connaître par ses travaux sur Hazlitt et ses éditions annotées du *Johnson* et du *Tour in the Hebrides*, de Boswell; — Dr. A. A. G. GUYE, médecin hollandais, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort à Amsterdam, le 16 janvier, à 65 ans; — Dr. Ernest HALLIER, ancien professeur de botanique à l'Université d'Iéna, mort à Dachau, près de Munich, le 21 décembre, à 74 ans; — Dr. Hugo HOLSTEIN, écrivain allemand, ancien directeur du gymnase de Wilhelmshafen, auteur de divers ouvrages sur l'histoire littéraire, mort à Halle-sur-Saale, le 27 décembre, à 71 ans; — Hans VON HOPFEN, poète et nouvelliste allemand, l'un des habitués de la société littéraire que Maximilien roi de Bavière avait groupée autour de lui, mort le 19 novembre, à Grosslichterfelde, à 70 ans, lequel a publié un certain nombre de romans, entre autres *Robert Leichtfuss; Ein wunderlicher Heiliger*; — Eugène VON IAGOW, romancier et auteur dramatique, mort le 5 janvier, à Paris, à 56 ans; — Dr. Otto INTZE, ingénieur allemand, professeur d'architecture hydraulique à l'École technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, mort dans cette ville, le 28 décembre, à 61 ans; — Alexandre VON KNIERIEM, légiste russe président de la commission chargée d'élaborer un projet de nouveau droit civil, mort à Saint-Pétersbourg, le 19 décembre, à 68 ans; — Dr. Wilhelm LANGENBECK, professeur honoraire de droit privé saxon à l'Université d'Iéna, mort dans cette ville, le 31 décembre, à 90 ans; — Mme LASZOWSKI, née Emily Girard, femme de lettres d'origine écossaise, mariée à un Autrichien, morte à Vienne, à 56 ans, laquelle a publié soit seule, soit en collaboration avec sa sœur Miss Dorothea Girard, divers romans, entre autres *A Foreigner* (1896), écrits les uns en anglais, les autres en allemand; — Ielena LICHATCHEV, femme de lettres russe, qui a beaucoup contribué par ses écrits au développement du mouvement féministe en Russie, morte le 19 décembre, à Saint-Pétersbourg; — John Henry LOCK, directeur de l'importante maison d'édition anglaise Ward, Lock et Cie, mort le 29 décembre; — Julius LÖFFLER, professeur et archéologue danois, mort à la fin de décembre, à Copenhague, à 61 ans; — Dr. Gustav LUDWIG, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort à Venise, le 17 janvier, à 45 ans; — Dr. Alfred Gotthold MEYER, professeur à l'École technique supérieure de Berlin, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort le 17 décembre, à 40 ans; — Dr. P. L. MÜLLER, professeur d'histoire à l'Université de Leyde, mort à la fin de décembre, en Italie, à 63 ans; — Dr. Rudolf OTTMANN, historien autrichien, mort récemment à Cracovie; — Dr. Georg PFLUG, ancien professeur de médecine vétérinaire, mort à Giessen, le 3 janvier, à 70 ans; — Dr. Joseph RAUCH, ancien professeur de philologie classique à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, mort le 17 janvier, à Heidelberg, à 88 ans; — Dr. Albert VON REINACH, géologue et paléontologiste allemand, mort à Francfort-sur-le Mein, le 12 janvier, à 62 ans; — Dr. Georg SAUERWEIN, écrivain norvégien, mort le 18 décembre, à Christiania, à 73 ans; — Franz Ferdinand SCHOM-

BERG, auteur dramatique autrichien, mort à Prague, à la fin de décembre, à 66 ans; — Dr. Richard SCHUSTER, directeur des archives de Salzbourg (Autriche), mort dans cette ville, le 5 janvier, à 37 ans; — Dr. Julius SCRIBA, psofesseur de médecine fort réputé, mort le 3 janvier à Tokio (Japon); — Thomas William TAPHOUSE, maire d'Oxford, musicien de talent, mort le 8 janvier, à 67 ans, lequel avait réuni une magnifique collecton de matériaux pour une *History of Music and Musicians* et qui, en cataloguant la bibliothèque de l'« Oriel College, » avait découvert deux compositions musicales de Purcell, inconnues auparavant; — Dr. Marc THURY, professeur honoraire de botanique, mort dernièrement à Genève, à 82 ans; — Dr. Johann Gottfried WETZSTEIN, orientaliste allemand, mort à Berlin le 18 janvier, à 90 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 décembre 1904, M. Holleaux rend compte à l'Académie des travaux de fouilles exécutées à Délos en 1904.—Le 6 janvier, M. Homolle lit une lettre de M. Brulard annonçant l'envoi de dessins à l'aquarelle représentant l'une des plus belles mosaïques de Délos. — M. Salomon Reinach lit la suite de son travail sur Gilles de Rais. — Le 16 janvier, M. S. Reinach termine la lecture de ce mémoire et dit que ce condamné célèbre ne l'a pas été sur des preuves suffisantes. — M. Noël Valois discute ces conclusions, et fait valoir, à l'appui de la thèse de la culpabilité de Gilles de Rais, les aveux du coupable et de ses principaux complices. — M. Omont donne communication d'une notice sur un ms. de la Bibliothèque nationale. — Le 29 janvier, M. Cagnat lit une note de M. P. Paris, au sujet d'un sanctuaire rustique dans la province de Murcie (Espagne). — M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre du docteur Carton relative aux fouilles faites dans les catacombes de Sousse (Tunisie). — Le 27 janvier, M. Revillout présente deux communications, l'une sur l'Évangile attribué à saint Jacques, et l'autre sur une statue trouvée à Rhodes, portant une inscription égyptienne. — M. de Lasteyrie revient sur la thèse, qu'il a déjà soutenue, que la déviation de l'axe des églises n'a pas de signification symbolique.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 7 janvier, M. Boutroux donne lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Ollé-Laprune. — Le 14 janvier, M. Morizot-Thibault commence la lecture d'une étude sur la responsabilité des magistrats et l'impossibilité où se trouve la victime d'une forfaiture d'obtenir la réparation du dommage causé. — Le 21 janvier, M. Morizot-Thibault termine la lecture de son mémoire. — M. Glasson présente ses observations, et déclare qu'en tout cas, la responsabilité ne peut incomber au magistrat que dans le cas d'une faute lourde. — Le 27 janvier, MM. Esmein, de Franqueville et de Courcel, comparent l'indépendance des magistrats, telle qu'elle est assurée par la législation anglaise, à celle qui est constituée par nos lois. — M. A. Ribot se prononce en faveur de la responsabilité du magistrat pour faute lourde et volontaire, mais demande des garanties très sévères pour la procédure de la prise à partie. — M. de Lanzac de Laborie lit une communication sur l'organisation de la préfecture de la Seine et de la préfecture de police après le 18 brumaire.

PARIS. — La collection *la France monastique*, que nous avons précédemment annoncée, vient de publier son premier volume : *Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France*, par Dom Beaunier. Nouvelle édition revue et complétée par les bénédictins de Ligugé. Tome I. *Province ecclésiastique de Paris* (Paris, Poussielgue, 1905, in-8 de XIV-396 p.). Nous nous bornons à dire aujourd'hui que dans cet important ouvrage les

abbayes et prieurés ont chacun leur notice suivie d'une bibliographie aussi complète que possible. Les nouveaux éditeurs ont su en faire un instrument de travail de premier ordre. Il paraîtra de cet ouvrage un volume par an. Dom Besse publiera à la fin de l'année : *Les Moines de l'ancienne France. Période gallo-romaine et mérovingienne.* Les directeurs de la *France monastique* ont eu la sage pensée de transformer l'un des trois volumes qu'ils avaient annoncés comme devant paraître chaque année, en une publication trimestrielle, dont le premier fascicule sera livré au public vers Pâques. Elle aura pour titre : *Revue Mabillon. Archives de la France monastique.* Nous ne doutons pas du succès de cette entreprise, qui rendra les plus grands services aux études d'histoire religieuse nationale et locale. Le prix de la souscription à la Revue et aux deux volumes annuels est de 25 francs payables par fraction après l'apparition de chaque volume et du premier numéro de la Revue.

— M. l'abbé L. Crolet a commencé une *Étude du catéchisme* qui comportera cinq brochures. La première est relative au *Symbole* (Paris, Roger et Chernoviz, 1905, in-32 de 128 p. — Prix : 0 fr. 30). « C'est, déclare Mgr l'évêque de Saint-Claude dans son *Approbation*, la doctrine catholique résumée avec exactitude et sûreté, exposée en formules nettes et précises, sous une forme de rédaction élégante et sobre dans sa simplicité. »

— L'*Annuaire pontifical catholique* publié par Mgr Battandier (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-8 de 659 p., avec 100 illustrations. — Prix : 3 fr. 50) contient, pour l'année 1905, outre la nomenclature méthodique et de plus en plus exacte des cardinaux, évêques et prélats, une intéressante étude sur la liturgie mozarabe, telle qu'elle est encore en usage à Tolède, des articles sur les médailles de dévotion, sur l'*Angelus*, sur le premier cinquantenaire de l'Immaculée Conception. Des statistiques sérieusement établies exposent la situation religieuse dans un certain nombre de pays, notamment aux États-Unis, en Angleterre et dans les pays d'Orient. Les principaux décrets rendus par les Congrégations romaines sont analysés et expliqués. On a ajouté cette fois une première liste des grands-croix, commandeurs et chevaliers des ordres pontificaux, et des titres nobiliaires conférés par le Saint-Siège ; l'auteur fait lui-même remarquer que ces listes sont fort incomplètes ; mais si elles prenaient le développement qu'elles comportent, elles absorberaient bien vite la moitié du volume, au préjudice du lecteur qui est habitué à trouver dans l'Annuaire de Mgr Battandier des notices à la fois instructives et édifiantes.

— L'éloquent discours prononcé à Lille, le 20 novembre dernier, par Mgr Touchet, a paru en une brochure intitulée : *La Politique antireligieuse de M. le Président du Conseil. Attitude des catholiques* (Paris, Maison de la Bonne Presse, petit in-12 de 62 p.). On ne saurait trop la répandre : la logique rigoureuse, la brillante exposition et l'à-propos du spirituel et courageux évêque d'Orléans contribueront à faire entrer dans tous les esprits les grandes vérités qu'il met en lumière et à préparer les cœurs aux grandes résolutions dont il est l'infatigable prédicateur.

— M. Jean Rocroy, auteur de *la Fin du monde en 1921* (Paris, Amat, 1904, in-8 de 80 p. — Prix : 1 fr. 25), est « absolument convaincu de l'imminence de l'événement redoutable qui nous menace. » Il nous prévient charitablement d'ailleurs que sa prédiction n'est pas article de foi. — Dieu merci ! Quoi qu'il en soit, croyants et incroyants doivent également lire ces pages. On y démontre : 1° que le monde finira ; 2° qu'il finira en 1921, pour des « *raisons de raison* », pour des raisons de convenance, pour la double har-

monie des chiffres et des événements. Il y a de tout dans cette brochure : un peu de science, beaucoup de faits et de chiffres, et non moins d'imagination. Il serait injuste de ne pas y reconnaître d'excellents sentiments et de bonnes intentions.

— Cédant à des sollicitations avisées, M. Robert de Lasteyrie n'a pas attendu que le volumineux Supplément qu'il prépare à sa *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France* (1886-1900) ait pu paraître, pour donner suite à l'idée excellente de nous offrir immédiatement un répertoire de nouveau genre, destiné à compléter, annuellement, sa Bibliographie. Avec l'aide de M. A. Vidier, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, il publie aujourd'hui le premier fascicule annuel (1901-1902) formé du « dépouillement par ordre alphabétique de départements, de toutes les publications faites par nos sociétés » (Paris, Imp. nationale; Leroux, in-4 de VIII-287 p.). L'examen de ce fascicule (3411 nos) nous a permis de constater avec le plus vif plaisir que chaque article cité indique la page du volume où il commence et celle où il finit. C'est parfait : on voit tout de suite quelle est l'importance matérielle de chaque article ou étude. Notons enfin que l'on trouve ici deux tables alphabétiques : l'une des auteurs et l'autre des matières. Il y en a même une troisième (Sociétés mentionnées par départements) que nous voudrions voir, en ce qui concerne Paris, complétée par l'adresse exacte du siège de ces sociétés : ne serait-ce pas utile et pratique?

— M. Georges Gibault, à qui l'on doit déjà une étude curieuse sur *les Fleurs et les tombeaux* (Paris, libr. et imp. horticoles, 1902, petit in-16 de 16 p.) a dernièrement publié un travail de genre analogue concernant *les Fleurs nationales et les Fleurs politiques* (Paris, même librairie, 1904, in-32 carré de 30 p., avec 10 fig.). Successivement, l'auteur passe en revue le lis (France), la rose (Angleterre), le chardon (Écosse), le trèfle (Irlande), le chrysanthème (Japon), le bluet (Allemagne), etc., etc. Très intéressante brochure qui relève autant du folk-lore que de l'histoire.

— A signaler dans *le Mois littéraire et pittoresque* de novembre et décembre dernier une très attachante étude de M. Ernest Daudet intitulée : *Une Agence royaliste à Paris sous le Directoire, d'après des documents inédits*. Elle est illustrée d'un certain nombre de portraits et de gravures du temps qui en rehaussent encore l'intérêt, entre autres une estampe satirique intitulée : *Le Plan de Campagne de Pichegru*, qui est fort rare.

— L'éditeur Henri Daragon vient de tirer à 150 exemplaires sur papier du Japon une brochure de Carmen Sylva (la reine de Roumanie) intitulée : *Les Noëls d'une reine* (in-8 de 32 p., avec eau-forte de M. Toussaint et dessins de A. Robidat, J. Wagrez et Émilie Robida. M. J. Pollio, consul de France à Galatz, a fait précéder ces pages d'une Préface de laquelle nous extrayons quelques lignes très explicites : « Nous avons pensé qu'une confession d'âme aussi exquise, imprégnée d'un aussi pur sentiment chrétien, évocatrice de joies trop éphémères, hélas ! suivies de deuils trop durables, devait être recueillie fidèlement comme le *Lamento* suprême d'une mère en pleurs, d'une Majesté doublement sacrée par la Poésie et par la Douleur. » On dit couramment dans les masses : Heureux comme un roi; heureuse comme une reine. Lisez cette plaquette et vous constaterez une fois de plus combien le dicton est menteur.

— Jardiniers amateurs et horticulteurs de métier auront le plus réel intérêt à se pourvoir de l'*Agenda des horticulteurs* pour 1905, rédigé par M. C. Sylvestre avec la collaboration d'un certain nombre de spécialistes connus (Paris,

Amat, petit in-16 de 259 p., avec fig. dans le texte. — Prix : 1 fr. 25 ; franco, 1 fr. 50). Sous forme d'un élégant carnet de poche mesurant 14 centimètres sur 9, reliure souple et solide avec fermoir élastique, pochette et crayon, ce petit volume contient quantité de choses de première utilité pour tous ceux qui s'occupent de jardins. Tout d'abord, une fort agréable Préface, de M. E. André, intitulée : *Coups d'œil sur l'art moderne des jardins.* Citons ensuite les principales divisions de l'Agenda : Renseignements administratifs. Mathématiques pratiques. Culture potagère française. Culture des primeurs. Notions des cultures florales. Plantes annuelles et Plantes bisannuelles. Plantes vivaces, bulbeuses, tuberculeuses ou molles. Le Rosier. Arboriculture fruitière. Arboriculture ornementale. Engrais minéraux. Entomologie horticole. Les Principaux Ennemis des jardins et des plantes, etc. A la fin, l'on trouvera un calendrier agricole résumant les travaux à exécuter pendant les douze mois de l'année et aussi un carnet pour les notes journalières que l'on peut avoir à consigner comme mémento. Voici la première fois que nous signalons l'*Agenda des horticulteurs* ; espérons que ce ne sera pas la dernière, car il mérite nos plus complets éloges.

ALSACE. — Le *Bulletin de la Société belfortaise d'émulation* portant le n° 23 (Belfort, imp. Devillers, 1904, in-8 de XXIV-130 p.), renferme les articles suivants : *La Défense du château de Milan, en 1799, par le chef de bataillon Béchaud*, par M. Dubail-Roy (p. 1-7) ; — *Recherches étymologiques sur les noms de lieux habités du territoire de Belfort*, par M. F. Pajot (p. 8-99) ; — *Ce qu'était Rabiacus, personnage des Actes de Saint-Dizier* (VII° *siècle*), par le même (p. 100-102) ; — *Recherches sur l'origine et la signification du nom de Lure* par le même (p. 103-105 ; — *A quelle localité attribuer l'atelier monétaire de l'Ajoie, de l'époque mérovingienne*, par le même (p. 106-108) ; — *Contribution à la flore du territoire de Belfort*, par M. le Dr Cordier (p. 109-110) ; — *Vauban et la Fortification de Belfort*, par M. Henry Bardy (p. 111-121) ; — *Textes en patois de Châtenois et autres du territoire de Belfort*, par A. Vautherin (p. 122-129).

BERRY. — Depuis quelques années, la Société historique, littéraire et scientifique du Cher nous fait parvenir régulièrement son volume annuel de *Mémoires* : nous serions heureux de voir toutes ses sœurs suivre son exemple; sans doute beaucoup comprennent l'utilité de la grande publicité que leur offre le *Polybiblion* dans le public savant, mais d'autres, hélas ! insouciantes, somnolent et ne répondent que d'une façon intermittente à nos appels. Donc, voici le 19° volume de la 4° série des *Mémoires* de cette société (Bourges, Renaud ; Just-Bernard, et Paris, Lechevalier, 1904, in-8 de XVIII-311 p.). Les publications des sociétaires n'y sont pas nombreuses, mais il en est d'importantes. En voici les titres : *Introduction à la météorologie de l'avenir*, par M. l'abbé Th. Moreux (p. 1-32) ; — *L'Acuité visuelle des écoliers et le Traitement rationnel de la myopie et de ses complications*, par M. le Dr A. Leprince (p. 33-59) ; — *Les Vignes et les vins du Berry, étude historique et statistique*, par M. Émile Turpin (p. 61-204), avec observation que nous n'avons ici qu'une suite de ce travail de longue haleine, qui n'est pas encore terminé ; — *Le Capitaine Claude Puget*, par M. D. Mater (p. 209-292) ; — enfin *Louis Rollet, sa famille, sa vie, son œuvre*, par M. Lucien Jeny (p. 297-308).

CHAMPAGNE. — Dans ses *Essais d'histoire biographique et littéraire sur les Champenois marquants de l'époque Louis XIV* (Saint-Amand (Cher), imp. de E. Pivoteau et fils, 1904, in-8 de 69 p.), M. Armand Bourgeois donne des notes, quelques-unes très succinctes, sur d'illustres Champenois du XVII° siècle. A côté des grands noms du cardinal de Retz, de Colbert, de Jean de La Fontaine, de Mabillon, de Racine, auxquels il consacre les

notices les plus étendues, on trouve bon nombre de personnages de moindre envergure et beaucoup moins connus que les précédents. On ne lira pas cependant sans profit les pages dans lesquelles l'auteur parle du poète chalonnais Pierre Varin, de Dom Marlot et de plusieurs autres bénédictins rémois, d'Anselme Bilain, de François Lange, de Charles Le Cointe, de Rose Toussaint, de Jehan Gerbais, de Pierre Rainssant, de Marc-Antoine Oudinet, de Claude du Molinet, de Richelet, de l'abbé Charles Huré, de Barbier d'Aucour, de Jean Dez, d'Eustache Le Noble. En somme, si ces essais ne nous donnent rien de nouveau sur les grandes illustrations champenoises, elles font revivre un certain nombre de figures qui ne manquent pas d'intérêt.

Flandre. — Les gens pressés de profiter des travaux des sociétés savantes seront certainement en droit de regretter que la Société d'agriculture, sciences et arts centrale du département du Nord leur ait fait attendre jusqu'en ces derniers temps le volume de *Mémoires* que nous venons de recevoir. C'est le septième de la troisième série de la collection qui, daté de 1904, renferme les études des sociétaires lues au cours des années 1900, 1901 et 1902 (Douai, imp. A. Bassée, gr. in-8 de 612 p., avec 3 planches, 2 portraits et 2 partitions de musique). Très lourd, ce volume eût peut-être gagné, divisé en deux, à paraître plus tôt. Les études qu'il renferme offrent d'ailleurs un très réel intérêt; nous allons les mentionner : *Étude sur Van Dyck, à propos de son centenaire* par M. Louis Thulliez (p. 19-75, avec une reproduction du « Christ descendu de la croix, » qui se trouve en l'église de Notre-Dame, à Douai); — *La Musique à Douai au* XVI*e siècle*, par M. le baron de Warenghien (p. 77-259), travail qui, à lui seul, a l'importance d'un volume ; — *Le Retour au village* et *Messe solennelle de Saint-Pierre*, par M. Charles Duhot (p. 261-268, avec deux partitions, musique de l'auteur); — *Leçons politiques de Jean le Huvetier de Ferrières (Ferrarius), lecteur public et royal en la philosophie et éloquence en l'Académie de Douay, 1562-1599*, par M. le baron de Warenghien (p. 269-312); — *Sur les pleureurs des monuments funéraires du* XV*e siècle. Douai-Dijon*, par M. C. Enlart (p. 313-318, avec une planche) ; — *De la Cécité dans le nord de la France*, par M. le docteur Dransart (p. 319-374) ; — *En revenant des Indes*, par M. Maillard (p. 375-387) ; — *Choses d'Artois et de Flandre*, douze pièces de poésies originales, par M. Paul-Auguste Massy (p. 589-401) ; — *Un Hollandais à l'Université de Douai. Journal d'Arnold Van Buchel, du 11 mars 1584 au 28 juin 1585, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht*, par M. le baron de Warenghien (p. 403-477); — *Études sur le Parlement de Flandres. I. Les Premiers Présidents de Pollinchove*, par M. le baron Ernest Boissonnet (p. 479-492, avec 2 portraits et 2 planches); — *Le Dernier Chapitre de l'histoire des bénédictins anglais de Douai*, par M. le Dr René Faucheux (p. 493-513); — *Étude sur la genèse des fonctions visuelles basée sur la guérison d'un aveugle de naissance de 19 ans, atteint de cataracte congénitale* par M. le Dr H. Dransart (p. 515-555) ; — *Sur la théorie de la photographie indirecte des couleurs*, par M. Gosselin (p. 557-575) ; — *A propos de la porte d'Arras* (à Douai), lettre adressée au maire et au conseil municipal de la ville de Douai (p. 577-583).

Franche-Comté. — Il y a trois ans (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 281), nous signalions un travail de M. A. Gasser intitulé : *Recherches archéologiques sur le territoire de Mantoche (Haute-Saône)*. Ce travail vient d'être complété par une deuxième publication portant le même titre (Gray, imp. G. Roux, 1904, in-8 de 51 p., avec 7 planches. Extrait du *Bulletin de la Société grayloise d'émulation*). La simple mention des divers chapitres de cette étude addi-

tionnelle suffira pour que les archéologues aient une idée de l'intérêt qui se dégage de ces pages : I. *Documents nouveaux sur l'âge de pierre.* II. *La Voie gauloise et les tumuli de Mantoche-Apremont* (Ce chapitre est le plus important de la brochure). III. *Un Cimetière gaulois à Mantoche.* IV. *Le Château-Grillot.* V. *Remarques sur les sépultures du cimetière antique de Mantoche.* VI. *Découverte d'un four céramique préromain à Mantoche.* Avec plaisir, nous constatons que la publication de M. A. Gasser a été couronnée par l'Académie de Besançon.

— Au même M. Gasser l'on doit des *Observations actinométriques faites à Mantoche* et une *Note sur l'orage du 9 août 1903* (Vesoul, imp. Bon, 1904, in-8 de 18 p.). Les observations actinométriques sont appuyées de cinq tableaux s'appliquant à la période allant de décembre 1898 à novembre 1903.

— M. l'abbé Paul Druot a publié dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* une dissertation aussi attachante que sérieuse sur *la Voie romaine du Rhin et ses stations dans les cantons de Baume-les-Dames et de Clerval* (*Doubs*). Nous avons sous les yeux un tirage à part de cette dissertation (Besançon, imp. Dodivers, 1904, in-8 de 38 p., avec une carte et une planche). L'auteur, ayant constaté que les archéologues qui se sont occupés de la voie en question en avaient généralement étudié l'itinéraire « plutôt sur une carte que sur le terrain même, » a voulu contrôler leurs dires, personnellement, *de visu*, mais en bornant ses investigations aux cantons de Baume-les-Dames et de Clerval. Et l'auteur de conclure qu'il « a pu ainsi fixer le tracé exact de cette voie, en relever les particularités, et en même temps rechercher l'emplacement des différentes mansions, celle de *Velatodurum* en particulier. Cette fois nous sommes en présence d'un travail définitif, l'auteur ayant vu de ses yeux, foulé ou touché l'emplacement même de la partie de la voie romaine dont il nous parle. A d'autres, maintenant, d'étudier son parcours de Besançon à Sechin et de Rang à Mandeure. C'est le vœu de M. l'abbé Druot, et le nôtre également.

— Dans la *Revue des études historiques* de novembre-décembre 1904, M. Max Prinet a publié des *Souvenirs et anecdotes de Joseph Bailly* (*1801-1831*) qu'il a fait ensuite tirer à part (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 19 p). François-Joseph Bailly, né à Besançon le 27 juin 1779, joua dans les services médicaux des armées de l'Empire un rôle fort modeste, qui se poursuivit sans autre éclat sous la Restauration. Il mourut dans sa ville natale le 15 décembre 1832. Les petits travaux, assez nombreux, qu'il a donnés aux sociétés savantes de Franche-Comté, n'ont pas sauvé sa mémoire du profond oubli d'où M. Prinet l'a fait pour un instant sortir en mettant au jour les *Souvenirs et anecdotes* qu'il a trouvés, inédits, à la Bibliothèque de Besançon, lesquels, — précédés d'un court résumé de la biographie du personnage et de la liste de ses écrits imprimés ou manuscrits, — sont éclairés de notes qui en augmentent l'intérêt.

— Voici le septième *Bulletin* que publie la jeune *Société grayloise d'émulation* (Gray, imp. G. Roux, 1904, in-8 de 169 p., avec 7 planches et des figures). Il se compose des études suivantes : *La Franche-Comté et ses voisins* (fin), par A. Linotte (p. 17-52, avec table des 13 chapitres que contient ce travail) ; — *Les Chevaliers de l'arc et de l'arquebuse à Gray*, par M. Ch. Godard (p. 53-76) ; — *Une Fête à Quitteur en 1793*, par M. C. F. (p. 77-80) ; — *Recherches archéologiques sur le territoire de Mantoche* (*Haute-Saône*), par M. A. Gasser (2e publication, p. 81-131, avec 7 planches), dont le tirage à part a fait plus haut l'objet d'une notice spéciale ; — *Note sur l'existence d'un cimetière burgonde à Arc-les-Gray*, par M. V. Maire (p. 133-135) ; — *Mérovingiens et Carlovingiens de Mantoche et d'Auvet*, par le Dr Bouchet (p. 137-160, avec

figures); — *Coupe du rauracien inférieur, prise au Prélot, dans la tranchée de la route de Champlitte à Talmay*, par M. V. Maire (p. 161-167).

LIMOUSIN. — En 1902 (*Polybiblion*, t. XCV, p. 373-375), nous avons consacré un assez long article au *Bibliophile limousin*. Cette intéressante publication fut alors examinée depuis ses origines. La suite de la collection (année 1903 et 1904) nous est parvenue (Limoges, imp. Ducourtieux et Gout, 2 vol. petit in-8 de 156 et 164 p.). Sans rééditer les éloges que nous avons donnés au *Bibliophile limousin*, nous dirons qu'indépendamment des renseignements bibliographiques en très grand nombre que l'on peut trouver dans ce recueil sur la région composée des départements de la Haute-Vienne, de la Creuse et de la Corrèze, nous avons remarqué d'abord un travail en cours de publication et dont l'intérêt est réel : *Contribution à l'histoire des périodiques limousins*, par M. Paul Ducourtieux. Également, il convient de citer l'article signé « Un Bibliophile corrézien » et intitulé : *La Bibliothèque Bleue de Limoges*. Mais ce qui retiendra certainement l'attention non seulement des Limousins mais aussi des autres Français, ce sont les *Curiosités de la bibliographie limousine*, par l'anonyme « Bibliophile corrézien. » Il y a là, en effet, des indications bio-bibliographiques de toutes sortes sur un certain nombre de personnages plus ou moins dignes de mémoire, parmi lesquels nous mettons au premier rang divers membres de la famille de Selve.

NORMANDIE. — Fils et petit-fils de poètes, le comte d'Osseville, auteur de : *Passe-temps poétique normand* (Caen, Jouan, 1904, in-12 de 110 p., avec une préface de M. Souriau) n'avait pas encore publié de volume de vers. Franchement on peut le regretter, et souhaiter que de nouveaux recueils succèdent à celui qui nous est offert. Les pièces que nous avons sous les yeux dénotent une possession parfaite du métier difficile sans lequel on ne peut mettre à point un sonnet ou un rondeau. Partout l'on sent la main d'un fin lettré, familier avec les grands modèles, qui sait exprimer, dans une langue ferme et concise, les pensées d'un esprit aimable et distingué. Prenons au hasard dans le volume. Peut-on écrire d'une main plus ferme?

« J'aime à lire beaucoup, et je choisis mon livre,
Je préfère celui qui parle du passé.
Les Mémoires d'antan ne m'ont jamais lassé:
Ils apprennent comment jadis l'on savait vivre. »

— Sous ce titre : *Généalogie de la famille du ou de Prael*, (Paris, « Cabinet de l'historiographe », 1904, in-8 de 32 p.), M. Théodore Courtaux nous présente les résultats de recherches généalogico-historiques ayant trait à une race à présent éteinte, qui a joué un rôle dans l'administration du Cotentin en Basse-Normandie. Nous recommandons cette savante et très complète étude à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Normandie dans les siècles qui ont précédé la Révolution.

POITOU. — En 1903, à Poitiers, ont été tenues les séances générales du *Congrès archéologique de France* (LXXe session) organisé par la Société française d'archéologie pour la conservation des monuments (Paris, A. Picard et fils; Caen, Delesques, 1904, in-8 de LVI-437 p., avec 92 planches, cartes, plans et figures). Comme il est d'usage, c'est par le *Guide archéologique du Congrès*, rédigé par M. A. de la Bouralière, que débute le volume (p. 1 à 83, avec 39 planches et plans). Ce « Guide » décrit les monuments les plus remarquables de Poitiers, ainsi que d'autres (des églises principalement) situés à Parthenay, Saint-Savin, Chauvigny, Montmorillon, Le Dorat, Saint-Jouin-de-Marnes, Saint-Généroux, Airvault et Nouaillé. Nous men-

tionnerons ensuite les dix-sept mémoires qui ont formé ce beau volume : *L'Archéologie en Bas-Poitou depuis 1864*, par M. René Vallette (p. 159-174); — *Les Voies romaines en Bas-Poitou*, par M. Louis Brochet (p. 175-190, avec 1 carte et 1 plan); — *Le « Portus Secor » et le « Promontorium Pictonum, »* par le même (p. 191-202); — *Un Anneau d'or et son intaille*, par M. Brac (p. 203-213, avec 1 figure); — *Trois bas-reliefs religieux dont les originaux existent à Poitiers*, par le R. P. C. de la Croix (p. 214-222, avec 2 pl.); — *Vases de la Gaule indépendante*, par M. Adrien Blanchet (p. 223-233, avec 1 planche); — *L'Architecture Plantagenet*, par M. Joseph Berthelé (p. 234-275, avec 10 planches et plans); — *Le Trésor de Notre-Dame-la-Grande*, par M. Georges Musset (p. 276-291); — *Les Clefs de voûtes de la chapelle du château d'Oyron*, par M. Arthur Bouneault (p. 292-298, avec 1 planche); — *Quelques Marchés relatifs aux beaux-arts*, par M. Tornézy (p. 299-309); — *La Tactique de la bataille de Poitiers, en 1356*, par M. le colonel L. Babinet (p. 310-321 ; — *L'Église de Jaseneuil*, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis (p. 322-329, avec 5 planches et 2 fig.) ; — *L'Église et le château de Gençay*, par M. de la Bouralière (p. 330-334, avec 2 plans) ; — *Une Église du Velay construite suivant le modèle poitevin*, par M. Noël Thiollier (p. 335-341, avec 2 planches et 1 fig.); — *Les Sculpteurs poitevins au* XVII*e siècle*, par M. P. Rambaud (p. 342-360); — *Saint-Hilaire de Poitiers, étude archéologique*, par M. E. Lefèvre-Pontalis (p. 361-405, avec 20 planches et 2 figures) ; — *La Crosse de la cathédrale de Poitiers*, par M. le chanoine Collon (p. 406-423, avec 1 planche).

ALLEMAGNE. — La brochure de M. Ludwig Goldschmidt, intitulée : *Kant über Freiheit, Unsterblichkeit, Gott. Gemeinverständliche Wurdigung* (Gotha, Thienemann, 1904, in-12 de 40 p.—Prix : 1 fr.) n'est pas précisément une étude critique, mais une dissertation très oratoire, écrite d'abord pour le feuilleton d'un journal de Frankfort, à l'occasion du centenaire de Kant, célébré le 12 février 1904. L'esprit de cette brochure est absolument rationaliste, et l'auteur fait montre du plus profond dédain pour l'« enthousiasme mystique » auquel sont trop souvent sacrifiés les droits « de l'entendement et de la raison. »

BELGIQUE. — La *Revue bénédictine*, publiée par l'abbaye de Maredsous, vient de prendre un développement qui satisfera ses abonnés. La littérature chrétienne des premiers siècles, l'archéologie, la liturgie, l'histoire des dogmes et de la philosophie, l'histoire monastique, en un mot les diverses branches de l'érudition ecclésiastique entreront dans le nouveau cadre que ses directeurs lui ont tracé. Des rédacteurs de la valeur de Dom G. Morin, de Dom U. Berlière, de Dom J. Chapman, et de Dom P. Bastien lui ont mérité l'estime et la confiance. En élargissant son champ d'action, elle a dû augmenter le nombre de ses collaborateurs ; parmi eux figurent quelques bénédictins français : Dom F. Cabrol, abbé de Farnborough, Dom H. Leclercq, Dom Quentin, Dom Ancel. — La *Revue bénédictine* se trouve à Paris, chez Champion (Prix de l'abonnement annuel : 12 fr. 50). Voici le sommaire du premier numéro : *Le Catalogue des manuscrits de l'abbaye de Gorze au* XI*e siècle*, par Dom G. Morin ; — *La Question de Sienne et la Politique du cardinal Carlo Carafa*, par Dom R. Ancel; — *Aristien, author of the epistle to the Hebrews*, par Dom J. Chapman; — *Mélanges d'épigraphie chrétienne*, par Dom H. Leclercq ; — *Questions de principes concernant l'exégèse catholique contemporaine*, par Dom P. Bastien.

ESPAGNE. — M. Miguel Asin y Palacios vient de publier un opuscule sous ce titre paradoxal : *El Averroismo teológico de Sto Tomas de Aquino* (Zaragoza, Escar, 1904, in-8, paginé 271 à 331). On sait qu'Averroès a

mauvaise réputation dans la philosophie traditionnelle et que l'averroïsme de Siger de Brabant et des autres encourut des censures très méritées. M. Asin croit pouvoir montrer qu'Averroès n'était pas cet impie que l'on croit; il signale de nombreux passages dans lesquels ce philosophe a démontré la vérité de la foi musulmane et il fait ressortir leur très remarquable conformité avec les démonstrations de la foi catholique par S. Thomas. Est-ce coïncidence ou imitation? M. Asin croit qu'il y a eu imitation et relève certains passages où saint Thomas, de son propre aveu, s'est inspiré des auteurs arabes.

Italie. — L'école rationaliste et libérale a compté en Italie peu de représentants aussi remarquables que Gaetano Negri, homme politique de talent et écrivain fort distingué, mort il y a peu d'années. Des mains amies ont réuni ses principaux écrits, — qu'ils aient déjà ou non été recueillis en volumes, — en vue d'une édition générale définitive, dont le tome premier vient de paraître à Milan, chez Hoepli, sous le titre: *Opere di Gaetano Negri. I. — Nel presente e nel passato, Profili e Bozzetti storici...* (1905, in-16 de 423 p. — Prix 4 fr. 50). C'est là une nouvelle édition, considérablement augmentée (la première avait paru en 1893), d'un recueil d'articles et de discours relatifs pour la plupart à l'histoire de l'Italie contemporaine, histoire à laquelle Negri s'est trouvé si intimement mêlé. Voici les titres des plus importants: *Giuseppe Garibaldi; Vittorio Emmanuele; le Memorie di Giuseppe Giusti; Napoleone III e l'Italia* (au sujet de la fameuse statue de Milan; Negri n'était pas de ceux qui avaient oublié); *Quintino Sella; il principe di Bismarck* (à propos du livre de Moritz Busch; article très nettement hostile); *Un eroe delle guerre napoleoniche* (Marbot et ses Mémoires). On trouvera, dans ces pages, à côté d'opinions philosophiques sur lesquelles des réserves seraient à faire, des vues originales, souvent justes, parfois profondes. — Signalons, en tête du volume, le brillant récit, par M. Michele Scherillo, d'un curieux épisode de la vie militaire du futur essayiste, d'après la correspondance de celui-ci : *Gaetano Negri alla caccia dei briganti* (1861-1862).

Pologne. — Le dernier des Valois, Henri III, resta encore roi de Pologne dix-huit mois après son avènement au trône de France. Se leurrait-il vraiment de l'espoir de régner à la fois à Paris et à Varsovie? M. de Persan a cherché dans *Une Mission diplomatique en Pologne au* XVI*e siècle. Jacques Faye d'Espeisses et Guy du Faur de Pibrac, 1574-1575* (Paris, imp. Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 72 p.), à élucider cette question en nous faisant connaître dans le détail les missions de Jacques Faye d'Espeisses et de Guy du Faur de Pibrac en Pologne, et les circonstances qui détruisirent peu à peu les étranges ambitions de leur maître. En France, la guerre civile renaissante entre catholiques et protestants et les intrigues de Catherine de Médicis toujours fidèle à sa devise : Diviser pour régner; en Pologne, l'hostilité des Lithuaniens contre les Polonais, les desseins particuliers du nonce pontifical, les compétitions de prétendants allemand, italien et même moscovite, les menaces de guerre étrangère, tout se réunit pour écarter définitivement Henri de Valois du pays qu'il avait quitté précipitamment en secret (juin 1574). L'habileté de Pibrac et surtout de d'Espeisses ne réussit qu'à prolonger quelque temps son règne nominal, jusqu'à l'avènement d'Étienne Bathory (novembre 1575).

Japon. — La librairie Berger-Levrault vient de publier, en une courte brochure, des renseignements intéressants sur la composition et la répartition de *l'Armée et la flotte du Japon* (1904, in-8 de 59 p. — Prix : 0 fr. 75) au commencement de 1904. Le sujet, si aride qu'il soit, est très bien traité; les chiffres, abondants et précis, seront consultés avec fruit par tous ceux

qu'intéresse la guerre actuelle; il est facile de se rendre compte de l'effectif total maximum des forces nipponnes, et, par suite, de constater qu'il ne doit plus rester actuellement, au Japon, un seul soldat ayant reçu une instruction militaire suffisante pour faire campagne. Cette pénurie d'hommes instruits, et surtout l'impossibilité absolue où se trouve le Japon, de remplacer les officiers tombés, est, pour les Russes, d'un très heureux présage.

ÉTATS-UNIS. — Poursuivant la précieuse série de ses bibliographies sur des questions d'un grand intérêt pour les États-Unis, ou sur des questions d'actualité, la Bibliothèque du Congrès de Washington a pubié en 1904 un certain nombre de fascicules soigneusement rédigés sous la direction du conservateur de sa section bibliographique, M. A. P. C. Griffin. De ces listes bibliographiques, d'un intérêt indéniable, classées dans l'ordre chronologique de publication des ouvrages cités, deux sont d'ordre spécialement national; l'une, — analogue à celle que nous avons signalée en son temps sur les Chinois aux États-Unis, — énumère les ouvrages relatifs à l'immigration et à la colonisation allemandes dans la grande république du Nord-Amérique (*A List of Works relating to the Germans in the United States*, compiled under the direction of A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 32 p.); l'autre traite de l'élection directe des sénateurs par le peuple; elle est suivie d'un appendice contenant une collection de textes originaux relatifs à l'élection des sénateurs, telle que la règla la Convention fédérale de 1787 (*List of References on the popular Election of Senators*, with Appendix : Debates on the Election of Senators in the Federal Convention of 1787. Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 39 p.). — D'autres bibliographies, d'un intérêt vraiment international, se rapportant à la reconnaissance des nouveaux États en droit international et dans la pratique (*List of References on Recognition in international Law and Pratice*. Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 18 p.), à la représentation proportionnelle (*A List of Books, — with References to Periodicals, — relating to Proportional Representation*. Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 30 p.), au budget des pays étrangers (*Select List of References on the Budget of foreign Countries* Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 19 p.), enfin au régime douanier anglais et à la réforme projetée par M. Chamberlain (*Select List of References on the British Tariff Movement — Chamberlain's Plan* — Compiled... Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 37 p.). Ce dernier fascicule est, comme celui qui traite de la représentation proportionnelle, terminé par un index alphabétique des noms d'auteurs. Bien que spécialement destinée aux travailleurs américains, qui sont assurés de trouver à la Bibliothèque du Congrès les ouvrages énumérés dans chacune d'elles, ces différentes Bibliographies méritent, comme les précédentes, d'être favorablement accueillies par les travailleurs de tous les pays; ils y trouveront en quelques minutes des éléments d'information qu'eux-mêmes auraient probablement mis de longues heures à réunir, et à réunir moins complètement.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Société israélite d'après l'Ancien Testament*, par le Dr F. Bulh; trad. de l'allemand par B. de Cintré (in-18, Lethielleux). — *Histoire des livres du Nouveau Testament*, par E. Jacquin. T. II (in-12, Lecoffre). — *La Patrie de saint Jean-Baptiste, avec un appendice sur Arimathie*, par le P. Barnabé Meistermann (in-8, A. Picard et fils). — *Les Infiltrations protestantes et l'Exégèse du Nouveau Testament*, par l'abbé J. Fontaine (in-18, Retaux). — *Die Elemente der Erbsünde nach Augustin und der Früh-*

scholastik, von J. N. Espenberger (in-8, Mainz, Kirchheim). — *La Pensée chrétienne. Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ*, par J. Fabre (in-8, Alcan). — *Exposition de la morale catholique. II. La Liberté. Conférences et retraite. Carême 1904*, par E. Janvier (in-18, Lethielleux). — *Œuvres du R. P. Maynard*, publiées par son neveu l'abbé Maynard (3 vol. in-8, Amat). — *La Sainte Vierge et la France contemporaine*, par l'abbé H. Brule (in-12, Abbeville, Paillart). — *La Prière*, par O. Lefranc (in-18, Lethielleux). — *La Vie spirituelle*, par le chanoine Toublan (2 vol. in-18, Lethielleux). — *Les Paroles cachées en persan*, par Beha-Ullah; trad. française par H. Dreyfus et M. Habib-Ullah Chirazi (in-18, Leroux). — *Commentaire théorique et pratique des conventions de la Haye concernant la codification du droit international privé*, par F.-P. Contuzzi. T. Ier (in-8, Chevalier-Marescq). — *Manual de práctica forense*, por J. Silvela Loring y J. Barriobero Armas (in-8, Madrid, Hijos de Reus). — *La Vie personnelle, étude sur quelques illusions de la perception intérieure*, par A. Bazaillas (in-8, Alcan). — *La Sociologie génétique. Essai sur la pensée et la vie sociale préhistoriques*, par F. Cosentini (in-8, Alcan). — *Comment diriger nos patronages de jeunes filles*, par l'abbé G. Schaefer (petit in-18, Lecoffre). — *L'Éducation domestique des jeunes filles*, par L. Frank (gr. in-8, Larousse). — *Université et Enseignement libre. Deux Systèmes d'éducation*, par T. Joran (in-18, Bloud). — *Les Retraites des travailleurs*, par P. Imbert (in-16, Perrin). — *Étude sur les trusts et trustées*, par W.-A. Preston (in-8, Daragon). — *Les Lois ouvrières dans les deux mondes*, par P. Louis (in-32, Alcan). — *L'Escrime du sabre*, par L. Barbasetti; trad., avec la collaboration de l'auteur, par P. Manoury et W. Sulzbacher (in-8, Laveur). — *Les Primitifs français, 1292-1500*, par H. Bouchot (in-8, Lib. de l'Art ancien et moderne). — *Jehan Fouquet*, par G. Lafenestre (gr. in-4, Libr. de l'Art ancien et moderne). — *Les Secrets du coloris. Guide pratique d'observations expérimentales sur les harmonies coloriées*, par G. de Lescluze (in-8, Bruges, Demolin-Claeys). — *Excursions artistiques et littéraires*, par G. Sortais, 2e série (in-18, Lethielleux). — *Bach*, by E. H. Thorne (in-12 cart., London, G. Bell et Sons). — *Franz Liszt et la Princesse de Sayn-Wittgenstein*, par A. von Schorn; trad. de l'allemand, par L. de Sampigny (in-18, Dujarric). — *Histoire de la musique*, par P. Viardot (in-18, Ollendorff). — *Histoire du piano et des pianistes*, par E. Rapin (in-8, Bertout). — *La Sonate des heures*, par A. Reggio (in-16, Perrin). — *Le Secret de la vie*, par F. Richard (in-18, Plon-Nourrit). — *Harmonies printanières. Premiers accents*, par P. Delilier (gr. in-8, Messein). — *Reliquiae*, par C. Grolleau (in-18, Carrington). — *Les Émotions modernes*, par E. Lante (in-18, Victor-Havard). — *Le Poème de l'âme*, par L. Vannoz (in-8, Édition des Poèmes). — *Un Saint. Antigone. Un Humble. Un Joueur. Autre Joueur. Aline. L'Ancêtre*, par P. Bourget (in-18, Plon-Nourrit). — *Mémoires d'un petit homme*, par P. Renaudin (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Recueillement*, par J. Deuzèle (in-16, Perrin). — *Babet la bouquetière, chronique du règne de Louis XV*, par É. Noël (in-18, Flammarion). — *Les Pervertis. Roman d'un potache*, par Ferri-Pisani (in-18, Librairie universelle). — *Le Secret de Rita*, par B. Neuilles (in-12, Abbeville, Paillart). — *La Comédie aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par J. Wogue (in-8, Paulin). — *Un Prédicateur apostolique au dix-huitième siècle. Étude sur la vie et les œuvres de Bon-Pierre-Charles Frey de Neuville, jésuite, d'après des documents inédits, 1693-1774*, par l'abbé J. Bezy (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Les Enfants perdus du romantisme*, par H. Lardanchet (in-16, Perrin). — *Gérard de Nerval. Collection des plus belles pages* (in-18, « Mercure de France »). — *Frédéric Schlegel et la Genèse du romantisme allemand (1791-1797)*, par L. Rouge (gr. in-8, Fontemoing). —

For People who Laugh. Showing How, Through Woman, Came Laughter into the World, by A. Welcker (in-18, San-Francisco, A. Welcker). — *L'Ombrie, l'âme des cités et des paysages*, par R. Schneider (in-16, Hachette). — *16 ans en Sibérie*, par L. Deutsch; trad. par C. Raymond (Librairie universelle). — *Études économiques sur l'antiquité*, par P. Guiraud (in-18, Hachette).— *Le Bienheureux curé d'Ars, 1786-1859* (*Les Saints*), par J. Vianey (in-12, Lecoffre). — *Le Pape et l'Empereur, 1804-1815*, par H. Welschinger (in-8, Plon-Nourrit). — *Études de critique et d'histoire religieuse*, par E. Vacandard (in-12, Lecoffre). — *La Marine militaire de la France sous le règne de Louis XVI*, par G. Lacour-Gayet (in-8, Champion). — *Les Chartes du Clermontois conservées au musée Condé à Chantilly* (*1069-1352*), par A. Lesort (in-8, Champion). — *Histoire de la ville de Tain en Dauphiné, depuis la domination romaine jusqu'à nos jours*, par C. Bellet. T. Ier. *Moyen âge et ancien régime* (in-8, A. Picard et fils). — *Histoire du séminaire d'Angers depuis son union avec Saint-Sulpice en 1695 jusqu'à nos jours*, par G. Letourneau (in-8, Angers, Germain et Grassin; Paris, Roger et Chernoviz). — *Le Duché de Mayenne. Aveu du 11 avril 1669*, publié par A. Grosse-Duperon (gr. in-8, Mayenne, imp. Poirier). — *Un Régime qui finit. Études sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées*, par L. Ricaud (gr. in-8, Paris, Champion; Tarbes, Croharé). — *Tébessa, histoire et description d'un territoire algérien*, par P. Castel (2 vol. gr. in-8, H. Paulin). — *La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par É. Driault. 3e éd. (in-8, Alcan). — *L'Esprit démocratique*, par M. Sangnier (in-16, Perrin). — *Les Catholiques républicains. Histoire et souvenirs, 1890-1903*, par l'abbé P. Dabry (in-18, Chevalier et Rivière). — *Les Gaîtés de l'année* (*1904*), par G. Rocher (in-18, H. Paulin). — *En Allemagne. Administration; impôt sur le revenu; enseignement agricole ; coutumes, mœurs ; alimentation ; les grandes villes*, par P. Cossonnet et P. Heuzé (in-16, Daragon).— *Histoire de la ville de Verviers. Période française, 1794-1814*, par J. Lejear (in-8, Verviers, imp. Féguenne). — *El Sitio de Baler*, por S. M. Corezo (in-16, tip. del Colegio de Huèrfanos). — *Général Govone. Mémoires* (*1848-1870*) mis en ordre et publiés par son fils le chevalier U. Govone ; trad. de l'italien par le commandant M.-H. Weil (gr. in-8, Fontemoing). — *Il Processo dell' amiraglio di Persano con una prefazione et un' appendice di documenti inedite sulla campagna navale de Lissa* (*1866*), a cura di A. Lumbroso (gr. in-4, Roma, Bocca). — *Mémoires d'une princesse arabe*, par E. Ruete, née princesse d'Oman et Zanzibar; trad. de l'allemand par L. Lindsay (in-18, Dujarric). — *Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904*, par G. Lafaye, P. Berger, S. Lévi, D. Menant. T. XVI, 2e partie (in-18, Leroux). — *Bibliothèque de Bibliographies critiques. La Tapisserie*, par J. Guiffrey in-8, A. Picard et fils). VISSNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon; Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Études sur les religions sémitiques*, par le P. Marie-Joseph Lagrange. Paris, Lecoffre, 1905, in-8 de xiv-527 p., avec 1 pl. et quelques fig., 10 fr. — 2. *Monotheistiche Strömungen innerhalb der babylonischen Religion*, von Alfred Jeremias. Leipzig, Hinrichs, 1904, petit in-8 de 48 p., 1 fr. — 3. *Exegetisches zur Inspirationsfrage. Mit besonderer Rücksicht auf das Alte Testament*, von Franz von Hummelauer, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de x-129 p., 3 fr. 75. — 4. *Autour de la Bible*, par Mgr John Vaughan; traduit de l'anglais par Jules Riché. Paris, Bloud, 1905, in-12 de xiv-274 p., 3 fr. — 5. *Studies in Biblical Law*, by Harold M. Wiener. London, Nutt, 1904, in-8 de ix-128 p., 3 fr. 75. — 6. *La Société israélite d'après l'Ancien Testament*, par Frants Buhl; traduit et adapté de l'allemand par Bertrand de Cintré. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xvi-221 p., 2 fr. 50. — 7. *Le Système des poids, mesures et monnaies des Israélites d'après la Bible*, par B. P. Moors. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de 62 p., avec 6 tables, 4 fr. — 8. *Les Juifs avant le Messie*. I. *Développement politique et religieux du peuple juif*, par A. Paulus (collect. *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1905, in-18 de 64 p., 0 fr. 60. — 9. *Les Juifs avant le Messie*. II. *Développement moral et social d'Abraham à Moïse*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1905, in-18 de 63 p., 0 fr. 60.— 10. *Les Juifs avant le Messie*. III. *Développement moral et social de Moïse à Jésus-Christ*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1905, in-18 de 63 p., 0 fr. 60. — 11. *Das Buch Job. Als strophisches Kunstwerk nachgewiesen, übersetzt und erklärt*, von Joseph Hontheim, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de vii-365 p., 10 fr. — 12. *Le Livre d'Isaïe*. Traduction critique, avec notes et commentaires, par le P. Albert Condamin, S. J. Paris, Lecoffre, 1905, in-8 de xix-401 p., 8 fr. — 13. *Les Infiltrations protestantes et l'Exégèse du Nouveau Testament*, par l'abbé J. Fontaine. Paris, Retaux, 1905, in-12 de xiv-512 p., 3 fr. 50. — 14. *Il Mistero e il fatto del Vangelo*, da G. M. Zampini (collect. *Fede e Scienza*). Roma, Pustet, 1904, in-12 de 93 p. — 15. *Études sur les Évangiles*, par le P. V. Rose, O. P. 3e édition. Paris, Welter, 1905, in-8 de xv-335 p., 5 fr. — 16. *La Patrie de saint Jean-Baptiste, avec un appendice sur Arimathie*, par le P. Barnabé Meistermann, O. M. Paris, Picard, 1904, in-8 de viii-290 p., avec 27 illustrations et une mosaïque en chromolith., 5 fr. — 17. *Les Temps évangéliques et la Vie du Sauveur. Étude historique et chronologique sur les Évangiles*, par l'abbé H. Pasquier. Paris, Beauchesne, 1904, 3 vol. in-8 de xxiv-471, 367, xi-582 p., 18 fr. — 18. *Histoire des livres du Nouveau Testament*, par E. Jacquier. T. II. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de 511 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Origines de l'Église. Saint Jean et la Fin de l'âge apostolique*, par l'abbé C. Fouard. Paris, Lecoffre, 1904, in-8 de xliv-343 p., 7 fr. 50. — 20. *Probleme des apostolischen Zeitalters. Fünf Vorträge in Hannover im Oktober 1903 gehalten*, von Ernst von Dobschütz. Leipzig, Hinrich, 1904, gr. in-8 de ii-138 p., 3 fr. 40. — 21. *Épîtres de saint Paul. Traduction et commentaire*, par A. Lemonnyer, O. P. Première Partie. *Lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains*. Paris, Bloud, 1905, in-12 de xxxiv-345 p., 3 fr. 50. — 22. *Der zweite Brief des Apostelfürsten Petrus, geprüft auf seine Echtheit*, von Karl Henkel. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de ii-89 p., 3 fr. — 23. *L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique*, par le P. Th. Calmes (collect. *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p., 0 fr. 60.

1. — Une seconde édition des *Études sur les religions sémitiques* du

P. Lagrange a été nécessaire un an et demi seulement après l'apparition de la première. Ce fait est tout à la fois un indice de la valeur de l'ouvrage et une preuve de l'intérêt très grand que l'on porte maintenant à tout ce qui touche à la Bible. Nous avons dit naguère dans le *Polybiblion* (t. XCVII, p. 195-197), le contenu et le mérite de ces *Études*. Pour éviter les redites, nous nous bornerons à indiquer les modifications introduites dans la seconde édition. Si l'auteur n'a pas fait une refonte totale de son livre, il en a revu et amélioré le texte un peu partout en beaucoup de détails. Il fallait bien tenir compte des découvertes et des publications les plus récentes. Des changements plus considérables ont été apportés au sujet des pierres sacrées et du sacrifice ; la nature des bétyles et du sacrifice chez les Sémites est mieux expliquée. Deux chapitres sont entièrement nouveaux. L'un traite du calendrier, du sabbat et des fêtes. L'autre expose le caractère et le développement historique des religions sémitiques. C'est une intéressante vue d'ensemble sur ces religions. Le R. P. Lagrange les compare à celles de l'Égypte et de la Grèce ; il ne les trouve pas meilleures, mais plus nettes dans l'idée du divin, plus impérieuses et plus fortes. Ces traits généraux aident à suivre les développements de ces religions au cours de l'histoire, depuis leur origine commune et peut-être monothéiste jusqu'à leur décadence graduelle qui les éloignait de plus en plus du monothéisme. Les textes épigraphiques reproduits et traduits en appendice sont plus nombreux : on en compte vingt et un, alors que la première édition n'en avait que huit. La valeur du livre s'est accrue avec le nombre des pages ; tout lecteur sérieux le constatera aisément.

2. — M. Alfred Jeremias recherche à son tour quelle était, à l'origine, la religion babylonienne. Il reconnaît que l'histoire ne nous en dit rien. Mais s'il faut recourir aux conjectures, il abandonne celles d'animisme, de totémisme ou de fétichisme primitif en Babylonie, et il pense que, quoique parvenue à un grossier polythéisme, la religion babylonienne était, à l'origine, sinon nettement monothéiste, du moins à tendances monothéistes. Il en trouve des indices dans cette religion elle-même et il y distingue des courants monothéistes : *Monotheistiche Strömungen innerhalb der babylonischen Religion*. Il signale cinq de ces courants. Le premier existerait dans les secrets mystères du culte des astres. L'initié savait que les étoiles, adorées comme des dieux, étaient gouvernées par une puissance divine unique, et que le passage de la mort à la vie dans l'ordre cosmique était le symbole d'une vie meilleure après la mort. Le second indice est le culte du dieu suprême dans le monde. Anu et Ninib sont supérieurs aux autres divinités du même ordre qu'eux. Le troisième courant se rencontre dans la religion populaire elle-même. Le grossier polythéisme des Babyloniens est un produit de la mythologie. Mais la mythologie n'est que le système

cosmique mis à la portée du peuple, par la célébration des fêtes de la nature qui meurt et de la nature qui ressuscite. Or, même dans ce culte grossier, on saisit un courant monothéiste : Marduk, Nebo sont considérés parfois comme étant le dieu suprême ; le soleil et la lune sont les dieux les plus grands ; Istar est la reine du ciel et la déesse mère. Le quatrième courant monothéiste existe dans la théologie des psaumes babyloniens de la pénitence. Quelques-uns sont franchement polythéistes ; mais d'autres manifestent l'espoir du salut. Ils sont contemporains de l'emploi des noms propres où *il* et *ilu* entrent en composition, et par conséquent de l'époque d'Hammourabi. Cette contemporanéité peut servir peut-être à déterminer à quel courant religieux ils appartiennent. Enfin, au VIe siècle avant Jésus-Christ, on constate partout, en Orient et en Occident, dans l'Inde et dans l'Asie, un mouvement monothéiste. Cyrus, Zoroastre, Bouddha, Confucius, Pythagore et Socrate ont tous à peu près simultanément des tendances monothéistes. Toutefois, ce monothéisme, qui se borne à distinguer le Dieu unique de la pluralité des dieux, n'a pas beaucoup d'importance religieuse. Seul, le monothéisme, qui a pénétré au cœur de la divinité et a compris la vraie nature divine, a eu de l'influence dans l'histoire du salut. Aussi les courants monothéistes de la religion babylonienne ne sont rien à côté du monothéisme pur d'Israël.

3. — Le P. de Hummelauer expose l'appoint que, selon lui, l'exégèse apporte à la solution de la « brûlante » question de l'inspiration : *Exegetisches zur Inspirationsfrage*. Il propose trois principes qui, à son avis, saperont par la base la plupart des objections récentes contre la Bible, et spécialement contre l'Ancien Testament. Ces principes sont : 1° la diversité des genres littéraires des livres de l'ancienne alliance ; 2° le côté humain de l'inspiration ou la part qui revient en propre à l'écrivain sacré dans la rédaction des écrits inspirés ; 3° les questions d'authenticité, de composition et de dates ne relevant pas, par elles-mêmes, de la théologie, mais étant du ressort exclusif de la critique. Ces principes ne sont pas nouveaux, et tous les exégètes en font plus ou moins l'application. Mais le P. de Hummelauer leur donne une signification et une extension qui sont nouvelles et qui appellent en bien des points des réserves ou des explications. Il les justifie aussi à l'aide d'arguments caducs et sans fondement. Ainsi il prétend que la Genèse contient des traditions populaires sans valeur historique, par la seule raison que ce livre est divisé en dix sections intitulées : *toledoth*. Ce mot hébreu n'a certes pas la signification qu'on lui donne. Ainsi encore il estime que Léon XIII, dans l'encyclique *Providentissimus Deus*, autorise les exégètes à reconnaître que les écrivains sacrés ont écrit et raconté l'histoire suivant les apparences, c'est-à-dire d'après les idées de leur temps et les méthodes employées alors, libre-

ment, poétiquement et sans aucun souci de la méthode critique. Le principe est vrai dans une certaine mesure, mais l'appui extrinsèque qu'on lui donne est croulant. Le Pape n'a pas traité la question et la phrase de l'encyclique qu'on invoque n'est qu'une simple transition sans portée. Il y aurait encore d'autres remarques à faire sur une brochure qui, d'ailleurs, n'a été composée que pour attirer l'attention sur d'importants problèmes et pour provoquer la discussion. Nous l'avons plus longuement analysée dans la *Revue des sciences ecclésiastiques* (n° de novembre 1904, p. 458-469).

4. — Mgr Vaughan, chanoine de Westminster, a réuni dans un volume : *Autour de la Bible*, des articles qu'il avait publiés dans le *Catholic Times*. Il s'adresse non pas aux savants, mais à la foule des chrétiens à qui il se propose de fournir les renseignements nécessaires pour lire avec intérêt et fruit les Livres saints. Il expose donc la doctrine catholique et il l'oppose souvent aux opinions protestantes sur l'autorité, le texte, l'intégrité de la Bible. L'ordre des parties n'est pas d'une logique rigoureuse et le volume ne forme pas un traité didactique. Mais l'exposition, simple, claire, piquante parfois, a le don d'intéresser le lecteur, et l'ouvrage se lit facilement et agréablement. L'ensemble est exact, suffisamment à jour pour un écrit de vulgarisation. Quelques considérations sur le concordisme de la Bible avec les sciences modernes sont vieillottes. Des inexactitudes de détails sont peut-être le fait du traducteur ou du prote. Ainsi on nous dit (p. 8) que les points-voyelles du texte hébreu ont été placés *au-dessus* des consonnes. On affirme (p. 15, note) que les livres de Daniel et d'Esdras ont été écrits en chaldéen. Des tablettes d'argile, couvertes d'hiéroglyphes, ont été découvertes à *Tel-El-Aunana* (Tell-el-Amarna) sur les ruines du Nil (!). Népotien, le disciple de saint Jérôme, est appelé Népotian (p. 127). L'abbé de Gryse devient l'abbé de Grypse (p. 234). Somme toute, on pourrait emprunter à l'étranger des livres d'une portée plus grande et ne pas surcharger le marché français d'écrits de simple vulgarisation.

5. — Les études sur le droit biblique, *Studies in Biblical Law*, de M. Wiener, sont une application à la solution du problème biblique de la méthode ordinaire aux études légales. Le chapitre Ier expose la condition présente des études bibliques, ou les difficultés actuelles d'exégèse et de critique. L'étudiant en droit doit poser à l'étudiant en théologie les questions à l'ordre du jour sur l'origine du droit mosaïque, et M. Wiener résume, d'après Carpenter et Driver, les principaux arguments qui servent à distinguer les documents législatifs J E D P H. Les chapitres suivants sont consacrés à l'examen de quelques points du droit mosaïque. On nous renseigne notamment sur l'alliance du peuple israélite avec Dieu, son obligation, ses termes légaux et techniques, ses formes successives et ses signes ou symboles. Le

parallélisme de quelques lois mosaïques avec celles d'autres codes sert à déterminer leur date, qui, si elle est postmosaïque, n'est pas du moins postexilienne. D'intéressantes comparaisons sont établies entre d'autres lois hébraïques et le code romain. Enfin on signale les relations qui existent entre la législation juive et les anciennes législations, et on détermine l'esprit de cette législation. Cette sèche analyse montre assez l'intérêt que présentent ces études.

6. — M. Bertrand de Cintré a eu une excellente idée et a rendu aux exégètes un réel service en traduisant en notre langue l'ouvrage allemand, « si documenté et si instructif », de M. F. Buhl : *La Société israélite d'après l'Ancien Testament.* En une série d'esquisses, faites de main de maître, le savant professeur à l'Université de Copenhague a rédigé un résumé complet, succinct et clair, des questions concernant l'état social et économique décrit dans l'Ancien Testament. Le premier chapitre expose l'influence du sol sur la situation économique du peuple d'Israël. Le deuxième donne un aperçu sur le développement économique et social des Israélites. Les dix autres traitent de la famille, de la tribu, du droit de cité, de la population, de la propriété foncière, des diverses professions, de la vente et de l'achat, des créanciers et des débiteurs, de la tendance de la législation à réaliser l'égalité économique et sociale, enfin des impôts et contributions. Sur toutes ces intéressantes questions, l'auteur fournit des indications précises ; il marque avec soin les phases diverses par lesquelles elles ont passé et il suit leur progrès à travers les âges. Il admet les conclusions des critiques modernes sur l'âge et l'évolution de la législation du Pentateuque. Il fait d'heureux rapprochements entre les institutions sociales des Israélites et celles des Babyloniens et des anciens Arabes. L'unique point qui nous a paru hasardé est l'existence du matriarcat à l'origine de la famille israélite. Les interprétations douteuses sont rares et ce petit ouvrage renferme une masse de renseignements exacts et instructifs. Le traducteur a ajouté de nombreuses notes et des références à des ouvrages français. Ses tables enfin faciliteront les recherches des lecteurs, qui lui sauront gré de leur avoir mis en mains un si excellent instrument de travail.

7. — *Le Système des poids, mesures et monnaies des Israélites d'après la Bible* est mal ordonné; l'absence de méthode et de clarté dans l'exposition ne met pas en lumière l'érudition considérable, mais entassée, de l'auteur. M. Moors se demande d'abord si les Israélites ont connu, à l'époque de Salomon, entre la circonférence et le diamètre du cercle, une relation plus approximative que $\pi = 3$. Contrairement à l'avis des spécialistes, il répond affirmativement, et il appuie sur les données bibliques sa conclusion que les constructeurs du temple de Salomon ont connu une valeur de π à peu près égale à une des limites

données par Archimède $3\frac{1}{7}$ et $3\frac{10}{71}$. La solution de cette question est suivie de quelques considérations, peu claires, sur le système israélite des poids et mesures, des poids et monnaies. Des notes copieuses et des tableaux complètent ces considérations. Il y a là de nombreux matériaux qui, combinés et mis en œuvre, formeraient une étude savante ; mais le travail reste à faire aux lecteurs.

8, 9, 10. — Sous un titre commun : *Les Juifs avant le Messie*, M. Paulus a publié dans la collection *Science et Religion* trois brochures, dont le sujet précède logiquement les questions traitées par lui dans quatre autres brochures de la même collection : *Les Juifs et le Messie* (Voir *Polybiblion*, t. C, p. 200-202). La première expose le *Développement politique et religieux du peuple juif*, la seconde son *Développement social et moral d'Abraham à Moïse*, et la troisième le même développement *de Moïse à Jésus-Christ*. En délivrant le *nihil obstat* théologique, Mgr Legendre, doyen de la Faculté catholique d'Angers, écrit à l'auteur : « Votre travail est une excellente esquisse de l'histoire des Hébreux, facile à lire, et n'offre aucune difficulté au point de vue doctrinal. » Tout en souscrivant à ce jugement bienveillant, le critique d'office aurait à présenter d'assez nombreuses remarques de détails. L'auteur ne tient aucun compte de la critique documentaire du Pentateuque. Sur le développement politique, les origines du peuple, la formation des tribus en Égypte et les institutions mosaïques, on trouve des hypothèses plus ou moins fondées, des rapprochements hâtés avec l'histoire générale et des généralisations trop accentuées. Trop de conjectures relient les quelques détails certains que nous connaissons sur cette période. A partir des juges et des rois, les renseignements abondent, les aperçus sont plus exacts et plus justes, mais trop rapides et trop généraux. Le développement moral et social d'Abraham à Moïse est présenté d'après la Genèse, le livre de Job et le code de l'alliance qui nous renseignent sur l'époque patriarcale. De ces sources on extrait avec justesse ce qui concerne l'influence religieuse sur les institutions aux époques primitives, la vie dans le pays de Chanaan, la condition des personnes, le droit pénal et la famille. Pour ces derniers points, il y aurait eu beaucoup plus à prendre dans le code d'Hammourabi ; mais l'auteur n'a pas eu en mains la traduction du P. Scheil (Voir *Polybiblion*, t. C, p. 195-196). Faute d'être au courant des systèmes modernes, il a appliqué au code sacerdotal le jugement que Renan a porté sur le code de l'alliance. Dans la troisième brochure, le droit mosaïque est trop brièvement résumé ; la société de Moïse à Zorobabel est décrite avec plus de détails. Le chapitre sur la Bible est incomplet. L'origine mosaïque de tout le Pentateuque est affirmée catégoriquement ; il est parlé des livres perdus ; les autres livres bibliques sont à peine indiqués. On dit (p. 41) que la littérature sacrée était étudiée particulièrement dans les *navoth* (?)

ou écoles de prophètes, et p. 42) qu'Esdras fixa le canon hébraïque. Au sujet de la diaspora et du prosélytisme juif, on ne nous donne que des généralités : l'auteur ne connaît pas l'ouvrage de Schürer. Quelques mots seulement sont dits sur les Juifs palestiniens. Il nous faudrait des écrits de vulgarisation plus complets, plus exacts et plus précis.

11. — Le P. Hontheim a étudié le livre de Job comme œuvre poétique. Il a partagé en strophes et en a donné une traduction allemande et un commentaire : *Das Buch Job*. Son étude fait partie des *Biblische Studien* de Bardenhewer. Les prolégomènes traitent de l'autorité du livre, des personnages du poème, de l'épreuve de Job, des passages authentiques, des discours d'Eliu, du but et du contenu du livre, de l'état actuel du texte et du genre poétique. Job est un personnage réel et le fond du prologue et de l'épilogue est historique. En fait de doctrine, l'inspiration ne garantit que ce que l'auteur affirme en son nom, ou bien fait dire à Dieu, ou encore approuve dans les discours de Job et de ses amis. Job était un Araméen, plus ancien que Moïse ; Éliphaz était un sage iduméen ; Baldad et Sophar étaient des Arabes ; Eliu était Araméen comme Job. Le P. Hontheim tient pour authentiques les discours d'Eliu que beaucoup de critiques déclarent étrangers au poème. Il expose longuement son système sur la division strophique du livre. Le commentaire vient ensuite ; il est exclusivement critique et suit une marche uniforme : critique textuelle, éclaircissements, analyse du sujet et remarques finales. La traduction allemande est disposée par strophes, antistrophes et strophes intermédiaires. Cette disposition exige d'assez nombreuses interversions de textes, dont les raisons d'être ont été exposées dans le commentaire. La traduction est exacte et élégante. L'ouvrage entier est très soigné et très érudit.

12. — *Le Livre d'Isaïe*, traduction critique avec notes et commentaires, du P. Condamin, est conçu sur le même plan et d'après les mêmes principes que *le Livre de Job* du P. Hontheim, et l'ouvrage du jésuite français soutient à tous les points de vue la comparaison avec celui de son confrère allemand. Toutefois il n'est pas terminé et une *Introduction au Livre d'Isaïe* traitera de la composition strophique du poème, de l'authenticité du livre et de certains points de chronologie, d'histoire et de critique littéraire. Nous avons donc aujourd'hui exclusivement la traduction et le commentaire. La traduction, fidèle et très littéraire, est divisée par strophes. La division strophique exige aussi quelques interversions de textes. Le lecteur est prié « de ne pas s'émouvoir trop facilement des nouveautés de cette traduction, de ne les point juger sur une première impression, mais de considérer les preuves » (p. XII). Les preuves sont fournies dans les notes qui accompagnent la traduction. Elles reposent sur la critique textuelle. Chaque morceau est

suivi de la critique littéraire et historique qui s'y rapportent. Cette partie du commentaire est fort soignée ; elle discute les sentiments des meilleurs critiques contemporains sur la marche des idées et la situation historique de chaque poème. La date de la composition du morceau y est fixée. On sait ainsi déjà la pensée de l'auteur sur l'authenticité du plus grand nombre des passages. Si la question d'authenticité des ch. XIII-XIV, XXIII, XXIV-XXVII, XXXIV-XXXV, XXXVI-XXXIX, XL-LXVI, est renvoyée au volume d'Introduction, les morceaux, XXI, 1-10, 11, 12, sont rapportés aux dix dernières années de l'exil, et XXI, 13-17, à une date inconnue. Toutefois, nous ignorons le sentiment de l'auteur sur le second Isaïe et même sur le troisième. C'est le plus grave défaut de la publication que cette scission en deux volumes, dont le premier suppose le second et dont la partie non publiée est logiquement la première. Néanmoins, en attendant, nous pouvons étudier le texte d'Isaïe avec un bon guide de plus. Nous signalons tout spécialement le commentaire des prophéties messianiques de l'Emmanuel et du Serviteur de Jahvé.

13. — Dans *les Infiltrations protestantes et l'Exégèse du Nouveau Testament*, M. l'abbé Fontaine vient de réunir une troisième série d'articles détachés, publiés dans des revues ou des journaux. Ils sont groupés en deux parties. La première est plus particulièrement polémique et critique. L'auteur y examine la méthode naturaliste en elle-même et dans ses diverses applications à la dogmatique révélée et à l'histoire biblique. Mais il faut remarquer que, par méthode naturaliste, il entend la méthode historique dont le caractère distinctif est de faire abstraction de toute notion surnaturelle dans la discussion des sujets scripturaires et théologiques. Bien que l'abstraction ne soit pas la négation, elle est ici, au jugement de M. Fontaine, impossible, puisque l'objet de la théologie étant essentiellement surnaturel, la théologie qui en ferait abstraction serait une science sans objet. L'être historique des faits divins s'identifie avec leur être surnaturel, et leur historien doit les atteindre tels qu'ils sont en eux-mêmes. Il reste pourtant vrai, nous semble-t-il, que l'abstraction du surnaturel est possible, même en histoire biblique, et qu'elle est utile et nécessaire, ne fût-ce que pour contrôler et vérifier historiquement les données qu'utilise le théologien. M. Fontaine condamne trop catégoriquement la méthode historique en bloc. Il en juge trop exclusivement par quelques-unes de ses applications. Quoiqu'on en ait abusé, elle est bonne et utile. Bien plus, les applications qu'il discute ne nous paraissent pas toutes dangereuses, et, au risque d'être rangé au nombre des esprits avisés et prudents, nous distinguerions entre la méthode et ses abus, et nous ne rendrions pas tous les exégètes progressistes solidaires des excès de M. Loisy. Enfin, quand il discute à juste titre les doctrines de ce dernier critique,

M. Fontaine ne serre pas d'assez près son adversaire, parce qu'il n'a pas revécu sa pensée. Au lieu de le suivre sur son terrain, il lui répond par des arguments généraux ou des considérations d'à côté. La seconde partie du volume renferme une étude exégétique des synoptiques et de saint Jean. Bien que le caractère polémique en ait été exclu, son but direct est cependant de répondre aux difficultés soulevées par M. Loisy. Les questions ne sont pas étudiées en elles-mêmes, mais par réaction contre les opinions visées, en sorte qu'on nous donne encore de l'exégèse polémique plutôt que de l'exégèse catholique. Par ailleurs, il y a dans tout cet ensemble de fort justes observations, et on retirera grand profit de la lecture de ce livre, même lorsqu'on ne sera pas de l'avis de l'auteur. Le chapitre sur saint Paul n'est qu'ébauché. Des pièces justificatives terminent cet écrit de polémique, dans lequel l'échauffement du combat nuit parfois à la vision exacte du lutteur.

14. — La brochure du professeur Zampini : *Il Mistero e il fatto del Vangelo*, de la collection *Fede e Scienza*, s'élève aussi contre la distinction établie par les critiques entre la science et la foi, entre le mystère et le fait dans la question des Évangiles. La science confirme la foi et, dans les problèmes évangéliques, le mystère se confond avec le fait. Après avoir exposé sommairement les prétentions des critiques, l'auteur montre la compénétration des deux ordres de vérités dans la critique des Évangiles en général, dans l'histoire des évangélistes et dans la composition des Évangiles. Bref, dans le cadre qu'il s'est tracé, il indique, d'une façon délayée, les conclusions de la critique modérée au sujet des Évangiles.

15. — Nous recevons un exemplaire de la troisième édition des *Études sur les Évangiles* du P. Rose. Comme ce n'est que la reproduction textuelle de la seconde édition, dont nous avons rendu compte ici (*Polybiblion*, t. XCVII, p. 204-205), nous ne répéterons pas tout le bien que nous en avons dit, — et il est grand. Nous rappellerons seulement que ces *Études* portent sur le tétramorphe, la conception surnaturelle de Jésus, le royaume de Dieu, le Père céleste, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, la Rédemption et le tombeau de Jésus trouvé vide au matin de Pâques. Le format de la nouvelle édition est différent de celui de la seconde ; l'impression paraît mieux soignée ; l'aspect général est plus agréable à l'œil. La réédition est une indication de l'accueil fait au livre. Nous désirons qu'elle soit bientôt épuisée, pour la diffusion de plus en plus étendue des excellentes *Études* du P. Rose.

16. — Le P. Barnabé Meistermann poursuit ses recherches sur les lieux saints de la Palestine et ses revendications en faveur des anciennes traditions. Son plus récent travail est consacré à *la Patrie de saint Jean-Baptiste*. Comme les indications de saint Luc, I, 39, sont

obscures, elles ont donné occasion à des interprétations bien différentes. La première partie du livre est employée à examiner successivement les diverses explications proposées. Il en existe une douzaine ; la plupart sont restées singulières et n'ont pas compté beaucoup de partisans. Celle qui place à Hébron le berceau du Précurseur, a le plus de vogue, parce qu'elle a été patronnée par Baronius ; aussi est-elle plus longuement discutée. Les arguments sur lesquels elle s'appuie n'imposent pas la conviction, et il est loin d'être démontré qu'au temps de Notre-Seigneur, Hébron était encore une ville sacerdotale, d'autant que, depuis la captivité des Juifs à Babylone, elle faisait partie de l'Idumée. Les autres identifications sont encore moins fondées. Aussi, il ne reste que le site traditionnel d'Aïn-Kârem, qui ait des chances d'être la patrie du Baptiste. Toute la seconde partie du livre tend à démontrer la valeur historique de la tradition. Cette tradition a des attestations, avant les croisades, et on en a trouvé des traces dans les versions sahidique et éthiopienne des Évangiles, et dans des manuscrits arabes du xe siècle. Elle se continue au temps des croisades et encore après. Le lieu semble donc bien avoir été réellement le berceau du Précurseur. La tradition nous paraît moins claire sur la distinction des deux maisons de Zacharie, et, sur ces points particuliers, la démonstration du P. Barnabé a moins de force. La polémique du P. Barnabé est ici calme et modérée; on y retrouve encore quelques personnalités blessantes et de fâcheuses insinuations. Un appendice traite de la patrie de Joseph d'Arimathie. Le P. Barnabé soutient la tradition qui la place à Ramathaim, aujourd'hui Ramléh ; il réfute les objections soulevées par M. Robinson et par M. Heidet, et il assemble tous les témoignages favorables à l'identification traditionnelle. Il pourrait bien, dans ce cas, avoir raison contre les adversaires de Ramléh. De nombreuses illustrations ornent son volume.

17. — M. l'abbé Pasquier nous donne trois volumes sur *les Temps évangéliques et la Vie du Sauveur*. Le premier est une étude sur l'histoire contemporaine des faits évangéliques. Elle comprend des principes de chronologie sur le calendrier, la concordance des ères et la chronologie elle-même des Évangiles. Elle traite en second lieu de la topographie, des institutions et des usages de la Palestine à l'époque de Notre-Seigneur. Elle présente enfin un abrégé de l'histoire des Juifs depuis le pontificat d'Hyrcan jusqu'à la ruine de Jérusalem. Le second volume est intitulé : *Discussions et éclaircissements sur l'Évangile*. La première partie s'occupe des évangélistes et de leurs écrits qui sont analysés. La seconde discute les questions relatives aux principaux faits de la vie de Jésus. Le troisième volume contient une vie de Notre-Seigneur écrite en latin avec les seuls textes évangéliques, disposés selon l'ordre chronologique et combinés entre eux. C'est donc une harmonie des quatre Évangiles. La

part empruntée à chacun d'eux est distinguée par des caractères typographiques spéciaux. Au-dessous on a disposé sur quatre colonnes parallèles une synopse, dans laquelle les colonnes blanches auraient été utilement supprimées toutes les fois qu'il n'existe qu'un seul récit. Par abondance de biens, les événements, placés à diverses époques, sont rapportés à leur place chronologique et à l'endroit qu'ils occupent. L'ensemble de cet ouvrage suppose un labeur prolongé. Malheureusement l'érudition de M. Pasquier est trop ancienne. Elle a été puisée dans des écrits, excellents en leur temps, tels que *l'Art de vérifier les dates*, mais aujourd'hui dépassés ; elle n'est pas tenue à jour. Sur la chronologie, la géographie, les institutions juives, la critique littéraire, le XIXe siècle a produit nombre de travaux savants, érudits, que M. Pasquier n'a pas consultés. Aussi néglige-t-il d'aborder des problèmes de toute sorte qui ont été soulevés et en partie résolus de nos jours. Sauf pour de trop rares détails, il est en retard sur l'érudition contemporaine. D'autre part, il est peu habitué aux sévères méthodes de la critique ; aussi accorde-t-il sa confiance à des témoignages qui ne la méritent pas. L'harmonie et la synopse des Évangiles sont la partie la plus utile de l'ouvrage, encore qu'elles eussent pu être disposées sur un plan plus scientifique.

18. — On ne reprochera pas à M. Jacquier de négliger les travaux modernes et critiques sur les Évangiles. Dans le tome second de son *Histoire des livres du Nouveau Testament*, il a exposé, avec une grande richesse de détails, tous les problèmes concernant les synoptiques et il en a donné des solutions aussi sages que solides. Les cinq premiers chapitres traitent des questions communes aux Évangiles, et notamment le problème synoptique. Une longue analyse comparée des trois récits parallèles précède et prépare l'exposition et la discussion des diverses hypothèses sur la formation de ces trois récits. M. Jacquier tient pour l'utilisation de documents écrits, multiples et indépendants, reproduisant plus ou moins la même catéchèse orale. Signalons à la page 283 deux erreurs de chiffres à corriger : Reuss a partagé les Évangiles en 124 (et pas 134) sections, et saint Marc n'a que 2 (et non pas 5) péricopes propres. Les trois chapitres suivants sont réservés aux questions spéciales à chacun des trois premiers évangélistes. Le chapitre huitième et dernier traite du texte des Évangiles. Si les questions de critique textuelle ne sont pas toutes abordées, il y a du moins de bonnes indications sur l'orientation actuelle de cette science. Eusèbe, dans ses *Quæstiones ad Marinum*, n'est pas aussi catégorique qu'on le dit (p. 501) contre l'authenticité des douze derniers versets de saint Marc. Il n'y a qu'à louer l'érudition de l'auteur ; on peut regretter toutefois que l'exposition n'ait pas toujours la logique et la suite désirables.

19. — Avant de mourir, M. l'abbé Fouard avait terminé ses travaux

sur les origines du christianisme. Le sixième volume sur *Saint Jean et la Fin de l'âge apostolique* était prêt pour l'impression. Des mains amies n'ont eu qu'à publier son manuscrit. L'œuvre garde jusqu'au terme son caractère primitif et procède par récits historiques sans controverse ni polémique. La figure qui domine dans le tableau de la société religieuse vers la fin du Ier siècle est celle de saint Jean, l'apôtre bien-aimé, parvenu à une extrême vieillesse. Dans son Introduction, M. Fouard revendique l'authenticité des écrits qui nous sont parvenus sous le nom de saint Jean. Les renseignements que ces écrits contiennent sur l'Église et sa vie dans la seconde moitié du Ier siècle sont encadrés dans les faits, connus, par ailleurs, de l'histoire du judaïsme et du christianisme. Nous sommes amplement renseignés sur le sort des Juifs après la ruine de Jérusalem, l'exil à Pella de l'église de Jérusalem, les rapports de l'Église et de l'Empire sous les Flaviens et la persécution de Domitien. C'est de cette dernière époque que date l'Apocalypse, livre mystérieux, longuement analysé en trois chapitres. L'ordre chronologique amène successivement l'épître authentique de saint Clément de Rome aux Corinthiens, le quatrième Évangile, les dernières années et la mort de saint Jean, enfin l'état de l'Église après le dernier apôtre. Dans tout cet ensemble on ne peut qu'admirer la vaste érudition, la critique saine et modérée, l'exposition claire et élégante de M. Fouard. La seule lacune que j'aie remarquée concerne la littérature récente sur les livres apocryphes du Nouveau Testament. M. Fouard l'eût peut-être comblée, s'il avait surveillé lui-même l'édition de son livre, comme il eût certainement corrigé plusieurs fautes d'impression qui ont défiguré des noms de personnes ou de lieux. Saluons d'un regret ému le dernier ouvrage de ce docte et pieux historien.

20. — M. von Dobschütz publie cinq conférences qu'il a faites à Hanovre au mois d'octobre 1903 dans un cours de vacances, sur les problèmes actuels concernant l'âge apostolique : *Probleme des apostolischen Zeitalters*. Il y traite de l'origine de la première communauté chrétienne, du judéochristianisme et du judaïsme, du paganochristianisme et du paganisme, du judéochristianisme et du paganochristianisme dans leurs rapports réciproques, enfin du christianisme et du catholicisme. Je regrette de ne pouvoir analyser dans les quelques lignes dont je dispose tout le riche contenu de ces cinq conférences. L'orateur y résume clairement et méthodiquement tous les problèmes soulevés par les critiques sur l'âge apostolique. Il connaît très bien le sujet ; il indique les solutions différentes données à ces problèmes ; il écarte les opinions extrêmes et il oriente ses auditeurs et ses lecteurs vers les conclusions modérées des théologiens protestants qui font de la science et de la critique. Les personnes qui voudraient s'initier rapidement et à bon escient à ces questions palpitantes trou-

veront dans l'ouvrage de M. von Dobschütz une excellente synthèse avec de nombreuses et exactes indications sur la littérature du sujet et sur les positions prises par les critiques allemands.

21. — Le P. Lemonnyer commence, dans la collection intitulée : *La Pensée chrétienne*, la traduction et le commentaire des *Épîtres de saint Paul*. Le premier volume contient les lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Il débute par une esquisse d'une histoire de la pensée de saint Paul. L'auteur nous raconte la jeunesse de Paul, son premier contact avec l'Évangile et sa conversion ; il nous expose ce qu'étaient son Évangile, sa documentation scripturaire et il retrace le développement de sa théologie depuis les premières prédications jusqu'aux dernières lettres que l'apôtre ait écrites, en passant par les grandes épîtres dogmatiques. Viennent les six premières lettres. Chacune d'elles est précédée d'une courte introduction, qui en prouve l'authenticité, en indique les destinataires, l'occasion et le but, le lieu et la date, et les principales divisions. Une table analytique plus détaillée marque la marche des idées. Le texte est traduit très littéralement, et ce littéralisme rend parfois la version obscure. Le commentaire, placé en dessous, est naturellement doctrinal : il fait ressortir les enseignements dogmatiques et moraux que saint Paul adressait à ses lecteurs. Celui de l'épître aux Romains nous a paru plus pénétrant que les autres. De temps en temps, des notes plus développées groupent les idées de l'apôtre sur un point important de sa doctrine, comme la parousie, la justification et le péché originel. L'ensemble est moins satisfaisant que dans les commentaires du P. Rose sur les synoptiques. Avouons que le sujet était plus difficile et félicitons sincèrement le P. Lemonnyer de nous avoir donné un volume clair et intéressant sur les premières Épîtres du grand apôtre des nations.

22. — La seconde Épître de saint Pierre est un des écrits les plus discutés du Nouveau Testament. On conteste aujourd'hui son authenticité plus que sa canonicité. C'est pourquoi M. Henkel vient de soutenir dans les *Biblische Studien* son authenticité, *Der zweite Brief des Apostelfürsten Petrus, geprüft auf seine Echtheit*. Il prouve successivement que c'est un écrit de l'âge apostolique et qu'il a le prince des apôtres pour auteur. Tout concourt à démontrer sa composition durant l'âge apostolique : les enseignements qui y sont donnés et les vues qui y sont exposées, aussi bien que les erreurs qui y sont combattues ; enfin, on ne peut prouver que cette lettre ait utilisé des documents rédigés après l'âge apostolique. La rédaction par saint Pierre est attestée par la lettre elle-même, par d'autres écrits canoniques, à savoir la première Épître de saint Pierre, les discours de l'apôtre rapportés dans les Actes et l'Évangile de saint Marc, enfin par les témoi-

sur les origines du christianisme. Le sixième volume sur *Saint Jean et la Fin de l'âge apostolique* était prêt pour l'impression. Des mains amies n'ont eu qu'à publier son manuscrit. L'œuvre garde jusqu'au terme son caractère primitif et procède par récits historiques sans controverse ni polémique. La figure qui domine dans le tableau de la société religieuse vers la fin du Ier siècle est celle de saint Jean, l'apôtre bien-aimé, parvenu à une extrême vieillesse. Dans son Introduction, M. Fouard revendique l'authenticité des écrits qui nous sont parvenus sous le nom de saint Jean. Les renseignements que ces écrits contiennent sur l'Église et sa vie dans la seconde moitié du Ier siècle sont encadrés dans les faits, connus, par ailleurs, de l'histoire du judaïsme et du christianisme. Nous sommes amplement renseignés sur le sort des Juifs après la ruine de Jérusalem, l'exil à Pella de l'église de Jérusalem, les rapports de l'Église et de l'Empire sous les Flaviens et la persécution de Domitien. C'est de cette dernière époque que date l'Apocalypse, livre mystérieux, longuement analysé en trois chapitres. L'ordre chronologique amène successivement l'épître authentique de saint Clément de Rome aux Corinthiens, le quatrième Évangile, les dernières années et la mort de saint Jean, enfin l'état de l'Église après le dernier apôtre. Dans tout cet ensemble on ne peut qu'admirer la vaste érudition, la critique saine et modérée, l'exposition claire et élégante de M. Fouard. La seule lacune que j'aie remarquée concerne la littérature récente sur les livres apocryphes du Nouveau Testament. M. Fouard l'eût peut-être comblée, s'il avait surveillé lui-même l'édition de son livre, comme il eût certainement corrigé plusieurs fautes d'impression qui ont défiguré des noms de personnes ou de lieux. Saluons d'un regret ému le dernier ouvrage de ce docte et pieux historien.

20. — M. von Dobschütz publie cinq conférences qu'il a faites à Hanovre au mois d'octobre 1903 dans un cours de vacances, sur les problèmes actuels concernant l'âge apostolique : *Probleme des apostolischen Zeitalters*. Il y traite de l'origine de la première communauté chrétienne, du judéochristianisme et du judaïsme, du paganochristianisme et du paganisme, du judéochristianisme et du paganochristianisme dans leurs rapports réciproques, enfin du christianisme et du catholicisme. Je regrette de ne pouvoir analyser dans les quelques lignes dont je dispose tout le riche contenu de ces cinq conférences. L'orateur y résume clairement et méthodiquement tous les problèmes soulevés par les critiques sur l'âge apostolique. Il connaît très bien le sujet ; il indique les solutions différentes données à ces problèmes ; il écarte les opinions extrêmes et il oriente ses auditeurs et ses lecteurs vers les conclusions modérées des théologiens protestants qui font de la science et de la critique. Les personnes qui voudraient s'initier rapidement et à bon escient à ces questions palpitantes trou-

veront dans l'ouvrage de M. von Dobschütz une excellente synthèse avec de nombreuses et exactes indications sur la littérature du sujet et sur les positions prises par les critiques allemands.

21. — Le P. Lemonnyer commence, dans la collection intitulée : *La Pensée chrétienne*, la traduction et le commentaire des *Épîtres de saint Paul*. Le premier volume contient les lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Il débute par une esquisse d'une histoire de la pensée de saint Paul. L'auteur nous raconte la jeunesse de Paul, son premier contact avec l'Évangile et sa conversion ; il nous expose ce qu'étaient son Évangile, sa documentation scripturaire et il retrace le développement de sa théologie depuis les premières prédications jusqu'aux dernières lettres que l'apôtre ait écrites, en passant par les grandes épîtres dogmatiques. Viennent les six premières lettres. Chacune d'elles est précédée d'une courte introduction, qui en prouve l'authenticité, en indique les destinataires, l'occasion et le but, le lieu et la date, et les principales divisions. Une table analytique plus détaillée marque la marche des idées. Le texte est traduit très littéralement, et ce littéralisme rend parfois la version obscure. Le commentaire, placé en dessous, est naturellement doctrinal : il fait ressortir les enseignements dogmatiques et moraux que saint Paul adressait à ses lecteurs. Celui de l'épître aux Romains nous a paru plus pénétrant que les autres. De temps en temps, des notes plus développées groupent les idées de l'apôtre sur un point important de sa doctrine, comme la parousie, la justification et le péché originel. L'ensemble est moins satisfaisant que dans les commentaires du P. Rose sur les synoptiques. Avouons que le sujet était plus difficile et félicitons sincèrement le P. Lemonnyer de nous avoir donné un volume clair et intéressant sur les premières Épîtres du grand apôtre des nations.

22. — La seconde Épître de saint Pierre est un des écrits les plus discutés du Nouveau Testament. On conteste aujourd'hui son authenticité plus que sa canonicité. C'est pourquoi M. Henkel vient de soutenir dans les *Biblische Studien* son authenticité, *Der zweite Brief des Apostelfürsten Petrus, geprüft auf seine Echtheit*. Il prouve successivement que c'est un écrit de l'âge apostolique et qu'il a le prince des apôtres pour auteur. Tout concourt à démontrer sa composition durant l'âge apostolique : les enseignements qui y sont donnés et les vues qui y sont exposées, aussi bien que les erreurs qui y sont combattues ; enfin, on ne peut prouver que cette lettre ait utilisé des documents rédigés après l'âge apostolique. La rédaction par saint Pierre est attestée par la lettre elle-même, par d'autres écrits canoniques, à savoir la première Épître de saint Pierre, les discours de l'apôtre rapportés dans les Actes et l'Évangile de saint Marc, enfin par les témoi-

gnages extrinsèques. La thèse, ainsi conduite, comprend la réfutation des nombreuses et variées objections des critiques contre l'authenticité et la date de cette Épître. Elle ne laisse aucune attaque sans réplique, et elle fait valoir les arguments positifs les plus solides et les plus convaincants.

23. — Une brochure de la collection *Science et Religion* nous présente *l'Apocalypse devant la tradition et devant la critique.* Elle est du P. Calmes. Le chapitre premier donne une brève analyse de ce livre mystérieux. Le chapitre deuxième nous offre un aperçu de l'histoire de son interprétation dans l'antiquité chrétienne, au moyen âge et dans les temps modernes. Le troisième chapitre est le plus neuf ; il expose l'application de la théorie documentaire à la composition de l'Apocalypse. Elle ne date que de 1882 et elle a passé par des formes diverses. L'accord est fait à peu près complètement pour voir dans l'Apocalypse une combinaison de sources, dans lesquelles il convient d'accorder une part à l'élément juif. Le P. Calmes trace ensuite les linéaments de la question. Il existe dans le livre une certaine unité littéraire ; mais elle est rédactionnelle. Le rédacteur a combiné et relié des documents qu'il a retouchés pour les adapter à son point de vue. Ce procédé affecte spécialement le corps du livre, c. VI-XVIII, et il est visible surtout au chapitre VII. Le chapitre XII présente une élaboration plus compliquée : le document primitif, déjà remanié par un premier rédacteur, l'a été encore par l'auteur de l'Apocalypse. Il restait à rechercher la provenance des symboles de l'Apocalypse. Le P. Calmes en étudie quelques-uns. Le monstre polycéphale, dont il est parlé en trois endroits différents, est le même, ainsi qu'il résulte de l'identité des bêtes et des nombres. Dans ses traits essentiels, il est d'origine babylonienne ; c'est le monstre de l'épopée cosmogonique exploité au bénéfice de spéculations eschatologiques, mais avec de notables différences. Par ce spécimen, le P. Calmes a voulu montrer comment les critiques modernes interprètent l'Apocalypse. « S'il est nécessaire de faire la part des conjectures hasardées et des rapprochements ingénieux, dit-il en terminant, l'on avouera du moins que la méthode critique n'a rien à envier aux rêveries mystiques de l'abbé Joachim, ni aux divagations agressives des théologiens de la Réforme. » C'est vrai ; cependant il pourrait y avoir entre des tendances extrêmes un juste milieu qui serait peut-être plus près de la vérité.

E. MANGENOT.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie*, dressé et rédigé sous la direction de F. SCHRADER. 14e année. Paris, Hachette, 1904, in-fol. de 3 cartes, 3 fr. — 2. *Carte du Maroc*, dressée à l'échelle du 1 : 1 500 000e d'après les documents les plus récents. Paris,

Louis Theuveny, s. d., 1 feuille, 1 fr. — 3. *Autour du monde*, par les boursiers de voyage de l'Université de Paris. Paris, F. Alcan, 1904, in-8 de IV-419 p., 10 fr. — 4. *L'Ile et l'empire de Grande-Bretagne* (*Angleterre-Égypte-Inde*), par ROBERT D'HUMIÈRES, 3e édit. Paris, « Mercure de France », 1904, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 5. *Par Monts et par vaux. Nouvelles Promenades pittoresques, historiques et littéraires*, par JEAN VAUDON. Paris, Bloud, s. d., in-8 de 308 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Expansion économique de la France par l'amélioration et le développement de ses moyens de transport*, par LOUIS LAFFITTE. Paris, bureaux des « Questions diplomatiques et coloniales », 1904, in-8 de 79 p., avec cartes, plans et diagr. — 7. *En Alsace-Lorraine*, par ÉMILE HINZELIN. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de II-292 p., 3 fr. 50. — 8. *Ici et là*, par MADELEINE DE CHANSAC. Paris, Émile-Paul, 1904, in-16 de 181 p., avec grav., 3 fr. 50. — 9. *Sur les grandes routes de Russie*, par PAUL LABRÉ. Paris, Doin, 1905, in-18 de 274 p., avec grav., 3 fr. — 10. *Roubles et roublards. Voyage aux pays russes*, par PIERRE GIFFARD. Paris, Stock, 1904, in-18 de IX-304 p., avec grav., 3 fr. 50. — 11. *Voyage au Yunnan*, par GERVAIS COURTELLEMONT. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de XIV-298 p., avec cartes et grav., 4 fr. — 12. *De Tunis à Alger. Excursion en Algérie et en Tunisie par une caravane d'instituteurs et d'institutrices de Seine-et-Oise et de la Seine*, sous la direction de J. BROCHET. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 233 p., avec grav., 3 fr. 50. — 13. *Souvenirs d'Algérie et de Tunisie*, par G. SAINT-PAUL. Paris, Charles-Lavauzelle, 1904, in-8 de 360 p., 3 fr. 50. — 14. *La Tunisie au début du* XXe *siècle*. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-8 de X-378 p., avec grav., 15 fr. — 15. *L'Algérie*, par MAURICE WAHL. 4e édit. mise à jour par AUGUSTIN BERNARD. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 454 p., 5 fr. — 16. *Tébessa. Histoire et description d'un territoire algérien*, par PIERRE CASTEL. Paris, Henry Paulin, s. d., 2 vol. in-8 de XVI-192 et 252 p., avec cartes et grav., 18 fr. — 17. *Une Mission au Maroc*. Rapport à M. le gouverneur général de l'Algérie par AUGUSTIN BERNARD. Paris, Comité du Maroc, 1904, in-8 de 130 p., avec cartes, 2 fr. — 18. *Le Commerce du Maroc en 1902-1903. Rapports consulaires et renseignements*. Paris, Comité du Maroc, 1905, in-8 de 67 p., avec carte. — 19. *Reconnaissances au Sahara. D'In Salah à Amguid et à Tikhammar*, par le lieutenant BESSET. *Chez les Touareg Azdjer; d'Ouargla à Tarat*, par le capitaine PEIN. Paris, Comité de l'Afrique française, 1904, in-8 de 117 p., avec cartes et grav., 3 fr. — 20. *L'Ouest africain et les Missions catholiques. Congo et Oubanghi*, par G. REBOUARD. Paris, Oudin, s. d., in-8 de VIII-321 p., avec cartes et grav., 7 fr. 50. — 21. *Les États-Unis au* XXe *siècle*, par PIERRE LEROY-BEAULIEU. Paris, Colin, 1904, in-18 de XXIV-469 p., 4 fr. — 22. *Descriptions of Maryland*, by BERNARD C. STEINER. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 94 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, t. XXII, nos 11-12), 2 fr. 50. — 23. *Les Richesses du Canada*, par EDMOND J.-P. BURON. Paris, Guilmoto, s. d. (1905), in-8 de XVI-368 p., avec cartes, 7 fr. 50. — 24. *Terre-Neuve, Saint-Pierre et le French-Shore. La Question des pêcheries et le Traité du 8 avril 1904*. Enquête par ROBERT DE CAIX. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, in-18 de 101 p.

1. — C'est avec une très grande impatience que les géographes attendent, chaque année, la publication de *l'Année cartographique* : il est si précieux, ce « Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie », dressé et rédigé par le service cartographique de la librairie Hachette sous la direction de M. F. Schrader ! Le quatorzième fascicule de cette utile publication, contenant les modifications géographiques et politiques des années 1903-1904, n'est que pour accroître l'estime dans laquelle est déjà tenue *l'Année cartographique*. La planche consacrée à l'Asie, avec les itinéraires du lieutenant G. Grillières au Yunnan, du Dr Karl Futterer dans le Tibet nord-oriental, et la curieuse carte des chemins de fer de l'Asie à la fin de 1903, — celle de l'Amérique,

donnant le résultat des dernières explorations de Peary dans les régions arctiques, la nouvelle frontière entre l'Alaska et la Colombie britannique, la carte de la région septentrionale d'après les récents travaux de D. T. Hanbury, la frontière entre le Brésil et la Bolivie pour le territoire d'Acre et le cours du Javary levé par C. Satchell en 1901, enfin les itinéraires de la mission de Créqui Montfort et Sénéchal de la Grange sur les hauts plateaux de l'Amérique du Sud, fournissent en effet sur l'Asie et sur le Nouveau Monde une foule de documents de la plus grande valeur. Quant à la planche de l'Afrique, elle est plus utile encore ; une carte du Sahara du nord, d'après les explorations récentes, des croquis figurant les nouvelles divisions administratives de nos colonies atlantiques d'après les décrets de 1902 et 1903 (le prochain fascicule contiendra sans doute un croquis complémentaire de celui-là) et l'état d'avancement de la délimitation de la Guinée portugaise, des cartes de la côte d'Ivoire en 1903, du Cameroun d'après les travaux les plus récents, du bassin du Chari d'après les reconnaissances de la mission A. Chevalier, enfin de l'Ethiopie méridionale et des régions limitrophes, voilà ce que contient cette dernière planche du 14e fascicule de *l'Année cartographique*. MM. Giffault, Aïtoff, Chesneau et Huot ont, dans de courtes mais substantielles notices, montré l'intérêt de ces documents et accru encore la valeur d'un recueil dont l'éloge n'est plus à faire aujourd'hui.

2. — A ceux qui, ne pouvant pas se procurer la belle et excellente carte du Maroc dressée par M. René de Flotte de Roquevaire, souhaiteraient avoir une carte moins détaillée, mais à échelle suffisante de ce pays, signalons la toute récente publication de l'éditeur Louis Theuveny. Sa *Carte du Maroc*, dessinée par M. G. Peltier à l'échelle du 1 : 1 500 000e d'après les documents les plus récents et tirée en photolithographie, est très claire et très lisible et suffit parfaitement à celui qui n'aspire pas à faire une étude minutieuse et approfondie de ce pays; c'est une bonne œuvre de vulgarisation, à laquelle je reprocherai seulement de ne pas porter en bleu le tracé des eaux fluviales.

3. — L'institution des bourses de voyage autour du monde, due à M. Albert Kahn, a eu pour résultat de permettre, depuis 1898, à un certain nombre de jeunes gens pourvus du titre d'agrégés de l'Université de visiter les différents États du globe, de chercher à se rendre un compte exact du rôle joué par eux à la surface de notre planète, et d'étudier d'une manière désintéressée, sans obligation de rapporter une thèse de doctorat ou un volume bourré d'observations, la vie des peuples qui leur semblent le plus dignes de leur attention. De ceux qui ont bénéficié de ces bourses, les uns n'ont rien publié; à d'autres, tels que MM. A. Métin et G. Weulersse, nous devons des travaux d'une réelle valeur et qui prouvent l'utilité de la fondation de M. Albert Kahn. Voici qui

contribuera encore à en montrer l'intérêt; c'est un volume intitulé : *Autour du monde*, dû à la collaboration de la plupart des boursiers de voyage des années 1898, 1899 et 1900 et dédié par eux, en témoignage de reconnaissance, à leur généreux bienfaiteur. Les treize articles dont il se compose sont très divers, comme les préoccupations mêmes de ceux qui les ont écrits; les uns sont de simples notes de voyage ou de vastes généralisations, qui ne me semblent pas contenir, — par suite de l'étendue même du pays visité, de la difficulté du sujet, et de la rapidité du séjour, — des observations vraiment personnelles ni vraiment neuves; d'autres, beaucoup plus restreints et par suite beaucoup plus documentés et fouillés, présentent au contraire un vif intérêt. Ce sont des études sociales : « l'Éducation publique aux États-Unis » par M. G. Weulersse, — « l'Arbitrage obligatoire en Nouvelle Zélande » par M. Roustan, ou encore des études d'ordre politique, (Cf. le travail de M. A. Métin sur « les Premiers Ministres de l'empire britannique » et celui de M. Ch.-M. Garnier sur « les Américains aux Philippines ») ; un seul travail est d'ordre économique; mais quel sujet passionnant que celui choisi par M. E. Hovelaque : « la Situation politique de la France à l'étranger ! » Sans doute on peut trouver à glaner dans les articles de M. C. Borner sur la Terre-Sainte, de M. E. Piriou sur l'Inde, de M. L. Bourgogne sur la Birmanie, de M. F. Challaye sur l'Indo-Chine française et de M. G. Burghard sur Java ou de M. Edg. Meyer sur le Japon; mais, personnellement, nous préférons à des articles de ce type ou à ceux de M. C. Muller sur le Canada et de M. J. Duclaux sur l'Amérique du Sud, des études du genre de celles que nous avons signalées en premier lieu ; et c'est là que résidera sans doute plus tard le grand intérêt d'une publication que nous espérons bien n'en pas demeurer à ce premier volume et qui ne craindra pas d'aborder aussi les questions africaines, non moins importantes que les questions asiatiques ou américaines.

4. — Un livre vraiment vivant, plein d'excellentes observations de descriptions pittoresques, de traits mordants, c'est celui de M. Robert d'Humières sur *l'Ile et l'empire de Grande-Bretagne* ; sur l'Angleterre, l'Égypte et l'Inde, successivement visitées par l'auteur, on trouve à foison des traits de mœurs bien observés, des considérations d'une réelle valeur historique et philosophique, des tableaux pleins de vie, d'humour et d'imprévu, déplaisants parfois et crus, mais d'une scrupuleuse et implacable exactitude. Certes, ce n'est pas là un livre à laisser traîner sur une table ; mais, à côté de pages qui n'ont été écrites ni pour les jeunes gens, ni (encore moins) pour les jeunes filles, que d'autres sur lesquelles il convient de s'arrêter, et de méditer ! Dans l'Introduction surtout, pleine d'idées parfois déconcertantes et paradoxales au premier abord, mais si justes en réalité, où M. Robert

d'Humières étudie avec tant de perspicacité « quels sont les reproches que nous avons coutume d'adresser de préférence au caractère anglais » ! Si les critiques dont parle l'auteur finissent par convaincre leurs contemporains, et par leur persuader que, tandis que les Anglais ont besoin de livres, il nous faut, au contraire, à nous Français, « la leçon directe de l'observation, du fait, de la vie », j'aime à croire qu'ils ne se montreront pas sévères pour *l'Ile et l'empire de Grande-Bretagne* ; ce serait vraiment injuste.

5. — Il n'est pas besoin de sortir de France pour aller *Par Monts et par vaux;* M. Jean Vaudon nous en fournit la preuve dans ses *Nouvelles Promenades pittoresques, historiques et littéraires* des Pyrénées à la Bretagne, aux îles anglo-normandes et au Cotentin. Description de paysages et de monuments, évocations de souvenirs historiques et littéraires, timides appréciations politiques, force compliments à la destinataire de bon nombre des lettres dont la réunion constitue ce volume, voilà ce que contient *Par Monts et par vaux* ; sur Maurice de Guérin, sur Lamennais, sur Chateaubriand, M. Jean Vaudon a su écrire des pages vraiment intéressantes et attrayantes ; peut-être eût-il bien fait, puisque les lettres primitives ont été ensuite « retouchées et développées », d'en élaguer un certain nombre de « Madame la baronne, pacifique baronne, timide baronne... » qui foisonnent vraiment trop dans ces pages ; peut-être aussi eût-il dû veiller à ne pas se contredire. « Vous qui avez tout lu, » notons-nous à la page 140 ; et cette personne qui « a tout lu » ignorait de qui est le fameux vers :

Où sont-ils, Vierge souveraine ?

(V. p. 31) et ne savait rien sur François Villon !

6. — Comme M. Jean Vaudon, M. Louis Laffitte ne parle que de la France, mais, au lieu de se limiter à certaines régions, il embrasse notre pays dans son ensemble ; il est vrai qu'il ne traite qu'une question, mais combien capitale ! *L'Expansion économique de la France par l'amélioration et le développement de ses moyens de transport*, voilà le sujet examiné, avec une compétence toute spéciale, par M. Louis Laffitte, qui fut le commissaire enquêteur de la « Loire navigable » et étudia dans plusieurs pays étrangers le développement et l'amélioration des voies fluviales et des canaux. Un fait économique de première importance, le développement des transports à bon marché dans le cours du XIXe siècle, sert de point de départ à notre auteur pour étudier d'abord la condition des transports en France, et pour montrer dans notre pays la répartition sans équilibre ni mesure du trafic, l'organisation incomplète du transit, l'isolement des transporteurs, la servitude du commerce maritime national vis-à-vis de l'étranger. Une minutieuse analyse du programme de travaux publics établi en 1901 par M. Pierre Baudin, —

analyse qu'il convient de rapprocher de celle donnée naguère par M. Paul Léon dans ses *Fleuves, canaux, chemins de fer*, — permet à M. Laffitte de montrer dans ce programme « une œuvre pleine de logique, de cohérence et d'équité » à laquelle il est regrettable que le Sénat n'ait pas donné son approbation entière. « Sept cours d'eau améliorés, six voies fluviales ouvertes au trafic, dix ports de mer agrandis et mis en état de rivaliser avec les ports étrangers », voilà cependant quel sera le résultat des travaux projetés, lesquels ne doivent être qu'un acheminement à l'exécution intégrale du programme Pierre Baudin. Des cartes, des plans, des diagrammes accompagnent et éclairent cet excellent et important travail.

7. — L'Alsace-Lorraine n'est plus française, hélas ! mais du moins garde-t-elle son individualité propre et ne se perd-elle pas dans l'unité allemande. C'est ce que montre admirablement M. Émile Hinzelin dans un volume attachant et émouvant au premier chef. *En Alsace-Lorraine* (tel est le titre de ce livre) n'a d'ailleurs pas exclusivement les qualités que nous venons d'indiquer; il en possède d'autres encore. Je ne connais guère d'ouvrage plus imprégné de pur patriotisme, plus réconfortant ni suggérant une plus vive espérance. Quel est en effet le dernier mot de cet écrivain, qui connaît le pays annexé et qui l'aime, après en avoir parcouru les différentes parties, je veux dire la Basse-Alsace, le pays Messin et la Haute-Alsace et en avoir évoqué les souvenirs historiques et étudié l'état présent ? « S'il y avait demain un plébiscite, déclare-t-il, il faudrait d'abord, en toute justice, écarter du scrutin les immigrés; resteraient les véritables Alsaciens-Lorrains. Alors, nous le savons, ceux-là, en majorité, en immense majorité, demanderaient à rentrer corps et âme dans notre adorable patrie française. »

8. — Bien que M. Émile Hinzelin aime surtout à évoquer les souvenirs historiques, il ne dédaigne ni l'anecdote amusante et significative ni les spectacles de la nature, dont il sait parfaitement rendre et la poésie et le charme; voici, presque exclusivement sur l'Europe centrale, un livre beaucoup plus exclusif. Ceux qui, dans des impressions de voyage, ne cherchent que des indications d'ordre documentaire, et surtout d'ordre scientifique, ne se préoccuperont guère du nouveau volume de Mme Madeleine de Chansac intitulé : *Ici et là*. Ce qui, en effet, attire exclusivement l'auteur, c'est la poésie, le charme, le pittoresque des choses; ce sont aussi les souvenirs mythiques, les traditions légendaires, les impressions littéraires; il lui plaît de s'arrêter longuement aux fraîcheurs du matin, aux teintes roses et pourprées du soir; aux clartés de la lune et à la féerie des éblouissants soleils. « Tout bas la nature parle, et les fleurs ont des voix, ... pour qui sait les entendre », dit très joliment Mme de Chansac, qui a entendu parler, et les fleurs et toute la nature. Comprendre la poésie profonde et variée

des paysages qu'on a sous les yeux en Allemagne, en Suisse, au Tyrol, en Italie, essayer de s'en imprégner et de la rendre, ce n'est pas un mérite banal, et c'est le mérite que possède Mme Madeleine de Chansac.

9. — M. Paul Labbé, dont on connaît la compétence sur l'Asie russe, n'est pas moins bien renseigné sur la partie européenne de l'empire des Tzars ; il nous en fournit la preuve en nous contant ses souvenirs de voyage : *Sur les grandes routes de Russie.* Que de précieuses et utiles indications il est possible d'y glaner, en même temps que des anecdotes amusantes et caractéristiques ! Certes, M. Paul Labbé est un charmant compagnon, toujours gai, toujours de belle humeur, — aussi comprend-on qu'il soit bien accueilli partout, — et cependant il ne néglige jamais de regarder soigneusement autour de lui ; mais combien d'autres voyageurs sont pourvus de semblables mérites si rares soient-ils ? M. Paul Labbé en a un autre, beaucoup moins commun encore : il sait *conter* aussi bien qu'il sait *voir*. Lisez, si vous voulez vous en convaincre, les trois parties entre lesquelles est partagé son dernier volume : vous y trouverez une description pittoresque et animée des pêcheries d'Astrakhan, bien supérieure à celles que nous avions lues jusqu'alors (ch. IV), ou encore (ch. XI) un tableau d'une vie intense de la pêche d'automne chez les Cosaques de l'Oural. En même temps, l'ouvrage de M. Labbé contient d'excellentes études sociologiques et coloniales. (Cf. en particulier le chapitre VII sur le partage des terres bachkires et la colonisation russe.) *Sur les grandes routes de Russie* est, au total, le digne frère des deux volumes publiés précédemment par M. Paul Labbé sur *Un Bagne russe* (*l'île de Sakhaline*) et sur *les Russes en Extrême-Orient*.

10. — C'est à l'Extrême-Orient où l'on continue à se battre avec tant d'énergie et que M. Paul Labbé a vu avant la guerre actuelle, qu'est consacrée la dernière partie du volume de M. Pierre Giffard intitulé : *Roubles et roublards*. Faut-il dire que ces « instantanés russo-chinois » constituent la portion la plus intéressante de l'ouvrage ? Non certes ; car les deux premières, consacrées à « l'œuvre géante » qu'est le Transsibérien et à « la plaie saignante », c'est-à-dire à la concussion, ne présentent pas un moindre intérêt. Peut-être même est-ce cette première série de chapitres, complétée par la terrible caricature d'un journal révolutionnaire russe publiée aux pages 306-307, qui paraîtra à plus d'un lecteur la plus digne d'attention. J'ai peine, je l'avoue, à accepter les yeux fermés tout ce que raconte M. Pierre Giffard ; mais son livre contient cependant une part de vérité suffisante pour permettre de penser avec lui que « certaines mœurs administratives constituent un indéniable obstacle au bon fonctionnement des rouages de l'empire », que, de ce chef, une réforme s'impose, que sa bureaucratie conduit la Russie à l'abîme. Le jour où les Russes seront affranchis du pillage

administratif et pourvus d'une administration intègre, ils pourront espérer reprendre un essor qui se trouve actuellement retardé et compromis par une série d'abus dont pâtissent, comme la Russie tout entière, les vaillants et malheureux soldats de Mandchourie.

11. — Nous avons reçu le *Voyage au Yunnan*, de M. Gervais Courtellemont, trop tard pour en pouvoir parler dans notre dernier article sur l'Extrême-Orient ; parlons-en donc aujourd'hui, et disons tout de suite que nous l'avons lu avec un très vif plaisir. Nous y avons trouvé sur l'étrange boucle du Yang-tse-Kiang naguère signalée par le voyageur Bonin, de très intéressants renseignements, — trop brefs malheureusement, mais que l'explorateur reprendra sans doute et développera un peu plus tard (p. 225-230 ; cf. la carte de la p. 227) ; sur les musulmans du Yunnan, sur les ressources économiques de ce pays ; on peut également relever bon nombre de passages qui mériteraient, dans une étude plus développée, d'être signalés et commentés. Ajouterai-je que c'est un livre où pleine et entière justice est rendue à ces vaillants et patients missionnaires, dont on méconnaît avec tant d'ingratitude, à l'heure actuelle, et l'action civilisatrice, et l'œuvre scientifique ? Il me faut cependant avouer que, sur certains points, la relation de M. Gervais Courtellemont ne me satisfait pas complètement ; je regrette que l'explorateur n'ait pas relevé certaines inscriptions qu'il a rencontrées sur sa route à Kon-hi-cha (p. 216) ; je regrette surtout qu'il attaque si souvent et si amèrement, d'un bout à l'autre de son livre, M. François, le consul de France à Yunnan-sen. Au point de vue patriotique, il y a là quelque chose de pénible, sur quoi, en dépit de ses légitimes griefs, j'eusse aimé voir M. Gervais Courtellemont passer sans insister, avec une courtoise discrétion.

12. — Aux souvenirs d'une rapide excursion en Tunisie et en Algérie exécutée en 1903 par une caravane d'instituteurs et d'institutrices de Seine-et-Oise et de la Seine sous la direction de M. J. Brochet, il ne faut guère demander que des observations superficielles, des saillies et des boutades pleines d'entrain, une excellente humeur, et parfois quelques plaisanteries d'un goût douteux (p. 22). Mais il serait injuste de ne pas reconnaître que le volume où sont consignés ces souvenirs, et intitulé : *De Tunis à Alger*, est illustré de jolies gravures, extraites pour la plupart des *Sites et Monuments* publiés par le Touring Club, et que son dernier chapitre (« Quelques mots sur la colonisation ») contient d'excellentes indications. Là, rien d'austère, quoi que puisse dire M. Brochet ; et si le volume était écrit tout entier de cette manière, nous ne pourrions que le louer sans réserve, car il serait vraiment instructif d'un bout à l'autre. Avouons d'ailleurs qu'il se lirait moins facilement, et qu'il faudrait alors en peser tous les termes, comme il convient de le faire pour les ouvrages dont je dois maintenant parler.

13. — Le premier de ces ouvrages, que M. Th. Ribot nous présente très justement comme étant « surtout une étude d'ethnologie et de sociologie orientée vers la pratique », est, comme le livre dans lequel les instituteurs de Seine-et-Oise et et de la Seine ont rendu compte de leur voyage de Tunis à Alger, consacré à la Tunisie et à la partie orientale de l'Algérie. Son auteur, le médecin-major G. Saint-Paul, a profité de la situation particulière que lui donnait sa profession pour pénétrer partout, bien étudier, bien observer ; sans se contenter d'observations superficielles il s'est attaché à contrôler ses remarques et à les vérifier à diverses reprises ; avec une grande loyauté, une conscience extrême dans la préparation de son travail, sans hâte aucune, il a recueilli les éléments de ses *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie*, qu'il est loin d'avoir écrits d'un seul jet, et dont certaines parties remontent à dix ans. Serait-il donc possible de constater des disparates, des contradictions, des répétitions dans l'ouvrage de M. G. Saint-Paul ? Nullement. On peut en trouver le style un peu lâche ; certaines expressions contiennent des néologismes un peu déconcertants, et plusieurs phrases sont singulièrement contournées; mais qu'importe ? Ce à quoi nous tenons surtout, c'est au fond; et le fond est excellent. Qu'il s'agisse de scènes de mœurs (ch. II), de notes sur « quelques bêtes de l'Afrique du Nord » (ch. III), de descriptions de Tunis, de Bizerte ou d'Alger (ch. I), le Dr G. Saint-Paul déploie toujours la même finesse, la même perspicacité (pour un peu, je dirais : la même implacabilité) d'observation, émaillant son texte de formules d'une justesse et d'une concision remarquables, telles que celles-ci : « Tunis, c'est une porte sur l'Islam par où la France peut se renseigner, enseigner et agir » (p. 34) ; — « En pays musulman, la meilleure condition pour bien voir est de ne pas regarder » (p. 136). Et, malgré toute mon admiration pour l'œuvre des missionnaires, je ne serais pas éloigné de me demander comme lui : « Pourquoi faire de *bons* musulmans ce qu'on a fait de boudhistes consciencieux, c'est-à-dire de *médiocres* chrétiens ? » (p. 43), s'il ne me semblait, indépendamment de tout motif religieux, que la civilisation chrétienne est vraiment supérieure à la civilisation musulmane. Illusion ! répète à différentes reprises l'auteur au cours de son chapitre IV (p. 190 et 247). Ce qui n'est pas une illusion, dans tous les cas, c'est l'intérêt capital que présentent les deux dernières parties des *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie*. Du cinquième chapitre (« Colons et colonisation en Tunisie »), M. Ribot n'a pas hésité à recommander spécialement la lecture, et il a très bien fait ; mais il faut, pour en comprendre pleinement la valeur, débuter par lire soigneusement les pages consacrées à « l'État et l'avenir des populations de l'Algérie et de la Tunisie », où sont très finement indiquées les caractéristiques des populations indigènes au point de vue

anthropologique et psychologique. Les deux chapitres IV et V, qui constituent la seconde moitié de l'ouvrage, forment en effet un ensemble indissoluble, car « c'est à la psychologie des indigènes et des colons que l'auteur demande d'être éclairé sur la mise en valeur d'une colonie, sur le fonctionnement harmonieux de cet organisme mixte (mi-indigène, mi-français) qu'on appelle un pays « protégé. » Livre impartial et de bonne foi, livre d'observation scientifique profonde et perspicace, livre faisant penser, tels sont, en résumé, les caractéristiques des *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie.*

14.— Pour différer, à tous les points de vue, de l'ouvrage du major Saint-Paul, voici un volume qui ne se recommande pas moins à l'attention. L'« Enseignement colonial libre », après avoir fait, en l'année 1901, une série d'intéressantes conférences résumant l'état de nos connaissances scientifiques sur Madagascar au début du xxe siècle, a organisé en 1902, sur la Tunisie, une série de conférences conçues dans le même esprit. A l'issue de ces conférences, il fut convenu que chacun des différents spécialistes auxquels avait été confié le soin de traiter les diverses parties du sujet fournirait le résumé de son exposé, et que l'ensemble de ces résumés serait réuni dans un volume intitulé : *La Tunisie au début du* xxe *siècle.* Ce volume, le voici enfin publié, après bien des retards ; il est de tous points digne de l'ouvrage paru naguère sous le même titre sur Madagascar. La géographie, la géologie, la végétation et les cultures, la faune, l'anthropologie en ont été résumés par des auteurs bien connus et admirablement qualifiés : MM. Marcel Dubois, Pervinquière, H. Hua, Auguste Chevalier, Raphaël Blanchard, L.-G. Seurat et E.-T. Hamy ; MM. Maurice Besnier, Jules Toutain et R. Cagnat se sont chargés de l'histoire de la Tunisie dans l'antiquité ; M. M. Caudel a fait connaître la société indigène, et M. E. Fallot le fonctionnement du protectorat tunisien ; moi-même, j'ai essayé de tracer à très grands traits une esquisse de l'histoire des Européens en Tunisie avant la conquête française, de laquelle on me permettra de ne rien dire. Au moins ai-je le devoir de reconnaître que les autres collaborateurs de *la Tunisie au début du* xxe *siècle* ont tous exposé, avec la compétence la plus complète et une impeccable érudition, le sujet qu'ils avaient accepté de traiter ; à lire les pages signées par chacun d'eux et admirablement illustrées, on apprendra beaucoup. Mon seul regret, c'est que l'éditeur n'ait pu ajouter à ce nouveau volume une carte analogue à celle qui se trouve dans *Madagascar au début du* xxe *siècle ;* n'aurait-il pu en obtenir une du gouvernement tunisien ?

15. — De l'ouvrage publié naguère sur *l'Algérie* par feu Maurice Wahl, l'éloge n'est plus à faire ; pour avoir de ce prolongement de la France par delà la Méditerranée une vue d'ensemble exacte et précise,

pour obtenir sur notre belle colonie de l'Afrique Mineure des informations rapides et sûres, c'était toujours à ce volume qu'il convenait de recourir. Malheureusement, il ne se trouvait plus, par suite de l'évolution même des choses, au courant de la situation actuelle de l'Algérie, et une mise à jour s'imposait ; pour le remettre complètement au point, l'éditeur a eu l'excellente idée de s'adresser à l'homme le plus compétent, au chargé du cours de géographie de l'Afrique du Nord à la Sorbonne, à M. Augustin Bernard. Bien que ce dernier ne partageât pas plus que nous *toutes* les opinions de Maurice Wahl, il a accepté de faire ce travail, et il l'a exécuté avec une discrétion et une délicatesse dignes de tous éloges, s'efforçant d'effectuer la revision des différentes parties de *l'Algérie* comme l'eût vraisemblablement faite l'auteur lui-même, et n'introduisant dans le texte que les modifications rendues nécessaires par les importantes transformations survenues en Algérie depuis quelques années. Grâce à ces modifications, devenues indispensables depuis l'orientation du pays dans des voies nouvelles, « directement contraires à celles qu'il avait suivies depuis trente ans », grâce aux chiffres tout récents qui y ont été substitués à des statistiques d'un intérêt purement historique, grâce aux additions sobres mais éminemment utiles faites par M. Aug. Bernard au texte de Maurice Wahl, *l'Algérie* de ce dernier demeure le meilleur ouvrage d'ensemble qu'on puisse consulter sur ce pays, et il le demeurera longtemps encore.

16. — Le nom de *Tébessa* suffit pour évoquer immédiatement dans l'esprit de tous ceux qui sont un peu au courant du passé historique de l'Algérie le souvenir de monuments romains aux ruines desquels, beaucoup plus qu'à ses richesses en phosphate, cette localité doit sa réputation actuelle. Mais de l'intérêt archéologique même des restes de l'antique Theveste, le territoire militaire voisin, c'est-à-dire le cercle de Tébessa, a singulièrement pâti ; jamais, en effet, aucun auteur n'a jusqu'à présent poussé ses études ni ses investigations au-delà des environs immédiats de la ville ; cependant de nombreuses ruines subsistent sur le sol de ce cercle, dont la géographie mérite d'être étudiée soigneusement, dont les légendes sont dignes de l'attention des folkloristes. C'est ce dont s'est rendu compte, au cours de ses nombreuses tournées sur le vaste territoire du cercle de Tébessa, en qualité d'adjoint au bureau des affaires indigènes, le lieutenant Pierre Castel ; ainsi lui est venue l'idée d'entreprendre, sur le cercle qu'il était chargé d'administrer, un travail d'ensemble qui n'existait pas jusqu'ici. Grâce à ses recherches personnelles sur le terrain, grâce aux renseignements recueillis soit dans les archives du cercle de Tébessa, soit dans diverses publications algériennes, le lieutenant Pierre Castel a pu mettre son idée à exécution et publier un gros ouvrage plein de faits précis

dont beaucoup étaient encore inconnus. — Son travail se divise en deux parties dont la première est consacrée à la géographie du cercle. Sans doute, M. Castel n'a pas fait, dans l'ordre le plus rigoureux et le plus rationnel, la répartition des nombreux documents accumulés par lui; du moins son premier tome contient-il sur la géographie physique, politique et économique de la circonscription administrative dont Tébessa est le chef-lieu la majeure partie des renseignements nécessaires à la rédaction d'une notice scientifique sur la région; ce qui manque, ce sont des localisations géologiques précises, des moyennes mensuelles de température, de chutes de pluies, de direction des vents, etc., toutes choses que l'auteur n'a pu sans doute trouver nulle part encore; ce sont aussi de petites cartes montrant la répartition des forêts ou localisant les gisements miniers. — On trouvera dans le second volume, racontée de manière détaillée, l'histoire du cercle de Tébessa depuis les temps primitifs jusqu'à l'année 1903. Une série de tableaux, une liste des ouvrages consultés, viennent compléter cette partie de l'ouvrage, dont un appendice est consacré aux légendes locales (p. 219-233). N'eût-il pas mieux valu placer cet appendice à la fin du tome I, où est étudiée, sinon l'anthropologie, du moins l'ethnographie de la contrée, et où sont déjà publiées (p. 117-122) des chansons recueillies dans le pays? — Ces observations suffisent à montrer que l'ouvrage de M. P. Castel n'est pas irréprochable; son *Tébessa* n'en est pas moins digne de grands éloges : il fait bien connaître une région de l'Algérie sur laquelle les renseignements détaillés faisaient jusqu'à présent défaut; il montre que, s'il est téméraire de penser que le cercle de Tébessa doive retrouver la richesse qu'il a connue sous la domination romaine, du moins est-il possible de lui rendre une partie de son ancienne splendeur. Avec ses deux cartes hors texte et ses nombreuses illustrations, c'est une monographie comme nous souhaiterions en posséder une pour tous les cercles de l'Algérie.

17. — Comme le Comité de l'Afrique française, auquel le rattachent les liens les plus étroits, le Comité du Maroc se met à publier des mémoires, des rapports de mission, des documents de toute nature relatifs au pays qu'il s'est donné pour tâche spéciale de faire connaître au public. Le premier fascicule dont nous lui sommes redevables est le rapport adressé par M. Augustin Bernard au gouverneur général de l'Algérie à la suite du voyage qu'il a exécuté, au printemps de 1904, d'abord le long de la côte occidentale du pays, en visitant tous les ports, puis à Fez, à travers le Gharb. L'étude de la pénétration européenne et de ses formes à la côte occidentale du Maroc, tel était l'objet spécial de la mission de M. Bernard, et c'est précisément là ce qui fait l'objet de la partie la plus considérable de son rapport (ch. II : De quelques moyens d'influence française), dont les premières pages sont consacrées à des

remarques de géographie physique et économique ou à des observations d'ordre ethnographique et politique, dont le dernier chapitre est une excellente étude de la côte atlantique du Maroc et de ses ports. Un appendice consacré à la poste française au Maroc et accompagné d'une carte schématique des services de courriers dans ce pays ajoute encore à l'intérêt et à l'utilité d'*Une Mission au Maroc*, comme est intitulé le remarquable rapport de M. Augustin Bernard.

18. — Nous retrouvons quelques pages extraites de ce rapport dans un autre livre publié par le Comité du Maroc sous le titre : *Le Commerce du Maroc en 1902-1903*. Les rapports des consuls et agents consulaires de France — on sait qu'ils résident à Tanger, Larache, Fez, Casablanca, Mazagan et Mogador — sur le commerce du Maghreb el Aksa en 1902, l'analyse des rapports consulaires anglais sur le commerce du même pays en 1903, voilà ce qui, avec les paragraphes du travail de M. Augustin Bernard relatifs à l'émigration, à l'agriculture et au commerce, constitue cette excellente petite plaquette, pleine de renseignements précis et accompagnée de quelques conseils pratiques formulés par M. Auguste Terrier dans une courte mais substantielle Préface.

19. — Le Comité de l'Afrique française, continuant la série des publications dont nous avons eu déjà l'occasion de parler l'année dernière, a fait récemment paraître, sous le titre de : *Reconnaissances au Sahara*, de très importants rapports du capitaine Pein, chef de l'annexe d'Ouargla, et du lieutenant Besset, sur des voyages exécutés par eux en 1903 dans différentes parties du désert. En juin-juillet 1903, le capitaine Pein, parti de notre poste d'Ouargla, poussait une reconnaissance dans le pays des Touareg Azdjer jusqu'à l'oued Tarat, tandis que le lieutenant Besset, de la compagnie des oasis sahariennes du Tidikelt, s'avançait d'In-Salah jusqu'à Tikhammar, dans le même pays, par Amguid, reliant l'itinéraire de la mission Foureau-Lamy à celui de la mission Flatters en suivant des directions non relevées jusqu'à présent, et en combinant ses opérations avec celles du capitaine Pein de manière à prouver aux Azdjer que le Sahara ne constituait plus pour eux, comme naguère, un refuge inviolable. Quelques mois plus tôt, le lieutenant Besset avait pour la première fois poussé d'In-Salah jusqu'à Amguid, et avait ainsi rattaché l'une à l'autre les deux positions d'In-Salah (déterminée par M. G.-B.-M. Flamand) et d'Amguid (déterminée par le colonel Flatters) en reconnaissant la région encore inexplorée de l'Ifetessen. Ce sont ces trois rapports que contiennent les *Reconnaissances au Sahara* ; ils sont accompagnés de cartes, de figures diverses et d'importants appendices géographique, géologique, lithologique et hydrologique dus au lieutenant Besset lui-même, au professeur Flamand, au pharmacien Comte. Ainsi se trouve constitué un ouvrage du plus grand intérêt scientifique aussi bien que pittoresque, de la publication duquel le

Comité de l'Afrique française peut à très juste titre se faire honneur.

20. — C'est toujours avec joie que nous saluons l'apparition d'un ouvrage consacré à l'une quelconque de nos missions; car nous sommes certain que, là même ou il sera nécessaire de faire quelques réserves, tout esprit impartial finira par reconnaître quel bien font les missionnaires à la religion, à la civilisation et à la France; comme le dit fort bien M. G. Renouard dans la lettre à Mgr Augouard qui précède son volume sur *l'Ouest africain et les Missions catholiques*, « le missionnaire n'est pas seulement un catholique, c'est un catholique français, un pénétrateur de pays ignorés, — presque un conquérant, — un conquérant d'âmes et d'influence, qui n'oublie jamais de faire flotter, à côté du drapeau de la Mission, celui de la grande patrie française. » On en trouvera la démonstration dans le livre, d'une excellente tenue, dont nous venons de transcrire le titre, et qui fait partie de la collection dans laquelle ont déjà paru des ouvrages du P. Pierre Suau sur *l'Inde tamoule*, et du P. Martial de Salviac sur *les Galla*; M. Renouard débute par y raconter les origines de la colonie française du Congo et par en citer les principaux explorateurs avant de décrire l'aspect physique de la région, d'en dépeindre la flore et la faune, d'en faire connaître les habitants d'abord, l'état politique ensuite, et enfin les ressources commerciales; puis, le terrain d'évangélisation une fois connu, les difficultés de l'œuvre une fois bien comprises, notre historien introduit les missionnaires et montre avec quelle persévérance et quelle ardeur, au milieu d'obstacles de toute nature, les missions catholiques parviennent à faire du bien et à exécuter une œuvre patriotique, civilisatrice et religieuse tout à la fois, élevant leurs néophytes au-dessus de leurs congénères, en faisant des êtres « supérieurs à leurs camarades, ayant sur eux l'influence très sensible de la moralité et de l'exemple. » Ainsi l'ouvrage de M. G. Renouard, accompagné de bonnes cartes et d'une série de gravures documentaires, remplit complètement son but; il fait aimer, avec une très grande discrétion, les missionnaires et apprécier leur œuvre, en même temps qu'il fournit, sur les pays de l'Ouest africain et sur leurs habitants, des renseignements d'une exactitude et d'une précision rigoureuses; c'est, au meilleur sens du mot, un excellent ouvrage de vulgarisation, en même temps que le volume le plus satisfaisant publié jusqu'à présent par l'éditeur Oudin dans une collection précieuse pour l'historien des missions comme pour le géographe et l'ethnographe.

21. — Chacun des voyages faits par M. Pierre Leroy-Beaulieu lui fournit le sujet d'un volume dans lequel il expose, avec une lucidité et un charme qui sont dans la circonstance de véritables qualités de famille, les problèmes économiques et sociaux les plus sévères et les plus compliqués. Les sociétés anglo-saxonnes de l'Australie, de la

Nouvelle-Zélande et de l'Afrique australe, les peuples de l'Asie orientale ont d'abord été le sujet de ses pénétrantes études ; ce sont maintenant les Américains du Nord que, à l'aide de ses souvenirs personnels et des renseignements fournis par le « Census » de 1900, M. Pierre Leroy-Beaulieu entreprend de nous faire connaître avec précision. Son volume sur *les États-Unis au* XX*e siècle* traite successivement, et avec un égal bonheur, du pays et de la population, de l'agriculture, de l'industrie, enfin des transports, du commerce et de l'expansion économique au dehors; seules, par conséquent, les colonies, si nouvelles encore d'ailleurs, de la grande république américaine, sont demeurées en dehors du sujet traité par l'auteur. Nous ne saurions nous en plaindre ; ce n'est pas là, en effet, ce qu'il nous importe de connaître aujourd'hui ; ce que nous demandons à M. Pierre Leroy-Beaulieu, c'est la progression de la population américaine, le développement des exploitations agricoles, des entreprises industrielles, des voies ferrées, la situation actuelle des *trusts*, etc.; et voilà précisément ce qui se trouve exposé dans son nouveau livre, avec une précision, une finesse de critique vraiment remarquables, en même temps qu'avec une discrétion réelle dans l'emploi des chiffres. Lisez donc, et avec grand soin, *les États-Unis au* XX*e siècle :* vous y trouverez, sur l'organisation des grandes industries américaines (sur les « Union Stock Yards » de Chicago, par exemple, p. 364-368), sur le caractère extensif de la culture du sol (p. 123 et suiv.), sur la composition du trafic du réseau ferré américain (p. 402-404) les renseignements les plus positifs et les plus instructifs. C'est tout à la fois un manuel pour ceux qui doivent se rendre aux États-Unis comme pour ceux qui en reviennent, et un ouvrage de vulgarisation à l'usage de ceux qui, sans avoir le temps de lire les dix volumes du « Census » de 1900, désirent en connaître les résultats ; tous y verront de quelle extrême importance fut, pour les États-Unis, l'acquisition de la Louisiane, et comment, après avoir été le premier pays agricole du monde, la grande république américaine en est devenue le premier pays industriel.

22. — Voulez-vous, pour le Maryland, suivre historiquement cette évolution économique, et voir comment s'est transformé le sol de cet État ? Lisez-en les différentes descriptions que, depuis le XVI*e* siècle jusqu'à la fin du XIX*e*, ont données successivement les découvreurs, les voyageurs, les touristes ; et, pour n'en pas négliger d'importantes, consultez auparavant l'excellente bibliographie critique récemment publiée par M. Bernard C. Steiner dans les *Johns Hopkins University Studies* sous le titre de : *Descriptions of Maryland*. Dressée dans l'ordre chronologique de publication, — ou plutôt de rédaction, — accompagnée de renvois à des ouvrages biographiques ou critiques et d'une Introduction où se trouve indiquée en quelques lignes la

valeur des principaux documents, cette bibliographie de 254 articles et groupes d'articles est établie avec un soin méticuleux et conformément à toutes les exigences de la science moderne ; elle fait le plus grand honneur à celui qui l'a rédigée et auquel nous devons déjà de nombreuses études historiques sur le Maryland.

23. — Rien de plus intéressant que d'étudier à côté d'un État en pleine exploitation agricole et industrielle comme la grande république américaine, dont M. Pierre Leroy-Beaulieu vient de nous montrer l'essor, un pays dont la colonisation est loin d'être achevée, et dont la mise en valeur commence à peine. C'est ce que permet de faire le livre de M. Edmond J.-P. Buron sur *les Richesses du Canada*; on y trouve sur les « possibilités » et même sur les certitudes économiques des provinces de l'est et du centre, et de la région montagneuse de l'ouest, une foule de renseignements précieux, puisés aux meilleures sources et soigneusement contrôlés, distribués dans un ordre systématique ; on trouve aussi, dans la première partie, d'utiles indications bibliographiques, et, à la fin du volume, des renseignements pratiques. C'est là, à l'usage du futur émigrant français, un précieux manuel, dans lequel une bonne table analytique des matières facilite beaucoup les recherches; c'est — comme l'a déclaré M. G. Hanotaux dans une éloquente Préface — « un inventaire des richesses canadiennes, inventaire un peu embelli, un peu flatté peut-être; mais, en somme, l'œuvre est consciencieuse, méticuleuse, complète. » Il n'y manque, à notre avis, qu'une bibliographie d'ensemble et quelques cartes moins schématiques que les croquis insérés par M. Buron dans *les Richesses du Canada*.

24. — Au moment où allait être discuté au Parlement français le dernier accord franco-anglais, si important pour les pêcheurs qui, de nos côtes atlantiques, se rendent chaque année à Terre-Neuve, un ami de M. Robert de Caix, dont la compétence en matière de politique extérieure et coloniale est bien connue, réunissait en un volume les lettres qu'au cours d'une mission d'enquête, dont l'avait chargé le *Journal des Débats*, ce dernier venait d'adresser à son directeur sur le sujet. *Terre-Neuve, Saint-Pierre et le French-Shore*, tel est le titre de cet ouvrage, auquel il manque malheureusement une carte, mais qui a le mérite de poser la question sous son aspect vrai, abstraction faite de toutes les raisons — très respectables, d'ailleurs — de sentiment qui sont venues le compliquer. « Notre monopole du French-Shore, déclare sans ambages M. de Caix (p. 84), est une chose du passé absolument incompatible avec les réalités, les nécessités présentes : il n'y avait plus qu'à le faire disparaître honorablement, mais en ayant soin de ménager tous les intérêts respectables. » Voilà précisément ce que M. Delcassé a essayé de faire, et ce que le Parlement a estimé pouvoir être

amélioré ; de quelle manière et sur quels points, M. Robert de Caix l'a indiqué avec beaucoup de finesse et de perspicacité dans ses lettres, écrites au jour le jour, durant les mois de juillet à septembre 1904, c'est-à-dire à un moment où n'avait pas encore été discutée à la tribune française la convention du 8 avril précédent. HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Compendium caeremoniarum sacerdoti et ministris sacris observandarum in sacro ministerio, auctore MELCH. HAUSHERR, S. J., editio quarta, a P. AUG. LEHMKUHL, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de XIV-179 p. — Prix : 2 fr.

Dans le ministère, les prêtres ont peu de loisirs pour revoir de gros traités de liturgie. Ils sont exposés à ne trouver dans ceux qu'ils possèdent qu'une législation surannée. Au séminaire, il est utile aux élèves d'avoir sous la main un résumé succinct des matières développées par le professeur. A ces exigences, répond excellemment le *Compendium* que nous annonçons.

Après une Introduction générale relative à l'obligation d'observer les Rubriques et les Décrets, on trouve un aperçu des diverses cérémonies qu'il faut accomplir dans toute messe privée. Elles ne sont pas présentées dans leur ordre chronologique, seul moyen pratique d'apprendre à célébrer le Saint Sacrifice, mais elles sont groupées sous des titres généraux, ce qui suffit à réveiller le souvenir et permet de corriger les défauts qu'introduirait l'habitude. — Vient alors la Messe solennelle, avec le résumé des fonctions des ordres sacrés seulement. — En supplément : les saluts du Saint Sacrement, les Vêpres et Complies solennelles et le *Te Deum*. Enfin, les Chants notés des ministres à la Messe et quelques versets et intonations. Une courte et substantielle instruction pour la récitation du Bréviaire résume bien ce qui, dans l'ordonnance générale et le détail des diverses heures, est vraiment pratique.

Abrégé précis, mis au point des règles actuelles et des récentes décisions, ce *Compendium* permet, avec l'aide de l'index alphabétique qui le termine, de s'éclairer en un instant sur toute question à élucider.

Quand on a vu le titre annoncer les cérémonies du *ministère sacré*, on est surpris de ne rien trouver dans la table des matières ni dans le livre qui se rapporte à l'administration des sacrements autres que l'Eucharistie : un petit supplément relatif à cet objet serait profitable et donnerait au titre toute son ampleur. On répondra sans doute qu'il est difficile d'être plus court et plus clair que le rituel. Mais alors, traduit en français, le titre serait Compendium *de* cérémonies du minis-

tère, et non Compendium *des* cérémonies du ministère. Quoi qu'il en soit de la portée de cette légère critique, l'ouvrage tel qu'il est ne peut que très utilement être mis entre les mains des séminaristes et des prêtres. X.

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé MANGENOT. Fasc. XII, XIII et XIV (T. II, col. 715-1610). Paris, Letouzey et Ané, 1904, gr. in-8. — Prix de chaque livraison : 5 fr.

Comme je le disais l'année dernière (*Polybiblion*, t. C., p. 147), la publication du Dictionnaire a suivi sa marche normale et a donné pleine satisfaction à ses lecteurs ; il est certain que la loi de l'ordre alphabétique s'exerce un peu capricieusement sur la distribution des matières, et que ces trois fascicules ne contiennent pas un seul grand article de théologie pure ; mais il s'en faut de beaucoup que les sujets traités doivent laisser indifférents les théologiens. Les cinquante colonnes de M. Mangenot sur le *Canon des livres saints* forment un véritable traité : M. Bareille a parlé de la *Cabale* avec autorité ; la question de la *Bourse* et des *Jeux de bourse* fournit au P. Antoine l'occasion d'un bon chapitre de morale ; le P. Gardeil examine la question du *Bien* en douze colonnes qui résument l'enseignement de l'Église sur cette donnée fondamentale de la théologie : M. Fourneret consacre trente-cinq colonnes très bien remplies aux *Biens ecclésiastiques* et aux principes qui régissent les rapports de leurs possesseurs avec le fisc. Les biographies de théologiens sont toujours nombreuses et révèlent aux profanes beaucoup d'illustres inconnus, mais on se retrouve en pays de connaissance avec *Cajetan*, par le P. Mandonnet, le *B. Canisius*, par M. Le Bachelet, surtout avec *Bossuet*, auquel le chanoine Largent a élevé un monument de quarante colonnes ; le même a donné une notice excellente sur *l'abbé de Broglie*. M. Hemmer, dans ses articles sur les papes du nom de Boniface, a fait une large part à *Boniface VIII* ; enfin les deux grands docteurs de l'Église : *saint Bonaventure* et *saint Bernard*, sont copieusement étudiés, le premier par son frère en saint François, le P. Smeets, l'autre, tout naturellement, par M. Vacandard. M. Baudrillart a traité les trois articles *Calvin*, *Calvinisme* et *Calvinistes* avec la compétence qu'on lui connaît ; ces trois articles ne font pas moins de quarante-cinq colonnes. Les chapitres de géographie ecclésiastique : *Bosnie-Herzégovine*, par le P. Palmieri, *Bulgarie*, par le P. Vailhé, *Canada*, par M. Fournet, sont accompagnés de cartes irréprochables ; j'aurais désiré que le P. Palmieri ne négligeât pas de signaler les publications du regretté baron d'Avril, qui, entre autres documents, a donné le τόμος, ou concordat, conclu entre le patriarche grec et le gouvernement austro-hongrois, pièce dont l'auteur ne paraît pas avoir connaissance. Exprimons le souhait que l'année 1905 nous donnera la fin de la lettre C. P. PISANI.

L'Église catholique et son mortel ennemi. Ses Droits divins et nos devoirs, par le chanoine LABIS. Bruges, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1904, in-8 de 272 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume peut être regardé comme la réédition d'un ouvrage imprimé en 1869 et rapidement épuisé. L'auteur reproduit donc les approbations très flatteuses qu'il reçut alors de S. S. Pie IX et de plusieurs évêques belges.

La conception d'ensemble est assez vaste, trop vaste peut-être. Il y a des pages excellentes, mais souvent aussi des généralités un peu déclamatoires. A l'heure actuelle, pour la propagande et pour les conférences, on a besoin de documents précis et nombreux. On les souhaiterait ici plus abondants. Toutefois l'ouvrage nous a paru intéressant, clair, intelligible à toutes les classes de lecteurs. Il nous semble écrit pour des catholiques insouciants ou aveugles, qu'il s'agirait de prémunir contre le danger — plutôt que pour des indifférents ou des égarés. Un certain nombre de chapitres sont d'ordre théologique, et par conséquent s'éloignent notablement du type apologétique populaire.

B. DE CARROY.

Tertullien, par J. TURMEL. Paris, 1905, in-16 de XLVII-298 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Turmel commence par exposer ce que nous savons sur la vie de Tertullien, puis il nous donne la liste des écrits, au nombre de trente et un, qui nous sont parvenus ; il nous dit à quelle occasion ils ont été composés, et, pour un certain nombre, il en établit la date. Prenant ensuite le docteur de Carthage sous le triple aspect de controversiste, de théologien et de moraliste, il nous le montre défendant contre les juifs et les païens les croyances chrétiennes ; puis l'apologiste, se retournant contre les hérétiques, démontre l'unité de Dieu, la création, la distinction des personnes divines, la réalité de l'incarnation du Fils de Dieu, la résurrection de la chair, la nature de l'âme ainsi que ses destinées. Enfin le moraliste, avec sa farouche intransigeance, expose le programme et les lois de la vie chrétienne. Dans une dernière partie sont résumés les enseignements qui, sans avoir été donnés directement, ont été abordés incidemment à l'occasion d'autres questions. Il est inutile de dire quelle connaissance approfondie du sujet demande un pareil travail, et je ne fais que répéter l'appréciation unanime des théologiens en disant que l'auteur s'est trouvé égal aux difficultés de la tâche qu'il s'était imposée. Le volume se termine par trois index : celui des matières, celui des textes les plus célèbres de Tertullien, et celui des textes scripturaires commentés dans ses ouvrages.

P. PISANI.

Das Decret des Papstes Innocenz' XI über den Probabilismus, *Beitrag zur Geschichte des Probabilismus,* von Franz Ter Haar. Paderborn, Schöningh, 1904, in-8 de xii-204 p.

L'auteur de ce livre, qui appartient à l'ordre des rédemptoristes, s'efforce surtout de justifier l'Église et saint Alphonse de Liguori contre l'accusation, non fondée selon lui, d'avoir favorisé et enseigné le probabilisme. Pour cela, il tâche de montrer que les Papes n'ont fait que tolérer le probabilisme, qu'ils ne l'ont jamais approuvé et que, par leurs actes publics (condamnation de propositions laxistes, mais surtout décret du 26 juin 1680, rendu par le Saint-Office, sur l'ordre d'Innocent XI), ils se sont plutôt montrés défavorables à ce système ; ils n'ont pourtant pas approuvé davantage *le probabiliorisme*, sinon en tant qu'il se confond avec *l'équiprobabilisme*, système de saint Alphonse.

Le P. Ter Haar reconnaît que le probabilisme véritable n'a jamais été *condamné*. Il raconte assez exactement quant aux faits (sauf quelques détails) et avec modération et désir évident d'être impartial (l'est-il vraiment toujours ?) l'origine du décret de 1680, ainsi que l'affaire du livre du P. Thyrse Gonzalez contre le probabilisme.

Il s'étend longuement sur les preuves d'où il résulte, d'après lui, que saint Alphonse est *équiprobabiliste*. Il réfute ensuite les accusations des auteurs protestants nommés dans le titre de l'ouvrage. En somme, ce travail est utile comme exposé de l'*équiprobabilisme* et des arguments sur lesquels s'appuie ce système ; il montre suffisamment que l'Église n'est pas solidaire du probabilisme. Mais il ne prouve pas mieux que d'autres ne l'ont fait avant lui, que le vrai probabilisme soit moins conforme que le probabiliorisme ou l'équiprobabilisme à l'enseignement de l'Église et aux principes de la saine morale. B. de Carroy.

Nuova Esposizione dei criteri teologici, lavoro scientifico, di Mons. can. Salvatore di Bartolo. Roma, Pustet, 1904, in-8 de 354 p. — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage est une reproduction améliorée des *Critères théologiques*, parus en 1888, condamnés en 1891. L'auteur, après une entière et louable soumission, a voulu corriger et perfectionner son œuvre : il a obtenu, pour cette nouvelle édition, l'imprimatur du maître du Sacré Palais.

Nous y trouvons un exposé des principes qui régissent l'accord de la raison et de la foi : quantité d'aperçus ingénieux, beaucoup de documents précieux. Toutefois, prenons-y garde : depuis les récents progrès de la philosophie des sciences, le problème de cet accord se pose souvent d'une façon toute nouvelle. Il ne s'agit plus précisément et uniquement de la *raison*, cette vieille idole des rationalistes universitaires, des cousiniens, des hermésiens, etc... Il s'agit maintenant de la *science*, telle qu'on est en train de la circonscrire et de la définir, depuis une

vingtaine d'années. Il s'agit surtout des sciences naturelles, de leurs classifications et de leurs hypothèses. Le très utile travail de Mgr Salvatore di Bartolo serait peut-être à compléter à ce point de vue.

B. DE CARROY.

Introduction à l'étude de la théologie protestante *avec Index bibliographique*, par LOUIS ÉMERY. Paris, Fischbacher, 1904, gr. in-8 de IV-710 p. — Prix : 10 fr.

Dans la pensée de l'auteur, professeur à l'Université protestante de Lausanne, cet ouvrage est tout à la fois une *encyclopédie*, une carte montrant le pays à parcourir — et une *méthodologie*, sorte de Bædeker ou de Joanne indiquant la manière la plus profitable de voyager. Une première partie a pour objet de définir la théologie, d'en marquer la place dans l'organisme de la science, d'en faire voir l'utilité, puis de déterminer et de caractériser ses branches diverses. La seconde partie (p. 223-285) s'occupe des conditions et des méthodes nécessaires pour faire de bonnes études théologiques. Elle est suivie d'un Index bibliographique très considérable (p. 307 à 703).

L'ouvrage est généralement conçu dans un esprit large, bien que la littérature catholique soit *beaucoup moins* connue et signalée que la littérature protestante; il y a de louables efforts pour se montrer impartial. Néanmoins l'auteur, quand il recherche la place de la théologie catholique dans l'ordre des sciences, nous paraît tomber dans une contradiction fâcheuse : après avoir fort bien montré que l'absence de convictions n'est pas une condition requise pour faire œuvre scientifique — que la libre recherche peut être fort bien guidée par certains principes directeurs, qu'elle est compatible avec l'acceptation de certains éléments dogmatiques (p. 68), — il semble retirer à peu près ce qu'il avait concédé, quand il déclare (p. 69) que le théologien chrétien voulant faire de la théologie une science digne de ce nom « ne peut pas soumettre les méthodes et les résultats de son travail théologique à un credo quelconque. »

L'Index bibliographique sera très précieux au travailleur. En voici les divisions principales : *Généralités* (Dictionnaires, index, revues et journaux de différents pays européens...) — *Histoire des religions*. — *Théologie exégétique* (très abondant). — *Théologie historique* (de même). — *Théologie systématique*. — *Théologie pratique*. — *Culture générale* (ouvrages d'édification, littérature, philosophie, histoire).

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Les Esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution, par Théodore Suran. Paris, Schleicher, 1903, in-12 de 238 p. — Prix : 3 fr.

Les esprits directeurs de la pensée française, du moyen âge à la Révolution, d'après M. Suran, sont Rabelais, Calvin, Ronsard, Montaigne, Descartes, surtout Descartes, Voltaire, Montesquieu, Diderot et Rousseau. Le siècle de Louis XIV ne compte pas beaucoup pour lui. Il admire cependant Bossuet ; mais il a tort de dire que « sa dévotion monarchique l'a rendu plus qu'indulgent pour l'adultère de son roi et a inspiré à ce prêtre doux la glorification de la grande iniquité du siècle. » Il juge sévèrement mais équitablement La Fontaine.

Malgré le talent incontestable de l'auteur, nous ne pouvons que désapprouver son livre. Quelques citations suffiront d'ailleurs pour faire voir dans quel esprit il a été conçu.

Pour M. Suran, « le bien que l'Église a fait, après son triomphe définitif au moyen âge, est plus apparent que réel, et plus matériel que moral ; car elle n'a empêché aucune des injustices que son dogme condamnait : elle a laissé subsister l'esclavage, elle a institué l'inquisition » (p. 18). Voici comment est traitée la scolastique : « Négligeant tout ce qui est particulier, tout ce qui vit, tout ce qui change, elle n'opérait plus que sur des mots, car elle vidait toutes les notions de leur contenu réel. Elle faussait ainsi l'esprit comme elle érigeait le bavardage logique en méthode intellectuelle, elle aboutissait à l'anémie de l'intelligence... » (p. 19). « Les religions, dit encore l'auteur, ne vivent que de volonté. Elles sont toutes fondées sur un acte initial de volonté, l'acte de la foi, la croyance. Là où les lumières de l'esprit sont actuellement insuffisantes, la volonté fait le saut et affirme que ces lumières seront toujours insuffisantes. L'acte de foi étant une rupture avec la raison, il demeure étranger à celle-ci et les apologies scientifiques de la foi sont, par leur principe même, un contre-sens irrecevable. » On ne s'étonnera pas, après cela, d'apprendre que Bayle a toutes les préférences de l'auteur. Voltaire ne lui agrée pas autant parce qu'il n'a pas su, au même degré, s'émanciper de la tutelle du grand siècle. « Pour montrer d'abord en Voltaire le fils intellectuel du XVIIe siècle, il suffirait d'énumérer ses défauts... Voltaire est la plus évidente victime de notre prétendu grand siècle ; il montre à plein tout le mal que celui-ci lui a causé... La plus manifeste de ses faiblesses est l'absence de tout sentiment profond. A part sa haine de la « superstition », il ne semble avoir jamais eu de passion véritable » (p. 127, 128).

Enfin M. Suran borne ses aspirations à notre vie terrestre. « Les fantaisies spéculatives sur l'au-delà n'ont d'autre effet dans la pratique que de diviser les hommes en groupements ennemis et de les écarter

de l'étude féconde de la nature dans laquelle ils vivent. Que l'homme, content de ses facultés d'investigation, se restreigne à cette étude positive, la seule qu'il lui soit naturel d'entreprendre, puisque c'est la seule dont il ait à se servir » (p. 171). Il veut bien de la morale, mais à la manière de Diderot : « Seule la science peut nous enseigner la nature des rapports normaux entre les êtres. Il suit de là que cette morale ne serait définitive que le jour où la science nous aurait enseigné la nature de ces rapports d'une façon définitive »... (p. 176). La morale est « une morale scientifique fondée sur l'idée de solidarité » (*ibid.*). Mais nous en avons assez dit pour montrer avec quelle défiance il convient de lire ce livre d'autant plus dangereux qu'il est bien écrit.

LÉON CHARPENTIER.

Sur les chemins de la croyance, par FERDINAND BRUNETIÈRE. *Première Étape. L'Utilisation du positivisme.* Paris, Perrin, 1905, in-16 de XXII-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Brunetière nous fait espérer qu'il exposera bientôt ce qui peut dissiper ou diminuer *les difficultés de croire*, puis ce qui établit *la transcendance du christianisme.* Aujourd'hui il nous propose seulement, ce qui lui paraît devoir être la première étape du vingtième siècle sur les chemins de la croyance, l'utilisation du positivisme. C'est une étape qui déjà mène loin, si, comme ce livre tend à le prouver, cette totalisation de l'expérience humaine, qu'Auguste Comte prend comme criterium de la vérité, fait reconnaître que la société repose toute sur la morale, qu'en dépit des théories du XVIIIe siècle la question sociale est avant tout une question morale, que toute morale digne de ce nom est subordination à une puissance extérieure, qui nous dépasse et nous domine d'une suprématie incontestée, que la morale est donc essentiellement religieuse, ou du moins, implique un commencement de religion. M. Brunetière n'est pas comtiste ; il n'accepte pas la « religion de l'humanité. » Mais il ne peut souffrir que son fondateur soit accusé d'avoir été infidèle aux principes initiaux et à la saine méthode du positivisme en concluant à la nécessité d'une religion. On entrevoit quelles nombreuses et complexes questions sont abordées dans ce volume avec la vigueur et l'indépendance d'esprit que l'on connaît. Il serait surprenant que le lecteur, alors même qu'il accepte les conclusions générales de l'auteur, fût absolument d'accord avec lui sur tous les points. Lorsque, par exemple, le socialisme est présenté comme une protestation contre le plat utilitarisme du XVIIIe siècle, certains regretteront qu'il ne soit pas présenté aussi et surtout comme dérivant, par filiation directe, de ce qui nous est signalé comme l'erreur fondamentale du siècle d'Helvétius et de Voltaire, la croyance à la toute-puissance des lois et des institutions sociales, responsables de tout mal. Mais la thèse maîtresse développée par cet intéressant ouvrage est profondé-

ment juste, et elle ne me semble même pas poussée assez loin : il y a beaucoup à utiliser dans le positivisme, non seulement dans celui d'Auguste Comte, mais encore dans celui que M. Brunetière juge bien sévèrement, trop sévèrement à mon sens, d'un Littré.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Éducation de la démocratie, leçons professées à l'École des Hautes-Études sociales par ERNEST LAVISSE, P. MALAPERT, ALFRED CROISET, G. LANSON, CH. SEIGNOBOS et J. HADAMARD. Paris, Alcan, 1903, in-8 de II-251 p. — Prix, cartonné : 6 fr.

Ce recueil contient les huit conférences suivantes : *Souvenirs d'une éducation manquée*, par M. Ernest Lavisse; — *Les Besoins de la démocratie en matière d'éducation*, par M. Alfred Croiset; — *L'Unité de principes dans l'enseignement public*, par le même ; — *L'Organisation des divers types d'enseignement*, par M. Ch. Seignobos ; — *Le But et la nature de l'enseignement secondaire*, par M. Paulin Malapert; — *Les Études modernes dans l'enseignement secondaire*, par M. Gustave Lanson ; — *Les Études gréco-latines et la Démocratie*, par M. Alfred Croiset; — *Les Sciences dans l'enseignement secondaire*, par M. Jacques Hadamard. Ces conférences, faites par des hommes du métier, qui tous, plus ou moins, ont du talent, et presque tous savent écrire, ne pouvaient manquer d'être intéressantes, et elles le sont. Aideront-elles beaucoup à fixer le programme de ce que doit être l'éducation de la démocratie ?—J'en doute, car ces conférences sont surtout critiques et négatives. Elles montrent, par exemple, que, par la faute de ses maîtres, l'éducation de M. Lavisse a été manquée, en quoi M. Lavisse me semble témoigner une médiocre reconnaissance pour des maîtres qui ont su tout de même faire quelque chose de lui; et si l'on s'avisait de le nier, je crois bien que M. Lavisse n'en serait guère content. Sans mettre autant en scène le moi, ce qui est toujours un peu haïssable, les autres conférences aboutissent à des conclusions aussi peu flatteuses pour l'Université, dont les méthodes d'enseignement ou les programmes, dans tous les ordres de l'enseignement, langues classiques anciennes, littérature française, sciences même, sont démontrés parfaitement absurdes dans leurs principes et singulièrement funestes dans leurs résultats. Mais il reste, grâce à Dieu, l'avenir, et nos conférenciers s'en donnent là-dessus à cœur joie, s'abandonnant, comme jadis leurs prédécesseurs qui se sont si lourdement trompés, au plaisir de nous conter tout haut leurs rêves de châteaux en Espagne. En fait, de bons esprits craignent que ces nouvelles formules de l'éducation de la démocratie n'aboutissent tout simplement à nous préparer une démocratie sans éducation. Mais comme ce sont là des questions intéressantes et traitées avec compétence et talent, le livre est de ceux qui valent la peine d'être lus. Pour

moi, je serais tenté d'en tirer la conclusion que, devant ces aveux multipliés d'impuissance de l'enseignement officiel, la liberté d'enseignement serait plus que jamais nécessaire. Si nous voulons garder ou recouvrer notre supériorité intellectuelle d'autrefois, — de quoi, il est vrai, la démocratie ne se soucie guère, — il faudra bien un jour ou l'autre en revenir là. En cette matière, comme en quelques autres, la liberté sagement réglée est seule vraiment féconde.

ÉDOUARD PONTAL.

Les Problèmes de la civilisation, par ALFRED MOULIN. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 569 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur se qualifie dans sa Préface « citoyen de l'univers. » Il déclare qu'il s'adresse surtout aux esprits sérieux et qu'il expose dans ce livre « avec une naïve crudité » ses réflexions indépendantes sur tout ce qu'il voit s'effectuer autour de lui. Il indique les solutions vers lesquelles, suivant lui, devrait tendre l'action des hommes intelligents pour améliorer le monde et y étendre les bienfaits de la civilisation.

La hardiesse est en effet la caractéristique de cet ouvrage dont l'auteur proteste, avec raison, n'appartenir à aucune école. Dans le chapitre consacré aux « lois naturelles », M. Moulin conteste qu'il y ait un bien absolu, préconise la théorie du transformisme, et conclut que le but le plus élevé que puissent se proposer nos actions est le progrès de l'espèce humaine. L'idée de Dieu est, d'après l'auteur, une ineptie évidente. Le second chapitre est l'application de la théorie du progrès à la politique mondiale. Elle comporte l'extension européenne sur le monde entier, au moyen du remaniement général de toutes les frontières et du refoulement des races dites inférieures. On devra même empêcher la reproduction dans les peuplades reconnues inaptes à la civilisation, en séparant les hommes des femmes, qui accepteront très bien leur sort, si on sait les distraire par des exercices physiques agréables et des distractions appropriées. Un congrès européen permanent gouvernera le monde. Viennent ensuite des chapitres consacrés à l'éducation et à la vie sociale entre lesquels s'intercale, « afin de donner, dit l'auteur, plus de variété au plan de cet ouvrage, » une liste de pensées et maximes diverses, dans lesquelles on trouve de tout, même des calembours. En terminant, M. Moulin s'exprime ainsi : « Prêtez ce volume, parlez-en sans vous lasser, avec éloges, dans les conversations, les conférences, les journaux, les bulletins, les revues, les livres, indiquant nettement alors le nom, l'adresse de l'éditeur et le prix de l'ouvrage franco à domicile. Dominez cette crainte pusillanime de vous compromettre pour ne songer qu'à frayer la route à la vérité lumineuse et féconde... » — Voilà qui est fait.

EUGÈNE GODEFROY.

Le Chien. Hygiène. Maladies, par JOANNY PERTUS. Paris, Baillière, 1905, in-18 de VIII-388 p. — Prix, cartonné : 4 fr.

Le livre de M. Pertus est un excellent traité vétérinaire spécial composé par un praticien compétent, offert aux chasseurs, aux amateurs de chiens, ainsi qu'à ses confrères. Peut-être même serait-ce ceux-ci qu'il a eus particulièrement en vue, car en bien des cas il faudra avoir déjà des études préparatoires, être familiarisé avec la phraséologie spéciale du métier pour profiter complètement des renseignements réunis ici.

Le volume se divise en deux grandes parties. Des aperçus généraux concernant l'anatomie du chien, son hygiène, les questions de reproduction, enfin même son dressage, forment la première. La seconde est consacrée à la description, l'examen et la thérapeutique des maladies des chiens. Plus développée, elle occupe à elle seule les deux tiers de l'ouvrage. Les affections sont groupées en divers chapitres et décrites dans leurs caractères et leurs effets. Le traitement de chacune est indiqué avec les principaux remèdes à employer. Pour leur administration, l'auteur se déclare « dosimètre convaincu. » Mais il se défend d'être exclusif, et, à côté des procédés nouveaux, il tient à indiquer les formules allopathiques. Grâce à cet éclectisme, l'ouvrage peut satisfaire les partisans de l'un ou de l'autre système. G. DE S.

Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge. — Histoire, usages et symbolisme. 1re partie. *Les Plantes dans l'Orient classique.* II. *L'Iran et l'Inde*, par CHARLES JORET. Paris, Bouillon, 1904, in-8 de XI-657 p. — Prix : 12 fr.

« Faire l'histoire, dans ses principaux et plus utiles représentants, de la flore de l'Inde, dit M. Ch. Joret, c'est faire l'histoire de la civilisation de cette vaste contrée. » Rien n'est plus vrai, et l'on peut ajouter avec l'auteur que « la vie d'aucun peuple de l'antiquité n'a été en contact aussi constant et intime avec la nature. » On comprend donc aisément que sur les 657 pages dont se compose cet ouvrage, plus de 450 soient consacrées à l'Inde. Au vrai, il y a dans cette partie quelques chapitres qui, à se placer au point de vue strictement botanique, n'auraient rien perdu à être écourtés. Si l'auteur nous devait, pour exposer le caractère de la flore, une géographie et une climatologie du pays étudié, même, pour mieux faire comprendre le rôle et l'usage des végétaux dans l'économie domestique et les cérémonies religieuses, un résumé de l'ethnographie et de la religion des peuples qui l'habitaient, il semble que M. Joret se soit un peu bien étendu sur ces points et qu'il se soit trop complu aux complexités inextricables de la cosmogonie, de la mythologie hindoues, aux légendes héroïques, folles et charmantes de Krishna, aux singularités des rites funéraires.

Au surplus, est-ce là un reproche, et ne ressort-il pas de l'étude approfondie à laquelle l'auteur s'est livré, que les plantes occupent une telle place, et si belle, dans la poésie et la religion des Hindous, qu'il était impossible d'étudier les unes sans s'expliquer sur les autres? L'auteur prévient d'ailleurs ce reproche en avouant avec simplicité s'être laissé bien des fois « trop séduire à l'attrait que lui offrait le monde mystérieux de l'Inde. » Plus d'un lecteur de son livre le suivra aisément sur cette pente fascinante.

Peut-être aurions-nous préféré, pour notre part, que l'auteur consacrât plus de temps à décrire la physionomie des principales plantes qu'il cite, leur port, la couleur de leurs fleurs, la forme et la saveur de leur fruit. Mais c'est là querelle d'ignorant à qui la terminologie botanique n'est pas assez familière. Car le charme des légendes n'a pas enchanté M. Joret au point de lui faire perdre la moindre partie de son sens critique si pur et si développé. Les identifications des noms sanscrits des plantes à leurs dénominations scientifiques modernes sont inattaquables, et quand l'impossibilité de les identifier se présente, l'auteur en donne ses raisons et s'abstient, là où d'autres, qui voulurent trop deviner, se trompèrent lourdement. Pour ceux-là, M. Joret est sévère, et M. Griffith, — pour avoir voulu voir en certains fruits dont les images se rencontrent dans les motifs décoratifs de l'Inde « ceux de l'*Anona squammosa*, encore que cet arbre soit originaire de l'Amérique »,— en sait quelque chose. C'est pourquoi nous ne saurons pas encore à quelle espèce végétale rapporter le divin *Soma*.

Le plan de ce deuxième livre est le même que celui que l'auteur avait adopté pour le précédent consacré à l'Égypte et aux peuples sémites. Il est parfaitement clair et rationnel. La nature du sol et le climat d'abord étudiés, qui déterminent le caractère de la flore, l'ethnographie des peuples qui habitèrent le pays, est esquissée. Après quoi l'auteur expose l'état de leur agriculture, décrit leurs jardins et les fleurs qu'ils y employaient, fait l'histoire des plantes alimentaires et industrielles, puis de celles auxquelles leur beauté mérita de figurer dans l'architecture, l'orfévrerie ou la poésie, et de celles qui eurent leur rôle dans le culte. Enfin, une bonne place est réservée à la matière médicale.

On voit l'utilité d'un pareil ouvrage. Il est en particulier indispensable à ceux, — et ils sont nombreux aujourd'hui, — que passionnent l'histoire et la poésie de ces mondes mystérieux.

Nous espérons bien, pour notre part, qu'en dépit des restrictions mélancoliques de sa Préface, M. Joret trouvera le temps de nous donner, outre l'index nécessaire des deux premiers volumes, l'histoire des plantes dans l'antiquité grecque et romaine et dans le moyen âge. Ses documents doivent être tous rassemblés et prêts à mettre en œuvre. Nous y comptons donc. LOUIS DENISE.

Économie forestière, par G. Huffel. T. I. Paris, Laveur, 1904, gr. in-8 de IX-422 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage qui doit, complet, former trois volumes, peut être considéré comme une sorte d'encyclopédie de tout ce qui, de près ou de loin, directement ou indirectement, concerne les forêts, a rapport aux forêts, intéresse les forêts.

Le tome Ier, que nous avons sous les yeux, est divisé en quatre *Études*. Études très complexes comme on va le voir. La première expose *l'Utilité des forêts*, utilité multiple : elle se rattache d'abord aux produits tant du passé que du présent ; non pas qu'ils aient varié quant à leur nature, mais parce que leur importance relative a subi de profondes modifications. Après les produits, utilité directe et palpable, il y a l'influence des forêts sur le climat, sur l'atmosphère, sur les conditions météorologiques locales, leur action sur les sources, sur les chutes d'eaux atmosphériques, sur l'infiltration de celles-ci dans le sol ; il y a aussi le rôle de protection de ces mêmes forêts sur les terrains en pente rapide et contre les avalanches, le ravinement des versants, les inondations ; enfin la mise en valeur des terres incultes, l'assainissement des sols marécageux et à émanations insalubres, sans parler de la place considérable que tiennent les arbres et les massifs boisés dans les charmes du paysage.

La seconde *Étude* a pour objet *la Propriété forestière* et sa législation. Dans celle-ci la question des droits d'usage tient un rang important. Ils remontent aux origines mêmes de la propriété des forêts, à une époque où la production du bois était ce qui intéressait le moins les propriétaires, ce produit n'ayant pas alors de valeur commerciale. L'auteur, remontant à l'époque gallo-romaine, trace un tableau vraiment magistral de l'organisation de la propriété en général et de la propriété forestière au sein de cette civilisation mi-partie celtique et latine, puis de sa transformation successive aux temps mérovingiens et carolingiens jusqu'à la naissance de la féodalité. Forêts du domaine, des seigneurs, des princes apanagistes, des communes, de l'Église. La législation a naturellement suivi les vicissitudes de l'organisation sociale elle-même, jusqu'à la fameuse ordonnance de Louis XIV en 1679, en partie annulée par la Révolution, et revivant enfin, sous une forme accommodée au nouvel état de choses dans le code forestier de 1827, puis modifiée et complétée suivant les circonstances subséquentes.

Sous la rubrique *Politique forestière*, la troisième *Étude* s'occupe de la question douanière concernant les produits ligneux, des mesures législatives tendant à la sauvegarde des intérêts généraux que le sol forestier a la mission de servir, et, en ce qui concerne la propriété

soumise au régime forestier, c'est-à-dire les forêts publiques (appartenant à l'État, aux communes, aux hospices, etc.), la sauvegarde des intérêts des générations futures à défendre contre les anticipations de la génération présente.

La quatrième *Étude*, intitulée : *La France forestière*, est plus particulièrement historique, géographique et statistique. C'est d'abord la France forestière *d'autrefois*, comprenant l'historique des forêts gallo-romaines, franques et françaises jusqu'à nos jours. C'est ensuite la France forestière *d'aujourd'hui*, description par régions des grandes masses boisées : nord-est, bassins des grands fleuves, nord-ouest, montagneux, régions méditerranéennes et du sud-ouest. Le volume se termine par un chapitre sur la statistique forestière de la France et de ses colonies, suivi de données générales sur la statistique forestière de plusieurs pays étrangers.

Cet ouvrage dénote chez son auteur une science approfondie, une lecture immense tant en langue française qu'en langues étrangères, lecture et science servies par une bonne méthode, un style clair et attachant qui sait donner de l'attrait même aux chiffres et aux courbes représentatives de variations de quantités.

C. DE KIRWAN.

Annuaire pour l'année 1905, publié par le Bureau des longitudes avec une *Notice scientifique*. Paris, Gauthier-Villars, in-16 de IV-670 p. + A 74, + B 44 ; en tout 792 p. — Prix : 1 fr. 50.

Par suite du nouveau roulement annoncé en 1903 et commencé en 1904, l'*Annuaire* pour 1905, année impaire, diffère sensiblement de celui de 1904, année paire. Non seulement les données physiques et chimiques, réservées aux années paires, y ont fait place, comme il avait été dit, aux données géographiques, statistiques, météorologiques, sur les monnaies, les poids et mesures, etc. ; mais encore divers changements ont été apportés, pour la présente année, à la partie astronomique. Notamment, à un article assez étendu sur le calendrier des anciens Romains, depuis Romulus jusqu'à Jules César, en a été substitué un autre, non moins développé, sur le calendrier Julien, lequel n'est autre que celui qui a eu cours dans toute la chrétienté jusqu'en 1582, où le pape Grégoire XIII y introduisit la réforme, ou mieux l'amélioration qui porte son nom : le calendrier grégorien est du reste l'objet, comme dans l'Annuaire pour 1904, d'un article spécial et étendu. Un autre changement à signaler consiste dans la suppression, ou, plus exactement, dans le renvoi à l'année suivante, de tout ce qui a trait à la gnomonique et à la physique solaire, ainsi que le Tableau de ces petites planètes qui circulent entre Mars et Jupiter et dont le nombre va toujours croissant. Il ne comprenait pas moins, dans l'Annuaire

de l'an dernier, de 55 pages donnant les éléments et autres indications de 550 planètes. A combien se montera ce chiffre en 1906, avec deux années d'observation en plus ? — A remarquer aussi qu'il n'est pas question d'Éros, la nouvelle planète (découverte par M. Witt en 1858), qui circule entre la Terre et Mars ; l'Annuaire de 1904 en donnait les éléments ; il est vrai que, tout en n'étant pas comprise entre Mars et Jupiter, la planète Éros n'est également qu'un astéroïde, visible seulement à l'aide du télescope.

Le Tableau I des éphémérides des étoiles variables, a reçu, grâce au concours de M. Hartwig, des accroissements importants. En outre des indications d'ascension droite, de déclinaison et de grandeur maxima et minima, il contient pour chaque étoile l'époque du maximum ou du minimum, en y ajoutant un point d'interrogation quand la donnée paraît trop incertaine. Enfin le nombre de ces étoiles, qui était de 450 dans l'Annuaire précédent, s'élève dans celui-ci à 479.

Il avait été observé quatre comètes en 1902 dont l'historique a été donné en 1904. L'année 1903 en a fourni également quatre, que décrit de même l'Annuaire de 1905.

La partie de l'Annuaire spéciale aux années impaires (géographie, statistique, etc.) a été, relativement à 1903, considérablement remaniée et augmentée. Un *Avertissement* assez développé donne la justification de ces changements. Sans parler des additions importantes et des rectifications de détail apportées aux anciens tableaux, d'autres tableaux y ont été ajoutés. Tels, ceux sur la longueur comparée des principaux cours d'eau, et celle, approximative, des cours d'eau de chacune des cinq parties du monde ; sur le relief du sol dans les mêmes contrées et la superficie des lacs ; sur la population des villes de 350,000 habitants et au-dessus.

Un chapitre spécial a été ajouté concernant la météorologie qui donne les températures des différents pays du globe, la température moyenne du Parc-Saint-Maur à Paris, les valeurs moyennes de température, de pression atmosphérique et de pluie dans la même ville.

Le temps et la place nous manquent pour analyser comme il conviendrait la *Notice* très savante que M. Hatt a donnée sous ce titre : *Explication des marées*. Une première partie en avait été donnée dans l'Annuaire précédent, laquelle envisageait le phénomène *général* ; la seconde partie envisage aujourd'hui le phénomène en tant que *local*. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur, l'espace nous faisant défaut après ce compte rendu un peu long déjà. C. DE K.

Les Marines française et allemande, par ÉDOUARD LOCKROY. Paris, Charles-Lavauzelle, 1904, in-18 de 267 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est l'écho, ou, si l'on veut, le résumé des critiques si nom-

breuses et si variées dirigées au Parlement et dans les journaux contre le précédent ministre de la marine, M. Camille Pelletan. L'auteur, qui fut lui-même deux fois ministre de la marine, ouvre son ouvrage par une étude fort intéressante sur la marine allemande, qu'il fait suivre par un exposé de l'état actuel de la marine française, sous le titre de : *Quatre ans de marine*. Ces deux premières parties, ainsi rapprochées, incitent l'esprit à faire entre les marines des deux pays voisins une comparaison dont la conclusion, hélas pénible ! est malheureusement trop justifiée. Après avoir lu les pages consacrées à la marine allemande, on est tenté de s'écrier : « Vive l'Empereur ! » car M. Lockroy a su mettre en lumière la part considérable prise par le souverain allemand dans le développement et l'organisation de sa marine. Comme conséquence directe, on s'aperçoit vite, peut-être à l'insu de l'auteur de l'ouvrage, que l'état actuel, en réalité si lamentable, de la marine française, n'est pas imputable exclusivement aux ministres qui se succèdent, et souvent, se maintiennent, rue Royale. La cause est plus haute : il n'y a pas en France, actuellement, de gouvernement, c'est-à-dire d'idée directrice s'imposant à tous les services de l'État ; personne ne commande en chef ; chacun obéit à des ordres, à des impulsions, qui viennent on ne sait d'où ; de plus, les questions personnelles ont une part beaucoup trop grande dans les décisions. Ce n'est pas là le moyen de faire de la bonne politique, et, sans bonne politique, il ne saurait y avoir de forte marine.

A la suite de ces deux études, qui justifient le titre de l'ouvrage, M. Lockroy a reproduit des articles parus dans *le Temps*. Il fait là œuvre de journaliste et il ne nous appartient pas, dans le *Polybiblion*, d'analyser des attaques dont certaines ne nous paraissent pas absolument justifiées. Nous avons peine à croire, en effet, que des ministres français fassent le mal sciemment ; nous aimons mieux nous persuader qu'ils se trompent, ou mieux, qu'ils sont trompés. J. C. T.

Der Küstenkrieg, von SIGMUND MIELICHHOFER. Wien, Seidel, 1903, in-8 de IV-251 p., avec 25 dessins dans le texte et une carte. — Prix : 7 fr. 50.

Les brochures concernant les multiples sujets intéressant la marine et l'armée sont nombreuses en Autriche, où les officiers ont la réputation d'être particulièrement instruits et d'aimer le travail. L'étude que nous avons entre les mains, consacrée à la guerre de côtes, est d'actualité, et, à ce titre, présente un attrait tout spécial. L'auteur, officier d'artillerie de forteresse, a traité avec une grande compétence et beaucoup de méthode un sujet un peu aride, qu'il a su rendre intéressant, même pour le public non initié.

L'ouvrage est divisé en deux parties : le combat devant une côte

portant des fortifications et le combat devant une côte ouverte, c'est-à-dire démunie d'ouvrages permanents. Dans la première partie, après avoir étudié les armes employées, l'auteur envisage l'attaque, puis la défense des côtes fortifiées, et, dans ce dernier cas, il passe en revue les conditions de l'utilisation maximum des différentes armes qui peuvent être opposées à l'ennemi. Les épisodes de la guerre de Sécession lui fournissent de nombreux exemples à l'appui de ses conclusions.

Le combat devant une côte ouverte conduit à l'étude des débarquements, du matériel pour les effectuer, et, enfin, des moyens à y opposer. L'auteur emprunte ici ses exemples aux Japonais, à Wei-hai-wei et aux Américains à Santiago de Cuba.

Cette courte analyse de l'ouvrage du capitaine Mielichhofer suffira, nous l'espérons, à en montrer tout l'intérêt et à en conseiller la lecture et l'étude. J. C. T.

Le Téléobjectif et la téléphotographie, par THOMAS R. DALLMEYER ; trad. française par L.-P. CLERC. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de XI-110 p. — Prix : 6 fr.

En traduisant le très intéressant ouvrage de M. T. R. Dallmeyer, M. Clerc a rendu un véritable service à tous ceux, professionnels et amateurs, qui s'occupent de photographie. Il porte ainsi, en effet, à la connaissance du public français les méthodes qui doivent présider à l'emploi du précieux instrument, le téléobjectif, dont l'existence même est trop souvent à peine connue. Il est vrai de dire que ce nom même était fait pour laisser croire que le nouvel objectif entré dans le commerce vers 1892, n'avait qu'un usage très restreint. Il en est cependant tout différemment, et le téléobjectif fournit des résultats plus inattendus et peut-être plus remarquables dans les photographies prises de près que dans celles faites de loin. Dans ce dernier cas, l'instrument, justifiant son nom, joue le rôle d'une lunette à fort grossissement, tandis que, dans le cas des photographies rapprochées, et, en particulier, des portraits, il permet de se rendre compte des déformations, vraiment excessives, mais auxquelles l'œil s'est habitué, produites par les objectifs ordinaires. Pour le constater, il suffit de jeter un coup d'œil sur les planches III et IV représentant le portrait d'une même jeune fille, fait au moyen de deux objectifs différents. L'amateur qui, avec juste raison, pense que le « portrait » est la partie la plus intéressante de son art, devra donc lire avec soin l'ouvrage traduit par M. L.-P. Clerc. Il y verra les multiples ressources offertes par le téléobjectif, les services nombreux que peut rendre cet instrument dans un grand nombre de circonstances. Il trouvera enfin dans cet ouvrage d'utiles détails sur la construction du téléobjectif, et, à la fin, une bibliographie très complète. Je me permettrai cependant, à ce propos, de signaler à l'auteur l'oubli qui a été fait de la mention d'un

intéressant article de M. Paul Helbronner, paru dans l'Annuaire du Club alpin français (24e volume, 1902) sur la téléphotographie simple et stéréoscopique en montagne. J. C. T.

Dictionnaire de chimie photographique, par G. et Ad. Braun fils. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de 546 p. — Prix : 14 fr.

La librairie Gauthier-Villars, qui s'est créé une spécialité des publications techniques photographiques, ne pouvait mieux faire que d'augmenter sa bibliothèque, déjà si importante, d'un *Dictionnaire de chimie photographique*. Celui-ci n'est pas le premier en date ; d'autres dictionnaires du même genre l'ont précédé, mais aucun n'est aussi complet. L'ouvrage de MM. G. et Ad. Braun décrit d'abord les corps au point de vue général ; il en énumère les diverses propriétés chimiques, en indique sommairement la préparation, puis les étudie longuement au point de vue photographique et de leurs applications à la photographie. Les méthodes les plus usitées pour l'obtention des négatifs et des positifs et les procédés multiples se rattachant à la chimie photographique dans le laboratoire et dans l'industrie, sont exposés avec détails, sinon toujours avec une clarté parfaite. On sent en effet que les auteurs ont craint d'augmenter outre mesure un volume déjà important et ont cru devoir employer un style parfois un peu trop télégraphique qui exige du lecteur une attention très soutenue. C'est d'ailleurs là un faible reproche à faire à un ouvrage d'étude qui n'est pas destiné à être lu comme un roman, mais bien à être consulté fréquemment, — et nous pouvons affirmer qu'il le sera avec fruit. J. C. T.

LITTÉRATURE

Los Problemas fundamentales de filología comparada, su historia, su naturaleza y sus diversas relaciones científicas, por el Dr A. Amor Ruibal. Madrid, Fernando Fe ; Paris, Hachette, 1904-1905, 2 vol. in-8 de xxiii-376 p. et xii-736 p.

Cet ouvrage considérable est une histoire critique de la science de la philologie comparée depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'auteur parcourt avec sûreté toutes les parties si diverses de son vaste sujet, touchant à la question homérique comme à la question sumérienne, parlant des grammairiens hindous comme des philologues arabes, mentionnant les théories des cabalistes aussi bien que celles des réalistes et des nominalistes. On pourrait dégager de ses tables les principales rubriques que voici : les Grecs, les Romains et les Pères ; les Arabes, les Juifs et les scolastiques ; les philologues de la Renaissance, Descartes et Leibnitz, pour le premier volume ; et, pour le second : avènement de la philologie comparée avec Hervas Panduro,

savant espagnol du XVIIIe siècle, auquel le Dr Amor Ruibal donne beaucoup d'importance ; l'œuvre de Bopp, de Humboldt et de Schlegel ; celle de Grimm ; exposé général des méthodes de la philologie comparée et des conceptions qui y sont ou y ont été en usage, avec leur critique ; rapport de la science du langage avec celle des religions et des mythes.

Des habitudes d'esprit philosophique sont très sensibles dans tout cet ouvrage comme dans beaucoup de livres espagnols, mais je ne crois pas qu'elles nuisent à la valeur positive de l'œuvre. L'auteur a appliqué à son propre livre le concept qu'il se fait de la science du langage (t. I, p. 28-30) ; cette science a pour lui deux parties : l'une descriptive et proprement historique ; l'autre philosophique comprenant les théories rationnelles sur les rapports mutuels des langues.

On trouve en tête du premier volume une bibliographie des ouvrages sur la philologie comparée des langues en général, et en particulier des langues aryennes. BARON CARRA DE VAUX.

Scarron inconnu et les Types des personnages du « Roman comique », par HENRI CHARDON. Paris, Champion, 1904, 2 vol. in-8 de VIII-428 et de 446 p., avec portraits, photograv. et une suite des tableaux du « Roman », d'après le peintre manceau Jean de Coulom. — Prix : 20 fr.

Le livre de M. Chardon est une monographie. De ce qu'une monographie est l'étude d'un sujet restreint et bien délimité, il ne s'ensuit pas que, n'étant point d'un intérêt général, cette étude doive manquer d'intérêt. De fait, M. Chardon ne pouvait mieux appeler et retenir notre attention qu'en élucidant les derniers points restés obscurs dans la vie de Scarron : sa maladie, son mariage avec Françoise d'Aubigné, enfin la composition de son chef-d'œuvre : le *Roman comique*. Aussi M. Chardon n'avait-il pas besoin, pour remplir son but, de s'écarter si peu que ce fût de son sujet ni d'annexer rien qui n'en fît essentiellement partie. Or nous n'avons pu nous empêcher de regretter que trop souvent la trame de son exposé n'ait été brisée par le rapprochement hors de propos de certains *alentours*, par des digressions qui dispersent ou étouffent l'intérêt naissant. Certes, ces digressions ne sont pas sans rapport avec le sujet du livre ; elles rentrent, même parfois dans le cadre d'une biographie de Scarron, mais l'auteur nous semble les avoir trop envisagées en elles-mêmes, les avoir traitées trop pour elles-mêmes. Nous notons quelques-unes de ces *erreurs* qui alourdissent un peu son œuvre, prises au hasard et seulement dans son premier volume : les maisons anciennes du Mans, la Fronde et les mazarinades mancelles, l'histoire des sœurs de Scarron, la vie et la fin d'Alexandre d'Elbène. Une autre cause de lenteur chez M. Chardon est celle-ci : il ne prend pas assez l'allure narrative, la discussion tient trop souvent lieu d'exposé, si bien que l'opinion défi-

nitive, la conclusion justifiée de l'auteur disparaît dans le fatras des avis qu'il critique et réfute. Enfin la parole est trop souvent laissée aux documents eux-mêmes. Encore si c'étaient des documents vivants et colorés : lettres ou récits de contemporains, gazettes en vers ou pamphlets ! Non, ce ne sont ordinairement que des contrats de vente, procurations, indults, collations de bénéfices, etc., toutes pièces administratives et officielles, qui bien mieux que dans le corps du texte eussent trouvé place dans les notes ou, mieux encore en appendice. Mais, en voilà assez : j'aurais regret de m'être si longtemps étendu sur la critique du livre de M. Chardon si je n'avais voulu montrer par là quel intérêt j'ai pris à le lire, et combien il me semble fâcheux que la forme ne permette pas toujours de prendre goût, autant qu'il le mérite, au fond de cet ouvrage.

Le premier volume a pour sous-titre : *Scarron inconnu* ; la jeunesse du poète burlesque et plus particulièrement ses relations dans la société du Mans, ses rapports avec les gens de lettres de la province ; son séjour à Rome en compagnie de l'évêque du Mans, Charles de Beaumanoir — séjour au cours duquel il se lie, chose curieuse, avec le grand Poussin, — tel en est le début. Revenu de Rome, Scarron ne tarde pas, comme la plupart des écrivains d'alors, à obtenir un bénéfice ecclésiastique : il est nommé chanoine de la cathédrale du Mans, ce qui ne l'empêche pas de mener la plus joyeuse, la plus burlesque vie du monde. C'est à ces excentricités, il n'en faut pas douter, qu'il dut la terrible maladie qui, non moins que son œuvre, l'a rendu célèbre. Faut-il en reporter la responsabilité à un ignorant médecin qui lui donna une drogue qui lui aurait, paraît-il, « brûlé les nerfs » ; faut-il plutôt en faire remonter l'origine, ainsi qu'on l'a conté, à cette mascarade d'une originalité un peu outrée, qui se serait terminée par un bain forcé et prolongé dans les eaux glacées de l'Huisne ? M. Chardon considère ces légendes comme des « canards » : « Les vrais coupables, dit-il, ce sont les poulardes de Mézedan, et ce petit vin blanc des coteaux de Savigné et d'Yvré que le jeune poète rencontrait à leurs sources. » Signalons ensuite quelques pages sur la belle protectrice de Scarron, l'aimable Mlle de Hautefort, favorite disgraciée de Louis XIII ; passons plus rapidement sur la vie littéraire de Scarron au Mans et nous voici aux plus heureux chapitres du livre. La connaissance de Scarron et de Françoise d'Aubigné se fit le plus naturellement du monde : au commencement de 1650 le poète vint habiter rue d'Enfer, à l'hôtel de Troyes, où logeait Mme de Neuillan, marraine de Françoise. Celle-ci, dont le père, fils du poète des *Tragiques*, avait reçu autrefois l'hospitalité du père de Scarron, avait été charitablement recueillie chez sa marraine. Par pitié pour la jeune fille que le couvent attendait, avec l'idée aussi d'en faire sa garde-malade, dans l'espérance

enfin de rencontrer en elle un guide pour le voyage dans l'Amérique tropicale, où il comptait trouver grand soulagement à ses maux, Paul Scarron épousa Françoise d'Aubigné. Cette union, si mal assortie au moral et au physique, loin de tirer la future marquise de Maintenon de l'ombre où elle s'était jusqu'alors tenue, la contraignit au contraire à une réserve, à une obscurité même qu'imposait à une honnête femme la société dévergondée où se complaisait son mari. Sur ces années de vie intime nous sommes donc peu renseignés; nous savons seulement quelle fidélité Françoise garda au souvenir de son mari, et la reconnaissance qu'elle lui témoigna, en s'intéressant de toutes façons, lui disparu, à la fortune de ses proches parents ou même de ses compagnons de plaisir.

M. Chardon, qui, dans *la Troupe du « Roman comique » dévoilée* nous avait éclairés sur l'identité des comédiens que Scarron met en scène, a consacré la seconde partie du présent ouvrage aux *Types des personnages du « Roman comique. »* Cette fois il s'agit de trouver, parmi les contemporains manceaux du romancier, les prototypes de ses burlesques héros. Disons-le tout de suite, il semble que M. Chardon se soit, ici encore, approché autant qu'il était possible de la vérité. Peut-être ses identifications, par suite des erreurs de composition que nous signalions en commençant, ont-elles un caractère plus analytique que synthétique, peut-être le personnage type ne revit-il pas très nettement à nos yeux, mais ce n'est aucunement la faute de l'érudit. Repoussant avec raison les prétendues clés traditionnelles du *Roman*, M. Chardon a pensé que l'étude directe des documents lui permettrait de forger la clé capable « d'ouvrir la porte sans rien forcer. » Ainsi nous venons à reconnaître ce prétentieux magot de Ragotin dans Ambroise Denizot, secrétaire de l'évêché du Mans au temps de Scarron et descendant de Nicolas Denizot, l'artiste-poète ami de la Pléiade ; cette canaille de la Rappinière dans François Nonny, sieur de Vausseillon, lieutenant du prévôt, maître des eaux et forêts du Mans ; Mme Bouvillon, « la grosse sensuelle, » dans Marguerite le Divin, dame Bautru ; le lettré M. de la Garouffière, le seul Manceau sympathique du livre, dans Jacques Chouet de la Gandie, conseiller au Parlement de Bretagne ; le curé de Domfront-en-Passais dans Ambroise Le Rées ; l'abbesse d'Étival en Claire Nau, qui fut en effet supérieure de cette abbaye, la tripotière de la Biche dans Françoise Boutevin, femme de Gabriel Despins ; l'hospitalier marquis d'Orsé dans le comte de Belin, etc.

Après un dernier chapitre consacré à *Un Roman précieux dans le Maine en 1655, Tarsis et Zélie*, considéré comme contre-partie du *Roman comique*, nous arrivons enfin à la troisième et dernière partie. M. Chardon, étant parti à la recherche de l'auteur de la troisième partie du *Roman comique*, a découvert que ce ne pouvait être que Jean Gi-

rault, secrétaire de Ménage et chanoine du Mans et nous donne ses raisons de le croire en faisant passer sous nos yeux toute l'histoire de sa vie.

Des esprits chagrins, que la honte de ne rien produire exaspère, pourront prétendre que M. Chardon a mis trop de choses dans ces deux volumes, qu'il n'a pas su se résigner à choisir parmi tout ce qu'il sait. Peu doit lui importer. Il reste qu'ayant, par ses premières études sur Scarron, complètement renouvelé le sujet, M. Chardon, en ce dernier ouvrage, l'a entièrement épuisé. H. LONGNON.

Hippolyte Taine, par LUCIEN ROURE. Paris, Lethielleux, 1904, in-12 de XII-192 p. — Prix : 2 fr. 50.

Comme je n'ai jamais vu encore deux philosophes s'entendre en se voulant expliquer l'un à l'autre, je ne garantis pas du tout que, par ses analyses un peu rapides, M. Roure ait bien saisi en sa forte, féconde et souple activité, la pensée philosophique de Taine. Il m'apparaît que le « sensualisme », le « positivisme », le « naturalisme » évolutionniste et pessimiste de l'auteur de *l'Intelligence* sont bien sommairement jugés d'après quelques citations célèbres, et exécutés — sans phrases. Je ne vois pas là l'effort qu'il eût fallu pour pénétrer le mécanisme intime de ce sincère esprit, découvrir sa « faculté maîtresse », le principe de son intelligence ou de son âme qui lui faisait sécréter de l'erreur tandis qu'il voulait la vérité, pour nous expliquer comment dans la trame de ses idées les fils de la vérité se mêlent à ceux de l'erreur, pour nous livrer enfin le secret de son génie.

Mais le temps, la patience, la puissance de méditation nécessaire ont manqué à M. Roure ; et il lui a manqué aussi la sympathie, sans laquelle on ne confesse, je crois, jamais un homme à fond. Il y a un parti pris contre Taine, parce qu'il n'est pas chrétien ; au lieu que ce devrait être, selon moi, une raison d'indulgence et une raison même de l'admirer pour avoir retrouvé tout seul tant de vérités morales et sociales que le siècle avait laissé tomber le long du chemin, pour avoir écrit sur le christianisme quelques-unes des choses qui sont le plus capables d'émouvoir et faire réfléchir les générations nouvelles.

Mais encore que dans le résumé des *idées politiques* et du *plan d'organisation sociale* de Taine, M. Roure, qui semble aussi plus sûr, trouve plus à louer qu'aux chapitres de la philosophie, de la religion et de la morale, sa mauvaise humeur lui fait encore tourner vers tant de belles choses le petit bout de la lorgnette ; et je crois, — Dieu me pardonne si je me trompe ! — qu'il défend même un peu, contre l'auteur de *la France contemporaine*, la démocratie et le suffrage universel !...

Cependant, tel quel, ce livre trop hâtif peut rendre service aux gens trop hâtés : c'est un aperçu superficiel et malveillant, je ne

dis pas faux, de l'œuvre de Taine, un à-peu-près de ce qu'il a pensé, un à-peu-près de ce qu'un prudent esprit en doit penser.

GABRIEL AUDIAT.

Armand de Pontmartin. Sa vie et ses œuvres (1811-1890), par EDMOND BIRÉ. Paris, Garnier, 1904, gr. in-8 de II-538 p. — Prix : 6 fr.

Pontmartin a trouvé le biographe et le critique à souhait pour sa gloire. « L'amitié que j'ai pour lui, déclare M. Edmond Biré, n'a point enflé les éloges que je lui ai donnés ; elle n'a pas dû m'empêcher de lui rendre justice : elle a fait seulement que je lui ai donné ces éloges et rendu cette justice avec plus de plaisir. » En s'appropriant ces mots de l'abbé de Feletz, M. Biré ne fait que se rendre justice à soi-même. Il n'a point dissimulé les petits travers de son illustre ami, sa manie des calembours, sa susceptibilité, commune à la gent irritable des écrivains, qu'il savait du reste avouer et réparer d'une manière peu commune, son indécision de caractère, dont il fit preuve dans l'affaire de sa candidature à l'Académie. A ce propos, comme en toutes choses, M. Biré fait preuve, lui, de la précision à laquelle il a dès longtemps accoutumé ses lecteurs. Pontmartin écrivait un jour que son critique, alors inconnu, avait lu tous ses articles et qu'il s'en souvenait mieux que lui. On le croira sans peine, à voir comment il sait redresser souvent les *Mémoires* de son auteur. C'est qu'il a colligé pour nous, avec attention, les véritables Mémoires de Pontmartin, qui sont ses *Causeries* et sa *Correspondance*. Sur toutes les sources d'information, il possède la documentation la plus riche, et la biographie nous révèle une foule de détails aussi intéressants qu'inédits.

L'idée qu'on avait du talent de l'écrivain n'en est pas sensiblement modifiée. On connaissait déjà l'abondance, la variété et la verve facile de ses écrits. Quarante-deux volumes de comptes rendus, sans parler de tous ceux qu'il a négligé de recueillir, c'est beaucoup, ce serait trop pour un autre ; mais les cadres sont, chez lui, si peu uniformes et la causerie est tellement étincelante que l'on ne saurait s'y ennuyer. Il a défini lui-même « le genre mixte entre la critique, l'histoire intime, l'impression personnelle et le roman » qui convenait le mieux à sa plume. La causerie est son triomphe et, comme disait L. Veuillot, « c'est vraiment une causerie. Il faut des idées et de l'esprit pour causer. » Pontmartin avait ce don ; c'est bien de lui que l'on peut dire : « On s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme. » Il est homme au point d'avoir parfois toutes les faiblesses de l'humanité : excès de sévérité ou excès d'indulgence ; mais il faut ajouter que, même étant excessif par haine ou par amour, il l'est avec bonne foi. C'est un galant homme, qui connaît le livre ou l'évènement du jour et qui en donne son avis le plus naturellement du monde ; voilà tout. Quand on lui

parlait de l'Académie, il aurait voulu y entrer simplement comme un homme du monde dans un salon et, lorsque ses amis insistaient, il disait : « Un fauteuil ? Bah ! à quoi bon ? J'ai ma causeuse. »

Cette « causeuse » ne le pose pas trop mal à côté des hommes supérieurs qui ont occupé le 41e fauteuil. Il a même fait son entrée posthume sous la coupole, le jour où deux de nos plus brillants académiciens ont donné ensemble un souvenir respectueux au cher maître qui eût dû les y précéder. « Élégant comme du Pontmartin, » telle est leur formule. Est-ce assez dire pour caractériser son talent ? Il a de la force aussi et l'on sait comment il s'en prit à certaines idoles, un Béranger, un Sainte-Beuve ou le suffrage universel votant pour Barabbas. Mais, dans ces coups droits mêmes, il enfonce la pointe avec une courtoisie, une bonne humeur, une spirituelle jovialité, une abondance de termes choisis, une virtuosité dans l'expression telle que le mot « élégance » vient tout d'abord pour résumer tant de qualités.

En étiquetant, avec une sûreté impeccable, tous ses écrits et leur provenance, M. Biré, qui a remué pour nous ce fouillis charmant, nous a indiqué en connaisseur ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre de son ami. Ce n'est pas leur faute à tous les deux si les exigences de la vie moderne imposent aux publicistes des devoirs, j'allais dire des pensums presque quotidiens. Il était difficile pour le biographe de les énumérer sans les coudre ensemble par un fil un peu visible, quoique assez ténu. Le travail du collectionneur est si exact et l'inspiration de l'auteur si élevée que ce livre sera, j'imagine, l'un des fascicules de l'album définitif consacré par M. Biré au XIXe siècle littéraire. A. BOUÉ.

Histoire littéraire du peuple anglais, par J.-J. JUSSERAND. Paris, Firmin-Didot, 1896-1904, 2 vol. in-8 de VII-580 et 994 p. — Prix du t. I, 7 fr. 50 ; du tome II, 12 fr.

Le premier volume de cette histoire, publié en 1894, réédité en 1896, est dès longtemps classique. En voici, après dix ans, le tome second, égal au précédent par la vaste et sûre information, la finesse du sens littéraire, l'art de la composition, l'agrément et l'éclat du style, supérieur peut-être par l'intérêt des matières traitées, puisqu'il embrasse la période la plus remplie, la plus féconde de la littérature anglaise, celle de la Renaissance et de la Réforme.

Histoire littéraire du peuple anglais, dit le titre, et l'auteur entend par là, avec l'histoire de la littérature proprement dite, celle de l'esprit anglais, de l'âme anglaise, suivis dans leur formation, leur développement et leurs métamorphoses. A la critique pure, aux théories d'ensemble, il fait, sans les sacrifier, proportionnellement moins de place qu'un Taine, par exemple ; il en donne davantage à la vie intellectuelle et morale de la nation, vie qu'il nous retrace d'une touche remarqua-

blement pittoresque et précise, avec toute la science d'un érudit, avec toute la divination d'un homme qui a de l'Angleterre, non seulement la connaissance que donnent les livres, mais celle qui vient du contact prolongé avec le peuple même. Au premier plan demeurent, bien entendu, les grands écrivains, créateurs d'œuvres immortelles, mais toujours hommes et Anglais, étudiés au milieu de la société qui les a produits et sur laquelle ils ont agi. Ici, c'est naturellement Shakespeare qui se détache entre tous, et les deux chapitres, très neufs et très indépendants, dégagés de tout préjugé et de tout excès, qui lui sont consacrés, viennent à point pour rectifier bien des erreurs courantes chez nous depuis le romantisme. Il y a dans le livre bien d'autres choses à louer; bornons-nous à signaler l'aisance avec laquelle l'auteur porte une érudition qui nourrit, mais n'alourdit jamais son exposé, et souhaitons de voir se continuer et s'achever bientôt cet excellent, ce monumental ouvrage.

A. Barbeau.

Opere di Alessandro Manzoni. — I. **I. Promessi Sposi.** Milano, Hoepli, 1905, in-16 de LIII-575 p. — II. **Brani inediti dei Promessi Sposi** ..., per cura di Giovanni Sforza. Milano, Hoepli, 1905, in-16 de LXVIII-624 p. — Prix de chaque vol. : 5 fr.

Ces deux volumes doivent former la tête de la première édition vraiment complète qui aura été donnée au public des œuvres de Manzoni, édition qui vient bien à son heure, car jamais la mémoire de l'auteur de « l'immortel roman » ne fut, en Italie, l'objet d'un culte plus fervent que de nos jours.

Le premier de ces volumes, qui contient le texte des *Promessi Sposi*, tel qu'il fut définitivement arrêté par l'auteur, s'ouvre par une très attachante étude de M. Michele Scherillo, sur l'enfance et la jeunesse de Manzoni, jusqu'à son mariage, sur ses premiers essais poétiques et sur les différentes influences qui ont contribué à la formation et au développement de son talent (*Gli Anni di noviziato poetico di Alessandro Manzoni*). Ce volume est orné de quarante planches, choisies parmi les très nombreuses illustrations dues au pittoresque crayon de Gaetano Previati, qui ont fait la célébrité de la grande édition des *Promessi Sposi* publiée en livraisons, par la même librairie, entre les années 1897 et 1900.

La publication du second volume mérite d'être considérée comme un véritable événement littéraire; sur ces fragments, inédits pour la plupart, la critique va trouver ample matière à s'exercer. On savait que le roman de Manzoni, très retouché dans l'édition de 1840, avait été encore bien plus profondément remanié en manuscrit, avant d'être livré pour la première fois au public, en 1827 ; mais quelques fragments seulement de la première rédaction manuscrite avaient déjà paru, par

les soins notamment de M. Giovanni Sforza. Ce sont maintenant toutes les transformations subies par le texte des *Promessi Sposi* avant sa publication, que l'on pourra suivre dans ce nouveau volume, de la plus haute importance pour l'histoire de la pensée et du style de Manzoni. On y trouve vingt-deux fragments de plus ou moins d'étendue, sacrifiés par l'auteur; l'un d'eux, le plus considérable, intitulé *Lucia e Agnese a Monza...*, n'occupe pas moins de cent vingt pages; on y trouvera un très curieux développement du célèbre épisode de la *Signora di Monza*. Quelques morceaux moins importants, parmi lesquels la rédaction des premières et dernières pages du roman, d'après la première minute de l'auteur, ont été réunis dans un Appendice, qui se termine par une minutieuse description du manuscrit autographe de cette première minute des *Promessi Spost*, conservée, ainsi que la seconde et d'autres papiers de Manzoni, à la bibliothèque Braidense, de Milan.

Ce recueil de *brani inediti* est précédé d'une préface intéressante et nourrie de faits, de M. Giovanni Sforza, sur les premiers romans historiques en Italie (traductions de Walter Scott; *Sibilla Odaleta*, de Carlo Varese, 1827; *il Castello di Trezzo*, de Giambattista Bazzoni, même date), et sur les manuscrits autographes des *Promessi Sposi*.

Il reste encore à paraître, pour que cette belle édition de Manzoni soit complète, au moins six volumes, dont trois pour la Correspondance; nous nous ferons un devoir de les annoncer au fur et à mesure que nous les aurons reçus. L. Auvray.

HISTOIRE

Saint Léon IX, 1002-1054, par l'abbé Eugène Martin (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 208 p. — Prix : 2 fr.

Docteur ès lettres, professeur à l'école Saint-Sigisbert de Nancy et enfant de notre frontière mutilée, M. l'abbé Martin avait des compétences particulières pour étudier l'histoire de saint Léon IX : Brunon, fils des comtes d'Alsace, évêque de Toul avant de monter sur la chaire de Saint-Pierre. Il s'est appuyé sur les textes recueillis par Watterich, Duchesne, Mabillon, Muratori et Migne (dans ce dernier la collection des chartes, bulles, lettres et écrits), la chronologie du pontificat établie, en 1885, par Jaffé-Lœwenfeld. Il a utilisé les biographies parues avant son travail : avec la *Vita sancti Leonis* de Wibert, le volume de l'abbé Delarc, publié en 1876, et l'ouvrage capital du P. Brucker (2 vol., 1889). Il adopte les tableaux généalogiques donnés par ce dernier, admettant certaines rectifications produites depuis (1898) par M. Parisot.

Ce petit volume est divisé en deux parties : avant le pontificat (1002-1049) ; le pontificat lui-même (1049-1054). Successivement se déroulent : la naissance, l'éducation, l'adolescence de Brunon ; son

épiscopat à Toul ; les quatre années de son règne ; enfin sa mort et le récit de son culte. L'auteur examine alors les problèmes soulevés autour de cette biographie ; ils sont nombreux et ont alimenté déjà d'ardentes controverses, le lieu de naissance de Brunon (je prends l'orthographe employée par M. l'abbé Martin) est toujours revendiqué contradictoirement par Eguishem et Dagsbourg. De la page 198 à la page 208, cette querelle patriotique est racontée ; M. Martin « se résout à l'incertitude » et pour lui ne conclut pas. Cette même sagesse, cette même prudence l'inspirent dans toute son étude qui présente des pages pleines de discrétion et de sobres commentaires. Elles sont précédées d'une Introduction qui résume l'état de l'Église dans la première moitié du XIe siècle, et permet au lecteur de mieux comprendre le début (avec Léon IX) du grand travail de renouvellement religieux poursuivi sous les Grégoire VII et les Innocent III, et qui devait émanciper l'Église. G. DE G.

Die ersten Wanderprediger Frankreichs. *Studien zur Geschichte des Monchtums*, von JOHANNES VON WALTER. Theil I. *Robert von Arbrissel.* Leipzig, Weicher, 1903, in-8 de VIII-195 p. — Prix : 6 fr. 25.

Cette étude sur Robert d'Arbrissel se compose de deux parties. Dans la première, l'auteur fait un examen critique des sources, qui sont les vies du Bienheureux Robert par Baudry et par André; les lettres de Marbode de Rennes et de Geoffroy de Vendôme à Robert, dont l'auteur établit l'authenticité; la lettre de ce dernier à la duchesse de Bretagne, Ermengarde; les règles de l'ordre de Fontevrault et les témoignages de ses contemporains sont ensuite minutieusement étudiés. C'était une préparation indispensable, sans laquelle on n'aurait pu apprécier avec équité les jugements sévères portés par Geoffroy et Marbode sur le fondateur de Fontevrault. M. de Walter insiste, dans la biographie de son héros, sur son double rôle de missionnaire et de législateur monastique. Il avait commencé par servir l'Église dans le diocèse de Rennes sous l'épiscopat de Silvestre de la Guerche, en luttant de toutes ses forces contre les prêtres simoniaques; il passa plus tard dans le diocèse d'Angers. L'amour de la retraite le poussa bientôt hors du monde; la forêt de Craon lui offrit un asile. Quelques-uns des disciples que la Providence lui envoya devinrent comme lui des apôtres et des fondateurs ou réformateurs monastiques. Urbain II le fit sortir de sa solitude et lui confia la mission d'annoncer la parole de Dieu et de prêcher la croisade; la popularité de sa prédication fut inouïe : l'auteur sait parfaitement la caractériser. Il met dans toute la lumière désirable les origines du monastère et de l'ordre de Fontevrault. Son travail, qui est avant tout une œuvre historique impartiale, rend un témoignags autorisé à la grandeur d'âme et à la vertu du bienheureux Robert

d'Arbrissel, en réduisant aux limites de la vérité les accusations graves portées contre lui par quelques-uns de ses contemporains. L'auteur reproduit en appendice le texte de la fameuse lettre de Marbode de Rennes et celui de la règle primitive de Fontevrault. J. Besse.

Victimes des Camisards. *Récit, discussion, notices, documents*, par J.-B. Couderc. Paris, Téqui, 1904, in-18 de VII-311 p. — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Couderc commémore la sanglante guerre qui désolait, il y a deux siècles, la région des Cévennes, et principalement nos départements actuels du Gard et de la Lozère. Dans une première partie, l'auteur, après avoir rapporté les exploits et la défaite des Camisards, démontre que leurs victimes furent bien massacrées en haine de la foi catholique elle-même. La seconde partie est consacrée à des notices concernant les principales victimes : prêtres, gentilshommes, paysans, femmes du monde et femmes du peuple. Une troisième partie contient divers documents et souvenirs sur les catholiques cévenols entre 1702 et 1706.

La composition de ce livre paraît appeler quelques réserves. Ou bien M. Couderc a voulu faire œuvre de vulgarisation et d'édification, ou bien il a voulu donner un manuel scientifique. S'il a voulu faire œuvre de vulgarisation édifiante, son volume n'est pas assez abordable au commun des lecteurs, car on n'y trouve qu'une série de notes isolées, fragmentaires, trop monotones; la seconde et la troisième partie, traitant des mêmes faits, se distinguent d'une matière peu sensible; beaucoup enfin seront déroutés par l'absence de cartes et de claires indications topographiques, comme par le manque de vues d'ensemble. Si, au contraire, M. Couderc entendait écrire une étude savante, un « répertoire » des victimes cévenoles tombées sous les coups des Camisards, il n'a peut-être pas observé avec assez de rigueur la méthode historique : l'auteur, en effet, cite plutôt rarement les sources protestantes; il déclare (p. 15) modifier, ici et là, les textes qu'il transcrit, remplaçant une expression vieillie par une « autre équivalente, mais plus agréable au lecteur » ; il avoue (p. 292) n'avoir fait que « parcourir » les nombreux documents manuscrits de la bibliothèque de Nîmes relatifs aux guerres religieuses du Languedoc ; et ceux-ci lui « ont servi quelquefois à confirmer le récit des historiens. »

Ces remarques étant loyalement faites, nous ne pouvons être soupçonnés d'aucune partialité amicale quand nous reconnaissons que le volume de M. Couderc témoigne de mainte recherche utile et contient des pages d'un haut intérêt. Les lecteurs que ne découragera pas la distribution fragmentaire des renseignements y puiseront les notions les plus instructives sur la guerre des Camisards. De cette longue série de cruautés qu'infligèrent aux catholiques les hugenots révoltés,

se dégage une impression poignante. Que de mâles et saints exemples nous ont été donnés par ces hommes et ces femmes de tout âge et de toute condition qui moururent forts dans la foi !

YVES DE LA BRIÈRE.

Pages sombres, 1789-1794, par la duchesse DE BRISSAC. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pages sombres en effet que celles-là ; elles s'ouvrent sur le procès de Madame Élisabeth et se ferment sur son exécution. Il est peu d'époques de notre histoire plus tourmentées et plus sombres que celle qu'a entrepris de raconter Mme la duchesse de Brissac, 1789, l'aurore, 1794, les ténèbres, si je puis ainsi parler, de la Révolution. En 1789, — que d'illusions et que d'espoir ! — on croyait à la régénération de la France, à une ère nouvelle de gloire, de paix et de bonheur. Et cependant, dès 1789, les réformes dégénèrent en révolution ; la nuit du 4 août et l'abolition des privilèges aboutissent à la Jacquerie et à l'incendie des châteaux, au massacre des châtelains. Aux journées d'octobre, le Roi, proclamé le Restaurateur de la liberté française, voit son palais envahi, ses défenseurs massacrés, et est brutalement ramené de Versailles à Paris par une populace en délire qui porte triomphalement, au bout de ses piques, les têtes des gardes du corps égorgés. La plupart de ceux qui ont salué avec enthousiasme les réformes, sont obligés de fuir à l'étranger, devant leur vie menacée et leurs biens confisqués. La constitution civile du clergé, en violentant les consciences, ajoute un élément de plus aux discordes. Prêtres, fidèles et émigrés sont persécutés, frappés des peines les plus sévères, condamnés et exécutés sans jugement. Ceux qui restent en France ne sont pas plus épargnés : la loi des suspects les traque jusque dans leurs asiles ; ils sont suspects d'être suspects. La prison les recueille et la guillotine les attend. Le Roi est une des premières victimes, puis la Reine. Aux exécutions individuelles succèdent les exécutions en masse, les fournées. Après les royalistes, les révolutionnaires, après les Girondins, les Dantonistes et les Hébertistes. La Révolution, comme Saturne, suivant le mot bien connu, dévore ses enfants ; la statue de la liberté est inondée de sang. « C'est à la Terreur, écrit justement l'auteur, qu'aboutit l'esprit révolutionnaire. »

Tel est le tableau qu'a tracé Mme la duchesse de Brissac, avec des traits nets et précis et un chaud coloris : tableau qui émeut, qui épouvante, et qui fait penser : sommes-nous sûrs que nous ne le reverrons pas ?

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Seize Carmélites de Compiègne, par VICTOR PIERRE. Paris, Lecoffre, 1905, in-18 de XXIV-188 p. (Collection *Les Saints*.) — Prix : 2 fr.

Cette étude concerne les seize religieuses carmélites du monastère de Compiègne qui, le 17 juillet 1794, comparurent devant le tribunal révolutionnaire de Paris et furent condamnées à mort comme « fanatiques »; le jour même, elles montèrent ensemble sur l'échafaud dressé à la place du Trône.

Par décision du 16 décembre 1902, le pape Léon XIII les a proclamées Vénérables; une seconde décision, qu'il y a lieu d'espérer très prochaine, les déclarera Martyres. — C'est la première fois que parmi les victimes de la Terreur, l'Église en choisit quelques-unes pour les élever sur les autels.

Un pareil épisode, tragique et émouvant parmi toutes les tragédies et toutes les émotions de la Révolution, devait attirer les esprits et frapper les cœurs. Il demeura en effet célèbre au milieu des souvenirs sanglants de cette dramatique époque, et si les historiens non catholiques, en cela particulièrement mal informés et trop fidèles à leurs préventions, ne le mentionnent pas (même silence chez Thiers, Mignet, Louis Blanc, Michelet), les historiens catholiques n'ont eu garde de l'oublier. — Par ordre chronologique de publications, nous trouvons en 1803, sans nom d'auteur : *Les Mémoires pour servir à l'histoire de la religion à la fin du* XVIII*e siècle*, de M. Jauffret, alors vicaire général du cardinal Fesch, plus tard évêque de Metz (au tome II, p. 351). — En 1821, l'abbé Guillon fit paraître *les Martyrs de la foi pendant la Révolution française*; dans les biographies par ordre alphabétique plus d'une est consacrée aux carmélites de Compiègne au cours de ses quatre gros volumes. — En 1836, l'abbé Villecourt, le futur cardinal, alors supérieur du Carmel de Sens, publia une *Histoire des religieuses carmélites de Compiègne*; ces trois ouvrages avaient plus ou moins été inspirés et documentés par les récits de la seule carmélite survivant au massacre de ses compagnes, Sœur Marie de l'Incarnation. — Picot dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIII*e siècle* (et je parle ici principalement des seconde et troisième éditions 1845 et 1856), a un passage ému (tome VI, p. 361) sur l'exécution du 17 juillet 1794. — M. Alexandre Sorel a donné une notice sur *les Carmélites de Compiègne*, dans le *Bulletin de la Société historique* de cette ville (1878). De tous ces éléments, M. Victor Pierre, à la suite de ses recherches personnelles et de ses vérifications aux Archives nationales, avec sa compétence particulière de l'époque, a composé le petit livre qui, dans la collection des *Saints*, offre le mérite spécial d'une évidente actualité, puisque la « cause » est très avancée en Cour de Rome.

Il présente la biographie séparée de chacune des carmélites de

Compiègne, raconte sobrement leur expulsion en 1792, leur vie d'abord paisible, même pendant l'agitation révolutionnaire, leur arrestation, leur emprisonnement à la Conciergerie, l'audience du 29 messidor, la scène de la guillotine, leur sépulture dans cette carrière de sable qui est devenue le cimetière respecté de Picpus où dorment 1307 victimes de la fureur jacobine. Il met très bien en relief le caractère de la mort des saintes religieuses, exécutées en haine de la foi et offrant leur vie pour le salut de la France. Il donne les détails les plus précis sur les circonstances qui ont entouré cette fin dramatique de tout un Carmel fauché en un seul jour.

Il nous sera permis, — en saisissant cette occasion de rendre un suprême hommage à la mémoire de l'un des rédacteurs les plus compétents et les plus fidèles du *Polybiblion*, — de faire remarquer que ce livre à la fois d'histoire et de piété fut le dernier travail de M. Victor Pierre ici-bas. Deux jours après qu'il eut achevé lui-même la correction de son texte et reçu les plus hautes approbations de son archevêque et de Rome, Dieu le rappelait soudainement à lui. Il termina donc sa carrière la plume à la main et dans l'exercice de ce labeur à la fois loyal et intègre qui caractérisait ses études de critiques historiques. C'est ce que rappelle M. Henri Joly en termes émus dans la page qui ouvre le volume; et nous avons cru devoir, particulièrement dans cette *Revue*, nous associer de tout cœur à ses sentiments.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Pouillés de la province de Tours, publiés par AUGUSTE LONGNON. Paris, C. Klincksieck, 1903, in-4 de CI-601 p. — Prix : 25 fr.

Après les pouillés des provinces de Sens et de Rouen, voici ceux de la province de Tours. C'est une importante contribution à l'histoire de nos anciens diocèses et une mine précieuse de documents pour les travailleurs de toute sorte, philologues, géographes ou historiens. L'Introduction comprend 100 pages, le recueil proprement dit des Pouillés, 400, et la table des noms propres de lieux et de personnes, plus de 200 : chacune de ces trois parties forme un véritable monument. J'ai plaisir à constater que M. Longnon n'est pas de ces esprits systématiques et absolus qui ne veulent jamais reconnaître qu'ils ont pu parfois se tromper. Il y a quelques trente ans, à la suite du congrès scientifique tenu à Saint-Brieuc en 1872, j'avais soutenu, après lui, la concordance des noms assignés par le plus ancien manuscrit de la *Notitia provinciarum et civitatum Galliæ* aux huit cités qui composaient la troisième province Lyonnaise, avec ceux des diocèses armoricains : on partait de ce principe, à peu près général pour toute la Gaule, que les diocèses, tels qu'ils existaient encore au moment de la Révolution, s'étaient exactement superposés aux civitates gallo-romaines ; mais la presqu'île

armoricaine se trouva dans des conditions tout à fait spéciales par ce double fait qu'il ne paraît pas qu'elle ait été tout entière convertie au christianisme avant l'arrivée des Bretons au ve siècle, et que ceux-ci, dans l'établissement de leurs principautés et de leurs diocèses, ne se préoccupèrent en aucune façon des limites des anciennes civitates. Un véritable tournoi s'engagea pendant plusieurs années entre M. de la Borderie et moi, et se termina par ma défaite sur plusieurs points. M. Longnon admet aujourd'hui que la règle a souffert de graves exceptions en Armorique, et il ne maintient l'identification que pour Rennes, Nantes et Vannes. A propos de ces deux derniers évêchés, je partage son opinion contre celle de M. de la Borderie, pour soutenir que la *civitas Venetorum* et l'ancien évêché de Vannes, avant le xe siècle, s'étendaient jusqu'à l'embouchure de la Vilaine, comprenant par conséquent le pays de Guérande. Il serait vraiment trop facile de rejeter purement et simplement les textes qui appellent encore ce territoire du nom de *Pagus veneticus*, en particulier à propos de la naissance de saint Aubin ; mais il convient de remarquer que la *civitas Namnetum* ne s'étendait pas, comme le fit plus tard le diocèse de Nantes, sur la rive gauche de la Loire. Quant à placer *Vorganium* à Carhaix, je ne suis pas de cet avis : *Vorgium*, oui ; mais je pense qu'il faut distinguer les deux noms : que *Vorganium*, la capitale des Osismes avant la conquête romaine, se trouvait sur le littoral, à l'embouchure de l'Abervrac'h, et que *Vorgium* devint la capitale à Carhaix, par raisons stratégiques, sous les Romains. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion à ce sujet. Il suffit de répéter que la publication de M. Longnon rendra les plus grands services aux travailleurs en précisant de nombreux points d'histoire.

RENÉ KERVILER.

Pouillé du diocèse d'Angers, réimprimé par les soins de l'abbé F. UZUREAU. Angers, Siraudeau ; Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 199 p. — Prix : 2 fr.

Le *Pouillé du diocèse d'Angers*, édité en 1783 par Ch.-Pierre Mame, à Angers (in-8) l'unique imprimé relatif à ce diocèse (si l'on en excepte le *Pouillé général* (paru en 1648, chez Gervais Alliot, à Paris), était devenu fort rare et très recherché des collectionneurs. M. l'abbé F. Uzureau a eu la bonne pensée d'en donner la réimpression, en y joignant une préface de deux pages et un Appendice (p. 182-197) relatif aux paroisses des diocèses de La Rochelle, Nantes et Poitiers, réunies au diocèse d'Angers, depuis 1802. L'édition de 1783 ne donnait pas les revenus attachés à chaque bénéfice. Sans doute, les recueils de cette nature, antérieurs à 1790, sont loin d'être d'accord ; mais M. Uzureau n'en a pas moins eu raison d'augmenter la valeur de sa publication en donnant ces renseignements financiers ; nous regrettons seulement qu'en indiquant la source où il a puisé, l'éditeur n'ait pas précisé

davantage, et qu'il se soit contenté de dire que le manuscrit est « du milieu du XVIIe siècle. » Est-ce un manuscrit des archives départementales? de la bibliothèque d'Angers, qui en possède plusieurs sous les cotes 384, 627, 645, 646 et 650 surtout, le très précieux *Pouillé historique,* œuvre de l'érudit C.-Gab. Pocquet de Livonnière (petit in-fol. de 344 ff.) contenant non seulement la nomenclature des bénéfices ecclésiastiques, mais encore la date de leur fondation et le nom de leurs fondateurs? Voilà une publication d'un rare intérêt pour l'Anjou, et qui, faite avec soin, (et non sans peines, car les cahiers sont surchargés de notes précieuses) devrait tenter un amoureux des antiquités locales, comme l'infatigable éditeur des *Andegaviana* ; M. Uzureau serait sûrement récompensé du mal qu'il se donnerait par les applaudissements de tous ses lecteurs, — historiens, généalogistes et simples curieux, — pourvu qu'il n'oublie pas les tables alphabétiques, à la manière des maîtres de l'érudition des XVIIe et XVIIIe siècles.

Et puisque le nouvel éditeur du *Pouillé de 1783* demande, comme son prédécesseur, qu'on lui signale les fautes d'impression, (qui, d'ailleurs, remontent à la première publication), notons, en passant : p. 67, « Bois-Lauffray » pour « Bois-Lanfray », — p. 85, « Coucher » pour « Couscher » et « Creuset-Mauxion » pour « Creusot, », — p. 59 « Chapelle de la Nonciade » au lieu de « l'Annonciade », c'est-à-dire de l'Annonciation, chapelle de « Notre-Dame de Bonne Nouvelle, » vocable si souvent usité alors. M. l'abbé F. Uzureau a enrichi cette nouvelle édition du *Pouillé du diocèse d'Angers* d'excellentes notes explicatives ou rectificatives auxquelles nous n'adresserons que le reproche de n'être pas plus nombreuses. JOSEPH DENAIS.

La Justice criminelle du magistrat de Valenciennes au moyen âge, par MAURICE BAUCHOND. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 314 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le livre de M. Bauchond jette une vive lumière sur l'histoire intérieure de la commune de Valenciennes. Les matières sont en ordre excellent dans ce gros mémoire ; les explications y sont claires et les exemples bien choisis; et pour le style, il est simple, comme il convient dans une matière ardue. L'ouvrage comporte deux parties : I. Organisation judiciaire et procédure ; II. Pénalités municipales. Après quoi l'on trouve une série de onze Pièces justificatives, publiées comme il faut, et, pour finir, une Table onomastique où j'aurais souhaité que les noms de lieu fussent identifiés. Il m'aurait plu aussi que ce bon mémoire, sur une partie des attributions judiciaires des magistrats municipaux de Valenciennes au moyen âge, ne fût pas déparé par certaines fautes qui montrent à l'évidence que M. Bauchond n'entend pas toujours très bien la langue des documents dont il fait usage ; qu'à la

page 63, comme aux pages 123 et 124, par exemple, l'auteur n'eût pas écrit *consortans, consorté* pour *confortans, conforté*, et qu'à la page 168 il n'eût pas, par quatre fois, imprimé *Mahin* pour *Mahtu*. Mais ces imperfections, en somme légères, comme d'autres encore que j'aurais pu relever, ne m'empêchent pas de désirer voir M. Bauchond donner à son étude sur *la Justice criminelle* un pendant naturel, en écrivant prochainement un mémoire sur la *Justice civile du magistrat de Valenciennes au moyen âge*. ARMAND D'HERBOMEZ.

Étude de droit coutumier. Les Seigneurs de Saulny (près de Metz, 1240-1789), par FERDINAND DES ROBERT. 2e édit., augmentée d'un Armorial et accompagnée de Preuves. Nancy, Sidot; Paris, Champion, 1904, in-8 de 261 p. et pl. — Prix : 4 fr.

Comme l'indique une partie du titre de cet ouvrage, c'est une étude de droit coutumier que M. des Robert a voulu donner, tout en retraçant l'histoire de Saulny. Ce petit village, situé à deux kilomètres de Metz, sur la route qui va de cette ville à Briey, faisait partie du département de la Moselle avant 1871. Il changea souvent de domination. Jusqu'à la fin du XIIIe siècle, il appartint à l'abbaye de Saint-Martin devant Metz qui dépendait des ducs de Lorraine. Il passa ensuite au comte de Bar; puis, lorsque le duché de Bar fut réuni au duché de Lorraine, en 1431, Saulny releva des ducs de Lorraine, comme des ducs de Bar, « à cause de la châtellenie de Briey » dont ce village faisait partie. Il suivit ensuite les vicissitudes de la Lorraine.

Dans l'histoire de ce pays avant 1789, on ne trouve rien de saillant qui puisse intéresser sous le rapport de l'histoire générale. M. des Robert a divisé son ouvrage par siècles et fait connaître dans chaque siècle les changements qui purent se produire surtout dans les possessions des droits d'usage et des droits seigneuriaux en cette localité. Il reproduit un certain nombre de chartes du XIIIe siècle, curieuses au point de vue philologique. Trente-huit pièces justificatives terminent ce volume, orné d'une vue de Saulny et d'un armorial de quarante-cinq familles mêlées à l'histoire de cette localité. J. VIARD.

Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361, publiés par AUGUSTE LONGNON. T. II. *Le Domaine comtal*. Paris, Leroux, 1904, in-4 de XLVIII-743 p. — Prix : 22 fr. 50.

Il a été précédemment rendu compte (*Polybiblion*, t. XCV, p. 523-524) du tome I de cet ouvrage, qui était consacré aux fiefs mouvants du comté de Champagne. Dans le tome II, M. Longnon a réuni les enquêtes ordonnées par les comtes de Champagne et les prisées ou estimations faites à propos de l'aliénation de diverses châtellenies. Les textes insérés dans ce volume sont au nombre de quatorze et s'étendent de

1215 environ à 1350. A la suite, on trouve en appendice treize autres documents peu considérables pour la plupart, mais se rattachant au même sujet. Voici l'énumération de tous ces textes.

1. État du domaine comtal en la châtellenie de Château-Thierry, de 1215, environ. — 2. *Extenta terre comitatus Campanie et Brie* (1276-1278). — 3. État des bois situés aux environs de Troyes (1290, environ). — 4. Prisée de la terre de Châtillon-sur-Marne (1291, environ). — 5. Rôles du pariage de la terre de Luxeuil (1300, environ). — 6. Prisée de Rozoy-sur-Serre et de Château-Porcien (1303). — 7. Assiette du douaire de Jeanne d'Évreux (1325-1334). — 8. Prisée de la châtellenie de Villemain et lieux voisins (1328-1329). — 9. Prisée des châtellenies de Montereau et Saint-Florentin (1332). — 10. Prisée de la châtellenie de Méry-sur-Seine, partie de la châtellenie de Vertus, etc. (1337). — 11. Seconde prisée de la châtellenie de Méry-sur-Seine, partie de la châtellenie de Vertus, etc. (1338-1342). — 12. Prisée de la châtellenie de Vaucouleurs (1341). — 13. Prisée des châtellenies de Saint-Florentin et d'Ervy (1344). — 14. Prisée de la châtellenie de Villemain et lieux voisins (1344).

Les principaux documents contenus dans l'appendice sont différentes enquêtes sur des droits usagers dans la forêt de Mont, sur des acquêts faits par des églises et des bourgeois dans différentes châtellenies, une plainte adressée par les bourgeois de Provins à la fin du XIIIe siècle ; le manifeste d'une ligue des nobles et du commun de Champagne, du 24 novembre 1314; un inventaire des registres de la Chambre de Champagne, en 1489, etc.

En tête de cette publication faite avec soin est placée une longue Introduction dans laquelle M. Longnon fait connaître la provenance de tous ces textes et l'état dans lequel ils nous sont parvenus. A la fin, deux tables, l'une des noms propres de lieux et de personnes, l'autre des matières, permettent d'utiliser facilement ce volume qui, comme le précédent, rendra de grands services aux érudits qu'intéressent le nord-est de la France et l'histoire des XIIIe et XIVe siècles. JULES VIARD.

Les Marais de la Sèvre-Niortaise et du Lay du Xe à la fin du XVIe siècle, par ÉTIENNE CLOUZOT. Paris, Champion; Niort, Clouzot, 1904, in-8 de 283 p., avec 5 cartes. — Prix : 7 fr. 50.

Jusqu'à présent les auteurs qui s'étaient occupés de ce sujet avaient admis que le dessèchement du Bas-Poitou ne fut entrepris qu'au XVIIe siècle. Dans ce livre, M. Clouzot s'attache à démontrer que c'est d'une époque bien plus reculée, du Xe siècle, que date, avec les premiers travaux, la vie économique du pays. Ce furent les moines qui donnèrent ici l'impulsion, comme ils le firent ailleurs dans bien d'autres travaux de défrichement. Alors que le marais était encore désert, de nombreuses abbayes s'y firent concéder de vastes territoires ; quatre monastères,

Saint-Pierre de Maillezais, Saint-Michel en l'Herm, Notre-Dame de Moreille et la Grâce-Notre-Dame de Charron s'y établirent. Les moines, bientôt aidés par les colons qui vinrent se grouper autour d'eux, entreprirent de régulariser le cours des rivières et de dessécher les terres inondées ; ils creusèrent des canaux, élevèrent des bots ou digues, aménagèrent des barrages ; ils livrèrent ainsi à la culture un sol riche et encore neuf. Pendant le XIIe et le XIIIe siècle, les travaux se poursuivirent d'une façon continue, et, au début du XIVe siècle, grâce à ces longs efforts, le pays jouissait d'une réelle prospérité. Malheureusement la guerre de Cent ans vint arrêter partout la vie agricole ; n'étant plus entretenus, les canaux s'envasèrent, les digues se rompirent ; les eaux envahirent les cultures et les transformèrent en marécages. Quand la paix fut rétablie, quelques efforts furent tentés pour reprendre au marais les terres qu'ils avaient envahies, efforts isolés, sans direction, qui n'aboutirent qu'à des résultats très minces. Les grands travaux du XVIIe siècle firent oublier complètement ces quelques tentatives, les firent si bien oublier qu'on en vint à croire qu'ils n'avaient jamais eu de précédents. M. Clouzot est le premier à s'être affranchi de cette idée : de là, l'originalité de son livre.

Cet exposé historique est complété par une étude économique des plus approfondies, où l'auteur explique les modes de dessèchement employés, énumère les différentes productions du marais, ses ressources, relève les principales voies de communication ; enfin, en quelques pages très claires, il nous fait connaître le régime de la propriété.

Bien composé, élégamment écrit, cet ouvrage est plus qu'une monographie : c'est une bonne page de notre histoire provinciale.

HENRI LEMAÎTRE.

Le Catholicisme dans les temps modernes, par l'abbé GIBIER. T. I. *Ses résistances*. I. *Le Concordat. Les Événements. Les Doctrines*. Paris, Lethielleux, 1904, in-8 de VIII-595 p. — Prix : 4 fr.

On a beaucoup vanté les conférences aux hommes du curé de Saint-Paterne, et l'on a eu raison. D'une allure vive, avec un tour de phrase aimable, il sait présenter des sujets bien susceptibles de plaire à ces sortes d'auditoire. Les divisions sont accentuées, la pensée est juste, le terme ordinairement heureux, et l'on demeure désireux de revenir entendre la suite. Après avoir répondu aux objections contemporaines contre la religion, exposé nos plaies sociales, déploré la désorganisation de la famille, M. Gibier envisage aujourd'hui le catholicisme dans les temps modernes, nous montrant dans ce volume ses résistances, nous promettant dans un deuxième tome, l'exposé de ses œuvres. Dans ces courts entretiens sont décrits la nécessité du pacte pacificateur de 1801,

les négociations ardues et la terreur du fameux traité, son histoire depuis cent ans et l'examen de la suppression projetée du Concordat à l'heure actuelle. Sous la rubrique : *Les Événements*, nous voyons se succéder de rapides tableaux : le sacre, les rêves ambitieux de Napoléon ; Savone et Fontainebleau ; la chute vengeresse ; puis le retour de Pie VII à Rome; l'Église sous la Restauration; 1830 ; le réveil religieux; la lutte pour la liberté de l'enseignement ; le catholicisme en Angleterre et en Russie ; 1848 ; les grandes manifestations doctrinales de Pie IX; l'unité italienne, les dernières années de Pie IX. Ce déroulement de tableaux kaleidoscopiques donne l'impression d'un voyage en express. On voit, sans doute, mais un peu superficiellement. Qu'importe ? Le but de l'orateur est atteint : il a donné fortement la note juste, son bref discours fera penser ses auditeurs, les portera à compléter dans leur particulier ce qu'il a résumé. Ne le feraient-ils pas qu'ils seraient du moins avertis et ne se laisseraient plus décevoir par une allusion perverse, par un article mensonger. D'une même large envolée, M. Gibier embrasse ensuite l'ensemble des doctrines : protestantisme, principes révolutionnaires, philosophie allemande, indifférentisme, rationalisme, matérialisme, athéisme. Il prend corps à corps nos pires ennemis : dépopulation, divorce, neutralité scolaire, fausse doctrine politique et sociale, franc-maçonnerie, pour les jeter durement en face de la civilisation telle que la conçoit l'Église, mettant au point l'enseignement contenu dans le *Syllabus* tant décrié. Quand nous aurons dit que M. Gibier a fait précéder quelques-uns de ses ouvrages antérieurs de lettres-préfaces de MM. Lemire et Naudet, nous aurons suffisamment indiqué qu'à certaines pages du présent livre on pourrait peut-être signaler une expression prêtant à une légère critique; mais nous aimons mieux louer sans restriction une œuvre saine et bonne dont les fruits ont été, et seront, nous en sommes convaincu, de plus en plus abondants. G. P.

The English Church in the sixteenth Century, from the accession of Henry VIII to the death of Mary, by JAMES GAIRDNER. London, Macmillan, 1903, in-18 cartonné de XV-430 p., avec 1 carte.

C'était un sujet bien délicat à traiter que l'histoire de cette période de transition qui s'étend pendant un demi-siècle de l'Église d'Angleterre, entre les premières années du règne de Henri VIII et la fin de celui de la reine Marie. L'auteur, dont les conclusions finales semblent malheureusement trop peu correspondre à la trame entière des événements et à la logique d'une conscience religieuse, s'est du moins montré si équitable dans ses jugements, si modéré dans ses préjugés, si sagement critique dans l'usage des documents, qu'on le suit avec

une sympathie véritable. Nous signalons comme exemple de ce que nous venons de dire, ses réflexions sensées sur l'avantage que trouvaient les princes à choisir leurs hommes d'État dans les rangs du haut clergé (p. 2 et 3), l'explication loyale des sévérités employées à l'égard des hérétiques (p. 37) ; son étude pénétrante, bienveillante pourtant, du caractère de Wolsey, qu'il montre ambitieux, mais relativement honnête (ch. V.); enfin, l'exposé fort consciencieux de l'affaire du divorce de Henri VIII. M. Gairdner découvre bravement le véritable inspirateur de la « suprématie royale » en matière religieuse, dans le vil Cromwell, qui, nourri des principes de Machiavel, suggéra au roi adultère d'abolir la juridiction du Souverain Pontife en Angleterre, s'il ne réussissait pas à le faire légitimer sa passion. Mais, en fixant ainsi les responsabilités, l'auteur stigmatise pourtant le roi luxurieux. Henri, dit-il, comprenait l'incompatibilité du serment qu'il exigeait des évêques, avec celui qu'il prêtait au Pape, il savait bien que pour oser l'exiger il fallait attribuer aux rois le droit divin à gouverner injustement « mais c'est précisément ce droit qu'il entendait revendiquer, » (p. 121). L'auteur décrit ensuite, d'un style puissamment évocateur, les persécutions, les destructions de monastères et les indicibles tristesses de l'Église sous ses nouveaux maîtres. Les figures d'Édouard VI et de la reine Marie apparaissent à leur tour sur la scène avec une précision de trait et une énergie de relief qui s'accusent sur un sombre fond où se mêlent les ruines fumantes et le sang ruisselant des échafauds. Justement sévère pour le puritanisme, pour la rébellion du pouvoir civil contre la Papauté, M. Gairdner prétend pourtant, sans l'expliquer assez, que le gouvernement de l'Église était devenu trop étendu et trop difficile pour pouvoir être plus longtemps contrôlé par les Papes et les conciles. Suivant lui, le concile de Trente, hypnotisé par le luthéranisme, se désintéressa des luttes angoissantes où se débattaient les âmes pieuses d'Angleterre et d'ailleurs ; les nations durent donc trouver elles-mêmes la solution religieuse la mieux adaptée à leurs conditions particulières. Pour l'Angleterre, après la réaction passagère du règne de Marie, la composition des 39 Articles qui repoussent l'exclusivisme romain sans entraver par des barrières la pensée libre qui demeure fidèle à la révélation, constitue, à son appréciation, un formulaire de catholicisme plus réel, plus fécond que celui du concile de Trente. Le principe d'Henri VIII : la religion nationale confiée aux soins du Roi, comme la défense et l'administration du pays, lui semble répondre aux sentiments religieux de la nation et être appelé à toujours durer. — Ce volume, le quatrième d'une série de sept (composé par une société d'auteurs plus spécialement compétents pour l'époque qu'ils ont choisie), comprend une table des chapitres, un index bien développé, une carte ecclésiastique d'Angleterre à l'époque de Henri VIII, accompagnée d'une

clef explicative donnant la liste des monastères d'hommes et de femmes, avec la date de leur suppression, etc. Chaque chapitre est clos par une bibliographie abondante, soigneusement choisie et mise au point, indiquant les sources originales, les meilleurs auteurs anciens et modernes.

G. PÉRIES.

Choses d'Allemagne. *Notes sur l'Allemagne contemporaine*, par TH. JORAN. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 262 p. avec 27 fig. dans le texte. — Prix : 4 fr.

M. Joran, directeur de l'école d'Assas, et rédacteur en chef de la *Revue idéaliste*, est à la fois un éducateur et un lettré, et c'est à ce double point de vue qu'il faut se placer pour apprécier *Choses d'Allemagne*. Le volume est dédié, — touchant souvenir d'amitié — à la mémoire d'Émile Trolliet, le jeune poète et professeur dont l'Université pleure la mort prématurée, et qui fut pour l'auteur, « ami plus qu'un ami, frère de sang et d'âme ! » Vous trouverez dans ce volume, agréable à regarder pour les illustrations qui l'égaient, des souvenirs de voyage, des essais littéraires sur Gœthe et sur Schiller, avec des vues originales sur les questions pédagogiques et le mouvement féministe en Allemagne.

M. Joran sait voyager, c'est-à-dire il sait voir et observer. Suivez-le « au fil du Rhin » ou « au fil de l'Enz », parcourez avec lui les bords du grand fleuve depuis le monument de Niederwald jusqu'à Cologne la sainte, ou pénétrez avec lui dans les vallées hautes de la Forêt-Noire, jusqu'à Wildbald, vous n'aurez pas à le regretter. C'est, à proprement parler, un charme, — et pourquoi ? C'est que M. Joran sait voir, et il sait peindre, il sait vous faire comprendre des choses que vous n'auriez pas vues vous-mêmes, ou que vous n'auriez que vues. S'il n'était que peintre, on pourrait se fatiguer de ses tableaux, mais M. Joran est aussi un moraliste à la façon de la Bruyère, c'est-à-dire un moraliste doublé d'un fin lettré. Et voilà comment, par ces passages continuels de la nature extérieure au monde intérieur de l'âme, il sait occuper votre esprit et votre cœur, après avoir charmé vos yeux. Que de fines scènes de comédie, j'allais dire de vaudeville, jaillissent de ces rapprochements perpétuels et spontanés entre le caractère allemand et le caractère français ! L'auteur, d'ailleurs, Alsacien d'origine, est mieux placé que personne pour saisir les contrastes et les faire éclater aux yeux. Ce n'est pas lui qui se laisse prendre à la gravité des dehors : il a vite fait de crever d'un coup d'épingle tous ces ballons gonflés de vent, et de montrer derrière la façade, les chambres lézardées et branlantes — beaucoup d'hypocrisie à côté de quelque vertu brutale.

Et ne croyez pas que l'auteur, qui aime à maltraiter la gravité germanique, ne sait pas être grave et utile à son tour. Pour vous en convaincre, lisez ses chapitres de pédagogie, et ses conseils pratiques aux jeunes Français qui veulent apprendre l'allemand : vous y trouverez

sur la méthode directe, des idées plus justes que celles que l'on veut imposer d'office aujourd'hui. Lisez « Schiller historien » ou « le Voyage de Gœthe en Italie » et vous verrez que l'auteur n'ignore rien de ce qui concerne la littérature allemande et particulièrement la littérature gœthéenne. Il apporte dans ses jugements ce bon sens gaulois et ces vues personnelles que donnent seules la pratique des grands écrivains et la connaissance approfondie des langues classiques, jointe à celle des langues et littératures étrangères. Pour ma part, je connais peu de choses contemporaines aussi judicieusement pensées, et aussi finement écrites que ces pages sur le voyage de Gœthe en Italie. J'ai entendu autrefois cette conférence faite par M. Joran à la Sorbonne, et j'ai pris à la lire un plaisir extrême. L. M.

Skrifter utgifna af Kong. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala (*Écrits publiés par l'Association royale des humanistes d'Upsala*). T. IV, VI, VII, VIII. Uppsala, Lundstrœm; Leipzig, Harrassowitz, 1895-1904, 4 vol. in-8.

Le dernier volume paru de cette publication nous renseigne sur la composition actuelle de l'active société. Elle compte quarante-trois membres, dont dix-neuf de la section historico-philosophique et vingt-quatre de la section philologique. Tous sont professeurs, lecteurs, docents, archivistes ou bibliothécaires à l'Université; mais ils ne sont pas seuls à fournir des mémoires; leur volumineux recueil est ouvert à beaucoup d'autres écrivains ou conférenciers. Les volumes ne paraissent pas régulièrement par ordre chronologique; le t. IV comprend des mémoires de 1895 à 1901; le t. VI, de 1897 à 1900; le t. VII, de 1901 à 1902; le t. VIII, de 1902 à 1904; il n'y a encore qu'un fascicule du t. IV. Chaque mémoire porte, avec le numéro d'ordre relatif au volume dont il fait partie, une pagination propre, et la plupart d'entre eux peuvent être obtenus séparément.

Nous n'avons pas à revenir sur le t. V (1897) dont nous avons déjà parlé (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 190). Le t. IV contient trois mémoires : 1° *Le Développement de l'institution de la Haute-Cour dans l'histoire de Suède* (1895, VII-191 p., avec résumé allemand, IV p.), par M. R. Kjellén, tribunal devant lequel devaient être traduits les ministres, les fonctionnaires et les inculpés de haute trahison; — 2° *Des Sources de la traduction du Nouveau-Testament en 1541* (1896, X-226 p.; rés. allem., IV p.), par M. Erik Sæve qui, en comparant de très nombreux passages de cette traduction suédoise avec celle de 1526, avec le texte grec, la Vulgate, une traduction latine d'Érasme et deux traductions allemandes de Luther, a montré qu'elle est faite surtout d'après ces trois dernières; — 3° *L'Ancienne Traduction en prose française de la Navigation de* (saint) *Brendan, d'après le manuscrit 1553 du fonds français*

à la Bibliothèque nationale de Paris (1900, XC-335 p. en allemand), par le professeur C. Wahlund, qui traite, dans une savante Introduction, de la vie du saint, des principaux ouvrages qui le concernent, de sa légende, des manuscrits de celle-ci, des particularités philologiques de la présente traduction, dont le texte est ingénieusement, et ligne par ligne, mis en regard du latin. Vient ensuite la reproduction phototypique en quatre pages, du fragment de Besançon, suivi de la transcription mise en regard des passages correspondants. Ces minutieuses et consciencieuses éditions sont suivies de profondes remarques qui ne profiteront pas uniquement aux linguistes, et d'un glossaire complet de tous les mots compris dans le ms. 1553.

Le t. VI est beaucoup plus varié : outre un exposé des théories sur *Le Nirvâna* (1899, 196 p., rés. all. XV p.), par J.-A. Eklund, il comprend un essai historique sur *la Politique du roi Auguste en 1700-1701* (112 p., rés. all. X p.) par M. C. Hallendorff, qui a pour but de compléter des études de M. Ch. Scheffer et de M. A. Legrelle ; — *Des Notions sur la géographie et la cartographie de la Suède, dans la dernière moitié du* XVI*e siècle* (1900, 141 p., rés. all, X p.), par M. K. Ahlenius, qui passe en revue les anciens routiers, les œuvres de Seb. Münster, Mercator, Fickler et Gastaldi, les relations des navigateurs anglais ; la carte des Zeno ; les atlas d'Ortelius, de G. et C. de Judæis, de Mercator ; les cartes marines des Hollandais et les vestiges de cartes scandinaves ; — deux mémoires d'archéologie : *L'Inscription runique de l'anneau de Forsa* en Hælsingland (1898, 20 p.), par M. Elis Wadstein, qui la considère comme le plus ancien texte législatif de la Suède et qui en donne une interprétation plus rationnelle que celles de S. Bugge et de Hjærne ; et *le Coffret runique de Clermont* (1900, 55 p. en anglais, avec V pl. phototypiques), par Elis Wadstein, qui interprète pour la première fois une partie de cet écrin conservée au Musée municipal de Florence et où il reconnaît une scène de la Saga des Vœlsungs ; les autres parties, déjà étudiées par plusieurs archéologues et linguistes, sont au British Muséum ; toutes sont décorées des scènes tirées de la Bible ou des légendes germaniques, et sont accompagnées d'inscriptions tant en latin qu'en runes anglo-saxonnes du VIII* siècle. — Il y a, en outre, trois mémoires de linguistique : *Étude sur l'histoire de la philologie sanscrite et comparative* (1897, 107 p. en allemand) par M. E. Lidén, qui a cherché l'étymologie d'un millier de mots sanscrits, iraniens, arméniens, grecs, albanais, latins, romans, celtiques, gothiques, allemands, scandinaves, lithuaniens, lettons, borusses, slaves, ougro-finnois ; — *Prolegomena in Eunapii vitas philosophorum et sophistarum* (1897, 35 p. par M. V. Lundstrœm ; — *Sur les Désinences de dérivation dans les adjectifs suédois, leur histoire et leur état actuel* (1899, 69 p.) et *Sur les désinences des adverbes en suédois* (1899, 41 p.) par M. Fred. Tamm, qui a éclairé par de nombreux exemples les deux questions.

Les mêmes qualités distinguent deux autres mémoires de cet auteur, dans le t. VII : *Mots composés du suédois actuel, étudiés dans la formation de leur élément initial* (1900, 159 p., rés. all. IV p.) ; — et *Examen de mots suédois, aux points de vue de l'étymologie et de l'histoire des formes* (1901, 35 p., rés. all. III p.). — C'est aussi d'étymologie que s'occupe M. Otto von Friesen dans sa *Contribution à l'histoire des langues septentrionales* (1901, 72 p., rés. all. II p.) ; — mais les *Notes sur le suédois du* XVIIe *siècle* (1902, 232 p., rés. all. V p.) par M. Elof Hellquist, portent aussi bien sur des locutions, compliments, sobriquets, jurons, que sur la flexion, la phonétique, la syntaxe et la lexicologie. — M. Hugo Pipping a étudié aux points de vue de l'archéologie et du langage *les Inscriptions runiques des pierres d'Ardre* (1901, 70 p. avec X pl. et 1 carte, rés. all. III p.), tout récemment signalées dans une église de l'île de Gotland ; ces pierres, au nombre de sept, ornées de gracieux entrelacs et de quelques figures humaines, remontent au XIe siècle ; elles ne concernent que des personnages inconnus. — Le seul des six mémoires du t. VII qui ait été résumé, et fort correctement, en français, est *le Procès des régents de Charles XI* (1901, VIII-184 p., rés. V p.) par M. Otto Varenius.

Continué, mais non terminé, dans le t. VIII (1903, XV-158 p., rés. franç. et errata V p.), il forme déjà, avec le précédent, les deux tiers d'un volume, où de très nombreuses pièces d'archives sont combinées avec des textes imprimés pour faire un exposé très détaillé et fort approfondi. — Une autre notice du même volume, également fondée sur l'étude des sources de toute sorte, concerne aussi l'histoire politique ; c'est *la Transformation du gouvernement central de la Suède en système collégial au commencement du* XVIIe *siècle, 1602-1634* (1902 XIX-354 p., rés. all. VII p.), par le professeur Nils Edén, qui avait déjà traité dans d'autres recueils *De l'Organisation du gouvernement central au temps des premiers Wasa* (*1523-1594*) et *De la Réorganisation du gouvernement de l'État* (*1594-1602*). — Le t. VIII est complété par un article de M. K. Ahlenius sur *Une Carte du monde en chinois*, XVIIe *siècle* (1903, 25 p., rés. all. IV p., avec une reproduction phototypique), dressée par un jésuite flamand, le P. F. Verbiest ; — enfin trois articles de linguistique : 1° *Ad Apollonium Rhodium adversaria* (1902, 45 p.), par M. J. Samuelsson ; — 2° *La Durée des sons en anglais* (1903, 101 p. en all.), par M. Ernest-A. Meyer ; — 3° *Un Chant dans l'idiome du Tigré* 34 p.), recueilli, traduit et expliqué en suédois par M. R. Sundstrœm, missionnaire dans l'Abyssinie septentrionale, traduit en allemand par M. Enno Littmann.

Ce rapide aperçu, qui donne une idée de l'activité littéraire des membres de l'une des Facultés de l'Université d'Upsala, n'a pour but que de signaler aux spécialistes les articles qui peuvent les inté-

resser et qui, grâce aux résumés allemands et français, sont presque tous accessibles aux lettrés de toutes les nations. EUG. BEAUVOIS.

F.-X. Moïse, évêque du Jura, par M. PERROD. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 284 p. — Prix : 5 fr.

L'histoire du clergé constitutionnel a été volontairement mise de côté par les historiens ecclésiastiques pendant la première moitié du XIXe siècle ; c'était d'abord le besoin de laisser s'assoupir des querelles doctrinales dont l'Église de France n'avait que trop souffert ; puis, le souci de ne pas donner la malédification en ressuscitant le souvenir de lamentables scandales ; à la longue, on ne parla plus des constitutionnels, parce qu'on avait fini par en ignorer presque l'existence : ce qu'on savait d'eux se réduisait à peu de chose, et ce peu de chose était souvent fort différent de la vérité. Sur la foi de quelques légendes, on confondait dans un commun anathème tous les « jureurs » qu'on supposait avoir tous été des apostats. Quand, vers 1850, on commença à remuer la poussière des documents, ce fut, à l'origine, pour y trouver des traits édifiants, et les constitutionnels furent laissés encore de côté. Enfin, on se préoccupa d'écrire une histoire qui ne serait que de l'histoire, sans prévoir que la vérité recherchée avec conscience et publiée sans réticences, contribuerait plus à l'édification que des anecdotes arrangées pour les besoins de la cause. Ce fut le cardinal Billet, archevêque de Chambéry, qui donna le premier un travail conçu d'après les méthodes critiques et qui fournit le type des monographies à écrire sur les temps révolutionnaires ; son exemple fut suivi petit à petit dans la plupart des diocèses de France, et aujourd'hui nous possédons une belle collection d'études fragmentaires qui permettent enfin de faire le livre que M. Sciout, s'y étant pris un peu trop tôt, n'a pu mettre absolument au point.

Le diocèse du Jura avait attendu jusqu'à ce jour pour avoir son historien, mais il l'a trouvé en M. l'abbé Perrod, qui consacre à l'évêque Moïse un volume aussi solidement documenté que bien écrit. Composé d'après des pièces authentiques, dont la recherche a dû demander des années, ce livre est un des mieux faits de la série. Je ne me permettrai qu'une petite rectification : à la page 55, M. Perrod dit que Moïse fut sacré dans la chapelle de l'Oratoire à Paris ; or, un des évêques sacrés dans la même cérémonie, Le Coz, de Rennes, raconte son sacre dans une lettre publiée par le P. Roussel (*Correspondance de Le Coz*. Paris, Picard et fils, 1900, lettre 8, p. 10) et dit qu'il a été sacré à Saint-Roch ; malgré l'attention avec laquelle j'ai lu le livre, je n'ai trouvé aucune autre rectification à faire, mais, par contre, j'y ai fait une ample moisson de renseignements utiles. Il n'y a donc qu'à féliciter M. l'abbé Perrod de son excellent ouvrage. Je me bornerai seulement à émettre

le vœu que, dans une édition ultérieure, on trouve une table alphabétique des noms propres. P. PISANI.

Bibliografia araldica e genealogica d'Italia, da GIUSTINO COLANERI, con introduzione del conte Ferrucio Pasini-Frassoni « l'Araldica in Italia ». Roma, Loescher, 1904, in-8 de XIX-155 p. — Prix : 6 fr.

Tandis que la plupart des pays civilisés qui ont pratiqué le blason et qui le pratiquent encore possèdent depuis longtemps des bibliographies héraldiques, l'Italie en était dépourvue jusqu'ici. M. Colaneri a voulu non pas combler cette lacune, mais en atténuer les inconvénients en publiant un *essai* de bibliographie héraldique italienne. La modestie avec laquelle il présente son travail le met à l'abri du reproche d'avoir donné un ouvrage incomplet. D'ailleurs, les 2056 numéros de son répertoire forment une importante contribution à l'histoire de la littérature héraldique. Il les présente suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Ce système est légitime. Mais il ne donne un résultat pratique que si la liste des ouvrages ainsi classés est complétée par une table où les sujets de chacun d'eux soient clairement énumérés. La table que M. Colaneri a dressée offre une grande abondance de noms propres, mais elle est trop sommaire en ce qui touche les matières : elle rendra service aux généalogistes plus qu'aux archéologues.

L'Introduction que M. le comte Pasini-Frassoni a placée en tête du livre de M. Colaneri contient un aperçu de l'histoire de l'art et de la littérature héraldiques en Italie. M. Pasini-Frassoni rappelle très justement ses compatriotes aux traditions du blason national ; avec raison, il réprouve l'habitude qu'ont prise les Italiens de copier les formes héraldiques en usage dans les pays allemands, de piller les auteurs français pour composer leurs traités de blason.

A deux reprises, l'auteur proclame cet axiome : le blason est, de sa nature, immuable. Une pareille opinion est inadmissible. Sans doute, certains principes héraldiques n'ont jamais varié ; mais combien de changements se sont introduits, au cours des siècles, dans les détails du blason ! Il suffit de la moindre expérience iconographique pour savoir que les armoiries du XVIIIe siècle ne sont pas semblables à celles du XIIIe. Le blason s'est modifié, et, s'il subsiste, il se modifiera encore, comme toute invention humaine. MAX PRINET.

Codices italici manu exarati qui in Bibliotheca Taurinensis Athenæi ante diem XXVI Januarii MCMIV asservabantur ; recensuit, illustravit BERNARDINUS PEYRON. Taurini, Clausen, 1904, in-8 de XXXIV-690 p. — Prix : 18 fr.

Attaché à la Bibliothèque de l'Université de Turin depuis 1842,

auteur d'un catalogue des manuscrits hébraïques de cet établissement, qui parut en 1880, B. Peyron décéda le 9 mai 1903, à l'âge de 85 ans ; il venait justement d'achever la rédaction du catalogue des manuscrits italiens de la même bibliothèque, qui voit le jour grâce aux soins pieux de sa famille. Ce volume n'est plus un inventaire, mais un nécrologe, puisque, depuis le néfaste événement du 26 janvier dernier, la majeure partie des manuscrits italiens a été détruite par l'incendie. Et combien on regrettera maintenant de n'avoir pas étudié davantage ces trésors à jamais perdus ! Les manuscrits de Dante, de Tasse, de Pétrarque, de Boccace ont fait l'objet de travaux spéciaux, il est vrai, ainsi que d'anciennes traductions italiennes d'Apollonius de Tyr, de Tite Live, d'Ovide, de Brunetto Latini, et d'anciennes poésies contemporaines de Charles-Emmanuel Ier de Savoie; mais qu'est-ce que cela et quelques autres « canzoniere » encore, en comparaison de tout ce qui a disparu (vies et légendes de saints, recueils historiques piémontais, traités littéraires des XVI-XVIIe siècles, nouvelles politiques et correspondances littéraires, etc.). Diverses relations diplomatiques et militaires ont été heureusement imprimées, mais en petite quantité. Il n'a pas été possible jusqu'ici d'établir exactement le bilan des pertes et des sauvetages ; d'ailleurs ce qui a survécu (Tite Live, Boèce, Ovide, commentaires sur l'Apocalypse du dominicain F. de Rinoldo, etc.) et que l'on a pu identifier, est dans un si triste état de conservation que l'on ne parviendra à en reconstituer qu'un chiffre minime. Et le travail de reconstitution promet d'être long. Quoi qu'il en soit, et toutes doléances étant désormais superflues, il faut se contenter de l'exact et consciencieux catalogue qu'avait préparé B. Peyron. On y a joint une Préface, signée C. Frati, une bibliographie et un portrait de l'auteur.

H. S.

BULLETIN

Le Millénarisme dans ses origines et son développement, par LÉON GRY. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 144 p. — Prix : 2 fr. 75.

On désigne sous le nom de millénarisme ou de chiliasme, la croyance à un royaume terrestre de longue durée, ère de bonheur et de prospérité pour tous les justes, dont Jésus-Christ sera le Roi triomphant. L'auteur commence par étudier la connexion de cette doctrine avec certaines idées, courantes parmi les Juifs : attente de la *parousie*, jugement final des peuples et des hommes, etc... Tel est l'objet des deux premiers chapitres : ils nous montrent l'idée millénaire se dégageant lentement des conceptions eschatologiques juives et des apocalypses. Puis trois chapitres sont consacrés à l'histoire du millénarisme, à ses luttes, à sa disparition en Orient et en Occident.

L'auteur conclut en cherchant à préciser les rapports du chiliasme et du dogme révélé. Le chiliasme n'a jamais été un dogme traditionnel; jamais non plus il n'a été condamné comme hérésie. Et pourtant « plusieurs

demanderont... si l'interprétation matérielle des prophéties ne pourrait se légitimer en quelque façon, si une aussi longue tradition d'esprits sérieux et réfléchis est vraiment sans valeur, enfin si l'on ne devrait pas croire à un avenir bienheureux de l'Église catholique à la fin des temps ? D'aucuns trouveront la question oiseuse, et beaucoup la jugeront insoluble : ceux-ci auront sans doute raison » B. DE CARROY.

Au Clergé. La Destruction de l'Enfer, par le comte LÉON TOLSTOÏ ; trad. du russe par J. W. BIENSTOCK et P. BIRUKOV. Paris, Stock, s. d., in-12 de 68 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure contient deux opuscules du comte Tolstoï, des conseils au clergé et une sorte de dialogue infernal, où une quantité de diables échangent leurs reflexions. La première étude témoigne à la fois d'une stupéfiante ignorance des choses chrétiennes et d'une inconcevable niaiserie. On connaît le christianisme, peu original d'ailleurs, de l'écrivain russe. De la religion de Jésus-Christ il vide toute la sève pour n'en laisser subsister que les branches et la frondaison, sans se douter qu'un arbre ainsi traité est fatalement voué à la mort. Cette étude critique de la religion chrétienne est d'une horrible banalité. Il est incroyable qu'on ait jamais pu prendre au sérieux ces balivernes. Je ne dis rien du dialogue infernal : c'est le meilleur service que je puisse lui rendre. ÉD. PONTAL.

M. TULLIO CICERONE. **I Tre libri De Natura Deorum**, commentati da CARLO GIAMBELLI. Libri II e III. Torino, Lœscher, 1904, gr. in-12 de VII-200 p. — Prix : 2 fr. 50.

Parmi les ouvrages philosophiques de Cicéron, il n'en est peut-être aucun qui offre à l'historien des idées un intérêt égal à celui du traité *Sur la nature des dieux*. On y trouve en effet exposées et discutées toutes les objections que les épicuriens d'un côté et les académiciens de l'autre élevaient contre les dogmes essentiels de la religion naturelle dont les stoïciens se portaient les défenseurs. C'est pour ce motif sans doute qu'on le voit si rarement inscrit au programme de l'enseignement secondaire : de très jeunes esprits n'auraient pas tous, comme M. Giambelli, la sagesse de « conclure des limites imposées à la raison humaine la nécessité de la foi en un ordre de faits et de concepts supérieurs au monde des sens » (p. VII).

Le texte adopté est presque partout celui de Müller (Leipzig, 1887). Les notes, plus nombreuses en général et surtout plus prolixes qu'il n'eût été indispensable, m'ont paru en revanche (autant du moins qu'il m'a été possible d'en juger) suffisamment exactes. L'auteur, qui possède très bien son antiquité, est aussi au courant de la littérature moderne, et, sous sa plume, les citations de Dante ou de Gœthe s'enchaînent sans effort à celles de Virgile, de Plutarque ou de Platon. C. HUIT.

Salmigondis. *Recueil de pensées, réflexions, sentences, maximes*, etc., etc., par LOUIS BRIDIER. Paris, Stock, 1904, in-12 de 200 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil de pensées, réflexions, etc., n'est pas plus mauvais, il est même meilleur que beaucoup d'autres recueils similaires. Au point de vue religieux, l'auteur est déiste, avec un penchant marqué pour le sémitisme ; des autres religions, et notamment du christianisme, il parle avec ironie quelquefois, plus souvent avec respect, mais bien souvent en ignorant, ce

qui le conduit à écrire des énormités, surtout lorsqu'il dit que « les seuls élus de la foi sont les paresseux et les pauvres d'esprit. » Sur les autres sujets, sur la politique, par exemple, ou sur la question sociale, il s'exprime avec plus de justesse, et les observations fines ne manquent pas, qui mettent bien en relief les sottises d'aujourd'hui. L'auteur a de la pénétration, de l'esprit, de la finesse, non toujours exempte de recherche et de préciosité, mais c'est le genre qui veut cela, et je ne connais aucun recueil de maximes qui en soit tout à fait exempt. En somme, le livre n'est pas absolument mauvais et se lit avec intérêt. N'étaient les réflexions sur la religion, qui sont généralement absurdes, ce serait presque un bon livre.

ÉDOUARD PONTAL.

Contes et légendes du vieux Japon, d'après la traduction anglaise de M. A. MITFORD, par la comtesse DE PIMODAN. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 carré de 137 p. — Prix : 2 fr.

Ces contes peuvent paraître un peu simplets au moment où le peuple japonais se montre si guerrier et lutte pour la domination de l'Extrême-Orient. Mais les extrêmes se touchent dans toute société, et il y a partout de la poésie. Ce sont ici de petits récits où les animaux vivent en commerce avec l'homme et lui sont reconnaissants de ses bienfaits. Quelques traits, comme celui des animaux reconnaissants, des envieux punis, sont communs à nos contes européens, mais ce n'est qu'une lointaine ressemblance ainsi que dans les contes de tous les pays : tout sent bien le terroir comme mœurs, comme usages et comme inspiration, avec l'esprit de charité bouddhique. La traductrice, Mme la comtesse de Pimodan, nous avertit dans sa Préface qu'elle n'a pas traduit littéralement le texte de Mitford, mais qu'elle en a observé l'esprit et suivi l'allure générale. A juger ces récits dans leur traduction française, c'est un joli et agréable recueil, et qui peut se mettre dans toutes les mains. H. G.

Éphémérides de la Papauté, par JEAN VRAI. Paris, Fischbacher, 1904 in-18 de VII-359 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre pourrait porter en sous-titre : « Calendrier à effeuiller du parfait anticlérical. » Il contient pour chaque jour de l'année le récit d'un événement emprunté à l'histoire de l'Église et choisi de manière à entretenir la haine ou le mépris de la religion. L'auteur n'est pas étranger aux sciences ecclésiastiques et il fait preuve d'une érudition qui dénote des études prolongées, sinon conduites avec le souci d'éviter les partis pris : son histoire est écrite *ad probandum*, et par là se rend suspecte. Aucun lieu commun n'est laissé de côté et tous les écrivains hostiles ont été mis à contribution ; mais il n'y a rien de bien neuf dans ces réquisitoires usés auxquels on a cent fois répondu sans que M. Vrai ait l'air de s'en douter. Le ton n'est pas gouailleur et malpropre, comme celui de publications similaires : on y trouve plutôt le genre amer et lugubre, et cela n'ajoute pas à l'agrément du lecteur.

Comme spécimen, je citerai les premières lignes de la notice insérée à la date du 29 août : « Mort de Pie VI à Valence. Sa conduite dans l'affaire de la constitution civile du clergé de France fait peser sur lui une large part de responsabilité dans le sang versé sous la Terreur » (p. 214). Nous voilà avertis, et, le jour où cela recommencera, nous saurons à qui nous en prendre.

P. PISANI.

Les Préliminaires de la séparation des Églises et de l'État. La Rupture avec le Vatican. Étude suivie de la publication des documents officiels, par FERNAND DUBIEF. Paris, Cornély, s. d., in-18 de 119 p. — Prix : 1 fr.

M. Dubief, aujourd'hui ministre, est le premier rapporteur du budget des Affaires étrangères qui ait pris nettement position contre notre protectorat en Orient : en fait d'Orient, le Grand lui suffit. Le récit qu'il fait des incidents relatifs à la rupture entre M. Combes et le Vatican est bien ce qu'on peut supposer : c'est le Vatican qui a commencé et qui a joué le rôle de provocateur ; le gouvernement a eu de son côté la justice, le droit (celui du plus fort) ; il a continuellement fait preuve de la modération la plus patiente, de la courtoisie la plus chevaleresque. Et M. Dubief, pour rester dans la note, va jusqu'à gratifier Mgr Lorenzelli du titre de cardinal.

Pour corser son étude, l'auteur y a ajouté divers aromates du meilleur goût : voici la fine plaisanterie que lui suggère la question du protectorat : « La République entretenait en Orient, de ses deniers, des couvents fermés de clarisses, de narcisses, ou de réparatrices, dont le silence imposé derrière les murs de leurs cloîtres ne pouvait guère servir au développement de l'influence française. » Ceci donne la mesure de la compétence et de l'à-propos avec lequel sont traités des problèmes auxquels se rattachent l'honneur et la fortune de notre pays. P. PISANI.

L'Action maçonnique au XVIIIe siècle, par HENRI HELLO. I. *L'Action maçonnique en Europe. Des Origines à la Révolution française.* — II. *La Maçonnerie et la Révolution française.* Paris, Bloud, 1905, 2 vol. in-18 de 64 et 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Ces deux petits volumes de la collection *Science et Religion* sont fort intéressants. L'auteur a recueilli une foule de renseignements sur l'origine de la Maçonnerie, sur ses doctrines secrètes, sur le but qu'elle se propose, sur la manière dont elle a préparé la ruine de l'ancien régime et la Révolution française. On ne peut lire ce récit sans être frappé de la ressemblance des pratiques de la secte à cette époque déjà ancienne avec sa manière d'agir de nos jours : mêmes procédés pour s'attacher des adhérents, même organisation, même soin de cacher son but dernier aux maçons des grades inférieurs, même ordre dans les destructions à accomplir. La seule différence est dans la prudence plus grande qui préside à ses démarches: Comme elle détient aujourd'hui le pouvoir, elle évite de susciter des conflits violents qui pourraient ébranler l'ordre politique actuel. Mais son génie est au fond le même, et on peut prévoir qu'elle ne laissera pas échapper le pouvoir sans provoquer une crise redoutable.

La publication des fiches a déjà ouvert bien des yeux; le livre de M. Hello achèvera d'éclairer les esprits sincères. D. V.

Couvents et convents. *Dialogues et silhouettes,* par VOX. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, s. d., in-18 de 340 p.

Voici comment se distribuent les dialogues et silhouettes qui forment ce livre. I. Scènes d'expulsion. II. La Persécution à Saint-Félicien le Sec. III. Dans les hautes sphères. IV. Voix diverses. V. Le Milliard. VI. Après l'expulsion. VII. L'Ame française et l'Ame maçonnique. VIII. Rédemption. — On devine, par ces simples titres, ce que ce livre, fantaisiste dans la forme, mais rigoureusement vrai en son fond, évoque de misères et de

hontes. Ce sont les deux faces de la persécution, ignoble, si on la regarde du côté des persécuteurs ; douloureuse, mais consolante, si on se tourne du côté des persécutés, qui ont tant souffert, et, — trop naïfs peut-être, comme cela arrive aux belles âmes, — ont fait preuve de si hautes et si nobles vertus. Comme les vues prises sur les loges montrent les origines, le caractère, les fauteurs et les alliés de la persécution, et aussi, hélas ! les blessures faites à la religion et à la patrie, les vues prises sur les cloîtres donnent une idée des nobles paroles que le monde a entendues, des larmes saintes dont il a senti la douleur. Le livre est tout entier émouvant et beau.

Je note, en finissant, une curieuse particularité bibliographique. J'ai entre les mains deux éditions de ce livre. La première porte le titre que j'ai transcrit plus haut. La seconde est intitulée : *Moines et Francs-Maçons. Vues prises sur les cloîtres et sur les loges*, par H.-J. Leroy. Sous ces deux titres et sous ces deux signatures, c'est exactement le même livre.

ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le romancier Charles CAUSSE, qui n'était guère connu que sous son pseudonyme de Pierre MAËL, vient de mourir dans toute la force de l'âge, à 43 ans. Né à Lorient le 30 septembre 1862, il entra, aussitôt qu'il eut terminé ses études, dans la marine de l'État. Mais obligé d'abandonner bientôt, à la suite d'un accident, la carrière qui s'ouvrait devant lui, il se consacra au journalisme et devint rédacteur à la *Gazette de France*. Cependant, quelques contes et romans qu'il écrivit, sur des sujets maritimes principalement, ayant été assez bien accueillis, entre autres *le Torpilleur 29*, il se lança définitivement dans la publication d'ouvrages de cette sorte et, dès lors, on vit paraître, pendant une vingtaine d'années, un nombre incalculable de volumes sous le nom de Pierre Maël. Cette extraordinaire fécondité s'explique en partie par ce fait que M. Causse s'était adjoint un collaborateur, M. Charles Vincent, dont les œuvres portaient la même signature, de sorte qu'il est assez difficile de déterminer la part qui revient à chacun dans cette énorme production littéraire. Il paraîtrait même que cette entreprise de romans, sous la raison sociale « Pierre Maël », doit continuer à fonctionner, du fait de l'associé survivant. Il est impossible de donner ici la liste complète de tous les volumes qu'elle a produits jusqu'ici du vivant de M. Causse; nous nous bornerons à en rappeler quelques-uns : *La Double Vue*, suivi de *Djina* (Paris, 1886, in-12); — *Pilleur d'épaves* (Paris, 1887, in-12); — *Le Torpilleur 29, mœurs maritimes* (Paris, 1888, in-12); — *Fleur de mer; la bruyère d'Yvonne, mœurs maritimes* (Paris, 1889, in-12); — *Gaietés du bord. Une Campagne sur l'Armorique* (Paris, 1890, in-12); — *Amours simples* (Paris, 1891, in-12); — *Charité* (Paris, 1892, in-12); — *Une Française au pôle nord* (Paris, 1893, in-8); — *Terre de fauves* (Paris, 1894, in-8); — *Les Derniers Hommes rouges, roman d'aventures* (Paris, 1895, gr. in-4); — *Le Drame de Rosmeur* (Paris, 1896, in-12) : — *Castele-Rouge* (Paris, 1897, in-12); — *Julia la Louve. Suite et fin de « les Lurons de la Jeanne »* (Paris, 1898, in-12) ; — *Cendrillonnette* (Paris, 1899, in-12); — *Le Trésor de Madeleine* (Paris, 1900, in-12); — *Robinson et Robinsonne* (Paris, 1901, in-12); — *Petite-Fille d'amiral* (Paris, 1902, in-12).

— M. Émile FERNET, physicien distingué, inspecteur général honoraire de

l'instruction publique, est mort vers la fin de février, à Paris, à l'âge de 75 ans. Il était le frère du docteur Charles Fernet, membre de l'Académie de médecine et beau-frère de MM. Gaston Boissier et Léopold Delisle, car tous trois avaient épousé des filles du célèbre Eugène Burnouf. M. Fernet a publié pour les étudiants des ouvrages sur la physique qui pendant longtemps furent d'un usage courant, tels que : *Traité de physique élémentaire, suivi de problèmes* (Paris, 1867, in-12), avec M. C.-A. Drion ; — *Précis de physique* (Paris, 1875, in-12); — *Cours de physique pour la classe de mathématiques spéciales* (Paris, 1875-1876, in-8).

— Les sciences appliquées à l'industrie viennent de faire une grande perte en la personne de M. Alexandre LENCAUCHEZ, ingénieur, ancien élève de l'École des arts et métiers, membre de la Société des ingénieurs civils de France, lauréat de cette société et de plusieurs autres. M. Lencauchez, inventeur d'un excellent système de distribution de vapeur pour les locomotives à grande vitesse, a publié de très remarquables ouvrages, particulièrement sur les appareils de chauffage et divers points de métallurgie, tels que : *Métallurgie du zinc. Nouvelle Méthode de traitement au haut-fourneau à cuve* (Liège, 1861, gr. in-8), avec M. A. Müller ; — *Traité sommaire concernant la tourbe, son extraction et son emploi comme combustible industriel* (Paris, 1871, in-8); — *Étude sur les combustibles en général et sur leur emploi au chauffage par les gaz* (Paris, 1878, in-4).

— Nous apprenons avec regret la mort de M. l'abbé Joseph ROUX, chanoine de la cathédrale de Tulle, mort dernièrement dans cette ville à 70 ans. Écrivain et poète remarquable, M. le chanoine Roux avait pris une part active à la renaissance du félibrige limousin et il était resté le chaptal des écoles félibréennes depuis leur fondation jusqu'à sa mort. Les intéressants volumes qu'il a publiés sont les suivants : *Pensées*. Introduction par Paul Mariéton (Paris, 1885, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Nouvelles Pensées* (Paris, 1887, in-12); — *La Chanson limousine* (*l'Épopée limousine*). Texte, traductions et notes (Paris, 1888, in-8).

— M. Robert ESTOUBLON, professeur à la Faculté de droit de Paris, ancien directeur de l'École de droit d'Alger, mort à Paris vers le milieu de janvier, a publié plusieurs ouvrages sur la jurisprudence propre à notre grande colonie, lesquels sont trop importants pour que nous ne les signalions pas ici. Ce sont : *Analyse du cours d'économie politique professé à l'École de droit d'Alger* (Alger, 1884, in-8); — *Bulletin judiciaire de l'Algérie. Jurisprudence algérienne de 1830 à 1876* (Alger, 1890, in-8); — *Code de l'Algérie. Recueil chronologique des lois, ordonnances, décrets, arrêtés, circulaires, etc., formant la législation algérienne actuellement en vigueur, avec les travaux préparatoires et l'indication de la jurisprudence, suivi d'une table alphabétique de concordance* (Alger, 1896, gr. in-8).

— Le distingué compositeur de musique Edward George DANNREUTHER, mort à Londres le 12 février, à 61 ans, était né le 4 novembre 1844 à Strasbourg. Il passa de bonne heure en Angleterre où il ne tarda pas à se faire connaître par les intéressants articles qu'il donna au *Monthly Musical Record*, sous le titre de : *Wagner and the Reform*, et par ceux qui furent insérés dans le *Dictionnary of Music*, de Grove. Il publia en outre un volume fort estimé sur l' « Ornamentation. » En 1895, il fut nommé professeur de piano au Collège royal de musique. Ami et ferme défenseur de Wagner, il avait fondé en 1872 la « Wagner Society. »

— Le Dr. E. W. WEST, qui vient de mourir en Angleterre, laissera un grand vide dans le monde des orientalistes. Ses travaux sur les langues

sanscrite et pehleve font autorité. Nous citerons, par exemple, la traduction qu'il a donnée en 1872, avec M. Martin Haug, du *Book of Arda Viraf*, et qu'il compléta en 1874 par la publication d'un glossaire pehlevi. Il fit paraître également : *The Book of Mainyo-i-Khard*, traduit du sanscrit. Enfin, de 1880 à 1882, il fournit diverses autres traductions de textes pehlevis à la collection des *Sacred Books of the East*.

— L'une des personnalités les plus intéressantes des États-Unis, le général WALLACE, militaire, diplomate et écrivain, vient de mourir dans le courant de février à Crawfordsville (Indiana), à l'âge de 80 ans. Fils d'un gouverneur de l'État d'Indiana, il se fit remarquer dans les guerres du Mexique et de Sécession. Plus tard il devint gouverneur de l'Utah, puis alla occuper le poste de ministre en Turquie de 1881 à 1885. Toutefois c'est comme écrivain qu'il s'est acquis une réputation on peut dire universelle. Son premier volume, *Dieu juste*, roman dans lequel est racontée la conquête du Mexique, parut en 1873. Plus tard il donne la *Vie du Christ*, la *Vie de Benjamin Harrison* et le *Prince de l'Inde*. Mais aucun de ces ouvrages n'a eu un aussi grand retentissement que *Ben Hur*, qui parut en 1880 et devint si populaire dans tous les pays de langue anglaise. Il a été traduit dans presque toutes les langues et on en a tiré un drame qui, joué à Londres en 1902, obtint le plus vif succès.

— On annonce encore la mort de MM. : Georges BERTAGUE, proviseur du lycée Henri IV; — Philippe BEDOS, ancien professeur de mathématiques au collège de l'Assomption de Nîmes, mort à Agde, en janvier, à l'âge de 74 ans; — l'abbé Romain BOISARD, ancien supérieur du collège de Saint-Malo, mort en janvier à Saint-Ydeuc-Paramé, à l'âge de 84 ans; — le marquis DE BOISGELIN, chef de l'illustre famille de ce nom, mort récemment à Aix-en-Provence, à 84 ans, lequel s'était fait connaître par ses immenses recherches sur les généalogies et les armoiries des maisons nobles du sud-est de la France et avait mérité d'être appelé le d'Hozier provençal; — le R. P. COUGNY, de la congrégation des PP. maristes, qui fut pendant de longues années professeur aux grands séminaires de Nevers et de Moulins, mort tout récemment hors de France; — Charles GAUTHIER, secrétaire perpétuel de la Société de géographie commerciale, membre du conseil supérieur des colonies et conseiller du commerce extérieur; — Jean GÉRAUD, professeur honoraire de l'Université, mort en janvier; — l'abbé Félix GRENIER, né en 1839, à Cour-lez-Baume (Doubs), mort le 15 février à Échenoz-la-Meline (Haute-Saône), paroisse dont il était curé et sur laquelle il avait recueilli de nombreux matériaux avec le projet d'en écrire l'histoire, auteur d'une *Notice sur Notre-Dame de Solborde à Échenoz-la-Meline, près Vesoul (Haute-Saône)* (Grenoble, 1896, petit in-18) et de *Deux Confesseurs de la foi à la fin du dix-huitième siècle. L'Abbé J.-F. Patenaille, curé d'Arlay. L'Abbé J. Jacquinot, vicaire de Melincourt* (Vesoul, 1899, in-18); — Clément JUGLAR, médecin et économiste distingué, vice-président de la Société d'économie politique, membre de l'Institut (section des sciences morales et politiques), mort à 86 ans, à Paris, où il était né en 1818, lequel laisse un remarquable ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques : *Des Crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux États-Unis* (Paris, 1862, in-8), imprimé à nouveau en 1890; — l'abbé MESTAÏEZ, curé-doyen de Savignac-les-Églises (Dordogne), qui avait été professeur successivement au collège de Montignac et au petit séminaire de Bergerac; — Octave PAYAN, qui, pendant 32 ans, a dirigé *l'Indicateur de Bayeux*, mort en janvier; — le R. P. SIMLER, supérieur général des maria-

nistes, né à Saint-Hippolyte (Alsace), en 1833, ancien directeur de l'établissement de Sainte-Marie à Besançon, puis du petit collège Stanislas, qui a publié, entre autres ouvrages ascétiques, le *Guide de l'homme de bonne volonté dans l'exercice de l'oraison* et des biographies telles que la *Vie de l'abbé Lagarde* et la *Vie de G.-J. Chaminade, fondateur de la Société de Marie*, mort à Nivelles (Belgique), le 4 février.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : P. Timoteo BERTELLI, géologue italien, connu par ses études sur les tremblements de terre, mort à Florence, le 6 février, à 79 ans; — Dr. Auguste BORNTRÄGER, professeur de chimie allemand, mort à Heidelberg, le 13 février, à 85 ans ; — Mme Caroline BRAY, de Coventry, épouse de l'auteur bien connu Charles Bray, auteur elle-même de divers ouvrages pour les écoliers, morte le 23 février, à 98 ans ; — Ludwig DEBO, ancien professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Hanovre, mort dans cette ville le 7 janvier, à 87 ans ; — Dr. Léandre DITSCHEINER, professeur de physique à l'École technique supérieure de Vienne, mort dans cette ville, le 1er février, à 66 ans ; — Dr. Alfred DÖRFFEL, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la musique, mort à Leipzig, le 22 janvier, à 84 ans ; — Dr. Max DOLL, professeur chargé du cours de géométrie pratique à l'École technique supérieure de Carlsruhe, mort récemment à Bonn, à 72 ans ; — Otto DÜRR, éditeur allemand, mort le 12 janvier, à Leipzig (Saxe), à 73 ans ; — Max VON ERDMANNSDORFFER, compositeur et professeur de musique bavarois, mort à Munich, le 14 février, à 57 ans ; — Dr. Richard FRANKE, conseiller de l'instruction publique saxon, recteur du gymnase de Freiberg, mort dans cette ville, le 27 janvier, à 73 ans ; — Dr. Bruno GEBHARDT, professeur et historien allemand, mort le 14 février, à Berlin, à 47 ans ; — Dr. Rudolf GUENTHER, médecin allemand, président de l'association nationale des médecins de Saxe, mort à Dresde, le 17 février, à 76 ans ; — Otto Erich HARTLEBEN, poète et romancier allemand, mort à 41 ans, lequel écrivit, en outre, pour le théâtre, quelques drames, tels que : *Rosenmontag* et *Im grünen Baum sur Nachtigall*, qui n'obtinrent que peu de succès ; — Dr. Guido HAUCK, conseiller de régence prussien, professeur de mathématiques à l'École technique supérieure de Berlin, mort dans cette ville, le 26 janvier, à 60 ans ; — J. C. V. HOFFMANN, savant allemand, qui fonda et dirigea pendant de longues années la *Zeitschrift für mathematischen und naturwissenschaftlichen Unterricht*, mort, le 21 janvier, à Leipzig, à 79 ans ; — Dr. Louis JACOBSON, médecin allemand, professeur de thérapeutique des maladies des oreilles, mort à Berlin, le 28 janvier, à 52 ans ; — Franz KINDSCHER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire et la philologie classique, mort récemment à Zerbst, à 81 ans ; — Eugenii Lvovitch KOTCHETOV, écrivain russe, connu sous le nom d'Eug. Lvov, mort récemment dans le gouvernement de Toula ; — Dr. Hermann LANDOIS, professeur de zoologie à Munster en Westphalie, mort dans cette ville, le 28 janvier, à 70 ans ; — le Rév. Augustus Austen LEIGH, prévôt du « King's College » de Cambridge, auteur d'une histoire de ce collège ; — le R. P. DE LUCA, S. J., professeur de droit canon à l'Université grégorienne de Rome, membre des Congrégations du Concile et de la Propagande ainsi que de la Commission pontificale pour la codification du droit canonique, mort à Rome, le 16 février, à 60 ans, lequel laisse un ouvrage très estimé : *Institutiones juris publici ecclesiastici* ; — le comte MALAGUZZI-VALERI, directeur des archives d'État à Milan, mort dans cette ville, le 1er février ; — Dr. Emmerich MEISSL, professeur de chimie agricole autrichien, chef de section au ministère d'agriculture d'Autriche, mort

récemment à Vienne, à 50 ans; — F. H. NICHOLS, explorateur américain, mort récemment à Gyangtse, au Thibet; — le R. P. PIGNATARO, S. J., professeur de théologie scolastique à l'Université grégorienne de Rome, et censeur des ouvrages de ses confrères de la Compagnie de Jésus, mort à Rome, le 16 février, lequel laisse un livre sur la Vie pénitentielle dans l'Église aux premiers siècles et une traduction du livre allemand du P. Pesch sur l'histoire de l'inspiration divine de la Bible, ainsi qu'un traité *De Deo creatore*, sous presse en ce moment; — Rudolf VON POELLNITZ, éditeur allemand, mort le 14 février, à Leipzig, à 39 ans; — A. V. POLOVTSOV, écrivain russe, directeur des archives du ministère aulique, mort à Saint-Pétersbourg, le 3 février, à 57 ans; — Dr. Hugo PÜTTMANN, écrivain militaire allemand, auteur de divers ouvrages sur l'instruction du soldat, mort à Berlin, le 6 février; — Dr. Eduard RICHTER, professeur de géographie autrichien, mort à Gratz, le 6 février, à 58 ans; — Hermann ROBOLSKY, écrivain allemand, auteur d'ouvrages de vulgarisation, mort récemment à Gotha, à 56 ans; — Dr. R. SADEBECK, professeur autrichien, ancien directeur du Musée botanique et du laboratoire industriel, mort dernièrement à Meran; — le chevalier Tullius DE SARTORI-MONTECROCE, doyen de la Faculté de droit italien d'Innsbruck (Tyrol), mort dans cette ville, le 12 février, à 42 ans; — Klara SCHREIBER, femme de lettres allemande, morte le 8 février, à Meran, à 57 ans; — Auguste VON SCHOSSBERGER, conseiller d'État wurtembergeois, directeur des archives d'État de Stuttgart, mort récemment dans cette ville, à 77 ans; — Dr. Julius SCRIBA, professeur de médecine à l'Université de Tokio, mort à 56 ans, connu par ses remarquables recherches sur la flore et sur la numismatique du Japon, auteur de nombreux et importants articles parus dans le bulletin de la *Deutsche Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens*; — Ludwig SOYAUX, écrivain allemand, mort le 2 février, à Gardone, sur le lac de Garde, à 59 ans; — le Rév. John DE SOYRES, neveu d'Edward Fitzgerald, ancien professeur d'histoire moderne au « Queen's College » de Cambridge, pasteur dans le Canada depuis 1888, mort récemment à Halifax (Nouvelle-Écosse), lequel avait publié une édition anglaise des *Lettres à un provincial de Pascal*, ainsi que deux ouvrages: *The Montanists and the Primitive Church* et *A Word-Book for Students of English History*; — Dr. Hjalmar STOLPE, professeur et archéologue suédois, directeur du Musée royal d'ethnographie, mort à Stockholm, le 29 janvier, à 64 ans; — Dr. Ludwig VON TETMAJER, conseiller aulique autrichien, professeur de mécanique technique à l'École technique supérieure de Vienne, mort dans cette ville, le 31 janvier, à 55 ans; — Paul UHLIG, membre du conseil d'administration des mines de Saxe, professeur d'arpentage et de géodésie à l'École des mines, mort le 25 janvier, à Freiberg.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 10 février, lecture est donnée d'une lettre de M. G. Toudouze, protestant contre le projet de restauration du Parthénon. — M. Héron de Villefosse donne lecture d'une note de M. l'abbé Thédenat, qui, voyageant avec M. Maspero sur les bords du Nil, a retrouvé dans l'île Éléphantine des inscriptions remontant à l'occupation romaine. Il fait ensuite connaître l'inscription chrétienne remontant au cinquième siècle, découverte dans les ruines d'Andernos (Gironde) par M. A. de Sarrau et contenant le nom d'un certain Egidius, évêque de la cité des Boii (pays de Buch). — M. Heuzey parle des découvertes faites au cours de sa mission en Chaldée par le capitaine Cros, qui a relevé le plan de l'antique cité de Sirpoula, et relevé le nom du roi chaldéen Soumon-Hou. — M. Schlumberger annonce qu'il a pu lire le

nom du donateur byzantin, jusqu'à présent inconnu, d'un reliquaire contenant le chef de saint Anastase, conservé à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. — M. Pottier termine sa communication sur l'Alexandre à cheval du musée de Naples. — Le 17 février, M. le docteur Hamy donne connaissance à l'Académie des premiers résultats obtenus par M. Garnier, chargé d'une mission dans le Sud algérien. — M. l'abbé Breuil fait connaître l'état de ses études sur l'ornementation à l'âge de pierre. — M. F. Cumont donne communication d'une inscription gréco-araméenne trouvée à Sivas, dans l'Arménie turque, et remontant au troisième siècle avant J.-C. — M. Revillout poursuit une communication relative à un proto-évangile, dont il a retrouvé des fragments. — M. Guimet parle de l'image, souvent trouvée dans les laraires de la Basse-Égypte, d'un jeune dieu coiffé de deux bourgeons, et dont le symbolisme paraît se rapporter aux saisons de l'année. — Le 25 février, M. Schlumberger présente les photographies d'un reliquaire en argent byzantin, du XIIIe siècle, trouvé dans le trésor de la cathédrale de Palma (île de Majorque) et de quatre bagues ayant appartenu à des personnages importants de la cour de Byzance. — M. Clermont-Ganneau donne quelques détails sur les fouilles que pratique à Tell el Hei, en Égypte, M. Clédat. — M. Collignon communique une aquarelle exécutée par M. Simoes de Fonseca d'après un lécythe du Louvre, dans lequel on voit le modelé et la variété des plans s'introduire dans la technique de la peinture. — M. Révillout termine la lecture de son mémoire sur « la sage femme Salomé, d'après un apocryphe copte. »

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 février, M. Lyon-Caen prononce un discours en mémoire de M. H. Germain, récemment décédé. — Le 11, M. Esmein, continuant la discussion sur la responsabilité des magistrats, parle de la législation anglaise, et se montre partisan d'une très large publicité. — M. Picot résume les débats en affirmant l'indissolubilité de la responsabilité et de la liberté. — Le 13 février, M. Luchaire lit la première partie d'un mémoire sur l'hérésie des Vaudois. — Le 25 février, M. Lyon-Caen prononce l'éloge funèbre de M. d'Olivecrona, associé étranger de l'Académie, auteur de remarquables travaux sur le droit civil, et surtout remarqué pour sa compétence en droit criminel. — M. Waddington donne connaissance d'un mémoire sur l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. — M. Luchaire poursuit la lecture de son mémoire sur l'hérésie des Vaudois.

Concours et Prix. — En 1905, la Société d'émulation de Cambrai décernera une médaille d'or, de vermeil, d'argent, ou une mention honorable à l'auteur du meilleur mémoire sur chacune des questions suivantes : 1° Histoire d'une institution civile ou judiciaire à Cambrai, dans le Cambrésis ou dans l'ancien Cambrésis. 2° Biographie d'un personnage célèbre, né dans le Cambrésis et mort avant 1830. 3° Étude archéologique, historique et topographique sur une ville, un village, une abbaye, un couvent, un monument militaire ou civil quelconque de l'arrondissement ou de l'ancien Cambrésis (Solesmes, Beauvois, Villers-Outréau, Walincourt, Elincourt, Iwuy, Escaudœuvres, la citadelle de Cambrai, Forest et les prébendes canoniales de l'ancien Chapitre métropolitain exceptés). Les auteurs devront déclarer par écrit et d'une manière spéciale que les travaux ou mémoires par eux envoyés, sont inédits, n'ont été présentés à aucun concours et ne seront livrés à l'impression qu'après l'époque de la distribution des récompenses. Les envois porteront une épigraphe répétée sur un pli cacheté, renfermant, outre la déclaration précédente, le nom et l'adresse de l'auteur. Ils devront

parvenir franco à M. le docteur Dailliez, secrétaire général de la Société, Place Porte Notre-Dame, 5, à Cambrai, avant le 1er septembre 1905.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon décernera deux prix en 1906, savoir : I. Prix d'éloquence (300 fr.). Sujets proposés, au choix des concurrents : 1° Une étude littéraire sur un orateur, un poète, un philosophe, un jurisconsulte, un artiste, un économiste ou quelque autre homme éminent du XIXe siècle, originaire de Franche-Comté. 2° Les peintres paysagistes en Franche-Comté. 3° Les journaux et les revues en Franche-Comté pendant le XIXe siècle. — II. Prix d'économie politique (400 fr.). Sujets proposés, toujours au choix des concurrents : 1° Les conditions de la vie de famille en Franche-Comté pendant les cinquante dernières années (dépenses de subsistance ; modifications dans les habitudes, dans le genre de vie ; conclusions). 2° Une étude sur une des industries importantes de Franche-Comté depuis ses origines jusqu'à nos jours. 3° Les organisations ouvrières dans les départements du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône et du Haut-Rhin depuis la loi de 1884 (fédérations, syndicats, grèves). — Les concurrents ne signeront point leurs manuscrits ; ils y attacheront seulement une devise qui sera reproduite au dos d'un billet cacheté, contenant leur nom et leur adresse. Les ouvrages devront être parvenus, francs de port, au secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le 15 avril 1906.

— Le prix Thiers de 3000 francs, indivisible, fondé par Mlle Dosne pour honorer la mémoire de l'illustre homme d'État, sera décerné pour la première fois en 1907 par l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix (délai : 31 déc. 1906). Les Français seuls sont admis à concourir ; ils peuvent présenter au concours toute œuvre, manuscrite ou imprimée depuis 1902, « sur un sujet intéressant la Provence (Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Vaucluse). Un privilège est réservé aux Provençaux dont une œuvre quelconque, même n'intéressant pas la province, pourra être couronnée. L'Académie, n'étant pas autorisée à diviser le prix, se réserve d'y ajouter des médailles d'or ou d'argent et des mentions honorables.

— L'Académie des sciences morales et politiques de Naples met au concours (2000 fr. — 30 septembre 1905) les deux sujets suivants : 1° La doctrine individualiste dans la morale au XIXe siècle. 2° La philosophie du langage.

— Le prix Nobel a été décerné a Stockholm, le 10 décembre dernier, de la façon suivante : Sciences physiques, lord Rayleigh ; sciences chimiques, Sir William Ramsay ; médecine, M. Pawloff. — Littérature, M. Frédéric Mistral, le célèbre poète provençal, et Don José Echegaray, poète espagnol. On assure que M. Mistral consacrera la valeur du prix obtenu par lui à la fondation d'un Musée provençal.

Paris-Hachette. — L'on ne peut guère parler du Paris-Hachette sans se répéter ; et cela se comprend : devenu pour ainsi dire parfait, il n'a qu'à suivre la voie dans laquelle les éditeurs l'ont engagé et le plan qu'ils ont adopté. — Donc, pour la neuvième fois, en cette année 1905, il se présente au public qui ne peut manquer de lui faire l'accueil le plus empressé. A titre de curiosité, notons ici qu'il mesure 14 centimètres de largeur sur 20 de hauteur et 10 d'épaisseur et que son poids atteint exactement 2 kilos 585. Le nombre des adresses qu'il renferme est toujours de 550 000, ce qui est un joli chiffre. Ses cinq grandes divisions se reconnaissent facilement par les nuances variées dont les tranches sont teintées. Nous ne reviendrons pas cette année sur le détail de ces divisions que l'on trouvera dans notre livraison de mars 1904 (t. C, p. 277). Nous dirons, toutefois, qu'il compte, au

total, 2708-xx pages, soit 194 de plus que l'an dernier. Et toujours le même prix : 3 fr. 75. N'oublions pas, enfin, de dire qu'un plan de Paris, indiquant les lignes actuelles du Métropolitain, est joint au volume sans y être attaché.

PARIS. — A partir de 1904, le *Répertoire général des collectionneurs de la France et de l'étranger*, de M. E. Renart, dont le *Polybiblion* a plusieurs fois parlé déjà, devient périodique. Précédemment, M. Renart faisait paraître son précieux *Répertoire* en un fort volume dont l'impression prenait un temps considérable, si considérable que, lorsque l'ouvrage était livré au public, de nombreuses inexactitudes (décès, changements d'adresses, etc.) pouvaient être constatées. Pour obvier à cet inconvénient grave, l'auteur, sur l'avis de beaucoup de ses souscripteurs, s'est décidé à donner annuellement quatre fascicules trimestriels, qui, rédigés le plus souvent d'après les renseignements fournis par les collectionneurs eux-mêmes, offriront ainsi une utilité immédiate et plus certaine. Ils rendront de grands services aux personnes qui veulent vendre ou échanger des objets d'art ou de curiosité. — Donc les quatre fascicules de 1904 viennent de paraître en un joli volume, cartonnage toile très solide. Ils comprennent près de 4000 adresses d'amateurs de tous genres de collections, se répartissant comme suit : 476 amateurs parisiens, 813 provinciaux, 1204 anglais, 479 canadiens et autres collectionneurs des possessions anglaises, 408 espagnols, 243 allemands, 138 autrichiens, 77 italiens et 160 russes. — L'ordre alphabétique a été adopté pour les noms des collectionneurs cités. La liste des amateurs est donnée par chaque nationalité avec pagination spéciale à chaque catégorie. Pour la province, on trouvera à la fin de la liste qui lui est propre une *Table alphabétique des noms de localités cités*, ce qui rendra les recherches fort commodes. Il en est de même pour la Grande-Bretagne et l'Irlande. Les noms, adresses et professions des marchands ont fait l'objet de listes séparées, imprimées sur papier de couleur (Paris, E. Renart, rue Jacob, 30, VIe arr. — Prix : 20 fr.). — M. Renart recevra avec reconnaissance tous les renseignements utiles qu'on voudra bien lui transmettre sur les collectionneurs de tous les pays du monde.

— Tout le monde n'a pu savourer le très curieux volume publié il y a environ deux ans, chez Daragon, par M. Albert Cim, sur les *Amateurs et voleurs de livres* et duquel il a été parlé dans le *Polybiblion* (t. XCVIII, p. 71-72) : c'était là plaisir de bibliophile de marque, cet ouvrage n'ayant été tiré qu'à 325 exemplaires. Or, donc, mû sans doute par un louable sentiment de charité bibliophilique, l'auteur, sans le dire, bien entendu, a voulu faire profiter un plus grand nombre de personnes de ses recherches amusantes autant qu'érudites. C'est alors qu'il s'est décidé, le 14 janvier dernier, de donner au Cercle de la librairie une conférence sur *les Voleurs de livres*, largement inspirée par le volume précité. Les auditeurs, toutefois, n'ont entendu que des choses ayant trait aux malfaisantes personnalités de genres bien divers passées dans l'histoire, si l'on peut dire, car M. A. Cim s'est abstenu d'aborder certains faits trop fréquents et actuels à mettre au passif de plusieurs amateurs peu scrupuleux et qui sont relatés dans son livre paru en 1903. Cette conférence n'en a pas moins eu un succès très mérité : chacun pourra la lire en entier dans la livraison de janvier 1905 du *Bulletin mensuel de l'Association amicale des commis-libraires français* (p. 2 à 18).

— Fort probablement certains de nos lecteurs ont eu en mains un prospectus de la librairie Plon-Nourrit portant au verso un tableau d'assemblage relatif à des cartes embrassant la France entière (la Corse exceptée). Ce

prospectus invite les amateurs à ne pas acheter de cartes « sans avoir vu les cartes Guillot vélo-kilométriques pour cyclistes et automobiles. » On ne risque rien de voir; et c'est ce que nous avons fait. Tout de suite, disons que ces cartes sont remarquables, absolument. Leur lisibilité est parfaite : mérite, en vérité, pas si commun qu'il semble, car nombre de travaux du genre sont chargés de tels détails que la confusion et bientôt la fatigue en résultent. Imprimée en trois couleurs, la *France vélo-kilométrique*, dressée au 250 000e, est divisée en 28 régions, savoir : 1. Lille; 2. Normandie; 3. Paris N.-O.; 4. Paris-centre; 5. Paris N.-E.; 6. Verdun-Metz; 7. Brest-Quimper; 8. Rennes; 9. Paris-S.-O.; 10. Paris-S.-E.; 11. Épinal; 12. Nantes-Roche-sur-Yon; 13. Tours-Châteauroux; 14. Nevers-Autun; 14bis. Moulins-Vichy; 15. Lons-le-Saunier; 16. Bordeaux-la Rochelle; 17. Limoges; 18. Lyonnais-Puy-de-Dôme; 19. Lyon-Annecy; 20. Pau-Mont-de-Marsan; 21. Cahors; 22. Mende; 23. Grenoble; 24. Toulouse-Foix; 25. Bas-Languedoc; 26. Marseille-Toulon; 26bis. Provence. — Chaque carte, mesurant 62 centimètres sur 85, indique les routes vélocipédiques; les côtes, pavés, altitudes, distances et la population des localités principales; les routes et chemins vicinaux; les chemins de fer, canaux, rivières; enfin toutes les communes et la plupart des hameaux. Chaque feuille représente une étendue de quatre à cinq départements; elle donne, à première vue, la distance entre les différents points. A notre avis, ces cartes peuvent être utilisées aussi bien par les piétons que par les vélocipédistes et les voyageurs en automobile, voire même par les personnes qui se servent des chemins de fer et des tramways départementaux (Prix de chaque feuille : pliée sous couverture, 1 franc; collée sur toile et pliée pour la poche (21 centimètres sur 10 1/2), 2 fr. 50.

— Le nouveau volume consacré à la *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements* (28e session. Paris, imp. Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 842 p., avec 61 planches) fait le plus grand honneur aux presses de la maison Plon-Nourrit. Les Sociétés en question se sont assemblées à l'École nationale des beaux-arts, salle de l'hémicycle, comme d'habitude, les 5, 6, 7 et 8 avril 1904. Il n'a pas fallu moins de ces quatre journées pour épuiser les lectures qui ont été faites à cette occasion, au nombre de trente-trois. En voici d'ailleurs l'énoncé complet, avec indications des pages, du commencement et de la fin de chaque article, afin que l'importance matérielle en soit bien déterminée : *Jean Goujon architecte; les colonnes de Saint-Maclou et du mausolée de Louis de Brézé à Rouen*, par M. Léon de Vesly (p. 67-75); — *Études de céramique : les épis du Pré-d'Auge et de Manerbe*, par M. Amand Montier (p. 75-113); — *Bustes de sceaux*, par M. Langlois (p. 113-121); — *Maison de la Renaissance à Romorantin*, par M. L. Scribe (p. 121-125); — *Statues de la Renaissance à l'église d'Arlay (Jura)*, par M. P. Brune (p. 125-132); — *Les Œuvres d'art du château de Thoiry (Seine-et-Oise)*, p. M. Lorin (p. 132-138); — *Fresques du* XVIe *siècle en l'ancienne église de Varennes-le-Grand (archiprêtré de Chalon-sur-Saône)*, par M. J. Martin (p. 138-141); — *Trois nouveaux Portraits de Henri IV*, par M. Paul Lafond (p. 142-148); — *Portraits de souverains : visite au musée de Valenciennes*, par M. Maurice Hénault (p. 148-155); — *Engagements d'objets précieux de la maison de Foix au* XVe *siècle*, par M. F. Pasquier (p. 156-162); — *La Galerie Paul de Surian léguée à la ville de Marseille, entrée au musée en 1891*, par M. Bouillon-Landais (p. 162-178); — *Les Anciennes Tapisseries du palais du parlement de Bretagne à Rennes*, par M. Parfouru (p. 179-197); — *Gois père, Gois fils, sculpteurs*, par MM. H. Herluison et P. Leroy (p. 197-232); — *La Galerie de tableaux du duc de Choiseul*, par M. A. Gabeau (p. 232-271); — *Le Portrait de Louis XI conservé à Notre-Dame*

de Béhuard en Anjou, par M. Urseau (p. 271-278) ; — *Le Théâtre à Angoulême (du* XV*e siècle à 1904)*, par M. Émile Biais (p. 279-333) ; — *Notes inédites sur un groupe d'artistes, la plupart venus ou établis en Normandie* (XVII*e et* XVIII*e siècles)*, par M. E. Veuclin (p. 334-352) ; — *Notes sur l'histoire du biscuit à Limoges, période romantique et période suivante*, par M. Camille Leymarie (p. 353-371) ; — *Le Théâtre de Fontainebleau jusqu'en 1870*, par M. E. Thoison (p. 371-407) ; — *Enseignement public des arts du dessin à Lyon* (suite), *1766*, par M. L. Charvet (p. 407-466) ; — *Essai de répertoire des artistes lorrains*, par M. Albert Jacquot (p. 467-504) ; — *Deux Trouvailles intéressantes : le sculpteur Audinet Stephani, le peintre Henri Guigonis*, par M. H. Requin (p. 505-516) ; — *Artistes rémois inconnus des* XV*e et* XVI*e siècles : potiers d'étain, fondeurs de cuivre, peintres et peintres verriers, imagiers ou tailleurs d'images, musiciens*, par M. H. Jadart (p. 517-531) ; — *Notice sur un recueil de plans d'édifices construits par les architectes de la Compagnie de Jésus (1607-1672)*, par M. Henri Bourde de la Rogerie (p. 531-549) ; — *Un Architecte du* XVII*e siècle. Abel de Sainte-Marthe*, par M. P. de Longuemare (p. 549-556) ; — *Barat (Pierre-Martin), peintre* (XVIII*e siècle)*, par M. Paul Clauzel (p. 557-567) ; — *Notes pour servir à la biographie de Gérard Aubry, peintre champenois du* XVII*e siècle*, par M. Paul Pellot (p. 567-574) ; — *Anciens Artistes* (XIV*e*-XVIII*e siècles), notes et documents extraits du chartrier d'Harcourt*, par M. Armand Bénet (p. 575-588) ; — *Essai d'armorial des artistes français*, par M. L. de Grandmaison (p. 589-687) ; — *Jean Zueil dit Maître François, artiste flamand naturalisé Français en 1647, peintre officiel de la ville de Montpellier. Samuel Boissière, peintre français né à Montpellier en 1620, mort en 1703 (un épisode des différends de la corporation de Saint-Luc et de l'Académie royale de peinture en province)*, par M. Charles Ponsonailhe (p. 688-698) ; — *Alphonse Colas, peintre d'histoire (1818-1887)*, par M. L. Quarré-Reybourbon (p. 699-733) ; — *Choquet (Pierre-Adrien), peintre abbevillois (1743-1815)*, par M. Émile Delignières (p. 734-766) ; — *Le Peintre Granet, d'Aix-en-Provence (1775-1849)*, par M. le baron Guillibert (p. 766-796).

— Un exposé sommaire, mais exact et intéressant, de l'activité de nos Universités françaises au moyen âge, l'accueil empressé fait en Occident aux écrits d'Aristote traduits et commentés par les Arabes d'Espagne, les censures dont quelques-uns de ces écrits furent l'objet au concile de Paris en 1210, la levée de cette prohibition en 1237, enfin les efforts heureux tentés par les grands scolastiques du XIII*e* siècle pour « christianiser » le célèbre philosophe païen, — voilà les questions traitées avec une indiscutable compétence par M. G.-H. Luquet, agrégé de philosophie (*Aristote et l'Université de Paris au* XIII*e siècle*. Paris, Leroux, 1904, in-8 de 34 p.) dans un mémoire qui fait partie de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*.

— On sait que ce fut le général de Rochambeau qui commanda l'armée envoyée par Louis XVI au secours des Américains insurgés ; ses glorieux services le désignaient pour cette mission. Mais l'expédition subit de longs retards ; la flotte n'était pas prête et Rochambeau ne put embarquer qu'une partie de ses troupes. Une fois en Amérique, il dut attendre l'arrivée de ses renforts. Pendant cette attente, ses troupes donnèrent l'exemple d'une admirable discipline. Tout changea d'ailleurs lorsque le marquis de Castries et le maréchal de Ségur eurent remplacé Sartines et Montbarrey à la marine et à la guerre. L'amiral de Grasse amena enfin les renforts espérés et la reddition d'York Town, à laquelle les troupes françaises prirent une part glorieuse, assura la victoire définitive des Américains. Sur toute cette phase de la guerre de l'indépendance, sur l'opinion de la Cour et de la

ville, M. Paul Audebert, dans sa brochure intitulée : *Rochambeau en Amérique, d'après la correspondance inédite du chevalier de Pujol; la Cour à Versailles et l'opinion publique pendant la guerre américaine* (Paris, Société parisienne d'édition, 1904, in-12 de 35 p.) apporte des détails curieux empruntés à la correspondance inédite du maréchal de camp de Pujol.

— M. H. de Grandvelle n'a pas la prétention, en quelques pages, de trancher ce qu'il appelle « la Question Louis XVII »; il résume les arguments des divers historiens qui, comme Beauchesne et Chantelauze sont convaincus de la mort du Dauphin au Temple, et de ceux qui, comme MM. Otto Friedrichs et Henri Provins croient à la substitution d'un enfant muet et rachitique au fils de Marie-Antoinette. Il produit quelques témoignages nouveaux comme celui de Sœur Vincent, petite-fille de la duchesse de Tourzel et d'une parente du cardinal de la Fare. Il semble même pencher vers l'opinion de ce dernier témoin, qu'il ne nomme pas d'ailleurs. C'est une troisième interprétation. Louis XVII aurait bien été enlevé du Temple, mais dans un tel état de santé et d'esprit qu'il eût été incapable de régner. M. de la Sicotière, qui a lumineusement traité la question des faux Dauphins, n'avait pas connu cette dernière version (*La Question Louis XVII. L'Évasion de Louis XVII. Révélations inédites*, par H. de Grandvelle. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 32 p. — Prix : 1 fr. 50).

— M. Louis de Grandmaison vient d'achever la publication de son intéressant *Essai d'armorial des artistes français* (XVIe-XVIIIe *siècles*). *Lettres de noblesse. Preuves pour l'ordre de Saint-Michel*. La seconde partie, qu'il vient de mettre au jour, est consacrée aux *Sculpteurs, graveurs, dessinateurs, musiciens, etc.* (Paris, Champion, 1905, in-8 de 103 p.).

— Avec son indiscutable compétence, mise en valeur par une verve très spirituelle, M. Emmanuel Cosquin, correspondant de l'Institut, a fait bonne justice des peu judicieuses divagations d'un érudit rationaliste d'Outre-Rhin : *Fantaisies biblico-mythologiques d'un chef d'école. M. Édouard Stucken et le Folk-lore* (Paris, Lecoffre, 1905, in-8 de 36 p. Extrait de la *Revue biblique internationale*).

— La collection déjà connue et que nous avons signalée ici à différentes reprises : *Les Célébrités d'aujourd'hui*, éditée par la librairie Sansot, ouvre une série nouvelle qui deviendra périodique (mensuelle). Elle débute par M. *Ferdinand Brunetière* (in-12 de 71 p., avec un portrait, un autographe, un recueil d'opinions de divers écrivains et une bibliographie. « Chacune de nos études, dit l'éditeur dans un *Avant-propos*, formera une suite de pages à la fois critiques et documentaires où le public aura toute facilité de se renseigner sur les personnalités contemporaines. » L'auteur de la présente biographie est M. L.-R. Richard; elle est très bien faite.

— L'excellente publication trimestrielle intitulée : *Le Laboureur, notes et recettes agricoles pratiques* publiées par le « Laboureur » de la *Croix*, en est à sa dixième année (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-4 de 449 p. — Prix : 3 fr.). Les quatre fascicules qui nous sont parvenus portent les nos 37 à 40 de la collection ; ils forment l'année 1904. Nous sommes heureux de rappeler à nos lecteurs qu'il est ici longuement traité de multiples « questions économiques et sociales, agriculture, industrie, commerce, colonies, etc. ». A répandre le plus possible, surtout parmi les travailleurs de la campagne, à qui il sera utile à tous les points de vue. Une ample table des matières rangées par ordre alphabétique facilite l'usage de ce précieux ensemble.

— Le dernier volume dont se soit enrichie la *Bibliothèque de bibliographies*

critiques, publiée par la Société des études historiques, est une bibliographie de *la Tapisserie* (Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 129 p.). Nul n'était mieux désigné pour faire ce travail que M. Jules Guiffrey, l'éminent administrateur de la manufacture des Gobelins, l'auteur d'ouvrages si appréciés sur l'histoire de la tapisserie. Les 1083 articles que contient ce précieux répertoire, et dans lesquels une table alphabétique facilite les recherches, sont répartis sous les rubriques suivantes : I. Généralités (Histoires générales, — ouvrages généraux, — technique — etc.); II. Ateliers de tapisserie (Manufacture des Gobelins, — Manufactures de Beauvais, — Ateliers de Paris, etc.); III. Tentures des églises, des musées, des édifices publics et des collections particulières; IV. Documents sur les tapisseries (Inventaires, — Expositions); V. Ventes de tapisseries... Comme le dit M. Guiffrey, ce dernier chapitre — avec les notes explicatives jointes par l'auteur aux titres des catalogues — ne sera pas l'une des moindres curiosités de son travail. Nous nous permettrons de signaler au savant auteur deux petites omissions : M. Müntz a fait connaître, en 1897, à l'Académie des inscriptions (*Comptes rendus*, t. XLI, p. 266), une tapisserie de l'histoire de Diane, appartenant à M. Bézard ; — en 1889, MM. Richter et Maspero ont attiré l'attention du même corps savant sur la collection Th. Graf, alors exposée rue de Rennes, à Paris, de tapisseries égyptiennes « en point des Gobelins » (*Comptes rendus*, t. XXXIII, p. 165).

— La *Revue hispanique*, l'organe le plus attitré en France des études sur l'Espagne, vient de publier les *Tables des dix premières années, 1894-1903*. (Paris, A. Picard et fils, in-8, paginé 641-707.) Ces tables sont au nombre de cinq : I. Table par numéros; II. Table par noms d'auteurs; III. Table des comptes rendus; IV. Table méthodique, la plus développée naturellement; V. Liste des planches hors texte.

— Il y a un peu plus de trois ans (*Polybiblion*, t. XCII, p. 505-506), nous avons rendu compte, de l'édition gr. in-8, pour cadeau d'étrennes, du très dramatique roman de M. André Laurie : *Colette en Rhodésia*, troisième volume de la série intitulée : *Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe*. On sait que les scènes de ce livre se passent au Transvaal pendant la guerre que les Boers soutenaient contre les Anglais. Le succès de *Colette en Rhodésia* a décidé la maison Hetzel à publier aujourd'hui une édition dans le format in-16 (315 p., avec illustrations de L. Benett), au prix de 3 fr.

ALSACE. — M. F. Pajot a extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* ses *Recherches étymologiques sur les noms de lieux habités du territoire de Belfort* (Belfort, imp. Devillers, 1904, in-8 de 101 p.). « Comme cette petite région, dit l'auteur dans son *Introduction*, tire une importance particulière de sa situation sur les confins de la langue française et de la langue allemande, étudier les noms des villages est un moyen de voir quelle part revient à chaque idiome et à chaque race dans la dénomination et la colonisation des différentes parties du pays. Ainsi, étude des noms et en même temps recherche de l'origine des choses : tel est le double but que nous avons eu en vue en entreprenant ce travail... Nous n'avons pas cru devoir suivre l'ordre alphabétique, qui sépare ce qui demande à être uni et nécessite des redites. Nous avons préféré étudier les noms par régions ou par groupes historiques, quand ce dernier cas se présente, parce que des rapprochements fondés sur le voisinage ou sur une communauté d'existence servent mieux à éclairer ces noms les uns par les autres. Nous n'avons pas non plus séparé les noms entre lesquels des identités de formation amènent des comparaisons naturelles. Enfin, comme beaucoup de noms ne

donnent lieu qu'à des considérations isolées, ils seront compris parmi les autres de la même région; de sorte que, sous ce désordre apparent, nous avons essayé d'introduire un ordre latent, celui qui nous a paru le plus propre à produire la lumière. » Lés recherches sont d'ailleurs rendues faciles grâce à une table alphabétique placée à la fin du travail, lequel comme tous ceux du genre, prêtera à la discussion entre les spécialistes. A remarquer que l'auteur a étendu ses recherches à plusieurs localités de la Haute-Saône et du Doubs, voisines du territoire de Belfort. — A la suite de cette étude principale, M. Pajot a placé trois courtes notices intitulées : 1° *Ce qu'était Rabiacus, personnage des « Actes de Saint-Dizier »* (VII° *siècle*) : « un seigneur local pourvu d'attributions judiciaires sur un territoire plus ou moins étendu », conclut l'auteur; 2° *Recherches sur l'origine et la signification du nom de Lure;* 3° *A quelle localité attribuer l'atelier monétaire de l'Ajoie, de l'époque mérovingienne ?* A Fesche, assure M. Pajot. La première et la seconde de ces notices intéressent autant la Franche-Comté que l'Alsace. Quant à la seconde elle est, au fond, exclusivement comtoise.

CHAMPAGNE. — La publication de M. Louis Demaison : *L'Instruction dans les campagnes des environs de Reims au* XV° *siècle, d'après un document inédit* (Reims, 1905, in-8 de 29 p. Extrait des *Travaux de l'Académie de Reims*, t. CXV) apporte une très vive lumière sur l'état et les conditions de l'enseignement du dernier degré au moyen âge. Le document dont il s'agit est une « information faite par Nicolas Jacquemin, bailli du chapitre de Reims, au sujet de la réforme des clercs du diocèse. »

— M. E. Biguet, instituteur à Thonne-le-Thil, a publié dans les *Mémoires de la Société des naturalistes et archéologues du nord de la Meuse* le récit de deux excursions faites en 1903 par ses confrères de cette Société et par lui-même, la première : *Promenade dans la vallée de la Meuse. Revin et Laifour* (*Ardennes*), la seconde : *Jametz à travers l'histoire.* Ce double récit a été tiré à part. Le premier (Montmédy, imp. Pierrot, 1904, in-8 de 14 p.) est insignifiant. Le second (ibid., in-8 de 61 p.) offre au contraire un certain intérêt parce que M. E. Biguet y a joint une série de notes sur les anciens possesseurs du château de Jametz (Meuse), qui a appartenu notamment à la célèbre famille de la Marck, et sur le siège de vingt mois qu'a soutenu le duc de Bouillon dans Jametz, en 1587-1588, contre les troupes du duc de Lorraine.

DAUPHINÉ. — *Les Sept Merveilles du Dauphiné*, par M. P. Berret (Lille, L. Danel, in-18 de 52 p., avec photograv.), tel est le titre d'une conférence faite par l'auteur à Paris en l'année 1904. Quand nous aurons ajouté que M. Berret est professeur de rhétorique dans l'Université, nous aurons une idée du genre de cette plaquette, genre charmant avec un humour délicieux dans la description des sites, dans le récit des légendes. M. Berre ne néglige point la géographie précise, même la psychologie du Dauphinois. Toutefois, nous ne pouvons admettre avec le conférencier que l'âme dauphinoise soit faite « d'un mélange inconcevable de foi mystique et de scepticisme ironique (?) « Bayard et Stendhal (deux enfants du Dauphiné) en sont, dit-il, les deux extrémités. » C'est dans le département de l'Isère que sont situées les merveilles décrites : les Grottes de la Balme, dont l'une fut, dit-on, la chambre à coucher du célèbre Mandrin; la Pierre percée, près de la Mure, hantée par le diable de Lesdiguières; la Montagne inaccessible du Mont Éguille; la Fontaine ardente; la Tour Sans-Venin; la Manne de Briançon; les Cuves et les grottes de Sassenage. Ce travail est dédié à l'érudit compatriote de l'auteur, M. Paul Guillemin, inspecteur

nom du donateur byzantin, jusqu'à présent inconnu, d'un reliquaire contenant le chef de saint Anastase, conservé à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. — M. Pottier termine sa communication sur l'Alexandre à cheval du musée de Naples. — Le 17 février, M. le docteur Hamy donne connaissance à l'Académie des premiers résultats obtenus par M. Garnier, chargé d'une mission dans le Sud algérien. — M. l'abbé Breuil fait connaître l'état de ses études sur l'ornementation à l'âge de pierre. — M. F. Cumont donne communication d'une inscription gréco-araméenne trouvée à Sivas, dans l'Arménie turque, et remontant au troisième siècle avant J.-C. — M. Revillout poursuit une communication relative à un proto-évangile, dont il a retrouvé des fragments. — M. Guimet parle de l'image, souvent trouvée dans les laraires de la Basse-Égypte, d'un jeune dieu coiffé de deux bourgeons, et dont le symbolisme paraît se rapporter aux saisons de l'année. — Le 25 février, M. Schlumberger présente les photographies d'un reliquaire en argent byzantin, du XIIIe siècle, trouvé dans le trésor de la cathédrale de Palma (île de Majorque) et de quatre bagues ayant appartenu à des personnages importants de la cour de Byzance. — M. Clermont-Ganneau donne quelques détails sur les fouilles que pratique à Tell el Hei, en Égypte, M. Clédat. — M. Collignon communique une aquarelle exécutée par M. Simoes de Fonseca d'après un lécythe du Louvre, dans lequel on voit le modelé et la variété des plans s'introduire dans la technique de la peinture. — M. Révillout termine la lecture de son mémoire sur « la sage femme Salomé, d'après un apocryphe copte. »

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 février, M. Lyon-Caen prononce un discours en mémoire de M. H. Germain, récemment décédé. — Le 11, M. Esmein, continuant la discussion sur la responsabilité des magistrats, parle de la législation anglaise, et se montre partisan d'une très large publicité. — M. Picot résume les débats en affirmant l'indissolubilité de la responsabilité et de la liberté. — Le 13 février, M. Luchaire lit la première partie d'un mémoire sur l'hérésie des Vaudois. — Le 25 février, M. Lyon-Caen prononce l'éloge funèbre de M. d'Olivecrona, associé étranger de l'Académie, auteur de remarquables travaux sur le droit civil, et surtout remarqué pour sa compétence en droit criminel. — M. Waddington donne connaissance d'un mémoire sur l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. — M. Luchaire poursuit la lecture de son mémoire sur l'hérésie des Vaudois.

Concours et Prix. — En 1905, la Société d'émulation de Cambrai décernera une médaille d'or, de vermeil, d'argent, ou une mention honorable à l'auteur du meilleur mémoire sur chacune des questions suivantes : 1° Histoire d'une institution civile ou judiciaire à Cambrai, dans le Cambrésis ou dans l'ancien Cambrésis. 2° Biographie d'un personnage célèbre, né dans le Cambrésis et mort avant 1830. 3° Étude archéologique, historique et topographique sur une ville, un village, une abbaye, un couvent, un monument militaire ou civil quelconque de l'arrondissement ou de l'ancien Cambrésis (Solesmes, Beauvois, Villers-Outréau, Walincourt, Elincourt, Iwuy, Escaudœuvres, la citadelle de Cambrai, Forest et les prébendes canoniales de l'ancien Chapitre métropolitain exceptés). Les auteurs devront déclarer par écrit et d'une manière spéciale que les travaux ou mémoires par eux envoyés, sont inédits, n'ont été présentés à aucun concours et ne seront livrés à l'impression qu'après l'époque de la distribution des récompenses. Les envois porteront une épigraphe répétée sur un pli cacheté, renfermant, outre la déclaration précédente, le nom et l'adresse de l'auteur. Ils devront

parvenir franco à M. le docteur Dailliez, secrétaire général de la Société, Place Porte Notre-Dame, 5, à Cambrai, avant le 1er septembre 1905.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon décernera deux prix en 1906, savoir : I. Prix d'éloquence (300 fr.). Sujets proposés, au choix des concurrents : 1° Une étude littéraire sur un orateur, un poète, un philosophe, un jurisconsulte, un artiste, un économiste ou quelque autre homme éminent du XIXe siècle, originaire de Franche-Comté. 2° Les peintres paysagistes en Franche-Comté. 3° Les journaux et les revues en Franche-Comté pendant le XIXe siècle. — II. Prix d'économie politique (400 fr.). Sujets proposés, toujours au choix des concurrents : 1° Les conditions de la vie de famille en Franche-Comté pendant les cinquante dernières années (dépenses de subsistance ; modifications dans les habitudes, dans le genre de vie ; conclusions). 2° Une étude sur une des industries importantes de Franche-Comté depuis ses origines jusqu'à nos jours. 3° Les organisations ouvrières dans les départements du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône et du Haut-Rhin depuis la loi de 1884 (fédérations, syndicats, grèves). — Les concurrents ne signeront point leurs manuscrits ; ils y attacheront seulement une devise qui sera reproduite au dos d'un billet cacheté, contenant leur nom et leur adresse. Les ouvrages devront être parvenus, francs de port, au secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le 15 avril 1906.

— Le prix Thiers de 3000 francs, indivisible, fondé par Mlle Dosne pour honorer la mémoire de l'illustre homme d'État, sera décerné pour la première fois en 1907 par l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix (délai : 31 déc. 1906). Les Français seuls sont admis à concourir ; ils peuvent présenter au concours toute œuvre, manuscrite ou imprimée depuis 1902, « sur un sujet intéressant la Provence (Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Vaucluse). Un privilège est réservé aux Provençaux dont une œuvre quelconque, même n'intéressant pas la province, pourra être couronnée. L'Académie, n'étant pas autorisée à diviser le prix, se réserve d'y ajouter des médailles d'or ou d'argent et des mentions honorables.

— L'Académie des sciences morales et politiques de Naples met au concours (2000 fr. — 30 septembre 1905) les deux sujets suivants : 1° La doctrine individualiste dans la morale au XIXe siècle. 2° La philosophie du langage.

— Le prix Nobel a été décerné a Stockholm, le 10 décembre dernier, de la façon suivante : Sciences physiques, lord Rayleigh ; sciences chimiques, Sir William Ramsay ; médecine, M. Pawloff. — Littérature, M. Frédéric Mistral, le célèbre poète provençal, et Don José Echegaray, poète espagnol. On assure que M. Mistral consacrera la valeur du prix obtenu par lui à la fondation d'un Musée provençal.

Paris-Hachette. — L'on ne peut guère parler du Paris-Hachette sans se répéter ; et cela se comprend : devenu pour ainsi dire parfait, il n'a qu'à suivre la voie dans laquelle les éditeurs l'ont engagé et le plan qu'ils ont adopté. — Donc, pour la neuvième fois, en cette année 1905, il se présente au public qui ne peut manquer de lui faire l'accueil le plus empressé. A titre de curiosité, notons ici qu'il mesure 14 centimètres de largeur sur 20 de hauteur et 10 d'épaisseur et que son poids atteint exactement 2 kilos 585. Le nombre des adresses qu'il renferme est toujours de 550 000, ce qui est un joli chiffre. Ses cinq grandes divisions se reconnaissent facilement par les nuances variées dont les tranches sont teintées. Nous ne reviendrons pas cette année sur le détail de ces divisions que l'on trouvera dans notre livraison de mars 1904 (t. C, p. 277). Nous dirons, toutefois, qu'il compte, au

général de la navigation de la Seine ; c'est grâce à lui et aux richesses de sa bibliothèque que M. Paul Berret a pu établir le fond de cette très intéressante étude.

FLANDRE. — Quand, après avoir tout détruit, les sectaires qui déshonorèrent la France à la fin du XVIIIe siècle se sentirent acculés à la nécessité de reconstruire, ils décrétèrent l'établissement d'écoles centrales. Elles étaient, dans leur pensée, destinées à remplacer les collèges, qui pullulaient avant la Révolution, et elles devaient à leur tour céder la place à nos lycées. Leur organisation fut pénible. Le mémoire que nous avons sous les yeux en fournit une preuve entre cent. Intitulé : *L'École centrale de Lille (1795-1805)*, il a pour auteur M. Edmond Leclair (Lille, R. Giard, 1904, in-8 de 123 p. — Prix : 4 fr.). Ce mémoire très court n'en est pas moins excellent, et les nombreuses pièces justificatives qui le complètent en augmentent grandement l'intérêt.

FRANCHE-COMTÉ. — De l'an 1806 à 1904, l'Académie de Besançon a publié 135 fascicules ou volumes qui constituent à eux seuls toute une bibliothèque où les écrivains franc-comtois peuvent très utilement puiser. Nous venons de recevoir le volume de l'année 1904 des *Procès-verbaux et Mémoires* de cette compagnie (Besançon, imp. Jacquin, 1905, in-8 de XXXIX-306 p., avec deux portraits), lequel comprend, outre trois notices sur : *M. le docteur Lebon*, par M. le Dr L. Baudin ; *M. le chanoine Rigny*, par M. le chanoine Rossignot et *M. Léon Béjanin*, par M. Louis Baille, diverses études que nous allons mentionner ou pour dire mieux rappeler, parce que toutes, sauf trois, ont déjà été analysées ici même par leurs tirages à part ; encore est-il bon d'ajouter que le dernier des travaux ci-après va faire plus loin l'objet d'une notice particulière : *Le Statuaire Jean Petit. Notice sur sa vie et son œuvre (1819-1903)*, par M. Victor Guillemin (p. 3-24, avec portrait) (*Polybiblion*, t. CI, p. 376) ; — *Hugues Ier, archevêque de Besançon*, discours de réception, par M. le chanoine J. Rossignot (p. 35-64) (*Polybiblion*, t. CI, p. 376) ; — *Notice sur M. le chanoine Suchet*, par M. Léonce Pingaud (p. 65-90) (*Polybiblion*, t. CI, p. 376-377) ; — *Le Cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon, d'après l'ouvrage de M. Ch. Baille*, par M. le marquis de Vaulchier (p. 91-133) ; — *Étude sur le peintre et sculpteur Jean-Léon Jérôme (1824-1904)*, par M. Victor Guillemin, suivie de *l'Œuvre de Gérôme aux différents Salons de la Société des artistes français, aux Expositions universelles, et quelques-unes de ses œuvres qui ne furent point exposées* (p. 134-188, avec portrait) (*Polybiblion*, t. CI, p. 548) ; — *Le Dernier Brigand politique de la Basilicate, Carmine Donatelli Crocco, d'après ses Mémoires*, discours de réception, par M. Jean Guiraud (p. 189-211) ; — *Journal du poète Jean Vuillemin*, publié par M. Max Prinet (p. 239-282), sur lequel nous allons nous arrêter.

— M. Max Prinet a publié dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* un manuscrit partiellement anonyme, conservé à la bibliothèque de cette ville et dont il lui a été facile de déterminer le nom de l'auteur principal, car la deuxième partie du document est l'œuvre de la femme de cet auteur. Nous avons donc là, d'une manière certaine, le *Journal du poète Jean Vuillemin*, qui vivait à Arbois, où il exerçait la médecine avec une réelle notoriété, à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Ce *Journal* (tirage à part. Besançon, imp. Jacquin, 1905, in-8 de 46 p.) débute en 1596 (une année après l'invasion de la Franche-Comté par Henri IV) et s'arrête au mois de mai 1605, en ce qui concerne la rédaction propre de Jean Vuillemin. Quelques additions écrites par sa veuve le reprennent en 1607 et le terminent à la date de novembre 1613. « Ce qui

occupe constamment l'esprit de notre auteur, dit M. Prinet dans une excellente *Introduction*, ce sont des soucis de propriétaire rural. Le sort de ses récoltes le touche par dessus tout. Aussi note-t-il avec soin les variations du temps qui hâtent ou retardent la végétation, qui rendent la culture aisée ou pénible. Il transcrit scrupuleusement, au jour le jour, le coût de la main d'œuvre, les prix du vin et des céréales... L'histoire des mœurs et de la vie économique de notre pays pourra y recueillir de très nombreuses données, d'une précision qui ne laisse rien à désirer. » M. Prinet a très abondamment éclairé sa publication de notes érudites qui ajoutent beaucoup à son intérêt.

— On trouvera dans la *Rivista del collegio araldico* (Roma, Torre Argentina, 76; n° de janvier 1905, p. 7-18), un intéressant article de M. le chevalier Pidoux sur *les Cardinaux franc-comtois*. Là sont succinctement évoquées les figures des prélats originaires ou non de la Franche-Comté qui ont revêtu la pourpre romaine et occupé le siège archiépiscopal de Besançon ou ont été pourvus de grandes abbayes comtoises (Saint-Claude, Luxeuil, Lure), ne fût-ce qu'au simple titre de commendataires, ou même de prieurés importants (Jouhe, Gigny). Il va de soi que les cardinaux d'origine franc-comtoise ayant illustré des Églises autres que celle de Besançon n'ont pas été oubliés. On remarquera que l'auteur n'a pas hésité à ranger parmi ces derniers le pape Calixte II, précédemment archevêque de Vienne, que, cependant, « on ne croit pas avoir été cardinal. » Il eût été fâcheux, en effet, de ne point saisir l'occasion de rappeler que la Franche-Comté avait donné le jour à un Souverain Pontife. Est également compris dans l'ensemble Mgr Foulon, archevêque de Besançon, qui « ne fut honoré du chapeau de cardinal qu'après avoir été transféré sur le siège primatial de Lyon. »

Lorraine. — L'importance au moyen âge de la célèbre abbaye de Gorze laissait soupçonner qu'elle avait dû posséder une des bibliothèques monastiques les plus considérables; mais l'on ne connait guère que quatre ou cinq manuscrits lui ayant appartenu, et la disparition de ses catalogues ne permettait même pas d'apprécier l'étendue de nos pertes. Don Germain Morin, qui regarde comme douteuse l'attribution faite par M. Omont au célèbre monastère d'un catalogue transcrit sur le n° 561 de la Bibliothèque Mazarine, pense par contre avoir rencontré dans la bibliothèque de Reims un inventaire, dressé au XIe siècle, de cette bibliothèque. M. Loriquet, dans son récent catalogue des manuscrits de Reims, y voit, à la suite d'un annotateur du XVIIe ou XVIIIe siècle, un catalogue de l'abbaye de S. Thierry. Don Morin n'a pas de peine à prouver qu'il s'agit en réalité de l'abbaye de Gorze *librorum beati Gorgonii Martyris*. Il fait suivre cet intéressant *Catalogue des manuscrits de l'abbaye de Gorze au XIe siècle* (Extrait de la *Revue bénédictine* de Maredsous, s. l. n. d., in-8 de 14 p.) d'une notice sur des homélies attribuées à Jean de Jérusalem dans le même manuscrit rémois.

Lyonnais. — Le Dr Jules Gallavardin, fils d'un médecin lyonnais remarquable par ses nombreux travaux et par l'originalité de ses vues, et qui fut l'un des plus vigoureux défenseurs des méthodes d'Hahnemann, entreprend la publication d'une revue destinée à mieux faire connaître et apprécier l'homœopathie. *Le Propagateur de l'homœopathie*, dont le premier numéro a été lancé le 31 janvier 1905, paraîtra tous les mois (Lyon, 6, rue Auguste-Comte. 4 fr. par an). G. J. Gallavardin s'est assuré la collaboration des principaux homœopathes français. Le sympathique directeur de cette revue vient de publier un *Essai de thérapeutique général* (Lyon, imp. Paul Legendre,

1905, in-16 de 167 p.), d'une clarté qui le met à la portée de toutes les intelligences et dont nous aurons sans doute l'occasion d'entretenir plus au long nos lecteurs.

MARCHE ET LIMOUSIN. — La deuxième et dernière partie du tome IX (2e série) des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* vient de paraître (Guéret, imp. P. Amiault, in-8, paginé 307-564). Ce fascicule contient des articles sérieusement documentés. Mentionnons, entre autres, la curieuse étude de M. H. Delannoy : *Un Procès criminel au dix-huitième siècle* (p. 330-339) ; — les *Histoires de sorciers*, de M. Louis Guibert (p. 340-377) ; — les *Notes sur les Sociétés populaires pendant la Révolution*, de M. Louis Lacrocq (p. 378-431);—*Les Affranchissements par les seigneurs de Clairavaux*, par M. Pérathon (p. 432-442); — les *Notes sur l'abbaye de Prébenoît*, du comte de Beaufranchet (p. 443-457) et l'*Histoire d'une frontière depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours*, de M. Gabriel Martin (p. 458-545).

NIVERNAIS. — M. Maurice Mignon a voulu remettre en lumière une physionomie nivernaise du XVIIe siècle, aujourd'hui bien obscurcie : *Un Disciple de Marot. Adam Billaut, menuisier-poète nivernais. Étude biographique et littéraire suivie d'un Essai de bibliographie raisonnée* (Nevers, impr. Vallière, in-8 de 32 p.). Comme le titre l'indique, cette brochure se compose de deux parties : la biographie d'Adam Billaut et la bibliographie de ses œuvres. Cette étude, qui a exigé beaucoup de recherches, est la reproduction légèrement modifiée d'une conférence faite par M. Mignon à Clamecy et publiée ensuite dans la *Revue du Nivernais*. C'est ce qui explique l'exclusion voulue de tout appareil scientifique : l'absence de discussion portant sur des points controversés de la vie et des œuvres de Billaut; l'omission de notes destinées à indiquer les références, ou à justifier les hypothèses que l'auteur a été obligé de faire en reconstruisant, d'après ses œuvres, la vie du poète-menuisier. La présente brochure n'en est pas moins une bonne contribution à l'histoire littéraire nivernaise.

NORMANDIE. — M. le docteur Coutan, qui avait déjà prouvé ses remarquables aptitudes archéologiques par plusieurs travaux très intéressants, en a enrichi la liste d'une monographie fort goûtée des connaisseurs : *Le Château de Dieppe* (Rouen, impr. Lecerf, 1904, in-8 de 19 p. et 8 planches. Extrait du *Bulletin de la Société des amis des monuments rouennais*).

TOURAINE. — Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs la notice biographique et bibliographique récemment consacrée à l'un des érudits les plus justement estimés de notre temps : *Ch. de Grandmaison (1824-1903)* (Tours, impr. Paul Bousrez, 1904, in-8 de 63 p. Extrait, avec additions, du *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, tome XIV). On y trouvera la liste complète des travaux de l'ancien archiviste du département d'Indre-et-Loire, qui a trouvé un si digne successeur dans la personne de son fils, M. Louis de Grandmaison.

VENDÉE. — M. Edmond Lemière a eu une très heureuse idée : dresser la *Bibliographie de la contre-révolution dans les provinces de l'ouest ou des guerres de la Vendée et de la Chouannerie (1793-1815-1832)* (Saint-Brieuc, Guyon, 1904, in-8 de 66 p. — Prix : 2 fr. 50). Travail très considérable qui a demandé à l'auteur de longues et nombreuses recherches et qui rendra d'importants services aux futurs historiens de la Vendée. L'auteur a adopté l'ordre alphabétique ; il y joindra plus tard des tables méthodiques par événements, localités et personnages. Le premier fascicule (A-B) a été publié en 1904; le second (C-L) verra le jour au cours de la présente année.

VENDÔMOIS. — Tout dernièrement a paru le tome XLIII du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*. (Vendôme, imp. Empaytaz, 1904, gr. in-8 de 222 p., avec une planche et une vue). Ce volume renferme les travaux ci-après : *Du Titre cardinalice des abbés de Vendôme*, par M. l'abbé Métais (p. 12-32, avec une planche et une vue) ; — *Histoire du collège et du lycée de Vendôme* (suite), chapitre IV : *Le Collège oratorien*, par M. C. Bonhoure (p. 33-51) ; — *Ronsard et Cassandre Salviati*, par M. Jean Martellière (p. 51-57) ; — *Le Flottage de la Braye en 1795*), par M. R. de Chauvigny (p. 58-61) ; — *La Fin d'un dolmen* (*la Pierre-aux-Morts*), par M. G. Renault (p. 83-87) ; — *Les Polissoirs de Souday et du canton de Mondoubleau*, par M. Alexandre (p. 88-93) ; — *La Paroisse de la Chapelle-Vicomtesse et sa fondation* (fin), par M. R. de Saint-Venant (p. 98-145) ; — *Trôo, de 1789 à 1795, d'après les registres municipaux* (suite et fin), par M. l'abbé Haugou (p. 146-168 et 213-333) ; — *Mondoubleau sous la Révolution 1792-1793. Le Papier-monnaie ou billets de confiance*, par M. Alexandre (p. 180-195) ; — *Deux Discours du dernier lieutenant-général civil du Vendômois, prononcés en 1771 et en 1777*, par M. R. de Saint-Venant (p. 196-212) ; — *Documents sur la commanderie d'Artins*, par M. Clément (p. 250-293) ; — *Découverte d'une sépulture préhistorique à Martigny*, par M. G. Renault (p. 294-301) ; *La Garde nationale de l'arrondissement de Vendôme, 1815-1847*, par M. G. Cottreau (p. 302-318).

ALLEMAGNE.—Grotius fut la plus remarquable figure de l'Europe protestante au début du XVIIe siècle. C'est à caractériser sa doctrine qu'est consacrée la deuxième publication de la *Görres-Gesellschaft* pour 1904, une étude fort claire du Dr K. Krogh-Tonning, intitulée : *Hugo Grotius und die religiösen Bewegungen im Protestantismus seiner Zeit* (Köln, Bachem, 1904, in-8 de 101 p.). L'auteur passe en revue tous les mouvements qui agitaient alors la « Réforme » : théosophie et mysticisme, syncrétisme et unionisme, arminianisme et anglicanisme *high church;* puis il examine les idées de Grotius conformes ou contraires à ces diverses tendances. On a quelquefois nommé Grotius « l'avocat de Rome au sein du protestantisme » : de fait, sur un grand nombre d'articles, la foi de l'illustre Hollandais s'accorde de bien près avec la nôtre. En terminant, le Dr Krogh-Tonning recherche pourquoi Grotius n'alla pas jusqu'au bout de ses principes et ne mourut pas catholique.

BELGIQUE. — On annonce la publication d'un nouveau périodique mensuel auquel nous souhaitons bon succès. Il s'agit d'une *Revue tournaisienne* (Tournai, 17, rue Royale. Prix de l'abonnement annuel : 6 fr.) qui « s'occupera de toutes les questions se rattachant à l'histoire et à l'archéologie locales, à la restauration des monuments, aux œuvres d'art, aux musées » etc. de l'antique capitale des Francs. La *Revue tournaisienne* est dirigée par M. A. Hocquet, le distingué conservateur de la bibliothèque et des archives communales de Tournai, et par un jeune archiviste belge, M. Léo Verriest, qui, n'étant pas sorti de l'École des chartes, prend abusivement le titre d'« archiviste-paléographe », propriété exclusive des anciens élèves de cette école.

— Ce n'est pas seulement en Belgique mais ailleurs, et notamment en France que l'on pourra tirer profit des *Quelques mots sur l'organisation des bibliothèques publiques en Belgique*, de M. Rudelsheim, attaché à la bibliothèque d'Anvers (Bruxelles, impr. Havermans, 1904, in-8 de 39 p.). A côté de points discutables, il y a dans cette brochure des idées fort justes sur la façon dont doit être organisée une bibliothèque, sur son aménagement, sur les acquisitions et les catalogues, sur le personnel. Combien les plaintes sur ce dernier point seraient-elles plus justifiées chez nous que chez nos voisins, à

une époque où il n'y a plus aucune régularité dans l'avancement, et où les choix des fonctionnaires les plus importants sont guidés par des motifs d'un ordre absolument extra scientifique. Mais nous avons aussi à relever des erreurs de fait dans le travail de M. Rudelsheim. Par exemple, la fiche d'entrée, qu'il croit n'être en usage dans aucune bibliothèque d'Europe, fonctionne depuis plus d'un demi-siècle à la Bibliothèque nationale, pour les acquisitions et en partie aussi pour le dépôt légal (pour les périodiques et les ouvrages comportant des suites). Le service de la reliure a, de son côté, adopté le système des fiches.

ITALIE. — Nous signalons volontiers, suivant notre coutume, le *Calendario della basilica pontificia del santissimo rosario in Valle di Pompei*, pour l'an 1905 (Valle di Pompei, scuola tipografica Bartolo Longo, 1905, in-32, 240-128 p.). En l'honneur du jubilé de l'Immaculée Conception, le directeur de l'institution avait résolu d'accueillir le 8 de chaque mois de l'année jubilaire une orpheline et un fils de prisonnier. La bénédiction du Ciel s'est assez étendue sur l'œuvre, pour que, au lieu de deux douzaines d'enfants, elle en ait pu recueillir cinq douzaines. Les progrès croissants de l'œuvre, l'histoire de quelques-uns des malheureux ainsi recueillis, les fêtes qui ont signalé cette année sont racontés dans ce *Calendario* qui se recommande à tous les amis des bonnes œuvres.

— M. Tammaro de Marinis donne un prix tout particulier à ses catalogues de *Livres rares et manuscrits précieux*, — déjà fort intéressants pour les amateurs par les descriptions détaillées et les facsimilés qu'ils contiennent, — par les appendices bibliographiques dont il les enrichit. Nous avons déjà signalé le premier de ces catalogues contenant des documents inédits sur les libraires allemands de Naples au XVe siècle. Le second (Florence, T. de Marinis, 1905, in-8 de VIII-155 p.) nous offre un commencement d'« additions à la bibliographie de M. H. Vaganay : *Le Sonnet en Italie et en France au XVIe siècle.* » Ces additions ne nous font pas connaître moins de 36 ouvrages échelonnés de 1501 à 1548, qui ont échappé aux recherches de M. Vaganay.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Temps évangéliques et la Vie du Sauveur. Études historiques et chronologiques sur les Évangiles*, par l'abbé H. Pasquier (3 vol. in-8, Beauchesne). — *Histoire du bréviaire*, par Dom S. Bäumer ; trad. par Dom R. Biron (2 vol. in-8, Letouzey et Ané). — *Histoire des dogmes. I. La Théologie anténicéenne*, par J. Tixeront (in-12, Lecoffre). — *La Théologie de Tertullien*, par A. d'Alès (gr. in-8, Beauchesne). — *Nouvelle Théologie dogmatique*, par le R. P. J. Souben (5 fasc. gr. in-8, Beauchesne). — *Réponses aux objections contre la religion*, par P. des Bois (in-12, Téqui.). — *Conférences de la Madeleine, année 1904. La Femme d'après saint Paul. L'Acte de foi du XXe siècle*, par Mgr H. Bolo (in-18, Haton). — *L'Évolution de la foi catholique*, par M. Hébert (in-8, Alcan). — *L'Imitation de Jésus-Christ divisée sous forme de lectures à l'usage des personnes du monde*, par Un chanoine de Paris (petit in-18, Lethielleux). — *A la suite du Maître*, par l'abbé L. Poulin (in-18, Téqui). — *Paillettes d'or*. T. IV (in-16, Avignon, Aubanel). — *Le Nouveau Régime des pompes funèbres, traité pratique*, par H. Rubat du Mérac (in-18, Lethielleux). — *Le Nom commercial artistique et littéraire en droit français*, par C. Reibel (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Henri Heine, penseur*, par H. Lichtenberger (in-8, Alcan). — *Les Concepts de cause et l'Activité intentionnelle de l'esprit*, par P. Bellanger (in-8, Alcan). — *L'Évolution de la vie et de la conscience, du règne minéral aux règnes humain et surhumain*, par Revel (in-18, Bodin). — *Philosophie religieuse. Dialogues et récits*, par C.-C. Charaux (in-12, Pedone). — *La Sociologia nel corso di filosofia positiva d'Augusto Comte*, da E.

Rignano (Milano-Palermo-Napoli, Sandron). — *Écoles nouvelles et Land-Erziehungsheime*, par E. Contou (in-8, Vuibert et Nony). — *Principes d'économie politique*, par G. Schmoller. 1re partie. T. I. Trad. de l'allemand par G. Platon (in-8, Giard et Brière). — *Principes d'économie politique*, par C. Bodevelles (in-18, Giard et Brière). — *Notes d'archéologie préhistorique. Nos Ancêtres primitifs*, par A. Doigneau (in-8, Clavereuil). — *Essai de thérapeutique générale*, par le Dr J. Gallavardin (in-18, Lyon, imp. Legendre). — *La Bobine d'induction*, par H. Armagnat (in-8 cart., Gauthier-Villars). — *Le Calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques*, par M. d'Ocagne (in-8, cart., Gauthier-Villars). — *Leçons sur les fonctions discontinues, professées au Collège de France*, par R. Baire (in-8, Gauthier-Villars). — *Sur le développement de l'analyse et ses rapports avec diverses sciences*, par É. Picart (in-8, Gauthier-Villars). — *Questions d'art*, par E. Trélat (in-18, Plon-Nourrit). — *Mélanges sur l'art français*, par H. Lapauze (in-16, Hachette). — *Recherches sur les peintres de la ville de Saint-Omer*, par C. Revillion (in-8, Saint-Omer, imp. H. d'Omont). — *Guide du couvreur plombier-zingueur*, par V. Précis. 1re Partie. *La Couverture* (in-12, Laveur). — *Le Solfège par le chant*, par A. Dupaigne (in-8 cart., Hachette). — *Founders of Music*, by H. Smith (in-8, cart., New York, Schirmer). — *Les Grands Écrivains scientifiques (de Copernic à Berthelot)*, par G. Laurent (in-18, Colin). — *Le Goût en littérature*, par J. de Lyris (petit in-8, Avignon, Aubanel). — *Poèmes de France et d'Italie*, par P. de Nolhac (in-18, Calmann-Lévy). — *Échos et reflets*, par P. Riversdale (in-18, Lemerre). — *L'Être double*, par P. Riversdale (in-18, Lemerre). — *Prima et ultima verba*, par E. Dufourt (petit in-16, Lyon, imp. Rey). — *Douleur et volupté, poèmes*, par G. Chevenet (in-18, Sansot). — *Tartuffe, ou l'Imposteur*, comédie en cinq actes, par J.-B. Poquelin Molière (1667) (in-18, Librairie universelle). — *La Petite Mademoiselle*, par H. Bordeaux (in-18, Fontemoing). — *Grand'maman, confession d'une vieille femme*, par Stéphane (in-18, Plon-Nourrit). — *Éprouvé*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon-Nourrit). — *La Beauté d'Alcias*, par J. Bertheroy (in-18, Flammarion). — *Le Péché de la morte*, par M. Formont (in-18, Lemerre). — *Croquis parisiens ; A Vau l'eau ; Un Dilemme*, par J.-K. Huysmans (in-18, Stock). — *Les Trois Sanctuaires. Massabielle*, par A. Lacroix (in-18, Vic et Amat). — *Le Stylet rouillé*, par J. Mac-Richard (in-18, Amat). — *Le Château de Bois-Vipère*, adaptation de l'anglais par T. Bentzon (in-18, Hatier). — *Démosthène. Discours judiciaires*, trad. par C. Poyard (in-18, Garnier). — *Chateaubriand, études biographiques et littéraires. Le Romantisme à Lyon*, par C. Latreille (in-18, Fontemoing). — *Balzac, l'homme et l'œuvre*, par A. Le Breton (in-18, Colin). — *Études et portraits littéraires*, par F. Carez (in-18, Retaux). — *Essais sur la littérature allemande*, par A. Bossert (in-16, Hachette). — *Pages choisies des grands écrivains. Carlyle*, avec une Introduction par É. Masson (in-18, Colin). — *La Vie et l'œuvre de Élisabeth Browning*, par G.-M. Merlette (gr. in-8, Colin). — *La Femme dans le roman italien. Les Confessions d'un octogénaire*, par J. S. Kennard (in-8, Fischbacher). — *Maxime Gorky ; l'œuvre et l'homme*, par le Vte E.-M. de Vogüé (in-18, Plon-Nourrit). — *Intentions*, par O. Wilde (in-18, Stock). — *En Asie centrale. Turkestan, Thibet, Cachemir (1903)*, par le capitaine Anginieur (in-18, Leroux). — *Saint Odon (879-942) (Les Saints)*, par Dom du Bourg (in-12, Lecoffre). — *Saint Alexandre Sauli, barnabite*, par A. Dubois (in-8, Libr. Saint-Paul). — *La Grande Française. Jeanne d'Arc*, par le chanoine H. Dunand (petit in-18, Lethielleux). — *Louis XIV et la Grande Mademoiselle (1652-1693)*, par A. Barine (in-16, Hachette). — *Paris sous Napoléon. Consulat provisoire et Consulat à temps*, par L. de Lanzac de Laborie (in-18, Plon-Nourrit). — *Napoléon et sa famille* (in-4, Maison de la Bonne Presse). —

La Vendée militaire, portraits, épisodes et récits, par L.-P. Prunier (in-8, Haton). — *Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie*, par G. Loth (gr. in-8, Colin). — *Nos Religieuses dans les missions. Patriotisme et dévouement*, par A.-A. Fauvel (gr. in-4, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Introduction au Catalogue des actes de Ferry III, duc de Lorraine (1251-1303)*, par J. de Pange (in-8, Champion). — *Étude historique et biographique sur la Bretagne à la veille de la Révolution, à propos d'une Correspondance inédite (1782-1790)*, par J. Baudry (2 vol. in-8, Champion). — *Plonéour-Lanvern, essai de monographie paroissiale*, par l'abbé E. Cognec (in-8, Brest, imp. de la Presse libérale du Finistère). — *Les Protestants à Nîmes au temps de l'édit de Nantes*, par J. Boulenger (in-8, Fischbacher). — *Quelques Considérations sur notre temps*, par M. Jacquinet (in-16, Perrin). — *Dossiers maçonniques. La Franc-maçonnerie contre l'armée*, par P. Fesch (in-18, Clavereuil). — *Comment je suis entré dans la franc-maçonnerie et comment j'en suis sorti*, par Copin-Albancelli (in-16, Perrin). — *Un Débat nouveau sur la République et la décentralisation*, par J. Paul-Boncourt et C. Maurras (in-12, Toulouse, Société provinciale d'édition). — *Aux Dirigeants prêtres et laïques. Organisation et action populaire et chrétienne*, par l'abbé A. Lefebvre (petit in-8, Fontainebleau, à la *Croix de Seine-et-Marne*). — *Bismarck et son temps*. I. *La Préparation (1815-1862)*, por P. Matter (in-8, Alcan). — *Guillaume II inconnu et la Cour d'Allemagne. Mémoires d'Ursula, comtesse d'Eppinghoven, dame d'honneur du Palais de l'Impératrice ;* adaptation de W. Fischer ; trad. française de A. Mévil (in-18, Librairie universelle). — *L'Angleterre et son empire*, par É. Halévy (in-18, « Pages libres »). — *The early period of reconstruction in South Carolina*, by J. Porter Hollis (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Les Drames de l'histoire. Mesdames de France pendant l'émigration. Madame de Lavalette. Gaspard Hauser*, par le comte Fleury (in-16, Hachette). — *Un Roman d'exil. La Princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien*, par J. de la Faye (in-8, Emile-Paul). — *Malgaigne (1806-1865), étude sur sa vie et ses idées*, par E. Pilastre (in-18, Alcan). — *Victor Hugo photographe*, par P. Gruyer (gr. in-4. Mendel). — *Armorial des principales familles du Berry*, par P. de Maransange (in-4, Bourges, Tardy-Pigelet).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. *Un Saint*, par PAUL BOURGET. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 2. *Mémoires d'un petit homme*, par PAUL RENAUDIN. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1905), in-18 de 317 p., 3 fr. 50. — 3. *Recueillement*, par JEAN DEUZÈRE. Paris, Perrin, 1905, in-12 de 269 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Amant et le médecin*, par G. DE LA ROCHEFOUCAULD. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-16 de 390 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Ombre de la maison*, par IVAN STRANNIK. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 6. *Esclave*, par GÉRARD D'HAUVILLE. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 212 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Péché de la morte*, par MAXIME FORMONT. Paris, Lemerre, 1905, in-18 de 330 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES. — 8. *Les Vengeurs de la Main-Noire*, par ARTHUR SAVAÈTE. Paris, Savaète, 1904, in-8 de 391 p., 7 fr. 50. — 9. *La Vierge assassinée*, par MAURICE BARRÈS. Paris, Sansot, 1905, in-16 de 58 p., 1 fr. — 10. *Croquis parisiens. A Vau l'eau. Un Dilemme*, par J.-K. HUYSMANS. Paris, Stock, 1905, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 11. *La Valise diplomatique*, par PAUL DE TINSEAU. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 12. *Éprouvé*, par HENRY MAISONNEUVE. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18 de 313 p., 3 fr. 50. — 13. *Cousins germains*, par MARY FLORAN. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 317 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 14. *Babet la bouquetière, chronique du règne de Louis XV*, par ÉDOUARD NOËL. Paris, Flammarion, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 15. *La Rose du Bocage*, par FRANÇOIS CASALE. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-18, 396 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 16. *Les Prisonniers marocains*, par HUGHES LE ROUX. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 341 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Histoire d'un mort*, par PAULO OSORIO; trad. du portugais par PHILÉAS LEBESGUE. Paris, Sansot, 1904, in-16 de 47 p., 1 fr. — 18. *Grand'Maman, confession d'une vieille femme*, par STÉPHANE. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Pervertis*, par FERRI-PISANI. Paris, Librairie universelle, s. d., in-18 de 305 p., 3 fr. 50. — 20. *Les Trois Sanctuaires. Massabielle*, par AUGUSTIN LACROIX. Paris, Amat, 1905, in-18 de 451 p., 3 fr. 50. — 21. *La Petite Mademoiselle*, par HENRY BORDEAUX. Paris, Fontemoing, 1905, in-12 de 298 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 1. — *Un Saint* est un recueil de sept nouvelles dont on ne saurait trop recommander la lecture. C'est de « la morale action, » mais sans dissertation ni prêche, et d'une valeur littéraire assez grande pour mériter les suffrages des plus farouches partisans de « l'art pour l'art », si toutefois il reste encore des partisans quelconques de cette sottise démodée. Sur les sept, il y en a quatre qui sont des « histoires de voleurs, » la première, (qui donne son nom au volume), la seconde, *Antigone*, la cinquième, *Autre Joueur*, et la sixième, *Aline*. Dans la première, *Un Saint* fait pleurer son voleur, un jeune arriviste universitaire, et lui pardonne. Dans la seconde, l'arriviste ne pleure pas et n'expie pas. C'est un homme politique, qui a eu des malheurs. Il avait touché des chèques ! Et ce pourquoi il était allé voyager, pour se faire un peu oublier, en compagnie de sa sœur, l'Antigone dévouée de cette infortune ! Au cours de ce voyage, il se lie avec

un homme d'État étranger, penseur et écrivain de premier ordre, qui lui communique un de ses manuscrits; il le lui vole, le publie dans une grande revue, et du coup se réhabilite aux yeux de son parti. Il devient premier ministre, il garde l'affection admirative et enthousiaste, à peine inquiète un moment, de la compagne de ses mauvais jours. Dans la troisième, un jeune garçon garde pour lui la pièce de dix francs qu'un joueur superstitieux l'avait chargé de remettre à un pauvre; or le joueur perdit, ce soir-là, sa fortune et sa tête : il se pendit. Le petit garçon, devenu homme et psychologue, se demande s'il ne fut pas cause de la mort du joueur. Dans la quatrième, le voleur est encore un petit garçon, mais le vol est moins vilain et n'a pas de conséquences tragiques ; il est même touchant dans les motifs qui l'inspirent : la poupée d'Aline morte était passée aux mains d'Émilie; le petit Jacques en a eu du chagrin ; il fait disparaître la poupée et l'enterre dans un coin du jardin, ce pourquoi Émilie reçut des calottes de sa bonne et pleura très fort. Le petit garçon, devenu homme et psychologue, ne put jamais se repentir de cette « coquinerie ». Je signalerai enfin la septième nouvelle, *l'Ancêtre*, où l'on voit le fils d'un maréchal de l'Empire tenté de commettre une bassesse, et violemment arraché à la tentation par son jeune secrétaire, un universitaire aussi celui-là, mais un bon ! Et après quoi, je demanderai pardon à M. P. Bourget d'avoir ainsi réduit à leur « squelette » ces petites compositions si pleines de vie et de chaleur, et d'où se dégage comme une contagion de santé et d'énergie morales. « Ce sont de petits *radiateurs* d'honnêteté, » me disait quelqu'un qui aime les métaphores nouvelles; j'approuve *radiateurs*. Il faut ajouter, pour être tout à fait exact, que si ces courts récits sont exempts de dissertations morales, ils ne le sont pas de digressions, soit artistiques, soit archéologiques, soit philosophiques, soit sociales ou politiques. Mais quoi ? certains lecteurs goûtent les digressions de M. Bourget autant que ses récits, et, cette fois, j'ai été un de ces lecteurs.

2. — « Ma mère m'apparut comme un vase où les vertus chrétiennes et les vertus humaines mélangeaient leurs parfums en un encens exquis » (p. 2). C'est ainsi que commencent les *Mémoires d'un petit homme*. On peut déjà en deviner la valeur ; « l'écriture » en est trop appliquée, trop calligraphique ; l'inspiration en est très haute et très pure. Le nommé Pierre, qui nous raconte ses Mémoires de petit enfant, est devenu « un homme d'œuvres », un de ces apôtres laïques qui ont entrepris de réconcilier la démocratie avec le christianisme. Parmi ses souvenirs, il recueille spécialement ceux qui lui ont fait « une âme fraternelle et sociale », qui lui ont appris à « connaître son prochain sous tous les visages », à préférer les pauvres aux riches, « à mettre même, je l'avouerai, dit-il, un grain de partialité dans ma sympathie pour

ceux qui ont besoin qu'un peu d'amour compense ce qu'ils n'ont pas eu de chance au grand partage des destinées. » Le style file un peu, comme du caramel, mais les sentiments sont beaux, très beaux ! Si Pierre les laisse voir ingénument, si même il les loue, ce n'est pas tant parce qu'ils sont les siens que parce qu'ils furent ceux de sa mère, parce qu'ils lui viennent de sa mère !

Rien de bon n'est en moi qui ne soit *son* ouvrage !

nous répète ce bon fils, au moment où il contemple lui-même cet ouvrage et le trouve bon. Par quels exemples, par quelles ingénieuses et délicates leçons, par quelles sévères corrections même (car Pierre ne fut pas toujours un enfant parfait, il le confesse aussi et sans trop d'orgueil), cet ouvrage fut commencé et achevé, c'est ce que je vous exhorte à aller voir dans le texte même de ces *Mémoires*. Je note que les dernières pages répètent la première ; le fils ne se lasse pas d'exprimer sa reconnaissance. « Je compris tout ce qu'elle (ma mère) avait déposé lentement, goutte à goutte, dans le vase précieux de mon cœur » (p. 315). — Encore un vase ! avec l'autre « ça fait la paire ! », comme dirait Gustave, le gavroche de ce livre. Mais quelles fleurs dans cette poterie ! Et quel parfum ! « Ce parfum, ajoute le même Pierre, quand j'essaie de le définir, le mot qui vient à mes lèvres est bien celui : la charité du Christ ! » Je crois me souvenir que j'avais loué beaucoup le premier volume de M. P. Renaudin : *Silhouettes d'humbles*. On y devinait la « belle âme » capable de concevoir celle de ce *Petit homme*. Mais il me semble que le style en était plus simple et moins *sirupeux*. Il faudra, dans tous les cas, qu'il le devienne, si le « petit homme » veut lui-même devenir un homme, utile aux causes dont il s'est fait le serviteur ; il le faudra pour que le vœu final de ce livre édifiant plus qu'intéressant, hélas ! — ne soit pas un « vœu stérile. » « *Caritas Christi !* Si de l'âme d'une femme, à travers d'humbles souvenirs, quelque souffle en a passé dans ces pages, je serais heureux qu'il pût aider d'autres âmes à se sentir plus justes et plus fraternelles. » Ce livre est vraiment trop chrétien pour ne pas mériter d'être bienfaisant.

3. — Voici encore un livre plein de bonne volonté, de bonnes intentions, d'intentions apostoliques : ce *Recueillement* prêche aux jeunes gens la chasteté. « La jeunesse est le temps du recueillement ! » Ce thème est développé, vers la page 228, dans une sorte d'homélie laïque, dont quelques formules pourraient effaroucher les prédicateurs ecclésiastiques, mais dont les principes, sinon le style, sont des plus louables. « Si j'avais un fils, déclare « un vieil homme », je lui dirais : Recueille-toi ; ta vie est encore informe dans tes mains ; tu es le seul maître de sa beauté future » et de la beauté future d'autres vies qui

viendront de la tienne ; « Recueille-toi ! tu ne sais rien ? apprends !... » Recueille-toi, sache les qualités essentielles de l'épouse... et quand tu auras élu... le temps du *recueillement* sera fini ! » Croyez-vous, vieil homme ? Quel que soit le sens, à la fois trop spécial et trop général, que vous donnez à ce substantif, le temps n'en est jamais fini ! — Et, par exemple, j'aurais besoin de me recueillir beaucoup pour retrouver les divers épisodes qui forment la trame un peu confuse de ce roman. Je n'en ai pas le courage ; je crois me souvenir que trois jeunes couples y jouent à l'amour romanesque et libre, — tout en restant matériellement honnêtes parce que leur aventure n'est qu'une gageure, une erreur de leur esprit, plutôt qu'un entraînement de leur cœur et de leurs sens. Ils se moquent de la Famille, dont ils s'amusent à prononcer le nom en appuyant sur la majuscule : FFFamille ! Ils se croient très amusants et très forts, de petits *surhommes*. J'ose leur dire qu'ils sont surtout ennuyeux, même au moment où ils s'efforcent d'être tout à fait scandaleux. C'est une de ces demoiselles qui fait l'effort le plus remarquable. Elle s'était laissée marier avec X, aimant Y ; le jour de son mariage, après la messe, son voile blanc encore attaché au front, elle pousse Y dans un coin du salon familial, FFFamilial, et l'embrasse ! Que croyez-vous qu'il arriva ? Il n'arriva rien ! La famille se tut, le mari ne sut rien, et la demoiselle devint bientôt une honnête femme, bien tranquille et bien sage. — Quel drôle de monde ! Et quelle drôle de manière de prêcher « le Recueillement ! » Faut-il vous dire encore le sort des deux autres couples ? J'ai oublié celui du second ; quant au troisième, il se disloqua comme le premier, mais d'une autre manière. La jeune fille n'épousa ni Y ni X ; le mariage ! fi ! c'est trop banal, après de si beaux rêves et si romanesques ! Conclusion : *O Filii ! O Filiae !* voulez-vous ne pas trouver le mariage banal ? Voulez-vous aimer le mariage ? N'aimez que votre mari ou votre femme, et n'aimez « *qu'en fonction* de la famille à fonder », de la famille sans trois FFF. — Morale très sage, qui aurait gagné à être présentée autrement.

4. — *L'Amant et le médecin* est l'œuvre d'un débutant ; elle est pleine de promesses pour l'avenir. En attendant, elle ne tient pas les promesses du titre : la lutte entre l'amant et le médecin ne commence qu'au dernier tiers du volume ; de plus, elle a un caractère tellement particulier qu'on ne peut y voir ce que de tous côtés on nous a dit qui s'y trouvait (M. de la Rochefoucauld a eu une bonne presse !) à savoir un symptôme de l'état général de nos mœurs, une étude de l'influence prise par le médecin dans notre société moderne, et spécialement son « emprise » sur la femme, comme disent nos bons jeunes gens, emprise qui remplacerait celle du prêtre, du mari et même de l'amant. Le médecin directeur des âmes féminines ! Quel sujet, et combien

actuel, en effet, pour un moraliste et un romancier ! M. de la Rochefoucauld ne l'a qu'à peine touché, et dans des conditions qui enlèvent beaucoup de leur intérêt à ses observations. L'amant qui, dans son livre, est jaloux du médecin de sa maîtresse, est lui-même un malade. Il est atteint d'hyperesthésie, de neurasthénie, de mélancolie, d'aboulie, de je ne sais laquelle de ces *algies* polymorphes et polyonomiques, désespoir des malades et joie des pédants, si répandues de nos jours, mais qui n'ont pas précisément pour symptôme et résultat ordinaires la haine du médecin ! hélas ! Mais si le cas de ce monsieur (il s'appelle Jean Merrien) est intéressant, il l'est comme celui d'un typhique ou d'un tuberculeux ; il relève de la littérature médicale. Et voilà pourquoi je l'ai classé ici dans la littérature psychologique, — une voisine de la littérature pathologique. Il est exposé d'ailleurs avec un soin et un détail qui sont d'un clinicien : antécédents personnels et familiaux, accidents de l'enfance et de la jeunesse, régime pédagogique, etc., etc., etc., rien n'est oublié. Si l'auteur ne tient pas les promesses que fait le titre de son livre, il en tient d'autres qu'il ne fait pas. — La longue biographie, le *curriculum vitae*, de Jean Merrien est surtout une étude du jeune homme qui ne fait rien, qui croit n'avoir rien à faire, sinon aimer et s'analyser, qui, du reste, à mesure qu'il agit moins, se rend plus inapte à agir, et qui, à force de s'analyser, affaiblit et dissout en lui l'être social au point de se rendre incapable de s'adapter à son milieu et d'y être utile ou du moins heureux. — (Il y avait beaucoup de ces invalides de l'action dans la littérature de 1880 ; y en a-t-il encore dans la société de 1905 ?) — Quoi qu'il en soit, ce Jean Merrien, devenu l'amant de Mme Claire Mirevault, commence à souffrir de sa propre inaptitude au bonheur ; bientôt — (non pas bientôt, à la page 293 seulement) — il souffre des assiduités du Dr Michel, qui a sauvé Claire d'une pneumonie, et qui continue à lui donner ses soins. La jalousie, à peine entrée dans cette âme si bien préparée, y fait des ravages terribles et y provoque des accès de fureur. Un jour Jean se précipite à la porte du cabinet de consultation, et l'enfonce d'un coup d'épaule ; il voit.... la preuve de sa folie. Une autre fois, il malmène sa maîtresse, il la bat presque ! Pour se punir de sa brutalité, il s'enfonce un canif dans la jambe. Il s'évanouit, il s'est coupé une artère ! On appelle Michel ! Michel le soigne et le sauve. C'en est trop ! Jean ne peut plus supporter une pareille vie ! Il pense au suicide, mais il se décide pour la fuite ! Il part, il quitte la France, on ne le reverra plus ! — « J'en accepte l'augure » mais j'espère revoir son historien dans une œuvre où l'insuffisance du « métier » gênera moins le déploiement de son talent d'écrivain et d'observateur.

5. — Je suis en retard avec *l'Ombre de la maison*, qui est une bien

jolie histoire, et d'une psychologie peu compliquée quoiqu'elle nous arrive de Russie. Elle peut se résumer en quelques mots, comme toutes les « histoires » bien faites : la Maison, c'est-à-dire la Famille, commence par gêner Mlle Hélène, par lui paraître lourde et froide ; elle finit par la protéger et la sauver. — Qu'elle ait commencé, par être gênante et froide, rien d'étonnant, car d'abord cette maison n'était pas tout à fait la sienne, — elle était orpheline, Mlle Hélène ! — c'était celle de son oncle et de sa tante ; et ensuite elle était tellement pleine, et de tant de tantes, et de tant de cousins et de cousines, que la pauvre petite s'y sentait un peu à l'étroit. Aussi voulut-elle s'en évader à la première occasion, c'est à savoir au premier mari qui s'offrit. Cet homme avait de belles moustaches, de beaux yeux, l'air fatal, et il disait, il faisait même des vers ! Il déplaisait beaucoup à l'oncle, aux tantes, aux cousines et aux cousins ; mais il plut à Hélène ; on consentit à le lui donner. Malheureusement il cessa bientôt de plaire ; comment ? pourquoi ? oh ! pour des motifs très simples, et pas exceptionnels du tout : l'âme était chez lui moins belle que les moustaches ! Oui, Mesdemoiselles ! C'est une disgrâce assez fréquente et à laquelle il faut vous attendre et — vous résigner le plus tôt que vous pourrez — Hélène ne s'y résignait pas, parce que, juste au moment où elle en souffrait le plus, un consolateur, — le consolateur ordinaire aussi, celui qui rôde toujours autour des femmes, cherchant sa proie, — se présenta et fut écouté, — au moins d'une oreille — et il allait l'être des deux, lorsque sortit de la maison une tante et puis un cousin, et puis l'oncle, qui le mirent en fuite, au grand désespoir d'abord de Mme Hélène, à sa grande satisfaction plus tard. Car il y a des consolations pires que les pires malheurs et dont les femmes ne parviennent plus à se consoler ! — *Post-Scriptum.* — Je crains d'avoir mis plus de « morale » dans mon analyse qu'il n'y en a dans « l'histoire. » Elle y est peut-être, et même certainement, mais un peu plus enveloppée et dissimulée. Avis à qui de droit !

6. — N'en cherchez pas dans *Esclave*, il n'y en a pas trace ni soupçon ni souvenir.

Non, pas même celui que laisse l'abandon !

C'est le naturalisme candide d'âmes restées étrangères à toute idée de devoir, et qui ont pu avoir des regrets, jamais des remords « Il sort je ne sais quoi d'amer des voluptés. » Les trois héros de cette aventure, Antoine, Charlie et Grâce (elle s'appelle Grâce) le savent bien, mais ils ne soupçonnent rien au-delà. Il est vrai que ce sont des « créoles » et qu'ils vivent loin de Paris, ce qui nous permet de croire, pour peu que nous y mettions de la bonne volonté, que les Parisiens et les Parisiennes sont autrement moraux — ou immoraux. — Et en

effet ils le sont autrement. — Ceux-ci ont, je le répète, l'immoralité ingénue. — Grâce et Antoine avaient été amants ; ils s'étaient séparés voici quelques années, ou plutôt Antoine avait abandonné Grâce par lassitude, par plaisir de changer ou même par plaisir de faire souffrir, en quoi il se montrait encore un véritable amant, l'amant étant, de sa nature et obligatoirement, féroce et cruel, comme chacun sait. La femme avait beaucoup pleuré, et maintenant elle acceptait les services du jeune cousin, Charlie, lequel s'appliquait à lui essuyer les yeux en attendant de les sécher. (Inutile de vous dire que la femme était mariée ; mais ne vous préoccupez pas de ce détail : il n'a aucune importance ni pour Grâce ni pour Antoine, ni pour le cousin, ni pour l'auteur.) Tout à coup Antoine reparaît et réclame ce qu'il appelle ses droits ; Grâce, effrayée, dit au petit cousin : « Débarrasse-moi de cet homme, et je suis à toi ! » L'enfant provoque l'homme, et reçoit un coup d'épée qui lui perce le poumon. Grâce, désolée, se promet de récompenser tant d'héroïsme, et, à la première fois qu'elle revoit Antoine, c'est-à-dire une heure après, elle se jette dans ses bras. — Morale — pardon ! Conclusion : l'amour est un tyran ! la femme est l'esclave de l'amour, et l'homme aussi. Mais, du reste, « de tous les dieux, l'amour est le plus capable de rendre l'homme heureux ! » C'est Platon qui l'a dit ; et M. Gérard d'Hauville le répète en tête de cette « histoire ». Si elle est platonique ou simplement platonicienne, je ne ferai pas à nos lecteurs l'injure de le leur dire : ils en ont déjà jugé eux-mêmes la qualité et « le degré de bienfaisance, » comme disait Taine. Mais ce que je dois leur dire, c'est qu'elle est très joliment « troussée », et donc plus dangereuse ; la grossièreté des choses y est déguisée sous l'élégance des mots et la grâce d'un style qui serait précieux s'il n'était pas si nonchalant. De plus, la brutale sensualité des personnages y semble expliquée et presque excusée par l'influence du milieu, cette Louisiane embrasée, que l'auteur décrit à peine, mais qu'il évoque avec une rare puissance, et où la lumière, les parfums, l'atmosphère ont une sorte de violence capiteuse qui alanguit la volonté et exaspère les bas instincts. — Ne laissez pas traîner ce livre à la portée des enfants.

7. — Faut-il révéler, faut-il continuer à taire *le Péché de la morte* ? Le mari, qui ne soupçonnait rien, avait fait serment de ne jamais épouser une autre femme, et il restait inconsolable. De quoi ? de son serment ? ou de son veuvage ? Du veuvage d'abord, et du serment ensuite, car « un ange consolateur », comme disent les âmes sentimentales, s'était bientôt offert à lui, sous les traits de Mlle Rose de Fleuriel, lesquels étaient délicieux et révélateurs d'une âme plus délicieuse encore. Savinien, que son honneur et le souvenir de sa « sainte » femme condamnent au deuil perpétuel, est sur le point d'en devenir fou ; il pense au suicide. « Vous pouvez le sauver », dit sa mère

à M. Pierre. Et qui était M. Pierre ? L'ami intime de Savinien ! Et de quel moyen de salut disposait-il ? Il savait tout ! Et comment savait-il, car enfin on ne sait jamais bien ces choses? C'est qu'il en était l'auteur lui-même ! Parlera-t-il ? ne parlera-t-il pas ? Il va consulter son père, qui avait, en la matière, une compétence spéciale, ayant été jadis coupable — ou victime d'une pareille aventure. Et le père lui conseille de se taire. Lutte dans l'âme de Pierre, entre le devoir de respecter les secrets de la morte, et le devoir de sauver son ami ; lutte dans l'âme de Savinien, entre son amour passé et son amour présent, entre le besoin de vivre et le désir de mourir ; lutte dans l'âme de la mère de Savinien, « la belle-mère », qui sait tout, elle aussi, mais n'a pas de preuves ! Enfin Pierre cède, il parle ! il prouve ! il se laisse insulter et presque battre ! Battu, c'est lui qui est content ! il a été héroïque et beau ! Il a été utile, car Savinien finit, et assez vite, par être content lui aussi : il épousera Rose de Fleuriel.

Romans romanesques. — 8. — Le gros volume qui porte ce titre : *Les Vengeurs de la Main-Noire*, et ce sous-titre : *La Dame blanche du val d'Halid*, attend depuis quelques mois que la critique l'ouvre, le coupe, le lise, le juge. Je l'ouvre, j'y vois de belles illustrations ; je lis, j'y vois des phrases qui me rappellent le style de *Célina, ou l'Enfant du mystère*, de feu — oh ! combien feu ! — Ducray-Duminil ; et enfin je juge que c'est un feuilleton sans prétentions au modernisme, ni dans « le fond », ni dans « la forme ». La scène se passe sur les rives du Guadalquivir ! Les héros s'appellent Felma, Idala, Lopez, etc., etc. Idala aime Lopez, qui aime Idala ; mais les deux amoureux sont victimes d'ennemis qui les persécutent et même les tuent plusieurs fois ; mais ils ressuscitent chaque fois, grâce aux soins de la vieille Praxilla ; et de plus ils sont vengés, et copieusement, grâce au dévouement de Lopez. Les amateurs d'émotions grosses et simples et de style « rococo » en auront là pour leur argent.

9. — *La Vierge assassinée*, réédition du « premier essai imprimé » de M. Maurire Barrès, est écrite, elle aussi, d'une encre qui n'est plus très fraîche. Elle date du temps où l'auteur fréquentait chez Leconte de Lisle ; elle est « fille, nous dit-il, d'un certain hellénisme » qu'on respirait chez le maître ; bref, conclut-il, « c'est une ébauche d'enfant. » Ébauche de quoi ? d'un plaidoyer naturaliste et néo-païen contre le christianisme ? Peut-être, puisque l'héroïne de ce petit poème en prose est une jeune païenne, fervente des cultes abolis par le Christ et massacrée par une foule de sectaires chrétiens. Mais l'homme qu'est devenu « l'enfant » d'autrefois ne nous pardonnerait pas d'étudier plus longuement cet exercice de style, ni surtout d'en discuter « les idées philosophiques, » comme dirait le général Percin.

10. — Puisque nous en sommes aux rééditions et réimpressions,

c'est ici le lieu de signaler un volume paru chez l'éditeur Stock, où l'on a réuni plusieurs ouvrages de M. Huysmans, — appartenant tous à sa première manière : *Croquis Parisiens*, *A Vau l'eau*, *Un Dilemme*. Ils ont été appréciés ici comme il convient lors de leur apparition. Il eût été bon que le nouvel éditeur eût rappelé la date de chaque morceau. Je crois me souvenir qu'entre le premier et le dernier il s'est écoulé un intervalle notable; il serait utile d'aider un peu la mémoire des critiques, et même celle des lecteurs.

11. — C'est une bonne fortune d'avoir à annoncer un nouveau volume de M. de Tinseau. *La Valise diplomatique* contient plusieurs nouvelles (dont la première porte précisément ce titre). Elles sont toutes, et comme leurs aînées, charmantes, piquantes, «distinguées,» et parfois d'une impertinente invraisemblance; elles ont un défaut cependant; elles sont trop courtes! — La première nous raconte comment le valet de chambre d'un attaché d'ambassade se servait de la valise diplomatique pour faire la contrebande du tabac, sous les yeux et avec la complicité involontaire du directeur de l'octroi; — la dernière est une « revanche d'Arnolphe, » il y a bien six mois que nous n'en voyions plus! Un général, encore jeune pour un général, mais un peu avancé pour un amoureux, l'emporte sur un Horace de vingt-cinq à trente ans dans le cœur d'une Agnès. Avec quelle pimpante et spirituelle bonne grâce est traité ce vieux thème, inutile de vous le dire : vous le devinez.

12. — Guéral fut un homme très *Éprouvé*. Il avait une femme charmante; elle était toujours malade; il avait une belle-sœur; elle devint amoureuse de lui, et lui devint amoureux d'elle; ils s'arrachèrent à cet amour avant la faute suprême, lui, en se confessant à sa femme, elle, en acceptant d'épouser un brave voisin! Mais, hélas! leur héroïsme et leur sacrifice furent inutiles! Et pourquoi? parce que la femme de Guéral mourut, et que Guéral resta seul, avec ses remords. Quels remords? Ceux de Phèdre?

> Hélas! du crime affreux dont la honte me suit
> Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit?

Mais non, pas celui-là! celui de s'être trop pressé de marier sa belle-sœur!

13. — Ils étaient *Cousins germains*, et ils s'aimaient, et ils auraient bien voulu se marier. Mais leur famille s'opposait à un mariage entre consanguins! Ils étaient très malheureux! Lui, plus courageux, essaya du grand remède, un autre amour, un autre mariage! Elle, moins héroïque, refusait tous les autres partis qu'on lui proposait, lorsque, tout à coup, elle fit une découverte : ils n'étaient pas cousins germains! Ils n'étaient pas même cousins! Vite, elle fit part de la nouvelle à Philippe (il s'appelait Philippe!) qui, par hasard, se trou-

est inspirée par une pensée délicate. Il y en a d'autres qui ne sont pas moins heureuses : aucun devoir n'est ici sacrifié, attendu que le Père blanc, forcé de se marier, ne l'est pas d'abjurer, et attendu enfin que, après avoir veillé avec respect sur la jeune fille que la légalité brutale du pays lui a confiée, il peut la remettre intacte à un jeune homme qui peut l'aimer et l'épouser en justes noces. Et tout le romanesque de ce drame n'est en outre qu'une occasion de nous faire connaître un coin de ce pays « qui va s'ouvrir à notre action diplomatique, commerciale, et... civilisatrice, » espérons-le.

17. — Du Maroc au Portugal, il n'y a qu'à passer l'eau. *L'Histoire d'un mort*, traduite du portugais, rappelle, par le sujet et les outrances réalistes, certains contes de Maupassant. C'est court, brutal, lugubre. Joâo, dont le cadavre est étendu sur le marbre d'un amphithéâtre, est mort d'amour en passant par toutes les étapes intermédiaires de la folie. Il avait connu et aimé Héléna petite enfant ; il avait cependant épousé Maria. Mais il revit un jour Héléna, devenue une belle jeune fille, et ce fut fini de sa tranquillité et de sa santé. Il était un employé modèle, un mari correct, un père attentif ; il ne fut plus qu'un possédé de l'idée fixe et de la passion. Il tomba dans l'alcoolisme, de l'alcoolisme dans l'aboulisme, de l'aboulisme dans l'exhibitionnisme, dans l'idiotisme, dans la mort. Quarante-cinq petites pages in-18 jésus sont consacrées à cette dissection psychologique, précédant l'autre dissection. C'est une eau-forte de dimensions étroites, mais d'un relief puissant.

18. — *Grand'Maman* est une aquarelle en deux panneaux, représentant d'un côté le *Marivaudage* d'antan, de l'autre le *Flirt* moderne, celui-ci grossier, brutal, sujet aux accidents les plus graves, celui-là aimable, élégant, spirituel et... sans conséquences. C'est du moins la Grand'Maman qui l'assure : elle se connaît en marivaudage pour l'avoir beaucoup pratiqué jadis, quand elle était une jeune et jolie femme. Elle fut très courtisée ; elle eut des distractions, quelques-unes assez vives, mais qui restèrent toujours élégantes, même et surtout « moralement, » comme dit le Cyrano de Rostand. Elle en a d'ailleurs consigné le récit très détaillé dans un journal intime, que le hasard fait découvrir à ses petits-enfants. Elle loge en effet chez elle son petit-fils, marié à une jeune Américaine, qui « est dans le train ». Le mari n'y est pas ou n'ose pas y monter. Sa folle de femme charge une amie à elle de lui donner plus de courage. « Vous allez dérailler, mes enfants ! » leur crie la grand'mère, à quoi les enfants, qui se souviennent du journal intime, répliquent : « Pas plus que vous, maman ! » Et ils vont, ils marchent bon train, quand tout à coup se produit le déraillement annoncé : l'amie s'est trop bien acquittée de sa mission ! Heureusement que tout se borne à des dégâts — moraux ! Heureuse-

ROMANS DE MŒURS. — 16. — Dans *les Prisonniers marocains*, M. Hughes Leroux, poursuivant ce qu'il appelle son « épopée d'Afrique, » nous raconte des événements, « moitié réels, moitié romanesques, » nous assure-t-il. Le fond de son récit ne serait qu'une adaptation d'un drame publié, en 1898, dans un journal grec, et dont voici le résumé. La scène se passe à Khartoum, pendant la domination du Mahdi. Tous les prisonniers chrétiens étaient forcés de se faire musulmans et de se marier sous peine d'être mis à mort. Sept religieuses italiennes, capturées en même temps qu'une colonie de commerçants européens, refusaient d'obéir. Jetées en prison, menacées d'être égorgées ou pendues, elles restent inébranlables. Le Mahdi, qui devait se connaître en âmes, se rendit compte que les tortures physiques n'auraient pas raison de ces chrétiennes ; il en essaya d'un autre genre. Il les menaça, si elles persistaient dans leur refus, de faire massacrer avec elles tous les prisonniers chrétiens, femmes et enfants compris, tombés en son pouvoir. Pour sauver la vie à ces braves gens, les religieuses, sœur Térésa, leur supérieure, en tête, consentirent à l'abjuration et au mariage. Abjuration rien qu'apparente d'ailleurs, et mariage « blanc »; d'accord avec leurs maris, ces religieuses, plus que sécularisées, continuaient à observer tous leurs vœux. Grâce à quoi six d'entre elles purent bientôt obtenir de quitter Khartoum, et purent aussi, une fois loin, quitter en outre leur mari. Sœur Térésa resta pour continuer ses soins aux prisonniers chrétiens, que le Mahdi traitait toujours avec la plus cruelle rigueur ; son mari putatif était de moitié dans cette mission de charité. Mais ils furent trahis ; un serviteur fanatique révéla la vérité ! Le Mahdi, furieux d'avoir été dupé, renouvela la menace de massacrer tous les chrétiens si les deux associés ne devenaient pas de vrais époux. Un an de délai leur était accordé pour apporter la preuve de leur obéissance ! Sœur Térésa se fit alors relever de ses vœux par un prêtre italien, elle fit bénir son mariage, et, au bout de dix mois, elle mit au monde un enfant « dont la naissance allait racheter tant de vies innocentes ». C'est dans un journal d'Athènes, l'*Acropolis*, que M. H. Le Roux a lu cette mirifique histoire, et il n'en met pas en doute l'authenticité, — *laquelle* lui a été garantie par un vieux palikare, *lequel* avait connu personnellement quelques-uns des héros de ce drame avant de devenir le sujet et le fonctionnaire de Menelik, *lequel*, comme vous le savez, est devenu l'ami de M. H. Le Roux. Ce livre n'est donc qu'une amplification d'un article de l'*Acropolis* ; seulement le lieu de la scène est changé : il est transporté de l'Afrique équatoriale dans les montagnes du Maroc, qui ont à cette heure plus « d'actualité ». Et le *lieu* moral est changé aussi ; ce n'est plus dans l'âme d'une religieuse, c'est dans celle d'un religieux, d'un Père blanc, qu'est placée la lutte entre le devoir de la Charité et celui de la Chasteté. Cette modification

roman, qui est peut-être une histoire, et à l'occasion duquel l'auteur nous rappelle bien des souvenirs connus, mais toujours édifiants.

21. — *La Petite Mademoiselle* se rattache aussi à nos luttes pour la liberté religieuse ; mais est-il besoin de dire qu'elle ne se recommande pas seulement par ce mérite ? M. H. Bordeaux, que j'avais été heureux de saluer, voici quelques années, comme une des espérances du roman honnête — en deviendra bientôt une des gloires. En attendant l'œuvre qui le classera définitivement au premier rang, il nous en donne une qui nous le montre sous un aspect nouveau. Nous connaissions en lui le psychologue, le dramaturge, le penseur ; *La Petite Mademoiselle* nous révèle le fantaisiste. C'est un conte de bonne humeur, pareil à ceux que devaient forger sous la Terreur, en s'inspirant même de leurs plus tragiques épreuves, les Français qui avaient gardé du courage et de l'esprit. — Il est amusant, il fait rire, mais il fait réfléchir aussi. « Et il y a une morale ! » comme disait l'autre, et comme vous allez le voir. *La Petite Mademoiselle* est une héroïne à sa manière, — laquelle est meilleure que celle de la Grande Mademoiselle du temps de la Fronde, dont elle rappelle le souvenir à ses admirateurs. Elle a un casier judiciaire ! Elle a fait huit jours de prison ! Et pour quel crime ! Pour une protestation un peu vive contre les crocheteurs d'un couvent ! D'avoir souffert pour une aussi noble cause, d'avoir entendu l'acclamation de tout un pays, d'avoir aperçu jusque dans les yeux de ses juges un hommage à sa vaillance, tout cela aurait pu lui tourner un peu la tête et faire d'elle un Don Quichotte en jupons. Pas du tout. Elle ne porte panache qu'à son chapeau ; son caractère est resté aussi simple, si son humeur en est devenue plus enjouée. C'est une chrétienne et une patriote agissante ; elle s'est promis de n'être jamais la femme d'un sceptique et d'un inutile. Elle a déjà refusé quatorze prétendants, sous divers prétextes. Maintenant elle exige que son futur époux ait donné des gages aux causes qu'elle aime, et qu'il ait notamment un casier judiciaire comme elle. Elle n'explique pas ses motifs ou elle en donne de simplement plaisants, quoique très plausibles : il faut que l'*apport* des deux époux soit pareil, qu'aucun des deux ne soit tenté d'orgueil à l'égard de l'autre, soit pour avoir été un *Martyr*, soit pour n'être pas un *Repris de justice* ! On ne saurait prendre trop de précautions pour bien assortir un ménage ! Aussi, quand un quinzième prétendant se présente, qui offre d'ailleurs toutes les garanties désirables, elle lui déclare qu'il sera accepté s'il peut y joindre la garantie supplémentaire, mais obligatoire, d'une bonne petite condamnation d'honneur. Et les voilà qui se mettent tous deux à feuilleter le code et le recueil des lois récentes pour y chercher de quel délit un honnête homme peut être coupable et capable ! Ils en trouvent, paraît-il. Et Rodrigue se met en campagne. Pour conquérir

sa Chimène il accumule les plus glorieux délits ; mais c'est en vain ! Les agents de ville qu'il injurie lui font des excuses : « Ah ! je le sais que je fais une sale besogne ! lui dit l'un d'eux à la porte d'un couvent qu'on crochète. Je voudrais être à votre place plutôt qu'à la mienne. F..... le camp ! » Un jour, pourtant, il réussit à être traîné devant des juges : il est acquitté, avec félicitations. Furieux, il redouble d'audace dans sa haine des oppresseurs et son désir d'assister les opprimés ; deux fois encore il comparaît en justice (une fois même aux assises) et il est encore acquitté ! Que faire ? O Dieu ! que faire ? Un soir qu'il revient de chez sa fiancée, il voit deux ivrognes qui vont s'entre-tuer ; il intervient, il les sépare ; tous deux se jettent sur lui. La police survient, qui les arrête tous trois, et les envoie au poste. Il y resta trois jours, et fut condamné, avec ses deux « complices », à trois jours d'emprisonnement confondus d'ailleurs avec la prison préventive ! Cette fois, la Petite Mademoiselle se déclara satisfaite. Il y avait de quoi ! Le stage qu'elle avait imposé à son fiancé avait eu un résultat positif et pratique : il avait transformé un clubman, un sportman, un inutile, en un homme d'action, un homme d'œuvre, épris de fraternité, de solidarité et de justice ; elle l'avait arraché à l'indifférence et à l'égoïsme. Ah ! si toutes les petites mademoiselles de France savaient faire accepter avant le mariage un pareil noviciat !

CHARLES ARNAUD.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Comment se soignaient nos pères. Remèdes d'autrefois*, par le Dr CABANÈS. Paris, Maloine, 1905, in-12 de XI-490 p., 5 fr. — 2. *Les Médecins dans l'histoire de la Révolution*, par le Dr MIQUEL-DALTON (de Cauterets). Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, gr. in-8 de 114 p., 3 fr. 50. — 3. *Malgaigne (1806-1865). Étude sur sa vie et ses idées, d'après ses écrits, des papiers de famille et des souvenirs particuliers*, par E. PILASTRE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 246 p. et portrait, 5 fr. — 4. *Les Doctrines médicales, leur évolution*, par le prof. E. BOINET. Paris, Flammarion, s. d., in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 5. *La Vie et l'être vivant*, par R. SCHLINCKER, O. P. Paris, Bloud, 1905, gr. in-18 de 63 p., 0 fr. 60. — 6. *Les Influences ancestrales*, par le Dr LE DANTEC. Paris, Flammarion, in-12 de VI-306 p., 3 fr. 50. — 7. *Lettres à un jeune homme qui veut étudier la médecine*, par le Dr DUMAS (de Ledignan). Paris, Henry Paulin, s. d., gr. in-18 de 61 p., 0 fr. 60. — 8. *La Puériculture*, par le prof. A. PINARD. Paris, Colin, 1904, in-12 cart. de XII-188 p., 2 fr. — 9. *La Neurasthénie, mal social*, par le Dr ANGELVIN. Paris, Cornély, 1905, in-18 de 116 p., 2 fr. — 10. *La Neurasthénie étudiée aux points de vue médical, politique et social*, par H NUWENDAM. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 47 p., 1 fr. 25. — 11. *Essai de thérapeutique générale*, par le Dr JULES GALLAVARDIN. Lyon, imp. Legendre, 1905, in-18 de 167 p. — 12. *Précis des accidents du travail. Médecine légale. Jurisprudence*, par les Drs G. OLLIVE et HENRY LEMEIGNEN et E. AUBINEAU. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 611 p., 8 fr. — 13. *Conférences sur l'alcoolisme*, par le Dr A. L. PETIT. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de XIX-224 p., cart., 3 fr. — 14. *La Laïcisation des hôpitaux. Appel à tous les amis des pauvres*. Paris, Oudin, 1905, in-8 de 125 p., 1 fr. 50. — 15. *Cours supérieur d'éducation physique*, par G. DEMENY, le Dr J. PHILIPPE et P. RACINE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VIII-236 p., avec 162 fig., 4 fr. —

roman, qui est peut-être une histoire, et à l'occasion duquel l'auteur nous rappelle bien des souvenirs connus, mais toujours édifiants.

21. — *La Petite Mademoiselle* se rattache aussi à nos luttes pour la liberté religieuse ; mais est-il besoin de dire qu'elle ne se recommande pas seulement par ce mérite ? M. H. Bordeaux, que j'avais été heureux de saluer, voici quelques années, comme une des espérances du roman honnête — en deviendra bientôt une des gloires. En attendant l'œuvre qui le classera définitivement au premier rang, il nous en donne une qui nous le montre sous un aspect nouveau. Nous connaissions en lui le psychologue, le dramaturge, le penseur ; *La Petite Mademoiselle* nous révèle le fantaisiste. C'est un conte de bonne humeur, pareil à ceux que devaient forger sous la Terreur, en s'inspirant même de leurs plus tragiques épreuves, les Français qui avaient gardé du courage et de l'esprit. — Il est amusant, il fait rire, mais il fait réfléchir aussi. « Et il y a une morale ! » comme disait l'autre, et comme vous allez le voir. *La Petite Mademoiselle* est une héroïne à sa manière, — laquelle est meilleure que celle de la Grande Mademoiselle du temps de la Fronde, dont elle rappelle le souvenir à ses admirateurs. Elle a un casier judiciaire ! Elle a fait huit jours de prison ! Et pour quel crime ! Pour une protestation un peu vive contre les crocheteurs d'un couvent ! D'avoir souffert pour une aussi noble cause, d'avoir entendu l'acclamation de tout un pays, d'avoir aperçu jusque dans les yeux de ses juges un hommage à sa vaillance, tout cela aurait pu lui tourner un peu la tête et faire d'elle un Don Quichotte en jupons. Pas du tout. Elle ne porte panache qu'à son chapeau ; son caractère est resté aussi simple, si son humeur en est devenue plus enjouée. C'est une chrétienne et une patriote agissante ; elle s'est promis de n'être jamais la femme d'un sceptique et d'un inutile. Elle a déjà refusé quatorze prétendants, sous divers prétextes. Maintenant elle exige que son futur époux ait donné des gages aux causes qu'elle aime, et qu'il ait notamment un casier judiciaire comme elle. Elle n'explique pas ses motifs ou elle en donne de simplement plaisants, quoique très plausibles : il faut que l'*apport* des deux époux soit pareil, qu'aucun des deux ne soit tenté d'orgueil à l'égard de l'autre, soit pour avoir été un *Martyr*, soit pour n'être pas un *Repris de justice* ! On ne saurait prendre trop de précautions pour bien assortir un ménage ! Aussi, quand un quinzième prétendant se présente, qui offre d'ailleurs toutes les garanties désirables, elle lui déclare qu'il sera accepté s'il peut y joindre la garantie supplémentaire, mais obligatoire, d'une bonne petite condamnation d'honneur. Et les voilà qui se mettent tous deux à feuilleter le code et le recueil des lois récentes pour y chercher de quel délit un honnête homme peut être coupable et capable ! Ils en trouvent, paraît-il. Et Rodrigue se met en campagne. Pour conquérir

sa Chimène il accumule les plus glorieux délits ; mais c'est en vain ! Les agents de ville qu'il injurie lui font des excuses : « Ah ! je le sais que je fais une sale besogne ! lui dit l'un d'eux à la porte d'un couvent qu'on crochète. Je voudrais être à votre place plutôt qu'à la mienne. F..... le camp! » Un jour, pourtant, il réussit à être traîné devant des juges : il est acquitté, avec félicitations. Furieux, il redouble d'audace dans sa haine des oppresseurs et son désir d'assister les opprimés ; deux fois encore il comparaît en justice (une fois même aux assises) et il est encore acquitté ! Que faire ? O Dieu ! que faire ? Un soir qu'il revient de chez sa fiancée, il voit deux ivrognes qui vont s'entre-tuer ; il intervient, il les sépare ; tous deux se jettent sur lui. La police survient, qui les arrête tous trois, et les envoie au poste. Il y resta trois jours, et fut condamné, avec ses deux « complices », à trois jours d'emprisonnement confondus d'ailleurs avec la prison préventive ! Cette fois, la Petite Mademoiselle se déclara satisfaite. Il y avait de quoi ! Le stage qu'elle avait imposé à son fiancé avait eu un résultat positif et pratique : il avait transformé un clubman, un sportman, un inutile, en un homme d'action, un homme d'œuvre, épris de fraternité, de solidarité et de justice ; elle l'avait arraché à l'indifférence et à l'égoïsme. Ah ! si toutes les petites mademoiselles de France savaient faire accepter avant le mariage un pareil noviciat !

CHARLES ARNAUD.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Comment se soignaient nos pères. Remèdes d'autrefois*, par le Dr CABANÈS. Paris, Maloine, 1905, in-12 de XI-490 p., 5 fr. — 2. *Les Médecins dans l'histoire de la Révolution*, par le Dr MIQUEL-DALTON (de Cauterets). Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, gr. in-8 de 114 p., 3 fr. 50. — 3. *Malgaigne (1806-1865). Étude sur sa vie et ses idées, d'après ses écrits, des papiers de famille et des souvenirs particuliers*, par E. PILASTRE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 246 p. et portrait, 5 fr. — 4. *Les Doctrines médicales, leur évolution*, par le prof. E. BOINET. Paris, Flammarion, s. d., in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 5. *La Vie et l'être vivant*, par R. SCHLINCKER, O. P. Paris, Bloud, 1905, gr. in-18 de 63 p., 0 fr. 60. — 6. *Les Influences ancestrales*, par le Dr LE DANTEC. Paris, Flammarion, in-12 de VI-306 p., 3 fr. 50. — 7. *Lettres à un jeune homme qui veut étudier la médecine*, par le Dr DUMAS (de Ledignan). Paris, Henry Paulin, s. d., gr. in-18 de 61 p., 0 fr. 60. — 8. *La Puériculture*, par le prof. A. PINARD. Paris, Colin, 1904, in-12 cart. de XII-188 p., 2 fr. — 9. *La Neurasthénie, mal social*, par le Dr ANGELVIN. Paris, Cornély, 1905, in-18 de 116 p., 2 fr. — 10. *La Neurasthénie étudiée aux points de vue médical, politique et social*, par H. NUWENDAM. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 47 p., 1 fr. 25. — 11. *Essai de thérapeutique générale*, par le Dr JULES GALLAVARDIN. Lyon, imp. Legendre, 1905, in-18 de 167 p. — 12. *Précis des accidents du travail. Médecine légale. Jurisprudence*, par les Drs G. OLLIVE et HENRY LEMEIGNEN et E. AUBINEAU. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 611 p., 8 fr. — 13. *Conférences sur l'alcoolisme*, par le Dr A. L. PETIT. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de XIX-224 p., cart., 3 fr. — 14. *La Laïcisation des hôpitaux. Appel à tous les amis des pauvres*. Paris, Oudin, 1905, in-8 de 125 p., 1 fr. 50. — 15. *Cours supérieur d'éducation physique*, par G. DEMENY, le Dr J. PHILIPPE et P. RACINE. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VIII-236 p., avec 162 fig., 4 fr. —

16. *Traité théorique et pratique de la carie dentaire*, par J. Redier. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, gr. in-8 de 340 p., 7 fr. — 17. *Manuel préparatoire aux examens de chirurgien dentiste*, par Georges Petit. 2e édit. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de VII-330 p., 5 fr.

1. — Comparer le présent au passé, dit le Dr Cabanès au début de son livre *Remèdes d'autrefois*, quand ce n'est pas pour exalter l'un au préjudice de l'autre, est une tâche qui peut n'être point stérile. Pour tout lecteur sérieux, les études historiques auront le très grand avantage de forcer à réfléchir sur les choses d'aujourd'hui. Telle est, en effet, outre l'intérêt qu'on prend à le lire, la haute portée philosophique du curieux livre de notre confrère. En nous montrant *Comment se soignaient nos pères*, en passant en revue ces vieux remèdes, parfois bien extraordinaires en apparence, et dont plusieurs, les meilleurs peut-être, nous servent encore aujourd'hui, ceux que l'on empruntait à l'homme lui-même et aux animaux, les panacées de jadis : l'orviétan et la thériaque, les remèdes tirés des minéraux, des végétaux, les remèdes secrets, les médications singulières, telles que la flagellation, le Dr Cabanès nous enseigne à ne pas tourner en dérision et à ne pas mépriser les préjugés populaires et les pratiques médicatrices d'antan. Car c'est bien à cet empirisme, le plus souvent aveugle et irraisonné, que l'on doit les meilleurs remèdes, le quinquina, l'antimoine, l'ipéca. Il n'est pas jusqu'à l'opothérapie et à la sérothérapie, si en vogue maintenant, dont on ne retrouve l'origine dans les pratiques des temps anciens. Nombreux sont les remèdes tirés de l'homme lui-même : cheveux, cire des oreilles, et jusqu'aux produits les plus dégoûtants, on peut dire que tout a été utilisé pour la guérison de telle ou telle maladie. La poudre de momies égyptiennes a non seulement figuré dans la matière médicale de nos pères, mais encore elle a fait l'objet de nombreuses falsifications. Les animaux ne pouvaient pas ne pas être mis à contribution pour guérir les maux de l'humanité. Mais, parmi eux, le chien paraît avoir été le plus employé. Sa graisse était souveraine contre toutes sortes de maux, et toutes les parties de son corps ont été en outre plus ou moins utilisées : la cervelle contre la manie et la frénésie, l'œil contre l'ophtalmie, les dents calcinées contre les maux de dents (*similia similibus !*). La vipère aussi a occupé une place des plus importantes dans la pharmacopée « animale » : elle entrait, en compagnie de soixante-dix autres substances, dans la composition de la thériaque, panacée inventée par Andromaque, médecin de Néron ; infusée dans du vin, elle guérissait la ladrerie. Au XVIIe siècle, le bouillon de vipères, vanté par Mme de Sévigné, fut si à la mode qu'il vint un moment où on faillit manquer de quoi en faire. Cette renommée de la vipère s'est perpétuée jusqu'à la fin du XIXe siècle, où le codex de 1866 la mentionne pour la dernière fois. De ces exemples, que l'on pourrait multiplier, on tire cette conclusion qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil et que

les pratiques d'aujourd'hui dérivent plus ou moins directement de celles de nos pères : le massage des procédés des rebouteurs, la médecine vibratoire du trémoussoir où se balançaient nos aïeules, l'hypnotisme des passes mystérieuses, l'opothérapie de l'usage empirique d'absorber les viscères de l'homme et des animaux. Il faut donc examiner avec indulgence, sans les rejeter à priori comme on le fait trop souvent, les pratiques et les préjugés populaires. La lecture des chapitres consacrés au sucre, au thé, au café, au chocolat, montre que public et médecins ont encore aujourd'hui les mœurs d'autrefois. Nous serions tentés de sourire des discussions auxquelles donna lieu l'introduction de ces nouveautés. Et pourtant nous faisons de même aujourd'hui, dès qu'apparaît un nouveau remède. Tel est encore l'enseignement qui se dégage du livre si intéressant du Dr Cabanès.

2. — En dépit de l'avis exprimé par M. Aulard, « qu'il y a un livre à faire sur l'histoire de la médecine pendant la Révolution et un livre à ne pas faire sur la conduite politique des médecins pendant cette époque », le Dr Miquel Dalton n'a pas hésité à aborder le dernier sujet, déjà traité, mais bien à la légère, par le Dr Saucerotte : *Les Médecins dans l'histoire de la Révolution*. M. Aulard, il est vrai, s'exprime ainsi, plus en psychologue qu'en historien de la grande crise qui a bouleversé la France : interrogeant les figures, plus ou moins oubliées, évoquées par leur premier biographe, c'est en vain qu'il cherche « un trait commun qui rappelle des habitudes communes ;... par le seul fait que ses membres (de la médecine) exercent d'ordinaire leur état isolément, il s'ensuit que leur profession n'a pas autant déteint sur leur personne que celle d'avocat ou d'instituteur. » A peine une nouvelle société a-t-elle surgi, on retrouve plus ou moins meurtris et désemparés, mais de retour dans le giron de la profession, la plupart notamment des cent cinquante-deux médecins députés de la Révolution, les proconsuls et les muets du centre, les proscripteurs et les proscrits, les réacteurs et les irréductibles. On ne peut que savoir gré à notre confrère d'avoir cherché à nous faire connaître ces aînés de jadis. Il passe successivement en revue ceux qui prirent part aux États généraux et à la Constituante, ceux que l'on trouve dans l'Assemblée législative, puis les médecins constitutionnels, enfin ceux qui figurèrent dans les Assemblées du Directoire. En somme, ce travail, qui a exigé une foule de recherches, est, malgré quelques omissions inévitables, des mieux documentés.

3. — C'est une bien noble et imposante figure que celle de *Malgaigne*, dont M. E. Pilastre nous donne aujourd'hui une biographie détaillée. Fils et petit-fils de médecins, il devait porter au plus haut point la gloire de la chirurgie française. Il a laissé de nombreux écrits, que l'on consulte toujours avec fruit, et dont deux sont encore classiques : déjà,

dans sa thèse inaugurale, qui traitait des paradoxes de médecine théorique et pratique, il se montrait le précurseur des méthodes actuelles de la chirurgie, bravant en cela des préjugés séculaires. M. Pilastre s'est attaché à suivre, dans son sujet, l'*homme* depuis sa naissance jusqu'à la fin de sa carrière, négligeant un peu trop le médecin, et insistant peut-être outre mesure entre autres choses sur sa courte carrière à la Chambre des députés, car le démon de la politique avait aussi tenté Malgaigne. Aussi les médecins y trouveront-ils des lacunes qui seraient impardonnables si l'auteur était un confrère. Malgré tout, le livre de M. Pilastre sera d'autant mieux le bienvenu, qu'en dehors de quelques éloges plus ou moins académiques, il n'existe aucune biographie de Malgaigne.

4. — Le lot de chaque siècle, a dit un de nos professeurs les plus distingués, est de travailler pour le siècle suivant, et le spectacle des erreurs humaines, loin de nous décourager, doit nous donner confiance en l'avenir; il démontre la puissance infinie de l'esprit humain et prouve l'évolution continuelle de la science. Faire l'histoire de l'erreur, n'est-ce pas faire l'histoire du progrès? L'humanité marche, non de l'inconnu vers le connu, mais de l'erreur vers la vérité. Aussi loin que la tradition remonte, elle vous fait découvrir une cosmogénie, une physique, une physiologie, une pathologie. Dès les origines, la médecine s'est fondée sur l'observation; plus tard, groupant et comparant les faits, elle s'est élevée aux formules générales, qui sont des systématisations légitimes et utiles ; mais ces formules ont varié, les faits, par suite de découvertes dans les sciences qui prêtent à la médecine un concours plus ou moins étendu, ont reçu une interprétation nouvelle, et l'art de guérir a subi dans la pratique des modifications souvent importantes. Tel est le tableau que nous trace M. le professeur Boinet, dans son ouvrage : *Les Doctrines médicales, leur évolution*, résumé aussi complet que possible des notions sur l'art de guérir à travers les siècles. Les différentes époques sont passées en revue : l'antiquité, le moyen âge, la Renaissance, les temps modernes. Disons, pour ce dernier chapitre, que, après beaucoup d'autres, le professeur Boinet, venant à parler de l'ère pastorienne, attribue à l'illustre Pasteur, qui n'y est pour rien pourtant, le mérite de la découverte de l'antisepsie chirurgicale. Cette dernière est due à un savant modeste dont le nom est certainement ignoré de la plupart des médecins, et qui eut encore le mérite de prouver scientifiquement la nature parasitaire de plusieurs maladies, notamment du favus. La partie la plus considérable du travail de M. Boinet est consacrée à l'exposition des idées modernes sur la maladie : les maladies infectieuses, les maladies épidémiques, les conditions de leur développement chez les individus, les auto-intoxications, les maladies par troubles trophiques, les maladies héréditaires et les

théories auxquelles ces dernières ont donné lieu sont passées successivement en revue. L'auteur n'a garde d'oublier les défenses de l'organisme contre les maladies, et les théories de l'humorisme et de l'immunité. Il termine enfin par un exposé court mais suffisamment détaillé des doctrines modernes au regard de leurs applications à l'hygiène et à la thérapeutique. Peut-être est-il trop enthousiaste de ces dernières dans les conclusions finales de son travail; mais n'en a-t-il pas été de même pour les partisans des doctrines qui se sont fait jour dans les siècles précédents?

5. — La science moderne se flatte d'arriver à résoudre le problème pourtant bien obscur de la vie. Il reste encore à faire, et les difficultés que peut présenter la question n'ont point arrêté les chercheurs; il semble même qu'on ait mis, ces derniers temps, un acharnement plus grand à l'aborder. Les idées émises sont nombreuses et des provenances les plus diverses; le P. Schnickler a jugé opportun d'essayer de les rapprocher et de les comparer, en un mot de nous donner un tableau d'ensemble des doctrines actuelles, dans son substantiel opuscule : *La Vie et l'être vivant*. Il y envisage successivement la notion commune de la vie, la notion expérimentale considérée dans les faits et les conclusions à en tirer, enfin la notion philosophique.

6. — Pour le Dr Le Dantec, la vie des animaux ou des végétaux n'est jamais un phénomène qui commence; c'est un phénomène qui continue. Mais sur le trajet continu qui constitue une lignée, il se manifeste de distance en distance des accidents ayant une durée plus ou moins longue et que nous appelons des individus; nous sommes nous-mêmes des individus et notre langage, assurant les rapports d'homme à homme, est essentiellement individualiste, de sorte que, comme les individus naissent et meurent, c'est-à-dire, commencent et finissent, nous racontons forcément l'histoire d'une espèce comme une série d'accidents séparés entre lesquels existe un lien qui nous paraît mystérieux et que nous appelons hérédité : telle est l'idée majeure que développe et explique l'auteur dans son nouveau travail : *Les Influences ancestrales*. Un premier livre forme comme un résumé aussi général que possible, et par suite forcément aride de toute la biologie. Le docteur Le Dantec y recherche ce qu'il peut y avoir de commun à tous les êtres vivants, se plaçant successivement aux divers points de vue que comporte l'étude du problème de la vie; il se fait fort de trouver, dans les recherches d'ordre chimique et dans la loi approchée d'hérédité, le fil d'Ariane qui permettra d'unir le présent au passé par des formules générales; et la notion de la continuité des lignées et la clause restrictive « sous peine de mort » lui suffira, affirme-t-il, à établir les principes de Lamarck et de Darwin. Un deuxième livre, d'un aspect bien moins sévère, est consacré à l'étude des caractères communs à tous les individus d'une

même espèce ou d'une même race, sans la préoccupation de la manière dont ces caractères sont distribués aux individus par les hasards de l'amphimixie. Encore convient-il de faire un choix parmi les caractères spécifiques, sous peine d'avoir à passer en revue toute la zoologie, toute la botanique et toute la physiologie. Puis vient l'étude sociale, ou individuelle de l'animal. L'amphimixie, ou mélange des caractères des parents dans la reproduction sexuée, forme l'objet d'un troisième et dernier livre.

7. — Le Dr Dumas a pensé qu'il serait profitable aux générations médicales en formation de réunir en une brochure : *Lettres à un jeune homme qui veut étudier la médecine*, les conseils qu'il donnait naguère à ses confrères à venir dans la *Revue de déontologie*. Assurément il ne manque pas de bonnes choses dans ces lettres, mais je doute qu'elles soient aussi pratiques, et elles ont certainement moins d'attrait et d'humour que les lettres sur les devoirs professionnels publiées par le docteur Notta, il y a quelque trente ans. Telles quelles, cependant, elles ne pourront qu'inspirer de saines idées aux jeunes médecins le plus souvent ignorants des égards qu'ils doivent à leurs confrères plus âgés et de la dignité qu'exige l'exercice de leur profession.

8. — Autrefois — et cela doit se faire quelque peu encore aujourd'hui, — c'étaient les mères qui se chargeaient, au moment voulu, d'instruire leurs filles sur les devoirs que créent pour celles-ci le mariage et la maternité. S'il faut en croire la Préface de l'opuscule : *La Puériculture*, c'est dès l'école primaire qu'il faut parler aux jeunes filles de ce qu'il convient de faire « pour conserver et développer les tout petits enfants dans les meilleures conditions possibles. » Et, en fait, la puériculture n'est que la réunion d'une série de conférences faites à des jeunes filles de dix à quatorze ans, de l'école du boulevard Péreire. Aussi n'est-on pas surpris de lire, en tête de l'Introduction, la dédicace : Aux enfants qui liront ce livre. Bien des mères penseront, et avec raison, qu'un tel enseignement est bien prématuré pour des enfants de l'école primaire ; cette réserve faite, on ne peut qu'approuver en eux-mêmes les conseils donnés sous une forme très claire et très précise et dont les jeunes mamans pourront faire leur profit.

9, 10. — La maladie, de plus en plus fréquente, qui fait le sujet des brochures des docteurs Angelvin et Nuwendam : *La Neurasthénie, mal social*, et *la Neurasthénie étudiée aux points de vue médical, philosophique et social*, inspire à ces deux auteurs une étude et des conclusions sur bien des points identiques. Le Dr Angelvin cependant insiste plus particulièrement sur la nécessité et les moyens de prévenir le mal, et estime qu'ainsi compris son travail sera profitable non seulement aux médecins mais encore à tous ceux qui s'intéressent aux questions de médecine sociale. La brochure du Dr Nuwendam est faite dans un sens

et des termes plus scientifiques ; elle est moins une œuvre de vulgarisation que la précédente, et on y trouve bien des vues originales et personnelles.

11. — On n'en saurait dire autant de l'*Essai de thérapeutique générale* du Dr Jules Gallavardin, où les citations abondent un peu trop, et qui est un exposé des doctrines homœopathiques sur le mode d'action des médicaments.

12. — On sait la grande impulsion donnée ces dernières années aux questions relatives à l'assistance des victimes des accidents du travail. Le médecin étant appelé à y jouer un grand rôle, les docteurs Ollive et Le Meignen ont jugé utile de composer à l'usage du corps médical un guide sûr pour les aider à connaître et à remplir les devoirs nouveaux que la loi leur impose : *Précis des accidents du travail, médecine légale, jurisprudence.* Cet ouvrage renferme une foule d'observations des plus judicieuses ; de nombreuses pages sont consacrées à l'influence que les traumatismes peuvent avoir sur le développement ou l'aggravation des maladies préexistantes ; les praticiens y verront encore quelles sont les affections susceptibles d'être causées par un traumatisme, pendant combien de temps l'étiologie traumatique peut être admise, quels signes permettront d'élucider si la maladie en cause est la conséquence ou non de l'accident. Les auteurs, se basant sur une argumentation presque exclusivement médicale, s'efforcent de combattre, à cet égard, la jurisprudence admise ces deux dernières années par les cours et tribunaux, jurisprudence plus nuisible qu'utile aux ouvriers eux-mêmes qu'elle a pourtant la prétention de favoriser. Les questions secondaires ou de détail, de nature à intéresser le médecin, ne sont pas moins soigneusement étudiées dans le travail de MM. Ollive, H. Lemeignen et E. Aubineau : rédaction des certificats, obligation pour l'ouvrier de se soumettre aux soins présents, liberté pour l'ouvrier de choisir son médecin, d'aller ou non à l'hôpital, contrôle du patron sur les soins donnés à l'ouvrier blessé. Le caractère essentiellement pratique que les auteurs ont voulu garder à leur livre leur a fait laisser de côté le plus possible les observations détaillées, les rapports médico-légaux, et ils ont visé surtout à formuler des conclusions. Ils n'ont eu garde d'oublier de donner, toutes les fois qu'il était nécessaire, les références des décisions prononcées par les tribunaux français ; ils y ont même ajouté quelques décisions de tribunaux étrangers, et n'ont jamais hésité à formuler leur avis médical, fût-il contraire à la jurisprudence adoptée. Enfin ils ont cru devoir, en terminant leur tâche, indiquer les modifications et les améliorations qu'il y aurait lieu d'apporter à la loi de 1898, dans l'intérêt de tous, patrons, ouvriers, médecins.

13. — M. le médecin major Petit a eu l'excellente idée de réunir en un volume : *Conférences sur l'alcoolisme,* les documents, les chiffres, les

faits scientifiques, les arguments nécessaires pour développer le programme antialcoolique indiqué très sommairement dans une circulaire ministérielle de 1901. Le résumé qu'il donne est aussi complet que judicieux, et il facilitera singulièrement la tâche prescrite par la circulaire mentionnée, surtout aux officiers de troupe qui ne peuvent avoir sous la main une bibliothèque scientifique bien fournie. L'auteur semble s'être attaché surtout à combattre deux préjugés : le premier est que le principal danger des alcools réside dans leur impureté ; le second que les boissons alcooliques sont hygiéniquement nécessaires aux travailleurs. Il fait ressortir que l'usage habituel de ces dernières n'est jamais utile, qu'il est, au contraire, toujours nuisible. Le vin lui-même n'est nullement indispensable à l'alimentation normale, et l'on peut s'en passer, souvent avec profit. Cela n'empêche pourtant le docteur Petit de se récrier contre ceux qui, confondant boissons alcooliques et boissons fermentées, prêchent l'abstinence complète même de ces dernières, notamment du vin. Son livre, excellent à tous égards, est un répertoire de documents ; on y trouvera d'excellents conseils, des vues élevées, des sentiments patriotiques ; et ceux qui voudront prendre part à la campagne antialcoolique, plus que jamais à l'ordre du jour, le consulteront avec fruit.

14. — On ne connaît que trop les mesures récemment prises dans nombre de villes contre le personnel religieux assurant le service hospitalier. Elles semblent être la réalisation d'un programme préparé de longue main. On rend bien hommage au dévouement et à l'abnégation des religieuses, mais, disait M. Combes dans une circulaire aux préfets, ces qualités « ne suffisent pas ; il faut une instruction technique. » — Aux commissions hospitalières d'assurer le recrutement d'un personnel capable en créant des écoles d'infirmières ; et ce qui importe avant tout, c'est d'aboutir. Les derniers termes de cette œuvre importante seront, d'une part, un service convenablement outillé, et, d'autre part, un débouché ouvert aux activités féminines sur le terrain où elles peuvent se déployer plus utilement. L'auteur de la brochure intitulée : *La Laïcisation des hôpitaux* s'est donné la tâche de nous montrer, dans une centaine et plus de pages très bien documentées, et le but poursuivi par le ministre auteur de la circulaire, et les partisans du renvoi des religieuses, et les effets réels du changement de personnel partout où on en a fait l'expérience. Le but des laïcisateurs n'est que trop évident : ils tiennent essentiellement à faire disparaître des édifices publics tout ce qui peut à un titre quelconque rappeler l'idée religieuse ; impuissants à imiter le dévouement des saintes filles qui se consacrent à soigner des malades, ils trouvent plus simple de supprimer ces dernières. Un autre but, moins avoué peut-être, c'est d'empêcher, par des tracasseries et des formalités administratives, l'accès du prêtre

auprès des moribonds. Le résultat de la laïcisation, partout où elle a été appliquée, a été la désorganisation complète des services, et l'augmentation des dépenses dans des proportions inouïes. Presque partout les religieuses ont été remplacées par un personnel inférieur sous le rapport intellectuel et moral, et les infirmières irréprochables au point de vue de la tenue et du dévouement sont des plus rares. Quant aux écoles d'infirmières, elles ne sont bien souvent que des écoles d'immoralité; et l'auteur de la brochure n'en rapporte que trop de preuves.

15. — Nous avons eu occasion de rendre compte précédemment de plusieurs ouvrages de M. Demenÿ. Répondant au vœu exprimé par l'Union des sociétés de gymnastique sur l'institution d'un *Cours supérieur d'éducation physique,* il s'est efforcé de le réaliser dans un ouvrage portant ce même titre, et fait en collaboration de deux professeurs. Le cours est divisé en trois parties. La première est consacrée à la pédagogie générale et au mécanisme des mouvements; la deuxième traite de l'anatomie et de la physiologie appliquée à l'éducation physique du corps. Enfin la troisième partie comprend le détail des exercices pratiques. Un grand nombre de figures, les unes schématiques, les autres d'après nature, facilitent l'intelligence du texte.

16, 17. — C'est une étude complète de l'affection la plus commune du système dentaire que nous donne pour la deuxième fois M. J. Redier sous le titre : *Traité théorique et pratique de la carie dentaire*. Peut-être, allant au fond des choses, pourrait-on penser, contrairement à l'auteur, que la carie dentaire a une cause organique, plus ou moins favorisée à la vérité par des agents extérieurs, et qu'elle est même une manifestation de dégénérescence. Mais, cette réserve faite sur la nature et la pathogénie du mal, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la question a été étudiée sous toutes ses faces et avec d'amples détails. Les chapitres du traitement forment à eux seuls plus de la moitié de l'ouvrage. — Comme le précédent, le *Manuel préparatoire aux examens de chirurgien-dentiste* du Dr G. Petit en est à sa seconde édition; c'est un résumé succinct et sans prétention des connaissances exigées des aspirants au diplôme; il est destiné à la fois à servir de direction aux débutants et de memento pour les autres. Dr L. DE SAINTE-MARIE.

BEAUX-ARTS

1. *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction d'ANDRÉ MICHEL. Tome I. *Des Débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane*. Paris, Colin, 1905, in-4 en fascicules de 40 pages, avec de nombreuses photogravures, 1 fr. 50 le fascicule. — 2. *Apollo. Histoire générale des arts plastiques*, par SALOMON REINACH. Paris, Hachette, 1904, in-16 de XI-336 p., avec 606 fig., cart., 7 fr. 50. — 3. *Précis d'histoire de l'art*, par C. BAYET. Paris Alcide Picard et Kaan, s. d., in-8 de 462 p., avec 230 grav., 3 fr. 50. — 4. *La*

Sculpture attique avant Phidias, par Henri Lechat. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de VIII-510 p., avec 48 fig. dans le texte, 20 fr. — 5. *Les Grands Artistes. Donatello*, par Arsène Alexandre. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 6. *Les Grands Artistes. Boucher*, par Gustave Kahn. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 7. *Les Grands Artistes. Hogarth*, par François Benoit. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 8. *Les Artistes célèbres. P.-L. Debucourt*, par Henri Bouchot. Paris, Librairie de l'Art, E. Moreau, s. d., in-8 de 83 p., avec 35 grav., 3 fr. — 9. *Les Maîtres de l'art. Albert Dürer*, par Maurice Hamel. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 173 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 10. *Les Maîtres de l'art. Reynolds*, par François Benoit. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 176 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 11. *Les Maîtres de l'art. David*, par Léon Rosenthal. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, s. d., in-8 de 177 p., avec 24 grav., 3 fr. 50.

1. — Au moment où paraîtront ces lignes rapides, quatre fascicules de la grande *Histoire de l'art* que dirige M. André Michel seront déjà en vente. C'est avec une vive joie que je salue la monumentale publication depuis si longtemps attendue. Elle sera l'honneur de la librairie française. Nul éditeur à l'étranger, même en Allemagne, où cependant les belles entreprises de vulgarisation artistique ne manquent point, ne s'était risqué à un aussi vaste labeur. Il y fallait les ressources et l'ardeur, je puis dire même l'audace de la maison Armand Colin, désireuse de créer une œuvre analogue à cette *Histoire générale*, dirigée par MM. Lavisse et Rambaud, et à cette *Histoire de la littérature française*, dirigée par M. Petit de Julleville, qui lui valurent et lui valent encore un magnifique succès. Il y fallait aussi, il y fallait surtout le zèle persuasif et jeune d'un historien et d'un critique dont l'énergie, sollicitée sans cesse par les multiples tâches de l'enseignement ou du journal, a su réserver intact, pour le grand labeur à entreprendre, tout un trésor de science et d'observations personnelles. M. André Michel, critique d'art au *Journal des Débats*, conservateur et professeur au Musée et à l'École du Louvre, pouvait seul réussir à grouper et à discipliner les nombreux collaborateurs — une vingtaine — dont chacun, selon sa spécialité, doit traiter une division du vaste ouvrage. Huit volumes in-quarto, d'environ neuf cents pages, cela représente une bibliothèque d'art ; encore cette *Histoire* ne commence-t-elle qu'aux premiers temps chrétiens, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de M. Georges Perrot devant suffire pendant de nombreuses années encore à satisfaire, à combler même toutes les curiosités. Des érudits comme MM. Enlart, Millet, Mâle, Bertaux, Paul Durrieu, Leprieur, Haseloff, figurent parmi les principaux rédacteurs de cette encyclopédie artistique ; mais il sera bien permis à un des collaborateurs de la première heure de déclarer ici, au risque d'offenser une modestie extrême, que M. André Michel a fait mieux que de nous indiquer la tâche, il nous a donné le modèle. De tant de sujets admirables et toujours nouveaux qui s'offrent à notre analyse dans ce champ immense et par

endroits encore vraiment inexploré, nul n'est plus admirable, nul n'est plus nouveau que l'étude de notre sculpture française ; et c'est à lui que nous devrons d'en connaître enfin toutes les beautés, classées, appréciées, mises en valeur par la critique la plus sûre et la plus enthousiaste.

2. — Une charmante reliure en toile verte, d'un vert délicieusement tendre et suave, du vert des jeunes arbres printaniers, porte, gaufrée en or, une médaille grecque, et ce titre radieux, étincelant, énigmatique : *Apollo*. La figure et le nom du prince des Muses annoncent et protègent une *Histoire générale des arts plastiques*. L'auteur, M. Salomon Reinach, ayant, voici quelques années, abrité du bouclier de *Minerva* une docte *Introduction aux classiques grecs et latins*, dont le succès, loin de s'épuiser, va toujours croissant, a fait acte de piété classique en invoquant à son tour le divin Apollon. Il lui dédie, ou plutôt il dédie à ses aimables auditrices le cours en vingt-cinq leçons qu'il professa, l'hiver de 1902, à l'École du Louvre, et où il n'est pas excessif de dire que l'on s'étouffa. Cela semblait presque une gageure de faire tenir en vingt-cinq leçons toute l'histoire de l'art ; et pourtant M. Reinach y a réussi. Il a réussi non seulement à donner à ses belles auditrices des lumières de tout, mais à leur faire comprendre tout ce qu'il leur disait, et deviner tout ce qu'il ne pouvait dire. Il a accompli devant son auditoire élégant ce même miracle de condensation que nous voyons opérer par le savant M. d'Arsonval, lorsqu'il liquéfie l'air respirable. Car ce n'est pas une masse inerte, c'est de la pensée vivante et agissante que l'éminent conférencier nous sert en doses homéopathiques. Depuis les dessins rudes tracés par nos premiers ancêtres aux bras forts et velus, dans ces cavernes où ils voisinaient avec les ours et d'où ils s'élançaient à la poursuite des rennes, jusqu'aux courbes les plus serpentines de l'art nouveau le plus morbide et neurasthénique, il nous fait tout voir. 330 pages et 600 gravures lui suffisent à exécuter ce magnifique programme ; elles sont bien petites, les gravures, mais d'une telle netteté, d'une telle précision, que l'on ne saurait les blâmer de s'adapter si étroitement à un livre de poche. Les proportions du texte sont justes et bonnes ; tout au plus pourrais-je regretter que la part faite à l'architecture et à la sculpture gothique (dont M. Reinach parle d'ailleurs en termes excellents) soit un peu restreinte, à côté des développements souvent originaux et personnels donnés à l'étude de l'art antique (on y notera, peut-être avec surprise, l'interprétation nouvelle de la Vénus de Milo, p. 54-55). Et j'allais oublier un des grands mérites de ce livre, un de ceux qui le rendent indispensable à tous les travailleurs : les indications bibliographiques si complètes qui terminent chacun des chapitres. Pour cela seul nous devrions à M. Reinach des remerciements chaleureux. Je ne doute pas qu'une seconde édition ne soit déjà prochaine ; c'est pourquoi je veux indiquer ici quelques

corrigenda notés au passage. Page 97, les gravures 145 et 146 représentent l'une et l'autre la même vue de Saint-Apollinaire in Classe de Ravenne, mais avec un éclairage différent (voilà peut-être un inconvénient de l'illustration microscopique). Page 146, je ne crois pas qu'on puisse dire que l'on ne connaît point de tableaux authentiques de la main de Cimabué. Page 147, le florentin Taddeo Gaddi figure parmi les Siennois, au lieu de Taddeo di Bartolo ; et, même page, un peu plus bas, je me refuse à admettre que Giotto ait pu être influencé par Duccio. Page 149, je note « la fadeur » de Fra Angelico, son âme « un peu enfantine », sa « bergerie dévote où l'on voudrait quelques loups ». Non, je vous en prie ! Page 249, dans la bibliographie, je trouve un livre de Manuel Cossio sur le Greco, daté de 1903; ce livre, annoncé depuis longtemps, n'a pas encore vu le jour.

3. — En même temps que les lectures si ingénieuses et concises de M. Reinach, paraissait une nouvelle édition entièrement refondue de l'excellent *Précis d'histoire de l'art* publié il y a près de vingt ans par M. Bayet. En vérité c'est moins une nouvelle édition qu'un nouveau livre, et l'on ne saurait trop féliciter l'éminent Directeur de notre enseignement supérieur d'avoir eu le courage de reprendre page par page, et l'on peut dire phrase par phrase, un travail qui fut déjà si utile et universellement goûté. C'est surtout aux deux extrémités de ce travail que l'auteur a été naturellement conduit aux remaniements les plus considérables : dans l'étude des origines de l'art, dans les développements donnés à l'art grec, et surtout dans une synthèse très large et instructive de l'art moderne. La première édition du Précis s'arrêtait prudemment à la fin du XVIIIe siècle ; celle-ci comprend près de cent pages absolument nouvelles sur le XIXe siècle, dont il est possible désormais à l'historien de juger les tendances complexes et généreuses. Ce livre marque un renouveau, si l'on peut dire, de l'antique et précieuse *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, passée aux mains d'éditeurs actifs et qui entendent la conduire à terme. Elle a fait son chemin dans le monde, cette « Bibliothèque » que le bon imprimeur Quantin lançait il y a vingt-cinq ans, sinon plus, et dont les cinquante-huit volumes ont presque tous mérité la faveur du public. Le texte de M. Bayet est beaucoup plus étendu que celui de M. Reinach ; sa bibliographie, en revanche, l'est moins, et pourtant je la crois très suffisante, parce qu'elle est choisie avec une information et un goût parfaitement sûrs. De nombreuses gravures ont été ajoutées à cette édition ; j'ai à signaler, à leur propos, deux petites rectifications. Page 398, *les Casseurs de pierres* de Courbet sont indiqués comme appartenant au Musée du Louvre ; hélas, non ; ce tableau, qui fut un des manifestes de l'école réaliste, a été adjugé, l'an dernier, à l'hôtel Drouot, pour une somme relativement minime, à un musée allemand.

Page 399, le *1814* de Meissonier n'appartient non plus au Louvre, mais à la riche collection de M. Chauchard. Je note encore, à la page 440, le nom du peintre allemand *Steinle*, imprimé à tort (ainsi qu'à l'index alphabétique) *Steinde*.

4. — Le travail de M. Henri Lechat sur *la Sculpture attique avant Phidias* est peut-être le plus durable des monuments élevés en ces dernières années par l'érudition française à la gloire de l'art grec. Ancien membre de notre École d'Athènes, M. Lechat s'est consacré à l'étude minutieuse des origines de cet art. Le volume qu'il intitulait : *Au Musée de l'Acropole* nous donna, voici deux ans, la révélation saisissante de délicates merveilles que le beau livre de vulgarisation de M. Georges Perrot devait nous rendre plus accessibles encore. Mais il manquait sur le sujet un ouvrage conçu sous forme historique, et embrassant,—ce sont les termes mêmes de l'auteur,—tout le développement de la sculpture athénienne depuis ses origines jusqu'à la fin de l'archaïsme. Voici donc ce livre, où le dessein a été de montrer «qu'il a existé une école attique, suivant le sens strict que les historiens de l'art donnent au mot « école » ; que cette école a eu de bonne heure sa physionomie distincte, sa personnalité définie ; qu'elle a progressé d'une marche continue, non pas rigide et rectiligne, passablement souple au contraire, élargissant son domaine sans en compromettre l'unité ; et que le génie individuel des plus grands artistes a eu peut-être une moindre action dans le magnifique épanouissement de l'époque de Périclès que n'en eut secrètement ce qu'on pourrait appeler «le génie collectif de l'école » (p. I-II). Cette histoire de la statuaire attique commence comme un conte de fées : Il y avait une fois un homme qui s'appelait Dédale... Mais il est bien douteux que Dédale ait existé ; son nom est une synthèse symbolique de l'œuvre des premiers imagiers et tailleurs de bois ; c'est le héros représentatif de la statuaire primitive. M. Lechat croit à l'autochtonie de la sculpture attique, et il n'a point de peine à réfuter la doctrine des influences orientales et celle de la perpétuité de la tradition mycénienne. Il analyse avec une ingéniosité pénétrante les premiers monuments en pierre tendre, les frontons, les groupes d'animaux auxquels un coloris énergique, exhumé dans toute sa fraîcheur, donne un caractère si âpre et barbare. Et puis il arrive aux premières sculptures en marbre dont il tente une classification chronologique, et voici, presque sans transition, que nous nous trouvons en présence de ces statues de femmes d'une élégance raffinée, aussi attrayantes au regard que les plus délicats bijoux, œuvres des sculpteurs ioniens « dont l'exécution coulante et moelleuse annonce les plus rares qualités de la technique de Praxitèle. » Mais ce n'est point là que se formera l'art de Phidias, et il nous faut passer à un courant artistique bien différent, presque contraire,

où reparaît l'ancien art attique, modifié cette fois par les influences doriennes, pour découvrir enfin « un idéal de simplicité, de naturel, de vérité, qui ne redoute pas de sembler un peu nu et sévère, et, s'il porte avec lui une certaine fleur de grâce, la porte sans avoir l'air d'y penser » (p. 352). Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux exprimer les nuances de l'art grec ; et il me semble que dès maintenant nous pouvons reconnaître en M. Lechat son meilleur historien. C'est de lui que nous attendons l'œuvre définitive à laquelle doit songer l'historien de l'art grec, l'étude de Phidias ; et le livre que je viens de louer, *opus laudatum*, en forme la parfaite Introduction.

5, 6, 7. — La jolie collection des *Grands Artistes*, que publie la librairie Laurens, comprend dès maintenant vingt volumes. Les trois derniers nous font passer de la Renaissance italienne à la peinture galante du XVIIIe siècle et à l'humour anglais, de Donatello à Boucher et à Hogarth. M. Arsène Alexandre, qui voit en *Donatello* un « inclassable » (p. 8), demande que nous abordions son œuvre avec des sentiments « heureusement anormaux, » c'est-à-dire « non du respect mais de l'admiration éperdue, non de l'intérêt mais de l'effarement » (p. 124). C'est aller un peu loin ; et je crains que ce travail, tout intéressant et vibrant qu'il apparaisse, ne réponde pas très nettement aux exigences du titre imposé à la collection. Biographie critique, dit le titre; non, c'est plutôt, à propos de Donatello, une causerie vivante et libre, où sont d'ailleurs décrits éloquemment, en même temps que reproduits par de bonnes gravures, les principaux ouvrages du maître. — M. Gustave Kahn s'est montré historien plus fidèle et minutieux dans les pages aimables où il nous retrace, non sans une complaisance parfois excessive, la carrière du plus voluptueux des peintres du XVIIIe siècle. Il ne restait pas grand'chose de nouveau à écrire sur *Boucher* ; au moins trouvera-t-on ici l'essentiel ; et l'auteur a insisté avec raison sur les mérites exceptionnels des compositions décoratives. Les vingt-quatre gravures sont joliment exécutées ; je regrette de n'y point trouver, au lieu d'une de ces galanteries un peu libertines et banales qui traînent vraiment partout, un des très beaux portraits, trop peu connus, de Mme de Pompadour. — M. François Benoît avait une tâche moins ingrate assurément et plus nouvelle. *Hogarth*, qu'il nous présente en une étude bien documentée et divisée, est un des artistes les plus foncièrement anglais. Sa raillerie souvent épaisse et lourde se mêle de prédication et de vertueuse éloquence; il narre tout au long, en des séries de tableaux et de gravures, les déplorables épisodes de la *Destinée d'un libertin*, les phases plus tristes encore de la *Destinée d'une courtisane*, ou les scènes bouffonnes et tragiques du *Mariage à la mode*. C'est un grand fabricant de mélodrames, dont la verve demeure incessamment féconde. Il y a du Swift, du Richardson et du Sterne dans sa

fantaisie, mais il y a aussi et surtout une belle habileté de peintre, un don de grand coloriste. Sa *Marchande de crevettes* de la National Gallery est digne de Velasquez ou de Goya. Tout cela fait une figure assez complexe et vivante, dont M. Benoît a su rendre ingénieusement les plus fugitives nuances.

8. — *Debucourt*, de l'autre côté du détroit, nous rappelle quelque peu Hogarth. Non qu'il songe à moraliser, comme ce sermonnaire trop souvent baroque et prétentieux ; il se contente de peindre les mœurs du temps, en les tournant à la caricature. Cela seul lui appartient en propre ; car, s'il est parfois sentimental ou dramatique, c'est qu'il imite Moreau, Saint-Aubin, Boilly, Prudhon, Carle Vernet. La rareté de ses estampes plus encore que leur esprit lui vaut les faveurs de la mode : à 3505 fr. *le Menuet de la mariée*, à 2005 *les Deux Baisers*, à 4950 *les Adieux du matin*, à 1500 *la Promenade du Palais-Royal*, à 5700 *la Grande Promenade* ! Personne ne dit mot ? je vais adjuger, j'adjuge ! Ce petit maître, qui fut, voici cinq ou six ans, le héros d'un somptueux volume de M. Maurice Fenaille, est ramené à de plus sages proportions et apprécié selon ses mérites par M. Henri Bouchot. Le savant conservateur du Cabinet des estampes ne se contente pas d'être l'inventeur de nos Primitifs, il est encore l'un des plus spirituels experts de ce XVIIIe siècle dont il paraît que le moindre croqueton doit être traité de chef-d'œuvre. Mais il ne craint pas de dire son fait au médiocre artiste, ce qui n'empêchera nullement, croyez-le bien, les prochaines enchères de dépasser encore les précédentes. Le volume fait partie d'une collection déjà vieille et qui vint la première de toutes, à une époque où notre librairie d'art sortait à peine des limbes. *Les Artistes célèbres* eurent une destinée de splendeur et de misère ; voici qu'ils renaissent, ou plutôt qu'ils se continuent, et il leur faut souhaiter longue vie et heureuse chance, car ils nous ont rendu et nous rendront encore de bons et loyaux services.

9, 10, 11. — Mais voici qu'une nouvelle collection surgit, qui profite de l'exemple de ses devancières, et s'efforce à nous donner mieux. Elle se dénomme : *Les Maîtres de l'art ;* elle est publiée par la Librairie de l'Art ancien et moderne. Chaque volume, de format très maniable, de typographie sobre et plaisante aux yeux, comprend, en moins de deux cents pages, une biographie succincte et une étude sur l'œuvre de chaque artiste. Il contient aussi, et ce supplément sera fort apprécié : 1° une table chronologique des dates les plus importantes de la vie et de l'œuvre de l'artiste ; 2° un catalogue des œuvres, peintures ou sculptures, conservées dans les musées et dans les collections privées, avec l'indication des dimensions de chacune de ces œuvres ; 3° une notice des dessins ; 4° une notice des gravures ; 5° une bibliographie ; 6° un index alphabétique des noms cités dans le volume. Voilà un excellent

programme. J'aurais souhaité qu'il fût complété par une illustration plus abondante : 24 photogravures, ce n'est pas beaucoup, si l'on songe aux livres de vulgarisation anglais et allemands qui en offrent le double et le triple et davantage encore, pour un prix qui n'est pas beaucoup plus élevé. Mais notre librairie n'est pas encore assurée de la nombreuse clientèle qui permet la rémunération de semblables efforts. Patience, cela viendra. En tout cas il est certain que l'illustration des trois volumes déjà parus est excellente, et que la façon dont ils sont rédigés mérite tous les éloges. — M. Maurice Hamel a écrit sur *Albert Dürer* un des meilleurs livres qu'ait jamais inspirés ce grand maître. Il le prépare, il l'explique, il nous initie par de savantes approches à l'intelligence de l'âme germanique, il analyse avec esprit et délicatesse tant de merveilles de la gravure et du dessin. — M. François Benoît, qui tout à l'heure nous parlait de Hogarth, nous parle maintenant de *Reynolds*, et il le fait avec une connaissance approfondie de l'histoire et des mœurs anglaises. On sait combien l'œuvre du grand portraitiste est considérable ; le catalogue dressé par Sir Walter Armstrong, le biographe anglais du maître, comprend près de seize cents numéros ; un chiffre digne de Rubens ou de Van Dyck ! Trouver le fil qui nous guide en ce labyrinthe n'est pas chose facile ; cependant l'auteur y réussit, parce qu'il prend son sujet de très haut, sans s'attarder au terre-à-terre des menues recherches. Il commence par nous introduire dans cette société anglaise dont Reynolds fut le biographe merveilleux ; puis, ayant résumé en termes précis la vie et l'œuvre de son héros, il passe à l'analyse de sa personnalité et de son art, qu'il étudie en philosophe et en technicien. J'ajoute que le répertoire des tableaux du maître s'enrichit de l'indication des gravures anciennes exécutées d'après ces tableaux ; et l'on sait à quel point ces belles gravures sont aujourd'hui recherchées des amateurs. — Le *David* de M. Léon Rosenthal, tout intéressant qu'il soit, n'offre peut-être point l'attrait des précédents volumes ; suivi pas à pas tout au long de sa glorieuse carrière, le conventionnel farouche, devenu un plat adulateur de Napoléon, ne peut guère conquérir notre sympathie ; mais les diverses phases de son talent sont observées et critiquées de façon très juste. Une petite erreur à rectifier (p. 125) : ce n'est pas *la Bataille des Pyramides*, de Gros, qui a remplacé au Musée de Versailles *le Sacre* transporté au Louvre : c'est la grande toile panoramique de M. Roll, le *Centenaire des états généraux*.

ANDRÉ PÉRATÉ.

(*A suivre.*)

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

1. *La Compagnie française des Indes (1604-1875)*, par Henry Weber. Paris, Rousseau, 1904, in-8 de xxxvi-716 p., 10 fr. — 2. *Dix ans à travers l'Islam (1834-1844)*, par Léon Roches. Nouvelle édition. Paris, Perrin, s. d., in-8 de xiv-560 p., avec portrait, 5 fr. — 3. *White servitude in Maryland (1634-1820)*, by Eugene Irving Mac Cormac. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 112 p. — 4. *Étude sur la politique extérieure des États.* I. *L'Angleterre et son empire*, par Elie Halévy. Paris, « Pages libres, » 1905, in-16 de 126 p., 1 fr. 50. — 5. *La Colonisation pratique et comparée.* Deux années de cours libres à la Sorbonne, par Paul Vibert. T. I. Paris, Cornély, 1904, in-8 de 422 p., 8 fr. — 6. *Études sur l'éducation et la colonisation*, par Maurice Courant. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1904, in-18 de 178 p., 3 fr. — 7. *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique. Où renaître? Et comment durer?* par Onésime Reclus. Paris, Librairie universelle, 1904, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Chemins de fer coloniaux en Afrique*, par E. de Renty. 1re partie. *Chemins de fer des colonies allemandes, italiennes et portugaises.* Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-16 de viii-157 p., avec cartes, 1 fr. 50. 2e partie. *Chemins de fer dans les colonies anglaises et au Congo belge.* Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-16 de 339 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens*, par Paul Leroy-Beaulieu. Paris, Guillaumin, 1904, in-8 de xiv-493 p., avec carte, 8 fr. — 10. *Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie*, par Gaston Loth. Paris, Colin, 1905, gr. in-8 de 503 p., avec cartes et grav., 10 fr. — 11. *L'Éducation des nègres aux États-Unis*, par Kate Brousseau. Paris, Alcan, 1904, in-8 de xvi-396 p., 7 fr. 50.

1. — Les candidats au doctorat en droit qui font de préférence porter leurs recherches sur les sciences économiques, abordent volontiers les sujets coloniaux et n'hésitent pas à entreprendre parfois dans les dépôts d'archives de longues investigations ayant pour but de donner à leurs travaux plus de précision et de solidité. Tel est le cas pour M. Henry Weber, dont le volume sur *la Compagnie française des Indes* est vraiment digne d'être signalé à l'attention des érudits ; les sources originales conservées aux Archives nationales, aux archives du ministère des colonies, aux archives de l'arsenal de la marine à Lorient (archives de la Compagnie française des Indes), ailleurs encore, et soigneusement consultées par ce consciencieux travailleur, lui ont permis d'écrire un volume dont surtout la troisième partie, relative à la grande Compagnie des Indes du xviiie siècle, contient des renseignements que personne n'avait encore donnés sur l'administration, le commerce, la marine et les finances de la célèbre Compagnie (ch. VII à X); c'est là — et aussi dans la découverte inattendue de la survivance de la Compagnie jusqu'au 15 mai 1875, — que réside la partie vraiment neuve de la thèse de M. Henry Weber. Maintenant, cet auteur a-t-il eu raison de faire des différentes associations de commerce et de colonisation qui se sont succédé dans le cours des xviie et xviiie siècles un seul tout? N'eût-il pas mieux fait d'approfondir complètement une partie de cet immense sujet? Nous inclinons à le penser, car l'histoire coloniale est encore, à notre avis, trop peu étudiée et trop mal connue pour permettre un travail d'ensemble aussi

vaste que celui dont M. Henry Weber n'a pas craint d'entreprendre l'exécution, et c'est ce qu'un examen minutieux de certaines parties de l'ouvrage nous permettrait facilement de démontrer. Mieux vaut reconnaître, avec M. Émile Levasseur, l'auteur de la préface, que l'importante étude de M. Henry Weber, composée sur des documents originaux et très consciencieusement faite, écrite avec méthode et clarté, se présente comme la meilleure exposition générale qu'on puisse consulter actuellement sur les différentes compagnies françaises des Indes orientales.

2. — C'est aussi un livre d'histoire coloniale au premier chef que les *Trente-deux ans à travers l'Islam* de feu Léon Roches, dont la librairie Perrin vient de donner une nouvelle édition, dégagée de quelques longueurs, sous le titre de : *Dix ans à travers l'Islam* (*1834-1844*). On sait quel rôle Sidi Omar (tel était le nom arabe de Léon Roches) joua pendant quelques années auprès d'Abd-el-Kader, puis, après la reprise des hostilités entre Français et Algériens, auprès du général puis maréchal Bugeaud, qui en fit son collaborateur le plus écouté et le chargea de différentes missions de confiance, dont la plus importante fut d'aller obtenir des chefs suprêmes de la religion musulmane, à Kaïroan, au Caire et enfin à la Mecque, une décision autorisant les musulmans d'Algérie à passer un traité de paix avec les chrétiens leurs vainqueurs; c'est à l'histoire de la conquête de notre belle colonie méditerranéenne qu'il convient de rattacher par conséquent les voyages de Léon Roches, et ainsi s'explique et se légitime complètement ce que nous disions tout à l'heure. Devrons-nous ajouter quel intérêt puissant et en même temps quel charme se dégagent de *Dix ans à travers l'Islam* ? Devrons-nous féliciter l'éditeur qui a eu l'intelligente idée de donner une nouvelle édition de cet ouvrage? La seconde chose seule est utile; pour la première, nous avons deux garants, et des meilleurs : le succès qui accueillit le livre de Léon Roches en 1884, lors de son apparition, et l'estime en laquelle le duc d'Aumale tenait ces Mémoires, dont il avait naguère pu connaître et apprécier l'auteur. En réalité, il ne manque que deux choses à cette nouvelle édition de Mémoires souvent passionnants (V. la partie intitulée : *Rome*) toujours instructifs au premier chef et pleins de faits et d'idées dont devraient bien s'inspirer, en matière coloniale, les directeurs de notre politique (Cf. en particulier la lettre relative à la protection accordée par le maréchal Bugeaud aux ordres religieux, p. 433-437) ; il y manque — sans parler de la correction de quelques passages, qu'il eût convenu de faire avec soin ; cf. le titre de la p. 417, la note 1 de la p. 429, etc. — une carte d'Algérie pour suivre les récits de l'auteur, et cette préface que la mort seule a empêché le duc d'Aumale d'écrire pour une réimpression qu'il appelait de tous ses vœux.

3. — C'est un lieu commun, parmi les historiens de la colonisation française, que les engagés anglais ou hollandais étaient plus durement traités par leurs compatriotes que les engagés français ne l'étaient, dans nos colonies tropicales, par leurs maîtres. Sommes-nous vraiment en droit de redire cette affirmation après la publication du travail de M. Eugène Irving Mac Cormac sur la servitude des blancs au Maryland ? La chose me semble assez discutable. Sans doute, la durée de l'engagement est plus longue dans les colonies anglaises que dans les colonies françaises ; mais il ne paraît vraiment pas que, abstraction faite de cette différence importante, le traitement ait été bien différent au Maryland de ce qu'il fut dans les îles françaises de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, il faut remercier M. Irving Mac Cormac d'avoir si soigneusement approfondi son sujet ; *White servitude in Maryland* est une excellente monographie, dans laquelle sont successivement traitées toutes les parties de cet important sujet, au double point de vue historique (ch. I à III) et juridique (ch. IV-VII) ; le dernier chapitre (ch. VIII) traite du rôle et de la condition des convicts au Maryland durant l'époque où y existèrent des engagés, c'est-à-dire de 1634 à 1820. En manière de conclusion, l'auteur a tracé un rapide tableau d'ensemble des résultats auxquels il était parvenu dans les différentes parties de son excellente monographie, à laquelle manque seulement une bibliographie. Quand possèderons-nous, sur nos engagés des Antilles, un travail de semblable valeur ?

4. — Les « Pages libres » consacrent en 1905 à *la Politique extérieure des États* une petite série d'études analogue à celle qu'elles ont entreprise en 1904 sur l'*Histoire politique de l'Église catholique*. Il ne m'appartient pas de juger cette première série ni d'en dire exactement la valeur ; mais du moins puis-je et dois-je apprécier le petit volume dans lequel M. Élie Halévy, inaugurant la seconde série des « Pages libres », a montré comment l'Angleterre n'a plus trouvé, dans la dernière moitié du XIXe siècle, l'occasion d'intervenir dans les affaires de l'Europe, mais a été entraînée, par ses intérêts économiques, à intervenir sans cesse par les armes, hors d'Europe, pour protéger et pour étendre son empire colonial. C'est avec beaucoup de finesse, mais, à notre avis, d'une façon bien trop brève, que l'auteur a montré d'abord le conflit entre les deux politiques, ancienne et nouvelle, de l'Angleterre, puis le triomphe complet de la politique impérialiste. Actuellement, l'empire britanique existe, mais jusqu'à quand subsistera-t-il ? M. Halévy n'a garde de répondre à cette question, et se borne à déclarer en manière de conclusion que « le XXe siècle sera le siècle des empires. » Fort bien ; mais pourquoi ? C'est ce que ne montre pas assez l'auteur, de même qu'il ne montre pas suffisamment, par des extraits de discours des hommes d'État anglais, comment s'est produite l'évo-

lution dont il était question tout à l'heure. Si, seul, le volume sur *l'Angleterre et son empire* pouvait répondre à cette dernière question, la première peut être abordée dans un des prochains volumes de la série, et c'est ce que nous prions les auteurs des *Études sur la politique extérieure des États* de ne pas négliger à l'avenir.

5. — En 1900 et en 1901, M. Paul Vibert a professé, à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, un cours libre de colonisation pratique et comparée dont il commence aujourd'hui à publier la reproduction sténographique. Le premier volume, contenant les vingt leçons faites au cours de l'année 1900-1901, a trait aux colonies françaises, qu'il étudie simplement au point de vue militaire, comme le ferait un habitant de la mère-patrie, désireux d'émigrer et cherchant les motifs déterminants qui le pousseront à se rendre dans telle ou telle de nos possessions d'outre-mer, les moyens d'y arriver, les renseignements climatiques et économiques indispensables à qui veut à la fois se bien porter et faire œuvre fructueuse dans les pays tropicaux. Voilà ce que s'est efforcé d'indiquer M. Paul Vibert dans *la Colonisation pratique et comparée* ; il m'a paru que ses leçons, telles que nous pouvons les connaître par ce volume, auraient pu être plus remplies, plus précises, et même plus pratiques, tout en affectant un caractère scientifique dont elles sont trop dénuées. Et puis, j'aurais souhaité que l'auteur se montrât moins partial envers les missionnaires, dont il instruit véritablement le procès dans sa onzième leçon, qu'il accuse formellement dans sa Préface (p. 16) d'être « les éternels ennemis du progrès, de la justice, et naturellement de la République. » Ce sont là des paroles qu'excuse à la rigueur l'ardeur d'une discussion dont tous les termes ne sont pas exactement pesés, ou encore d'une improvisation ; on doit regretter de les trouver dans une Préface écrite à tête reposée, au début d'un livre qui aspire à être sérieux.

6. — Les *Études sur l'éducation et la colonisation*, que M. Maurice Courant, maître de conférences à l'Université de Lyon, a réunies dans le tome X de la « Bibliothèque internationale de l'enseignement supérieur », avaient d'abord paru, s'il nous en souvient bien, dans différentes revues ; mais de leur juxtaposition même se dégagent des conclusions beaucoup plus fortes encore que de la lecture isolée de chacune d'elles. Ce que leur auteur dit de l'Extrême-Orient ne s'applique pas exclusivement, en effet, à cette partie de notre planète ; partout « le problème des rapports entre civilisations diverses, entre protecteurs et protégés, se pose de manière semblable », de telle sorte qu'une personne s'occupant particulièrement des populations africaines est susceptible de consulter avec un réel profit les différents chapitres de cet ouvrage, et devra en méditer les enseignements. Mais elle ne devra pas aller plus loin ; et il lui faudra faire œuvre originale en adaptant aux

peuples dont elle s'occupe des procédés qui ont été heureusement employés ailleurs, au lieu de les utiliser servilement. C'est que le problème, s'il se pose de semblable manière, ne se présente nullement de façon identique, comme M. Maurice Courant le déclare avec grande raison au début de son Avant-propos ; du moins faut-il, pour le résoudre, agir avec intelligence, et tâcher de comprendre les peuples avec lesquels on entre en rapports, pénétrer leurs sentiments, respecter leurs croyances et les traiter avec la sympathie et l'estime que mérite toute personne humaine. On s'en convaincra de manière complète en lisant les *Études* de M. Maurice Courant, si intéressantes et si curieuses à la fois ; elles sont pleines d'attraits, encore qu'elles touchent aux problèmes les plus graves et les plus difficiles de la science coloniale.

7. — Si quelqu'un produisit, dans le monde colonial français, une vive émotion, c'est sans contredit M. Onésime Reclus, le géographe bien connu, quand, dans le courant de l'année 1904, il publia le livre intitulé : *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique !* Ce titre lapidaire résume admirablement la thèse soutenue, durant trois cents pages, par l'auteur avec une vigueur d'argumentation et une verve étonnantes dans ce style étincelant, imagé, — apocalyptique, a-t-on pu dire, — dont il a le secret : la France coloniale, la « plus grande France » (ainsi s'exprimeraient les Anglais) nous apparaît, sur la carte du globe, comme majestueuse en étendue, mais « à la fois amorphe et polymorphe », et privée de la plupart des anciens maillons de la chaîne dont le gouvernement de l'ancien régime avait essayé d'emprisonner le monde ; en Océanie, nos colonies sont sans avenir, sans puissance, et agonisent ; en Amérique, il en est à peu près de même ; en Asie, les Français ont fait des merveilles et accompli une œuvre dont ils ont le droit d'être fiers, la chose est incontestable, mais « à regarder l'avenir en face, l'Asie, malgré toutes ses richesses, toutes ses splendeurs, toutes ses promesses, est la plaie ouverte au flanc de l'Empire français » (p. 23). Nous ne pourrons pas convertir nos sujets asiatiques à notre civilisation, et cinq loups, trois au poil rouge (l'Anglais, le Yankee, l'Allemand), deux au poil jaune (le Japonais et le Chinois) nous guettent dans la nuit, tout prêts à s'approprier nos territoires indo-chinois. Pourquoi, dès lors, ne pas troquer nos colonies d'Asie contre d'autres positions dans la partie du monde qui « peut nous consoler du passé, nous dédommager du présent », en Afrique ? Nous y possédons déjà un grand empire, qui, tout en s'équilibrant autour du Sahara, tend en réalité vers les coudes du Niger d'un côté, de l'Oubangui et du Congo de l'autre ; arrondissons donc et consolidons notre empire africain, faisons-en un bloc, dans les parties les plus septentrionales duquel, — en Berbérie, — notre race puisse renaître et durer ! Avec l'aide des Espagnols et des Italiens surtout, nous pourrons parfaitement, en dépit

de tous les obstacles, coloniser l'Afrique, et les chemins de fer transsahariens nous aideront à en faire un tout homogène et facilement défendable et exploitable. La chose est d'autant plus nécessaire que le Canada est perdu pour nous au point de vue mondial, que l'universalité du français décline incontestablement, que là est le seul point où nous ayons vraiment chance de nous maintenir et de durer. — Telle est la thèse de M. Onésime Reclus ; quelque séduisante qu'elle soit, dois-je avouer qu'elle ne m'a pas encore convaincu ; je suis et je demeure, malgré tout, un partisan absolu de la conservation de l'Indo-Chine, de cette « splendide contrée, avoue lui-même l'auteur de *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique* (p. 66), passionnément aimée de tous ceux qui l'ont seulement entrevue, comme de ceux qui y ont passé des années dans le ravissement de sa beauté. »

8. — Un des moyens les plus efficaces de gagner à la civilisation européenne et à la colonisation les pays neufs, c'est d'y construire des voies ferrées ; rien ne facilite davantage l'œuvre de pénétration et de mise en valeur des jeunes possessions qui, depuis une quinzaine d'années, font de l'Afrique entière un continent complètement partagé entre les différentes puissances colonisatrices de l'Europe. Aussi un ouvrage sur *les Chemins de fer coloniaux en Afrique* ne peut-il qu'être le très bien venu, et devons-nous remercier le capitaine E. de Renty d'avoir entrepris de nous fournir, sur les voies ferrées déjà existantes, commencées ou projetées, des renseignements précis. Dans la première partie de son travail, c'est sur les chemins de fer des colonies allemandes, italiennes et portugaises que l'auteur a fait porter son étude ; il fournit, dans son second volume, des indications historiques, géographiques, économiques et techniques sur les chemins de fer des colonies anglaises et de l'État indépendant du Congo, et réserve pour un troisième volume, non publié encore, l'étude des chemins de fer des différentes colonies françaises. Des bibliographies sommaires, d'un caractère trop peu précis à notre avis, et des cartes ou plutôt des croquis rudimentaires complètent cet ouvrage d'ensemble, le premier qui ait été, en France, exclusivement composé sur le sujet ; certes, ce n'est qu'un travail de compilation, mais il est fait avec conscience, avec un réel souci de la vérité géographique et historique, avec le désir de gagner à la cause des chemins de fer coloniaux de nouveaux partisans, et, de ce chef encore, il mérite d'être particulièrement recommandé à nos lecteurs.

9. — Un autre partisan convaincu de l'importance économique des chemins de fer coloniaux, c'est le rédacteur en chef de *l'Économiste français*, M. Paul Leroy-Beaulieu ; et, non content de ceux qui existent actuellement ou qui se construisent dans les différentes parties de notre empire d'outre-mer, il demande avec une ardeur et une persévé-

rance inlassables l'exécution d'un ou même de plusieurs transsahariens. C'est à démontrer la légitimité de cette idée qu'est consacré le récent volume publié par le savant économiste sur *le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens.* « Le Sahara, commence-t-il par y exposer, est bon à garder, bon à exploiter; c'est un précieux domaine; il a une valeur propre, nous dirons même une immense valeur... »; de même, nos deux Soudan, le Soudan nigérien et le Soudan du Tchad ont d'immenses « possibilités », et ces contrées *complémentaires* du Sahara doivent constituer dans l'avenir, pour qui saura s'y prendre, la plus merveilleuse colonie française d'exploitation. Comment hâter cet avenir, et le rendre assuré? C'est très simple, répond M. Paul Leroy-Beaulieu: « pour conserver le Soudan, de même que pour l'exploiter, ainsi que le Sahara, il est de toute nécessité que nous construisions sans aucun retard des chemins de fer transsahariens », l'un aboutissant au Niger et l'autre au Tchad. Et qu'on ne se retranche pas, pour se refuser à les exécuter, derrière les difficultés de la tâche; ce sont là « des œuvres infiniment modestes », d'une grande facilité d'exécution, dont le trafic sera abondant et varié, dont la portée politique et économique est incomparable. — Telle est la thèse soutenue par M. Paul Leroy-Beaulieu, avec une grande érudition et une conviction qui inspire le respect; faut-il avouer que sur tous les points, nous ne pouvons encore partager l'opinion de l'auteur? Voici longtemps, par exemple, quoi qu'il puisse dire, qu'on ne se représente plus, — je parle des gens vraiment instruits, — le Sahara « comme une continuité de sables mouvants, dépourvue d'eau et de pluie, privée de toute vie animale et végétale »; et je crains, d'autre part, que les observations de la mission Chevalier, — aussi bien que celles de la mission Destenave, dont M. Leroy-Beaulieu ne paraît pas avoir eu connaissance, — ne soient exactes et les premières à nous donner, sur le dessèchement progressif du Tchad, des indications précises. Cela d'ailleurs ne retire rien à la valeur économique de certaines autres parties du Soudan, et n'empêche nullement que le transsaharien ne soit, à tout le moins au point de vue stratégique, comme l'a écrit naguère M. Foureau, une œuvre d'une utilité incontestable.

10. — Il ne se passe plus guère d'année sans que la Faculté des lettres ait à juger au moins une thèse de doctorat relative aux questions coloniales. La plus récente, dont l'auteur est M. Gaston Loth, professeur au lycée de Tunis, traite un sujet très important pour l'avenir de notre Afrique du Nord, et qui tient une grande place dans les préoccupations de ceux qui en ont souci : *Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie.* Rédigée à l'aide des documents les plus sûrs et les plus précis, puisés dans les archives des principales administrations de la Régence ou des divers bureaux du gouvernement général de

l'Algérie, ainsi que dans les archives du consulat général d'Italie à Tunis, cette thèse, accompagnée de cartes et de gravures, est pleine de renseignements précieux. M. G. Loth, après avoir finement exposé les causes principales de l'immigration italienne en Algérie-Tunisie et montré comment la situation est tout à fait différente dans les deux pays (« En Algérie, nous trouvons seulement des familles de colons italiens vivant chacune séparément, côte à côte avec des familles françaises presque toujours plus nombreuses ; en Tunisie, une masse énorme d'immigrants siciliens que l'on essaie d'embrigader pour l'opposer à quelques milliers de Français ») recherche soigneusement quelles professions exercent, dans la partie française du Maghreb, les Italiens qui y sont établis ; et ce lui est une raison pour étudier successivement la main d'œuvre, la colonisation agricole, l'industrie et les pêches maritimes, l'activité commerciale du pays et de fournir sur elles des indications aussi précises et minutieuses que possible ; un chapitre sur les éléments sociaux de la colonie italienne termine (ch. X) cette partie, de beaucoup la plus développée du travail de M. Gaston Loth. — Il me semble toutefois que les chapitres suivants, consacrés les uns au maintien de la nationalité et de l'âme italienne chez les immigrés (ch. XI-XIII), les autres à la fusion entre les populations italiennes et françaises du Maghreb (ch. XIV-XVI) sont plus importantes encore ; on les rapprochera avec un réel intérêt des pages consacrées au même sujet par M. le Dr G. Saint-Paul dans ses *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie*. M. Gaston Loth est plus optimiste que M. Saint-Paul ; sans doute, déclare-t-il, « il paraît indispensable que le gouvernement de la métropole comprenne la nécessité d'amorcer un fort courant d'émigration vers Tunis et Alger ; mais il ne semble pas douteux qu'une politique prudente et ferme, jointe à la continuité dans les desseins, n'aboutisse dans la Régence, aussi bien qu'en Algérie, à une fusion d'intérêts et de race entre les Français et les Italiens ». Souhaitons qu'il dise vrai ; ce nous serait une vraie satisfaction d'être certains que la vitalité des institutions italiennes de la Régence n'est pas en rapport avec leur influence réelle sur la masse des travailleurs siciliens. En tout cas, et là même où les arguments de M. Gaston Loth ne nous ont pas absolument convaincus, nous ne pouvons que rendre hommage à l'importance de sa documentation et au patriotisme de ses vues. *Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie* est un de ces livres comme nous aimerions en posséder beaucoup sur notre empire colonial.

11.—Convient-il de classer parmi les « Ouvrages d'histoire coloniale et de colonisation » le récent volume de Mme Kate Brousseau, professeur de psychologie à l'École normale de l'État à Los Angeles (Californie), sur *l'Éducation des nègres aux États-Unis* ? Oui assurément, au point de vue actuel aussi bien qu'au point de vue strictement historique. Que

sont, en effet, les noirs aux États-Unis, sinon une race non assimilée, à qui on refuse même trop souvent (le livre de notre auteur en fournit la preuve) les moyens de s'assimiler, à qui on va jusqu'à dénier parfois la possibilité de le faire ? Un passé qu'on pourrait croire bien loin de nous, et complètement aboli, continue à accabler ces neuf millions d'individus d'une race arriérée, d'une couleur méprisée, sur les épaules desquels pèse le fardeau d'un esclavage deux fois séculaire ! Comment diriger cette race de manière à développer à leur plus haut point toutes ses facultés, et à l'adapter en même temps au milieu blanc afin qu'elle devienne un facteur utile pour la société au lieu d'être une lèpre dans son sein ? Voilà ce que recherche Mme Kate Brousseau dans ce livre plein d'informations précises, et souvent puisées par elle de manière directe auprès de ceux qui étaient le plus susceptibles de les lui fournir (cf. *passim* et les appendices A, B et C). Sa conclusion, très sage, est que, « au point où en est actuellement l'éducation des nègres, on doit leur donner l'éducation que reçoivent les blancs des classes inférieures, c'est-à-dire l'enseignement primaire et industriel, laissant aux sujets exceptionnellement doués la facilité de recevoir la culture qui répondra aux besoins de la race demandant une élite de professionnels » (p. 292). Les pages très documentées, consacrées par Mme Kate Brousseau à l'éducation *actuelle* des nègres aux États-Unis sont précédées de trois chapitres d'un puissant intérêt historique sur « la question nègre » et « l'éducation des nègres avant la guerre de Sécession » (ch. I et II), puis sur « l'éducation des nègres pendant la période de reconstruction » (ch. III), chapitres dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui, désireux de se renseigner sur la question, ne pourraient pas lire les consciencieuses monographies publiées sur le sujet par différents historiens américains, tels que MM. J. C. Ballagh, John Spencer Bassett, Bernard S. Steiner, etc.; ils sont suivis d'une excellente bibliographie de la question nègre en général (p. 333-364) et de l'éducation des nègres aux États-Unis (p. 365-391). Signalons aussi la vigoureuse Introduction dans laquelle Mme Brousseau a indiqué son but (« exposer et apprécier les efforts tentés en essayant de dégager du passé une leçon profitable pour l'avenir ») ainsi que l'importance et l'acuité du problème. Il y a là, au total, un livre qui fait penser, et dont la lecture s'impose à tous ceux qu'intéresse et l'histoire coloniale du passé, et celle du présent.

HENRI FROIDEVAUX.

OUVRAGES RELATIFS A L'HISTOIRE DU THÉATRE

1. *Histoire générale du théâtre en France. I. Le Théâtre sérieux du moyen âge*, par EUGÈNE LINTILHAC. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 339 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Mystère de la Passion en France du* XIVe *au* XVIe *siècle. Étude sur les sources et le classement des mystères de la Passion, accompagnée de textes inédits*, par

Émile Roy. Dijon, Damidot, Nourry, Félix Rey, Venot; Paris, Champion, Rousseau, in-8 de VIII-123 et 512 p., 12 fr. (Extrait de la *Revue bourguignonne*, t. XIII et XIV, 1903 et 1904). — 3. *La Comédie aux* XVII*e et* XVIII*e siècles*, par Jules Wogue. Paris, Henry Paulin, 1905, in-8 de VI-567 p., 7 fr. 50. — 4. *Tartuffe, ou l'Imposteur*, comédie en cinq actes, par J.-B. Poquelin Molière. *1667. Théâtre classique populaire. Édition de la Comédie-Française.* Paris, Librairie universelle, s. d., in-12 de XXXIV-94 p., avec 3 portraits, 0 fr. 60. — 5. *Le Comédien Baron, l'abbé d'Allainval et Adrienne Le Couvreur*, par Armand Bourgeois. Paris, Champion, 1904, in-8 de 34 p., avec un portrait, 1 fr. — 6. *Letellier, auteur dramatique forain*, par Maurice Henriet. Château-Thierry, imp. moderne, 1904, in-8 de 31 p. (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*). — 7. *Les Théâtres libertins au* XVIII*e siècle*, par Henri d'Alméras et Paul d'Estrée. Paris, Daragon, 1905, in-8 de 360 p., avec 8 planches, 15 fr. — 8. *La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*, par Charles-Marc des Granges. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de XXIII-265 p., 3 fr. 50. — 9. *Notes sur la Comédie-Française. Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant*, par Maximin Roll. Paris, « Magasin pittoresque, » 1904, in-12 de XI-137 p., avec 12 portraits, 2 fr. — 10. *Le Théâtre alsacien*, par Henri Schoen. Strasbourg, Noiriel, 1903, in-12 de 329 et XXX p., avec 60 grav., 3 fr. 40. — 11. *Le Théâtre italien contemporain*, par Jean Dornis. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de 406 p., 3 fr. 50.

1. — M. Eugène Lintilhac a entrepris une *Histoire générale du théâtre en France*. Le premier volume, qui a récemment vu le jour, a pour sujet *le Théâtre sérieux du moyen âge*. Cette première partie, qui demande des connaissances et des recherches spéciales, n'était pas pour l'auteur la plus aisée à traiter. Ce serait une véritable injustice que de méconnaître le travail et le talent qu'il y a dépensés et le succès avec lequel, grâce à la vivacité d'un esprit très souple et très perspicace et à sa rare faculté d'assimilation, il s'est acquitté de cette tâche. Considéré dans son ensemble, ce volume constitue un ouvrage très utile et très agréable. En voici le plan : Introduction. Origines byzantines, liturgiques et scolaires du théâtre moderne. Chapitre I. Le Théâtre sérieux du moyen âge ; son répertoire et sa mise en scène. II. Le Drame biblique : mystères étrangers à la vie de Jésus. III. Le Drame biblique : mystères sur la vie de Jésus. IV. Le Drame hagiographique : mystères tirés des miracles de Notre-Dame. V. Le Drame hagiographique : mystères tirés des vies et miracles des saints. VI. Le Drame profane. Conclusion. Bibliographie. — L'information de l'auteur est très étendue et puisée à de bonnes sources, ses analyses claires et animées, ses vues judicieuses et, sur plusieurs points, originales. Il est fort utile que les vieux textes qui sont la matière de ce volume aient été examinés par un écrivain ayant, par compensation à un certain défaut de compétence directe à leur égard, l'habitude et le sens général du théâtre. Ce volume, qui mérite d'être loué en lui-même, sera mieux apprécié encore par rapport au grand ouvrage dont il forme la première partie et sur lequel M. Lintilhac nous donne dans sa Préface des indications pleines de promesses. « Le prochain volume, nous dit-il, aura pour titre : *La Comédie française des origines à Molière*. — *Jeux* et *moralités* du genre plus ou moins plaisant, *farces*, *soties*, *monologues* et *sermons joyeux* étant plus étroitement

apparentés qu'on ne croit, non seulement à toute la menuaille comique des siècles suivants, mais à la comédie de Molière elle-même, nous avons voulu que la continuité de cette filiation fût rendue plus sensible par celle de l'exposition. Nous traiterons donc, en un même tome, de la comédie au moyen âge, à la Renaissance et dans la première moitié du XVIIe siècle. — Les volumes suivants présenteront l'histoire du théâtre français à peu près dans l'ordre que voici : *La Tragédie des origines à Corneille ; La Comédie de Molière à Lesage ; La Tragédie de Racine à Népomucène Lemercier ; La Comédie de La Chaussée à Picard* ; *La Tragédie lyrique, l'Opéra-comique et les théâtres de genre de Quinault à Collé* ; *Le Drame de Diderot à Dumas fils* ; *La Comédie de Scribe à Henry Becque* ; *Inventaire critique du théâtre contemporain.* Cet ordre des matières nous a paru le plus propre à situer l'évolution des genres dans la succession des époques, en gardant toujours en vue les auteurs. »

2. — C'est l'œuvre d'un spécialiste, à l'usage des spécialistes, que l'excellent travail par lequel M. Émile Roy, professeur à l'Université de Dijon, vient de conquérir d'une façon définitive, parmi les érudits qui se sont attachés à débrouiller l'histoire et la généalogie complexes de la littérature dramatique du moyen âge, une place des plus distinguées. La valeur de l'ouvrage intitulé : *Le Mystère de la Passion en France du XIVe au XVIe siècle. Étude sur le classement des mystères de la Passion*, dépasse de beaucoup celle des précédentes publications de l'auteur, et sera certainement très appréciée dans toute l'Europe savante. Le sujet en reçoit de vives lumières. Sans doute, telle ou telle opinion particulière pourra être contestée, et nous-même différons d'avis avec M. Roy sur plusieurs points. Mais un examen, une discussion technique serait ici hors de sa place. Nous nous bornerons à constater le mérite du livre et à en faire connaître l'objet et les conclusions, en réservant notre opinion propre sur tel ou tel des degrés et des rapports de la filiation adoptée par l'auteur. « Ce livre, nous dit-il en résumant son œuvre, n'est qu'un essai de classement des mystères de la *Passion*, un effort en vue de substituer l'ordre logique à celui des notions détachées ou des groupements artificiels. Pour établir cet ordre, il a fallu discuter des méthodes adverses qui supposaient le problème résolu, et proposer d'autres moyens de classement. De là l'étude des sources légendaires et théologiques, l'analyse détaillée des mystères connus, la recherche de documents nouveaux... Grâce à eux, dans cette masse confuse et uniforme des mystères de la *Passion* si loin de nous (guère plus que les tragédies du XVIe ou du XVIIIe siècle), quelques groupes rationnels se sont dessinés. La *Résurrection* française de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle a été réunie à la *Passion* d'Autun ; elle recevra peut-être une autre désignation ; mais en tous cas elle est complète... Avant les mystères Sainte-Geneviève est venue se placer cette

Passion de la bibliothèque de Charles V, que tous les historiens des mystères avaient oubliée et qui se retrouvera peut-être quelque jour. La *Passion* Sainte-Geneviève elle-même n'est plus restée isolée ; elle a bien été imitée en province, comme on l'avait conjecturé... La *Passion* bourguignonne de Semur, imitée de la *Passion* Sainte-Geneviève, nous a montré sur le fait comment s'étaient formées les grandes *Passions* du quinzième siècle, qui succèdent aux compilations de pièces détachées, et qui dérivent toutes, au premier ou au second degré, sauf celle d'Amboise, de la *Passion* d'Arras. La *Passion* d'Auvergne, à son tour, est venue s'ajouter à la *Passion* Didot, pour relier le théâtre du nord à celui du midi et expliquer les mystères rouergats. Il s'est trouvé enfin que les sources de ces mystères méridionaux, cherchées dans divers pays, étaient justement des œuvres connues, admirées et imprimées jadis dans tous les pays de l'Europe. Le principal de ces textes n'a cessé d'être réimprimé jusqu'au XIXe siècle inclusivement. Ainsi l'abondance stérile des mystères de la *Passion* a pu être réduite à un petit nombre de types qui dérivent eux-mêmes d'un petit nombre de sources. » — L'abondance des renseignements et des citations relatifs à la littérature religieuse, soit théologique, narrative ou parénétique, du moyen âge, en latin et en français, et à ses rapports avec la littérature dramatique, n'est pas le moindre mérite du livre dont il s'agit. Les nombreux textes inédits ou peu connus qu'il renferme ajoutent à son prix. Un éloge à part est dû à la publication intégrale de la *Passion* de Semur (manuscrit 904 du fonds français à la Bibliothèque nationale). Enfin il n'est sûrement pas hors de propos, dans le *Polybiblion*, de noter la grande richesse des indications bibliographiques de toute sorte, accompagnement et parure habituels des travaux de M. Émile Roy.

3. — Le volume de M. Jules Wogue, professeur agrégé au lycée Buffon : *La Comédie aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, n'est pas, à proprement parler, un ouvrage : c'est une collection d'extraits ou d'échantillons, mais une collection conçue dans un esprit méthodique et dans une intention didactique. L'auteur s'en explique de cette façon : « Le présent recueil n'est pas une suite de « morceaux choisis ; on n'y trouvera pas seulement les plus beaux ouvrages de la littérature comique en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, mais encore et surtout, — abstraction faite de Molière, qui comporte un volume à part, et des prédécesseurs de Corneille, qui sont trop des « primitifs », — les échantillons les plus intéressants et les plus *caractéristiques* de ce genre, même ceux dont la valeur littéraire est moindre que leur valeur documentaire. Il comprend trois parties : 1° une Introduction, qui a pour but de résumer l'évolution du genre comique pendant deux siècles, d'en remarquer les moments principaux (Molière, Lesage, Marivaux, Diderot, Beaumarchais) et d'expliquer les transitions qui modifient peu à peu le goût du public ; 2° de courtes

biographies d'auteurs, ainsi que des notices sur les pièces, et, en cas de besoin, sur les scènes qui figurent dans ce livre ; 3° des extraits qui sont, en quelque sorte, le commentaire de l'Introduction et permettront de se faire une idée nette des différentes formes de l'art comique français à mesure que se poursuit son évolution. » — L'Introduction est un fort bon morceau d'histoire littéraire, instructif, attachant, bien écrit. Les extraits sont empruntés aux auteurs et aux pièces suivantes : Pierre Corneille. *La Galerie du Palais.* — *La Place Royale.* — *L'Illusion comique.* *Le Menteur.* — Desmarets de Saint-Sorlin. *Les Visionnaires.* — Scarron. *Jodelet ou le Maître Valet.* — *Don Japhet d'Arménie.* — Rotrou. *La Sœur.* — Thomas Corneille. *Don Bertrand de Cigaral.* — Bois-Robert. *La Belle Plaideuse.* — Cyrano de Bergerac. *Le Pédant joué.* — Quinault. *La Mère Coquette.* — Racine. *Les Plaideurs.* — Montfleury. *La Femme juge et partie.* — Boursault. *Le Mercure galant.* — Baron. *L'Homme à bonnes fortunes.* — Dancourt. *Le Chevalier à la mode.* — Regnard. *Le Bal.* — *Le Joueur.* — *Le Distrait.* — *Les Folies amoureuses.* — *Les Ménechmes.* — *Le Légataire universel.* — Lesage. *Turcaret.* — Defresny. *La Coquette du village.* — D'Allainval. *L'École des bourgeois.* — Destouches. *Le Glorieux.* — Piron. *La Métromanie.* — Gresset. *Le Méchant.* — Marivaux. *Le Jeu de l'amour et du hasard.* — *Le Legs.* — *Les Fausses Confidences.* — Favart. *Les Trois Sultanes.* — La Chaussée. *Le Préjugé à la mode.* — Voltaire. *Nanine.* — Diderot. *Le Père de famille.* — Poinsinet. *Le Cercle.* — Sedaine. *Le Philosophe sans le savoir.* — Collé. *La Partie de chasse de Henri IV.* — Beaumarchais. *Le Barbier de Séville.* — *Le Mariage de Figaro.* — *Tarare.* — Collin d'Harleville. *Les Châteaux en Espagne.* — *Le Vieux Célibataire.* — Fabre d'Églantine. *Le Philinte de Molière.* — *L'Intrigue épistolaire.* — Laya. *L'Ami des lois.* — Maillot. *Madame Angot, ou la Poissarde parvenue.*

4. — L'objet que se sont proposé les entrepreneurs de la série intitulée : *Collection complète du théâtre classique. Édition de la Comédie-Française*, c'est de donner un caractère et un commentaire tout spécialement techniques et scéniques aux textes qu'ils ont l'intention de réimprimer. Aussi, pour y mieux réussir, ont-ils résolu de demander les « notes et analyses » dont ces textes seront accompagnés aux artistes mêmes qui les interprètent sur notre première scène : « MM. Mounet-Sully, Silvain, Prudhon, Raphaël Duflos, Paul Mounet, Albert Lambert, Truffier, Baillet, Berr, Laugier, Henri Mayer et MMmes Bartet, Segond-Weber, Émilie Lerou, Kolb, Marie Lecomte, etc. » M. Jules Claretie, qui accorde son patronage à cette collection, en célèbre l'excellence en termes peut-être un peu outrés : « C'est un devoir, s'écrie-t-il, de mettre à la portée du peuple les œuvres immortelles qui ont fait la réputation dans le monde de la maison de Molière, et c'est une œuvre digne d'intérêt assurément de présenter au grand public, sous une forme acces-

sibles à tous, les textes de nos anciens auteurs, tels qu'ils sont interprétés à la Comédie-Française, avec des indications scéniques, des notes explicatives, des détails de décors, des jeux de scène, de figuration, qui rendent exactement la physionomie de la représentation. On chercherait en vain dans l'histoire de la librairie française une entreprise aussi bien faite pour aider à l'éducation nationale. En effet, voici, mis à la portée de tous, des livres où, pour la première fois, des artistes d'élite, des lettrés délicats commentent l'œuvre à laquelle ils prêtent leur âme, leur art, leur voix, leur verve, leur cœur. Voici, à la portée du peuple, le spectacle véritable tel qu'il est mis en action sur la scène. » La collection est inaugurée par le *Tartuffe* de Molière. Les entrepreneurs en ont demandé la Préface à M. Silvain. Nous regrettons d'avoir à constater que cet « artiste d'élite » n'y apparaît nullement comme un « lettré délicat ». Le trait caractéristique de ce morceau, trop peu technique, c'est en effet de s'adapter, de propos délibéré et d'assez fâcheuse façon, aux circonstances actuelles par une violente diatribe non seulement contre les « faux », mais aussi, l'auteur ne s'en défend pas, contre les « vrais dévots », c'est-à-dire contre la religion elle-même. Le ton est celui de la *Lanterne*. Nous ne le croyions pas si en honneur à la Comédie-Française.

5. — Un publiciste distingué, M. Armand Bourgeois, s'est bien gardé de faire appel aux passions du jour, aux animosités d'une haine déraisonnable, dans l'intéressante étude qu'il a mise au jour sur le fameux *Comédien Baron*, la non moins célèbre *Adrienne Le Couvreur* et leur admirateur et historiographe, à tous deux *l'abbé d'Allainval*. Il a préféré la semer de faits et de textes peu connus. Parmi ceux-ci on remarque une fort belle épître d'un contemporain d'Adrienne (il ne s'agit pas de Voltaire) sur le talent de la grande tragédienne du dix-huitième siècle, et sur la substitution, dont on lui fut redevable, du ton naturel et simplement expressif à la déclamation exagérée et chantante qui avait cours avant elle.

Je veux qu'on parle aux cœurs, et non pas aux oreilles,

est un vers digne de Boileau.

6. — « Parmi les personnages nés et morts à Château-Thierry, nous dit M. Maurice Henriet, le manuscrit de M. l'abbé Hébert, conservé aux archives de la paroisse, et l'*Histoire de Château-Thierry* de M. l'abbé Poquet font figurer un nommé Letellier, qui eut une certaine notoriété dans le monde des théâtres, au commencement du dix-huitième siècle, comme auteur de pièces foraines, mais dont le nom est aujourd'hui complètement oublié... J'ai pu recueillir sur ses œuvres des notes aussi complètes que possible. » Ces notes, M. Henriet les a communiquées au public dans une simple et solide étude, qui mérite d'être

prise en considération par les historiens du théâtre forain au dix-huitième siècle.

7. — Au risque d'être rangé par les auteurs au nombre des « quelques imbéciles » qu'ils ont prévu devoir être choqués par leur ouvrage, nous estimons qu'il n'y avait pas lieu de consacrer un volume entier, farci de citations trop probantes, aux *Théâtres libertins* du dix-huitième siècle. Quoi qu'ils en puissent dire, il est manifeste que l'intérêt historique et scientifique n'est pas ici seul en cause. Les historiens sauront d'ailleurs faire leur profit des faits diligemment, trop diligemment rassemblés dans ce travail et distribués sous les chefs suivants : I. Les Spécialistes des pièces grivoises. Gueullette et ses théâtres. La Parade au XVIIIe siècle. II. Les Spécialistes des pièces grivoises : Collé, Grandval, Carmontelle, Laujon. III. Le Théâtre libertin à la Cour. De la Pompadour à la Du Barry. IV. Jeux de princes. Le Duc d'Orléans. V. Jeux de princes. Le Comte de Clermont. VI. Jeux de princes. Le Prince de Conti ; le comte de Provence. VII. Le Théâtre chez les grands seigneurs. Le Duc de la Vallière, le duc de Grammont, le marquis de Montalembert, le duc de Maurepas. VIII. Le Théâtre chez Turcaret. Quelques fermiers généraux. Le Riche de la Popelinière et son théâtre à Passy. IX. Le Théâtre chez les comédiens. Les « bouquets » de Mlle Dangeville ; les divertissements de Préville ; Mlle Dumesnil et Grandval. X. Les Théâtres de la Guimard ; la royauté d'une danseuse ; entrechats et gravelures. — *Appendice*. Pièces libres jouées sur les théâtres publics. Les Théâtres d'Audinot. — Les huit planches qui accompagnent ce volume ne présentent pas, nous sommes heureux de le dire, les caractères fâcheux que l'on regrette dans les citations.

8. — M. Charles-Marc des Granges s'est montré, aussitôt ses débuts dans les lettres, l'un des critiques et des écrivains destinés à compter dans l'histoire de la littérature et de l'art dramatiques. Son nouvel ouvrage : *La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet* confirmera sa compétence et accroîtra sa renommée. La méthode suivie par lui est originale. Selon son avis, c'est moins dans les œuvres dramatiques elles-mêmes, bien qu'il les étudie sérieusement et de près, qu'il faut chercher l'idée vraie des mœurs d'une époque, que dans les jugements portés sur ces mêmes œuvres par les contemporains immédiats. Cette vue ne nous paraît exacte que dans une certaine mesure, mais elle a conduit l'auteur à un intéressant et utile travail. « L'auteur, dit à ce propos M. Jules Lemaître dans la Préface donnée par lui à ce volume, ne s'est pas proposé d'amuser son lecteur par des anecdotes et des analyses, encore moins de réhabiliter des écrivains oubliés. Il a voulu faire œuvre d'historien et de critique. Lui qui, pour écrire son étude sur Geoffroy, avait dépouillé tous les journaux de la fin du dix-huitième siècle et ceux du premier Empire, il continue

ce travail pour la période qui s'étend de 1815 à 1848. C'est là, dans les comptes rendus écrits au lendemain d'une *première* ou d'une *reprise*, qu'il a cherché des témoignages sur la valeur « relative » des comédies... Chaque « feuilleton » exprime un des aspects de l'opinion publique... M. des Granges est donc arrivé à nous apprendre dans quelle mesure les contemporains de Casimir Delavigne, de Scribe, de Mazère, d'Empis, de Casimir Bonjour, etc..., ont confirmé la vérité de leurs peintures et s'y sont reconnus eux-mêmes. » — L'ouvrage comprend dix chapitres : I. Importance de la comédie de mœurs de 1815 à 1848. II. La Censure sous la Restauration. III. De la Difficulté de peindre les mœurs aux époques de transition. — Que cette difficulté explique la déviation de la comédie de mœurs vers la *comédie historique* et la *comédie passionnelle*. IV. Les Auteurs. — Ceux qui ont déjà écrit sous l'Empire : Picard, Étienne, A. Duval, Riboutté. — La nouvelle génération : C. Delavigne, C. Bonjour, Scribe, Théaulon, Bayard, Waflard, Fulgence, Empis, Mazères, De la Ville Mirmont, d'Espagny, Arago. V. Les Comédies relatives à l'*Argent*. VI. Les Comédies relatives à la *Politique*. VII, VIII et IX. Les Comédies relatives à la *Famille* et au *Mariage*. X. Les Comédies relatives au *Mariage* et à l'*Amour*. Sur la valeur des pièces étudiées dans son livre l'auteur conclut en ces termes : « Il n'est pas besoin d'attendre la date fatidique de la *Dame aux camélias* pour trouver sur la scène française de l'observation, du réel, de la hardiesse. Les spectateurs de 1830 ou de 1840 ne se sont point seulement délectés aux mélodrames en prose et en vers, ou niaisement amusés à des petits vaudevilles agrémentés d'airs en serinette. C. Delavigne, Scribe, Mazères, Empis, C. Bonjour, Bayard, Et. Arago, et bien d'autres, ont abordé de front, dans leurs comédies, les situations et les thèses morales dont continue à vivre notre théâtre. Moins éclatants, et surtout moins tapageurs que les Dumas et les Hugo, ils ont, laissant à d'autres la fantaisie et la poésie, occupé solidement le domaine de la vérité et de la vie ; ils sont les successeurs des Dancourt et des Beaumarchais, les prédécesseurs des Dumas fils et des Augier. Les négliger, c'est sauter un anneau de la chaîne ; et aux chapitres que l'on consacre, dans nos histoires de la littérature, au théâtre romantique, il faut en ajouter un autre sur la comédie de mœurs de 1815 à 1848. » — Le volume se termine par un « Index chronologique des pièces citées ou analysées ».

9. — Les *Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant*, première série de *Notes sur la Comédie-Française*, sont un recueil d'anecdotes assez amusantes, au travers desquelles l'auteur donne libre cours à son hostilité, que le lecteur n'est pas obligé de partager, contre M. Jules Claretie, MM. Coquelin aîné et Coquelin cadet. A titre d'échantillon, nous reproduirons ce petit récit sur un vieux *Romain* : « Le doyen des claqueurs de cette époque, le père Chapeau, m'avoua un jour que sa joie suprême

était d'entendre dire parfois à un de ses voisins de stalle, un voisin « payant », un voisin « venu du bureau » : — « Ce qui me plaît à la Comédie-Française, c'est qu'il n'y a pas de claque. » — Lors, le père Chapeau, avec l'accent de la plus inébranlable conviction : « S'il y avait de la claque à la Comédie-Française, je n'y mettrais pas les pieds ! »

10. — Comme le dit très bien M. Henri Schœn, « rien de ce qui touche aux choses de l'Alsace ne saurait nous laisser indifférents ». C'est donc à un double titre, comme une « branche » significative « de l'activité alsacienne », et comme un curieux exemple de la création et du développement d'un théâtre populaire, que nous intéresse le « nouveau théâtre alsacien », auquel M. Schœn a eu tout à fait raison de consacrer le volume que nous signalons à nos lecteurs. « Au moment, dit-il, où l'attention générale se porte sur les moyens de mettre l'art dramatique à la portée de tous, il nous a paru particulièrement intéressant d'étudier celle de ces manifestations de l'art populaire qui a obtenu le plus de succès depuis quatre ou cinq ans. Tandis qu'en France, associations littéraires et comités d'organisation s'ingénient à obtenir de l'État des subventions aussi importantes que possible, en Alsace, c'est l'initiative privée qui a tout fait. A aucun moment il n'a été question de subventions officielles. Le patriotisme local a fait des prodiges et a atteint le but, pour ainsi dire, du premier coup. Il a suffi de la bonne volonté de quelques amateurs pour réveiller le sentiment national de toute une génération et faire naître des œuvres, dont quelques-unes au moins sont, dans leur genre, l'expression la plus pure et la plus artistique des émotions et des préoccupations populaires. — Nos deux premiers chapitres seront consacrés à l'étude des *origines littéraires* des *débuts* et de *l'organisation* du *Théâtre alsacien*. La suite de notre étude nous fera connaître les *pièces* elles-mêmes, leurs *caractères*, les *poètes* qui les ont composées et les *acteurs* qui les interprètent. On verra avec quelle naïveté charmante ces pièces populaires, avec leurs chants et leurs anciennes ballades, ont su décrire quelques-unes des émotions les plus tragiques, quelques-uns des sentiments les plus délicats et les plus élevés des enfants du peuple, de l'homme qui n'a pas encore été gâté par le luxe et la corruption des grandes villes. On verra avec quelle intensité poignante ces petits drames ont réussi à poser, à discuter ou à effleurer tout au moins quelques-uns des problèmes les plus actuels de nos sociétés contemporaines, ceux-là mêmes qui nous passionnent le plus en ce moment d'un bout de la France à l'autre : le problème de l'attraction toute-puissante, mais perfide, des grandes cités et de la dépopulation des campagnes; le problème des relations entre le patriotisme et l'amour si palpitant dans un pays de frontière; le problème des mariages d'inclination et des mariages d'argent, et surtout le problème social

par excellence, celui du partage des biens et de la suppression des riches et des patrons. Le drame populaire ne craint même pas de toucher aux questions si actuelles de la prostitution et de la traite des blanches... Et toutes ces questions si brûlantes et si délicates ont été traitées par les auteurs populaires avec le sérieux qu'elles comportent et dans les termes les plus chastes et les plus élevés. Les drames que nous allons étudier ne connaissent pas l'art coupable et dangereux d'exciter, par des sous-entendus scabreux, une curiosité malsaine ; leur langue, si vraie et si énergique qu'elle soit, ne dépasse jamais les limites de l'honnêteté et de la décence. » Écrit avec talent et avec goût, le livre de M. Henri Schœn mérite d'être accueilli avec grande faveur. Il est orné d'une illustration dont l'élégance est relevée par une piquante saveur locale. M. J. Musculus y a joint, sous une pagination spéciale, un travail qui mérite tout particulièrement les éloges du *Polybiblion* : une complète *Bibliographie du théâtre alsacien et Biographie des principaux auteurs*.

11. — A un double titre aussi, comme exposé d'une part importante de l'activité intellectuelle d'une nation voisine, liée à nous par de grandes affinités ethnographiques et littéraires, et comme contribution à l'histoire générale de la littérature dramatique à notre époque, notre attention est due à la remarquable étude de M. Jean Dornis : *Le Théâtre italien contemporain*. L'auteur est bien informé et nous transmet son information dans un style d'une élégance très agréable, original parfois, parfois un peu affecté. Voici les sujets qu'il traite et les écrivains dramatiques qu'il étudie : I. Les Précurseurs : Goldoni. — Alfieri. II. La Réforme du théâtre : Modena. — Salvini. — Rossi. — La Ristori. III. Les Théâtres de dialecte : Théâtre piémontais. — Théâtre milanais. — Théâtre bolonais. — Théâtre vénitien. — Théâtre napolitain. — Théâtre sicilien. IV. Les Débuts du théâtre national : Ferrari. — Torelli. V. Le Drame historique : Cossa. — Cavalotti. — De Gubernatis. — Bovio. — Corradini. — Oliva. VI. Giuseppe Giacosa. VII. Giovanni Verga. VIII. Girolamo Rovetta. IX. Marco Praga. X. Roberto Bracco. XI. Camillo A. Traversi. XII. Giannino A. Traversi. XIII. Enrico Butti. XIV. Les Compagnies dramatiques et les acteurs contemporains : Novelli. — Zacconi. — Eleonora Duse. XV. Gabriele d'Annunzio. — Au point de vue doctrinal et moral, nous regrettons d'avoir à marquer de fortes réserves sur les appréciations de M. Jean Dornis. Le théâtre italien est loin d'avoir les qualités du théâtre alsacien, dont on nous parlait tout à l'heure, et son historien est plus qu'indulgent pour ses défauts. De plus, certains tableaux, certaines citations fort vives ne permettent pas de considérer cet ouvrage, malgré sa valeur, comme un livre qui soit non seulement à signaler, mais encore à recommander, comme nous voudrions pouvoir le faire. M. S.

THÉOLOGIE

Étude sur la liturgie dans l'ancien diocèse de Genève, par PIERRE-MARIE LAFRASSE. Genève, Jullien ; Paris, Welter, 1904, in-8 de 520 p. — Prix : 8 fr.

L'étude offerte en ce volume se présente avec les documents. Chacun peut en contrôler la portée. Ce qu'est la liturgie, quel intérêt historiens et théologiens trouvent à explorer ses monuments, une courte Introduction nous le dit.

Les monographies fournissent de précieux matériaux ; la liturgie de l'ancien diocèse de Genève, désormais l'une des mieux connues, en est un exemple. S'il devient contagieux, les chercheurs tels que M. Lafrasse auront plus d'une fois le bonheur de découvertes fécondes, toujours l'assurance d'accomplir œuvre utile, « en faisant mieux connaître et aimer cette grande chose qui s'appelle la liturgie. »

Un aperçu historique prépare l'indication des sources dont, critique éclairé, M. Lafrasse détermine l'âge et précise la valeur. L'auteur en extrait d'abord le calendrier propre au diocèse de Genève. Les trois livres liturgiques, Missel, Bréviaire et Rituel sont successivement étudiés. Ce qui donne à ce travail d'apparence aride un charme continu, c'est le constant souci d'éclairer la marche par des vues générales, d'instituer d'érudites comparaisons avec d'autres iturgies. Des notes sobres et judicieuses donnent du relief aux faits importants ; parfois de pénétrantes inductions fixent un point controversé ; des pièces inédites pleines d'intérêt et parfois de poésie enrichissent les répertoires déjà constitués ou en signalent de curieuses variantes ; telle particularité d'allure singulière, par exemple : *Officium conclassis et luminari*, soulève un problème nouveau qu'on essaie de résoudre.

De tout cela on multiplierait aisément les exemples. Citons les 295 jours réservés chaque année à l'office férial, les beaux offertoire et communion de la messe votive de Beata, d'intéressantes proses, le *Deus in adjutorium* glosé de Prime et son Confiteor, l'Oraison des Complies, un curieux office de saint Thomas de Cantorbéry, les adieux de l'Alleluia, le très pieux office en vers de la fête de la Conception, celui, quelque peu subtil, du Saint-Suaire, les hymnes de la Visitation débutant comme celles du Saint-Sacrement, *Sacris solemniis*, *Verbum supernum*, *Pange lingua*, l'hymne à saint Augustin attribuée à saint Thomas et qui lui serait antérieure, etc., etc. Il serait intéressant de savoir si, page 250, dans la prose *Mariae praeconis*, on a bien lu, avec D. Guéranger en d'autres manuscrits : *Ave manans satie*, dont on ne voit pas trop le sens, alors qu'un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal met : *Ave manna gratiae*, beaucoup plus clair.

Les premiers mots de toutes les pièces qui ne sont pas dans les livres romains, sont rangés par ordre alphabétique sous le titre : Introït, Oraison, Graduel, etc., ce qui facilite singulièrement les recherches.

On ne saurait trop louer les travaux consciencieux et désintéressés tels que celui de M. Lafrasse. Ils préparent les matériaux de belles synthèses liturgiques dont le Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie de D. Cabrol et de D. Leclercq nous présente déjà de si remarquables exemples. X.

De Protoevangelii habitudine ad Immaculatam Deiparae conceptionem analysis theologica, a GUILLELMO ARENDT. Romae, typ. S. Joseph, 1904, in-8 de XII-229 p. — Prix : 3 fr.

Je regrette d'arriver si tard pour rendre compte de cet ouvrage, destiné au centenaire de l'Immaculée. Je le recommande à tous les théologiens : nul doute qu'à l'occasion des récentes solennités, ils aient senti se développer en eux le goût plus vif et plus éclairé de la théologie mariale.

La bulle *Ineffabilis* s'appuie, en faveur de la définition du dogme, non seulement sur la tradition, mais sur l'Écriture, spécialement sur les premiers chapitres de la Genèse, connus sous le nom de Protévangile. Si donc nous devons voir dans les paroles divines adressées au serpent, une annonce prophétique de l'Immaculée-Conception, à quel sens scripturaire convient-il ici de faire appel : au sens littéral, ou au sens mystique ?

Dans son Introduction, l'auteur remarque que le sens littéral a été défendu par les théologiens antérieurs à la définition — par les plus renommés d'entre les contemporains — enfin par quelques exégètes de premier ordre. D'ailleurs, le sens mystique a pour lui les exégètes du groupe *critique*, comme on dit à présent, mais un petit nombre de théologiens proprement dits. Il semble donc que toute la cause de dissentiment provienne de certaines vues préconçues, et l'auteur pense qu'il faut les chercher du côté des exégètes.

Pour résoudre le problème, le savant théologien romain s'attache à dégager le sens littéral, dans lequel il croit trouver le dogme à l'état implicite. Il y emploie principalement le procédé théologique, aidé des ressources de l'exégèse ; car il estime que la question est *avant tout théologique*.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la question, si intéressante par elle-même, l'est encore plus par les multiples problèmes qu'elle soulève, et qui se rattachent plus ou moins étroitement aux controverses bibliques actuelles.

La première partie (p. 9-77) est à la fois exégétique et théologique, au sens que nous venons d'expliquer. L'argument théologique s'attache

à montrer de quelle manière la révélation du Protévangile a été comprise par Adam, et comment elle s'offre à notre intelligence — ce que signifient les *inimitiés* de la femme et du serpent — que Marie est réellement la femme du Protévangile.

Toute cette analyse est confirmée, dans la seconde partie (p. 77-224) par les arguments de tradition.

L'ouvrage est muni d'un double Index analytique et alphabétique.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

La Vie future devant la sagesse antique et la science moderne, par LOUIS ELBÉ. Paris, Perrin, 1904, in-12 de XII-404 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une vaste érudition historique, littéraire et scientifique, servie par une lecture considérable, telle est la qualité que l'on doit reconnaître à cet ouvrage. Quant aux tendances de l'auteur, il y a lieu à réserve. Il a la prétention de démontrer par la tradition et la science, la survivance de l'âme humaine après la mort et même la résurrection des corps. De là, deux divisions : Première partie : *La Sagesse antique* ; Deuxième partie : *La Science moderne.*

Dans la première on examine en détail ce qu'a été l'idée de la survivance chez tous les peuples, même préhistoriques, puis chez les peuples sauvages, et enfin chez les peuples de l'antiquité, nommément chez les Juifs, puis selon la doctrine chrétienne. Il faut rendre à l'auteur cette justice que ce qu'il dit des vues du peuple juif et du dogme chrétien, encore qu'il faille y relever bien des erreurs d'interprétation, est présenté avec convenance et impartialité. Il examine ensuite le spiritisme et la théosophie, et l'on peut déjà pressentir qu'au spiritisme vont ses préférences.

Dans sa deuxième partie, l'auteur tire des données actuelles de l'astronomie et de la cosmogonie, des sciences physiques et naturelles, des déductions qu'il estime probantes sinon pleinement démonstratives. Enfin il expose, avec une sympathie marquée, les théories du « fluide odique », de l'extériorisation du « double fluidique » et de la télépathie.

Beaucoup des considérations développées sont plausibles. Il s'y rencontre même, au sujet de la doctrine catholique, quelques belles pages agrémentées de citations liturgiques. En sorte que des lecteurs, qui ne verraient que ces pages, seraient portés à considérer le livre comme une œuvre essentiellement catholique. Il n'en est rien cependant. Elle est même, à certains égards, antispiritualiste, comme on va le voir. — « La mémoire, lisons-nous page 273, n'est pas totalement

ignorée de la matière inerte... La matière inerte possède aussi son histoire qu'elle n'oublie pas. » — Ailleurs, l'auteur, s'autorisant d'une erreur de ce beau génie que fut Leibnitz, affirme qu'il y a, dans la nature, une progression insensible et sans hiatus allant du plus infime minéral jusqu'à l'homme et aux esprits (p. 267, 274). Il estime que *toutes* les facultés de l'âme humaine « se trouvent déjà plus ou moins manifestées dans les animaux supérieurs »... à qui nous sommes fondés à appliquer la même méthode de raisonnement qu'à nous-mêmes (p. 289, 290). Plus loin, il nous parle « d'un groupement subtil » et immatériel présidant à la vie physique (p. 300). Il admet un « agrégat éthéré (ou éthérique), formant, dans l'être humain, l'intermédiaire nécessaire entre l'âme immatérielle et le corps physique » (p. 329 : le périsprit.).— « Les phénomènes intellectuels, lit-on page 343, ne forment pas une classe bien distincte des actions d'ordre physique. » — Autre part, l'auteur nous parle, comme d'un fait acquis et dont il ne doute pas, des âmes *désincarnées*, et des rapports sensibles que peuvent avoir avec elles les vivants.

On voit que le spiritisme a les sympathies de M. Elbé. On peut même se demander si l'étalage qu'il fait de citations tirées de l'office des défunts, comme aussi de pages qu'un catholique fervent et éclairé ne désavouerait pas, n'auraient pas pour but de provoquer, sans qu'il y paraisse, des adhésions au spiritisme. Ajoutons que l'auteur a aussi des pages sympathiques au protestantisme, au mazdéisme, à la religion des anciens Égyptiens, des Gaulois, etc.

Reconnaissons toutefois que, débarrassée des éléments matérialistes et spirites qui la déparent, la deuxième partie pourrait fournir d'intéressants et utiles aperçus dont la cosmologie spiritualiste tirerait profit. Mais est-ce bien à cela que visait l'auteur ? C. DE K.

Les Crises d'une âme, par ALEXANDRE MARTIN. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre offre un miroir souvent fidèle du trouble moral, religieux et social de l'heure présente. C'est donc un livre plutôt troublant et triste. Sous forme de journal, de pensées ou d'autobiographie, on nous fait suivre ici la marche des idées d'un homme qui, élevé très chrétiennement, perd la foi, cherche à la retrouver en revêtant la robe de chartreux qu'il garde deux ans, puis prend ardemment le parti des exploités contre les exploiteurs, des maigres contre les gras, et se fait blesser dans une insurrection révolutionnaire, qui enfin, après un séjour très résigné en prison, termine sa vie comme infirmier dans un hôpital parisien, cherchant à faire un peu de bien et continuant à philosopher pour lui seul. Il est persuadé que toutes les religions positives ont fait leur temps, y compris la religion chrétienne, qui seule pourtant est consistante et

qui pourra mettre des siècles à mourir. Il déclare, avec une assurance bien expéditive, que, dès maintenant, tout ce qui vaut plus ou moins par l'esprit s'écarte de l'Église catholique. Le long du volume sont exposées complaisamment les objections qui, d'après l'auteur, la condamnent définitivement : elles perdraient, je crois, beaucoup de leur force s'il s'était rendu compte plus exactement de ce qu'exige l'orthodoxie, de ce qu'affirment les sciences et la conscience. La religion sans sacerdoce, qui lui semble pouvoir seule subsister dans l'avenir, conserverait, au delà du monde, la notion d'un Dieu bon et sage, d'un Dieu paternel, explication plus acceptable de l'univers que les atomes de Lucrèce ou la substance infinie de Spinoza, « idéal vivant dont la créature douée de conscience sent en elle, aux meilleurs moments de la vie, l'action intime qui l'attire, la force à se dégager de la bassesse où, pour d'incompréhensibles raisons, elle est plongée, et à s'élever vers lui, en une ascension dont la vie terrestre n'est qu'une période, œuvre indéfinie, collaboration sans terme, qui relie l'éternel et l'immortel. » Je doute que l'humanité s'arrête à cette sorte de christianisme sans le Christ ; je crois qu'elle sera plus attirée soit vers l'irréligion totale, soit vers le christianisme intégral.

On n'a pas besoin d'adopter toutes les idées de l'auteur pour apprécier en cet ouvrage les qualités de penseur et de moraliste qui lui ont déjà valu d'être couronné par l'Académie des sciences morales et politiques pour son *Éducation du caractère*. Et les défenseurs du catholicisme qui voudraient se mettre au courant des raisons de l'incrédulité contemporaine liraient certainement avec profit *les Crises d'une âme*.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Conflits de la science et des idées modernes, par le docteur X***. Paris, Perrin, 1905, in-18 de 260 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous regrettons de ne pas connaître le nom de l'auteur de ce volume. On y sent une âme sincère et droite, animée d'une vive joie religieuse et d'un profond dévouement au bien. L'auteur montre que les idées dont vit le monde contemporain n'ont rien de scientifique, au contraire. Le catholicisme n'est en désaccord réel avec aucune science sérieuse, et connaît bien mieux la nature de l'homme que les politiciens du jour. L'inconnaissable, de l'aveu même d'Herbert Spencer, est indispensable pour appuyer le développement moral de l'homme, et la morale soi-disant scientifique, si elle s'établit jamais, sera la bride lâchée à tous les mauvais instincts.

Le suffrage universel, le divorce, la liberté de la presse, telle qu'on la pratique en France, sont des agents de décomposition sociale. L'homme n'est pas naturellement bon, il est entraîné par une foule de passions et a besoin d'un frein. Les idées courantes mènent droit à

l'abaissement des caractères, à la décadence morale et intellectuelle. Rien ne favorise le développement du génie comme les hautes pensées qu'inspire le catholicisme.

Ce livre, on le voit, n'est pas un livre de science à proprement parler, et ceux qui, d'après le titre, y chercheront la discussion de quelques thèses, seront déçus. Toutefois, sous l'homme de bien et le catholique, on voit de temps en temps percer le savant. Le volume se termine par quelques belles pages sur les devoirs du médecin.

C'est un bon ouvrage, qui ne vaut pas précisément par la rigueur du raisonnement, mais par un bon sens chrétien qui éclaire toutes les questions. D. V.

Notre Marine de guerre. Réformes essentielles, par Un Marin. Paris, Berger-Levrault, 1904, in-8 de 112 p. — Prix : 2 fr.

Le pseudonyme de « Un Marin » dissimule mal le nom d'une des personnalités maritimes les plus en vue, les plus actives et aussi les plus sympathiques aux yeux de la « jeune » comme de la « vieille » marine. La notoriété dont jouit l'auteur des *Réformes essentielles* ne permet pas de laisser passer inaperçues les propositions exposées dans cette étude et dont la principale peut se résumer en peu de mots. « Un Marin », frappé de la lenteur de l'avancement dans le corps des officiers de marine et du peu de débouchés offerts aux officiers mariniers, et, en même temps, du désarroi qui se produirait en cas de mobilisation dans les « postes à terre », demande la création d'un corps d' « officiers de côtes. » Ceux-ci, provenant des officiers de marine désirant ne plus naviguer, et des officiers mariniers, occuperaient certaines fonctions dans les arsenaux, et seraient chargés de la direction de la surveillance extérieure de notre littoral et des batteries de nos fronts de mer. A première vue, cette réforme ingénieuse paraît vraiment « essentielle » ; elle répond à des besoins réels, en permettant d'alléger les cadres des subalternes, et de mettre sur nos côtes des officiers sachant, ou mieux, ayant su, ce qu'est un navire de guerre. Il est cependant à craindre que, dans la pratique, la création, si séduisante, d'un corps d'officiers de côtes, qui, d'ailleurs, coûterait fort cher, ne donne pas les résultats attendus, les officiers qui ne naviguent plus perdant rapidement l'habitude des choses de la mer. Quoi qu'il en soit, la nouvelle brochure publiée par la maison Berger-Levrault est à lire et à méditer, car elle contient, avec la proposition que nous venons d'analyser, de très justes et très intéressants aperçus sur maintes questions maritimes d'actualité. J. C. T.

LITTÉRATURE

Esthétique, comme science de l'expression et linguistique générale (*I. Théorie; II. Histoire*), par BENEDETTO CROCE; trad. sur la 2e édit. italienne, par HENRY BIGOT. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de II-518 p. — Prix : 10 fr.

Nous avons là un ouvrage considérable que M. H. Bigot a eu raison de traduire pour le public français. Nos étudiants et sans doute leurs maîtres en philosophie, qui n'avaient à leur disposition aucun manuel complet d'esthétique, y trouveront une théorie et une histoire raisonnée de cette partie si attachante du savoir humain.

L'auteur brille surtout par sa critique implacable de tous les systèmes du passé; je dirai même du présent, car il émet une opinion sur l'esthétique de Guyau et de Brunetière aussi bien que sur celle de Kant ou de Platon. L'histoire qu'il nous donne n'est guère qu'une longue et spirituelle satire, où sa critique pénétrante trouve chez tous le défaut de la cuirasse et semble s'exercer à quelque jeu de massacre dans le but de renverser toutes les idoles les unes sur les autres. Il faut voir comme il sacrifie les règles et les genres, comme il réfute les théoriciens de la forme nue ou de la forme ornée, comme il balaie tous les ornements, toutes les figures, tous les monstres. Le matérialisme, pas plus que l'idéalisme ne trouve grâce à ses yeux, et, s'il n'attache aucune importance à la religiosité esthétique d'un Cousin, par exemple, s'il accuse la connaissance religieuse d'être imparfaite et inférieure, il reconnaît du moins que le catholicisme est cohérent, à la différence du rationalisme qui affecte parfois des allures mystiques et qui est l'incohérence même. Avec quelle verve il se moque de « ces simagrées, ces tendresses religieuses des rationalistes de notre époque » dont l'origine est dans « le culte superstitieux qu'on a rendu aux sciences naturelles ! » Comme elles ont leurs limites, « il était à prévoir qu'on allait demander le reste à la religion, ce reste dont l'esprit de l'homme ne peut se passer. C'est au matérialisme, au positivisme, au naturalisme que nous sommes redevables de cette nouvelle efflorescence malsaine et souvent peu naïve d'exaltation religieuse. Choses d'hôpital, quand ce ne sont pas choses de politiciens » (p. 62).

Il ne suffit pas de démolir, cela fût-il cent fois nécessaire; il faut reconstruire sur le terrain déblayé, car on ne détruit vraiment que ce qu'on remplace. Notre esthéticien italien a bien son système qui est, à son gré, toute une philosophie; mais rend-il raison de toutes les difficultés et durera-t-il plus que les autres? M. H. Bigot estime qu'il a ouvert une large route aux hommes de bonne volonté; ce n'est pas dépasser l'enthousiasme permis au traducteur qui nous a révélé son œuvre. Elle est fondée toute entière sur la distinction entre la connaissance intuitive et la connaissance logique. Pour l'auteur, l'intuition

amène forcément l'expression et celui qui voit n'a pas besoin de maître. *Rem tene, verba sequentur*. Et ne croyez pas qu'il ne s'agisse que d'expression verbale, mais bien de toute expression artistique ; car il semble que l'expression naturelle atteigne toujours à l'art. Il y a plaisir à trouver dans cette vue féconde la raison de nombre de vieilles règles ou observations esthétiques, par exemple, celle-ci : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement » ou encore : « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y a qu'une seule qui soit la bonne. »

Est-ce là tout ? L'esthétique, quoi qu'en dise certain auteur, n'est pas une partie de la magie, et M. Croce, si on lui attribuait ce pouvoir magique, n'en croirait rien du reste. Il inclinerait plutôt à penser qu'on ne saura jamais le tout de rien, qu'il y aura toujours du mystère dans la naissance des œuvres d'art et que le nombre ou la valeur des esthètes ne dépend pas du savoir des esthéticiens. Mais son étude approfondie sur l'esthétique n'en sera pas moins utile, ne fût-ce que pour éclairer les critiques d'art et les rendre un peu modestes.

A. Boué.

Discours parlementaires, précédés d'une Introduction sur le socialisme et le radicalisme en 1885, par Jean Jaurès. T. Ier, Paris, Cornély, 1904, in-8 de 906 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume contient la série des discours prononcés à la Chambre par M. Jaurès de 1885 à 1889, puis de 1892 à 1894. Préoccupé de se défendre contre le reproche banal d'avoir passé du centre gauche à l'extrême gauche, le député de Carmaux explique dans une longue Introduction comment il est venu des idées modérées au socialisme. A vrai dire son plaidoyer m'a convaincu. Quiconque voudra lire les discours de M. Jaurès aura vite fait de reconnaître qu'à quelque place qu'il ait siégé au Parlement, il n'a jamais eu qu'une seule préoccupation : la démocratie, le prolétariat, voilà le *leitmotiv* de ses discours. Je ne crois pas que, dans ce millier de pages signé du nom d'un homme politique de premier plan, on en trouve une seule consacrée aux intérêts généraux du pays, à l'idée d'une France puissante, à la défense de son rang dans le monde. Déchaîner la lutte des classes, tel semble être le seul but poursuivi par M. Jaurès. Si donc vous aimez les histoires de mineurs opprimés par un contre-maître, d'instituteurs persécutés par leurs préfets, de paysans exploités par des propriétaires avides, vous trouverez dans le recueil de ses discours large satisfaction.

Bien d'autres avant lui se sont placés sur ce terrain. M. Jaurès toutefois possède une originalité qu'il serait puéril de méconnaître. Sa langue ne ressemble guère à celle des orateurs de son parti. Il invective rarement ses adversaires, et il ne tire pas des gros mots ses effets de tribune.

Des réminiscences d'auteurs antiques émaillent ses discours. Des citations d'Homère ou d'Eschyle illustrent ses arguments. Jamais, bref, les petits, les humbles, les deshérités qui ont fait couler, depuis trois quarts de siècle, tant de torrents d'éloquence, n'ont été flagornés dans un plus beau style. H. RUBAT DU MÉRAC.

La Méthode des classiques français (Corneille, Poussin, Pascal), par PAUL DESJARDINS. Paris, Colin, 1904, in-18 de II-277 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, M. Desjardins a réuni trois études, dont deux avaient déjà paru ailleurs, mais qui, pour n'être pas inédites, n'en restent pas moins neuves. Leur lien commun, c'est qu'elles ont semblé à l'auteur propres à nous éclairer provisoirement sur la nature de l'esprit classique.

Faut-il essayer de résumer ici les caractères qu'il lui assigne? Esprit de soumission complète à la vérité, éloignement du mensonge au point d'écarter la fiction de l'invention même, aucune place pour l'arbitraire, souci du réel, déterminisme rigoureux de la forme, ce qui est bien la meilleure preuve de probité intellectuelle. Il peut nous sembler étrange aujourd'hui de reconnaître ce réalisme dans la littérature classique qui consacre le triomphe de la volonté sur les passions, même celles de l'amour. Corneille, en effet, affirme en toutes choses la maîtrise de soi, l'empire de l'homme sur lui-même. « Je suis maître de moi, je fais ce que je veux. » Chez lui, la raison gouverne ce qu'il appelle les sens; voyez sa Pauline dans *Polyeucte*. Il lui semble vrai et beau de donner à la volonté le pas sur les sentiments instinctifs qui ne se laissent pas réduire en idées claires. Les héros de Corneille se ressentent de la méthode de Descartes, et leurs caractères généreux, épris d'évidence, ne savent pas mentir. Il y a bien alors une part du réel qui tombe dans l'oubli : c'est le côté instinctif, inconscient, cette sorte de mollesse un peu morbide que nous analysons maintenant avec complaisance. Mais la volonté aussi est réelle et les classiques sont persuadés que les appétits ne doivent point la dominer, qu'elle n'est soumise qu'à la raison. Ils ont horreur de mentir; tel est, avec le secret de leur probité intellectuelle, le ressort de leur haute moralité.

En cela se résument, selon Pascal, les règles de l'honnête discussion. Ce qui l'empêche d'être honnête, c'est « le manque de cœur, » le défaut d'amour de la vérité. *Quoniam non est in ore eorum veritas, cor eorum vanum est* (*Ps.* v). De là, l'équivoque des termes, l'hypocrite apparence de raisonnement qui abuse toujours un public dupe des mots. La première édition des *Provinciales* appelait cela « un péché mortel contre la raison. » De cette faute grave, Pascal et avec lui son interprète accusent les jésuites. A ce compte, qu'il y aurait de jésuites,

même parmi leurs adversaires! Combien qui perpétuent l'équivoque, en faisant parade de sincérité et dont le violent amour pour la vérité les porte à la trahir! Ce jésuitisme n'est pas le fait de l'esprit classique dont les jésuites, sans en avoir le monopole, furent toujours partisans.

M. Desjardins a grandement raison de s'attacher à cet esprit, puisqu'il y trouve la voie de la vérité. En l'étudiant à nouveau et sans acception de personnes, il nous le démontrera de plus en plus. La démonstration qu'il nous en a donnée « provisoirement, » et sous une forme peu banale, quoique « primaire, » nous fait vivement souhaiter le monument définitif qu'il semble nous promettre. Il fera sans doute ressortir d'une manière durable, aux yeux de nos contemporains, la justesse du mot classique : « Rien n'est beau que le vrai! »

A. Boué.

Novalis. Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne, par E. Spenlé. Paris, Hachette, 1904, in-8 de 378-107 p. (*Bibliothèque de la Fondation Thiers*. Fasc. II).

Cette thèse de doctorat roule sur Novalis et sur l'idéalisme romantique qui signala la fin du XVIIIe et le commencement du XIXe siècle en Allemagne. Des jugements bien contradictoires ont été émis sur cette période troublée et troublante, et sur les hommes qui la représentaient aux yeux de la postérité : les deux frères Schlégel, Wackenroder, Tieck, Schleiermacher, Novalis.

Avec sagesse, M. Spenlé a renoncé à peindre tout le groupe ; le tableau d'ailleurs est fait, et d'une main magistrale, par Haym dans son histoire de l'École romantique. Il a choisi dans le groupe celui qui en représente le mieux le caractère intime et les tendances idéalistes, celui qui, par le mystère où il s'enfonce volontiers, par sa nature énigmatique et mobile, irrite le plus la curiosité de la critique, celui enfin qu'une mort prématurée (il mourut à vingt-neuf ans) a marqué au front, en attachant à sa personne la grâce mélancolique d'une fleur coupée avant d'être complètement épanouie, je veux dire Novalis.

Le choix est heureux, et il vient à propos, en un moment où les problèmes soulevés par la vie et l'œuvre du jeune poète divisent encore en Allemagne et hors d'Allemagne les représentants les plus autorisés de la critique littéraire.

Le grand mérite de cette thèse est précisément d'exposer ces différents problèmes qui peuvent tous se ramener à deux points : le problème psychologique, qui se rapporte à la personnalité même du poète, et le problème religieux, qui, après une période de polémiques passionnées, semble occuper encore aujourd'hui la première place dans l'interprétation des œuvres de Novalis.

Le premier problème, nous le trouvons posé dans une suite de chapitres, fort intéressants à lire, où il est parlé de l'éducation du jeune Philippe de Hardenberg (l'auteur oublie de nous dire quand, comment et pourquoi le jeune poète prit ce pseudonyme de Novalis), de son amour idyllique pour Sophie de Kühn, amour qui se transforme, à la mort de sa fiancée, en une exaltation mystique et aboutit à un suicide philosophique, dont nous trouvons les traces dans *le Journal d'un poète,* et dans *les Hymnes de la nuit*. S'il fallait résumer notre impression sur la personnalité de Novalis, telle qu'elle se révèle à nous, on pourrait dire, comme le fait l'auteur même de cette thèse, que Novalis est à la fois « un épicurien raffiné et un monomane mystique, un fonctionnaire zélé et un poète exalté, un chrétien croyant et un panthéiste libre-penseur, un aristocrate réactionnaire et un révolutionnaire enthousiaste. » Oui, c'est la synthèse de ces contrastes qui forme l'originalité du caractère de Novalis. Il n'est pas seulement le jeune homme idéaliste qui poursuit dans son rêve la fleur bleue d'Henri d'Ofterdingen, ni le Christ romantique qui marche dans la vie couronné d'épines, et les yeux tournés vers le ciel ; il n'est pas non plus, uniquement, le bon vivant que veut faire de lui M. Busse, l'épicurien gai, sain de corps et d'esprit, qui conte fleurette à toutes les filles et prise, par-dessus tout, la vie joyeuse ; non, mais il est tout cela à la fois, selon l'heure et les dispositions passagères.

Quant au problème philosophique et religieux, nous le trouvons surtout exposé dans le chapitre intitulé *l'Intuitionnisme* où sont analysés les fragments philosophiques de Novalis et ses rapports avec Fichte, dans les *Hymnes spirituelles*, dans *Europa et la Chrétienté*, dans les *Disciples à Saïs*, et enfin dans le roman *Henri d'Ofterdingen*, qui devait être une encyclopédie philosophique et religieuse, mais qui resta inachevé. Au reste, presque aucun des ouvrages de Novalis n'est achevé ; c'est là un caractère de son œuvre, c'est un poète fragmentaire, il fait songer aux ruines d'un temple égyptien, comme le disait Menzel avec une certaine grandiloquence, où les colonnes renversées restent encore chargées d'hiéroglyphes. Ce second problème philosophique et religieux a passionné l'Allemagne. Novalis est-il un rêveur théosophe ? Est-il catholique, comme on a voulu l'induire de son pamphlet *Europa et la Chrétienté*, que Schlégel publia précisément en le tronquant, pour montrer que si Novalis n'était pas encore catholique, il était digne de l'être et à la veille de le devenir, comme Schlégel l'était lui-même. Est-il fondateur d'une religion nouvelle, dans laquelle devait se fondre harmonieusement le catholicisme et le protestantisme, sorte de religion naturiste qui aurait le Christ comme centre, et ressemblerait vaguement au catholicisme médiéval ? Il est tout cela, et même un peu panthéiste, parfois même protestant piétiste, à la

façon de Zinzendorf, sans doute par égard pour sa famille et son entourage. Il n'a pas eu le courage, ni le temps d'aller aussi loin que son frère Charles de Hardenberg, qui se convertit franchement au catholicisme.

J'ai peur que M. Spenlé ne fasse trop d'honneur aux élucubrations philosophiques de Novalis, et ne s'y attarde trop longtemps. C'est à vrai dire une philosophie de rêve qui découvre sous le moi personnel je ne sais quel moi latent, plus puissant, plus vaste que le moi conscient, et derrière le monde extérieur, qui se réduit en fantômes exsangues, je ne sais quel autre monde supérieur, qui n'est accessible qu'au poète théosophe vivant en communication intime avec le monde astral. Novalis, comme philosophe, n'existe pas, et je crois que lui-même ne se prenait pas au sérieux ; pourquoi la critique serait-elle plus convaincue qu'il ne l'était lui-même ?

Un autre reproche que je ferais au jeune docteur vient de sa manière de composer. Notre vieille rhétorique distinguait avec raison dans une œuvre littéraire : l'invention, la disposition et l'élocution. Or je me demande ce que devient dans cette thèse la disposition. Quand le sujet paraît épuisé, voilà que l'auteur ajoute un épilogue, après cet épilogue vient un appendice : *Novalis devant la critique*, et après cet appendice, un supplément : *Les Problèmes*, enfin une conclusion qui résume le tout. N'y a-t-il pas là un défaut littéraire ? Nous avions l'habitude, en France, de procéder par ordre et avec une suite harmonieuse, c'était le mérite suprême de notre critique d'autrefois : elle était peut-être moins savante que d'autres, mais elle était lumineuse. A force de lire et d'étudier les critiques allemands, finirons-nous donc par prendre leurs défauts avec leurs qualités ? Je ne le souhaite pas, et j'aime mieux moins de profondeur et plus de clarté.

L. Mensch.

HISTOIRE

Journal de bord d'un aspirant, par Avesnes. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de III-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont là de simples notes, écrites au jour le jour, sans prétention, sinon toujours avec simplicité, au hasard des impressions et aussi des souvenirs. Ce journal de bord est, manifestement, l'œuvre d'un jeune homme, d'un très jeune homme ; mais, nous n'en doutons pas, cette œuvre sera suivie d'autres qui tiendront tout ce que celle-ci promet. L'auteur, aujourd'hui enseigne de vaisseau, cache, sous le pseudonyme d'Avesnes, un nom très estimé sous la coupole du Luxembourg ; comme son père, le jeune officier sait tout le prix des phrases correctes, élégantes même ; ses études littéraires ont été sérieusement faites, et le lecteur s'en aperçoit vite en goûtant le charme d'une citation latine bien

amenée et bien placée, ou des réminiscences des poètes modernes ou contemporains que l'auteur du journal paraît particulièrement affectionner. Quelques longueurs, des lieux communs, des émotions raffinées, comme aussi des pointes de scepticisme peu naturel, sont de légers défauts de jeunesse, que font vite pardonner et vite oublier des pages charmantes de sincérité, de fraîcheur d'impressions. Des tableaux variés, écrits d'une plume alerte, se succèdent en un kaléidoscope aux couleurs vives ; ce sont des scènes de bord, des conversations avec des camarades, des matelots, ou de charmantes Américaines, des descriptions de la nature tropicale ou des dissertations philosophiques et sociales, des lettres écrites à des amis ou à des parents. A la lecture de cet ouvrage, nous avons pris un plaisir extrême, retrouvant à chaque page, à chaque ligne, nos impressions et nos souvenirs d'un temps, hélas ! déjà lointain ; ce qui a pour nous le charme du passé aura pour d'autres l'attrait de l'avenir. Plusieurs, peut-être, en lisant le *Journal de bord*, se sentiront poussés vers la carrière de la mer ; ils pourront, à leur tour, éprouver les sensations dont ils auront eu un avant-goût, mais peu, sans doute, sauront les traduire avec le talent naissant dont fait preuve Avesnes.

Un mot de critique : une table des matières, une carte et des gravures font singulièrement défaut dans cet intéressant volume. J. T. C.

La France monastique. Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France, par Dom Beaunier. Nouvelle édition revue et complétée par les bénédictins de Ligugé. T. I. *Province ecclésiastique de Paris.* Paris, Poussielgue, 1905, in-8 de xxiv-396. — Prix : 10 fr.

Dom Beaunier publia, au xviiie siècle, en deux volumes in-4, un recueil des églises de France à collation royale. Chaque abbaye avait sa notice, et les prieurés étaient plus sobrement indiqués. Malgré ses lacunes, cet ouvrage restait encore recherché. Les bénédictins ont bien fait d'en donner une nouvelle édition ; ils ne pouvaient rien mettre de mieux en tête de la collection historique qu'ils entreprennent.

C'est toute une refonte de Dom Beaunier qu'ils nous offrent. Ses notices sont revues soigneusement, complétées et corrigées. Les prieurés, qu'il se contente de signaler, ont leur notice. On chercherait vainement dans Beaunier la liste des prieurés simples et d'un certain nombre de maisons conventuelles, qui n'étaient point à la nomination du Roi ; les éditeurs les ont ajoutés à son œuvre, en ayant soin de faire suivre chaque nom d'indications historiques, sommaires mais suffisantes. Cette première addition donne à leur œuvre une grande utilité.

En outre, chaque notice est suivie de la bibliographie des sources imprimées et manuscrites. Les éditeurs ont dû, pour la dresser, se livrer

à des recherches considérables : il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur celle de Saint-Germain-des-Prés ou de Saint-Denis. La distribution méthodique des ouvrages permet au chercheur de trouver rapidement ce dont il a besoin, et même de discerner les œuvres importantes auxquelles il lui faut recourir de préférence. La richesse de ces informations bibliographiques dépasse tout ce que nous avions dans ce genre. Est-ce à dire que tout y soit parfait ? Non : il y a des omissions. Les éditeurs en ont eu eux-mêmes conscience, puisque dans la Préface ils invitent les travailleurs à leur signaler les oublis qui leur ont échappé. Quelques-uns leur reprocheront peut-être de ne pas avoir attendu plus longtemps, de manière à diminuer le nombre de ces oublis : cette critique semble avoir été prévue. Les bénédictins annoncent que, tous les ans, ils publieront dans la *Revue Mabillon* un supplément, où seront indiqués les livres et les articles oubliés, et ceux qui paraîtront désormais. Dans ces conditions, on ne peut que les féliciter d'avoir livré au public ce premier volume.

Tel qu'il est, c'est un instrument de travail de premier ordre, indispensable à quiconque s'occupe d'histoire locale. Les éditeurs n'ont rien négligé de ce qui pouvait en rendre l'usage facile : chaque monastère est très exactement identifié ; une table alphabétique des noms de lieux permet de retrouver immédiatement les indications dont le lecteur a besoin.

Ce premier volume est consacré aux anciens diocèses de Paris, de Blois, de Chartres, de Meaux et d'Orléans. Il contient les abbayes et prieurés, tant d'hommes que de femmes, bénédictins, cisterciens, prémontrés et génovéfains, y compris les monastères des ordres de Grandmont et de Fontevrault, et ceux des célestins et des camaldules.

D. B. C.

Le Pape et l'Empereur (1804-1815), par Henri Welschinger. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de 473 p. — Prix : 8 fr.

Le Concordat était à peine signé que son interprétation provoqua une série de conflits : c'est une nouvelle lutte du Sacerdoce et de l'Empire qui met en présence les deux pouvoirs, conformément à la loi qui juxtapose et oppose le corps et l'âme, l'esprit et la matière. D'un côté une puissance séculière qui grandit chaque jour en submergeant les royaumes et les consciences ; de l'autre, une volonté qui semble devenir de plus en plus invincible à mesure qu'elle perd ses appuis terrestres : Rome est conquise, le pouvoir temporel est détruit, le pontife est captif, ses conseillers naturels dispersés, les évêques sont en grand nombre séduits ou intimidés, les principes gallicans se réveillent, comme si l'aventure de la constitution civile n'avait fourni aucune leçon, le schisme paraît inévitable, et c'est alors que, par un revirement subit, la faiblesse triomphe. L'épée de César s'est émoussée sur la tiare.

Tel est le récit que M. H. Welschinger entreprend de rajeunir au moyen de documents nouveaux ; en particulier, l'histoire assez peu glorieuse des conciliabules épiscopaux de 1809 et 1811, celle du concile de 1811 se trouvent enrichies de détails que la discrétion du maréchal Vaillant avait dérobés aux investigations de M. d'Haussonville.

L'exposition est brillante, comme tout ce qui tombe de la plume de M. Welschinger : c'est un drame qui se déroule avec ses incidents et ses péripéties agencées avec une logique telle qu'on se demande s'il faut louer l'historien d'avoir coordonné toutes ces scènes avec un art consommé, ou bien d'en avoir si bien pénétré l'enchaînement qu'il donne à ses lecteurs la sensation de vivre les événements qu'il leur raconte.

Me sera-t-il permis d'exprimer un regret ? Dans un livre aussi bourré de noms propres, la nécessité d'un index des noms s'imposait ; il eût avantageusement complété la table des matières qui, quoique très complète, et peut-être à cause de cela, ne facilite pas assez les recherches. En établissant cet index, on eût pu corriger certaines inadvertances, comme celle qui transforme (p. 243 et 287) Mgr de Boulogne, évêque de Troyes, en un évêque de Boulogne, anonyme.

Je n'insiste pas ; les tables analytiques dispensent de lire un livre, et la personne qui a commencé à feuilleter celui-ci ne pourra faire autrement que de poursuivre sa lecture jusqu'à la dernière page ; encore trouvera-t-elle que cela finit trop vite. P. Pisani.

Journal de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye, 1832-1833, par le lieutenant Ferdinand Petitpierre, publié par Georges Price (F.-G. Petitpierre). Paris, Émile-Paul, 1904, in-12 de xxxii-178 p. — Prix : 3 fr. 50.

Petit-Pierre fut le nom de guerre adopté par Madame la duchesse de Berry pendant son héroïque et fatale expédition de Vendée en 1832. C'est par une simple coïncidence, et sans autre relation que l'officier qui nous parle ici de sa captivité à Blaye se nomme également de la sorte. Il avait servi dans les gardes d'honneur en 1813 et 1814; mis en demi-solde après Waterloo, il reprenait du service après 1830, et se trouvait comme lieutenant attaché à l'état-major de la place de Nantes lorsque *Madame* fut arrêtée, dans les tragiques conditions que l'on sait, chez Mlles du Guiny, dans la rue Haute du Château. Il l'accompagna à Blaye, lorsqu'elle y fut transférée, aide de camp du colonel Chousserie, gouverneur de la prison jusqu'au 4 février 1833, date de l'arrivée du général Bugeaud qui prit trop à la lettre son rôle peu honorable de « geôlier ».

Sur ce séjour de la duchesse à Blaye, on possède un *Journal* très sincère du docteur Ménière ; mais le docteur ne fut attaché au service de la princesse que le 28 février 1833; l'entrée en prison date du

15 novembre 1832 ; c'est cette lacune, en remontant même au 9 novembre, jour du départ de Nantes, que comble le *Journal* du lieutenant Petitpierre. Son récit est très simple dans une exactitude rigoureuse ; il entre dans des détails qui font bien connaître la duchesse, son caractère, son esprit ; il décrit fort consciencieusement ses toilettes, le mobilier de son habitation ; et ces menus faits donnent une représentation fidèle, instructive, de l'épisode qui marqua si douloureusement dans la vie de la mère de M. le comte de Chambord. — On trouvera des traits amusants sur Louis-Philippe (p. 147) et le financier Ouvrard (p. 150) ; des particularités typiques sur la force de volonté de la duchesse de Berry (p. 136).

Le texte de ce journal est précédé d'une Préface anecdotique de M. Louis d'Harcourt et d'une notice biographique de M. Georges Price sur son aïeul, le lieutenant Petitpierre. — Quelques noms sont mal orthographiés ; les notes sont à lire ; on doit regretter l'absence d'une table alphabétique. G.

Histoire du second Empire, par Pierre de la Gorce. T. VII. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de 444 p. — Prix : 8 fr.

En ouvrant ce volume, le vers si connu de Virgile se présente spontanément à l'esprit :

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

C'est le récit d'une des plus douloureuses périodes de l'Année terrible, l'écroulement de notre armée, l'agonie et la chute de l'Empire du 6 août au 4 septembre, — un mois seulement, mais quel mois ! Deux corps d'armée, deux généraux ont été battus, Frossard à Forbach, Mac-Mahon à Frescheviller, Mac-Mahon, celui des chefs sur lesquels reposait le plus la confiance du pays. Mais cinq corps sont intacts et il semble que déclatantes revanches ne tarderont pas à effacer ces échecs passagers. Malheureusement c'est alors et presque aussitôt qu'éclate l'incohérence qui a présidé à la déclaration et à la préparation de la guerre. Rien n'est prêt, les régiments sont incomplets, les approvisionnements manquent, certains corps n'ont pas encore leur artillerie. Sans capacités militaires, avec une volonté affaiblie et un corps malade, l'Empereur est incapable de diriger une grande guerre ; parmi les généraux qui se pressent sous ses ordres, combien le sauraient ? Celui même auquel l'opinion publique le force en quelque sorte à remettre le commandement suprême, Bazaine, n'est, pour nous servir d'un mot célèbre, qu'une grande incapacité méconnue. Par deux fois il peut vaincre ; par deux fois, soit insouciance, soit inhabileté, il manque l'occasion et n'aboutit qu'à se faire enfermer dans Metz, où il attend la capitulation. Mac-Mahon, après sa défaite, se retire sur Paris ; mais incertain, flottant, voyant juste, et n'osant exécuter ses vues, revenant

sur la capitale, ce qui eût pu être le salut, mais, cédant sans résistance aux injonctions de Palikao, qui, lui, cède à des préoccupations dynastiques, il se laisse imposer cette marche vers l'Est qui ne pouvait aboutir qu'à un désastre et qui le conduit en effet à Sedan. Dans cette dernière et triste journée même, partout incohérence, partout hésitation ; Ducrot est le seul qui semble avoir vu juste, mais à ce moment précis, on lui enlève la direction. M. de la Gorce a peint en termes saisissants la stupéfaction de Paris et de la province en apprenant les premiers désastres ; c'est un tableau vécu dont tous ceux qui ont le souvenir de cette époque peuvent attester la frappante vérité. A Paris comme à l'armée, tout est en désarroi. Au ministère Ollivier a succédé le ministère Palikao, dont le seul mérite est d'avoir assuré l'approvisionnement de la capitale ; car sur la conduite de la guerre son influence est déplorable. Au corps législatif, au Sénat, même confusion, nulle résistance, et quand la Révolution s'installe à l'hôtel de ville, elle n'a qu'à ramasser un pouvoir qu'on ne lui dispute pas. L'Empire était né d'un coup d'État, il tombait dans une émeute ; c'était logique. Avec l'Empire, le livre s'achève : il est de ceux qui peuvent compter parmi les plus magistrales et les plus belles œuvres historiques de ce temps, avec l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, de M. Thureau-Dangin, avec l'*Europe et la Révolution*, de M. Albert Sorel, avec les grands travaux de M. Albert Vandal, de M. H. Houssaye, de M. F. Masson sur l'Empire, pour ne parler que des auteurs vivants. Par deux fois l'Académie française l'a couronné ; ce ne doit pas être son dernier mot.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Empire libéral, par ÉMILE OLLIVIER. T. IX. *Le Désarroi*. Paris, Garnier, 1904, in-18 de 632 p. — Prix : 3 fr. 50.

Vingt et un chapitres partagent ce neuvième volume. Ils sont tous très remplis de faits historiques variés plus que palpitants. Mais c'est pour le second Empire une époque de désarroi et d'attente. La position est embrouillée et les succès d'antan fort contestés. Les questions étrangères occupent ici une large place ; l'auteur nous promène depuis l'Orient et l'Égypte et la Crète jusqu'en Amérique, en retraçant les phases de notre départ du Mexique, en portant un jugement d'ensemble sur l'action de Bazaine (p. 130), en racontant la fin tragique de Maximilien (p. 460 à 522).

Évacuation du Mexique et aussi évacuation de Rome. C'est bien l'époque des reculades diplomatiques et militaires, signe précurseur des désastres de 1870. Déjà, à propos de « l'aberration » du Luxembourg, comme M. Émile Ollivier nomme (chap. IV) la mesquine et maladroite campagne entreprise en 1866 pour nous annexer ce petit

territoire, la guerre avec la Prusse a failli éclater. Le gouvernement impérial recule aussi en Italie : nos troupes quittent Rome à la fin de 1866, après que Napoléon III a conclu la convention de septembre, et quoique Victor Emmanuel manifeste dans son langage ambigu ses projets de violer, à la première occasion, la parole donnée.

En France, la politique intérieure emprunte aux souvenirs tout personnels de l'auteur un intérêt tout particulier. Nous touchons du doigt l'épisode si curieux de la lettre du 19 janvier 1867 où Napoléon III incline vers les idées libérales (p. 204). On doit noter les entrevues de M. Émile Ollivier avec l'Empereur et l'Impératrice (p. 192), sa conférence avec Rouher (p. 225), prélude de leurs hostilités (p. 413) qui conduisent à un regain de puissance le vice-Empereur (p. 538 à 558). Les grandes discussions au Corps législatif renferment plus d'un détail puisé à bonne source ou recueilli par une mémoire fidèle. Les discoureurs de l'époque, et notamment ceux de l'opposition (Jules Favre, Ernest Picard, Jules Simon, Glais-Bizoin) sont portraiturés par une main habile; d'Émile de Girardin le caractère est analysé par des citations tracées d'un crayon mordant (p. 214, 586, 608).

Plus d'un épisode est curieux, caractéristique, à retenir par conséquent : ainsi une dépêche de M. de Moustier (p. 25); la mission à Florence du général Fleury (p. 38); la prise de Queretaro, où le « traître » Lopez, d'après M. É. Ollivier, devrait être désormais lavé du reproche de trahison (p. 487); le voyage de Mgr Darboy à Rome (p. 434); la querelle artistique d'Ingres et de Delacroix (p. 436). — Le volume se clôt par le fameux discours de Napoléon III à Lille (août 1866) parlant des « points noirs » sur l'horizon, aveu prophétique qui tire le rideau sur le spectacle de féerie de l'Exposition universelle de Paris, dont la description présente, dans ce livre, la page brillante et animée.

G. DE G.

Histoire du séminaire d'Angers, depuis son union avec Saint-Sulpice, en 1695, jusqu'à nos jours, par G. LETOURNEAU. Angers, Germain et Grassin; Paris, Roger et Chernoviz, in-8 de XXIII-442 p., avec fig. — Prix : 15 fr.

Bien que le titre de ce livre, — qui fait suite aux *Mémoires de Joseph Grandet*, — semble intéresser exclusivement le diocèse d'Angers, il ne faut pas s'y méprendre : sa portée dépasse de beaucoup les limites de cette région, et, en ce moment même, il peut être lu, par tous, avec le plus sérieux profit. A côté de la chronique locale qu'il offre aux Angevins, il touche aux plus graves questions des rapports de l'Église et de l'État, et du recrutement du clergé de France. L'ouvrage de M. Letourneau (aujourd'hui curé de Saint-Sulpice, alors directeur du séminaire d'Angers) entre dans les plus curieux détails sur l'organisation intime des séminaires, la discipline, les études, la variété des

règlements, depuis Louis XIV, en passant par l'époque révolutionnaire (où l'on voulait déjà supprimer le catholicisme en France), le Concordat, la Restauration, etc. Il serait malaisé de trouver réunis en un seul volume de si nombreux traits de mœurs, de si précieuses observations. Il y a là des pages nombreuses, qui montrent lumineusement le rôle utile et bienfaisant de « Messieurs de Saint-Sulpice » dans l'œuvre des séminaires. A ce seul point de vue, cet ouvrage ne manque pas d'un douloureux à-propos, à l'heure où les disciples de M. Émery, — qui fut l'un des supérieurs du séminaire d'Angers, — se voient arracher les établissements qui leur avaient été confiés ; chaque ligne, pour ainsi dire, du livre de M. Letourneau, témoigne du bien qu'ils ont réalisé, spécialement dans ce diocèse où le clergé montra, dans l'ensemble, tant de fidélité à sa foi, et où les prêtres conservent pieusement le souvenir de ceux qui ont été leurs maîtres depuis plus de deux siècles.

Par un sentiment d'humilité qui ne nous surprend pas, mais qu'on a bien le droit de trouver excessif, l'auteur se défend d'avoir voulu faire œuvre d'écrivain ; il n'a, dit-il, voulu donner qu'un « Recueil de documents ».

Certes ! les écrits contemporains, — et on en trouve là bon nombre d'inconnus, d'inédits, — les notes, Mémoires, correspondances, sont les plus précieux témoins des temps disparus. Mais il y a dans leur mise en œuvre une méthode, une manière qui constituent précisément les qualités d'une œuvre d'historien ; M. G. Letourneau serait peu autorisé à prétendre qu'il les a ignorées. Son « Recueil » — avec sa table des noms propres, toujours si précieuse pour les recherches, — est, on peut le dire, au point de vue général, aussi bien qu'au point de vue provincial, un excellent livre, une excellente histoire.

JOSEPH DENAIS.

Deutsche Marine-und Kolonialgeschichte in Rahmen einer Geschichte der Seefahrt und des Seekrieges, von FRIEDRICH HÜNEMÖRDER. Kiel, Robert Cordes, 1903, in-18 de 275 p. — Prix, cartonné : 3 fr. 30.

Cette histoire maritime et coloniale de l'Allemagne, qu'a rédigée le pasteur de marine Hünemörder est une des nombreuses publications qui ont pris naissance chez nos voisins pour faire connaître la marine aux sujets de l'Empereur, leur donner le goût des choses de la mer, et, par suite, les persuader de l'importance qu'a pour l'Allemagne la création d'une puissante marine. Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion, à plusieurs reprises, de le faire remarquer, nous sommes en présence d'un plan de campagne admirablement mené et dont les résultats ne peuvent manquer d'être considérables. Pourquoi, hélas ! n'assistons-nous pas, en France, à un mouvement analogue, au moins aussi utile ici

que là-bas ? Nous n'aurions pas à innover, mais seulement à imiter, car on ne saurait trouver rien de plus attrayant, de mieux fait, de mieux présenté, en un mot, remplissant mieux leur but, que ces publications allemandes. L'Histoire que nous avons entre les mains, reliée en toile bleu clair, sur laquelle le titre se détache en lettres blanches, est d'aspect coquet et élégant ; le papier est glacé, l'impression très soignée, la disposition typographique heureusement comprise. Ceci était d'ailleurs important dans ce volume, qui renferme une histoire chronologique, par dates, suivies de phrases très courtes, de la marine et des colonies de l'Allemagne, encadrée, pour ainsi dire, dans une histoire abrégée du monde entier et des guerres navales. C'est ainsi que les premières lignes sont consacrées à la navigation sur le Nil des anciens Égyptiens, et cependant, à cette époque reculée, la marine allemande n'existait pas. La France est souvent citée au cours de l'ouvrage, et toujours avec l'impartialité nécessaire. J. C. T.

Petites Confessions (visites et portraits), par PAUL ACKER. 2e série. Paris, Fontemoing, s. d., in-12 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons rendu compte précédemment (*Polybiblion* t. C, p. 261-262) de la première série des *Petites Confessions* de M. P. Acker. Le nouveau volume que nous présentons ici nous semble de beaucoup supérieur à son devancier ; les personnages interviewés sont moins bruyants, d'un choix moins disparate, et aussi moins railleurs vis-à-vis du littérateur qui a pour délicate mission de les importuner par des questions parfois indiscrètes. Une trentaine de noms figurent dans cette seconde galerie de portraits vivants ; nous relèverons tout particulièrement ceux de MM. Charles Dupuy, Pierre Curie, l'abbé Delsor et Ferdinand Brunetière. Ce n'est pas à dire que les autres manquent de mérite ou soient présentés sans relief ; mais il nous a paru que les quatre personnages que nous venons de mettre à part sont peints par M. Acker avec un véritable talent d'artiste : on croirait les voir, les entendre, tant c'est bien eux qui parlent, qui gesticulent dans ces pages admirables, quoique simples, de vérité. Les légères critiques que nous nous étions permises à propos de la première partie de l'œuvre de M. P. Acker n'ont plus ici de raison d'être ; l'auteur s'est adressé à des personnages plus bienveillants, plus patients, malgré leur vie absorbante et absorbée, comme, par exemple, M. Curie. Quand on exerce le métier de reporter, on n'a pas toujours la chance de rencontrer autant de bonhomie ou d'amabilité. G. BERNARD.

BULLETIN

Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ, par ALBERT RÉVILLE. 3e édit. Paris, Alcan, 1904, in-16 de XII-185 p. — Prix : 2 fr. 50.

La personnalité de l'auteur et ses tendances sont assez connues pour me dispenser d'un long compte rendu. Je dis *tendances*, à dessein : car, c'est de cela qu'il s'agit, autant et plus que de science, dans cette réédition. Elle dénote un état d'esprit assez vieillot, bien qu'on se pique de modernisme. On en est toujours aux dogmes de « l'illustre Baur », à la même connaissance superficielle de la théologie traditionnelle, aux mêmes injustes dédains pour l'Église catholique et la scolastique.

Cette édition est *revue*. Il faudra la revoir encore, et ne plus nous parler, par exemple, de Descartes, *catholique breton*. B. DE CARROY.

Religion et Patrie. Exemples. Récits. Témoignages, par l'abbé J. RECORDON. Abbeville, Paillart, 1904, in-16 de VII-230 p.

Voilà un excellent ouvrage de propagande. Il n'est pas composé avec l'imagination mais à l'aide de documents précis. Il a pour but de ruiner ces maximes mille fois réfutées et qu'on rencontre quand même sous la plume ou sur les lèvres d'hommes ignorants ou de mauvaise foi : « La religion affaiblit et tue le patriotisme. — La religion est l'ennemie de la science .— La France ne sera prospère que quand elle aura brisé les liens de la superstition. » C'est par des exemples choisis, des récits éloquents, des témoignages autorisés que l'auteur tente de détruire ces calomnies sottes autant qu'odieuses. Dans la première partie, il montre la religion vraie source du patriotisme individuel et collectif en faisant défiler devant nous : généraux, amiraux, soldats, missionnaires, curés, frères, religieuses, offrant des exemples de patriotisme dévoué jusqu'à la mort et inspiré par la religion. — La deuxième partie : *Religion et Science*, nous fait contempler l'Église, institutrice perpétuelle des peuples et protectrice des arts; puis, dans une riche galerie de savants chrétiens, se manifeste l'alliance de la religion et de la vraie science. Enfin, dans une troisième partie : « La religion et la France », sont mises en lumière les prédilections de Dieu pour notre pays, sa grandeur résultant de sa correspondance à sa vocation de Fille aînée de l'Église, et ses déchéances provenant de ses infidélités à cette glorieuse vocation. Tout cela est bien conduit et bien déduit. Sous cette forme anecdotique et saisissante, plutôt que philosophique et savante, se dégage cette conclusion : « La religion élève les nations. »

LOUIS ROBERT.

Idées politiques, par ALBERT JOUNET. Saint-Raphaël (Var), imp. Chailan, 1903, in-8 de 336 p.

Recueil d'une longue série de petits articles précédemment publiés dans le *Saint-Raphaël Journal*. L'auteur, qui me paraît un brave homme, un peu naïf, mais non dépourvu d'ailleurs de bon sens et d'ingéniosité, y développe un programme très appliqué de république idéale, dont beaucoup de Français s'accommoderaient. Je doute pourtant que cette organisation très compliquée de ce qu'il appelle « la République statérale » (du mot latin *statera* balance), soit d'une réalisation facile ou même possible. Considérant que le régime actuel est une maladie de la liberté, de quoi je ne me doutais guère,

il en conclut qu'il faut, non pas tuer la liberté par la main du pouvoir personnel dont beaucoup rêvent, mais la guérir en lui inoculant la « République statérale ». Si j'ajoute que l'auteur admire beaucoup le P. Maumus et l'abbé Lemire, nul ne s'étonnera qu'il aime tant à voyager au pays des chimères. C'est d'ailleurs, du moins il me fait cet effet, un excellent homme et un bon chrétien, et qui rêve — un beau rêve, ma foi ! — de voir « l'élite française prendre pour centre et pour sommet de sa grandeur, non le pouvoir terrestre d'un roi ou d'un empereur humain, mais la vivante majesté de Dieu. » Est-il besoin d'ajouter que, si je ne partage pas son espoir, je m'associe de tout cœur à son vœu ? ÉDOUARD PONTAL.

Des Censures qui atteignent la liquidation des biens ecclésiastiques et des congrégations religieuses, par Dom PIERRE BASTIEN. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Tandis que les lois de mai respectèrent en Allemagne la propriété des biens ecclésiastiques et religieux, le Kulturkampf français confisque hypocritement d'abord avec le droit d'accroissement, brutalement ensuite par les liquidations en cours et les expropriations projetées des biens diocésains et paroissiaux. A côté du droit naturel et du droit civil même, qui garantissent au propriétaire légitime la possession de ses biens, il y a pour sanctionner l'injustice d'ordre spécial entraînant sacrilège, une peine d'excommunication décrétée par l'Église contre les usurpateurs. L'auteur donne la portée exacte des censures qui frappent la liquidation et il fait l'application pratique en examinant de près la loi du 1er juillet 1901. Liquidateur, fondé de pouvoir, magistrats, coopérateurs secondaires, acheteurs, détenteurs divers, héritiers, banquiers, etc., ont chacun leur tour dans cet examen. Les confesseurs auront donc à appliquer les règles générales de justice sur la restitution et la réparation du dommage en attendant que le Saint-Siège, qui seul a autorité pour trancher les cas les plus difficiles, indique, s'il y a lieu, la marche a suivre comme il l'a fait lors de la spoliation des ordres religieux en Italie. Il y aurait grand avantage à faire connaître et à répandre cette brochure, qui joint aux mérites de la clarté et de l'exactitude celui d'une indiscutable opportunité. G. P.

Le Nouveau Régime des pompes funèbres, *traité pratique*, par RUBAT DU MÉRAC. Paris, Lethielleux, 1905, in-12 de 131 p. — Prix : 1 fr. 25.

M. Rubat du Mérac a répondu à un besoin vivement senti et fréquemment exprimé depuis le commencement de cette année, en exposant avec une remarquable clarté et une grande précision juridique les droits et les obligations des communes et des fabriques dans leurs rapports avec les familles, d'après la loi du 28 décembre 1904. — Après une Introduction historique, qui s'étend de l'ancien régime à la nouvelle loi, il examine successivement le service *extérieur* (monopole des communes et son étendue, tarifs exploitation) et le service *intérieur* (monopole des fabriques, étendue, tarifs, exploitation). Un chapitre est consacré à la participation du clergé aux convois, un autre aux sanctions civile et pénale du monopole des pompes funèbres. L'auteur examine aussi les questions connexes du service des indigents, paiement des frais funéraires, compétence des tribunaux en matières de contestations relatives aux pompes funèbres. — Cet excellent

opuscule doit se trouver au plus tôt entre les mains de MM. les curés, présidents de conseils de fabrique et seconds vicaires qui ont tout intérêt à se familiariser avec la nouvelle loi. G. P.

Conférences sur l'Église et ses relations avec l'État, par A. GASSER. Gray, Roux, 1905, in-18 de 30 p. — Prix : 0 fr. 60.

Sobre, nette et instructive étude des relations de l'Église et de l'État depuis les origines, d'où ressort la démonstration de la fidélité avec laquelle a été rempli le programme tracé par le Sauveur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ». C'est d'abord l'évocation de l'époque primitive où l'Église entretient ses ministres avec les oblations volontaires du peuple, les revenus de possessions mobilières toujours exposés aux spoliations et le modeste appoint des prémices. Mais les persécutions sanglantes cessent, et, avec avec Constantin, les relations des deux pouvoirs deviennent fréquentes et bienveillantes : immunités, honneurs publics, tributs et impôts accordés pour l'entretien des clercs, affranchissement des tribunaux civils, etc., constituent une protection hautement appréciable. Au moyen âge, quand la société romaine s'affaisse, l'Église seule demeure debout et transforme les barbares, en sauvant les restes de la civilisation et de la littérature antiques. Si, alors, défrichant les déserts et édifiant des monastères, l'Église s'enrichit, ses biens sont employés à secourir toutes les infortunes, à développer les arts, à construire des monuments admirables. M. Gasser précise heureusement les relations politiques de l'Église avec l'État depuis les Mérovingiens jusqu'à la Révolution et à nos jours, et met en bonne lumière les avantages concédés par le Concordat au pouvoir civil. Dans l'examen de la situation future que vont créer les lois projetées, le conférencier envisage en passant l'établissement de la vie commune pour le clergé séculier et la nomination des évêques sans aucune ingérence du pouvoir civil. Ce sont là de graves questions dont la solution dans ce sens peut sembler théoriquement avantageuse à certains esprits trop simplistes, mais dont la réalisation présenterait peut-être à d'autres égards de graves inconvénients et qu'il faudrait bien se garder de lancer à la légère dans la discussion. Jamais un gouvernement régulier ne pourra se désintéresser de l'action religieuse dans notre pays et fatalement il faudra renouer un jour ou l'autre des négociations et rétablir un *modus vivendi*. G. P.

La Séparation des Églises et de l'État, par Un jurisconsulte. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 41 p. — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure est la réédition, avec quelques modifications, d'un rapport lu en 1896 au congrès national des catholiques de Reims. Les choses ont tellement empiré depuis lors, que certains *desiderata* formulés par l'auteur, et qui ne sont que l'expression de la justice et du bon sens, paraissent aujourd'hui des impossibilités ou des anachronismes. L'auteur étudie d'abord l'œuvre de l'Assemblée nationale mettant « à la disposition de la nation » les biens d'Église, puis, passant par l'éphémère constitution civile du clergé pour arriver au Concordat et à la jurisprudence qui en a précisé les applications pratiques, il continue la démonstration de cette vérité incontestable si méprisée pourtant, que les traitements ecclésiastiques ne sont qu'une mesquine compensation pour l'aliénation des biens de l'Église de France. Siméon, dans son discours au Tribunat, reconnaissait que les

traitements ecclésiastiques ne coûtaient pas au trésor la quinzième partie de ce que la nation avait gagné à la réunion des biens du clergé ! Et pourtant, cette indemnité pécuniaire, qui fait partie de la dette publique au même titre que la rente, va être biffée d'un trait de plume sans entente avec le Chef de l'Église qui, par le solennel contrat de 1801, avait renoncé à revendiquer les biens aliénés. Combien nous sommes loins de ce rêve encore possible en 1896 : « l'Église libre dans l'État juste ! », aujourd'hui qu'on décrète « l'Église esclave dans l'État persécuteur ! » — Les cinq propositions formulées par l'auteur comme conclusion de son mémoire n'ont plus aujourd'hui de chances d'être réalisées, sinon après la cruelle et peut-être sanglante expérience par laquelle notre pauvre pays va être obligé de passer.

G. P.

Liberté. Égalité. Fraternité, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD. Paris, Retaux, s. d., in-16 de 143 p. — Prix : 0 fr. 80.

Combien la célèbre devise inscrite sur nos monuments officiels paraît ironique lorsqu'on la rapproche de la conduite tenue par le gouvernement que la franc-maçonnerie nous impose : c'est ce que font sentir ces morceaux écrits sous l'impression vive des scènes révoltantes auxquelles nous assistons : fermetures de couvents, douloureux exodes de sœurs fugitives ou de religieux en exil, vexations odieuses s'attaquant aux petits, aux faibles et à l'élite morale du pays. Il eût été grand dommage de ne point recueillir, il est bon de relire et de faire lire ces pages d'histoire : j'aurais aimé que chacune eût gardé sa date précise, et je regrette que l'éditeur ait jugé bon de ne pas même inscrire sur le volume l'année de sa publication (1904).

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Vie et les bonnes œuvres du commandant Châtelain, par L. DIMIER. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1904, in-18 de 107 p. — Prix : 2 fr.

En dehors des hommes d'œuvres de Paris, des brancardiers de Lourdes, et des pauvres de Vincennes, peu de gens connaissent le nom du commandant Châtelain. De son vivant, en effet, sa grande humilité s'accommodait mal de cette notoriété qui est la forme viagère de la gloire. Mais puisque Dieu l'a rappelé à lui, c'est un devoir à ceux qui l'ont connu de faire revivre son souvenir et de prolonger par delà la tombe la bonne influence de ses vertus. C'est le but visé par le rare et original écrivain qu'est M. Dimier, dans cet opuscule consacré à la vie et aux œuvres du commandant Châtelain. Rien de banal dans ce livre écrit en ce style sobre et d'un archaïsme charmant si propre à traduire en notations vivantes et précises les choses, les idées et les hommes d'autrefois. Vraiment, le commandant Châtelain méritait ce bel hommage. Laissons le soldat, qui se borna à être pendant trente-cinq ans l'homme du devoir ; il a été tellement dépassé par le chrétien et par l'homme privé que c'est surtout sous ce dernier aspect qu'il faut considérer le commandant Châtelain pour apprécier combien il domina la taille commune des hommes de son temps. A la lettre, ce fut un saint, saint par la foi, par la piété, par l'austérité, par le zèle, saint surtout par la charité. Car on ne saurait dénombrer les bienfaits qui s'épanchèrent du cœur et de la bourse de ce pauvre sur la foule sans nombre des pauvres qui furent ses clients. Sa vie et sa mort ont laissé aux chrétiens de nos jours d'admirables exemples, dont le souvenir continuera le

fécond apostolat. Vivant, il n'eût jamais souffert qu'on le louangeât ainsi. Mort, c'est en nous inspirant de ses leçons que nous lui rendrons le seul hommage qui eût agréé à sa profonde humilité. Rendons grâce à M. Dimier d'avoir sculpté ce médaillon qui perpétuera, pour ceux qui n'ont pas connu le bon commandant Châtelain, la physionomie de ce chrétien de si grande foi et de si grand cœur, « ce grand homme de bien, comme on l'a dit avec raison près de son cercueil, ce Vincent de Paul laïque, qu'animaient à un égal degré l'amour de Dieu et l'amour du prochain, l'esprit de foi et l'esprit de charité. »

ÉD. PONTAL.

CORRESPONDANCE

I

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 72, rue d'Assas, 23 mars 1905.

Monsieur,

Celui de vos distingués collaborateurs qui analyse les « Ouvrages sur la musique » signe ses articles des lettres M. B.

La conformité de ses initiales avec celles de mon nom, jointe à la conformité de mes travaux avec la spécialité réservée à ce collaborateur du *Polybiblion*, m'a valu des remerciements que je n'avais pas mérités, pour des comptes rendus élogieux dont je n'étais pas l'auteur, et pourrait, dans d'autres cas, m'attirer la rancune de quelques-uns de mes confrères en musicologie.

Bien que n'ayant pas le moindre droit à revendiquer la propriété d'initiales qui peuvent être communes à beaucoup d'écrivains, je crois pouvoir, sans commettre d'indiscrétion ni d'offense, et en faisant uniquement appel à votre courtoisie, vous demander de vouloir bien insérer dans la partie littéraire du *Polybiblion* deux lignes avertissant vos lecteurs que M. Michel Brenet n'est pas l'auteur des articles signés M. B.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

MICHEL BRENET.

Dont acte, comme on dit au Palais ; car M. Michel Brenet, non seulement n'est pas l'auteur des articles sur la *Musique* parus dans le *Polybiblion*, mais il n'est même pas notre collaborateur.

N. D. L. R.

II

Autre épître. Celle-ci nous vient de Belgique. Le signataire ayant exprimé le désir de la voir imprimée dans le *Polybiblion*, nous nous empressons de lui donner satisfaction.

Tournai, le 31 mars 1905.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du mois de mars du *Polybiblion*, un de vos correspondants a cru devoir me reprocher d'avoir « *pris abusivement le titre d'archiviste-paléographe* », qu'il prétend être la propriété exclusive (?) des anciens elèves de l'École des chartes. Permettez-moi de vous dire que je trouve cette remarque fort puérile et très déplacée.

Votre correspondant est bien présomptueux s'il se persuade que j'ai jamais eu l'intention de me faire passer pour un diplômé de l'École des chartes : les archivistes belges n'ont rien, je vous assure, à envier aux élèves de cette école.

Aussi bien, je ne suis pas le premier en Belgique a prendre ce titre, auquel vous tenez comme la petite fille au nom de sa poupée. Et personne n'a le droit d'empêcher à (*sic*) un Belge de s'appeler « *archiviste-paléographe* ».

Pourriez-vous me dire, enfin, pourquoi votre correspondant n'a pas signé sa communication ? Il est d'usage, me semble-t-il, qu'un auteur qui blâme se fasse connaître.

Croyez-bien, Monsieur le Directeur, que je suis au regret de devoir correspondre avec vous sur ce ton; mais je ne pouvais laisser de vous dire ce que je pense du ridicule reproche que m'a adressé votre trop susceptible collaborateur.

Je vous prie, Monsieur le Directeur, d'insérer la présente lettre dans le prochain numéro du *Polybiblion* et vous présente l'expression de ma considération distinguée. LÉO VERRIEST.

En réponse à cette lettre de M. L. Verriest, M. A. d'Herbomez, l'auteur de la note incriminée, nous prie d'insérer les lignes qui suivent :

Le titre d'*archiviste-paléographe* est conféré par décret aux élèves de l'École des chartes qui ont satisfait à tous les examens de sortie de cette École; ce titre officiel est leur propriété. Il y a des personnes qui l'ignorent et peuvent alors être excusables de prendre sans droit le titre d'*archiviste-paléographe*; d'autres, au contraire, en se qualifiant ainsi, ont l'intention évidente de se faire passer pour ce qu'elles ne sont pas. Puisque M. L. Verriest a éprouvé le besoin de nous écrire, que n'a-t-il profité de l'occasion pour nous dire les raisons qui l'ont poussé à se décerner à lui-même le titre d'*archiviste-paléographe*. Pour si bizarre que soit ce titre, les anciens élèves de l'École des chartes sont fondés à y tenir parce qu'ils l'ont gagné. M. L. Verriest n'est pas dans leur cas; il n'a rien fait pour gagner le titre; il l'a pris. Je le constate pour la seconde fois. ARMAND d'HERBOMEZ.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La France, et, on peut le dire, tous les pays civilisés ont été attristés par la nouvelle de la mort de M. Jules VERNE, le célèbre auteur des *Voyages extraordinaires*, qui s'est éteint à Amiens, le 24 mars, à l'âge de 76 ans. Né à Nantes, le 8 février 1828, M. Jules Verne fit ses études dans cette ville, puis alla étudier le droit à Paris. Il débuta dans la littérature en 1850 par une comédie : *Les Pailles rompues*, que suivirent divers opéras comiques. Mais c'est en 1863 qu'il devait trouver sa véritable voie, lorsque la librairie Hetzel publia son premier volume : *Cinq Semaines en ballon*, sorte de roman scientifique qui obtint un vif succès. Il donna dès lors une nombreuse série de livres analogues, dont la plupart parurent d'abord dans le *Magasin d'éducation et de récréation*. C'était un genre neuf et des plus attrayants qu'il venait de créer. Dans tous ses volumes il mettait en œuvre, pour expliquer des événements fantastiques, des éléments réels et s'attachait à rechercher comment se résoudraient un jour certains problèmes nouvellement posés. S'il n'a jamais obtenu dans le monde des savants une autorité en rapport

avec la popularité à laquelle il est arrivé, on doit reconnaître que son rôle comme vulgarisateur, et même comme précurseur dans diverses inventions, a été immense, et si ses affirmations scientifiques ne sont pas toujours rigoureusement exactes, du moins ont-elles concouru à développer dans la jeunesse un vif désir de connaître la vérité et provoqué des investigations plus approfondies. Tout en les amusant, il a instruit des légions de lecteurs, devant les yeux desquels il a fait passer l'univers entier. La plupart de ses ouvrages ont eu des éditions multiples et de certains d'entre eux on a tiré les éléments de drames à grand spectacle qui ont eu de très nombreuses représentations. Un autre, *le Docteur Ox*, a été transformé en opérette. Il va sans dire que c'est à son talent d'écrivain que M. Jules Verne doit d'avoir pu tirer un si bon parti de ses connaissances scientifiques. Sans l'habileté avec laquelle il a su décrire les grands phénomènes de la nature et faire mouvoir les personnages de ses récits, savants, voyageurs, etc., jamais il n'aurait communiqué à ses livres l'intérêt qui les faisait si avidement rechercher dès qu'ils avaient paru. Voici la liste de ses volumes. Et d'abord les œuvres théâtrales : *Pailles rompues* (Paris, 1850, in-8) ; — *Le Collin Maillard* (Paris, 1853, in-12) ; — *Les Compagnons de la Marjolaine* (Paris, 1855, in-12) ; — *Onze jours de siège* (Paris, 1861, in-12) ; — *Un Neveu d'Amérique* (Paris, 1873, in-18). — Puis les romans scientifiques, qui, fort bien illustrés, parurent sous le titre général de *Voyages extraordinaires* : *Cinq Semaines en ballon* (Paris, 1863, gr. in-8) ; — *Voyage au centre de la terre* (Paris, 1864, gr. in-8) ; — *De la terre à la lune, trajet direct en 97 heures* (Paris, 1865, gr. in-8) ; — *Aventures du capitaine Hatteras* (Paris, 1866, gr. in-8) ; — *Les Enfants du capitaine Grant, voyage autour du monde* (Paris, 1867-1868, gr. in-8) ; — *Vingt mille lieues sous les mers* (Paris, 1869-1870, gr. in-8) ; — *Autour de la lune* (Paris, 1870, gr. in-8) ; — *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (Paris, 1870, gr. in-8) ; — *Une Ville flottante, suivi des Forceurs de blocus* (Paris, 1871, gr. in-8) ; — *Aventures de trois Russes et de trois Anglais* (Paris, 1872, gr. in-8) ; — *Le Pays des fourrures* (Paris, 1873, gr. in-8) ; — *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (Paris, 1873, gr. in-8) ; — *Le Docteur Ox. Maître Zacharius. Un Hivernage dans les glaces. Un Drame dans les airs* (Paris, 1874, gr. in-8) ; — *Le Chancellor, journal du passager J. R. Kazallon. Martin Pas* (Paris, 1875, gr. in-8) ; — *Michel Strogoff. Moscou. Irkoutsk* (Paris, 1876, gr. in-8) ; — *Hector Servadac. Voyages et aventures à travers le monde solaire* (Paris, 1877, gr. in-8) ; — *Un Capitaine de quinze ans* (Paris, 1878, gr. in-8) ; — *Les Indes-Noires* (Paris, 1878, gr. in-8) ; — *Les Tribulations d'un Chinois en Chine* (Paris, 1879, gr. in-8) ; — *Les Cinq cents millions de la Bégum, suivis de : Les Révoltés de la « Bounty »* (Paris, 1879, gr. in-8) ; — *Un Hivernage dans les glaces* (Paris, 1879, gr. in-8) ; — *La Maison à vapeur, voyage à travers l'Inde septentrionale* (Paris, 1880, gr. in-8) ; — *La Jangada ; Huit cents lieues sur l'Amazone* (Paris, 1881, gr. in-8) ; — *Le Rayon vert, suivi de Dix heures en chasse* (Paris, 1882, gr. in-8) ; — *L'École des Robinsons* (Paris, 1882, gr. in-8) ; — *Christophe Colomb, découverte de l'Amérique (1436-1506)* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Kéraban le-Têtu* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *L'Archipel en feu* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *L'Étoile du sud ; Le Pays des diamants* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *L'Épave du Cynthia* (Paris, 1885, gr. in-8), avec M. André Laurie ; — *Mathias Sandorf* (Paris, 1885, gr. in-8) ; — *Un Billet de loterie* (Paris, 1886, gr. in-8) ; — *Robur-le-Conquérant* (Paris, 1886, gr. in-8) ; — *Le Chemin de France, suivi de : Gil Braltar* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *Deux ans de vacances* (Paris, 1888, gr. in-8) ; — *Sens dessus dessous* (Paris, 1889, gr. in-8) ; — *Famille sans nom* (Paris, 1889, gr. in-8) ; — *César Cascabel* (1890, gr. in-8) ; — *P'tit-Bonhomme* (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *Mirifiques aventures de Maître Antifer* (Paris, 1894, gr. in-8) ; — *L'Ile à*

hélice (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *Face au drapeau* (Paris, 1896, gr. in-8) : — *Clovis Dardentor* (Paris, 1896, gr. in-8) ; — *Le Sphinx des glaces* (Paris, 1897, gr. in-8) ; — *Le Superbe Orénoque* (Paris, 1898, gr. in-8) ; — *Le Testament d'un excentrique* (Paris, 1899, gr. in-8) ; — *Seconde Patrie* (Paris, 1900, gr. in-8) ; — *Le Village aérien* (Paris, 1901, gr. in-8); — *Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin* (Paris, 1901, gr. in-8) ; — *Les Frères Kip* (Paris, 1902, gr. in-8) — *Bourses de voyage* (Paris, 1903, gr. in-8) ; — *Maître du monde* (Paris, 1904, gr. in-8) ; — *Un Drame en Livonie* (Paris, 1904, gr. in-8). Ces ouvrages ont paru également dans le format in-12. Ajoutons qu'à l'heure actuelle le *Magasin d'éducation* et de récréation publie de M. Jules Verne : *L'Invasion de la mer*, qui sera le dernier roman du prestigieux conteur. Enfin M. Jules Verne avait écrit avec M. Théophile Lavallée une *Géographie illustrée de la France et de ses colonies* (Paris, 1868, in-4).

—M. Marcel SCHWOB, mort à Paris, le 27 février, à 39 ans, était né à Nantes, où son père dirigeait *le Phare de la Loire*. Venu à Paris pour se présenter à l'École normale et n'ayant pas réussi, il resta dans la capitale, où il retrouvait son oncle Léon Cahen, conservateur de la Bibliothèque Mazarine. Il s'adonna dès lors entièrement à la littérature et composa des contes, dont les premiers parurent dans *l'Écho de Paris*, ainsi que divers ouvrages de critique littéraire et plusieurs traductions de livres anglais et allemands. En voici la liste à peu près complète : *Étude sur l'argot français* (Paris, 1889, in-8) ; — *Cœur double* (Paris, 1891, in-12) ; — *Le Roi au masque d'or* (Paris, 1893, in-12) ; — *Nîmes. Fac-similé autographique du manuscrit de l'auteur* (Paris, 1893, in-4) ; — *Anabella et Giovanni* (Paris, 1895, in-8) ; — *Le Danger allemand. Étude sur le développement industriel et commercial de l'Allemagne* (Paris, 1896, in-12) ; — *La Croisade des enfants* (Paris, 1896, in-32) ; — *Spicilège. F. Villon, Saint-Julien l'Hospitalier, Plangon et Bacchis, Dialogues sur l'amour, l'art et l'anarchie* (Paris, 1896, in-12) ; — *Vies imaginaires* (Paris, 1896, in-12) ; — *Le Livre de Monelle* (Paris, 1897, in-12) ; — *La Porte des rêves, decorée et imagée par G. de Feure* (Paris, 1899, in-4) ; — *La Légende de Serlon de Wilton, abbé de l'Aumône* (Paris, 1899, in-12) ; — *Les Jeux des Grecs et des Romains de Richter*, traduit de l'allemand (Paris, 1900, in-16), avec M. Auguste Bréal ; — *La Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark*, traduite de l'anglais (Paris, 1900, in-18) ; — *Francesca da Rimini*, drame de F. M. Crawford, traduit de l'anglais (Paris, 1902, in-8). Ces deux traductions d'*Hamlet* et de *Francesca da Rimini* avaient été interprétées au théâtre par Mme Sarah Bernhardt. M. Schwob laisse en outre diverses autres pièces non encore imprimées, entre autres une adaptation de *Macbeth*.

— C'est avec une réelle tristesse que nous signalons à nos lecteurs la mort de M. Georges ROHAULT DE FLEURY, qui appartenait à cette famille d'artistes et de savants si estimée par les chrétiens érudits. Fils de l'architecte et écrivain bien connu, M. Georges Rohault de Fleury était né à Paris en 1835. Il meurt donc à 70 ans. Il laisse divers ouvrages fort appréciés, parmi lesquels nous citerons : *Édifices de Pise relevés, dessinés et décrits* (Paris, 1863, in-4) ; — *Les monuments de Pise au moyen âge* (Paris, 1866, in-8) ; — *La Toscane au moyen âge ; architecture civile et militaire* (Paris, 1874, 2 vol. in-fol.) ; — *Lettres sur la Toscane en 1400. Architecture civile et militaire* (Paris, 1874, 2 vol. gr. in-8) ; — *Le Latran au moyen âge* (Paris, 1877, in-8 et atlas) ; — *Père Vincent Laudun, des Frères Prêcheurs. Sanctuaires de la Sainte-Vierge en France au* XVIIe *siècle* (Bourges, 1900, in-18, avec 223 dessins). M. Rohault de Fleury possédait une riche collection de gravures et de dessins dont un grand nombre étaient dus à son habile crayon. Tous ses portefeuilles ont été donnés par sa famille à la Bibliothèque nationale.

— Un jeune poète et romancier, M. GRASSAL, beaucoup plus connu sous son pseudonyme Hugues Rebell, vient de mourir à Paris à l'âge de 35 ans. Il était né à Nantes et avait été envoyé à Jersey pour y faire ses études. A vingt ans il se rendit à Paris et débuta dans certaines revues à tendances avancées, telles que *la Plume*, *le Mercure de France* et *l'Ermitage*. Toutefois, il se sépara bientôt des symbolistes et des décadents pour se rattacher à l'école romane, qui prétend restaurer les traditions classiques. Il commença dès lors la publication de romans et de petits poèmes en prose, tout débordants de sève, parfois assez licencieux, qui furent un régal pour les lecteurs avides de récits pleins de vie, d'imagination et d'inspiration païenne. Rappelons les titres de quelques-uns de ces volumes : *Les Jeudis saints* (Nantes, 1886, in-8) ; — *Les Méprisants* (Nantes, 1886, gr. in-8) ; — *Tymandia, poème* (Nantes, 1887, in-8) ; — *Les Étourdissements* (Nantes, 1888, in-12) ; — *Baisers d'ennemis* (Paris, 1892, in-12) ; — *Chants de la pluie et du soleil* (Paris, 1894, in-8) ; — *Union des trois aristocraties* (Paris, 1894, in-16) ; — *Le Magasin d'auréoles* (Paris, 1896, in-18) ; — *La Clef de saint Pierre. Ballet en 3 actes et 8 tableaux* (Paris, 1897, in-4) ; — *Lettre à un catholique* (Paris, 1898, in-12) ; — *La Femme qui a connu l'Empereur* (Paris, 1898, in-12) ; — *La Nichina. Mémoires inédits de Lorenzo Vendramin* (Paris, 1898, in-12) ; — *L'Espionne impériale* (Paris, 1899, in-16) ; — *La Calineuse* (Paris, 1899, in-12).

— M. Antonin PROUST, homme politique et publiciste, mort à Paris, le 23 mars, à 75 ans, était né à Niort, le 15 mars 1832. Il se signala de bonne heure par l'ardeur avec laquelle il lutta contre l'Empire avec Gambetta et Jules Ferry. C'est ainsi qu'il collabora activement au *Courrier du Dimanche* et au *Mémorial des Deux-Sèvres*. En 1864, il créa *la Semaine universelle*, journal hebdomadaire qui paraissait à Bruxelles. Au commencement de la guerre franco-allemande, il suivit l'armée du Rhin en qualité de correspondant du *Temps*, auquel il envoya des lettres qui furent très remarquées. En 1871, Gambetta le prit avec lui à la *République française*, qu'il venait de fonder, et il s'y distingua par son opposition à la majorité monarchique de l'Assemblée nationale. Nous n'avons pas à décrire le rôle que M. Antonin Proust joua, soit comme député à la Chambre, soit comme ministre des beaux-arts dans le ministère du 14 novembre 1881, mais nous devons dire que son œuvre la plus intéressante, la plus utile, est la création du Musée des arts décoratifs. Outre de nombreux articles de journaux, il a publié divers ouvrages politiques, historiques et artistiques, tels que : *Les Beaux-Arts en Angleterre* (La Rochelle, 1862, in-8) ; — *Un Philosophe en voyage* (Paris, 1864, in-18), publié sous le pseudonyme d'Antoine Barthélemy ; — *Chants populaires de la Grèce moderne* (Niort, 1866, in-8) ; — *Archives de l'Ouest, recueil de documents concernant l'histoire de la Révolution* (Niort, 1867-1869, in-8) ; — *Division de l'impôt* (Paris, 1869, in-8) ; — *La Justice révolutionnaire de Niort* (Paris, 1869, in-8) ; — *La Démocratie en Allemagne* (Paris, 1872, in-8) ; — *Le Prince de Bismarck, sa correspondance* (Paris, 1876, in-8).

— La Savoie vient de perdre, en la personne du sénateur André-Eugène FOLLIET, mort à la fin de mars, à 67 ans, l'un des hommes qui, depuis 1871, ont le plus lutté dans cette province contre le parti conservateur et catholique. Né à Saint-Jean-de-Maurienne, le 18 mars 1838, il fit ses études de droit à l'Université, fut reçu docteur en 1861 et vint l'année suivante se faire inscrire au barreau de Paris. Mais bientôt il se lançait dans la politique militante et était élu député de la Haute-Savoie le 2 juillet 1871. Dès lors il ne cessa, comme député d'abord, comme sénateur plus tard, de mettre sa parole au service des principes de son parti et de prendre la défense des franchises douanières de la Savoie septentrionale. M. Folliet a collaboré

successivement à plusieurs publications juridiques, à divers grands journaux de Paris, ainsi qu'à la *Revue de Paris*, à la *Revue libérale* et à la *Revue moderne*. Au mois d'août 1871, il adressa au *Peuple souverain* deux lettres sur les tendances séparatistes de la Savoie, qui furent très remarquées. Enfin il a publié un certain nombre de volumes, particulièrement sur l'histoire de la Savoie pendant la Révolution et le premier Empire, entre autres : *De la Décentralisation administrative* (Turin, 1861, in-8), thèse pour le doctorat; — *La Presse italienne et sa législation* (Paris, 1869, in-8); — *Vie politique et militaire du général Desaix* (Paris, 1879, in-8); — *Les Députés savoisiens aux assemblées de la Révolution* (Paris, 1881, in-8); — *Les Volontaires de la Savoie* (Paris, 1887, in-8); — *Biographie du général Dupas* (Paris, 1898, in-8). Il a achevé l'ouvrage de Joseph Desaix : *Étude historique sur la Révolution et l'Empire en Savoie* (Paris, 1879, in-8). Enfin, il mettait la dernière main à une Histoire populaire de la Savoie à l'usage des écoles, lorsque la mort l'a surpris.

— Le diocèse de Montpellier et le monde des érudits ont été douloureusement émus en apprenant la mort inattendue de M. l'abbé Léon Cassan, curé de Saint-Guilhem-du-Désert, qu'une maladie inexorable a brusquement enlevé, à la fin du mois de mars, à l'âge de 40 ans. M. l'abbé Cassan était encore au grand séminaire de Montpellier en 1889-1890, lorsqu'une notice qu'il rédigea sur l'ancien couvent des recollets de cette ville attira sur lui l'attention. Mgr de Cabrières l'envoya à l'Université catholique de Toulouse pour y achever ses études d'histoire générale et y apprendre la science de la paléographie. Deux ans plus tard, lorsqu'il revint à Montpellier, pour y débuter dans le ministère comme vicaire de Saint-Roch, il était prêt à entreprendre ces travaux d'histoire locale pour lesquels s'étaient révélées en lui de si remarquables aptitudes. Décidé à écrire l'histoire d'Aniane, sa terre natale, il se mit à étudier les archives de cette localité et à les classer, tout en les étudiant. Ce dernier travail fut si apprécié par l'administration, qu'elle lui conféra le titre d'archiviste municipal, ce que le ministre de l'instruction publique confirma le 10 février 1893. Dès lors il prépara, avec le concours de M. Paul Alaus, ancien archiviste de l'Aude, et de M. Edmond Meynial, professeur de droit à l'Université de Montpellier, la publication des Cartulaires d'Aniane et de Gellone, publication qui fut commencée en 1897 sous les auspices de la Société archéologique de Montpellier. Au cours des recherches qu'il dut faire pour mettre sur pied cette œuvre considérable, il réunit de nombreuses notes qui lui permirent de rédiger toute une série de notices des plus intéressantes, parmi lesquelles nous citerons son *Guide des pèlerins et des touristes à Saint-Guilhem-du-Désert*, son rapport sur les *Archives municipales d'Aniane*, des monographies sur *Saint-Sylvestre de Montcalmès*, sur *Notre-Dame-de-Lieu-Plaisant*, sur *Notre-Dame-de-la-Garrigue*, sur la *Confrérie de la vraie Croix de Montpellier*. Enfin, il avait rédigé plusieurs autres études, qui sont restées inédites, mais que, sans aucun doute, la Société archéologique de Montpellier ne manquera pas de publier. La carrière d'érudit et d'archiviste de M. l'abbé Cassan aura été de courte durée, mais ce que nous venons d'en dire suffit pour montrer combien elle fut féconde et combien il est à regretter qu'elle ait été si brusquement interrompue.

— Sir Wemyss Reid, journaliste et écrivain anglais de grand talent, est mort le 26 février dernier, à 63 ans. Né à Newcastle en 1842, il entra dans le journalisme dès l'âge de quinze ans et ne tarda pas à jouer un rôle important dans la presse du nord de l'Angleterre, particulièrement dans *The Newcastle Journal* et dans le *Preston Journal* dont il devint le directeur. Venu

ensuite à Londres pour envoyer de cette ville des correspondances au *Leeds Mercury*, il retourna bientôt prendre la direction de ce journal, en 1870, et s'acquitta de ses fonctions d'une façon remarquable. En 1887, il abandonnait ce journal pour devenir l'administrateur général de l'importante librairie Cassell et Cie, dont il accrut considérablement la prospérité. En 1890 il fonda le *Speaker*, journal ouvert aux tendances libérales aussi bien dans le domaine de la littérature que dans celui de la politique ; il continua à le diriger jusqu'en 1899. Récemment enfin, il avait commencé, dans la *Nineteenth Century*, revue mensuelle, la publication d'une chronique politique très appréciée. Entre temps, Sir Wemyss Reid avait fait imprimer quelques romans tels que *Mauleverer's Millions* (1885), des portraits politiques, *Cabinet Portraits* et *Politicians of To-day*, ainsi que de nombreuses biographies qui eurent un vif succès : Charlotte Brontë (1877), W. E. Forster (1888), Lord Houghton (1891), Lord Playfair (1899), Gladstone (1899), William Black (1902).

— Au commencement de la présente année est morte à Munich, à l'âge de 70 ans, Mme Nina GÜTHNER, née baronne von Fuchs-Bimbach, femme de lettres, connue par les nombreux romans qu'elle a écrits principalement pour la jeunesse, parmi lesquels nous citerons : *Balladen für den Vortrag geeignet* (Leipzig, 1880, in-16) ; — *Das Henkerstöchterlein von Ulm* (Berlin, 1884, in-8); — *Die Schanenjungfrauen. Erzählung für die reifere weibl. Jugend* (Leipzig, 1885, gr. in-8); — *Das Blaustrümpschen* (Freiburg a. U, 1887, in-8) ; — *Jugend-Erinnerungen* (Furth, 1890, in-12); — *Kinder, lasst euch was erzählen* (Furth, 1890, in-8); — *Ueberwunden* (Berlin, 1891, in-8); — *Im Schatten des Todes* (Lubeck, 1896, in-8); — *Das Lied der Löwen* (Lubeck, 1897, in-8).

— Non moins connue en Allemagne, Mme Ferdinande Freiin VON BRACKEL, morte également au commencement de l'année. Les romans qu'elle laisse ne sont ni moins nombreux ni moins appréciés. Voici la liste des principaux : *Heinrich Findelkind* (Regensburg, 1875, in-8); — *Gedichte* (Paderborn, 1875, in-16) ; — *Die Tochter des Kunstreiters* (Köln, 1876, in-8); — *Nicht wie alle Andern. Aus fernen Landen* (Köln, 1877, in-8) ; — *Am Heidstock* (Köln, 1881, in-8); — *Erinnerungen dreier Sommermonate auf Reisen* (Hanover, 1882, in-8) ; — *Der Spinnlehrer von Carrara. Eine Künstler-Novelle* (Köln, 1887, in-8); — *Prinzess Ada* (Köln, 1887, in-8); — *Vom alten Stamm* (Köln, 1888, in-8 ; — *Daniella* (Köln, 1891, in-8) ; — *Frühlingsrauch und Herbststürme* (Stuttgart, 1898), in-12 ; — *Eine Nähmamsell* (Köln, 1900, in-12); — *Chic* (Köln, 1901, in-12).

— La Hongrie vient de perdre une de ses romancières les plus remarquables, Mme BENICZKY-BAJZA, fille du poète Bajza et plus tard épouse de Joseph Beniczky, föispan du comitat de Pest. Elle est morte le 2 avril, à Budapest, où elle était née en 1840. A 18 ans, elle publiait un volume de nouvelles, qui fut bientôt suivi d'œuvres plus importantes; parmi ses nombreux romans, on peut citer : *La Lutte de deux cœurs* (1866) ; — *Martha* (1881, 2 vol.) ; — *Ruth* (1884) ; — *Les Secrets du voile* (1884) ; — *La Première Impression* (1885) ; — *C'est lui* (1887) ; — *Le Rang de perles* (1888) ; — *La Fée de la montagne* (1889, 2 vol.) ; — *Le Secret du mariage* (1890). A l'imagination, Mme Beniczky-Bajza joignait le naturel ; elle écrivait avec aisance et dépeignait de préférence la vie et les passions de l'aristocratie; ses lecteurs furent nombreux, même en dehors des frontières de la Hongrie, car quelques-uns de ses romans furent traduits en allemand. En 1878, elle avait été nommée membre de la *Société littéraire Petöfi*.

— On annonce encore la mort de MM. : Arthur Bailly, rédacteur en chef du *Courrier de Versailles* ; — le comte Marie-Arthur-Antoine DE BIZEMONT, qui a donné de nombreux articles à l'*Intermédiaire des chercheurs et*

curieux, mort à Albi, le 31 janvier, à l'âge de 63 ans ; — Émile BOISSIER, auteur de poésies estimables, mort à Nantes, le 3 février, à l'âge de 34 ans ; — Alfred CARON, professeur honoraire de l'Université, mort à Paris, le 22 février, à l'âge de 71 ans ; — L.-J.-L. CLOUZOT, libraire-éditeur à Niort, très connu pour ses publications et études sur le Poitou, mort en février ; — Albert FRIOT, président de l'Académie de Stanislas, mort à Nancy, à l'âge de 50 ans ; — J. GIRARD DE RIALLE, ancien directeur de la *Revue de linguistique et de philologie comparée*, ministre plénipotentiaire de France au Chili, mort à Santiago, en novembre dernier ; — Henri LÉVY-ALVARÈS, avocat à la cour d'appel, ancien secrétaire de la conférence des avocats, mort récemment à Paris ; — Émile PASQUIER, professeur de chimie et de biologie à l'Institut Pasteur, mort au commencement de mars ; — Marcel DE PORTO-RICHE, auteur d'essais littéraires remarqués, collaborateur au *Journal des Débats*, mort en février ; — l'abbé Claude-François-Auguste ROSSIGNOT, né à Champlitte, le 30 août 1847, directeur de la *Semaine religieuse* du diocèse de Besançon, collaborateur des *Annales franc-comtoises*, auteur d'études historiques parmi lesquelles nous rappellerons : *L'Agriculture en Franche-Comté au* XVIII*e siècle* (1887) ; *Le Casuel d'un curé de campagne au* XVII*e siècle en Franche-Comté* (1901) ; *Le Général comte Donzelot* (1902), mort à Guiseuil (Haute-Saône), le 23 mars ; — Victor SADOUL, rédacteur parlementaire de *la France du Sud-Ouest* et de *la Nouvelle Presse*, ancien collaborateur de *la Nation*, de *l'Événement*, du *Petit Sou*, du *Signal*, du *Soir*, mort à Paris, à 47 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Guy BOOTHBY, romancier et auteur dramatique australien, mort le 26 février, à Boscombe, en Angleterre, à 38 ans, lequel a publié un grand nombre de romans, entre autres le *Dr. Nikola*, ouvrages écrits trop rapidement et dont les derniers étaient, paraît-il, dictés par l'auteur à l'aide du téléphone ; — Augusto CONTI, philosophe italien, mort récemment à Florence ; — E. S. DANNREUTHER, musicologue connu, mort dans le courant de février, à Londres, à 61 ans ; — Arrey VON DOMMER, écrivain allemand, ancien bibliothécaire de la ville de Hambourg, mort le 18 février, à Treysa (Thuringe), à 77 ans, lequel a publié un excellent *Handbuch der Musikgeschichte* (1868, réimprimé en 1878) et a donné en 1862 une nouvelle édition augmentée du *Musikalisches Lexicon* de H. C. Koch, paru en 1802 ; — Dr. Eugène ENGLISCH, professeur de photographie scientifique à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort dans cette ville, vers le milieu de mars, à 36 ans ; — Dr. David ERDMANN, professeur de théologie allemand, surintendant général de l'Université de Breslau, mort vers le milieu de mars, à Dresde, à 84 ans ; — Lady FERGUSON, morte le 5 mars, en Irlande, à 81 ans, laquelle a publié une *History of Ireland*, ainsi qu'une monographie de la vie littéraire de son mari, qui fut, on le sait, un juriste et un poète distingué ; — Julius DE GEYTER, écrivain flamand, mort récemment à Anvers ; — Dr. I. H. GUNNING, ancien professeur de théologie à l'Université de Leyde, mort dernièrement à Arnheim (Pay-Bas), à 75 ans ; — Ramon HERNANDEZ, mort à Mexico, à 68 ans, lequel fut longtemps ministre du Mexique à Paris et publia, sous le titre de *France actuelle*, un ouvrage consacré aux institutions politiques, économiques et financières de notre pays ; — Hermann HUFFER, juriste et historien allemand, conseiller intime et professeur à l'Université de Bonn ; — Dr. Joseph HUONDER, professeur de littérature romane, mort vers le milieu de mars, à Fribourg (Suisse), à 36 ans ; — Dr. August KALKMANN, professeur de philologie classique allemand, mort le 17 février à Berlin, à 52 ans, lequel laisse entre autres ouvrages : *Die Proportionen des Gesichts in der Griechischen Kunst* (Berlin, 1893, gr. in-4), et *Die Quellen der Kunstgeschichte des Plinius* (Berlin, 1898, gr. in-8) ; — Dr.

Friedrich PHILIPPI, professeur de philologie orientale, mort dernièrement à Bostock, à 62 ans ; — Dr. Victor RYSSEL, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament et de langues orientales à l'Université de Zurich, mort le 2 mars à Leipzig, à 55 ans ; — Mme Amalie SKRAM, femme de lettres d'origine norvégienne, épouse de l'écrivain danois Erik Skram, morte le 15 mars, à Copenhague, laquelle laisse divers romans fort estimés, tels que *Constance Ring*, *Lucie*, *le professeur Hieronimus*, etc. ; — l'abbé Aloys SPITZ, l'écrivain bien connu, fondateur du premier journal catholique quotidien qui ait paru en Alsace après l'annexion ; — Thilo VON TROTHA, auteur comique, mort le 20 février, à 54 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 3 mars, M. Cumont donne lecture d'une note sur une statue de Mithra découverte dans un sanctuaire dédié à ce dieu, auprès de Merida (Espagne). — M. Hamy lit et commente des inscriptions rupestres découvertes et copiées par le commandant Deleuze, auprès d'In-Salah, dans le nord du Sahara. — M. Thomas prétend que le mot français *caillou* vient du mot *cayeu*, sorte de coquillage, qui a donné son nom à une localité normande. — M. Omont lit un mémoire sur la publication entreprise par l'Académie des inscriptions, au XVIIIe siècle, des *notices* et *mémoires* lus devant elle. — M. Dieulafoy donne connaissance de son travail : *Étude tactique et stratégique de la phalange grecque*. — Le 10 mars, M. Th. Berger parle d'une série d'inscriptions françaises trouvées par le P. Delattre à Carthage. — M. J. Reinach présente le texte, rétabli par M. Seymour de Ricci, de quelques inscriptions mal lues ou inédites. — M. Schlumberger donne lecture d'une note de M. Bréhier, suivant laquelle tout l'empire byzantin n'a connu que deux protocoles au cours de son existence. — M. Dieulafoy achève la lecture de son travail sur la *Phalange grecque*. — Le 20 mars, M. le secrétaire perpétuel donne lecture à l'Académie d'un mémoire envoyé par M. Maspero, au nom de M. Barry, sur un papyrus grec contenant une requête de fermiers égyptiens au stratège. — M. Ph. Berthelot entretient l'Académie de documents qu'il a découverts en Chine et qui intéressent l'histoire du mahométisme. Il remet ensuite une pièce sculptée venant d'un temple boudhique, et qui est destinée au Louvre. — M. Schlumberger parle de « quelques sceaux du royaume de Terre Sainte », et entre autres de celui d'Amaury II, roi de Jérusalem, qui représente des monuments de la Ville sainte. — M. Joret conteste l'identité entre le mot de *cayeu*, pris dans le sens de coquillage comestible, et celui qui désigne Cayeux à l'embouchure de la Somme. — Le 27 mars, M. Seymour de Ricci fait part à l'Académie de l'acquisition qu'il a pu faire en Égypte de papyrus intéressants, parmi lesquels l'un contient trente-trois vers de l'*Odyssée*. — M. M. Bréal donne son opinion sur l'origine du mot caillou, et signale de nombreux cas où un lieu a pris le nom d'objets qu'on y trouve. — M. Ed. Cuq lit un travail sur les lois d'Hammourabi en ce qu'elles ont trait au mariage à Babylone. — M. Léon Dorez lit une étude sur les variations politiques et religieuses du savant helléniste Guillaume Budé. — M. Revillout lit un mémoire sur « les Inscriptions d'Amten. »

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 4 mars, M. Lyon-Caen prononce l'éloge funèbre de M. Juglar et énumère ses travaux. — Le 11 mars, M. G. Monod lit un mémoire de M. Petit-Dutaillis sur un incident intéressant l'histoire de l'Église de Paris, pendant la guerre de Cent ans. — Le 18 mars, M. Gomel lit un travail sur les taxes révolutionnaires votées par la Convention, taxes qui ne produisirent à peu près rien et furent très vexatoires.

Concours et Prix. — En 1906, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen décernera deux prix de 500 francs. Le premier (prix Gossier) à l'auteur du meilleur travail ayant pour sujet : « Les Postulats expérimentaux dans les sciences mathématiques; leur rôle dans le développement de ces sciences et dans leur enseignement. — Le second (prix Bouctot, lettres) à l'auteur de la meilleure pièce de théâtre inédite, drame ou comédie, en prose ou en vers. Chaque ouvrage manuscrit doit porter en tête une devise qui sera répétée sur un billet cacheté contenant le nom et le domicile de l'auteur. Les billets ne seront ouverts que dans le cas où le prix sera décerné. Les ouvrages soumis au concours devront être envoyés francs de port avant le 1er juin 1906 à l'un des secrétaires de l'Académie : M. Canouville-Deslys, pour la classe des sciences, ou M. Georges de Beaurepaire pour la classe des lettres et des arts.

— Du programme de l'Académie royale de Belgique (classe des beaux-arts) publié à l'occasion du concours pour l'année 1907, nous extrayons ce qui suit : *1re question* : « Faire l'histoire des habitations du XVIe et du XVIIe siècle dans les anciens Pays-Bas ; établir la comparaison entre ces habitations et celles de nos jours, tant au point de vue esthétique que sous le rapport de l'emploi des matériaux, du confort et de l'hygiène. » — *2e question* : « Étudier dans sa source, dans ses tendances et dans ses résultats l'enseignement des arts plastiques (la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure) au XIXe siècle. » — *3e question* : « Écrire l'histoire de l'école anversoise de gravure jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, en y comprenant des informations authentiques sur les éditeurs et leur influence sur la production des estampes. » L'auteur fournira autant que possible des indications pour l'illustration de son travail. — *4e question* : « Écrire l'histoire de l'architecture en Belgique, au XIXe siècle, tant civile que religieuse, les restaurations exceptées. » L'auteur donnera un aperçu biographique des représentants principaux de l'art architectural pendant la période indiquée. Le travail sera accompagné de croquis. — *5e question* : « On demande une étude sur les conditions dans lesquelles, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, les peintres des provinces belges vendaient leurs œuvres. » — La valeur des médailles d'or présentées comme prix est de 800 francs pour les première, deuxième, quatrième et cinquième questions et de 1000 francs pour la troisième. Les auteurs ne devront pas signer leur ouvrage ; ils n'y inscriront qu'une devise reproduite sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. L'Académie demande la plus grande exactitude dans les citations : elle exige, à cet effet, que les concurrents indiquent les éditions et les pages des ouvrages mentionnés dans les travaux présentés à son jugement. Les planches inédites, seules, seront admises. Les mémoires, lisiblement écrits et rédigés en français ou en néerlandais, devront être adressés, francs de port, avant le 1er juin 1907, à M. le secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

— L'Académie des sciences de Turin décernera en 1907 un prix de 30 000 francs (fondation Vallauri) au meilleur ouvrage sur la littérature romaine paru du 1er janvier 1903 au 31 décembre 1906. Les étrangers comme les Italiens sont admis à ce concours. — Il en est de même pour le prix de 30 000 francs que la même Académie décernera l'année suivante au meilleur travail sur les sciences physiques paru du 1er janvier 1900 au 31 décembre 1907.

Congrès. — La 72e session du Congrès archéologique de France, dirigé par la Société française d'archéologie, s'ouvrira cette année à Beauvais le mardi 20 juin, à 2 heures, et sera close le 28 juin. Chaque souscripteur

reçoit un volume illustré de photogravures et de planches renfermant le guide des excursions, le compte rendu des séances et des mémoires inédits. Les souscriptions (15 fr.) doivent être adressées à M. Jules Molle, trésorier, 11, rue de l'Infanterie, ou à M. H. Quignon, 5, rue Louis-Borel, à Beauvais, à qui le programme général du Congrès peut être demandé.

— Du 15 mai au 15 juin 1906, à une date qui sera fixée ultérieurement, la Société archéologique d'Eure-et-Loir célèbrera le cinquantenaire de sa fondation. Pour que cette solennité ait un cachet particulier, pour que l'*Exposition rétrospective*, la *Visite aux monuments* du département, la *Réunion des sociétés savantes* qui figureront au programme ne soient pas improvisées, la Société archéologique d'Eure-et-Loir a résolu d'en préparer dès à présent l'organisation. C'est ainsi qu'elle a établi, d'une façon indicative et non limitative, un projet d'études à traiter que l'on peut facilement se procurer en s'adressant au secrétariat de la Société, à Chartres. Les auteurs sont invités à retenir leur sujet le plus tôt possible par un avis à M. le secrétaire de la Commission du cinquantenaire. Les mémoires ne seront lus en public qu'à la condition d'avoir été communiqués en entier à la Commission du cinquantenaire avant le 1er mars 1906, dernier délai. Le compte rendu imprimé sera envoyé gratuitement à toutes les personnes qui auront assisté aux séances. L'adhésion à cette solennité littéraire est purement gratuite.

Paris. — Ceux qui ne possèdent pas le beau *Répertoire* de M. le chanoine Ulysse Chevalier seraient souvent bien désireux d'en avoir telle ou telle partie relative à leurs études spéciales. C'est pour répondre à ce besoin que le savant bibliographe avait donné des tirages à part de quelques articles importants de sa *Topobibliographie : Allemagne, France*, etc. Il entre dans la même voie pour sa *Biobibliographie*, au grand profit des travailleurs. Voici un extrait du 5e fascicule relatif à *Jeanne d'Arc, biobibliographie* (Valence, impr. valentinoise, mars 1905, in-16 de 71 p.). On y trouvera la mention de 1 400 à 1 500 publications relatives à la Pucelle d'Orléans, antérieures, sauf exceptions, à l'année 1900, et dont quelques-unes comportent de nombreuses éditions et traductions que M. le chanoine Chevalier a pris soin de relever. Grâce à une impression très nette, malgré la finesse des caractères, on se retrouve sans fatigue dans cette masse considérable de références que voudront posséder tous ceux qui s'occupent de notre histoire au XIXe siècle.

— M. A. Verneuil est arrivé à *la Reproduction artificielle du rubis par fusion*. Le mémoire résumant ses travaux a été publié d'abord dans les *Annales de physique et chimie* et a fait l'objet d'un tirage à part (Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de 30 p.). M. Verneuil a produit des globules de 3 grammes (se sectionnant presque toujours spontanément en deux) qui présentent toutes les propriétés du rubis naturel, mais dans lesquels peu de portions sont utilisables industriellement. L'appareil employé n'est qu'un appareil d'essai. M. Verneuil pense faire mieux encore ; il y a tout lieu de l'espérer, car il possède actuellement les règles précises de la conduite de la fusion.

— Il est bon que de temps en temps une voix autorisée rappelle que les Français tiennent plus qu'honorablement leur place dans le monde scientifique ; c'est ce qu'a fait M. Maurice d'Ocagne pour *les Instruments de précision en France* (Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de 69 p., avec 22 fig.). Le comparateur universel, la balance et le baromètre du bureau des poids et mesures, la règle géodésique de Brunner, l'interféromètre de Perot et Fabry, les différents grands appareils de nos observatoires, les théodolites,

tachéomètres et autres appareils en usage dans le service géographique de l'armée et les autres services publics montrent que la construction des appareils de précision est poussée en France jusqu'à la plus grande perfection. Les machines à calculer sont aussi belles et bonnes que celles qui sont construites à l'étranger.

— Il y a à peu près un an à cette époque (*Polybiblion*, t. C, p. 455-456) nous présentions à nos lecteurs la 1re édition du petit ouvrage de M. J. Brubach : *Le Vrai Guide du vendeur* (Paris, Hachette, in-18 de IV-35 p., cartonné toile. — Prix : 1 fr. 50.). La 5e édition est actuellement en vente. Cet ouvrage, le seul qui permette de voir clair dans les affaires, a été immédiatement adopté par la ville de Paris pour les écoles municipales supérieures et professionnelles, les cours complémentaires et commerciaux, les bibliothèques municipales. Puisque nous avons le plaisir de signaler à nouveau ce bref mais très important travail, citons l'un des problèmes qu'il résout : Lorsque le prix d'achat comporte une remise, quelle majoration doit-on appliquer pour obtenir un bénéfice prévu ? Quels sont les négociants qui n'ont eu jamais à résoudre ce problème? — Aucun. Quels sont ceux qui l'ont résolu exactement ? — En dehors des personnes qui se servent du livre de M. Brubach, nous croyons fort qu'il y en a peu ou même qu'il n'y en a pas.

— L'acquisition par la Bibliothèque nationale d'une bulle sur papyrus de Benoît VIII, a fourni l'occasion à M. Henri Omont de nous donner un catalogue des *Bulles pontificales sur papyrus* (IXe-XIe *siècles*) plus complet et plus exact que ceux que l'on devait déjà à MM. J. von Pflugk Hartlung et H. Bresslau (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Paris; Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 8 p.). Il a soin d'indiquer pour chaque bulle les facs-similés et les éditions qui en ont pu être donnés.

— Dans l'exemplaire autographe de la traduction de Strabon par Guarino de Vérone, possédée jadis par le sénateur vénitien Jacopo Soranzo, se trouvait le portrait du célèbre humaniste italien. En passant dans la Bibliothèque Bodléienne de l'Université d'Oxford, le précieux exemplaire a perdu le portrait qui en faisait l'ornement. Mais un autre manuscrit de la même traduction, passé aux mains de sir Thomas Philipps, contient un *Portrait de Guarino de Vérone*, qui pourrait bien être la copie de celui que nous avons perdu. C'est l'opinion de M. Omont qui a communiqué cette curieuse image à la Société nationale des antiquaires de France (Extrait du *Bulletin*. Paris; Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 3 p. et pl.).

— En même temps qu'il poursuit la publication de sa belle *Encyclopédie universelle des industries tinctoriales*, entreprise conçue sur un plan original et grandiose et exécutée avec une rare perfection, M. Jules Garçon a accepté la charge de bibliothécaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Il nous donne la *Liste des publications périodiques reçues en 1904 par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale* (Extrait du *Bulletin* de décembre 1904. Paris, imp. Philippe Renouard, 1905, in-4 de 12 p.). En attendant le catalogue plus développé qu'il prépare de ces périodiques, dans lequel on aura l'état des collections possédées par la Société, cette simple liste rendra service au public en lui faisant connaître les revues courantes qu'il peut aller consulter dans une bibliothèque qui se montre accueillante même aux non sociétaires.

— Les *Observations sur un passage de la chronique de Jean Le Bel*, que M. Henri Moranvillé a données dans le dernier cahier de la *Bibliothèque de*

l'École des chartes (Tirage à part. Nogent-le-Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 3 p.) tendent à prouver que ce chroniqueur a emprunté à une source latine qui lui serait commune avec la *Chronographia regum Francorum*.

— Signalons l'apparition du tome VI des *Mémoires du maréchal de Villars*, publiés, d'après le manuscrit original, pour la Société de l'histoire de France et accompagnés de correspondances inédites, par M. le marquis de Vogüé (Paris, Laurens, 1904, in-8 de XXXIV-356 p., avec un plan de la bataille de Mohacz, réduction d'un dessin de Villars aux 5/12. — Prix : 9 fr.). Une notice biographique sur le maréchal (p. XI-XXXIV) ouvre ce volume que termine une ample table alphabétique des matières de la totalité des *Mémoires*, disposée sur deux colonnes (p. 289-353).

— Il convient de mentionner ici l'édition in-16 du livre de M. Edmond Biré intitulé : *Les Dernières Années de Chateaubriand*, que vient de publier la librairie Garnier (420 p. — Prix : 3 fr. 50). Nous renvoyons nos lecteurs à l'article publié sur cet ouvrage par le *Polybiblion* en décembre 1903 (t. XCVIII, p. 452-453) lors de l'apparition de l'édition in-8.

— On trouvera à la Maison de la Bonne Presse (5, rue Bayard, Paris, VIIIe), au prix de 0 fr. 50, la *Nouvelle Loi militaire. Textes et tableaux annexés* (in-16 de 72 p.) On sait que cette loi modifie le recrutement de l'armée française et réduit à deux ans le service dans l'armée active. Quant aux « tableaux annexés », ils contiennent notamment la désignation détaillée des emplois réservés aux anciens sous-officiers, brigadiers et caporaux, etc.

ANJOU. — Dom Landreau résume l'histoire de l'abbaye de Glanfeuil pendant la période carolingienne. Le livre des miracles de Saint-Maur, composé par l'abbé Odon (862-868), lui a fourni des renseignements certains, qu'il a pu compléter par une étude très sérieuse des sources diplomatiques de cette époque. L'auteur fait preuve, dans ce travail, d'un sens critique et d'une sagacité remarquables. Souhaitons qu'il nous donne un jour l'histoire définitive de la célèbre abbaye angevine (*Les Vicissitudes de l'abbaye de Saint-Maur aux* VIIIe *et* IXe *siècles*. Angers, Siraudeau, 1905, in-8 de 59 p. Extrait de *l'Anjou historique*).

AUNIS et SAINTONGE. — Dans le tome XXXV des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de XIX-364 p. — Prix : 15 fr.), nous trouvons trois publications d'étendue et d'importance inégales. La première, sans contredit la plus intéressante, est consacrée à la reproduction du registre des *Délibérations de la Société des amis de la liberté et de l'égalité d'Ars-en-Ré*. Ce document, qui commence au 3 juin 1792 et se termine au 6 vendémiaire an III, permet de suivre presque jour par jour le mouvement et l'évolution des idées pendant cette période dans une île à laquelle sa situation donne un caractère très particulier. Les registres de cette nature sont rares ; aussi, la *Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* a-t-elle été bien inspirée en accueillant favorablement le travail de M. Meschinet de Richemond. En tête, sous forme de préface, l'éditeur donne des détails biographiques sur la famille à laquelle appartenait l'un des plus illustres membres de la Société des amis de la liberté et de l'égalité d'Ars-en-Ré, Gustave Dechézeaux. Ce personnage qui, le 6 septembre, fut élu député à la Convention nationale, montra au milieu de cette assemblée une certaine droitu et de la fermeté de caractère dans bien des circonstances épineuses. Sa franchise lui valut les honneurs de l'échafaud ; il fut exécuté le 17 janvier 1794. — Après cette notice biographique, on trouve le cahier de doléances adressées au Roi par les habitants d'Ars à l'occasion de

la convocation des états généraux, puis le texte du registre qui occupe environ les deux tiers de ce volume. — A la suite, M. Paul Fleury a donné un petit mémoire sur *Quelques épisodes de l'histoire de la Réforme à Marans*, mémoire dans lequel il retrace, à l'aide d'un travail de M. Philippe Capon, intitulé : *Des Assemblées de paroisse à Marans avant 1789*, toutes les tracasseries et les persécutions que les protestants eurent à souffrir dans cette localité. — Le volume se termine par un ensemble de pièces concernant les corporations, maîtrises ou jurandes de la Saintonge et de l'Aunis, publiées par M. L. C. Sandau. Une table onomastique permet d'utiliser facilement ce recueil, qui ne sera pas l'un des moins intéressants de cette importante collection.

AUVERGNE. — M. Camille Trapenard a pris comme sujet de sa thèse de doctorat en droit : *Le Pâturage communal en Haute-Auvergne*, XVII-XVIII*e siècle* (Paris, Larose, 1904, in-8 de VII-218). L'élevage est la grande ressource de ces contrées montagneuses. Les troupeaux avaient pour paître des pacages communaux ou des terres, forêts, prairies, champs, appartenant à des particuliers, mais grevés d'une servitude. Comment étaient administrés les communaux ? Sous la poussée de quelles idées et nécessités ont-ils fini par disparaître ? Quels étaient les caractères du droit de vaine pâture ? Comment ce droit a-t-il disparu ? Telles sont les questions auxquelles M. Trapenard avait à répondre. Il l'a fait avec une connaissance de son sujet, une maturité de jugement et une netteté d'exposition qui dénotent des aptitudes sérieuses pour les travaux historiques. Nous espérons que le jeune docteur ne s'en tiendra point à ce premier ouvrage.

BOURGOGNE. — La brochure intitulée : *La Campagne électorale de 1789 en Bourgogne* (Paris, Champion, 1904, in-8 de 53 p.) développe une thèse, sous la forme d'un tirage à part de la revue *l'Action française*. Les deux auteurs, MM. Augustin Cochin et Ch. Charpentier, se sont attachés à prouver que, lors des élections de 1789 aux états généraux, au moment où la nation, représentée par ses trois ordres, était appelée à porter ses vœux au pied du trône, à Dijon, une cabale d'avocats, un groupe de robins prit avec autant de discrétion que d'habileté la direction du mouvement électoral et réussit à faire une réalité de la fameuse formule de Sieyès ainsi condensée : Qu'est-ce que le tiers-état ? Tout. Ce travail, soigneusement daté, et appuyé sur des documents malheureusement incomplets, conclut à un véritable complot contre la liberté des électeurs, qui réussit. Si une étude semblable était faite sur un certain nombre de circonscriptions d'alors et donnait les mêmes résultats, toute l'histoire des origines de la Révolution se trouverait revisée et, du même coup, le jugement général à porter sur la Révolution elle-même.

BRETAGNE. — M. C. Bruneau publie une très intéressante *Monographie des communes de la Loire-Inférieure* qui comprend les « curiosités, monuments, histoire, sites, distances et moyens de transport » (Nantes, Salières, 1904, in-18 de 280 p. — Prix : 1 fr. 50). Le volume est d'un format suffisamment commode pour être emporté en voyage, mais la carte qui l'accompagne est peut-être trop sommaire. Quand les éditeurs prendront davantage encore les intérêts du public, ils ne craindront pas, dans les ouvrages de ce genre, de multiplier les cartes, en visant surtout à l'exactitude. Le travail de M. Bruneau est d'ailleurs très consciencieusement fait.

CHAMPAGNE. — En la même année 1904, la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, faisant preuve d'une activité peu commune, a publié deux

forts volumes renfermant les travaux de ses membres lus au cours des séances de 1901, 1902 et 1903 (Vitry-le-François, imp. J. Denis, 1904, 2 vol. in-8 de 757 et 798 p., avec planches. — Prix : 12 fr. le vol.). Le tome XII de cette collection (année 1901) se compose ainsi qu'il suit : *Documents inédits sur le protestantisme à Vitry-le-François, Epense, Heiltz-le-Maurupt, Nettancourt et Wassy, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à la Révolution française.* 1re partie (*1596-1688*), publiés avec un *Avertissement* et des notes par M. G. Hérelle (p. 7-331); — *Un Socialiste vitryat au dix-huitième siècle* (Morelly), par M. C. Gilardoni (p. 332-351) ; — *Études patoises sur l'arrondissement de Vitry* (I. *Notice sur le patois des Vavray*, par M. C. Cuvillier (p. 352-357) ; II. *L'Enfant prodigue en patois de Saint-Amand et de Vanault-le-Châtel*, par M. Despocq (p. 358-369) ; III. *Parabole de l'Enfant prodigue en patois d'Alliancelles*, d'après un manuscrit de feu M. Varnier-Arnoud (p. 369-370) ; — *La Poésie patoise à Possesse, Jean-Baptiste Leroy*, par M. E. Jovy (p. 371-412); — *L'Abbé Lelevain et le Clergé de Vitry pendant la Révolution*, par M. l'abbé Millard (p. 413-451); — *Notes pour servir à l'histoire de la construction de l'église de Notre-Dame de Vitry-le-François*, recueillies par Émile Chavance et publiées par M. René Chavance (p. 462-684, avec une vue et 3 plans); — *Vues et sites disparus de Vitry-le-François et de son arrondissement*, par le Dr Mougin (p. 685-704, avec 5 planches). — Quant au tome XIII, qui ne le cède en rien au précédent, il contient les travaux dont voici l'énoncé : *Études et recherches sur Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Maux*, par M. E. Jovy (*Bossuet à Metz; Bossuet à Toul; Un frère de Bossuet, Claude Bossuet, chanoine de Toul; La Charité de Bossuet à Meaux; Deux Pénitentes de Bossuet; A propos d'un factum probable de Bossuet; Quelques témoignages de Pierre Janvier, curé de Saint-Thibaud de Meaux, sur Bossuet; Quelques « faits divers » de l'épiscopat de Bossuet à Meaux; Bossuet et Saint-Thomas-du-Louvre ; Un Roman dans la famille de Bossuet. Un cousin germain de Bossuet, Jacques Bossuet, seigneur d'Aiserey ; Pierre de Gaillard et Bossuet. L'une des sources de la première partie du « Discours sur l'histoire universelle ; Bossuet et l'Inde ; Bossuet au grand Hôtel-Dieu de Meaux*) p. 1-432); — *Un Opuscule attribuable à Pascal: les « Réflexions sur les vérités de la religion chrétienne »*, publié avec une Introduction et des notes par M. Ernest Jovy (p. 433-480) ; — *Liste des plantes phanérogames rares des environs de Blesme*, par le Dr Ch. Legendre (p. 481-496); — *A propos du monument commémoratif du siège de Saint-Dizier en 1544*, par le Dr L. Vast (p. 497-512); — *Eudes le Champenois, comte de Vitry* (*1142-1144*), par notre regretté et éminent collaborateur feu M. Anatole de Barthélemy (p. 513-518); — *Vues et sites disparus de Vitry-le-François et de son arrondissement* (suite), par le Dr L. Mougin (p. 519-538, avec 5 planches, un plan et une vignette); — *La Légende de Saint-Vrain*, par M. H. Adenet (p. 539-542); — *Pour quelle raison et à quelle date La Fontaine cessa-t-il d'être « maître des eaux et forêts »?* par M. E. Jovy (p. 543-576); — *Études et recherches sur l'hygiène locale (arrondissement de Vitry-le-François)*, par le Dr Mougin (p. 577-698) ; — *Note sur un schizomycète, parasite des diatomées*, par M. E. Dutertre (p. 699-702, avec une planche); — *Objets gallo-romains et mérovingiens trouvés dans l'arrondissement de Vitry-le-François et spécialement à Moncets, Scrupt, Blesme, Vavray, Vitry et Rosay*, par le Dr Mougin (p. 703-723, avec 4 planches et des figures dans le texte, en couleurs). Tel est l'ensemble considérable que nous offrent ces deux volumes dont peu de sociétés savantes, en ces dernières années, peuvent produire l'équivalent.

— M. l'abbé F.-J. Baveux, curé-doyen de Brienne-le-Château, a extrait du *Compte-rendu du* LXIXe *congrès archéologique de France*, tenu en 1902 à Troyes

et à Provins, une intéressante étude sur *les Vitraux de l'église de Brienne-le-Château* (Caen, Delesques, 1904, in-8 de 52 p., avec 4 plans). Ces vitraux qui remontent au XVIe siècle sont en mauvais état, et M. Baveux s'efforce de faire ressortir dans cet opuscule l'intérêt qu'il y aurait, pour l'histoire de la peinture sur verre, à en assurer la conservation. Parmi ces vitraux nous signalerons en particulier ceux de saint Crépin et saint Crépinien, de saint Jean-Baptiste, de Noé, de sainte Agathe et de l'Assomption. En tête de son travail M. Baveux donne une petite notice sur l'église de Brienne et à la fin une liste des curés de Brienne depuis 1556, une liste des vicaires depuis 1668 et une note sur la famille Gouthière.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Émile Longin vient de faire sortir de l'ombre l'intéressante figure d'*Un Capitaine franc-comtois, Christophe de Raincourt,* qui eut ses jours de gloire et de malheur (Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de 134 p.). Sauf les pièces justificatives, au nombre de 48, trouvées par l'auteur soit aux archives du Doubs, soit dans celles du château de Fallon, qui appartient toujours à la famille de Raincourt, cette « notice historique » a été publiée en premier lieu par les *Annales franc-comtoises.* Du fait de ces pièces, qui occupent les pages 86 à 134, nous sommes donc en présence d'un travail, sinon nouveau, du moins plus complet. C'est une excellente contribution à l'histoire des luttes que soutint, au XVIIe siècle, la Franche-Comté contre la France. Très dévoué à la monarchie espagnole, dont cette province relevait alors, Christophe de Raincourt s'est particulièrement signalé en trois circonstances : 1° en concourant de façon très active à la prise du château de Savigny ; 2° en empêchant de se transformer en désastre la défaite comtoise de Cornod (13 mars 1637) ; 3° en défendant jusqu'à la dernière extremité la ville de Lons-le-Saunier, assiégée par les troupes de Longueville. Ayant été finalement obligé de capituler, il fut conduit, avec ses compagnons, jusqu'en Roussillon, terre d'Espagne à cette époque. Raincourt devait mourir une année plus tard, âgé de moins de 38 ans, en combattant, au siège de Verceil. « Les circonstances, dit son consciencieux biographe, ne lui ont pas permis de se placer au premier plan ; ni dans les conseils ni dans l'action, son rôle n'a été considérable ; il n'en mérite pas moins d'être cité avec distinction parmi les défenseurs du comté de Bourgogne ; Philippe IV n'eut pas de serviteur plus fidèle, et ce n'est pas seulement à ceux qui portent son nom qu'incombe le devoir de conserver pieusement la mémoire de sa vie et de sa mort. »

— De M. Léon Coutil, qui a publié antérieurement deux importantes études sur l'*Archéologie gauloise, gallo-romaine et franque. Arrondissement des Andelys* (Paris, Leroux ; Louviers, Izambert, 1895, in-8 de 91 p., avec planches) et *Ateliers et stations humaines néolithiques du département de l'Eure* (Louviers, Izambert, 1897, in-8 de 84 p., avec planches), nous recevons une brochure fort intéressante sur *J.-L. Gérôme, peintre et sculpteur, 1824-1904* (Évreux, imp. Hérissey, 1904, in-8 de 15 p., avec un portrait et une phototypie représentant Gérôme dans son atelier. Extrait du *Bulletin de la Société des Amis des arts du département de l'Eure,* n° XIX). Les notices sur le maître vésulien sont nombreuses : les unes publiées de son vivant, les autres parues après sa mort. Les « notes biographiques » que nous offre aujourd'hui M. L. Coutil, feront bonne figure à côté de celles qui les ont précédées. Outre quelques souvenirs personnels, trop courts à notre gré, de l'auteur, ancien élève de Gérôme, on trouvera, dans cette jolie plaquette, de brefs details biographiques et des appréciations judicieuses sur l'œuvre de cet

artiste qui, quoique discuté, — les insignifiances seules ne le sont pas — laisse quand même des enthousiastes et des admirateurs convaincus.

— M. E. Fournier est inlassable. Depuis longtemps il a pris à tâche de démontrer que les eaux de la source d'Arcier, qui alimentent en grande partie la ville de Besançon, sont contaminées à ce point qu'elles constituent un danger permanent d'épidémie pour la population, danger qui s'accroît encore à l'époque des crues. De cet auteur, nous avons eu à signaler ici plusieurs études sur le même sujet. Et en voici une nouvelle qui occupe entièrement le numéro de septembre 1904 de *Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie*. Elle a pour titre spécial : *Histoire d'une résurgence vauclusienne. La Source d'Arcier et l'Alimentation de la ville de Besançon en eau potable* (Paris, au siège de la Société de spéléologie, 34, rue de Lille, in-8 de 47 p., avec 3 vues, plans et coupes). M. E. Fournier serre la question de fort près, avec une logique impitoyable et une conviction que ses contradicteurs n'ébranleront certainement pas. Sa conclusion est nette, formelle, absolue : il proscrit, comme eau potable, l'eau d'Arcier; puis, afin de la remplacer avantageusement pour la santé publique, il met en avant divers projets dont le principal, peut-être même l'unique inconvénient, serait d'imposer aux contribuables des charges assez lourdes. Reste à savoir ce ce que feront les édiles bisontins et ce qu'en pensent leurs administrés.

Gatinais. — En même temps qu'il signale aux amis de l'histoire gâtinaise *Un Recueil de pièces sur l'abbaye de Rozoi-le-Jeune* (Extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*. Fontainebleau, Maurice Bourges, 1905, in-8 de 15 p.), recueil qui se trouve dans le ms. fr. 5990 de la Bibliothèque nationale, à la suite d'une histoire de cette abbaye par le P. Jacques Vignier, jésuite, M. Lucien Auvray emprunte à ce recueil et à un volume de la collection Moreau la pancarte concédée à l'abbaye par Alexandre III en 1164. Il signale aussi une copie d'un acte de Louis VII, plus correcte que celle dont M. Luchaire s'est servi pour son édition.

Languedoc. — La librairie Privat a édité récemment : *Les Armées de province en 1870-1871*, conférence par le lieutenant Ané (Toulouse, in-12 de 246 p.). L'auteur s'est proposé « de prouver la nécessité des armées permanentes, instruites et disciplinées, en démontrant le danger des milices; de developper l'esprit militaire, en faisant vibrer encore la fibre patriotique; de présenter l'armée sous son vrai jour... »

— M. l'abbé Contrasty a publié dans le *Bulletin des vocations sacerdotales*, nos du 19 octobre 1904 et du 1er février 1905 (Toulouse, impr. Saint-Cyprien) un mémoire inédit adressé à Pie VI, par les évêques français réfugiés en Espagne, sur la nécessité de lever les obstacles qui s'opposent à l'ordination des Français. Ce mémoire, plus intéressant que celui que Theiner a publié dans son ouvrage : *Documents inédits* sur *les affaires religieuses de la France*, est daté du 6 février 1796. Il est conservé aux archives de la nonciature de Madrid. Il porte la signature de M. de la Tour du Pin Montauban, archevêque d'Auch, et répond à ces questions : 1° Y a-t-il assez de prêtres en France pour que l'on puisse se dispenser d'en augmenter le nombre? 2° Quels sont les prêtres que l'on enverra en France, pour y exercer le saint ministère? 3° Quels sont donc les prêtres que l'on enverrait sans difficulté travailler au saint ministère en France, et qui s'y rendraient vraiment utiles?

— Le tome IV de la dixième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, qui vient de nous parvenir (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, 1904, in-8 de xvi-396 p., avec une pl. répartit à la

table les travaux qui le composent en deux catégories : *Classe des sciences* et *Classe des inscriptions et belles-lettres*. Mais ces travaux ne sont pas ainsi placés dans le corps du volume; nous allons donc les mentionner ici en suivant, selon notre habitude, l'ordre de la pagination, exclusivement, savoir : *Sur les nappes souterraines et les sources*, par M. Edmond Maillet (p. 1-2); — *L'Administration de l'Alsace à la fin du règne de Louis XVI. Un Épisode des luttes municipales préliminaires de la Révolution*, par M. le Dr Geschwind (p. 3-16); — *Des Congruences isogonales de droites*, par M. Victor Rouquet (p. 17-24); — *L'Office de concierge-buvetier au Parlement de Toulouse*, par M. E. Lapierre (p. 25-32); — *La Mécanique de « l'école du fil » et l'énergie* par M. Juppont (p. 33-76); — *L'Utilisation industrielle et agricole des nappes phréatiques des vallées sous-pyrénéennes*, par M. le Dr F. Garrigou (p. 77-100); — *Contribution à l'histoire chimique de l'acide picramique (dinitraminophénol)*, par MM. A. Prébault et J. Aloy (p. 101-112; — *L'Acclimatation des poissons exotiques*, par M. Louis Roule (p. 113-122); — *Les Idées pédagogiques de Goldsmith*, par M. Henri Duméril (p. 123-139); — *Études de bibliothéconomie*. III. *Le Catalogue alphabétique*, par M. A. Crouzel (p. 140-180); — *L'Expédition du Prince Noir en 1355, d'après le journal de ses compagnons*, par M. L. de Santi (p. 181-223); — *Les Variations du climat de Toulouse*, par M. Massip (p. 224-238); — *L'Art à Toulouse, ses enseignements professionnels pendant l'ère moderne*, par M. le baron Desazars de Montgailhard (p. 239-305); — *Remarques sur la théorie générale des fluides*, par M. Mathias (p. 306-313); — *Les Perfectionnements du microscope et les objets ultramicroscopiques*, par M. C. Fabre (p. 314-320); enfin *Discours d'ouverture*, par M. J. Brissaud, président (sur les convenances, les bienséances, le savoir-vivre, la politesse, l'étiquette et la civilité puérile et honnête) (p. 321-343), lequel est tout plein d'esprit et de bonne humeur.

Lorraine. — M. Pierre Boyé vient de publier une étude très documentée sur *le Butin de Nancy (5 janvier 1477)* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905, in-8 de 100 p., avec 2 planches. — Prix 3 fr. 50). Cette « étude d'histoire et d'archéologie » rappelle brièvement la bataille où périt devant Nancy Charles le Téméraire; mais elle abonde en détails intéressants sur le pillage par les vainqueurs du camp des Bourguignons. L'auteur discute à fond l'authenticité, trop souvent douteuse, de certaines pièces passant, soit à Nancy soit dans diverses localités suisses, pour avoir appartenu au grand duc d'Occident. Nous ne suivrons pas M. P. Boyé dans sa dissertation, mais nous recommandons sa brochure à tous ceux qu'intéresse la lutte si malheureuse du duc de Bourgogue contre les Lorrains et leurs alliés des Cantons suisses. Au point de vue des choses artistiques et des mœurs militaires de la seconde moitié du xve siècle, ce travail renferme des renseignements nombreux et instructifs.

Maine. — Dans d'intéressantes *Notes sur les corporations mancelles d'arts et métiers, leurs armoiries, leurs bannières* (Le Mans, impr. de l'Institut de bibliographie scientifique, 1904, in-8 de 31 p., avec 29 dessins), M. l'abbé Chambois nous fait connaître sommairement l'histoire des divers métiers et nous présente, avec commentaires, leurs bannières ou armoiries. Cet opuscule forme un répertoire très intéressant pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire du travail.

— On trouvera des renseignements pour ce même genre d'études dans le travail de M. Grosse-Duperon sur *le Château d'Aron et ses grosses forges* (Mayenne, imp. Poirier, 1904, in-12 de 83 p., avec 2 grav.). On y trouvera en même temps de l'archéologie, des anecdotes et du folk-lore.

— C'est à la catégorie « anecdotes » qu'il faut rapporter la brochure

publiée par M. P. Calendini sous ce titre : *Lettres au comte de Pontchartrain. Le Maréchal de Tessé au Maine* (La Flèche, Besnier, 1904, in-8 de 17 p.). Ces lettres sont quelquefois assez piquantes, et le commentaire qui les entoure fort agréable.

— M. l'abbé F. Uzureau nous donne, après la relation des élections du tiers à la Flèche, la même relation pour Château-Gontier : *Les Élections du tiers-état dans la Sénéchaussée de Château-Gontier (1789)* (Laval, imp. Goupil, 1903, in-8 de 17 p. Extrait de la *Province du Maine*). L'auteur étudie et publie la liste des élus et le cahier des doléances.

Nivernais. — M. R. de Lespinasse a publié un certain nombre de lettres relatives à l'histoire de l'Église constitutionnelle en Nivernais, lesquelles proviennent des archives de Grégoire. M. Gazier, qui en est le dépositaire, les a communiquées avec la complaisance que connaissent tous ceux qui ont eu recours à lui (*L'Église gallicane dans la Nièvre pendant la Révolution*. Nevers, Vallière, 1904, in-8 de 55 p. Extrait du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*). Ces lettres sont au nombre de 22, dont 12 de l'évêque constitutionnel Tollet et 10 de divers ecclésiastiques. On y voit que, comme ailleurs, l'Église constitutionnelle était sortie très meurtrie de la période de terrorisme, et que l'action de Grégoire a rendu quelque confiance et quelque activité aux survivants de la grande crise. De tels documents, s'il se trouve quelqu'un pour les utiliser, rendront grand service et exposeront sous son vrai jour l'histoire fort mal connue de cette époque tourmentée. M. de Lespinasse a consacré deux pages à une trop courte Introduction ; il n'y dit que des choses exactes : pourquoi s'est-il arrêté si vite ?

— Par deux fois, Pie VII a traversé la Nièvre, mais dans des circonstances bien diverses : en 1804, il allait sacrer l'Empereur; en 1812, on le transportait de Savone à Fontainebleau, pour essayer de triompher de son affaiblissement et lui arracher une adhésion quelconque aux résolutions qu'après la dissolution du concile de 1811 on avait dictées à un certain nombre d'évêques courtisans ou poltrons. La première fois, le Pape passe comme un souverain : la seconde fois, comme un prisonnier d'État ; aux cortèges, aux ovations, aux réceptions officielles succèdent des mesures policières qui veulent, inutilement d'ailleurs, soustraire le Chef de l'Église à la vénération des foules. Ce récit, intitulé : *Les Passages du pape Pie VII dans la Nièvre (1804-1812)* (Nevers, Vallière, 1904, in-8 de 108 p., avec un portr., une grav. et une carte. — Prix : 3 fr.), fait par M. l'abbé J.-M. Meunier, sur les documents, ne manque cependant pas de saveur, car il est bien composé et bien écrit. Il est précédé d'une Préface signée de M. R. de Lespinasse.

Velay. — A voir le tome XII des *Mémoires et procès-verbaux de la Société scientifique de la Haute-Loire* (Le Puy, Peyriller, Rouchon et Gamon, 1904, in-8 19-xxvi-80 p., avec de nombr. grav. et planches), il est permis de se demander pourquoi l'active société n'a pas scindé cet énorme volume, et cela d'autant mieux qu'il est relatif aux deux exercices 1902 et 1903. On y eût gagné, entre autres avantages, celui d'avoir plus tôt (et aussi d'une étendue double) le fragment du deuxième volume de la *Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire*, de M. Louis Pascal, dont la publication n'est pas assez rapide, à notre gré. Ce fragment n'occupe ici que les 80 dernières pages, auxquelles il convient toutefois d'ajouter les xxvi pages consacrées par M. Antoine Jacotin à la *Table alphabétique des matières et noms de personnes* du tome Ier de la *Bibliographie* en question, qui, lors de son apparition, a fait l'objet d'un compte rendu dans le *Polybiblion* (t. XCVIII, p. 359-361).

Cette observation faite, nous allons mentionner les études d'importance variable qui ont concouru à la formation du volume, savoir : *Le Docteur Camille Morel*, éloge funèbre prononcé à la Société agricole et scientifique, dans la séance du 4 décembre 1902 par divers membres de la Société, particulièrement par M. Ulysse Rouchon (p. 1-34, avec portrait); — *L'Église Saint-Laurent au Puy. Tableaux, inscription lapidaire*, par M. Ph. Hedde (p. 43-46, avec une fig.) ; — *Mémoire de Antoine-Alexis Duranson, ingénieur des ponts et chaussées, sur le département de la Haute-Loire.* Texte accompagné d'une Introduction et de notes par M. Antoine Jacotin (p. 47-111) ; — *La Chapelle octogonale d'Aiguilhe au temple de Diane*, par M. Ulysse Rouchon (p. 113-141, avec une planche) ; — *Discours en forme de Chanson de la reprinse des villes et chasteaux occupés par les Rebelles de Viuares, au pays de Vellay, faictes par mösieur de sainct Vidal gouuerneur pour le Roy audict pays, cette presente annee mil cinq cens soixante quatorze*, par André Corailhe du Puy (à Lyon, par Benoist Rigavd, 1574), réimpression, avec Avant-propos par M. A. Jacotin (p. 143-156) ; — *Monographie de la cathédrale du Puy*, manuscrit de l'architecte Mallay, publié avec une Introduction et des notes par M. Noël Thiollier (p. 157-191, avec un plan, une planche et 5 grav. dans le texte) ; — *Voyage de Fergon de la Pacaudière, mandataire du duc de Montpensier (1561). Roche-en Régnier, Le Puy, Brioude, Vieille-Brioude, Léotoing*, publié avec une Introduction et des notes par M. Ulysse Rouchon (p. 193-209) ; — *Les Anciennes Hôtelleries de la ville du Puy : l'Écu de France, le Faucon, la Pomme, le Château Rouge, la Lune, etc. Le Mobilier d'une hôtellerie au* XVI*e siècle. Notes généalogiques sur les Genestet et les Combladour*, par M. Ulysse Rouchon (p. 193-254) ; — *Procès-verbal de l'incendie de la Chaise-Dieu en 1574*, texte publié avec une Introduction et des notes par M. Charles Jacotin de Rosières (p. 255-287, avec 4 plans) ; — *Le Conseil général de la Haute-Loire, le Directoire et l'Administration départementale de 1790 à 1800*, par M. Charles Godard (p. 289-350) ; — *Le Prieuré et le Pèlerinage de la Trinité*, par M. Adrien Lascombe (p. 351-357, avec une planche) ; — *Arrestation de Mme de la Fayette avec sa famille au château de Chavaniac (1792) ; souvenirs de Mlle Anastasie de la Fayette*, manuscrit inédit publié avec une Introduction et des notes par M. Paul Le Blanc (p. 359-388) ; — *Pierre Julien, sculpteur, sa vie et son œuvre (1731-1804)*, par M. André Pascal (p. 389-560, avec un portrait, une planche et de nombreuses vignettes dans le texte) ; — *Un Janséniste exilé à la Chaise-Dieu, Jean Soanen, évêque de Sénez*, par M. Ulysse Rouchon (p. 562-585) ; — *Deux Documents sur les Thorrilhon de Craponne*, par M. Adrien Lascombe (p. 587-592) ; — *Les Combattants français de la guerre américaine*, par le même (p. 593-598) ; — *Courtol le vipéricide*, par M. le Dr Pierre Boyer (p. 599-615, avec un portrait) ; — *Arrivée en Velay du maréchal duc de Richelieu, commandant de la province du Languedoc*, par M. Adrien Lascombe (p. 617-620) ; — *La Culture rationnelle de l'orge de brasserie*, par MM. Reynaud et Dreyfuss (p. 623-639) ; — *Le Cyclone de Javaugues du 5 juin 1902*, par M. Bernard Brunhes (p. 641-650) ; — *Quelques espèces de poissons*, par M. Léon Escomel (p. 651-657) ; — *Le Vignoble de la Haute-Loire*, par M. E. Dupont (p. 659-670).

ALSACE. — *Der israelitische Friedhof in Jungholtz*, par le Dr M. Ginsburger (Guebwiller, Dreyfus, 1904, in-8 de 134 p. et un plan) est un ouvrage qui apporte une précieuse contribution à l'histoire des juifs d'Alsace. Les 69 premières pages contiennent, en six chapitres, l'histoire du principal cimetière israélite de la Haute-Alsace. Les pages 70 à 113 renferment des pièces justificatives aussi importantes pour l'histoire du fief de Jungholtz que pour celle du cimetière établi dans les jardins du château seigneurial.

Viennent ensuite des inscriptions funéraires et une liste des familles juives qui possédaient un droit d'inhumation en 1778. L'ouvrage se termine par deux tables des noms de personnes et des noms de lieux. — *La Défense du château de Milan en 1799 par le chef de bataillon Béchaud* (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 7 p. Extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation, 1904*) nous rappelle un intéressant épisode de la guerre d'Italie. L'auteur, M. Dubail-Roy, après une courte note explicative, se contente de publier intégralement les réponses du chef de bataillon Béchaud (plus tard général) pour se justifier d'avoir rendu le château de Milan dont la défense lui avait été confiée sans matériel suffisant. — M. H. Bardy continue la série de ses Miscellanées (Saint-Dié, typ. Cuny, 1903-04, in-12). Avec des notes sur les 4e et 5e hussards à Belfort nous voyons comment ce dernier fut le parrain de la *Carmagnole*. Il est vrai que le prototype mettait les démocrates et non les aristocrates à la lanterne. Viennent ensuite d'intéressantes notes de folklore, etc. — Du même M. Bardy, une plaquette : *Vauban et la Fortification de Belfort* (Belfort, Devillers, 1904, in-8) qui contient trois mémoires de l'illustre ingénieur sur les moyens de défense de la place de Belfort. — Voici maintenant un Guide illustré, avec carte des environs de Niederbronn, par M. Mathis (Niederbronn, chez l'auteur, 1904), à l'usage de l'étranger dans cette pittoresque région. — Nous annonçons aussi la publication du 2e volume des *Elsässer Helder*, par M. A. Deny (Rixheim, Sutter, 1904, in-12 de 250 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50). Il contient des notes biographiques sur les jésuites, missionnaires et lazaristes alsaciens, qui se sont illustrés aux lointains pays. — L'œuvre de Grünenwald fait l'objet d'une nouvelle étude par M. F. Bock : *Die Werke von Mathias Grünenwald* (Strasbourg, Heitz, 1904, in-8 de 178 p. — Prix : 15 fr.). — Puis c'est M. Wolf qui nous présente un magnifique album de 25 planches in-folio : *Die Klosterkirche zu Niedermünster* (Strasbourg, Beust, 1904. — Prix : 37 fr. 50). — De son côté, M. P. Heitz étudie *les Filigranes avec la crosse de Bâle* (Strasbourg, Heitz, 1904, in-4, avec 75 planches), que l'on retrouve dans le tissu de nos vieux papiers. — M. Mündel nous donne une 2e édition française de son excellent guide *les Vosges* (Strasbourg, Trübner, 1904, in-12 de 662 p., avec cartes et plans. Prix, cartonné en percaline : 6 fr.). Livre parfait et des plus recommandables au touriste qui désire utilement visiter l'Alsace.

ALLEMAGNE. — La dissertation qui a pour titre : *Kants « Widerlegung des Idealimus ». Ein Lebenszeichen der Vernunftkritik zu ihres Urhebers hundertjährigem Todestage* (Gotha, Thienemann, 1904, in-8 de 24 p. — Prix 0 fr. 60) a été écrite pour le centenaire de Kant. Dans un Avant-propos qui ne manque pas d'amertume, l'auteur, M. Heinrich Romundt, exprime la crainte qu'en cette fête commémorative on se soit préoccupé de toasts et de banquets, plus que de l'héritage intellectuel et moral légué par le grand homme. Il veut donc s'appliquer à préciser la situation de Kant en face de l'idéalisme proprement dit. En 1783, dans un *Appendice aux prolégomènes de métaphysique future*, Kant avait protesté contre un critique qui le qualifiait d'idéaliste. Qu'une pareille mentalité se reconnaissé à travers tout son ouvrage, Kant l'avouait bien, sans convenir toutefois que l'idéalisme « fût l'âme de son système ». En 1787 encore, il avait jugé nécessaire d'ajouter à la 2e édition de *la Critique de la raison pure* une très pressante et très pénétrante *Réfutation de l'idéalisme*. Voilà ce que rappelle M. Romundt, lui aussi, avec beaucoup d'instance, avec une hostilité très vive contre l'idéalisme de Fichte. Sa dissertation intéressera

tous ceux qui suivent d'un œil attentif la perpétuelle formation d'hérésies et de petites chapelles au sein de la « grande église » que l'on désigne sous le vocable très imprécis de subjectivisme.

— A l'occasion d'une double fête littéraire, la célébration du vingt-cinquième anniversaire, à Hanovre, le 10 février 1905, du *Verein für neuere Sprachen*, et à Marbourg, le 13 mai, de l'*Akademisch-neuphilologischens Verein*, M. E. Stengel a publié, en une élégante brochure, un épisode inédit du cycle de la Table ronde, emprunté à un manuscrit français, sinon absolument détruit, du moins presque irrémédiablement endommagé par le funeste incendie de la Bibliothèque nationale de Turin : *Die Turiner Rigomer-Episode* (Greifswald, Ludwig Bamberg, 1905, in-4 de 20 p.).

Belgique.—Le nouvel Institut historique belge de Rome a voulu s'associer aux fêtes célébrées à l'occasion du centenaire de Pétrarque, en publiant une étude sur *Un Ami de Pétrarque. Louis Sanctus de Beeringen*, par Dom Ursmer Berlière, directeur de l'Institut (Paris, Champion, 1905, in-8 de 59 p.). Ce Louis Sanctus, né probablement à Beeringen, dans la Campine, fut l'un des familiers du cardinal Jean Colonna à Avignon et à Lombès. C'est là que ses relations avec Pétrarque commencèrent (1330), avant que celui-ci n'entreprît son voyage en Belgique et sur les bords du Rhin. Louis Sanctus obtint quelques bénéfices, entre autres celui de chantre de Saint-Donatien de Bruges. Son intimité avec Pétrarque continuait toujours ; ce dernier aurait voulu l'emmener en Italie (1347). Leur séparation nous a valu des lettres qui ne manquent pas d'intérêt. Pétrarque ne le nomme que Socrate dans sa correspondance : c'est ce Socrate dont l'identification a tant embarrassé les historiens; nous sommes fixés, desormais. Louis Sanctus mourut en mai 1361.

— Dans son 71e volume qui vient de paraître, pour l'année 1905, l'*Annuaire de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* (Bruxelles, Hayez, 1905, in-16 de VI-382 p.) nous apporte quatre notices biographiques, avec portraits. Philosophe, philologue, mathématicien, Joseph Delbœuf (1831-1896), a touché à tant de sujets, s'est exercé sur des terrains si divers, que M. A. Gilkinet n'a cru pouvoir accepter d'en parler qu'à condition de se faire aider par des spécialistes pour l'appréciation des ouvrages et des idées de l'illustre académicien. Sa notice y gagne en sûreté et en solidité.—Julius Vuylsteke (1836-1903), auquel M. Vercoullie consacre une notice, était tout à la fois un érudit et un poète ; on lui doit notamment la publication des comptes de Gand au temps de Philippe d'Artevelde et d'un cartulaire de la même ville de 1280 à 1386. C'était l'un des tenants du libéralisme anticatholique.— Un autre adversaire, en Belgique, de l'Église et des doctrines catholiques, était le fameux jurisconsulte François Laurent (1810-1887), qui risqua dans cette lutte son siège de professeur. Les discussions qui se poursuivent chez nous sur la séparation des Églises et de l'État donnent, comme le remarque M. Lemure, le biographe de Laurent, un regain d'actualité aux idées du professeur gantois sur les concordats.—C'est d'un musicien, que nous parle, en dernier lieu, M. Émile Mathieu : Auguste Dupont (1827-1890), pianiste remarquable, professeur au Conservatoire de Bruxelles, dont l'œuvre musicale, tant manuscrite qu'imprimée, est assez considérable.

Italie. — On ne lira pas sans intérêt, dans la *Nuova Antologia* du 16 février 1905, le récit, par M. Giovanni Cadolini, d'un des épisodes qui ont marqué la lutte des patriotes italiens contre le gouvernement autrichien : *Una fuga ai tempi del governo militare austriaco*. Cadolini, alors âgé

d'une vingtaine d'années, avait fait partie, à Crémone, d'un groupe de dix jeunes gens, ardents propagandistes des idées libérales. Profitant de la réouverture des Universités, il était allé compléter ses études à Pavie; et, là aussi, il prit au mouvement de propagande une part des plus actives. Tombé dans un guet-apens dressé par la police autrichienne, au moment où il allait prendre livraison d'un ballot de livres prohibés, il dut à son sang-froid et à son agilité d'échapper aux gendarmes qui le conduisaient à la police. C'est le récit de cette fuite jusqu'à son arrivée à Gênes, où il resta plus de six ans, qu'il nous donne dans ces pages curieuses. Nous notons avec plaisir qu'il se réserve de publier d'autres souvenirs sur cette époque mouvementée.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Biblische Studien. Der Jakobusbrief und Sein Verfasser in schrift und Uberlieferung*, von Dr M. Meinertz (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Les Miraculés de l'Évangile*, par le chanoine Trouillat (in-8, Vitte). — *Nouveau Manuel de la dévotion à N.-D. des Sept-Douleurs*, par l'abbé H. Perretant (petit in-18, Vitte). — *Heures catholiques d'Ars, prières d'un serviteur de Dieu* (in-16, Vitte). — *Ma Seconde Gerbe à la jeunesse chrétienne*, par A. Deneux (in-8, Vitte). — *Les Congrégations non autorisées et leurs liquidateurs devant la loi de 1901*, par J. Delasalle, G. Brunet et E. Duez (in-8, Giard et Brière). — *La Vraie Religion selon Pascal*, par Sully Prudhomme (in-8, Alcan). — *Le Spiritualisme*, par G. Dumesnil (in-8, Société française d'impr. et de librairie). — *Religions et sociétés*, par T. Reinach, A. Puech, R. Allier, A. Leroy-Beaulieu, Bon Carra de Vaux, H. Dreyfus (in-8 cartonné, Alcan). — *Le Socialisme municipal à travers les siècles*, par A. des Cilleuls (in-8, A. Picard et fils). — *Conciliations et arbitrage*, par C. de Fromont de Bouaille (in-12, Lecoffre). — *Cours de chimie à l'usage des étudiants du P. C. N*, par R. de Forcrand (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur l'électricité*, par E. Gerard (in-8, Gauthier-Villars). — *La Dominatrice du monde et son ombre*, par le Dr F. Auerbach (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur l'intégration et la recherche des fonctions primitives professées au Collège de France*, par H. Lebesgue (in-8, Gauthier-Villars). — *La Construction des cadrans solaires*, par A. Souchon (in-8, Gauthier-Villars). — *La Marine russe dans la guerre russo-japonaise*, par N.-L. Klado; trad. par R. Marchand (in-12, Berger-Levrault). — *Manuel de ski*, par le Dr W. Paulcke; trad. par F. Achard (in-16, Berger-Levrault). — *Pierre Julien, sculpteur (1731-1804), sa vie et son œuvre*, par A. Pascal (gr. in-8, Fontemoing). — *Sa Sainteté Pie X et la Musique religieuse*, par A. Duclos in-8, Rome et Tournai, Société de Saint-Jean l'Évangeliste, Desclée et Lefebvre). — *Il Violoncello, il violoncellista ed i violoncellisti*, da L. Forino (in-16, cartonné, Milano, Hœpli). — *La Chaîne du rêve*, poèmes, par C. Dornier (in-18, Société française d'imp. et de librairie). — *La Divine Aventure*, par R. Allard (in-18, Lille, édition du Beffroi). — *La Massière*, comédie en quatre actes, par J. Lemaître (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Impossible*, par J. de la Brète (in-12, Plon-Nourrit). — *Séparons-nous (Journal de l'abbé Blondot)*, par J. Pravieux (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Millionnaire*, par J.-H. Rosny (in-12, Joanin). — *Gestes de Provence. Guerre de religion (1545-1596)*, par D. Jaubert (in-12, Fontemoing). — *L'Opprobre*, par L.-M. Compain (in-18, Stock). — *Septime César, roman du temps du Christ*, par M. Reepmaker (in-18, Stock). — *Le 71e trainglaux, étude de mœurs militaires*, par de Beaurepaire-Froment (in-12, édition de la « Tradition »). — *Mon Couvent*, par A. Nicolaïevna (in-12, Albin Michel). — *Au pied de la cathédrale*, par J. de Lias (in-12, Henri Gautier). — *Marie-Ange*, par M. Lachèse (in-12, Henri Gautier). — *Correspondance de Monseigneur Gay*. Lettres de direction spirituelle. 2e série

(in-8, Oudin). — *Œuvres de Cicéron. De Oratore. Liber primus.* Texte latin revu et publié par E. Courbaud (in-8, Hachette). — *Poésie latine. Épitaphes.* Textes choisis et commentaires publiés par F. Plessis (in-16, Fontemoing). — *Un Poète ionien au* VII*e siècle. Archiloque, sa vie et ses poésies* par A. Hauvette (in-8, Fontemoing). — *Le Livre d'or de Sainte-Beuve, publié à l'occasion du centenaire de sa naissance (1804-1904)* (in-4, *Journal des Débats*). — *Les Samedis littéraires* (3e série), par J. Ernest-Charles (in-18, Sansot). — *Deux Méditations sur la mort*, par H. Bordeaux (in-12, Sansot). — *Les Grands Écrivains de la France.* Nouvelles éditions publiées sous la direction de Ad. Régnier. *Saint-Simon.* T. XVIII *Mémoires* (in-8, Hachette). — *N. Hawthorne, sa vie et son œuvre*, par L. Dhaleine (in-8, Hachette). — *La Psychologie des romanciers russes du* XIXe *siècle*, par Ossip-Lourié (in-8, Alcan). — *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, par P. Joanne (gr. in-4, Hachette). — *Heures de Corse*, par J. Lorrain (in-12, Sansot). — *Au Siam, journal de voyage* de M. et Mme E. Jottrand (in-18, Plon-Nourrit). — *L'Église byzantine de 527 à 847*, par le R. P. J. Pargoire (in-12, Lecoffre). — *La Vie et l'organisation du clergé sous l'ancien régime. I. Les Réguliers*, par J. Ageorges (in-12, Bloud). — *Le Bienheureux J.-B. Vianney (le curé d'Ars) (1786-1859)*, par A. Germain (in-12, Poussielgue). —*Le Surintendant Nicolas Foucquet, protecteur des lettres, des arts et des sciences*, par U.-V. Chatelain (in-8, Perrin). — *Les Députés au Corps législatif, Conseil des Cinq-Cents, Conseil des Anciens, de l'an IV à l'an VIII*, par A. Kuscinski (in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Le Culte de Marie dans le diocèse d'Albi. Arrondissement d'Albi*, par l'abbé L. B. (in-12, Albi, imp. coopérative du Sud-Ouest). — *Histoire de Nazareth et de ses sanctuaires*, par G. Le Hardy (in-12, Lecoffre). — *Histoire de l'abbaye des Célestins de Villeneuve-les-Soissons*, par l'abbé R. Roussel (in-8, A. Picard et fils). — *L'Abbaye royale de Joug-Dieu près Villefranche-en-Beaujolais (1115-1788)*, par J. Balloffet (in-8, Villefranche, imp. Blanc et Mercier). — *Nouveau Dictionnaire historique de Paris*, par G. Pessard (in-8, Rey). — *Noces et baptêmes en Bretagne*, par E. Herpin (in-18, Rennes, Plihon et Hommay). — *Les Huguenots dans le diocèse de Rieux*, par l'abbé J. Lestrade (in-8, Champion). — *Andegaviana*, par F. Uzureau (3e série) (in-8, A. Picard et fils). — *L'Église et l'État laïque, séparation ou accord?* par B. Gaudeau (in-12, Lethielleux). — *Passion et Passion. La Passion du Sauveur et la Passion des religieux en France*, par J. Lefaure (in-16, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Questions brûlantes*, par F. Nicolaÿ (in-12, Retaux). — *L'Établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection*, par E. Gossart (in-8, Bruxelles, Lamertin). — *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode (1760-1850)*, publiés par le comte A. de Nesselrode. T. III (*1805-1811*) (in-8, Lahure). — *Marie-Caroline reine des Deux-Siciles (1768-1814)*, par A. Bonnefons (in-8, Perrin). — *L'Impérialisme américain*, par H. Hauser (in-12 « Pages libres »). — *The early period of reconstruction in South Carolina*, by J. Porter Hollis (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, par H. Vignaud (gr. in-8, Welter). VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

BEAUX-ARTS

(*suite*)

12. *Chantilly. Les très riches Heures de Jean de France, duc de Berry*, par PAUL DURRIEU. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-fol. de 261 p., avec 64 planches en héliogravure et une planche en couleurs, en feuilles, dans un emboîtage, 250 fr. — 13. *Les Primitifs français, 1292-1500, complément documentaire au Catalogue officiel de l'Exposition*, par HENRI BOUCHOT. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-16 de 343 p., 4 fr. — 14. *Les Primitifs à Bruges et à Paris (1900-1902-1904). Vieux Maîtres de France et des Pays-Bas*, par GEORGES LAFENESTRE. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-16 de 283 p., 3 fr. 50. — 15. *Jean Fouquet*, par GEORGES LAFENESTRE. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1905, in-4 de 83 p., avec 30 illustrations dans le texte, et 7 planches hors texte, 10 fr. — 16. *Trois Primitifs*, par J.-K. HUYSMANS. Paris, Messein, 1905, in-8 de 107 p., avec 6 photograv., 5 fr. — 17. *La Peinture vénitienne*, par POMPEO MOLMENTI; trad. de l'italien par J. DE CROZALS. Florence, Alinari, 1904, in-8 de 200 p., avec 8 héliograv. et 159 photograv., 10 fr. — 18. *La Cappella degli Scrovegui e gli Affreschi di Giotto in essa dipinti*, da ANDREA MOSCHETTI. Firenze, fratelli Alinari, 1904, in-8 de 147 p., avec 8 héliograv. et 45 photograv., 6 fr. — 19. *Mino da Fiesole*, par DIEGO ANGELI. Florence, fratelli Alinari, 1905, in-8 de 157 p., avec 1 héliograv. et 42 photograv., 6 fr. — 20. *Gaudenzio Ferrari à Varallo et Saronno, esquisse d'art* par la princesse M. OUROUSSOW. Paris, Fischbacher, 1904, in-8 de 49 p., avec 7 photograv., 7 fr. — 21. *Great Masters in Painting and Sculpture. Frans Hals*, by GERALD S. DAVIES. London, George Bell, 1904, in-8 de XIX-144 p., avec 37 photograv., cart., 6 fr. 25. — 22. *Jean Petitot et Jaques Bordier, deux artistes huguenots du* XVII*e siècle*, par ERNEST STROEHLIN. Genève, Henry Kündig, 1905, in-8 de 285 p., avec 21 planches hors texte, 10 fr. — 23. *Le Musée de la Comédie-Française, 1680-1905*, par ÉMILE DACIER. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1905, in-4 de XII-203 p., avec 70 illustrations dans le texte et 22 planches hors texte, 15 fr. — 24. *Histoire de la danse à travers les âges*, par F. DE MÉNIL (Bibliothèque de l'Enseignement des beaux-arts). Paris, Alcide Picard et Kaan, s. d., in-8 de VIII-362 p., avec 127 grav., 3 fr. 50. — 25. *Le Poinct de France et les Centres dentelliers au* XVII*e et au* XVIII*e siècles*, par Mme LAURENCE DE LAPRADE. Paris, Laveur, 1905, in-8 de XXXVI-395 p., avec 43 grav., 15 fr. — 26. *Mélanges sur l'art français*, par HENRY LAPAUZE. Paris, Hachette, 1905, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 27. *Excursions artistiques et littéraires*, par GASTON SORTAIS. 2e série. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 288 p., 2 fr. 50. — 28. *Les Villes d'art célèbres. Rome. Des Catacombes à Jules II*, par ÉMILE BERTAUX. Paris, Laurens, 1905, in-8 de 176 p., avec 113 grav., 3 fr. 50. — 29. *Les Villes d'art célèbres. Rome. De Jules II à nos jours*, par ÉMILE BERTAUX. Paris, Laurens, 1905, in-8 de 176 p., avec 100 grav., 3 fr. 50. — 30. *Les Villes d'art célèbres. Strasbourg*, par HENRI WELSCHINGER. Paris, Laurens, 1905, in-8 de 152 p., avec 117 grav., 3 fr. 50. — 31. *Biographies alsaciennes. Albert Kœrttgé*, par ANDRÉ GIRODIE. Strasbourg, « Revue alsacienne illustrée », s. d., in-4 de 12 p., avec eaux-fortes. — 32. *Le Palais de Caïphe et le nouveau Jardin Saint-Pierre des Pères assomptionnistes au Mont Sion*, par le P. URBAIN COPPENS. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 95 p., avec plans et fig., 2 fr. 50. — 33. *L'Église de Cormeilles-en-Parisis*, par A. BESNARD. Paris, Lechevalier, 1904, in-4 de 51 p., avec 21 fig., 3 fr. 50. — 34. *Recherches sur les peintres de Saint-Omer*, par CHARLES REVILLION. Saint-Omer, imp. H. d'Homont, 1904, in-8 de XII-207 p. — 35. *Questions d'art*, par ÉMILE TRÉLAT. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-12 de IV-462 p., 4 fr. — 36. *Les Fléaux de la peinture*, par E. DINET. Paris, Rey, . d., in-16 carré,

de XXVI-68 p., 1 fr. 50. — 37. *Les Secrets du coloris*, par G. DE LESCLUZE. Bruges, Demolin-Claeys, 1904, in-8 de 215 p., avec 35 planches de couleurs et 13 grav., 6 fr. — 38. *L'Art populaire*, par GUSTAVE HUE. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, in-12 de 80 p., 1 fr. — 39. *L'Œuvre d'art et l'Évolution*, par E. MARGUERY. Paris, Alcan, 1904, in-16 de 179 p., 2 fr. 50. — 40. *L'Art et la Beauté. Kalliklès*, par LOUIS PRAT. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 286 p., 5 fr.

12. — Regrettez-vous le temps où l'éditeur Curmer reproduisait en somptueuses chromolithographies les *Heures* de la reine Anne de Bretagne ou celles d'Estienne Chevalier ? Nous avons pu croire que plus jamais nous ne reverrions de ces éditions admirables, et qu'en France du moins, sauf le cas peu vraisemblable d'un miracle, la librairie était fermée à d'aussi nobles ambitions. Nous avions tort : le miracle s'est fait. Elles n'étaient pas à l'Exposition des Primitifs français, ces *Très Riches Heures de Jean de France, duc de Berry*, dont j'ai la joie de célébrer la publication ; Chantilly les avait jalousement gardées, comme le plus beau des manuscrits français à miniatures, oui le plus beau, puisque les *Heures* d'Estienne Chevalier ne subsistent plus qu'à l'état de miniatures découpées, et sont exposées comme des tableaux. C'est en 1865 que le duc d'Aumale acheta en Italie ce manuscrit dont il n'ignorait pas l'immense valeur. Un de ses plus chers désirs était de le publier ; il en avait commenté et catalogué lui-même les principales miniatures ; mais il mourut avant d'avoir pu réaliser cette noble ambition. Or il se trouva qu'un jour des éditeurs allemands vinrent trouver M. Léopold Delisle pour lui parler d'une publication du manuscrit, en Allemagne ! Très courtoisement il leur fut répondu que l'on avait d'autres desseins, et que la publication était décidée en France. Elle le fut sur l'instant, elle naquit d'un joli élan de patriotisme. M. le comte Paul Durrieu accepta, avec un parfait désintéressement, d'entreprendre un monument dont seul peut-être il était capable d'assembler les pierres ; et la maison Plon, qui a depuis si longtemps fait ses preuves en bibliophilie, qui vient d'éditer, pour l'Institut, les beaux ouvrages où M. Gruyer décrit les trésors d'art de Chantilly, se chargea, sans aide ni subvention d'aucune sorte, de donner au monument d'érudition et d'art la plus magnifique des parures. Le livre qui a vu le jour, à l'émerveillement des amateurs aussi bien que des artistes, est digne de toutes les louanges. Dans une boîte de toile et de cuir estampé, dont les fleurs de lis d'or et les cygnes d'argent du duc de Berry égaient la doublure, un texte impeccablement imprimé sur un papier sonore précède les 64 feuillets où l'héliogravure Dujardin a reproduit dans leurs dimensions originales, avec le soin le plus méticuleux, les miniatures de ce roi des livres. Et il faut mentionner aussi l'unique planche en couleurs où l'or, l'outremer et le vermillon gardent toute leur fraîcheur originale. La place me manque pour résumer l'histoire des divers manuscrits d'Heures que fit décorer pour sa

« librairie » l'excellent frère de Charles V, Jean de France, duc de Berry, le plus grand, le plus prodigieux amateur de curiosités et bibliophile que l'on ait vu ; M. le comte Durrieu n'a eu qu'à reprendre là-dessus les données très scientifiques du beau mémoire que M. Léopold Delisle publiait il y a vingt ans. Je ne veux que dire mon ravissement à visiter ce musée extraordinaire, à feuilleter ce trésor de miniatures. Que de richesses, et quelle variété de richesses dans ces miniatures ! La série évangélique commence par la Faute des premiers parents et l'Expulsion du Paradis terrestre, poème de grâce et de fraîcheur, vraiment digne de Van Eyck ; elle se continue par l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, qui est d'une grande importance iconographique, car on y voit l'Enfant Jésus apporté du ciel par des chérubins de feu, dans une pluie de lumière qui émane de la bouche du Père, et où se meut la colombe de l'Esprit ; ainsi le mystère de l'Incarnation se présente comme un développement de celui de la Trinité. L'Annonce aux bergers, la Rencontre des Mages, l'Adoration des Mages surtout, ont une beauté de composition que rehaussent des recherches ingénieuses d'orientalisme. La Purification semble presque la copie de ces compositions italiennes où les disciples de Giotto ont amplifié et chargé de détails pittoresques le thème si heureusement présenté par leur maître. Quant au Couronnement de la Vierge, c'est peut-être la plus parfaite des miniatures des *Heures*, et je dirais volontiers la plus belle miniature du monde, aujourd'hui que les incomparables chefs-d'œuvre des *Heures* de Turin ont été détruits par le feu. Cette princesse jeune, ingénue et si pure, au long manteau flottant, qui s'agenouille devant le Christ royal, en plein azur, dans l'assemblée extatique des anges et des saints, est une des plus immatérielles figures de rêve que l'art ait jamais créées. Et la Chute des Anges rebelles, qui termine la série des peintures exécutées avant 1416, a une puissance tragique et sévère dont il est difficile de donner idée. Le livre, interrompu par la mort du duc, fut mené à terme vers 1485 seulement, alors qu'il était aux mains du duc Charles Ier de Savoie ; l'exécution des dernières miniatures, dont M. le comte Durrieu a pu découvrir avec certitude et nommer l'auteur, un certain Jean Colombe, est très inférieure par l'idée et la forme ; aussi les éditeurs se sont-ils contentés, avec juste raison, de donner pour cette série un choix des exemples les plus curieux. Mais je n'ai pas encore parlé des douze miniatures initiales, qui illustrent le calendrier. C'est là que brille d'un incomparable éclat le génie de ces frères de Limbourg, auxquels toutes les vraisemblances permettent d'attribuer la première partie des peintures. Tout le luxe et tout le raffinement de la cour du vieux duc de Berry triomphent dans ces scènes de banquet, ces cavalcades, ces chasses, et un sentiment de nature d'une sincérité pénétrante s'y associe au

rythme le plus délicat de la composition. Ce sont les grands rivaux de Simone et de Giotto, les frères Borengetti, qui, les premiers, dans leurs fresques du Palais de Sienne, ont découvert le charme de la nature rustique et des travaux des champs. Mais quelle grâce nouvelle dans les paysages des frères de Limbourg ! quelle douceur des gazons fleuris, quelle profondeur des bois touffus, quelle limpidité des eaux courantes ! Le moment est unique dans l'histoire de la peinture, et nous comprenons que déjà va s'élaborer, dans la paix des ateliers brugeois, cette œuvre suprême qui est le retable de l'Agneau. La longue étude dont M. le comte Durrieu a fait une Introduction à la description des miniatures satisfera les plus exigeants. En une centaine de ces pages auxquelles la typographie de la maison Plon donne une véritable splendeur, il a élucidé toutes les questions relatives à l'origine et à l'exécution du manuscrit, à l'importance historique des miniatures, à leur relation avec les œuvres antérieures françaises ou étrangères, à leur iconographie enfin. Il a tracé de main de maître un des chapitres les plus difficiles de la longue et mystérieuse histoire de la miniature française, de cette histoire qui est son domaine incontesté, qu'il a enrichie d'année en année des plus précieuses trouvailles, et qu'il finira bien par nous offrir un jour dans sa majestueuse, dans son éblouissante complexité.

13. — Les Primitifs, *nos* Primitifs ! que d'encre ils ont fait couler, que de belles passes d'armes ils nous ont fait admirer, depuis la mémorable Exposition si vaillamment organisée par M. Henri Bouchot ! C'est lui, l'organisateur et l'infatigable champion de nos gloires, qui convie en champ clos tous ses détracteurs, et, le glaive au poing, s'apprête à leur faire mordre l'arène. Mais la joute est à peine ouverte, et nous n'en sommes encore qu'aux proclamations des hérauts, ou plutôt aux premiers coups d'estoc, assez sonores. Certaines assertions hardies du Catalogue de l'Exposition avaient provoqué de vives ripostes; voici venir le livre qui déchaînera les colères : *Les Primitifs français, 1292-1500, complément documentaire au Catalogue officiel de l'Exposition*, un livre qui déborde de science et de généreuse ardeur, et où l'érudition et la conjecture se donnent la main. L'Introduction révèle les desseins de M. Bouchot : c'est la guerre déclarée aux Van Eyck, pour l'honneur des Primitifs français. Et c'est, un peu plus loin, dès les premiers chapitres, la guerre déclarée à Cimabué et à Giotto; violences peut-être inutiles pour faire reconnaître cette vérité manifeste que nous avons eu, bien avant les Italiens, de merveilleux maîtres de la sculpture et du vitrail, et qu'il est vraisemblable que nous eûmes aussi de bons peintres. Mais que faire, si nous n'avons rien conservé d'Étienne d'Auxerre, tandis que là-bas, de l'autre côté des Alpes, les fresques d'Assise et de Padoue ont encore leur délicieuse

fraîcheur! Pourquoi donc s'en prendre à Simone di Martino et aux tendres Siennois, qui n'en peuvent mais, à propos de la tête hirsute de Jean le Bon, profilée sur fond d'or? Pourquoi donc affirmer que ce portrait fut peint, au milieu du XIVe siècle, « à une époque où ni les Flamands ni les Italiens n'osent le portrait nature? » Bon pour les Flamands, je le veux bien, qui n'existent guère à ce moment-là; mais M. Bouchot me dispensera, je l'espère, de lui citer tous les portraits d'après nature que, dès les premières années du XIVe siècle, les Italiens peignaient à fresque ou sur fond d'or, de profil, de trois quarts et même de face, car le Boniface VIII de Giotto, au Latran, est peint de face, en l'an 1300! Les études sur le Parement de Narbonne, sur les peintres bourguignons, sur les peintres du duc de Berry et du roi Charles V, le chapitre si curieux et nourri d'observations sur « l'ouvraige de Lombardie » nous introduisent à « la question des Van Eyck »; et des affirmations vraiment un peu audacieuses que l'on trouvera en ces dernières pages je ne veux rien retenir pour l'instant, sinon le désir qu'exprime M. Bouchot d'une reconstitution provisoire du rétable de l'Agneau dans son milieu, à Gand; tous les historiens d'art sont prêts à souscrire à sa demande. Assurément une étude approfondie du retable permettra de mieux démêler ce qu'il y a d'influences eyckiennes, et s'il y en a, dans l'école d'Avignon et de la région du Rhône, et dans la séduisante école de la Loire, dont l'étude termine ce livre si attachant, si passionnant même, puisqu'il est si passionné. Et c'est un rare mérite pour un travail d'érudition que de ne pouvoir assurément pas être lu avec indifférence.

14, 15. — Elles ne sembleront point combatives, mais aimablement accueillantes et bienveillantes à tous, les six études sur les *Vieux maîtres de France et des Pays-Bas* que M. Lafenestre a groupées sous le titre imposé par les circonstances : *Les Primitifs à Bruges et à Paris.* Partout l'on y goûte le sens raffiné de l'historien d'art et le parler délicat du poète. C'est d'abord le récit pittoresque, semé d'amusants épisodes, de la découverte du peintre Nicolas Froment, d'Avignon, l'auteur du Buisson ardent de la cathédrale d'Aix. Puis vient un long et vivant chapitre sur la Peinture à l'Exposition universelle de 1900, où il n'y a pas que des primitifs, car nous y retrouvons avec bonheur les chefs-d'œuvre du XVIIIe siècle français que nous avons admirés au pavillon d'Allemagne, et les merveilles du portrait anglais que le pavillon d'Angleterre nous a révélées. Mais nous revenons au XVe siècle avec l'Exposition de Bruges, en 1902; les Van Eyck ne sont pas contestés encore, et nous pouvons jouir en toute sécurité de leurs incomparables peintures. Enfin l'histoire de nos origines françaises se précise avec l'Exposition de 1904; les charmantes pages de M. Lafenestre ont servi de préface au Catalogue; mais il ne faut point qu'elles

nous dispensent de lire le beau travail critique qu'il publiait récemment à la *Gazette des beaux-arts*. Le livre s'achève sur l'impression de calme et de joie robuste que nous laisse la peinture hollandaise, telle que nous la voyons représentée dans les collections de Haarlem et du Louvre. — Le *Jean Fouquet* du même auteur nous arrive paré d'une illustration somptueuse, où le burin et l'héliogravure ont leur part. Auprès des célèbres portraits du Louvre, le Charles VII et le Jouvenel des Ursins, nous avons plaisir à revoir l'Étienne Chevalier du Musée de Berlin, et ces deux bustes des collections du prince Lichtenstein et du comte Wilczeck, dont on conteste la paternité à Fouquet, mais qui s'apparentent tout de même de si près à ses œuvres. C'est, comme il était naturel, aux miniatures de Chantilly que l'illustration doit son plus grand charme. Mais d'autres images s'y joignent, pour les préparer ou les expliquer : les miniatures des Très riches Heures, celles du Bal des Ardents, le tryptique du Liget; puis les chefs-d'œuvre tirés des Grandes Chroniques de France, des Antiquités judaïques, du Boccace de Munich, des Statuts de l'ordre de saint Michel achèvent de nous faire connaître fidèlement ce grand peintre de minuscules figures. Non moins fidèle ou séduisant que ces images, le texte de M. Lafenestre ne se contente point de décrire les œuvres, il reconstitue la vie de l'artiste et son milieu. Quels jolis tableaux de la ville de Tours et des bords de la Loire! L'excellent et vénérable érudit M. de Grandmaison, qui a publié de si précieux documents sur les artistes tourangeaux, me disait, quelque temps après une première publication de ce travail sous forme d'article de la *Revue des Deux Mondes* : «Comme on voit que l'auteur est un poète! Il nous décrit très joliment tout ce que Fouquet devait voir de sa petite maison, ses fenêtres ouvertes sur la campagne. Mais ses fenêtres donnaient sur une ruelle, contre les remparts, qui barraient toute vue! » Que nous importe, en somme, que Fouquet vît ou ne vît pas de ses fenêtres les délicieux paysages de la Loire, s'il nous les fait voir dans ses miniatures! Un catalogue critique termine le volume. Je regrette de n'y point rencontrer mention de quatre chefs-d'œuvre, les quatre merveilleuses miniatures de l'Histoire ancienne que, sur les instances de M. Leprieur, le grand collectionneur anglais Mr. Yates Thompson consentit à prêter à l'Exposition; deux surtout, le César au bord du Rubicon, et la Fuite de Pompée, sont des tableaux qui suffiraient à la gloire d'un peintre.

16. — Les *Trois Primitifs* dont nous entretient M. Huysmans n'ont point d'attache directe ni lointaine à notre Exposition, encore que M. Bouchot ait voulu faire de l'un d'eux, le maître de Flémalle, un Français du Nord. Il s'agit d'abord des sauvages et saisissantes peintures de Grünewald au musée de Colmar, puis, côte à côte et comme en un diptyque, d'un buste de jeune Florentine et d'une madone

flamande que possède le musée de Francfort. On devine quelles ressources d'art la vision si aiguë et la langue si riche et pittoresque de M. Huysmans lui fournissent quand il s'agit de décrire une peinture. Et vraiment il s'est surpassé devant les Grünewald, il nous les fait voir, ou plutôt il nous en impose une image déchirante, tragique, et par moments presque caricaturale. L'énigmatique Florentine aux cheveux crêpelés, au sein nu, lui suggère tout un roman où défilent les pires horreurs d'un légendaire Alexandre VI ; contraste cherché pour nous faire goûter d'autant mieux la douceur intime et paisible, la bienfaisante et maternelle piété de la charmante madone du maître de Flémalle. Qu'il a bien fait de nous la révéler, cette peinture inconnue et suave ! Parmi les gravures excellentes dont son livre est orné, celle-là est un exquis joyau, et les pages qu'il lui consacre un petit poème de tendresse.

17, 18, 19. — C'est toujours aux frères Alinari, souverains incontestés du grand royaume de la photographie, qu'il nous faut demander la parfaite élégance des monographies d'art. Nous avons parlé à diverses reprises des très beaux ouvrages qu'ils ont édités avec le concours d'écrivains tels que M. Marcel Reymond, M. Supino ou M. Ricci. Voici trois livres nouveaux qui sont dignes de leurs aînés. M. Molmenti, le délicat érudit dont les publications sur Venise sont si appréciées, a su faire tenir en un volume toute l'histoire de *la Peinture vénitienne*. Le sujet était immense, et le lecteur pourrait s'étonner à bon droit du petit nombre de pages accordées au chapitre essentiel, celui que M. Molmenti intitule : *Le Siècle d'or*, s'il ne songeait que les plus merveilleux maîtres de Venise, les Bellini, Carpaccio, Giorgione, Titien, Tintoret, Véronèse, Tiepolo, ont eu déjà, ou auront un jour, dans la collection entreprise par les grands éditeurs florentins, la place de choix qui leur est due. Aussi bien était-il nécessaire d'insister davantage sur les débuts, sur les maîtres mosaïstes qui ont revêtu l'intérieur de Saint-Marc de ces compositions qui luisent comme des émaux parmi les ors étincelants, puis sur les primitifs charmants qui se dégagent peu à peu, avec un sourire, des entraves byzantines. Ce qui nous peut sembler un peu long, ce n'est pas l'étude du dix-huitième siècle, encore tout pétillant d'esprit, mais celle du dix-neuvième. Deux chapitres consacrés l'un à l'Académie, l'autre à l'art nouveau, c'est vraiment beaucoup, car les œuvres médiocres ou prétentieuses abondent au milieu d'un esprit et d'une virtuosité parfois extraordinaires. Cependant il était bon que ces premières tentatives d'un renouveau d'art auquel Venise consacre d'ardents efforts fussent analysées avec sympathie par un écrivain qui les connaît mieux que personne. Et puis toute l'illustration du livre forme le plus délicieux musée, où l'on s'attarde à rêver longuement. — Le volume de M. Mos-

chetti sur *la Chapelle des Scrovegni à Padoue et les Fresques de Giotto qui y sont peintes* (*la Cappella degli Scrovegni e gli Affreschi di Giotto in essa dipinti*) a été publié en langue italienne. C'est un beau travail d'érudition indispensable à qui veut étudier d'un peu près l'œuvre et l'influence de Giotto. La petite chapelle de l'Arena de Padoue est, on le sait, après la basilique d'Assise, le berceau du grand art italien. Elle a été l'objet d'études intelligentes, particulièrement de Selvatico en 1836 et de Ruskin en 1854 ; mais voici le premier travail approfondi, vraiment complet et méthodique, où l'histoire de sa fondation et l'analyse critique de son décor nous sont présentées avec tous les développements désirables. Ce beau commentaire d'histoire et d'art est illustré des plus fines reproductions, qui comprennent dans son ensemble et ses détails le vaste Jugement dernier, composition monumentale et traditionnelle inspirée des légendes du moyen âge, puis la série admirable des tableaux évangéliques, d'une noblesse, d'un rythme déjà classiques, enfin les allégories si expressives des Vertus et des Vices. Un essai de chronologie des fresques de Giotto et une intéressante dissertation sur ses rapports avec Dante terminent ce beau volume. — C'est à M. Diego Angeli, le charmant poète romain, historien d'art savamment exercé et critique des plus aigus, que MM. Alinari ont confié le soin d'écrire sur *Mino da Fiesole*. Il a réussi à nous tracer un portrait juste et subtil de ce sculpteur peu banal, dont la grâce souvent mièvre et morbide, sans aller jusqu'à la préciosité suprême de son contemporain Agostino di Duccio, traduit fidèlement un état d'esprit auquel correspondent les peintures de Botticelli aussi bien que les stances de Politien. Le buste de jeune fille du Musée de Berlin est bien l'œuvre la plus typique de ce maître, dont M. Angeli s'attache soigneusement à discerner les créations authentiques. Il éclaircit par ses recherches personnelles l'histoire si obscure de ce sculpteur homonyme, Mino del Reame, dont l'existence, malgré l'affirmation de Vasari, a été mise en doute, et les œuvres confondues avec celles de son héros. Il tente une classification plus rigoureuse des bustes de Mino da Fiesole, du nombre desquels il élimine les œuvres d'atelier, et les faux plus fréquents qu'on ne croirait ; et il a grandement raison de lui restituer le joli buste de Vierge, conservé sous le nom de sainte Catherine dans la collection Palmieri de Sienne, et dont notre Louvre possède une terre coloriée. L'illustration suit pas à pas le texte, et permet au lecteur d'apprécier en toutes ses nuances la discussion serrée de M. Angeli. Elle achève en son commentaire précis ce modèle de monographie d'art consacré à un artiste qui n'est point des tout premiers de la grande Renaissance italienne, mais qui mérite pourtant notre sympathie, par ses faiblesses autant peut-être que par ses mérites, et parce que nous retrouvons en lui, comme

l'écrit finement son biographe, un peu de notre pensée et de notre inquiétude.

20. — L'*Esquisse d'art* de la princesse Marie Ouroussow sur *Gaudenzio Ferrari à Varallo et Saronno* apportera à beaucoup de ses lecteurs la révélation d'un très grand peintre, dont la gloire a souffert de l'intérêt trop exclusivement accordé aux œuvres de son voisin et rival Bernardino Luini. L'ensemble du beau poème religieux peint à fresque sur les murs de Sainte-Marie des Grâces à Varallo est du plus saisissant effet ; mais c'est surtout au merveilleux concert d'anges qui décore la coupole de Saronno que doit aller toute notre admiration. Corrège est égalé, j'oserais même dire surpassé, par ce débordement de vie plus radieuse et plus chaste. On en pourra juger par les excellentes photogravures qui accompagnent un texte sans prétentions érudites mais délicatement ému et enthousiaste.

21. — *Frans Hals*, c'est la vie flamande, c'est la sève débordante, épanouie, la joie robuste des bons mangeurs et humeurs de piot, depuis ce brave homme, Pieter van der Morsch, qui tient vaillamment, à plein poing, son hareng fumé jusqu'à la vieille marchande de poisson, Hille Bobbe, bossue et mafflue, qui porte sur l'épaule sa chouette familière et rit à la cruche de bière dont elle a levé le couvercle. Mais Hals est aussi le portraitiste de notre Descartes et des nobles seigneurs et dames de La Haye, et surtout des banquets et des assemblées des gildes de Haarlem ; qui ne l'a pas vu à Haarlem ne le connaît point. M. Gerald Davies, qui l'avait étudié déjà en un ouvrage de plus grand format, vient de reprendre son étude avec de minutieuses corrections et suppressions pour la série des *Great Masters* de MM. George Bell, cette charmante série dont j'ai le plaisir chaque année d'annoncer les nouveaux volumes. Celui-ci est illustré avec un soin tout particulier ; plusieurs planches doubles reproduisent les grandes compositions de Haarlem ; d'autres nous présentent des œuvres peu connues, dont quelques-unes, appartenant à de riches collections anglaises, ne sont pas facilement accessibles. Le catalogue général qui termine le volume reproduit fidèlement les attributions quelquefois hasardeuses faites par les divers Musées et collections d'Europe et d'Amérique qui possèdent ou croient posséder des Frans Hals ; mais on trouvera dans le texte très critique de M. Davies plus d'une rectification heureuse à cet utile dénombrement.

22. — Le travail de M. Ernest Stroehlin sur *Deux artistes huguenots du* XVIIe *siècle, Jean Petitot et Jaques Bordier*, n'est pas seulement une contribution précieuse à l'étude de la Réforme à Genève et en France, mais aussi un chapitre, et non des moindres, de l'histoire de l'émaillerie. Je n'ai pas à discuter des opinions religieuses que l'auteur affirme avec grande énergie ; il m'est infiniment plus facile, et

agréable, de ne point sortir du domaine paisible de l'art. Jean Petitot, né à Genève en 1607 d'une famille originaire de la Bourgogne, fit son apprentissage de joaillier-orfèvre chez Pierre Bordier, dont la famille venait de l'Orléanais. Ils entreprirent, comme compagnons, leur tour de France, et allèrent chercher à Limoges les glorieuses traditions jadis enseignées par les maîtres huguenots Jean Pénicaud, Léonard Limousin, Bernard Palissy. Ils travaillèrent quelque temps en Angleterre, où ils connurent Van Dyck; ils se séparèrent après la mort tragique de Charles Ier, et Petitot vint se fixer à Paris, auprès d'un autre Bordier, Jacques, cousin de Pierre et comme lui émailleur. Adressés à Louis XIV par Charles II, pourvus d'une pension et du titre de peintres de Sa Majesté, ils commencèrent cette intime et féconde collaboration qui dura trente-cinq années, et ne fut interrompue que par la mort de Bordier. L'œuvre des deux artistes, ou plutôt de Petitot, le plus habile des deux (car le rôle de Bordier était de peindre les accessoires) constitue une admirable iconographie de la cour de France, et l'un des grands mérites du livre de M. Strœhlin, après cette biographie si consciencieuse et toute animée des lettres des deux artistes et des extraits du Journal de Petitot, sera aux yeux des amateurs l'inventaire aussi complet que possible (exception faite toutefois pour un certain nombre d'émaux qui n'ont pu être catalogués à Windsor) de cette série incomparablement riche. Le Louvre paraît en tête, avec ses 44 portraits de Petitot, auxquels il en faut ajouter 13 d'imitateurs et d'élèves; Chantilly en a 17; puis viennent les collections privées de Paris; puis le Musée de Kensington à Londres, avec une soixantaine d'émaux, et les merveilleuses collections du Roi et des grands seigneurs anglais; enfin les quelques menues œuvres appartenant à la reine des Pays-Bas, et celles qui, à Genève, sont en possession de la famille Strœhlin-Bordier. De fidèles reproductions photographiques ornent ce beau livre. Je signalerai, en regard de la page 176, une transposition qui est évidemment une erreur d'imprimerie : l'excellent portrait, fort reconnaissable, de Mme de Sévigné, qui appartient au Kensington Museum, est intitulé Duchesse de Vendôme, et la duchesse porte réciproquement le nom de Mme de Sévigné. Il ne me paraît pas non plus que le portrait du même Musée, donné en regard de la page 208, soit celui de Molière; et quelques autres attributions mériteraient sans doute d'être discutées. Remercions M. Strœhlin d'avoir su mettre en œuvre un si grand nombre d'utiles documents.

23. — Il manque un mot, un simple adjectif au titre de l'ouvrage de M. Émile Dacier sur *le Musée de la Comédie-Française*. Car ce Musée en réalité n'existe point, ou du moins n'existe qu'en fragments et en séries éparses; c'est un Musée *idéal* dont M. Dacier nous retrace l'histoire avec une ingénieuse érudition. Lorsqu'après la catastrophe du

8 mai 1900 on a pu voir au rez-de-chaussée du Louvre, groupés autour du Voltaire de Houdon, les bustes précieux arrachés à l'incendie, le public a compris qu'il existait un Musée de la Comédie-Française. Mais il le cherche en vain dans le vieux théâtre rajeuni ; ce Foyer, c'est un réduit charmant, mais un étroit réduit. Aussi M. Dacier a-t-il grandement raison (et M. Jules Claretie, son préfacier, l'approuve) de plaider la cause d'un vrai Musée qui, dans les locaux du Palais-Royal que cessera bientôt d'occuper la Cour des Comptes, grouperait tant de précieuses œuvres, peintures, dessins, sculptures où, depuis deux siècles et demi, les comédiens de Molière ont perpétué leurs images. Le catalogue du Musée de la Comédie-Française a été fait, et très bien fait, par M. Monval ; il ne s'agissait pas de le recommencer ; mais combien M. Dacier a été plus heureusement inspiré en rédigeant ces curieux et vivants chapitres d'iconographie théâtrale ! Molière et quelques-uns, en trop petit nombre, de ses acteurs, la troupe de Voltaire, Baron, Mlle Duclos, Adrienne Lecouvreur, puis Grandval, la séduisante Dangeville, et Mlle Gaussin, et Mlle Clairon, et l'illustre Lekain, enfin la troupe de Beaumarchais, avec Molé, Mlle d'Oligny, Mlle Contat, nous mènent au seuil de la Révolution. Désormais les portraits abondent : c'est l'admirable Mlle Joly, de David (si bien reproduite par une héliogravure de Braun), ce sont les peintures et les crayons d'Isabey, de Gérard, d'Achille Devéria, qui nous font connaître et Talma, et Mlle Mars, et Mlle Georges et Rachel ; enfin nos contemporains et surtout nos contemporaines, que peintres et sculpteurs se disputent. Deux répertoires terminent le livre, l'un des collections de la Comédie-Française en leur état présent, l'autre de ces collections en un Musée idéal, c'est-à-dire le répertoire alphabétique aussi complet que possible de tous les portraits peints, dessinés, sculptés ou gravés des principaux artistes du théâtre. Cela seul suffirait à la valeur durable du travail de M. Dacier ; mais l'illustration dont ses éditeurs l'ont orné en a fait de plus un très beau livre, un recueil de documents d'art d'une exactitude et d'un soin irréprochables.

24. — Le plus récent volume de la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » est une *Histoire de la danse à travers les âges*. Pour justifier l'introduction de ce sujet léger dans une aussi grave collection, l'auteur cite un mot de Voltaire qui ne paraît pas prouver grand'chose : « La danse peut compter parmi les arts, parce qu'elle est asservie à des règles. » Nombre d'esthéticiens jugeront ce principe insuffisant. Mais il est incontestable qu'au moins dans les temps anciens la danse fut vraiment un art ; et, à ce titre, elle mériterait l'étude sérieuse que M. de Ménil lui a consacrée. Cette étude se divise en deux parties : danses sacrées, danses profanes. Dans la première je trouve, à propos surtout du moyen âge, quelque abus des citations de Michelet, dont

certaines auraient besoin de contrôle ; dans la seconde je trouve plus d'une répétition ; les danses des bayadères ne pourraient-elles être considérées comme sacrées ? et voici qu'elles reparaissent encore dans un dernier chapitre sur la pantomime orientale. Donc un peu de décousu dans ce livre d'ailleurs si instructif et joliment illustré. La bibliographie manque parfois de précision. Quand je vois, à la fin d'un chapitre, bien sommaire d'ailleurs, sur les Étrusques et les Romains, les indications suivantes d'ouvrages consultés : Pline, *Œuvres complètes ;* Martial, Juvénal, Pétrone, Cicéron, *Œuvres complètes,* je ne suis pas sans inquiétude ; hé quoi ! faudra-t-il consulter les œuvres complètes de Cicéron pour me renseigner sur une image de vase étrusque ? Mais si je passe au chapitre des Bals masqués et des Bals publics, je me rassure en trouvant à la bibliographie les Mémoires de Céleste Magador, et ceux de Rigolboche ; à la bonne heure !

25. — La récente Exposition de la dentelle au Musée Galliéra a marqué l'heureuse renaissance d'une industrie qui fut jadis la plus délicate et une des plus florissantes de France. Il est temps que reviennent en faveur ces merveilles tissées avec des fils presque invisibles par les modernes Arachnés, ces combinaisons savantes et fleuries que créent sous des doigts rustiques les agiles fuseaux. Le moment est bon pour rappeler l'œuvre qu'entreprit jadis le grand Colbert. C'est à lui surtout, a dit très justement M. Henry Lapauze, « que l'industrie dentellière en France peut être reconnaissante. Elle lui doit à peu près tout. Il s'ingénia à la perfectionner, à la développer, à lui créer des débouchés en France et au dehors. Il voulut que le meilleur point de Venise s'exécutât à Paris même, dans l'hôtel de Beaufort, qu'il transforma en manufacture, puis à Alençon et à Argentan. » Le point de France devient l'heureux rival de celui de Venise. Louis XIV le protège, il en porte, il en veut voir sur les habits des courtisans et des dames ; il va jusqu'à interdire de porter des dentelles étrangères, et même des dentelles françaises autres que le point nouveau. L'essor fut immense, et dura près de deux siècles, tant que le développement des procédés mécaniques ne vint pas le menacer ; mais nous avons vu avec bonheur en ces dernières années une vie et une originalité nouvelles apparaître, auprès de cette perfection trop vite monotone et routinière. C'est vraiment un bon, un excellent livre que Mme Laurence de Laprade nous a donné sur *le Point de France et les Centres dentelliers au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècles,* et qui mérite pleinement les jolies louanges de M. Lapauze, son préfacier. La correspondance de Colbert en forme la base, avec la série des édits et arrêts concernant le sujet. Étude d'histoire et d'économie politique, peut-on dire, en même temps qu'étude d'art, car les lois draconiennes de Colbert, ce *protectionniste* à outrance, ont été une des grandes sources de fortune de la France.

Les gravures, qui reproduisent en partie des détails de [illegible] en des portraits du XVIIe siècle, nous font apprécier [illegible] raffinement de quelques pièces exquises entre toutes.

26. — L'étude de M. Henry Lapauze, dont je [illegible] quelques lignes, fait partie d'un intéressant [illegible] *l'art français*. On y retrouvera avec plaisir deux [illegible] et bien documentés que la *Revue des Deux Mondes* [illegible] l'un sur l'Académie de France à Rome, à propos [illegible] si joliment fêté sous les ombrages de la [illegible] Académie révolutionnaire des beaux-arts [illegible] fondée en 1790 par Restout et David [illegible] ne peinture, et supplantée elle-même [illegible] ant cratique, par la Société populaire [illegible] nes pages sur La Tour au Musée de [illegible] ntre tante analyse de l'œuvre d'Ingres [illegible] voir, émouvante biographie de Jean [illegible] utain d'œuvre appartiennent [illegible] amilial à la générosité de M. Georges [illegible] -fortes drais voir méditer par [illegible] rodie ont nos députés surtout, [illegible] mps qu'un combat la thèse de [illegible] plus forts, et la [illegible] *dais de Caïphe* deux jours [illegible] *stes au Mont* la foi. [illegible] sérieusement [illegible] nique, qui relève [illegible] les professeurs de [illegible] historique et pratique [illegible] consacré une minutieuse [illegible] relevés d'une excellente [illegible]

27. — [illegible] où se juxtaposent les [illegible] chapiteaux gothiques de cette [illegible] ; et la crypte surtout, où [illegible] du style nouveau, antérieur au [illegible] s'en tenir à cette théorie, une [illegible] Besnard, très sagement, en abaisse [illegible] la ramenant aux environs de 1145, [illegible] fut bâtie par les soins de Suger, mais [illegible] encore un beau titre de gloire. — Les [illegible] *de la ville de Saint-Omer*, de M. Charles [illegible] intéressante contribution à l'histoire de nos [illegible] nombreux sont les artistes audemarois ; entre [illegible] uld de Vuez, peintre fécond et grand bretteur, [illegible] IV, qui fut protégé par Le Brun et alla s'établir à

d'art qui ornent si délicieusement la capitale de l'Ombrie. Une part prépondérante y est donnée, comme il convient, aux fameuses fresques de l'appartement Borgia, au Vatican, si heureusement restaurées et remises en lumière par l'initiative généreuse de Léon XIII.

28, 29, 30. — Trois nouveaux volumes dans l'excellente collection des *Villes d'art célèbres*, qui en compte déjà seize. Deux de ces volumes terminent la belle trilogie de M. Émile Bertaux sur *Rome* : c'est la Rome chrétienne, *de l'ère des catacombes à l'avènement de Jules II*, et la Rome moderne, *de l'avènement de Jules II à nos jours*. Ils résument avec grande élégance et en d'heureuses proportions les plus récents travaux dont Rome et le Vatican ont été l'objet ; et l'agrément du texte s'y double du choix parfait des gravures. Mais il m'est impossible de ne pas reprocher à M. Bertaux l'absence de touté indication bibliographique ; cela diminue singulièrement l'utilité que peut avoir son ouvrage. Il est évident qu'une publication de ce genre, sur un pareil sujet, ne peut prétendre à l'originalité ; et c'est une raison de plus pour fournir au lecteur curieux les moyens de s'instruire davantage, de vérifier même telles ou telles assertions. S'il m'est permis de citer un exemple qui me touche, j'avouerai ma surprise de trouver dans l'étude des catacombes (p. 13) une explication de fresque que j'ai donnée, peut-être à tort, mise sous le nom de Mgr Wilpert, lequel au contraire la combat. M. Bertaux a un goût trop délicat et trop sûr pour n'avoir point souffert des mutilations imposées, sous prétexte d'embellissement, à Rome capitale de l'Italie nouvelle. Il le marque dans son dernier chapitre, mais avec une discrétion parfois excessive. Car il n'y aurait pas de termes assez forts pour flétrir la construction, sur les bords du Tibre, de l'énorme synagogue dont la coupole aveuglante s'impose de partout aux regards, et réussit à éclipser le dôme de Michel-Ange ; c'est la revanche de la franc-maçonnerie et du ghetto sur la Papauté. Mais M. Bertaux n'en parle point. Il trouve « digne d'une capitale » le déplorable et gigantesque monument à Garibaldi qui du haut du Janicule domine la Ville et l'horizon de la Campagne. Et il réserve son jugement, avec trop de bienveillance encore, sur le monument que l'on édifie à Victor-Emmanuel, et qui, s'il est jamais terminé, sera hors de toute proportion avec les édifices vénérables qui l'entourent. Mais je crains d'avoir trop insisté sur des observations peu importantes en somme, et qui ne doivent nuire aucunement au charme et au succès de ces volumes si spirituellement écrits et ingénieusement illustrés. — Le livre de M. Welschinger sur *Strasbourg* a été l'objet d'assez vives critiques en une correspondance d'Alsace publiée par le *Bulletin de l'art ancien et moderne* du 28 janvier dernier. C'est une preuve de plus, s'il en fallait une, que nul n'est prophète en son pays. N'ayant point les mêmes

raisons d'impitoyable sévérité, je me bornerai à dire que j'ai été vivement touché du ton de filiale et respectueuse tendresse dont cet enfant de Strasbourg parle d'une ville chère et sacrée entre toutes. Sa description, claire et animée autant qu'érudite, et relevée d'ailleurs par un grand nombre de belles et fidèles gravures, se lit d'un bout à l'autre avec un intérêt passionné; elle éveille tant de souvenirs dramatiques et grandioses, depuis les luttes du moyen âge, les exploits de Turenne et de Condé, et les jours de victoire où surgit le Chant de guerre de l'armée du Rhin, jusqu'aux temps héroïques et inoubliables de 1870!

31. — Je ne puis quitter Strasbourg sans dire quelques mots d'une luxueuse plaquette où M. André Girodie, le critique si parfaitement instruit de l'Alsace et de son art, nous fait connaître un des hommes dont l'œuvre honore le plus la vieille et pittoresque cité : le peintre graveur *Albert Koerttgé*. Né à Strasbourg en 1861, Koerttgé, après avoir, comme un autre Ulysse, fait plus d'un beau voyage, revint du lointain Orient se fixer en son cher pays. Il en traduit le grave et familial visage en des aquarelles que l'on goûte, et surtout en des eaux-fortes qui sont d'un maître. Celles qui illustrent le travail de M. Girodie ont un charme de fidélité bien pénétrante et rare, en même temps qu'un métier subtil qui ravira les amateurs.

32, 33, 34. — Le travail du P. Urbain Coppens sur *le Palais de Caïphe et le nouveau Jardin Saint-Pierre des Pères assomptionnistes au Mont Sion* n'est pas seulement une œuvre d'archéologie très sérieusement documentée, c'est aussi et surtout une œuvre de polémique, qui relève justement d'assez singulières erreurs commises par les professeurs de Notre-Dame de France dans leur nouveau guide historique et pratique de la Palestine. — M. Besnard, architecte, a consacré une minutieuse et intéressante étude, illustrée de croquis et de relevés d'une excellente exécution, à *l'Église de Cormeilles en Parisis*, où se juxtaposent les styles des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Les chapitaux gothiques de cette église sont particulièrement intéressants; et la crypte surtout, où M. Gonse a vu le premier exemple du style nouveau, antérieur au Saint-Denis de Suger, aurait, s'il fallait s'en tenir à cette théorie, une importance exceptionnelle. Mais M. Besnard, très sagement, en abaisse la date de quelques années, et, la ramenant aux environs de 1145, nous permet de croire qu'elle fut bâtie par les soins de Suger, mais peu après Saint-Denis; c'est encore un beau titre de gloire. — Les *Recherches sur les peintres de la ville de Saint-Omer*, de M. Charles Revillion, forment une intéressante contribution à l'histoire de nos musées de province. Nombreux sont les artistes audemarois; entre tous il faut citer Arnould de Vuez, peintre fécond et grand bretteur, au temps de Louis XIV, qui fut protégé par Le Brun et alla s'établir à

Lille, puis, au XIXe siècle, Belly, l'orientaliste, Chifflart, l'inventif dessinateur et graveur, et surtout le grand peintre militaire Alphonse de Neuville. L'auteur a oublié d'indiquer dans son catalogue des œuvres de Neuville conservées dans des musées les deux beaux fragments du panorama de la Bataille de Champigny, le Combat de la Plâtrière, au Musée de Versailles, et le Four à chaux, au Musée de la ville de Paris. Souhaitons que cet utile essai d'inventaire soit imité par toutes nos académies de province ; ce serait la meilleure des bases pour la future décentralisation artistique dont on parle beaucoup mais que l'on n'osera jamais réaliser.

35. — Les *Questions d'art* que traite M. Émile Trélat ne sortent guère du domaine de l'architecture ; elles n'en ont que plus d'importance peut-être, et il serait désirable qu'elles fussent méditées par les faux et prétentieux artistes qui ont entrepris de nous gâter irrémédiablement par leurs bâtisses incohérentes nos belles perspectives parisiennes. Ce sont des conférences et des articles de date parfois très ancienne, mais qui semblent jeunes toujours, parce que le bon sens y vient en aide à la science. Je citerai comme particulièrement utiles et recommandables les études sur le théâtre et l'architecte, sur l'enseignement des beaux-arts, sur l'architecture contemporaine, enfin sur les architectes et les ingénieurs.

36. — M. Dinet, l'excellent peintre orientaliste, a rendu un grand service à tous ses confrères en leur révélant *les Fléaux de la peinture*, c'est-à-dire les mauvaises couleurs et les mauvais vernis. Les listes de proscription qu'il a dressées dans son petit livre méritent la plus absolue confiance, et c'est selon ses conseils qu'il nous faudra désormais composer notre palette. Mais hélas ! que de déceptions réserve la peinture à l'huile, même aux plus savants artistes ! Lisez, lisez le livre de M. Dinet, et n'oubliez pas la charmante lettre-préface de M. Lafenestre.

37. — Le travail de M. l'abbé de Lescluze sur *les Secrets du coloris* nous mène beaucoup plus loin. C'est un essai scientifique de haute valeur sur les lois de l'harmonie colorée, qu'il rapproche de celles de l'harmonie musicale. Un même artiste — il ne s'agit pas, bien entendu, d'un débutant, mais d'un peintre formé, ayant une manière bien à lui — emploie des tons colorés définis, de nombre restreint, en dépendance les uns des autres, et formant certains accords, une *gamme* qui lui appartient en propre. Ces associations de couleurs, pour produire une harmonie, doivent être soumises à des lois numériques précises, et il est donc possible de dresser une table d'harmonie de leurs gammes réduites aux éléments rudimentaires. Il ne m'appartient pas de dire si le problème est définitivement résolu, c'est affaire à de plus savants ; mais M. l'abbé de Lescluze peut s'autoriser de l'appréciation de bons juges pour être assuré qu'il a fait œuvre utile, autant que difficile.

38. — La brochure de M. Gustave Hue sur *l'Art populaire* nous donne les résultats d'une enquête sagement conduite auprès d'un certain nombre d'artistes et de littérateurs aimés du public. MM. Rodin, Besnard, Gabriel Mourey, Marcel Prévost, Frantz Jourdain, Gustave Geffroy, tous concluent à la nécessité d'une initiative intelligente et généreuse qui donne un nouvel essor à nos industries d'art, qui fasse entrer le goût et la beauté avec la simplicité dans les intérieurs les plus modestes, qui nous délivre enfin de l'odieuse *camelote* que nous offrent, sous prétexte de mobilier d'art, et d'art nouveau, les magasins à bon marché. Une Société d'art populaire et d'hygiène s'est fondée à Paris, grâce au vaillant poète Jean Lahor, sous la présidence d'honneur de M. Georges Picot, et le petit livre de M. Hue nous en expose tout au long les excellents projets.

39, 40. — J'ai hâte de clore cet article interminable et pourtant trop sommaire en signalant aux lecteurs philosophes la deuxième édition, revue, d'un essai de M. Marguery sur *l'Œuvre d'art et l'Évolution*, ou plutôt d'un véritable traité d'esthétique, ingénieusement basé sur le rôle décisif du rythme dans l'expression artistique. C'est parmi les trop nombreux ouvrages didactiques de ce temps-ci une œuvre qui mérite de survivre et d'être méditée. — J'en dirais volontiers autant d'un livre de vrai talent et de haute pensée, le *Kalliklès* de M. Louis Prat, dialogue sur *l'Art et la Beauté*, si sa forme même, toute littéraire et classique qu'elle soit, ne devait quelque peu inquiéter par un goût archaïque et rétrospectif. Et pourtant ce dialogue figurerait avec honneur à la suite des œuvres de Platon, qu'il continue et commente, et la lecture en serait infiniment plus profitable que celle des mille fadaises qui nous assiègent quotidiennement l'esprit.

ANDRÉ PÉRATÉ.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. MÉTAPHYSIQUE. PSYCHOLOGIE. — 1. *Leçons de philosophie*. T. II. *Logique. Morale. Métaphysique*, par ANTOINE BERNARD. Paris, Amat, s. d., in-8 de 508 p., avec un Appendice de 10 p., 10 fr. — 2. *Psychologie. Cours de philosophie. La Science de l'âme dans ses rapports avec l'anatomie, la physiologie et l'hypnotisme*, par le P. A. CASTELEIN. Nouvelle édition. Bruxelles, Dewit, 1904, gr. in-8 de 840 p. et 8 planches, 8 fr. — 3. *Cours de philosophie. Morale*, par le P. A. CASTELEIN. Bruxelles, Dewit, 1904, gr. in-8 de 453 p. — 4. *Le Spiritualisme*, par GEORGES DUMESNIL. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, in-8 de XV-165 p. — 5. *Hypothèse sur la constitution de la matière*, par JOSEPH THEVENIN. Paris, A. et Ch. Thomas, 1904, in-8 de 45 p., 2 fr. — 6. *L'Évolution de la vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain*, par RÉVEL. Paris, L. Bodin, 1905, in-12 de 320 p. — 7. *Les Concepts de cause et l'Activité intentionnelle de l'esprit*, par A. BELLANGER. Paris, Alcan, 1905, in-8 de VIII-238 p., 5 fr. — 8. *La Vie personnelle, étude sur quelques illusions de la perception intérieure*, par ALBERT BAZAILLES. Paris, Alcan, 1905, in-8 de III-307 p., 5 fr. — 9. *La Logique des sentiments*, par TH. RIBOT. Paris, Alcan, 1905, gr. in-8 de X-200 p., 3 fr. 75. — 10. *Études sur la sélection chez l'homme*, par le Dr PAUL

JACOBY. Paris, Alcan, 1904, gr. in-8 de XVII-620 p., 10 fr. — 11. *Les Jeux des enfants, étude sur l'imagination créatrice chez l'enfant,* par FRÉDÉRIC QUEYRAT. Paris, Alcan, 1905, in-18 de 161 p., 2 fr. 50.

PHILOSOPHIE MORALE ET RELIGIEUSE. — 12. *La Morale scientifique, essai sur les applications morales des sciences sociologiques,* par ALBERT BAYET. Paris, Alcan, 1905, in-16 de 180 p., 2 fr. 50. — 13. *La Science considérée comme force morale,* par le vicomte DE BOURBON-BUSSET. Paris, Amat, s. d. (1904), in-12 de XIV-381 p., 3 fr. — 14. *Les Sources de la croyance en Dieu,* par A.-D. SERTILLANGES. Paris, Perrin, 1905, in-8 de 572 p., 7 fr. 50. — 15. *Philosophie morale et religieuse. Art et voyages,* par J.-J. CLAMAGERAN. Paris, Alcan, 1905, in-18 de XXV-312 p., avec portrait, 3 fr. 50.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 16. *Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales,* par FRANÇOIS PICAVET. Paris, Alcan, 1905, gr. in-8 de XXXII-367 p., 7 fr. 50. — 17. *La Vraie Religion selon Pascal, recherche de l'ordonnance logique de ses pensées relatives à la religion, suivie d'une analyse du « Discours sur les passions de l'amour, »* par SULLY PRUDHOMME. Paris, Alcan, 1905, in-8 de X-444 p., 7 fr. 50. — 18. *Les Grands Philosophes. J.-G. Fichte,* par EUGÈNE BEURLIER (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p., 0 fr. 60). — 19. *De Hégel aux cantines du Nord,* par MAURICE BARRÈS. 2e édit. Paris, Sansot, 1904, in-10 de 96 p., 1 fr. — 20. *La Sociologia nel corso di filosofia positiva d'Augusto Comte,* par EUGENIO RIGNANO. Milano, Sandron, s. d., in-18 de 122 p., 1 fr. — 21. *Henri Heine, penseur,* par HENRI LICHTENBERGER. Paris, Alcan, 1905, in-8 de 250 p., 3 fr. 75. — 22. *Les Grands Philosophes. Herbert Spencer,* par ÉMILE THOUVEREZ (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 23. *La Philosophie de Victor Hugo,* par H. PELLIER. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 234 p., 3 fr. 50.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. MÉTAPHYSIQUE. PSYCHOLOGIE. — 1. — Certains cours de philosophie bien divisés, précis, exacts, sont d'une abominable sécheresse ; d'autres, plus développés, abondent en amplifications littéraires et en réflexions morales. Ceux-là rebutent les élèves, et ceux-ci les déconcertent. Les *Leçons de philosophie* de M. A. Bernard sont à la fois vraiment scientifiques et intéressantes, et nous disons volontiers du second volume ce que nous avions écrit du premier : il rendra de réels services, non seulement pour la préparation aux examens, mais encore, ce qui vaut infiniment mieux, pour la formation intellectuelle des jeunes esprits. Il comprend la logique, la morale et la métaphysique, et suit très fidèlement l'ordre du programme. Si nous reprochions à M. Bernard de placer la morale avant la métaphysique, ce qui expose la science des mœurs à paraître dénuée de base et de principes, d'avoir traité en métaphysique les questions du scepticisme, du criticisme et du dogmatisme, qui, pour nous, ressortissent à la logique, il nous répondrait sans doute qu'il s'est conformé aux indications officielles. Mieux vaut le féliciter d'avoir uni, dans son œuvre, l'esprit géométrique et l'esprit de finesse.

2. — Le traité de *Psychologie* du R. P. Castelein est une nouvelle édition, augmentée et perfectionnée. Le savant jésuite expose la science de l'âme dans ses rapports avec l'anatomie, la physiologie et l'hypnotisme. Il estime que les découvertes modernes n'infirment pas, mais confirment les grandes thèses scolastiques ; c'est notre humble

avis et, en des pages fermes et fortes, l'auteur le justifie pleinement. La lecture de son livre est instructive ; on pourrait le recommander spécialement aux étudiants en médecine, émus, parfois, par les inférences illégitimes mais spécieuses que certains professeurs prétendent déduire des découvertes récentes. De nombreuses et excellentes planches bien gravées, rendent la démonstration accessible à toutes les intelligences attentives. A la façon des mathématiciens et des théologiens, le P. Castelein énonce des propositions très nettes dont il fournit des preuves organisées suivant la méthode scolastique ; elles sont ordinairement rigoureuses ; peut-être manquent-elles parfois de souplesse et ne distinguent-elles pas assez les positions essentielles et les affirmations secondaires et contestables.

3. — Nous appliquerons les mêmes remarques à la *Morale* du même auteur, où nous signalerons un lucide exposé et une vigoureuse réfutation des faux systèmes de morale, aussi bien qu'un chapitre sur le probabilisme. Ce chapitre est écrit par un philosophe nourri et vivifié par la doctrine théologique. Le traité ne contient pas toute la morale et ne veut pas l'exposer en entier ; c'est une étude sur les principes, c'est-à-dire la fin, les éléments et la règle des actes humains ; à ce titre il est complet et substantiel. On y trouvera des raisons décisives contre les théories de plus en plus répandues et néfastes, qui pervertissent et abolissent la loi morale.

4. — Les vraies réalités, celles qui ne s'évanouissent pas sous l'analyse, qui résistent au temps et aux forces adverses, sont les réalités spirituelles : l'âme, Dieu. Mais pour les définir et les découvrir, diverses furent les méthodes employées par les philosophes. M. G. Dumesnil, dans son dernier ouvrage : *Le Spiritualisme*, s'inspire de saint Augustin et de Descartes, mais les interprète très librement, précisant, complétant, redressant ce qui lui semble vague, inachevé, inexact. Du *Cogito* de Descartes surgirent divers systèmes de végétation touffue, peu semblable à la graine d'où elle germa. M. Dumesnil suit la fortune du *Cogito* chez les penseurs antérieurs et postérieurs à Kant. Il accorde, avec raison, une attention spéciale à la conception très personnelle de M. Lachelier qui fait « du Je pense universel, un être absolu » et au système de Maine de Biran qui ne saisit la force spirituelle que réfléchie par l'organisme. Il consacre à ces deux penseurs des pages pénétrantes qui décèlent les illusions d'un idéalisme inconséquent et les confusions d'un substantialisme physiologique. La discussion est menée avec décision et délicatesse ; elle met en lumière le caractère de l'intuition raisonnable, synthétique et concrète par laquelle chacun de nous se pense « pensant par l'acte le plus réel et le plus personnel. » — *Je suis* ; *Dieu est* ; telles sont les deux parties de cette étude. La deuxième est une méditation élevée et féconde, durant laquelle, à la

manière des mystiques, l'auteur s'entretient avec un interlocuteur invisible mais présent. C'est à l'âme de Descartes qu'il s'adresse contestant la valeur de l'argument ontologique tel que celui-ci le formule, et le modifiant heureusement en prenant pour base la réalité de la pensée. « Il n'y a aucune idée qui existe par soi suspendue dans le vide, à plus forte raison aucune vérité éternelle et nécessaire, et toute idée suppose pour être produite un être capable de la produire. » (p. 148). De ce principe, M. Dumesnil déduit la réalité de l'être souverain « qui est en pleine possession d'une infinie perfection actuelle. » Plusieurs des pages de cette étude, à laquelle on ne peut guère reprocher que l'absence de quelques divisions qui fixeraient les idées et faciliteraient la lecture, sont empreintes d'une austère et pure beauté.

5. — M. J. Thevenin expose en quelques pages une *Hypothèse sur la constitution de la matière.* « Elle peut se résumer ainsi : il y a deux choses dans l'univers, un *substratum* matériel qui est unique et commun à toutes les substances ; des mouvements variés à l'indéfini qui donnent à la matière les formes et les propriétés diverses avec lesquelles elle nous apparaît » (p. 6). L'auteur emprunte à la physique et à la chimie les faits et les théories sur lesquels il s'appuie ; il croit pouvoir expliquer la plupart des phénomènes de l'occultisme par les actions et les réactions de la matière considérée en ces divers états. Il revendique dans la matière organisée la présence nécessaire d'un principe immatériel et il n'entend pas nier la possibilité d'une intervention surnaturelle, bien qu'il « soit très sceptique sur la fréquence de ces interventions. » — Cette brochure intéressante est composée et écrite par un esprit clair et mesuré ; elle est une utile contribution aux difficiles problèmes de l'hypnotisme.

6. — *L'Évolution de la vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain.* Sous ce titre, M. Revel nous expose la genèse de tous les êtres, produits de l'énergie universelle; la vie et la conscience sont identiques; le fondement de la vie réside dans l'atome. Pour façonner cet atome, il faut un principe directeur qui agit : la vie; un *substratum* qui permet à la vie de s'exprimer. Ce n'est pas à la Bible, à l'Évangile ou à la philosophie qu'il faut demander la lumière, mais aux traditions orientales et aux conceptions théosophiques. « L'âme est un tourbillon d'énergie divine. » — Singulier mélange de science et de rêveries, d'érudition et de fantaisie, de constatations positives et d'hypothèses injustifiées, ce livre aboutit au panthéisme. L'explication mystérieuse du monde exprimée par le premier verset de la Genèse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », satisfait davantage les aspirations de notre âme raisonnable et religieuse.

7. — Le principe de causalité est-il inné, comme une catégorie kan-

tienne. Est-il empirique comme une succession de phénomènes telle que Hume la conçoit? Aucune des deux hypothèses ne satisfait M. A. Bellanger, qui expose son sentiment dans *les Concepts de cause et l'Activité intentionnelle de l'esprit*. D'après lui, ces concepts, ce n'est l'expérience ni la raison qui nous les fournissent, mais les besoins généraux qui dérivent de la nature humaine. Nous croyons aux causes, parce qu'elles nous sont indispensables pour la vie, la science, la croyance et le devoir. Pour s'en convaincre, l'auteur étudie les opérations frustes et spontanées des primitifs, c'est-à-dire des enfants, des dégénérés, des sauvages qui ont une tendance à étendre ce concept hors des limites de l'expérience, sous l'impulsion d'une nécessité pratique. Pour les philosophes et les savants, les synthèses mentales qu'ils construisent exigent plus impérieusement encore les causes efficientes et les causes finales, la réalité des actions et des réactions entre les êtres, l'affirmation du principe de causalité. Enfin, les âmes vertueuses et religieuses supposent comme des postulats inévitables, la liberté, l'activité intentionnelle, la cause première. La démonstration semble donc rigoureuse. — Nous pourrions poser cette question : Si l'on ne peut vivre, penser, agir, sans imaginer des causes, cette nécessité ne serait-elle pas signe de vérité? S'il y a, s'il doit y avoir harmonie entre la nature et l'esprit, notre activité intentionnelle ne peut être en désaccord avec la réalité objective. Nous n'admettons pas cependant qu'il n'y ait pas de preuves plus directes de la causalité. Nous ne *croyons* pas seulement, nous *savons* qu'il y a des causes, parce que la contemplation de l'univers et la conscience de l'activité personnelle nous les révèlent clairement. Sans adopter la thèse de M. Bellanger, nous estimons qu'elle contient des observations utiles et justes, et qu'on en profitera pour mieux connaître et déterminer la notion de cause.

8. — L'idéalisme a démontré que le monde extérieur est une illusion, mais beaucoup de philosophes persistent à croire que la personne humaine est une, permanente, active, à la manière d'une substance et d'une cause. Ils prétendent que nos sensations, nos idées, nos émotions doivent nous apparaître comme des phénomènes insérés sur le *substratum* de notre moi, que nos opérations sont des actes qu'il réalise, qu'il se manifeste en eux et par eux. M. A. Bazailles, dans une thèse de doctorat récemment soutenue en Sorbonne, a voulu étudier de près, afin de les dénoncer et de les dissoudre, les illusions de la perception intérieure. *La Vie personnelle*, tel est le titre de ce remarquable travail, qui mérite et obtiendra l'attention de ceux que passionnent les problèmes de métaphysique et de psychologie. L'ouvrage est divisé en sept chapitres : Ch. Ier. *L'Entendement et la conscience* : l'entendement est la fonction du *même* au sens réaliste du mot, la fonction du continu

vant ; on admire son talent pénétrant et souple, et on regrette qu'il dédaigne la base solide qui seule pourrait soutenir ses constructions ingénieuses et harmonieuses.

9. — Il y a une logique affective comme il y a une logique intellectuelle ; la première a précédé la seconde et demeure dans toute une catégorie de jugements variés et spéciaux par lesquels se forment et se maintiennent les groupes humains, car ils créent et défendent les croyances, les opinions et les préjugés qui sont les liens des unions morales. M. T. Ribot expose *la Logique des sentiments* dans son dernier livre. Le raisonnement affectif ne doit pas être confondu avec l'association par contiguité ou par contraste, des états affectifs (ch. Ier). La logique extra-rationnelle est constituée par des jugements de valeur dont le domaine est moral, esthétique, sociologique, politique et religieux. Le principe de finalité règle, unifie et domine cette logique spéciale affranchie du principe de contradiction, parce que les besoins et les désirs les plus opposés peuvent coexister (ch. II). On peut essayer de classer ces principales formes : raisonnement passionnel, (celui des timides, des amoureux, des jaloux) ; raisonnement inconscient (par transformations, substitutions et analogies sensibles) ; raisonnement imaginatif (dans lequel le désir engendre et organise une croyance) ; raisonnement de justification (manifestation partielle de l'instinct de conservation) ; raisonnement mixte (qui cherche à produire la conviction par l'émotion, la démonstration par la passion : ce type est l'éloquence) (ch. III). L'imagination créative affective a pour but d'organiser ; son problème consiste à rendre suffisamment précis et relativement stable, ce qui est, par nature, vague et fuyant. La musique qui crée des personnages et développe des caractères en dépend presque toute entière, si l'on fait abstraction de sa partie technique ; la littérature symbolique, le roman d'amour mystique en offrent des formes incomplètes (ch. IV). La logique émotionnelle est un effort pour rationaliser les instincts et provient, comme la logique rationnelle, de l'utilité ; son caractère dominant et permanent est d'être pratique ; elle est destinée à durer toujours, bien qu'elle soit imparfaite, souvent injustifiable, et source abondante de sophismes dangereux (Conclusion). Telles sont les principales idées exposées et développées par l'éminent psychologue qu'est M. T. Ribot, avec la netteté admirable qui est sa qualité maîtresse. Pourquoi faut-il que malgré son effort pour être impartial, il laisse parfois percer des préjugés antimétaphysiques par lesquels il compromet la sûreté de ses conclusions ?

10. — Le docteur P. Jacoby est un aliéniste russe qui nous donne, en plus de six cents pages très compactes, le résultat de ses observations sur la sélection dans ses rapports avec l'hérédité. La première édition de son livre parut il y a vingt-quatre ans sous le même titre : *Études*

sur la sélection chez l'homme. La nouvelle édition est précédée d'un Avant-propos qui est, sans doute, une des dernières pages écrites par M. Tarde, et où des réserves s'indiquent sous les éloges. — L'ouvrage comprend deux parties : *Le Pouvoir ; le Talent.* La souveraineté implique une dépense de force nerveuse dont souffrent les familles qui l'exercent ; leurs membres sont les victimes de tares physiologiques ; voués à la stérilité relative, à la débilité, à la folie, elles sont la proie certaine de la dégénérescence. La thèse est prouvée par une longue histoire médicale de la famille Octavia, depuis Jules César jusqu'à la fille de Néron, Claudia Augusta. Elle est confirmée par des observations pathologiques sur les maisons régnantes d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de France et d'Angleterre. — Le talent n'est pas moins funeste que la puissance ; toute aristocratie se paie et produit pour les descendants des grands hommes, un affaiblissement, une infériorité, et bientôt l'extinction de la race. Conclusions : la sélection n'est pas toujours une cause de progrès ; heureux les médiocres. — Le livre est bourré de faits empruntés à tous les historiens et soigneusement groupés ; ils sont plus nombreux que démonstratifs ; la statistique, les graphiques, donnent une allure scientifique à des considérations souvent contestables. On ne peut méconnaître le patient labeur exigé par de pareilles recherches ; on recueille, çà et là, des faits intéressants, mais on reste invinciblement sceptique au sujet du résultat. Le docteur Jacoby, qui ne croit pas à l'immortalité de l'âme, regrette que les victimes de la mégalomanie préfèrent à l'immortalité physiologique, l'immortalité de la gloire. Il ne prouve nulle part qu'il y ait incompatibilité entre ces trois formes de survivance.

11. — *Les Jeux des enfants.* Ce nouveau volume de M. F. Queyrat est de lecture facile et agréable. Le jeu est un stade du développement de l'imagination créatrice qui évolue vers l'invention romanesque par la perception illusoire et l'animation des choses. On a expliqué le jeu de diverses manières : récréation, excédent d'énergie, imitation, développement des instincts et apprentissage de la vie, habitude héréditaire. M. Queyrat adopte la théorie de Groos : « Ces jeux de jeunesse reposent sur des instincts. » Nous pensons que cette explication juste n'exclut pas les autres. La psychologie du jeu dénote : 1° un vif plaisir éprouvé par l'enfant heureux de satisfaire ces instincts, d'être cause, d'exercer sa liberté ; 2° une illusion tantôt inconsciente, tantôt consciente, à laquelle l'être imaginatif se complaît. On peut essayer de classer les différents jeux d'après leur origine : hérédité, imitation, imagination et leur fonction éducative ; le mouvement, le sens, l'intelligence, l'émotion, la volonté, la tendance artistique peuvent être plus ou moins développés. L'auteur consacre un chapitre spécial au jeu de la poupée, qui satisfait l'instinct de la maternité, le

désir d'imitation, l'ambition de jouer le rôle de cause active. Enfin, il examine les jouets d'enfants au point de vue de leur valeur éducatrice. Tout cela est mesuré et attrayant. Nous eussions aimé un chapitre complémentaire sur l'influence morale ou immorale du jeu; il devient parfois un danger quand il développe l'orgueil ou la colère, la sensualité ou l'avarice et toutes les formes de l'égoïsme.

PHILOSOPHIE MORALE ET RELIGIEUSE. — 12. — M. Albert Bayet nous donne, dans *la Morale scientifique*, un essai sur les applications morales des sciences sociologiques. Il s'agit de fonder sur la science une morale, définitivement affranchie des superstitions religieuses et des préjugés métaphysiques. La conception classique, celle du christianisme, de Kant, du spiritualisme universitaire est absurde puisqu'elle découle du déisme ou le requiert comme un postulat : devoir, mérite, démérite, ces mots n'ont plus de sens parce qu'ils supposent la responsabilité, qui est un concept illusoire. « Dès l'instant qu'on admet, dans le monde social, l'existence de lois en tout point semblables à celles qui régissent la chute d'une pierre, il est aussi puéril de rendre un individu, quel qu'il soit, responsable de ses actes, que de blâmer l'arbre chétif ou de féliciter l'arbre vigoureux (p. 10). « La morale devra se proposer non d'élaborer un code de devoirs, mais d'améliorer sans cesse la réalité morale. Elle devra tenter ces améliorations, toujours partielles, sans se soucier d'avoir, au préalable, défini le bien ou l'utile. » (p. 48). L'art moral rationnel nous aidera à rectifier les idées collectives et à perfectionner les mécanismes sociaux pour les rendre conformes aux exigences de la conscience des groupes et aux conditions changeantes de la vie sociale. La propagande et l'organisation pratique sont les moyens nécessaires et efficaces de réaliser ce progrès. Il est essentiel dans l'enseignement de bannir « une sorte d'hypocrisie généralisée » qui rend la morale laïque trop semblable à la morale cléricale : les prétendus devoirs religieux sont contradictoires « à une époque où le déisme n'est plus guère qu'un souvenir »; certains devoirs familiaux sont formulés en termes trop absolus; la modestie, la patience prennent une importance disproportionnée; la résignation ne peut être présentée comme une vertu que par une naïve audace stupéfiante. Interrogeons la conscience collective; elle nous indiquera les directions provisoires de la science des mœurs. A mesure que la sociologie découvrira et formulera des lois positives, la morale se rapprochera du type rationnel. Elle ne peut être que relative puisqu'elle doit s'adapter à la politique, c'est-à-dire aux aspirations actuelles et aux besoins présents des groupes sociaux. Certaines gens, qui pourtant n'ont subi l'influence d'aucune religion, d'aucun système... tiennent à mettre d'un côté les honnêtes gens, dans la gloire; de l'autre les coquins méprisés... Nous-même, lorsque nous lisons, le matin, dans un

journal, le récit de quelque meurtre particulièrement horrible, notre premier mouvement n'est-il pas de haine contre l'assassin ? — Ces jugements et ces mouvements sont des survivances de l'ancienne conception classique dont nous avons peine à nous dégager. « La science nous a fait comprendre que le crime est, comme les autres manifestations de l'activité humaine, soumis à des lois connaissables, bien qu'inconnues; nous savons que les criminels sont, comme les braves gens, le fruit naturel de notre état social. » (p. 171). Enfin la morale était la science de ce qui *doit* être; elle est réduite à la constatation de ce qui *est*. Cela n'empêchera pas chacun de nous « de laisser se développer spontanément et librement la vie intérieure » (p. 177). — Gouvernée par de pareils principes, elle sera jolie la vie « intérieure » des races futures! Elle ressemblera prodigieusement à « l'état d'âme » de Néron ou de Troppmann. Lorsque cette « morale scientifique » sera réalisée, ceux qu'on appelait autrefois les « honnêtes gens », s'il en reste encore, n'auront d'autres ressources que d'émigrer chez les Zoulous ou les Hottentots. N'importe, il faut remercier M. Bayet de sa brutale franchise; il ignore les finesses de M. Rauh, les précautions de M. Lévy Brühl, les réticences de M. Durkheim, les timidités de M. Cresson lui-même, et il nous fait entrevoir, dans toute sa splendeur horrible, l'avenir de l'humanité sans vertu, sans espérance et sans Dieu.

13. — Est-ce que nous repousserions la science au nom de la morale? Non sans doute ; et l'un des nôtres, je veux dire un partisan attardé de la « morale classique », M. le vicomte de Bourbon-Busset, vient d'écrire un volume qu'il intitule hardiment : *La Science considérée comme force morale*. Les sciences physiques qui nous révèlent les forces et les lois de l'univers prouvent l'existence de la cause efficiente et de la cause finale ; les sciences métaphysiques et morales démontrent la liberté, le devoir, l'immortalité. Consacrées à la vérité, elles sont des auxiliaires et des alliées de l'action morale. L'esprit religieux confirme leur certitude, garantit leurs résultats, féconde leur puissance. La foi positive et précise n'est pas en opposition avec les faits, les découvertes et les théories qui les constituent. Mais on peut aller plus loin et déterminer les services qu'elles peuvent rendre à la société. Pour les évaluer, M. de Bourbon-Busset a voulu indiquer les idées générales en lesquelles se résument les diverses sciences contemporaines, cosmogoniques, physico-chimiques, naturelles et physiologiques. Il résume brièvement leurs conquêtes récentes et il exhorte les théologiens et les savants à un accord facile et désirable. — L'auteur est un esprit droit, très cultivé, bien informé, du reste prudent et modéré dans ses affirmations. Parfois, dans les questions d'exégèse, il aurait pu adopter des solutions plus larges qui donnent au croyant et au savant plus de liberté dans l'interprétation des Livres saints. Néanmoins cette œuvre

de conscience et de bonne foi est une très utile contribution à l'apologétique chrétienne et philosophique.

14. — « L'idée de Dieu est le carrefour où toutes les avenues de la pensée humaine se rencontrent. » Cette pensée de Jules Simon, qui sert d'épigraphe au dernier livre de M. Sertillanges, en explique la division et en justifie l'économie. Le savant professeur de l'Institut catholique de Paris n'a pas voulu s'adresser aux métaphysiciens, mais au grand public. « L'idée de Dieu est en péril »; cette exclamation douloureuse de Caro est malheureusement plus opportune aujourd'hui qu'il y a trente ans; non que les preuves aient perdu leur force, mais parce que le positivisme, l'idéalisme et le criticisme ont rendu les intelligences contemporaines incapables d'en saisir la portée. Il faut donc rendre Dieu aux générations présentes. Après avoir établi l'universalité de la croyance, l'auteur montre clairement que le monde est inintelligible sans la cause première qui le gouverne après l'avoir créé. Il rajeunit ensuite, heureusement, l'argument téléologique, tiré de l'ordre de l'univers et de la nature de l'homme. Ce besoin de protection, inhérent à notre faiblesse, est l'objet de pages éloquentes auxquelles je préfère encore les réflexions profondes rangées sous ce titre : *L'Idée de Dieu et la Vérité*. Les philosophes apprécieront ce chapitre de ferme et large doctrine. Mais M. Sertillanges éprouve un attrait spécial pour les questions morales; c'est pour cela qu'il développe, un peu longuement peut-être, les rapports essentiels de l'idée de Dieu et de la moralité. Aussi bien, il est manifeste que l'immoralisme est la conséquence naturelle, inévitable et avouée, de l'athéisme : le bien, l'obligation, la sanction deviennent des mots vides, si les réalités qu'ils expriment ne sont pénétrées de l'idée divine. D'autre part, le vouloir-vivre, la noble mélancolie, les aspirations vers l'infini, les exigences du désir, le besoin de l'idéal, gravitent vers le centre qui les attire et leur promet seul le repos. Enfin, la famille avec sa dignité, ses biens et ses joies, la société avec les éléments qui la constituent, les lois qui la régissent, le progrès vers lequel elle s'efforce, ne peuvent se fonder, se maintenir et s'épanouir sans Dieu. Donc, Dieu existe et les objections de la nature et de la pensée demeurent impuissantes et vaines devant l'Intelligence et la Bonté adorables, par lesquelles toutes les réalités visibles et invisibles deviennent intelligibles et aimables. Je ne reprocherai pas à M. Sertillanges d'être éloquent : les images, les émotions sont les véhicules et les parures des idées. Il n'a pas voulu ajouter un traité de théodicée à tous ceux que nous possédons déjà. Il sait bien que son maître, saint Thomas, ne sera jamais dépassé; mais il fallait montrer la solidité et l'ampleur des preuves scolastiques, puisqu'on les récuse; il fallait les rendre accessibles à tous les esprits cultivés; il fallait apaiser les doutes et les inquiétudes des âmes troublées par les

attaques d'une impiété bruyante, et nous remercions l'auteur des *Sources de croyance en Dieu* d'avoir accompli cette tâche avec talent et courage.

15. — M. J.-J. Clamageran nous est présenté avec une sympathie visible et naturelle par son coreligionnaire, M. le pasteur Roberty, dans une Préface qui précède un recueil d'articles publiés sous le titre de : *Philosophie morale et religieuse. Art et voyages.* L'ancien député était spiritualiste et son étude sur *le Matérialisme contemporain* est une ferme protestation qu'accompagne une attaque inconsidérée contre la religion extérieure et l'orthodoxie. Le fragment : *La Lutte contre le mal* est un extrait d'un ouvrage plus étendu où est préconisée l'efficacité de l'idée religieuse. L'auteur a parcouru l'Algérie, la Sicile, les États-Unis, l'Orient et nous donne ses impressions ; critique d'art, il étudie les cartons de Raphaël en homme de goût. Mais les pages qui nous semblent les plus dignes d'attention sont consacrées à la *Critique religieuse* et au *Protestantisme libéral.* M. Clamageran voudrait bien ne pas suivre dans toutes leurs évolutions les Pécaut et les Sabatier, mais la logique du système protestant l'entraîne malgré lui, et il devient, après tant d'autres, un témoin de l'incohérence et de la stérilité auxquelles est nécessairement vouée cette « forme religieuse de la libre pensée. »

Histoire et Critique. — 16. — C'est avec modestie que M. François Picavet a qualifié son œuvre : *Esquisse*, car le livre qu'il nous donne, s'il n'est pas définitif, contient plusieurs parties à peu près achevées. *L'Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales* est un ensemble d'études rangées en dix chapitres : I. L'Histoire de la philosophie dans l'histoire de la civilisation. — II. La Civilisation médiévale. — III. L'Histoire comparée des philosophies médiévales. — IV. Les Écoles et les Rapports de la philosophie et de la théologie au moyen âge. — V. Les Vrais Maîtres des philosophes médiévaux. — VI. La Renaissance de la philosophie avec Alcuin et Jean Scot Érigène. — VII. Histoire comparée des philosophies du VIIIe au XIIIe siècle. — VIII. La Raison et la Science dans les philosophies médiévales. — IX. La Restauration thomiste au XIXe siècle. — X. L'Histoire enseignée et écrite des philosophies médiévales. — Ce livre exigeait une érudition immense, et, de fait, son auteur semble avoir lu tout ce qui intéresse cette période philosophique longue, touffue, souvent confuse. Son érudition, puisée aux vraies sources, est considérable, son impartialité évidente et constante. C'est au point de vue purement rationnel qu'il s'est placé pour décrire et apprécier les œuvres et les hommes ; ce point de vue n'est pas le nôtre et cela explique les réserves que nous devons faire à propos d'un certain nombre de ses jugements. Cependant, il dévoile avec perspicacité les éléments complexes de la pensée

chrétienne au moyen âge et il reconnaît équitablement les services qu'elle a rendus à l'esprit humain. Cet ouvrage n'est pas seulement utile, mais nécessaire à tous ceux qui s'occupent d'histoire de la philosophie et il complètera heureusement le livre de M. de Wulf sur le même sujet. J'ajoute que les théologiens y pourront trouver quantité de renseignements précieux pour la pleine intelligence de la scolastique.

17. — Encore un livre sur Pascal. Il faut louer le grave et noble poète, préoccupé de questions morales et religieuses, qui emploie ses loisirs à l'étude du grand penseur chrétien. M. Sully Prudhomme nous présente *la Vraie Religion selon Pascal.* Son livre comprend un exposé (1re, 2e et 3e parties) et une critique (4e partie). — L'exposé est une recherche de l'ordonnance purement logique des *Pensées.* Pascal a démêlé dans notre nature, dans sa faiblesse et sa grandeur, ses aspirations et ses exigences, le sentiment religieux dont le christianisme est la forme parfaite. A ces raisons psychologiques se joignent des preuves historiques puisque le christianisme est un fait. La révélation judéo-chrétienne est surnaturelle, garantie par des miracles, condensée en quelque sorte dans la personne divine de Jésus dont l'œuvre propre est la rédemption du monde. La preuve des « partis » est un argument *ad hominem* réservé aux incrédules et aux sceptiques ; le conseil de « s'abêtir » est judicieusement interprété comme un moyen pratique d'arriver à la croyance par l'action. — On peut contester la restitution logique essayée par M. Sully Prudhomme ; mais elle n'est certes pas dénuée de valeur ; elle est le fruit de réflexions profondes et on pourrait la justifier aisément. — Nous n'en dirons pas autant de la quatrième partie (*Le Penseur et le croyant chez Pascal*), dans laquelle M. Sully Prudhomme s'efforce d'échapper aux prises du grand logicien et de justifier l'incrédulité. Nous reconnaissons volontiers qu'il réfute un certain nombre des arguments sur lesquels Pascal s'appuie ; mais nous croyons qu'on montrerait aisément que la faiblesse de ces raisons provient du fidéisme et du jansénisme de Pascal ; il rabaisse à tel point la raison et il déprime si fort la nature, qu'elles ne sont plus capables d'arriver à la foi et de « porter » la grâce. Mais ce n'est point une raison pour affirmer que « la formule dogmatique de chaque mystère n'énonce réellement pas un fait inexplicable mais est contradictoire. » L'Appendice, consacré à l'examen des formules dogmatiques, aurait dû être soumis à un théologien ; celui-ci aurait facilement démêlé et signalé des confusions très regrettables qui altèrent le sens des dogmes. Il ne saurait admettre que « la distinction des trois personnes divines n'est pas réelle », que le néant est un « contenant » dont le monde est tiré comme un « contenu », que par la transsubstantiation « Jésus-Christ est présent dans un néant de pain ou de vin. » Ces as-

sertions sont, en effet, purement inintelligibles, mais elles n'ont jamais été proposées à notre créance par l'Église, et elles ne découlent en aucune façon de la définition de ces dogmes qui laissent parfaitement intactes les notions rationnelles de nature, de substance et de personne ; mystérieux, toujours ; absurdes, jamais.

18. — Dans la collection *Science et Religion* paraît un opuscule de M. E. Beurlier sur *J.-G. Fichte*. On nous raconte la vie du philosophe et on indique très justement les caractères de sa philosophie : elle est transcendentale, idéaliste, moniste, et dérive tout entière de la liberté. Elle procède par la dialectique qui construit la réalité vivante. Elle s'appuie sur les trois principes d'identité, de contradiction et de raison. Le moi se pose comme la seule réalité d'où se déduit le non moi et toute la spéculation conduit à distinguer deux termes : la liberté et la réflexion, aspects divers du moi et s'identifiant en lui. L'action, le droit et la morale doivent formuler leurs règles d'après ces principes et se couronnent par une religion dont le point culminant est l'amour divin. A cette première philosophie s'en joint une autre, commentaire varié de la première, dit M. Léon ; contradiction manifeste, croit M. Boutroux. L'auteur de *Fichte* incline vers la deuxième hypothèse. L'exposition du système est excellente et aussi claire que le permettait ce difficile sujet. La critique est indiquée en quinze pages très insuffisantes pour la réfutation du néfaste et monstrueux idéalisme formulé et développé par le génial disciple de Kant.

19. — On a réuni quelques articles de journaux publiés par M. Barrès : *De Hégel aux cantines du Nord*. Ces cantines entendirent une prédication socialiste qui provient, d'après M. Maurice Barrès, des idées de Hégel. Le collectivisme et l'anarchie seraient des produits de l'hégélianisme. « Nos différents socialismes sont la sensibilité de Rousseau ordonnée par la dialectique de Hégel » (p. 18). Je veux bien le croire, mais je ne suis pas très sûr qu'il n'y ait pas d'autres sources, plus profondes et plus abondantes, d'où a jailli le flot des doctrines qui entraînent vers un gouffre les patries contemporaines. Je conviens « qu'il n'est pas nécessaire de connaître une doctrine pour en subir l'influence ; il suffit de la respirer. » Mais l'atmosphère respirée par nos socialistes, ce n'est pas plus l'hégélianisme que le positivisme, c'est l'incrédulité. Nier que la vie présente se prolonge, se justifie ailleurs, c'est affirmer que la justice absolue et le bonheur complet doivent se réaliser sur la terre : et de ce principe découlent toutes les revendications et toutes les révoltes des socialistes. — Est-il besoin de dire que ces quelques lignes sont suggestives et savoureuses, qu'elles éveillent la pensée et provoquent la contradiction ? On y retrouve les rares qualités de l'écrivain de race qu'est M. Barrès, mais aussi ses théories sur la relativité de la connaissance. Il fait dépendre la vérité

des contingences temporelles ou spatiales et la réduit à n'être qu'une catégorie changeante de notre esprit.

20. — *La Sociologia nel corso di filosofia positiva d'Augusto Comte*, de M. E. Rignano, est plus encore une critique qu'un exposé de la doctrine sociale de Comte. L'auteur reproche au philosophe français d'avoir constitué une théorie rectiligne, manquant de souplesse, uniquement influencée par l'idée d'évolution et ne tenant pas assez compte des facteurs externes et internes qui modifient diversement et profondément les faits sociaux et économiques. Cette brochure exprime des jugements fondés sur une exacte observation, justifiés par une réflexion attentive, mais elle élimine des facteurs sociaux d'une souveraine importance : cette omission faisant disparaître de l'équation qui formule les éléments sociologiques des données essentielles, empêche que l'on puisse dégager les inconnues du problème. Comme toutes les autres et plus que beaucoup d'autres, la question sociale est insoluble sans Dieu.

21. — Grand poète, lyrique inspiré, impitoyable dans la satire, l'auteur du *Romancero* peut-il être rangé parmi les philosophes ? M. Henri Lichtenberger ne prétend pas qu'il soit un faiseur de systèmes; mais, puisqu'il intitule son livre : *Henri Heine penseur*, il est persuadé que l'inventaire, l'examen des idées de Heine est possible et intéressant, l'obstacle est la perpétuelle mobilité de ce vif et libre esprit; presque insaisissable sous ses transformations. Pessimiste, impressionniste, romantique, juif par sa naissance, protestant par amour du libre examen, catholique par sympathie intermittente, rationaliste par impatience de frein et de règle, irréligieux jusqu'au blasphème, et au blasphème le plus grossier, religieux par besoin de protection et d'émotion, il déconcerte tous ceux qui veulent le définir. En politique, tous les partis peuvent également le revendiquer : il est nationaliste et radical, bonapartiste et jacobin, socialiste et anarchiste, cosmopolite et patriote. Certes il fut merveilleusement doué par cette Providence qu'il a méconnue et niée, mais son œuvre est dissolvante et corruptrice. Malgré son talent, M. Lichtenberger ne saurait modifier cette impression qui se dégage, de la lecture des œuvres de son héros. Son livre, écrit dans un très bon style, est un hommage au génie de Heine; nous voulons bien, avec lui, plaindre l'homme et admirer le poète, mais nous n'hésitons pas à ranger le penseur parmi les malfaiteurs intellectuels.

22. — En quelques pages nettes et fermes, M. Thouverez fait connaître au grand public le fondateur de l'évolutionisme en Angleterre. Sa brochure sur *Herbert Spencer* est composée suivant une méthode personnelle; l'homme et l'œuvre, la vie et la doctrine sont décrits parallèlement et entièrement mêlés. Nous signalerons parmi les

chapitres les plus intéressants celui qui est consacré aux principes de psychologie. En quatre pages claires et pleines, M. Thouverez résume admirablement ce livre si dense et si complexe ; elles seront un guide sûr pour ceux qui veulent comprendre les théories de Spencer et un excellent résumé pour ceux qui, les ayant étudiées, essaient d'en reconstituer la synthèse. L'auteur a voulu surtout être objectif et nous initier à la doctrine du grand penseur anglais ; mais dans son exposition même se devinent les réserves et les objections. Nous aurions désiré qu'en deux pages, comme M. Thouverez sait les écrire, il eût signalé les lacunes et les erreurs de l'auteur des *Premiers Principes* et montré les contradictions qu'impliquent l'évolutionisme étroit et l'agnosticisme inconséquent « du dernier grand penseur du règne de Victoria. »

23. — *La Philosophie de Victor Hugo*. L'auteur de ce livre avoue que pareil titre eût semblé, il y a quelques années, un paradoxe. Depuis, Guyau et Renouvier ont essayé de formuler et M. Pellier s'efforce de retracer, en ce volume, l'évolution des idées de V. Hugo. Le poète a exposé, en vers inoubliables, une philosophie générale et une philosophie sociale. La première comprend une conception de Dieu, du monde, de l'homme et de la morale ; la seconde renferme des vues personnelles sur le progrès, la justice, la liberté, la fraternité. C'est l'opinion de M. Pellier ; ce n'est pas la nôtre. « La métaphysique de V. Hugo est rudimentaire », écrivait naguère M. Jules Lemaître ; « il a peu d'idées... le mouvement scientifique lui est inconnu », disait M. Émile Faguet. En effet, il est banal, superficiel ; toute sa philosophie consiste dans l'antithèse. — Il faut reconnaître que M. Pellier a tenté tout ce qui était possible afin de prouver une thèse indémontrable. D'après lui, le poète serait un moniste spiritualiste, d'inspiration classique, enrichie ou déformée par l'influence de Lamennais et de Saint-Simon. Nous regrettons de tout notre cœur que le merveilleux poète n'ait pas été fidèle aux croyances de son enfance et de sa jeunesse. Sa « philosophie » y eût gagné en unité, en cohérence, en harmonie, en efficacité et nous n'aurions pas à déplorer que le concert de louanges, de prières et d'hymnes chrétiens qui s'élève de ses œuvres, soit si souvent troublé par de douloureux et odieux blasphèmes. L. Maisonneuve.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

Physique. — 1. *Leçons sur l'électricité*, par Éric Gérard. T. II. 7e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de viii-888 p., avec 432 fig., 12 fr. — 2. *La Bobine d'induction*, par H. Armagnat. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de 223 p., avec fig., cartonné, 5 fr. — 3. *Cours élémentaire de physique*, par Édouard Branly. 5e édit. Paris, Poussielgue, s. d., in-8 de xxii-550 p., cart., 6 fr. — 4. *La Dominatrice*

du monde et son ombre, par Félix Auerbach ; trad. de l'allemand par E. Robert-Tissot. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de xiv-86 p., 2 fr 75 — 5. *L'Éther, principe universel des forces*, par A. Marx. *Mémoires* résumés par C. Benoit Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de x-217 p., 6 fr. 50 — 6. *La Matière, l'éther et les forces physiques*, par Lucien Mottez. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de 236 p., 4 fr.

Chimie. — 7. *La Statique chimique basée sur les deux principes fondamentaux de la thermodynamique*, par E. Ariès. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de viii-251 p., 10 fr. — 8. *Cours de chimie à l'usage des étudiants du P. C. N.*, par R. de Forcrand. T. I. *Généralités, chimie minérale*. T. II. *Chimie organique, chimie analytique*. Paris, Gauthier-Villars, 1905, 2 vol. in-8 de 325 et 317 p., 10 fr.

Mathématiques. — 9. *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*, par Édouard-A. Fouët. 2e partie. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de xi-300 p., avec 10 fig., 10 fr. — 10. *Introduction à la théorie des fonctions d'une variable*, par Jules Tannery. T. I. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de ix-422 p., 14 fr. — 11. *Leçons élémentaires sur la théorie des groupes de transformations*, par G. Vivanti ; trad. de l'italien par A. Boulanger. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de vii-296 p., 8 fr. — 12. *Leçons sur l'intégration et la recherche des fonctions primitives*, par Henri Lebesgue. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de viii-138 p., 3 fr. 50. — 13. *Leçons sur les fonctions de variables réelles et les développements en séries de polynômes*, par Émile Borel. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de ix-160 p., 1 fr. 50. — 14. *Leçons sur les fonctions discontinues*, par René Baire. Paris, Gauthier-Villars, 1905, gr. in-8 de viii-126 p., 3 fr. 50. — 15. *Éléments de la théorie des groupes abstraits*, par J.-A. de Séguier. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de ii-174 p., 5 fr. — 16. *Étude sur le développement des méthodes géométriques*, par Gaston Darboux. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de 34 p., 4 fr. 50. — 17. *Sur le développement de l'analyse et ses rapports avec diverses sciences*, par Émile Picard. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de 167 p., 3 fr. 50. — 18. *Leçons sur la topométrie et la cubature des terrasses*, par Maurice d'Ocagne. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de vi-225 p., avec fig., 7 fr. 50. — 19. *Le Calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques*, par Maurice d'Ocagne. Paris, Gauthier-Villars, 1905, in-8 de vi-228 p., avec fig., cartonné, 5 fr. — 20. *Géométries imaginaires et Géométrie positive. Démonstrations logiques du postulat d'Euclide*, par A. Liasse. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-16 de 61 p., avec fig., 1 fr. 50. — 21. *Introduction à la géométrie générale*, par Georges Lechalas. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-18 de ix-55 p., 1 fr. 75. — 22. *La Philosophie naturelle intégrale et les Rudiments des sciences exactes*, par le Dr A. Rist. 1re partie. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de vi-131 p., 3 fr. 50.

Sciences et Industrie. — 23. *Accessoires des chaudières*, par Georges Franche. Paris, Henry Paulin, 1905, gr. in-8 de 384 p. et 179 fig., 8 fr. — 24. *Les Turbines à vapeur*, par G. Hart. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de 140 p., 4 fr. — 25. *La Mécanique pratique, guide du mécanicien*, par Eugène Dejonc. 4e édit. refondue par C. Codron. Paris, Laveur, 1904, in-16 de 631 p., avec 733 fig., 4 fr. — 26. *Manuel de l'électricien. Traité pratique des machines dynamo-électriques*, par Alfred Soulier. Paris, Garnier, 1905, in-12 de vi-272 p., avec 98 fig., 2 fr. — 27. *Du Laboratoire à l'usine*, par L. Houllevigue. Paris, Colin, 1904, in-16 de xii-309 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Année technique (1903-1904)*, par A. da Cunha. Paris, Gauthier-Villars, 1904, gr. in-8 de 303 p., avec 142 fig., 3 fr. 50.

Physique. — 1. La publication du second volume des *Leçons sur l'électricité* de M. Éric Gérard n'a pas tardé à suivre celle du premier (Cf. *Polybiblion*, t. CI, p. 401-402). Tous les électriciens s'en réjouiront grandement. Cette septième édition contient cent pages de plus que la précédente; et pourtant, avec un soin minutieux, tout ce qui avait un peu vieilli a été éliminé. Mais il y a tant et tant de nouveau à ajouter, qu'en se limitant même scrupuleusement aux appareils et aux théories qui ont fait leurs preuves, le travail de M. É. Gérard apparaît

presque comme une œuvre nouvelle à chacune de ses éditions successives. Pour ce volume, nous renonçons à énumérer tous les changements, perfectionnements et additions qui ont été introduits. Les transformateurs à courants alternatifs, les bobines d'induction, les appareils auxiliaires employés dans les distributions électriques, les systèmes de distribution, l'étude des réseaux aériens et souterrains, la télégraphie sans fil, les illuminants récents, le rendement des lampes, les compteurs, les moteurs et surtout les moteurs asynchrones à courants polyphasés et anonophasés, les appareils convertisseurs, en particulier les transformateurs rotatifs, les redresseurs, les transformateurs de phase et de fréquence, la transmission de l'énergie mécanique, la traction électrique, l'électrométallurgie sont les chapitres et paragraphes qui ont reçu les plus profondes modifications. Nous laissons de côté les transformations de moindre importance, quoique les unes et les autres fassent de l'ouvrage de M. É. Gérard le livre qu'il est absolument indispensable de lire, si l'on veut être mis au courant de la science électrique théorique et pratique.

2. — On ne connaît pas *la Bobine d'induction*, au point de vue théorique du moins, affirme M. H. Armagnat dans l'historique qu'il fait de la construction et de la théorie de cet appareil. L'affirmation paraît audacieuse. En lisant ce livre, nous avons constaté qu'en ce qui nous concerne elle est vraie, et nous avons bien souvent pensé que nous étions fort loin d'être le seul dans ce cas. Cet ouvrage se divise en deux parties bien nettes. La première est entièrement consacrée à la théorie. C'est en l'étudiant que l'on se rend compte de l'effet divers produit par l'interrupteur, suivant qu'il est mécanique ou électrolytique, car la variation du courant inducteur, tant à l'ouverture qu'à la fermeture, est la seule cause des phénomènes qui se passent dans la bobine d'induction. L'étude du courant secondaire, de la puissance et du rendement des bobines est considérée un peu plus au point de vue expérimental. Les difficultés de mesure du rendement ne sont pas cachées, mais les meilleurs conseils sont donnés pour obtenir des résultats satisfaisants. La seconde partie s'occupe de la construction des bobines. Si le sujet est plus connu dans la généralité, bien des faits nouveaux et des détails minimes en apparence, mais importants au fond, sont révélés. Une grande place est naturellement faite aux interrupteurs. Les principales applications sont sommairement décrites, l'inflammation pour les moteurs à essence est particulièrement développée. Une copieuse bibliographie termine heureusement cet excellent ouvrage.

3. — Les nouveaux programmes de l'enseignement de la physique en France reposent sur deux idées fondamentales. La première est de faire connaître dès les débuts de l'étude de la physique la cause géné-

rale à laquelle nous rapportons tous les phénomènes physiques, c'est-à-dire la vibration des molécules des corps au milieu de l'éther. La seconde est de débarrasser l'enseignement de démonstrations et d'appareils, certes très instructifs au point de vue historique, mais ne donnant pas une idée complète des lois qu'on étudie. Ce programme est vaste et très tentant au point de vue pédagogique. Mais que fallait-il faire ? Quels appareils présenter ? Quelles vieilles expériences intéressantes faire disparaître ? Comment, surtout, présenter cette loi générale du mouvement vibratoire à de jeunes élèves qui n'ont pas entre les mains les éléments mathématiques nécessaires pour en approfondir le mécanisme ? Les programmes officiels posaient ces problèmes, laissant à chacun le soin de les résoudre. M. Branly, dont les publications antérieures d'enseignement secondaire avaient eu un grand et légitime succès, présente dans son *Cours élémentaire de physique* les solutions les plus claires et les plus simples des différents desiderata de l'enseignement. Son livre a été écrit spécialement pour toutes les classes de l'enseignement secondaire jusques et y compris les deux sections de philosophie. Au point de vue scientifique il est irréprochable ; faisant abstraction des habitudes d'enseignement régnantes, l'auteur a abordé de front les difficultés qu'il avait à résoudre et ne s'est pas permis d'écrire une seule ligne avant de s'être rendu un compte bien exact qu'elle était assimilable aux jeunes esprits auxquels il s'adressait. Une magnifique impression, 621 figures très nettement gravées facilitent la lecture de ce livre. C'est donc, sous tous les rapports, un modèle d'enseignement de la physique. Son action ne se limitera pas aux élèves de l'enseignement secondaire ; l'enseignement primaire supérieur ne saurait prendre un meilleur guide ; et mes amis les philosophes feront bien de lire cet ouvrage, en attendant que M. Édouard Branly publie son traité élémentaire de physique, qui, s'adressant à un milieu plus instruit, leur donnera des idées plus étendues.

4. — La conférence de M. Auerbach sur l'énergie et l'entropie, dont M. Tissot nous donne la traduction française dans le petit livre : *La Dominatrice du monde et son ombre*, a pour but de révéler aux savants, non mathématiciens, ce qu'est et ce que vaut le principe de la conservation de l'énergie. La dominatrice du monde c'est le principe de la conservation de l'énergie que, jusqu'à présent, nous avons tout lieu de croire vrai ; son ombre c'est l'entropie, notion moins généralement connue, sauf des initiés, cette entropie qui augmente sans cesse et qui tend à tout niveler : la quantité d'énergie reste intacte, mais la qualité diminue ; tous les phénomènes naturels paraissent tendre au nivellement. Il est excellent d'avoir évoqué, sous une forme aussi simple que possible, les deux lois qui semblent présider à l'évolution du monde.

5. — Le problème que s'est proposé de résoudre M. Marx dans divers mémoires est de trouver la cause commune de tous les phénomènes physiques que nous observons : la gravitation, la lumière, la chaleur, l'électricité, les états différents d'un même corps. Pour pouvoir faire la synthèse de ces différentes manifestations physiques, il faut les connaître toutes et avoir approfondi les travaux nombreux que chacune d'elles a suscités. Nous avons l'air d'énoncer une vérité banale. Si nous la rappelons, c'est qu'ordinairement les auteurs de synthèse ne se préoccupent guère de cet important travail préliminaire. Heureusement, tel n'est pas le cas de M. Marx. Il n'a voulu publier ses idées que dans la mesure où son savoir se développait ; aussi ses mémoires autographiés ne présentent pas, à première vue, une unité de vue absolue. M. Benoît a condensé en un volume : *L'Ether, principe universel des forces*, les principales thèses de M. Marx. Les idées et presque entièrement la rédaction de l'auteur ont été conservées. Ces conceptions sont fort simples et paraissent expliquer la généralité des phénomènes actuellement connus. Partant de l'hypothèse de Fresnel, qu'il généralise, M. Marx admet que l'atome pondérable joue le rôle d'une sphère électrisée négativement au sein de l'éther, qui se comporte comme un gaz parfait, l'éther étant d'ailleurs impondérable. L'éther est alors soumis à deux espèces de vibrations : les unes longitudinales, qui expliquent les phénomènes de la gravitation et suppriment l'idée d'action de forces à distance; les autres hélicoïdales, cause des phénomènes électriques et optiques; certaines particularités expliquent la polarisation et la formation des rayons X. Une grande qualité des conceptions de M. Marx c'est qu'il ne dote pas l'éther de propriétés multiples et surtout que les propriétés qu'il est obligé de lui attribuer ne sont pas incompatibles entre elles.

6. — M. Mottez s'est proposé de renverser les hypothèses erronées et les idées fausses qui dominent actuellement nos connaissances sur l'essence de la matière et des forces, et de créer une nouvelle hypothèse rendant compte de tous les phénomènes connus. Dans son livre : *La Matière, l'éther et les forces physiques*, M. Mottez réalise son projet. Ses conceptions ne nous ont pas satisfait. Avant la création, la matière et l'éther formaient un tout homogène que l'auteur appelle le néant. Le premier acte du Créateur a été de dissocier les deux éléments du néant, qui sont restés même matière, mais différenciés par des propriétés inverses, d'où apparition des forces qui tendent à réunir ce que le Créateur a séparé. Il a fallu un second acte du Créateur pour former l'atome qui à pour conséquence l'apparition dans l'univers de l'énergie de mouvement. Parti de ces hypothèses et de bien d'autres, l'auteur explique tous les phénomènes de la physique, de la chimie : la lumière et l'électricité ont la plus belle part ; il va même jusqu'à

doter l'homme de la puissance de reconstituer une parcelle de néant pendant une durée infinitésimale, l'éther de tout l'Univers subit l'influence de cet acte et chaque pensée de l'homme est connue dans tout l'espace.

CHIMIE. — 7. — Pour lire l'ouvrage de M. E. Ariès, pour le comprendre et pour en tirer profit, il faut une très solide instruction en thermodynamique. Cela présuppose une bonne connaissance de l'analyse, en particulier des équations aux dérivées partielles. Quant à la chimie, qui est en jeu, d'après le titre : *La Statique chimique*, n'en déplaise aux anciens chimistes qui ne se préoccupaient que de descriptions de phénomènes, les quelques notions qui seront invoquées sont connues de tout le monde. La statique chimique a été fondée par Gibbs ; les travaux de cet illustre savant ont inspiré les recherches de M. Ariès, mais le mode d'exposition de ce dernier est tout différent ; il a recherché, avec succès, à tout ramener aux deux lois fondamentales de la thermodynamique : la loi de conservation de l'énergie et la loi de dégradation ou de dissipation de l'énergie, d'où sort la notion de potentiel thermodynamique à pression constante, que l'auteur, par la suite, appelle simplement potentiel. Pour résumer l'idée dominante de cet important ouvrage, nous dirons que toute réaction chimique est limitée par un état physique bien déterminé. C'est à ce point de vue que sont étudiés les mélanges, les dissolutions, les dissociations, les gaz parfaits. Les cas des solutions infiniment diluées, que constate si bien l'expérience, a été particulièrement étudié. Mais, il ne faudrait pas chercher dans le présent livre ce qui ne s'y trouve pas, ce que l'auteur n'a pas voulu y mettre : la vérification expérimentale des lois de la statique chimique. Quelques rares indications montrent que cette vérification a été tentée et effectivement résolue. Ce volume condense tous les résultats antérieurement acquis, mais ce n'est pas un simple résumé. Les procédés d'exposition et de démonstration sont en majeure partie l'œuvre propre de l'auteur, qui agit avec une unité de vue que nous n'avons pas trouvée chez ses prédécesseurs. Cet ouvrage fait le plus grand honneur à M. Ariès. L'Académie des sciences lui a immédiatement décerné un prix ; l'estime des personnes déjà au courant de la question et la reconnaissance des étudiants, qui, grâce à lui, seront initiés à cette intéressante branche de la science, seront sa seconde récompense.

8. — Le *Cours de chimie* de M. de Forcrand a été écrit pour les étudiants du P. C. N., c'est-à-dire pour ceux qui préparent dans les Facultés des sciences le certificat de physique, chimie et sciences naturelles exigé en France pour pouvoir prendre ultérieurement ses inscriptions dans les Facultés de médecine. N'ayant jamais suivi de près les examens conduisant à ce certificat, nous ne pouvons

juger à ce point de vue spécial l'ouvrage de M. de Forcrand, mais nous avons tant de bien à en dire d'autre part que nous espérons fortement que l'auteur nous pardonnera cette lacune dans notre appréciation, d'ailleurs fort simple : nous désirons que tous ceux qui étudient, ont étudié, ou étudieront la chimie aient l'occasion de lire au moins quelques pages de ce livre. A un enseignement dogmatique, l'auteur a substitué un enseignement vivant et vrai. Il nous donne la conception exacte de ce qu'est une loi scientifique, il nous fait sentir tout ce qu'il y a d'arbitraire dans la division classique de la chimie en trois parties : les métalloïdes, les métaux, les composés organiques. Toutes ces choses devraient être enseignées partout, elles ne le sont presque nulle part. Dans tout le cours de l'ouvrage, les détails d'expérience, les préparations multiples d'un même corps, sont laissés de côté. Les grands faits seuls sont indiqués. Après avoir lu le premier volume, il nous était venu une idée, mais doutant de son exactitude, sans le prévenir, nous avons prié un de nos collègues, dont les études chimiques étaient déjà lointaines, de nous donner son opinion sur l'ensemble des propriétés des corps exposés dans ce volume. Sa réponse a été nette : ce sont toutes celles que j'ai retenues; nous avons vainement essayé de rappeler à sa mémoire d'autres détails couramment enseignés, leur inutilité les avait fait tomber dans l'oubli. Pour la chimie organique, l'auteur s'est surtout appliqué à développer l'idée de fonctions, limitant les développements aux corps types ou d'usage courant ; cela forme un cadre merveilleux pour l'étude plus développée de cette partie de la chimie. L'analyse chimique, par sa nature même, ne pouvait comporter de vues spéciales, elle est honnêtement traitée, nous ne pouvions lui demander plus. L'auteur voudra bien nous permettre une légère critique : il emploie, par deux fois, suivant l'usage courant d'ailleurs, l'expression « ferment métallique » en parlant du vanadium, le même mot employé pour exprimer une action vitale et une action purement chimique peut faire naître une confusion regrettable.

Mathématiques. — 9. — Lorsque la première partie de l'ouvrage de M. Fouët : *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*, parut (Cf. *Polybiblion*, t. XCVII, p. 387-388), il ne devait former qu'un volume; maintenant ce travail est scindé en deux parties qui se vendent séparément. Jusqu'à présent nous ne connaissions, d'après l'étude de M. Fouët, que les propriétés intrinsèques des fonctions analytiques. Si intéressante que soit cette partie, il restait à étudier comment ces fonctions se sont peu à peu introduites dans la mathématique et comment les différents savants ont conçu leur exposition. Dans l'ordre historique, dira-t-on, c'est cette seconde partie qui devait venir la première. C'est vrai à ce point de vue, mais c'est faux lorsque, comme l'auteur, on a voulu faire une synthèse aussi brève que possible des

connaissances actuelles sur les fonctions analytiques. M. Fouët étudie donc, tout d'abord, comment des équations différentielles peuvent être satisfaites par des fonctions analytiques et comment des équations fonctionnelles définissent de telles fonctions. Puis il expose les trois grandes voies qu'ont suivi Cauchy, Weierstrass et Riemann pour exposer la théorie des fonctions analytiques. Ces trois modes d'exposition ne sont pas, et ne pouvaient être, absolument indépendants. Un des côtés originaux de l'ouvrage est de mettre très en évidence ce qui est distinct dans ces trois procédés et de préciser les points communs. Si le livre de M. Fouët est, dans sa généralité, indispensable à tous les étudiants en mathématiques, il sera par ses points particuliers très utile à tous ceux qui veulent pousser plus loin leurs études sur les fonctions analytiques et même aux jeunes professeurs qui commencent à enseigner l'analyse. Quelques trop brèves pages montrent à la fin comment la mécanique et la physique sont tributaires de la théorie des fonctions analytiques.

10. — *L'Introduction à la théorie des fonctions d'une variable*, de M. Tannery, rappelle, par son titre, un livre déjà ancien; mais la deuxième édition, en deux volumes au lieu d'un seul, est un ouvrage tout nouveau. L'éminent directeur des études scientifiques à l'École normale supérieure ne se contente pas d'être un savant, il tient aussi à être un excellent professeur. Si la première édition de son travail nous paraît actuellement mince, c'est qu'à l'époque où elle a paru on se contentait de peu dans les premières études de mathématiques supérieures. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, on désire plus de rigueur dans les raisonnements, et l'on tient à ce que cette habitude de rigueur soit inculquée dès les premières études. En particulier, nous signalerons l'importance de l'ouvrage de M. Tannery, paru l'année même où les programmes de la classe de mathématiques spéciales, laissant de côté une immense quantité de points de détail, insistent fortement sur les points fondamentaux de la science. Dans ce volume, les bons élèves de mathématiques spéciales et tous les étudiants des Facultés des sciences trouveront de fortes et précises notions sur la conception des nombres dits irrationnels, quelles sont les différentes formes sous lesquelles ils se présentent, ce qui nous amène à la considération des fractions continues arithmétiques, cette étude particulière étant reprise plus loin dans sa généralité. La notion d'ensemble, qui est absolument indispensable pour la théorie des fonctions et qui est presque ignorée, est exposée dans ses principes fondamentaux. Les séries et les produits infinis sont spécialement étudiés au point de vue de la convergence, et lorsque les termes des séries sont fonction d'une variable au point de vue de la convergence uniforme qui permet d'opérer sur les séries comme sur les polynômes. Les fonctions élémen-

taires : exponentielle, logarithmique, circulaire directe ou inverse, hyperbolique, nous font connaître, en dehors des développements ordinaires, d'intéressantes formules sur les produits infinis. Enfin l'étude des dérivées approfondit les questions relatives à la formule des accroissements finis et à l'existence de la dérivée des fonctions implicites; un exemple très simple nous fait comprendre ce qu'est une fonction continue sans dérivée.

11. — La théorie des groupes de transformations est due presque entièrement à Sophus Lie. C'est dans ses œuvres qu'il fallait jusqu'à présent aller l'étudier. Ce n'était pas un mince travail; il fallait d'abord lire les trois gros volumes : *Theorie der Transformationsgruppen*, publiés avec le concours de M. Engel chez Teubner, puis les : *Vorlesungen über Differentialgleichungen mit bennaktten infinitesimalen Transformationen*, *Vorlesungen über continuerliche Gruppen*, et *Geometrie der Berühungstranformationen*, chez le même éditeur. M. Vivanti s'est proposé de résumer et de condenser les deux premiers volumes du premier des ouvrages que nous citons. Il a voulu en tirer un ensemble accessible à ses élèves de l'Université de Messine. Nous n'aurions aucun élément pour juger du succès qu'il a dû obtenir si M. A. Boulanger ne nous avait pas donné la traduction française de ses *Leçons élémentaires sur la théorie des groupes de transformations*. Les travaux de Sophus Lie ont été condensés et traduits dans une forme parfaite. Après avoir donné une idée générale des groupes de transformations, nous arrivons rapidement à l'étude des transformations infinitésimales; elle a conduit à ce théorème capital : toute équation différentielle qu'on sait intégrer est telle qu'on peut déterminer une transformation infinitésimale par rapport à laquelle l'équation soit invariante, et réciproquement. Viennent ensuite les transformations de contact qui ont un rôle marqué dans l'étude des équations aux dérivées partielles. La lecture de ce livre nous a laissé un irréparable regret : c'est de ne pas l'avoir eu en mains au moment où nous étudiions la question qu'il traite.

12. — La théorie des fonctions est une branche de la mathématique à multiples rameaux. M. Borel a eu, il y a quelques années déjà (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXV, p. 262; t. LXXXIX, p. 333; t. XCII, p. 518; t. XCV, p. 177 et t. XCVII, p. 389-390) l'heureuse idée de publier des monographies sur différents chapitres particuliers de la théorie des fonctions. L'accueil qu'a reçu chacun de ces courts volumes l'a amené à s'adjoindre des collaborateurs et à multiplier, le plus rapidement possible, l'apparition de ces monographies. Nous avons actuellement à rendre compte non d'un seul volume, mais de trois. Nous ne nous en plaignons pas, certes; car il n'est pas de publication plus utile pour permettre aux mathématiciens, qui ont été obligés de rompre avec

la jeunesse, de connaître l'état de questions pleines d'actualité et de faciliter aux jeunes leurs études ultérieures. M. Lebesque a professé au Collège de France, en 1903-1904, des *Leçons sur l'intégration et la recherche des fonctions primitives*. A mesure que l'idée de fonction s'est développée, la notion d'intégrale s'est modifiée et précisée. Une étude attentive des fonctions montre que la notion d'intégrale indéfinie et de fonction primitive est distincte. Assurément ces deux notions sont confondues lorsqu'on se limite aux fonctions analytiques, mais il y en a bien d'autres. C'est ce qu'a voulu mettre en évidence le travail de M. Lebesque, et il y a parfaitement réussi. Si l'étude de ce livre ne demande que des connaissances générales en analyse, et en particulier celles de *l'Introduction à l'étude des fonctions d'une variable réelle* de M. J. Tannery et celles des *Leçons sur la théorie des fonctions* de M. E. Borel, il faut cependant une attention très soutenue et beaucoup de réflexion pour bien se l'assimiler.

13. — C'est un livre relativement élémentaire que M. Borel nous donne dans ses *Leçons sur les fonctions de variables réelles et les développements en séries de polynômes*. Il complète simplement les premières connaissances de quiconque a besoin d'étudier l'analyse. Les notions générales sur les ensembles, par lesquelles débute ce volume, sont indispensables à posséder pour avoir une idée nette d'une fonction. Les notions sur la continuité précisent des points laissés un peu de côté dans une première étude. Il en est de même pour les pages consacrées aux séries de fonctions réelles. M. Borel aborde ensuite l'important problème posé par Weierstrass : une fonction continue peut être représentée par une série de polynômes; il reprend et éclaircit les différentes démonstrations antérieurement données. La représentation des fonctions discontinues par des séries de polynômes nous fait connaître le théorème général de M. Baire montrant que cette représentation s'applique aux fonctions ponctuellement discontinues relativement à tout ensemble parfait. La note de M. P. Painlevé est du plus haut intérêt pour l'étude du développement des fonctions analytiques.

14. — Le problème que s'est proposé de résoudre M. Baire dans ses *Leçons sur les fonctions discontinues*, qu'il a professées au Collège de France, est, comme énoncé, très simple ; il veut rechercher toutes les fonctions discontinues qui sont représentables par des séries de fonctions continues. Sans entrer dans les longues discussions sur l'utilité ou l'inutilité de pareilles recherches, que l'auteur nous signale dans sa Préface, il nous donne cependant un fort argument en faveur de l'utilité en montrant, dès le début de son travail, que ces fonctions s'introduisent naturellement, même dans l'analyse ordinaire. Puis M. Baire, par l'exposé des premiers théorèmes sur les fonctions continues, nous fait nettement saisir que l'on ne peut continuer sans avoir des

connaissances approfondies sur les ensembles. Cela nous vaut un chapitre sur les ensembles bien ordonnés et les nombres transfinis et un autre sur les ensembles linéaires. Ces études ne contiennent que 46 pages ; mais quoique très bien rédigées, elles sont, par les matières même qu'elles traitent, fort dures à assimiler. C'est presque un repos d'aborder la théorie des fonctions d'une variable et l'on sent qu'on a fait un travail utile lorsqu'on apprend la condition nécessaire pour qu'une fonction soit limite de fonctions continues. Pour la recherche des conditions suffisantes, M. Baire se limite à un cas particulier qui fait présager les difficultés qui se rencontreront dans les travaux ultérieurs. Pour les fonctions de n variables, l'auteur a procédé par extensions successives des théorèmes trouvés sur les fonctions d'une variable : c'est une belle méthode de travail.

15. — La considération des divers groupes qui se présentent en algèbre, en analyse et en géométrie avait permis de faire une première synthèse de propriétés considérées tout d'abord isolément. Ce n'était qu'une première étape; une seconde synthèse devait étudier le groupe en lui-même, indépendamment de son origine; des mathématiciens ont créé et étudié le groupe abstrait. M. de Séguier, dans ses *Éléments de la théorie des groupes abstraits*, a réuni toutes les études antérieures faites sur la question, y a joint le fruit de ses propres travaux et a essayé de rendre accessible, dans la mesure où cela était possible, cette branche de la mathématique. Avant tout nous trouvons des définitions très précises et très générales, les cinquante premières pages leur sont consacrées, ainsi qu'à leurs conséquences immédiates. Ce n'est qu'après les avoir bien étudiées et y avoir sincèrement réfléchi que l'on pourra aborder avec fruit les diviseurs, les groupes abéliens et hamiltoniens, les groupes d'ordre p^m. L'étude en est des plus ardues, on est constamment dans des idées abstraites, sans avoir aucune figure concrète pour s'aider. M. de Séguier a rendu un grand service aux mathématiciens qui voudront aborder ces questions, d'autant plus que de nombreuses notes bibliographiques renvoient aux sources.

16. — Au Congrès des sciences et des arts tenu à Saint-Louis (É. U.) en septembre 1904, M. G. Darboux a lu une très intéressante *Étude sur le développement des méthodes géométriques*. Inutile de dire quelle est la valeur d'un tel travail fait par un tel savant ; nous ne pouvons qu'en regretter la brièveté. Rappelant ce qu'était la géométrie à la fin du XVIIIe siècle, l'auteur nous montre le développement de la géométrie pure, de la géométrie analytique et de la géométrie infinitésimale; il décrit largement les grandes idées qui forment le fondement des géométries modernes. Tous les savants importants sont cités et leurs travaux appréciés en quelques mots, mais avec une précision remarquable.

Nous avons vu avec plaisir qu'il rendait pleine justice à Bobillier, dont le nom est presque inconnu en France. Il n'a oublié de nommer qu'un seul géomètre, et non des moindres : M. Darboux.

17. — Réunissant trois conférences faites en 1899 à Clark-University (É. U.) et une conférence donnée à Saint-Louis en 1904, M. É. Picard les a publiées sous le titre général : *Sur le développement de l'analyse et ses rapports avec diverses sciences.* La haute autorité de M. É. Picard et la délicatesse de sa conscience scientifique, qui ne lui permet de parler que des sujets qu'il possède parfaitement, nous dispensent de tout éloge. Disons seulement que ces conférences s'adressent uniquement à des mathématiciens qui veulent se rendre un compte exact de l'évolution de l'analyse pendant le siècle dernier et des tendances qui semblent vouloir diriger les travaux actuels. Les titres résumés de ces conférences sont : l'idée de fonction depuis un siècle ; sur la théorie des équations différentielles ; sur quelques fonctions spéciales ; sur le développement de l'analyse et des rapports avec quelques autres sciences. Ces titres sont par eux-mêmes suffisamment suggestifs : ceux qui sont familiers avec la science trouveront dans cette brochure des essais de synthèses auxquels ils n'avaient certainement pas complètement songé ; ceux qui, ayant acquis les premiers éléments, veulent se livrer à des travaux personnels, y puiseront de précieuses indications.

18. — Le tracé des routes comprend de multiples problèmes. M. Maurice d'Ocagne, dans ses *Leçons sur la topométrie et la cubature des terrasses*, s'occupe de trois d'entre eux : deux sont nettement indiqués par le titre de l'ouvrage, le troisième, que l'auteur a mis comme un chapitre de la topométrie, est la théorie générale des raccordements. La topométrie est l'art de faire le relevé d'une étendue terrestre dans le cas où il n'y a pas lieu de tenir compte de la courbure terrestre. L'auteur décrit sommairement les différents appareils qui servent pour la planimétrie et l'altimétrie. S'il est sobre dans les descriptions, par contre, il entre dans tous les détails nécessaires lorsqu'il expose à quels calculs conduisent les observations ; il recherche et discute quels sont les procédés de calcul les plus avantageux ; pour tous les cas il se préoccupe de l'élimination des erreurs. La théorie qu'il donne du niveau à bulle d'air est nouvelle et absolument générale. La théorie des raccordements donne lieu à de fort intéressants problèmes mathématiques, en particulier le raccordement à courbure progressive, qui conduit à l'emploi de la clothoïde ; des tables, occupant huit pages, en rendent l'usage pratique. Pour la cubature des terrasses tous les problèmes classiques sont traités avec la simplicité et la netteté qui caractérise tous les travaux de M. d'Ocagne ; pour l'évaluation des éléments des profils en travers, le lecteur a le choix entre les procédés les plus perfectionnés : mécaniques, géométriques, algébriques et nomo-

graphiques. Le chapitre consacré à la compensation et au mouvement des terres se réduit surtout à l'exposé du principe de la méthode de Bruckner. Des notions de nomographie terminent l'ouvrage ; elles sont suffisantes pour donner le goût d'une science de première utilité pratique à ceux qui, trop nombreux, se privent par ignorance d'un aide précieux pour le calcul numérique.

19. — Calculer rapidement et exactement est un problème dont la solution pratique a la plus grande importance. L'homme est une très mauvaise et très lente machine à calculer. Depuis peu de temps, en France, la machine tend à se substituer au calculateur. Quelles sont les machines actuellement en usage, quels sont les avantages et les inconvénients de chacune ? Tout le monde pourra résoudre ce problème en lisant l'ouvrage de M. d'Ocagne : *Le Calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques*. L'auteur se limite à l'étude des appareils s'occupant des opérations fondamentales de l'arithmétique et de la résolution des équations numériques. Tous les instruments, véritablement pratiques, additionneurs et multiplicateurs, sont passés en revue et minutieusement décrits tant dans leur construction que dans leur fonctionnement, soit qu'ils s'appuient sur la répétition directe ou sur le principe des logarithmes. Nous avons relu avec plaisir les pages consacrées aux réglettes Genaille, qui nous rappelaient des souvenirs de jeunesse ; la machine Bollée, qui mériterait d'être plus connue ; la machine Torrès à résoudre les équations, dont l'inventeur lui-même nous fait connaître le principe. Deux chapitres nous rappellent l'utilité des barêmes et des tracés graphiques, et nous sommes amenés à lire de trop courtes pages sur la nomographie. M. d'Ocagne est l'inventeur de la nomographie, il l'a rappelé trop discrètement ; on ne sent pas assez combien la nomographie résoud de problèmes que les machines arithmétiques et algébriques ne peuvent pas avoir la prétention d'aborder.

20. — Êtes-vous euclidien ou non euclidien ? Êtes-vous pour ou contre la possibilité de la démonstration du postulatum d'Euclide ? Quelle que soit votre opinion, si vous avez pris parti dans la question, lisez et étudiez l'opuscule : *Géométries imaginaires et Géométrie positive*. L'auteur admet (p. 24) la possibilité de la démonstration du postulatum d'Euclide. Il nous en donne un essai dans les pages suivantes, essai très séduisant au point de vue géométrique, mais qui, dans les parties analytiques, présente des points faibles relevés par M. Mansion dans « Mathesis ». Une feuille autographiée, publiée ultérieurement par M. Liasse, à la même librairie, relève et réfute les objections de M. Mansion. Qui a raison ? Je ne veux point donner mon opinion, ayant fait vœu de ne pas me mêler aux héroïques combats qui se livrent sur le postulatum d'Euclide.

21. — M. Lechalas s'est proposé, dans son *Introduction à la géométrie générale*, de présenter, sous la forme la plus simple et la plus précise, les concepts qui forment la base des trois géométries d'Euclide, de Lobatchefsky et de Bolyaï, et de Riemann. En particulier, il s'attache à prouver la nécessité d'une géométrie euclidienne à quatre dimensions, nécessité que conteste M. Barbarin, comme il combat l'identification des plans et sphères de Riemann et des sphères d'Euclide. M. Lechalas cherche à prouver ici que cette identification est légitime. Ce n'est pas nous qui départagerons M. Lechalas et M. Barbarin.

22. — Peut-on simplifier et préciser l'étude des rudiments des sciences exactes? Tel est le problème que s'est proposé de résoudre *la Philosophie naturelle et intégrale et les Rudiments des sciences exactes.* Nous ne pouvons affirmer que les idées de l'auteur changeront le mode d'enseignement traditionnel, parce que, pour les juger sainement, il faut les expérimenter. C'est ce que nous nous proposons de faire soit par nous-même, soit par quelques-uns de nos anciens élèves. L'idée prédominante est que toute connaissance scientifique et que toute manifestation de l'énergie a sa base dans un acte de l'être humain, acte sans lequel rien n'existerait; en particulier toutes les notions de géométrie proviennent du fait : mouvement. A ce propos, si l'auteur cite M. Méray, nous craignons bien qu'il n'ait pas lu la dernière édition de la géométrie de ce savant professeur. Après les considérations générales qui renferment une quantité de propositions qui nous ont plu tout à fait, M. Rist, passant de la théorie à la pratique, développe tout un enseignement nouveau de l'arithmétique élémentaire. Ce livre est écrit pour les professeurs : nous souhaitons que beaucoup le lisent et réfléchissent sur les idées qui y sont exposées.

Sciences et Industrie. — 23. — Le titre de l'ouvrage de M. G. Franche : *Accessoires des chaudières*, ne donne qu'une idée incomplète de ce qu'il contient. Il se compose de dix parties juxtaposées, d'étendue et de valeur très différentes. La première partie : *Conduite des feux*, ne contient que des généralités, nous allions dire des banalités; elle pourrait, presque sans inconvénient, être supprimée dans le volume, sans en diminuer la valeur, si l'auteur n'insistait pas sur les premières précautions à prendre lorsqu'on craint un coup de feu pour une chaudière; on ne répètera jamais assez ces trois importantes prescriptions : ne pas alimenter, diminuer le départ de vapeur, jeter bas les feux. L'épuration des eaux d'alimentation, formant la seconde partie, très étendue, de près de cent pages, est traitée de main de maître. Après avoir étudié les impuretés que contiennent normalement les eaux, c'est-à-dire les sels minéraux, l'auteur signale les inconvénients de la présence dans les chaudières des graisses végétales ou minérales; il signale ensuite tous les procédés employés pour empêcher la formation des

incrustations : traitement à l'intérieur des chaudières par les désincrustants, traitement avant l'introduction de l'eau dans la chaudière, d'abord par filtrage, puis par les épurations soit à froid soit à chaud. Les indicateurs de niveau d'eau sont étudiés avec précision dans treize types qui sont les plus couramment employés. La question de l'alimentation des chaudières forme également une partie traitée très sérieusement et dans toute sa généralité ; les pompes alimentaires, les bouteilles et les injecteurs des principaux types sont successivement décrits dans leurs formes et dans leur fonctionnement. Pour le chauffage, nous ne trouvons que quelques études séparées sur les souffleurs sous grille et les foyers mécaniques, puis trop peu de mots sur le chauffage charbon-pétrole et pétrole seul. Pour ce qui est dit des manomètres, et des causes qui peuvent fausser leurs indications, il ne nous est donné que des choses trop connues. Les soupapes de sûreté sont au contraire bien étudiées. La neuvième partie contient la description d'appareils divers ; chacune d'elles est bien soignée, mais ce sont des études de types isolés et non des études d'ensemble ; signalons deux compteurs d'eau, deux extracteurs de corps gras et deux régulateurs d'admission. Les figures sont très nettes, la rédaction claire malgré des répétitions un peu trop nombreuses. L'ouvrage se termine par la législation des appareils à vapeur. En résumé, livre très utile à consulter.

24. — C'est une très belle monographie des *Turbines à vapeur* qu'a publiée M. G. Hart dans le *Bulletin de la Société des ingénieurs civils de France* (juin 1904) et dont nous sommes très heureux de signaler ici un tirage à part. Si nous avions une ou plusieurs conférences à faire sur ces intéressants moteurs, nous avouons, sans honte, que nous pillerions le travail de M. Hart, nous efforçant, pour tout travail personnel, de rester aussi clair et aussi méthodique que lui. Un court historique de l'introduction des turbines à vapeur comme moteurs, les avantages et les désavantages de la turbine comparée à la machine alternative, la classification des turbines d'une part en turbines simples et compound ; d'autre part suivant le mode d'action, le sens d'écoulement et le mode d'admission de la vapeur, l'étude mathématique et thermodynamique de la turbine forment une première partie qui contient toutes les généralités indispensables à connaître. Une seconde partie, est consacrée à la description de toutes les turbines qui ont donné lieu dans la pratique à des applications effectives et avantageuses ; les installations spéciales que leur emploi entraîne et les résultats obtenus, complète chaque description.

25. — *La Mécanique pratique* revêtant la forme dictionnaire, nous nous sommes aussitôt demandé s'il s'agissait là d'un de ces ouvrages de vulgarisation qui ne renferme qu'une énumération de définitions souvent mauvaises, accompagnées de descriptions fort incomplètes ou

erronées de quelques appareils antédiluviens? Heureusement la première page nous a rassuré, et, à mesure que nous parcourions ce livre, notre première crainte a cédé la place à un enthousiasme qui n'a cessé de grandir jusqu'à la fin de notre lecture. Toutes nos félicitations à l'auteur, et bon succès ! Ce livre doit être entre les mains de tous ceux qui s'occupent peu ou prou de mécanique appliquée ; qu'ils soient contremaître ou simple ouvrier, directeur d'usine (nous ne disons pas ingénieur) ou automobiliste, ces pages peuvent à tout instant leur donner un enseignement technique impeccable. Nous ne parlerons pas des simples définitions de mots pour les choses ou les outils simples : un burin est un burin ; une bonne figure et une courte description suffisent. Mais pour les machines-outils, pour les objets qui se fabriquent un peu partout, pour les lois de la physique qui interviennent à chaque instant, pour les notions pratiques d'électricité et pour bien d'autres choses trop longues à citer, que de jolis et intéressants articles dans cet ouvrage traités dans une langue simple, claire et précise ! Ces articles ont une allure de petite conférence ; vous comprenez tout de suite ce que l'auteur explique : des figures très précises, très habilement dessinées et gravées facilitent encore la compréhension. Enfin l'auteur a su bien délimiter son sujet : il s'est cantonné dans les connaissances générales que doit posséder tout mécanicien ; il n'en est pas sorti un seul instant, mais il n'a rien oublié.

26. — Pour juger la première partie du *Manuel de l'électricien*, il ne faut pas s'en rapporter à son titre particulier, la production de l'énergie électrique, qui est mal choisi. M. A. Soulier a réuni dans trois chapitres très clairs les lois et faits fondamentaux de l'électricité qu'il faut connaître pour construire, réparer ou diriger un dynamo. Aucun étalage d'érudition inutile : l'auteur sait qu'il s'adresse à des ouvriers ; il veut être compris et il s'arrange pour toujours réussir. Ces réflexions s'appliquent également aux deux autres parties de l'ouvrage : les machines dynamo électriques à courant continu et les machines à courants alternatifs. Pour la construction, l'auteur ne s'occupe naturellement que de ce qui concerne l'ouvrier électricien proprement dit ; il suppose que toutes les grosses pièces métalliques lui sont fournies, mais pour ce qui est de la fabrication même des dynamos, rien, absolument rien, n'est oublié. Par exemple, il dit pourquoi le décapage des soudures doit se faire à la résine et non par tout autre procédé ; il rappelle, chaque fois que cela est nécessaire, le danger de se servir d'objets en fer dans le voisinage d'un dynamo en marche ; que d'accidents sont arrivés parce qu'un ouvrier se servait d'une burette en fer-blanc ! Ce volume sera un parfait conseiller pour les ouvriers et apprentis mécaniciens. Il ne demande pour l'étudier aucune connaissance scientifique préalable ; aussi tout industriel utilisant dans son usine un dynamo et qui n'est pas lui-même électricien fera-t-il bien de se le procurer.

même passionnent l'opinion sont assez vite oubliés. Il est probable, pourtant, qu'on n'a pas encore tout à fait perdu la mémoire de l'agitation excitée, à la fin de l'année dernière, dans un des grands lycées parisiens, par les opinions et appréciations d'un professeur agrégé d'histoire sur la personne et sur l'œuvre de Jeanne d'Arc. Les rues et le Parlement en ont retenti. Les vues de ce professeur, telles qu'elles ont été d'abord émises dans sa classe, puis dans des entretiens reproduits par les journaux, telles même qu'elles semblent résulter, quoique adoucies déjà, de la discussion engagée à ce propos à la Chambre des députés (Cf. *Journal officiel* du 2 décembre 1904), les vues de ce professeur ont subi, depuis lors, une modification assez notable. Poussé par la nécessité de se défendre contre l'opinion soulevée et de se placer, lui et ses amis, sur un terrain plus solide que celui assez étourdiment choisi d'abord, M. Thalamas s'est mis quelque peu en peine de se mieux renseigner sur l'histoire de Jeanne d'Arc, presque entièrement ignorée de lui jusque-là. Cette étude, d'ailleurs hâtive, a eu pour effet de rehausser beaucoup la Pucelle dans son estime, et pour résultat l'opuscule intitulé : *Jeanne d'Arc. L'Histoire et la Légende.* L'auteur a raison de dire qu'on n'y trouvera pas « un pamphlet contre Jeanne d'Arc. » Ce n'est plus, sous couleur d'hommage, qu'un effort pour diminuer son rôle et dénaturer son histoire. L'ignorance de l'écrivain, toujours très remarquable, malgré ses récentes études, chez un agrégé d'histoire, pourra n'être pas sans mauvais effet, grâce à une certaine dextérité sophistique, sur de plus ignorants encore. Ses incartades, par le temps qui court, ne seront sans doute pas inutiles à sa carrière de politicien. Mais autre chose sont les succès de ce genre, autre chose la valeur historique et scientifique d'un homme ou d'un livre. A ce dernier point de vue, qui est ici le nôtre, l'opuscule de M. Thalamas ne saurait être pris au sérieux par aucune personne sérieuse.

2. — C'est une protestation, non pas contre cet opuscule, qui n'avait pas paru encore, mais contre les assertions premières de son auteur, qui a donné lieu à la publication sous ce titre : *Contre les insulteurs de Jeanne d'Arc*, des lettres lues et des discours prononcés, dans une réunion tenue le 5 décembre 1904, par MM. François Coppée, Jules Lemaître, Édouard Drumont, Auguste Longnon, Léon Daudet, Antoine Baumann, Louis Dimier, Léon de Montesquiou, Copin-Albancelli. Il s'agit ici d'une manifestation de politique militante. Nous ne croyons donc pas devoir insister. Mais il n'est pas hors de propos de citer les affirmations tout historiques et très importantes de M. Longnon, dont la compétence spéciale ne peut être mise en doute : « On ne saurait trop protester contre la distinction que certains journalistes ont voulu faire entre la légende de Jeanne d'Arc et son histoire.

Il n'y a pas, à proprement parler, de légende de Jeanne d'Arc... Jeanne d'Arc n'est point un être fabuleux, comme par exemple le héros national des Suisses. Pour nous, patriotes conscients, elle ne doit pas être une simple figure de légende, vision idéale pour exalter l'amour du sol qu'elle reconquit. Elle fut un personnage de pleine réalité historique : le bienfait que nous lui devons et que toute notre gratitude ne saurait reconnaître, nous pouvons cependant le définir et l'apprécier exactement. Elle sauvegarda notre indépendance menacée par l'Angleterre, et son intervention décisive dans la guerre entre les deux nations eut en même temps une influence salutaire au point de vue de l'unité française, chef-d'œuvre d'un art politique huit fois séculaire. Que Jeanne ne fût pas venue rendre à nos pères la conscience et la force, non seulement la France aurait subi le joug fantasque de cette Maison des Plantagenêts, qui devait si vite s'abîmer dans des luttes fratricides; mais encore, si l'on en juge par les résultats d'une enquête personnelle dans les documents du xve siècle, sujette du roi d'Angleterre, elle aurait vu s'établir chez elle une nouvelle et puissante féodalité étrangère, bien différente de celle, toute nationale, à qui, lors de la débâcle de l'empire carolingien, le peuple des campagnes s'était librement donné. C'eût été la ruine de l'œuvre capétienne, l'ajournement indéfini de notre unité territoriale et morale. »

3. — L'incident du lycée Condorcet et ses conséquences, en particulier la publication de l'opuscule de M. Thalamas, ont été, si nous ne nous trompons, l'occasion dernière de la mise au jour, d'ailleurs antérieurement projetée, de l'ouvrage de propagande de M. le chanoine H. Dunand : *La Grande Française. Jeanne d'Arc.* Cet ouvrage est un résumé de l'histoire en trois volumes publiée par l'auteur il y a quelques années. Comme le dit l'éditeur dans son Avant-Propos, cet exposé n'a ni ne veut avoir « rien de commun avec les écrits des auteurs qui, consciemment ou inconsciemment, prennent à tâche de fausser nos annales, pour la plus grande joie et le plus grand profit des ennemis de la France. » Il est partagé en vingt chapitres : I. Domremy. II. Vaucouleurs. III. Jeanne et le Dauphin. IV. La Commission de Poitiers. V. Le Siège d'Orléans. VI. Levée du siège d'Orléans. VII. Campagne de la Loire. VIII. Le Sacre de Charles VII à Reims. IX. De Reims à Paris. X. Dernières Campagnes de Jeanne. Compiègne. XI. Jeanne vendue et livrée aux Anglais. XII. Le Procès de Rouen. Les Interrogatoires publics. XIII. Les Interrogatoires dans la prison. XIV. L'Odieux de ce procès. XV. Le Réquisitoire. XVI. Les Douze articles. XVII. Les Admonitions charitables. XVIII. Au cimetière de Saint-Ouen. La Prétendue Abjuration. XIX. Le Procès de rechute. La Place du Vieux-Marché. XX. Après le supplice. La France délivrée des Anglais. Il est complété par deux utiles appendices : I. Des Voix.

visions et prédictions de Jeanne d'Arc. II. Qui l'a fait juger, condamner et brûler ?

4. — C'est un très bon travail de fond et de forme que l'étude de M. Félix Brun : *Jeanne d'Arc et le Capitaine de Soissons en 1430*. Il a pour objet de mieux faire connaître « la seconde visite de la Pucelle à Soissons, celle de 1430. Cette visite a, dans l'histoire de Jeanne et dans celle de notre ville, plus d'importance que la première (celle de 1429), mais le récit en présente plus de difficulté. Nos historiens soissonnais, tant les anciens que les modernes, ne l'ont certes pas ignorée; quelques-uns d'entre eux en ont dit l'essentiel, mais les uns, il est vrai, de façon un peu confuse, les autres, de façon un peu trop sommaire. Je vais essayer d'y revenir, à l'aide surtout de documents du xve siècle, qui n'étaient pas tous publiés lorsque nos historiens écrivaient ou qu'ils ne paraissent pas avoir connus, à l'aide aussi, le cas échéant, de quelques recherches dans des papiers encore inédits... Dans cette étude vont rentrer forcément, l'un amenant l'autre, deux épisodes bien distincts, mais en relations étroites. Nous voyons d'abord le « capitaine » de Soissons, — disons, si l'on veut, le commandant de place, le gouverneur, — qui y exerçait le commandement militaire au nom du Roi, refuser ou faire refuser l'entrée de la ville aux troupes de la Pucelle; puis, peu de temps après, le même « capitaine » aggrave son acte en livrant, en vendant à l'ennemi la place confiée à sa garde. » On trouve dans le travail de M. Félix Brun d'intéressants détails sur ce triste homme de guerre, Guichard Bournel.

5. — M. le chanoine Henri Debout a déjà lié honorablement son nom à celui de Jeanne d'Arc. Laissons-le nous définir lui-même le sujet et le caractère de sa plus récente publication : « Je reprends avec un grand bonheur la série de mes travaux consacrés à la Vénérable Jeanne d'Arc. En 1894, je l'avais interrompue après une première et trop rapide étude sur *Jeanne d'Arc prisonnière à Arras*... J'ai médité depuis, maintes fois, sur la détention de Jeanne d'Arc dans notre ville, et il me semble qu'une observation attentive peut y découvrir un double fait nouveau de l'histoire de l'héroïne : d'abord, le rôle actif du duc de Bourgogne dans le honteux marché qui la livra aux Anglais, et ensuite une intervention de la ville de Tournai en faveur de l'illustre captive. Je présente aujourd'hui *Jeanne d'Arc et les Villes d'Arras et de Tournai* au public érudit, afin de lui soumettre mes conclusions sur ces deux points... Le plan de mon travail est simple. Dans un récit facile et aussi peu encombré que possible de textes ou de citations, je raconte les faits tels qu'ils m'apparaissent. Puis, dans une seconde partie, je rassemble sous divers titres les textes justificatifs de mes opinions, ainsi que les discussions sur les points restés douteux. Je me suis efforcé enfin, dans une illustration toute de circonstance, de réunir sous l'œil du

lecteur ce qui est capable de l'intéresser davantage encore au récit des événements. »

6. — Nous avons lu avec un vif intérêt et beaucoup goûté l'étude spéciale de M. J.-B.-J. Ayroles, l'auteur de la *Vraie Jeanne d'Arc*, sur *les Iniquités du procès de condamnation de la Vénérable Jeanne la Pucelle*. L'obligation de se résumer, de se resserrer dans certaines limites a été favorable au talent de l'auteur, qui, avec une connaissance approfondie du sujet, montre ici une vigueur sobre et précise de pensée et de style, vraiment non exempte çà et là de quelque âpreté, mais de bon aloi. L'ensemble du travail est excellent. Nous avons particulièrement remarqué les paragraphes XI, XII, XVI et XX. Si cette étude doit être réimprimée, comme elle mériterait de l'être, l'auteur, croyons-nous, agirait à son avantage, sinon en retranchant, du moins en atténuant quelques notes un peu excessives ou un peu naïves.

7. — Un travail analogue à celui de M. Ayroles et, à plusieurs égards, très digne d'attention, a été accompli par un religieux augustin d'Espagne, le P. Tonna-Barthet, qui est venu tout exprès à Paris pour examiner les textes manuscrits des deux procès de Jeanne d'Arc. C'est une étude analytique et approfondie du procès de condamnation, éclairée par les témoignages recueillis au procès de réhabilitation. Le fait même, regrettable en soi, que le docte auteur espagnol paraît peu au courant de la bibliographie du sujet, donne à son examen un caractère original. Il aura en Espagne l'avantage de placer Jeanne, en dehors de toute tradition littéraire, dans la lumière des réalités les plus authentiques. En France et ailleurs, son travail, croyons-nous, toute discussion réservée, devra aussi être pris en sérieuse considération. Il est divisé en quatorze chapitres : I. Mission divine de la Pucelle. II. Les Juges. III. Les Conciliabules. IV. Les Interrogatoires publics. V. Les Interrogatoires secrets. VI. Les Docteurs. VII. Des Douze Articles. VIII. Les Pharisiens. IX. Le Cimetière Saint-Ouen. X. La Relapse. XI. Le Supplice. XII. Responsabilité du roi de France. XIII. Préliminaires de la réhabilitation. XIV. La Sentence.

8. — L'ouvrage intitulé : *Au temps de la Pucelle. Récits et tableaux. Le Péril national* comprend dix chapitres : I. L'Enfance de Charles VII. Armagnacs et Bourguignons. II. Les Trois Frances. III. Jean Sans Peur et le Dauphin. Le Meurtre de Montereau. IV. Exhérédation dynastique et déchéance nationale. V. Conquêtes et funérailles. VI. L'Enfant d'Angleterre et le Roi de Bourges. — Coups d'État, coups de main et intrigues de Cour. VII. Paris sous la domination anglaise. VIII. Mœurs, coutumes et costumes. — Épisodes et anecdotes. IX. Le Théâtre. — Les Confrères de la Passion. — Représentations diverses. — X. La France en détresse. — Le Péril et le remède. L'auteur, dans sa Préface, définit ainsi son objet et sa méthode : « Tel que nous l'avons

conçu, cet ouvrage n'est pas un livre de critique ou même d'érudition, mais de narration, et, s'il était possible, de peinture historique. Tantôt nous y tenons la plume, tantôt et plus souvent nous la passons aux écrivains, soit chroniqueurs ou rédacteurs de documents divers, de l'époque même dont nous voudrions retracer, animer l'image. A cette image nous essayons, pour ainsi dire, de rendre jusqu'à la parole. Le procédé mis en usage dans ces récits n'est pas sans analogie avec celui que nous avons suivi dans notre *Saint Louis*, de la collection *Les Saints*, ni non plus avec l'idée qui avait inspiré naguère la collection intitulée : *Petits Mémoires sur l'histoire de France*, dont la Société bibliographique nous avait confié la direction, et dont l'interruption a été regrettée par de bons juges... Nous présentons ces « récits et tableaux » à l'ensemble du public, mais nous les offrons en particulier, toute distinction faite, aux lecteurs et aux lectrices qui, depuis longtemps déjà, témoignent un si bienveillant intérêt à notre livre sur *Jeanne d'Arc* (librairie Alfred Mame et fils, de Tours). Nous nous berçons de l'espérance qu'eux aussi on les trouvera intéressants, parce qu'ils sont vrais. »

III. — 1. — M. Gilbert Stenger a donné au public la seconde et la troisième série de son vaste ouvrage : *La Société française sous le Consulat*, dont nous avons, l'an dernier, signalé et apprécié la première. La seconde est intitulée : *Aristocrates et républicains* et ainsi divisée et subdivisée : Livre I. *Les Émigrés et les complots*. Chapitre I. Les Émigrés. II. Les Complots. III. Le Duc d'Enghien. — Livre II. *Les Hommes du Consulat*. Chapitre I. Cambacérès et Lebrun. II. Talleyrand. III. Fouché. IV. Bourrienne et Menneval. V. D'autres hommes du Consulat. VI. Les Opposants du Tribunat. — La troisième a pour titre : *Bonaparte. — Sa famille. — Le Monde et les Salons*. L'auteur y traite les matières suivantes : Livre I. Chapitre I. Bonaparte jusqu'au Consulat. II. Les Frères de Bonaparte. III. Les Sœurs (et la mère) de Bonaparte). IV. Joséphine de Beauharnais. V. Napoléon. L'Homme pendant le Consulat. — Livre II. Chapitre unique. La Société de Joseph Bonaparte. Mortefontaine. — La Société de Lucien Bonaparte. Plessis-Charmant et l'hôtel de Brienne. — Élisa Bacciocchi. Sa société à Neuilly. — La Société de la marquise de Montesson. — A l'Arsenal, chez Mme de Genlis. — Les Salons de Mme de Staël. — Mme Récamier, ses amis, son salon et ses fêtes. — A Sannois. Chez Mme de Houdetot. — Chez Mme de la Briche. — La Société de Mme Helvétius à Auteuil. — La Société de la marquise de Condorcet. — Le Salon de la duchesse de Luynes. — Le Salon de Mme de Pastoret. — La Société de M. et Mme Suard. — La Société de Mme de Beaumont. — Delphine de Custine. — Petits Salons de grandes dames. — Ni pour la méthode historique et critique ni pour la composition et le style, M. Gilbert Stenger n'a

encore fait les progrès que nous aurions souhaités. Il nous a bien paru çà et là quelques marques assez sensibles d'amélioration, mais l'ensemble de l'ouvrage laisse encore singulièrement à désirer. C'est une compilation de faits très intéressants, mais hâtivement recueillis et assemblés un peu pêle-mêle. L'auteur aurait naturellement des aptitudes à la bonne et vive peinture historique. Certaines pages le montrent. Mais il ne cultive pas ce talent avec un soin propre à le développer et surtout il se laisse constamment aller à des négligences, à des incohérences de langage qui vont jusqu'à l'incorrection. Il devrait avoir sans cesse présente à la pensée cette remarque du vieux Boileau :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

3. — Si M. Stenger veut se rendre compte de ce qui lui manque, il n'a qu'à lire, sur un sujet analogue au sien, le remarquable volume par lequel M. L. de Lanzac de Laborie inaugure ce qui promet d'être un ouvrage excellent : *Paris sous Napoléon, Consulat provisoire et Consulat à temps*. « Retracer le plus exactement et le plus vivement possible, nous dit l'auteur, la physionomie de Paris au début du siècle dernier, dominé dans tous les sens du mot par Napoléon, c'est l'unique dessein de ce travail... En classant les notes patiemment recueillies, je n'ai pas tardé à constater qu'à presque tous les points de vue, qu'il s'agît d'administration, d'organisation sociale ou d'affaires religieuses, les deux ans et demi compris entre le 18 Brumaire et l'établissement du Consulat à vie constituaient une période préparatoire, pendant laquelle les différents rouages se transformaient et se précisaient. A cette période il fallait consacrer une étude distincte : c'est l'objet du présent volume... Pour la seconde période, qui va de 1802 à la fin de 1812, et qui constitue à vraiment parler l'ère napoléonienne, nous étudierons successivement, dans un ordre qui n'est point encore déterminé, les diverses manifestations de la vie parisienne : administration, finances, grands travaux, fêtes publiques et fêtes de cour, commerce, industrie, usages sociaux et mondains, mouvement littéraire et dramatique, affaires religieuses, etc. Ces études successives formeront le vrai tableau de *Paris sous Napoléon*, dont le présent volume est le prologue. La retraite de Russie, l'équipée de Malet surtout, sont le point de départ d'une troisième période, d'inquiétude, de désagrégation et finalement d'effondrement, dont l'examen nous servira de naturelle conclusion. » — Le présent volume est divisé en dix chapitres : I. Le Coup d'État de Brumaire et le Consulat provisoire. II. Organisation des nouvelles autorités. III. Le Premier Consul aux Tuileries. — Marengo. — Les Fêtes nationales. — Reprise des anciens usages sociaux et mondains. IV. Complots et attentats. V. Royalistes et émigrés. VI.

conçu, cet ouvrage n'est pas un livre de critique ou même d'érudition, mais de narration, et, s'il était possible, de peinture historique. Tantôt nous y tenons la plume, tantôt et plus souvent nous la passons aux écrivains, soit chroniqueurs ou rédacteurs de documents divers, de l'époque même dont nous voudrions retracer, animer l'image. A cette image nous essayons, pour ainsi dire, de rendre jusqu'à la parole. Le procédé mis en usage dans ces récits n'est pas sans analogie avec celui que nous avons suivi dans notre *Saint Louis*, de la collection *Les Saints*, ni non plus avec l'idée qui avait inspiré naguère la collection intitulée : *Petits Mémoires sur l'histoire de France*, dont la Société bibliographique nous avait confié la direction, et dont l'interruption a été regrettée par de bons juges... Nous présentons ces « récits et tableaux » à l'ensemble du public, mais nous les offrons en particulier, toute distinction faite, aux lecteurs et aux lectrices qui, depuis longtemps déjà, témoignent un si bienveillant intérêt à notre livre sur *Jeanne d'Arc* (librairie Alfred Mame et fils, de Tours). Nous nous berçons de l'espérance qu'eux aussi on les trouvera intéressants, parce qu'ils sont vrais. »

II. — 1. — M. Gilbert Stenger a donné au public la seconde et la troisième série de son vaste ouvrage : *La Société française sous le Consulat*, dont nous avons, l'an dernier, signalé et apprécié la première. La seconde est intitulée : *Aristocrates et républicains* et ainsi divisée et subdivisée : Livre I. *Les Émigrés et les complots*. Chapitre I. Les Émigrés. II. Les Complots. III. Le Duc d'Enghien. — Livre II. *Les Hommes du Consulat*. Chapitre I. Cambacérès et Lebrun. II. Talleyrand. III. Fouché. IV. Bourrienne et Menneval. V. D'autres hommes du Consulat. VI. Les Opposants du Tribunat. — La troisième a pour titre : *Bonaparte. — Sa famille. — Le Monde et les Salons*. L'auteur y traite les matières suivantes : Livre I. Chapitre I. Bonaparte jusqu'au Consulat. II. Les Frères de Bonaparte. III. Les Sœurs (et la mère) de Bonaparte). IV. Joséphine de Beauharnais. V. Napoléon. L'Homme pendant le Consulat. — Livre II. Chapitre unique. La Société de Joseph Bonaparte. Mortefontaine. — La Société de Lucien Bonaparte. Plessis-Charmant et l'hôtel de Brienne. — Élisa Bacciocchi. Sa société à Neuilly. — La Société de la marquise de Montesson. — A l'Arsenal, chez Mme de Genlis. — Les Salons de Mme de Staël. — Mme Récamier, ses amis, son salon et ses fêtes. — A Sannois. Chez Mme de Houdetot. — Chez Mme de la Briche. — La Société de Mme Helvétius à Auteuil. — La Société de la marquise de Condorcet. — Le Salon de la duchesse de Luynes. — Le Salon de Mme de Pastoret. — La Société de M. et Mme Suard. — La Société de Mme de Beaumont. — Delphine de Custine. — Petits Salons de grandes dames. — Ni pour la méthode historique et critique ni pour la composition et le style, M. Gilbert Stenger n'a

encore fait les progrès que nous aurions souhaités. Il nous a bien paru çà et là quelques marques assez sensibles d'amélioration, mais l'ensemble de l'ouvrage laisse encore singulièrement à désirer. C'est une compilation de faits très intéressants, mais hâtivement recueillis et assemblés un peu pêle-mêle. L'auteur aurait naturellement des aptitudes à la bonne et vive peinture historique. Certaines pages le montrent. Mais il ne cultive pas ce talent avec un soin propre à le développer et surtout il se laisse constamment aller à des négligences, à des incohérences de langage qui vont jusqu'à l'incorrection. Il devrait avoir sans cesse présente à la pensée cette remarque du vieux Boileau :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

3. — Si M. Stenger veut se rendre compte de ce qui lui manque, il n'a qu'à lire, sur un sujet analogue au sien, le remarquable volume par lequel M. L. de Lanzac de Laborie inaugure ce qui promet d'être un ouvrage excellent : *Paris sous Napoléon, Consulat provisoire et Consulat à temps.* « Retracer le plus exactement et le plus vivement possible, nous dit l'auteur, la physionomie de Paris au début du siècle dernier, dominé dans tous les sens du mot par Napoléon, c'est l'unique dessein de ce travail... En classant les notes patiemment recueillies, je n'ai pas tardé à constater qu'à presque tous les points de vue, qu'il s'agît d'administration, d'organisation sociale ou d'affaires religieuses, les deux ans et demi compris entre le 18 Brumaire et l'établissement du Consulat à vie constituaient une période préparatoire, pendant laquelle les différents rouages se transformaient et se précisaient. A cette période il fallait consacrer une étude distincte : c'est l'objet du présent volume... Pour la seconde période, qui va de 1802 à la fin de 1812, et qui constitue à vraiment parler l'ère napoléonienne, nous étudierons successivement, dans un ordre qui n'est point encore déterminé, les diverses manifestations de la vie parisienne : administration, finances, grands travaux, fêtes publiques et fêtes de cour, commerce, industrie, usages sociaux et mondains, mouvement littéraire et dramatique, affaires religieuses, etc. Ces études successives formeront le vrai tableau de *Paris sous Napoléon*, dont le présent volume est le prologue. La retraite de Russie, l'équipée de Malet surtout, sont le point de départ d'une troisième période, d'inquiétude, de désagrégation et finalement d'effondrement, dont l'examen nous servira de naturelle conclusion. » — Le présent volume est divisé en dix chapitres : I. Le Coup d'État de Brumaire et le Consulat provisoire. II. Organisation des nouvelles autorités. III. Le Premier Consul aux Tuileries. — Marengo. — Les Fêtes nationales. — Reprise des anciens usages sociaux et mondains. IV. Complots et attentats. V. Royalistes et émigrés. VI.

L'Opposition libérale et jacobine. VII. Popularité du gouvernement. — Premiers Actes d'arbitraire. VIII. Pénurie financière. — Atteintes à la sécurité publique. IX. La Paix générale et le Consulat à vie. X. La Vie religieuse avant la mise en vigueur du Concordat. — Par l'ampleur et l'exactitude de l'information, l'habile disposition des matières, le caractère objectif et impartial de l'exposition et des jugements, les solides qualités du style, ce volume est vraiment un travail de bon aloi et de bon exemple.

4. — Un des points les plus délicats de l'histoire critique de l'époque napoléonienne, c'est la juste répartition, entre Napoléon et les diverses puissances étrangères, de la responsabilité encourue pour la guerre acharnée entre la France et l'Europe qui, pour ainsi dire, a inondé de sang les quinze premières années du dix-neuvième siècle. Des avis opposés ont été soutenus à cet égard. Dans cette question l'Angleterre est particulièrement en cause. Aussi est-ce en ce qui la concerne que M. P. Coquelle a tenu à étudier de nouveau et de près ce grave problème. Son ouvrage : *Napoléon et l'Angleterre* est de ceux qu'il ne sera pas permis aux historiens de négliger : « Ce livre, dit-il, s'adresse à tous ceux qu'intéresse l'épopée napoléonienne. Il semble que tout ait été dit sur les relations et les différends de Napoléon avec l'Angleterre. Cependant un point n'a pas été entièrement éclairci : c'est l'histoire des relations diplomatiques entre l'Empereur et le cabinet britannique, depuis la rupture de la paix d'Amiens, en 1803, jusqu'à la première abdication en 1814. En effet, malgré l'état de guerre constant, il y eut des rapports de cabinet à cabinet, qui avaient pour but d'opérer un rapprochement, soit directement soit indirectement. — Les principaux historiens de Napoléon leur ont consacré quelques pages, mais en les reléguant au second plan, tant les événements militaires effacent tous les autres dans la carrière de Napoléon. Les écrivains de Sainte-Hélène et l'Empereur lui-même n'y ont fait que de rares allusions. — Ces relations diplomatiques offrent pourtant un grand intérêt, surtout exposées dans leur ensemble, parce qu'elles découvrent un côté peu connu de Napoléon. Elles expliquent aussi, par la manière dont elles furent engagées et rompues, pourquoi tout rapprochement devint impossible entre les deux nations. — Dans le tome XII (2e partie, chapitres III et IV) de *l'Europe et la Révolution française*, qui vient de paraître, M. Albert Sorel fait retomber tout le blâme de la rupture de la paix d'Amiens, en 1803, sur les Anglais ; A. Thiers, Armand Lefebvre, Bignon et d'autres historiens éminents avaient déjà soutenu cette thèse avec moins de talent. — On verra, par la lecture de nombreux documents des archives des Affaires étrangères de Paris et des Archives nationales, laissés dans l'ombre jusqu'à ce jour, si cette assertion est conforme à la réalité des faits. Ces documents nous permettront d'établir nettement les respon-

sabilités de la rupture de la paix d'Amiens... — Nous expliquerons ensuite pourquoi les pourparlers ouverts en vue du rétablissement de la paix, en 1806, en 1808 et en 1810, n'aboutirent pas... — Napoléon appartient à l'histoire, et ce n'est pas, croyons-nous, porter atteinte à sa gloire que de ramener ses actes à leurs justes proportions. » — Soit que l'on adopte ou non les jugements de M. Coquelle, d'une très louable franchise, mais qui ne nous ont pas semblé exempts ici et là d'un peu d'excès dans le sens contraire à Napoléon, on ne saurait sans injustice méconnaître le vif intérêt, la sérieuse et solide valeur de son travail.

5. — Comme l'auteur le reconnaît, le titre : *L'Allemagne française sous Napoléon*, donné par M. Georges Servières à son ouvrage, n'y correspond que d'une façon très relative. « Ce titre, dit-il, pourra paraître un peu trop vaste au lecteur. Si on le comprenait dans un sens général, on pourrait l'appliquer aux départements de la rive gauche du Rhin, formés avec les territoires acquis par la République et délimités sous le Consulat, au royaume de Westphalie et au Grand-Duché de Berg, qui furent soumis également à notre législation. Il ne doit s'entendre pourtant que des territoires annexés en vertu du sénatus-consulte de 1810, qui devinrent seuls partie intégrante de la France impériale. » En réalité, l'auteur a étudié la domination napoléonienne dans les territoires hanséatiques et particulièrement à Hambourg. C'est dans ces limites qu'il s'est attaché à « montrer l'essai de transformation d'une région allemande en une province française, l'élaboration tentée... et manquée d'une *plus grande France* avec des éléments essentiellement germaniques. » Il s'est jeté pour cela dans le plus louable labeur; il a lu, dépouillé, extrait « les dépêches des ministres et des diplomates, les correspondances des préfets et des magistrats, les rapports des généraux et des policiers », et il n'a en fin de compte, quoiqu'il compare son ouvrage à un drame en cinq actes, abouti qu'à livrer à la publicité un vaste amas de matériaux historiques, très utiles, si l'on veut, mais nullement digérés. Quoique ses précédents écrits (romans, voyages, critique musicale) dûssent faire précisément attendre ici les qualités qu'on n'y trouve point, l'auteur s'est plongé à corps perdu et tout à fait noyé dans une mer de détails, dans un véritable abîme d'érudition plus que germanique. Le lecteur se sent tout ahuri dans cet énorme chaos de faits, dans cet interminable dépouillement d'archives. Ce n'est pas un livre d'histoire, c'est un recueil de renseignements, parmi lesquels il en est de fort instructifs. On y voudrait une table alphabétique détaillée.

6. — L'opuscule de M. Frédéric Masson : *Les Quadrilles à la Cour de Napoléon 1er (1806-1813)* offre un bien frappant contraste avec le gros volume de M. Georges Servières. L'information de l'auteur n'est pas

moins solide, mais les sources en sont plutôt trop dissimulées. Elle est mise en œuvre avec une rare légèreté de main et une verve presque poétique. Si mince et anecdotique qu'il paraisse au premier abord, le sujet est traité de façon à jeter quelques vives lumières sur le caractère, l'entourage, l'époque de Napoléon.

7. — La valeur historique et littéraire des travaux de M. Henry Houssaye sur la dernière et douloureuse période du premier Empire est depuis longtemps reconnue et appréciée. Le volume qui achève ces belles études : *1815. La Seconde Abdication. La Terreur blanche*, confirmera la renommée si justement acquise à l'auteur. L'abondance extrême et toujours exacte de l'information, puisée à des sources multiples et souvent nouvelles, constamment indiquées au bas des pages, soutient sans la trop ralentir la marche d'une exposition animée et pleine d'intérêt pour le lecteur. La riche matière de ce volume est répartie de la façon suivante : Livre I. *La Seconde abdication*. Chapitre I. Le Retour de l'Empereur à Paris. II. La Fayette et les Chambres. III. L'Abdication. IV. Le Départ de l'Empereur pour la Malmaison. — Livre II. *Le Gouvernement provisoire et le Retour du Roi*. L'Invasion. II. Le Roi en France. III. La Commission de Gouvernement. IV. La Malmaison. V. Les Alliés devant Paris. VI. La Capitulation de Paris. VII. La Rentrée de Louis XVIII à Paris. VIII. La Route de Sainte-Hélène. — Livre III. *La France crucifiée*. Chapitre I. L'Armée de la Loire. II. La Restauration dans le Midi. III. L'Occupation. IV. Le Ministère Talleyrand. V. La Fin du drame. — Le titre même, un peu trop à effet, de cette troisième et dernière partie du volume indique chez l'auteur une préoccupation qui est le point faible de ses travaux, d'ailleurs si remarquables, si honorables pour lui et pour les lettres françaises. Nous regrettons de ne pouvoir compter parmi les qualités dont il a fait preuve cette haute et ferme impartialité que nous étions heureux de louer naguère, à propos des origines du Consulat, chez M. Albert Vandal. Les livres de M. Henri Houssaye sur les années 1814 et 1815 ne sont pas, malgré leur rare mérite de fond et de forme, une histoire objective et définitive de la période qu'ils embrassent; ils sont un très ardent et très intéressant effort d'apologétique napoléonienne, un réquisitoire très habile, mais très passionné, contre les origines et les débuts de la Restauration.

8. — Ce n'est assurément pas un livre de première importance que celui qu'a consacré M. E.-M. Laumann au *Retour des cendres* de Napoléon, en 1840, mais c'est un travail curieux et intéressant. Les nombreux synchronismes et accessoires qu'il renferme lui donnent, en dehors même du sujet principal, une certaine valeur comme tableau des hommes et des choses sous la monarchie de Juillet, vers le milieu du dix-neuvième siècle. L'auteur n'est pas toujours d'une exactitude par-

faite, par exemple quand il qualifie Odilon-Barrot de « légitimiste » (p. 38) ; il ne pense ni n'écrit d'une manière fort distinguée. Mais il a recueilli à des sources variées beaucoup de faits et les a, somme toute, assez bien présentés. Empruntée aux estampes et gravures du temps, l'illustration d'ailleurs ne nuira pas au texte, mais contribuera certainement à lui assurer quelque faveur auprès du public ami de l'histoire pittoresque et anecdotique.

9. — Le volume intitulé : *Napoléon et sa famille* fait partie de la collection bien connue : *Les Contemporains*, publiée par la Maison de la Bonne Presse. Lui-même est une œuvre collective, formée par la réunion de ving-cinq fascicules, où sont traités par divers auteurs les sujets suivants : *Napoléon Ier* (6 fascicules) par MM. P. Tranquille et Montmeylian ; *l'Impératrice Joséphine*, par M. J. Barlo ; *l'Impératrice Marie-Louise*, par M. O'd'Olliok ; *Napoléon II, duc de Reichstadt*, par M. Marcel de Gaure ; *Letizia Ramolino, mère de Napoléon Ier*, par MM. Connut et E. Franceschini : *Joseph Bonaparte, roi de Naples et d'Espagne*, par M. J. de Beaufort ; *Lucien Bonaparte, prince de Canino*, par le même ; *Louis Bonaparte, roi de Hollande*, par le même ; *Hortense de Beauharnais, reine de Hollande*, par le même ; *Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie*, par le même ; *Le Cardinal Fesch, archevêque de Lyon*, par M. J.-M.-J. Bouillat ; *Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie*, par M. Gerbal ; *Élisa Bonaparte, princesse de Lucques et de Piombino*, par M. J. de Beaufort ; *Caroline Bonaparte (Mme Murat), reine de Naples*, par le même ; *Pauline Bonaparte, princesse Borghèse*, par le même ; *Napoléon III* (3 fascicules), par M. Jean de Lanville ; *Louis-Napoléon, prince impérial*, par MM. E. et J. Franceschini ; *le Prince Jérôme Bonaparte*, par M. P. Delbarre. Le volume est précédé d'une Préface de M. L. de Moidrey. — Il ne s'agit pas ici, cela va sans dire, d'histoire proprement critique ; mais, en feuilletant ces divers récits, nous y avons rencontré, outre le mérite si important de l'orthodoxie et du sentiment religieux, de très réelles qualités d'exposition et de vulgarisation, avec un notable et louable souci d'indépendance, d'équité et de modération dans les jugements. Le livre donc, avec l'abondante illustration qui l'accompagne, convient très bien au public auquel il est destiné, public très étendu déjà et qui, nous le souhaitons et nous l'espérons, le sera de jour en jour davantage.

M. S.

THÉOLOGIE

NEWMAN. **Le Développement du dogme chrétien**, par H. BRÉMOND. Paris, Bloud, 1905, in-16 de XV-280 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

La collection que publie l'éditeur Bloud s'inspire de principes fort éclectiques : à Bonald, le traditionnaliste intransigeant, succède New-

man, qui, dans son temps, eut la réputation d'un novateur, épouvantail de ceux qu'alarmaient déjà les « infiltrations protestantes ». Le présent volume ne contient qu'une partie des œuvres du cardinal Newman : le discours qu'avant d'être converti, il prononça à Oxford, le 2 février 1843, et l'essai qu'il publia en 1845 sur « le développement de la doctrine chrétienne », et dont on a dit que commencé par un protestant, il fut achevé par un catholique. Ces deux œuvres composent un tout et exposent une même théorie : et cette théorie passa alors pour quelque peu hardie. Jusque-là, les théologiens avaient admis en principe que l'immutabilité des dogmes était hors de discussion, et Bossuet avait usé victorieusement de cette arme dans sa controverse avec les protestants ; or, Newman, laissant les anglicans argumenter contre Bossuet pour prouver que leur Église avait intégralement maintenu ses dogmes, Newman alors, rompant avec la tradition, établit que le mouvement des idées amène nécessairement une évolution des doctrines, et que, sans se corrompre, les dogmes catholiques ont évolué selon une loi qui est le propre de la vie.

M. Brémond, simple éditeur de ces ouvrages, qu'il s'est contenté d'abréger, les fait précéder d'une Introduction assez courte, mais pleine de considérations aussi sages qu'orthodoxes. Il est à regretter qu'il ait choisi pour la publier une traduction déjà ancienne, fort exacte, mais où le souci de l'exactitude a introduit des tours et des expressions qui manquent de clarté et d'élégance : des termes comme *délinéation* (p. 26), ou *expliciter* (p. 116), reproduisent les mots anglais sans les traduire.

P. Pisani.

Liturgia divini officii, auctore Æmilio Ferrais. Veronae, Cinquetti, 1905, in-12 de 151 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume fait partie de la Bibliothèque liturgique dont le docteur Émile Ferrais, professeur de droit canonique et de liturgie au séminaire de Vérone, avait déjà commencé la publication par la *Liturgia Missae*.

Dans l'approbation épiscopale l'œuvre est louée à raison de l'ampleur des matières traitées et de la clarté de la méthode. Rien n'est omis, en effet, des sujets que doit offrir à l'étudiant un traité élémentaire de l'office divin. Le premier *titulus* donne la description du Bréviaire romain. Les suivants traitent de l'office en général, des relations que les divers offices ont entre eux, des particularités qui conviennent à chaque époque de l'année liturgique et aux différentes fêtes, puis à quelques offices spéciaux, enfin on explique la manière de réciter l'office. Un appendice présente quelques notions relatives au Martyrologe.

Méthode claire, style net, point de remplissage, recherches facilitées

par une heureuse disposition de la table alphabétique, parfaite conformité aux décisions les plus récentes, lecture favorisée par les qualités typographiques, tout cela recommande vraiment cet ouvrage non seulement aux séminaristes mais encore aux prêtres du ministère.

X.

JURISPRUDENCE

Geschichte der Ehescheidung im kanonischen Recht, von Dr. Ignaz Fahrner. I. Teil. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de xii-340 p. — Prix : 6 fr. 25.

Dans cette première partie de son ouvrage, le professeur I. Fahrner expose l'histoire du principe d'indissolubilité et du divorce absolu, se réservant de faire paraître, dans un avenir très prochain, l'histoire du divorce improprement dit. Freisen, Sehling, et Geffken en Allemagne, Esmein en France, ont traité la même question, mais l'ont circonscrite dans les limites d'une période restreinte ou ne l'ont envisagée que d'une façon secondaire, au milieu d'un sujet plus vaste. Cigoï, qui s'était mieux localisé, a malheureusement trouvé le moyen de traiter cette matière en faisant abstraction du *Corpus Juris*! Grâce aux récentes publications (faites par M. P. Fournier), des recueils canoniques du xe au xiie siècle, à l'édition des Sommes de Paucapalea, Rufin, Étienne de Tournay, à celle des sentences de Roland, beaucoup d'informations précieuses nous sont aujourd'hui fournies, qui permettent des études plus exactes et des rectifications avantageuses. Même pour la période postérieure au Décret, il y a beaucoup à reprendre en puisant dans les travaux spéciaux qu'a inspirés la littérature touffue des glossateurs des Décrétales. L'évolution de la discipline s'accentue peu à peu sans s'écarter jamais de son principe, les dispenses pontificales apportent des exceptions à la rigueur apparente du droit, puis vient le recul violent produit au xvie siècle par les guerres de religion, comprimé bientôt par la puissante réaction du concile de Trente, sans qu'il soit possible pourtant d'empêcher les résultats de la sécularisation du mariage dans nos sociétés modernes et la répercussion fatale du divorce civil dans les mœurs ! Le savant professeur de Strasbourg avait ainsi un vaste champ à parcourir. Il l'a fait, pour notre profit, avec beaucoup d'érudition et une sage ordonnance de son sujet, plaçant, dans une première partie, le principe de l'indissolubilité, qui découle de la doctrine du Christ, en regard des civilisations anciennes, puis interrogeant les origines moins éloignées de l'Église et particulièrement des institutions du monde germanique, avant, pendant et après le régime carolingien. La seconde grande division du livre s'ouvre avec Gratien. L'auteur y examine la situation des chrétiens et des non-chrétiens, et rencontre la fameuse question du *matrimonium non consummatum*. Enfin, la troisième

partie, qui s'étend de la Réforme à nos jours, nous fait assister à la diminution progressive de cette compétence absolue que le concile de Trente réservait à l'Église en matière de mariage et de divorce. L'auteur y revendique le droit de l'Église et montre la légitimité de sa résistance à la discipline relâchée des Grecs et aux empiètements des législations récentes. Il délimite prudemment le terrain des restrictions apparentes apportées au principe de l'indissolubilité, donne une idée très nette du privilège dit de saint Paul et de l'annulation du mariage non consommé, soit par l'émission des vœux solennels, soit en vertu d'une dispense pontificale. — Nous devons à ce livre l'éloge mérité par une œuvre sérieuse, solidement documentée, d'une orthodoxie rigoureuse dont le lecteur a tout profit à tirer ; aussi souhaitons-nous de le voir très prochainement complété par le second volume annoncé.

G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique, par THÉODORE GOMPERZ ; trad. de la 2e édition allemande par AUG. REYMOND, avec Préface de M.-A. Croiset. Tome I. Paris, Alcan, 1904, in-8 de XVI-545 p. — Prix : 10 fr.

L'Allemagne du XIXe siècle a vu naître une pleïade de doctes et ingénieux interprètes de la philosophie grecque, et parmi nos contemporains, les noms d'Apelt, de Diels, de Natorp, de Pfleiderer, de Windelband sont connus de quiconque s'occupe de ce passé lointain. Mais au premier rang brille celui de M. Th. Gomperz, membre de l'Académie impériale de Vienne et correspondant de notre Institut de France. La traduction française de son œuvre capitale (dont deux volumes seulement sur trois ont paru jusqu'ici) *Die griechischen Denker*, ne peut donc qu'être très favorablement accueillie. Ce que l'on y trouve, en effet, ce n'est pas seulement, comme chez E. Zeller, une analyse étroitement et uniquement technique des théories et des systèmes : c'est la pensée grecque tout entière dont la prodigieuse évolution ressuscite devant nous, étudiée dans les visions des poètes et les récits des historiens aussi bien que dans les hypothèses des savants et les méditations des sages. On serait même parfois tenté de regretter que l'auteur ait étendu indéfiniment son champ d'exploration ; par exemple, lorsqu'il fait ressortir successivement chez le sophiste Gorgias, non seulement l'adversaire de toute construction rationnelle, mais l'orateur, le patriote, et jusqu'au réformateur du style, comparé à l'Espagnol Guevara et à l'Anglais Lyly. Le savant et l'érudit, familier avec toutes les branches et toutes les époques de la littérature et de l'art, éclipsent un peu chez M. Gomperz le véritable philosophe, assez prévenu d'ailleurs contre ce qu'il appelle « l'esprit métaphysique ». En revanche, il ne peut guère

y avoir qu'une voix pour louer son talent d'exposition : quel art d'intéresser aux moindres détails, même en ce qui heurte le plus directement les idées reçues ! Quelle habileté à suivre à travers les divers milieux les conséquences, certaines ou vraisemblables, des principes souvent contradictoires posés par ces anciens philosophes ! L'ordre chronologique pourra en souffrir, mais on le pardonne sans peine à l'auteur qui s'en excuse de bonne grâce (voir la note de la page 86).

Le style, riche en trouvailles heureuses, offre une originalité de bon aloi. Les idées neuves ne manquent pas dans ce volume, mais les choses connues s'y présentent sous une forme nouvelle ou dans des rapprochements inattendus. Ici l'auteur évoque des impressions empruntées à ses notes de voyage, là, à titre d'épisode, il ne dédaigne pas de se permettre une pointe de fantaisie : qu'on lise, par exemple, la page initiale de son chapitre sur Xénophane, ou ses remarques amusantes (p. 420 et suiv.) à propos de l'origine conventionnelle assignée au langage par Démocrite. Les tournures expressives abondent : ainsi M. Gomperz définit les θεόλογοι tels que Hésiode « l'aile droite des plus anciens penseurs grecs », et l'atomistique « le fruit mûr tombé de l'arbre cultivé par les philosophes naturalistes de l'Ionie. »

Si de la forme nous passons au fond, il va de soi qu'une œuvre de pareille importance et de pareille nature, allant des premières cosmogonies jusqu'à la révolution socratique, prête à d'innombrables observations, soit qu'on se rallie aux vues de l'auteur, soit qu'on s'en écarte. Les raisons qui rendent compte de l'étrangeté et de la popularité du système créé par les pythagoriciens sont finement déduites, et les « découvertes générales » d'Héraclite exposées avec une visible complaisance; l'explication de la lutte engagée par Xénophane contre les traditions séculaires de ses concitoyens paraît aussi plausible qu'ingénieuse. En revanche, il y a quelque sévérité à refuser « le moindre atome d'intelligence dialectique » (p. 240) à Anaxagore, « puissant esprit qui s'est engagé dans une voie trompeuse et l'a suivie avec une inlassable persévérance. » Les sophistes du ve siècle, jugés si rigoureusement par Platon et Aristote, ont trouvé grâce sur presque tous les points auprès de leur nouvel historien.

Le livre, chose rare, sort des presses lausannoises, et le traducteur, modeste et consciencieux professeur dans une petite cité vaudoise, s'est acquitté d'une tâche difficile avec un incontestable succès. Peut-être cependant aurait-il été bien inspiré en soumettant son travail au visa d'un collègue habitant dans le rayon de l'Institut ou de la Sorbonne ; des locutions telles que « les *rejets* de la philosophie de la nature » (titre d'un des chapitres), « ce système avait trouvé des adhérents *au près* et au loin » (p. 395), « *auréoler* le passé » (p. 408), « les géologues *anticatastrophiques* » (p. 409), « l'être n'est ni devenu, ni

indevenu » (p. 510), etc., eussent sans doute été remplacées avec avantage. C. HUIT.

Bonald, par PAUL BOURGET et MICHEL SALOMON. Paris, Bloud, 1905, in-16 de XL-332 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

Ennemi irréconciliable de la Révolution, M. de Bonald l'a combattue sans trève, et, aux idées de 1789, qui étaient celles du XVIIIe siècle, il a opposé une sociologie reposant sur des principes contraires : suivant ses adversaires sur leur terrain, il a répondu à leurs *a priori* par des axiomes, à leur idéologie par un métaphysique subtile, à leurs déclamations par des développements oratoires : il a été de son temps, et, sans le vouloir, a contribué à démontrer la théorie de l'évolution des esprits, qui explique l'évolution des institutions. Tout n'a cependant pas également vieilli dans son œuvre et nous devons savoir gré à M. Salomon, qui, en dressant une sorte d'inventaire méthodique des œuvres et des idées de M. de Bonald, a mis le public à même de s'en assimiler les pensées les plus intéressantes. De plus, l'éditeur a, par des notes nombreuses, éclairci et développé la pensée de l'auteur ; il fait apparaître de curieux rapprochements entre le théoricien du droit divin et d'autres auteurs qu'on s'étonne de trouver en communauté de sentiments avec un tel devancier.

M. P. Bourget a écrit pour ce volume une Préface où il trace un beau portrait de l'homme et de l'écrivain. P. PISANI.

LITTÉRATURE

L'Au-delà des grammaires, par PHILÉAS LEBESGUE. Paris, Sansot, 1904, in-18 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au-delà des grammaires, que peut-on rechercher, sinon le verbe en lui-même et dans ses expressions diverses ? « Au commencement était le Verbe... » Ce mot de l'Évangile sollicite étrangement la pensée de notre auteur qui se croit irréligieux et dont le style pourtant affecte des allures mystiques. Faux mysticisme évidemment, puisque sa manière de l'exprimer n'est souvent qu'une parodie blasphématoire de la religion.

M. Philéas Lebesgue ne manque pas de prétention à certain symbolisme supérieur. Il a certes du savoir et de la philosophie, mais en quel langage il traduit ce qu'il sait ! Si l'expression est le signe de la pensée, la sienne est peut-être philosophique, profonde, mystérieuse, transcendante ; tout ce que vous voudrez, excepté claire. Cela n'empêche pas qu'il n'apparaisse de temps en temps des lueurs fugitives dans ces ténèbres. Il se rencontre, dans la plupart des chapitres (la tyrannie des mots, le sexe des mots, les lois de la parole, etc.) quelques

ce ne fut pas la partie la moins féconde de sa mission près du peuple anglais ; c'est dans cette partie que se range à bon droit l'analyse très sommaire mais très fidèle de ce qu'il a publié après son entrée dans le catholicisme. La troisième partie : *Manning et le Socialisme*, est la plus développée ; elle forme à elle seule plus de la moitié du volume ; et c'est aussi celle où l'auteur a donné le plus de vues originales, non pas qu'il nous présente un Manning inconnu, mais parce que le plan qu'il a adopté nous fait voir mieux que ne l'avait montré aucun autre ouvrage la part importante que le cardinal des ouvriers a prise dans l'étude et l'avancement des problèmes qui se rattachent à la question sociale envisagée sous ses divers aspects.

C'est là une excellente publication qui ne peut qu'être recommandée à quiconque cherche une lecture saine et instructive. P. PISANI.

Discours et écrits divers, par le comte ALBERT DE MUN, accompagnés de notices par Charles Geoffroy de Grandmaison. T. VI et VII. Paris, Poussielgue, 1904, 2 vol. in-16 de 479 et 480 p. — Prix : 8 fr.

En feuilletant ces morceaux divers qui mènent de 1894 à 1902, on repasse les dernières étapes de notre histoire contemporaine. M. Charles Geoffroy de Grandmaison a rendu un nouveau service à la science historique, en les accompagant de notices précises, qui sont déjà et qui deviendront de plus en plus appréciables. Les discours à la Chambre des députés rappellent l'agitation anarchiste en 1894, les massacres d'Arménie en 1896, Fachoda en 1898, l'affaire Dreyfus, les manifestations d'Auteuil en juin 1899, la loi de proscription des congrégations religieuses votée en juin 1901. Le discours de réception prononcé à l'Académie française, le 10 mars 1898, restera l'un des plus beaux hommages qui aient été rendus à Jules Simon. Large place est faite dans ces volumes aux questions religieuses, qu'agitent avec tant de passion des sectaires qui déclarent la religion moribonde, et aux questions sociales, qui tiennent tant à cœur au fondateur de l'Œuvre des cercles catholiques. Vingt-cinq ans après la naissance de cette œuvre, il la montre fidèle aux principes de son début. « Je la reconnais, dit-il (p. 145, t. VI) partout où la foi catholique, ouvertement proclamée, anime et inspire les fondateurs d'une œuvre sociale, où le dévouement de la classe élevée lui offre son appui, où l'intérêt commun de la profession lui sert de lien. » — La réconciliation des classes par le retour commun à la loi de Jésus-Christ, par l'exemple du dévouement, par le respect de la justice, et la paix rétablie dans le monde du travail par l'action tutelaire de l'association professionnelle, voilà les idées maîtresses qui avaient groupé quelques officiers d'élite, le jour de Noël, 1871, au cercle Montparnasse. Ces idées ont fait leur chemin. Elles ont pénétré un peu partout, même dans les esprits qui ignorent ou n'avouent

pas leur provenance. Après plus d'un quart de siècle de réflexion et de travail, le comte de Mun les montre confirmées par l'expérience. Devant la Société d'économie sociale, qui aime à s'appuyer sur les faits, et en se plaçant sur le même terrain, il a pu dire, en avril 1901 : « Qu'il s'agisse d'organiser l'assurance contre la maladie et contre les accidents du travail ou de résoudre la question des retraites ouvrières, l'association professionnelle administrée par elle-même, vivant de ses propres ressources, apparaîtra de plus en plus comme le seul moyen d'échapper à la fois à l'insuffisance des bonnes volontés individuelles et au danger d'une action directe de l'État. » — Inutile, n'est-ce pas, de parler de l'élévation constante de pensées et de la belle langue que l'on goûtera en toutes ces pages. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Histoire de la constitution civile du clergé en Anjou. Mémoires de SIMON GRUGET, **curé de la Trinité d'Angers,** publiés par l'abbé F. UZUREAU. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 233 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'abbé Gruget fut curé de la Trinité d'Angers de 1784 à 1840. Pendant la Révolution, il n'abandonna pas sa paroisse, mais resta caché à Angers et n'échappa que par miracle à la mort. Il avait écrit au jour le jour des *Mémoires* fort curieux, dont une partie a été publiée en 1902 par l'abbé Longin et M. Quéruau-Lamerie. Cette première publication se rapportait à la période qui va de janvier 1794 à avril 1795 ; puis a paru un autre fragment, qui comprend la fin de 1793 et le commencement de 1794. On a retrouvé les treize premiers cahiers, qui contiennent l'histoire des débuts de la constitution civile, de janvier 1791 à avril de la même année : il y a lieu de penser que la rédaction en remonte à la fin de 1794 : c'est donc un témoignage d'une haute valeur. M. l'abbé F. Uzureau en donne une édition qu'il a enrichie de notes un peu succinctes, mais très substantielles. Je regrette seulement qu'il n'y ait pas joint un index des noms propres et des noms de lieux : cela eût singulièrement facilité les recherches et rendu le volume d'une utilisation plus pratique. P. PISANI.

Histoire locale, civile et religieuse de Combles, Frégicourt, Le Priez, par l'abbé CANDELLIER. Amiens, imp. Yvert et Tellier 1904, in-8 de v-309 p., avec planches.

M. l'abbé Candellier, curé-doyen de Combles, est de ces prêtres du diocèse d'Amiens qui, pour répondre aux vœux de leur évêque, Mgr Dizien, emploient leurs loisirs à faire l'histoire des paroisses auxquelles ils sont préposés. Si nous devons à M. l'abbé Candellier cette histoire de Combles et de ses écarts, Frégicourt et Le Priez, nous la devons donc un peu aussi à Mgr d'Amiens. — Combles est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Péronne. L'auteur s'est efforcé de ne rien omettre de ce

qui concerne cette localité, et son livre est estimable. Il s'y trouve cependant des traces multiples d'inexpérience qui nous font désirer que Mgr Dizien ne se borne pas à pousser les prêtres de son diocèse vers les travaux historiques, mais qu'il leur donne les moyens de faire et de bien faire ces travaux en les y préparant, dès le séminaire, par des conférences sur les sciences auxiliaires de l'histoire, la paléographie, la diplomatique, la bibliographie et surtout la critique des sources. On ne s'improvise pas historien, et la science d'écrire l'histoire est comme les autres sciences : elle s'acquiert. Pourquoi les séminaristes du diocèse d'Amiens ne l'acquerraient-ils pas ?

ARMAND D'HERBOMEZ.

Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents, publiés par JOS. BERTHELÉ. T. III, fasc. III, IV et V. — *Le Cartulaire montpelliérain des rois d'Aragon et des rois de Majorque.* Montpellier, Serre et Roumégous, 1904, gr. in-4, 331 à 612 p. avec 16 planches.

Ce fragment de volume contient le « Cartulaire montpelliérain des rois d'Aragon et des rois de Majorque, seigneurs de Montpellier, d'Aumelas etc. » Et cette publication est suivie d'Éclaircissements topographiques et de documents complémentaires concernant la ville et les environs de Montpellier. On sait la compétence, on connaît la façon de travailler de M. J. Berthelé. Je n'ai donc pas besoin de dire que ce nouvel ouvrage du savant archiviste de l'Hérault est de tous points excellent. Aussi bien la notice qui précède l'édition du Cartulaire montpelliérain que les dissertations qui la suivent et, sous le titre d'Éclaircissements topographiques, nous présentent une suite de mémoires remarquables sur la géographie historique de Montpellier et de ses alentours, sont des morceaux du plus haut intérêt. Les érudits qui s'occupent de l'histoire du Languedoc ne pourront désormais les ignorer, non plus que certains des documents complémentaires publiés par M. Berthelé, l'État des villes et paroisses du diocèse de Montpellier en 1744, notamment.

Mais quelle que soit la qualité du volume que j'analyse, je me demande si l'auteur n'aurait pas dû, avant de se lancer dans la publication et l'annotation copieuse de documents des Archives communales de Montpellier, nous donner d'abord l'inventaire complet de ces Archives. C'est un écueil sur lequel il me paraît qu'il y a maintenant tendance à verser. Au nord comme au midi, les archivistes se laissent séduire par les documents qu'ils ont pour première mission de signaler au public, et ils publient tout au long ces documents qu'ils auraient dû se contenter d'analyser. Il en résulte que les érudits connaissent admirablement quelques minimes portions des dépôts publics d'archives, mais qu'ils continuent d'ignorer la plupart des documents que

pas leur provenance. Après plus d'un quart de siècle de réflexion et de travail, le comte de Mun les montre confirmées par l'expérience. Devant la Société d'économie sociale, qui aime à s'appuyer sur les faits, et en se plaçant sur le même terrain, il a pu dire, en avril 1901 : « Qu'il s'agisse d'organiser l'assurance contre la maladie et contre les accidents du travail ou de résoudre la question des retraites ouvrières, l'association professionnelle administrée par elle-même, vivant de ses propres ressources, apparaîtra de plus en plus comme le seul moyen d'échapper à la fois à l'insuffisance des bonnes volontés individuelles et au danger d'une action directe de l'État. » — Inutile, n'est-ce pas, de parler de l'élévation constante de pensées et de la belle langue que l'on goûtera en toutes ces pages. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Histoire de la constitution civile du clergé en Anjou. Mémoires de SIMON GRUGET, **curé de la Trinité d'Angers,** publiés par l'abbé F. UZUREAU. Paris, A. Picard et fils, 1905, in-8 de 233 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'abbé Gruget fut curé de la Trinité d'Angers de 1784 à 1840. Pendant la Révolution, il n'abandonna pas sa paroisse, mais resta caché à Angers et n'échappa que par miracle à la mort. Il avait écrit au jour le jour des *Mémoires* fort curieux, dont une partie a été publiée en 1902 par l'abbé Longin et M. Quéruau-Lamerie. Cette première publication se rapportait à la période qui va de janvier 1794 à avril 1795 ; puis a paru un autre fragment, qui comprend la fin de 1793 et le commencement de 1794. On a retrouvé les treize premiers cahiers, qui contiennent l'histoire des débuts de la constitution civile, de janvier 1791 à avril de la même année : il y a lieu de penser que la rédaction en remonte à la fin de 1794 : c'est donc un témoignage d'une haute valeur. M. l'abbé F. Uzureau en donne une édition qu'il a enrichie de notes un peu succinctes, mais très substantielles. Je regrette seulement qu'il n'y ait pas joint un index des noms propres et des noms de lieux : cela eût singulièrement facilité les recherches et rendu le volume d'une utilisation plus pratique. P. PISANI.

Histoire locale, civile et religieuse de Combles, Frégicourt, Le Priez, par l'abbé CANDELLIER. Amiens, imp. Yvert et Tellier 1904, in-8 de v-309 p., avec planches.

M. l'abbé Candellier, curé-doyen de Combles, est de ces prêtres du diocèse d'Amiens qui, pour répondre aux vœux de leur évêque, Mgr Dizien, emploient leurs loisirs à faire l'histoire des paroisses auxquelles ils sont préposés. Si nous devons à M. l'abbé Candellier cette histoire de Combles et de ses écarts, Frégicourt et Le Priez, nous la devons donc un peu aussi à Mgr d'Amiens. — Combles est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Péronne. L'auteur s'est efforcé de ne rien omettre de ce

qui concerne cette localité, et son livre est estimable. Il s'y trouve cependant des traces multiples d'inexpérience qui nous font désirer que Mgr Dizien ne se borne pas à pousser les prêtres de son diocèse vers les travaux historiques, mais qu'il leur donne les moyens de faire et de bien faire ces travaux en les y préparant, dès le séminaire, par des conférences sur les sciences auxiliaires de l'histoire, la paléographie, la diplomatique, la bibliographie et surtout la critique des sources. On ne s'improvise pas historien, et la science d'écrire l'histoire est comme les autres sciences : elle s'acquiert. Pourquoi les séminaristes du diocèse d'Amiens ne l'acquerraient-ils pas ?

ARMAND D'HERBOMEZ.

Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents, publiés par JOS. BERTHELÉ. T. III, fasc. III, IV et V. — *Le Cartulaire montpelliérain des rois d'Aragon et des rois de Majorque.* Montpellier, Serre et Roumégous, 1904, gr. in-4, 331 à 612 p. avec 16 planches.

Ce fragment de volume contient le « Cartulaire montpelliérain des rois d'Aragon et des rois de Majorque, seigneurs de Montpellier, d'Aumelas etc. » Et cette publication est suivie d'Éclaircissements topographiques et de documents complémentaires concernant la ville et les environs de Montpellier. On sait la compétence, on connaît la façon de travailler de M. J. Berthelé. Je n'ai donc pas besoin de dire que ce nouvel ouvrage du savant archiviste de l'Hérault est de tous points excellent. Aussi bien la notice qui précède l'édition du Cartulaire montpelliérain que les dissertations qui la suivent et, sous le titre d'Éclaircissements topographiques, nous présentent une suite de mémoires remarquables sur la géographie historique de Montpellier et de ses alentours, sont des morceaux du plus haut intérêt. Les érudits qui s'occupent de l'histoire du Languedoc ne pourront désormais les ignorer, non plus que certains des documents complémentaires publiés par M. Berthelé, l'État des villes et paroisses du diocèse de Montpellier en 1744, notamment.

Mais quelle que soit la qualité du volume que j'analyse, je me demande si l'auteur n'aurait pas dû, avant de se lancer dans la publication et l'annotation copieuse de documents des Archives communales de Montpellier, nous donner d'abord l'inventaire complet de ces Archives. C'est un écueil sur lequel il me paraît qu'il y a maintenant tendance à verser. Au nord comme au midi, les archivistes se laissent séduire par les documents qu'ils ont pour première mission de signaler au public, et ils publient tout au long ces documents qu'ils auraient dû se contenter d'analyser. Il en résulte que les érudits connaissent admirablement quelques minimes portions des dépôts publics d'archives, mais qu'ils continuent d'ignorer la plupart des documents que

recèlent ces vastes dépôts. Les vrais intérêts de la science y trouvent-ils leur compte? ARMAND D'HERBOMEZ.

Colección de documentos para el estudio de la historia de Aragon, por EDUARDO IBARRA Y RODRIGUEZ. T. I. *Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I.* Zaragoza, Uriarte, 1904, in-8 de XVI-273 p. — Prix cartonné : 10 fr.

L'auteur a réuni ici cent cinquante documents, dont cent trente complètement inédits, se rapportant au règne de Ramire I, c'est-à-dire à l'époque comprise entre 1034 et 1063. Ces pièces, d'un caractère divers, ont été tirées des Archives nationales de Madrid, de celles de l'Académie d'histoire, de la Couronne d'Aragon, de la cathédrale de Jaca, de Huesca, de Lérida, etc., ce qui dénote de patientes investigations de la part du savant auteur, qui les a publiées par ordre chronologique, respectant le style et l'orthographe des originaux ou des copies qu'il a eus à sa disposition. De nombreuses notes, des additions, un index des noms propres à la fin du volume, augmentent encore la valeur du travail, dont nous attendons avec impatience la continuation. G. BERNARD.

Le Mystère russe. Secrets d'État dans l'empire du tsar Nicolas II, par BRESNITZ VON SYDAČOFF ; trad. de l'allemand par MARCELLE SOMIN. Paris, Henry Paulin, 1904, in-18 de II-256 p.— Prix : 3 fr. 50.

Il me semble que quelques-uns des secrets connus de M. Bresnitz von Sydaćoff l'étaient aussi de Polichinelle et que certains des mystères qu'il nous dévoile se promenaient déjà tout nus dans les rues. Quoi qu'il en soit l'ouvrage est amusant, intéressant, très propre à piquer la curiosité du public français, qui est fort ignorant des choses russes. Bien entendu, il appelle une foule de réserves, car c'est un pamphlet écrit du point de vue allemand et tout à fait dépourvu de bienveillance. Mais puisque la presse russe a la bouche cousue, il faut bien que les étrangers remplissent le rôle de journalistes d'opposition.

Le traducteur se montre désolé et effrayé de la tâche qu'il a assumée. Il multiplie les notes de protestation, notes parfois comiques et n'indiquant pas en général une bien grande compétence. Comment ne voit-il pas qu'en essayant de réfuter certains passages, il se donne l'air d'approuver le reste? A la page 206, il a l'honnête naïveté d'avertir le lecteur qu'il supprime une partie du chapitre parce qu'il y est indiscrètement question d'un personnage évidemment sympathique, qu'il nomme. Enfin pourquoi s'appelle-t-il Marcelle Somin dans le titre et Marcel Simon au bas des pages? Craint-il la Sibérie? Il était si simple cependant de ne point traduire. Après tout, nous l'aurions regretté.

F. G.

Répertoire des sources historiques du moyen âge, par ULYSSE CHEVALIER. *Biobibliographie*. 3e-4e fascicules : CRISPIN-IZARN. Paris, Alphonse Picard et fils, 1904-1905, gr. in-8, col. 1073-2294. — Prix du fasc. : 7 fr. 50 pour les souscripteurs.

Ces deux nouveaux fascicules, parus respectivement en août 1904 et en janvier 1905, nous apportent la fin du tome I de la réédition du magistral ouvrage de M. le chanoine Ulysse Chevalier. Nous nous sommes déjà expliqués (*Polybiblion*, t. C, p. 177 et CI, p. 269) sur le plan de cette publication, sur les améliorations de fond et de forme apportées par l'auteur dans son travail primitif, sur le développement considérable pris par les notices bibliographiques dans cette nouvelle édition, sur les services incontestables qu'elle est appelée à rendre ou, pour mieux dire, qu'elle rend déjà à quiconque s'occupe du moyen âge.

Sans revenir sur ces éloges, nous dirons que l'examen des deux nouveaux fascicules que nous anonçons nous a fourni de nouveaux exemples du soin minutieux avec lequel le savant auteur a revisé tout son travail, s'efforçant non seulement de le tenir au courant des récentes publications, mais de rechercher et de nous indiquer les ouvrages plus anciens qui avaient échappé à ses premières investigations ; ne négligeant pas non plus de rectifier à l'occasion et de compléter les petites notes biographiques, si utiles dans leur concision, dont chaque article est accompagné : le nombre de ces corrections est considérable ; nous noterons ici, à titre d'exemples, les articles *Éginhard*, *Élisabeth* (1e) *de Portugal*, *Éloi* (*I*), *Grégoire XII*, *Guidonis* (Bernard) pour lequel nous eussions préféré la forme *Gui* plus généralement acceptée, *Hus* (Jean) ; personnellement nous avons vu avec plaisir la rectification de l'article consacré à sainte Gertrude la grande, et la distinction établie entre elle et l'abbesse Gertrude.

Parmi les personnages dont la bibliographie se trouve le plus grossie, nous relèverons saint Cyrille, l'apôtre des Slaves ; saint Dalmace, évêque de Pavie, dont l'article se trouve triplé; Dante, qui remplissait déjà 15 colonnes de l'ancienne édition et du Supplément et qui n'en a pas fourni moins de 35 à la nouvelle; les Denys, notamment l'évêque de Paris et l'Aréopagite, avec lequel d'aucuns s'obstinent encore à le confondre ; saint Dominique (notons en passant que le *Cartulaire* des PP. Balme et Lelaidier a 3 vol. et non 2); Albert Dürer; maître Eckhard, que l'on appelle plus couramment Eckart; les Édouard d'Angleterre, les Grégoire ; les Henri ; saint Ennode ; Eusèbe Pamphile ; saint François d'Assise (10 col. au lieu de 5) ; Froissart ; sainte Geneviève ; Gerson ; Hildebert de Lavardin ; Hincmar ; Jean Hus. Je crois qu'il n'a échappé que bien rarement quelque ouvrage d'importance aux patientes recherches de M. le chanoine Chevalier.

Les articles complètement nouveaux sont aussi relativement nom-

breux dans ce beau travail qui fait vraiment honneur à son auteur et à l'érudition française. E.-G. L.

BULLETIN

Nos Raisons d'être catholiques, par le P. D. LODIEL. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'auteur de cette brochure a fait ses preuves. Les précédentes productions — notamment la remarquable apologétique intitulée : *Nos Raisons de croire* — l'ont placé au premier rang de ces apologistes qui écrivent pour le grand public. Ce n'est pas tout à fait l'*apologétique populaire* (genre éminemment difficile : en existe-t-il plus de deux ou trois productions recommandables ?). C'est du moins l'apologétique *vulgarisée*.

Ce petit volume étudie successivement : *l'Origine et les caractères de l'Église catholique* (p. 13-22) — *sa vie et sa fécondité, ses œuvres* (p. 23-46) — *ses adversaires* (p. 46-59). Beaucoup de citations, beaucoup de faits ; un trésor pour la bibliothèque du conférencier, pour les membres du Cercle d'études aussi bien que pour leur directeur. D'ailleurs, nombre d'hommes ayant reçu une éducation distinguée y trouveront leur profit : ils apprendront autant et plus que dans ces pompeuses réunions, conférences à la mode, discours de réception à l'Académie, où se presse la gent *select*, sans y comprendre grand'chose, faute de connaissances premières, philosophie élémentaire ou simple catéchisme. B. DE CARROY.

Cause efficienti e cause finali, da G. TUCCIMEI. Roma, Pustet, 1904, in-18 de 91 p. (Collection *Fede e Scienza*.) — Prix : 0 fr. 80.

La Liberta nelle sue forme principali, da NICOLA JEZZONI. Roma, Pustet, 1904, in-18 de 112 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 80.

Il Progresso morale, da ROBERTO PUCCINI. Roma, Pustet, 1904, 2 vol. in-18 de 111 et 67 p. (Même collection). — Prix : 1 fr. 60.

Nous réunissons ici ces divers volumes qui font partie de la collection *Fede e Scienza*. Cette collection, analogue à celle publiée par la librairie Bloud sous le nom : *Science et Religion*, a aussi pour but de traiter dans des brochures courtes et substantielles nombre de questions actuelles qui intéressent plus ou moins directement les croyances catholiques.

— La première, intitulée : *Cause efficiente e cause finali*, s'occupe surtout de la finalité dans le monde organique. L'auteur remarque très justement que la science, par la recherche même où elle s'attache des causes efficientes, a mis dans une lumière nouvelle l'harmonie naturelle des choses.

— M. Jezzoni étudie les diverses formes de liberté revendiquées par l'esprit moderne : liberté de penser, liberté de conscience, liberté d'enseignement, liberté de la presse. Il montre le danger de ces libertés quand leur exercice n'est pas maintenu dans les limites du droit et de la verité.

— En quoi consiste le progrès moral ? Telle est la question discutée par le professeur Puccini. Ce progrès n'existait pas sous le paganisme ; c'est le catholicisme qui lui a donné l'essor. Aujourd'hui l'école positiviste, par ses négations, détruit tous les fondements d'un véritable progrès.

Nous souhaitons à cette collection, qui compte déjà trente brochures, le même succès qu'à la belle collection *Science et Religion*. D. V.

Le Poète Lygdamus, étude critique suivie d'une édition et d'une traduction, par M. DE LA VILLE DE MIRMONT. Paris, Fontemoing, s. d., in-8 de 91 p. — Prix : 2 fr.

Des raisons assez graves ont déterminé la plupart des critiques modernes à contester l'authenticité du IIIe livre des *Élégies* attribuées à Tibulle. C'est qu'en effet dans « ce petit roman d'amour d'une chaste et monotone sentimentalité » ni le style, ni surtout l'inspiration et le sentiment ne rappellent d'une manière suffisante la poésie élégante en même temps que molle et sensuelle où se complait l'ami d'Horace et d'Ovide. Les longues énumérations, les descriptions complaisantes, l'abus des lieux communs mythologiques trahissent un versificateur frais émoulu de la futile rhétorique d'école. Lui-même se donne le nom de Lygdamus : serait-ce Ovide ou son frère aîné ? serait-ce quelque faussaire qui aurait entrepris de plagier Tibulle? Sans se prononcer sur cette question assez obscure, M. de la Ville de Mirmont, après avoir relevé avec une minutie scrupuleuse (p. 25-51) tous les rapprochements que son érudition a pu lui suggérer entre ce IIIe livre et les autres textes poétiques du siècle d'Auguste, conclut en ces termes : « Les *Élégies* de Lygdamus sont d'un poète probablement mort jeune dont les essais ont été pieusement rassemblés, avec les pièces de Tibulle, dans un recueil collectif qui est parvenu jusqu'à nous, comme une galerie où, à côté des tableaux du maître, se trouvent les ébauches de quelques élèves favoris » (p. 67).

La traduction qui suit mérite des éloges pour son exactitude et même pour sa saveur littéraire ; quant au texte latin, il est accompagné uniquement de notes critiques, les problèmes grammaticaux qu'il soulève étant passés sous silence. J'ai vainement cherché, par exemple, l'explication de la forme anormale *neunt* (III, v. 36) : la même terminaison se rencontre dans *queunt*, mais les deux verbes n'appartiennent pas à la même conjugaison, et le second a d'ailleurs suivi d'un bout à l'autre une formation identique à celle du verbe *ire*.

C. HUIT.

Les Négociations de Treilhard à Rastadt. *La Cession de la rive gauche du Rhin*, par RAYMOND DE PETITEVILLE. Paris, Croville-Morant, 1904, in-12 de 96 p.

Le congrès de Rastadt a duré près d'un an et demi (novembre 1797-avril 1799) ; il n'eût pas laissé grande trace dans l'histoire sans l'assassinat des plénipotentiaires français, qui lui servit de conclusion. Il fut cependant marqué, pendant les premiers mois de son existence, par des négociations intéressantes dans leur objet, sinon dans leurs résultats immédiats, celles concernant la cession de la rive gauche du Rhin à la France, devenues depuis la base des négociations de Lunéville. Cette grave question fut débattue de notre côté par Treilhard et Bonnier, ou, pour mieux dire, par le premier. M. de Petiteville a voulu principalement faire ressortir l'attitude et l'action de Treilhard à Rastadt, depuis l'ouverture du congrès jusqu'au jour où Talleyrand lui écrivait : « Vous venez d'obtenir le principal et ce qui intéresse le plus la France. »

Il a pris pour base de son travail les documents conservés aux archives des Affaires étrangères, en les complétant par les principaux ouvrages imprimés, entre autres ceux de Sybel, H. Hüffer et M. Albert Sorel. Il montre Treilhard, tel que l'a peint ce dernier, « raide, argumentateur, impérieux, rusé et arrogant en affaires, colère parfois, surtout après boire, mais en général poli » ; en somme le type le plus complet des diplomates

improvisés par la République, disputés entre leurs instincts propagandistes et leurs devoirs professionnels et s'acheminant ainsi sans s'en douter vers les titres et les honneurs de l'Empire. On peut regretter dans cet intéressant opuscule quelques menues négligences d'impression de nature à dérouter le lecteur : p. 57, *à* Panaro pour *au* Panaro; p. 71, *Strasbourg* pour *Augsbourg*.

L. P.

Une Ame en prison, *histoire de l'éducation d'une aveugle sourde muette de naissance et ses sœurs des deux mondes*, par LOUIS ARNOULD. 3e édit., mise à jour et doublée, précédée d'une lettre de M. Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, Oudin, 1904, in-8 de 172 p. — Prix : 2 fr.

J'ai déjà fait connaître, quand parut la première édition, le sujet de ce travail à nos lecteurs : c'est l'histoire de l'éducation d'une aveugle sourde muette de naissance par les Sœurs de la Sagesse de Larnay (Vienne), c'est-à-dire, à la lettre, la résurrection d'une âme, ou, pour garder la belle et expressive métaphore de l'auteur, la libération d'une âme en prison. Je dois donc me borner aujourd'hui à leur dire ce que cette troisième édition contient de nouveau. Je note d'abord que le titre ne ment pas, l'édition nouvelle est vraiment doublée, car elle comporte 172 p. au lieu de 89 p. Et voici ce qui s'y trouve d'inédit : une note sur les progrès de Marie Heurtin en 1903, quelques lettres et rédactions de Marie Heurtin, qui témoignent de ses développements intellectuels et moraux. L'une de ces rédactions a pour sujet Dieu et se termine par ces lignes vraiment touchantes : « Mon Dieu... Je suis très contente que le bon Dieu m'a fait sourde muette et aveugle pour pouvoir vous connaître mieux. Je vous remercie de cette grâce que le monde ne connaît pas. » Là s'arrêtent les suppléments de la première partie, qui est l'histoire même de Marie Heurtin.

A la seconde partie : *Marie Heurtin en Europe*, se sont ajoutés quelques nouveaux articles sur ce cas vraiment merveilleux, un article du *Bulletin de la Conférence Hello*, et le rappel des divers articles publiés un peu partout, ce qui fournit l'occasion de souligner l'étrange abstention de MM. les philosophes français; le *Couronnement* civique de l'institutrice de Marie Heurtin par la Société d'encouragement au bien; une note de deux étudiants de Poitiers sur *la Perception de l'étendue* chez Marie Heurtin ; le chapitre, disparu de la nouvelle édition, du bel ouvrage *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, de Duilhé de Saint-Projet, sur *l'Éducation de Marthe Obrecht*, la première sourde muette aveugle élevée à Larnay.

La troisième partie : *Catalogue méthodique des principaux sourds muets aveugles connus*, s'est naturellement augmentée de tous les nouveaux cas découverts par l'érudition sagace de l'auteur. Il y en avait 29 dans la précédente édition; on en compte jusqu'à 54 dans la nouvelle. Viennent enfin des *Conclusions générales sur les sourds muets aveugles*, par M. Riemann, professeur royal de sourds muets à Berlin, et par Miss Dora Donald, surintendante de l'école des aveugles de South Dakota (États-Unis).

Comme je l'ai déjà noté, la science officielle française s'est abstenue; peut-être, en louant une œuvre admirable de l'éducation congréganiste, a-t-elle craint de se rendre suspecte aux yeux de certaines gens. Cette abstention lui fait peu d'honneur et double le prix du témoignage de M. Louis Arnould, professeur de littérature française à l'Université de Poitiers.

ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — C'est avec un vif regret que nous avons appris la mort de l'éminent archiviste paléographe Pierre-Philippe GUIGNARD, qui succombait dernièrement à l'âge de 84 ans. Né à Dijon en 1820, M. Guignard a passé la plus grande partie de son existence dans cette ville dont il fut le bibliothécaire pendant plusieurs annees et qu'il a honorée tant par ses travaux scientifiques que par sa vie éminemment chrétienne. Les principales œuvres qu'il laisse sont les suivantes : *Lettres à M. le comte de Montalembert, pair de France, sur les reliques de saint Bernard et de saint Malachie* (Paris, 1846, in-8); — *Réflexions d'un laïque présentées à Mgr l'évêque d'Orléans, sur son Examen des Institutions liturgiques de Dom Prosper Guéranger*, abbé de Solesmes (Paris, 1846, in-8); — *Mémoires fournis aux peintres chargés d'exécuter les cartons d'une tapisserie destinée à la collégiale Saint-Urbain de Troyes, représentant les légendes de saint Urbain et de sainte Cécile* (Paris, 1851, in-8); — *Les Anciens Statuts de l'Hôtel-Dieu-le-Comte de Troyes, publiés pour la première fois et annotés* (Paris, 1853, in-8); — *Rapport sur les papiers de S. A. R. le prince Xavier de Saxe, conservés dans les archives du département de l'Aube, adressé à S. Exc. le ministre de l'instruction publique* (Dijon, 1853, in-4). En outre, M. Ph. Guignard a traduit *l'Épouse parfaite*, par Maître frère Louis de Léon; six lettres de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy; et le *Traité de l'éducation chrétienne des enfants* par le cardinal Silvio Antoniano.

— M. Guillaume-François-Robert DE BONNIÈRES est mort à l'âge de 55 ans, le 8 avril, à Paris, où il était ne le 7 avril 1850. Après la guerre de 1870, pendant laquelle il servit au 2e régiment de lanciers, il fit son droit, puis entra dans le journalisme. Il collabora au *Gaulois* sous le pseudonyme de Robert-Estienne, et au *Figaro* sous celui de Janus. Il laisse des poésies et des romans qui contiennent de remarquables portraits. Voici la liste à peu près complète de ses ouvrages : *Contes de fées* (en vers) (Paris, 1880, in-16); — *La Fin de la gendarmerie* (Paris, 1880, in-18), sous le pseudonyme de « Janus », du Figaro; — *Attendez-moi sous l'orme*, opéra comique en un acte, d'après Regnard; musique de Vincent d'Indy (Paris, 1882, in-12), avec M. Jules Prével; — *Mémoires d'aujourd'hui* (Paris, 1883-1890, 3 vol. in-12); — *Les Monach*, roman parisien (Paris, 1884, in-12); — *Le Baiser de Maïna* (Paris, 1886, in-12); — *Jeanne Avril* (Paris, 1887, in-12); — *Le Petit Margemont* (Paris, 1890, in-12); — *Contes à la Reine* (Paris, 1892, in-12), couronné par l'Académie française; — *Lord Hyland* (Paris, 1895, in-12). M. Robert de Bonnières a publié, en outre, avec une étude, *les Académiciens*, comédie de Saint-Évremond, et les *Lettres grecques* de Mme Chénier.

— Un autre littérateur de talent et d'une grande fécondité, M. Louis DEPRET, est mort dernièrement à l'âge de 68 ans. Il était né à Lille, le 9 octobre 1837. Après avoir terminé ses études au lycée de cette ville, il alla passer quelque temps en Angleterre, et, dès son retour, il commença la publication de cette longue série de poésies, de romans, de comédies, d'études littéraires, etc., dont nous allons rappeler les principaux : *La Cloche*, poème (Lille, 1854, in-12); — *Feux-follets*, poésies (Lille, 1855, in-12); — *Les Étapes du cœur. Gretchen* (Paris, 1859, in-18); — *Jalousie en partie double*, comédie en un acte et en prose (Paris, 1859, in-18; — *Si Jeunesse pouvait. Nouvelles* (Paris, 1862, in-12); — *Windsor* (Paris, 1863, in-12); — *Contes accélérés* (Paris, 1865, in-18); — *De Liège à Anvers en passant par la Hollande. Journal d'un moraliste* (Paris, 1866, in-8); — *Amours du Nord et du Midi, romans et aventures* (Paris, 1866, in-12); — *Le Va-et-vient. Notices*

littéraires, impressions philosophiques, voyages (Paris, 1866, in-12); — *Le Mot de l'énigme. Le Fusillé* (Paris, 1868, in-12); — *Lucie* (Paris, 1868, in-12); — *En Autriche* (Paris, 1869, in-12); — *Eucharis* (Paris, 1870, in-12); — *La Fraynoise* (Paris, 1871, in-12); — *Reine Planterose* (Paris, 1872, in-12); — *Maurice Le Grandier* (Paris, 1873, in-12); — *L'Album de Karl* (Paris, 1874, in-12); — *Silhouettes de villes* (Paris, 1875, in-12); — *Mémoires de n'importe qui* (Paris, 1875, in-12); — *Comme nous sommes; notes et opinions* (Paris, 1876, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Chez les Anglais. Shakespeare; Charles Dickens; Longfellow; Jacques Ier; Curran; Wilkie Collins; Lord Byron* (Paris, 1879, in-12); — *Mademoiselle Delyvoix* (Paris, 1880, in-12); — *Trois Amours* (Paris, 1881, in-16); — *Trop fière* (Paris, 1882, in-12); — *Le Voyage de la vie, notes et impressions* (Paris, 1883, in-12); — *Folle Jeunesse* (Paris, 1885, in-12); — *Deux Cœurs sensibles* (Paris, 1886, in-12); — *Un Coup d'éventail* (Paris, 1888, in-16); — *De part et d'autre, notes psychologiques* (Paris, 1888, in-32); — *Théâtre intime (Décors faciles)* (Paris, 1891, in-12). M. Louis Depret a également traduit de l'anglais des *Essais choisis* de Charles Lamb et *Évangéline* de Longfellow. Enfin il a donné de nombreux articles de genre ou de critique à *l'Illustration*, au *Monde illustré*, à la *Revue de l'instruction publique*, au *Moniteur universel*, au *Figaro*, au *Charivari*, etc.

— Le docteur Paul Garnier, chargé de cours à la Faculté de médecine, est mort dans le courant de mars, à Paris, à 57 ans. Il était né à Chérac (Charente-Inférieure), le 28 avril 1848. Ce distingué spécialiste s'était fait un nom par ses études sur les maladies mentales. Ses principaux ouvrages sont : *Des Idées de grandeur dans le délire des persécutions*, thèse de doctorat (Paris, 1877, in-8); — *Aphasie et folie. Coexistence d'une psychose systématique avec la cécité et surdité verbales* (Paris, 1889, in-8); — *La Folie à Paris. Étude statistique, clinique et médico-légale* (Paris, 1890, in-12); — *Les Fétichistes pervertis et invertis sexuels. Observations médico-légales* (Paris, 1895, in-16); — *Internement des aliénés. Thérapeutique et législation* (Paris, 1898, in-12). Le Dr Paul Garnier a été pendant un certain temps président de la Société médico-psychologique.

— Le monde médical parisien a fait également une grande perte en la personne de M. le Dr Hervieux, de l'Académie de médecine et médecin honoraire des hôpitaux, mort à Paris, à la fin de mars, à 86 ans. M. Édouard Hervieux naquit à Louviers (Eure) en 1818. Entré à l'École normale supérieure dans la section des lettres en 1838, il l'abandonna tout à coup pour faire ses études médicales. Reçu docteur en médecine en 1847, il fut nommé en 1860 médecin en chef de la Maternité. En 1873 il était élu membre de l'Académie de médecine (section d'obstétrique). Les nombreux travaux qu'il a publiés, fort appréciés par les spécialistes, ont presque tous trait aux maladies puerpérales. Voici la liste des principaux : *Recherches sur l'emphysème pulmonaire infantile* (Paris, 1861, in-8); — *Étiologie et prophylaxie des épidémies puerpérales. Mémoire lu à la Société des hôpitaux* (Paris, 1865, in-8); — *Traité clinique et pratique des maladies puerpérales, suite de couches* (Paris, 1870, in-8).

— Le 17 février dernier est mort, dans sa 67e année, un érudit aussi infatigable que modeste, M. l'abbé Pâris-Jallobert, recteur de Balazé (Ille-et-Vilaine. Il publia dans diverses revues un grand nombre de notices historiques. L'unes d'elle forme un volume in-4 de 600 pages et a pour titre *Journal historique de Vitré*. L'œuvre capitale de M. Pâris-Jallobert est la publication, interrompue brusquement par la mort, des *Anciens Registres paroissiaux de Bretagne* ou plus exactement ceux des anciens diocèses de

Rennes, Dol et Saint-Malo (Rennes, Plihon). Quatorze volumes ont paru depuis 1891 ; ils renferment cent quarante notices dont quelques-unes très étendues. La paroisse de Saint-Malo comprend à elle seule quatorze fascicules d'une centaine de pages environ chacun. Entre temps, M. Pâris-Jallobert avait aussi donné au public deux études sur les églises protestantes de Vitre et de Cleusné, près Rennes.

— Le Dr Adolph BASTIAN, l'illustre ethnographe allemand, est mort à Port d'Espagne (Ile de la Trinité), à l'âge de 80 ans, au cours d'un de ces voyages dont les résultats ont été considérables pour la science. Né à Brême, le 26 juillet 1826, M. Adolph Bastian étudia le droit, la médecine et les sciences naturelles dans les Universités de Berlin, Heidelberg, Prague, Iéna et Wurzbourg. En 1851, il partit comme chirurgien pour l'Australie, puis se rendit dans la Nouvelle-Zélande d'où il passa au Pérou. De là, il alla visiter la région qu'arrose le Gange, poussa jusqu'à Bagdad et aux ruines de Babylone. Se dirigeant ensuite sur l'Égypte, il remonta le Nil, revint en Arabie, passa par la Mecque et gagna Aden. Là, il s'embarqua pour faire le tour de l'Afrique. Revenu en Europe, il monta jusqu'en Tromsoe, en Norvège, et finalement il rentra à Brême en 1859, où il écrivit ses observations. Au commencement de janvier 1861, M. Bastian entreprenait un immense voyage autour du monde, qui ne devait pas durer moins de cinq ans. Il parcourut successivement l'Hindoustan, la Birmanie, l'Ile de Java, le Japon, le nord de la Chine, le désert de Gobi, la Sibérie, la région du Caucase, les bords de la mer Caspienne et rentra en Allemagne par la Gallicie. Peu de temps après, il fut nommé professeur d'ethnologie à l'Université de Berlin et administrateur du musée ethnologique. En 1878 il repartait pour les Indes et la Perse, se rendait ensuite en Australie, gagnait l'Amérique centrale et revenait en Europe en 1880. Au cours de ces nombreux voyages, l'intrépide explorateur réunit une masse énorme de matériaux à l'aide desquels il rédigea d'importantes communications à diverses sociétés savantes et de remarquables ouvrages de géographie, d'ethnographie et de philosophie, dont voici une liste qui est loin d'être complète : *Der Mensch in der Geschichte. Zur Begründung einer psychologischen Weltanschauung* (Leipzig, 1860, 3 vol. in-8) ; — *Die Völker des östlichen Asien* (Iéna, 1867-69, in-8) ; — *Die Weltauffassung der Buddhisten. Vortrag gehalten zu Berlin* (Berlin, 1870, in-8) ; — *Geographische und ethnographische Bilder* (Iéna, 1873, in-8) ; — *Die deutsche Expedition an die Loango-Küste, nebst älteren Nachrichten über die zu erforsch. Länder. Nach persönlichen Erlebnissen* (Iéna, 1874-75, 2 vol. gr. in-8) ; — *Die Rechtsverhälnisse bei verschiedenen Völkern der Erde* (Berlin, 1873, in-8) ; — *Der Völkergedanke im Aufbau einer Wissenschaft vom Menschen und seine Begründung auf ethnologische Sammlungen* (Berlin, 1881, in-8) ; — *Die heilige Sage der Polynesier. Kosmogonie und Theogonie* (Leipzig, 1881, in-8) ; — *Steinsculpturen aus Guatemala in den Königlichen Museen zu Berlin* (Berlin, 1882, in-fol.) ; — *Der Buddhismus in seiner Psychologie* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Volkerstämme am Brahmaputra und verwandtschaftliche nachbarn. Reise-Ergebnisse und Studien* (Berlin, 1883, in-8) ; — *Religions-philosophische Probleme auf dem Forschungsfelde buddhitischer Psychologie und der vergleichenden Mythologie* (Berlin, 1884, in-8) ; — *Der Fetisch an der Küste Guinea's auf der deutschen Forschung näher gerückten Stationen der Beobachtung* (Berlin, 1885, in-8) ; — *Die Seele indischer und hellenischer Philosophie in den Gespenstern moderner Geisterscherei* (Berlin, 1886, in-8) ; — *Über Klima und Acclimatisation nach ethnischen Gerichtspunkten* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Ethnische Elementargedanken in der Lehre von Menschen* (Berlin, 1895, in-8) ; —

Löse Blätter aus Indien (Berlin, 1897-98, in-8); — *Die Völkerkunde und der Völkerverkehr unter seiner Rückwirkung auf die Volksgeschichte* (Berlin, 1900, in-8); — *Die Probleme humanitischer Fragestellungen und deren Beantwortungsweisen unter den Zeichen der Zeit* (Berlin, 1901, in-8). M. Bastian a fondé, en 1869, de concert avec M. R. Hartmann, la *Zeitschrift für Ethnologie*, qui sert de bulletin à la Société anthopologique de Berlin.

— Mgr Strossmayer, chef du parti nationaliste croate, vient de succomber à l'âge avancé de 90 ans. Joseph-Georges STROSSMAYER était né le 4 février 1815 à Essek (Slavonie). Il fit ses études au gymnase d'Essek, puis au séminaire de Diakovar et enfin à l'Université de Pesth. Ordonné prêtre en 1837 et envoyé comme vicaire à Péterwarden, il fut rappelé en 1840 à l'Augustineum, école de théologie de Vienne, où il obtint le diplôme de docteur en théologie. Il fut alors placé à la tête du séminaire de Diakovar, mais en 1847 il revint à l'Augustineum de Vienne en qualité de directeur. L'année suivante il acceptait le siège épiscopal de Diakovar. C'est à cette époque que commence le rôle politique si importaut du distingué prélat, rôle qu'on peut résumer en disant que, devenu le partisan du principe des nationalités, il se rangea du côté des fédéralistes et resta l'ardent défenseur des droits des slaves méridionaux jusqu'au moment où le compromis hongro-croate le fit se retirer de la vie politique. D'un autre côté nous ne voulons que rappeler, sans y insister, que Mgr Strossmayer se montra, au concile du Vatican de 1869-1870, l'un des plus véhéments et des plus brillants orateurs de l'opposition. Mais ce que nous tenons à dire à son honneur, c'est que personne n'a dépensé autant que lui de zèle et d'intelligence pour amener la race serbo-croate à occuper une meilleure place parmi les races civilisées. On lui doit l'ouverture d'un grand nombre d'écoles primaires, la fondation de l'Université d'Agram, de la Société académique de cette ville, etc. Enfin Mgr Strossmayer, excellent écrivain, non moins que remarquable orateur, a publié des éditions populaires, des recueils de chansons, ainsi que des ouvrages d'une haute valeur scientifique, notamment : *Monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia* (Rome, 1863).

— M. H. B. MEDLICOTT, F. R. S., le remarquable géologue anglais, mort le 6 avril dernier, à 75 ans, à Clifton, avait passé la plus grande partie de sa vie dans l'Inde en qualité de membre, puis de directeur du « Geological Survey ». La plupart de ses travaux ont paru dans les *Records* et les *Mémoires* de cette administration. Toutefois, avec la collaboration du Dr. Blanford, il a publié la première édition de l'ouvrage bien connu : *Manual of the Geology of India*. Avant son départ pour l'Asie il avait écrit un livre sur la structure géologique de différentes parties de l'Irlande. A son arrivée dans l'Inde il avait été nommé professeur de géologie au « Thomason College of Engineering » à Roorkee.

— La mort du célèbre graveur Edward DALZIEL, qui vient de disparaître à l'âge de 88 ans, réveille le souvenir d'une famille d'artistes qui se distinguèrent dans l'illustration du livre, de 1840 à 1890. Fils d'Alexandre Dalziel, peintre de portraits fort connu, il eut trois frères, qui, comme lui, furent d'excellents graveurs, particulièrement George. C'est avec ce dernier qu'il a, durant de longues années, gravé les dessins qui ont orné le *Punch*, le *Cornhill Magazine*, les *Good Words*, le *Sunday Magazine* ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages.

— Nous apprenons la mort du remarquable astronome italien Pietro TACCHINI, décédé le 24 mars, à Spilamberto, près de Modène, à 67 ans. Né à Modène, le 21 mars 1838, il fut le directeur de l'Observatoire de cette ville

de 1859 à 1863, puis alla prendre la direction de celui de Palerme et joignit à ces fonctions celles de professeur d'astronomie. Seize ans plus tard il fut envoyé au « Collegio Romano » à Rome. En 1883 il était élu associé de la Société royale astronomique de Londres. A cette date le nombre des travaux d'importances diverses publiées par le savant italien s'élevait à 170, travaux qui, pour la plupart, se rapportaient aux phénomènes solaires. De concert avec l'illustre P. Secchi il avait fondé à Rome une société pour les études basées sur l'emploi du spectroscope et ce fut lui qui publia les résultats de ces études sous le titre : *Memorie della Società degli spettroscopisti italiani*, collection qui est arrivée à son 33e volume.

— On annonce encore la mort de MM. : Henry DUFET, chargé de cours à la Faculté des sciences de Paris et professeur de physique au lycée Saint-Louis, président en exercice de la Société de physique, mort le 11 avril, à Paris, à 56 ans, lequel s'est fait connaître par ses remarquables recherches sur la cristallographie et a publié un *Cours élémentaire de physique* (Paris, 1881-1882, 4 vol. in-12); — le chanoine FLAHAUT, supérieur de l'institution de Notre-Dame-des-Dunes, à Dunkerque, auteur d'un travail sur l'*Histoire de l'enseignement ecclésiastique à Dunkerque* et de plusieurs monographies d'anciennes maisons religieuses, mort à Bailleul (Nord), le 3 mars, à l'âge de 67 ans; — Adrien DE JASSAUD, auteur d'un roman intitulé *Disparue*, mort en mars; — JOFFROY, ancien rédacteur en chef au *Républicain de la Loire*, mort à la fin de mars; — Hermann KUHN, qui a collaboré au *Figaro* et au *Monde*, mort à Paris, en mars, à l'âge de 71 ans; — le capitaine PAIMBLANT DU ROUIL, l'un des collaborateurs les plus actifs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort à Bayeux, au commencement d'avril; — Dr PARINAUD, à qui l'on doit de nombreuses observations ayant trait à l'oculistique et aux interventions opératoires en ophtalmologie, mort à Paris, en mars, à l'âge de 60 ans; — Émile PASQUIER, professeur de chimie et de biologie à l'Institut Pasteur, mort en mars, à Courbevoie; — le comte DE REISET, ancien ministre plénipotentiaire, qui a publié, sur *Marie-Antoinette*, un ouvrage couronné par l'Académie et dont les *Mémoires* ont eu un juste retentissement dans le monde diplomatique, mort en son château de Breuil, près Dreux, au commencement de mars, à l'âge de 84 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Maurice BARRYMORE, acteur et auteur dramatique anglais, originaire de l'Inde, mort dernièrement, à 58 ans, lequel laisse deux drames : *Nadjesda*, peinture de la vie russe, et *Honour*, adaptation de l'*Honneur de la maison*, de MM. Battu et Desvignes, lesquels furent joués à Londres, celui-là en 1881 et celui-ci en 1884; — Dr. Paul BEHREND, professeur de technologie chimique à l'École technique supérieure de Dantzick, mort dans cette ville, le 2 avril, à 52 ans; — Hon. Oliver BORTHWICK, fils unique de Lord Glenesk, directeur du *Morning Post* à 21 ans, mort le 23 mars, à 32 ans; — Dr. Emil COHEN, professeur de minéralogie, mort à Greifswald, le 13 avril, à 63 ans; — William Hill COLLINGRIDGE, journaliste anglais, fondateur de la *City Press*, mort le 31 mars, à 79 ans, lequel avait transformé en musée Cowper et donné à Olney, sa ville natale, « Cowper's house », où il était né; — Charles B. CURTIS, critique d'art, mort à la fin de mars, à New York, à 78 ans, qui s'est fait connaître par deux excellents ouvrages : *Rembrandt's Etchings* et surtout *Velasques and Murillo* et aussi par d'intéressants articles parus dans diverses revues, entre autres l'*Athenæum* ; — Dr. Ludwig GLAEWERCKE, professeur de gynécologie à l'Université de Kiel, mort le 3 avril, à Rostock, à 49 ans; — Peter HANSEN, écrivain danois, conseiller d'État, mort à

Copenhague, le 5 avril, à 65 ans ; — Dr. Richard HEINZEL, conseiller aulique autrichien, professeur de langue et de littérature allemandes, mort à Vienne, le 4 avril, à 72 ans ; — Wilhelm HEYNE, professeur de constructions hydrauliques à l'École technique supérieure de Gratz, mort dans cette ville, le 6 avril, à 75 ans ; — Bruno KERL, ancien professeur de métallurgie à l'École des mines de Berlin, mort le 25 mars, à Gross-Lichterfeld, à 81 ans ; — Luigi MANZOTTI, compositeur italien connu ; — Dr. Georg MEISSNER, ancien professeur de physiologie, mort à Gœttingue, le 30 mars, à 75 ans ; — Dr. Julius NESSLER, professeur de chimie agricole allemand, mort à la fin de mars, à Carlsruhe, à 77 ans ; — Allan Park PATON, bibliothécaire de la « Greenock Watt Library », mort à Greenock, le 26 mars, à 87 ans, lequel a donné de nombreux articles à divers journaux, publié deux volumes de poésies, l'un en 1845, l'autre en 1848, et tiré des papiers du Rév. Dr. Park, de Saint-Andrews, son parent, les éléments d'un volume, paru en 1887, *A Greenockian's Visit to Wordsworth* ; — Charles PERIN, l'éminent économiste chrétien, mort dans le courant d'avril, à Ghlin, près de Mons (Belgique), à 90 ans ; — Eugène SCHNEIDER, compositeur de musique, ancien professeur au Conservatoire et à l'École normale de Metz ; — Dr. Otto Wilhem STRUVE, astronome allemand, mort le 13 avril, à Carlsruhe, à 86 ans ; — Dr. Paul VON WINTERFELD, professeur de littérature latine, mort à Berlin, le 4 avril, à 38 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 7 avril, M. Omont décrit un manuscrit appartenant à la bibliothèque de Dijon, datant du XIVe siècle et contenant d'anciennes poésies françaises — M. le docteur Hamy lit un mémoire sur le royaume de Tunis, au moment du traité de 1271, entre l'émir de ce pays et le roi d'Aragon Jean Ier. — M. Revillout termine son mémoire sur les origines du droit égyptien d'après les inscriptions d'Amten. — Le 15, M. le marquis de Vogüé dépose sur le bureau la photographie, l'estampage et la transcription, dues aux soins du P. Delattre, de l'épitaphe de la prêtresse Safanbaâl, fille de Hannon le suffète ; cette inscription punique a été trouvée auprès de la colline de Sainte-Monique. — M. Villain explique un plan, dressé par M. Pellier, des fouilles exécutées auprès du Collège de France, fouilles qui ont mis à jour une salle de thermes. — M. S. Reinach démontre que Xerxès, en frappant l'Hellespont de verges, n'avait pas l'intention de le punir, mais d'accomplir le rite symbolique de son alliance avec la mer. — M. P. Foucart donne communication d'un mémoire sur les senatus-consultes de Thisbé. — Le 20, M. Léger lit un mémoire sur les misères causées à la Russie par les invasions tatares, aux treizième et quatorzième siècles.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 1er avril, M. Picavet donne communication d'un mémoire : *Deux Directions de la théologie et de l'Église catholique au treizième siècle. Saint Thomas d'Aquin et Roger Bacon.* — Le 8, M. le comte d'Haussonville donne lecture à l'Académie d'un fragment des Mémoires de son père relatif aux journées des 3 et 4 septembre 1870. — M. Lair lit un mémoire sur le décret du 4 avril 1855 à propos de la situation créée par ce texte à l'Institut et des revendications auxquelles il donna naissance. — Le 29, M. Combes de Lestrade lit une étude très documentée sur la réforme des lois communales dans le Wurtemberg, réforme qui admet le principe de la proportionnalité dans le suffrage. — M. G. Picot parle des publications d'histoire et de géographie faites par des officiers de tirailleurs algériens dans le but d'instruire leurs hommes.

Concours. — Bien qu'il ne soit réservé qu'aux étudiants des Facultés juridiques d'Italie et aux lauréats de ces Facultés dans les deux dernières années, nous croyons intéressant d'annoncer ici le concours ouvert par l'Institut d'histoire du droit romain à l'Université de Catane (médaille d'or) ; le sujet en est l'influence du christianisme sur le droit civil romain en matières de mariage, secondes noces et divorce.

Littérature celtique. — Pour peu qu'on soit versé dans l'histoire littéraire du moyen âge, on connaît, au moins de nom, les *Mabinogion* gallois, c'est-à-dire ces contes et récits du XIVe siècle qui sont un élément de certaine importance dans le cycle dit de la Table-Ronde ou, en d'autres termes, arthurien, puisque le légendaire roi Arthur est le centre de ces légendes si aimées au moyen âge. Il y a plus d'un demi-siècle que Lady Guest publia ces textes avec une traduction anglaise, et chez nous, M. de la Villemarqué s'inspira de cette publication pour écrire ses *Romans de la Table-Ronde*. La traduction anglaise de Lady Guest possédait une valeur littéraire propre à donner une nouvelle jeunesse à ces vieux récits ; M. Alfred Nutt a jugé à propos de la réimprimer, mais il a donné à cette réédition une valeur toute nouvelle par cinquante pages de notes comparatives. Dans ces notes, il met les récits gallois à leur place dans l'histoire littéraire et il résume l'état des recherches de la philologie à cet égard, recherches où ses propres travaux lui font une place d'honneur. Le public anglais paraît avoir fait bon accueil à ce volume, d'apparence, du reste, très élégante ; car après avoir paru il y a deux ans, voici une nouvelle édition : *The Mabinogion, medieval Welsh Romances*, translated by Lady Guest, with notes by Alfred Nutt (London, D. Nutt, 1905, petit in-16 de XI-384 p. — Prix : cartonné, 3 fr. 15). Cette réédition, où le texte et les notes n'ont pas subi de changement, marque pourtant un grand progrès pour les érudits, parce qu'elle est augmentée d'une table des noms gallois d'homme et de lieu, mentionnés dans ces récits, avec leur traduction ou leur explication autant qu'on peut la comprendre. Cela seul suffisait à recommander ce petit volume pour l'étude de la littérature arthurienne et de ses échos dans la littérature générale du moyen âge.

Paris. — La Chambre des députés vient d'être saisie d'un projet de loi portant abaissement de la taxe d'affranchissement de la lettre ordinaire : de 15 centimes, elle n'en coûterait plus que 10 sur tout le territoire français. C'est fort bien ; mais, d'autre part, on trouve dans ce même projet un petit bout d'article disposant que les imprimés de 5 à 15 grammes devront tous, indistinctement, être affranchis à 3 centimes. Du coup, si cette disposition était adoptée, le commerce en général serait gravement lésé : actuellement l'on ne paie que 1 centime pour l'imprimé de 5 grammes, 2 centimes pour celui de 10 grammes et 3 centimes pour l'imprimé de 15 grammes. — Donner et retenir ne vaut : aussi attirons-nous l'attention de tout le commerce français sur ce tarif aggravé. Les commerçants de tous genres, ainsi frappés, réduiront leur publicité — ce qui ira, en somme, contre l'économie de la loi elle-même — et les fabricants de papier, comme les imprimeurs, seront les premiers à pâtir du nouvel état des choses. En l'occurrence, il convient de méditer en hâte l'important *Rapport* sur le sujet que M. J.-C.-Alfred Prost a dernièrement soumis à la Société des agriculteurs de France (*Comptes rendus de l'Assemblée générale de 1905*). On verra là (p. 219-220) que « M. Prost insiste sur le considérant où il dit que l'une des principales causes de la suprématie du commerce anglais, depuis 1840, a été l'abaissement des taxes postales en Angleterre. » Et il ajoute qu' « après 1870, l'Allemagne s'est lancée

dans la même voie. Bien lui en a pris, conclut-il, puisque son commerce a augmenté, depuis 1872, de 3,767 millions de francs, alors que, pendant le même laps de temps, celui de la France ne comportait qu'une augmentation de 1, 314 millions. » — Il convient donc que tous les intéressés, s'inspirant de ce Rapport, agissent vivement et énergiquement auprès des Chambres pour obtenir que le tarif d'affranchissement des imprimés reste, pour le moins, ce qu'il est aujourd'hui. En attendant mieux; cela va de soi.

— Souhaitons de tout cœur la bienvenue à un nouveau périodique mensuel : *La Vie de la paroisse*, dont le premier numéro (avril 1905) vient d'être lancé (in-8 de 32 p.). Nous extrayons du *Programme* rédigé par sa direction les passages suivants qui donneront une idée suffisante de la publication : « Au mois de juillet de l'année dernière, 1904, le Congrès eucharistique international d'Angoulême a émis le vœu qu'une *Revue* fût destinée à propager auprès du clergé et des fidèles, l'idée de la restauration de la vie paroissiale par la vie liturgique : c'est la Revue que nous entendons fonder aujourd'hui, Dieu et ses saints aidant. L'importance de la restauration de la vie paroissiale s'accroît et s'impose du fait de l'expulsion de tant de pieux et zélés religieux, qui laissent un si grand vide parmi nous, ainsi que du fait de la menaçante dénonciation du Concordat avec le Saint-Siège, quelques transformations que la paroisse ait à subir en conséquence. *La Vie de la paroisse* aura donc pour objet : La Liturgie : histoire de l'office divin, considérations sur les fêtes et sur les divers temps de l'année ; explication des rites et des cérémonies : description du vêtement ecclésiastique à travers les âges ; en un mot, tout ce qui concerne le culte ; — le Chant grégorien : histoire du chant; vulgarisation de la méthode d'exécution, en vue de la participation active du peuple aux offices; articles techniques; — la Discipline ecclésiastique : droit canonique et toutes questions intéressant spécialement le clergé ; — les Arts religieux : architecture, peinture, sculpture ; décoration et ornementation des églises; mobilier ecclésiastique; — l'Archéologie chrétienne : études de tous les anciens monuments, sous le rapport historique, liturgique et artistique ; — l'Histoire des paroisses : monographies, anciens us et coutumes ; culte des saints patrons et des reliques, lieux de pèlerinage, confréries ; — la Sociologie : histoire des diverses classes de la société chrétienne ; vie familiale, mœurs, usages, éducation traditionnelle ; — les Œuvres d'enseignement, de charité, d'apostolat ; — une Chronique, relatant et appréciant les événements au point de vue de l'intérêt de l'Église ; enfin une Bibliographie. — Le directeur de la revue est Dom Besse et le secrétaire de la rédaction M. Hyrvoix de Landosle, tous deux collaborateurs du *Polybiblion*. Notre *Partie technique* insérera régulièrement, à partir du présent mois, les sommaires de *la Vie de la paroisse* (Paris, chez Biais, frères, 74, rue Bonaparte, VI· arr. — Abonnement annuel : France, 6 fr. ; étranger, 6 fr. 50).

— Une Société française de paléologie vient de se fonder sous le patronage de MM. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État des beaux-arts, G. de Colvé des Jardins, R. de Lespinasse, Guignard de Butteville, Gaston Derys, d'Aurier de Piessac, P. d'Autremont, Quentin-Bauchart, Eugène Borrel, Eugène Delard, L. de Francmesnil, Jules Rothéa, etc. Ses fins sont les suivantes : 1° Permettre aux adherents d'étendre le plus possible leurs relations dans le monde savant, afin de faciliter les recherches necessitées par leurs travaux ; 2° procurer aux membres qui ne peuvent pas quitter la province les moyens de puiser des renseignements dans les bibliothèques et dans les musées de Paris ; 3° mettre les amateurs qui ne travaillent pas par eux-

mêmes en mesure de se tenir au courant des arts ou des sciences qui les intéressent ; 4° tirer de l'obscurité ou sauver de l'oubli nombre de travaux et de trouvailles dignes de notoriété ; 5° enfin développer en France le goût des sciences et des arts anciens. La nouvelle Société se propose, entre autres objets, d'organiser tantôt à Paris, tantôt en province, des conférences et des expositions, et de créer un Bulletin dans lequel seront insérés les communications des adhérents et les comptes-rendus de leurs travaux. (Siège social : 6, place du Palais-Bourbon, Paris, VII° arr. — Secrétaire général : M. le comte d'Aurier de Piessac. — Cotisation annuelle : 5 fr).

— Le 18 mars dernier est né un nouveau périodique dont le titre rappelle celui d'une œuvre bien connue de l'agréable romancier anglais qui a nom Charles Dickens : *Le Grillon du foyer*. Est-il assez bien trouvé ce titre de revue éminemment populaire dont voici d'ailleurs le sous-titre : *Petite Revue populaire des villes et des campagnes ?* Nous avons en mains les sept numeros parus à ce jour et nous pouvons dire que l'ensemble, charmant à tous égards, et instructif, justifie bien, dès à présent, l'ambition de sa direction. « *Le Grillon du foyer*, par la variété et le choix des sujets traités, dit l'un de ses programmes, est le véritable journal de la famille. Chacun peut y trouver ce qui l'intéresse davantage. Il donne des pages choisies, courtes, faciles, attachantes, où l'intérêt moral se mêle toujours à l'intérêt littéraire ; des contes et des récits qui, tout en le divertissant et l'amusant, amènent le lecteur à réfléchir ; une partie d'actualité, qui traite des principaux événements contemporains : voyages, découvertes, grands faits économiques. » Au point de vue religieux, ce recueil mérite nos sympathies (voir, notamment, dans les *Faits de la semaine*, la façon dont il est parle de la séparation des Églises et de l'État, des orphelinats et des refuges catholiques). A noter aussi un excellent article sur *la Dîme*, qui n'était pas du tout ce que des malintentionnes en disent pour faire peur aux ignorants. Les articles, récits et notices qui composent *le Grillon du foyer* sont répartis, dans chaque numéro sous les rubriques suivantes : Chronique. — Les Faits de la semaine. — Lectures en famille. — Variétés : Aux champs ; A la maison. L'illustration n'est pas encore très abondante ; mais cela viendra peu à peu, soyez-en sûrs. Le prix de l'abonnement est à la portée des plus petites bourses : France, Algerie et Tunisie : 3 fr. par an. Et la revue est hebdomadaire ! (Paris, Hatier, 33, rue des Grands-Augustins, VI° arr.). Pour les bibliothèques populaires à très mince budget, voilà une revue toute désignée.

— En dépit des éloges pompeux décernés à M. Briand par ses amis, l'œuvre du rapporteur du projet de loi sur la séparation des Eglises et de l'État fourmille d'erreurs, notamment dans la partie historique. A la Chambre déjà, plusieurs députés, et notamment M. Cochin, en ont relevé quelques-unes. Il était bon qu'un travail plus complet fût entrepris et réduisît à sa juste valeur un rapport qui a peut-être donné beaucoup de peine à son auteur, mais qui manifeste son insuffisance notoire. Sans prétendre épuiser le sujet, l'Action libérale populaire nous fait connaître *Quelques erreurs de M. Briand* (Paris, rue Las Cases, 7 ; librairie Chevalier et Rivière, in-8 de 79 p.). Un écrivain qui confond le concile de Nicée (325) avec l'édit de Milan (313), qui fait aboutir la royauté « capétienne » à l'empire chrétien de Charlemagne, qui fait coexister Philippe-Auguste et Innocent II, Philippe le Bel et Innocent III, qui parle du concile des Trente, qui fait assassiner Henri II par Jacques Clément, qui confond obstinément des conciles nationaux avec des conciles généraux ou œcuméniques, est assurément disqualifié pour parler d'histoire.

— M. G. Thiéry a présenté un *Mémoire à Mgr l'archevêque de Cambrai sur le projet de loi relatif à la séparation de l'Église et de l'État* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-16 de 15 p.). C'est une saine appréciation de ladite loi, qui doit être répandue partout pour avertir l'opinion. Sa conclusion est à retenir : « Voilà le régime auquel le gouvernement se propose de soumettre l'Église en France. Cela rappelle le décret de la Convention du 7 vendémiaire an IV (29 sept. 1795) sur l'exercice et la police extérieure des cultes... On voit où nous ont conduit les dangereuses rêveries de l'Église libre dans l'État libre condamnées par le *Syllabus* (LV, LXXIX). Elles ont eu pour résultat de mettre aujourd'hui l'Église de France en présence de ce dilemme : Servitude ou proscription. C'est le résumé du projet de loi. »

— Notre collaborateur M. Gaëtan Guillot a fait paraître dans le *Mois littéraire et pittoresque* d'avril dernier (p. 417-437) une curieuse étude intitulée : *Gravure et Graveurs sur bois*, laquelle est divisée en deux chapitres. Dans le premier, l'auteur passe en revue, depuis les temps les plus reculés (XIVe siècle), les artistes et ouvriers d'art qui se sont occupés de la gravure sur bois, rappelant, d'après M. Bouchot, que cet art « a pris naissance dans les monastères bénédictins de Bourgogne et de Franche-Comté. » Le deuxième chapitre, qui nous a paru plus attachant encore que le premier, expose, à travers les âges, ce que l'on peut appeler la technique de l'art. M. G. Guillot, ici, résume fort bien les divers procédés employés par les graveurs. Ce travail est illustré de reproductions où les vieux bois dominent ; on n'y trouve, en effet, que deux gravures modernes (XIXe siècle).

— M. Georges Gibault, bibliothécaire de la Société nationale d'horticulture de France, est un chercheur qui sait trouver. Son dernier opuscule : *Notice sur un tableau du Louvre et l'Origine des espaliers* (Paris, imp. Maretheux, 1905, in-8 de 6 p., avec 2 grav. Extr. du *Journal de la Société nationale d'horticulture de France*) nous rappelle d'abord que « l'on fait ordinairement remonter l'invention des espaliers aux règnes de Louis XIII ou de Louis XIV. » Or, l'auteur a remarqué au musée du Louvre un tableau de l'école franco-flamande, dénommé : « Une Donatrice », qui représente un fort joli portrait de femme feuilletant un livre. Derrière elle se distingue, dans tous ses détails, un espalier peint d'après nature au XVe siècle, dans le nord de la France. D'où il résulte, de la plus indiscutable façon, que l'art de palissader certains arbres à fruits contre les murailles est bien antérieur au temps de Louis XIII et de Louis XIV. Et si M. Gibault poursuivait ses investigations, nous ne serions nullement étonnés d'apprendre un jour que l'espalier, au moins dans son principe, pourrait bien remonter à une époque plus ancienne encore, et de beaucoup, au XVe siècle. Cette opinion, d'ailleurs, est assez justifiée par le passage suivant, que nous lisons dans son intéressant travail : « Dans les pays tempérés, on a dû de bonne heure remarquer que les arbres ainsi abrités (contre une muraille) mûrissent leurs fruits plus vite et mieux : nécessité est mère de l'invention. »

— Dans la collection : *Les Célébrités d'aujourd'hui*, publiée par la librairie Sansot, nous avons à signaler aujourd'hui deux nouvelles biographies. La première concerne *François de Curel*, par M. Roger Le Brun (in-18 de 84 p.) ; la seconde a trait à *Jean Lorrain*, par M. Ernest Gaubert (in-18 de 68 p.). L'une et l'autre de ces intéressantes brochures (Prix : 1 fr. chacune) sont ornées d'un portrait et d'un autographe, indépendamment d'une bibliographie dressée avec soin et de notes diverses s'appliquant aux personnages dont la vie est sommairement esquissée et l'œuvre amplement analysée.

— En léguant à l'Institut de France les magnifiques collections qu'il avait réunies à Chantilly, le duc d'Aumale a voulu les mettre à la disposition d'un public d'élite ; et pour lui en faciliter l'accès, son intention était d'en publier des inventaires. Lui-même a donné deux volumes sur les Manuscrits de son cabinet ; l'Institut, en héritant du prince, a cru devoir entrer dans la même voie. M. Gruyer a publié d'excellents volumes sur les richesses artistiques de Chantilly. Voici que M. Léopold Delisle nous donne le Catalogue des imprimés antérieurs au milieu du XVIe siècle. Il le fait précéder d'une précieuse Introduction où il nous fournit sur les goûts bibliophiliques du prince, sur la formation et l'accroissement de son cabinet des livres, sur les principes qui le guidaient dans ses acquisitions, sur le soin qu'il prenait des reliures dont il faisait habiller ses livres, sur la façon dont il en comprenait le catalogue, les renseignements les plus précis et les plus curieux. Cette Introduction, qui forme un chapitre de l'histoire de la bibliophilie, a été tirée à part : *Chantilly. Le Cabinet des livres. Imprimés antérieurs au milieu du* XVIe *siècle. Introduction* (Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-4 de 95 p.). Un appendice contient une série de documents intéressants, parmi lesquels nous noterons la liste des livres des Condé conservés : 1° à la Bibliothèque nationale ; 2° à la bibliothèque de l'Université de Paris, et une liste d'anciens livres conservés au Musée Condé et qui ne figurent pas dans les 19 premiers volumes du Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale.

— L'*Inventaire d'une collection de lettres de cardinaux des* XVIe *et* XVIIe *siècles (manuscrits italiens 1183 et 1184 de la Bibliothèque nationale)*, que nous donne M. Lucien Auvray (Extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*. Paris, typ. Plon-Nourrit, 1905, in-8 de 21 p.), nous fait connaître plus de 300 lettres émanées de 140 cardinaux environ, dont la plus ancienne est de 1532 et la plus récente de 1653. M. Auvray, en dressant cet état, a suivi l'ordre adopté dans la collection, qui est en principe l'ordre alphabétique, mais il a pris soin d'avertir, par des renvois, le lecteur toutes les fois que cet ordre se trouve pour une raison ou une autre interverti. Il a rendu un autre service à ses lecteurs en complétant les noms des cardinaux qui trop souvent ne se désignent que par leur titre ou par le nom de leur évêché. Le compilateur de cette collection, faite à l'usage d'Achille III de Harlay, dit qu'il y a là des lettres de cardinaux « de toutes les nations. » En réalité, avec les Italiens qui forment la majorité (110 cardinaux environ), il n'y a guère que des Français (27).

— Dans la revue *l'Action sociale de la femme* (n° du 20 avril dernier), M. Georges Goyau a publié un remarquable article intitulé : *Quelques réflexions sur les bibliothèques populaires* (p. 574-577), que tous ceux qui s'occupent d'œuvres du genre devraient lire et méditer. En note, l'auteur fait l'observation suivante, toute à l'honneur de la Société bibliographique : « Si nous possédions pour nos bibliothèques populaires un *Catalogue de livres choisis* aussi intelligemment conçu, aussi soigneusement dressé, que l'admirable catalogue publié en 1896 par la *Société bibliographique* à l'usage des gens du monde, un grand pas serait accompli. » Nous n'ajouterons qu'un mot : Pour la Société bibliographique, ce pas est accompli depuis longtemps. Cette Société possède, en effet, non seulement un Catalogue de livres choisis à l'usage des gens du monde, mais aussi elle a dressé un *Catalogue de livres de choix pour la formation de bibliothèques paroissiales, communales, scolaires, militaires, d'usines, de patronages, de cercles d'ouvriers, etc., etc., et pour les distributions de prix*, lequel, publié en 1886 (in-8 de 180 p.), a comporté depuis

17 suppléments. Là ont été réunis à ce jour plus de 7 000 titres d'ouvrages qui, chaque année, s'accroissent de 200 à 250 autres titres. Notons aussi que ces divers suppléments ont été complétés en ce sens que chaque ouvrage catalogué est accompagné d'une indication abréviative faisant connaître à quelle catégorie de lecteurs l'ouvrage convient spécialement.

ANGOUMOIS. — La Société archéologique et historique de la Charente nous a envoyé le tome IV de la septième série de ses *Bulletin et Mémoires* (année 1903-1904) (Angoulême, E. Constantin, 1905, in-8 de CLVIII-218 p.). La première partie de ce volume, réservée aux « Procès-verbaux » des séances de la Société, renferme, sous la rubrique « Annexes, » divers travaux placés à la suite et qui, malgré leur brièveté relative, offrent trop d'intérêt pour ne pas être mentionnés ici, à côté des « Mémoires » proprement dits, savoir : *Excursion à Périgueux*, par M. G. Chauvet (p. XXXII-XXXVII); — *Une Visite aux grottes de Teyjat*, par le même (p. XLIV-XLIX); — *Vieilles Cloches*, par le même (p. LVII-LX) ; — *Extrait du journal de bord du chevalier de Plas*, par M. A. Favraud (p. LX-LXIII) ; — *Vieilles Lampes charentaises*, par M. G. Chauvet (p. LXVIII-LXXX, avec 4 fig.) ; — *Le Bourg de Baigne au moyen âge*, par M. D. T. (p. LXXXVI-LXXXIV) ; — *Sépultures préhistoriques de la Charente et de l'Égypte. Comparaisons*, par M. G. Chauvet (p. LXXXIX-XCIII) ; — *Les Grottes de Teyjat*, par M. A. Favraud (p. XCIX-CIII) ; — *Monnaie gauloise de Lorigné (Deux-Sèvres)*, par M. G. Chauvet (p. CIII-CVIII, avec une fig.) ; — *Aneut, Anuit. La Lune et les Gaulois*, par le même (p. CXIV-CXXIV, avec une fig.); — *La Coexistence d' « Anuit » et de « Huy », d' « Anuit » et de « Enhuy »*, par M. D. T. (p. CXXXI-CXXXVIII) ; — *Collection Maurin*, par M. G. Chauvet (p. CXXXVIII-CXLI et CLI-CLV, avec fig.) ; — *Registre in-folio de 346 pages entièrement écrites portant ce titre : Compte que rend à la nation Jean-Baptiste Thorel, de la recette et de la dépense qu'il a faites de la terre de Ruffec depuis le 1er janvier 1785 au 10 décembre 1792*, par M. G. Chauvet (p. CXLVII-CLI) ; — *Ruines romaines à la Font-Brisson, commune des Gours* et *les Stations lacustres de l'Osme*, par M. A. Favraud (p. CLV-CLVIII). — Suivent les mémoires, au nombre de trois seulement : *Les Comtes héréditaires d'Angoulême, de Vougrin I à Audoin II (869-1032)*, par M. J. Dépoin (p. 1-27) ; — *Recueil de lettres missives adressées à Antoine de Bourbon (1553-1562) et de documents divers du XVIe siècle*, publiées, avec Avant-propos, de nombreuses notes et une table des matières, par M. J.-P.-G. Blanchet (p. 29-185) ; — *Notes sur les entrées solennelles dans Angoulême et passage de personnages célèbres en cette dite ville* (XVIIIe-XIXe *siècle*), par M. Émile Biais (p. 187-210).

— La même Société vient de faire paraître les *Tables générales* de ses *Bulletin et Mémoires (1845-1900)*, dressées par MM. Jules Baillet et Jules de la Martinière, avec un *Avant-propos* de M. J. Baillet (Angoulême, E. Constantin, 1904, in-8 de XVII-365 p.). Ces tables sont divisées en quatre parties : I. État des publications de la Société (p. 3-45). II. Index chronologique des planches, figures, plans, cartes, dessins, gravures, lithographies, photographies et phototypies contenus dans les *Bulletin et Mémoires* (p. 49-60). III. Table alphabétique des membres de la Société, auteurs de travaux, communications ou mémoires, donateurs et collaborateurs (p. 61-182), IV. Table alphabétique des noms de lieux et de matières (p. 185-364). Cette dernière division est la plus importante du volume et c'est aussi elle qui sera le plus utile aux travailleurs.

BRETAGNE. — M. Aveneau de la Grancière, connu pour ses nombreux et importants travaux archéologiques, a publié sous le titre : *Le Préhistorique et les époques gauloise, gallo-romaine et mérovingienne dans le centre de la Bretagne-*

Armorique, le résultat de ses dernières explorations dans la région montagneuse de Quénécan, entre le Blavet et le Sar (1899-1900) (Vannes, impr. Galles, 1903, in-8 de 159 p. avec 47 fig. et 3 cartes). M. de la Grancière commença ses explorations par Cléguérec et les continua dans les communes et cantons voisins, visitant tout par lui-même, et classant méthodiquement ses trouvailles : monuments de toutes époques, ceux de la pierre polie, du bronze, époque du fer ou gauloise, époque indéterminée, mais probablement antérieure à la période romaine, époque romaine, époque mérovingienne. Des dessins à la plume nous donnent une idée approximative des principaux d'entre ces monuments, parmi lesquels se voit la fameuse Vénus de Quinipily qui a si longtemps intrigué les antiquaires. Les descriptions de ces nombreux vestiges d'un passé lointain sont d'un style précis, clair et sobre. Le lecteur sent qu'il a affaire à un érudit de haute valeur qui n'affirme qu'à bon escient, et qui, le cas échéant, sait douter.

— Le même savant a fait paraître en 1904 une étude sur *la Région de la Roche-Bernard aux époques préromaine, gallo-romaine et mérovingienne* (Saint-Brieuc, imp. Prud'homme, 1904, in-8 de 49 p., avec une planche et 9 fig.). Ce travail fut d'abord publié dans le *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, lors du congrès de la Roche-Bernard, en 1903. C'est un inventaire des monuments découverts dans les cantons de la Roche-Bernard et de Muzillac. C'est toujours du pays morbihannais qu'il s'agit. Voici le bilan pour chacune des époques étudiées : — 1. Époque préromaine : sept menhirs, dix-sept dolmens, vingt-neuf haches en pierre polie, deux objets en diorite polie, une roche légendaire à cupules, un cercle de pierres ; cela pour la période de la pierre polie ; et maintenant pour la période du bronze : onze tumuli, trois haches en bronze, un lingot de bronze et divers autres objets ; — 2. Époque gallo-romaine : vingt-cinq débris de constructions romaines, dix trouvailles de monnaies dont une de deux mille pièces, deux statuettes, un four et un pont ; — 3. Époque mérovingienne : cinq sarcophages, une pièce de monnaie, une bague ; — 4. Époques indéterminées : sept enceintes, deux souterrains, deux restes de constructions, plusieurs tombeaux, une butte de terre. Cette aride énumération a pour but de montrer le soin et l'activité que déploie M. de la Grancière dans ses savantes recherches.

Dauphiné. — C'est avec le plus grand intérêt que nous suivons M. Armand Bourgeois dans ses *Impressions de voyage d'un Champenois dans les Alpes dauphinoises* (Chalons-sur-Marne, Martin, 1904, in-16 de VIII-56 p.). Que de montagnes, de sites pittoresques, nous visitons ainsi : Pontcharra, le Val Saint-Hugon et sa Chartreuse, Allevard, etc... ! Peut-être les réflexions de l'auteur ne sont-elles pas toujours d'une scrupuleuse orthodoxie, mais elles ne sont jamais banales, car il a horreur de l'inspiration qui s'épanouit dans « les publications des Syndicats d'initiative d'excursions » et du *Livret-Guide*.

— *L'Origine étymologique et la Signification du nom de Gap* (Grenoble, Drevet, in-12 de 19 p.), telle est la double question qu'examine avec compétence M. Ernest Chabrand. Sa conclusion est que la forme actuelle vient du mot primitif celto-ibère *Guapena* dont les scribes du moyen âge dégagèrent la forme moderne. Il signifierait une agglomération d'habitations que le Gap celtique embrassait dans sa circonscription.

Flandre. — M. Ch. Vandepitte ne paraît pas avoir un culte pour les « grands ancêtres » et ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. Celui qu'il nous présente aujourd'hui : *Un Jacobin d'autrefois. Merlin de Douai* (Lille, René Giard, 1904, in-12 de 60 p. — Prix : 0 fr. 75), n'est pas un des moindres. Taine l'a qualifié de « bourreau en chambre » et le court résumé de

sa vie contenu dans cette brochure justifie bien l'appellation. Élevé au collège d'Anchin par la protection et aux frais des bénédictins, il était avocat à Douai lorsqu'en 1789 les électeurs en firent un député. Il fut de ceux qui votèrent la confiscation et la vente des biens du clergé et il en profita pour acheter la ferme qu'exploitait son père. Président du tribunal du Nord pendant la Législative, il rentra à la Convention, vota la mort du Roi, pilla la Belgique à la suite de l'armée de Dumouriez, et fut l'auteur de la tyrannique loi des suspects et de la loi du 21 prairial qui accéléra l'action du tribunal révolutionnaire. Ministre de la justice sous le Directoire, et directeur après le 18 fructidor, il se distingua surtout par sa haine féroce contre les émigrés et les prêtres. M. Vandepitte cite comme exemple de cette haine l'affaire des naufragés de Calais, acquittés par deux commissions militaires et par la Cour de cassation, et que, néanmoins, Merlin fit maintenir en prison, jusqu'à ce que Bonaparte devenu premier Consul, les fit relâcher. Inutile d'ajouter que ce farouche républicain fut un des plus plats serviteurs de Napoléon et comte de l'Empire. *Ab uno disce omnes.*

Franche-Comté. — C'est toujours avec un réel plaisir que nous accueillons les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura.* Nous avons en mains le troisième volume (1903-1904) de la septième série de ce recueil estimé (Lons-le-Saunier, imp. L. Declume, 1904, in-8 de 407 p., avec 8 planches). Parmi les treize articles ou études composant cet intéressant volume, trois ont déjà été présentés à nos lecteurs par leur tirage à part. Nous rappellerons celles-ci tout d'abord : *Les Cimetières burgondes de Chaussin et de Wriange (Jura) et les Stations burgondes de l'arrondissement de Dole,* par MM. Julien Feuvrier et Louis Février (p. 3-56, avec 3 grandes planches) (*Polybiblion*, t. XCVII, p. 185) ; — *Relations françaises du siège de Dole (1636),* publiées avec une Introduction et des notes, par M. Émile Longin (p. 85-176) (*Polybiblion*, t. C, p. 376-377) ; — *Simon de Villerslafaye et sa Réponse au livre de Jean Boyvin sur le siège de Dole,* par le même (*Polybiblion*, t. CI, p. 475-476). Nous eussions été heureux de pouvoir également analyser ici, par leurs tirages à part, les plus importants des travaux qui suivent; mais ne les ayant pas reçus, nous devons nous borner à en citer les titres : *Notice historique, archéologique et descriptive sur l'hôpital royal de Noseroy,* par M. André Pidoux (p. 58-83, avec 2 planches) ; — *Lons-le-Saunier à travers les âges,* par M. Maurice Perrod (p. 179-193) ; — *Notice historique sur le collège des orphelins de Broissia à Dole,* par M. P.-A. Pidoux (p. 197-234); — *Plaque de ceinturon burgonde trouvée à Tavaux (Jura) en 1902,* par M. Louis Février (p. 237-243) ; — *Coup de poing chelléen trouvé à Dole en 1898,* par le même (p. 247-250) ; — *Note sur la monnaie de Lons-le-Saunier,* par le même (p. 253-267) ; — *Nouvelle Gerbe de vers,* par M. P. Guichard (p. 271-288) : cinq pièces très jolies, mais qui ont le tort de manquer de couleur locale ; pourquoi donc M. Guichard n'a-t-il pas chanté son pays, ses beautés ou ses gloires ? Il eût pu le faire à merveille ; — *La Baronnie de Chevreau. Curés de Cousance au* XVII*e siècle,* par M. Louis Lautrey (p. 291-310) ; — *Les Tableaux de l'église de Clairvaux,* par M. l'abbé P. Brune (p. 313-318, avec 3 reproductions) ; — *Essai de vulgarisation des analyses chimiques de précision, principalement au point de vue agricole, et Procédé de fabrication d'une balance sensible au milligramme,* par M. H. Clémençot (p. 321-325) ; — *Note sur la cité lacustre de Chalain (Jura),* par M. Louis-Abel Girardot (p. 387-395).

— M. W. Morton-Fullerton nous fait part, dans la *Revue de Paris* (livraisons du 15 février et du 1er mars dernier), de ses impressions de voyage *En Franche-Comté.* C'est en juin 1903 que M. Morton-Fullerton a parcouru

cette pittoresque région. Avec beaucoup d'humour il retrace ses excursions ou plutôt sa course rapide à travers les trois départements comtois dont il franchit parfois les limites pour poser le pied soit sur le territoire de Belfort, soit en Suisse, soit dans la Côte-d'Or, soit encore dans l'Ain. Il entre donc en Franche-Comté par le nord, c'est-à-dire par la Haute-Saône où il ne s'arrête guère qu'à Vesoul, laissant de côté, — on a le droit de s'en étonner — ce bijou de ville qui s'appelle Luxeuil. Puis il visite Montbéliard, Mandeure, et se dispose à atteindre Besançon lorsqu'un accident de chemin de fer lui procure des émotions. De Besançon, il se rend à Ornans, à Lods et à Pontarlier. Il redescend ensuite sur Salins, Dole, Poligny, Lons-le-Saunier, pour remonter du côté de Baume-les-Messieurs, Morez et Saint-Claude. Le voyage est terminé. Si les descriptions sont jolies ou exactes, on se rend compte trop facilement que l'auteur, en abordant les détails historiques, bien que très sommaires et accessoires, a erré quelquefois. Ainsi, par exemple, quand il raconte « comment Montbéliard est devenue française », il se borne à rappeler le petit stratagème dont usa le maréchal de Luxembourg pour s'emparer de la ville (au temps de Louis XIV). L'auteur ignore assurément que cette prise de possession par la France ne fut que provisoire et que Montbéliard n'est réellement et définitivement « devenue française » que le 10 octobre 1793. Mais il n'en faut pas demander trop à un étranger qui a eu juste le temps, entre deux trains ou en wagon, de feuilleter quelques livres dont certaines lignes lui ont forcément échappé. Cette relation, malgré les erreurs historiques, n'en est pas moins charmante.

— Et cependant si M. Morton-Fullerton avait eu en mains, à propos de Montbéliard, l'intéressante *Histoire du pays de Montbéliard à l'usage de la jeunesse et des familles* (Audincourt. imp. P. Juillard, 1904, in-16 de 272 p. — Prix : 2 fr. 50) que M. John Viénot a fait paraître depuis, assurément, en y regardant d'un peu près, il eût complété utilement ses notes. M. John Viénot a parfaitement résumé le sujet qu'il a envisagé depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à la Révolution, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où le petit pays de Montbéliard, — détaché du territoire de la vieille Séquanie (représentée aujourd'hui en très grande partie par la Franche-Comté) et devenu un apanage de la maison ducale de Vurtemberg, — fit retour à la grande patrie française (1793). L'auteur raconte en détails comment Montbéliard suivit le mouvement de la Réforme, et cela, il faut bien le remarquer, dans un esprit foncièrement protestant : c'est d'ailleurs la tendance qui règne dans ce volume. A la suite de chaque chapitre de son « Histoire », M. Viénot a inséré, en petit texte, des « lectures » qui font comprendre le caractère, les mœurs, les habitudes des gens du pays et en éclairent les annales. Mais pourquoi l'auteur s'est-il borné à donner la simple signature des écrivains à qui ces « lectures » sont empruntées ? Il eût fallu aussi nous dire dans quels ouvrages on peut trouver les morceaux reproduits. Une carte du pays de Montbéliard aux diverses époques de son existence particulière et même quelques vues n'eussent point, non plus, été de trop. Tel quel, cependant, ce petit livre, réserve faite de son inspiration protestante, est bien présenté et imprimé avec beaucoup de goût.

— M. Julien Feuvrier a publié dans *l'Homme préhistorique* une *Note sur une épée de la Tène, trouvée à Chaussin (Jura)*, qu'il a ensuite fait tirer à part (Paris, Schleicher, 1905, in-8 de 4 p., avec 2 fig.). Dans la présente « Note », l'auteur fait la description de cette épée découverte en 1902, sur le territoire

de Chaussin, au cours des travaux pour la construction de la voie ferrée allant de Saint-Jean-de-Losne (Côte-d'Or) à Lons-le-Saunier. Cette pièce curieuse est actuellement déposée au Musée de Dole (Jura).

— Le même M. Feuvrier a extrait de la *Revue viticole, agricole et horticole de Franche-Comté et de Bourgogne* la matière d'un intéressant opuscule qu'il intitule : *La Révolution dans le Jura. Comment M. de Grimaldi, évêque et pair de France, fut arrêté aux portes de Dôle par le futur général Malet et ce qu'il advint* (Lons-le-Saunier, imp. Declume, 1905, in-8 de 7 p.). C'est le 29 juillet 1792 que M. de Grimaldi, évêque-comte de Noyon, qui se rendait en Suisse, fut arrêté par la milice doloise, — placée sous le commandement en second du futur général conspirateur Claude-François de Malet, — et retenu jusqu'au 6 août, avec les personnes qui l'accompagnaient : la municipalité voulait savoir si M. de Grimaldi, qui ne pouvait exhiber de passe-port, avait bien le droit de franchir la frontière. A cet effet, un courrier fut dépêché à Paris et, à son retour, les voyageurs dont la situation était régularisée, furent autorisés à continuer leur route. Entre temps, l'évêque avait jugé à propos de modifier son itinéraire : au lieu de se rendre à Lausanne, il déclara vouloir se retirer au château de la Cagne, entre Antibes et Nice, d'où il émigra plus tard.

— D'une petite commune, formée d'un écart de la ville voisine de Quingey, et qui n'a pour ainsi pas d'histoire particulière, il était impossible de faire une monographie saillante. Aussi M. Louis Beuque, en composant sa *Monographie de la commune de Chouselot, canton de Quingey, arrondissement de Besançon (Doubs)* (Pontarlier, E. Thomas, 1900, in-8 de 72 p.) n'a-t-il pas eu d'autre prétention que de « faire connaître à la jeune génération le village et le milieu social où vécurent ses ancêtres. » Les *Annales franc-comtoises* de mars-avril dernier ont publié, sous la signature de M. Maurice Pigallet, une ample analyse de cette modeste brochure et les critiques dont elle a fait l'objet nous paraissent exactes en tous points. La plus importante remarque de M. Pigallet vise le silence gardé par M. Beuque sur la période révolutionnaire ; mais grâce aux *Annales*, cette lacune est aujourd'hui comblée.

Ile-de-France. — M. Bernard Monod étudie un curieux point des rapports de l'Église et de l'État au XIIe siècle dans sa plaquette : *L'Élection épiscopale de Beauvais de 1100 à 1104. Étienne de Garlande et Galon* (Paris, Champion, in-8 de 26 p.). Cette étude est fort intéressante ; elle nous révèle comment les évêques étaient nommés au XIIe siècle soit par l'élection soit par les deux pouvoirs ecclésiastique et civil — à propos de l'élection d'Étienne de Garlande et Galon. Elle démontre qu'au début du XIIe siècle, « les droits du Roi et du Pape en matière d'élection épiscopale sont des questions de fait, plus que des questions de principe. Tout le monde violait, dit l'auteur, l'ancien droit canon, avant, pendant et après l'élection : le Roi abusait de ses droits contre les règles canoniques ; le Pape luttait de son côté pour restreindre les droits royaux. Ils faisaient chacun triompher leur pouvoir de fait, en entravant l'action de leur adversaire. Ils échouaient et leur pouvoir théorique était impuissant contre le pouvoir de fait de l'adversaire..... Il fallut attendre la mort de Philippe Ier pour arriver à un accord entre le Pape et le Roi » (p. 26).

Lyonnais. — Vient de paraître le tome huitième de la troisième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon (Sciences et lettres.* Paris, Baillière ; Lyon, A. Rey, 1905, gr. in-8 de XXIII-468 p., avec 4 planches hors texte et 2 cartes dans le texte). Ce volume renferme les

travaux ci-après : *Faits nouveaux et peu connus relatifs à la période glaciaire*, par M. David Martin (p. 1-37); — *Festival vaudois, 4, 5 et 6 juillet 1903*, par M. A. Bleton, (p. 39-56, avec une planche); — *Sur l'introduction d'espèces méridionales dans la faune malacologique des environs de Paris*, par MM. A. Locard et L. Germain (p. 57-126); — *La Dactyloscopie. Identification des récidivistes par les empreintes digitales* par M. le Dr Edmond Locard (p. 147-161); — *Mémoire sur la réfraction atmosphérique : courbure de la trajectoire lumineuse dans l'air*, par M. Arnaud (p. 163-178); — *Étude de l'électricité atmosphérique par beau temps au sommet du Mont-Blanc*, par M. G. Le Cadet (p. 179-207, avec 3 planches); — *Les Œuvres de Cœlius Aurelianus, dernier représentant de la secte médicale des méthodistes, étude analytique et critique*, par M. le Dr Eugène Vincent (p. 209-245); — *La Terre polaire australe*, par M. E. Pariset (p. 247-374 avec 2 cartes dans le texte); — *Le Tibet et le Champ géographique du boudhisme*, par M. le professeur Berlioux (p. 415-424); — *Comment s'est créée, perdue et retrouvée la notion de la contagion de la tuberculose*, discours de réception par M. le Dr P. Aubert (p. 425-466). Très intéressant dans son ensemble au point de vue scientifique, ce volume, qui sort des presses de l'imprimerie lyonnaise A. Rey, est admirablement exécuté.

— *L'Éloge funèbre prononcé à l'occasion des funérailles de M. Henry Morin-Pons*, par M. A. Vachez, dans la séance de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 24 janvier 1905 (Lyon, impr. A. Rey, in-8 de 15 p.) retrace à grands traits la vie du savant, du chrétien que fut le regretté H. Morin-Pons. Il fut membre de l'Academie de Lyon, pendant 40 ans et s'occupa d'érudition dans des directions en apparence très opposées, comme en témoigne la bibliographie de ses travaux imprimés ou inédits donnée à la fin de cet opuscule. Particulièrement versé dans la connaissance de l'histoire du Dauphiné, il ne possédait pas moins celle du Lyonnais. Il débutait, à 28 ans, en publiant la *Numismatique féodale du Dauphiné* qui, déjà vieille d'un demi-siècle, est loin d'avoir perdu sa haute valeur.

MAINE. — Dans son opuscule intitulé : *Créans et ses seigneurs au* XIVe *siècle, d'après un registre de cens et d'aveux* (La Flèche, Besnier, 1904, in-8 de 87 p. Extrait des *Annales fléchoises*), M. l'abbé Louis Calendini a voulu faire connaître les différents seigneurs qui successivement possédèrent la châtellenie de Créans (Sarthe, arrondissement et canton de La Flèche) depuis le milieu du XIVe siècle, jusqu'au milieu du XVIe. C'est à l'aide d'un registre de cens et d'aveux de cette châtellenie, dont il a donné la reproduction intégrale à la fin de l'opuscule, qu'il retrace son histoire. De nombreuses notes éclairent le texte publié, et de sérieuses recherches faites dans plusieurs dépôts d'archives, ont permis à M. l'abbé Calendini d'ajouter bien des détails aux énumérations un peu sèches fournies par le texte qu'il a transcrit. On a ainsi une excellente monographie, qui sera utile aux érudits s'occupant du département de la Sarthe.

NIVERNAIS. — *Renaud de Nevers, seigneur de Decise*, par M. René de Lespinasse (Nevers, Vallière, 1905, in-8 de 14 p.) est une excellente contribution à l'histoire généalogique de cette famille, à l'histoire du Nivernais et des mœurs de cette époque (1150-1191). L'éminent érudit s'est servi, pour son travail, de documents de premier ordre. Il est extrait du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, dont M. de Lespinasse est le distingué président.

PROVENCE. — A récemment paru l'intéressant et religieux *Almanach des saints de Provence pour l'année 1905, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal* (Marseille, impr. marseillaise, 1905, in-16 de 84 p.). C'est la 18e année

de cet almanach. Il contient, pour 1905, les biographies suivantes : Le B. Urbain V, pape; le B. Antoine Gallus, ermite de Saint-Augustin; le B. Pierre de Luxembourg, cardinal; le B. Barthélemy Texier, général des dominicains; saint Vincent Ferrier, frère prêcheur; le B. André Abellon, frère prêcheur; le B. Louis Aleman, archevêque d'Arles; le B. Jérôme Garibi, frère mineur; le B. Yves Mahyeux; le V. César de Bus; le V. Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille; le V. Antoine Le Quieu; la V. Benoîte Rencurel, bergère du Laus; la V. Anne Magdeleine Rémuzat; les Vénérables Laurent Imbert et Jacques Chastan, martyrs; la V. Mère de Pinczon. Ces biographies sont composées avec autant de solidité que de piété.

Belgique. — M. Pierre Delattre vient de publier une intéressante monographie locale : *Florennes. Historique du château* (Florennes, Bertrand-Laurent, 1905, in-8 carré de x-104 p., orné de 30 similigravures. — Prix : 1 fr. 50). Le château de Florennes, dans la province actuelle de Namur, a eu successivement pour seigneurs, du xe siècle au xixe, les Rumigny, les Lorraine-Anjou, les Lorraine-Vaudémont, les Glymes, les Beaufort. Il abrite aujourd'hui un collège, tenu par les jésuites français exilés en Belgique. Œuvre sérieuse et de lecture agréable, la brochure de M. Delattre résume l'histoire de la seigneurie; elle en relate la puissance territoriale, les usages féodaux, les droits de haute et basse justice. Nous signalerons une petite confusion (p. 33.) : le meurtre de Louis d'Orléans (1401) n'eut pas lieu « sur le pont de Montereau, » mais à Paris. C'est le duc de Bourgogne, Jean-Sans-Peur, qui succomba, en 1419, sur le pont de Montereau.

— Sainte Gertrude a pu être appelée la théologienne du Sacré-Cœur; mieux que personne, elle a su exprimer les mystères et les splendeurs de ce cœur adorable; son livre du *Héraut de l'amour divin* et ses prières constituent l'un des plus beaux monuments élevés par la foi et l'amour chrétien à la gloire du cœur divin. Aussi est-il juste qu'à une époque où la dévotion au Sacré-Cœur occupe tant de place dans la vie chrétienne, le culte de sainte Gertrude prenne aussi une nouvelle extension. La *Neuvaine de méditations et de prières en l'honneur de sainte Gertrude*, publiée par le P. V. Jeanroy, procureur de la mission de Falla (Bruxelles, Société Saint-Augustin, 1903, in-32, 32 p.) peut servir à propager cette dévotion.

— Signalons l'apparition d'un nouveau périodique semestriel, dont le caractère est assez particulier. Il a pour titre : *Hors de France*, et pour rédacteurs les jeunes étudiants français de l'école préparatoire, dirigée par les jésuites exilés, à Antoing (près Tournai). Le premier fascicule, illustré avec goût, contient les essais littéraires de ces futurs ingénieurs, leurs études historiques et impressions sur la contrée où ils résident, leurs souvenirs de la patrie absente. Une telle publication pourra intéresser plus d'un ami de l'enseignement libre. Le titre n'est pas sans mélancolie : princes, hommes politiques, religieux, collégiens même, il y a aujourd'hui bien des Français « hors de France. »

Italie. — Sous le titre de : *La Toscana illustrata*, la maison F. Lumachi, de Florence, entreprend la publication d'une série de monographies illustrées des villes de Toscane riches en trésors artistiques et cependant peu connues encore et peu fréquentées. Les premiers volumes seront ceux de MM. Carlo Stiavelli sur Val die Nievole; Giglioli sur Empoli; Falciai sur Arezzo et le Casentino, Pampaloni sur le Val d'Elsa. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cette publication qui semble assurée du succès.

États-Unis. — Pour servir de base à l'étude de certains points du trade-unionisme aux États-Unis, — étude qu'il a entreprise au mois d'octobre

1902, — le Séminaire économique de l'Université Johns Hopkins a débuté par établir une bibliographie aussi complète qu'il lui a été possible, des publications relatives aux trade-unions de la confédération : statuts, règlements, journaux, tarifs, etc. (*A trial Bibliography of American Trade-Unions Publications*. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 112 p. — Prix : 2 francs 50). C'est en réunissant et en fusionnant les listes des documents de ce genre conservés par la Bibliothèque du Congrès, par la Bibliothèque John Crerar de Chicago, et par le Département du travail — « Department of Labor » — de Washington, puis en y ajoutant les articles relevés par les membres du Séminaire économique dans les bureaux centraux d'un certain nombre des plus importantes de ces associations, que M. George E. Barnett a pu, avec les conseils du professeur J. H. Hollander, préparer cette bibliographie pour l'impression. Si incomplète que la reconnaissent ses auteurs, cette publication, dressée dans l'ordre alphabétique des métiers, constitue néanmoins, — pour tous ceux qui voudront étudier les trade-unions des États-Unis, leurs statuts, les prix établis par elles, etc., — un document d'importance capitale, et dont les rédacteurs et l'éditeur ont droit à la reconnaissance de tous les économistes; aussi sa place était-elle toute marquée dans les « Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science » (t. XII, nos 1-2).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Moses und der Pentateuch* (*Biblische Studien*), von G. Hoberg (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Jésus-Christ et les Prophéties messianiques, d'après les travaux les plus récents*, par le chanoine V. Caillard (in-8, Retaux). — *Épîtres catholiques. Apocalypse*, trad. et commentaire par T. Calmes (in-8, Bloud). — *Les Actes des apôtres*, trad. et commentaire, par V. Rose (in-8, Bloud). — *L'Authenticité du quatrième évangile et la Thèse de M. Loisy*, par A. Nouvelle (in-8, Bloud). — *Preuves psychologiques de l'existence de Dieu*, par l'abbé de Broglie (in-8, Bloud). — *Actes de S. S. Pie X, encycliques, motu proprio, brefs, allocutions*, etc. T. I (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Saint François de Sales. Lettres de direction*. Introductions et notes par M. Cagnac (in-12, Poussielgue). — *Pour les jeunes prêtres. Recherche et première culture des vocations*, par M.-J. Moisan (in-32, Paris, 5, rue Bayard). — *La Clé du Ciel*, par le P. J. Berthier (in-18, Maison de la Bonne Presse). — *Combat spirituel, précédé d'un Essai sur la vie spirituelle*, trad. par G. de Belcastel (in-32, Maison de la Bonne Presse). — *Mois du Sacré-Cœur destiné aux enfants*, par l'abbé Sainsot (in-18, Paris, Amat; Chartres, Renier). — *Mois de Marie des familles chrétiennes*, par P. Gœdert (in-18, Téqui). — *Loi et pratique constitutionnelles de l'Angleterre. La Couronne*, par W. R. Anson; trad. de C. Gandilhon (in-8, Giard et Brière). — *Des Droits successoraux des enfants naturels, d'après la loi du 25 mars 1896*, par L. Campistron (in-8, Rousseau). — *Le Libre Salaire de la femme mariée et le Mouvement féministe*, par A. Damez (in-8, Rousseau). — *A travers la législation du travail*, par F. Dubief (in-18, Cornély). — *La Criminologie*, par le baron R. Garofalo (in-8, Alcan). — *Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme*, par l'abbé G. Frémont. T. VI (in-8, Bloud). — *Précis de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par G. Sortais (petit in-8, Lethielleux). — *Kants Kritik der reiner Vernunft abgekürzt auf Grund ihrer Entstehungsgeschichte*, von H. Romundt (in-8, Gotha, Thienemann). — *Le Sublime Orgueil*, par V. Mauroy (in-12, Sansot). — *Histoire de la philosophie européenne*, par A. Weber (in-8, Fischbacher). — *Psychologie de deux messies positivistes. Saint-Simon et Auguste Comte*, par G. Dumas (in-8, Alcan). — *La Pédagogie de Herbart, exposé et discussion*, par L. Gockler (in-8, Hachette).

— *L'Impérialisme économique et la Grande Industrie anglaise*, par P. Gannay (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Les Idées socialistes en France de 1815 à 1848*, par G. Isambert (in-8, Alcan). — *La Grève générale et le Socialisme. Enquête internationale. Opinions et documents*, par H. Lagardelle (in-18, Cornély). — *Le Préjugé des races*, par J. Finot (in-8, Alcan). — *Médecine de l'enfance jusqu'à l'adolescence*, par le Dr E. Monin (in-18, Maloine). — *Les Maladies populaires*, par le Dr L. Rénon (in-8, Masson). — *L'Hygiène dans la marine de guerre moderne*, par les Drs P. Couteaud et H. Girard (in-8, Challamel). — *Le Danger de la mort apparente sur les champs de bataille*, par le Dr Icard (in-18, Maloine). — *Vichy. Étude clinique des indications et des contre-indications*, par les Drs F. Lambert et V. Raymond (in-18, F.-R. de Rudeval). — *L'Hybridation des plantes*, par R. de Noter (in-16, Amat). — *Notions d'électricité, son utilisation dans l'industrie*, par J. Guillaume (in-8, Gauthier-Villars). — *Éléments de chimie inorganique*, par le Dr W. Ostwald, 2e partie. *Métaux*; trad. par L. Lazard, (in-8, Gauthier-Villars). — *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières*, par J. Patou. *II. Éléments d'algèbre financière* (in-8, Vuibert et Nony). — *Essai sur la défense des colonies*, par le capitaine Ferradini (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Observations sur la guerre dans les colonies. Organisation, exécution*, par le lieut.-colonel Ditte (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Submersibles et les sous-marins; leur utilisation dans les guerres modernes*, par d'Armor (in-8, Challamel). — *Causeries, réflexions et souvenirs sur la peinture*, par J.-F.-C. Clère (in-8, Henry Paulin). — *Les Portraits des Matignon-Grimaldi et le Château de Torigni-sur-Vire*, par G. Guillot (in-8, Saint-Lô, imp. Jacqueline). — *Deux Œuvres de Greuze. Madame Royale à la prison du Temple et Monseigneur le Dauphin au Musée de Besançon*, par J.-C.-A. Prost (in-8, imp. Firmin-Didot). — *L'Esthétique de Beuron*, par P. Lenz; trad. de l'allemand par P. Sérusier (in-8, Bibliothèque de « l'Occident »). — *Traité élémentaire de photographie pratique*, par G.-H. Niewenglowski (in-18, Garnier). — *Manuel théorique et pratique de lecture musicale, vocale et instrumentale*, par E. Schvartz (in-8, cart., Joanin). — *L'Enseignement de la musique dans l'éducation de la jeunesse à l'usage du pianiste-amateur*, par H. Vaillant (gr. in-8, Fischbacher). — *Les Caractères des musiciens à la façon de Théophraste et de La Bruyère*, par J. d'Udine (in-16, Joanin). — *J. S. Bach, le musicien-poète*, par A. Schweitzer (in-8, Paris, Fischbacher; Leipzig, Breitkopf et Härtel). — *Schumann*, by E. J. Oldmeadow (in-32, cart., London, George Bell and Sons). — *Richard Wagner. Vorlesungen gehalten an der Universität zu Wien*, von G. Udler (in-8, Leipzig, Breitkopf und Härtel). — *La Valeur de la science*, par H. Poincaré (in-18, Flammarion). — *Le Thème latin et la Version latine*, par G. Anquetil (in-18, Daragon). — *Étymologies vendéennes*, par H. Bourgeois. 3e série (petit in-18, Luçon, Bideaux). — *Œuvres d'Horace*, trad. en vers français par A. Motheau (in-16, Fontemoing). — *Derniers Poèmes*, par l'abbé J. Barthès (petit in-18, Lemerre). — *L'Ame brûlante*, poésies, par la baronne de Baye (in-16, Perrin). — *La Lumière dans l'ombre, poèmes de la vie cérébrale*, par M. Gautier (in-16, Perrin). — *Les Prémices*, par G. Carantec (in-12, Sansot). — *La Promeneuse*, par F. Éon (in-12, Lille, Édition du Beffroi). — *Faust, tragédie de Gœthe*, trad. par R. R. Schropp (in-8, Perrin). — *La Passion*, drame en 5 actes, en prose, par G. Baty (in-18, Lyon, P. Phily). — *La Troisième Jeunesse de Mme Prune*, par P. Loti, (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Obsédés*, par L. Frapié (in-18, Calmann-Lévy). — *Demi-Mère*, par Resclauze-de-Bermon (in-18, Calmann-Lévy). — *Esclave*, par G. d'Houville (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Colonnes d'Hercule*, par H. Rabusson (in-18, Calmann-Lévy). — *La Dette*, par J. Morel (in-18, Calmann-

Lévy). — *La Lueur sur la cime*, par J. Vontade (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Revenantes*, par Champol (in-16, Plon-Nourrit). — *Fatale Méprise*, par H. Baraude (in-18, Plon-Nourrit). — *Erreur meurtrière* par F. Pauty (in-18, Plon-Nourrit). — *Hommes nouveaux*, par G. Fanton (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Reflux*, par R.-L. Stevenson; trad. par T. de Wyzewa (in-16, Perrin). — *Le Crime de Clodomir Busiquet*, par E. Frank (in-18, Fontemoing). — *La Porte de félicité*, par J. de la Vaudère (in-18 carré, Flammarion). — *Le Roman d'un M'as-tu-vu?* par F. Febvre (in-18, Combet). — *Max Champ d'Avoine (souvenirs du château d'Ifs)*, par A. Beauclerq (in-18, Sansot). — *Mon Prince!* par R. Dombre (in-12, H. Gautier). — *Le Roman d'un vieux garçon*, par J. Thiéry (in-18, Hatier). — *Encore soldat. L'Hôpital militaire*, par R. Gaëll (in-18, Maison de la Bonne Presse). — *Les Orateurs de la Révolution. L'Assemblée constituante*, par A. Aulard (in-8, Cornély). — *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet, 1831-1870, faisant suite aux « Lettres à un ami de collège* (in-8, Champion). — *Histoire des Théâtres de Paris. La Renaissance, 1838-1841, 1868, 1873-1904*, par L.-H. Lecomte (in-8, Daragon). — *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin*, par J. Merlant (in-16, Hachette). — *Dix-neuvième Siècle. Esquisses littéraires et morales, 3e période (1850-1900)*, par le R. P. G. Longhaye (in-18, Retaux). — *Études de littérature et de morale contemporaines*, par G. Pellissier (in-18, Cornély). — *Bretons de lettres*, par L. Tiercelin (in-18, Champion). — *Varia. Pagine di critica e d'arte* par F. Flamini (in-12, Livorno, Giusti). — *L'Extrême-Orient. Chine, Japon, Russie*, par A. Métin (in-18, « Pages libres »). — *Le Maroc septentrional. Souvenirs et impressions (été 1904)*, par C. René-Leclerc (in-16 carré, Alger-Mustapha, imp. algérienne). — *L'Année coloniale*, publiée par C. Mourey, L. Brunel et Chemin Dupontès. 4e année (1902-1903) (Chevalier et Rivière). — *Le Fonti ed i tempi dello incendio neroniano*, da A. Profumo (gr. in-4, Roma, tip. Forzani). — *Die Bekämpfung des Christentums durch den römischen Staat bis zum Tode des Kaisers Julian (363)*, von A. Linsenmayer (in-8, München, Lentner). — *Histoire des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs*, par le R. P. Mortier. T. I et II (2 vol. in-8, A. Picard et fils). — *Essai sur les franciscains d'Alsace pendant la Révolution, d'après les travaux du P. Apollinaire de Valence*, publié par le P. Ubald, d'Alençon (in-8, Rixheim Lutter). — *La Légende dorée de l'Alsace*, par M. Diemer (in-16, Perrin). — *Charnacé et l'Alliance franco-hollandaise (1633-1637)*, par J. de Pange (in-8, A. Picard et fils). — *Une Amie de Marie-Antoinette. Madame Atkyns et la Prison du Temple (1758-1836)*, par F. Barbey (in-8, Perrin). — *Histoire financière de la Législative et de la Convention.* II. *1793-1795*, par C. Gomel (in-8, Guillaumin). — *Les Enfants du duc de Berry, d'après de nouveaux documents*, par le Vte de Reiset (petit in-8, Émile-Paul). — *Quatre cents ans de Concordat*, par A. Baudrillart (in-12, Poussielgue). — *Afrique et Crimée (1850-56). Historique du 11e léger (86e de ligne)*, par le général Hardy de Périni (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Crimée, Italie, Mexique. Lettres de campagnes, 1834-1867*, par le général Vanson (in-8, Berger-Levrault). — *Le Haut Commandement français au début de chacune des guerres de 1859 et de 1870. La Manœuvre de Magenta. Le Désastre de Metz*, par le général H. Bonnal (gr. in-8, édition de la « Revue des idées »). — *Le Palais Bourbon au* XVIIIe *siècle*, par H. Coutant (in-8, Daragon). — *L'Ile de Lutèce, enlaidissements et embellissements de la Cité*, par A. Robida (in-8, Daragon). — *Le Port de Paris, hier et demain*, par F. Maury (in-18, Guillaumin). — *Un Petit Séminaire du diocèse de Lyon. L'Argentière*, par A. Leistenschneider (gr. in-8, Lyon, Vitte). — *Marseille au* XXe *siècle, tableau historique et statistique*, par É. Camau (gr. in-8, Guillaumin; Marseille, P. Ruat). — *Ententes et ruptures*, par D. Cochin (in-18, Calmann-Lévy). —

Une Année de politique extérieure, par R. Moulin (in-18, Plon-Nourrit). — *Que vaut l'alliance russe? Les Emprunts, la guerre, la révolution*, par M. Rouffie (petit in-18, « Pages libres »). — *Les Questions d'Orient*, par G. Gaulis (in-16, « Pages libres »). — *La Séparation des Églises et de l'État*, par A. Briand (in-18, Cornély). — *Le Conflit entre la République et l'Église. Lettres à un officier français sur la séparation des Églises et de l'État*, par l'abbé G. Frémont (in-16, Bloud). — *L'Agonie du catholicisme...?* par le Dr M. Rifaux (in-18, Plon-Nourrit). — *La Charité criminelle*, par le Dr H. Thulié (in-18, Cornély). — *Geschichte der politischen Beziehungen Siebenbürgens zu England*, von D. Angyal (in-8, Budapest, Nachfolger). — *Pékin pendant l'occupation étrangère en 1900-1901*, par le lieutenant-colonel Guillot (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Japon, Mandchourie, Corée. Journal d'un correspondant en Extrême-Orient*, par R. Kann (in-18, Calmann-Lévy). — *State government in Maryland (1777-1781)*, by Beverly W. Bond, Jr. (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *Un Éducateur mystique. Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826)*, par E. Parisot (in-8, Henry Paulin). — *Lamennais, sa vie et ses doctrines. La Renaissance de l'ultramontanisme (1782-1825)*. par l'abbé C. Boutard (in-8, Perrin). — *Portraits de croyants au XIXe siècle. Montalembert, Auguste Cochin, François Rio, A. Guthlin*, par L. Lefébure (in-18, Plon-Nourrit). — *L'Héroïne du Pé-Tang. Hélène de Jaurias, sœur de Charité*, par H. Mazeau (in-18, Retaux). — *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr Cabanès. 2e série (in-18 carré, Albin Michel). — *Débuts de l'imprimerie en France. L'Imprimerie nationale. L'Hôtel de Rohan*, par A. Christian (gr. in-8, Champion). — *History of the Library of Congress*, by W. Dawson Johnston. Vol. I (*1860-1864*) (gr. in-8, cartonné, Washington, Government Printing Office). — *Le Livre*, par A. Cim. T. I (in-18, Flammarion).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. — 1. *L'Ordalie dans la Grèce primitive, étude de droit et de mythologie*, par Gustave Glotz. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 135 p., 5 fr. — 2. *Essai sur les prévôts royaux du* xi*e au* xiv*e siècle*, par Henri Gravier. Paris, Larose et Tenin, 1904, in-8 de 232 p., 4 fr.

Droit civil. — 3. *Le Mariage civil*, par René Lemaire Nouv. édit. Paris, éditions des « Questions actuelles », s. d., petit in-8 de ix-275 p., 3 fr. — 4. *Le Libre Salaire de la femme mariée et le Mouvement féministe*, par Albert Damez. Paris, Rousseau, 1905, in-8 de xxiv-486 p., 10 fr. — 5. *Des Droits successoraux des enfants naturels d'après la loi du 25 mars 1896*, par Louis Campistron. 2e éd. Paris, Rousseau, 1905, in-8 de 148 p., 3 fr. — 6. *Della Prescrizione e delle azioni possessorie nella servitu legale di passaggio*, nota di Renzo Pellati. Acqui, Righetti, 1904, gr. in-8 de 11 p.

Droit commercial. — 7. *De l'Organisation et des pouvoirs des assemblées générales dans les sociétés par actions, notamment au point de vue des modifications à apporter aux statuts*, par G. Bourcart. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-8 de xvi-320 p., 9 fr. — 8. *Traité théorique et pratique du contentieux des transferts d'actions et d'obligations nominatives*, par J. Bezard-Falgas. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-8 de 444 p., 9 fr. — 9. *Du Nom commercial, artistique et littéraire, en droit français*, par Charles Reibel. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, gr. in-8 de ii-304 p., 8 fr.

Législation industrielle et ouvrière. — 10. *Le Code du travail annoté d'après la jurisprudence et les circulaires ministérielles*, par Louis André et Léon Guibourg. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-12 de xvi-684 p., 6 fr. — 11. *Manuel pratique des accidents du travail et de l'assurance-accidents*, par Paul Page. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1905, in-12 de 288 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Lois ouvrières dans les deux mondes*, par Paul Louis. Paris, Alcan, 1905, in-32 de iv-187 p., 0 fr. 60.

Droit international. — 13. *Commentaire théorique et pratique des conventions de La Haye concernant la codification du droit international privé*, par Francesco-Paolo Contuzzi. T. I. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, gr. in-8 de xxviii-365 p., 10 fr.

Lois d'exception. — 14. *Les Congrégations non autorisées et leurs liquidateurs devant la loi de 1901*, par Francis-J. Delasalle, Gustave Brunet et Edmond Duez, avec une préface de Me Millerand. Paris, Giard et Brière, 1905, in-8 de viii-296 p., 6 fr. — 15. *Avant la séparation. De la Liberté d'association. Sociétés et personnes morales*, par Adolphe Houdard. Paris, Guillaumin, gr in-8 de 46 p., 1 fr. — 16. *La Séparation des Églises et de l'État, rapport fait au nom de la commission de la Chambre des députés, suivi des pièces annexes*, par Aristide Briand. Paris, Cornély, 1905, in-12 de 448 p., 3 fr. 50.

Ouvrages divers. — 17. *Précis de droit usuel*, par Abel Grenier. Paris, Garnier, 1903, in-12 de vi-310 p., cartonné, 3 fr. — 18. *Manual de práctica forense*, por Jorge Silvela Loring y Juan Barriobero Armas, con un prólogo de Tomas Montejo y Rica. Madrid, Hijos de Reus, 1905, gr. in-8 de 618 p., 10 fr. — 19. *Un An de justice (1903-1904)*, par Henri Varennes. Paris, Garnier, s. d., in-12 de 414 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Italie sanglante. Murri et Bonmartini, le drame de Bologne*, par Carlo Rimini. Paris, Librairie universelle, s. d., in-12 de 331 p., 3 fr. 50.

Histoire du droit. — 1. — Dans l'*Antigone* de Sophocle, le gardien qui vient annoncer à Créon l'enlèvement du corps de Polynice s'écrie, au nom de tous ses compagnons : « Nous étions prêts à prendre

en main les fers rouges, à marcher à travers le feu et à jurer par devant les dieux de n'avoir été ni coupables, ni complices. » Ce texte du tragique grec a suggéré à Valkenaer l'idée que le système des épreuves judiciaires avait existé dans l'ancienne Hellade. Grimm, à son tour, dans ses études sur les antiquités juridiques de l'Allemagne, a signalé chez les Grecs des analogies avec les coutumes germaniques sur le jugement de Dieu. A côté de son savant ouvrage sur *la Solidarité de la famille en Grèce,* dont on a rendu compte ici même, l'année dernière, M. Gustave Glotz a consacré un autre volume, moins important, mais non moins riche d'érudition, à ce problème historique de l'*Ordalie dans la Grèce primitive.* M. Glotz reconnaît que jamais ou presque jamais en Grèce, la juridiction publique n'a usé de l'ordalie comme d'un moyen légal. Mais il n'en soutient pas moins que cette coutume a existé, sous diverses formes, chez les Grecs, comme chez tous les autres peuples aryens. A vrai dire, toutes les preuves qu'il en donne ne nous paraissent pas absolument décisives. La première sorte d'épreuves qu'il étudie, l'exposition en mer dans un coffre ou dans un sac, peut n'être au fond qu'un moyen de bannissement ou d'abandon noxal. Les nombreuses traditions qui se retrouvent partout sur le « saut de Leucade », ou, comme l'on dit en France, « le saut de la Pucelle », ont-elles besoin de l'idée du jugement de Dieu pour s'expliquer ? Les légendes sur « la justice de la mer » ne sont-elles pas seulement l'effet de la terreur inspirée aux hommes par l'Océan ? Les épreuves par l'eau douce furent-elles autre chose que des moyens de chercher des présages ? Le lac des Falikes, décrit par Diodore de Sicile, ces cratères d'où s'échappaient des eaux sulfureuses et des gaz méphitiques, offraient aux anciens Siciliens un lieu propice pour prononcer leurs serments et augmenter l'horreur de leurs imprécations : c'était bien là une sorte d'épreuve, s'il est vrai que celui qui s'y soumettait était exposé à un danger immédiat ; mais une coutume qui a sa cause dans des circonstances toutes locales ne permet pas d'affirmer l'existence d'une institution plus générale. Quant aux modes d'exécution qui consistaient à précipiter les criminels dans des gouffres, à les enterrer vivants, comme on faisait à Rome pour les vestales, c'était des genres de supplice, et rien de plus. Des épreuves par le feu, par l'eau bouillante ou le fer rouge, ont pu sans doute être usitées dans l'ancienne Grèce, mais, à part le texte de Sophocle que nous avons cité, on est bien forcé de reconnaître qu'il en reste peu de vestiges. Si des peuples très religieux, comme les Grecs et les Romains, ont dû sentir le besoin de soumettre aux dieux leurs doutes et leurs différends, ils ont pu le faire par les procédés divinatoires, par les auspices et la consultation des sibylles et des pythonisses, plutôt que par ces usages grossiers et superstitieux qui, chez les Germains, constituaient les épreuves judiciaires.

2. — M. Henri Gravier, élève de l'École des chartes, avait pris pour sujet de thèse l'étude des *Prévôts royaux du* XIe *au* XIVe *siècle*. Il mourut quelques jours avant la soutenance, mais son travail, consciencieux et bien documenté, a paru dans une revue juridique et vient d'être tiré à part, avec des additions. L'institution des prévôts royaux apparaît sous les premiers Capétiens. Ces officiers existèrent alors en même temps que les anciens fonctionnaires carolingiens ; ensuite, on les trouve seuls à la tête de l'administration locale du domaine royal. Il en est fait mention pour la première fois sous le règne de Robert II. Leur création par les Capétiens eut lieu probablement à l'imitation du mode d'administration des propriétés ecclésiastiques. Le ressort des prévôtés correspondait, en général, à la circonscription féodale appelée châtellenie ; leurs limites, d'ailleurs, ont souvent varié : à mesure que le domaine royal s'agrandissait, des prévôtés étaient établies, soit sur des bases entièrement nouvelles, soit à la place des anciennes prévôtés seigneuriales, ducales et comtales. Les prévôts avaient des attributions financières, judiciaires et administratives. Ils percevaient le cens, les redevances en nature et en argent, les produits des bois royaux, les droits d'entrée, de sortie, de vente sur les marchandises, les péages, les droits de gîte, les produits des monnaies, ceux de la justice. Au XIe et au XIIe siècle, les prévôts connaissaient de tous les délits et de tous les crimes ; ils étaient les seuls juges du domaine jusqu'à l'institution des baillis, qui, au XIIIe siècle, leur enlevèrent la connaissance des affaires les plus importantes et devinrent des juges d'appel par rapport à eux. Comme gardiens de l'ordre public, les prévôts avaient le droit d'arrestation des criminels, des gens sans aveu, et en général de tout délinquant. A l'origine, les prévôtés étaient mises en ferme, ce qui devint la source de beaucoup d'abus, car cette situation entraînait les prévôts à tirer le plus d'argent possible de leur charge, au mépris du droit et de la justice. A partir du XVe siècle, le système de la mise à ferme fut généralement remplacé par celui de la mise en garde, qui faisait du prévôt un officier gagé, versant intégralement au trésor royal la différence de ses recettes et de ses dépenses. De nombreuses pièces justificatives ont été recueillies par M. Gravier, aux Archives nationales et dans d'autres dépôts publics ; elles sont reproduites à la suite de sa dissertation. On y trouve aussi une liste des prévôtés royales et des prévôts qui les ont occupées jusqu'en 1400, liste très incomplète, sans doute, mais qui néanmoins est intéressante pour la géographie du moyen âge et pour l'histoire des localités comprises dans l'ancien domaine des rois de France.

DROIT CIVIL. — 3. — En ce moment même où l'on prépare la réforme du code civil, il n'est nullement inopportun de rappeler, comme le fait

M. René Lemaire dans une seconde édition de sa thèse de doctorat, « que le mariage civil est une institution illogique et néfaste, qu'un catholique, aussi bien d'ailleurs qu'un protestant ou un israélite, peut être obligé de subir, mais ne doit jamais accepter. » Après avoir établi le caractère mixte du mariage, contrat naturel, religieux et civil, M. Lemaire fait un rapide historique du droit matrimonial depuis l'avènement du christianisme : il montre que le mariage civil tire son origine de la théorie gallicane, qui séparait le contrat du sacrement. Les philosophes de la Constituante, s'autorisant de ce système, proclamèrent que la loi ne devait considérer le mariage que comme contrat civil. Puis vint la Législative, qui déclara que le mariage est un contrat dissoluble par le divorce. Les auteurs du code répudiaient les errements révolutionnaires, mais ils voulurent maintenir la sécularisation du mariage ; c'est pourquoi ils conservèrent le mariage civil, ainsi que le divorce. Arrivant à la critique de ce système, M. Lemaire n'a pas de peine à démontrer qu'il est illogique et contraire à la liberté de conscience. Tout en prétendant ignorer le caractère religieux du mariage, l'État s'en préoccupe cependant, puisqu'il interdit de célébrer le mariage à l'église avant que l'acte civil n'ait été dressé à la mairie. Et ainsi tous les Français se trouvent mariés de force de par la loi, avant de l'être réellement devant Dieu et devant leur conscience. On ne voit pas assez les conséquences de cette funeste antinomie. Le mariage civil opposé au mariage religieux a eu pour effet déplorable d'abaisser graduellement la conception de l'union conjugale, de la faire descendre de ces sommets divins, où elle commandait le respect, au terre à terre d'un simple contrat. De plus, le mariage civil a ouvert la porte au divorce ; il a fait fragile ce qu'il avait fait vulgaire, et depuis lors les deux institutions n'ont cessé d'exercer l'une sur l'autre une influence réciproque, dont la résultante incontestable est la démoralisation du mariage, son avilissement progressif vers l'union libre. Pour conclure, M. Lemaire demande simplement que la loi française fasse pour les catholiques ce qu'elle a fait en Algérie pour les musulmans. En Algérie, les musulmans se marient devant leur cadi ; les actes sont dressés à l'état civil sur une simple déclaration, faite dans les trois jours au maire de la commune par le mari et la femme. Il serait même inutile à notre avis, de maintenir le mariage civil, comme le propose M. Lemaire, pour les libre-penseurs ou ceux qui n'appartiennent à aucune des religions reconnues par l'État ; même dans la théorie rationaliste, qui considère le mariage comme un simple contrat, le rôle de l'État devrait se borner à constater ce contrat, sur la déclaration des époux et des témoins, comme sont constatés les naissances et les décès. La prétention de l'État de faire procéder à une « célébration » du mariage par un de ses agents est excessive et même ridicule.

4. — Voici encore une thèse de doctorat qui mériterait, elle aussi, d'attirer l'attention des réformateurs du code civil ; elle est intitulée : *Le Libre Salaire de la femme mariée et le Mouvement féministe*, et elle a pour auteur M. Albert Damez, avocat à la Cour d'appel de Lyon. Bien que le sujet ait été déjà beaucoup étudié dans ces dernières années, il est toujours d'actualité. Si M. Damez ne l'a pas renouvelé, il a du moins le mérite de l'avoir traité d'une manière très sérieuse et très complète. Après avoir exposé, dans un chapitre préliminaire, les progrès du féminisme en France, il recherche d'abord quelle est la situation légale de la femme et quels sont ses droits sur ses salaires dans les principales législations étrangères. Il examine ensuite le système du code, et montre la nécessité d'attribuer à la femme, surtout dans les classes pauvres, le droit de disposer du fruit de son travail. Il expose et critique les divers projets de réforme qui ont été proposés, soit dans la doctrine, soit devant le Parlement, et fait connaître enfin celui auquel il donne la préférence. Suivant M. Damez, la femme, quel que soit le régime matrimonial, doit avoir toute liberté de recevoir ses salaires ou les produits de son industrie personnelle ; elle doit les administrer seule et en jouir librement. En un mot, sa capacité, par rapport aux sommes et valeurs qui proviennent de son travail, doit être équivalente à celle du mari. Ce système se rapproche de celui du nouveau code civil allemand, qui réserve à la femme la libre disposition de certains biens, dits « biens réservés », lesquels comprennent notamment tout ce que la femme acquiert par un travail séparé. M. Damez demande en outre que la femme puisse même, lorsque le mari fait un mauvais usage de ses propres salaires, obtenir du juge de paix l'autorisation de les saisir et de toucher elle-même la part nécessaire aux besoins du ménage ; le même droit d'ailleurs devrait appartenir au mari par rapport aux salaires de la femme. Cette dernière réforme surtout ne nous paraît devoir rencontrer aucune objection ; elle a été proposée au Parlement depuis longtemps par M. Goirand et votée sans discussion par la Chambre des députés en 1896 ; elle est restée enfouie depuis lors dans les cartons du Sénat. Pourquoi ? Un député, à qui M. Damez le demandait, lui répondit : « La question féministe est actuellement en sommeil devant les Chambres. » Les Chambres, en effet, ne sont-elles pas absorbées par la question cléricale ?...

5. — M. Louis Campistron, professeur à la Faculté de droit de Toulouse, vient de publier une nouvelle édition, entièrement refondue, de son petit traité : *Des Droits successoraux des enfants naturels d'après la loi du 25 mars 1896*. On sait que cette loi a notablement élargi la part des enfants naturels reconnus dans la succession de leur père ou de leur mère. Cette part est fixée à la moitié de ce qu'ils recueilleraient

s'ils étaient légitimes, lorsque le père ou la mère ne laisse pas de descendants légitimes; elle est des trois quarts lorsque les enfants naturels sont en concours avec des ascendants, des frères ou sœurs, ou des descendants de frère ou sœur; enfin, toute la succession appartient à l'enfant naturel, s'il n'y a ni descendants, ni ascendants, ni frères ou sœurs ou descendants d'eux. D'après une disposition assez singulière, tandis que l'enfant naturel ne peut rien recevoir au-delà de ses droits héréditaires par donation entre vifs, il peut être avantagé par testament autant qu'un enfant légitime. La combinaison de ces règles avec les droits des enfants légitimes et les dispositions relatives à la quotité disponible entre époux soulève de réelles difficultés, dont M. Campistron indique la solution. Il a même ajouté à son ouvrage des tableaux indiquant la quotité des droits de succession et de réserve des enfants naturels, d'après leur nombre et la qualité des parents avec lesquels ils concourent. Un coup d'œil sur ces tableaux suffit pour faire connaître les droits des enfants naturels dans les hypothèses les plus compliquées.

6. — Dans une petite brochure intitulée: *Della Prescrizione e delle azioni possessorie nella servitù legale di passagio*, M. Renzo Pellati, avocat à Rome, s'est proposé d'élucider quelques questions pratiques sur les servitudes de passage en cas d'enclave. Les règles du code italien, en cette matière, sont les mêmes que celles du code civil français; aussi, sur les diverses questions qu'il examine, M. Renzo Pellati aboutit à des solutions identiques à celles qui sont admises par la jurisprudence française. Sa brochure, extraite, dit-il, d'un travail historique et critique plus étendu, prouve d'ailleurs que nos jurisconsultes et les arrêts de nos cours lui sont familiers.

Droit commercial. — 7. — L'Académie des sciences morales avait mis au concours en 1900, pour le prix du budget de 1903, une étude sur *l'Organisation et les pouvoirs des assemblées générales dans les sociétés par actions, notamment au point de vue des modifications à apporter aux statuts*. Ce sujet a été supérieurement traité par M. Bourcart, professeur de droit commercial à l'Université de Nancy, et son mémoire, couronné par l'Académie, forme aujourd'hui un ouvrage également intéressant au double point de vue de la théorie et de la pratique. Cet ouvrage est divisé en deux grandes parties, une partie générale et une partie spéciale. Dans la première, l'auteur établit les principes constitutifs des sociétés par actions, principes qui doivent servir à résoudre les questions les plus importantes du sujet. La partie spéciale est consacrée à l'étude des diverses sortes d'assemblées générales: constitutives, ordinaires et extraordinaires. Dans une société, l'assemblée générale représente le pouvoir suprême, mais il n'en résulte pas qu'elle soit omnipotente. Bien qu'elle puisse, dans une certaine mesure, mo-

difier les statuts, elle doit pourtant en respecter les règles essentielles et fondamentales. L'assemblée, en effet, est liée par le pacte social ; en souscrivant ce pacte, l'actionnaire n'a pas abdiqué entièrement entre les mains du pouvoir dirigeant : il s'est formellement ou implicitement réservé certains droits, sur lesquels l'assemblée générale elle-même ne peut rien entreprendre. Quels sont ces droits, ces *Sonderrechte*, comme disent les Allemands ? Tel est le problème qui doit être résolu, par le législateur d'abord, lorsqu'il légifère sur les sociétés; par les tribunaux ensuite, lorsqu'ils ont à statuer sur les litiges, assez fréquents et presque toujours importants, que soulèvent dans la pratique les décisions des assemblées générales. La jurisprudence française s'est montrée jusqu'ici assez rigoureuse dans la détermination des pouvoirs des assemblées. Elle a considéré comme intangibles toutes les clauses statutaires concernant la répartition des bénéfices et l'égalité entre les actionnaires. De là est résultée la nécessité de recourir au pouvoir législatif pour permettre aux sociétés anciennes de créer des actions privilégiées ou de priorité. On sait que des lois récentes, de 1902 et de 1903, sont intervenues pour préciser les conditions auxquelles de telles actions peuvent être émises. M. Bourcart déduit, avec juste raison, de l'esprit de ces lois, qu'elles doivent engager la jurisprudence à laisser désormais plus de latitude aux assemblées, en exigeant seulement que leurs décisions soient acceptées par la majorité des sociétaires intéressés.

8. — Le *Traité théorique et pratique du contentieux des transferts d'actions et d'obligations*, que vient de publier M. Bezard-Falgas, rendrait un grand service non seulement aux hommes d'affaires, notaires et agents de change, pour lesquels il est écrit, mais à la classe entière des capitalistes et des porteurs de titres, s'il parvenait à convaincre les agents des contentieux qu'ils doivent, comme le leur conseille l'auteur, dans sa Préface, « exiger le moins d'actes possible, tâcher de se contenter de ceux que les particuliers ou leurs mandataires ont pris l'initiative de produire, rendre toujours une solution, sûre, sans doute, mais en outre rapide et peu coûteuse. » Leur excuse, s'ils se sont montrés trop méticuleux jusqu'ici, était peut-être de n'avoir pas sous la main un guide offrant toute garantie et prévoyant toutes les hypothèses. Ce guide, ils le trouveront désormais dans l'ouvrage de M. Bezard-Falgas. Dans les cinq chapitres dont se compose cet ouvrage, l'auteur traite successivement de la responsabilité des compagnies à l'égard des porteurs de leurs actions ou obligations, des diverses opérations de transfert, de conversion ou de remboursement, des garanties qui doivent être exigées tant à l'égard des actes qu'en ce qui concerne la capacité des personnes et les conditions d'indisponibilité dont les titres peuvent être frappés. Le dernier chapitre est consacré

aux droits fiscaux qui grèvent les titres et les transferts. Sur toutes les questions, l'auteur renvoie aux décisions de la jurisprudence.

9. — Dans sa thèse de doctorat, qui traite *Du Nom commercial, artistique et littéraire, en droit français*, M. Charles Reibel nous apprend que, d'après la nouvelle théorie du savant professeur Kohler, de Berlin, nous ne sommes plus propriétaires de notre nom. Le droit au nom n'est pas un droit de propriété ; c'est seulement, paraît-il, un « droit de la personnalité. » Dispute de mots, bonne seulement pour exercer le cerveau d'un Allemand. « Le nom, c'est de la fumée, » a dit Gœthe ; fumée ou non, le nom d'un industriel, d'un écrivain ou d'un artiste a toujours une valeur, quelquefois une très grande valeur. Il importe donc que le droit au nom soit protégé. Comment, dans quels cas, dans quelle mesure l'est-il ? Ce sont là des questions très délicates, qui ne se posent pas seulement pour les noms patronymiques, mais aussi pour les pseudonymes, pour les dénominations de fantaisie données aux établissements industriels, pour les noms des localités et des pays réputés pour leurs produits. Le nom commercial peut se transmettre. Il peut aussi se perdre par le non-usage, tomber dans le domaine public. En France, la propriété des noms est garantie à la fois par les principes du droit civil et par des sanctions pénales. Une loi de 1824 réprime l'usurpation des noms commerciaux ; une loi de 1895 punit ceux qui apposent de faux noms sur les œuvres artistiques. M. Charles Reibel a traité très consciencieusement tout ce vaste sujet, et s'il verse un peu trop dans les théories allemandes, son livre se distingue cependant par des qualités de méthode et de clarté toutes françaises.

LÉGISLATION INDUSTRIELLE ET OUVRIÈRE. — 10. — Tandis que les Chambres françaises élaborent — avec cette sage lenteur dont elles ne se départissent que pour les lois de persécution — un *Code du travail*, MM. L. André et L. Guibourg, devançant l'œuvre législative, publient sous ce titre un recueil méthodique et annoté de tous les textes qui intéressent les travailleurs. Ces textes sont nombreux ; ils se sont surtout beaucoup multipliés depuis vingt ans. MM. André et Guibourg les ont classés en trois grandes parties, dont la première est consacrée au contrat de travail ; la seconde, à la réglementation et aux mesures protectrices du travail ; la troisième, aux conflits résultant du travail, aux contestations entre patrons et ouvriers. Chacune de ces parties est divisée en titres, qui sont eux-mêmes subdivisés en chapitres. Les textes, lois, décrets et arrêtés ministériels sont annotés des décisions de jurisprudence, avec renvois aux principaux recueils. Ce volume sera certainement très utile aux industriels, aux entrepreneurs, aux directeurs des sociétés de secours mutuels et des syndicats, aux membres des conseils de prud'hommes, à tous ceux enfin que leurs fonctions mettent en rapport avec les travailleurs. Les recherches y

sont rendues faciles par trois tables générales — méthodique, chronologique et alphabétique — ainsi que par de nombreux index placés en tête des notes de jurisprudence.

11. — Si l'on ne compte plus déjà les ouvrages relatifs à la loi du 9 avril 1898 sur les accidents du travail, il ne serait guère plus facile de compter les modifications que cette loi a subies depuis qu'elle existe. Le *Manuel pratique des accidents du travail et de l'assurance-accidents* de M. Paul Page vient seulement de paraître ; mais par suite de la promulgation de la nouvelle loi du 2 avril 1905, il a déjà besoin d'être complété par un appendice. Il conserve néanmoins sa valeur et son intérêt en tant que guide destiné aux patrons et aux ouvriers. Sans s'appesantir, comme d'autres auteurs, sur l'historique de la loi, non plus que sur le principe du risque professionnel, M. Page signale sous chaque article les applications qu'il a reçues et l'interprétation qui a prévalu. Quand des décisions contradictoires se sont produites, il les mentionne. Il a pris soin, nous dit-il, de n'omettre, autant que possible, aucune des questions prévues par les auteurs ou solutionnées par les tribunaux. Pour ne pas trop multiplier les citations, il renvoie seulement aux arrêts de la Cour de cassation, qui sont déjà fort nombreux. En somme, ce manuel nous paraît répondre parfaitement à son but, qui est de renseigner les intéressés, et il est vraiment recommandable.

12. — Bien qu'animé de l'esprit socialiste, le petit volume de la « Bibliothèque utile » intitulé : *Les Lois ouvrières dans les deux mondes*, par Paul Louis, offre un bon résumé de l'état actuel de la législation ouvrière dans les principaux pays civilisés. Il permet de mesurer le développement qu'a pris cette législation, d'apprécier tout ce qui a été fait dans les divers ordres d'idées qui s'y rattachent : contrat de travail, salaires, syndicats, hygiène et sécurité, règlements d'ateliers, accidents du travail, lutte contre la maladie, la vieillesse ou le chômage, placement ouvrier, conciliation et arbitrage. Sur tout cela, le système de l'intervention de l'État a prévalu. Devant les réclamations et les menaces du prolétariat, la société capitaliste, dit l'auteur, s'est résignée à entrer dans la voie des réformes. Elle pourra faire plus encore, mais n'en est pas moins condamnée à disparaître, pour faire place à la société future, qui doit s'édifier sur le principe de la propriété collective. Il resterait seulement à montrer un peu ce que sera cette société future, mais c'est, comme on sait, ce dont les socialistes s'embarrassent le moins.

Droit international. — 13. — Après le travail de codification qui s'est opéré, depuis un siècle, dans le droit interne des différents pays, après tant d'études destinées à résoudre, suivant des principes scientifiques, les conflits qui s'élèvent entre les diverses législations civiles

et commerciales, le moment paraît venu où il serait possible d'établir un code international privé commun à tous les États civilisés. Des conférences qui ont eu lieu à La Haye, par l'initiative du gouvernement des Pays-Bas, en 1893, 1894, 1900 et 1904, entre des jurisconsultes délégués par les gouvernements de la plupart des États, ont abouti à des conventions qui ont été conclues entre un certain nombre de ces États et qui peuvent être considérées déjà comme des chapitres détachés du code international privé de l'avenir. C'est de ces *Conventions de La Haye* que M. Contuzzi, professeur à l'Université de Cagliari, a entrepris l'étude et le commentaire, dans un ouvrage dont le premier volume seulement vient de paraître. L'auteur, bien qu'italien, a écrit en français, sans doute, parce que le français est la langue usitée dans les relations internationales ; on ne saurait donc s'étonner de rencontrer quelquefois dans son livre des expressions impropres ou exotiques, qui d'ailleurs ne diminuent en rien la valeur de cet ouvrage, très sérieux, bien ordonné et intéressant. M. Contuzzi fait l'historique des quatre conférences de La Haye. Il précise le caractère de leurs délibérations : elles n'engagent pas les gouvernements qui y sont représentés par leurs délégués; elles ont pour but seulement de poser les bases juridiques des conventions que ces gouvernements peuvent ensuite adopter. A la suite des deux premières conférences, une première convention est intervenue au sujet de la communication des actes judiciaires, de l'échange des commissions rogatoires, de la caution *judicatum solvi*, de l'assistance judiciaire et de la contrainte par corps : treize États ont souscrit ce premier traité ou y ont adhéré. Deux ans après la troisième conférence, d'autres accords ont été formés pour régler les conflits de lois en matière de mariage, de divorce et de tutelle. M. Contuzzi étudie avec soin, article par article, les règles de droit consacrées par ces conventions internationales, et s'il les trouve insuffisantes ou défectueuses, il indique les améliorations qu'on devrait y apporter. En vertu de ces dispositions, les magistrats de tous les pays ont aujourd'hui le devoir d'appliquer la loi étrangère dans un grand nombre de cas. Et néanmoins les conditions d'application de cette loi ne sont pas les mêmes dans les divers pays : tandis qu'en Italie sa violation peut motiver un pourvoi en cassation, en France, au contraire, la Cour de cassation abandonne l'interprétation des lois étrangères au pouvoir discrétionnaire des tribunaux. C'est là une anomalie contre laquelle M. Contuzzi réclame, avec juste raison. Il demande aussi que les États contractants s'entendent pour reconnaître que tout jugement compétemment rendu doit produire son effet sur le territoire des autres États de l'Union. Ici, toutefois, s'élèvent de très graves objections. Il est toujours beaucoup plus difficile de soutenir un procès dans un pays étranger que dans son propre pays ; il convient donc

que des garanties toutes spéciales existent à l'encontre des condamnations qui pourraient nous être infligées par les tribunaux étrangers.— La quatrième conférence, qui s'est tenue à La Haye en 1904, a élaboré des projets très importants sur la procédure civile, sur les conflits de lois en matière de successions, de régimes matrimoniaux, d'interdiction et de faillite : ces projets seront étudiés par M. Contuzzi dans un second volume.

Lois d'exception. — 14. — Comme résumé des théories soutenues devant les tribunaux pour arriver à une spoliation aussi complète que possible des congrégations, l'ouvrage que viennent de publier deux avoués au tribunal de la Seine, MM. Delasalle et Brunet, accostés de M. Duez, le liquidateur bien connu, a certainement son prix. M. Millerand était tout désigné pour écrire la préface de cet ouvrage, puisque ceux qui l'ont signé le présentent comme « la synthèse des ses plaidoiries. » Dans cette Préface, M. Millerand fait l'éloge de Waldeck-Rousseau, « le juriste consommé, auquel nous devons la loi de 1901, » mais il omet de rechercher ce que Waldeck-Rousseau penserait du commentaire donné aujourd'hui à sa loi. Qu'importe d'ailleurs ce qu'il en penserait ? Sa responsabilité dans l'œuvre d'iniquité n'en serait pas diminuée. Et n'est-ce pas lui déjà qui a donné le modèle de cette modération apparente sous laquelle on couvre les conséquences monstrueuses d'une législation hypocrite ? Les auteurs du livre recommandé par M. Millerand nous expliquent que si Jules Ferry, en 1880, n'a pas réussi à détruire les congrégations, c'est parce que « ses décrets s'étaient bornés à la dispersion des personnes, sans compléter cette mesure par la dispersion des biens. » Le mot « dispersion » n'est-il pas charmant ? On condamne des Français à s'expatrier, sans même prononcer les mots d'exil et de bannissement ; on leur vole leurs propriétés, en se gardant bien de parler de confiscation. Bien mieux, on soutient que la loi qui fait cela n'est qu'une application pure et simple de l'ancien droit public français, qu'elle « ne lèse aucun droit acquis » (page 49). Sous l'ancien régime cependant, le Roi ou le seigneur qui profitait de la confiscation devait payer les dettes jusqu'à concurrence des biens. Au contraire, d'après les avocats des liquidateurs, ceux-ci ont le droit de prendre les biens sans payer les dettes. La loi elle-même pourtant stipule qu'après la liquidation terminée « l'actif net est réparti entre les ayants droit. » Qui parle d'actif net suppose que toutes dettes sont payées. Mais non, dit-on, il ne s'agit que des dettes contractées par le liquidateur ; quant aux dettes de la congrégation, il n'a pas à s'en occuper ; elles ne sont pas valables, parce que la congrégation n'a pas pu s'obliger !... On croit rêver quand on lit de pareilles théories sous la plume de gens qui se présentent comme des sectateurs du droit et de la justice... Et qui sait si elles ne trouveront pas des tribunaux pour les sanctionner ?...

15. — M. Adolphe Houdard, dans une brochure intitulée : *De la Liberté d'association*, approuve la loi de 1901 en tant qu'elle a eu pour effet de supprimer les congrégations. Et néanmoins il se déclare grand partisan de la liberté d'association. Il cite avec éloge ces paroles que prononçait Waldeck-Rousseau, le Waldeck-Rousseau de 1883 : « L'association ne m'apparaît pas comme une concession de l'ordre politique, elle m'apparaît comme l'exercice naturel, primordial, libre, de l'activité humaine. » C'est fort bien. Mais alors les congréganistes vont dire à Waldeck-Rousseau et à M. Houdard : « Vous reconnaissez donc qu'en nous empêchant de nous associer, vous nous retirez l'exercice d'un droit naturel et primordial. » — Oui, leur répond M. Houdard, la loi de 1901 est injuste à votre égard : « Il ne saurait être interdit à des individus qui se rencontrent dans des sentiments religieux analogues de s'associer pour les mettre en pratique et de vivre en commun, quels que soient les engagements de conscience qu'ils prennent entre eux. » — Eh bien, répartiront les congréganistes, pourquoi approuvez-vous la loi de 1901 de nous avoir dissous ? — Et M. Houdard de répondre : « Parce que vous prétendiez fonder des personnes morales qui possédaient sans l'autorisation de l'État. » Les congréganistes pourraient répliquer qu'ils possédaient leurs biens au même titre que tous les autres citoyens. Telle est, dans tous les cas, la théorie de M. Houdard. Dans sa brochure, il y a de bonnes pages : celles où il critique la loi de 1901, en lui opposant surtout les déclarations ultralibérales des Waldeck-Rousseau et des Floquet. Il y en a de moins bonnes : celles où il cherche à édifier sa théorie, qui est fausse, en ce qu'elle méconnaît que le droit naturel de s'associer implique le droit d'agir et de posséder en société.

16. — L'exécution des congrégations n'est pas encore achevée que déjà l'on entreprend la destruction du clergé paroissial. C'était prévu. Sous la Révolution déjà, la constitution civile du clergé a suivi de près la suppression des ordres religieux; les séculiers ne furent pas plus épargnés que les réguliers. Dans son fameux rapport sur *la Séparation de l'Église et de l'État*, qu'il vient de faire paraître en volume, M. Briand rappelle tout au long ces glorieux souvenirs. Il y rappelle encore bien d'autres choses, et comme spécimen de la désinvolture avec laquelle l'histoire, le droit public, le droit canon, la vérité et la logique peuvent être traités par les parlementaires du radicalisme, ce rapport mérite d'être lu. Même expurgé des lapsus trop grossiers que la presse a relevés, il contient encore des perles. Vous y verrez, par exemple, que « saint Louis fut un des plus fervents défenseurs de la société laïque »; que le protestantisme est né de « l'Évangile, retrouvé parmi les textes de l'antiquité grecque et latine »... Et que dites-vous de cette manière d'expliquer la confiscation des biens du clergé par la Constituante :

« L'Assemblée constituante ne pensait ni ne voulait dépouiller l'Église des biens qu'elle possédait; elle entendait seulement restituer à la nation propriétaire l'administration et l'usufruit des biens ecclésiastiques dont l'Église jouissait. » Ne prenant que la propriété, l'administration et l'usufruit, la Constituante, évidemment, ne dépouillait pas l'Église !... A la suite de son rapport, M. Briand publie le texte définitif du projet de séparation adopté par la commission, puis, comme annexes, le concordat, les articles organiques, l'ancienne constitution civile du clergé et les autres lois, décrets et ordonnances régissant les églises, les fabriques et les consistoires.

Ouvrages divers. — 17. — *Le Précis de droit usuel*, de M. Abel Grenier, professeur au lycée Buffon, se distingue des nombreux ouvrages du même genre en ce qu'il est rédigé par demandes et par réponses. Cette forme catéchistique est sans contredit la plus favorable à la préparation des examens, et c'est surtout aux élèves des écoles primaires et secondaires qu'est destiné ce petit ouvrage. L'esprit en est irréprochable. L'ordre adopté par l'auteur est le plus simple, le plus naturel : après une Introduction sur le droit et la loi en général, la première partie, consacrée au droit public, contient les notions essentielles sur la constitution des pouvoirs publics, l'organisation administrative, l'organisation judiciaire et le droit criminel. La seconde partie, réservée au droit civil, présente un résumé des principes du code civil, du code de procédure et du code de commerce. L'auteur a surtout visé à la clarté et à la brièveté; il y était bien obligé par la nécessité de comprendre dans un petit volume — comme dans un cours d'une heure par semaine — l'exposé, même sommaire, des deux principales branches du droit. Peut-être aurait-il pu ajouter en note quelques explications complémentaires : par exemple, sur la question de savoir comment finit le bail, indiquer les délais de congé consacrés par l'usage.

18. — Sous le titre de : *Manual de práctica forense*, deux avocats du barreau de Madrid, MM. Jorge Silvela Loring et Juan Barriobero Armas, viennent de publier un nouveau formulaire de procédure. Précédé d'une Préface élogieuse de M. Tomas Montejo y Rica, professeur de droit à l'Université centrale, cet ouvrage est destiné à servir de guide aux jeunes avocats pour la rédaction des actes judiciaires. Il contient des formules applicables devant les tribunaux civils ordinaires, devant les tribunaux criminels, devant les juridictions spéciales — Sénat, tribunal des délits de contrebande, conseils de guerre, tribunal des comptes, tribunaux administratifs — et devant les juridictions canoniques. Une dernière partie donne des modèles de consultations. On peut constater par ce recueil que le style judiciaire espagnol est généralement exempt de ces expressions archaïques

et inintelligibles au vulgaire qui se sont perpétuées dans notre procédure française.

19. — *Un An de justice* est le titre sous lequel M. Henri Varennes, le très distingué chroniqueur judiciaire du *Figaro*, publie chaque année, depuis 1901, le recueil de ses articles. Grâce au talent de l'auteur, ce volume est plein d'agrément. C'est comme une série de courts romans, — trop vécus, hélas ! — entremêlés de fins croquis et d'anecdotes sur le monde du Palais. C'est aussi une collection de documents sur les mœurs de notre temps, et, dans chacun de ces petits volumes, on peut voir passer les différentes classes sociales, avec leurs passions, leurs folies, leurs préjugés et leurs misères... Celui de l'année dernière, 1903-1904, nous offre, entre autres causes plus ou moins célèbres, le crime « du Grand-Marais », cet assassinat d'une épicière des environs de Saint-Nazaire, dont l'auteur, Largeteau, comparut devant la cour d'assises de Nantes, et s'en tira avec cinq années d'emprisonnement; l'affaire « de la rue Chalgrin », autre assassinat, commis sur la demi-mondaine Berthe de Brienne; le procès correctionnel de Mlle Sylviac pour injures aux demoiselles du téléphone; le meurtre de Mlle Popesco, la jeune artiste roumaine, tuée par son amant; puis le fameux crime d'Aix-les-Bains, l'assassinat d'Eugénie Fougères par Bassot et la Giriat.

20. — C'est bien aussi un document de premier ordre sur les mœurs de la société contemporaine que cette affaire *Murri et Bonmartini* qui se déroule depuis trois mois devant la cour d'assises de Turin. En un volume destiné à servir de préface à ces longs débats, M. Carlo Rimini a résumé pour le public, d'après les procès-verbaux mêmes de l'information et les documents authentiques du procès, tous les détails de cet horrible drame de famille. Ici l'intérêt principal réside dans la condition sociale des personnages, qui appartiennent à l'aristocratie de la naissance et à l'aristocratie de la science. Tandis que le malheureux comte Bonmartini y représente la vieille noblesse italienne, qui n'a pas encore complètement rompu avec la foi des ancêtres, son assassin et son beau-frère, Tullio Murri, fils d'une des sommités de la science médicale, personnifie en lui l'homme des temps nouveaux, affranchi de tous préjugés. On sait qu'après le crime il se mit sous la protection du grand-maître de la maçonnerie italienne. Sa sœur, de son côté, la comtesse Linda Bonmartini, s'adressa au cardinal Svampa, archevêque de Bologne, pour lui demander de faire cesser les attaques d'un journal catholique contre elle et sa famille. Dans quelle mesure Linda a-t-elle trempé dans l'assassinat de son mari ? Quelle part de complicité incombe au professeur Secchi, dont les relations intimes avec la comtesse ne sont plus un mystère ? Quel rôle ont joué aussi d'autres complices, la Bonnetti et le docteur Naldi ? Ce sont là des

problèmes que l'instruction de l'affaire, quoique habilement conduite par le juge Stanzani, n'a pu complètement éclaicir et sur lesquels, sans doute, quand ces lignes paraîtront, l'opinion du jury de Turin sera enfin connue.

MAURICE LAMBERT.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *La Sainte Vierge*, par M. DE LA BROISE (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de VI-250 p. 2 fr. — 2. *Saint Irénée*, par ALBERT DUFOURCQ. Paris, Bloud, 1905, in-16 de 277 p. (Collection *La Pensée chrétienne*), 3 fr. 50. — 3. *Les Martyrs*, par le R. P. Dom H. LECLERCQ. T. III. *Julien l'Apostat, Sapor, Genséric*. Paris, Oudin, 1904, in-18 de CCXXIV-422 p., 3 fr. 50. — 4. *Saint Paulin, évêque de Nole* (*353-431*), par ANDRÉ BAUDRILLART. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de VII-190 p. (*Les Saints*), 2 fr. — 5. *Saint Odon* (*879-942*), par Dom DU BOURG. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de XII-244 p. (*Les Saints*), 2 fr. — 6. *Un Curé plébéien au XIIe siècle. Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, prédicateur de la IVe croisade* (*1191-1202*), par l'abbé A. CHARASSON. Paris, F.-R. de Rudeval, 1905, in-18 de 220 p., 3 fr. 50. — 7. *Saint Alexandre Sauli, barnabite, apôtre de la Corse* (*1534-1592*), par ALBERT DUBOIS. Paris, librairie Saint-Paul, 1904, in-8 de 301 p. avec grav., 3 fr. 50. — 8. *La Vie de Monseigneur Borderies, évêque de Versailles*, par Mgr DUPANLOUP. Paris, Téqui, 1905, in-18 de XII-440 p., 5 fr. — 9. *Le Bienheureux Curé d'Ars* (*1786-1859*), par JOSEPH VIANEY. Paris, Lecoffre, 1905, in-12 de 201 p. (*Les Saints*), 2 fr. — 10. *Vie du Vénérable Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, dite des lazaristes, premier vicaire apostolique de l'Abyssinie*, par l'abbé DEMIMUID. Paris, Téqui, 1905, in-8 de VI-412 p., 7 fr. 50. — 11. *Vie populaire de Pie IX*, par le P. LIMBOUR, revue par H. DELASSUS. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, Société Saint-Augustin, s. d. (1904), in-18 de 184 p. avec portrait, 1 fr. 50. — 12. *Ernest Lelièvre et les Fondations des Petites Sœurs des Pauvres* (*1826-1889*), par Mgr BAUNARD. Paris, Poussielgue, 1905, in-8 de XV-496 p., 4 fr. — 13. *Sœur Pauline, fille de la Charité. Sa vie, sa correspondance* (*1878-1899*), par G. D'ANTICAMARETA [DE PUYBUSQUE]. Paris, Retaux, 1905, in-12 de 286 p., 3 fr. 50. — 14. *Saintes pour jeunes filles*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de 341 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Bienheureux J.-B. Vianney, tertiaire de S. François* (*le curé d'Ars, 1786-1859*), par ALPHONSE GERMAIN. Paris, Poussielgue, 1905, in-12 de 210 p., 1 fr. 50. — 16. *L'Héroïne du Pé-Tang. Hélène de Jaurias, sœur de charité*, par HENRI MAZEAU. Paris, Retaux, 1905, in-18 de XVIII-366 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Père Paul Ginhac, de la Compagnie de Jésus*, par le P. A. CALVET. 3e édit. Paris, Casterman ; Toulouse, Sanchez, 1904, gr. in-8 de XVII-458 p., 4 fr. 50.

1. — Certes, les Vies de *la Sainte Vierge* ne font point défaut. Cependant, dans cette abondante collection, il restait la place pour une histoire de Marie qui, tout en gardant un caractère de pieuse vulgarisation, devait revêtir aussi celui d'œuvre documentaire. M. de la Broise y a pleinement réussi, et son livre doit être répandu pour nous délivrer des mystiques rêveries sur la Mère du Sauveur plutôt préjudiciables à une solide hyperdulie. Le plan de l'ouvrage comprend : un récit des événements, une description psychologique et le tableau de l'œuvre accomplie. A quelles sources puiser pour remplir ce dessein ? A strictement parler, elles sont peu nombreuses. L'auteur s'est appliqué, de préférence, à se servir des anciennes en les soumettant à une rigoureuse critique. Il a d'abord remonté le cours des âges bibliques et a recueilli, dans l'Ancien Testament, les traits de la figure prophétique de la Femme,

victorieuse du Serpent, de la Vierge qui concevra et enfantera le Désiré des nations, de l'Épouse du *Cantique*, des héroïnes juives : Jaël, Judith, Esther, enfin de la Femme de l'*Apocalypse*, revêtue du Soleil. Avec le Nouveau Testament c'est la vie extérieure qui nous est exposée dans sa splendeur. Si les *Actes* et les *Épîtres* ne contiennent que de rares indications, les quatre évangélistes fournissent un certain nombre de faits précieux ; depuis la généalogie de saint Joseph, jusqu'à la présence de Marie au drame de la Croix rédemptrice. Moins à la tradition historique qu'à la tradition dogmatique conservée par l'enseignement catholique et la croyance unanime, l'auteur a demandé les traits qui manquaient encore à la physionomie de la Sainte Vierge. Dans la patrologie grecque et latine, il a cueilli quelques documents importants qui ont une valeur originale et ne sont pas de simples reproductions de témoignages plus anciens. Tout en tenant compte dans son exégèse des renseignements dus à la connaissance scientifique du temps et du milieu, il est resté, avant tout, un historien et un théologien, et un théologien plus positif que scolastique, sans dédaigner les théories des maîtres de l'École ni certaines considérations mystiques assez savoureuses. Le style du livre est d'une austérité élégante ; il instruira les esprits sérieux, tout en échauffant les cœurs attiédis.

2. — *Saint Irénée* appartient aux âges apostoliques et à la plus ancienne littérature patristique. L'auteur de ce volume, professeur à l'Université de Bordeaux, avait déjà publié un travail sur le même Père de l'Église dans la collection, si avantageusement connue, de la librairie Lecoffre : *Les Saints ;* il y étudiait la personnalité du saint et sa doctrine. Pour celui qui nous occupe, il se compose d'une série d'extraits traduits et coordonnés par de brèves transitions et sobrement annotés ; en quelque sorte, c'est un recueil de pièces justificatives qui permet de se placer, sans intermédiaire, en face des textes et de décider par soi-même de la justesse des interprétations qu'en peuvent donner les théologiens ou les historiens. La grande erreur de l'époque, que saint Irénée combattit à outrance et avec succès, était le gnosticisme dont le plus redoutable adepte était Marcion, qui prétendit reprendre l'œuvre de saint Paul en luttant contre le Dieu de l'Ancien Testament au profit du Dieu suprême révélé aux hommes dans « l'apparence humaine » de Jésus. Cette dernière forme du gnosticisme se répandit dans toutes les provinces : en Asie d'abord, le berceau de la secte, puis, en Grèce, en Italie, à Rome et en Gaule. L'évêque de Lyon ruina par la base cette erreur gnostique. Ses arguments sont contenus dans son grand ouvrage : *La Fausse Gnose démasquée et réfutée*. Si elle ne disparut pas complètement à la fin du IIe siècle, son influence diminua considérablement : « Je soupçonne, dit M. Dufourcq, que saint Irénée est la principale cause de cette transformation, de cette

éclipse du gnosticisme » (p. 30). Dans les textes édités par M. Dufourcq on voudrait constater une critique un peu plus sévère, par saint Irénée, des documents oraux ou écrits qu'il collectionnait. A propos de *la Fausse Gnose*..., parue vers 185, il écrivait : « Nous n'avons pas l'habitude d'écrire ; nous ne sommes pas habiles dans l'art des mots... Vous ne chercherez chez nous — qui vivons chez les Celtes, avons nos occupations et usons de la langue barbare — ni l'art des mots que nous n'avons pas appris, ni la force du véritable écrivain que nous n'avons pas cherché à atteindre, ni l'art du style, ni les grâces, que nous ignorons » (p. 39). Toutefois, malgré quelques digressions fastidieuses que l'habileté de M. Dufourcq a su retrancher, le traité contre les hérésies est l'un des monuments les plus intéressants du christianisme primitif, soit qu'Irénée réfute le panthéisme et le dualisme des gnostiques, soit qu'il expose la doctrine catholique qu'il a, le premier, systématisée. Les deux ouvrages de M. Dufourcq (Lecoffre, Bloud) doivent être lus non seulement par les théologiens, mais encore par les catholiques instruits afin qu'ils puissent défendre leur foi contre les attaques du protestantisme et notamment contre les arguments subtils de M. Auguste Sabatier. Pourquoi M. Dufourcq n'a-t-il pas utilisé, pour son volume de textes, l'article récent de Corssen sur la *Vita Polycarpi* dans la *Zeitschrift für neutest. Wissenschaft* ? L'auteur a purement et simplement transcrit, dans son second livre, de nombreux passages de son premier volume (Conf. Bloud : 5, 9, 10, 11 et Lecoffre : 29, 37, 39, 44, 46 ; Bloud : 29, 30 et Lecoffre 170, 174, etc.). Ce n'est pas d'une bonne méthode. L'ouvrage est écrit dans une forme littéraire soignée, quelquefois même épique ! Néanmoins, ce travail honore l'auteur qui l'a composé et la collection où il figurera avec distinction.

3. — Non seulement Irénée défendit sa foi avec la science du théologien, mais il la proclama par son martyre. Des *Martyrs* des premiers siècles le R. P. Leclercq nous offre aujourd'hui l'armée sanglante, dans son tome III. Que de choses intéressantes, d'une science critique irréprochable, il y a dans ce robuste volume ! Peut-être quelques-uns le trouveront-ils rempli de trop de choses, même de hors-d'œuvre. Ainsi, dans la préface de plus de 200 pages, les notices bien traitées d'ailleurs, sur les historiens des martyrs : Dom Ruinart, J.-B. de Rossi, E. Le Blant. La thèse approfondie sur « l'unité du mobile surnaturel, chez tous les martyrs, » ne serait-elle pas mieux placée, dans le dernier volume de la collection où l'auteur embrassera, nous assure-t-il, « le contingent de faits de toute nature fourni par cette littérature si spéciale et si abondante » ? Par contre, on est heureux d'avoir, en tête de ce dernier recueil, un abrégé géographique de l'expansion chrétienne à l'âge héroïque. L'auteur, en passant, mentionne les persécutions qui partout accueillirent les apôtres. Le mémoire sur « Quelques Supplices et leur repré-

sentation dans l'antiquité » aidera les profanes à comprendre les actes. — L'ouvrage s'ouvre par la traduction du livre de Lactance sur les derniers jours des persécuteurs, précédée de quelques notes sur la mort de Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle, Sévère et Maximin. Une seule pièce est contemporaine des événements : le récit fait par saint Athanase du martyre de plusieurs fidèles d'Alexandrie, au cours de la persécution arienne dirigée contre lui (p. 50-57). Les actes de rédaction postérieure, qui jouissent, pour la plupart, d'une autorité historique dont le degré resterait seul à établir, occupent la plus grande partie du volume. Ils ont trait à la persécution de Julien l'Apostat (p. 70-118), de Sapor et de ses successeurs (p. 119-270), des ariens sous Constans et Valens (p. 278-311), des Barbares du IVe siècle (p. 312-330), des Vandales (p. 344-419). Ainsi que dans les précédents volumes, le style de l'auteur est alerte et fort littéraire. Une bibliographie copieuse précède chaque série d'actes. Le remarquable succès qu'ont obtenu les deux premiers volumes se continue et se maintiendra jusqu'au couronnement de l'œuvre, en raison de « la haute valeur historique que possèdent ces textes de premier jet qui vous rapportent le triomphe des martyrs. » Pour notre siècle grisé de critique, ces naïfs récits de nos pères dans la foi ont un charme pénétrant. Qu'on les lise dans nos familles chrétiennes !

4. — Ce fut au temps d'accalmie qui suivit les persécutions que naquit *Saint Paulin*. Sa vie fut d'abord très simple, très unie : c'était celle des grands seigneurs gallo-romains. Puis, réalisant son rêve de retraite chrétienne, il s'y est tenu. Ce n'était pas néanmoins une vie purement contemplative. Même en ce poète, en ce saint très doux, en cette nature de flamme divine, il y a un homme d'affaires, qui déploie pour se dépouiller autant d'ardente habileté que d'autres pour s'enrichir. On ne connaît que peu de ses fondations pieuses ou charitables et ce peu est considérable, magnifique : ne citons que l'antique et illustre abbaye de Lérins. Dans sa vie, pas de grandes luttes pour défendre l'orthodoxie de son petit diocèse, pas de grandes batailles d'idées, pas de tourmentes intérieures, telles qu'en soutint saint Jérôme. Il fut un modèle parmi les évêques par ses belles vertus. A un autre point de vue, il doit retenir l'attention : il fut l'un des fondateurs de la poésie chrétienne. Bien que la perfection de la langue classique ait sombré dans la recherche, l'emphase, la subtilité, les poèmes de Paulin mériteront toujours d'être lus en dépit de leur prolixité. Au contraire de ses contemporains, il s'inspire de son cœur plus que de son esprit ; sa poésie est une effusion de son amour chrétien. C'est un saint au caractère tout français : il a le bon sens, la délicatesse, l'ordre dans la vie, la clarté dans les idées. Sa pensée est discursive plus qu'originale et profonde ; il a le goût du développement, il a de l'esprit. M. Baudrillart aime son héros et le fait aimer ; il a su le replacer bien vivant avec sa physionomie douce et

grave, dans le milieu si rempli d'événements et d'hommes remarquables que fut son époque.

5. — *Saint Odon*, pour avoir vécu dans le cloître, rayonna aussi dans le monde des lettres comme moraliste, historien et liturgiste. Il brilla surtout comme réformateur monastique. L'auteur bénédictin de cette histoire, dans la vie de ce saint du haut moyen âge, n'a pas supprimé ou même atténué le caractère surnaturel; il estime que ce serait méconnaître cette époque et commettre un anachronisme. Tout en n'enlevant pas à ces siècles aux fortes et naïves croyances la poésie charmante qui leur est propre, il a garde de s'affranchir, en vue d'un récit plus légendaire et plus attrayant, des règles de la critique historique. Il a utilisé la monographie du *Moine Jean* « qui fut, pendant de longues années, le disciple, le compagnon, le confident du saint abbé. » La Bibliothèque nationale possède, dans deux mss., la *Vita Odonis* (Mss. lat. 5386, 5556). C'est à cette source que puisèrent tous les auteurs du moyen âge, y compris le moine Nagolde, deuxième biographe d'Odon, qui ont parlé du grand abbé dans leurs ouvrages. Citons aussi, parmi les auteurs modernes qui y ont recouru : Mabillon, Dom Bouquet; Dom Marrier, dans sa *Bibliotheca Cluniacensis*; de nos jours, Peignot, dans son *Histoire de l'ordre de Cluny*; Hauréau dans l'*Histoire littéraire du Maine* et Molinier, dans ses *Sources de l'histoire de France*. C'est à ces divers auteurs, ainsi qu'aux cartulaires et bullaires de Cluny pendant cette période, que Dom du Bourg a demandé les éléments de cette belle et savante étude sur la vie du moine qui fut à la fois un homme célèbre et un admirable saint et sur la profonde influence exercée par lui dans le cloître et la société de son temps. Le volume se divise en trois périodes : la Vie dans le siècle, la Vie au cloître, la Vie posthume. En voici le sommaire : Première Partie. Le xe Siècle et le jeune baron; 2e partie. Le Chanoine de Saint-Martin. Vie spirituelle, formation intellectuelle; 3e partie. Le Moine de Baume. Le Noviciat. Cluny. Anachorète et cénobite; 4e partie. L'Abbé de Cluny. Fondation matérielle. Fondation spirituelle; 5e partie. Le Réformateur de l'ordre monastique; 6e partie. Le Lettré : le moraliste, l'historien, le liturgiste; 7e partie. Le Bienheureux. La délivrance. La survivance.

6. — Avec *Foulques de Neuilly* nous arrivons aux temps agités de la quatrième croisade, dont il fut le prédicateur enflammé. C'est un livre copieusement documenté, d'après les chroniqueurs contemporains. Sans doute on a beaucoup écrit sur les croisades, mais, la plupart du temps, on a oublié de publier la biographie de leurs extraordinaires prédicateurs. On a exalté le XIIIe siècle en laissant trop de côté les dernières années du XIIe qui le préparaient; on évoque les personnages illustres du cloître, on n'exhume pas de son ombre le clergé rural d'alors, le clergé plébéien. Ce que furent les grands docteurs de l'antique Sor-

bonne on le sait, mais l'on tait le genre d'études, de mœurs et de recrutement de la foule des étudiants. Or, nous avons tout cela, en abondance, dans le présent volume sur ce même Foulques dont l'auteur, à sept siècles d'intervalle, est le successeur, dans la même église paroissiale, que Foulques bâtit et que M. Charasson a restaurée. Foulques étudiant, curé, prédicateur, missionnaire, thaumaturge, risée d'abord de ses paroissiens, les enthousiasmant ensuite, remuant les provinces, distribuant la croix, poussant les masses vers le sépulcre du Christ et mourant pauvre, dans son pauvre presbytère, voilà ce qu'il faut lire dans cet ouvrage. Une légère critique portant sur l'orthographe de l'historien ecclésiastique Lebeuf, que M. Charasson écrit : Lebœuf. Et ce n'est pas un lapsus, puisque nous retrouvons la même forme aux pages 212, 213, n. 3.

7. — L' « apôtre de la Corse, » durant le siècle de la Réforme, fut *Saint Alexandre Sauli*, en même temps qu'il était le supérieur des barnabites. D'origine italienne et l'une des gloires de l'Université de Pavie, il devint le doyen de la Faculté de théologie. Malgré lui il fut nommé évêque dans la Corse, pays dont l'auteur retrace le tableau physique, moral et social vers 1570. L'évêché de Bastia était en ruines ; il ne fit là qu'une halte de deux ans (1570-72). Néanmoins, il eut le temps d'y accomplir beaucoup de bien par sa parole évangélique; il se montra à la fois pacificateur, architecte, législateur, thaumaturge. Puis eut lieu sa translation à l'évêché de Pavie où il réalisa également beaucoup de bien en peu de temps. Le biographe, l'un des fils spirituels du saint barnabite, nous dépeint en finissant l'homme intérieur, son caractère, sa physionomie, ses derniers jours, nous raconte ses miracles en Italie, en France, en Corse. Quelques intéressants appendices couronnent l'œuvre. En voici les sujets : I. La Basilique de sainte Marie de Carignano; II. Alexandre Sauli, professeur de philosophie à l'Université de Pavie ; III. Ad Alexandrum Saulium, quo die juris consultus Ticini renuntiatus est, Annibalis Campegii carmen ; IV. Les Humiliés ; V. Note explicative sur les anciens évêchés de la Corse ; VI. Les Maquis ; VII. Les Voceri ; VIII. Saint Philippe de Néri et les barnabites. Saint Alexandre Sauli fut le ministre de réconciliation et ramena à la justice et à la paix des peuples abandonnés à la licence et à la fureur des factions. Il eut des succès éclatants, à l'époque bouleversée du concile de Trente, et compta parmi ces hommes extraordinaires suscités par la Providence pour donner une puissante impulsion à l'action sociale et religieuse de l'Église et sauver l'Europe de l'abîme dont elle était menacée par la Réforme.

8. — Saint Sauli exerça son ministère pastoral dans l'île qui fut le berceau de Napoléon ; *Monseigneur Borderies*, dans la ville du grand Roi. Il naquit dans le Rouergue, en plein XVIIIe siècle, et fit ses études à Paris, au collège de Sainte-Barbe. Prêtre, il refusa de prêter

le serment à la constitution civile du clergé et s'exila. La tourmente apaisée, il revint à Paris et s'y livra au ministère paroissial. Il se fit remarquer par son habileté à enseigner le catéchisme aux enfants, par sa prudence dans le délicat ministère de la confession, et devint prédicateur de la Cour sous Louis XVIII. Grand vicaire de Paris, il connut le jeune Dupanloup auquel il se montra paternellement attaché pendant toute sa vie ; il découvrit, encouragea et dirigea la vocation du futur évêque d'Orléans ; ce fut à lui que Dupanloup dut son art parfait de catéchiste. M. Borderies fut nommé par le Roi évêque de Versailles, le 29 mars 1827, à l'âge de 63 ans. Il organisa son diocèse de création récente : les séminaires, la caisse diocésaine pour les prêtres âgés ou infirmes ; il refondit le bréviaire de Versailles, le catéchisme diocésain (1831). La présente vie de Mgr Borderies fut trouvée par feu Mgr Lagrange, dans les papiers laissés par Dupanloup au grand séminaire d'Orléans. Le prélat n'avait pas eu le temps de retoucher et de publier son travail. Il avait néanmoins conservé pieusement et soigneusement annoté les papiers de Mgr Borderies afin de s'en servir plus tard pour dessiner le portrait de celui qui fut son père en Dieu. Telle quelle, cette vie écrite par Mgr Dupanloup est encore une merveille de goût classique et de composition littéraire.

9. — Presque dénué des moyens intellectuels ordinaires, *le Bienheureux Curé d'Ars* fut si riche en grâces, en dons précieux, en vertus éminentes qu'il reste le modèle du clergé et l'idéal de la sainteté sacerdotale. Les cérémonies de Saint-Pierre de Rome ont consacré, le 8 janvier dernier, la gloire de l'humble curé de village. Mais de telles existences sont vite entourées de légendes ou d'obscurités toujours croissantes et empêchent de les bien connaître. Dans ce volume, on trouve un récit très exact, ému, agréable, dû à la plume d'un de nos esprits les plus cultivés et les plus fins. Il ne devait rien laisser perdre de la vie de son héros, soutenu qu'il était par des souvenirs mêmes de famille. Beaucoup de nos contemporains ont connu le B. Jean-Baptiste Vianney ; beaucoup d'autres ont recueilli les impressions de ceux qui venaient lui demander des directions ou des consolations. Tous reconnaîtront aisément dans le présent livre cette si céleste et si originale figure.

10. — La *Vie du Vénérable Justin de Jacobis* est l'histoire du ministère pastoral, non en France, mais en Abyssinie, de nos vaillants missionnaires ; elle est aussi l'histoire de l'extension de l'influence française, de ce pays en grande partie chrétien, de son caractère ethnographique, physique et social. A juste titre, Justin de Jacobis a été appelé l' « apôtre de l'Abyssinie. » Il fut le premier pionnier du christianisme en ces barbares contrées et le premier vicaire apostolique de ce pays noir. Que de déboires, de souffrances il dut supporter avant de voir lever la

semence évangélique ! L'histoire religieuse abyssine est remplie de péripéties déconcertantes. Jugez-en ! Le pays est livré à son culte païen, il se convertit au vrai Dieu, retourne au paganisme, revient au christianisme schismatique, et enfin au catholicisme. Alors Mgr de Jacobis fonde des chrétientés à Entitchio, Gouala, Emkoulou ; il y eut même des ordinations à Gouala. Ensuite la persécution sévit. M. de Jacobis consent à se faire sacrer évêque et ordonne prêtre Ghébra-Michaël, un indigène. L'évêque missionnaire est jeté en prison avec cinq moines convertis. Délivré il se retire à Emkoulou et voit la liberté rendue à ses prêtres. Peu de temps après, une nouvelle persécution se déclare ; une seconde fois Jacobis est emprisonné. Encore une fois il recouvre la liberté et bientôt reçoit la couronne du bon combat. En appendice se trouve le décret pour l'introduction de la cause du serviteur de Dieu. Ouvrage bien composé et bien écrit.

11. — A l'occasion du cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, un courant s'est établi en faveur de la béatification de Pie IX. La brochure du R. P. Limbour a été de nouveau imprimée et répandue dans les classes populaires pour universaliser cette poussée d'opinion. Elle fut composée, il y a vingt ans, et éditée par la Société bibliographique. L'auteur abandonna ses droits à Mgr Delassus et l'autorisa à la modifier au besoin, ce qui a été fait par le prélat avec la plus grande discrétion. On lira cette biographie avec agrément et profit. Le pontificat de Pie IX a peut-être été sans pareil par la durée, par les labeurs et les fortunes si dramatiques et si diverses qui l'illustrèrent. La *Vie populaire de Pie IX* fait saillir les traits de cette incomparable figure, depuis les années de son enfance à Sinigaglia jusqu'aux derniers jours de sa vigoureuse vieillesse.

12. — Pendant cet éclatant pontificat, fleurissait, dans l'humilité, un prêtre, ami passionné des pauvres : *Ernest Lelièvre*, qui contribua si grandement aux développements de l'Institut des Petites Sœurs des Pauvres, ces anges consolateurs des infortunes les plus profondes, quelquefois les plus rebutantes. Voici son portrait tracé par la main d'un maître, Mgr Baunard : « Il était riche, riche à millions ; il était jeune, il était beau, il était distingué, instruit, il était docteur en droit, il parlait bien, écrivait bien, savait les langues. Il plaisait beaucoup, il était aimé parce qu'il était aimable ; avec un beau caractère, de la noblesse d'âme, l'entourage d'une grande famille, de belles amitiés, tout ce qu'il faut pour parvenir au faîte de la fortune, des honneurs, de la gloire peut-être... A vingt-six ans, on le vit soudain partir pour Rome, entrer à l'Académie ecclésiastique des nobles, recevoir les ordres sacrés, devenir un saint, faire l'admiration des saints, faire l'édification et le charme d'un cénacle d'élite d'où sont sortis plus de dix princes de l'Église. Mais encore une fois il quitte tout cela, rentre en France, y

reçoit obscurément l'onction sacerdotale et le lendemain déclare à son père que son emploi sera désormais, et pour la vie, l'humble service des petites servantes des pauvres de Jésus-Christ. Pendant trente-cinq ans, on vit donc un prêtre misérablement vêtu, non moins pauvrement nourri, se faire mendiant pour le pauvre, afin de donner au pauvre du pain, un foyer, un abri. Le millionnaire d'autrefois avait tout donné... Il est en France, en Angleterre, en Écosse, en Irlande; il est en Amérique, en Algérie, en Espagne, en Italie, et partout se lèvent des asiles pour la vieillesse indigente. On se vendrait pour une telle charité, s'écrie-t-il... L'œuvre hospitalière qu'il servait possédait une trentaine de maisons quand il s'y associa; lorsqu'il mourut, elle en comptait deux cent soixante, et il avait été, sans conteste, le principal ouvrier de cette merveille dans les deux mondes..... Ce prêtre est assurément l'un de ceux qui ont le plus honoré l'Église de France; il repose maintenant sous une pierre d'un petit cimetière de Bretagne. Son nom y est populaire..... » C'est des lettres de M. Lelièvre que l'auteur s'est servi pour écrire ce beau, cet éloquent livre. Il n'est fait que d'elles seules. « Ma théologie, écrivait-il un jour du fond de l'Amérique, la voici: quand je retournerai en Europe, je compte soutenir une thèse et la proposition que j'afficherai et que je te prouverai, par toute l'histoire des Petites Sœurs des Pauvres, est celle-ci : Il faut croire en Dieu le Père tout-puissant. Qu'il est puissant et qu'il est Père ! » Le livre de Mgr Baunard : *Ernest Lelièvre et les Fondations des Petites Sœurs des Pauvres* en est aussi la merveilleuse démonstration.

13. — Rien d'extraordinaire, rien d'héroïque dans cette angélique existence de *Sœur Pauline, fille de la Charité*, la sœur saintement dévouée du pauvre. Elle ne fit que traverser la vie en exhalant le parfum de ses délicates vertus. Toute la beauté de son âme fut intérieure. Par sa naissance, elle appartenait à la ville de Toulouse, « son adorée ville rose, » et, par sa famille, à l'une des plus antiques souches toulousaines : les de Laplane : celui qui a crayonné cette vie, avec beaucoup d'agrément, est « proche voisin et quelque peu parent des Laplane. » Il lui a été possible d'être documenté mieux que quiconque sur Marie-Alix de Laplane, en religion sœur Pauline. Jour par jour, il a suivi les phases de sa vie. Le volume s'ouvre par la biographie de la jeune sœur puis c'est sa correspondance intime où se révèle toute la grâce, toute la générosité de cette âme exquise. Combien sentiront se baigner leurs yeux, en lisant ces pages aussi charmantes qu'ardemment pieuses ! Quelle belle apothéose de la vie religieuse si méconnue de nos jours ! La vie de sœur Pauline se résume dans ces vers gracieux qu'elle inspira :

Un sourire, une larme, un parfum d'encensoir ;
Une haleine de fleur flétrie avant le soir.....
Quand l'âme, du corps vierge endormi dans ce lieu,
Comme une flèche au but, est retournée à Dieu.

14. — La vie de sœur Pauline aurait pu entrer dans le volume intitulé : *Saintes pour jeunes filles*. Il rendra les jeunes personnes fidèles à un christianisme bien compris, éclairera leur vie de clartés directrices entre tant d'écueils que la jeunesse naturellement imprévoyante ne soupçonne même pas. Pour atteindre ce but, M. Bolo a exposé les exemples émouvants de saintes bien en harmonie avec l'âme d'une jeune fille. Ce sont : sainte Thérèse, sainte Marthe, sainte Clotilde, sainte Suzanne, sainte Catherine d'Alexandrie, sainte Catherine de Bologne, sainte Solange, la Vén. Marie-Louise de France, la Vén. Jeanne d'Arc, sainte Christine l'Admirable, sainte Zite, la B. Camille Varani, sainte Germaine Cousin, sainte Rose de Viterbe, sainte Rose de Lima, sainte Cécile. Pour la doctrine et la littérature de l'auteur, nous souscrivons volontiers à ce jugement d'une plume autorisée : « Le public des fidèles, fatigué du style insipide, de l'absence de conception philosophique, de la médiocrité des aperçus qui caractérisent un trop grand nombre de productions religieuses contemporaines, accueillit avec empressement cette doctrine et cette spiritualité exprimées en une langue pimpante, incisive, personnelle et colorée. Il goûta dans ces volumes le plaisir artistique en même temps qu'il y trouvait l'aliment substantiel. Il tenait enfin son causeur aimable et savant et il pouvait lui demander tout ce qu'il est nécessaire à un chrétien moderne de savoir, pour être instruit sans pédantisme, édifié sans ennui, informé sans labeur. »

15. — A la dernière heure, nous recevons les ouvrages suivants : *Le B. J.-B. Vianney, Hélène de Jaurias, le P. Paul Ginhac*. Le premier est la vie de l'apôtre d'Ars, du prodigieux convertisseur, du modèle des curés, dont on doit conseiller la lecture, actuellement plus que jamais, à cause des enseignements qu'elle contient. Elle montre, en effet, ce que peut réaliser dans une paroisse ingrate un homme saint et énergique, qui se donne tout entier à son œuvre. M. A. Germain a reconstitué avec autant de conscience que de talent la figure du Bienheureux ; il en a buriné le caractère foncièrement lyonnais, il en a évoqué l'âme profondément franciscaine. Et s'il a insisté sur l'ascétisme de ce héros du renoncement, il n'a pas négligé d'en indiquer la considérable action sociale.

16. — Religieuse missionnaire, *Hélène de Jaurias* le fut jusqu'à l'héroïsme, en Chine, au Tonkin, au Pé-Tang où elle fut l'une des plus ardentes auxiliaires, l'un des dévoûments les plus éclairés de Mgr Favier, mort récemment. La vie semblait devoir sourire à Hélène dans le milieu où la Providence avait placé son berceau : la sœur de Jaurias était née au château de Jaurias, situé dans la paroisse de Gouts (Dordogne). Nul n'était mieux à même de retracer fidèlement sa vie que M. l'abbé Mazeau, ami de famille de la sœur de Charité. Son travail a été rédigé d'après des documents et des souvenirs absolument authentiques. Après

un demi-siècle de travaux et de sacrifices surhumains dans les missions de la Chine, elle mourait épuisée par les fatigues du siège au Jen-Tsé-Tang de Pékin, au lendemain de cette épopée du Pé-Tang dans laquelle son nom restera associé à celui de l'héroïque enseigne de vaisseau Paul Henry, lui aussi martyr du devoir. Avec le vaillant concours des sœurs de Charité, il organisa et dirigea cette magnifique défense du Pé-Tang, « la plus étonnante et la plus remarquable de toutes celles organisées pendant le siège des légations. » Cet ouvrage est une attachante page historique de l'influence de la France en l'Extrême-Orient : Chine, Tonkin, Japon, et du sublime dévoûment de nos religieuses missionnaires. On les accuse avec brutalité ou avec perfidie de n'avoir plus en leur cœur desséché le noble amour de la patrie, les saintes affections de la famille. La sœur de Jaurias est restée trente-huit ans sans revoir le foyer paternel et l'exil lui semblait aussi déchirant qu'au premier jour des séparations. « Je me demande, écrivait-elle, comment j'ai pu arracher mon cœur à ce qu'il aimait, comment j'ai pu quitter ma France tant regrettée. J'ai fait cela poussée par la grâce qui m'engageait à me consacrer au soulagement et au salut de mes frères. » A propos de nos désastres de 1870, elle écrivait encore de la Chine : « Oh ! dites-moi que ces horribles nouvelles sont fausses ou tout au moins fort exagérées. Elles nous font vivre en ce pays si éloigné, dans un vrai et continuel martyre ! » Ces beaux et généreux sentiments sont-ils ceux d'une sans-patrie ?

17. — Le B. Vianney est l'idéal du curé ; *le Père Paul Ginhac* est le modèle de la vie religieuse : vie cachée et féconde. Il n'a été mêlé à aucun événement de son siècle. Lorsqu'on a dit qu'il fut maître des novices, supérieur de la résidence de Toulouse, instructeur du troisième an à Castres, à Paray et à Mourvilles, on a rappelé tous les événements saillants de son existence. Partout il fut simplement l'homme de Dieu, le saint. L'auteur, pour composer ce volume, a utilisé une *Vie manuscrite* très importante, dont l'auteur anonyme a refusé pour le moment la mise au jour. Le P. Calvet a interrogé les écrits du vénéré Père, une partie de son édifiante correspondance, ses notes personnelles qui forment plusieurs volumes, son journal spirituel commencé en 1856 et terminé en 1862. Le meilleur éloge que l'on puisse faire de cet ouvrage c'est qu'il est parvenu, en peu de temps, à sa troisième édition et a obtenu les approbations épiscopales les plus flatteuses. « Ce n'est pas seulement aux Pères de votre Compagnie, écrit le cardinal Perraud à l'auteur, que vous avez rendu service en retraçant la vie du P. Paul Ginhac, c'est encore à tous les prêtres qui veulent prendre au sérieux les engagements sacrés de leur baptême et de leur sacerdoce et se rendre capables d'alimenter la vie de la grâce dans les âmes avec lesquelles leur ministère les met en relations. » LOUIS ROBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Vendée*, par CHARLES FOLEŸ. Tours, Mame, s. d., in-12 de 297 p., illustrations d'après les documents du temps, 3 fr. — 2. *Un Dévouement sublime sous la Terreur*, par HÉLÈNE DE GOLESCO. Namur, imp. Godenne, s. d., in-18 de 221 p., 3 fr. — 3. *Lis et Scabieuse*, par M. LA BRUYÈRE. Paris, Hatier, s. d., in-12 allongé de 294 p., avec grav., 3 fr. 50. — 4. *Vers la lumière*, roman évangélique, par GUY D'AVELINE. Paris, Amat, 1904, in-12 de 274 p., 3 fr. 50. — 5. *Soldat de César et soldat du Christ*, par l'abbé J.-B. GAY. Paris, Haton, s. d., in-8 de VII-352 p., avec grav. hors texte, 4 fr. — 6. *Le Roi du blé*, par DANIELLE D'ARTHEZ. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 316 p., 3 fr.— 7. *L'Ame de Roland, épisode des guerres de religion*, par FRANÇOIS BATTANCHON. Paris, Téqui, 1905, in-12 de VIII-248 p., 2 fr. — 8. *La Gorge d'enfer*, par STANISLAS DE SAINT-LOUP. Paris, Haton, 1905, in-18 de VI-424 p., avec grav., 3 fr. — 9. *La Pupille du colonel*, par MARYAN. Paris, Henri Gautier, 1905, in-12 de 317 p., 3 fr. — 10. *La Marraine de Peau-d'Ane*, par GABRIEL FRANAY. Paris, Colin, s. d., in-12 broché de 305 p., 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50.— 11. *La Sœur aînée*, par F. DE NOCÉ. Paris, Haton, s. d., in-18 de 248 p., 3 fr.— 12. *La Tour du Cardinal*, par LUCIE DES AGES. Paris, Haton, s. d., in-18 de 248 p., 2 fr. — 13. *Terrible Énigme*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 243 p., 2 fr. — 14. *Le Fils de Stenio Morelli*, par EDMOND COZ. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 286 p., 2 fr. 50. — 15. *L'Ombre du passé*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr.— 16. *Le Choix de Suzanne*, par Mme ADRIENNE DUHAMEL [ADRIENNE ROGRON]. Paris, Bloud, 1905, in-18 de 362 p., 3 fr. — 17. *Vieilles Filles*, par CLAUDE MANCEY. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 335 p., 3 fr. 50. — 18. *Vers l'aube*, par ANDRÉ BESSON. Lille, Société Saint-Augustin, 1904, in-18 de 203 p., 2 fr. — 19. *Marie-Ange*, par MARTHE LACHÈZE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 318 p., 3 fr. — 20. *Le Secret de Rita*, par B. NEULLIÈS. Abbeville, Paillard, s. d., in-12 de 287 p., 2 fr. 50. — 21. *Le Château de Bois-Vipère*, adaptation de l'anglais, par TH. BENTZON. Paris, Hatier, s. d., in-18 allongé de 295 p., illustr. de A. Gumery, 3 fr. 50. — 22. *Mon Couvent*, par A. NICOLAÏEVNA. Paris, Albin Michel, 1904, in-12 de 369 p., 3 fr. 50. — 23. *Le Stylet rouillé*, par J. MAC-RICHARD. Paris, Amat, 1905, in-12 de 195 p., 1 fr. — 24. *Au pied de la cathédrale*, par JEANNE DE LIAS. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 246 p., 2 fr. — 25. *Le Roman d'un vieux garçon*, par JEAN THIÉRY. Paris, Hatier, s. d., in-12 allongé de 288 p., 3 fr. 50. — 26. *Mon Prince!* par ROGER DOMBRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 27. *Encore soldat. L'Hôpital militaire*, par RENÉ GAËLL. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de X-283 p., avec grav., 2 fr. 50.

BROCHURES THÉATRALES. — 1. *Francesca*, drame lyrique en 2 actes et un prologue, par JEHAN GRECH. Paris, Haton, in-18 de 72 p., 1 fr. — 2. *Marius Larbineau*, comédie en 2 actes, par JOSEPH NOGUES. Paris, Haton, s. d., in-18 de 70 p., 1 fr. — 2. *Le Secret d'Hurloux*, drame en un acte, par CH. LE ROY-VILLARS. Paris, Bricon et Lesot, 1904. in-12 de 66 p., 1 fr. — 4. *Une bonne Farce*, comédie enfantine en un acte, par CH. LE ROY-VILLARS. Paris, Bricon et Lesot, 1904, in-12 de 66 p., 1 fr.— 5. *La Fronde pour rire*, comédie en un acte, par CH. LE ROY-VILLARS. Paris, 1905, Bricon et Lesot, in-12 de 96 p., 1 fr.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. — C'est un excellent livre que celui de M. Charles Foleÿ, utile à répandre parmi ce peuple crédule à qui l'on représente la Révolution de 1789 comme un âge d'or pour les petits et les humbles. Les vingt-deux histoires réunies par l'auteur sous le titre général de *Vendée* ont pour cadre cette Révolution qui, à la fois, nous fascine et nous repousse, où les extrêmes du bien et du mal se rencontrent, où la cruauté, allant jusqu'à la folie, coudoie le dévouement exalté jusqu'à l'héroïsme. Ces histoires sont courtes, plus

dramatiques que bien des romans, écrites d'une plume vigoureuse et pourtant émue ; si elles ne sont pas toutes vraies, elles n'en présentent pas moins la plus grande vraisemblance, grâce au sens historique exact qui est l'un des dons de M. Foley. Chacun de ces récits nous reporte aux pires heures de l'époque tourmentée qui s'appelle la Terreur ; aussi la lecture de ces pages vibrantes est-elle plus utile et aussi plus intéressante que celle de la plupart des insipides romans qui pullulent aujourd'hui.

2. — Le même sujet est traité par Mme Hélène de Golesco dans *Un Dévouement sublime sous la Terreur*. Une jeune fille chrétienne et noble, Mlle de Ravignan, se trouve, par suite de la mort supposée de son père, confiée à un de ses oncles, devenu jacobin par politique et par peur. De là, pour la jeune royaliste, l'obligation de fréquenter le monde révolutionnaire, où, à chaque instant, elle est froissée dans ses plus chères convictions. Elle est obligée de jouer un rôle dans les pièces antiques représentées chez la trop célèbre Mme de Sainte-Amaranthe guillotinée quelques mois plus tard, et, sacrifice autrement dur, elle entrevoit le moment où, afin de sauver la vie d'un proscrit, dont le père est mort pour le sien, il lui faudra épouser Robespierre ! Le Neuf-Thermidor la délivre d'un sort pire que la mort et, en des jours plus calmes, elle devient la femme du jeune royaliste pour lequel elle était prête à s'immoler. L'auteur a évidemment étudié avec conscience l'époque révolutionnaire ; ses sentiments sont, inutile de le dire, excellents, et l'intérêt du récit se soutient à travers un volume dont le style, quelquefois légèrement pompeux, gagnerait à être plus limpide et plus simple.

3. — Encore un roman historique, dont les péripéties se déroulent en Vendée, au moment du soulèvement provoqué par l'arrivée de la duchesse de Berry : *Lis et Scabieuse*. Un peu malgré lui, le jeune avocat Max de Chamblay se trouve entraîné dans le mouvement royaliste et, tout d'abord conspirateur involontaire, il est ensuite gagné à la cause des Bourbons par son enthousiasme pour Lilia de Tavernolle, surnommée le « Lis ». Celle-ci, élevée par un grand-père royaliste dans le culte de la vieille monarchie, vit dans un monde idéal de chevalerie et d'héroïsme et meurt victime de sa foi politique et aussi de son amour pour Max. A côté de Lilia, créature de rêve, se détache la figure plus vivante et plus moderne de Sophie du Pouchet, la « Scabieuse », qui n'a pourtant rien d'endeuillé qu'un veuvage assez vite oublié. Elle aussi aime Max et l'épouse après la mort de la trop moyenageuse Lilia ; mais celle-ci a appris du jeune homme le culte des nobles traditions du passé, et, à son tour, Sophie l'initie à la vie active et utile du présent. Ce volume est agréablement écrit ; l'expédition un peu folle, mais essentiellement chevaleresque de la duchesse de Berry est un épisode séduisant qui, après trois quarts de siècle, n'a rien perdu de son charme.

4. — *Vers la lumière* est, nous annonce l'auteur, un « roman évangélique », genre de littérature dont Sienkiewicz, dans *Quo Vadis?* Wallace dans *Ben Hur* et Monlaur dans l'exquis *Rayon* nous ont donné des précédents qui ont bénéficié d'un incontestable succès. L'auteur du volume que nous avons sous les yeux, s'il ne les égale pas en talent, s'est inspiré aux mêmes sources ; il a étudié l'histoire et la légende de l'époque où se place son récit, il écrit avec piété et respect, et son livre nous semble propre à instruire et à intéresser les lecteurs à qui les ouvrages historiques importants ne sont pas accessibles. Aurélia, jeune Romaine, a pour amie Claudia, la femme de Pilate, et, par son entremise, apprend à connaître Celui dont la renommée remplit la Judée. Le prestige mystérieux du Maître divin trouble l'âme sincère et religieuse de Claudia, ses instructions et la vue de ses miracles illuminent l'esprit d'Aurélia et de son fiancé Lucinius. Tous deux assistent au sacrifice du Calvaire et recueillent le dernier soupir du Christ, dont ils ont embrassé la doctrine. Nous les retrouvons à Rome, mariés et répandant, à leur tour, la bonne nouvelle autour d'eux : Aurélia meurt martyre et son époux devient prêtre et apôtre. La mélancolique figure de Claudia traverse le récit : nous la voyons en France partager l'exil de Pilate et, devenue chrétienne, élever son fils en disciple du Crucifié.

5. — Encore un livre qui s'inspire des temps héroïques de l'Église naissante et qui, par là même, a sa place toute indiquée dans les bibliothèques pour la jeunesse. Quand il raconte l'histoire de saint Eustache et de sa famille, l'auteur suit pas à pas les actes des martyrs, en y ajoutant toutefois des détails et des descriptions locales puisées dans l'histoire de l'époque. Il n'est pas possible d'imaginer une vie plus féconde en péripéties extraordinaires que celle du guerrier romain depuis sa conversion au christianisme jusqu'à sa mort au Colisée ; peut-être ces aventures, plus étranges qu'un roman, appartiennent-elles au domaine de la légende plutôt qu'à celle de la critique historique ; toujours est-il qu'elles sont acceptées par la tradition et qu'elles contribuent à donner à *Soldat de César et soldat du Christ* un attrait dramatique dont les jeunes lecteurs ne se plaindront pas. Ils y trouveront, de plus, une note élevée et généreuse, plus bienfaisante, à coup sûr, que les fadaises des romans, même des « bons romans. »

6. — Des temps héroïques de la primitive Église, nous descendons en plein vingtième siècle, avec *le Roi du blé*. William Morris ayant appris qu'un savant français, le Dr Henri Ravanel, a découvert le secret de prolonger indéfiniment l'existence humaine, se remet entre ses mains pour subir le traitement qui doit lui inoculer la vie. Ravanel, philanthrope autant que savant, veut donner au milliardaire accapareur et égoïste, une âme nouvelle dans un corps nouveau, et il exige, pour prix de ses soins, que Morris, avant chaque séance, signe un

chèque d'un million pour la construction des hôpitaux. Le « mauvais riche » ne bénéficie pas du traitement qu'il paie si cher : un jour, voyant Ravanel, l'homme qui tient sa vie entre ses mains, menacé par un de ses héritiers, il meurt subitement de colère et d'effroi. Cette mort refroidit considérablement l'enthousiasme qu'avait provoqué dans le monde savant la découverte du docteur français. Celui-ci n'en poursuit pas moins ses études, mais, quoiqu'il espère avoir mis la main sur l'élixir de longue vie, il hésite maintenant à s'en servir, « estimant qu'avant de prolonger la vie des hommes il faudrait trouver le moyen de les guérir de leurs vices et de leurs travers. » Il est plus que probable que, dans ces conditions, l'élixir demeurera longtemps, sinon toujours, enfoui dans le laboratoire du savant. A côté des entreprises scientifiques et humanitaires de Ravanel se déroule l'idylle de sa charmante sœur Geneviève, qui épouse, après quelques hésitations, son cousin Hector, gentilhomme campagnard de Normandie. Un instant hanté par le désir d'être « fonctionnaire », Hector, heureusement pour lui, est vite désabusé et reprend la vie large, libre et utile d'un propriétaire indépendant. Ce roman, quoique assez invraisemblable, est écrit dans un style facile et coulant.

7. — *L'Ame de Roland* nous transporte en pleine guerre religieuse, sous le règne des Valois. Le sire d'Aubépin incarne le fanatisme huguenot, sous la forme la plus cruelle, mais son fils Roland subit l'influence des catholiques, embrasse leur foi, et met son épée au service d'une cause qu'il a reconnue pour être celle de la vérité. Le récit, mouvementé, semé d'épisodes dramatiques, est écrit dans une langue claire, vivante, colorée, émue, et l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre du volume. Gillette Le Huic, qui épouse Roland, est une Vendéenne du seizième siècle, pieuse et vaillante, comme le seront, deux siècles plus tard, les Vendéennes de la « Grande Guerre. »

8. — *La Gorge d'enfer* est, comme le volume qui précède, un épisode des guerres de religion, mais à une époque plus récente, sous Louis XIII et sous Louis XIV. A travers les combats et les aventures périlleuses, passe la figure de Yolande, fille de l'un des champions de la cause catholique. Recherchée par le marquis de Mirambeau, chef protestant, elle le repousse et donne son cœur à Gaston de Nogaret, qui partage sa foi. Cependant, par exception, ce roman ne se termine pas par un mariage : Gaston de Nogaret ayant causé involontairement la mort d'un de ses frères d'armes, entre chez les capucins de Bordeaux, et Yolande trouve la paix, après de cruels déchirements, dans l'ordre nouvellement fondé des Sœurs de la Charité. L'auteur a voulu, dit-il, faire « œuvre d'historien » ; ses sympathies sont acquises aux catholiques, et son récit, écrit d'une plume alerte, révèle une connaissance sérieuse des temps et des lieux qui encadrent le sujet.

9. — Dans *la Pupille du colonel*, nous retrouvons les qualités de l'écrivain délicat qu'est Mme Maryan : observations fines, sentiments religieux et élevés, descriptions artistiques marquées d'un sens très juste. Geneviève de Dourliac, d'une race de soldats, en quittant le couvent où elle a été élevée, habite d'abord chez sa sœur Isabelle, qui a fait un mariage d'argent, puis elle trouve un asile plus conforme à ses goûts, chez le colonel Lespy, son tuteur, bon type de militaire, fanatique de son métier à tel point qu'il s'est brouillé avec son neveu, Michel Dalrey, parce que celui-ci, sorti le quatrième de Saint-Cyr, a donné sa démission pour se vouer à la carrière artistique, vers laquelle il se sent irrésistiblement attiré. Mlle Lespy, la sœur du colonel, charmante sous ses cheveux blancs, garde le souvenir du neveu absent, auquel on ne peut reprocher autre chose que de n'avoir pas la vocation militaire et, par suite de circonstances imprévues, Geneviève se trouve rapprochée du jeune peintre, pour qui elle éprouve aussitôt une profonde sympathie. Michel, du reste, est un artiste de talent : un tableau exposé par lui au Salon fait sensation, et le colonel va le voir en cachette, car, malgré tout, il s'intéresse à celui qu'il a renié. Devant une toile magistrale rappelant un des glorieux épisodes de sa propre carrière militaire, la rancune du vieux soldat tombe soudain ; il entend des généraux, ses anciens frères d'armes, louer le souffle patriotique qui a inspiré le peintre, et il reconnaît qu'à sa manière, Michel pourra servir cette armée, qui a été la passion de sa vie. Dès lors, il ne s'oppose plus à ce que « la pupille du colonel » devienne la femme de l'artiste qui a su si bien représenter l'héroïsme militaire !

10. — Le roman de M. Gabriel Franay : *La Marraine de Peau-d'Ane*, nous présente l'histoire un peu fantastique, mais gracieusement contée, de Jacqueline Duhamel. A quinze ans, ruinée par son père, elle se met à gagner sa vie et elle attire vite les sympathies par son courage, sa gaîté enfantine et son réel dévouement. Une mystérieuse marraine, dont les circonstances l'ont séparée, se révèle à elle de loin en loin ; elle finit pourtant par la reconnaître, et aussi, par un de ces hasards plus fréquents dans les romans que dans la vie réelle, elle retrouve, du même coup, un fiancé et une fortune. C'est quelque peu un conte de fée, mais joliment présenté.

11. — Plus austère nous apparaît l'histoire de *la Sœur aînée*, Blanche Asseline, fille de condition modeste, que la mort de sa mère laisse à la tête d'une troupe d'orphelins. Son dévouement est méconnu par son père, ouvrier grossier et ivrogne, et Blanche finit par quitter, malgré elle, la maison paternelle. Elle y revient quand ce père indigne, ayant ruiné les siens, tout semble s'effondrer dans cet intérieur. Consacrée désormais à sa rude tâche, elle repousse, par excès de délicatesse, le bonheur que lui offre un homme de cœur. Le récit un peu grave, ani-

mé d'une pensée profondément chrétienne, se termine sous une impression de paix. La Providence donne à notre héroïne, avec la fortune qu'elle n'avait jamais connue, la possibilité de rendre les autres heureux : c'est là une forme de bonheur que les jeunes lecteurs à qui la vie apparaît ensoleillée trouveront peut-être un peu pâle, mais qui a cependant satisfait une foule d'âmes, dont le bonheur personnel avait sombré dans les orages de l'existence.

12. — *La Tour du Cardinal* convient surtout aux petits lecteurs de huit à dix ans ; ils y verront — leçon qu'on ne saurait apprendre trop tôt — que la Providence n'abandonne pas ceux qui se confient à Elle. Georges et René de Tredec, orphelins de père et de mère, en font l'expérience ; non pas que leur vie s'écoule sans difficultés, mais grâce au dévouement d'un prêtre ami, ils embrassent l'un et l'autre la carrière de leurs rêves : Georges entre au séminaire et René devient officier. Un héritage, qui leur a été jadis injustement enlevé, finit par leur revenir à temps pour tirer le jeune lieutenant de certaines difficultés menaçant sa carrière. Écrit dans un style facile, ce récit est très simple ; mais les vues de l'auteur sur la dignité de la vie, la valeur du travail, l'importance de la religion, base de toute grandeur morale, sont justes et saines.

13. — La *Terrible Énigme* qui, pendant un certain temps, trouble les héros de ce volume est l'assassinat, de François Mareuil, crime mystérieux, dont l'auteur a disparu. La clé de « l'énigme » nous est donnée à la fin du récit, quand un faux prince polonais se révèle comme coupable de ce meurtre, auquel s'ajoutent d'autres méfaits. Le livre se ferme sur un mariage : André Mareuil, fils de la victime, épouse Béatrice, charmante Italienne, dont le père a été, lui aussi, l'une des victimes du pseudo prince. Il ne faut pas chercher ici l'habileté de la mise en scène ni même une grande vraisemblance dans la suite des événements, mais le style en est aisé et les sentiments irréprochables.

14. — C'est également sur un mystère que roule l'histoire du *Fils de Stenio Morelli* ; l'affabulation repose sur une question d'identité. Un criminel, pour échapper à la justice française, réussit à s'incarner dans le personnage d'un marquis italien. Cette fraude est découverte au bout de vingt ans : le fils du coupable, arrivé à l'âge d'homme, amène inconsciemment la révélation de la supercherie qui, du vulgaire voleur Antoine Bretier, a fait le marquis de Soria, gentilhomme italien, grand propriétaire représentant une vieille famille du pays. A première vue, rien de plus invraisemblable que cette donnée, et pourtant quiconque a un peu vécu, peut se remémorer certaines histoires judiciaires qui ne sont guère moins bizarres, et c'est un dicton banal que celui qui nous apprend que la réalité est souvent plus étrange que le roman. M. Coz écrit avec facilité et ses sentiments sont, en tous points, excellents.

15. — *L'Ombre du passé* est une histoire dramatique, un peu trop longue peut-être, mais écrite d'un style aisé, inspiré par de bons sentiments et contenant, ce qui est un charme pour les jeunes lecteurs, un mystère qui ne se dévoile qu'à la fin du volume. Le principal personnage est le milliardaire américain James Melville, « le roi des Gemmes », qui, pour assouvir sa vengeance, travaille pendant des années à la ruine matérielle et morale des Nontron-Terrefort. Le marquis de ce nom, par un témoignage peu équitable, a fait jadis condamner à la déportation Jacques de Beaugiron, devenu Jacques Melville, riche d'or et de pierreries, mais pauvre d'affections, et chez qui « l'ombre du passé » a emprisonné l'existence. A travers le monde très bigarré qui entoure les Nontron-Terrefort, se détache une délicieuse figure de jeune fille, Solange de Ferté-Châtillon, dont « l'âme de lumière » exerce sur tous une influence bienfaisante.

16. — Très simple, très moral, le roman intitulé : *Le Choix de Suzanne* n'exprime que des idées saines, mais n'excite pas un intérêt bien vif. La jeune héroïne du récit est élevée par son père, sa mère ayant abandonné son humble foyer pour entrer au théâtre. Il arrive un moment, décisif dans son existence, où Suzanne est appelée à choisir entre un mariage modeste avec un brave garçon qui l'aime et une vie de luxe et de plaisirs que lui offre sa mère. Suzanne choisit « la chaumière et le cœur » et l'auteur nous fait entrevoir qu'elle y trouve le bonheur qu'elle mérite si bien.

17. — Dans sa Préface, l'auteur de *Vieilles Filles* déclare qu'il a voulu poser un problème et non pas le résoudre. Il est certain que, par suite des conditions sociales existant en France et ailleurs, un grand nombre de jeunes filles de la classe moyenne ont de la difficulté à se marier selon leur goût. Vaut-il mieux pour elles se marier vaille que vaille ? Est-il nécessaire qu'une vieille fille soit aigrie, ennuyée et inutile ? N'est-il pas possible aux jeunes personnes qui ne veulent ou ne peuvent se marier, de se créer des existences indépendantes et utiles, de devenir des femmes dont la personnalité suffirait pour détruire le préjugé attaché à l'épithète si redoutée de « vieille fille ? » Ces questions, à l'ordre du jour, sont, dans certains pays, comme l'Angleterre par exemple, en train de se résoudre d'une façon satisfaisante ; mais M. Claude Mancey ne fait que les effleurer : les dernières lignes de son livre nous font penser cependant que l'héroïne, Madeleine, vieille fille malgré elle, se fera une existence intelligente et utile. Irréprochable comme tendances, ce volume eût été plus intéressant si l'auteur, entrant davantage dans le vif de la question, y avait apporté des idées neuves et pratiques.

18. — *Vers l'aube* forme un recueil de petites nouvelles écrites avec délicatesse, et renfermant des pensées réconfortantes, inspirées par un

sens profondément chrétien. L'auteur dédie ces pages « aux âmes à qui Dieu a fait le don royal de la souffrance et qui ne refusent pas l'honneur de porter sa croix. »

19. — Marie-Ange de Montac se trouve, par suite du second mariage de son père, abandonnée aux soins de sa nourrice bretonne, sa belle-mère, riche Américaine, lui refusant une place au foyer de famille. Son père, aux prises avec d'inextricables difficultés d'argent, plie, d'une façon pitoyable, devant la volonté de sa femme. La vie de la petite délaissée ne s'illumine que lorsqu'elle est adoptée par une Brugeoise, Liduvine van der Maes, femme de grand cœur, sous l'égide de laquelle *Marie-Ange* se transforme. La fillette fière et emportée devient une jeune personne digne de son nom, si bien qu'à un moment donné, elle est véritablement l'ange de la famille qui l'a si cruellement rejetée. Elle sauve sa belle-mère du désespoir, retire son frère des mains des juifs qui l'ont séquestré, et, grâce à un héritage inespéré, recueille ceux dont elle a eu tant à se plaindre. Le style de l'auteur est coulant, ses pensées élevées et chrétiennes, et les péripéties du récit, si elles ne sont pas toujours vraisemblables, sont du moins racontées avec entrain. Signalons de jolies descriptions de Bruges, avec son atmosphère recueillie et croyante, le calme de ses tranquilles aspects et les fêtes religieuses où éclate la foi profonde des populations flamandes.

20. — *Le Secret de Rita* n'est autre que l'amour profond que lui inspire son tuteur, Claude de Treuze, médecin habile et dévoué, mais d'un caractère dur et hautain. Cette jolie Rita, fille d'un officier français et d'une chanteuse italienne, est bonne, pieuse, intelligente, riche à millions ; sa tante, Mme de Treuze, subit son charme, Claude seul, la regarde avec une incurable méfiance ; l'orpheline confiée à ses soins lui semble un être dangereux, presque une ennemie. Peu à peu cependant, le charme de Rita agit aussi sur ce tuteur rébarbatif, mais la grosse fortune de la jeune fille devient un obstacle insurmontable contre lequel se heurte la fierté de Claude ; il faut que Rita dévoile enfin son « secret » et que, devant sa tendresse généreuse, l'orgueil de Treuze abdique pour laisser éclater l'amour qui depuis longtemps se cache sous ses dehors bourrus.

21. — Le nouveau volume de la jolie collection *l'Hermine* est adapté de l'anglais par Mme Bentzon, dont la connaissance approfondie de la langue anglaise est si appréciée dans le monde littéraire. Trois frères, Émile, Jules et Adolphe Segrave, tiennent la principale place dans le récit : le premier en est le mauvais génie, le second, la victime, le troisième est l'historien du drame. Épris de sa cousine Ada de Marmoran, fiancée à son frère Jules, Émile est décidé à supplanter ce dernier pendant un voyage d'exploration qui le retient en Afrique. Sur ces entrefaites, éclate la guerre franco-allemande ; Jules, qui revient à l'impro-

viste, est arrêté et sequestré dans un souterrain du *Château de Bois-Vipère* par son indigne frère, qui, ayant convaincu Ada de la mort de son fiancé, se voit au moment de l'épouser. Heureusement la conspiration, dont Jules est la victime, est découverte à temps : Émile avoue ses noirs desseins et meurt repentant, laissant comme compensation à son frère le château de Bois-Vipère, dont Ada deviendra la châtelaine, en épousant son premier fiancé.

22. — *Mon Couvent* renferme une série d'esquisses agréablement écrites, avec une note jeune, à la fois pieuse et gaie. Toutes se rattachent, de plus ou moins près, au vieux couvent, que l'auteur nous présente sous un aspect qui n'a rien d'austère ; elles rappellent des épisodes de la vie réelle, des scènes tantôt émues, tantôt amusantes. Ces esquisses peuvent, sans inconvénient, être mises dans les mains des jeunes lectrices.

23. — *Le Stylet rouillé* nous transporte dans une atmosphère plus mouvementée. Les scènes se passent dans les Pays-Bas, au dix-septième siècle, époque tumultueuse entre toutes, où, entre les Impériaux et les Français, les infortunées provinces étaient inondées de sang. Au milieu de ces luttes incessantes, se déroule l'idylle de deux fiancés, Robert de Beauvau et Marthe de Rocvillas, fille d'honneur de Marie de Médicis. Robert de Beauvau est lâchement assassiné par un Italien, Pietro Barnici, qui agit d'après les ordres de Théodore Cauberg, un forban de la pire espèce, et Marthe, désespérée, perd la raison. Plus tard, par un concours de circonstances bizarres, elle reçoit dans l'ermitage où elle a enseveli sa vie brisée, le meurtrier de Robert, elle l'arme du « stylet rouillé » qui a percé le cœur de son fiancé et l'envoie venger, sur Théodore Cauberg, l'assassinat dont il a été jadis l'instrument. L'auteur connaît à fond l'époque confuse et tragique où il a placé son récit.

24. — *Au pied de la cathédrale.* André Morans, fils d'un propriétaire aisé de Saint-Bertrand de Comminges, est fiancé à l'âge de dix-neuf ans, à une amie d'enfance, Valentine Girmont, fille du notaire du lieu. L'on devine, dès les premières pages, que la jolie fille, superficielle et vulgaire, ne convient guère à André, nature profonde et forte. En effet, pendant que ce dernier poursuit ses études, Valentine, après quelques résistances, épouse Garcia Marcado, dont l'apparente opulence a ébloui ses parents. La jeune femme découvre bientôt que son mari est un joueur passionné, qui en arrive à perdre à Monte-Carlo des sommes énormes et finalement se suicide. La veuve revient auprès de ses parents et l'on nous fait entendre qu'elle renouerait volontiers avec son ancien fiancé ; mais celui-ci, après son amère déception, a choisi une autre voie ; il persiste dans une vocation librement et mûrement embrassée, se fait prêtre et laisse l'inconstante

Valentine se consoler en épousant un brave garçon qui l'a longtemps adorée. Le sentiment chrétien qui inspire l'auteur est juste et vif, mais son style manque de fermeté.

25. — Antoine de Champberger, le héros du *Roman d'un vieux garçon*, est un mondain, qui, malade de corps et fatigué d'âme, se retire dans un château que lui a légué une tante. Il y mène une vie de solitaire entre la vieille lectrice de sa tante, son aumônier et son notaire, et, pour tuer le temps, s'amuse, en un jour d'ennui, à écrire à « Josette Primel », qui, par l'intermédiaire d'un journal « pour jeunes filles », demande à échanger des cartes postales et à correspondre avec une jeune fille de son âge. Sous le nom d'« Antoinette Luneau », le « vieux garçon » reçoit de sa lointaine amie les plus jolies lettres du monde ; il finit par se piquer au jeu et par s'intéresser, plus qu'il ne veut se l'avouer, à cette Josette qui se révèle si délicieuse dans ses confidences à sa « grande amie », l'imaginaire Antoinette. Après une première déception, le « vieux garçon » finit par découvrir celle qu'il ne connaît que par ses lettres et, nos lecteurs l'ont deviné, ce célibataire endurci et misanthrope épouse, pour son plus grand bonheur, la séduisante Josette, aussi bonne qu'elle est spirituelle et jolie. Ce volume est écrit avec verve, esprit, entrain ; la note émue s'y trouve à côté de la note gaie et l'intérêt d'un récit d'allure assez originale se soutient sans défaillance.

26. — La donnée de *Mon Prince !* est plus banale, les personnages en sont moins attachants ; le « Prince » surtout, Paolo Ganelli, égoïste et paresseux, ne mérite guère d'avoir une femme aussi dévouée que la sienne. Malgré sa conversion finale, Paolo reste peu sympathique. Notons toutefois que le volume est honnête et que le tableau de la « pension de famille » avec ses hôtes très divers comme nationalités et caractères, épaves humaines venues des quatre coins de l'horizon, ne manque pas de vérité.

27. — Avec *Encore soldat* nous avons le récit des vingt-huit jours de service accomplis par un jeune prêtre dans un hôpital militaire, récit animé d'un excellent esprit, d'une allure jeune, gaie et vivante, où les déboires du métier sont pris en riant et le devoir militaire transformé en un véritable apostolat. Bon livre à propager dans les milieux populaires, car la forme en est attachante et, sous des formes souvent plaisantes, se révèle une pensée très patriotique et très élevée.

Brochures théatrales. — 1. — *Francesca*, titre d'un drame lyrique en deux actes, avec dix rôles, tous de femmes. La scène se passe en Espagne sous le règne d'Isabelle la Catholique et la pièce conviendrait à des patronages de jeunes filles.

2. — Par contre, *Marius Larbineau*, pièce comique, d'un esprit qui nous paraît un peu gros, mais honnête, n'a que des rôles d'hommes et pourrait être jouée dans des cercles ou patronages de jeunes gens.

3. — *Le Secret d'Hurloux*, drame en un acte avec dix personnages, conviendrait également à des œuvres de jeunes gens; il renferme un élément dramatique qui l'y rendrait populaire.

4. — *Une bonne Farce*, du même auteur, est une comédie enfantine, dont tous les rôles, sauf un seul de vieillard, peuvent être remplis par de petits écoliers.

5. — *La Fronde pour rire*, également comédie en un acte, s'adresse à des enfants un peu plus âgés. Les scènes, assez mouvementées, se déroulent à Paris à l'époque de la vraie Fronde; des sept rôles de cette comédie, il en est un qui devra être joué par un jeune garçon; les six autres sont des rôles de fillettes. Ctesse R. DE COURSON.

THÉOLOGIE

Theologia moralis universa, auctore R. P. TIMOTHEO A PODIO LUPERIO. Paris, Beauchesne, 1904, 3 vol. in-18 de 669, 671 et 677 p. — Prix : 15 fr.

Par son plan et par ses méthodes d'exposition, cet ouvrage rappelle la plupart des ouvrages similaires. Toutefois, on sent un louable effort d'actualité et de modernisation en vue de certaines questions, telles que la question scolaire, la question ouvrière, etc...

L'auteur a suivi le mouvement général, qui accorde dans l'enseignement de la morale une part de plus en plus grande à l'enseignement des principes. Le premier volume contient donc une *Pars fundamentalis* : *de Actibus humanis*, p. 1-113; *de Conscientia*, p. 113-180, etc... Est-ce bien ainsi pourtant qu'il faudrait traiter la partie fondamentale ? N'est-ce pas trop ou trop peu philosophique ? Plutôt que de les résoudre à la manière ordinaire des manuels, ne vaudrait-il pas mieux laisser totalement de côté certaines questions ? Je sais qu'elles sont supposées vues en philosophie morale. Malheureusement on n'enseigne presque nulle part cette indispensable science, et la plupart des manuels sont d'une pauvreté déplorable. L'auteur, puisqu'il n'a pas voulu, plus que ses devanciers, entrer dans le vif des questions, n'aurait-il pu nous renvoyer à trois ou quatre ouvrages faisant exception — par exemple, à l'excellent traité du P. Schiffini, ou à ceux de Zigliara, Cathrein, Meyer, Ferretti ?...

De là vient, en certaines questions graves, l'insuffisance des principes posés. Arrivant à la grosse question de la *certitude morale*, l'auteur se borne à nous dire (p. 138) : Certains appellent *certitude morale large*, celle qui exclut tout doute prudent, non pas toute crainte d'erreur. Cette terminologie nous agrée peu (*minus placet*), « *Certitudo quae non excludit formidinem errandi, certitudo dici nequit* ». Il me semble que c'est tranché bien vite, et que la question de la

certitude morale ne saurait être solidement exposée, en vue de la formation de la conscience, sans une notion exacte du *jugement pratique* et de la *vertu de prudence*. Il est vrai que la *prudence* est rejetée au milieu du tome II, et traitée sans qu'on puisse guère soupçonner l'intérêt du sujet.

L'auteur nous pardonnera ces critiques, qui pourraient s'adresser en somme à une grande partie des manuels existants.

B. DE CARROY.

Mgr D'HULST. **Lettres de direction**, publiées par M. ALFRED BAUDRILLART. Paris, Poussielgue, 1905, in-8 de XXX-380 p. — Prix : 5 fr.

M. Alfred Baudrillart s'est donné la tâche très douce et très utile de faire vivre le souvenir de Mgr d'Hulst. Il avait déjà, lors d'une circonstance solennelle, glorifié l'apostolat intellectuel du vénéré prélat. C'est son apostolat moral que les « lettres de direction » rappelleront à quelques-uns et révèleront à beaucoup.

Une des grandes joies d'un vrai prêtre, ici-bas, est de rencontrer une vraie âme. L'ouvrage publié par M. Baudrillart nous fait assister à cette mystique rencontre. La Providence a mis, sur le chemin de Mgr d'Hulst, une âme tourmentée et généreuse. Il s'empare d'elle, et, oubliant, en quelque sorte, pour elle, un monde d'occupations et de préoccupations, il lui consacrera une large part de son temps et de sa sollicitude apostolique.

On dirait qu'il se repose saintement le cœur en elle, comme il se reposait le corps dans sa chère propriété de Louville. Mais, dans son repos, il n'est pas inactif : il cultive sans relâche le champ dont Dieu lui a commis le soin. Dans cette direction, il est à la fois précis, solide, paternel, surnaturel. Il est précis : nulle hésitation dans les conseils, nul atermoiement dans les impulsions. Sûr de la justesse de son diagnostic, il ne modifiera jamais son traitement ; il ne cessera d'indiquer les mêmes moyens à prendre, pour soutenir cette foi qui se débat dans les ténèbres, pour stimuler cette bonne volonté qui doit aller si loin dans les voies du sacrifice, de la contemplation et de l'amour. Il est solide : il puise aux vraies sources. La Bible, la liturgie, les Exercices de saint Ignace, voilà ce qu'il recommande surtout comme les aliments d'une sérieuse spiritualité. Il est paternel : ferme dans son autorité comme doit l'être un père, il se montre bon, délicat, consolant, comme un père peut l'être. Pour gagner la confiance, il n'hésite pas à se confier lui-même, livrant les fruits de ses méditations, ses inspirations personnelles, et jusqu'à ses notes de retraites, laissant son cœur s'épancher dans des accents où l'affection déborde, sans submerger pourtant la dignité et la réserve sacerdotales. Mais surtout il est surnaturel. Comme il parle de la Trinité, de Jésus-Christ,

de la Croix, de la Sainte Vierge, des saints, des fêtes de l'Église! Il veut mettre dans cette âme toute la générosité d'une religieuse, mais il veut y trouver la piété d'un enfant, et l'on se rend compte, en le lisant, qu'il connaît et possède, lui aussi, cette piété.

En publiant les *Lettres de direction*, M. Baudrillart a fait une bonne œuvre, une œuvre qui portera ses fruits. Il a droit à la reconnaissance de tous ceux qui aimaient Mgr d'Hulst, car un tel livre ne peut manquer de procurer à l'éminent recteur de l'Institut catholique, de nouveaux admirateurs et de nouveaux disciples. A. C.

SCIENCES ET ARTS

La Science de la vie. Pages recueillies dans les papiers d'un professeur de l'Université, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Lyon, A. Rey, 1904, in-12 de 244 p.

Formé de la réunion de notes recueillies dans les papiers de l'auteur après sa mort, cet ouvrage ne présente pas, dans le détail, l'achevé, le fini d'un travail mis en ordre et complété en vue de la publication. Il n'en forme pas moins un corps de doctrine lié. Outre une Préface, où l'on a réuni un certain nombre de pensées diverses de l'auteur, il comprend trois parties que suivent des Études détachées.

Adoptant, mais en la complétant, la méthode de Descartes, l'auteur posthume débute par une quadruple constatation. Du fait même de douter, il conclut à la réalité de la conscience. Appuyé sur cette base inébranlable, il reconnaît, par l'exercice des sens, l'existence du monde extérieur, de la nature. Il constate en lui un monde différent, étranger aux conditions de la matière, de l'espace et du temps, percevant les notions transcendantes de substance, de cause, d'absolu, d'infini, s'élevant jusqu'à Dieu. Or, ce monde est en moi-même, est moi-même; il est ma raison qui constate par là-même que Dieu est. Mais je ne suis pas seul au sein de la nature que mes sens me révèlent; j'y rencontre des êtres semblables à moi; l'humanité est. Je suis, la nature est, Dieu est, l'humanité est. Voilà quatre mondes existant, sujet de la première partie.

Je n'ai pas toujours été; je ne serai pas toujours. De là surgit le problème de la vie, sujet de la deuxième partie. L'auteur envisage l'importance de la question et les diverses solutions qu'en ont donné le paganisme, le sensualisme, le scepticisme et la science, sans en adopter aucune. Approfondissant le sujet et comparant les fins de la nature à celle de l'homme, il établit que la fin de l'homme est de tendre à la perfection pour trouver, dans un monde supérieur, après la mort, cette perfection, proportionnellement aux mérites de chacun de nous, en la compagnie de Dieu.

La troisième partie a pour sujet : Le Travail. L'auteur développe avec raison, non seulement la nécessité du travail, mais sa grandeur, sa noblesse, sa fécondité, la joie qu'il procure et les bénédictions qu'il attire. La question du travail amène naturellement celle, plus complexe, du progrès, de ses développements et, parvenu à un certain summum, de la décadence inévitable qui en est la suite, comme en témoigne l'histoire de toutes les civilisations disparues.

Suivent des « Études détachées » sur l'Immortalité, et la Religion considérée à l'état instinctif chez l'homme, puis révélée et enfin chrétienne.

On voit que la pensée dominante de cet ouvrage est celle du plus pur spiritualisme envisagé dans un esprit chrétien. La philosophie sur laquelle elle s'appuie n'est peut-être pas entièrement à la mode du jour. Elle n'en est pas moins sérieuse, plausible, et mérite d'être consciencieusement examinée et discutée. C. DE KIRWAN.

L'Escrime du sabre, par LUIGI BARBASETTI ; trad. avec la collaboration de l'auteur par PAUL MANOURY et WILLY SULZBACHER. Paris, Laveur, 1905, in-8 de XII-160 p. — Prix : 10 fr.

M. Luigi Barbasetti professe à Vienne l'escrime du sabre, et sa salle d'armes est justement réputée. Élève de Radaelli, il a su s'inspirer des préceptes de ce maître illustre, tout en y ajoutant des qualités et des idées personnelles. Sa méthode s'adapte harmoniquement à l'escrime de pointe française que caractérisent à la fois la finesse et l'à-propos, et c'est pourquoi la traduction du livre de M. L. Barbasetti sera favorablement accueillie de tous les officiers et sportsmen qu'intéresse le maniement du sabre.

Tout en étant essentiellement technique, ce manuel contient des aperçus d'ordre psychologique qui en agrémentent la lecture. Les conseils relatifs aux attaques, l'analyse de cette « suggestion qui n'est autre chose que l'extériorisation de la volonté du plus fort » donnent matière à un chapitre des plus attachants qui confine à la philosophie tout autant qu'à l'escrime et pourrait donner lieu à de multiples applications. Une série de photogravures donnant les manières de tenir le sabre, de prendre les différentes gardes, de porter les coups, de faire les invites et les parades facilitent la compréhension du texte.

Nous concevons facilement que des fervents de la lame, MM. Adrien Guillou et M. Victor Silberer, aient tenu à présenter au public, en d'élogieuses Préfaces, *l'Escrime du sabre*, éditée d'ailleurs par M. Lucien Laveur avec beaucoup de soin et de goût. ROGER LAMBELIN.

LITTÉRATURE

Pétrone en France, par ALBERT COLLIGNON. Paris, Fontemoing, 1905, in-18 de IX-197 p. — Prix : 3 fr.

« C'est la fortune de Pétrone en France que l'on se propose principalement d'étudier dans le présent essai. » Le sujet est plutôt scabreux : aussi bien « la plupart de ceux qui ont parlé du *Satiricon* ne l'ont-ils fait qu'en s'entourant des précautions oratoires les plus circonspectes » (p. VII).

Parmi nos écrivains du moyen âge qui le citent, relevons les noms de Jean de Salisbury et de Vincent de Beauvais. L'édition *princeps* (sans date) paraît être de 1482 : d'autres l'ont suivie, en 1499, 1500, 1520, et cependant, chose étrange, Rabelais a tout l'air d'avoir complètement ignoré cette peinture narquoise et perspicace des mœurs dégradées de la décadence romaine. Au siècle suivant, Balzac et Gui Patin, sans parler de Bussy-Rabutin, sont au contraire tout près d'en faire l'éloge, et le conte de *la Matrone d'Éphèse* a inspiré plus d'un auteur satirique ou dramatique. M. Collignon nous donne des principales éditions de Pétrone (La Porte du Theil, 1796, et Bücheler, 1872) une description minutieuse, et a garde d'omettre les jugements ingénieux de Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, Renan et Huysmans : mais nous sommes médiocrement satisfaits d'apprendre (p. 135) que « l'arbitre des élégances » sous Néron a retrouvé de nombreux lecteurs surtout au moment de l'apparition du célèbre roman *Quo vadis?* Sienckiewicz y met en scène un Pétrone épris d'une curiosité sympathique pour le christianisme : aux yeux de M. Collignon cette supposition constitue une grave invraisemblance historique. Son dernier chapitre : *Le Personnage de Pétrone dans le roman et au théâtre*, l'emporte sans conteste en intérêt sur les précédents ; d'ailleurs le livre entier est écrit d'un style aussi alerte que le comporte une œuvre d'érudition, sauf à être émaillé çà et là de néologismes comme le suivant (p. 39) : « Pithou encore récent de son édition. » Malgré tout, on ne peut s'empêcher de regretter que tant de recherches patientes n'aient pas profité à un écrivain d'une réputation moins équivoque, et on comprend à merveille l'exclamation de Leibniz, à qui l'on venait d'annoncer la prétendue découverte d'un manuscrit complet de Pétrone à Belgrade : *Mallem Livium nobis aut Tacitum integrum dari.*

C. HUIT.

Variétés littéraires, par FERDINAND BRUNETIÈRE. 2e édit. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau recueil de M. Brunetière est extrêmement varié, et par là il mérite bien son titre ; mais il y a autre chose que de la littérature à proprement parler, puisqu'on y trouve de la sociologie, de la patho-

logie, de la philologie et de la critique d'art. Mais de tout cela bien entendu M. Brunetière parle en critique des livres, et par conséquent c'est bien, en des matières très diverses, de la critique littéraire qu'il nous donne. De la critique littéraire comme il l'entend, c'est-à-dire, — et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, — où la critique des idées a beaucoup plus d'importance que la critique des formes et des mots. Voici exactement ce que comprend ce nouveau recueil.

D'abord une étude sur la *Littérature européenne*, où l'éminent critique définit l'objet, la méthode et le programme de la « littérature européenne ; » puis une critique vigoureuse, pleine de verve et de bon sens, de l'arrêté ministériel qui a décrété « la réforme de la syntaxe. » Divers livres parus lui fournissent ensuite l'occasion de dire son avis sur *les Lettres de Madame Roland*, *l'Ame américaine*, la *Pathologie historique*, « c'est-à-dire, suivant la définition de Brachet » l'explication, par la science biologique, des données que nous fournissent les textes historiques ; enfin une *Apologie de la langue française*. L'étude : *Mélodrame ou Tragédie*, c'est le compte rendu du dernier drame de M. Paul Hervieu : *Le Dédale*, où M. Brunetière voit, sinon la formule, au moins le prélude et le modèle, à moitié réalisé, de la tragédie nouvelle, qui ne sera autre chose que la tragédie, d'autrefois reconstruite avec les moyens d'aujourd'hui. Vient ensuite une conférence faite à La Rochelle au profit de la souscription pour le monument Fromentin, sur *Eugène Fromentin et la Critique d'art*, enfin le discours prononcé à l'Académie française pour la réception de M. Frédéric Masson : il est intitulé ici, et cela précise le sujet qui y est traité : *Grande et petite Histoire*. Et c'est tout, et c'est beaucoup, car cela fait neuf études graves et fortes sur des sujets de haut intérêt.

ÉDOUARD PONTAL.

HISTOIRE

L'Afrique chrétienne, par Dom H. LECLERCQ. Paris, Lecoffre, 1904, 2 vol. in-12 de XLIV-435 et 380 p. — Prix : 7 fr.

Dom H. Leclercq, bénédictin de Farnborough, expose dans ces deux copieux volumes l'histoire de l'Église d'Afrique depuis ses origines jusqu'à la prise de Carthage par les Arabes, du IIIe au VIIe siècle. Il est superflu de louer l'érudition et l'information de l'auteur, qui est l'un des collaborateurs les plus assidus du remarquable *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* dû à l'initiative de l'éminent prieur de Farnborough, Dom Cabrol. Ce qu'il nous faut surtout signaler, c'est l'intérêt que présente l'ouvrage non seulement pour les spécialistes de l'histoire ecclésiastique, mais pour tous ceux qui s'intéressent à l'antiquité chrétienne. J'ajouterai qu'un catholique français doit prendre à cœur de s'instruire des origines ecclésiastiques d'un pays que nous

occupons, et auquel il faut bien espérer que l'activité de nos missionnaires rendra quelque jour la foi des Tertullien, des Cyprien et des Augustin.

Dans une partie préliminaire, Dom Leclercq étudie sommairement la géographie physique et politique de l'Afrique romaine, puis l'épigraphie et l'archéologie, enfin les quelques traces que nous possédons de l'histoire ecclésiastique de la province antérieurement à Tertullien. Trois chapitres groupent ensuite les événements qui se sont succédé de la fin du IIe siècle à la fin du IVe (180-396) autour des noms de Tertullien (chap. I), de saint Cyprien (chap. II), et sous la rubrique du donatisme (chap. IV). Le chapitre III, le plus original de tous à notre avis, contient une foule de renseignements précieux, jusque-là dispersés dans des publications spéciales et peu accessibles, sur l'administration ecclésiastique, la littérature biblique ou martyrologique, enfin sur les institutions chrétiennes. Un long appendice (p. 380-432) constitue un véritable petit traité d'épigraphie africaine.

Le second volume s'ouvre par une étude d'ensemble sur l'Afrique chrétienne au Ve siècle. Dom Leclercq décrit ensuite l'activité épiscopale de saint Augustin et ses controverses avec les donatistes, les manichéens et les pélagiens. L'invasion des Vandales (430) bouleverse de fond en comble la province ; elle en bannit l'administration romaine et essaie — vainement — de substituer l'arianisme au catholicisme comme religion officielle. Les persécutions de Geiserich et de Hunérich n'ont d'autre résultat que d'aviver le mépris et la haine que ressentaient les Africains contre leurs vainqueurs, et de préparer ainsi le succès de la conquête byzantine dirigée par l'illustre Bélisaire. Quand les soldats du *basileus* orthodoxe débarquèrent sur le vieux sol punique, ils furent accueillis comme des libérateurs ; mais une cruelle déception succéda bientôt à ce magnifique enthousiasme. A la domination un peu brutale, mais, surtout dans les derniers temps, assez libérale des Vandales, se substitua la bureaucratie minutieuse, oppressive et concussionnaire des Byzantins. L'arianisme disparut, mais Justinien, théologien retors et processif, prétendit imposer une orthodoxie de sa façon assez voisine du monophysisme. Les propriétaires furent promptement ruinés par l'administration impériale, les ecclésiastiques subirent mille vexations. L'épiscopat africain qui, dans son ensemble, refusa de souscrire à la condamnation des *Trois Chapitres* fut persécuté avec une mesquine ténacité ; ses membres les plus influents et les plus distingués furent exilés ou déportés. Aussi, à la mort de Justinien, l'Afrique chrétienne était frappée d'une décadence irrémédiable.

Dans la seconde moitié du VIIe siècle, les Arabes dirigèrent contre elle plusieurs attaques successives. Désorganisée, appauvrie, la province n'opposa qu'une médiocre résistance. En 698, les derniers soldats

byzantins évacuèrent Carthage. Les musulmans n'eurent pas de peine à ruiner le christianisme, intérieurement miné par les hérésies et les schismes. Quelques églises subsistèrent jusqu'au XIVe siècle : isolées du reste de la chrétienté, elles finirent par dépérir et disparurent complètement.

Tel est le plan de l'excellente monographie de Dom Leclercq ; j'ai déjà dit qu'il l'avait réalisé très brillamment. Sa documentation est particulièrement riche et abondante ; trop abondante peut-être. On croirait que l'érudit bénédictin a poussé le scrupule scientifique jusqu'à s'interdire de nous priver de la moindre des fiches qu'il avait réunies en vue de l'article *Afrique* et des articles similaires qu'il a donnés ou donnera au *Dictionnaire d'archéologie*. Trop d'idées générales. Sans doute Dom Leclercq a sagement agi en évitant l'ordinaire sécheresse de ces sortes d'ouvrages ; mais il aurait pu choisir un autre endroit que l'*Introduction* à *l'Afrique chrétienne* pour nous exposer ses théories, d'ailleurs fort intéressantes, sur la manière d'écrire l'histoire. A certaines négligences de style, et aussi à quelques lectures ou références inexactes dans la partie épigraphique, on peut deviner que la rédaction a été hâtive. Comment s'en étonner quand on suppute, avec une admiration mêlée de quelque stupéfaction, la prodigieuse activité d'un savant qui a produit, en quelques années, on pourrait dire en quelques mois, une série de travaux singulièrement délicats et variés ?

J. LABOURT.

Saint Bernard, par E. VACANDARD. Paris, Bloud, 1904, in-16, de X-303 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr.

Nul n'était plus qualifié que M. l'abbé Vacandard pour choisir et faire goûter du public les passages les plus remarquables des écrits de saint Bernard, et cette anthologie est disposée de la manière la plus logique et la plus commode à consulter. Sur une trame constituée par une biographie abrégée du saint, se placent, comme des broderies délicates, des extraits des lettres, discours et traités relatifs à la période que l'auteur n'a fait qu'indiquer à grands traits : c'est véritablement une vie de saint Bernard écrite par lui-même. Successivement nous pouvons étudier le moine, le réformateur du monachisme, le conseiller des rois, le confident des papes, le prédicateur de la croisade, l'orateur, le théologien, le mystique, le dévot serviteur de Marie. Majestueux dans ses discours, tendre, délicat, enjoué même dans sa correspondance, profond dans sa conception de la politique chrétienne, il représente dignement l'Église dont il est le porte-parole autorisé dans une époque troublée, où il est aussi difficile de connaître son devoir que de l'accomplir. De sa haute taille, il dépasse les princes et les pontifes et, sans manquer au respect qu'il leur doit et dont il tient à donner

l'exemple, il sait les avertir, les réprimander même avec cette sainte liberté que lui donne la pureté de ses intentions et son entier désintéressement.

Ce livre achève de mettre en lumière une des grandes figures de notre histoire. Un Index détaillé permettra aux lecteurs de se reconnaître au millieu de tous ces textes et d'y puiser sans peine des citations, qui, placées au bon endroit, relèveront le mérite et augmenteront l'efficacité de l'enseignement qu'ils pourront avoir à donner.

P. Pisani.

L'Esprit démocratique, par Marc Sangnier. Paris, Perrin, 1905, in-16 de 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre que nous indiquons, M. Marc Sangnier publie un recueil de notes écrites à différentes occasions, mais qui, toutes, ont pour objet de préciser l'esprit de l'association connue sous le nom de *Sillon*, association qu'il a si puissamment aidée à s'établir par son talent oratoire et par son influence parmi les anciens élèves de Stanislas. Cet esprit est profondément chrétien. L'œuvre entreprise par les membres du Sillon est bien, on peut le dire, un apostolat laïque. En même temps, ils travaillent à établir la justice complète dans les rapports sociaux, suivant les indications du pape Léon XIII. Il y a longtemps que beaucoup de catholiques se préoccupent de la nécessité de ramener la foi dans les masses ; il y a longtemps aussi qu'ils ont cherché à rétablir la fraternité entre les classes supérieures et les classes moins heureuses. De là ces conférences de Saint-Vincent de Paul, ces patronages, ces cercles catholiques d'ouvriers, ces écoles primaires libres, ces écoles du soir, etc. L'originalité du Sillon est de présenter au peuple la résolution des grandes questions sociales comme une application naturelle des principes du christianisme. Son but est de faire comprendre aux masses qu'il n'y a de satisfaction sérieuse pour leurs véritables besoins que par la religion de Jésus-Christ.

Dans ces termes généraux, on ne peut qu'applaudir à l'initiative de M. Sangnier. La difficulté commence quand il s'agit de mettre le doigt sur les plaies sociales et d'en préciser les remèdes. L'auteur garde sur ce point une prudente réserve. Et de fait, les remèdes possibles n'ont guère de chance d'être acceptés volontairement avant que l'esprit de foi ait pénétré dans les mœurs nationales. Quoi qu'il en soit, il nous paraît bon de retenir ceci du livre de M. Sangnier : que les catholiques des classes élevées ne doivent plus se borner à vivre chrétiennement pour eux et pour leur famille. Ils doivent faire pénétrer les principes chrétiens dans la société dont ils font partie, et tendre la main à leurs compatriotes moins heureux. Et pourquoi Dieu aurait-il fait les supérieurs sinon pour se dévouer au bien des inférieurs ? D. V.

Les Catholiques républicains. *Histoire et souvenirs, 1890-1905*, par PIERRE DABRY. Paris, Chevalier et Rivière, 1905, in-18 de VIII-753 p. — Prix : 4 fr.

Quelle que soit l'opinion personnelle du lecteur en fermant ce livre, et qu'il partage ou non les appréciations très ardentes de l'auteur, il ne pourra manquer de lui reconnaître un réel talent et des convictions fortes ; trop fortes peut-être, car elles s'expriment souvent avec sans façon et dans un langage qui côtoie la violence. L'histoire de ces douze dernières années est pour nous pleine d'intérêt : tous nous l'avons plus ou moins vécue, M. l'abbé Dabry plus que personne, et avec une intensité qui constitue justement son second défaut : l'habitude de se mettre en scène. L'excuse sera qu'il nous donne des « Souvenirs ».

Ces réserves n'impliquent pas des réticences, et, par ailleurs, on est heureux de goûter les enthousiasmes de M. l'abbé Dabry, qui possède un cœur d'apôtre et un dévouement généreux.

Il prend l'histoire religieuse de la France contemporaine au « toast » d'Alger, et il la conduit jusqu'au pontificat de Pie X. Cette proximité même des derniers événements manque, sans doute, du recul si nécessaire du temps qui facilite l'impartialité historique. S'occupant moins du mouvement social que des groupements politiques, il rappelle la conduite du cardinal Lavigerie, « l'Union de la France chrétienne », « l'Association catholique française », « l'Union nationale », la campagne fameuse de l'*Esprit nouveau*, le comité « Justice-Égalité », la « Fédération », le « Sillon », « l'Action libérale. » — *Incedo per ignes.*

Il expose le pourquoi, à ses yeux, des défaites catholiques et en voit le remède dans une orientation marquée, constante, vers la démocratie, capable de conquérir en France des adhésions nouvelles à l'Église persécutée et de rendre vaines les violences des sectaires, en leur enlevant leur habituelle arme de combat. Sur les directions de Léon XIII, qu'il a parfaitement comprises, l'auteur écrit des pages lumineuses ; contre les « réfractaires » il donne des pages vengeresses où vibre l'émotion du prêtre qui s'indigne des obstacles élevés par les maladroits à la parole du Souverain Pontife. Le chapitre X, en particulier, contient sur le journal *la Vérité* des détails bien caractéristiques, qui sentent la poudre. Le chapitre V : « Les Deux Encycliques », s'il demeure trop incomplet en ce qui concerne M. de Mun et l'œuvre des Cercles, met au point les efforts sans succès de l'école de l'économie libérale conservatrice.

L'action sacerdotale, dans ses différentes évolutions récentes, est retracée avec passion par M. l'abbé Dabry, à peine sorti de la bataille qu'il raconte : le congrès ecclésiastique de Reims, en 1896 (p. 468) et le congrès de Bourges en 1900 (p. 679) offrent des renseignements curieux. A signaler aussi les détails topiques du dessein de Léon XIII pour ramener le tiers-ordre à son grand caractère social (p. 494) ; l'af-

faire de « l'Américanisme » (puisque ce mot inexact est consacré) à propos de la *Vie du P. Hecker* (p. 616); le projet de réforme pédagogique de la Mère Marie du Sacré-Cœur (p. 625).

On le voit, M. Pierre Dabry touche à tout ; il se trouve parfois généreux et enthousiaste, parfois personnel et injuste (c'est son cas en ce qui concerne l'*Action libérale*) ; parfois bien complaisant pour des amis dont le vrai mérite paraît d'avoir été des compagnons de combat. Ces combats ont été couronnés, eux aussi, d'échecs ; en indiquant les tribunes variées où il a successivement parlé, depuis *le Courrier du Midi*, *la Concorde*, *le Peuple français*, *la Vie catholique*, jusqu'à *la Voix du siècle*, M. Dabry prouve que la bonne foi, unie même au talent, est susceptible de fautes, et son intransigeance, suivie de si fréquents insuccès, doit faire réfléchir un esprit ouvert, désoler un cœur apostolique et une âme sacerdotale.

Ce livre touche aux passions les plus actuelles ; il suscitera donc des polémiques ; mais il donne la note exacte en bien des cas ; c'est pourquoi il mérite d'attirer l'attention et de fixer les pensées des lecteurs.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Notre-Dame de Gray. *Étude sur la vie religieuse à Gray depuis 1620*, par l'abbé VILLEREY, publiée par le chanoine LOUVOT. Paris, Amat ; Gray, Roux, 1904, in-18 de XII-318 p., avec planches. — Prix : 3 fr.

En 1864, M. l'abbé Villerey, vicaire, et depuis curé doyen de Gray, publia un *Essai historique sur le pèlerinage de Notre-Dame de Gray*, brochure faite avec beaucoup de soin. Mais, lorsqu'il fut revenu comme curé dans cette paroisse, en 1882, il résolut de donner une nouvelle édition, beaucoup plus complète, de son livre. Pour cela il se mit à recueillir avec persévérance tous les documents qui pouvaient lui permettre d'élever un véritable monument à la gloire de la célèbre madone. Or, comme l'histoire de celle-ci est intimement liée à la ville de Gray, il finit par avoir entre les mains une quantité considérable de notes des plus intéressantes, tirées des sources les plus variées, et concernant les annales civiles et religieuses de la vieille cité. La mort le surprit malheureusement avant qu'il ait eu le temps de les utiliser pour la rédaction de l'ouvrage projeté. Toutefois son travail n'aura pas été inutile. Aidé par divers érudits, M. le chanoine Louvot, son successeur, a mis la dernière main à l'œuvre commencée, et il n'est pas douteux qu'on ne doive lui attribuer une part importante dans le mérite avec lequel celle-ci se présente à nous.

Il est impossible d'analyser ici un volume qui renferme une telle masse de documents. On ne peut qu'en indiquer rapidement le contenu. « Le premier chapitre est consacré à l'histoire des origines de la dévotion à Notre-Dame de Gray, jusqu'à l'enquête canonique de 1623

inclusivement ; le second parle de cette dévotion pendant une période de peste et de guerre ; le troisième va de 1644 à 1674 ; le quatrième, de l'occupation définitive de la Franche-Comté par Louis XIV jusqu'à la première fête séculaire de 1720 ; le cinquième s'étend jusqu'à la fin de la Révolution ; un autre traite « du culte de la Vierge de Gray au XIXe siècle. » Dans un dernier et long chapitre sont énumérés et analysés les récits des principales guérisons extraordinaires contenues dans les vieux registres des procès-verbaux conservés à Gray. Enfin, près de 100 pages renferment un grand nombre de pièces justificatives, dont la plupart sont extrêmement intéressantes. Ajoutons que de curieuses notes sur l'iconographie de Notre-Dame de Gray complètent heureusement l'étude que M. Jules Gauthier lui avait déjà consacrée.

En somme, ce volume dont l'intérêt est, au point de vue historique, d'une portée plus générale que son titre ne semble l'indiquer, trouvera, nous n'en doutons pas, un excellent accueil, non seulement auprès des habitants chrétiens de Gray, mais aussi dans le monde des érudits, pour qui la lecture de toute étude d'histoire locale bien faite est toujours si instructive et si pleine de charme. LÉON CLUGNET.

Histoire de la ville de Verviers. *Période française (1794-1814)*, par JEAN LEJEAR. Verviers, imp. Féguenne, 1903, in-8 de 271 p.

Nous venons seulement de recevoir ce livre daté de 1903. Il va de soi qu'il intéressera surtout les Verviétois. L'histoire générale y trouvera cependant son compte. Il montre, en effet, comment la Révolution française s'y prit pour se faire détester en Belgique. Les divisions du livre de M. le docteur Lejear sont bonnes, et le style, en général, satisfaisant. Mais il me sera peut-être permis de reprocher à l'auteur, qui a très consciencieusement compulsé les archives et les bibliothèques, de n'avoir pas eu l'art d'extraire des documents les seules parties importantes. C'est une remarque que j'ai souvent à faire depuis quelque temps. Les auteurs, surtout ceux des monographies locales, travaillent de plus en plus sur les documents originaux, ce dont il convient de les louer sans réserve. Mais ils ont une tendance à ne rien omettre de ce qu'ils ont eu l'étonnement de découvrir dans ces documents ; ils ne nous font grâce d'aucun détail, et leurs démonstrations, se trouvant délayées, arrivent à ne porter, lorsqu'elles portent, que d'une manière insuffisante. Dans un livre comme celui de M. Lejear cet inconvénient est sans doute moindre que dans d'autres publications ; il n'en existe pas moins quelque peu, et n'empêche pas d'ailleurs que ce mémoire ne soit, tout compte fait, une bonne contribution à l'histoire de la ville de Verviers. ARMAND D'HERBOMEZ.

La Cour et le règne de Paul Ier, portraits, souvenirs et anecdotes, par le comte Fédor Golovkine, avec Introduction et notes par S. Bonnet. Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8 de v-448 p., avec 5 portraits. — Prix : 7 fr. 50.

Russe de nom et d'origine, le comte Fédor Golovkine naquit aux Pays-Bas, d'une famille protestante, fut élevé à Berlin, obtint en Russie deux fonctions de cour et un poste diplomatique à l'étranger, puis vécut en Suisse et en France, et mourut, à cinquante-sept ans, aux bords du lac de Genève, après avoir erré et brillé dans la plupart des salons et des cours de l'Europe. Chemin faisant, il notait, en langue française, tout ce qu'il avait vu et entendu. Des volumineux manuscrits restés entre les mains de ses héritiers, M. Bonnet a tiré un volume qui sera lu avec plaisir par tous ceux qu'intéresse la société polie, celle du moins qui fut la contemporaine et l'ennemie de la Révolution.

On y trouve force souvenirs assaisonnés de particularités autobiographiques, des impressions curieuses sur la cour de Russie et les principales cours allemandes et aussi certains cercles littéraires comme celui où régna Mme de Staël. Golovkine avait même rédigé sur l'empereur Paul Ier, dont il était un des maîtres des cérémonies, un récit circonstancié. Malheureusement la fin manque ; ce serait à croire que le manuscrit a passé un jour entre les mains de la censure russe. En revanche, sur beaucoup de souverains, de personnages de Cour et d'État, Golovkine a recueilli des traits, des anecdotes, a formulé des appréciations qui, pour être plus piquantes que profondes, n'en sont pas moins dignes d'être connues des historiens. Les portraits de l'impératrice Élisabeth, de Metternich, du comte de Choiseul-Gouffier, de celle qu'il ose appeler la « saltimbanque de Coppet », montrent qu'il savait voir et peindre, au moins dans le style et la manière du XVIIIe siècle.

Golovkine maniait le crayon avec autant d'art que la plume et son éditeur a joint au texte quelques spécimens intéressants tirés de son album. Il a de plus emprunté un certain nombre d'annotations aux parties restées inédites de l'œuvre du comte Fédor. Enfin il a fait précéder le tout d'une notice très bien étudiée sur les Golovkine, famille aujourd'hui éteinte dans la ligne masculine, dont l'histoire est intimement liée à celle de Pierre le Grand, et s'est prolongée jusqu'après les grands événements de la Révolution française. L. P.

Le Vicomte de Mirabeau (Mirabeau-Tonneau), 1754-1792, par Eugène Berger. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles de Loménie, en publiant le cinquième et dernier volume de l'important ouvrage composé par son père sur les Mirabeau, annonçait son intention d'insérer dans une édition ultérieure une notice

complète sur le vicomte Boniface, dit Mirabeau-Tonneau, tant soit peu négligé et laissé à l'écart par le biographe de la famille. Cette notice, qui ne devait pas comprendre moins de quatre chapitres, n'est point encore venue ; en l'attendant, on lira avec intérêt l'ouvrage posthume de M. Eugène Berger, très soigneusement étudié et appuyé sur des correspondances et des pièces nouvelles.

Nous suivons ici le premier porte-étendard de la contre-révolution, d'abord comme officier sous le règne de Louis XVI, puis comme député à l'Assemblée constituante et enfin, comme émigré, à la tête de la légion de son nom, au delà des frontières. La première et la dernière parties sont spécialement neuves, la première à cause des documents trouvés aux Archives nationales et aux Archives de la guerre, la dernière à cause des nombreux extraits de lettres inédites écrites par le vicomte à quelques amis et surtout à sa femme pendant les deux dernières années de sa vie. M. Berger s'est également aidé des innombrables brochures, discours ou pamphlets dont son héros a été l'auteur ou le sujet en 1789 et 1790. La note bibliographique insérée à la fin du volume justifie de l'étendue de ses recherches ; on regrette seulement de n'y pas trouver la curieuse brochure publiée en allemand il y a quelques années par un écrivain d'origine française, Sarrazin.

C'est bien un portrait en pied que M. Berger a prétendu nous donner et qui, par cela même qu'il est ressemblant, tourne çà et là, comme le voulait le modèle, à la caricature. Le vicomte de Mirabeau n'a pas l'excentricité terrible et tragique comme son père le publiciste et son frère l'orateur ; il est avant tout homme d'esprit et de plaisir, même lorsqu'il s'emploie aux affaires de l'État. Ses discours ont passé comme feux de paille et, s'il a souvent tiré l'épée, il ne paraît pas s'en être jamais servi utilement. Ce personnage fantasque et débridé en tous sens ne sut jamais prendre au sérieux ni lui-même ni la cause qu'il avait l'air de défendre surtout par humeur aventureuse, par goût de l'imprévu, sinon du paradoxe. Il aimait ne pas être de son temps et il trouvait piquant de s'opposer à son frère comme une antithèse vivante. La Révolution naissante a emporté, avant qu'ils eussent donné leur mesure complète, les deux Mirabeau, le cadet comme l'aîné, celui qui avait employé sa puissance oratoire à détruire l'ancien régime et celui qui, avec tout son esprit, n'en avait pas pu sauver une pierre. L. P.

Les Romans de l'histoire. Émilie de Sainte-Amaranthe. Les Chemises rouges. Le Demi-Monde sous la Terreur, par HENRI D'ALMERAS. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, in-18 de 315 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

En inscrivant au fronton de son livre, sur la première page, des sous-titres tels que : *Les Romans de l'histoire*, et encore : *Les Chemises*

rouges et *le Demi-Monde sous la Terreur*, l'auteur a répondu en partie aux critiques de composition que soulevait naturellement son volume. C'est bien de l'histoire en « roman », qui de fait n'est pas ennuyeuse ; ce sont bien des études à propos de la société très légère de la Révolution. Mme de Sainte-Amaranthe et sa fille Émilie ne sont guère que le prétexte d'un travail où elles passent en figures enjolivées et épisodiques. L'indulgence de M. Henri d'Alméras pour ce monde quasi interlope et privé de sens moral est en soi assez choquante ; et l'intérêt qui peut s'attacher à ces héroïnes demeure médiocre. Parmi tant de victimes de la Terreur, celles-là comptent parmi les moins touchantes, en dépit de l'âge très digne de pitié de la fille et des grâces fanées de la mère.

L'histoire de ces dames de petite vertu fournit à M. d'Alméras l'occasion d'une promenade dans le « Palais-Royal sous la Révolution, » aux théâtres et aux maisons de jeu. Il nous conduit ensuite devant le tribunal révolutionnaire et jusqu'à l'échafaud dressé sur la place du Trône le 17 juin 1794. A travers ces épisodes tragiques, se déroule la double aventure, aussi romanesque que mal édifiante, d'Émilie de Sainte-Amaranthe avec le comte de Tilly et le chanteur Elleviou. Tout ce récit est rondement mené, écrit avec facilité ; les descriptions ne manquent pas, sauf celle de l'hôtel de Mmes de Sainte-Amaranthe, qui eût pu être menée à bien puisque leur salon et leurs appartements existent encore rue des Bons-Enfants.

Les notes sont rares mais exactes ; une erreur touchant le prince de Conti me paraît à signaler ; je regrette l'absence d'une table des noms cités ; en tête se trouve un portrait d'Émilie de Sainte-Amaranthe qui donne une impression assez vive de son charme et de sa jeune beauté.

G.

Débuts de l'imprimerie en France; l'Imprimerie nationale ; l'hôtel de Rohan (1539), par Arthur Christian. Paris, Imprimerie nationale ; G. Roustan ; H. Champion, 1905, gr. in-8 de xxiv-343 p., avec grav. — Prix : 20 fr.

Au moment où l'Imprimerie nationale se prépare à quitter l'hôtel de Rohan, qu'elle habite depuis près d'un siècle (1809), M. Arthur Christian a jugé bon d'élever un monument à la gloire de l'établissement qu'il dirige avec tant de talent et d'activité depuis 1895, et à la mémoire du bel hôtel si plein de souvenirs historiques, si riche de trésors artistiques que le transfert décidé de l'imprimerie menace de ruine et de destruction.

Ce volume, que précède une spirituelle Préface de M. Jules Claretie, qui a connu M. Christian à sa sortie du lycée Charlemagne, se compose de quatre parties. Dans la première, on trouvera un excellent aperçu des origines de l'imprimerie en France, qu'illustre une série de

reproductions des chefs-d'œuvre de la typographie française. C'est une introduction obligée à l'histoire de l'Imprimerie nationale qui forme l'objet de la seconde partie, répartie en six chapitres, depuis les débuts jusqu'à la situation actuelle. Si, dans la troisième partie, consacrée à l'hôtel de Rohan, M. Christian a fait rentrer des chapitres sur l'affaire du Collier, sur Mesmer, sur Cagliostro, c'est qu'il a voulu évoquer les souvenirs historiques qui se rattachent à la demeure du fameux cardinal.

Enfin une quatrième partie comprend divers appendices, tant sur l'Imprimerie que sur l'hôtel.

Tous les amis des arts, tous ceux qui regrettent de voir disparaître peu à peu les maisons historiques du vieux Paris, s'associeront aux vœux que forme M. Christian pour que l'on laisse subsister le monument qui actuellement encore abrite l'Imprimerie nationale ; en le transformant par exemple en musée. A un autre point de vue, nous espérons que le chaleureux et habile plaidoyer de M. Christian en faveur de la maison qu'il dirige convaincra bien des adversaires de l'Imprimerie nationale et contribuera à faire tomber les attaques dirigées contre une institution dont la France peut malgré tout être fière.

M. Christian n'a rien épargné pour assurer au volume que nous annonçons ici tout l'éclat de l'exécution typographique et de l'illustration. C'est une idée originale et qui donne au livre un cachet tout particulier que d'en avoir fait composer chaque chapitre avec des caractères différents. C'est ainsi que la première partie est composée dans cet élégant gothique Christian, gravé en 1902 par Henaffe ; que le premier chapitre de la deuxième partie est dans les caractères romains de l'Université, gravés en 1540 par Garamond ; le chapitre VI, dans les caractères romains millimétriques gravés en 1812 par Firmin Didot, etc. Nous avons déjà parlé des facsimilés qui ornent la première partie. La deuxième nous fait connaître les caractères étrangers dont dispose l'Imprimerie nationale. En outre, des figures et des vignettes répandues à profusion nous présentent les divers ateliers de notre grand établissement, les chefs-d'œuvre qui décorent l'hôtel de Rohan, etc.

Le tout forme un ensemble extrêmement curieux et digne de figurer dans toute bibliothèque d'amateur. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

De la Prédestination et du sort final des païens, par Un professeur de théologie. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Pour tout un grand public ignorant — hommes d'affaires qui n'ont jamais appris leur religion ou l'ont oubliée, journalistes radicaux ou simples

députés — il est entendu que l'Église catholique met en enfer les neuf dixièmes de l'humanité : hors de l'Église, point de salut. Sur ce sujet les solides études ne manquent pas. Mais, comme toujours, les gros volumes effraient : ce petit livre est plus rassurant. L'auteur est professeur dans un séminaire parisien; et ses relations personnelles lui donnent une sérieuse connaissance des peuples païens, de leur mentalité, de leurs mœurs. Dans la première partie, il cherche à donner quelque idée du mystère de la prédestination : volonté salvifique de Dieu, impossibilité du salut pour les païens, responsabilité des causes secondes.

Mais en quel sens les païens sont-ils damnés? quel est leur sort final? peut-on admettre que des infidèles, en plus ou moins grand nombre, soient dans la bonne foi et l'ignorance invincible, aient observé la loi naturelle, tout au moins de façon à ne pas mériter l'enfer? L'auteur répond par l'affirmative.

Il y a longtemps que tout cela a été dit; mais telle est à notre époque la difficulté de faire entendre la vérité, de dissiper les calomnies — que ce petit livre répond à un des plus urgents besoins de la controverse.

B. DE CARROY.

La Messa nella sua storia e nei suoi simboli, da P. GIOVANNI SEMERIA. Roma, Pustet, 1904, in-12 de XVII-279 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le P. Semeria considère qu'un peu de critique n'est pas pour nuire aux choses de la religion. Il est bon, pense-t-il, d'établir une ligne de démarcation entre la foi et la crédulité. Et, se conformant pratiquement aux théories qu'il professe, il s'applique à détourner les chrétiens de ce symbolisme maladif et apocryphe qui dénature si souvent la vraie piété. C'est pourtant moins une œuvre de recherches personnelles qu'une très heureuse entreprise de vulgarisation qu'il a réalisée avec cet élégant et captivant travail sur la « Messe dans son histoire et ses symboles. » Mgr Duchesne, Dom Cabrol et Dom Leclercq, Mgr Batiffol et Dom Plaine, Kraus, Drews, lui fournissent des éléments qu'il utilise avec aisance, les enchâssant dans les musicales périodes d'un style plein de grâce et de chaleur oratoire. Il nous fait d'abord connaître la messe à l'époque tout à fait primitive, puis, postérieurement, dans les anciennes liturgies. Il aborde ensuite l'étude de détail des différentes parties de la messe : prologue, offertoire, canon, communion, et il consacre un dernier discours à l'explication historique des vêtements sacrés.

G. P.

Bossuet, apologiste et apôtre de la croix. *Extraits des Œuvres complètes*, par le R. P. BERNARD. Paris, Bloud, (1905), in-16 de XVI-128 p., avec portrait et grav. hors texte. — Prix : 1 fr.

Ouvrage destiné à l'édification. L'auteur a recueilli dans les Œuvres de Bossuet de nombreux extraits qui, déjà pris isolément, sont de toute beauté, mais qui, réunis, se font valoir encore davantage. A leur mérite ascétique ces pages joignent donc celui de l'intérêt littéraire. Elles sont même de nature à contribuer à la psychologie de l'incomparable orateur, en nous révélant combien profonde et intime était sa dévotion au mystère de la croix. C'est à la croix que Bossuet demande les leçons de la vie chrétienne, le courage au milieu des persécutions, l'explication des énigmes qu'offre le triomphe apparent du mal ici-bas. La croix constitue, pour ainsi dire, son testament. Son dernier ouvrage fut l'*Explication du psaume XXI sur la Passion*, achevé d'imprimer le 11 mars 1704 ; or il mourut le 12 avril.

Le P. Bernard a eu raison d'emprunter ses citations aux éditions Lebarq et Lachat ; mais il aurait rendu service aux lecteurs en leur fournissant des références plus précises. Il aurait aussi gagné à collationner sur l'original le passage de La Bruyère : « Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit *pas* la sienne. » (p. XII). H. CHÉROT.

De l'Éducation des femmes, par CHODERLOS DE LACLOS, publié avec une Introduction et des documents par ÉDOUARD CHAMPION, suivis de notes inédites de Charles Beaudelaire. Paris, Messein, 1903, in-13 de 146 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nos lecteurs se doutent bien, je pense, que ce que l'auteur des *Liaisons dangereuses* a écrit sur l'éducation des femmes, ne saurait avoir une grande importance ; cela se résume à soutenir que ce qu'il y a de mieux pour les femmes, c'est de n'être pas éduquées du tout. La femme, c'est-à-dire « la femelle de cet animal à deux pieds et sans plumes qu'on appelle l'homme, » mais la femelle « non défigurée par nos institutions, mais telle qu'elle est sortie des mains de la nature », voilà, selon le livre de Laclos, la femme idéale. Comme il n'en croit certainement pas un mot, je ne vois pas qu'il y ait lieu d'y ajouter la moindre importance. C'est une facétie de mauvais goût, pas trop mal écrite d'ailleurs, car Laclos savait écrire, et je ne vois pas autre chose à en dire. J'ajoute pourtant que je doute que cela valût la peine d'être imprimé. Laclos l'avait sagement gardé en portefeuille, et je crois bien qu'on n'aurait fait que remplir ses intentions en l'y laissant. Mais allez donc prêcher la discrétion aux inventeurs de choses inédites !

Outre les fragments du traité inachevé de l'éducation des femmes, le volume publié par M. Édouard Champion contient des notes inédites de Charles Beaudelaire sur *les Liaisons dangereuses* et divers documents trouvés aux Archives nationales « pour servir à l'histoire de la vie de Choderlos de Laclos. » Avis aux amateurs, s'il s'en trouve. ÉDOUARD PONTAL.

La Constitution civile du clergé et la Persécution religieuse pendant la Révolution, par l'abbé HUBERT MAILFAIT. Paris, Bloud, 1905, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. l'abbé Hubert Mailfait de résumer en une soixantaine de pages l'histoire de la constitution civile du clergé et de ses conséquences. Au moment où l'on s'ingénie, sous prétexte de séparation, à asservir et à diviser l'Église, il est bon de savoir ce qu'ont fait les « grands ancêtres » et à quoi ils ont abouti. Les jansénistes et les philosophes ont tenté d'organiser le schisme et ils ont échoué, non pas que les défaillances de la première heure aient été aussi rares que le croit M. l'abbé Mailfait ; sous ce rapport il nous semble un peu optimiste. Si l'immense majorité de l'épiscopat a énergiquement et héroïquement refusé le serment, un assez grand nombre de prêtres l'ont prêté par entraînement ou par ignorance ; mais beaucoup ensuite l'ont rétracté, et partout il y a eu division entre les soumis et les insoumis. Le premier résultat de la constitution civile a donc été la guerre civile ; c'est maintenant un axiome que là est l'origine du soulèvement de la Vendée. Puis est venue et devait venir forcément la persécution. Les prêtres proscrits ou guillotinés, les fidèles emprisonnés, les femmes fouettées, les religieuses expulsées, tel a été pendant dix ans le régime de l'Église en France. Plus ou moins violente suivant les temps, adoucie au Neuf-Thermidor, puis reprise par les thermidoriens, presque suspendue après les élections de l'an V, la guerre au catholicisme a

redoublé après le 18 fructidor, — avec cette seule différence que la guillotine sanglante était, dans nombre de cas, remplacée par la guillotine sèche — et a duré jusqu'au Consulat. C'est le Concordat seul qui a rétabli la paix. Telle est la leçon qui ressort de l'instructive brochure de M. l'abbé Maillfait. *Et nunc erudimini.*

Une liste déjà très longue, mais où l'on peut cependant signaler encore quelques lacunes, d'ouvrages et de documents se rapportant à la constitution civile termine l'opuscule. M. DE LA ROCHETERIE.

Statues et statuettes de la Vendée militaire, par HENRI BOURGEOIS. 2e série. Luçon, Bideaux, 1904, petit in-18 de 279 p. — Prix : 1 fr. 75.

« Je voudrais, écrit M. Henri Bourgeois, successivement mettre en évidence les personnages de second plan, les humbles héros que nos historiens à grandes lignes ont dû forcément laisser à peu près dans l'oubli ou dont les chefs-d'œuvre, noyés dans un œuvre d'ensemble, passent presque toujours inaperçus. » Ce sont bien en effet des héros modestes qu'il nous montre encore dans le second volume des *Statues et statuettes*, des héros inconnus ou presque inconnus qu'il tire de l'oubli que ne méritait pas leur vaillance et leur figure souvent originale : Jacques David, par exemple, qui se bat tant qu'il a du sang et des forces et qui, ayant trouvé dans le butin d'une bataille deux montres appartenant au commandant du bataillon vaincu, n'a pas de repos qu'il ne les ait restituées à la famille du mort; les Texier, de Courlay, deux frères intrépides dont le père subit de la part des Bleus un abominable supplice; Marie Lourdais, l'héroïne de la Gaubretière, qui panse les blessés, soigne les malades et, au péril de sa vie, à travers les lignes républicaines, porte les messages de Charette et de Sapinaud; le Lorrain André Baumier, bien digne d'être Vendéen; le chevalier de Boispréau, un Parisien qui pousse la bravoure jusqu'à la folie; l'intrépide et fougueux Gabriel Baudry d'Asson, un des insurgés de la première heure. Mais les figures les plus originales peut-être, ce sont celles du tambour-major Paineau dit la Ruine et son acolyte le petit tambour Crouston, qui, ne pouvant suivre à pied la marche des troupes, bat la charge monté sur son petit cheval blanc, et le *père Abraham*, un pacifiste de ce temps-là, qui donnait pour consigne à ses troupes de crier, de faire du bruit pour effrayer l'ennemi, mais de ne pas tuer leur *ressemblance*. Il est vrai que la *ressemblance* ayant tiré sur les Vendéens, le père Abraham fut le premier à engager ses soldats à faire de même; « car, disait-il, ils nous tueraient tous ; il faut les tuer les premiers. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Die pfarramtlichen Aufzeichnungen (*Liber consuetudinum*) **des Florentius Diel zu St. Christoph in Mainz (1491-1518)**, von FRANZ FALK. Freiburg im Breisgau, Herder, 1904, in-8 de VIII-66 p. — Prix : 1 fr. 70.

Cette brochure fait partie d'une collection de Mémoires publiés sous la direction de Luwig Pastor pour expliquer et compléter *l'Histoire du peuple allemand*, de Janssens. L'ouvrage de Janssens jouit en France d'une grande renommée; on connaît moins cette collection qui en est comme l'appendice, mais un appendice composé de travaux spéciaux de premier ordre, et dont quelques-uns, tels que *l'Idée nationale et l'Idée impériale chez les humanistes d'Alsace* ou *la Ville impériale de Schlestadt*, intéressent directement le public français : nous regrettons de ne pouvoir en présenter que les titres.

La publication du Dr Falk, pour porter sur un point plus restreint, n'en est pas moins digne d'attention. C'est une contribution à la vie religieuse de l'Allemagne à la veille de la Réforme : époque de trouble et d'anarchie dans le clergé; mais, si général que fût le désordre, il y avait des exceptions, et Florentius Diel en était une. On voit à son *Coutumier* son zèle pour les intérêts spirituels de ses ouailles : instruction religieuse, fréquentation des sacrements, etc. Les liturgistes y trouveront aussi des détails sur ce qu'était alors le propre de Mayence ou même celui de l'église de Saint-Christophe qui, à certains jours, avait des prières spéciales.

Le texte latin du Coutumier, donné après la traduction allemande, et la liste des noms de personnes et de lieux, facilitent à tous l'usage de ces pages, véritable service rendu à ceux qui aimeront à retrouver, dans un coin de l'Allemagne à cette époque, l'écho lointain d'âmes chrétiennes gouvernées par leur pasteur avec une sollicitude digne des âges les meilleurs de l'ère chrétienne. J.-A. DE BERNON.

Switzerland at the beginning of the sixteenth century, par JOHN MARTIN VINCENT (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1904, in-8 de 61 p. — Prix : 1 fr. 50.

Commencée pour servir de chapitre préliminaire à la biographie de Zwingli préparée par le professeur Samuel Macauley Jackson, cette dissertation n'a pas tardé à prendre un développement beaucoup plus considérable qu'il eût convenu pour sa destination première ; c'est alors que M. John Martin Vincent s'est décidé à lui donner toute l'ampleur voulue et à traiter son sujet de manière critique. Eût-il pu lui donner plus d'ampleur encore ? Nous n'hésitons pas à l'affirmer. Le chapitre VI en particulier, relatif aux relations de la Suisse et de la Papauté, eût mérité d'être beaucoup plus développé et il nous semble aussi que le chapitre VIII (les Cités suisses) eût pu être traité sans inconvénient de manière plus pittoresque ; les détails caractéristiques, les traits de mœurs ont été trop négligés par M. Vincent, et on peut, d'autre part, trouver bien écourtée la bibliographie de choix qui termine cette étude. Il y a là néanmoins une monographie intéressante, et à laquelle on pourra se reporter avec profit. HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La disparition du professeur Alfred POTIER, membre de l'Institut, qui s'est éteint à Paris, le 9 mai, à 65 ans, cause un véritable vide dans le corps des savants français. Né le 11 mai 1840, il entra à l'École polytechnique en 1857, puis à celle des mines qu'il quitta en 1863 avec le titre d'ingénieur de 3e classe. Il devint ingénieur de 1re classe en 1877 et enfin ingénieur en chef en 1881. Bien qu'ingénieur des mines et attaché à la commission de la carte géologique de France, M. Potier se livra tout spécialement à l'étude de la physique, fut nommé professeur de cette science à l'École nationale des mines d'abord et ensuite à l'École polytechnique. En 1891 l'Académie des sciences le choisit pour remplacer M. Edmond Becquerel. Parmi les nombreux et très remarquables travaux qu'il a publiés et qui ont été insérés pour la plupart dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences ou dans les *Annuaires* de l'Association scientifique française, nous citerons : *Recherches sur la diffraction de la lumière polarisée* (1867) ; — *Recherches sur la réflexion vitreuse et mécanique* (1871) ; — *De la Propagation de*

la chaleur et de la distribution de l'électricité (1872) ; — *Emploi direct des ondes dans les calculs d'optique* (1872) ; — *Sur les causes de la polarisation elliptique par réflexion sur les corps transparents* (1872) ; — *Sur l'électrodynamique et l'induction* (1873) ; — *Égalité des constantes numériques fondamentales de l'optique et de l'électricité* (1873) ; — *Sur le Principe de Huygins* (1891), etc.

— La mort a enlevé, dans le courant de mai, à l'âge de 73 ans, M. Alphonse TAVAN, l'un des sept convives de ce fameux repas qui eut lieu, le 21 mai 1854, à Font-de-Ségune, près de Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse), au cours duquel, suivant la légende, fut fondé le « félibrige » et inaugurée la renaissance de la littérature provençale. Alphonse Tavan, simple employé du chemin de fer de Paris-Lyon, eut plus que ses confrères à lutter contre les difficultés de la vie ; s'il n'a pas acquis l'illustration des Roumanille et des Mistral, il n'en fait pas moins bonne figure dans le monde du félibrige grâce à ses deux volumes de poésie *Amour et plour* et *Vivo Vidanto*, et à sa comédie *le Masc*, jouée pour la première fois à Châteauneuf-de-Gadagne, pendant le carnaval de 1854.

— Les érudits de la Gascogne et de la Normandie ont appris avec un vif regret la mort de M. PARFOURU, ancien élève de l'École des chartes, successivement archiviste du Gers et de l'Ille-et-Vilaine. L'ordre établi par lui dans les riches dépôts confiés à ses soins lui avait acquis la reconnaissance des travailleurs, et les remarquables études qu'il a publiées lui-même l'ont classé au nombre de ces savants dont la province s'honore à juste titre. Il était l'un des collaborateurs assidus de la *Revue de Gascogne* et de la *Commission des Archives historiques de la Gascogne*, qui ont inséré la plupart de ses travaux, tels que : *Construction de la voûte du chœur de la cathédrale d'Auch*, *Voyage de deux bourgeois à la Cour*, *l'Instruction publique à Fleurance*, *Comptes consulaires de Riscle*, etc.

— L'Espagne a perdu récemment l'un de ses plus remarquables écrivains, don Juan Valera, mort à Madrid le 19 avril, à 81 ans. Don Juan Galiano VALERA était né à Cabra, province de Cordoue, le 18 octobre 1824. Après avoir fait ses études dans un couvent de Malaga, puis dans une institution religieuse de Grenade, il entra dans la diplomatie. On le trouve en qualité d'attaché et ensuite de secrétaire d'ambassade, successivement à Naples, Lisbonne, Rio-de-Janeiro, Dresde, etc. De retour en Espagne, il fut élu député aux Cortès, reçut un portefeuille dans le cabinet Narvaez et, lors de la rentrée au pouvoir d'O'Donnell, fut envoyé à Francfort comme ministre plénipotentiaire. Après la révolution de 1868, à laquelle il prit part, il siégea au Conseil d'État, retourna à Lisbonne comme ministre plénipotentiaire et fit partie de la délégation chargée d'aller offrir le trône d'Espagne au prince Amédée. Mais ce qui rendra durable la mémoire de Valera, c'est moins son rôle politique, pourtant si actif, que son œuvre littéraire. Il a été, en effet, un des brillants et des plus féconds romanciers de l'Espagne. Il était membre de l'Académie espagnole et de l'Académie des sciences morales et politiques, et pendant un certain temps il avait occupé la chaire des littératures étrangères à l'Université de Madrid. Peu d'auteurs ont manié aussi habilement que lui la langue castillane, et ses œuvres ont un caractère de personnalité peu commun. Parmi ses très nombreux romans nous citerons : *Pepita Jimenez*, son chef-d'œuvre (Madrid, 1874), souvent réimprimé ; — *Las Ilusiones del doctor Faustino* (Madrid, 1876) ; — *El Commendator Mendoza* (Madrid, 1877) ; — *Doña Luz* (Madrid, 1878) ; — *Cuentos y dialogos* (Séville, 1882). On lui doit également un recueil de poésies lyriques sous le titre *Poesias* (Madrid, 1858), des études critiques fort estimées : *Estudios críticos sobre literatura, politica y costumbres de nuestros*

dias (Madrid, 1864, réimprimé en 1884), et un volume d'essais dramatiques *Tentativas dramáticas* (Madrid, 1878). Il a traduit, de plus, en espagnol, l'ouvrage du baron de Schack : *Histoire de la poésie et de l'art chez les Arabes.* Bien que devenu aveugle dans ses dernières années, il dictait encore des sonnets et des poésies et travaillait à une *Anthologie des poètes espagnols.* Quand la mort l'a frappé, il venait de terminer le discours qui devait être prononcé au nom de l'Académie espagnole au prochain centenaire de *Don Quichotte.*

— C'était également une des célébrités de l'Espagne, que ce Federico BALART, poète et écrivain, qui a succombé à Madrid, le 11 avril, à 74 ans. Il avait débuté en 1860 comme critique dramatique dans le journal d'Emilio Castelar, son ami. En 1869, il fut nommé député aux Cortès constituantes, puis devint sénateur et conseiller d'État. Mais, comme Valera, il doit sa réputation à ses œuvres poétiques, dont les plus remarquables : *Horison* et *Dolorès*, ont obtenu un vif succès. Federico Balart appartenait à l'Académie espagnole. Depuis quelques années, il était chargé de la direction artistique du Théâtre espagnol, qui est à Madrid ce qu'est à Paris la Comédie-Française.

— L'Église anglicane a perdu un de ses membres les plus distingués en la personne du Rév. Edwin Hamilton GIFFORD, ancien archidiacre de Londres, mort au commencement de mai, à 84 ans. Brillant élève de Cambridge, Dr. Gifford fut longtemps un professeur remarquable, d'abord à Shrewsbury, puis à Birmingham, où il occupa, de 1848 à 1862, le poste de directeur de la « King Edward's School ». Mais c'est surtout par ses nombreuses et remarquables études théologiques qu'il a attiré sur lui l'attention du monde savant. Outre une magnifique édition en cinq volumes de la *Præparatio* d'Eusèbe, il a publié les ouvrages suivants : *Sermons* (1864) ; — *Warburtonian Lectures* (1870-1874) ; — *Romans* (1881) ; — *St. Cyril of Jerusalem*, inséré dans la *Library of Nicene and Post-Nicene Fathers* ; — *Baruch and the Epistle of Jeremy* (1888), etc.

— Le 5 avril est mort, à l'âge de 65 ans, l'éminent écrivain et critique littéraire danois P. HANSEN. Ses principales œuvres sont une Histoire de la littérature danoise, diverses traductions des auteurs classiques allemands, entre autres du *Faust* de Gœthe, une Vie de ce poète et une Histoire du Théâtre Royal de Copenhague. Il était le directeur de la revue littéraire *Nær og Fjærn*, dans laquelle il écrivait souvent sous le pseudonyme de Cabiro. Depuis un certain temps, il était censeur au Théâtre Royal.

— Johannes ZIEGLER, l'écrivain de réputation mort à Vienne, le 25 avril, à 68 ans, était né à Hambourg en 1835. Entré au service de l'Autriche en qualité d'ingénieur des constructions maritimes, il se fit bientôt remarquer non seulement par les qualités dont il fit preuve dans sa profession, mais par les talents qu'il déploya dans la publication des Archives navales. Il se mit également à écrire des feuilletons pour le journal le *Wiener Tageblatt*, et certains de ses récits, tels que *Vom grünen Wasser*, *Wener Stadtgänge*, etc., etc., ne tardèrent pas à le rendre populaire.

— Le docteur Samuel Ritter VON BASCH, professeur de pathologie expérimentale autrichien, qui est mort à Vienne, le 25 avril, à 68 ans, était le médecin de l'empereur Maximilien au Mexique. Emprisonné avec son maître, il fut contraint d'assister à son supplice. Il a laissé le récit des événements dont il a été le témoin dans un ouvrage qui est inappréciable pour ceux qui étudient l'histoire de l'éphémère empire du Mexique : *Erinnerungen an Mexico, Geschichte der lezten zehn Monate des Kaiserreiches.* Le docteur von Basch a publié en outre diverses études sur les maladies du cœur et des poumons.

— Un savant orientaliste, le comte Géza KUUN, est mort à Budapest, le 10 avril. Tous ceux qu'intéressent les recherches historiques lui doivent de la reconnaissance, non seulement pour ses travaux, mais pour l'attention qu'il eut d'en écrire une partie en latin, afin d'en rendre la consultation possible à un plus grand nombre d'érudits. Géza KUUN, né le 29 décembre 1838, à Nagy-Szeben, fit ses études à Pest et à Göttingue, et se sentit attiré de bonne heure vers l'histoire, les origines, les langues des peuples de l'Orient. En 1873, il publiait un *Complément à l'histoire de la Crimée*. En 1880, paraissait le *Codex Cumanicus*, d'après un manuscrit de 1303, retrouvé à la Bibliothèque Saint-Marc de Venise. Plus tard, il donnait un *Complément à l'ethnographie du* IX*e et du* X*e siècle de l'Asie et de l'Europe orientale* (1893). De ses recherches sur les origines des Magyars, il composa deux volumes : *Relationum Hungarorum cum Oriente gentibusque orientalis originis historica antiquissima* (1893-1895). Il traduisit en hongrois et commenta les travaux de l'historien arabe Ghurdezi ; il publia de nombreux articles que reproduisirent souvent les revues de l'étranger. Le comte Géza Kuun était vice-président de l'Académie hongroise et président de nombreuses sociétés savantes.

— On annonce encore la mort de : Mgr BALAÏN, archevêque d'Auch, ancien professeur de dogme et de morale au grand séminaire d'Ajaccio, ancien supérieur de l'école ecclésiastique de Vico, puis du grand séminaire de Fréjus, mort le 14 mai, à Auch, à 77 ans ; — BOISSON, professeur à l'école de médecine et de pharmacie de Besançon, mort en cette ville à l'âge de 73 ans ; — l'abbé Eugène BOSSARD, professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest, fondateur et supérieur de l'institution Sainte-Marie de Cholet, mort à la fin d'avril ; — Henri DE BRAISNE, auteur de quelques volumes de poésies, tels que *Léo* (Paris, 1881, in-12), mort à Neuilly-sur-Seine, au commencement de mai, à 48 ans ; — BRÉMAUD, médecin en chef de l'escadre du Nord, ancien professeur de pathologie exotique à l'hôpital maritime de Brest, mort récemment dans cette ville à 59 ans, lequel a publié de remarquables études sur les phénomènes léthargiques et d'hypnose, notamment : *Des différentes phases de l'hypnose et en particulier de la fascination* (Paris 1884, in-8); — Camille DREYFUS, ancien directeur du journal *la Nation*, mort à Paris, le 12 avril, à l'âge de 53 ans; — Amédée FRAIGNEAU, ancien rédacteur au *Nouvelliste de Rouen*, mort à Paris, en avril, à l'âge de 42 ans ; — Edouard GAUCKLER, professeur à la Faculté de droit de Nancy, mort à la fin de mai; — Édouard-Aristide HOUSSAYE, l'un des fondateurs de la *Gazette des beaux-arts*, mort à Paris le 3 avril, à l'âge de 75 ans; — Émile JONAS, compositeur, mort le 23 mai, à Saint-Germain ; — Paul DE LABOULAYE, ancien ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, qui a donné diverses études spéciales à la *Revue historique du droit français à l'étranger* et qui, avec son frère et M. Marcel Fournier, a publié des cours inédits de son père sous le titre de : *Trente ans d'enseignement au Collège de France*, mort en avril, à l'âge de 72 ans; — le Dr Louis MOMONT, ancien directeur des laboratoires bactériologiques d'Australie, depuis quelques années attaché à l'Institut Pasteur, mort à Paris, à 41 ans, au milieu de mai ; — Eugène NIEL, ancien président de l'Académie des sciences et des lettres de Rouen ; — Henry POIDATZ, qui fut pendant de longues années chargé de la rédaction du bulletin financier au *Petit Journal* d'abord, puis au *Figaro* et enfin au *Matin*, dont il fut même le directeur pendant un certain temps, mort récemment à Paris, à 53 ans ; — le Dr Jules RELINS, attaché à l'Institut Pasteur, mort à Paris, au milieu de mai ; — le Dr Julius ROBERT, vice-consul de France à Rostock (Allemagne), professeur de langue et de littérature française, mort dans cette ville le

14 mai, à 86 ans ; — Eugène SCHNEIDER, compositeur de musique, ancien maître de chapelle à Notre-Dame de Billancourt, mort en avril ; — Mlle Marie SOUVESTRE, fille du romancier Émile Souvestre, directrice d'une maison d'éducation pour jeunes filles anglaises et françaises à Wimbledon-Park, près de Londres, où elle est morte au commencement d'avril.

— A l'étranger, on annonce la mort de : MM. Léon d'ANDRIMONT, sénateur belge, auteur d'ouvrages sur la mutualité, la coopération et les institutions de crédit, mort à Bruxelles, le 10 avril ; — Dr. Aloys BORCHERT, professeur d'apologétique au « Lyceum Hosianum » de Braunsberg, mort à Ravensburg (Wurtemberg), le 30 avril, à 38 ans ; — James Roberts BROWN, collectionneur anglais, l'un des fondateurs de l' « Ex-Libris Society » et du « Sette of Odd Volumes », lequel a publié plusieurs des fascicules des *Opuscula* et des *Miscellanies* de cette dernière société, par exemple, *Love's Garland, or Posies for Rings, Hand-Kerchers and Gloves 1674* (1883) ; — Dr. Bruno BRÜCKNER, professeur honoraire de droit ecclésiastique, membre du consistoire supérieur, mort le 2 mai, à Berlin, à 81 ans ; — Jean-Baptiste CALKIN, pianiste, organiste et compositeur anglais, professeur de musique, depuis 1899, à la « Guildhall School of Music », mort récemment, à 78 ans ; — Dr. Emil COHEN, professeur de minéralogie allemand, mort le 13 avril, à Greifswald, à 63 ans ; — Dr. Federico DELPINO, professeur de botanique italien, mort à Naples, le 14 mai ; — Elisabeth EBELING, femme de lettres allemande, auteur d'ouvrages pour la jeunesse, morte le 5 mai, à Berlin, à 77 ans ; — Dr. Konrad ECKHARD, professeur de physiologie allemand, mort à Giessen, au commencement de mai, à 83 ans ; — Dr. Victor Wolf Edler VON GLANVELL, professeur de droit ecclésiastique à l'Université de Gratz, mort accidentellement dans les Alpes septentrionales de Styrie, à 35 ans ; — Dr. Richard HEINZEL, professeur à l'Université de Vienne, mort dans cette ville, au commencement d'avril ; — Wilhelm HEYNE, conseiller de régence autrichien, professeur d'architecture hydraulique à l'École technique supérieure de Gratz, mort dans cette ville, le 6 avril, à 75 ans ; — Dr. Albert HILGER, membre du conseil supérieur de médecine de Bavière, professeur de pharmacie et de chimie à l'Université de Munich, mort le 19 mai, à Possenhofen, près de Starnberg, à 66 ans ; — Dr. Karl HILLER, conseiller de régence autrichien, professeur de droit criminel et de procédure criminelle à l'Université de Gratz, mort dans cette ville, le 24 avril, à 60 ans ; — Dr. Johannes HIRZEL, professeur de chirurgie à la Faculté de médecine vétérinaire de Zurich (Suisse), mort dans cette ville, le 24 avril, à 50 ans ; — Dr. Karl HOLDER, professeur d'histoire grecque et romaine à l'Université de Fribourg (Suisse), mort le 6 mai, à Bitschweiler (Alsace), à 39 ans ; — Dr. Hermann HÜFFER, ancien membre du Reichstag, professeur de droit à l'Université de Bonn, mort dans cette ville, le 15 mars, à 75 ans, lequel laisse des ouvrages du plus haut intérêt, tels que : *Diplomatische Verhandlungen aus der französischen Revolution bis zum Abschluss des Friedens von Campo-Formio, Quellen zur Geschichte des Zeitalters der französischen Revolution*, etc. ; — Dr. Karl KOPPMANN, historien et archiviste de l'État, mort à Rostock, le 25 mars, à 67 ans, lequel a publié plusieurs volumes des *Kämmereirechnungen der Stadt Hamburg* pour le compte de la Société d'histoire de Hambourg ; — Dr. Andreas KORNHUBER, conseiller aulique autrichien, professeur de zoologie et de botanique à l'École technique supérieure de Vienne, mort dans cette ville, le 21 avril, à 81 ans ; — Jakob KRALL, professeur d'histoire ancienne de l'Orient à l'Université de Vienne, mort dans cette ville, le 27 avril, à 54 ans ; — Julius LANGE, numismate et historien allemand, mort récemment, à Potsdam, à 90 ans ; — Dr. Karl LENTZNER,

professeur de langue anglaise à l'Institut des langues orientales de Berlin, mort dans cette ville, le 13 mai, à 61 ans; — Walter NEEF, directeur de la « Presse associée » d'Amérique en Europe, mort à Liverpool; — MGR DE NOGELY, directeur de l'édition hongroise des *Missions catholiques*, qu'il avait fondée lui-même en 1881; — Ernst PAUER, pianiste, compositeur et conférencier allemand, mort le 9 mai, à Jugenheim-an-der-Bergstrasse, à 78 ans; — Dr. Léo PETRITSCH, professeur à l'Université de Gratz, mort accidentellement dans les Alpes du Nord de la Styrie; — Dr. Christian PETZET, écrivain bavarois, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la littérature, mort le 1er avril, à Munich, à 73 ans; — J. S. PLATTER, écrivain tyrolien, mort à Innsbruck, le 22 mars, à 47 ans, auteur de divers ouvrages relatifs à sa province natale; — Dr. Franz PLESS, ancien professeur de chimie à l'Université de Lemberg, mort à Gratz, le 10 mai, à 86 ans; — Dr. Reinhold ROHRICHT, historien allemand, auteur d'ouvrages considérables sur la Terre Sainte, parmi lesquels : *Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge* (Berlin, 1874-1878, 2 vol. in-8) ; *Bibliotheca geographica Palestinae* (Berlin, 1891, in-8) et *Geschichte des ersten Kreuzzuges* (Innsbruck, 1901, in-8), mort au commencement de mai, à Berlin, à l'âge de 63 ans ; — Dr. Victor SCHMIDT, conseiller de justice allemand, professeur de droit romain, mort le 7 mai, à Marbourg, à l'âge de 79 ans ; — Karl SCHNEIDER, pédagogue allemand, membre du Conseil supérieur de régence, mort à Berlin, le 2 mai, à 79 ans; — Dr. Ezio SCIAMANNA, professeur italien de pathologie des nerfs, mort le 15 mai, à Rome, à 55 ans ; — Dr. Otto STRUVE, astronome russe, membre associé de la Société astronomique de Londres, lequel avait succédé à son père, en 1861, en qualité de directeur de l'Observatoire central Nicolas de Pulkowa, mort le 13 avril, à 86 ans, à Carlsruhe (duché de Bade), où il s'était retiré en 1894; — TCHÉRINOV, médecin russe de réputation, professeur à l'Université de Moscou ; — Dr. Johann Baptist WIRTHMÜLLER, professeur de théologie morale à Munich, mort dans cette ville, le 15 mai, à 71 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 mai, M. Clermont-Ganneau explique une inscription romaine trouvée à Ghadamès, et y voit une formule de salutation. — M. G. Foucart, parlant des vases préhistoriques de Neggadeh, constate l'identité entre les idées que symbolise le décor de ces vases, avec celles qu'expriment les monuments de l'époque pharaonique. — M. le docteur Hamy rend compte de la mission archéologique qu'accomplit en ce moment M. Gautier, dans le Sousfana et le Saoura. — Le 16 mai, M. Louis Leger continue la lecture de son travail sur l'histoire de la lutte des Russes contre les Tartares et la littérature relative aux événements de cette lutte. — Le 19 mai, M. Pottier parle de la découverte faite par M. Rouzaud, dans une nécropole à Montlaurès, de vases peints dont la décoration rappelle le style mycénien et qui semblent indiquer des relations commerciales très anciennes entre la Gaule et l'Espagne. — M. Joulin donne lecture d'un travail sur ses recherches archéologiques à Toulouse et dans la Haute-Garonne. — M. Omont lit une note sur les manuscrits grecs et autres raretés bibliographiques ayant appartenu à un érudit espagnol, Pedro Gabès, poursuivi par l'Inquisition. — M. Ch. Kohler parle de l'auteur Guillaume Adam, évêque de Saltanieh, d'un traité de croisade remontant au XIVe siècle, et attribué jusqu'ici à tort à un dominicain allemand nommé Brocard. — Le 26 mai, M. Ferrero communique un travail sur *les Origines de la guerre des Gaules.*

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 mai, M. Chuquet présente une étude sur Schiller. — M. Boutroux

parle de sa visite à l'Université de Glasgow. — Le 16 mai, M. Bonet-Maury donne communication d'un mémoire sur la charité chrétienne, ses plus anciennes comme ses plus récentes manifestations. — M. F. Dreyfus rappelle le projet présenté en 1849, par Armand de Melun, à l'Assemblée législative, en vue d'organiser une protection du travail. — Le 20 mai, M. Levasseur lit le début d'un travail sur les doctrines économiques et socialistes contemporaines. — M. Paul Leroy-Beaulieu proclame la clarté et la précision de cette étude. — M. Ritter donne connaissance de travaux généalogiques entrepris par des savants genevois, notamment sur les ancêtres de Marat et de Mme de Staël.

Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie. — De même que la caricature ne s'attaque qu'aux célébrités, la parodie ne vise que les œuvres remarquables. Les talents ordinaires ne font pas assez de bruit dans le monde pour que la satire les atteigne. Aussi Victor Hugo, qui a occupé une si grande place dans le dernier siècle, ne pouvait-il échapper à la verve railleuse et souvent spirituelle d'écrivains habiles à travestir ses créations fréquemment géniales mais parfois aussi entachées de grandiloquence. Sauf quelques-uns des admirateurs malgré et quand même du poète et certains de ses adversaires irréconciliables, qui donc se rappelle aujourd'hui ou même connaît, ne fût-ce que par leurs simples titres, les parodies dont le théâtre du maître a été l'objet de 1830 à 1843? Il faut donc savoir un véritable gré à M. Alexandre Blanchard d'avoir composé sa brochure intitulée : *Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie* (Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 68 p. — Prix : 1 fr. 50). M. Blanchard est un hugophile, mais un hugophile qui ne pousse pas les choses à l'extrême, car il reconnaît sans difficultés que les parodistes ne furent pas, en général, des zoïles absurdes. Il passe en revue, dans leurs scènes principales, un certain nombre des pièces ultra comiques que des gens à l'esprit aigu ont mises au jour pour plaisanter le théâtre de V. Hugo. Tour à tour nous connaissons ainsi diverses parodies d'*Hernani* : *N, i, ni, ou le Danger des castilles; Oh! qu'enni, ou le Mirliton fatal; Harnali, ou la Contrainte par cor.* Puis d'autres parodies de *Marion de Lorme : Gothon du passage Delorme; Marionnette.* Puis encore : *Tigresse-Mort-aux-Rats*, parodie de *Lucrèce Borgia*; *Marie, tu dors encore*, parodie de *Marie Tudor; Cornaro, tyran pas doux*, parodie d'*Angelo, tyran de Padoue; Ruy-Brac*, parodie de *Ruy-Blas;* enfin *les Hures-Graves, les Buses Graves, les Barbus Graves*, parodies des *Burgraves*, etc. Cette étude de M. A. Blanchard va tout droit aux gens peu moroses; et nous la recommandons aux personnes atteintes de neurasthénie. Elle fera également la joie des lettrés bien équilibrés. Ainsi, nombre de lecteurs y trouveront leur compte.

Paris. — Il fallait à l'enfance une bible qui ne dépassât point son niveau intellectuel, qui l'intéressât par la simplicité lumineuse des récits. Un curé, M. l'abbé Martin de Noirlieu, s'était livré à ce travail avec toute son âme sacerdotale. Son succès fut considérable et eut des éditions rapides. La dernière est vraiment un charme pour l'âme des enfants, pour leurs yeux distraits : ce petit volume est bien imprimé, orné de 25 jolies gravures, solidement cartonné. En voici le titre : *Petite Bible de l'enfance à l'usage des écoles et des catéchismes* (Paris et Lyon, Vitte, in-16 de 96 p. — Prix : 0 fr. 50).

— L'on doit à M. l'abbé Adrien Pangaud, vicaire à Neuilly, un très attachant et non moins édifiant petit livre qui a pour titre : *La Sainte Messe, dialogue entre un prêtre et un jeune homme* (Paris, Bloud, s. d. (1905), in-32 de 70 p., illustré. — Prix : cartonné : 0 fr. 50). L'auteur dédie son volume « Aux garçons du patronage laïque de Neuilly. » « Bons amis, dit-il affectueusement, vous demeurez, pour l'ordinaire, assez inoccupés (pendant l'assis-

tance à la messe), parce que vous ignorez le drame passionnant qui se joue là, sur l'autel et sous vos yeux. J'ai pensé vous être agréable et utile, en composant pour vous, sous forme de dialogue, une explication très simple des principales cérémonies du Saint Sacrifice. » Voilà, certes, une idée excellente, grandement louée par M. Jouin, curé de Saint-Augustin, dans la Préface qu'il a écrite pour cet opuscule que non seulement les jeunes gens, mais aussi leurs parents, ne manqueront pas de lire avec le plus vif intérêt.

— Nous ne savons trop où classer la doctrine d'Albert Jounet, qui n'est pas du spiritisme, ni du théosophisme, ni du catholicisme, ni du socialisme, mais un mélange de tout cela. Et après tout le principal souci de cet auteur n'est sans doute pas d'être classé ; il a des préoccupations d'un plus réel intérêt : « Réconcilier la foi avec la raison, *scientifier* la religion, sanctifier la science, tel paraît être le but que s'est proposé Albert Jounet ; et ce but est assez élevé pour que M. Étienne Bellot ait cru devoir consacrer une brochure à ce publiciste actif et bien intentionné : *Synthèse messianique. Albert Jounet, son œuvre* (Paris, Chacornac, 1905, in-18 de 63 p.). M. Bellot nous avertit toutefois qu'il ne partage pas toutes les idées d'Albert Jounet, mais néanmoins il conclut que celui-ci « est un Verbe. »

— Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de recommander *Les Conférences*, revue mensuelle, paraissant le 1er et le 3e mercredi de chaque mois, par fasc. de 24 p., illustré (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8. — Prix de l'abonnement annuel : 3 fr.). Nous avons sous les yeux la quatrième année. C'est un arsenal d'une grande opportunité. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire simplement la table analytique. Voici quelques titres de conférences faites par nos esprits les plus distingués : *Les Corporations ouvrières ; — La Bastille ; — Les Maîtres de l'opinion publique ; — Faut-il croire en Dieu ? — Le Radium ; — L'Action des femmes dans le développement du christianisme ; — Le Matérialisme ; — Bossuet ; — Notre Situation financière et politique ; — Le Devoir des catholiques à l'heure présente ; — Les Coopératives de production ; — La Mutualité ; — La Science et la Religion* ; — *La Saint-Barthélemy ; — Renan et Chateaubriand ; — Les Articles organiques ; — La Gaule au moment de la conquête romaine ; — L'Armée ; — Voltaire ; — Science et croyances* ; — *Le Concordat est un traité* ; — *La Mine et les mineurs*, etc.

— Un don récent a fait entrer au département des imprimés de la Bibliothèque nationale un exemplaire du missel parisien imprimé en 1501 par Thielman Kerver, particulièrement intéressant pour avoir appartenu à Robert Dugast, fondateur du collège Sainte-Barbe, qui l'avait acheté en 1519, étant principal du collège de Coqueret et curé de Saint-Hilaire-au-Mont, et qui y a consigné quelques notes sur sa famille, et sur des tempêtes, sècheresses et orages survenus à Paris de 1514 à 1521. M. H. Omont reproduit ces annotations dans sa *Note sur un missel parisien de 1501 ayant appartenu au fondateur du collège de Sainte-Barbe* (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, t. XXXII. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 6 p. avec pl.).

— Le même érudit a donné à l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* et en a tiré à part (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1905, in-8 de 7 p.) *Quelques Lettres de B. Guérard à J. Desnoyers, sur les premières années de la Société de l'histoire de France.* Ces lettres, qui s'étendent de 1834 à 1845, sont au nombre de cinq. On y trouve des renseignements assez intéressants sur les premiers travaux de la Société ; on y voit entre autres que la liste des Sociétés littéraires parue dans l'Annuaire de 1841 n'est pas l'œuvre d'Auger ni de Desnoyers, comme on l'a dit, mais de B. Guérard.

— Nous avons parlé ici, le mois dernier (p. 465-466), du Rapport que M. J.-C.-Alfred Prost a présenté à la Société des agriculteurs de France, sur les postes et les tarifs postaux, d'après l'analyse sommaire donnée dans le *Bulletin* de cette société. Aujourd'hui, nous devons signaler ce Rapport même, qui vient de paraître sous le titre : *Les Services postaux français, au point de vue des intérêts agricoles, industriels, commerciaux, coloniaux et privés* (Paris, Amat, 1905, in-8 de 41 p. — Prix : 1 fr. 25). « Quiconque, dit tout d'abord M. Prost, a visité, comme nous, les pays prospères de l'Europe, ne sera pas taxé d'exagération lorsqu'il affirmera que, de tous ces pays, la France est celui où les services postaux laissent le plus à désirer au point de vue de la célérité, en même temps que celui où ils sont le plus dispendieux pour les particuliers. » Après avoir jeté un rapide *Coup d'œil historique* sur les postes, il nous fait connaître le *Fonctionnement postal français actuel*, qu'il critique avec un peu trop de passion, nous semble-t-il, puis il fait l'éloge du *Service postal anglais et allemand*, après quoi il nous entretient des télégraphes, de la télégraphie sans fil, des téléphones, et toujours avec des observations sévères en ce qui concerne notre pays. Enfin, il expose les *Conséquences des taxes postales à bas prix*, en comparant notre fâcheux état d'infériorité vis-à-vis des nations concurrentes. L'auteur estime qu'il ne faut pas s'en tenir à la simple réduction de la taxe de la lettre ordinaire de 15 à 10 centimes, mais qu'il importe de chercher sans délai « l'un des seuls moyens capables de nous faire remonter au rang duquel nous sommes descendus (sous le rapport commercial surtout), c'est-à-dire l'abaissement de toutes nos taxes intérieures de correspondances. » C'est ainsi que le présent rapport réclame justement, entre autres, des réductions sur les valeurs à recouvrer, ainsi que sur les taxes concernant les journaux, les imprimés et les échantillons. On trouvera là un très édifiant tableau des *Taxes intérieures comparatives pour divers pays* tels que l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, la Bulgarie, le Danemark, les États-Unis, l'Italie et la Suisse, tous jouissant d'avantages qui nous sont refusés, sans doute parce que l'Administration des postes part de cette conception fausse que ses services doivent rapporter au budget de l'État au lieu de concourir à la prospérité réelle du pays en facilitant le développement des transactions commerciales. Naturellement, M. Prost est amené à critiquer le projet de loi Rouvier-Dubief, et il finit par « engager chaque électeur d'enjoindre à ses commettants, députés ou sénateurs, de réclamer la prompte exécution des réformes, par tous les moyens législatifs à leur disposition, puisqu'on a opposé une fin de non-recevoir à la voie administrative, qui aurait pu être plus expéditive. » Nous souhaitons le plus grande diffusion à ce Rapport très bien fait, net, précis, qui eût peut-être gagné, toutefois, à être un peu moins violent dans la forme. Ceux-là seuls qui, dans la lutte, ne se fâchent jamais, pourront peut-être morigéner l'auteur; mais, franchement, combien ceux-là seront-ils?

Anjou. — L'une des questions qui ont été agitées avec le plus de passion est celle de la légitimité du serment exigé du clergé par la constitution de l'an VIII. M. l'abbé F. Uzureau publie dans la *Revue des questions ecclésiastiques* de décembre 1904 sous le titre : *La Promesse de fidélité à la constitution de l'an VIII* (tir. à part, Lille, Morel, in-8 de 11 p.), deux lettres du préfet de Maine-et-Loire (16 sept. et 8 nov. 1800) qui justifient les conclusions qu'il avait adoptées dans son ouvrage sur *les Serments pendant la Révolution*, et il répond ainsi aux critiques assez mal fondées qu'avaient soulevées quelques pages de son livre.

Bourgogne. — La Société éduenne nous envoie le tome XXXIIe de la nouvelle série de ses *Mémoires* (Autun, impr. Dejussieu, 1904, in-8 de XXIX-492 p., avec 23 planches et quelques figures). Outre les procès-verbaux des séances de l'année 1904 (p. 413-489), ce beau volume comprend cinq études dont quatre sont importantes, savoir : *Les Fouilles du Mont-Beuvray de 1897 à 1901*, par M. Joseph Déchelette (p. 1-83, avec 22 planches hors texte et quelques figures dans le texte) ; — *La Châtellenie de Glenne*, par M. Eugène Fyot (p. 85-133). Nous n'avons là que la première partie de ce travail qui sera continué dans le prochain volume ; — *Les Députés de Saône-et-Loire aux Assemblées de la Révolution*, par M. Paul Montarlot (p. 133-257) ; c'est la suite de l'étude que l'auteur a commencée dans les deux précédents volumes des *Mémoires de la Société éduenne* ; — *Notes sur deux fragments de poterie trouvés à Autun*, par M. René Gadant (p. 259-264, avec une planche) ; — *Jacques-Gabriel Bulliot, président de la Société éduenne, correspondant de l'Institut, sa vie et son œuvre*, par M. A. de Charmasse (p. 265-411), suite d'une étude dont la première partie a paru dans le tome précédent et dont la fin sera publiée dans le volume de l'an prochain.

Franche-Comté. — Le n° 40 (mars 1905) de *Spelunca, Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie* est tout entier consacré à de nouvelles *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura* faites par M. le professeur E. Fournier (Paris, au siège de la Société, 34, rue de Lille, in-8 de 26 p., avec 2 grav. et 6 petits plans ou coupes). Au cours de cette sixième campagne (1903-1904), dit M. Fournier, « nous avons eu l'occasion d'examiner (à propos des eaux) un grand nombre de projets d'alimentation dans les départements du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône et le territoire de Belfort, ce qui porte à plus de 200 le nombre des projets examinés par nous depuis la mise en vigueur de la circulaire du 10 décembre 1900. » Les régions dans lesquelles le professeur a opéré sont les suivantes : I. Région des plateaux occidentaux au nord de la vallée du Doubs. II. Zone des grands plateaux (premier plateau aux environs de Baume-les-Dames, Lisle-sur-le-Doubs, etc.; plateau de Blamont ; plateaux de Pierrefontaine-les-Varans et plateaux en bordure du Dessoubre ; plateaux bordant la vallée de la Loue ; plateau de Levier. III. Haute-Chaîne. IV. Jura. Environs d'Arbois. Autres régions du Jura. V. Vallée de l'Ognon et Haute-Saône. Le fascicule se termine par une « 5e liste complémentaire des grottes, gouffres, rivières souterraines et résurgences de Franche-Comté » visités ou reconnus dans 30 localités.

— M. John Viénot a publié dans la *Revue chrétienne*, puis tiré à part onze *Lettres inédites de Georges Cuvier à Georges Duvernoy* (Dole, Girardi et Audebert, 1905, in-8 de 20 p.), lesquelles vont de 1802 à 1817. « Les quatre premières, dit M. J. Viénot dans une courte mais très intéressante Introduction, écrites de Fréjus et de Marseille, datent de 1802. Cuvier, bien qu'il ne fût âgé que de 33 ans, avait été remarqué déjà par Bonaparte, qui l'avait nommé l'un des six inspecteurs généraux chargés d'organiser les lycées de France. Il était au cours de cette mission honorable lorsqu'il écrivit à Duvernoy (qui devait être le successeur de l'illustre naturaliste au Collège de France) ces lettres qui nous font pénétrer dans l'intimité du savant, en même temps qu'elles nous initient à sa méthode de travail. Les lettres de 1806 à 1807... sont uniquement relatives à la situation de Duvernoy, qui préoccupe Cuvier, et dans lesquelles il le désigne formellement pour son unique remplaçant... Les deux dernières datent de 1817 et nous montrent Cuvier poussé par quelques amis vers l'engrenage politique. Il y échappa pour cette fois, mais — on le sait — pas pour toujours. » L'opuscule se ter-

mine par une douzième lettre du Dr Lereboullet annonçant à Duvernoy, avec quelques détails précis, la mort de Cuvier (13 mai 1832). Cette publication ne peut manquer d'assurer à M. J. Viénot la reconnaissance des érudits.

— Nous trouvons dans l'*Annuaire du Jura* pour 1905 trois études, savoir : 1° *La Franche-Comté sous la domination espagnole*, par M. C. Boissonnet (p. 56-72). L'auteur examine ici, déclare-t-il, « quelques-uns des points les plus importants de l'administration de la province : Droits et pouvoir du souverain ; alliance de son gouvernement avec la religion ; Défense de la société civile contre l'accroissement de la fortune du clergé ; Défense de la noblesse contre les usurpations de titres. » Le travail touffu et diffus de M. Boissonnet débute par nous parler de l'empereur Auguste et aussi de Napoléon Ier ; puis, faisant étalage d'érudition, il cite quantité d'ouvrages modernes dont la valeur est fort diverse (y compris *Hernani*, de V Hugo !) pour, enfin, arriver au *Recueil des ordonnances et édits de la Franche-Comté*. Le tout pour établir principalement que l'ancien régime, soit espagnol, soit français, n'a pas eu toujours une bien tendre attitude vis-à-vis l'Église en général et surtout à l'égard des congrégations ; — 2° *Les Noms de famille dans le Jura*, que nous donne M. Émile Cère (p. 74-88), est un résumé parfaitement présenté et fort intéressant ; — 3° Enfin un écrivain qui signe des simples initiales G. C. commence une curieuse étude sur *l'Affaire de Maigret* (p. 89-96), où est entreprise la réhabilitation de Marie-Thomas de Maigret, injustement condamné, assure-t-il, par le Parlement de Besançon à la peine de mort et exécuté sur la place des casernes de cette ville le 14 juillet 1785. Nous verrons sans doute l'an prochain la suite de ce plaidoyer historico-judiciaire.

— M. le chanoine L. Crolet a consacré une notice biographique des plus intéressantes à *l'Abbé Henri Babey, curé-doyen de Foncine-le-Haut* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, 1905, in-18 de 28 p., avec portrait). Né à Revigny (Jura), le 29 avril 1863, l'abbé Henri-Désiré-Marie Babey fit de fortes études, d'abord dans sa famille, sous la direction d'un précepteur ecclésiastique, puis continuées à Besançon, à l'école Sainte-Marie, à Paris, au collège Stanislas, et terminées enfin à Sainte-Marie, de Besançon, où il conquit son baccalauréat. Entré au séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, en 1883, la prêtrise lui fut conférée cinq ans plus tard. Successivement vicaire à Dole et curé de Chilly, il devint curé-doyen de Foncine-le-Haut, le 3 juin 1900. Comme partout où il avait passé, le digne ecclésiastique accomplit le plus grand bien dans cette importante paroisse, aimé, estimé et respecté de tout le monde. C'est là que la maladie vint le terrasser en pleine activité sacerdotale. Il dut alors se retirer dans sa famille, à Revigny, où il mourut le 16 novembre 1904. Ces quelques lignes ne sauraient donner que de très loin une idée de la carrière si remplie de ce prêtre modèle, qui n'a laissé que des sympathies et des regrets.

Languedoc. — Notre collaborateur M. le chanoine Charpentier a publié, dans les *Archives de la Société des collectionneurs d'ex-libris* (n° de février 1905), un article sur *les Ex-libris des deux Châteauneuf de Rochebonne, évêques de Noyon et de Carcassonne, et de leur cousin l'abbé de Varadier de Saint-Andéol*. L'auteur ne s'est pas borné à décrire les ex-libris de ces trois prélats ; il a cru plus instructif de présenter brièvement ceux-ci aux lecteurs. Les trois prélats n'étaient pas des inconnus pour M. l'abbé Charpentier, car ils étaient neveux de Louis de Grignan, évêque de Carcassonne, dont il a écrit la vie d'une manière si attrayante. Au cours de son étude, M. l'abbé Charpentier reproduit un bel ex-libris et un fer de reliure de l'évêque de Noyon ; en tirage

à part un ex-libris de son frère dont le Musée de Carcassonne possède le cuivre; de l'abbé de Saint-Andiol un ex-libris très artistique qui doit dater de l'époque où l'ancien vicaire général de Louis de Grignan était devenu abbé de Perray-Neuf (Angers).

LIMOUSIN. — Nous avons eu déjà l'occasion de signaler, en passant, les *Curiosités de la bibliographie limousine* données au *Bibliophile limousin* par un de nos meilleurs érudits qui se dissimule sous le pseudonyme « d'un bibliophile corrézien. » Un tirage à part à cinquante exemplaires et qui malheureusement n'est pas mis dans le commerce, nous offre l'occasion de revenir sur ce remarquable travail (Limoges, Ducourtieux et Gout, 1905, in-8 de 226 p.). Outre un article fort curieux sur la *Bibliothèque bleue limousine*, dans lequel l'auteur signale quelques opuscules populaires sortis des presses d'Ardillier, de Dalesme, des Chapoulaud et des Farne, et fort rares — presque tous font défaut à la Bibliothèque nationale,— le recueil ne contient pas moins de cinquante notices sur des écrivains nés en Limousin, ou du moins qui y ont vécu, comme le Dolois Louis Guyon. Sans entrer naturellement dans le détail de toutes ces notices — la place nous ferait défaut — nous signalerons l'ingénieuse supposition du bibliophile corrézien qui voit dans le nom de Claude d'Acreigne, « Tullois, avocat au Parlement, » auteur de diverses plaquettes curieuses parues en 1615 et 1616, l'anagramme d'un de Reignac, famille bien connue de la Corrèze; — la notice sur Jean de Maumont, celle sur les Loyac et celle sur les de Selve, qui suffirait presque à révéler dans le « Bibliophile corrézien » le savant écrivain qui a donné naguère à la *Revue des questions historiques* un beau et solide travail sur Jean de Selve, le conseiller de François Ier.

NIVERNAIS. — Voici le quatrième et dernier fascicule du tome X de la troisième série (XXe volume de la collection) du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (Nevers, Mazeron, 1905, in-8 paginé 429-543), lequel renferme les travaux ci-après : *La Société populaire et républicaine de Saint-Amand, d'après les registres de ses séances régulièrement tenus du 27 octobre 1793 (6 brumaire an II) au 17 avril 1794 (28 germinal an II)*, par M. Auguste Boyer (p. 429-482) ; — *Renaud de Nevers, seigneur de Decise (1150-1191)*, par M. René de Lespinasse (p. 483-494), dont le tirage à part a été signalé ici même (t. CIII, p. 475) ; — *Jean Rouvet et sa famille*, par notre collaborateur M. Henri Stein (p. 495-506) ; — *L'Église de Saint-Martin-du-Puy et quelques-uns des souvenirs qui s'y rattachent: Tombeau de la famille des Bourbon-Busset; Marie-Louise de la Fayette*, par M. Teste (p. 507-513); — *Seigneurs de Lorme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1353*, par le même (p. 514-529) ; — *Description du salon de l'abbesse de Notre-Dame de Nevers au* XVIIe *siècle*, par M. le chanoine André Sery (p. 530-532).

NORMANDIE. — M. Paul Allard a extrait du *Précis de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen* une *Notice sur M. l'abbé Fouard* (s. l. n. d., in-8 de 8 p.), dans laquelle il retrace la modeste carrière et fait excellemment ressortir les qualités éminentes d'érudition et de style de l'auteur de la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Saint Pierre et les premières années du christianisme, Saint Paul*, tous ouvrages universellement estimés et dont le nombre d'éditions atteste le succès.

— *Dans les grandes deunnes* et *la Cainchon des ânes*, par M. Louis Beuve, musique de M. H. Mariette (Saint-Lo, Jacqueline, petit in-folio de 4 p.). Sous ces titres, en pur patois bas-normand, nous signalons aux amateurs de folklore deux pièces nouvelles dues au talent si spontané de celui que le *Polybiblion* appelait, il y a quelque temps, « le trouvère normand. » *Les grandes*

deunnes sont les vastes espaces au bord de la presqu'île du Cotentin, qu'ont envahis les sables à peine fixés par « les cardrons bieus » et qu'on dirait un prolongement de la mer sur la terre. Le poète a été frappé surtout de la ressemblance entre la vague et les ondulations de ce sol mouvant, où les fées, ont « déclavé à pleines bannelées, des mouchets d'or, ichin et là. » *La Cainchon des ânes* donne une note plus attendrie. *Le pauv' queton de la maison*, ce bourriquot, traité par tous comme un souffre-douleur qu'on trouve toujours, « le plius dispos pour les corvées. »

I mérit'rait mûs qu'une cainchon !

Nous voudrions voir réunis en un volume ces morceaux d'une inspiration si franche, et d'une observation si loyale, qui décrivent, avec une âpre vérité, les aspects du sol bas-normand.

ORLÉANAIS. — Le tome vingt-neuvième des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, qui vient de nous parvenir (Orléans, Marron, 1905, in-8 de 546 p., avec 28 planches et quelques figures dans le texte), comptera certainement parmi les meilleurs de cette société; il est, d'ailleurs, l'un des plus intéressants, par le texte et l'illustration, de tous les volumes du genre que nous avons reçus depuis le commencement de la présente année. Il est ainsi composé : *Notice historique sur le tribunal de commerce d'Orléans*, par M. A. Breton (p. 1-226, avec de nombreuses pièces justificatives, une table analytique et une table alphabétique); — *Les Trépassés du siège d'Orléans (1428-1429)*, par M. le chanoine Th. Cochard (p. 227-304); — *La Cathédrale romaine d'Orléans*, par MM. Eugène Lefèvre-Pontalis et Eugène Jarry (p. 305-355, avec 13 planches et quelques fig. dans le texte); — *Le Recrutement du personnel municipal en l'an IX*, par M. C. Bloch (p. 357-368); — *Les Débuts de la lithographie à Orléans*, par M. H. Herluison (p. 369-384, avec 3 planches); — *Le Duc François de Guise à Orléans*, par notre collaborateur M. le comte Baguenault de Puchesse (p. 387-398, avec 2 planches); — *Les Déesses-Mères d'Orléans*, par M. Jules Baillet (p. 399-413, avec 2 planches); — *Un Ingénieur orléanais, Lecreux (1728-1812)*, par M. Guillon (p. 415-512, avec 2 planches); — *Le Sculpteur Gois fils et sa statue de Jeanne d'Arc*, par MM. H. Herluison et Paul Leroy (p. 513-544, avec 6 planches et 2 vignettes).

ALLEMAGNE. — Les Allemands s'empressent d'introduire chez eux toutes les institutions qui leur semblent bonnes chez les autres nations : c'est ainsi qu'ils ont emprunté aux Anglais et aux Français l'idée d'organiser chez eux des conférences populaires, faites pour le peuple et devant le peuple par les professeurs de l'enseignement supérieur. Chez nous, les Universités dites populaires existent depuis une dizaine d'années, mais elles ont dévié, elles sont devenues des parlottes démagogiques et socialistes. Les Allemands paraissent plus sages et plus pratiques, s'il faut en juger par le fascicule que nous avons sous les yeux, et qui est le premier compte rendu de leurs conférences populaires organisées par les membres des Universités nationales (*Bericht über die Verhandlungen der Tagung für volkstümliche Hochschul-vorklage im deutschen Sprachgebiete*. Leipzig, Teubner, 1905, in-8 de 98 p. — Prix : 3 fr. 10). Leur but n'est pas de flatter les passions politiques, mais d'élever et d'ennoblir la démocratie, en discutant devant elle, et dans un langage mis à la portée des plus simples, les hauts problèmes qui intéressent l'humanité de tous les temps; ils conçoivent ces cours comme un moyen de vulgariser la science et de la répandre parmi le peuple. Un comité formé des membres les plus distingués de l'Université de Vienne s'est mis à la tête du mouve-

ment et a réuni dans l'aula de la vieille Université tous ceux qui, en Allemagne, pensent comme eux. Leur première session a eu lieu au mois de mars, et ils ont publié dans un fascicule tout ce qui y a été dit et fait d'intéressant. Le professeur Peuck a souhaité la bienvenue aux membres du Congrès, on a élu le bureau et délibéré sur l'organisation des cours populaires, sur leur direction et sur le choix des conférenciers; dans une seconde réunion, on a discuté de l'objet de ces cours et des résultats obtenus; dans une troisième, des conférences pédagogiques à faire pour les maîtres et les professeurs. Les organisateurs de nos Universités populaires et tous ceux qui, en France, rêvent d'éclairer et d'améliorer le peuple, auraient du profit à lire ces pages, où sont exposées tant d'idées sages et pratiques.

ANGLETERRE. — Entre 1901 et 1904, M. Herbert E. Balch s'est consacré, avec d'autres amis dévoués de la spéléologie, à l'exploration des cavernes et des cours d'eau des Mendip Hills du comté de Somerset. Les trous de Swildon et de Wookey, les cavernes de Lamb Lair, de Burrington, de Chedder, etc., surtout la grande caverne d'Eastwater, découverte en 1902, ont été soigneusement étudiés par ce spéléologue et lui ont permis de montrer quel est le système d'écoulement souterrain de ce district. Sans doute, bien des recherches demeurent encore à effectuer dans cette partie de l'Angleterre sud-orientale; en attendant qu'elles soient terminées, le mémoire de M. Balch, complété par une note de M. E.-A. Martel sur la résurgence de Wells, constitue le meilleur travail qu'il soit possible de consulter sur le sujet (*Les Cavernes et les cours d'eau souterrains des Mendip-Hills*. Paris, au siège de la Société de spéléologie, 34, rue de Lille, VIIe arr., 1904, in-8 de 38 p., avec cartes et grav.).

BELGIQUE. — Le diocèse de Tournai eut, comme beaucoup d'autres, deux évêques pendant certaines périodes du Grand Schisme. Le chapitre élut Pierre d'Aussay, qui demanda ses bulles à l'antipape Clément VII (1379). Urbain VI nomma, un an plus tard, Jean de West, que Pierre d'Aussay avait privé de ses fonctions de doyen du chapitre. L'évêque urbaniste eut surtout à exercer son ministère parmi les populations flamandes restées fidèles à l'évêque de Rome. Il mourut le 6 juin 1384. Dom Berlière a exposé ce qui peut être connu de sa vie et de son administration (*Jean de West évêque urbaniste de Tournai, 1380-1384*. Bruxelles, Weissenbruch, 1904, in-12 de 40 p. Extrait des *Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique*, t. LXXIII).

ESPAGNE. — Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt la petite brochure de M. Francisco Carreras y Candi : *Relaciones de los vizcondes de Barcelona con los Arabes* (*Estudios de erudición oriental, extracto del homenaje á D. Fr. Codera*. Zaragoza, tip. San Miguel, 1904, in-8 de 9 p.), qui est un tirage à part des travaux offerts à Francisco Codera à l'occasion de son jubilé professoral. Plus d'un point historique est mis en lumière dans cette dissertation érudite.

— Signalons le premier numéro d'une nouvelle revue : *Estudios de Deusto* (Bilbao, editorial Vizcaina), qui est un organe du collège dirigé à Deusto par les Pères de la Compagnie de Jésus. On y trouve des articles de droit civil, de beaux-arts et d'histoire, fort bien conçus et non moins bien écrits.

ITALIE. — Il se produit depuis plusieurs années un incontestable mouvement en faveur des études franciscaines. Le succès de la toute jeune Société internationale d'études franciscaines en est une preuve. En voici une autre que nous fournit encore l'Italie avec le *Bullettino critico di cose francescane* (Firenze, Francesco Lumachi, in-8. — 6 fr. par an pour l'Italie; 7 fr. 50

pour l'étranger). C'est au directeur, M. Luigi Suttina (Villa Suttina, Cividale del Friuli), qu'il faut s'adresser pour les abonnements. Sûre du concours des érudits les mieux qualifiés, comme MM. M. Barbi, Henri Cochin, L. de Kerval, Francesco Flamini, A.-G. Little, Francesco Novati, P. Mandonnet, P. Sabatier, A. Zenatti, la nouvelle revue se propose, dans ses fascicules trimestriels, de rendre compte, avec toute l'ampleur et l'exactitude possible, de la riche production scientifique qui va se multipliant sur saint François et son ordre ; un bulletin bibliographique et une chronique y pourvoiront, en même temps que des travaux originaux élucideront des points de détail. C'est ainsi que le premier fascicule, paru en avril, nous donne le résultat des recherches de M. L. de Kerval sur les sources de l'histoire de saint Francois, — un aperçu de M. Suttina sur les manuscrits franciscains de la Bibliothèque antonine de Padoue, etc.

États-Unis. — En 1867, la Bibliothèque du Congrès entrait en possession de la collection de Peter Force, qui comprenait, entre autres documents précieux, une série de manuscrits ayant naguère appartenu à l'Anglais George Chalmers, et contenant la correspondance de l'amiral Charles Wager et du vice-amiral Édouard Vernon. Cette correspondance, dont le premier document daté, adressé au capitaine Wager, est une instruction du prince George de Danemark, remontant au 22 mars 1706/7, dont les dernières lettres un peu nombreuses sont de l'année 1753, s'étend par conséquent sur toute la première moitié du XVIIIe siècle et sur une période très intéressante de l'histoire des opérations anglaises aux Indes Occidentales ; sur l'expédition contre Carthagène et Cuba, sur une expédition projetée contre la Géorgie et la Floride, sur les efforts tentés pour supprimer la piraterie espagnole, on y trouvera nombre de pièces intéressantes et importantes, ainsi que sur la traite des nègres, sur la Compagnie commerciale des mers du sud, sur la Jamaïque, les îles Bahamas, la Nouvelle-Écosse ; sur l'expulsion des Acadiens de ce dernier pays et sur les opérations militaires à la Nouvelle-France et en Virginie, une série d'autres documents fournissent de très précieux renseignements. Aussi comprend-on que l'administration de la Bibliothèque du Congrès ait entrepris, en en publiant l'inventaire, de faire connaître cette collection d'un si grand intérêt pour l'histoire coloniale de la première moitié du XVIIIe siècle ; M. John C. Fitzpatrick s'est acquitté de ce soin, sous la direction de M. Worthington Chauncey Ford, avec une intelligence et un soin dignes de tous éloges. De belles planches reproduisent en fac-simile trois documents d'une importance particulière, et un excellent index contribue encore à faire un véritable instrument de travail de cet inventaire où se trouvent aussi différentes pièces concernant la côte occidentale d'Afrique et certains points d'un incontestable intérêt pour l'historien de la géographie ou de la colonisation (Library of Congress. *List of the Vernon-Wager Manuscripts in the Library of Congress.* Compiled under the Direction of Worthington Chauncey Ford. Washington, Government Printing Office, 1904, in-8 de 148 p., avec planches).

Publications nouvelles. — *L'Étude de la Sainte Écriture.* Lettre de Mgr l'évêque de Beauvais, Noyon et Senlis au clergé de son diocèse (in-8, Lecoffre). — *Études d'histoire et de théologie positive*, par P. Batiffol, 2e série (in-12, Lecoffre). — *Die Thekla-Akten. Ihre Verbreitung und Beurteilung in der Kirche*, von Dr C. Holzhey (in-8, München, Lentner). — *Le Bon Pasteur. Conférence sur les obligations de la charge pastorale*, par Mgr Lelong (in-12, Téqui). — *Cultus S. S. cordis Jesu et purissimi cordis B. V. Mariae, sacerdotibus praecipue et theologiae studiosis propositus*, scripsit H. J. Nix (in-8

Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Marie d'après l'Évangile*, par M. Caron (petit in-8, Haton). — *La Immaculada. Disertacion, filosóphica, é historica*, por F. Elguero (in-8, Mexico, tip. de « El Tiempo »). — *Les Opuscules de saint François d'Assise*, trad. par le P. Ubald d'Alençon (in-16, Poussielgue). — *L'Apôtre de la Sainte Messe*, par l'abbé E. Journet (in-18, Abbeville, Paillart). — *Divine Mère et Mère-Patrie*, par Léon-Rimbault (in-12, Téqui). — *Les Fêtes chrétiennes en histoires*, par J.-M. A. (gr. in-8, Abbeville, Paillart). — *Le Livre de la bonté*, par G. Marquis (in-12, Téqui). — *Comentarios canónico-morales sobre religiosas según la disciplina vigente*, por P. J. B. Ferreres (in-18, Madrid, imp. de Lopez del Horno). — *Traité de droit public international*, par A. Mérignhac. 1re partie (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *De la Représentation des intérêts collectifs et juridiques des ouvriers dans la grande industrie*, par G. Laronze (in-8, Rousseau). — *L'Affaire Danval devant l'opinion publique, documents scientifiques et authentiques. Le Fait nouveau*, par L. Danval (in-12, Vigot). — *La Philosophie de Charles Renouvier*, par G. Séailles (in-8, Alcan). — *L'Être subconscient*, par le Dr G. Geley (in-8, Alcan). — *L'Avenir de l'intelligence*, par C. Maurras (in-16, Fontemoing). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon. 15e année, 1904 (in-8, Alcan). — *La Morale des religions*, par J.-L. de Lanessan (in-8, Alcan). — *Le Moralisme de Kant et l'Amoralisme contemporain*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *Propos de morale*, par H. Michel. 3e série (in-16, Hachette). — *Le Caractère*, par J. Guibert (in-32, Poussielgue). — *Les Mensonges du caractère*, par F. Paulhan (in-8, Alcan). — *Œuvres complètes* du comte L. Tolstoï. T. XIII. *Articles pédagogiques*; trad. par J. W. Bienstock (in-12, Stock). — *D'où vient la décadence économique de la France*, par le baron C. Mourre (in-18, Plon-Nourrit). — *Socialisme et Christianisme*, par A.-D. Sertillanges (in-12, Lecoffre). — *La Nature et la vie*, par H. de Varigny (in-18, Colin). — *L'Hérédité morbide*, par le Dr P. Raymond (in-8, Vigot). — *Les Méthodes de rééducation en thérapeutique*, par le Dr Contet (in-12, Vigot). — *Amis et ennemis du corps humain*, par les Drs A. Lucas et A. Couillaud (in-18 cart., Vigot). — *Les Filaires du sang de l'homme*, par le Dr R. Penel (in-8, F. R. de Rudeval). — *Traitement des hémorragies puerpérales*, par le Dr G. Keim (in-12, Vigot). — *Les Kystes hydatiques du foie*, par le Dr F. Dévé (in-18, F.-R. de Rudeval). — *La Scrofule et les infections adénoïdiennes*, par le Dr P. Gallois (in-12, F. R. de Rudeval). — *Résurrection du cœur, la vie du cœur isolé, le massage du cœur*, par le Dr M. d'Halluin (gr. in-8, Vigot). — *Massage et masseurs*, par le Dr Louis Lièvre (in-16, H. Paulin). — *Secours d'urgence aux malades et aux blessés*, par R. Schnaebelé (in-18 cartonné, Vigot). — *Manuel annuaire de la santé pour 1905, ou Médecine et pharmacie domestiques*, par F. Raspail et X. Raspail (in-18, Vigot). — *Les Indications des interventions chirurgicales dans les maladies internes*, par le Dr H. Schlesinger; trad. par les Drs L. Lichtwitz et J. Sabrazès (2 vol. in-12, Vigot). — *L'Anesthésie locale pour l'extraction des dents*, par le Dr Sauvez (in-8 cart., Vigot). — *Fétichistes et érotomanes*, par E. Laurent (in-18, Vigot). — *Leçons sur la théorie des gaz*, par L. Boltzmann; trad. par A. Galloti et H. Bénard. 2e partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Notions de mécanique*, par J. Richard (in-8, F.-R. de Rudeval). — *Éléments de géométrie*, par A. Rossignon et F. Pillet (in-8, F.-R. de Rudeval). — *Économie forestière*, par G. Huffel. T. II (gr. in-8. Laveur). — *Le Bois*, par J. Beauverie (2 vol. gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Étude pratique des roches*, par F. Rinne; trad. et adapté par L. Pervinquière (in-12, F.-R. de Rudeval). — *Étude sur la stratégie navale*, par

R. Daveluy (in-8, Berger-Levrault). — *Le Football Association*, par E. Pontié (in-18 cartonné, Laveur). — *Messieurs les disciples de saint Hubert*, par M. d'Herbeville (in-12 carré, Laveur). — *Aristoxène de Tarente et la Musique de l'antiquité*, par L. Laloy (gr. in-8, Société française d'imprimerie et de librairie). — *La Cuisine, l'hygiène et la table*, par Mme A. Raymond (in-18, Firmin-Didot). — *La Grammaire du purisme et l'Académie française au* XVIIIe *siècle*, par A. François (in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *Un Texte arabico-malgache du* XVIe *siècle*, transcrit, traduit et annoté d'après les mss. 7 et 8 de la Bibliothèque nationale, par G. Ferrand (in-4, C. Klincksieck). — *Sonnets antiques et modernes*, par P. Dandicolle (petit in-8, Lemerre). — *La Croisade des enfantelets francs*, par L. Ernault, poème dramatique (in-18, Lemerre). — *Les Cloches du passé*, par M. Markovitch (in-18, Lemerre). — *Les Pierres sonores*, par L. Berger (in-12, Société française d'imp. et de librairie). — *Le Christ*, par H. Ganem (in-16, Téqui). — *Au long des terrasses*, par P. Castiaux (in-18, Lille, édition du Beffroi). — *Trois Comédies* de Plaute ; trad. par L. Tailhade (in-16, Flammarion). — *Mademoiselle Floriette Bachet du conservatoire*, comédie moderne en 5 actes, par P. Mougin (in-18, Lemerre). — *Line*, par A. Lichtenberger (in-18, Plon-Nourrit). — *Un Mari en loterie*, par G. Mareschal de Bièvre (in-16, Plon-Nourrit). — *La Servante*, par Edgy (in-16, Plon-Nourrit). — *A l'aube*, par M. Thelen (in-16, Perrin). — *Dix Contes vécus*, par R. Huchard (in-16, Perrin). — *Aline*, par C.-F. Ramuz (in-16, Perrin). — *L'Hôtellerie du temps perdu*, par G. Auriol (in-16, Flammarion). — *L'Accordeur aveugle*, par M. Prévost (in-8, Lemerre). — *Le Capitaine Saint-Méry*, par Gaston-Routier (in-18, Fontemoing). — *Une Page de la vie russe*, par R. Landis (in-12, Stock). — *Enlevé ! Mémoire relatant les aventures de David Balfour en l'an 1751*, par R. L. Stevenson ; trad. par A. Savine (in-12, Stock). — *Contes du soleil et de la brume*, par A. Le Braz (petit in-8, Delagrave). — *Pour lire en bateau-mouche*, par P. Théodore-Vibert (in-16, Berger-Levrault). — *Souvenirs de l'île de la Réunion*, par le Dr Gélineau (in-12, Vigot). — *Le Mal du pays*, par M. Algueperse (in-18, Abbeville, Paillart). — *L'Étincelle*, par M. Delly (in-12, Abbeville, Paillard). — *Origine et esthétique de la tragédie*, par Peladan (petit in-12, Sansot). — *Nouveaux Documents sur les comédiens de campagne. La Vie de Molière et le Théâtre de collège dans le Maine*, par H. Chardon (in-8, Champion). — *L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, par J. Lionnet (in-16, Perrin). — *H. Taine, sa vie et sa correspondance*. T. III. *L'Historien (1870-1875)* (in-16, Hachette). — *Albert Samain, sa vie et son œuvre*, par L. Bocquet (in-12, Mercure de France). — *Robert Garnier, sa vie, ses poésies inédites*, par H. Chardon (in-8, Paris, Champion ; Le Mans, A. de Saint-Denis). — *Choses d'autrefois, feuilles éparses*, par E. Gagnon (petit in-8, Québec, Dussault et Proulx). — *Le Drame naturaliste en Allemagne*, par L. Benoist-Hanappier (in-8, Alcan). — *Terres françaises. Bourgogne, Franche-Comté, Narbonnaise*, par W. Morton-Fullerton (in-18, Colin). — *Loin du pays*, par D. Bergère (in-12, Stock). — *Souvenirs d'un voyage en Palestine, 2 mai-12 juin 1903*, par E. de Boutiny (in-12, Poisson). — *Au Japon et en Extrême-Orient*, par F. Challaye (in-18, Colin). — *La France en Afrique*, par le Comt E. Ferry (in-18, Colin). — *Madagascar par provinces*, par A. Durand (in-4 cartonné, Garnier). — *Terre d'épouvante, dix-huit mois dans le Congo belge et français*, par J. Marcel (in-12, Ficker). — *Trois ans au Klondike*, par J. Lynch ; trad. de l'anglais par P. Lefèvre (gr. in-8, Delagrave). — *Saint Colomban (vers 540-615)* (*Les Saints*), par l'abbé E. Martin (in-12, Lecoffre). — *Vie et Office de Sainte Marine*, (*Textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-*

allemand et français), publiés par L. Clugnet (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Saint François de Borgia (1510-1572)*, par P. Suau (in-12, Lecoffre). — *Vie du Vénérable Jean Eudes, 1601-1643*, par le P. D. Boulay. T. I (gr. in-8, Haton). — *Saint Léonard de Port-Maurice*, par le P. L. de Chérancé (in-12, Poussielgue). — *Vie de la Révérende Mère Marie-Claire, supérieure de la Maison-Mère du T.-S. Cœur de Marie* (in-12, Lecoffre). — *Le Moine Guibert et son temps (1053-1124)*, par B. Monod (in-16, Hachette). — *Innocent III, la croisade des Albigeois*, par A. Luchaire (in-16, Hachette). — *Mémoires du comte Valentin Esterhazy*, avec Introduction et notes par E. Daudet (in-8, Plon-Nourrit). — *Angélique de Mackau, marquise de Bombelles, et la Cour de Madame Élisabeth*, par le comte Fleury (petit in-8, Émile-Paul). — *Histoire de l'émigration pendant la Révolution française. II. Du dix-huit fructidor au dix-huit brumaire*, par E. Daudet (in-8, Hachette). — *Assemblée électorale de Paris, 2 septembre 1792-17 frimaire, an II. Procès-verbaux de l'élection*, publiés par É. Charavay (gr. in-8, Cerf; Noblet; Quantin). — *Le Grand-Duché de Berg (1806-1813), étude sur la domination française en Allemagne sous Napoléon Ier*, par C. Schmidt (in-8, Alcan). — *Napoléon III, histoire de son règne*, par S. Blot (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Souvenirs politiques, 1871-1877*, par le vicomte de Meaux (in-8, Plon-Nourrit). — *La Chiesa e lo Stato in Francia durante la Rivoluzione (1789-1799)*, da A. Giobbio (in-8, Roma, Pustet). — *Une Page de surnaturel au concile du Vatican. La Mère Sainte-Agnès et Monseigneur Dupanloup*, par F. Pon (in-18, Retaux). — *Histoire critique des événements de Lourdes, apparitions et guérisons*, par G. Bertrin (in-8, Lecoffre). — *« Le Mensonge historique » du 10 février 1905, ou les Vraies Responsabilités de la rupture avec le Saint-Siège et de la dénonciation du Concordat*, par J. du Teil (gr. in-8, Vic et Amat). — *Contre la séparation*, par le comte Albert de Mun (in-12, Poussielgue). — *Après la séparation, enquête sur l'avenir des Églises*, par H. Charriaut (in-16, Alcan). — *Les Occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit*, par I. Lameire (in-8, Rousseau). — *Mes Souvenirs. La Guerre contre l'Allemagne (1870-1871)*, par le gal-bon Faverot de Kerbrech (in-18, Plon-Nourrit). — *La Colonisation pratique et comparée*, par P. Vibert (Théodore Vibert fils). T. II. (gr. in-8, Cornély). — *Psychologie du peuple annamite*, par P. Giran (gr. in-8, Leroux). — *La République impériale. Des Rapports nécessaires entre la France et les Pays-Bas*, par A. du Bois (in-12, Sansot). — *Les Raisons du nationalisme*, par L. de Montesquiou (in-16, Plon-Nourrit). — *La Pétition contre la franc-maçonnerie*, par L. Prache (in-18, Hardy et Bernard). — *La Crise du patriotisme à l'école*, par E. Bocquillon (in-12, Vuibert et Nony). — *Burchard I. von Worms, und die deutsche Kirche seiner Zeit (1000-1025)*, von A. M. Koeniger (in-8, München, Leutner). — *Un Couvent persécuté au temps de Luther. Mémoires de Charité Pirkheimer, abbesse du couvent de Sainte-Claire à Nuremberg*; trad. de l'allemand et précédés d'une Introduction par J.-P. Heuzey (in-16, Perrin). — *La Force allemande*, par F. Delaisi (in-12, « Pages libres »). — *La Roumanie contemporaine*, par A. Bellessort (in-16, Perrin). — *L'Inde contemporaine et le Mouvement national*, par E. Piriou (in-16, Alcan). — *Iconografia della Madona*, da A. Muñoz (gr. in-8, Firenze, Alfani e Venturi). — *Histoire économique de l'imprimerie. T. I. L'Imprimerie sous l'ancien régime, 1439-1789*, par P. Mellottée (gr. in-8, Hachette).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Études sur les religions sémitiques (*le P. Marie-Joseph Lagrange*) 193
Monotheistiche Strömungen innerhalb der babylonischen Religion (*Alfred Jeremias*) 194
Exegetisches zur Inspirationsfrage. Mit besonderer Rücksicht auf das Alte Testament (*Frans von Hummelauer*) 195
Autour de la Bible (*Mgr John Vaughan*); trad. de l'anglais par *Jules Riché* 196
Studies in Biblical Law (*Harold M. Wiener*). 196
La Bible méditée d'après les saints Pères. Livres historiques de l'Ancien Testament (*Etienne Chargebœuf*) 105
La Société israélite d'après l'Ancien Testament (*Frans Buhl*); trad. et adapté de l'allemand par *Bertrand de Cintré* 197
Le Système des poids, mesures et monnaies des Israélites d'après la Bible (*B. P. Moors*). 197
Les Juifs avant le Messie. I. Développement politique et religieux du peuple juif (*A. Paulus*) 198
Les Juifs avant le Messie. II. Développement moral et social d'Abraham à Moïse (*le même*) 198
Les Juifs avant le Messie. III. Développement moral et social de Moïse à Jésus-Christ (*le même*) 198
Das Buch Job als strophisches Kunstwerk nachgewiesen, übersetzt und erklärt (*Joseph Hontheim*) 199
Le Livre d'Isaïe. Trad. critique, avec notes et commentaires, par *le P. Albert Condamin*. 199
Les Infiltrations protestantes et l'Exégèse du Nouveau Testament (*l'abbé J. Fontaine*). 200
Il Mistero e il fatto del Vangelo (*G. M. Zampini*) 201
Etudes sur les Evangiles (*le P. V. Rose*) 201
La Patrie de saint Jean-Baptiste, avec un appendice sur Arimathie (*le P. Barnabé Meistermann*). 201
Les Temps évangéliques et la Vie du Sauveur. Étude historique et chronologique sur les Evangiles (*l'abbé H. Pasquier*) 202
Histoire des livres du Nouveau Testament (*E. Jacquier*). 203
Origines de l'Église. Saint Jean et la Fin de l'âge apostolique (*l'abbé C. Fouard*) 203
Probleme des apostolischen Zeitalters. Fünf Vorträge in Hannover im Oktober 1903 gehalten (*Ernst von Dobschütz*) 204
Épîtres de *saint Paul*. Traduction et commentaire par *A. Lemonnyer*. Première partie. Lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains 205
Der zweite Brief des Apostelfürsten Petrus, geprüft auf seine Echtheit (*Karl Henkel*) 205

L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique (*le P. Th. Calmes*). 206

Liturgie. Liturgia divini officii (*Æmilio Ferrais*). 444
La Messa nelle sua storia e nei suoi simboli (*P. Giovanni Semeria*). 532
Compendium caeremoniarium sacerdoti et ministris sacris observandarum in sacro ministerio (*Melch. Hausherr* et *P. Aug. Lehmkuhl*) 222
Étude sur la liturgie dans l'ancien diocèse de Genève (*Pierre-Marie Lafrasse*) 337
Das bischöfliche Rationale, seine Entstehung und Entwicklung (*Ludwig Eisenhofer*). 73

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de *l'abbé Mangenot*. Fasc. XII, XIII et XIV (T. II, col. 715-1610). 223
De la Prédestination et du sort final des païens (*Un professeur de théologie*) 531
Tertullien (*J. Turmel*) 224
Abrégé de la doctrine chrétienne 99
Psychologie surnaturelle. La Psychologie du Christ (*l'abbé J.-A. Chollet*) 61
La Messe. Étude philosophique et théologique (*l'abbé Breton*). . . 72
Della Chiesa e della sua divina costituzione (*D. A. Gréa*); trad. dal francese di *monsg. M. Lancia*. 150
Nuova Espozizione dei criteri teologici, lavoro scientifico (*Salvatore di Bartolo*) 225
Newman. Le Développement du dogme chrétien (*H. Brémond*). . . 443
Das Decret des Papstes Innocenz' XI über den Probabilismus, Beiträg zur Geschichte des Probabilismus (*Franz Ter Haar*) . . . 225
L'Église catholique et son mortel ennemi. Ses Droits divins et nos devoirs (*le chanoine Labis*) 224
Le Dernier Avènement de l'Homme-Dieu, réponse à quelques objections sur le dernier avènement de N. S. J.-C. et paraphrase du « Dies irae » (*l'abbé Charre*) 98
De la Peur de Dieu. Petit Traité à l'usage des âmes timorées (*l'abbé J. Cellier*) 98
L'Immaculée Conception (*le R. P. J.-B. Terrien*) 103
L'Immaculée Conception et le Cinquantenaire de la proclamation de ce dogme (*L.-Th. Bourgeois*) 104
De Protoevangelii habitudine ad Immaculatam Deiparae conceptionem analysis theologica (*Guillelmo Arendt*) 338

Théologie morale. Sermons. Theologia moralis universa (*R. P. Timotheo a Podio Luperio*) 516
Der Index der verbotenen Bücher in seiner neuen Fassung dargelegt, und rechtlich-historisch gewürdigt (*Joseph Hilgers*). . . . 150
De Jejunio ecclesiastico, tractatus theoricus et practicus (*Josepho Alberti*). 72
Mgr d'Hulst. Lettres de direction, publiées par *Alfred Baudrillart*. . 517
Œuvres choisies de *Mgr Billard*. Sermons, prônes et instructions. T. III 99
Discours de circonstance. Panégyriques, éloges funèbres, noces d'or et d'argent. Allocutions (*le chanoine G. Simon*) 100
La Divinité de Jésus-Christ (*D. Vieillard-Lacharme*) 100
La Foi, ses beautés, ses bienfaits, ses miracles (*l'abbé Antoine Bernard*) 100
Œuvres de *saint François de Sales*. T. XIII. Lettres. Vol. III. . . . 104

Apologétique. Cours d'apologétique chrétienne, ou Exposition raisonnée des fondements de la foi (*le P. W. Devivier*) 62
Les Sacrements. Instructions d'apologétique (*l'abbé Léon Désers*). . 101
Bossuet, apologiste et apôtre de la croix. Extraits des Œuvres complètes (*le R. P. Bernard*) 532
Nos Raisons d'être catholiques (*le P. D. Lodiel*) 456

Ascétisme et Piété. Le Soir de la vie (*P.-Ch. Laurent*) 98
Les Luttes de l'âme. Instructions aux enfants de Marie et aux personnes pieuses (*l'abbé Edelin*) 101

Sur le chemin du Calvaire (*P.-J. Hébert*). 102
Les Heures de garde de la Passion (*le P. Gallwey*); trad. par *A. Rosette*. 102
Je suis l'Immaculée Conception, études et contemplations (*M.-M.-J. Clavé*) 104
La Science du Pater, pour faire suite à « la Science de la prière, » (*le P. Ludovic de Besse*) 106
Le Pater, ou Instructions sur l'Oraison dominicale (*l'abbé Daymard*). 106
Thomae Hemerken a Kempis. Opera omnia. Edidit *Michael Josephus Pohl*. Vol. alterum. Vol. tertium 152
La Flamme de l'apostolat (*l'abbé L. Lenfant*) 106
Lettres à un jeune bachelier sur la virilité chrétienne du caractère (*Léon Désers*). 107
La Bonté, son prix, ses caractères, ses sources, ses contrefaçons (*J. Guibert*) 107
La Terminologie de saint Jean de la Croix dans la montée du Carmel et la nuit obscure de l'âme (*l'abbé Calaber*). 108
Ma Vie avec Jésus. Méditations à l'usage des enfants qui ont fait leur première communion 108
Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur (*le R. P. François Bourgoing*). Méditations sur tous les évangiles de l'année. I. De l'Avent à la Passion. 108
La Piété chez les jeunes (*l'abbé Auguste Tewier*). 109
Manne céleste, tirée des écrits de saints et écrivains catholiques, à l'usage des personnes pieuses (*A. P.*). 109
Un Santo Pensiero pei morti (*Giuseppe Michelini*) 109

Mélanges. Le Millénarisme dans ses origines et son développement (*Léon Gry*). 265
Religion et Patrie. Exemples. Récits. Témoignage (*l'abbé J. Recordon*). 357

Hétérodoxie. Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ (*Albert Réville*) 357
Au Clergé. La Destruction de l'Enfer (*le comte Léon Tolstoï*); trad. du russe par *J. W. Bienstock* et *P. Birukov* 266
Introduction à l'étude de la théologie protestante avec index bibliographique (*Louis Emery*). 226
Le Monde sans Dieu (a New Catechism) (*M. M. Mangasarian*); trad. par *Leclerc de Pulligny* 170

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. L'Ordalie dans la Grèce primitive, étude de droit et de mythologie (*Gustave Glotz*) . . . 481
Essai sur les prévôts royaux du XIe au XIVe siècle (*Henri Gravier*). 483

Droit canonique et ecclésiastique. Questions pratiques de jurisprudence canonique et civile (*l'abbé E. Pouget*). 73
Geschichte der Ehescheidung im kanonischen Recht (*Ignaz Fahrner*). 445
Des Censures qui atteignent la liquidation des biens ecclésiastiques et des congrégations religieuses (*Dom Pierre Bastien*). 358

Droit international. Commentaire théorique et pratique des conventions de La Haye concernant la codification du droit international privé (*Francesco Paolo Contuzzi*) T. I. 489

Droit administratif. Le Nouveau Régime des pompes funèbres, traité pratique (*Rubat du Mérac*) 358

Droit civil. Le Mariage civil (*René Lemaire*) 483
Le Libre Salaire de la femme mariée et le Mouvement féministe (*Albert Dames*) 485
Des Droits successoraux des enfants naturels d'après la loi du 25 mars 1896 (*Louis Campistron*) 485
Della Prescrizione e delle azioni possessorie nella servitù legale di passaggio (*Renzo Pellati*). 486
Précis de droit usuel (*Abel Grenier*). 493

Procédure. Manual de práctica forense (*Jorge Silvela Loring* et *Juán Barriobero Armas*) 493

Droit commercial. De l'Organisation et des pouvoirs des assemblées générales dans les sociétés par actions, notamment au point de vue des modifications à apporter aux statuts (*G. Bourcart*). 486
Traité théorique et pratique du contentieux des transferts d'actions et d'obligations nominatives (*J. Bezard-Falgas*). 487
Du Nom commercial, artistique et littéraire, en droit français (*Charles Reibel*). 488

Législation industrielle et ouvrière. Le Code du travail annoté d'après la jurisprudence et les circulaires ministérielles (*Louis André* et *Léon Guibourg*). 488
Manuel pratique des accidents du travail et de l'assurance-accidents (*Paul Page*). 489
Les Lois ouvrières dans les deux mondes (*Paul Louis*). 489

Droit pénal. Un An de justice (1903-1904) (*Henri Varennes*). 494

Lois d'exception. Les Congrégations non autorisées et leurs liquidateurs devant la loi de 1901 (*Francis-J. Delasalle, Gustave Brunet* et *Edmond Duez*). 491
Avant la séparation. De la Liberté d'association. Sociétés et personnes morales (*Adolphe Houdard*). 492
La Séparation des Églises et de l'État, rapport fait au nom de la commission de la Chambre des députés, suivi des pièces annexes (*Aristide Briand*). 492

Mélanges. L'Italie sanglante. Murri et Bonmartini, le drame de Bologne (*Carlo Rimini*) 494

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. La Vie future devant la sagesse antique et la science moderne (*Louis Elbé*). 339
Leçons de philosophie. T. II. Logique. Morale. Métaphysique (*Antoine Bernard*) 402
Le Spiritualisme (*Georges Dumesnil*). 403
La Science de la vie. Pages recueillies dans les papiers d'un professeur de l'Université, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique 518
Les Concepts de cause et l'Activité intentionnelle de l'esprit (*A. Bellanger*) 404
La Logique des sentiments (*Th. Ribot*). 407
M. Tullio Cicerone. I Tre libri De Natura Deorum, commentati da *Carlo Giambelli*. Libri II e III. 266
Les Sources de la croyance en Dieu (*A.-D. Sertillanges*) 411
Sur les chemins de la croyance (*Ferdinand Brunetière*). Première Étape. L'Utilisation du positivisme 228
Philosophie morale et religieuse. Art et voyages (*J.-J. Clamageran*). 412
La Vraie Religion selon Pascal, recherche de l'ordonnance logique de ses pensées relatives à la religion, suivie d'une analyse du « Discours sur les passions de l'amour. » (*Sully Prudhomme*). . . 413
Les Problèmes de la civilisation (*Alfred Moulin*). 230
La Sociologia nel corso di filosofia positiva d'Augusto Comte (*Eugenio Rignano*) 415
Cause efficienti e cause finali (*G. Tuccimei*). 456
De Hégel aux cantines du Nord (*Maurice Barrès*). 414
Le Grand Homme. Origine et fin de la civilisation (*Georges Brandès*). 73
Henri Heine, penseur (*Henri Lichtenberger*). 415
La Philosophie de Victor Hugo (*H. Pellier*) 416

Psychologie. Psychologie. Cours de philosophie. La Science de l'âme dans ses rapports avec l'anatomie, la physiologie et l'hypnotisme (*le P. A. Castelein*). 402

La Vie personnelle, étude sur quelques illusions de la perception intérieure (*Albert Bazaillas*). 405
Études sur la sélection chez l'homme (*le Dr Paul Jacoby*). . . . 407
Les Jeux des enfants, étude sur l'imagination créatrice chez l'enfant (*Frédéric Queyrat*). 408

Morale. Cours de philosophie. Morale (*le P. A. Castelein*). 403
La Morale scientifique, essai sur les applications morales des sciences sociologiques (*Albert Bayet*). 409
La Science considérée comme force morale (*le vicomte de Bourbon-Busset*). 410
Il Progresso morale (*Roberto Puccini*). 456
Les Crises d'une âme (*Alexandre Martin*). 346
Salmigondis. Recueil de pensées, réflexions, sentences, maximes, etc., etc. (*Louis Bridier*). 620

Métaphysique. Hypothèse sur la constitution de la matière (*Joseph Thevenin*) 404
L'Evolution de la vie et de la conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain (*Rével*) 404

Histoire de la philosophie. Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique (*Théodore Gomperz*); trad. par *Aug. Reymond* 446
Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales (*François Picavet*) 412
Les Esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution (*Théodore Suran*) 227
Les Grands Philosophes. J.-G. Fichte (*Eugène Beurlier*). 414
Bonald (*Paul Bourget* et *Michel Salomon*). 448
Les Grands Philosophes. Herbert Spencer (*Emile Thouverez*) . . . 415

Éducation. Enseignement. De l'Éducation des femmes (*Choderlos de Laclos*), publié avec une Introduction et des documents. par *Edouard Champion* 533
Enseignement et démocratie (*Alfred Croiset E. Devinat, J. Boitel, A. Millerand, G. Lanson, P. Appell, Ch. Seignobos* et *Ch.-V. Langlois*) 42
L'Education de la démocratie (*Ernest Lavisse, P. Malapert, Alfred Croiset, G. Lanson, Ch. Seignobos* et *J. Hadamard*) 229
Flirts. Silhouettes de jeunes filles étrangères (*A. Monnier-Wissocq*). 73

Sciences politiques, économiques et sociales. Les Fondements de l'économie politique (*Adolf Wagner*); trad. par *Léon Polack*. T. I 34
La Politique agraire (*Eugen von Philippovich*); trad. de l'allemand par *Savinien Bouyssy*. 35
Idées politiques (*Albert Jounet*) 357
Principes de science des finances (*F. S. Nitti*); trad. par *J. Chamard*. 35
Histoire des systèmes économiques et socialistes (*Hector Denis*). T. I. Les Fondateurs. 36
La Colonisation pratique et comparée (*Paul Vibert*). 322
Etudes sur l'éducation et la colonisation (*Maurice Courant*). . . . 322
Le Rachat des chemins de fer (*Edgard Milhaud*) 41
La Réglementation du travail (*A. Béchaux*). 37
Essai documentaire. De l'Accaparement. La Concentration industrielle en France T. III. (*Francis Laur*) 37
L'Expansion économique de la France par l'amélioration et le développement de ses moyens de transport (*Louis Laffitte*) . . . 210
Les Sociétés de secours mutuels, leur rôle économique et social (*E. Dedé*). 38
Syndicats, mutualités, retraites (*Ludovic de Contenson*) 38
Corporations et syndicats (*Gustave Fagniez*). 39
Manuel social. La Législation et les œuvres en Belgique (*le P. A. Vermeersch*) 40
La Maison sociale (*Louis Dausset*) 40
La Démocratie en Nouvelle-Zélande (*André Siegfried*) 39
Le Programme politique du positivisme (*Antoine Baumann*) . . . 41

La Paix et l'Enseignement pacifiste (*d'Estournelles de Constant, Frédéric Passy, H. La Fontaine, André Weiss, Émile Bourgeois, G. Lyon* et *Charles Richet*) 42
La Liberté nelle sue forme principali (*Nicola Jessoni*) 456
L'Année sociologique, publiée sous la direction de *Émile Durkheim*. 7e année, 1902-1903 43
Essai d'une sociologie globale et synthétique (*Raoul de la Grasserie*). 43
Les Systèmes socialistes et l'Évolution économique (*Maurice Bourguin*) 44
Essai sur la propriété (*Ernest Tarbouriech*) 45
Liberté du travail et solidarité vitale (*Emilien Senchet*). 45
Travail et prévoyance (*le Dr Louis Gayme*) 46
L'Ouvrier devant l'Etat. Histoire comparée sur les lois du travail dans les deux mondes (*Paul Louis*) 46
La Propriété sociale et la Démocratie (*Alfred Fouillée*) 47
Les Applications sociales de la solidarité (*P. Budin, Ch. Gide, H. Monod, G. Paulet, A. Robin, J. Siegfried, P. Brouardel*) 48
Un Papa, un secolo e il Cattolicismo sociale (*Murri*). 48
Le Droit des humbles, études de politique sociale (*J.-E. Fidao*). . 49

Sciences naturelles. Le Chien. Hygiène. Maladies (*Joanny Pertus*). 231
Notre ami le Chat (*Paul Mégnin*) 11
Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, usages et symbolisme. 1re partie. Les Plantes dans l'Orient classique. H. L'Iran et l'Inde (*Charles Joret*). 231
Flores régionales de la France (*A. Acloque*). 154
Results of the Swedish Zoological Expedition to Egypt and the white Nile 1901, under the direction of *L. A. Jägerskiöld*. Part I . 154

Anthropologie. Les Bizarreries des races humaines (*Henri Coupin*). 12

Médecine. Histoire. Généralités. Comment se soignaient nos pères. Remèdes d'autrefois (*le Dr Cabanès*) 304
Les Médecins dans l'histoire de la Révolution (*le Dr Miquel-Dalton*). . 305
Malgaigne (1806-1865). Etude sur sa vie et sur ses idées, d'après ses écrits, des papiers de famille et des souvenirs particuliers (*E. Pilastre*). 305
Les Doctrines médicales, leur évolution (*le prof. E. Boinet*). . . . 306
Lettres à un jeune homme qui veut étudier la médecine (*le Dr Dumas*). 306
La Laïcisation des hôpitaux. Appel à tous les amis des pauvres. . 310
Précis des accidents du travail. Médecine légale. Jurisprudence (*les Drs G. Ollive, Henry Lemeignen* et *E. Aubineau*). 309

Biologie. La Vie et l'être vivant (*R. Schlincker*). 307
Les Influences ancestrales (*le Dr Le Dantec*). 307

Hygiène. La Puériculture (*le prof. A. Pinard*). 308
Conferences sur l'alcoolisme (*le Dr A.-L. Petit*). 309
Cours supérieur d'éducation physique (*G. Demeny, le Dr J. Philippe* et *P. Racine*). 311

Pathologie et Thérapeutique. La Neurasthénie, mal social (*le Dr Angelvin*) 308
La Neurasthénie étudiée aux points de vue médical, politique et social (*H. Nuwendam*). 308
Essai de thérapeutique générale (*le Dr Jules Gallavardin*). 309

Chirurgie. Traité théorique et pratique de la carie dentaire (J. *Redier*). 311
Manuel préparatoire aux examens de chirurgien dentiste (*Georges Petit*). 311

Sciences physiques et chimiques. Leçons sur l'électricité (*Eric Gérard*) T. II. 417
La Bobine d'induction (*H. Armagnat*). 418
Cours élémentaire de physique (*Édouard Branly*) 418
La Dominatrice du monde et son ombre (*Félix Auerbach*) ; trad. de l'allemand par *E. Robert-Tissot*. 419
L'Ether, principe universel des forces (*A. Murx*). Mémoires résumés par *C. Benoît*. 420

La Matière, l'éther et les forces physiques (*Lucien Mottez*). . . . 420
La Statique chimique basée sur les deux principes fondamentaux de la thermodynamique (*E. Ariès*) 421
Cours de chimie à l'usage des étudiants du P. C. N. (*R. de Forcrand.*) T. I. Généralités, chimie minérale; t. II. Chimie organique, chimie analytique. 421

Mécanique. Accessoires des chaudières (*Georges Franche*) 429
Les Turbines à vapeur. (*G. Hart*) 430
La Mécanique pratique, guide du mécanicien (*Eugène Dejonc*). refondue par *C. Codron* 430
Manuel de l'électricien. Traité pratique des machines dynamo-électriques (*Alfred Soulier*) 431

Agriculture. Sylviculture. Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui (*Daniel Zolla*) 62
Le Sucre dans l'alimentation des animaux (*Ed. Curot*) 63
Economie forestière T. I (*G. Huffel*). 233

Sciences mathématiques. Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques (*Edouard-A. Fouët*). 2e partie. . . . 422
Introduction à la théorie des fonctions d'une variable (*Jules Tannery*). T. I. 423
Leçons élémentaires sur la théorie des groupes de transformations (*G. Vivanti*); trad. de l'italien par A. Boulanger. 424
Leçons sur l'intégration et la recherche des fonctions primitives (*Henri Lebesgue*). 424
Leçons sur les fonctions de variables réelles et les développements en séries de polynômes (*Emile Borel*) 425
Leçons sur les fonctions discontinues (*René Baire*) 425
Eléments de la théorie des groupes abstraits (*J.-A. de Séguier*). . 426
Etude sur le développement des méthodes géométriques (*Gaston Darboux*) 425
Sur le développement de l'analyse et ses rapports avec diverses sciences (*Emile Picard*) 427
Leçons sur la topométrie et la cubature des terrasses (*Maurice d'Ocagne*) 427
Le Calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques (*Maurice d'Ocagne*). 428
Géométries imaginaires et Géométrie positive. Démonstrations logiques du postulat d'Euclide (*A. Liasse*). 428
Introduction à la géométrie générale (*Georges Lechalas*). 429
La Philosophie naturelle intégrale et les Rudiments des sciences exactes (*le Dr A. Rist*). 1re partie 429

Astronomie. Météorologie. Annuaire pour l'année 1905, publié par le Bureau des longitudes avec une Notice scientifique. . . 234

Sciences militaires. Les Lois de la guerre continentale, trad. et annotées par *Paul Carpentier*. 143
Le Moral de nos soldats (*le capitaine Potez*). 143
Impressions d'un vieil officier de réserve (*Paul Baubigny*). . . . 144
L'Art nouveau en tactique (*le général Bonnal*). 145
Deux Tactiques en présence (*le capitaine Culmann*). 145
Causeries d'un fantassin. Combat de l'infanterie (*le commandant G...*). 146
Du Cheminement des troupes sous le feu (*le capitaine Maquet*). . 146
Notes sur les mitrailleuses (*le capitaine Miéneck*). 147
Equitation ; la mise en légèreté (*le capitaine X.*) 148
Progression de dressage du cheval de troupe par des procédés nouveaux (*le capitaine Descoins*) 148
Poligonos de tiro para armas portatiles (*Agustin Ruiz y Lopez* et *Joaquin de la Llave y Sierra*). 148
La Tactique des Anglais après la guerre du Transvaal, d'après leurs derniers règlements (*le lieut. Le Merre*). 146
Instruction de gymnastique militaire de l'armée italienne. . . . 147
L'Organisation militaire du Japon. Armée et marine (*L. Pétillot*). 155
Règlement sur le service des armées japonaises en campagne. . 147
Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par *Un Comité d'officiers de toutes armes.* 2e liv. Régiment-Revolver. 150

Marine. Notre Marine de guerre. Réformes essentielles (*Un Marin*). 342
Les Marines française et allemande (*Edouard Lockroy*) 235
Der Küstenkrieg (*Sigmund Mielichhofer*) 236
L'Electricité dans la marine. Cours d'électricité pratique, professé à l'Ecole supérieure de maistrance (*Max Bahon*) 153

Sport. L'Escrime du sabre (*Luigi Barbasetti*) ; trad., avec la collaboration de l'auteur, par *Paul Manoury* et *Willy Sulzbacher*. . . . 519

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction d'*André Michel*. T. I. Des Débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane 312
Apollo. Histoire générale des arts plastiques (*Salomon Reinach*). . 313
Précis d'histoire de l'art (*C. Bayet*). 314
La Sculpture attique avant Phidias (*Henri Lechat*) 315
Rome à travers les âges. Le Forum romain et la Voie sacrée. Aspects successifs des monuments depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours (*F. Hoffbauer* et *l'abbé H. Thédenat*). 7
Les Grands Artistes. Donatello (*Arsène Alexandre*). 316
Les Grands Artistes. Boucher (*Gustave Kahn*) 316
Les Grands Artistes. Hogart (*François Benoît*). 316
Les Artistes célèbres. P.-L. Debucourt (*Henri Bouchot*). 317
Les Maîtres de l'art. Albert Dürer (*Maurice Hamel*) 318
Les Maîtres de l'art. Reynolds (*François Benoît*) 318
Les Maîtres de l'art. David (*Léon Rosenthal*). 318
Chantilly. Les très riches Heures de Jean de France, duc de Berry (*Paul Durrieu*) 386
Les Primitifs français, 1292-1500, complément documentaire au Catalogue officiel de l'Exposition (*Henri Bouchot*). 388
Les Primitifs à Bruges et à Paris (1900-1902-1904). Vieux Maîtres de France et des Pays-Bas (*Georges Lafenestre*). 389
Jean Fouquet (*Georges Lafenestre*). 390
Trois Primitifs (*J.-K. Huysmans*). 390
La Peinture vénitienne (*Pompeo Molmenti*); trad. de l'italien par *J. de Crozals*). 391
La Cappella degli Scrovegui e gli Affreschi di Giotto in essa dipinti (*Andrea Moschetti*). 391
Mino da Fiesole (*Diego Angeli*). 392
Gaudenzio Ferrari à Varallo et Saronuo, esquisse d'art (*la princesse M. Ouroussow*) 393
Great Masters in Painting and Sculpture. Frans Hals (*Gerald S. Davies*). 393
Jean Petitot et Jaques Bordier, deux artistes huguenots du XVIIe siècle (*Ernest Stroehlin*). 393
Biographies alsaciennes. Albert Kœrttgé (*André Girodie*). . . . 399
Le Musée de la Comédie-Française, 1680-1905 (*Emile Dacier*). . . . 394
Les Villes d'art célèbres. Rome. Des Catacombes à Jules II (*Émile Bertaux*) 398
Les Villes d'art célèbres. Rome. De Jules II à nos jours (*Émile Bertaux*) 398
Les Villes d'art célèbres. Strasbourg (*Henri Welschinger*). . . . 398
Excursions artistiques et littéraires (*Gaston Sortais*). 2e série. . . 397
Le Palais de Caïphe et le nouveau Jardin Saint-Pierre des Pères assomptionnistes au Mont Sion (*le P. Urbain Coppens*). . . . 399
L'Eglise de Cormeilles-en-Parisis (*A. Besnard*). 399
Recherches sur les peintres de Saint-Omer (*Charles Revillion*). . . 399
Les Fléaux de la peinture (*E. Dinet*). 400
Les Secrets du coloris (*G. de Lescluze*). 400
Questions d'art (*Emile Trélat*). 400
Mélanges sur l'art français (*Henry Lapauze*). 397
L'Art populaire (*Gustave Hue*). 401
L'Œuvre d'art et l'Evolution (*E. Marguery*). 401
L'Art et la Beauté. Kalliklès (*Louis Prat*). 401

Arts industriels. Le Point de France et les Centres dentelliers au XVIIe et au XVIIIe siècles (*Mme Laurence de Laprade*). 396
Le Téléobjectif et la téléphotographie (*Thomas R. Dallmeyer*); trad. par *L.-P. Clerc*. 237

Dictionnaire de chimie photographique (*G. et Ad. Braun fils*) . . 238

Musique. Catalogue thématique des œuvres de Chr. W. v. Gluck (1714-1787) (*Alfred Wotquenne*) 50
El rito mozárabe (*Juan Moraleda*) 51
El Apellido Moraleda (*Juan Moraleda y Esteban*) 51
Lehrbuch der Phonetik (*Otto Jespersen*); rad. du danois en allemand par *H. Davidsen* 52
Oktoichos der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes. I. Theil (T. I-IV). Deutsch und slawisch, unter Berücksichtigung der griechischen Urtexte, von *Alexios von Maltzew* 54

Mélanges. Les Conflits de la science et des idées modernes (*le docteur X****) 341
Du Laboratoire à l'usine (*L. Houllevigue*). 432
L'Année technique (1903-1904) (*A. da Cunha*). 432
Histoire de la danse à travers les âges (*F. de Ménil*). 395

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. L'Au-delà des grammaires (*Philéas Lebesgue*). 448
Los Problemas fundamentales de filologia comparada, su historia, su naturaleza y sus diversas relaciones cientificas (*el Dr A. Amor Ruibal*). 238
Traité d'accentuation grecque (*J. Vendryès*) 53
Esthetique, comme science de l'expression et linguistique générale (I. Théorie; II. Histoire) (*Benedetto Croce*); trad. par *Henry Bigot*. 343

Folk-lore. Le Romancero populaire de la France. Choix de chansons populaires françaises. Textes critiques (*George Doncieux*) avec un Avant-propos et un Index musical (*Julien Tiersot*). . . 156
Contes et légendes du vieux Japon d'après la traduction anglaise de *M. A. Mitfort* (*la comtesse de Pimodan*). 269

Éloquence. Discours parlementaires, précédé d'une introduction sur le socialisme et le radicalisme en 1885 (*Jean Jaurès*). T. Ier. . 344

Poésie. Œuvres complètes de *Eustache Deschamps*, publiées par *Gaston Raynaud*. Introduction 64
La Belle Matinée (*Gauthier Ferrières*) 111
Semaine de jeunesse (*le baron Xavier Reille*). 112
Poèmes de France et de Bourbon (*Maurice Olivaint*). 113
Coups d'ailes et coups de fouet (*Jean Valfère*). 114
Les Heures (*A. Montaudry*). 115
Princesse Avril (*Théodore Maurer*) 116
Les Goutelettes (*Pamphile Le May*). 116
Les Jardins clos (*Paul Mussche*). 117
Le Missel jaune. Les Jardins évanouis (*Henri Béraud*) 118
Ferveurs et incroyances (*René L'Esprit*). 118
Violes d'amour et guitares (*André Blondeau*). 119
Vers l'amour (*P. Riversdale*). 119
L'Amour sacré, poèmes. 120
A travers la haine, poèmes dramatiques (*Emile Langlade*). . . . 120
Le Destin ironique (*Pierre d'Hugues*). 121
Sous la feuillée d'or (*Pierre Delider*). 121
Paysages introspectifs avec un Essai sur le symbolisme (*Tancrède de Visan*). 122
Ixion (*Fagus*). 123
Vers la pitié (*Charles Épry*). 124
Les Étapes (*Fernand de Fleury*). 124
Heures lyriques (*Gello Toscan*). 125
Idéal et Réalisme (*J.-B. Dagher*). 126
Mirages d'Orient (*Morits Wronghel*). 126
Le Jardin fermé (*Albert Sérieys*). 126
Parfums (*Jean Mariel*). 127

Poèmes sans art (*Fridolin Werm*) 128
Jamais (*Charles Reculoux*) 128
Le Centenaire de Victor Hugo (*L.-C. de Neuville*) 129
A travers les moissons (*Marguerite Brandon-Salvador*) 129

Théâtre. Tartuffe, ou l'Imposteur, comédie en cinq actes (*J.-B. Poquelin Molière*) 1667 331
Cognomerus et sainte Tréfine, mystère breton en deux journées. Texte et traduction (*Anatole Le Braz*) 157
Sémiramis, tragédie en 4 actes (*Péladan*) 130
La Nef (*Elémir Bourges*) 130
Les Médecins, farce molièresque, en un acte (*Paul Maryllis*) . . . 130
La Résurrection de la chair, drame en 5 actes, en vers (*Jules Princet*). 131
Théâtre en instance (*Alfred Erny*) 131
Frères d'armes, comédie en un acte (*J.-B. Couissinier*) 131
Etudes dramatiques. T. II. Sœur Louise. La Reine noire. Le Duc Satan (*Adolphe Mony*) 132
Francesca, drame lyrique en 2 actes et un prologue (*Jehan Grech*). 515
Marius Larbineau, comédie en 2 actes (*Joseph Hogues*) 515
Le Secret d'Hurloux, drame en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*) . . . 516
Une Bonne Farce, comédie enfantine en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). 516
La Fronde pour rire, comédie en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). . . 516

Romans, contes et nouvelles. L'Attache (*François Gillette*). . 16
La Seconde Faute (*Henri d'Hennezel*) 15
Doit-on aimer ? (*Georges Sauvin*) 17
Le Mal d'aimer (*Henri Ardel*) 17
Au-dessus de l'abîme (*Th. Bentzon*) 18
La Fugitive (*J.-H. Rosny*) 19
L'Aventure d'Huguette (*Guy Chantepleure*) 19
Les Bergeries (*Claude Anet*) 20
Les Serments ont des ailes (*l'auteur* d'Amitié amoureuse). . . . 21
Les Centaures (*André Lichtenberger*) 21
Le Masque de sable, histoire véritable du grand Sphinx (*Maurice Vaucaire*) 22
Au temps de Pétrarque... Avignon, 1348 (*Martial Douël*) 22
Ames d'autrefois (*Louise Chasteau*) 23
Félicien. Souvenirs d'un étudiant de 48 (*Ch.-L. Chassin*) 23
Œuvres complètes (*comte Léon Tolstoï*) ; trad. de *J.-W. Bienstock*. T. V et VI de Guerre et Paix 24
Contes de Bonne Perrette (*René Basin*) 24
Un Homme libre (*Maurice Barrès*) 24
Sur la branche (*Pierre Coulevain*) 24
La Cruche cassée (*G. Réval*) 26
Une Idylle en Forêt-Noire (*A. de Saint-Aulaire*) 27
La Faute de Monsieur Chantel (*Lucien Trotignon*) 28
Ecumeurs, roman de mœurs politiques (*Emile Marsac*) 28
L'Utile Amie (*Gustave Hue*) 29
La Dernière Bêtise (*Louis Le Barbier*) 29
Petites Oies blanches (*Trilby*) 30
La Vie d'un simple. Mémoires d'un métayer (*Émile Guillaumin*). . 30
L'Inutile Révolte (*Henri Guerlin*) 31
Epée brisée (*Léon Barracand*) 32
Un Saint (*Paul Bourget*) 289
Mémoires d'un petit homme (*Paul Renaudin*) 290
Recueillement (*Jean Deusèle*) 291
L'Amant et le Médecin (*G. de la Rochefoucauld*) 292
L'Ombre de la maison (*Ivan Strannik*) 293
Esclave (*Gérard d'Hauville*) 294
Le Péché de la morte (*Maxime Formont*) 295
Les Vengeurs de la Main-Noire (*Arthur Savaète*) 296
La Vierge assassinée (*Maurice Barrès*) 296
Croquis parisiens. A Vau l'eau. Un Dilemme (*J.-K. Huysmans*) . . 296
La Valise diplomatique (*Paul de Tinseau*) 297
Eprouvé (*Henry Maisonneuve*) 297
Cousins germains (*Mary Floran*) 297
Babet la bouquetière, chronique du règne de Louis XV (*Édouard Noël*) 298

La Rose du Bocage (*François Casale*) 298
Les Prisonniers marocains (*Hughes Le Roux*) 299
L'Histoire d'un mort (*Paulo Osorio*) ; trad. du portugais par *Philéas Lebesgue* 300
Grand'Maman, confession d'une vieille femme (*Stéphane*) 300
Les Pervertis (*Ferri-Pisani*) 301
Les Trois Sanctuaires. Massabielle (*Augustin Lacroix*) 301
La Petite Mademoiselle (*Henry Bordeaux*) 302
La Terre qui meurt (*René Bazin*) 9
L'Emigré (*Sénac de Meilhan*), publié par *Casimir Stryienski* et *Frantz Funck-Brentano* 172
Le Village endormi (*Georges Riat*) 171
Voyages excentriques. Le Serment de Daalia (*Paul d'Ivoi*) 10
Opere di *Alessandro Manzoni*. I. I. Promessi Sposi. II. Brani inediti Promessi Sposi..., per cura di *Giovanni Sforza* 245

Ouvrages pour la jeunesse. Vendée (*Charles Foley*) 506
Un Dévouement sublime sous la Terreur (*Hélène de Golesco*) . . . 507
Lis et Scabieuse (*M. La Bruyère*) 507
Vers la lumière, roman évangélique (*Guy d'Aveline*) 508
Soldat de César et soldat du Christ (*l'abbé J.-B. Gay*) 508
Le Roi du blé (*Danielle d'Arthes*) 508
L'âme de Roland, épisode des guerres de religion (*François Battanchon*) 509
La Gorge d'enfer (*Stanislas de Saint-Loup*) 509
La Pupille du colonel (*Maryan*) 510
La Marraine de Peau-d'Ane (*Gabriel Franay*) 510
La Sœur Aînée (*F. de Nocé*) 510
La Tour du Cardinal (*Lucie des Ages*) 511
Terrible Enigme (*Jeanne de Coulomb*) 511
Le Fils de Stenio Morelli (*Edmond Cox*) 511
L'Ombre du passé (*Jeanne de Coulomb*) 512
Le Choix de Suzanne (*Mme Adrienne Duhamel*) [*Adrienne Rogron*] . . 512
Vieilles Filles (*Claude Mancey*) 512
Vers l'aube (*André Besson*) 512
Marie-Ange (*Marthe Lachèze*) 513
Le Secret de Rita (*B. Neulliès*) 513
Le Château de Bois-Vipère, adaptation de l'anglais (*Th. Bentzon*) . 513
Mon Couvent (*A. Nicolaïevna*) 514
Le Stylet rouillé (*J. Mac-Richard*) 514
Au pied de la cathédrale (*Jeanne de Lias*) 514
Le Roman d'un vieux garçon (*Jean Thiéry*) 515
Mon Prince (*Roger Dombre*) 515
Encore soldat. L'Hôpital militaire (*René Gaëll*) 515
Contes populaires (*Musæus*) ; trad. de l'allemand par *A. Pessonneaux*. 11
Le Parapluie de saint Pierre (*Kálmán de Mikszáth*), adapté du hongrois par *Emile Horn* 12

Périodiques. Le Mois littéraire et pittoresque. 6e année, 1904. T. XI et XII 13
Le Noël, journal illustré pour l'enfance et la jeunesse. T. XIX et XX, 1904 14
La Toilette des enfants, journal des modes enfantines 14

Littérature latine. Le Poète Lygdamus, étude critique suivie d'une édition et d'une traduction (*M. de la Ville de Mirmont*) . . 457
Pétrone en France (*Albert Collignon*) 520

Histoire et Critique littéraire. Scarron inconnu et les Types des personnages du « Roman comique » (*Henri Chardon*) . . . 239
Les Grands Ecrivains français. La Bruyère (*Paul Morillot*) . . . 158
Chateaubriand. Etudes littéraires (*Victor Giraud*) 449
Hippolyte Taine (*Lucien Roure*) 242
Armand de Pontmartin. Sa vie et ses œuvres (1811-1890) (*Edmond Biré*) 243
La Méthode des classiques français (Corneille, Poussin, Pascal (*Paul Desjardins*) 345

Les Métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de Victor Hugo. Le Sens de la forme dans les métamorphoses de Victor Hugo (*Edmond Huguet*) 162
Souvenirs et idées (*George Sand*). Ouvrage posthume 159
Histoire générale du théâtre en France. I. Le Théâtre sérieux du moyen âge (*Eugène Lintilhac*) 328
Le Mystère de la Passion en France du XIVe au XVIe siècle. Étude sur les sources et le classement de la Passion, accompagnée de textes inédits (*Émile Roy*) 329
La Comédie aux XVIIe et XVIIIe siècles (*Jules Wogue*) 330
Le Comédien Baron, l'abbé d'Allainval et Adrienne Le Couvreur (*Armand Bourgeois*) 332
Letellier, auteur dramatique forain (*Maurice Henriet*) 332
Les Théâtres libertins au XVIIIe siècle (*Henri d'Alméras* et *Paul d'Estrée*). 333
La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet, 1815-1848 (*Charles-Marc des Granges*) 333
Notes sur la Comédie-Française. Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant (*Maximin Roll*). 334
Le Théâtre alsacien (*Henri Scham*).. 335
Variétés littéraires (*Ferdinand Brunetière*). 520
Mélanges de littérature et d'histoire (*A. Gasier*).. 65

Littératures étrangères. Novalis. Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne (*E. Spenlé*). 346
L'Allemagne littéraire contemporaine (*Paul Wiegler*). 172
Histoire littéraire du peuple anglais (*J.-J. Jusserand*). 244
Nuevos Ensayos de critica (*Alberto Nin Frias*). 172
Le Théâtre italien contemporain (*Jean Dornis*). 336

Mélanges. La Première Levée (*Alfred Marquiset*).. 74

HISTOIRE

Géographie et Voyages. L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie, dressé et rédigé sous la direction de *F. Schrader*.. . . . 207
Carte du Maroc, dressée à l'échelle du 1 : 1500000e d'après les documents les plus récents.. 208
Autour du monde, par *les boursiers de voyage de l'Université de Paris*. 208
Par Monts et par vaux. Nouvelles Promenades pittoresques, historiques et littéraires (*Jean Vaudon*) 210
Ici et là (*Madeleine de Chansac*) 211
Journal de bord d'un aspirant (*Avesnes*) 348
En Alsace-Lorraine (*Émile Hinzelin*) 211
L'Ile et l'empire de Grande-Bretagne (Angleterre-Égypte-Inde (*Robert d'Humières*). 209
Sur les grandes routes de Russie (*Paul Labbé*). 212
Roubles et roublards. Voyage aux pays russes (*Pierre Giffard*) . . 212
En Corée (*E. Bourdaret*) 58
En Corée (*Mme Claire Vauthier* et *Hippolyte Frandin*). 59
Voyage au Yunnan (*Gervais Courtellemont*) 213
L'Algérie (*Maurice Wahl*) 215
Tébessa. Histoire et description d'un territoire algérien (*Pierre Castel*). 216
Souvenirs d'Algérie et de Tunisie (*G. Saint-Paul*). 214
De Tunis à Alger. Excursion en Algérie et en Tunisie par une caravane d'instituteurs et d'institutrices de Seine-et-Oise et de la Seine, sous la direction de *J. Brochet* 213
La Tunisie au début du XXe siècle. 215
Une Mission au Maroc. Rapport à M. le gouverneur général de l'Algérie (*Augustin Bernard*) 217
Le Commerce du Maroc en 1902-1903. Rapports consulaires et renseignements 218

Reconnaissances au Sahara. D'In Salah à Amguid et à Tikhammar (*le lieutenant Besset*). Chez les Touareg Azdjer ; d'Ouargla à Tarat (*le capitaine Pein*) 218
Le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens (*Paul Leroy-Beaulieu*). 324
Les Chemins de fer coloniaux en Afrique (*E. de Renty*). 1re partie. Chemins de fer des colonies allemandes, italiennes et portugaises. 2e partie. Chemins de fer dans les colonies anglaises et au Congo belge 324
Terre-Neuve, Saint-Pierre et le French-Shore. La Question des pêcheries et le Traité du 8 avril 1904 (*Robert de Caix*). 221
Les Richesses du Canada (*Edmond J.-P. Buron*) 221
Descriptions of Maryland (*Bernard C. Steiner*). 220

Histoire ancienne Le Christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide (224-632) (*J. Labourt*) 69
L'Afrique chrétienne (*Dom H. Leclercq*). 521

Histoire générale. L'Europe et la Révolution française (*Albert Sorel*). 8e partie. La Coalition, les traités de 1815 (1812-1815). . 162

Histoire de l'Église. Éphémérides de la Papauté. (*Jean Vrai*). 267

Histoire des ordres religieux. Ernest Lelièvre et les Fondations des Petites Sœurs des Pauvres (1826-1889) (*Mgr Baunard*) . 502

Histoire des missions. Histoire de la mission du Thibet (*Adrien Launay*). 60
L'Ouest africain et les Missions catholiques. Congo et Oubanghi. (*G. Renouard*). 219
Nos missions et nos missionnaires (*J.-B. Piolet*). 74

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. La Sainte Vierge (*M. de la Broise*). 495
Les Martyrs (*le R. P. Dom H. Leclerq*). T. III. Julien l'Apostat, Sapor, Genséric 497
Saint Irénée (*Albert Dufourcq*) 496
Saint Paulin, évêque de Nole (353-431) (*André Baudrillart*) 498
Saint Odon (879-942) (*Dom du Bourg*) 499
Saint Léon IX, 1002-1054 (*l'abbé Eugène Martin*) 246
Saint Bernard (*E. Vacandard*) 523
Saint Alexandre Sauli, barnabite, apôtre de la Corse (1534-1592) (*Albert Dubois*) 500
Le Bienheureux Curé d'Ars (1786-1859) (*Joseph Vianey*) 501
Le Bienheureux J.-B. Vianney, tertiaire de S. François (le curé d'Ars, 1786-1859 (*Alphonse Germain*) 504
Vie du Vénérable Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, dite des lazaristes, premier vicaire apostolique de l'Abyssinie (*l'abbé Demimuid*). 501
Saintes pour jeunes filles (*l'abbé Henry Bolo*). 504
Die ersten Wanderprediger Frankreichs. Studien zur Geschichte des Mönchtums (*Johannes von Walter*) Theil I. Robert von Arbrissel. 247
F.-X. Moïse, évêque du Jura (*M. Perrod*) 263
La Vie de Monseigneur Borderies, évêque de Versailles (*Mgr Dupanloup*) 500
Vie populaire de Pie IX (*le P. Limbour* et *H. Delassus*) 502
Le Cardinal Manning (*Victor de Marolles*). 450
Le Père Paul Ginhac, de la Compagnie de Jésus (*le P. A. Calvet*). 505

Histoire du moyen âge. L'Épopée byzantine à la fin du dixième siècle (*Gustave Schlumberger*). 3e partie. Les Porphyrogénètes. Zoé et Théodora (1025-1057) 5

Histoire de France. Jeanne d'Arc. L'Histoire et la Légende (*A. Thalamas*) 433
Contre les insulteurs de Jeanne d'Arc. Meeting nationaliste du 5 décembre 1904. 434
La Grande Française Jeanne d'Arc (*le chanoine H. Dunand*) . . . 435
Jeanne d'Arc et le Capitaine de Soissons en 1430 (*Félix Brun*). . . 436

Jeanne d'Arc et les Villes d'Arras et de Tournai. Démarches en faveur de la Pucelle captive (*le chanoine Henri Debout*) 436
Les Iniquités du procès de condamnation de la Vénérable Jeanne la Pucelle (*J.-B.-J. Ayroles*). 437
Juana de Arco. Los dos Procesos (*el P. M. Tonna-Barthet*). . . . 437
Au Temps de la Pucelle. Récits et tableaux. Le Péril national (*Marius Sepet*) 437
Victimes des Camisards. Récit, discussion, notices, documents (*J.-B. Couderc*). 248
L'Action maçonnique au XVIIIe siècle (*Henri Hello*). I. L'Action maçonnique en Europe. Des Origines à la Révolution française. II. La Maçonnerie et la Révolution française 268
Pages sombres, 1789-1794 (*la duchesse de Brissac*) 249
Les Seize Carmélites de Compiègne (*Victor Pierre*) 250
Paris sous Napoléon. Consulat provisoire et consulat à temps (*L. de Lansac de Laborie*). 439
Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, édition nouvelle publiée par *Désiré Lacroix*. T. IV. 139
Le Pape et l'Empereur (1804-1815) (*Henri Welschinger*). 350
1815. La Seconde Abdication. La Terreur blanche (*Henry Houssaye*). 442
Napoléon et sa famille. 443
Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration (*le général marquis Amand d' Autpoul*). Mémoires inédits, publiés par *le comte Fleury*. 164
L'Epopée napoléonienne. Le Retour des cendres (*E.-M. Laumann*). 442
Journal de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye, 1832-1833 (*le lieutenant Ferdinand Petit-Pierre*), publié par *Georges Price* [*F.-G. Petitpierre*] 351
L'Empire libéral (*Émile Ollivier*). T. IX. Le Désarroi. 353
Histoire du second Empire (*Pierre de la Gorce*). T. VII. 352

Histoire religieuse. Le Catholicisme dans les temps modernes (*l'abbé Gibier*). T. I. Ses résistances. Le Concordat. Les Événements. Les Doctrines. 256
La Constitution civile du clergé et la Persécution religieuse pendant la Révolution (*l'abbé Hubert Mailfait*). 534
Les Préliminaires de la séparation des Eglises et de l'Etat. La Rupture avec le Vatican. Etude suivie de la publication des documents officiels (*Fernand Dubief*) 268
La Séparation des Eglises et de l'Etat (*Un jurisconsulte*) 359
Conférences sur l'Eglise et ses relations avec l'Etat (*A. Gasser*) . . 359

Histoire des institutions et des mœurs. Les Romans de l'histoire. Emilie de Sainte-Amaranthe. Les Chemises rouges. Le Demi-Monde sous la Terreur (*Henri d'Alméras*). 529
La Société française pendant le Consulat (*Gilbert Stenger*). 2e série. Républicains. Les Emigrés et les Complots. Les Hommes du Consulat. 3e série. Bonaparte, sa famille. Le Monde et les Salons. 438
Les Quadrilles à la Cour de Napoléon Ier (1806-1813) (*Frédéric Masson*). 441

Histoire diplomatique et militaire. Les Négociations de Treilhard à Rastadt. La Cession de la rive gauche du Rhin (*Raymond de Petiteville*) 457
Baylen et la Politique de Napoléon (*R. de Sèse*) 136
Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, 1851-1859 (*le comte de Hübner*) ; publié par son petit-fils, le comte *Alexandre de Hübner*. T. II. 66
La Politique franco-anglaise et l'Arbitrage international (*Gabriel-Louis Jaray*). 67
Un Chouan. Le Général de Boisguy (1793-1800 (*le vicomte du Breil de Pontbriand*) 134
Le Général Ordonneau (1770-1855) (*Albert Terrade* et *Henri Allorge*) . 134
La Légion germanique (1792-1793) (*Arthur Chuquet*) 134
Jolicierc, volontaire aux armées de la Révolution. Ses lettres, 1793-1796, recueillies et publiées par *Étienne Jolicier*, avec une introduction et des notes de *Franiz Funck-Brentano*. 139

Statues et statuettes de la Vendée militaire (*Henri Bourgeois*). 2e série. 534
Napoléon et l'Angleterre, 1893-1813, d'après des documents inédits des archives des Affaires étrangères, des Archives nationales et du Foreign Office (*P. Coquelle*) 440
Histoire du 17e régiment de cavalerie polonaise (lanciers du comte Michel Tyszkiewicz (1812-1815) (*le comte Joseph Tyszkiewicz*) . . . 135
Les Allemands sous les aigles françaises, 1806-1813. Le Contingent badois (*le commandant Sausey*) 135
La Campagne de Marengo (*le commandant de Cugnac*). 136
La Manœuvre de Lutzen (1813) (*le colonel Lanrezac*). 137
Stratégie napoléonienne. La Critique de la campagne de 1815 (*A. Grouard*). 137
Le Soldat impérial (1800-1814) (*Jean Morvan*).T. II. 139
Livre d'or des officiers français de 1789 à 1815, d'après leurs Mémoires et Souvenirs (*Henry Chapoutot*). 144
Le Général Guillet (1829-1898) (*le chanoine Payen*). 142
Histoire de la guerre de 1870-1871. T. IV. La Retraite sur la Moselle; Borny (*Pierre Lehautcourt*). 140
L'Esprit de la guerre moderne. La Manœuvre de Saint-Privat Étude de critique stratégique et tactique (*le général H. Bonnal.*) T. I. . 141
La Défense nationale dans le Nord en 1870-1871. Recueil méthodique de documents (*le commandant Camille Lévi*). 141
Souvenirs personnels (*général de Verdy du Vernois*) (1870-71). . . . 142
Rapport sur l'expédition de Chine (1900-1904) (*le général Voyron*). . 148

Histoire maritime et coloniale. La Compagnie française des Indes (1604-1875 (*Henri Weber*). 319
L'Indo-Chine française. Souvenirs (*Paul Doumer*). 8
Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique. Où renaître ? Et comment durer ? (*Onésime Reclus*). 323
Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie (*Gaston Loth*). . . 325
La Guerre au Maroc (*le capitaine Mordacq*) 149
La Conquête du Ménabé à Madagascar (1897-1900) (*le capitaine Condamy*). 149

Histoire monastique. La France monastique. Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France (*Dom Beaunier*). Nouvelle édition revue et complétée par les bénédictins de Ligugé. T. I. Province ecclésiastique de Paris 349

Histoire provinciale et locale. Le Grand Bureau des pauvres de Paris au milieu du XVIIIe siècle. Contribution à l'histoire de l'assistance publique (*Léon Cahen*). 74
La Justice criminelle du magistrat de Valenciennes au moyen âge (*Maurice Bauchond*). 253
Histoire locale, civile et religieuse de Combles, Frégicourt, Le Priez (*l'abbé Candellier*). 452
Étude de droit coutumier. Les Seigneurs de Sauiny (près de Metz, 1240-1789) (*Ferdinand des Robert*). 254
Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361, publiés par *Auguste Longnon*. T. II. Le Domaine comtal. . . . 254
Notre-Dame de Gray. Etude sur la vie religieuse à Gray depuis 1620, par *l'abbé Villerey*, publiée par *le chanoine Louvot* 526
La Chartreuse de Sainte-Croix-en-Jarez (*A. Vachez*). 166
Pouillé du diocèse d'Angers, réimprimé par les soins de l'abbé *F. Uzureau*. 252
Histoire du séminaire d'Angers, depuis son union avec Saint-Sulpice, en 1695, jusqu'à nos jours (*G. Letourneau*). 354
Histoire de la constitution civile du clergé en Anjou. Mémoires de *Simon Gruget*, curé de la Trinité d'Angers, publiés par *l'abbé F. Uzureau*. 452
Pouillés de la province de Tours, publiés par *Auguste Longnon*. . . 251
Les Marais de la Sèvre-Niortaise et du Lay du Xe à la fin du XVIe siècle (*Etienne Clouzot*). 255
Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents, publiés par *Jos. Berthelé*. T. III, fasc. IV et V. — Le Cartulaire montpelliérain des rois d'Aragon et des rois de Majorque 453

[illegible] Theure presente. Antago- [illegible] . . . 165
[illegible] (G. Sortais). . 69
[illegible] . . . 68
[illegible] souvenirs. 1890-1903 [illegible] . . . 525
[illegible] . . . 524
[illegible] . . . 268
[illegible] Beauregard. . . . 360
[illegible] . . . 173

[illegible] Liber [illegible] in Mainz [illegible] . . . 534
[illegible] les documents [illegible] les Affaires [illegible] . . . 441
[illegible] contemporaine [illegible] . . . 259
[illegible] einer Ges- [illegible] . . . 355
[illegible] de accession [illegible] . . . 257
[illegible] et son [illegible] . . . 321
[illegible] (1734-1814) [illegible] . . . 527
[illegible] de Aragon [illegible] . . . 454
[illegible] souvenirs et anecdotes [illegible] . . . 528
[illegible] sur Nicolas II [illegible] . . . 454
[illegible] . . . 535
[illegible] . . . 55
[illegible] . . . 56
[illegible] . . . 55
[illegible] . . . 59
[illegible] . . . 57
[illegible] . . . 58
[illegible] . . . 321
[illegible] . . . 321
[illegible] . . . 226
[illegible] . . . 219

[illegible] . . . 499
[illegible] . . . 167
[illegible] . . . 528
[illegible] . . . 75
[illegible] . . . 174
[illegible] . . . 360
[illegible] . . . 303
[illegible] . . . 304
[illegible] . . . 169
[illegible] . . . 456

Sous l'horizon (Hommes et choses d'hier) (*le vicomte E.-M. de Vogüé*). 169
Petites Confessions (visites et portraits) (*Paul Acker*) 2e série. . . 356

Mélanges. Discours et écrits divers (*le comte Abert de Mun*) accompagnés de notices par *Charles Geoffroy de Grandmaison*. T. VI et VII. 451
Skrifter utgifna af Kong. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala (Ecrits publiés par l'Association royale des humanistes d'Upsala). 260

Bibliographie. Bibliothèques. Histoire de l'imprimerie. Répertoire des sources historiques du moyen âge (*Ulysse Chevalier*). Bibliographie. 3e-4e fascicule : Crispin-Izarn 455
Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France », depuis l'origine jusqu'à la Révolution, 1631-1790 (*le marquis de Granges de Surgères*). T. III. Laage-Puzols. 72
Bibliographie rabelaisienne. Les Éditions de Rabelais de 1532 à 1711. Catalogue raisonné, descriptif et figuré (*Pierre-Paul Plan*). . . . 70
Bibliografia araldica e genealogica d'Italia (*Giustino Colaneri*). . . 264
Notice du ms. nouv. acq. lat. 763 de la Bibliothèque nationale (*M.-H. Omont*). 174
Codices italici manu exarati qui in Bibliotheca Taurinensis Athenæi ante diem XXVI Januarii MCMIV asservabantur; recensuit, illustravit *Bernardinus Peyron*. 264
Débuts de l'imprimerie en France ; l'Imprimerie nationale ; l'hôtel de Rohan (1539) (*Arthur Christian*). 530

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ACKER (Paul)..... 356
AGLOQUE (A.)..... 154
AGES (Lucie DES)..... 511
ALBERTI (Joseph)..... 72
ALEXANDRE (Arsène)..... 316
ALLORGE (Henri)..... 134
ALMÈRAS (HENRI D')..... 333, 529
AMOR RUIBAL (le Dr A.)..... 238
ANDRÉ (Louis)..... 488
ANET (Claude)..... 20
ANGELI (Diego)..... 392
ANGELVIN (le Dr)..... 308
ANTICAMARETA (G. D') [DE PUYBUSQUE]..... 503
APPELL (P.)..... 42
ARDEL (Henri)..... 17
ARENDT (Guillelmo)..... 338
ARIÈS (E.)..... 421
ARMAGNAT (H.)..... 418
ARNOULD (Louis)..... 458
ARTHEZ (Danielle D')..... 508
AUBINEAU (le Dr E.)..... 309
AUERBACH (Félix)..... 419
AVELINE (Guy D')..... 508
AVESNES..... 348
AVOINE (l'abbé H.)..... 169
AYROLES (J.-B.-L.)..... 437

BAHON (Max)..... 153
BAIRE (René)..... 425
BARBASETTI (Luigi)..... 519
BARRACAND (Léon)..... 32
BARRÈS (Maurice)..... 24, 296, 414
BARRIOBERO ARMAS (Juan)..... 493
BARTOLO (Salvatore DI)..... 225
BASTIEN (Dom Pierre)..... 358
BATTANCHON (François)..... 509
BAUBIGNY (Paul)..... 144
BAUCHOND (Maurice)..... 253
BAUDRILLART (Alfred)..... 517
BAUDRILLART (André)..... 498
BAUMANN (Antoine)..... 41
BAUNARD (Mgr)..... 502
BAYET (Albert)..... 409
BAYET (C.)..... 314
BAZAILLES (Albert)..... 405
BAZIN (René)..... 9, 24
BEAUNIER (Dom)..... 349
BEAUREGARD (le marquis COSTA DE)..... 360
BÉCHAUX (A.)..... 37
BELLANGER (A.)..... 404
BENOIT (C.)..... 420
BENOIT (François)..... 316, 318
BENTZON (Th.)..... 18, 513
BÉRARD (Victor)..... 55
BÉRAUD (Henry)..... 118
BERGER (Eugène)..... 528
BERNARD (le R. P.)..... 532
BERNARD (Antoine)..... 402
BERNARD (l'abbé Antoine)..... 100
BERNARD (Augustin)..... 217
BERTAUX (Émile)..... 398
BERTHELÉ (Jos.)..... 453
BESNARD (A.)..... 399
BESSE (le P. Ludovic DE)..... 106
BESSET (le lieut.)..... 218
BESSON (André)..... 512
BEURLIER (Eugène)..... 414
BEZARD-FALGAS (J.)..... 487
BIENSTOCK (J. W.)..... 24, 266
BIGOT (Henry)..... 343
BILLARD (Mgr)..... 99
BIRÉ (Edmond)..... 243
BIRUKOV (P.)..... 266
BLONDEAU (André)..... 119
BOINET (le prof. E.)..... 306
BOITEL (J.)..... 42
BOLO (l'abbé Henry)..... 504
BONNAL (le général)..... 141, 145
BORDEAUX (Henry)..... 302
BOREL (Emile)..... 425
BOTA (Ch.)..... 68
BOUCHOT (Henri)..... 317, 388
BOULANGER (A.)..... 424
BOURBON-BUSSET (le vicomte DE) 410
BOURCART (G.)..... 486
BOURDARET (E.)..... 58
BOURG (Dom DU)..... 499
BOURGEOIS (Armand)..... 332
BOURGEOIS (Emile)..... 42
BOURGEOIS (Henri)..... 534
BOURGEOIS (L.-Th.)..... 104
BOURGES (Elémir)..... 130
BOURGET (Paul)..... 289, 448
BOURGOING (le R. P. François).. 108

BOURGUIN (Maurice)..... 41
BOUYSSY (Savinien)..... 35
BRANDÈS (Georges)..... 73
BRANDON SALVADOR (Marguerite)..... 129
BRANLY (Edouard)..... 418
BRAUN fils (Ad.)..... 238
BRAUN (G.)..... 238
BREIL DE PONTBRIAND (le vicomte DU)..... 134
BRÉMOND (H.)..... 443
BRETON (l'abbé)..... 72
BRIAND (Aristide)..... 492
BRIDIER (Louis)..... 266
BRISSAC (la duchesse DE)..... 249
BROCHET (J.)..... 213
BROUARDEL (P.)..... 48
BROUSSEAU (Kate)..... 326
BRUN (Félix)..... 436
BRUNET (Gustave)..... 491
BRUNETIÈRE (Ferdinand)... 228, 520
BUDIN (P.)..... 48
BUHL (Frantz)..... 197
BURON (Edmond-J.-P.)..... 221

CABANÈS (le Dr)..... 304
CAHEN (Léon)..... 74
CAIX (Robert DE)..... 221
CALABER (l'abbé)..... 108
CALMÈS (le P. Th.)..... 206
CALVET (le P. A.)..... 505
CAMPISTRON (Louis)..... 485
CANDELLIER (l'abbé)..... 452
CARPENTIER (Paul)..... 143
CASALE (François)..... 298
CASTEL (Pierre)..... 216
CASTELEIN (le P. A.)..... 402, 403
CELLIER (l'abbé J.)..... 98
CHAMARD (J.)..... 35
CHAMPION (Édouard)..... 533
CHANSAC (Madeleine DE)..... 211
CHANTEPLEURE (Guy)..... 19
CHAPOUTOT (Henry)..... 144
CHARASSON (l'abbé A.)..... 499
CHARDON (Henri)..... 239
CHARGEBŒUF (Etienne)..... 105
CHARRE (l'abbé)..... 98
CHASSIN (Ch.-L.)..... 23
CHASTEAU (Louise)..... 23
CHAUSSIN (Louis)..... 173
CHEVALIER (Ulysse)..... 455
CHODERLOS DE LACLOS..... 533
CHOLLET (l'abbé J.-A.)..... 61
CHRISTIAN (Arthur)..... 530
CHUQUET (Arthur)..... 134
CICERON (M. T.)..... 266
CINTRÉ (Bertrand DE)..... 197
CLAMAGERAN (J.-J.)..... 412
CLAVÉ (M.-M.-J.)..... 104
CLERC (L.-P.)..... 237
CLOUZOT (Etienne)..... 255
CODRON (C.)..... 430
COLANERI (Giustino)..... 264
COLLIGNON (Albert)..... 520
CONDAMIN (le P. Albert)..... 199
CONDAMY (le capitaine)..... 149
CONSTANT (D'ESTOURNELLES DE). 42
CONTENSON (Ludovic DE)..... 38
CONTUZZI (Francesco Paolo).... 489
COPPENS (le P. Urbain)..... 399
COQUELLE (P.)..... 440
COSTA DE BEAUREGARD (le marquis)..... 360
COUDERC (J.-B.)..... 248
COUISSINIER (J.-B.)..... 131
COULEVAIN (Pierre)..... 24
COULOMB (Jeanne DE)..... 511, 512
COUPIN (Henri)..... 12
COURANT (Maurice)..... 322
COURTELLEMONT (Gervais)..... 213
COZ (Edmond)..... 511
CROCE (Benedetto)..... 343
CROISET (Alfred)..... 42, 229
CROZALS (J. DE)..... 391
CROZE (Austin DE)..... 57
CUGNAC (le Ct DE)..... 136
CULMANN (le capitaine)..... 145
CUNHA (A. DA)..... 432
CUROT (Ed.)..... 63

DABRY (Pierre)..... 525
DACIER (Emile)..... 394
DAGHER (J.-B.)..... 126
DALLMEYER (Thomas-R.)..... 237
DAMEZ (Albert)..... 485
DARBOUX (Gaston)..... 426
DAUSSET (Louis)..... 40
DAVIDSEN (H.)..... 52
DAVIES (Gerald S.)..... 393
DAYMARD (l'abbé)..... 106
DEBOUT (le chanoine Henri).... 436
DEDÉ (E.)..... 38
DEJONC (Eugène)..... 430
DELASALLE (Francis-J.)..... 491
DELASSUS (Henri)..... 165, 502
DELIDER (Pierre)..... 121
DEMENY (G.)..... 311
DEMIMUID (l'abbé)..... 501
DENIS (Hector)..... 36
DESCHAMPS (Eustache)..... 64
DESCOINS (le capitaine)..... 148
DESJARDINS (Paul)..... 345
DÉSERS (l'abbé Léon)..... 101, 107
DEUZÈLE (Jean)..... 291
DEVINAT (E.)..... 42
DEVIVIER (le P.W.)..... 62
DIMIER (L.)..... 360
DINET (E.)..... 400
DOBSCHÜTZ (Ernst VON)..... 204
DOMBRE (Roger)..... 515
DONCIEUX (George)..... 156
DORLISHEIM..... 75
DORNIS (Jean)..... 336
DOUËL (Martial)..... 22
DOUMER (Paul)..... 8
DUBIEF (Fernand)..... 268
DUBOIS (Albert)..... 500
DUEZ (Edmond)..... 491
DUFOURCQ (Albert)..... 497
DUHAMEL (Madame Adrienne) [Adrienne ROGRON]..... 512
DUMAS (le Dr)..... 308
DUMESNIL (Georges)..... 403
DUNAND (le chanoine H.)..... 435
DUPANLOUP (Mgr)..... 500
DURKHEIM (Émile)..... 43

DURRIEU (Paul) 386

ÉDELIN (l'abbé)..... 101
EISENHOFER (Ludwig)..... 73
ELBÉ (Louis) 339
ÉMERY (Louis)..... 226
ÉPRY (Charles)..... 124
ERNY (Alfred)..... 131
ESTEBAN (Juan MORALEDA Y).. 51
ESTOURNELLES DE CONSTANT (D') 42
ESTRÉE (Paul D')..... 333

FAGNIEZ (Gustave)..... 39
FAGUS 123
FAHRNER (Ignaz)..... 445
FALK (Franz)..... 534
FARJENEL (Fernand)..... 59
FERRAIS (Æmilio)..... 444
FERRI-PISANI..... 301
FERRIÈRES (Gauthier)..... 111
FIDAO (J. E.)..... 49
FLEURY (le comte)..... 164
FLEURY (Fernand DE)..... 124
FLORAN (Mary)..... 297
FOLEY (Charles)..... 506
FONTAINE (l'abbé J.)..... 200
FORCRAND (R. DE)..... 421
FORMONT (Maxime)..... 295
FOUARD (l'abbé C.)..... 203
FOUËT (Édouard-A.)..... 422
FOUILLÉE (Alfred)..... 47
FRANAY (Gabriel)..... 510
FRANCHE (Georges)..... 429
FRANÇOIS DE SALES (saint)..... 104
FRANDIN (Hippolyte)..... 59
FRIAS (Alberto Nin)..... 172
FUNCK-BRENTANO (Frantz). 139, 172

GAËLL (René)..... 515
GAIRDNER (James)..... 257
GALLAVARDIN (le Dr Jules)..... 309
GALLWEY (C. P.)..... 102
GASSER (A.) 359
GAY (l'abbé J.-B.)..... 508
GAYME (Dr Louis)..... 46
GÉRARD (Eric)..... 417
GAZIER (A.)..... 65
GERMAIN (Alphonse)..... 504
GIAMBELLI (Carlo)..... 266
GIBIER (l'abbé)..... 256
GIDE (Ch.)..... 48
GIFFARD (Pierre)..... 212
GILLETTE (François)..... 16
GIRAUD (Victor)..... 449
GIRODIE (André)..... 399
GLOTZ (Gustave)..... 481
GOLESCO (Hélène DE)..... 507
GOLOVKINE (le comte Fédor).... 528
GOMPERZ (Théodore)..... 446
GRANGES (Charles-Marc DES)... 333
GRANGES DE SURGÈRES (le marquis DE)..... 72
GRAVIER (Henri)..... 483
GREA (D. A.)..... 150
GRECH (Jehan)..... 515
GRENIER (Abel)..... 493
GROUARD (A.)..... 137
GRUGET (Simon)..... 452

GRY (Léon)..... 265
GUERLIN (Henri)..... 31
GUIBERT (J.)..... 107
GUIBOURG (Léon)..... 488
GUILLAUMIN (Emile)..... 30

HADAMARD (J.)..... 229
HALÉVY (Elie)..... 321
HAMEL (Maurice)..... 318
HART (G.)..... 430
HATTORI (Yukimasa)..... 58
HAUSHERR (Melch.)..... 222
HAUTPOUL (le général marquis Amand D')..... 164
HAUVILLE (Gérard D')..... 294
HÉBERT P.-J.)..... 102
HELFFERICH (Karl) 55
HELLO (Henri)..... 268
HEMERKEN A KEMPIS (Thomae). 152
HENKEL (Karl)..... 205
HENNEZEL (Henri D')..... 16
HENRIET (Maurice) 332
HILGERS (Joseph)..... 150
HINZELIN (Emile)..... 211
HOFFBAUER (F.) 7
HONTHEIM (Joseph)..... 199
HORN (Emile)..... 12
HOUDARD (Adolphe)..... 492
HOULLEVIGUE (L.)..... 432
HOUSSAYE (Henry)..... 442
HÜBNER (le comte DE)..... 66
HÜBNER (le comte Alexandre DE). 66
HUE (Gustave) 29, 401
HUFFEL (G.) 233
HUGUES (Pierre D') 121
HUGUET (Edmond) 162
HULST (Mgr D')..... 517
HUMMELAUER (Franz VON)..... 195
HUMIÈRES (Robert D')..... 209
HÜNEMÖRDER (Friedrich)..... 353
HUYSMANS (J.-K.)..... 296, 390

IBARRA Y RODRIGUEZ (Eduardo). 454
IVOI (Paul D')..... 10

JACOBY (le Dr Paul)..... 407
JACQUIER (E.)..... 203
JÄGERSKIÖLD (L. A.)..... 154
JARAY (Gabriel-Louis)..... 67
JAURÈS (Jean)..... 344
JEREMIAS (Alfred)..... 194
JESPERSEN (Otto)..... 52
JEZZONI (Nicola)..... 456
JOLICLER (Etienne)..... 139
JORAN (Th.)..... 259
JORET (Charles)..... 231
JOUNET (Albert)..... 357
JUSSERAND (J.-J.)..... 244

KAHN (Gustave)..... 316
KEMPIS (Thomae HEMERKEN A.). 152

LABBÉ (Paul)..... 56, 212
LABIS (le chanoine)..... 224
LABORIE (L. DE LANZAC DE).... 439
LABOURT (J.)..... 69
LA BROISE (M. DE)..... 495
LA BRUYÈRE (M.)..... 507

LACHÈZE (Marthe)..... 513
LACLOS (CHODERLOS DE)..... 534
LACROIX (Augustin)..... 301
LACROIX (Désiré)..... 139
LEFENESTRE (Georges)..... 389, 390
LAFFITTE (Louis)..... 210
LA FONTAINE (H.)..... 42
LAFRASSE (Pierre-Marie)..... 337
LA GORCE (Pierre DE)..... 352
LAGRANGE (Le P. Marie-Joseph) 193
LA GRASSERIE (Raoul DE)..... 43
LANCIA (M.)..... 150
LANGLADE (Emile)..... 120
LANGLOIS (Ch.-V.)..... 49
LANREZAC (le colonel)..... 137
LANSON (G.)..... 42, 229
LANZAC DE LABORIE (L. DE)..... 439
LAPAUZE (Henri)..... 397
LAPRADE (Laurence DE)..... 396
LA ROCHEFOUCAULD (G. DE)..... 292
LAUMANN (E.-M.)..... 442
LAUNAY (Adrien)..... 60
LAUR (François)..... 37
LAURENT (P.-Ch.)..... 98
LA VILLE DE MIRMONT (M. DE).. 457
LAVISSE (Ernest)..... 229
LE BARBIER (Louis)..... 29
LEBESGUE (Henri)..... 424
LEBESGUE (Philéas)..... 300, 448
LE BRAZ (Anatole)..... 157
LECHALAS (Georges)..... 429
LECHAT (Henri)..... 315
LECLERC DE PULLIGNY..... 170
LECLERCQ (Dom H.)..... 498, 521
LE DANTEC (le Dr)..... 307
LEHAUTCOURT (Pierre)..... 140
LEHMKUHL (P. Aug.)..... 222
LEJEAR (Jean)..... 527
LEMAIRE (René)..... 483
LE MAY (Pamphile)..... 116
LEMEIGNEN (le Dr Henry)..... 309
LE MERRE (le lieut.t)..... 146
LEMONNYER (A.)..... 205
LENFANT (l'abbé L.)..... 106
LE ROUX (Hughes)..... 299
LEROY-BEAULIEU (Paul).... 219, 324
LE ROY-VILLARS (Ch.)..... 516
LESCLUZE (G. DE)..... 400
L'ESPRIT (René)..... 118
LETOURNEAU (G.)..... 354
LÉVY (le Cte Camille)..... 141
LIAS (Jeanne DE)..... 514
LIASSE (A.)..... 428
LICHTENBERGER (André)..... 21
LICHTENBERGER (Henri)..... 415
LIMBOUR (le P.)..... 502
LINTILHAC (Eugène)..... 328
LA LLAVE Y SIERRA (Joaquin DE)..... 148
LOCKROY (Édouard)..... 235
LODIEL (le P. D.)..... 456
LONGNON (Auguste)..... 251, 254
LOPEZ (Agustin RUIZ Y)..... 148
LOTH (Gaston)..... 325
LOUIS (Paul)..... 46, 489
LOUVOT (le chanoine)..... 526
LUDOVIC DE BESSE (le P.)..... 106
LYON (G.)..... 42
MAC CORMAC (Eugène Irving)... 321
MAC-RICHARD (J.)..... 514
MAILFAIT (l'abbé Hubert)..... 533
MAISONNEUVE (Henry)..... 297
MALAPERT (P.)..... 229
MALTZEW (Alexios VON)..... 54
MANCEY (Claude)..... 512
MANGASARIAN (M.-M.)..... 170
MANGENOT (l'abbé)..... 223
MANOURY (Paul)..... 519
MANZONI (Alessandro)..... 245
MAQUET (le capitaine)..... 146
MARGUERY (E.)..... 461
MARIEL (Jean)..... 127
MAROLLES (Victor DE)..... 450
MARQUISET (Alfred)..... 74
MARSAC (Émile)..... 28
MARTIN (Alexandre)..... 340
MARTIN (l'abbé Eugène)..... 246
MARX (A.)..... 420
MARYAN (M.)..... 510
MARYLLIS (Paul)..... 130
MASSON (Frédéric)..... 441
MAURER (Théodore)..... 116
MAZEAU (Henri)..... 504
MÉGNIN (Paul)..... 11
MEILHAN (SÉNAC DE)..... 172
MEISTERMANN (le P. Barnabé).. 201
MÉNIL (F. DE)..... 395
MÉRAC (RUBAT DU)..... 358
MICHEL (André)..... 312
MICHELINI (Giuseppe)..... 109
MIELICHHOFER (Sigmund)..... 236
MIKSZÁTH (Kálmán DE)..... 12
MILHAUD (Edgard)..... 41
MILLERAND (A.)..... 42
MIQUEL-DALTON (le Dr)..... 305
MITFORD (M.-A.)..... 267
MLÉNECK (le capitaine)..... 147
MOLIÈRE (J.-B. POQUELIN)..... 331
MOLMENTI (Pompeo)..... 391
MONNIER-WISSOCQ (A.)..... 73
MONOD (H.)..... 48
MONTAUDRY (A.)..... 115
MÔNY (Adolphe)..... 132
MOORS (B. P.)..... 197
MORALEDA Y ESTEBAN (Juan)... 51
MORDACQ (le capitaine)..... 149
MORILLOT (Paul)..... 158
MORVAN (Jean)..... 139
MOSCHETTI (Andrea)..... 391
MOTTEZ (Lucien)..... 420
MOULIN (Alfred)..... 230
MUN (le comte Albert DE)..... 451
MURRI..... 48
MUSÆUS..... 11
MUSSCHE (Paul)..... 117

NEULLIÈS (B.)..... 513
NEUVILLE (L.-C. DE)..... 129
NEWMAN (le cardinal)..... 443
NICOLAÏEVNA (A.)..... 514
NITTI (F. S.)..... 35
NOCÉ (F. DE)..... 510
NOËL (Édouard)..... 298
NOGUES (Joseph)..... 515
NUWENDAM (H.)..... 308

OCAGNE (Maurice D') 427, 428
OLIVAINT (Maurice) 113
OLLIVE (le Dr G.) 309
OLLIVIER (Émile) 353
OMONT (M.-H.) 174
OSORIO (Paulo) 300
OUROUSSOW (la princesse M.) .. 393

PAGE (Paul) 489
PASQUIER (l'abbé H.) 202
PASSY (Frédéric) 42
PAULET (G.) 48
PAULUS (A.) 198
PAYEN (le chanoine) 142
PEIN (le capitaine) 218
PÉLADAN 130
PELLATI (Renzo) 486
PELLIER (H.) 416
PERROD (M.) 263
PERTUS (Joanny) 231
PESSONNEAUX (A.) 11
PÉTILLOT (L.) 155
PETIT (le Dr A.-L.) 309
PETIT (Georges) 311
PETITEVILLE (Raymond DE) 457
PETITPIERRE (le lieut' Ferdinand) 351
PETITPIERRE (F.-G.) [Georges PRICE] 351
PEYRON (Bernardin) 264
PHILIPPE (le Dr J.) 311
PHILIPPOVICH (Eugen VON) 35
PICARD (Émile) 427
PICAVET (François) 412
PIERRE (Victor) 250
PILASTRE (E.) 305
PIMODAN (la comtesse DE) 267
PINARD (le prof. A.) 308
PIOLET (J.-B.) 74
PLAN (Pierre-Paul) 70
PODIO LUPERIO (R. P. Timoteo A). 516
POHL (Michel-Joseph) 152
POLACK (Léon) 34
PONTBRIAND (le vicomte DU BREIL DE) 134
POQUELIN MOLIÈRE (J.-B.) 331
POTES (le capitaine) 143
POUGET (l'abbé E.) 73
PRAT (Louis) 401
PRICE (Georges) [F.-G. Petitpierre] 351
PRINCET (Jules) 131
PRUDHOMME (Sully) 413
PUCCINI (Roberto) 456
PULLIGNY (LECLERC DE) 170
PUYBUSQUE (DE) [G. D'ANTICAMARETA] 503

QUEYRAT (Frédéric) 408

RACINE (P.) 311
RAYNAUD (Gaston) 64
RECLUS (Onésime) 323
RECORDON (l'abbé J.) 357
RECULOUX (Charles) 128
REDIER (J.) 311
REIBEL (Charles) 488
REILLE (le baron Xavier) 112
REINACH (Salomon) 313
RENAUDIN (Paul) 290
RENOUARD (G.) 219
RENTY (E. DE) 324
RÉVAL (G.) 26
RÉVEL 404
RÉVILLE (Albert) 357
REVILLION (Charles) 399
REYMOND (Aug.) 446
RIAT (Georges) 171
RIBOT (Th.) 407
RICHET (Charles) 42
RIGNANO (Eugenio) 415
RIMINI (Carlo) 494
RIST (le Dr A.) 429
RIVERSDALE (P.) 119
ROBERT (Ferdinand DES) 254
ROBERT-TISSOT (E.) 419
ROBIN (A.) 48
ROCHES (Léon) 320
RODRIGUEZ (Eduardo IBARRA Y). 454
ROGRON (Adrienne) [Mme Adrienne Duhamel] 512
ROLL (Maximin) 334
ROSE (le P. V.) 201
ROSENTHAL (Léon) 318
ROSETTE (A.) 102
ROSNY (J.-H.) 19
ROURE (Lucien) 242
ROY (Emile) 329
RUBAT DU MÉRAC 358
RUIZ Y LOPEZ (Agustin) 148

SAINT-AULAIRE (A. DE) 27
SAINT-LOUP (Stanislas DE) 509
SAINT-PAUL (G.) 214
SALES (saint François DE) 104
SALOMON (Michel) 448
SAND (George) 159
SANGNIER (Marc) 524
SAUVIN (Georges) 17
SAUZEY (le ct) 135
SAVARÈTE (Arthur) 296
SCHLINCKER (R.) 307
SCHLUMBERGER (Gustave) 5
SCHŒN (Henri) 335
SCHRADER (F.) 207
SÉGUIER (J.-A. DE) 426
SEIGNOBOS (Ch.) 42, 229
SEMERIA (le P. Giovanni) 532
SÉNAC DE MEILHAN 172
SENCHET (Émilien) 45
SEPET (Marius) 437
SÉRIEYS (Albert) 126
SERRE (Joseph) 174
SERTILLANGES (A. D.) 411
SERVIÈRES (Georges) 441
SÈZE (R. DE) 136
SFORZA (Giovanni) 245
SIEGFRIED (André) 39
SIEGFRIED (J.) 48
SIERRA (Joaquin DE LA LLAVE Y). 148
SILVELA LORING (Jorge) 493
SIMON (le chanoine G.) 100
SOMIN (Marcelle) 454
SOREL (Albert) 162
SORTAIS (Gaston) 69, 397
SOULIER (Alfred) 431

SPENLÉ (E.)..... 346
STEINER (Bernard C.)..... 220
STENGER (Gilbert)..... 438
STÉPHANE..... 300
STRANNIK (Ivan)..... 293
STROBHLIN (Ernest)..... 393
STRYIENSKI (Casimir)..... 172
SULZBACHER (Willy)..... 519
SURAN (Théodore)..... 227
SURGÈRES (le marquis DE GRANGES DE)..... 72
SYDAČOFF (Bresnitz VON)..... 454

TANNERY (Jules)..... 423
TARBOURIECH (Ernest)..... 45
TER HAAR (Franz)..... 225
TERRADE (Albert)..... 134
TERRIEN (le R. P. J.-B.)..... 103
TEXIER (l'abbé Auguste)..... 109
THALAMAS (A.)..... 433
THÉDENAT (l'abbé H.)..... 7
THEVENIN (Joseph)..... 404
THIÉRY (Jean)..... 515
THOUVEREZ (Émile)..... 415
TIERSOT (Julien)..... 156
TINSEAU (Paul DE)..... 297
TOLSTOÏ (comte Léon)..... 24, 266
TONNA-BARTHET (le P. M.)..... 437
TOSCAN (Gello)..... 125
TRÉLAT (Émile)..... 400
TRILBY..... 30
TROTIGNON (Lucien)..... 28
TUCCIMEI (G.)..... 456
TURMEL (J.)..... 224
TYSZKIEWICZ (le comte Joseph). 135

UZUREAU (F.)..... 252, 452

VACANDARD (E.)..... 523
VACHEZ (A.)..... 166
VALFÈRE (Jean)..... 114
VARENNES (Henri)..... 494
VAUCAIRE (Maurice)..... 22
VAUDON (Jean)..... 210
VAUGHAN (Mgr John)..... 196
VAUTHIER (Claire)..... 59
VENDRYÈS (J.)..... 53
VERDY DU VERNOIS (général DE) 142
VERMEERSCH (le P. A.)..... 40
VERNOIS (général DE VERDY DU) 142
VIANEY (Joseph)..... 501
VIBERT (Paul)..... 322
VIEILLARD-LACHARME (D.)..... 100
VILLEREY (l'abbé)..... 526
VILLIEN (Ant.)..... 167
VINCENT (John Martin)..... 535
VISAN (Tancrède DE)..... 122
VIVANTI (G.)..... 424
VOGÜÉ (le vicomte E.-M. DE)... 169
VOX..... 268
VOYRON (le général)..... 148
VRAI (Jean)..... 267

WAGNER (Adolf)..... 34
WAHL (Maurice)..... 215
WALTER (Johannes VON)..... 247
WEBER (Henry)..... 319
WEISS (André)..... 42
WELSCHINGER (Henry)..... 350, 398
WERM (Fridolin)..... 128
WIEGLER (Paul)..... 172
WIENER (Harold M.)..... 196
WOGUE (Jules)..... 330
WOTQUENNE (Alfred)..... 59
WRONGHEL (Moritz)..... 126

ZAMPINI (G. M.)..... 201
ZOLLA (Daniel)..... 62

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : ALLAIS (Henri), 176. — ARCELIN (Adrien), 175. — BALART (Federico), 537. — BASCH (le Dr Samuel Ritter VON), 537. — BASTIAN (Adolph), 461. — BAUDON (le Dr Auguste), 177. — BENICZKI-BAJZA (Mme), 367. — BONNIÈRES (Guillaume-François-Robert DE), 459. — BRACKEL (Ferdinande Freiin VON), 367. — CASSAN (l'abbé Léon), 366. — DALZIEL (Edward), 462. — DANNREUTHER (Edward George), 270. — DEPRET (Louis), 459. — DEROSNE (Charles-Bernard), 77. — ESTOUBLON (Robert), 270. — FERNET (Emile), 269. — FOLLIET (André-Eugène), 365. — GARNIER (le Dr Paul), 460. — GIACOMELLI (Hector), 78. — GIFFORD (Rév. Edwin Hamilton), 537. — GUIGNARD (Pierre-Philippe), 459. — GÜTHNER (Mme Nina), 367. — HANSEN (P.), 537. — HERVIEUX (le Dr Edouard), 460. — KUHN (Félix), 177. — KUUN (le comte Géza), 538. — LANGENIEUX (le cardinal), 75. — LEDOS (Eugène-Claude-François), 176. — LENCAUCHEZ (Alexandre), 270. — LOVETT (Richard), 177. — MAËL (Pierre) [Charles CAUSSE], 269. — MEDLICOTT (H. B.), 462. — PARFOURU, 536. — PARIS-JALLOBERT (l'abbé), 460. — POTIER (Alfred), 535. — PROUST (Antonin), 365. — RAE (Fraser), 178. — REBELL (Hugues) [GRASSAL], 365. — REID (Wemyss), 366. —